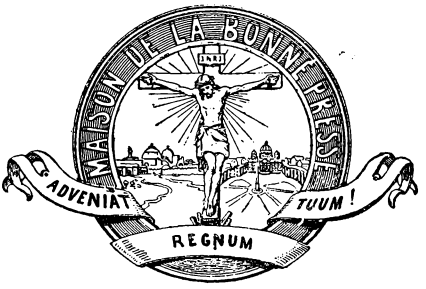
VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

JUIN



PARIS
MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, 5

TABLE DES VIES DES SAINTS

RACONTÉES DANS CE VOLUME

JUIN

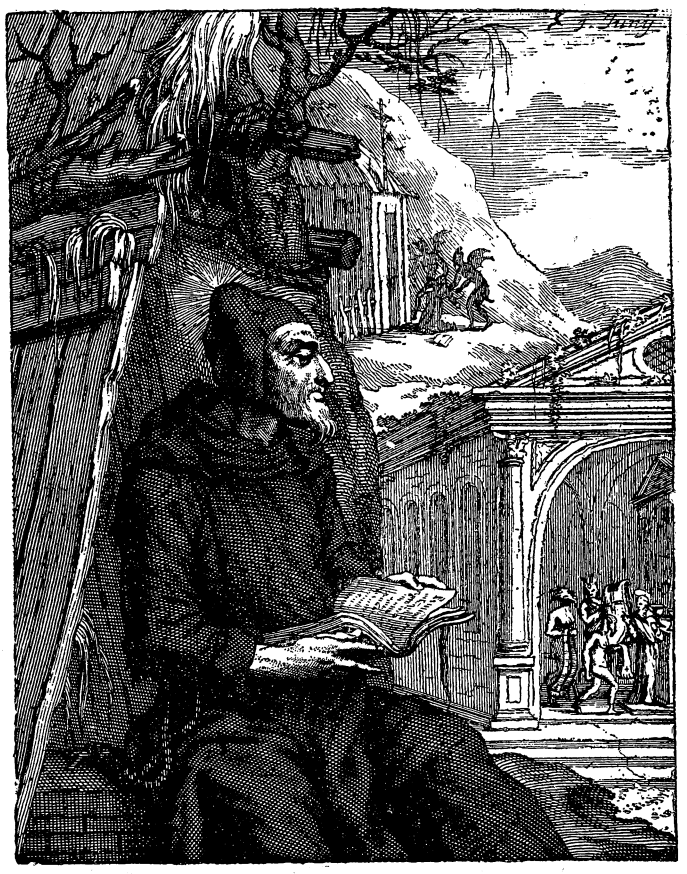
1. B. Alphonse de Navarette, martyr, 1 265.
SS. André de Chio, Caprais de Lérins et Mion ou Médulphe, 538.
B. François de Moralez, martyr, 1 280.
SS. Pamphile et ses 11 compagnons martyrs, 1 653.
S. Siméon de Trèves, 382.
2. S. Algis ou Adalgis, 968.
Bse Baptiste Varani, 383.
SS. Marcellin et Pierre, martyrs, 1 664.
Bse Marie-Jeanne Guillien, 1 606.
SS. Pothin, Blandine et les martyrs de Lyon, 172.
3. Ste Clotilde, reine, 173.
Ste Clotilde, reine, en gravures, 175.
B. Jean Grandé ou le Pécheur, 596.
S. Morand, 848.
4. S. François Caracciolo, 278.
B. Robert d'Uzès, 942.
5. S. Boniface, martyr, 69.
B. Ferdinand de Portugal, 1 005.
S. Genès d'Auvergne, 1 266.
6. S. Agobard de Lyon, 1 214.
S. Claude de Besançon, 1 507.
V. Marcellin Champagnat, 1 034.
S. Norbert, en gravures, 7.
S. Norbert, 1 109 et 1 110.
7. V. Anne de Saint-Barthélemy, 1 232 et 1 233.
V. Antoine-Marie Gianelli, 1 652.
S. Gilbert de Neufontaines, 901.
S. Robert de Newminster, Ste Potamienne et S. Mériadec, 522.
8. V. Anne de Xainctonge, 1 438.
S. Médard de Noyon, 119.
9. V. Anna-Maria Taïgi, 1 203 et 1 204.
S. Colomba, 174.
Bses Diane d'Andalo, Cécile et Aimée, 1 319.
B. José Anchieta, 1 318.
SS. Prime et Félicien, martyrs, 279.
S. Vincent du Mas, martyr, 1 053.
10. B. Henri de Bolzano, mendiant, 1 741.
B. Jean Dominici, 797.
Ste Marguerite d'Ecosse, reine, 384.
Ste Olive, martyre, 1 488.
11. S. Amable de Riom, 1 006.
S. Barnabé, apôtre, 118.
V. Paule Frassinetti, 1 464.
12. BB. Augustin Huy, Nicolas Thé et Dominique Dat, martyrs, 1 561.
B. Guy de Cortone, 1 433.
S. Jean de Saint-Facond, 120.
S. Léon III, pape, 697.
13. S. Antoine de Padoue, en gravures, 12.
S. Antoine de Padoue, 748.
S. Aventin d'Aquitaine, 1 721.
S. Psalmode ou Psalmet, 1 051.
14. S. Basile le Grand, 226.
Le prophète Elisée, 1 163.
S. Méthodius de Constantinople, 643.
N.-D. de la Treille, à Lille, 850.
15. S. Abraham d'Auvergne, 1 215.
S. Bernard de Menthon, 1 465.
Ste Germaine Cousin, 71.
B. Grégoire Barbarigo, 1 414.
S. Hilarian du Rouergue, martyr, 385.
S. Théognius, 1 412.
S. Vite ou Guy, martyr, 902.
16. S. Cyr et Ste Julitte, martyrs, 644.
SS Ferréol et Ferjeux, martyrs, 1 480.
S. Jean-François Régis, 227.
Ste Lutgarde, 329.
17. Ste Aline ou Alène, et saint Véroul ou Vorles, 593.
S. Hypace, 488.
V. Jean Guarino, 1 564.
SS. Manuel, Sabel, Ismaël, martyrs, 798.
Bse Marie la Douloureuse, martyre, 540.
B. Paul Burali, 1 611.
B. Pierre Gambacorta, 1 493.
18. S. Léonce et ses compagnons, martyrs, 435.
19. Bse Cécile de Portaro, 1 112.
S. Dié, 331.
SS. Gervais et Protais, martyrs, 646.
Ste Julienne de Falconieri, 541.
Bse Micheline de Pesaro, 1 007.
B. Paul-Justinien, 1 555.
20. S. Jean de Mathéra, 1 735.
S. Silvère, pape et martyr, 645.
21. S. Eusèbe de Samosate, 1 379.
S. Leufroi, 96.
S Louis de Gonzague, 228.
S. Louis de Gonzague, en gravures, 1 475.
S. Méen de Gaël, 970.
22. S. Alban d'Angleterre, martyr, 750.
Bse Christine de Stumbelen, 699.
Stes Galla, Tullie et Consorce, 912.
B. Jean Fisher, martyr, 1 164.
S. Paulin de Nole, 280.
10 000 soldats martyrs, 121.
23. V. Joseph Cafasso, 1 404.
S. Liébert de Cambrai, 1 065.
Bse Marie d'Oignies, 487.
S. Martin des Ormeaux, 1 321.
24. S. Jean-Baptiste, 436.
N.-D. de Belle-Dilection, 692.
25. Ste Eve de Liége, 1 269.
Ste Fébronie, martyre, 122.
S. Guillaume de Monte-Vergine, 1 113.
S. Maixent, 332.
26. S. Anthelme de Belley, 799.
SS. Jean et Paul, martyrs, 281.
V. Madeleine Fontaine et ses compagnes, martyres sous la Révolution, 1 461 et 1 462.
27. S. Emilien de Nantes, martyr, 441.
S. Ladislas Ier, roi, 918.
28. S. Irénée de Lyon, martyr, 220.
29. S. Pierre, en gravures, 125.
S. Pierre, 851 et 852.
V. Vincenza Gerosa, 1 692.
30. S. Paul, 386.
S. Ernest de Prague, 1 008.
V. Janvier-Marie Sarnelli, 1 347.
S. Martial de Limoges, 749.

Miracle eucharistique des Billettes, 1 320.
La Fête-Dieu, 1 004.
Le Sacré-Cœur de Jésus, 954.
N.-D. du Perpétuel-Secours, 847 (dim. avant le 24 juin).
S. Thomas de Tolentino et ses cc. mm. (1er dim. de juin), 500.

SAINT SIMÉON

MOINE ET RECLUS A TRÈVES

Fête le 1er juin



Saint Siméon, moine et reclus.

SES PREMIÈRES ANNÉES — IL SE REND A JÉRUSALEM

Siméon était né à Syracuse en Sicile. Conduit à Constantinople dès l'âge de sept ans, il fit, sous la direction de maitres chrétiens, de rapides progrès dans la connaissance des sciences divines et humaines.

Parvenu à l'adolescence, Siméon se sentit épris du désir d'aller visiter les Saints-Lieux. Il abandonna aussitôt ses biens, sa patrie, ses parents, se revêtit de la sainte pauvreté dont le Sauveur a enrichi la terre et se rendit à Jérusalem. Son désir de mener une vie plus parfaite s'accrut surtout après qu'il eut visité les endroits témoins de la passion, de la mort, de la résurrection et de l'ascension du Sauveur. Il résolut dès lors d'aller s'établir dans une solitude. Mais tout jeune encore, pouvait-il se conduire seul dans cette voie difficile de la perfection? Ne lui fallait-il pas un guide sûr et expérimenté?

Non loin des rives du Jourdain, vivait un saint ermite dont les vertus étaient connues de tous les habitants de la Palestine. Siméon alla se placer sous la direction du saint vieillard et partager sa douce solitude.

COMMENT SIMÉON REÇOIT LES AVERTISSEMENTS DE SON MAITRE

La paix et la tranquillité que le disciple trouva auprès du maitre ne devaient pas toujours durer. Un jour que Siméon regardait les personnes qui traversaient le fleuve, le vieillard, illuminé par l'Esprit-Saint et découvrant les pensées mondaines cachées dans le cœur de son jeune disciple, lui dit d'une voix toute paternelle : « Que te sert, ô mon fils, que te sert d'avoir abandonné ta patrie et tes richesses si tu conserves dans ton cœur des désirs mondains. Désires-tu devenir le disciple du Christ? foule aux pieds les plaisirs et les vanités qui ne conviennent pas à un véritable serviteur de Dieu. » Pour guérir la blessure que ce reproche mérité venait de faire dans le cœur du jeune homme, le saint ermite reprit : « O mon fils, ne crains rien ; bientôt tu auras à livrer de grands combats, mais prends confiance, Dieu te soutiendra de sa grâce, et en son nom je te promets la victoire... Pour moi, ajouta le saint vieillard, je ne puis supporter plus longtemps la présence de tant de personnes, c'est pourquoi je

vais chercher un lieu plus retiré où je puisse me livrer plus complètement à la prière et à la contemplation des choses célestes. »

SIMÉON ABANDONNÉ DE SON GUIDE SPIRITUEL SE RETIRE AU MONASTÈRE DU SINAI

Le disciple ne se serait jamais séparé du maître si celui-ci n'avait eu soin de cacher sa fuite soudaine.

Abandonné de son père spirituel, Siméon ne savait plus quelle voie suivre et de quel côté diriger ses pas. La lecture fréquente des écrits des saints Pères lui fit comprendre que pour vivre seul au milieu des déserts et mener une vie uniquement contemplative, il devait auparavant commencer à mener la vie active dans un monastère.

Siméon reçut cette inspiration comme venant du Ciel, et tout rempli de joie, il se retira à Bethléem, au monastère de Sainte-Marie. Il resta deux ans dans cette nouvelle retraite, s'acquittant des fonctions de diacre. De là il vint au monastère situé au pied du Sinaï, où il passa quelques années au service des frères, s'exerçant sous la sage direction d'un supérieur expérimenté, à renoncer à lui-même, à se corriger de ses défauts, à acquérir des vertus solides, à pénétrer les secrets de la vie spirituelle et à bien s'instruire des véritables règles de la perfection chrétienne.

Alors se sentant à même de voler sans témérité de ses propres ailes, et toujours attiré à la vie contemplative, avec la permission de l'abbé du monastère, Siméon alla se choisir une petite grotte, non loin de la mer Rouge. Un frère venait chaque semaine lui porter le pain nécessaire, tandis qu'une source, s'échappant du rocher, fournissait au solitaire une eau claire et abondante.

Au bout de deux ans passés dans ce site agréable et vraiment fait pour la prière, Siméon, voyant le concours de peuple qu'attirait l'éclat de ses vertus, résolut de quitter cette douce retraite pour aller chercher un lieu plus caché, où séparé complètement des hommes, il put se livrer entièrement à l'oraison et à la méditation des choses célestes.

TENTATION — IL TRIOMPHE DES RUSES DU DÉMON

Sur le sommet du mont Sinaï, où Moïse vit la gloire de Jéhovah, où il reçut la loi qu'il devait donner au peuple juif, se trouvait un ancien monastère qui demeurait inhabité à cause des nombreuses incursions que les Arabes faisaient dans le pays. C'est en ce monastère désert que Siméon alla se fixer.

Désormais tranquille du côté du monde, Siméon devait subir des épreuves plus grandes de la part du démon. Au milieu d'une nuit profonde, alors que le saint ermite se reposait de ses fatigues, le démon lui apparaît et l'invite à célébrer la messe. Siméon, surpris de cette proposition, répond que personne ne peut célébrer le Saint-Sacrifice s'il n'a reçu le sacrement de l'Ordre. Le diable insiste, se dit l'envoyé du Pape, ajoute que telle est la volonté du Christ. Le Saint résiste courageusement au tentateur. Un second démon apparaît en ce moment et vient en aide à son compagnon. Siméon est traîné hors de sa cellule, porté devant l'autel et revêtu des ornements sacerdotaux. Mais ici s'arrêta la malice de l'ennemi perfide. Le Saint, qui jusque-là était à moitié endormi, reprit l'usage de ses facultés, et un signe de croix lui suffit pour chasser les démons.

Sorti victorieux de cette épreuve, le Saint retourna au monastère situé près du Sinaï, et se plaça sous la direction d'un saint religieux.

DISETTE — PROTECTION DE DIEU SUR SES SERVITEURS

Vers ce même temps, une grande disette régnait dans tout l'Orient, mais principalement en Palestine et en Egypte, où l'on comptait par milliers les victimes que chaque jour le fléau venait frapper. Dieu, qui protège tous ceux qui marchent dans la voie de ses commandements, veille surtout sur ceux qui ont abandonné le monde pour vivre dans l'humilité, la pauvreté et l'obéissance, à l'exemple du divin Crucifié Jésus-Christ. Tandis que le fléau croissait de plus en plus, seul le monastère du Sinaï, par un miracle de la divine Providence, n'eut pas à éprouver les horreurs de la famine. Comme le blé commençait à diminuer, l'abbé, plein de confiance en la bonté du Seigneur, rassembla tous les religieux, ses frères, et leur dit : « Invoquons et prions constamment le Très-Haut ; pendant quarante ans il a nourri les Hébreux d'un pain céleste. Peut-il maintenant laisser dans l'indigence ses indignes serviteurs ? » Cette espérance du saint abbé ne fut pas vaine : Dieu fit multiplier si prodigieusement le blé que le grenier du monastère, ouvert à tous ceux qui voulaient y puiser, ne diminua pas pendant tout le temps de la famine.

SAINT SIMÉON EST ENVOYÉ EN FRANCE — NAUFRAGE

Lorsque la disette eut cessé, saint Siméon reçut de son supérieur la mission de se rendre en France.

Richard II, duc de Normandie, faisait chaque année de grandes aumônes au monastère du Sinaï. Les moines qui étaient allés en France les recevoir, étant morts en chemin, saint Siméon fut chargé de faire ce voyage. Il partit donc du monastère, prédisant à l'abbé les nombreux obstacles qu'il rencontrerait et l'insuccès de sa mission.

Le vaisseau qui devait le conduire en France allait mettre à la voile, lorsqu'on vint avertir le capitaine du danger auquel il s'exposait s'il levait l'ancre ce jour-là. Des pirates croisaient dans ces parages, il fallait leur donner le temps de s'éloigner et retarder le départ de deux ou trois jours. Saint Siméon joignit ses remontrances à cet avertissement pour décider le capitaine à attendre encore quelques jours. « O mon frère, lui dit-il, écoutez les conseils que le Ciel vous envoie par la bouche d'un homme ; croyez-moi, retardez de trois jours votre départ, et Dieu vous préservera de tout danger. Si vous n'obéissez pas à ma voix, vous périrez, vous et tous vos compagnons. » Le pilote, trop confiant dans la force de ses armes, refusa d'entendre ces conseils inspirés, et fit voile vers la France.

Le lendemain, le vaisseau était déjà dans la haute mer, lorsque parurent les corsaires. Un combat terrible s'engagea. Pendant toute la durée de l'action, saint Siméon, comme un autre Moïse, priait les bras levés vers le ciel, et demandait au Dieu des armées de faire éclater sa puissance en confondant les barbares. Après plusieurs heures de lutte acharnée, l'issue du combat restait encore incertaine.

Les pirates, voyant qu'ils ne pouvaient pas triompher de leurs adversaires, eurent recours à la ruse. Les premiers ils déposèrent les armes, demandant humblement à être reçus sur le vaisseau, et promirent de se joindre aux chrétiens pour les aider à repousser d'autres ennemis qui, disaient-ils, ne devaient pas tarder à paraître. Le capitaine du vaisseau français, ne voyant pas le piège que lui tendaient les barbares ennemis, accepta leurs propositions et les reçut à bord malgré les vives remontrances de saint Siméon, à qui Dieu venait de dévoiler les pensées traîtresses des nouveaux venus.

Les armes avaient été déposées, et la paix régnait déjà sur le vaisseau, lorsque les pirates se jettent sur le capitaine qui les avait accueillis, lui tranchent la tête, et font subir le même sort à tous ses compagnons d'armes.

Seul, le serviteur du Christ debout sur la poupe, invoquait le Dieu des faibles qui se laisse toucher par la prière humble et confiante. Les barbares faisaient alors entendre des cris sauvages contre saint Siméon, et s'avançaient pour le frapper du glaive. Le Saint fit à Dieu une dernière prière, et plein de confiance en lui il se jeta à la mer. Après bien des difficultés il parvint miraculeusement au rivage.

Délivré de ce danger, saint Siméon se rendit à Antioche, où il reçut des chrétiens un accueil plein de générosité. Là, il se joignit à l'abbé Richard de Verdun, qui revenait du pèlerinage de Terre-Sainte. Il continua sa route avec lui jusqu'à Belgrade où le seigneur de la ville refusa de lui livrer passage sur son territoire, et le retint prisonnier.

Richard arriva heureusement à Verdun. Siméon, rendu à la liberté après bien des prières, des supplications et des larmes, se rendit à Rome d'où il passa en France avec un saint moine, nommé Cosme, qu'il avait amené d'Antioche. Arrivés en Aquitaine, ils furent reçus à la cour du duc Guillaume; et comme les esprits étaient alors fort échauffés sur la question de l'apostolat de saint Martial, on ne manqua pas de leur demander leur avis à ce sujet. Les deux religieux rendirent témoignage que le saint évêque était regardé dans l'église d'Orient, comme l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ.

Le moine Cosme mourut en Aquitaine, de sorte que saint Siméon dut se diriger seul vers la Normandie; il arriva à Rouen en 1027. Il trouva que le duc, dont il venait de si loin recevoir les aumônes, était mort l'année précédente. Il adressa sa requête à son successeur, mais sa demande ne fut pas accueillie.

Il resta quelque temps à Rouen, et engagea le comte Josselin à bâtir un monastère en l'honneur de la Très Sainte-Trinité, sur la montagne proche de la ville, et qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Catherine, à cause des reliques de cette Sainte que saint Siméon y donna et qu'il avait apportées du mont Sinaï.

Siméon n'ayant pu obtenir d'aumônes du duc de Normandie, ne voulut pas retourner les mains vides à son lointain monastère. Il alla trouver l'abbé Richard de Verdun, et il passa de là à Trèves. L'archevêque de cette ville fut si touché des mérites et de la grande vertu de l'humble moine, qu'ayant eu la dévotion de faire le pèlerinage de Terre-Sainte, il voulut se faire accompagner par lui.

LA RÉCLUSION DE SAINT SIMÉON

Saint Siméon partit donc avec le prélat, mais revenu de ce pèlerinage à Trèves, il souhaita d'y vivre en reclus. Dieu lui avait fait voir par révélation une tour qui portait le nom de Porte-Noire; c'est là que Siméon, séparé complètement du monde, voulut finir ses jours. L'archevêque, à la tête du clergé et accompagné d'une foule nombreuse, fit la cérémonie de la réclusion le jour de la fête de saint André (1028); c'est-à-dire qu'il l'enferma dans la tour en murant la porte, ou du moins en y apposant son sceau.

Le Saint vécut dans cette solitude d'un nouveau genre comme dans un tombeau. Les mortifications par lesquelles il épuisait son corps étaient si grandes, que certaines gens ne voulant pas voir en cela une intervention de la Providence, s'étonnaient qu'il n'en mourût point et le soupçonnaient d'être sorcier.

ÉPREUVES DE SAINT SIMÉON

Le diable, jaloux de voir les progrès que le saint reclus faisait de plus en plus dans la voie de la perfection, ne le laissa pas longtemps en repos. Il l'éprouva tout d'abord intérieurement par ses tentations et ses suggestions perfides. Mais toujours le serviteur de Dieu sortit vainqueur du combat. Un signe de croix lui suffisait pour déjouer toutes les ruses de son ennemi.

Le diable voyant que tous ses efforts resteraient vains, résolut de faire une dernière tentative, et cette fois, il excita contre saint Siméon la fureur des habitants de Trèves, qui s'imaginèrent que cet étranger était un magicien qui se privait de la compagnie des hommes pour avoir commerce avec le démon, et l'on s'en prit au pauvre moine de toutes les calamités qui arrivaient à la ville.

Sur ces entrefaites, une inondation fit à Trèves de grands ravages. La cause de ce désastre fut attribuée au reclus dont Dieu, disait-on, voulait punir les crimes. Toute la population de Trèves s'ameuta, elle se porta vers la Porte-Noire, dans le dessein arrêté de lapider saint Siméon. Cependant la tour ne put être forcée, et toute la fureur du peuple aboutit à en casser les fenêtres à coups de pierres. Pendant cette étrange scène, le saint vieillard priait pour ses persécuteurs, et l'âme remplie d'une joie toute céleste, il remerciait Dieu de ces épreuves qui devaient le préparer au passage à une vie meilleure. Le Seigneur en effet achevait de purifier son serviteur par ces tribulations. Le peuple qui passe facilement d'une extrémité à l'autre, montra dans la suite autant de vénération pour le saint homme, qu'il avait fait paraître de préventions contre lui.

MORT DE SAINT SIMÉON

Saint Siméon ayant eu comme un pressentiment de la mort qui ne devait pas tarder à lui ouvrir les portes de la vie bienheureuse, fit prévenir l'archevêque de Trèves et lui demanda de ne pas se préoccuper de ses funérailles. Il voulut que la tour qui lui avait servi de retraite pendant sa vie, lui servît aussi de tombeau. Il aimait à redire souvent ces paroles : « Désormais c'est ici le lieu de mon repos; ici, j'attendrai le jour où le Seigneur plein de gloire et de majesté viendra juger tous les hommes. »

L'abbé Eberwind qui l'assista dans sa dernière maladie et qui a écrit sa vie, rapporte le récit suivant : « Inconnu de tout le monde, j'étais dit-il, le dernier des moines; Dieu cependant me fit la grâce de jouir des derniers entretiens du saint reclus, qui me dicta ses dernières volontés, me priant instamment de le laisser enseveli dans cette retraite où il avait passé de longues années. Alors dans la cellule du solitaire se répandit comme une agréable odeur plus douce et plus suave que celle de tous les parfums et aromates de l'Arabie, et la bouche du Saint, qui ne s'ouvrait que pour chanter au Seigneur des cantiques de louanges et d'actions de grâces, laissait échapper en ce moment suprême, des paroles si suaves et si sublimes, qu'aucune langue humaine ne peut bien les redire. » Mais l'heure de la récompense avait sonné. L'âme du grand serviteur de Dieu, délivrée des liens du corps, s'envolait vers les régions célestes et allait recevoir la couronne promise aux vrais imitateurs de Jésus-Christ. C'était le premier jour de juin de l'année 1035.

PREMIER MIRACLE OPÉRÉ SUR SON TOMBEAU

Le bruit de sa mort ne se fut pas plus tôt répandu, que les habitants de Trèves, revenus de leurs pré-

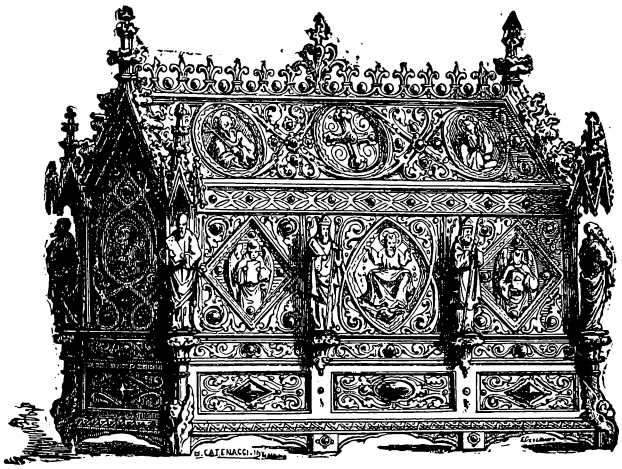
ventions odieuses contre le saint ermite, n'eurent plus qu'une voix pour louer celui qui, peu de temps auparavant, était l'objet de leurs malédictions ; et l'on s'empressa de témoigner d'autant plus de vénération pour sa vertu que l'on savait qu'elle avait été plus cruellement calomniée. Le clergé de Trèves, les moines, le peuple entier se rendirent à sa cellule pour honorer ses funérailles. Dieu, qui avait voulu éprouver son serviteur pendant de longues années, se plut alors à le justifier et à proclamer son innocence par de nombreux miracles accomplis sur son tombeau.

Pendant que la foule vénérait avec respect les restes sacrés, une sueur abondante s'échappait du corps du Saint que la vie semblait encore animer. L'archevêque nommé Poppon, ne sachant trop à quelle cause attribuer ce prodige, ordonna à ses clercs de veiller le cercueil durant trente jours. De plus, il leur prescrivit de réciter l'office en chœur dans la cellule où reposait le corps du vénérable défunt. Or il arriva que l'un des clercs, vaincu par la fatigue, se prit à dormir. Réveillé bientôt, comme par une clameur qui venait d'en haut, il voulut reprendre la récitation de l'office, mais sa langue fut muette de telle sorte qu'il ne put prononcer aucune parole. Reconnaissant la faute qu'il venait de commettre, ce clerc se prosterna devant le corps du serviteur de Dieu, et demanda le pardon de sa faute. Cet acte de repentir ne fut pas plutôt accompli que le muet put sans difficulté continuer la prière vocale.

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE

Les trente jours marqués par l'archevêque étant écoulés, une foule nombreuse se rendit à la cellule du saint ermite. Parmi les assistants se trouvaient des boiteux, des aveugles, des possédés du démon ; et tous s'en retournaient guéris après avoir imploré le secours et la protection de saint Siméon. Mais parmi les guérisons les plus remarquables, il faut signaler celle d'un pauvre homme qui, privé de l'usage de ses jambes, avait été obligé de se faire porter jusqu'à la Porte-Noire. Dieu qui veut éprouver la foi et la confiance de ceux qui l'invoquent, sembla tout d'abord ne pas exaucer ce paralytique qui pendant cinq mois se tint auprès du tombeau du Saint ne cessant d'implorer sa protection. Le Ciel restait toujours sourd à ses vœux. Le paralytique, désespéré, avait formé le projet de se faire reconduire à sa maison, lorsque la nuit qui devait précéder son départ, une lumière plus éclatante que celle du soleil illumina subitement le lieu où étaient les reliques ; une voix céleste se fit entendre et dit au malade : « Lève-toi, approche du tombeau du serviteur de Jésus-Christ. » Le paralytique se leva, et à l'instant même il se trouva guéri.

A la vue des nombreux miracles accomplis tous les jours sur le tombeau du saint moine, l'archevêque de Trèves écrivit au Pape pour lui demander la canonisation de Siméon. Elle fut prononcée l'an 1042, par le pape Benoît IX.



SAINT ANDRÉ DE CHIO

Fête le 1er juin.

Martyre du bienheureux André.

L'histoire ne nous a conservé que le récit de son martyre, mais un tel martyre suffit à assurer sa gloire et notre confiance.

Le Bienheureux André était né dans l'île de Chio, de parents chrétiens. A l'âge de vingt-sept ans, il tomba malade d'une fièvre violente qui mit ses jours en danger ; miraculeusement guéri par l'intercession de la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il fit vœu de virginité perpétuelle, le jeune homme vint à Constantinople. Cette ville était depuis onze ans, (1453), tombée aux mains des Turcs, et ses vainqueurs l'avaient appelée Stamboul. Quel motif pouvait donc y amener André? On ne le sait pas. Sans doute, dans les desseins de la Providence, la mort qui l'y attendait devait être un encouragement pour les catholiques qui souffraient la persécution, et un reproche pour les lâches qui avaient apostasié.

Quoi qu'il en soit, il était à peine débarqué, que des marchands égyptiens l'accusaient, auprès du tribunal musulman, de fréquenter les églises des chrétiens après avoir, à Alexandrie, disaient-ils, foulé aux pieds la croix de Jésus-Christ.

On l'arrête aussitôt. Mais il est facile de se convaincre qu'il n'a jamais embrassé la religion de Mahomet : le cadi cependant ne veut pas perdre une si belle occasion de répandre le sang chrétien, et il en informe le Sultan.

Charmé du portrait qu'on lui fait du jeune homme, séduit par sa haute stature et sa force d'âme, le sultan conçoit le désir de l'enrôler dans son armée : « Va, dit-il au magistrat, offre-lui de ma part le grade de centurion, s'il veut renoncer à la religion chrétienne. »

André accueille ces offres brillantes par un silence profond. Les assistants joignent leurs instances aux instances du juge, et leurs promesses aux promesses du sultan. André garde toujours le silence. On s'irrite à la fin, on l'accuse de mépriser ses semblables. Ce reproche blesse sa charité : « Non, dit-il, je vous estime au-dessus de toute expression, au-dessus de toute pensée. Mais vos offres ne sont pas dignes d'une réponse. La félicité de la terre, je la méprise. Jamais, pour l'obtenir, je ne renierai la croix, la passion et la sépulture du Christ. N'essayez donc plus de me séduire. »

A ces mots le juge, désappointé, qui s'attendait à une facile victoire, le fit charger de fer et jeter en prison jusqu'à l'heure du dernier supplice ou de l'apostasie.

Le lendemain, à midi (c'était le 21 mai 1464), on le conduisit à l'Orient de la ville, sur le rivage de la mer, auprès du palais des empereurs, transformé en sérail. Là, les bourreaux le dépouillent de ses habits, l'attachent à un poteau et le flagellent cruellement. Au premier coup de fouet, André éprouve un tremblement dans tout son être, ses bras se tordent, ses mains se crispent, mais bientôt, dominant la douleur, il se raidit et de sa voix puissante il crie : « Vierge Marie, au secours ! » puis il demeure immobile et silencieux sous les coups jusqu'au coucher du soleil.

Cependant un soldat de Trébizonde, emprisonné pour la foi dans une tour voisine, se tenait à la fenêtre et encourageait notre saint martyr. « Courage, lui criait-il, la souffrance est courte et la couronne éternelle. Je ne plains pas votre sort, soldat du Christ, je l'envie. »

Le soir venu, André était expirant. On le traîna dans sa prison. Des médecins furent appelés pour panser ses plaies, car on voulait plutôt son apostasie que sa mort.

Mais quelle ne fut pas la surprise de ses geôliers quand, le lendemain, ils le trouvèrent plein de vigueur et de santé. La guérison fut attribuée à l'habileté des médecins et à la puissance de Mahomet.

A midi, le supplice recommença. La cruauté des bourreaux s'acharna autour de ses bras et de ses jambes. Après un premier frémissement de sensibilité qu'il réprima avec une admirable énergie, André appela encore Marie à son secours et subit toutes les tortures inventées par la barbarie musulmane sans exhaler une plainte, tandis que le soldat de Trébizonde ne cessait, de la fenêtre de sa prison, de le féliciter et de l'encourager.

Le 23 mai, le miracle se renouvela. André ne ressentait plus aucune douleur. Le supplice se renouvela aussi. Cette fois, les bourreaux, armés de sabres, dépouillèrent les épaules du martyr de leurs chairs et, pour retarder la mort aussi longtemps que possible, ils procédèrent à cette opération avec une cruelle délicatesse. — Le 24 et les jours suivants, même sauvagerie de la part des infidèles, même patience de la part du Saint, même prodige de la part de Dieu. Tantôt avec des cimeterres, tantôt avec des rasoirs, on lui arrache la peau et les chairs, on disloque ses membres. « Vierge Marie, au secours! » c'étaient les seuls mots qui tombaient des lèvres du saint confesseur.

Enfin, le 28, c'est son corps tout entier, des pieds à la tête, qui est déchiré par les fouets. On voulait ainsi renouveler en une seule torture, toutes celles qu'on lui avait sucessivement infligées durant cette semaine sanglante. C'était la tentative suprême.

Le 29, André était joyeux, sans souffrance. Son visage était empreint d'un éclat tout particulier. Il pressentait que ce serait le jour du triomphe. On lui fit une dernière fois des promesses magnifiques, on lui montra la folie de renoncer à un avenir brillant, pour se précipiter dans une mort aussi ignominieuse que cruelle.

« Une telle mort, répondit fièrement André, ce n'est pas la mort, c'est la vie. » A ces mots, il mit sa tête sous la hache que le bourreau avait levée, la hache s'abattit, la tête du confesseur roula dans le sable, et son âme alla prendre place dans l'armée empourprée des martyrs.

Les chrétiens sollicitèrent du Sultan la faveur de recueillir ses restes précieux. Le Sultan s'émut au récit des effroyables tortures qu'avait subies le vaillant chrétien, il désavoua le juge, et rendit même la liberté au soldat qui l'avait encouragé à souffrir. Tous les chrétiens de Constantinople voulurent honorer le glorieux martyr. Les Grecs et autres dissidents, oubliant leurs querelles, s'unirent en ce jour aux catholiques pour porter en triomphe le Bienheureux André. Le corps déposé dans une barque, à la pointe du sérail, quitta Stamboul, traversa la Corne-d'Or et fut reçu sur le rivage de Galata, nous dit l'historien, par plus de cent mille chrétiens. La joue droite du martyr, qu'un des bourreaux avait tranchée d'un coup de sabre, fut conservée précieusement à Péra dans l'église des Religieux de Saint-François. On déposa son corps dans l'église de la Vierge, située à Galata, sur le bord de la mer.

Georges de Trébizonde, l'auteur qui nous a transmis le récit du martyre d'André, voulut voir ses précieux restes. Il descendit dans le caveau sombre et humide, où les chrétiens de Constantinople les avaient placés. Le corps était intact, la corruption ne l'avait point touché, André semblait dormir d'un doux sommeil.

Quelque temps après, l'historien quittait Constantinople pour se rendre en Italie, sa patrie. A peine le navire où il était monté était-il sorti du port, qu'une violente tempête éclatait. Les vents allaient le jeter sur les rochers, lorsque le pieux pèlerin, se souvenant du Bienheureux André, l'appela au secours du navire en détresse et lui promit, s'il échappait à la mort, d'écrire le récit de son martyre. Sa prière fut exaucée à l'instant. C'est ainsi que la divine Providence a conservé la mémoire de ce jeune et vaillant confesseur de la foi.

SAINT CAPRAIS, ABBÉ DE LÉRINS

Fête le 1er juin.

NAISSANCE ET ÉDUCATION

Saint Caprais naquit en Provence, vers la fin du IVe siècle, d'une famille illustre par son origine et distinguée par sa vertu. Dès sa jeunesse, il prit place dans les écoles les plus célèbres de philosophie et de sciences, et y obtint les plus honorables distinctions. Doué d'une intelligence supérieure, ses progrès dans la sagesse humaine furent rapides et brillants. Mais loin de s'enorgueillir de tous ces avantages, cette âme humble et vraiment chrétienne laissa la grâce de Dieu souffler librement sur elle, et bientôt elle opéra des œuvres merveilleuses.

LE SOLITAIRE

Caprais pouvait déjà entrevoir un avenir de gloire et de renommée, lorsqu'il parut oublier son savoir et ses biens pour s'attacher exclusivement à la pure doctrine de l'Evangile : « *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même et porte sa croix.* »

Ses biens étaient assez considérables, il en enrichit les pauvres, et se retira dans une solitude (peut-être dans quelque coin paisible de l'île de Lérins qu'il devait plus tard illustrer), afin d'y mener la vie érémitique et d'y contempler les vérités éternelles.

PREMIERS DISCIPLES — VOYAGE EN ORIENT

Humble et caché, Caprais espérait finir sa vie dans ce désert et trouver un tombeau sur ce sol qu'il ne voulait plus quitter, mais Dieu prit soin de manifester au monde la lumière qui se cachait sous le boisseau. Saint Caprais, en effet, devait être le père spirituel de plusieurs générations de saints qui ont légué à la France le modèle de leurs vertus et de leur sainteté.

A cette époque, deux jeunes gens de noble race, deux frères, Honorat et Venant, vinrent se mettre sous sa direction, parce qu'ils avaient, comme lui, soif du Christ. Ils fuyaient alors les honneurs et les dignités que le monde voulait leur imposer : poursuivis en tous lieux par la vénération et l'amour de leurs compatriotes, ils jugèrent que le meilleur moyen de se soustraire à leurs importunités était de quitter leur patrie. Rien ne coûte aux cœurs généreux, l'exil même leur est un bien parce qu'ils offrent un sacrifice plus grand à Dieu.

Les nombreux moines d'Orient, ces austères et admirables pères du désert, perpétuaient dans les solitudes les merveilles de saint Antoine, de saint Hilarion et de saint Pacôme, et la bonne renommée de leurs vertus se répandait comme un parfum dans toute l'Eglise. Les deux frères, après avoir confié à un couvent de vierges l'éducation de leur jeune sœur Marguerite, étaient décidés à s'embarquer pour l'Orient afin d'aller recueillir les paroles et les exemples des saints solitaires, et y apprendre d'eux la science de la perfection religieuse.

Mais qui serait leur guide et leur soutien, au milieu des périls nombreux qu'ils allaient rencontrer sur les mers et parmi ces peuples étrangers? Caprais accepta d'être leur ange gardien visible, et malgré sa vieillesse, il partit avec eux. Ses souffrances corporelles, pendant ces longues et difficiles pérégrinations, s'augmentèrent encore d'une épreuve qui blessa son cœur de père et de maître : Venant, le frère de saint Honorat, s'endormit dans son Dieu en touchant la terre de Grèce ; la ville de Méthone, qui les avait reçus, fit de magnifiques funérailles à celui dont elle avait déjà conçu une grande estime.

Saint Caprais et saint Honorat visitèrent tour à tour les plus célèbres monastères de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de l'Egypte. Ils recueillirent dans les laures de la Thébaïde et de la Nitrie des enseignements précieux pour la sainteté, et des règles qu'ils rapportèrent en France et mirent en vigueur dans la solitude de Lérins. De là vient que les moines de Lérins ont aussi été appelés des *Pères du désert*, et comparés aux ermites de l'Egypte.

L'ABBAYE DE LÉRINS

Lérins est formé par deux îlots : Sainte-Marguerite et Saint-Honorat, rocailleux et arides, sur lesquels ils vinrent s'établir avec un troisième compagnon, Jacques, futur évêque de Tarentaise, et construisirent un monastère. La fondation fut pénible : des milliers de serpents dévastaient cette terre, mais la prière les fit périr, et alors aidés par de nombreux disciples ils défrichèrent le sol, et s'adonnèrent à la vie contemplative. Pendant plusieurs siècles, les louanges de Dieu retentirent dans ce couvent, chantées par d'innombrables chœurs de religieux.

INFLUENCE ET RENOMMÉE

Saint Caprais est l'un de ses fondateurs, et l'histoire lui a décerné le titre d'abbé de Lérins, bien qu'il ne l'ait pas été. D'ailleurs le prestige de sa sainteté et la renommée de ses vertus s'étaient répandus au loin. Plusieurs docteurs de ses contemporains ont consacré à sa mémoire une page de leurs écrits. Saint Eucher, archevêque de Lyon, dit en parlant de l'abbaye de Lérins : « Cette heureuse solitude possède maintenant un saint et vénérable vieillard, un ermite dont la vie est en tout semblable à celle des Pères du désert ». Et saint Hilaire d'Arles, faisant l'éloge funèbre de saint Honorat, comparait son maître dans la voie de perfection « à un ange qui serait descendu des trônes célestes, pour habiter le sol de Lérins » tant sa conversation parmi les hommes était admirable et édifiante.

Les disciples de saint Honorat sont aussi ses disciples, puisque ce grand saint prenait toujours conseil de lui pour le gouvernement spirituel de sa communauté; il n'en est point qui n'ait publié ses louanges : Sidoine Apollinaire lui a consacré quelques vers :

. . . Quantos illa insula plana
Miserit ad cœlum montes : Quæ sancta Caprasi,
Vita senis, . . . etc.

SA MORT

Riche d'années et de vertus, ayant bien moissonné les champs du Seigneur, saint Caprais porta ses gerbes au Paradis, le 1er juin 430.

Avant de quitter le monde, il avait vu saint Michel venir le visiter et lui annoncer sa mort prochaine. C'est lui-même qui raconta cette vision aux évêques, Fauste, Théodore et Maxime, qui entouraient son lit d'agonie.

SES RELIQUES

Nous possédons encore quelques-unes de ses reliques qui ont été conservées par la piété des fidèles, pendant de longs siècles. Le village de Chartèves, à deux lieues de Château-Thierry (Aisne), conserve un fragment d'ossement avec l'authentique.

Il existait autrefois dans cette église une confrérie de Saint-Caprais; elle a été rétablie pour honorer un saint qui opère, aujourd'hui encore des miracles. Une femme de Chartèves a été subitement guérie par son intercession en 1858. De nombreuses personnes des environs se font inscrire dans cette confrérie.

Le pèlerinage de saint Caprais est très fréquenté, et on l'honore surtout le 20 octobre, jour de la fête patronale. On l'invoque contre les rhumatismes et les maladies nerveuses.

SAINT MION OU MÉDULPHE, SOLITAIRE

Fête le 1er juin.

L'Auvergne fut le berceau de saint Médulphe, plus connu au pays natal sous le vocable de saint Mion. Sa famille descendait d'aïeux illustres, mais elle considérait comme sa première noblesse le beau titre de chrétiens fervents.

L'enfance de saint Mion resta cachée dans la maison paternelle : sa vertu y trouva un refuge contre les dangers et les vanités du monde. La grâce du baptême, en le rendant enfant de Dieu, fut pour lui le principe d'une vie de perfection et de sagesse surnaturelle. Dieu semble avoir attaché à cette première grâce toutes les faveurs qui ont rendu cet enfant l'un des saints les plus populaires de l'Auvergne. La main du Maître façonna son âme, et lui donna la vigueur de l'âge mûr. C'est pourquoi on vit, dès cet âge tendre et débile par lui-même, saint Mion, sérieux et appliqué à des mortifications extraordinaires, qui le faisaient vivre au ciel plutôt que sur la terre. Son caractère contrastait étrangement avec le tempérament jovial et enjoué de ses compagnons d'âge; ceux qui l'entouraient ne pouvaient s'empêcher d'exprimer leur admiration, et il était d'usage, parmi eux, de l'appeler « le Saint ».

L'histoire et les chroniques n'ont presque pas gardé le souvenir des miracles de saint Mion : voici cependant celui qui est resté le plus connu et le plus instructif.

Une fête privée, établie sans doute par l'esprit pacifique et charitable du christianisme, se célébrait sous le toit opulent de ses pères, et réunissait les familles des proches et des voisins dans des réjouissances qui, pour chacune d'elles, devenaient un lien d'amitié, et comme l'engagement de se soutenir toujours l'une l'autre.

La joie vint égayer le festin, et toutes bonnes choses se présentèrent sur la table à souhait. Saint Mion se trouvait au milieu des convives, bien contrarié sans doute, toujours obéissant. — Des viandes furent offertes aux invités, mais le saint jeune homme refusa d'y toucher : rires et moqueries de pleuvoir sur lui; les parents et les amis ne trouvaient rien de si étrange que de se mortifier un jour de fête. Saint Mion, uniquement occupé du bien de son âme, trouvait tout naturel de mortifier son corps en toute circonstance, et ne se doutait pas que son abstinence pût paraître bizarre, même en ce jour.

Cependant on lui demandait plaisamment si, par le froid qui soufflait, on ne trouverait point pour lui quelque poisson dans les étangs glacés. Le silence du Saint fit cesser les moqueries.

Mais voici qu'au milieu du repas l'eau vint à manquer; les serviteurs coururent à la fontaine, et le premier d'entre eux qui se pencha pour puiser de l'eau, vit, avec étonnement, un gros poisson se précipiter dans le vase qu'il portait. Il revint en toute hâte le montrer aux convives qui, remplis d'admiration, furent obligés de louer la vertu du saint jeune homme, qui se mortifiait sans respect humain comme sans ostentation.

Les richesses cependant étaient un lourd fardeau pour cet homme de Dieu, et il résolut de les laisser au monde. Bientôt, en effet, il revêtit l'habit des anachorètes et quitta la maison paternelle pour la solitude. Il se bâtit un ermitage près de la ville actuelle de Thiers, et y mena une vie pleine de prodiges.

Le couvent de *Menatum* a possédé ses reliques, et l'un des vitraux de l'église rappelait le miracle du poisson.

Les cieux s'étaient ouverts à l'âme innocente de saint Mion, le 1er juin 430.

Il existe, au diocèse de Clermont, une paroisse qui lui est dédiée; elle fut autrefois desservie par les chanoines réguliers d'Arthon.

Saint Mion, toujours puissant auprès de Dieu, priez pour nous et pour la persévérance des jeunes Français dans la vie chrétienne.

LE BIENHEUREUX ALPHONSE DE NAVARRETE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

martyrisé au Japon le 1er juin 1617.

Le Bienheureux Alphonse, aidé d'un capitaine espagnol, recueille, pour les confier à des chrétiens charitables, les enfants abandonnés.

D'ESPAGNE AUX ÎLES PHILIPPINES

Des deux cent cinq martyrs du Japon, solennellement béatifiés par Pie IX le 7 juillet 1867, cent dix appartiennent soit comme religieux, soit comme tertiaires, soit comme confrères du Rosaire, à la famille dominicaine. Il est juste qu'après avoir, dans cette *Collection* des *Vies des Saints*, consacré précédemment plusieurs livraisons (1) aux missionnaires Franciscains, Jésuites et Augustins compris dans cette glorieuse phalange, nous donnions une part aux martyrs dominicains.

Alphonse de Navarrete naquit l'an 1571 en Espagne, à Valladolid, selon les uns, à Logrono, petite ville de la Vieille-Castille, dans le diocèse de

(1) *Les saints Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisaï, le bienheureux Charles Spinola,* de la Compagnie de Jésus, nos 897 et 1168; *saint Pierre-Baptiste* et les martyrs franciscains du Japon, n° 877; *le bienheureux Pierre de Zuniga* et les martyrs Augustins du Japon, n° 1170 de notre collection des *Vies des Saints.*

Calahorra, suivant d'autres. Sa noble origine lui promettait dans le monde une position brillante. Il y renonça, ses études achevées, pour revêtir l'humble habit des Frères Prêcheurs, à Valladolid.

Son désir était d'aller évangéliser les nations païennes. Après quatre ans d'épreuve, ses supérieurs y accédèrent enfin et envoyèrent le Fr. Alphonse aux Philippines (Océanie), en 1598. Il fut l'un des premiers missionnaires de la Nouvelle-Ségovie, vaste province au nord-est de l'île de Luçon. Les fatigues auxquelles il se livra altérèrent sa santé et l'obligèrent à regagner l'Espagne au bout de peu de temps.

Mais il ne quittait sa chère mission manquant de prêtres qu'avec le secret espoir d'y revenir bientôt : en attendant, il s'occupa très activement de lui recruter des ouvriers évangéliques. En 1610, il en avait enrôlé trente, et, les forces lui étant revenues, il s'embarquait avec eux pour Manille.

MISSION DU JAPON AVANT 1611

Le Japon attirait alors les regards des missionnaires qui travaillaient aux Philippines.

Il y avait soixante ans à peine que saint François de Xavier avait conquis, avec la rapidité qui caractérisait ses entreprises, ces peuplades de l'Extrême-Asie. Les fils de saint Ignace avaient achevé l'œuvre de conversion, accroissant chaque jour le nombre des fidèles, construisant des églises, gagnant même des rois à la cause du Christ.

Vers 1582, l'horizon jusque-là si serein s'assombrit tout à coup. Un aventurier, de naissance obscure, nommé Taïco-Sama, monta sur le trône impérial, soumit par son habileté tout le pays à son sceptre, envahit la Corée et fit alliance avec la Chine.

Cet étranger avait en horreur la religion chrétienne. Toutefois, tant qu'il ne jouit pas d'une autorité incontestée, il modifia son attitude suivant les circonstances, tantôt fermant les yeux, encourageant même en apparence les progrès de la vraie foi, dans le but de se rendre favorables certains marchands portugais catholiques, tantôt, au contraire, l'interdisant sous les peines les plus rigoureuses, pour plaire aux bonzes de son empire.

Plus tard, il jeta bas le masque, et commença par reléguer tous les missionnaires à Nangasaki (1587). Puis il ouvrit la sanglante persécution qui devait durer un demi-siècle : sous le fallacieux prétexte que le roi d'Espagne avait des visées sur le Japon, il traita en espions tous les missionnaires espagnols et portugais répandus dans son empire, et sa haine se donnant libre cours, il fit crucifier le 5 février 1597 vingt-trois religieux de l'Ordre franciscain et trois Frères coadjuteurs de la Compagnie de Jésus, aujourd'hui tous canonisés.

Comme si cette hécatombe eut apaisé sa soif de sang, le tyran s'en tint là pendant une quinzaine d'années, et, à la faveur de cette accalmie, des religieux de divers Ordres accoururent prendre la place des vaillants qui étaient tombés.

Les Dominicains, entre autres, établirent des couvents et des paroisses florissantes dans la ville impériale de Macao, à Omura et à Nangasaki.

Le bienheureux Alphonse obtint, sur ces entrefaites, la permission de venir évangéliser cette contrée : il y abordait en août 1611.

LE VINCENT DE PAUL DU JAPON

Pendant six ans, il donna à ses Frères l'exemple des plus belles vertus : humilité, patience inaltérable, mortification d'autant plus méritoire pour lui que sa santé avait autrefois été ébranlée et qu'il était de complexion très délicate, zèle le plus ardent pour le bien des âmes.

Il remplit, à la satisfaction de tous, les fonctions de vicaire-général qui lui échurent alors, et profita de son influence pour créer diverses œuvres. L'une d'entre elles, particulièrement intéressante, dite de la *Charité du riz*, l'a fait surnommer le *Vincent de Paul du Japon*.

En effet, une de ses occupations les plus ordinaires, dit le P. de Charlevoix, c'était d'aller ramasser dans la rue ou sur les bords du fleuve les enfants nouveau-nés, que leurs parents exposaient, faute de pouvoir les nourrir, et qui étaient destinés à devenir la proie des animaux sauvages. Il les faisait élever par des chrétiens charitables et recueillait pour eux les provisions de riz nécessaires. Il envoya au ciel un grand nombre de ces enfants en les baptisant lorsqu'ils étaient sur le point d'expirer.

Ces chères petites créatures l'occupèrent jusqu'à la fin; et, au moment de donner son sang pour la foi, il écrivait encore au capitaine espagnol Paul Garruche, qui l'avait puissamment aidé dans cette œuvre : « Que Jésus soit l'unique soutien de votre âme et la sauve à jamais ! N'oubliez pas, je vous prie, de continuer l'aumône que vous faites pour ces enfants trouvés : en cela, vous accomplirez une chose très agréable à Dieu. Je vous en conjure, de cette île déserte où nous attendons la mort. »

Il aimait passionnément les pauvres, et, de concert avec plusieurs religieux d'autres Ordres, il fonda en leur faveur la confrérie de la Miséricorde.

Non moins zélé pour la persévérance des nouveaux convertis, il institua également, conformément aux constitutions apostoliques, une confrérie du Nom de Jésus, pour la conservation de la foi.

RENOUVEAU DE PERSÉCUTION

Vers 1612, une étincelle suffit pour rallumer en un instant l'incendie de persécution que l'on pouvait croire éteint. Comme un navire venait de se briser sur la côte japonaise, un pilote espagnol eut l'extrême imprudence de relever, une sonde et des cartes marines à la main, ces parages dangereux où tant de bâtiments risquaient de faire naufrage.

Le fait fut rapporté au roi Cubo-Sama, successeur de Taïco-Sama. Un capitaine étranger, présent à la cour, lui fit remarquer qu'en Europe, l'acte de sonder ainsi un port était toujours regardé comme une hostilité, et répéta à ce propos l'imputation calomnieuse si souvent reproduite que les missionnaires n'étaient que des envoyés du roi d'Espagne, beaucoup plus préoccupés de détourner les Japonais de l'obéissance due à leur souverain que de travailler au salut des âmes.

Ces perfides paroles portèrent leurs fruits. Dès 1614, il y eut une première alerte. Un décret expulsait les missionnaires, démolissait leurs églises et portait peine de mort contre tout chrétien qui ne renoncerait pas à sa foi. En dépit de ces menaces, bon nombre de prêtres, et parmi eux, le bienheureux Alphonse de Navarrete restèrent à leur poste, changeant souvent de costume ou de demeure, mais poursuivant, à travers mille difficultés, le bien commencé.

Notre Bienheureux fit preuve en ces circonstances d'une exceptionnelle intrépidité. Quand Safioyé, gouverneur de Nangasaki, commanda de

brûler en pleine place publique des chapelets, des *Agnus Dei* et autres objets de religion saisis chez les chrétiens, le P. Alphonse, vêtu en séculier espagnol, ne craignit pas de s'élancer au milieu des flammes, au risque d'être reconnu et dénoncé, pour arracher à la profanation une partie au moins de ces pieux objets.

RÉSOLUTION HÉROÏQUE

En mai 1617, la persécution s'étendait; le 22 de ce même mois, au district d'Omura, deux religieux, le P. Pierre de l'Assomption, Franciscain, et le P. Jean-Baptiste Tavora, Jésuite, répandaient leur sang pour la foi avec tant de courage que les chrétiens d'Omura et des contrées voisines en étaient fortifiés et que les païens eux-mêmes en éprouvaient de l'admiration.

Des conversions se produisaient, des apostats demandaient à embrasser de nouveau la foi qu'ils avaient reniée; une moisson nouvelle semblait devoir germer aussitôt sur la terre fertilisée par le sang de ces deux martyrs. Mais qui la recueillerait?

Deux apôtres se posèrent un moment cette question: c'étaient Alphonse de Navarrete, depuis trois ans vicaire provincial des Dominicains du Japon, et Fernand de Saint-Joseph, Augustin, liés d'une étroite amitié.

Ils prièrent beaucoup avant de prendre une détermination. Il leur semblait qu'ils ne devaient pas laisser sans secours les chrétiens d'Omura, si bien disposés et en même temps si délaissés. D'autre part, n'y avait-il pas imprudence, zèle indiscret, danger d'accroître le mal, à prêcher ouvertement l'Evangile dans un district où la persécution battait son plein?

Le P. Alphonse hésitait encore. Un jour, après avoir célébré la messe avec plus de ferveur que de coutume, il dit au P. Fernand de Saint-Joseph: « Allons, venez, levons-nous et partons. Je vous l'ordonne de la part de Dieu. »

Leur résolution prise, les deux religieux en hâtèrent l'exécution. Le vicaire provincial écrivit aux Dominicains ses frères une lettre qui est comme son testament.

« Jésus soit en vos cœurs et vous donne son Saint-Esprit! Vous savez, mes Révérends Pères, combien cette chrétienté est exposée et décline tous les jours; il est donc nécessaire de la fortifier par l'exemple. C'est pourquoi je vous conjure, par les entrailles de notre bon Jésus, d'être les vrais enfants de saint Dominique, de vivre dans une grande paix et fraternité avec les autres Ordres religieux. Je vais à Omura consoler et affermir les chrétiens; le sang de deux nouveaux martyrs les a bien disposés à recevoir le secours de notre ministère. Plaise à la divine Majesté que notre voyage tourne à sa plus grande gloire! Comme il pourrait m'arriver d'être fait prisonnier, je laisse à ma place le P. François de Moralès. Si j'étais assez heureux pour confesser ma foi par le martyre, vous nommeriez aussitôt un autre vicaire, comme le veulent nos constitutions. Je vous supplie de n'avoir aucun égard à la mauvaise édification que je vous ai donnée, soit en charge, soit hors de charge. Ne m'oubliez pas dans vos sacrifices. N'oubliez jamais l'œuvre des enfants trouvés; qu'elle augmente de jour en jour, et que toutes ces pauvres créatures soient secourues!

» Ce 24 mai 1617, jour de la Translation de notre Père saint Dominique.

» Fr. Alphonse Navarrete. »

TRIOMPHE DE QUATRE JOURS

Le lendemain 25 mai, vêtus en Espagnols, ils sortaient de Nangasaki, et, chez un catéchiste nommé Paul, ils eurent une entrevue avec le P. François de Moralès, celui des Frères Prêcheurs que le bienheureux Alphonse avait désigné pour gouverner la province en son absence. Celui-ci, après quelques objections qu'il présenta pour les éprouver, reconnut que leur inspiration venait de Dieu et encouragea leur tentative.

Le P. Alphonse, outre son fidèle catéchiste, ne put s'empêcher de s'adjoindre un autre de ses hôtes, Gaspard Ficogiro, confrère très dévoué du Rosaire, qui le supplia instamment de le laisser s'exposer avec eux au martyre. A peine la petite troupe eut-elle franchi les derniers faubourgs de Nangasaki, que les missionnaires, reconnus malgré leur travestissement, se virent entourés par des fidèles qui se jetaient à leurs pieds et leur demandaient la bénédiction.

Quand on sut qu'ils allaient à Omura, la joie des populations fut à son comble: on vint au-devant d'eux, et le cortège toujours grossissant s'éleva bientôt à plus de trois mille personnes. A quoi dès lors leur servait de se déguiser? Ils reprirent sans hésiter leurs habits religieux, et, comme les maisons de leurs hôtes étaient beaucoup trop étroites pour contenir la foule, ils se mirent à prêcher et à confesser en pleine campagne, à la grande consolation de ces pauvres chrétiens qui depuis si longtemps n'avaient plus eu pareil bonheur. Beaucoup d'apostats, que la défection de leur prince avait un moment égarés, sollicitèrent humblement leur pardon et demandèrent la pénitence.

Un renégat, le gouverneur d'Ikiriki, Lin Tomonanga, venu tout exprès pour les espionner et les dénoncer, celui-là même qui avait fait arrêter, quelques jours auparavant, le P. Pierre de l'Assomption, fut touché de repentir en entendant prêcher le bienheureux Alphonse, et, renonçant à ses mauvais desseins, il se convertit et persévéra jusqu'à la mort. Grâce à sa protection, ils purent s'avancer à petites journées jusqu'à Nanghaye, petit port d'où l'on s'embarque pour Omura, sans être inquiétés.

Chaque jour, ils offraient publiquement le Saint Sacrifice. Le dimanche qui précéda leur arrivée à Nanghaye, ils célébrèrent devant une assistance innombrable. A l'issue de cette messe, à laquelle prêcha avec grand zèle le bienheureux Fernand, le bienheureux Alphonse lut à la multitude certains passages de la *Vie des martyrs* ou du *Guide des Pécheurs*, du P. Louis de Grenade, traduits en japonais. Puis, sans calculer avec la fatigue, ils continuèrent de confesser comme ils l'avaient fait jusque-là, jour et nuit.

A Nanghaye, tous les chrétiens voulurent se confesser.

Le bien accompli en cet endroit et dans les villages que les deux vaillants missionnaires venaient de traverser fut tel que le P. François de Moralès dut, dans la suite, envoyer deux Pères pour mettre la dernière main au travail de conversion si admirablement entrepris.

LETTRE AU ROI — ARRESTATION

Les bienheureux Alphonse et Fernand, tout entiers à l'accomplissement de leur mission, allaient de l'avant, sans se préoccuper des suites fatales de leur dévouement. Celui qui a dit: « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice » leur réservait, à brève échéance, la plus

belle des récompenses, la palme du martyre.

Cependant, le Père de Navarrete, dont les saintes audaces ne connaissaient point d'obstacle, crut bon de représenter au roi d'Omura la grandeur de son crime, et tenter, s'il se pouvait, de le convertir, avec la grâce de Dieu.

Cette hardiesse a été diversement appréciée par les historiens et un auteur ancien, s'est plu à voir dans le bienheureux Alphonse un enthousiaste imprudent et fanatique. A supposer même que le reste de sa vie ne démentit pas cette calomnie, il nous suffirait, pour la réfuter, du jugement bien autrement éclairé de Pie IX, qui a trouvé dans le bienheureux Alphonse de Navarrete tant d'héroïsme qu'il l'a placé, dans la Bulle de béatification, en tête de tous les martyrs japonais de tous les Ordres et de toutes les conditions.

Les deux missionnaires adressèrent donc au prince une lettre collective dans laquelle ils lui annonçaient leur prochaine venue et les fruits de salut qu'ils venaient lui apporter.

Pareil message pouvait entraîner après lui, on le conçoit en cas de réussite, la fin de la persécution et le salut de toute la contrée, mais, en cas d'insuccès, c'était pour ses auteurs une condamnation certaine à la peine de mort, La Providence permit cette dernière alternative.

Un soir, les religieux, après avoir chanté avec les fidèles le *Salve Regina* et les litanies de la Sainte Vierge, s'étaient remis à confesser; la nuit s'avançait, quand on aperçut dans le port de Nanghaye plusieurs barques remplies de soldats qui s'élancèrent sur le rivage avec des torches allumées. C'était la troupe du gouverneur d'Omura, chargée de s'emparer des deux missionnaires.

Le bienheureux Alphonse, s'avançant de lui-même au-devant des soldats, leur dit d'une voix forte.

— Qui cherchez-vous ?

Il y avait là plusieurs juges, chrétiens apostats : l'attitude ferme et digne du prêtre leur fut comme un reproche. Quelques-uns se prosternèrent, appuyant la tête et les mains sur le sol et s'excusant d'avoir à remplir une si odieuse mission. Le Père se vit obligé de les relever avec bonté et de les exhorter à remplir les ordres reçus.

Alors, ce fut un spectacle déchirant. Les chrétiens, malgré les efforts des soldats cherchant à les écarter, se jetèrent en pleurant au cou des missionnaires qu'on voulait leur ravir, pour les embrasser une dernière fois.

Plusieurs réussirent à demeurer près d'eux, et, dit le P. Jean de Réchac, « ils leur coupèrent tant de petits morceaux de leurs vêtements que, peu après, étant dans la frégate, ils se trouvèrent quasi sans habits. »

Lorsqu'il s'agit d'embarquer les deux prisonniers, nouvelle difficulté. Tous les chrétiens voulaient les accompagner au lieu du martyre. Plusieurs s'étaient précipités avec eux dans les barques.

Paul le catéchiste était là, suppliant qu'on l'emmenât. « Ecoutez-moi, soldats cruels, s'écriait de son côté Gaspard Ficogiro; je suis l'hôte d'un de ces Pères. Contre l'ordre de l'empereur, je l'ai tenu caché trois ans dans ma maison. Si vous le faites prisonnier et voulez le faire mourir pour la foi, je ne suis pas moins coupable; ne me laissez pas, je vous en prie, mais emmenez-moi avec lui. »

D'autres, en grand nombre, faisaient les mêmes instances. Enfin, à grand'peine, les émissaires du roi refoulèrent tous les solliciteurs, et, au milieu des huées d'une multitude indignée, appareillèrent pour Omura.

Le gouverneur d'Omura, craignant d'être disgracié lorsque l'empereur du Japon apprendrait qu'il y avait encore des chrétiens sur son territoire, résolut d'en finir au plus tôt avec ses deux victimes. Il les fit comparaître pour la forme, et le P. Alphonse de Navarrete lui ayant répondu qu'il ne craignait d'autre empereur que celui du ciel, c'en fut assez. Au bout de deux jours de prison, la sentence de mort leur fut notifiée. Pour éviter tout éclat, on devait les conduire dans la petite île déserte d'Ousouchima, à sept ou huit lieues de Nangasaki, pour y être décapités.

Mais les chrétiens aux aguets connurent à temps cette décision, et ils accoururent de tous les environs pour dire un dernier adieu aux martyrs. Sur la route, les Bienheureux trouvèrent moyen de confesser plusieurs personnes, entre autres la tante et l'aïeule du tyran qui les condamnait.

On eut beau faire, on ne put empêcher un grand nombre de chrétiens de suivre dans des barques la trace de leurs missionnaires vénérés, ce qui embarrassait fort les exécuteurs qui avaient ordre de prévenir à tout prix le concours du peuple et l'enlèvement des reliques.

Dans le but de décourager ou de dépister, ils allèrent d'île en île et s'arrêtèrent trois fois avant de procéder à l'exécution.

D'Ousouchima, on aborda successivement à Amégora et à Cogoutchi. Là, une barque vint déposer les corps des deux religieux martyrisés les jours précédents et que le tyran avait fait déterrer pour les inhumer en une terre inconnue et les priver ainsi des honneurs que les chrétiens n'auraient pas manqué de leur rendre.

Enfin, arrivés à une quatrième île nommée Tacachima (île des Epines), rocher désolé, couvert de ronces, les bourreaux semblent servis à souhait. Les voilà à peu près seuls. Ils avertissent les martyrs de se préparer.

Le P. Alphonse, ayant à sa droite le P. Ferdinand, et à sa gauche le catéchiste, s'agenouille. Le premier frappé fut le bienheureux Ferdinand. Puis vint le tour du bienheureux Alphonse, prosterné et priant avec ferveur, le rosaire à la main. Un premier coup formidable, qui lui fendit la tête jusqu'aux oreilles, ne parvint pas à l'abattre, il ne consomma son sacrifice qu'au troisième coup.

Des ordres rigoureux avaient disposé des corps : celui du bienheureux Alphonse de Navarrete, Dominicain, fut enfermé dans un même cercueil avec celui du bienheureux Jean-Baptiste Tavora, Jésuite. De la même manière, celui de Fernand de Saint-Joseph Augustin, fut uni à celui de Pierre de l'Assomption, Franciscain, Dieu permettant que quatre martyrs, personnification glorieuse des quatre Ordres qui évangélisaient le Japon, fussent ensevelis dans une même tombe.

On jeta à la mer les deux cercueils liés l'un à l'autre.

Pendant trois mois, les chrétiens de Nangasaki firent en vain de multiples recherches pour retrouver ces saints corps. Six mois plus tard, un des deux cercueils vint inopinément à flotter sur l'eau. On l'ouvrit, et l'on y trouva parfaitement conservés les corps des bienheureux Pierre et Ferdinand.

* * *

(D'après les *Vies des Saints et Bienheureux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, t. III : *le bienheureux Alphonse de Navarrete*, et le *Martyrologe de l'Eglise du Japon*, par l'abbé Profillet).

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE MORALEZ

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS, MARTYR AU JAPON

Fête le 1er juin.

Martyre du bienheureux François de Moralez (10 septembre 1622).

GRACIEUSE INVITATION

Au début du XVIIe siècle, les Dominicains étaient établis aux îles Philippines, en Océanie. Un jour, un navire venant du Japon aborde à Manille; les chrétiens qui le montent viennent en leur église et les édifient grandement par leur piété et leur bonne tenue. Pressés de questions, ces étrangers déclarent que dans le petit royaume de Sat-Suma, d'où ils arrivent, il y a un bon nombre de fidèles et manque absolu de prêtres.

Leur récit était bien fait pour tenter le zèle de nos apôtres; mais, ne voulant rien brusquer, le supérieur remit seulement au capitaine du vaisseau, à l'adresse du roi, une lettre dans laquelle il lui offrait les services de ses religieux.

Voici, traduite mot à mot de l'original japonais, la réponse qu'il reçut l'année suivante:

« Tintionguen, le tono (ou roi) du royaume de Sat-Suma, écrit avec soin, diligence et respect aux Pères de Saint-Dominique du royaume de Luçon. L'année dernière, un vaisseau marchand de mon royaume alla au royaume précieux de Luçon. Ceux qui l'avaient monté prièrent les Pères de venir avec eux dans mon royaume: ce qui pourtant ne fut pas alors accompli. Or, j'ai ouï dire que vous traitez parfaitement bien ceux qui de mes Etats passent vers vous. Cela a été rapporté à mes sujets qui sont ici. Ils en éprouvent de la joie; je vous attends donc avec grand plaisir. Venez au plus tôt sans rien craindre de fâcheux. Je vous prie, n'oubliez pas cette mienne lettre. L'an sixième de Keycho, le 22 du neuvième mois. »

La Providence montrait aux Frères Prêcheurs un nouveau champ à cultiver. Ils n'hésitèrent pas: plusieurs religieux s'offrirent d'eux-mêmes, et le P. François de Moralez fut mis à la tête de cette expédition pacifique. Depuis longtemps, il soupirait après cette mission: « Au Japon, s'écriait-il souvent, au Japon! ô mes frères, la belle chose que le Japon! »

RÉCEPTION A LA COUR DU ROI DE SAT-SUMA

François de Moralez était né à Madrid, en 1567, et entré tout jeune au couvent des Frères Prêcheurs de Valladolid.

Un missionnaire des Philippines, de passage en cette ville, Michel de Benavidès, plus tard évêque de la Nouvelle-Ségovie et archevêque de Manille, le gagna, par le récit de ses périls et de ses conquêtes, à la cause des missions lointaines; ils partirent ensemble de Cadix avec plusieurs autres Pères, en 1598.

A Manille, le P. de Moralez enseigna la théologie avec succès. Il fut aussi attaché au ministère de la prédication. La confiance de ses supérieurs l'éleva à la charge de prieur du couvent de Saint-Dominique. Un Chapitre provincial tenu en 1602, le nomma définiteur : c'est à ce moment que l'Eglise abandonnée du Japon tourna vers les missionnaires des Philippines un regard suppliant, réclamant des apôtres.

Le P. de Moralez arriva vers le mois de juin, avec les PP. Thomas Fernandez, Alphonse de Ména, Thomas du Saint-Esprit et le Fr. Jean de Abadia, dans la petite île de Kosigi, au royaume de Sat-Suma.

Les habitants, très bien disposés, crurent leur faire honneur en les logeant dans une pagode. Dieu permit ainsi à ses serviteurs de transformer aussitôt en un sanctuaire du vrai Dieu, un temple jusque-là consacré aux idoles. Ils bénirent le lieu, y dressèrent un autel, l'ornèrent de l'image de la Sainte Vierge et y célébrèrent les mystères divins. Les prémices de leur mission furent quelques passagers japonais, leurs compagnons de voyage, qu'ils avaient commencé d'instruire pendant la traversée et qui reçurent le baptême dans la pagode convertie en chapelle.

Les gens du pays, d'un naturel curieux, observaient de près les nouveau-venus. Tout en eux les émerveillait : leur vie édifiante, leurs prières nocturnes, car ils se levaient à minuit pour chanter matines et faire oraison, leur austérité, leur ardeur infatigable à instruire le peuple, par le moyen d'interprètes.

Bientôt se présentèrent à eux les députés du roi de Sat-Suma, escortés d'une suite nombreuse et chargés de leur offrir, au nom de leur maître, de magnifiques montures pour se rendre à la cour. Les Pères refusèrent poliment et s'y rendirent à pied. Après quatre jours de marche, ils entraient dans la capitale de l'île. Partout, on leur rendit les plus grands honneurs; pendant plusieurs jours, ils durent faire visite aux personnages de la ville et des environs. Tous se montraient sympathiques, touchés des manières modestes et affables des missionnaires, nullement offensés de l'étrangeté de leur habit religieux. Leur désintéressement frappait et inclinait tout le monde en leur faveur.

DANS L'ILE DE KOSIGI

L'ACTION DES MISSIONNAIRES S'ÉTEND

Seuls, les bonzes ou prêtres des idoles se déclarèrent dès le premier jour leurs ennemis jurés et se promirent bien de les faire expulser à la première occasion.

Sans obtenir du roi une mesure aussi radicale, ils refroidirent néanmoins, par leurs observations malveillantes, ses dispositions premières si favorables aux missionnaires, et il ajourna l'autorisation qu'il semblait prêt à leur accorder d'abord, de bâtir des églises et de prêcher sur ses terres.

Loin de se décourager, François de Moralez et ses compagnons se retirèrent dans une pauvre case que leur offrit une famille indigène et y vécurent comme ils auraient fait en leur couvent, dans une admirable régularité. Une petite portion de riz que leur envoyait le roi constituait toute leur nourriture. Leurs hôtes, édifiés d'une telle vie, demandèrent le baptême qu'ils reçurent après un catéchuménat de quelques semaines.

Cependant, nos apôtres ne cessaient d'invoquer celle qui a écrasé la tête du serpent et qui détruit les hérésies. Marie entendit leurs supplications. Les nouveaux convertis se mirent à évangéliser à leur tour et firent connaître la bonté et la vertu des nobles étrangers venus pour procurer le salut des âmes.

De toutes parts on accourut pour voir ces hommes dont on disait tant de bien. La reine et les dames de la cour vinrent, se firent montrer l'image de Notre-Dame du Rosaire et prirent grand plaisir à écouter l'explication des articles de notre foi. Le roi, de son côté, revint des fausses idées que lui avaient suggérées les bonzes. Fort à propos, un seigneur de son entourage, grièvement blessé, recouvra la santé sitôt qu'il eût reçu le saint baptême. Malgré son esprit craintif et ses hésitations, le prince finit par abandonner aux missionnaires l'île de Kosigi, avec pleine liberté d'y construire une chapelle et d'y annoncer l'Evangile.

Que de privations n'eurent-ils pas à endurer sur cette terre désolée où la charité de pauvres pêcheurs fut longtemps leur unique ressource!

Enfin, le roi de Sat-Suma, instruit de leur détresse, leur offrit les revenus d'un riche domaine : les religieux, qui préféraient à l'opulence la pauvreté du Christ, remercièrent Sa Majesté et refusèrent. Leur désintéressement charma le roi païen; il insista du moins pour que les Pères acceptassent douze hommes, entretenus à ses frais, et chargés de les conduire dans tous les endroits du district où ils désireraient prêcher.

Cette offre, qui ne blessait aucunement le vœu de pauvreté, fut accueillie avec reconnaissance : des guides, en effet, leur étaient indispensables pour se mouvoir à l'aise en pays inconnu.

Bientôt même, ils obtinrent un petit établissement dans le centre populeux de Quiodemari. De là, ils rayonnèrent aux environs : les chrétiens les appelaient de diverses localités. Heureux de répondre à ces avances, les zélés religieux se multipliaient, s'employaient sans relâche à confesser les uns, communier les autres, instruire les catéchumènes, affermir les néophytes, consoler les moribonds. Une princesse, nommée Isabelle, fut leur principal appui dans le royaume. A son lit de mort, elle manda les trois prêtres Dominicains, les PP. François de Moralez, Alphonse de Mena et Thomas du Saint-Esprit, et, en leur présence, elle fit promettre au jeune prince Jacques son fils, de rester fidèle à la religion chrétienne. Il le fit et tint parole, car, en temps de persécution, il préféra perdre tous ses biens que de trahir la foi de son baptême.

MAUVAISE VOLONTÉ DU ROI — ÉMIGRATION

Depuis six ans, le P. de Moralez s'occupait, non sans un grand fruit, à défricher le sol si encombré de ronces et d'épines de Sat-Suma, quand le démon, jaloux, suscita à son œuvre de graves obstacles.

Le roi, faible et inconstant, se montrait surtout extrêmement sensible à l'influence des bonzes. Ces ministres païens lui répétaient sans cesse que la protection qu'il accordait aux chrétiens ferait crouler son trône.

L'argument n'était pas sans impressionner beaucoup le monarque. Lui qui avait témoigné tant d'estime et d'amitié aux religieux, chercha déormais le moyen de s'en débarrasser. Il les épiait pour les prendre en faute et avoir ainsi l'occasion d'exécuter son dessein d'une manière moins odieuse.

Il prétendit d'abord qu'il les avait appelés sans l'autorisation de l'empereur du Japon, et qu'un jour ou l'autre, celui-ci lui demanderait compte de cette téméraire initiative : d'autant plus que l'édit impérial ne tolérait l'exercice public de la religion chrétienne qu'en trois ou quatre villes.

Pour faire tomber ce futile prétexte, le P. de Moralez, qui savait l'empereur favorable à l'établissement des missionnaires en toute autre ville que la ville impériale, alla le trouver en personne, en fut très bien reçu et ne s'entendit adresser aucun blâme sur l'apostolat inauguré dans le royaume de Sat-Suma. C'était une approbation tacite.

Le roi de Sat-Suma la pressentit et la prévint. Avant même le retour de François de Moralez, il défendit, sans aucun motif, sous peine de confiscation et de bannissement, qu'aucun de ses sujets se fît chrétien à l'avenir et que les adeptes anciens de la religion de Jésus continuassent d'en pratiquer le culte.

Les Pères allèrent çà et là préparer les néophytes à la persécution imminente. Ils passaient de maison en maison, encourageant les faibles, instruisant les ignorants, exhortant les fidèles à être fermes jusqu'au martyre. La mauvaise volonté du prince se fit jour dans un nouvel édit, par lequel il bloquait les missionnaires dans leurs demeures avec défense d'en sortir et à tout sujet de leur fournir à manger. Dieu pourvut à leur subsistance par l'intermédiaire d'un pauvre lépreux qui leur procura chaque jour la nourriture suffisante.

Le bienheureux P. de Moralez, jugeant le mal sans remède et les permissions qu'il obtenait à la cour de demeurer dans le royaume rester sans effet, prit à la lettre le mot de l'Evangile : « Si l'on vous persécute dans une ville, passez dans une autre », et se disposa, lui et ses compagnons, à emmener ses chers néophytes à Nangasaki.

L'émigration eut lieu à la fin de mai 1609. Le P. de Moralez était suivi de presque tous ses chrétiens, qui, plutôt que d'être privés de leurs prêtres, consentaient à la perte de leurs biens et à l'ignominie de l'exil, peine plus sensible au cœur du Japonais que la mort même. Il emportait avec lui son église, car l'oratoire où il célébrait se composait de planches et de poutres faciles à enlever. Il prit, en outre, les restes précieux du bienheureux Léon, le premier indigène qui scella de son sang la foi de son baptême.

Les chrétiens de Nangasaki accueillirent leurs frères persécutés avec une charité digne de vrais disciples de Jésus-Christ, et les Pères Franciscains reçurent les missionnaires comme leurs propres frères. Les habitants, touchés de leur vie sainte, s'empressèrent de leur offrir un terrain pour y construire une église qui fut placée sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire et de Saint-Dominique et qui subsista jusqu'à l'époque de la grande révolution japonaise.

EMBARQUEMENT FORCÉ

En 1614, la persécution, qui jusque-là avait sévi isolément et par intermittence, devint générale. Nangasaki, ville presque entièrement chrétienne et refuge de tous les proscrits, se trouva, par le fait même, plus menacée.

Néanmoins, pour ne pas entraver le commerce avec les Portugais catholiques, les autorités y tolérèrent jusqu'à nouvel ordre la présence des religieux. Ceux-ci continuèrent d'exercer en secret leur saint ministère.

Chaque jour, ils pouvaient s'attendre au bannissement ou à la prison. Cinq ou six mois à l'avance, ils apprirent qu'on embarquerait de gré ou de force tous les prêtres répandus sur la surface de l'empire, qu'on renverserait leurs églises et qu'on livrerait aux tourments les chrétiens qui ne consentiraient pas à renier leur foi. Ces bruits ne les empêchèrent pas de rester fidèles au poste.

Les chrétiens de Nangasaki, stimulés par leurs prêtres, établirent entre eux une pieuse Société que l'on pourrait appeler la confrérie des martyrs : ils s'engageaient d'avance à subir toutes les tortures et la mort même plutôt que de renoncer à Jésus-Christ.

L'heure suprême allait sonner pour les confesseurs de la foi. Le 13 août 1614, un décret impérial signifiait à tout prêtre et à tout religieux d'avoir à choisir son navire et à se retirer dans le plus bref délai à Macao ou à Manille. L'ordre en fut renouvelé le 13 septembre. Surveillés de très près, les ministres de l'Evangile, rassemblés alors à Nangasaki, durent monter sur les vaisseaux qui les attendaient. De nombreux soldats les suivirent à deux lieues en mer pour empêcher les chrétiens de les ramener.

Mais que peut la prudence humaine contre la sagesse de Dieu? A peine les soldats avaient-ils tourné le dos que des embarcations s'approchaient des vaisseaux et plusieurs religieux — tous eussent voulu les suivre, mais la prudence commandait de limiter leur nombre — bien décidés à braver la mort pour le salut des chrétiens, descendirent dans ces esquifs et reprirent clandestinement le chemin du rivage.

De ce nombre était, on le pense bien, le bienheureux P. de Moralez.

Avec le P. Thomas du Saint-Esprit, il revint à Nangasaki. Quelques jours plus tard, l'entrée du Japon leur eût été pour jamais fermée, car le tyran avait aposté des gardes dans tous les ports pour empêcher le débarquement d'aucun prêtre.

Quelle vie que celle menée alors par ces vaillants athlètes! Toujours sur le qui-vive, exposés à la faim, à la soif, au froid, à la lassitude, à toutes les privations, ils allaient de case en case entretenir les chrétiens, qui reprenaient courage à la pensée de n'être pas totalement délaissés.

Le bienheureux P. de Moralez put ainsi s'occuper encore des âmes que la Providence avait commises à ses soins, jusqu'au mois de mars de l'année 1619.

TRAHISON, ARRESTATION ET CAPTIVITÉ

A cette époque, un compagnon du Bienheureux, le P. Alphonse de Mena, fut trahi par un misérable, saisi et livré au tyran Xogun-Sama. Le P. de Moralez eut le même sort quelques jours après : on découvrit qu'il logeait chez un chrétien nommé André Tocuan, mais comme ce dernier était un personnage très considéré dans la ville, ordre fut donné de n'agir à leur égard qu'avec une extrême réserve.

François de Moralez achevait de prendre sa réfection quand les satellites se présentèrent. Le chef de la bande s'excusa de sa pénible mission et pria le Père de lui pardonner.

— Soyez le bienvenu, mon ami, lui dit celui-ci. Loin de moi la pensée de vous en vouloir! Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de

m'enchaîner pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Mon Père, répliqua le soldat, j'ai ordre de vous conduire les mains liées et la corde au cou.

— Faites, mon ami, c'est le plus insigne honneur qui puisse m'arriver; permettez-moi seulement d'entrer un instant dans ma chambre.

Quelques minutes après, il reparut revêtu de ses habits religieux, qu'il n'avait pas portés depuis cinq ans.

Les témoins de cette scène, voyant son calme et sa résignation joyeuse, en étaient émus jusqu'aux larmes.

Le P. de Moralez s'en vint rejoindre au cachot Alphonse de Mena et d'autres confesseurs. Ils trouvèrent dans leur nombre même comme une douce compensation à leurs souffrances. Ils avaient du moins la consolation de converser saintement ensemble et de s'encourager mutuellement. Cette joie ne fut pas de longue durée pour le P. de Moralez: il fut bientôt conduit avec son compagnon, le P. Alphonse, dans une île du royaume de Firando, appelée Yuquinoxima, à trente lieues de Nangasaki.

Tandis qu'il se rendait au rivage, les chrétiens s'empressèrent autour de lui, malgré les satellites, et lui donnèrent tant de marques de leur affection et de leur piété qu'il écrivait ensuite à Manille :

« Je ne crois pas qu'il soit possible à un mortel de ressentir rien de pareil à ce que j'éprouvai dans le fond de mon âme. »

A Yuquinoxima, le Bienheureux fut relégué dans une étroite prison, peu éclairée, fétide et malsaine. Sa nourriture ne se composait que d'un peu de riz cuit à l'eau, de bouillon de fèves ou de raves, et, par extraordinaire, d'un hareng saur. Le Saint Sacrifice, qu'il pouvait célébrer chaque matin, soutenait ses forces et son courage.

A la prison d'Yuquinoxima succéda pour lui celle d'Ômura, plus étroite et plus rigoureuse encore, s'il est possible. Nous avons décrit ailleurs (1) cette geôle en forme de cage d'oiseau, exposée à tous les vents comme à toutes les ardeurs du soleil, aux eaux diluviennes comme aux tourbillons de neige. Les prisonniers qui y étaient entassés, si nombreux qu'ils ne pouvaient même s'étendre pour reposer, privés de vêtements de rechange, y étaient dévorés par la vermine : « Ceux qui me dévorent la nuit ne connaissent pas le sommeil; ils sont innombrables et nos vêtements en sont consumés », disait le bienheureux Spinola citant les paroles de Job.

Le P. de Moralez souffrit pendant plus de deux ans la réclusion dans ce cachot infect. Loin de se plaindre, voici les admirables sentiments qu'il exprime dans une lettre aux Espagnols de Nangasaki :

« ..... Je supplie le Seigneur de ne point me retirer de cette prison, si ce n'est afin que je donne ma vie pour son Nom sacré, bien que je désire au-dessus de toutes choses que sa volonté s'accomplisse. Si j'écoutais mon inclination particulière, je ne changerais pas ce lieu que j'estime un paradis contre les séjours les plus délicieux du monde. Depuis mon entrée, j'ai accepté cette prison pour mon épouse; je l'aime comme telle..... Quand je considère Jésus-Christ cloué sur la croix avec de telles douleurs et tortures, il me semble que la prison n'est qu'un lieu de délices..... »

Ce cachot était devenu une sorte de couvent régulier : on y récitait les Matines, la nuit; le rosaire et le *Salve Regina,* le soir, à heure fixe : on y jeûnait malgré les privations forcées de chaque jour et l'on s'y donnait la discipline. C'était vraiment une maison de prières et une école de toutes les vertus.

(1) *Vie du bienheureux Spinola* : n° 1168 des *Vies des Saints.*

GRAND MARTYRE

Le serviteur de Dieu ne sortit de là que pour être transféré à Nangasaki où il fut brûlé vif dans la journée du *grand martyre* (10 septembre 1622). Nous avons décrit ici-même, à deux reprises (1), les détails de cette journée mémorable ou cinquante-deux victimes furent offertes en holocauste. Détachons seulement de ce récit ce qui concerne notre Bienheureux.

Arrivé devant le poteau où il allait être lié, le P. de Moralez, imité en cela par vingt-quatre de ses compagnons destinés comme lui à périr dans les flammes, baise avec amour le bois de son sacrifice. Il assiste, calme et recueilli en Dieu, au martyre de trente chrétiens que l'on décapite sous ses yeux; alors commence sa propre immolation.

Le feu est allumé à une certaine distance du poteau auquel l'attachent de légers liens : dans l'intention des persécuteurs, le feu ne doit l'atteindre et le consumer que lentement : s'il menaçait d'accomplir trop vite son œuvre, les bourreaux avaient ordre de l'arrêter avec des fourches et de le rallumer ensuite.

A un moment, le P. de Moralez, pressé du désir de souffrir et de consommer son sacrifice, voyant que le feu ne s'étendait pas jusqu'à sa personne, fit en sorte de s'approcher de toute la longueur de sa corde.

On le vit s'affaisser enfin, après plusieurs heures d'affreux tourments, pendant lesquelles il ne cessait de prier et d'exhorter ses compagnons à demeurer fermes jusqu'au bout.

Son corps, avec ceux des autres martyrs, fut gardé par des soldats sur la sainte montagne. Au bout de trois jours, on alluma un grand bûcher où l'on jeta tous les cadavres. Puis, on recueillit les cendres et jusqu'à la terre imprégnée du sang du martyr; le tout fut renfermé dans des sacs que l'on répandit en pleine mer.

Les chrétiens, malgré tous leurs efforts, ne purent trouver ni poussière ni vestige de ce grand holocauste.

Mais Dieu, qui garde les cendres de ses saints, manifesta par d'autres voies, au moyen de prodiges, la gloire des martyrs. Plusieurs fois une lumière éclatante apparut sur le lieu du supplice et remplit d'effroi les païens.

Deux mois seulement après l'événement, le lieutenant du gouverneur de Nangasaki, celui qui avait présidé à l'exécution, fut frappé d'apoplexie à table, et tomba, par une mort subite, aux mains du juste Juge.

La mémoire du bienheureux François de Moralez est réunie à celle du bienheureux Alphonse de Navarette et à celle de plusieurs autres martyrs du Japon, dans le culte que l'Eglise autorise à leur rendre le 1er juin de chaque année.

* * *

D'après la relation authentique de trois témoins oculaires du *Grand Martyre*, religieux de l'Ordre Dominicain, et reproduite dans l'*Extrait de l'année Dominicaine : Vie des Saints et Bienheureux* de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nouvelle édition, chez Jevain, à Lyon.

(1) *Vies du bienheureux Spinola et du bienheureux Joseph de Saint-Hyacinthe.*

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

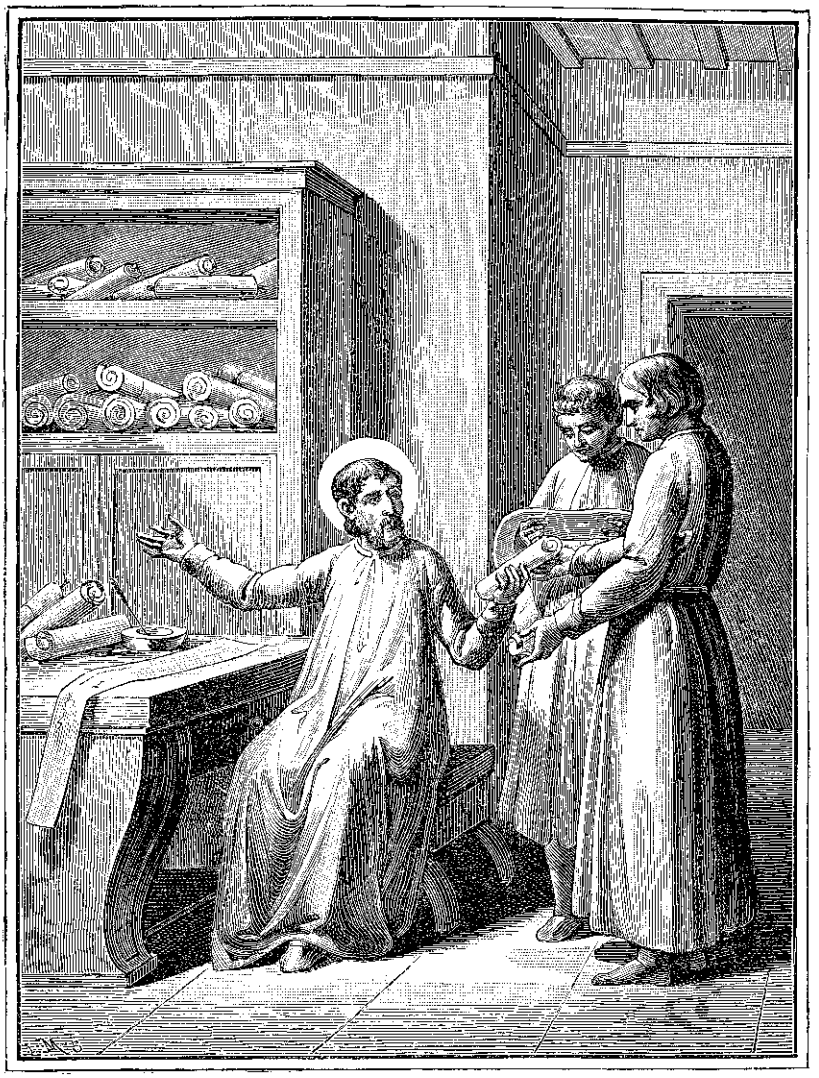
canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

SAINT PAMPHILE

Prêtre, et ses onze compagnons martyrs (309).

Fête le 1er juin.



Pamphile aimait à distribuer les exemplaires de la Sainte Écriture qu'il avait transcrits de sa propre main.

ÉLOGES RENDUS A CE SAINT MARTYR

Peu de prêtres, dit Tillemont, ont plus honoré le sacerdoce et l'Eglise que l'illustre saint Pamphile. Saint Jérôme avait pour sa mémoire le plus grand respect et une estime considérable. On rapporte, en effet, qu'ayant trouvé quelques ouvrages d'Origène écrits de la main de cet homme vénérable, il les conserva avec le même bonheur que s'ils eussent été, disait-il, des trésors de Crésus. La raison en était qu'il lui semblait voir le sang d'un martyr dans tous les traits que sa main avait tracés.

Eusèbe (267-340), plus tard évêque de Césarée, auteur d'une *Histoire ecclésiastique* célèbre, fut son ami intime et habitait même avec lui. Il le regardait comme un des chré-

tiens les plus modestes, les plus instruits et les plus courageux de son siècle. Il le tenait en si haute estime qu'il voulut écrire sa biographie afin qu'elle servît à l'édification de tous les fidèles. Saint Jérôme avait lu cet ouvrage qu'il déclare fort bien écrit et du plus haut intérêt.

NOBLE ORIGINE — HOMME TRÈS ÉLOQUENT

Saint Pamphile était né probablement à Béryte, ville de l'ancienne Phénicie, située au bord de la mer. Cette ville, détruite en 140 avant notre ère, avait été rebâtie plus tard par les Romains, qui lui donnèrent le nom de Julia-Augusta-Félix. Ses ruines subsistent encore près de Beyrouth.

Les parents de Pamphile étaient de la meilleure noblesse et occupaient une situation considérable dans la cité, soit par leur influence, soit par leur fortune. Nous ignorons néanmoins s'ils étaient convertis à la foi chrétienne. Quoi qu'il en soit, ils firent donner à leur fils une éducation soignée et en rapport avec le rang qu'il devait occuper plus tard.

Le jeune homme avait du reste un goût prononcé et des dispositions merveilleuses pour les sciences et les lettres. Il apprit en peu de temps toutes les règles de la rhétorique et approfondit tous les systèmes philosophiques de son temps. Eusèbe l'appelle « un homme très éloquent ». Après ses études, il exerça des charges considérables dans l'Etat.

PAMPHILE DISTRIBUE SES BIENS SES TRAVAUX SUR L'ÉCRITURE SAINTE

Nous ignorons à la suite de quelle circonstance il abandonna toutes ses dignités pour se mettre uniquement au service de Jésus-Christ. Le fait est qu'il méprisa toutes les espérances de la terre, distribua tous ses biens aux pauvres et aux églises et se rendit à Césarée, en Palestine, afin de se consacrer à Dieu. Il ne tarda pas à être le plus bel ornement de cette communauté chrétienne par sa science et sa vertu. Il fut alors ordonné prêtre.

Tous ceux qui l'approchaient n'avaient qu'à se louer de son amabilité et de sa condescendance, en sorte que chacun pouvait se croire son ami. Il aimait surtout à prêter ou même à donner aux fidèles les livres dont ils pouvaient avoir besoin. On comprendra la grandeur de ce sacrifice à cette époque, où, l'imprimerie n'existant pas encore, les livres étaient des objets rares et de grande valeur. Non content de fournir des manuscrits, il se dépouillait encore de tout ce qu'il pouvait, afin de venir en aide aux pauvres.

Il consacrait une grande partie de son temps à l'étude des saintes Ecritures. Le grand Origène (185-254) avait illustré la ville de Césarée qui lui avait donné asile moins d'un siècle auparavant. Ce savant, surnommé « l'homme d'airain » par ses contemporains, n'avait pas composé moins de deux mille ouvrages. Ses travaux sur l'Ecriture Sainte surtout sont célèbres. Ils comprennent des *Scolies*, des commentaires suivis nommés *Tomes*, des *Homélies* et enfin les volumineux *Héxaples*, qui présentaient, en six colonnes, le texte hébreu mis en regard des principales versions grecques.

Pamphile approfondit tous ces traités et en copia une grande partie de sa propre main, entre autres vingt-cinq volumes sur les petites prophéties qui, étant tombés plus tard entre les mains de saint Jérôme, les garda comme un précieux trésor.

Il eut soin également de transcrire des copies nombreuses des Livres sacrés, afin d'en faire cadeau à tous ceux qui les demanderaient, non seulement aux hommes, mais encore aux femmes qu'il voyait avoir du goût pour la lecture.

Aussi, dit saint Jérôme, dans toute la Palestine et l'Egypte, on lisait dans les églises les exemplaires de l'Ecriture Sainte travaillés par Origène et publiés par saint Pamphile et par Eusèbe. C'était l'édition des Septante.

UN BIBLIOPHILE ARDENT L'ACADÉMIE DE SAINT PAMPHILE

Non content de répandre l'usage de la lecture parmi ses contemporains, ce saint prêtre voulut encore réunir une bibliothèque dont il fit don à l'Eglise de Césarée. Il y mit un soin délicat et y rassembla un grand nombre d'auteurs ecclésiastiques qu'il faisait rechercher dans le monde entier. Cette précieuse bibliothèque eut à souffrir durant la persécution de Dioclétien, qui avait donné l'ordre de brûler impitoyablement tous les livres de prières et de lecture des chrétiens. Néanmoins, elle dut être en partie soustraite aux recherches de ces vandales, puisque saint Jérôme l'avait visitée. On y voyait, entre autres, l'Evangile de saint Matthieu en hébreu et d'autres manuscrits très rares.

A côté de sa bibliothèque, saint Pamphile fonda encore une école pour les fidèles qui désiraient s'instruire, ainsi qu'une sorte d'Académie, qui comprenait des chrétiens illustres et instruits. Tous ces savants habitaient la même maison et consacraient leur temps à la prière et à l'étude des sciences divines. C'est ainsi que la ville de Césarée au III^e^ siècle était devenue un centre des plus importants de culture chrétienne. Plusieurs de ces hommes illustres confessèrent généreusement leur foi à l'exemple de leur maître et moururent martyrs.

MODESTIE DU SAVANT ARRÊTÉ ET MIS A LA TORTURE

Telle était néanmoins la modestie de saint Pamphile que, malgré sa science, son élo-

quence, les livres et les amis fidèles dont il était entouré, il refusa toujours de composer et de signer un ouvrage. La célébrité ne le tentait pas. Il se contentait d'écrire quelques lettres à ses amis lorsque l'occasion s'en présentait.

Une vie si belle méritait d'être terminée par la couronne du martyre. La persécution de Dioclétien faisait alors de nombreuses victimes, en Palestine surtout. Le gouverneur de cette province, nommé Urbain, appliquait les décrets impériaux dans toute leur rigueur.

Pamphile fut arrêté vers la fin de 307. Ayant été amené devant le magistrat, il y confessa sa foi avec beaucoup d'éloquence et de fermeté. En présence de cette noble attitude, Urbain le soumit à la torture et, l'ayant fait étendre sur le chevalet, il commanda aux bourreaux de lui déchirer la chair avec des ongles de fer. Puis on le reconduisit en prison, où il rencontra plusieurs autres confesseurs qui l'y avaient devancé.

Il devait y rester, selon Eusèbe, environ deux années, et malgré ses souffrances, il eut assez d'énergie pour y composer un ouvrage pour venger la mémoire d'Origène.

CHATIMENT D'UN PERSÉCUTEUR
DEUX COMPAGNONS DE SAINT PAMPHILE

Cependant, le gouverneur Urbain, qui avait fait tant de victimes parmi les chrétiens, était tombé en disgrâce auprès de l'empereur Maximien. La divine Providence se plaît quelquefois à punir dès ce monde les crimes des persécuteurs. Urbain eut en effet la tête tranchée par ordre impérial. Malheureusement, son successeur, nommé Firmilien, ne valait pas mieux que lui, et il succéda à sa cruauté aussi bien qu'à sa charge.

Les compagnons de martyre de Pamphile devaient être au nombre de onze et lui-même faisait le douzième. Tous devaient endurer le martyre le 16 février 309.

Les deux premiers s'appelaient Valens et Paul. Valens, que son visage même et sa vieillesse rendaient vénérable, était diacre de l'Eglise de Jérusalem. C'était un homme fort versé dans la science des Ecritures. Il les possédait si parfaitement par cœur qu'il n'avait jamais besoin d'un livre pour en citer les passages. Quant à Paul, c'était un ami particulier d'Eusèbe, qui le loue d'avoir eu une ferveur d'esprit et un zèle extraordinaire. On lui avait déjà brûlé un jarret, comme cela se pratiquait pour les condamnés aux mines.

PASSAGE A CÉSARÉE DE CINQ ÉGYPTIENS
LEUR ARRESTATION ET LEUR MARTYRE

L'occasion du martyre de Pamphile et des autres saints eut lieu à la suite du fait suivant. Un certain nombre de confesseurs de la foi étaient transférés des mines d'Egypte à celles de Cilicie. On faisait fréquemment de ces changements suivant les nécessités.

Or, cinq chrétiens charitables avaient tenu à accompagner les pauvres mineurs, afin de leur venir en aide durant leur pénible voyage. Leur mission accomplie, ils retournaient en Egypte et voulurent s'arrêter à Césarée pour s'y reposer sans doute. Malheureusement, les gardes préposés aux portes de la cité voulurent savoir qui ils étaient et d'où ils venaient.

Leur sincérité ne leur ayant pas permis de cacher la vérité, ils furent aussitôt arrêtés et mis en prison.

Le lendemain, 16 février, le juge Firmilien se les fit amener avec saint Pamphile et ses compagnons et les soumit à toutes sortes de supplices.

Le magistrat ayant demandé à l'un des confesseurs égyptiens d'où il était, il répondit qu'il était de Jérusalem, entendant par là de la Jérusalem céleste. Firmilien, qui ne paraît pas avoir été très fort en géographie, le questionna pour savoir où se trouvait cette ville, le pressant même par les tourments de dire la vérité (1). On alla jusqu'à lui briser les poignets en les lui tournant derrière le dos, puis on lui écrasa les pieds avec des machines.

Le martyr continuait toujours à dire qu'il était de Jérusalem. Comme le juge insistait pour savoir ce qu'était cette cité (ce qui marque que son nom était bien peu connu dans la Palestine même), il répondit que c'était la patrie des serviteurs de Dieu, dont ils étaient seuls les citoyens, et qu'elle était à l'Orient.

Le juge s'imagina alors que c'était une ville où les chrétiens voulaient s'établir pour s'y fortifier contre les Romains. N'ayant pu tirer d'autres éclaircissements, il condamna les cinq Egyptiens à être décapités séance tenante.

PAMPHILE EST MIS A MORT
UN SERVITEUR QUI SUIT SON MAÎTRE

Jugeant avec raison que Pamphile et ses trois compagnons resteraient fermes dans leur foi, il ne crut pas devoir les soumettre à de nouveaux supplices et il les condamna eux aussi à la décapitation.

Pamphile avait un jeune domestique nommé Porphyre, âgé seulement de dix-huit ans, et qui était encore catéchumène. Il savait fort bien écrire, mais son humilité lui faisait cacher ce talent, selon les instructions qu'il recevait de son maître. Aussi saint

---

(1) L'ignorance du gouverneur est explicable, car l'empereur Adrien ayant envoyé à Jérusalem une colonie romaine en 122 ou 131, changea le nom de cette ville en celui de *Ælia Capitolina*.

Pamphile le considérait, non comme un serviteur et un esclave, mais comme son fils.

Ce jeune homme, qui portait l'habit de philosophe, ayant entendu prononcer la sentence de mort contre son maître et les autres chrétiens, sollicita du juge la permission d'enterrer leur corps. C'était une faveur qu'on refusait rarement, étant donné le culte que les païens eux-mêmes avaient pour les morts.

Firmilien eut alors l'idée de demander au jeune philosophe si par hasard il était chrétien lui aussi ?

Sur sa réponse affirmative, il le fit saisir par les bourreaux et mettre à la torture. Comme il refusait absolument de sacrifier malgré les tourments, on le déchira jusqu'aux os et aux entrailles. Cette scène affreuse dura longtemps.

Sa patience n'amollissant point la dureté du juge, il fut condamné, séance tenante, à être brûlé vif et à petit feu. Il alla au supplice avec un visage souriant, n'oubliant même pas de faire ses dernières recommandations à ses amis.

Quand on l'eut attaché au poteau et qu'on eut allumé le feu autour de lui, on le vit qui attirait la flamme vers lui en l'aspirant avec sa bouche. Lorsqu'il fut près d'être étouffé, il jeta un grand cri pour invoquer Jésus, fils de Dieu, et il expira.

UN VÉTÉRAN DES ARMÉES ROMAINES SA CHARITÉ, SA MORT GLORIEUSE

Parmi les personnes qui assistaient à cette scène douloureuse et consolante tout à la fois, il y avait un jeune homme nommé Seleuque. C'était un beau type, grand, fort, robuste et très agréable de visage. Il était originaire de Cappadoce et avait servi quelque temps dans l'armée, où il avait occupé un haut grade. Il avait brisé son épée au début de la persécution, probablement à cause des persécutions et des vexations nombreuses auxquelles étaient soumis les soldats chrétiens.

Depuis ce temps, il était le meilleur des chrétiens et servait de père aux pauvres orphelins abandonnés et de protecteur aux veuves qui vivaient dans la misère, et en général à tous ceux qui souffraient. Il ne faut pas s'étonner si cette charité lui mérita de Dieu la grande grâce de mourir pour la foi.

S'étant approché de quelques-uns des martyrs pour les baiser en signe de profonde vénération, il fut aussitôt arrêté par les soldats et amené au gouverneur, qui lui fit trancher la tête.

LE SERVITEUR FIDÈLE DU GOUVERNEUR SON TRIOMPHE

Il semblait que le martyre de saint Pamphile rendît ce jour-là l'entrée du ciel plus facile qu'à l'ordinaire. Saint Seleuque fut, en effet, suivi dans son triomphe par un nommé Théodule.

C'était un saint vieillard de la maison du gouverneur qui le chérissait et l'honorait plus que tous ses autres serviteurs, à cause de sa fidélité et de l'affection qu'il avait toujours reconnue en lui. Il l'estimait encore pour son âge et aussi parce qu'il était père de trois enfants, ce qui était un honneur chez les Romains. Aussi Firmilien entra dans une grande colère en apprenant qu'il était allé lui aussi donner le baiser de paix aux martyrs. Il le condamna donc à mourir comme le Sauveur, attaché à une croix, supplice ordinaire des esclaves.

LE BAPTÊME DU SANG

Il manquait encore une personne pour remplir le nombre de douze, consacré dans les apôtres et les prophètes. Julien, qui était de Cappadoce, remplit ce vide. C'était un homme dont la piété, la foi et la sincérité étaient éminentes. Il était naturellement tout de feu, mais son âme surtout était remplie de l'Esprit-Saint, bien qu'il ne fût encore que catéchumène.

Il arrivait ce jour-là à Césarée. En entrant dans la ville, on lui apprit ce qui se passait. Il accourut aussitôt pour voir les martyrs, et ayant trouvé leurs corps étendus par terre, il se mit à les embrasser avec bonheur. Il fut aussitôt dénoncé à Firmilien, qui le condamna à être brûlé vif comme saint Porphyre. Il fut ravi de cette sentence, et après en avoir rendu grâces tout haut à Notre-Seigneur, il reçut la couronne du martyre.

LES RELIQUES DES SAINTS PRÉSERVÉES DE LA PROFANATION

Les corps de ces douze saints demeurèrent exposés aux bêtes sauvages par ordre du gouverneur, qui craignit qu'on en fît des reliques. Mais comme, par une permission de la divine Providence, aucun animal n'y toucha pendant quatre jours, ils furent retirés de là et enterrés avec les soins ordinaires. Ils avaient été parmi les derniers martyrs de la terrible persécution de Dioclétien.

Pratique : Efforçons-nous toujours, à l'exemple de saint Pamphile, d'avoir un grand respect pour la Sainte Ecriture, qui est la parole même de Dieu. Prenons la résolution de lire souvent quelque passage du saint Evangile, et pénétrons-nous de ses divins enseignements.

SOURCES CONSULTÉES

TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, t. V. — *Acta Sanctorum Boll.*, 1er juin. — EUSÈBE, *Historia ecclesiastica*, lib. VIII. — CH. VINCENT DE LA RUE, *Opera Origenis*, t. IV.

SAINT POTHIN, SAINTE BLANDINE

ET LES AUTRES MARTYRS DE LYON

Fête le 2 juin.

Mort de saint Pothin dans sa prison.

LES APOTRES DE LA FRANCE

La terre des Gaules, qui devait être un jour la France, fille aînée de l'Eglise, a été singulièrement favorisée de la Providence, dès les premiers temps du christianisme. D'abord, Notre-Seigneur lui donne ses amis de Béthanie, Lazare, Marthe et Madeleine. Bientôt, saint Pierre, le premier pape, lui envoie ses premiers évêques : saint Saturnin d'Arles, saint Front de Périgueux, saint Martial de Limoges, etc. Ils ne tardent pas à être rejoints par les disciples de saint Paul, l'apôtre des nations, saint Crescent de Vienne, saint Paul de Narbonne et leurs compagnons.

Enfin, vers le milieu du IIe siècle, de nouveaux missionnaires, sortis de l'école de saint Jean, le disciple bien-aimé, arrivent à Lyon. Ils venaient de Smyrne où saint Polycarpe les avait formés à l'apostolat.

Saint Pothin, dont le nom signifie Désiré, paraît avoir été leur chef et fut le premier évêque de Lyon. Une chrétienté florissante ne tarda pas à se former dans l'antique *Lugdunum*. Fidèle à la tradition de saint Jean, qui avait reçu Marie pour

Mère au pied de la Croix, saint Pothin établit à Lyon cette dévotion filiale à la Sainte Vierge si chère encore aujourd'hui aux Lyonnais.

Le sang des martyrs vint bientôt arroser ce nouvel arbre de la foi chrétienne, en sorte qu'il n'a plus jamais cessé de porter des fruits.

UNE LETTRE

L'histoire des glorieux combats soutenus par les martyrs lyonnais et viennois, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête, nous a été conservée par une touchante lettre que les Eglises de Lyon et de Vienne écrivirent aux Eglises d'Asie. Il est probable qu'elle fut rédigée par saint Irénée, alors prêtre de Lyon, puis successeur de saint Pothin. Le protestant Scaliger lui-même disait de cette lettre : « Peut-on rien lire dans les monuments de l'antiquité chrétienne qui soit plus auguste et plus digne de respect ? »

Nous ne pouvons mieux faire que d'en emprunter les principaux passages. Elle commence ainsi :

« Les serviteurs de Jésus-Christ qui habitent Vienne et Lyon, villes des Gaules, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et qui espèrent au même Rédempteur, paix, grâce et gloire, de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

» La violence de la persécution et la rage des Gentils contre les saints, la variété et la cruauté des supplices qu'ont supportés nos bienheureux martyrs, ont été telles que nous sommes incapables de les exprimer de vive voix ou de les retracer par écrit. L'ennemi s'est jeté sur nous avec une violence féroce, et les préludes de sa fureur nous ont présagé tout d'abord ce que nous devions attendre des ministres qu'il avait instruits à faire la guerre aux serviteurs de Dieu.

» On commença par nous interdire l'entrée des maisons, des bains, du *forum;* on nous traqua partout. Cependant, la grâce de Dieu nous soutint; elle tira les faibles à l'écart et réserva au combat, des hommes qui, par leur courage, devaient être comme autant de colonnes inébranlables. Ces généreux athlètes, en étant donc venus aux mains, souffrirent toutes sortes d'opprobres; et des peines, qui auraient semblé à d'autres insupportables, furent regardées par eux comme légères, dans le désir qu'ils avaient de s'unir plus tôt à Jésus-Christ. Ainsi, ils nous ont appris, par leur exemple, que les afflictions de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit éclater un jour en nous.

Toutes les brutalités qui accompagnent les émeutes populaires, les vociférations, les outrages, les violences, les emprisonnements, les coups de pierre, le pillage, en un mot tout ce dont est capable une populace en fureur et poussée par sa rage, ses craintes ou sa haine, fut exercé contre les confesseurs; mais leur constance est demeurée invincible. Ensuite, traînés au *forum* par le tribun des soldats et les magistrats de la ville, ils répondirent aux questions qu'on leur fit, en présence d'une foule immense, par une généreuse profession de foi. Après cela, ils furent jetés en prison jusqu'au retour du gouverneur. »

LE JEUNE AVOCAT DES CHRÉTIENS

Dès que le gouverneur fut arrivé, on les lui présenta. Comme il les traitait avec une cruauté égale à sa haine des chrétiens, cette injustice révolta un de nos frères, Vettius Epagatus. C'était un jeune homme d'une naissance illustre, dont la vie réglée et austère faisait l'admiration de toute la ville. Il ne put supporter l'injustice de la sentence qu'on prononçait contre nous, et, dans le premier mouvement de son indignation, il s'écria qu'il voulait prendre la parole, pour justifier nos frères et prouver que les accusations d'athéisme et de sacrilège dirigées contre eux étaient d'absurdes calomnies.

Une immense clameur poussée par la multitude accueillit cette proposition.

« Es-tu donc chrétien, toi aussi ? » lui demanda le gouverneur.

« Oui, je le suis, » répondit-il d'une voix qui retentit dans tout le prétoire et domina les bruits de la foule.

Aussitôt, le gouverneur donna l'ordre de le faire arrêter, et, dès lors, Vettius Epagatus prit rang dans la phalange des bienheureux martyrs.....

LES FRUITS GATÉS TOMBENT

A partir de ce jour, l'épreuve commença et une distinction bien tranchée s'établit entre les chrétiens. Ceux qui avaient été arrêtés les premiers persévérèrent avec une constance admirable, mais d'autres, moins préparés à la lutte, manquèrent de force pour soutenir ce choc terrible. Une douzaine environ nous donnèrent cet affligeant spectacle, qui eut pour effet de refroidir l'ardeur de ceux qui, libres encore, quoique soumis à la surveillance la plus rigoureuse, n'avaient pas cessé de prodiguer leurs consolations et leurs secours aux martyrs, les assistant jour et nuit dans leurs cachots. Tous alors, nous étions dans de continuelles alarmes sur l'issue du combat, non pas que nous fussions épouvantés par l'horreur des supplices, dont la perspective était imminente, mais nous redoutions l'apostasie de quelques-uns des nôtres.

Chaque jour, on emprisonnait à nouveau des chrétiens dignes de remplacer honorablement ceux qui avaient failli dans les tortures. Bientôt, il ne resta plus un seul de ceux que l'on pouvait appeler les colonnes de l'Eglise, à Lyon et à Vienne, qui ne fût pas arrêté.

Avec eux on saisit quelques-uns de nos esclaves encore païens, car le gouverneur avait donné un ordre général d'emprisonner tout ce qui se trouvait dans les maisons chrétiennes. Ces esclaves, effrayés des tortures qu'on infligeait aux saints et gagnés par les soldats, cédèrent à une impulsion satanique et déposèrent faussement qu'ils avaient vu parmi nous des festins homicides et anthropophages, et des assemblées où se commettaient toutes sortes d'infamies, dont le nom seul et la pensée nous font rougir. Ces dépositions mensongères se répandirent bientôt dans le public, en sorte que ceux des païens qui jusque-là avaient fait preuve envers nous d'une certaine modération, poussèrent eux-mêmes des cris de mort. Dès lors, on fit endurer aux bienheureux martyrs des tourments que nulle expression ne saurait rendre.

TOURMENTS DE BLANDINE, DE SANCTUS ET DE BIBLIAS

Le fureur du peuple, du gouverneur et des soldats se porta tout particulièrement sur le diacre Sanctus, sur le courageux néophyte Maturus, sur Attalus, l'une des plus fermes colonnes de notre Eglise; enfin, sur une jeune esclave nommée Blandine. Nous tremblions tous pour cette jeune fille; sa maîtresse elle-même,

qui était du nombre des martyrs, craignait que cette enfant faible et délicate ne sût point résister à la vue des supplices. Mais Blandine montra un tel héroïsme, que les bourreaux, qui se relayèrent pour la torturer depuis six heures du matin jusqu'à la nuit, finirent par s'avouer vaincus. A leur grand étonnement, quoique tout son corps ne fût qu'une plaie, et bien qu'un seul des supplices qui lui avaient été successivement infligés fût suffisant pour lui donner la mort, la bienheureuse vierge respirait encore. Elle éprouvait, au milieu de ses tortures, une consolation indicible en répétant sans cesse : « Je suis chrétienne, il ne se passe rien de criminel dans nos assemblées. »

Le diacre Sanctus vit de même s'épuiser sur lui toute l'ingénieuse cruauté des persécuteurs. Dans l'espoir d'obtenir de sa bouche un aveu compromettant pour nous, on épuisa en sa personne toutes les ressources et tout l'art des bourreaux. Mais il déploya une telle fermeté d'âme qu'on ne put lui arracher d'autre réponse que celle-ci : « Je suis chrétien. » Les païens n'en purent tirer une autre parole, ce qui exaspéra tellement le gouverneur et les bourreaux, qu'après avoir inutilement essayé tous les genres de tortures, ils imaginèrent de lui appliquer, aux points les plus sensibles du corps, des lames d'airain rougies au feu. Le Saint vit consumer sa chair, sans même faire un mouvement. Cependant, tous ses membres, affreusement mutilés, tordus sur eux-mêmes, conservaient à peine la forme humaine.

Jésus-Christ fit alors éclater sa gloire aux yeux des païens mêmes. En effet, après quelques jours passés dans la prison, les bourreaux eurent l'idée de l'appliquer de nouveau à la torture, au moment où l'inflammation de ses plaies les rendait si douloureuses qu'il ne pouvait supporter même le plus léger attouchement. Mais, par un prodige inouï, son corps reprit soudain sa forme première ; la trace des blessures précédentes disparut, et l'athlète se montra prêt à soutenir victorieusement un nouveau combat.

Trompé dans son attente, l'ennemi reporta sa rage sur des adversaires plus faciles à vaincre. Du nombre de ceux qui avaient eu le malheur de céder à la violence des tourments, se trouvait une femme nommée Biblias. La faiblesse dont elle avait donné la preuve fit espérer aux persécuteurs qu'ils obtiendraient facilement d'elle l'aveu des crimes et des abominations qu'on nous reprochait. On l'appliqua donc à la torture. Mais, comme si l'aiguillon d'une douleur passagère eût réveillé sa conscience endormie, Biblias opposa les plus énergiques dénégations à toutes les instances des persécuteurs.

Elle répara ainsi courageusement sa défection précédente et obtint l'honneur d'être réintégrée au nombre des martyrs.

L'inutilité des tourments ne découragea point les persécuteurs. Ils jetèrent les martyrs dans un cachot étroit et obscur, et leur mirent les chaînes aux pieds. On épuisa tous les raffinements de barbarie pour faire de leur vie même un intolérable supplice. Plusieurs d'entre eux moururent, suffoqués par l'infection du cachot ; et d'autres ne laissèrent pas de survivre à cette cruelle détention.

MARTYRE DE SAINT POTHIN

Le bienheureux Pothin, évêque de Lyon, tomba lui-même aux mains des persécuteurs. C'était un vieillard plus que nonagénaire. A la faiblesse de l'âge était venue se joindre celle d'une douloureuse maladie, en sorte qu'on fut obligé de le porter au tribunal. Tous les magistrats, le peuple entier l'escortaient au milieu des vociférations et des clameurs.

« Quel est le Dieu des chrétiens ? » lui demanda le gouverneur :

« Vous le connaîtrez si vous en êtes digne », répondit-il.

A ces mots sans pitié pour ses cheveux blancs, la multitude se rue sur lui, les plus proches à coups de pied et de poing ; les plus éloignés lui lancent tous les projectiles qui leur tombent sous la main. Tous auraient cru commettre un sacrilège, s'ils n'eussent pas outragé l'auguste vieillard.

Après cette explosion de violences, Pothin, couvert de plaies et à demi mort, fut jeté dans un cachot où il expira deux jours après. (On peut vénérer encore aujourd'hui, à Lyon, la prison de saint Pothin et de sainte Blandine.)

LE SORT DES APOSTATS

D'ordinaire, les apostats sont relâchés aussitôt qu'ils ont publiquement renié leur foi. Ici, ils furent retenus en prison avec les confesseurs et soumis aux mêmes traitements. L'apostasie leur fut donc complètement inutile. Pendant que les héroïques prisonniers, qui avait généreusement confessé la foi, n'étaient détenus que comme chrétiens, les apostats étaient retenus dans les chaînes comme convaincus par leur propre aveu d'homicides et de crimes de tout genre ; ils souffraient doublement de l'horreur de leur sort.

Pour les confesseurs, la sainte joie du martyre, l'espérance de la béatitude céleste et l'amour de Jésus-Christ étaient autant de consolations inconnues aux apostats. Dévorés de remords, leur conscience les tourmentait encore plus que les bourreaux. Aussi, quand ils paraissaient devant le tribunal avec leurs compagnons de captivité, le peuple les reconnaissait à la tristesse et à l'abattement de leur visage ; ils traînaient péniblement leurs chaînes, l'œil morne et le front baissé. Les païens eux-mêmes leur jetaient l'épithète de lâches et d'infâmes.

MARTYRE DE SANCTUS ET DE MATURUS

Maturus et Sanctus furent exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre, dans des jeux solennels qu'on organisait exprès pour repaître le peuple du carnage des chrétiens. Malgré les tortures auxquelles ils avaient déjà été soumis, ils supportèrent toutes celles qu'on leur infligea de nouveau comme s'ils n'avaient encore rien souffert.

Ils furent d'abord flagellés, selon la coutume, ensuite abandonnés à tous les caprices des bêtes féroces et à tous ceux de la populace qui, par des vociférations tumultueuses, réclamait à chaque instant une nouvelle insulte ou un nouveau supplice. C'est ainsi qu'on demanda de toutes parts la chaise de fer. On apporta cet instrument de torture, et, quand il fut rougi par la flamme, on y assit les martyrs. Une horrible odeur de chair brûlée se répandit dans l'amphithéâtre.

On ne put arracher à Sanctus d'autres paroles que celles de son premier interrogatoire : « *Je suis chrétien.* »

Les deux soldats du Christ, donnés en spectacle au monde, fournirent à eux seuls, pendant un jour entier, le cruel divertissement qu'on

demande d'ordinaire à plusieurs couples de gladiateurs. Après tant de tourments, ils respiraient encore; le confecteur les acheva d'un coup d'épée.

MARTYRE DE SAINTE BLANDINE, D'ATTALE, ETC.

Ce jour-là même, Blandine avait été suspendue à un poteau dans l'arène, pour y être dévorée par les bêtes. Ses bras étaient étendus en forme de croix; dans cette attitude, elle priait avec ferveur. En la contemplant, les autres martyrs retrouvaient dans leur bienheureuse sœur une image de celui qui avait été crucifié pour eux: cette pensée ranimait leur courage. Mais aucune bête ne toucha l'héroïque vierge. Elle fut détachée et ramenée en prison.

Cependant, le peuple avait vingt fois demandé Attale. Son nom était dans toutes les bouches. Il parut avec une contenance intrépide; on lisait sur son visage cette noble fierté que donne la vertu. Il fit le tour de l'amphithéâtre, précédé d'un licteur qui portait une inscription ainsi conçue: « Celui-ci est Attale, le chrétien. »

A sa vue, la multitude éclata en exclamations frénétiques. Cependant, le gouverneur, ayant appris qu'Attale était citoyen romain, le fit reconduire en prison. Il crut devoir en référer à César.

La réponse arriva peu après. L'empereur prescrivait de mettre à mort ceux qui persisteraient à s'avouer chrétiens, et de renvoyer en liberté tous les autres.

Pour donner à son jugement plus de solennité, le gouverneur choisit un jour où, chaque année, les marchands de toutes les provinces étrangères ont coutume de se réunir dans notre ville. Ce concours lui parut très favorable au coup de théâtre dont il voulait donner le spectacle au peuple.

Son tribunal fut dressé au milieu du forum, et les martyrs furent amenés. Tous ceux qui furent reconnus comme citoyens romains eurent sur-le-champ la tête tranchée; les autres furent réservés pour les combats et les bêtes féroces dans l'amphithéâtre.

Ce fut alors que la plupart des apostats, réconciliés avec l'Eglise, ménagèrent un magnifique triomphe à la foi et à la gloire du Christ.

On les avait mis à part pour les interroger les derniers, parce qu'on se promettait d'avoir à les absoudre. Mais tous se déclarèrent chrétiens et persévérèrent dans leur généreuse confession.

Pendant qu'on procédait à leur interrogatoire, un médecin, originaire de Phrygie, nommé Alexandre, depuis longtemps établi dans les Gaules, se tenait au pied du tribunal pour encourager les confesseurs. Le peuple, déjà furieux de la rétractation des apostats, s'en prit à lui, comme s'il eût provoqué leur conversion.

« Qui es-tu? » lui demanda le gouverneur.

« Je suis chrétien, » répondit Alexandre.

Et sur-le-champ, il fut condamné aux bêtes. Attale, malgré son titre de citoyen romain, subit le même sort.

Le gouverneur, dans son affectation de popularité, voulut offrir ces victimes aux instincts féroces de la multitude. Le surlendemain donc, Alexandre et Attale parurent ensemble dans l'amphithéâtre. Ils passèrent successivement l'un et l'autre par la série ordinaire des tortures.

Alexandre ne laissa pas échapper une plainte; il ne proféra pas même une parole, absorbé qu'il était dans son union avec Dieu.

Quand Attale fut placé sur la chaise de fer rougie et que l'odeur de sa chair consumée remplissait l'arène, au point d'incommoder les spectateurs, il s'écria: « En vérité, voilà que vous mangez la chair humaine. Pour nous, jamais nous n'avons été anthropophages, jamais nous n'avons commis de crimes. »

Quelqu'un lui cria: « Dis-nous le nom de Dieu!

— Dieu, répondit-il, ne porte pas de nom comme un mortel. »

De toute cette phalange de martyrs, Blandine resta la dernière, avec un jeune chrétien âgé de quinze ans, nommé Ponticus. Chaque jour, on les avait amenés dans l'amphithéâtre, pour y être témoins des supplices de leurs frères.

Enfin, le dernier jour réservé aux jeux solennels, on les fit enfin prendre part au combat. Traînés en face d'un autel de faux dieux, au milieu de l'arène, on voulut les contraindre à sacrifier. Ils refusèrent avec un geste de mépris. Le peuple éclata alors en imprécations de fureur. Sans pitié pour la jeunesse de Ponticus, ni pour le sexe de Blandine, on les soumit à toutes les tortures ordinaires. De temps en temps, les bourreaux s'interrompaient, criant à ces deux héroïques victimes de jurer par les noms des dieux. Ce fut en vain. Blandine exhortait elle-même Ponticus à montrer à cette foule barbare ce que la foi de Jésus-Christ peut accomplir de merveilles dans un enfant. Le jeune chrétien résista avec un courage invincible, et expira dans les tortures.

Enfin, Blandine la bienheureuse, comme une mère qui a vu triompher tous ses fils, parcourut la dernière de tous ce champ ensanglanté. Elle semblait pressée d'aller rejoindre les siens; on eût dit qu'elle courait à un festin nuptial.

Après la flagellation, l'exposition aux bêtes et le supplice de la chaise de fer, elle fut roulée dans un filet et jetée à un taureau furieux, qui la lança à plusieurs reprises dans l'arène. La Sainte, tout entière à la contemplation des biens immortels qui allaient être sa récompense, paraissait ne pas même sentir les tourments. Enfin, l'épée du confecteur lui donna le coup de la mort, et les païens eux-mêmes disaient que jamais femme n'avait tant ni si héroïquement souffert.

INSULTES AUX RELIQUES

La rage des bourreaux n'était pas encore assouvie. Les cadavres de ceux qui étaient morts dans la prison furent exposés sur la voie publique pour être dévorés par les chiens. Des soldats les gardèrent jour et nuit pour empêcher qu'on les ensevelît.

On coupa d'abord en morceaux et on exposa au peuple les restes sanglants échappés à la dent des bêtes et aux flammes du bûcher. Tous ces tronçons, que dominaient les têtes coupées par le glaive, demeurèrent plusieurs jours sans sépulture, gardés par un piquet de soldats, et la foule venait repaître ses yeux de cet horrible spectacle. Après avoir été exposées ainsi pendant six jours aux outrages et aux insultes de la populace, les précieuses dépouilles furent placées sur un bûcher et consumées par les flammes. On jeta les cendres dans le Rhône, afin qu'il n'en restât pas une trace sur la terre.

LA BIENHEUREUSE BAPTISTE VARANI

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINTE-CLAIRE

Fête le 2 juin.

La Bienheureuse, voulant renoncer au monde pour la vie religieuse, implore le consentement de son père.

ENFANCE DE LA BIENHEUREUSE

La bienheureuse Baptiste Varani naquit, le 9 avril 1458, à Camérino, petite ville des Etats Pontificaux, du prince Jules César Varani, seigneur de Camérino, et de Jeanne Malatesta, fille de Sigismond, seigneur de Rimini.

Elle reçut au baptême le nom de Camille, qu'elle changea en celui de Baptiste à son entrée en religion.

Nous ne savons presque rien de son enfance. Toutefois, les circonstances de son appel à la vie religieuse semblent nous révéler qu'elle reçut une éducation pieuse, mais qu'elle prit néanmoins trop de goût aux frivolités mondaines.

PREMIER APPEL DE LA GRACE

La jeune Camille avait dix ans. Sa piété la porta un jour à entendre un sermon sur la Passion de Notre-Seigneur. Elle en fut si touchée qu'elle ne put s'empêcher d'y penser souvent.

Ecoutons-la raconter elle-même au prédicateur, devenu le directeur de son âme, ces premières impressions de la grâce :

« C'était un vendredi que vous deviez faire ce sermon ; je voulus de mon propre mouvement aller l'entendre, et je l'entendis, en effet, non seulement avec attention, ce qui était déjà une grâce de l'Esprit-Saint, mais dans une sorte d'abstraction de mes sens. Je me souviens très bien que les événements dont vous me parliez me semblaient s'accomplir alors, simplicité qui vous prouvera combien j'étais encore jeune. Vous nous représentiez Jésus-Christ devant Hérode, pouvant obtenir grâce pour peu qu'il eût daigné lui parler. J'éprouvais alors une si vive compassion pour lui que je dis à Dieu : *Seigneur, faites donc que mon Jésus parle ; qu'il réponde à Hérode, afin qu'il ne soit pas conduit à la mort.*

» Lorsque je vous entendis déclarer qu'il ne voulait pas sortir de son silence, j'en fus profondément affligée et je disais dans mon cœur : *Pourquoi donc reste-t-il silencieux? Il me paraît qu'il consent volontairement à la mort!*

» Il en était ainsi, mon bon Jésus, il en était ainsi. Mais je le disais sans le comprendre. Je vous raconte tout cela, mon Père, pour vous faire voir combien j'étais encore enfant lorsque ce doux Seigneur daigna prendre possession de mon cœur et y établir sa demeure. »

Le prédicateur de la Passion avait terminé son discours par une pressante exhortation à pleurer sur Jésus et à conserver le souvenir de ses douleurs :

Faites du moins chaque vendredi, s'était-il écrié, une courte méditation sur ses souffrances et donnez une larme à son amour. C'est peu vous demander, et pourtant je vous assure que cela seul plaira plus à Dieu et sera plus utile pour vous que toute autre œuvre, si bonne qu'elle puisse être.

Ces paroles furent pour la Bienheureuse la grâce spéciale qui illumina son esprit et enflamma son cœur. C'est ce qu'elle révèle elle-même à son directeur :

« C'était l'Esprit-Saint, mon Père, qui vous inspirait ces paroles; car, malgré mon jeune âge, mon cœur en fut tout pénétré, et elles s'y imprimèrent d'une manière ineffaçable. Plus tard, elles me revenaient sans cesse à la mémoire; je les méditais avec un goût particulier. »

PRIÈRES ET AUSTÉRITÉS DE LA JEUNE CAMILLE

Notre Bienheureuse s'efforçait tous les vendredis de répandre quelques larmes sur les souffrances de Notre-Seigneur. D'abord, elle éprouva de la difficulté. Mais ayant trouvé un livre de méditations sur la Passion, elle s'excitait, en le lisant, à pleurer plus facilement. Enfin elle en vint à méditer elle-même non pas seulement le vendredi, mais tous les jours, sur les douleurs de ce bon Maître, et ses larmes coulaient avec tant d'abondance qu'elle ne pouvait les retenir devant les personnes de sa maison.

Elle jeûnait au pain et à l'eau trois jours par semaine, flagellait cruellement chacun des membres de son corps et se levait la nuit pour dire son chapelet. Bientôt l'amour des souffrances croissant dans son cœur, elle se réduisit le vendredi à ne prendre que trois ou quatre bouchées de pain et un peu d'eau. La nuit, elle dormait sur la dure, et le jour elle méditait presque sans cesse.

UNE VOIX MYSTÉRIEUSE — APPEL ET RÉSISTANCE

Cette vie de prières, d'austérités et de méditation était le prélude de grâces particulières que Notre-Seigneur lui réservait en l'appelant à une vie plus parfaite. Mais l'amour du monde et de ses plaisirs n'était pas éteint dans le cœur de la jeune Camille Varani. Son âme, comme une terre fertile, avait reçu et fait germer la divine semence, mais les épines du siècle faillirent la suffoquer.

Camille avait dix-neuf ans. Elle était belle. Son père la destinait aux hommages du monde, aux honneurs, à la puissance, et sa haute fortune ouvrait une libre carrière à ses espérances paternelles. Elle n'ignorait pas les projets que son père aimait à caresser; elle y goûtait un attrait. Mais d'un autre côté elle avait la certitude qu'elle était appelée à la vie religieuse pour laquelle cependant elle éprouvait une vive répugnance.

Elle nous initie elle-même à cette lutte entre la grâce et la nature dans la relation qu'elle en fit à son directeur.

« Dans cette vie d'oraison, lui dit-elle, je commençais à entendre, par intervalles, une *voix* qui m'était inconnue, une voix qui semblait venir de loin, mais pas de si loin pourtant que ses paroles ne fussent pas intelligibles. Elle me disait que si je voulais éviter les peines de l'enfer, dont j'avais une si grande frayeur, je devais renoncer au siècle et me faire religieuse. Mon esprit en même temps était éclairé d'une lumière céleste qui me faisait voir clairement que, si je ne quittais le monde, ma perte était assurée. Or, ces paroles m'étaient fort amères et cette lumière insupportable, parce que je n'avais pas encore secoué les chaînes de ma mauvaise nature, et, qu'accoutumée aux plaisirs du siècle, j'éprouvais une vive peine d'y renoncer. »

Il lui semblait dur de quitter le palais de son père, de renoncer à l'amour des siens, de repousser tous les bonheurs, toutes les joies, toutes les espérances qui lui souriaient pour mener une vie austère, pauvre et méprisée dans le cloître.

Elle résistait donc à la grâce et ne pouvait se résoudre à ce grand sacrifice. Son cœur semblait rechercher une affection humaine et un bonheur terrestre.

Quelquefois Notre-Seigneur lui disait : *Je suis celui que tu désires; et cependant, plus je t'appelle, plus tu fais la sourde oreille; plus je te presse, plus tu résistes à mon amour. Eh bien! ma fille, va dans le monde, où ta folie t'entraîne; va mendier ses misérables affections; je t'avertis seulement que tu n'y trouveras pas la satisfaction de tes désirs.*

TRIOMPHE DE LA GRACE

Enfin, après une année entière d'une résistance désespérée, elle eut le bonheur de céder entièrement à la grâce. Elle promit à Dieu de lui obéir et se donna complètement à Lui.

« Aussitôt, dit-elle, les faveurs du ciel m'inondèrent et mon âme pécheresse se vit absorbée dans l'abîme des divines miséricordes. »

En admirant ce triomphe de la grâce dans notre jeune Bienheureuse, qui pourra se défendre d'un sentiment de tristesse à la vue de tant d'âmes qui se perdent en s'attachant à un monde trompeur, malgré les avances divines de Jésus qui avait daigné les choisir pour ses épouses!

Comme la jeune Camille, quoique d'une manière différente, elles ont entendu l'appel divin. Leur vocation religieuse est certaine; elles-mêmes, dans la plénitude de leur raison et de leur liberté, illuminées des clartés de la foi, sentent bien que pour *éviter l'enfer elles doivent renoncer au siècle;* une voix autorisée leur a dit : *Oui, le Sauveur vous appelle; faites-vous religieuse.....* Et, mystère insondable! tandis que Camille Varani, qui fut sur le point de se damner en s'attachant au siècle, jouit maintenant des délices de l'éternité, ces âmes, qui n'ont plus qu'un pas à faire pour se sauver, repoussent la grâce, s'étouffent dans les épines du monde corrompu pour qui elles n'étaient point faites, et, privées des grâces que Dieu leur destinait dans un autre chemin, se précipitent dans la damnation éternelle!

OPPOSITION DU PRINCE VARANI A LA VOCATION DE SA FILLE

La Bienheureuse avait déclaré à son père, le prince Varani, sa résolution d'entrer en religion.

Le prince, qui aimait passionnément sa fille et voulait la marier richement, pour augmenter la splendeur de sa maison, ne put consentir à la voir s'enfermer dans un cloître. Pendant plus de deux ans, il combattit son dessein par des promesses, des flatteries, des caresses de tout genre. Il essaya des menaces; il la sépara du monde, espérant abattre plus facilement son courage dans la solitude. Mais Notre-Seigneur la soutenait par sa grâce et la consolait par ses faveurs. Ces consolations devinrent si grandes qu'elle pria Notre-Seigneur de l'associer à ses souffrances pour la rendre moins indigne des témoignages de son amour divin.

MALADIE DE CAMILLE VARANI

Peu de temps après, Dieu exauça la demande de sa servante. Elle tomba malade, et la maladie dégénéra en une infirmité qui dura treize ans.

« Je l'ai toujours supportée, disait-elle à son confesseur, avec une joie que vous ne sauriez croire. Je ne m'en glorifie pas, car la patience est un bienfait de Dieu. Après les sept premiers mois, pendant lesquels j'étais à chaque instant prête à rendre l'âme, je pus enfin quitter mon lit. Alors, le P. Grégoire, de sainte mémoire, m'apprit à méditer la vie de mon Sauveur en récitant le Rosaire, ce qui suffisait pour m'occuper pendant trois heures chaque jour. Cette dévotion me procurait d'ineffables douceurs et d'inépuisables consolations. Un jour que je contemplais le mystère de la Transfiguration, je reçus des promesses si flatteuses que je ne puis entendre nommer ce mystère sans que mon cœur tressaille de joie. Rien de plus vrai que cette parole du prophète : *Goûtez et voyez!* Je le sais par ma propre expérience; car aussitôt que j'eus goûté mon Dieu, *je vis que lui seul* méritait d'être aimé. J'éprouvais, dès lors, un désir brûlant de voir la beauté de sa face adorable, et toutes mes oraisons ne furent plus qu'une perpétuelle langueur d'amour. Toutes les créatures semblaient m'inviter à contempler cet amant céleste. La vue d'un brin d'herbe, d'une fleur, suffisait pour me rappeler sa beauté suprême et enflammer mon cœur. Chaque fois que mes yeux se portaient vers le ciel, le psaume *Cœli enarrant*..... les cieux racontent la gloire, etc., me revenait à la mémoire et je m'écriais : « *O mon doux Jésus, si vos ouvrages sont si beaux, quelle doit donc être la splendeur de votre face?* Montrez-vous à moi, je vous en supplie, montrez-vous à moi! »

LE PRINCE VARANI DONNE SON CONSENTEMENT

Le Seigneur exauça les désirs ardents de sa servante. Il daigna lui manifester sa face adorable qui fait l'admiration et la joie des anges. En même temps, il lui accorda une grâce qui comblait ses plus ardentes aspirations. Il changea le cœur de son père. Le prince lui dit, en effet, un jour : « Je cède au Seigneur, dont je redoute la vengeance. La crainte seule d'attirer sur moi ses fléaux me force à vous rendre la liberté. Sans elle, jamais vous n'eussiez obtenu mon consentement pour vous faire religieuse. »

Combien sont plus sages les parents qui, non seulement accordent un consentement plus ou moins forcé à la vocation religieuse de leurs enfants, mais qui, comprenant l'honneur insigne et céleste de l'appel à la vie parfaite, redonnent avec joie au bon Dieu les enfants que sa paternité divine leur avait confiés! Et le divin Sauveur qui a promis une récompense pour un verre d'eau donné en son nom, que ne donnera-t-il pour un si noble sacrifice?

ENTRÉE AU COUVENT

C'était en 1481, au mois de novembre. La Bienheureuse, qu'aucun obstacle ne retenait plus, partit pour Urbino et prit l'habit de sainte Claire dans le couvent de cette ville où s'étaient déjà retirées plusieurs personnes de sa famille. Son noviciat dura près de deux années, ce qui était un temps de probation excessif pour cette époque. Cette prolongation insolite provenait de nouveaux obstacles que son père suscitait pour l'empêcher de faire profession, dans l'espoir de la voir rentrer dans le monde.

Enfin, il consentit à sa profession, mais à la condition qu'elle viendrait habiter un couvent qu'il fit bâtir dans sa ville de Camérino. Elle put prononcer ses vœux dans le courant de l'année 1483 et vint ensuite à Camérino, le 4 janvier 1484.

RÉVÉLATIONS

Pendant les deux années de douloureuses épreuves qui précédèrent son entrée au couvent, Notre-Seigneur, pour récompenser sa patience et son amour des souffrances, daigna lui faire connaître les tourments inouïs qu'il a endurés pendant sa Passion.

Ces révélations sont si admirables, que nous voudrions les rapporter ici dans tous leurs détails. Mais le cadre que nous nous sommes prescrit nous force à nous borner à des extraits parmi les plus saillants.

TOURMENTS QUE FAIT ENDURER A NOTRE-SEIGNEUR LE PÉCHÉ MORTEL

« Sachez, ma fille, disait Notre-Seigneur à la Bienheureuse, que mes peines furent immenses, et il vous sera facile de le comprendre, si vous faites attention que je suis le chef d'un corps dont tous les chrétiens sont les membres : membres qui sont innombrables, comme vous voyez, et dont la plupart me furent, me sont ou me seront arrachés par le péché mortel.

» Cette peine fut pour mon cœur une des plus cruelles et des plus sensibles. Figurez-vous, en effet, le supplice d'un criminel à qui l'on arracherait les membres par violence. Vous aurez par là une faible idée de mon martyre, à la pensée profondément sentie de tant d'âmes qui me sont arrachées pour toujours, et de tant d'autres qui se séparent de moi pour un temps et me causent autant de cruels déchirements qu'elles commettent de péchés mortels.

» Or, il faut que vous sachiez que la douleur causée par l'amputation d'un membre spirituel, l'emporte autant sur celle d'un membre corporel, que l'âme est supérieure à la matière. Vous ne sauriez comprendre, ni vous ni personne, combien est grande cette supériorité. Moi seul je sais apprécier la noblesse de l'âme et la bassesse du corps, parce que c'est moi qui ai créé l'une et l'autre. Vous ne sauriez donc comprendre, ni vous ni personne, l'amertume et *l'atrocité* des tourments que me cause le péché mortel : tourments si souvent *renouvelés* que le nombre des péchés est *incalculable*. »

FATAL « JAMAIS » DES RÉPROUVÉS

Les damnés sont donc des membres arrachés avec violence, par le péché, au corps mystique

de Jésus-Christ. Et parce que leur volonté demeurera éternellement perverse, leurs supplices aussi seront éternels. Notre-Seigneur ajoute : « Oh! combien cette triste pensée que ces membres innombrables m'étaient arrachés sans retour m'était insupportable! Aussi ce fatal *jamais* est ce qui tourmente et tourmentera éternellement le plus ces âmes réprouvées; tous leurs autres maux ne sont rien en comparaison de cette pensée désespérante. »

La Bienheureuse demanda humblement à Notre-Seigneur s'il avait ressenti les douleurs qu'éprouvent ces âmes malheureuses sous l'action du feu de l'enfer. Le bon Maître daigna lui donner une réponse qui nous révèle la bonté de Dieu, même dans les rigueurs de sa justice.

« Si un de vos membres était dévoré par quelque douleur atroce, dit-il à la Sainte, vous le sentiriez vivement, jusqu'à ce que le chirurgien eût retranché ce membre de votre corps. Mais ce retranchement, une fois opéré, on pourrait couper, déchirer ce membre, le soumettre à l'action du feu, sans que votre âme éprouvât le sentiment de ces tourments divers, parce que le sentiment suppose l'union qui n'existerait plus entre cette partie du corps et l'âme qui l'anime. Cependant vous ne seriez pas insensible à ces divers traitements faits à un membre qui fut le vôtre, et plus on le tourmenterait, plus votre cœur y serait sensible.

» Faites-moi, maintenant, l'application de cette figure et vous comprendrez ce qui s'est passé dans mon cœur en voyant les réprouvés.

» Lorsque le péché mortel les arracha de mon corps mystique, la douleur fut terrible, et parce qu'ils conservèrent, tant qu'ils vécurent, le pouvoir de se réunir à moi, je ressentais tous leurs maux et partageais toutes leur peines; mais depuis que leur mort eut rendu cette réunion impossible, je fus délivré de ce sentiment douloureux. J'éprouvais pourtant une autre peine incompréhensible et ineffable, en considérant qu'ils avaient été mes vrais et propres membres, et que, cependant, ils étaient tombés sous la puissance des esprits infernaux qui les rendaient affreusement malheureux. »

JÉSUS AUX PIEDS DE JUDAS

Mais une des scènes les plus touchantes et qui nous révèle le plus l'immense amour du Cœur de Jésus, est celle du lavement des pieds de Judas. Ecoutons le Sauveur lui-même raconter à la Bienheureuse les actes d'humilité, d'affection et de sollicitation qu'il fit aux pieds du traître :

« Lorsque je le vis former dans son cœur le dessein de me trahir, je redoublai les preuves de ma tendresse, pour le détourner de cette pensée criminelle. Mais rien ne put toucher son mauvais cœur. Au contraire, plus je lui témoignais d'affection, plus il s'affermissait dans sa résolution perfide. Enfin, dans la Cène, lorsque son tour fut arrivé, je m'humiliai devant lui, comme je l'avais fait devant les autres, mais mon cœur n'y tint plus. Je pleurai amèrement et arrosai les pieds de ce malheureux de mes larmes. Ce qui me faisait pleurer, c'est ce que je disais intérieurement : « O Judas! que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez d'une manière si perfide? O infortuné disciple! voilà donc la dernière preuve que je vous donnerai de mon amour! O fils de perdition, ne suis-je pas votre Père et votre Maître? Pourquoi donc voulez-vous m'abandonner? O Judas, si vous désirez rente deniers, que n'allez-vous les demander à ma Mère qui est aussi la vôtre? Son cœur est si parfait, qu'elle se vendrait elle-même pour vous épargner un crime et me sauver la vie. Judas, disciple ingrat et insensible, je vous lave aujourd'hui les pieds et les *baise* avec *tant d'amour* et vous allez me baiser dans quelques heures, pour me livrer à mes ennemis! O mon cher et *bien-aimé fils*, quel retour pour un père qui pleure votre perte avec plus de douleur que sa passion et sa mort, parce que c'est pour *vous sauver* qu'il est venu en ce monde! »

Quelle humilité, quel amour, quelle tendresse dans le Cœur de Jésus! Aussi, n'avons-nous pu résister à la sainte envie de mettre sous les yeux du pieux lecteur le récit de ce spectacle attendrissant.

AUTRES RÉVÉLATIONS

Notre-Seigneur fit encore à la Bienheureuse d'autres révélations sur les élus, les âmes du Purgatoire, les douleurs de sa sainte Mère qu'il ressentit, celles de Marie-Madeleine, de saint Jean, sur les persécutions de ses apôtres, la haine obstinée du peuple juif. Toutes ces révélations font éclater la miséricorde infinie de Jésus et son amour immense pour nous. Après ces communications célestes, la vie de la Bienheureuse n'était en quelque sorte qu'une méditation continuelle de la Passion. Elle participait aux souffrances de son divin Maître, et la peine qu'elle en ressentait la faisait tomber en extase. Mais, afin que cette participation fût plus complète, elle dut boire aussi le calice d'amertume.

ÉPREUVES — DERNIÈRES ANNÉES

Outre les cruels déchirements dont son cœur était continuellement tourmenté par la méditation de la Passion, Notre-Seigneur la frappa d'une manière terrible et inattendue dans ses affections de famille. En 1503, César Borgia s'étant emparé de Camérino, le duc Varani, père de la Bienheureuse, fut traîné en prison et massacré avec ses trois fils aînés. Seul, le plus jeune échappa au meurtre et fut rétabli plus tard dans sa principauté. Mais quel coup terrible pour le cœur de la servante de Dieu!

Les épreuves sont des marques de la tendresse de Dieu. La nature est comme sous le pressoir; mais la foi nous montre, au delà de l'épreuve, l'éternel bonheur. Un jour, la Bienheureuse supplia le divin Maître avec larmes et gémissements de la tirer de ce monde :

« Hélas! répondit-il, je ne le puis encore.

— Mais, Seigneur, lui dit la Sainte, n'êtes-vous pas tout-puissant? — Vois, » reprit-il; et il me montra ses mains qui étaient chargées de liens, ce que je ne pouvais comprendre; mais il ajouta :

« Ces liens sont les prières que m'adressent tes sœurs et tes frères les Franciscains pour obtenir que je prolonge ta vie. *Sois donc patiente.* »

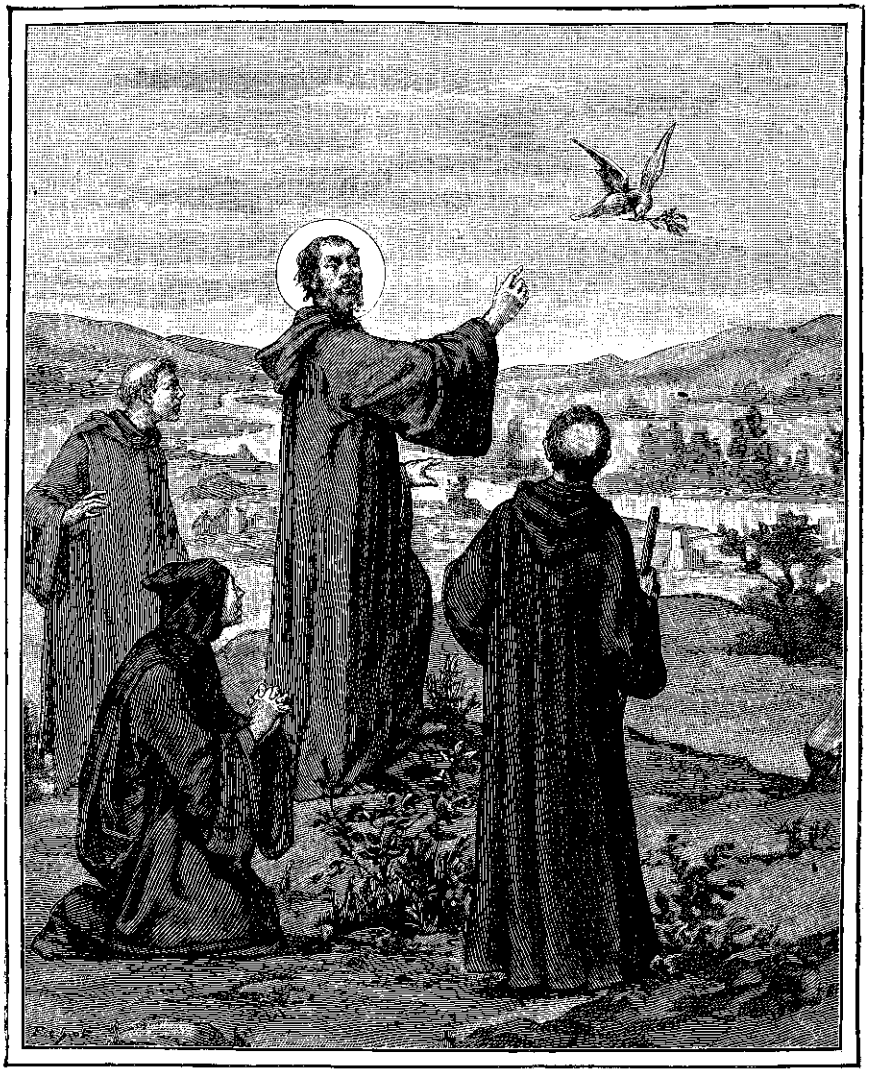
Les dernières années de la Bienheureuse ne nous sont pas connues; on sait seulement qu'elle fut choisie par le pape Jules II pour fonder un monastère de son Ordre à Fermo, qu'elle revint au bout d'un an à Camérino, où ses compagnes l'élurent abbesse, et qu'elle protégea l'établissement de la réforme des Capucins.

On croit qu'elle mourut le 31 mai de l'an 1527.

Elle fut ensevelie dans le chœur de son couvent. Trente ans après sa mort, son corps, ayant été exhumé, fut trouvé frais et vermeil, sans aucun signe de corruption. Elle est honorée, le 2 juin, dans l'Ordre de Saint-François.

SAINT ALGIS OU ADALGIS

Fête le 2 juin.



Une colombe indique à saint Algis le lieu précis où il doit élever l'oratoire de la communauté.

NAISSANCE ET VOCATION

Saint Algis naquit en Irlande vers la fin du VI^e^ siècle. A cette époque, ce pays qu'on a appelé à juste titre l'île des saints était couvert de monastères très florissants : la discipline y était sévère, les mortifications fréquentes, l'étude et la prière continuelles.

Dès son jeune âge, Algis se sentit appelé par Dieu à vivre en compagnie de ces saints ermites. Il était fils d'un chef de tribu, mais il préféra devenir le serviteur du Roi du ciel ; plusieurs de ses frères, d'ailleurs, l'avaient précédé dans le cloître : saint Gobain, saint Lô, saint Euton ou Etton, et aussi son filleul, saint Corbicain. Il se retira donc dans un monastère de l'île de Ratimath, où bientôt vinrent le rejoindre plusieurs enfants de noble famille encouragés par son exemple.

SA VIE AU MONASTÈRE DE RATIMATH

La tradition a gardé peu de détails sur cette époque de la vie de saint Algis. Il vécut à Ratimath, dit-elle, comme un archange avec une compagnie d'anges. Soldats du travail et de la

pénitence, les saints moines irlandais servaient Dieu de tout leur cœur : une nourriture grossière, des veilles prolongées, des mortifications ferventes les préparaient à l'apostolat auquel Notre-Seigneur allait les convier.

Le grand évêque Fursy, que l'Eglise honore comme un saint, vint un jour visiter les ermites de Ratimath, et, édifié de leur zèle et de leur régularité, il leur conféra les Saints Ordres. Peu de temps après, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même les appela à la vie apostolique. Une nuit, il apparut à douze d'entre eux, sur le sommet d'une montagne qui semblait située dans la Gaule : « Venez à moi! » leur dit-il. Saint Algis comprit, et, accompagné de ses trois frères, de son filleul et de sept autres missionnaires, il s'embarqua dans une barque construite en écorce et quitta pour toujours sa chère patrie : Dieu l'appelait à aller évangéliser les infidèles encore nombreux et les chrétiens dégénérés de la Gaule.

ARRIVÉE DE SAINT ALGIS A LAON

La navigation fut orageuse, mais les prières des saints passagers conjurèrent tous les dangers. Ils débarquèrent à l'embouchure de la Somme, et, au bout de trois jours de voyage, ils arrivèrent au monastère de Corbie.

Fondé en 657 par la pieuse reine Bathilde, ce monastère était gouverné par saint Théodefrid, son premier abbé. Il reçut saint Algis et ses compagnons comme les apôtres de Dieu, et leur offrit pendant plusieurs jours une cordiale hospitalité. Les moines irlandais prenaient d'ailleurs grande joie à prier dans l'église que Théodefrid avait dédiée à saint Pierre : les enfants de l'Irlande ont toujours manifesté une dévotion particulière envers le prince des apôtres.

Malgré la joie qu'ils éprouvaient à jouir de la paix et du recueillement dans la compagnie des solitaires de Corbie, nos missionnaires brûlaient sans cesse du feu de la science sacrée et de l'apostolat ; ils voyaient des peuples entiers assis à l'ombre de la mort. Ils demandèrent donc à saint Théodefrid sa bénédiction et quittèrent Corbie ; mais, pour gagner à Jésus-Christ un plus grand nombre de serviteurs, sans regarder à la peine et au sacrifice qu'ils s'imposaient, ils se séparèrent. Saint Lô alla au monastère de Lagny, à six lieues de Paris, prendre la direction du monastère que saint Fursy y avait fondé sur les bords de la Marne; Ultan et Foillan, frères de saint Fursy, allèrent rejoindre l'infatigable apôtre à Péronne, qu'il évangélisait alors. Saint Algis et les autres missionnaires continuèrent leur marche vers l'Est; ils traversèrent le diocèse de Noyon et atteignirent enfin la montagne de Laon et l'abbaye de Saint-Vincent, où ils furent reçus comme des frères et des compatriotes par des disciples du grand apôtre irlandais saint Columban.

ENTREVUE DE SAINT ALGIS AVEC L'ÉVÊQUE ATTOLE

L'évêque de Laon, Attale, comprit de suite de quelle utilité serait cette vaillante recrue de missionnaires pour l'évangélisation de son Eglise. Il fut très édifié de leur piété envers la Vierge Marie, dont le culte était très développé à Laon, et il résolut d'employer leur zèle.

Au nord du pays laonnais, vivait, dans des régions à peu près incultes, une population errante, presque sauvage, livrée au meurtre et au pillage et adonnée aux pratiques superstitieuses du paganisme. La Thiérache, cependant (c'est le nom que portait cette région), avait été autrefois un centre de civilisation chrétienne. Mais, à la suite des ravages des barbares et des exigences de la fiscalité impériale, ce pays fertile était devenu un véritable désert; les anciennes cités avaient disparu, les campagnes se transformaient graduellement en forêts. Seuls, les moines pouvaient rendre à la culture ces terrains désolés, rallumer les flambeaux de la civilisation et montrer le chemin du ciel aux habitants de la Thiérache abandonnés à l'ignorance, au vice et à toutes les misères.

Ainsi pensa l'évêque de Laon. Il fit donc appeler saint Algis, reconnut l'esprit de Dieu qui animait le missionnaire et ses compagnons; aussitôt il s'empressa de fixer à chacun des moines irlandais un canton de la forêt de Thiérache; une nouvelle séparation dut avoir lieu. Boétien s'établit à Pierrepont, sur les bords de la Seine; Gobain alla se fixer dans le Voas, région boisée qui s'étendait alors entre l'Ailette et l'Oise; Gobert se retira auprès de l'antique Verlinum, sur le Vilpion; Wasnon sur le ruisseau d'Iron, près du village de Leschelle, qui tire son nom de l'oratoire ou de celle qui l'avait construit; Euton, à Mons-en-Laonnois, où l'on rencontre encore un lieu dit Croix-Saint-Euton. Quant à Algis, accompagné de son filleul, saint Corbicain, et de ses deux inséparables disciples, Rodalde et Carobas, il s'en alla évangéliser les bords de l'Oise, au nord de la Thiérache. En peu de temps les apôtres de Dieu devaient transformer tout le pays.

SAINT ALGIS S'ÉTABLIT AU MONT SAINT-JULIEN

Après avoir traversé pendant plusieurs jours des halliers de ronces et des bois impénétrables, échappé aux griffes des bêtes féroces et à la férocité des brigands, Algis et ses compagnons s'arrêtèrent un soir sur les bords de l'Oise. Ils étaient épuisés de fatigue. Le Saint décida qu'il fixerait son cloître là même; une hutte de branchages fut bientôt construite, et les moines irlandais reprirent la vie de prière, de pénitence et de travail qu'ils avaient menée à Ratimath.

Algis et ses frères se livraient aussi à l'apostolat des habitants de la forêt. Mais leur premier désir était de posséder un oratoire où ils pussent décemment célébrer le culte divin et rassembler les néophytes.

A plusieurs reprises, on commença les travaux, mais chaque nuit une main invisible détruisait ce qui avait été construit la veille. Que signifiait cet obstacle mystérieux? Saint Algis se mit en prières. Et voilà qu'une blanche colombe lui apparut : elle tenait en son bec un rameau qu'elle alla déposer sur le mont Saint-Julien, colline qui domine toute la vallée de l'Oise. Le saint apôtre comprit. Il gravit avec ses frères le mont Saint-Julien, et c'est là qu'il construisit son oratoire et le dédia à saint Pierre, à l'endroit même où s'élève actuellement l'église paroissiale du village de Saint-Algis. Il faut avouer que l'emplacement ne pouvait être mieux choisi; le saint apôtre pouvait de là parcourir toute la région boisée qui sépare les bords de l'Oise et ceux de l'Hêpre en prêchant et en catéchisant les habitants de la Thiérache.

APOSTOLAT DE SAINT ALGIS
LA FONTAINE DE SAINT-ALGIS

Les conversions se multiplièrent très rapidement, grâce au zèle du saint moine irlandais : les superstitions gallo-romaines comme les pratiques du culte druidique disparurent bientôt devant son laborieux apostolat. Dieu, d'ailleurs, confirmait par d'éclatants miracles la parole de son envoyé!

C'est ainsi qu'il chassa le démon du corps de deux possédés, qu'il rendit la santé à de nombreux malades. Un jour même, épuisé de fatigue, il planta en terre son bâton de voyage et s'endormit entre Erloy et Englancourt. A son réveil, ô merveille! il prend son bâton et voici une source d'eau qui jaillit : la fontaine de saint Algis a, depuis, guéri un grand nombre d'infirmes : on a érigé à côté un calvaire, appelé communément la Croix-Saint-Algis.

VISITE DE SAINT ANNAN
MISSION DE CORBICAIN EN IRLANDE

Saint Algis ne brisa pas toutes relations avec l'Irlande. Plusieurs fois, il reçut au mont Saint-Julien, comme compagnons d'apostolat, quelques moines de sa patrie. Il eut la visite de saint Annan, et il se plut à répéter avec lui la parole du Psalmiste : « Qu'il est doux pour des frères de vivre l'un à côté de l'autre! »

Afin de pourvoir aux frais de construction du monastère, saint Algis envoya en Irlande Corbicain, son filleul : il devait vendre le patrimoine de sa famille, quêter un peu d'argent et revenir au plus tôt au Mont Saint-Julien. Le disciple fut fidèle jusque dans sa mort. Quelques mois plus tard, un prêtre aperçut flottant sur l'Oise le cadavre d'un homme. Il courut avertir les moines irlandais. Saint Algis accourut. Il reconnut son cher filleul : Corbicain portait sur lui un petit sac renfermant le trésor attendu. Par un miracle éclatant, Dieu s'était plu à montrer à tous la perfection de l'obéissance des disciples de saint Algis.

VOYAGE DE SAINT ALGIS A ROME

Dès sa jeunesse, notre Saint avait fait le projet d'aller visiter le tombeau des Saints Apôtres. Mais le soin de sa communauté l'empêchait de quitter le Mont Saint-Julien. Il put enfin l'exécuter. Son frère, saint Eloque, quitta Lagny et se retira à Gergny, à peu de distance de l'oratoire de saint Algis. Celui-ci se déchargea donc sur saint Eloque de la direction de son monastère, et, par trois fois, il put aller à Rome. Il en rapporta des reliques de saint Jacques et d'autres Saints : comme on refusait de lui en donner, saint Pierre lui apparut, et, pour le récompenser de son attachement au Siège Apostolique, il lui procura lui-même ce qu'il désirait.

MORT DE SAINT ALGIS

La vie du saint apôtre ne fut point couronnée comme, celle de plusieurs de ses compagnons, par le martyre. Il mourut dans le cloître de son couvent, entouré de ses disciples du mont Saint-Julien, le 2 juin de l'an 670.

Son tombeau attira bientôt les peuples qui venaient prier devant les reliques du moine irlandais. Les prodiges par lesquels Dieu récompensait la foi et la piété des nouveaux convertis de la Thiérache glorifiaient en même temps le pieux solitaire. Le concours des pèlerins donna peu à peu naissance au village actuel de Saint-Algis.

DIVERSES TRANSLATIONS DU CORPS DE SAINT ALGIS

Les guerres continuelles qui désolèrent autrefois la Thiérache détruisirent plusieurs fois la chapelle dédiée à saint Algis : mais la piété des habitants préserva toujours du pillage le corps de son patron. Au x^e^ siècle, quelques moines irlandais construisirent une abbaye sous l'invocation de saint Michel, à peu de distance du mont Saint-Julien : les reliques de saint Algis y furent transférées solennellement, et, jusqu'à la Révolution, les religieux de Saint-Michel honorèrent le Saint comme leur patron.

De nos jours, le souvenir de leur apôtre est encore profondément gravé dans le cœur des habitants de la catholique Thiérache. Le dimanche de l'octave de l'Ascension en particulier, les reliques de saint Algis sont portées processionnellement à Autreppes, à Haution et à Marly, de neuf heures du matin à six heures du soir; les habitants de Saint-Algis accompagnent sur ce long parcours leur apôtre et leur Père en chantant des cantiques en son honneur : ils rappellent ainsi les courses apostoliques du missionnaire irlandais.....

O saint Algis, confesseur de Jésus-Christ, intercédez pour nous.

DOCUMENTS :

Notice sur saint Algis par M. l'abbé Charpentier. *Semaine religieuse* de Laon, Chauny. — *Acta Sanctorum*, au 2 juin. — *Histoire litt. de la France*, t. VII, CORBLET. — *Hagiographie du dioc. d'Amiens.*

LE BIENHEUREUX FRANC, CONFESSEUR

DE L'ORDRE DES CARMES

Fête le 17 décembre, au martyrologe le 11 décembre.

JEUNESSE COUPABLE DU BIENHEUREUX FRANC — IL FAIT PÉNITENCE ET VISITE EN PÈLERIN COMPOSTELLE ET ROME

Franc naquit en la province de Sienne, dans un pays appelé Grotto, et de parents pieux et honorables. Avant de lui donner le jour, sa mère eut un songe : il lui sembla qu'elle mettait au monde un monstre sans nom qui prenait insensiblement la forme d'un homme, et l'événement confirma cette vision; car après la mort de ses parents, Franc se souilla de crimes nombreux; mais, par une disposition miséricordieuse de la Providende, il fut frappé de cécité au milieu d'un de ses forfaits dans lequel il avait abusé de la vue pour mépriser Dieu. Ce châtiment le fit rentrer en lui même; pour expier sa faute, il entreprit un pénible pèlerinage et alla visiter le tombeau de saint Jacques de Compostelle en Galice. Dans ce sanctuaire, le pèlerin pénitent recouvra complètement l'usage des yeux.

Il visita ensuite d'autres églises célèbres dans l'univers, et se rendit à Rome où Grégoire X lui accorda l'indulgence plénière de ses fautes.

Après avoir terminé ses pèlerinages, le bienheureux Franc continua de mener une vie mortifiée, ne prenant pour toute nourriture, en Carême, que du pain et de l'eau et encore, le vendredi et le samedi, se contentait-il de racines et d'herbes.

Il était revenu à Sienne, qu'il édifiait maintenant par son amour de la retraite et ses austérités, et ainsi, par ses exemples comme par ses paroles, il fit embrasser une pénitence sérieuse à un grand nombre de pécheurs.

IL ENTRE CHEZ LES CARMES DE SIENNE

Cet invincible athlète de Dieu fut poursuivi avec fureur par le démon. Un jour qu'il était très violemment tenté, le Bienheureux mâta son corps par de cruelles disciplines et n'hésita pas à se jeter dans un buisson d'épines et dans un bassin d'eau glacée. Le démon, vaincu, s'enfuit honteusement, et le vaillant lutteur pour la garde de la chasteté fut averti par la Très Sainte Vierge de revêtir l'habit des Carmes qu'elle lui montra elle-même.

Pour exécuter cet ordre, Franc alla frapper à la porte du monastère de Sienne. Les Carmes l'accueillirent avec joie et se préparèrent à lui donner l'habit de la religion. On raconte que, au moment de la cérémonie, un ange du ciel vint apporter au saint novice le vêtement destiné à le revêtir. Franc fut admis dans l'Ordre à titre de Frère convers. Il fit de merveilleux progrès dans la vie religieuse, et il soumit son corps à l'esprit au moyen de telles rigueurs que presque tous ses membres étaient chargés de chaînes de fer.

Un vendredi, il était profondément absorbé dans la contemplation de la Passion du Sauveur; le Seigneur lui apparut dans l'état où il était durant son crucifiement, la tête transpercée d'épines et les plaies du corps répandant du sang en abondance. « Franc, dit-il, regarde ce que je souffre pour l'homme, et il n'a aucune reconnaissance pour un tel amour. » A ces paroles et à ce spectacle, le Bienheureux fondit en larmes, se frappa jusqu'au sang avec une chaîne de fer et, depuis, il ne cessa de porter à la main une image du Christ en croix.

Il ne se prévalut point des faveurs que lui prodiguait la Sainte Vierge dans de fréquentes apparitions; mais il se châtiait rudement avec des ronces et des épines, s'exposait aux rigueurs de la chaleur et du froid, se couvrait d'un casque de fer et d'une pesante cuirasse. Voilà comment il soumit ce corps qu'il croyait, à cause de ses péchés passés, digne des plus sévères châtiments. Le fervent religieux gardait un silence absolu, et, pour n'y point manquer, il avait coutume de porter un morceau de plomb dans la bouche. Les emplois les plus vils, même sans qu'ils lui fussent imposés, étaient ceux qu'il remplissait ordinairement de préférence. Il devint célèbre par son esprit prophétique et par les miracles éclatants qu'il opéra pendant sa vie et même après sa mort, arrivée le 11 décembre de l'an 1291. Ce jour-là, il souffrait d'une fièvre violente, et à la chute du jour, quand les nuages qui assombrissaient la lumière eurent disparu, tout à coup le monastère des Carmes fut comme embrasé d'une merveilleuse splendeur, sous les yeux des Frères réunis et en prières; alors notre Saint leva les yeux et les mains au ciel, puis rendit l'esprit après avoir prononcé ces paroles : « Mes frères, la paix soit avec vous, et vous, mon Seigneur Jésus-Christ, daignez recevoir mon âme. » Aussitôt on entendit le chant des anges qui portaient cette âme au ciel, et la lumière disparut.

Clément V inscrivit ce saint pénitent au nombre des Bienheureux, et la ville de Sienne célèbre pieusement sa fête avec un grand concours de peuple.

ORAISON

O Dieu, qui manifestez votre toute-puissance surtout par la clémence et la miséricorde, exaucez-nous dans votre bonté, et, après avoir comblé de vertus et appelé au royaume céleste le bienheureux Franc, religieux des Carmes, accordez-nous aussi, par ses mérites et ses prières la délivrance des souillures de nos péchés. (*Propre des Carmes.*)

LA VÉNÉRABLE MARIE-JEANNE GUILLEN

Religieuse Augustine (1575-1607).

Portrait de la Vénérable.

Les lys et le cœur qu'elle tient en mains sont le symbole de son amour divin et de sa pureté.

PREMIÈRES ANNÉES — SAINTETÉ PRÉCOCE
VŒU DE VIRGINITÉ A DIX ANS

La Vénérable dont nous allons retracer la vie naquit en Espagne, à Orihuela, autrefois ville du royaume de Valence, appartenant aujourd'hui à la province d'Alicante. Ses parents, Honoré de Guillen et Anne Ramirez d'Espejo, gens pieux et de noble condition, l'obtinrent du ciel après trois ans de mariage et de ferventes prières. C'était le 27 décembre 1575. L'enfant, baptisée le lendemain dans l'église paroissiale, reçut les prénoms d'Eléonore-Jeanne.

De bonne heure, sa mère lui donna les plus sages leçons touchant le service de Dieu, le mépris du monde et de ses plaisirs et la pratique des vertus chrétiennes. D'une intelligence prompte, d'une mémoire facile et fidèle, Eléonore-Jeanne ne perdait rien des enseignements qu'on lui donnait avec tant de sollicitude.

Un jour, dans une maison amie, où elle était allée de la part de sa mère, quelques fillettes de son âge, charmées de sa gentillesse, lui parèrent la chevelure d'épingles de couleurs et de cordons d'or ; l'enfant se mit aussitôt à pleurer et ne se calma que lorsqu'on l'eut débarrassée des vains ornements qui lui déplaisaient tant.

Aussi recueillie que modeste, Eléonore aimait la solitude et la prière : elle passait de longues heures en oraison, seule dans sa chambre ou dans quelque coin écarté de la maison.

Sa mère avait pris l'excellente habitude de faire remettre par ses mains les aumônes qu'elle destinait aux pauvres. L'enfant s'acquittait de sa mission avec bonheur ; par sa parole sainte et douce, plus encore que par les dons matériels, elle apportait la joie et la consolation aux cœurs des miséreux.

Elle avait environ dix ans quand elle fit sa Première Communion. On conçoit dans quels sentiments la pieuse enfant reçut la sainte Eucharistie. Déjà elle entendait l'appel intérieur qui la pressait de se consacrer toute à Notre-Seigneur. Docile aux inspirations de la grâce, Eléonore fit alors le vœu de rester vierge et de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, mais elle devait rencontrer bien des obstacles pour le réaliser.

VOCATION ENTRAVÉE
PRÉPARATION A LA VIE DU CLOITRE

Anne Ramirez avait cependant la ferme intention d'établir sa fille dans le monde. D'excellents partis s'offraient. Eléonore, qui s'aperçut de ses desseins — elle avait une quinzaine d'années, — commença à se vêtir avec la plus grande simplicité, pour bien témoigner que ses désirs se portaient vers Dieu seul. Devant les instances toujours plus vives de sa mère et de ses proches, qui lui affirmaient la nullité de son vœu de virginité, fait dans un âge trop tendre, elle renouvela sa promesse entre les mains de son confesseur, la confia à la garde de la Très Sainte Vierge, et résista fermement à toutes les sollicitations.

— Je serai religieuse, disait-elle à sa mère ; je suis déjà épouse de Jésus-Christ et je ne puis me marier deux fois. Je ne cesse de demander à mon Epoux la grâce de vivre sans cesse avec ma mère.

Et de fait, ce fut la fille qui attira sa mère au cloître avec elle.

La lutte dura cinq ans ; et pendant cinq ans rien ne put ébranler la résolution d'Eléonore, qui s'efforçait, en attendant l'heure désirée, de mener dans le siècle la vie d'une parfaite religieuse.

Sa modestie, son recueillement, qui ne se démentaient pas un instant, faisaient l'admiration de tous. Elle tenait constamment les yeux fixés à terre, si bien qu'aucun homme ne les vit jamais. Jamais on ne l'entendit proférer une parole inutile : elle ne parlait que par nécessité, et, la plupart du temps, de choses spirituelles.

Elle s'était coupé les cheveux pour bien marquer qu'elle entendait se défaire des pensées et des biens terrestres, et le temps qu'elle aurait dû employer à les tresser, elle l'occupait au service de Dieu. La prière était, en effet, sa principale occupation et sa plus grande force au milieu de ses épreuves. Levée de grand matin, elle restait à l'église de 7 à 11 heures, abîmée dans l'oraison. Trois fois la semaine, elle jeûnait au pain et à l'eau, elle se vêtait d'un rude cilice, usait d'une ceinture de fer, prenait ses repas dans une position incommode, matait sa chair par les disciplines.

Elle n'aimait que la compagnie des personnes d'une conduite exemplaire ; aussi, sa maison était-elle comme le rendez-vous des jeunes filles pieuses, et ces réunions n'avaient-elles pour but que d'exciter mutuellement à une plus grande perfection. Elle occupait ses instants de loisir à confectionner des ornements sacrés pour les églises, heureuse de travailler de toute manière à la gloire de son céleste Epoux.

NOVICIAT

A peine majeure, Eléonore songea à réaliser son projet, si longtemps entravé, de vie religieuse. Elle prit conseil auprès de son confesseur, de plusieurs doctes chanoines, de l'évêque lui-même, afin de savoir si elle pouvait entrer au couvent malgré la volonté contraire de sa mère. Tous furent d'avis qu'elle pouvait, en toute sécurité de conscience, répondre à l'appel de Dieu, s'appuyant eux-mêmes sur l'autorité de saint Jérôme donnant pareil conseil à Héliodore (Lettre XIV).

Après avoir hésité entre différentes communautés, Eléonore crut que Dieu l'appelait à son service dans l'Ordre augustinien, dont un des monastères, sous le vocable de Saint-Sébastien, se trouvait à Orihuela même. La Mère prieure, qui avait appris l'opposition d'Anne Ramirez aux désirs de sa fille, demanda à la postulante de réfléchir encore, afin de ne pas s'exposer à de graves imprudences. Eléonore lui fit connaître aussitôt les encouragements qu'elle avait reçus de la part d'hommes doctes et pieux :

— Quant à ma mère, ajouta-t-elle, soyez certaine que Dieu la consolera ; autant elle s'est employée à m'éloigner de l'état religieux, autant elle s'emploiera à l'embrasser elle-même.

Et, en effet, à peine Eléonore eut-elle obtenu d'entrer dans le cloître, que sa mère, vaincue par tant de fermeté, résolut de se rendre elle aussi au couvent. Ce fut alors à la fille de calmer les désirs trop empressés de la mère, et de l'engager à les laisser mûrir pendant qu'elle-même se préparerait mieux.

La Vénérable avait un peu plus de vingt et un ans quand elle entra, le 15 mai 1597, au monastère des Sœurs Augustines de Saint-Sébastien. Elle y trouva la paix, le silence et la régularité, hôtes bénis des maisons religieuses.

Le même jour, elle revêtait le saint habit religieux, abandonna son nom d'Eléonore pour ne garder que celui de Jeanne, auquel elle ajouta celui de Marie.

Quand vint le moment de se préparer à sa consécration définitive à Dieu par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, la Sœur Marie-Jeanne s'adonna plus assidûment à l'oraison, elle augmenta ses pénitences ,ses jeûnes, ses flagellations pour être moins indigne de son Epoux du ciel. Elle fit sa profession religieuse, en la fête de la Très Sainte Trinité, le 18 mai 1598.

MAÎTRESSE DES NOVICES

Le jour de sa profession fut pour la Sœur Marie-Jeanne le point de départ d'une sainteté qui se développait sans cesse sous l'impulsion de l'Esprit divin.

Aussi, les supérieures, approuvées en cela par le Père Provincial, nommèrent-elles bientôt la Vénérable maîtresse des novices, malgré son jeune âge — elle avait vingt-six ans — et la brièveté de sa vie religieuse.

Elle n'eut pas besoin de multiplier les instructions : sa conduite si édifiante parlait suffisamment, et ses filles n'avaient qu'à prendre modèle sur leur maîtresse.

En dehors des heures consacrées aux exercices religieux, les novices demeuraient toujours auprès de leur Mère : elles travaillaient, lisaient tour à tour des livres pieux. La Vénérable profitait de ces moments pour leur apprendre à occuper leurs mains au travail, leur esprit et leur cœur à Dieu, les exhortant, pour éviter les distractions, à fuir toute familiarité avec les personnes du dehors. Son plus grand soin était de les former à l'oraison : les novices y consacraient trois heures par jour. La Vénérable se faisait rendre compte de la prière faite et des fruits

recueillis, afin de corriger les défauts et d'améliorer les résultats. Elle avait pris à cœur d'habituer les novices à faire plusieurs fois par jour leur examen de conscience, qu'elle regardait comme un excellent moyen pour se maintenir en la présence de Dieu. Elle ne négligeait pas non plus de les former à la pénitence, mais peu à peu, et en s'accommodant aux divers tempéraments.

VERTUS RELIGIEUSES
VOEUX DE PAUVRETÉ ET DE SILENCE

Dans sa profonde humilité, la maîtresse des novices, persuadée de son insuffisance à remplir sa charge, suppliait ses supérieures de la remplacer par une autre religieuse plus digne. Mais celles-ci l'appréciaient trop et se seraient bien gardées de l'écouter si les fréquentes infirmités de la Vénérable n'avaient, par ailleurs, exigé au bout de deux ans qu'on la délivrât de son trop lourd fardeau. Au lieu des novices, ce furent donc désormais les religieuses elles-mêmes qui profitèrent des saints entretiens et des exemples édifiants de Sœur Marie-Jeanne.

Un doux et impérieux attrait la portait à pratiquer un détachement de plus en plus complet des biens terrestres. Une Sœur lui disait quand sa mère vint la rejoindre au monastère :

— Vous serez bien contente maintenant que vous aurez votre mère avec vous.

Et la Vénérable de répondre :

— Dieu seul peut contenter mon cœur.

La nuit où sa mère mourut, Sœur Guillen poussa l'héroïsme jusqu'à ne pas demander à se trouver près d'elle pour recevoir son dernier soupir. Appelée, elle ne quitta pas l'oraison, mais durant l'agonie, elle ne cessa de prier pour la mourante, qui, sachant d'ailleurs la grande vertu de sa fille, unissait volontiers son sacrifice au sien.

La devise qu'elle avait inscrite sur sa porte était, en effet, vraiment sienne : « Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à Lui. » Son cœur était tout entier à son Epoux céleste. Elle prenait ses délices à entendre parler de l'amour de Dieu, et elle-même aimait à traiter ce sujet devant ses Sœurs. Elle le faisait avec tant de force et d'onction qu'elle embrasait les cœurs les plus tièdes et les entretenait longtemps dans une sainte ferveur.

La Sœur Guillen avait toujours désiré vivre pauvre. Le vœu qu'elle avait fait au jour de sa profession ne suffisant pas à son besoin de détachement, elle fit, le 21 septembre 1605, devant son confesseur et la Mère prieure, le vœu de se dépouiller de toute chose. Elle ne réserva pour son usage que sa robe, son lit, une moitié de couverture — elle s'était privée de l'autre moitié pour une Sœur qui souffrait du froid, — trois petites croix de bois et une caisse qui lui servait de siège, et où elle renfermait ses instruments de pénitence.

On lui avait donné, à cause de ses infirmités, une chambre spacieuse et confortable ; elle demanda à la quitter pour s'installer dans la cellule la plus petite et la plus incommode du monastère.

— Il n'est pas juste, disait-elle, que la dernière des servantes du Seigneur, la plus indigne de ses épouses, habite la meilleure cellule, alors que son Seigneur et Epoux n'eut jamais ici-bas où reposer sa tête.

Novice encore, Sœur Guillen avait fait vœu de silence pour éviter les distractions que lui procuraient des visites trop fréquentes au parloir ; la Mère prieure l'avait seulement obligée à répondre aux interrogations des Sœurs. La profession religieuse annula ce vœu, au grand déplaisir de la Vénérable, à la grande joie de ses compagnes. Mais après la mort de sa mère, survenue en 1604, Sœur Marie-Jeanne, éprise d'un désir de plus haute perfection, voulut renouveler son vœu de perpétuel silence. Elle pria, consulta, et enfin, avec l'approbation de son confesseur et en présence de la prieure, elle s'engagea à ne plus parler à aucune personne extérieure, sauf à son confesseur pour les besoins de son âme (13 septembre 1605).

VIE D'ORAISON — DONS CÉLESTES

Le silence favorisait son attrait pour le recueillement. La Passion de Notre-Seigneur, ses plaies sacrées faisaient le principal objet de ses méditations. Son amour pour l'Eucharistie la poussait à la communion fréquente : elle obtint d'y participer tous les jours, et son exemple entraîna un certain nombre de ses Sœurs à l'imiter. La Très Sainte Vierge, à qui elle s'était confiée dès sa plus tendre enfance comme à une Mère très aimante, eut toujours une place de choix dans le cœur de la Vénérable, qui aimait à l'invoquer souvent et à prendre modèle sur ses vertus. Elle avait aussi une particulière dévotion envers saint Jean, l'apôtre vierge dont elle portait le nom ; en retour de ses hommages et de sa confiance, son saint protecteur lui obtint une grande abondance de grâces, il lui apparut souvent pour l'éclairer et la réconforter, et lui prédit, enfin, l'époque de sa mort.

C'était l'opinion commune au monastère de Saint-Sébastien que la Vénérable Marie-Jeanne avait reçu le don de prophétie. Ses Sœurs étaient persuadées que leur pieuse compagne avait connaissance de leurs manquements, qu'elle lisait dans leurs cœurs. De fait, la Sœur Marie-Jeanne vint en aide à plusieurs religieuses troublées ou tentées, leur dévoilant leurs peines de conscience pour leur en indiquer le remède ou leur en annoncer une prochaine délivrance.

Souvent, son visage s'enflammait dans la prière ; elle éprouvait des ravissements qui la privaient de ses sens et la séparaient du monde extérieur. Durant les chaleurs de l'été, alors que les mouches se montrent si agaçantes, il lui arrivait d'en avoir le visage couvert sans qu'elle fît un mouvement pour les chasser. Les nombreuses visions dont fut favorisée Sœur Guillen lui procurèrent des joies, des consolations qui l'aidaient puissamment dans sa vie de pénitence et de perpétuel sacrifice, et excitaient en elle une ferveur grandissante. Mais ces dons célestes, loin d'enorgueillir la Vénérable, la pénétraient du sentiment de son propre néant, excitaient davantage son désir d'humiliations et de mépris.

AUSTÉRITÉS — PATIENCE DANS LES MALADIES

Sœur Marie-Jeanne avait puisé dans la contemplation des souffrances de Notre-Seigneur l'esprit de pénitence et de mortification. Elle se flagellait souvent et durement pendant des heures entières, tantôt avec les disciplines, tantôt avec la chaîne aux pointes acérées qui lui ceignait le corps. Constamment, elle portait un cilice de crin ou de fer muni de pointes. Pour se rendre agréable à son Epoux du ciel, la vénérable religieuse variait tour à tour son costume de pénitence, comme dans le monde on change de mode pour plaire.

De longues et cruelles infirmités vinrent l'éprouver. Sœur Marie-Jeanne les accueillit comme des trésors précieux qui lui permettaient de satisfaire son amour des souffrances et l'unissaient plus parfaitement à son Seigneur crucifié. Jamais on ne surprit chez elle la moindre impatience, la plus légère plainte, tant sa volonté disparaissait devant celle de Dieu. Elle oubliait son mal pour compatir à la peine que prenaient ses compagnes à la soigner. L'une d'entre elles, en voyant sa joie profonde, sa paix inaltérable au milieu des plus douloureuses maladies, lui dit un jour :

— Ma Sœur, d'où vous vient tant de joie au milieu de si grandes souffrances ?

— Les martyrs n'étaient-ils pas heureux et contents parmi leurs cruels supplices, répondit Sœur Guillen. La grâce de Jésus-Christ peut tout, bien que je ne sois qu'une misérable pécheresse, indigne de ces faveurs de l'Epoux de mon âme. Et puis, n'est-il pas juste que je souffre après avoir tant offensé mon Dieu. Jésus a beaucoup plus souffert encore pour sauver mon âme.

DERNIÈRE MALADIE — SAINTE MORT

Bien qu'il fût indifférent à la Vénérable de mourir ou de vivre pourvu que la volonté de Dieu se réalisât en toutes choses, elle désirait ardemment d'être délivrée de la prison du corps pour être réunie à son Dieu. Sa vie n'avait été qu'une longue préparation à la mort, et elle attendait que survînt la dernière maladie que saint Jean lui avait annoncée pour bientôt.

Le 6 août 1606, le mal commença, mais Sœur Marie-Jeanne sut se faire violence à elle-même et ne se mit au lit que quatre mois après. Elle souffrait d'atroces douleurs au cœur et au côté : rien ne lui faisait perdre sa sérénité, elle éprouvait trop de joie à offrir quelque sacrifice à Notre-Seigneur, à penser au prochain bonheur du ciel.

Les remèdes qu'on lui ordonna, les opérations chirurgicales qu'elle eut à subir torturèrent la malade plus peut-être que ne le faisait la maladie : Sœur Guillen se soumettait à tout sans plainte, sans observation. S'étant dépouillée de tout, il lui arrivait de manquer du nécessaire, et le couvent, trop pauvre, ne pouvait, parfois, lui fournir le linge indispensable ou les remèdes prescrits. Il fallait recourir à la charité du dehors. La Vénérable était tout heureuse de ce dénuement et joignait volontiers l'offrande de ses privations à celle de ses souffrances.

Le 1er juin 1607, elle reçut les derniers sacrements avec une ferveur toute céleste. Ses douleurs grandissaient d'instant en instant :

— Préparez-vous, ma Mère, lui dit une de ses Sœurs, la mort est proche.

— Je ne désire rien autre, fit doucement la mourante.

Elle demanda pardon aux religieuses agenouillées près d'elle, répondit avec une grande piété aux prières des agonisants, et resta seule quelques instants en prières. Elle dit enfin à ses Sœurs son bonheur de voir arriver le moment tant désiré, les pria de se souvenir d'elle dans leurs oraisons, et promit de les recommander toutes à leur Epoux du ciel. Puis, prenant une dernière fois le crucifix entre ses mains, dans un acte d'amour, le sourire aux lèvres, Sœur Marie-Jeanne Guillen rendit son âme à Dieu. C'était le matin du 2 juin 1607, au jour et à l'heure prédits par elle. Elle avait un peu plus de trente et un ans et dix ans de vie religieuse.

Toute la ville d'Orihuela tint à honneur de faire de superbes funérailles à celle que l'on vénérait déjà comme une sainte. Les miracles se multiplièrent autour du tombeau. Le procès de béatification, commencé quelques années après la mort de la Sœur Guillen, disparu par suite de circonstances inexplicables, a été heureusement retrouvé en 1886. La cause a pu, dès lors, se poursuivre, et le 2 juin 1896, paraissait le décret qui proclamait Sœur Marie-Jeanne Guillen vénérable.

OUVRAGE CONSULTÉ

Vita della venerabile Madre Suor Maria-Giovanna Guillen, Agostiniana, pel P. Cosma Lojodice, del medesimo ordine. Bologne, 1896.

SAINTS MARCELLIN, PRÊTRE; PIERRE, EXORCISTE

et leurs compagnons, martyrs (304).

Fête le 2 juin.

Pierre, délivré miraculeusement de ses chaînes, vient trouver son geôlier et sa femme, dont il guérira bientôt la fille.

MAXIMIEN-HERCULE A ROME
ÉDIT DE PERSÉCUTION

DIOCLÉTIEN, devenu seul maître de l'empire, avait voulu se décharger d'un fardeau trop lourd en s'associant un collègue. En effet, le 1er avril 286, il revêtait de la dignité d'Auguste le Panonnien M. Aurélius Maximianus.

Officier de fortune comme Dioclétien, et comme lui sans naissance, sans éducation, sans lettres, Maximien, surnommé Hercule, avait de plus que lui l'activité militaire et l'énergie du commandement. Mais de grands vices jettent une ombre sur ces qualités : licencieux jusqu'à la débauche, avare et dissipateur tout ensemble, il était naturellement cruel et prenait plaisir à verser le sang.

Lorsque l'édit de persécution générale (303) eut été lancé par Dioclétien et Galère, Maximien-Hercule s'empressa de le mettre à exécution dans ses Etats, et particulièrement en Italie.

Au mois d'avril 304, Hercule était à Rome. Une réunion du Sénat eut lieu le 22 au Capitole. L'empereur, s'adressant aux Pères conscrits, soumit à leur ratification l'ordonnance suivante : « Je permets que dans tous les lieux où seront trouvés des chrétiens, ils soient arrêtés par notre préfet de la ville ou par ses officiers, et obligés de sacrifier aux dieux. Les sénateurs se séparèrent en répétant : « Sois victorieux, Auguste ! Auguste ! Puisses-tu vivre avec les dieux ! » acclamations que la foule, assemblée au dehors, reprit avec enthousiasme. Ainsi fut promulgué à Rome, par l'autorité de l'Auguste qui régnait en Occident, l'édit imposé en Orient par Galère à la faiblesse de Dioclétien (1).

C'est durant cette persécution que devaient mourir les saints Marcellin et Pierre. Le premier était prêtre, le second exorciste (2).

COMMENT SAINT PIERRE S'ENGAGE A GUÉRIR LA FILLE DE SON GEÔLIER

Les deux serviteurs de Dieu furent jetés dans une prison obscure et chargés de chaînes dont le poids énorme les contraignait à une complète immobilité. Or, le gardien de la prison, nommé Arthémius, avait une fille unique, vierge, qui portait le nom de Pauline, et qu'il aimait beaucoup, mais elle était possédée du démon.

Comme il se lamentait journellement de ce malheur, l'exorciste Pierre lui dit :

— Ecoute mes conseils, Arthémius, et crois au Fils unique du Dieu vivant, le Seigneur Jésus-Christ, qui est le libérateur de tous ceux qui croient en lui ; si tu crois sincèrement, ta fille sera bientôt délivrée.

— J'admire ta sagesse, répondit Arthémius, ton Dieu ne peut te délivrer bien que tu croies en lui et que chaque jour tu sois couvert de plaies et chargé de chaînes pour son nom ; comment pourra-t-il délivrer ma fille si je crois en lui ?

— Mon Seigneur est assez puissant pour me délivrer de ces chaînes et de toutes sortes de tourments, mais il ne veut pas me priver de ma couronne ; il veut, au contraire, que j'achève ma course par des souffrances temporelles, afin que je parvienne ainsi à la gloire éternelle.

— Si tu veux que je croie en ton Dieu, je vais aujourd'hui même te lier avec des chaînes plus lourdes, te renfermer seul dans le lieu le plus obscur de la prison dont je fortifierai toutes les issues, et si, après cela, ton Dieu te délivre, alors je croirai en lui ; ce que je ne ferai toutefois qu'après avoir constaté la délivrance de ma fille.

— La faiblesse de ta foi pourra être guérie si tu fais ce que tu viens de dire.

— Oui, je croirai en lui s'il te délivre de tes liens.

— Va dans ta maison et prépare-moi un logement, car sans que tu m'ouvres la porte de la prison, sans que tu m'ôtes ces chaînes ni que tu diriges mes pas, j'irai te trouver chez toi au nom de mon Seigneur Jésus-Christ ; si alors tu crois, ta fille sera sauvée. Et cela arrivera ainsi, non point pour satisfaire tes idées un peu capricieuses, mais pour attester la divinité de mon Seigneur Jésus-Christ.

Arthémius, branlant la tête, dit en lui-même :

— Cet homme-là parle comme un fou ; ce qu'il faut sans doute attribuer aux souffrances qu'il a endurées.

Puis il se retira.

DIALOGUE INTÉRESSANT ENTRE LE GEÔLIER ET SA FEMME — APPARITION MIRACULEUSE

De retour dans sa maison, le gardien se mit à raconter à sa femme, nommé Candide, tout ce qui venait de se passer dans la prison. A quoi Candide lui dit :

— J'admire comment tu appelles insensé celui qui te promet la santé et comment tu te moques de la sincérité d'un homme qui assure pouvoir procurer la délivrance de notre fille. A-t-il fixé un terme bien long ?

— C'est aujourd'hui même qu'il prétend venir.

— S'il le fait réellement, qui pourrait, après cela, douter que le Christ en qui il croit ne soit le vrai Dieu ?

— Comme tu es folle, toi aussi ! Quand les dieux eux-mêmes descendraient du ciel, ils ne sauraient le délivrer ; Jupiter en personne n'aurait pas le pouvoir de le tirer de là.

— C'est en quoi le Dieu de cet homme en sera plus glorifié ; et certainement, il faudra bien croire en lui s'il fait ce que, selon toi, Jupiter lui-même ne pourrait faire.

Comme ils parlaient de la sorte, après le coucher du soleil, et lorsque déjà la sombre nuit laissait scintiller les étoiles au firmament, soudain l'homme de Dieu, Pierre, se présente devant Arthémius et Candide, couvert de vêtements blancs et portant à la main le signe triomphal de la croix. Dès qu'ils l'aperçurent, ils se jetèrent à ses pieds et s'écrièrent :

— Véritablement il n'y a qu'un Dieu, et Jésus-Christ est vraiment le Seigneur.

Au même moment, leur fille, la vierge Pauline, confessa le Seigneur et, se jetant aux pieds de l'homme de Dieu, elle fut délivrée. Le démon criait dans l'air en s'enfuyant :

— La vertu du Christ qui est en toi, ô Pierre, me chasse et m'éloigne du corps virginal de Pauline.

A la vue d'un tel prodige, tous ceux qui étaient dans la maison d'Arthémius crurent en Dieu et furent baptisés.

CONVERSIONS EN MASSE

La nouvelle de ces événements se répandit aussitôt dans le voisinage et chacun accourut à la maison d'Arthémius, en sorte que, dans

---

(1) Paul Allard, *la Persécution de Dioclétien*, t. I^er^.

(2) L'Ordre d'exorciste, qui est le second en dignité des quatre Ordres mineurs, est reçu le troisième après celui de portier et de lecteur. L'exorciste avait pour mission spéciale de délivrer les possédés, et, au moment du baptême, il prononçait sur les catéchumènes les formules des exorcismes. Il est intéressant de noter que e plus ancien exorciste dont il soit fait mention dans l'histoire est précisément notre martyr.

l'assemblée, on compta plus de trois cents hommes ; quant aux femmes, elles étaient plus nombreuses encore. Toute cette multitude criait à l'envi :

— Il n'y a point d'autre Dieu tout-puissant que le Christ.

Comme ces personnes désiraient toutes se faire chrétiennes, l'exorciste Pierre alla trouver le prêtre saint Marcellin et l'amena au logis d'Arthémius. Quand ils furent suffisamment instruits dans la foi, Marcellin leur conféra le baptême.

Sur ces entrefaites, Arthémius se rendit près des autres prisonniers dont il avait la garde et leur dit :

— Si quelqu'un d'entre vous veut croire au Christ, qu'il laisse là ses chaînes et qu'il vienne dans ma maison pour embrasser la foi chrétienne.

Tous les prisonniers le suivirent avec joie et furent baptisés par le prêtre Marcellin. A la même époque, le juge Sérénus tomba malade, ce qui donna loisir aux nouveaux baptisés de s'affermir dans la foi, durant plus de quarante jours, grâce aux instructions qu'ils recevaient de Pierre et de Marcellin.

DEVANT LE JUGE — SUPPLICE DES MARTYRS

Lorsqu'il fut rétabli, Sérénus envoya dire à Arthémius de se tenir prêt, la nuit suivante, avec les personnes qui étaient détenues dans sa prison. A la réception de ce message, le geôlier dit à ses prisonniers :

— Que ceux qui veulent venir au martyre viennent avec intrépidité ; quant aux autres, qu'ils se retirent librement où ils voudront.

Le jour suivant, dès le chant du coq, Sérénus s'assit sur son tribunal et donna l'ordre d'introduire les personnes qui devaient être interrogées. Arthémius se présenta d'abord et dit :

— Pierre, l'exorciste des chrétiens, que tu avais laissé à demi-mort après l'avoir fait battre de verges, a brisé les liens de tous les prisonniers au nom de son Dieu, et leur a ouvert les portes de la prison ; puis, après en avoir fait autant de chrétiens, il leur a donné la liberté. Quant à lui-même et au prêtre Marcellin, ils n'ont pas usé de la même faculté, et toutes les fois que j'ai voulu les réintégrer dans leur prison, ils ne m'ont opposé aucune résistance.

Ce discours alluma la colère du juge Sérénus ; il se fit alors amener les deux coupables : Marcellin et Pierre.

— Les bourreaux, leur dit-il, vous tourmenteraient moins cruellement, si vous renonciez à votre religion, mais voici que j'apprends que vous avez fait sortir de la prison des gens nuisibles et criminels.

— Un criminel, répondit Marcellin, demeure dans son crime aussi longtemps qu'il ne croit pas à Jésus-Christ ; mais dès qu'il a reçu la foi, après qu'il a été purifié de toutes ses fautes, il devient le fils du Dieu souverain.

Comme le prêtre Marcellin lui tenait ce discours et d'autres semblables, le juge le fit battre à coups de poing ; puis il ordonna de le séparer de Pierre, de le renfermer nu et enchaîné en un lieu couvert de fragments de vases de verre et de lui refuser l'eau et la lumière.

Pierre, l'exorciste, se tournant vers Sérénus, lui dit :

— Quoique tu sois serein de nom, tes actions te rendent tout nuageux et ténébreux, aussi tu seras condamné à un supplice sans fin et à des larmes éternelles.

Le juge commanda alors aux soldats de reconduire Pierre dans les chaînes et de lui mettre aux pieds des entraves très serrées.

UN ANGE LES DÉLIVRE — FRAYEUR DES SOLDATS — MORT DU GEÔLIER, DE SA FEMME ET DE SA FILLE

Tandis que les saints martyrs étaient ainsi dans deux prisons séparées, que le prêtre Marcellin gisait étendu sur un tas de verres brisés et que Pierre était chargé de chaînes et les pieds dans les ceps, un ange du Seigneur apparut au bienheureux Marcellin, qui était alors en prière, le revêtit de ses habits et lui dit :

— Suis-moi.

Le saint martyr se leva aussitôt et entra avec lui au lieu où Pierre était détenu, et l'ange, l'ayant délié, dit aux deux martyrs :

— Suivez-moi.

Ils arrivèrent ainsi dans la maison où s'étaient réunis pour prier tous ceux qui avaient reçu le baptême. L'ange leur dit alors de les raffermir dans la foi pendant sept jours et après ce temps de s'aller présenter au juge Sérénus.

Le lendemain de l'emprisonnement des saints martyrs, les satellites s'étant présentés à la prison, ils n'y trouvèrent ni Pierre ni Marcellin. Le juge en étant informé, envoya chercher Arthémius ainsi que son épouse et sa fille. Il voulut alors les contraindre de sacrifier aux dieux. Mais tous trois répondirent :

— Nous confessons le Seigneur Jésus-Christ, et rien au monde ne pourra nous forcer à nous souiller par les rites des sacrifices.

Sérénus, voyant leur constance, donna l'ordre de les conduire sur la voie Aurélienne et là de les enterrer sous un tas de décombres. Comme ils se dirigeaient vers ce lieu, tous les chrétiens qui s'y trouvaient vinrent au-devant d'eux : les satellites apercevant cette grande multitude eurent peur et prirent la fuite. Les plus jeunes chrétiens se mirent à leur poursuite et les exhortèrent à embrasser eux aussi la foi chrétienne. Sur leur refus, le peuple les retint jusqu'à ce que le prêtre Marcellin eût célébré la messe, dans la crypte même où ils devaient subir la mort. Quand le sacrifice fut achevé, tout le peuple se retira.

Marcellin dit alors aux satellites :

— Vous voyez qu'il n'a dépendu que de nous de vous faire un mauvais parti, mais nous ne l'avons pas voulu ; nous pouvions aussi vous enlever Arthémius avec son épouse et sa fille, nous ne nous le sommes pas permis ; nous-mêmes nous pouvions ensuite vous échapper, et Dieu semblait favoriser notre fuite ; nous avons négligé cette facile occasion. Que dites-vous de cela ?

Les satellites, exaspérés par tous ces contretemps, frappèrent Arthémius de leur

glaive, puis ils précipitèrent Candide et Pauline par la pente de la crypte et les accablèrent de pierres. Saisissant ensuite le prêtre Marcellin et l'exorciste Pierre, ils leur lièrent les mains derrière le dos et les attachèrent à un arbre ; quelques-uns d'entre eux restèrent pour les garder, tandis que d'autres allaient trouver Sérénus.

LES DEUX MARTYRS SONT DÉCAPITÉS SAINT TIBURCE PREND SOIN DE LEURS CORPS

Le magistrat, ayant été informé de tout ce qui s'était passé, donna l'ordre de conduire les deux martyrs en un lieu appelé la « Forêt-Noire » et de les y décapiter. Lorsqu'on fut arrivé au milieu du bois, Pierre et Marcellin arrachèrent de leurs propres mains les ronces qui jonchaient le terrain ; puis, s'y étant mis en prière, ils se donnèrent le baiser de paix et reçurent le coup de la mort. Ceux qui les avaient décapités attestèrent ensuite qu'ils avaient vu leurs âmes sortir de leurs corps, comme de blanches vierges ornées d'or et de pierreries et vêtues de robes éclatantes ; ils avaient vu en même temps des anges qui les soulevaient et les emportaient toutes joyeuses dans les cieux.

A la même époque vivaient deux femmes chrétiennes, nommées Lucile et Firmine ; elles étaient parentes du martyr saint Tiburce. L'amour et la vénération qu'elles avaient pour lui ne leur permettaient pas de quitter son tombeau ; elles avaient même construit un petit édifice où elles passaient les jours et les nuits. Un jour, saint Tiburce leur apparut, accompagné de nos deux saints martyrs, et les instruisit de ce qu'elles devaient faire pour enlever leurs corps de la Forêt-Noire et les placer près du sien dans la partie inférieure de la crypte ; ce qu'elles exécutèrent ponctuellement, aidées de deux acolytes de l'Eglise de Rome.

INSCRIPTION DAMASIENNE

Le pape saint Damase a composé pour leur tombeau une inscription en vers, dans laquelle il rapporte, d'après la confession du bourreau lui-même, les circonstances de leur martyre.

Marcellin, Pierre, écoutez le récit de votre triomphe.
Quand j'étais enfant, le bourreau m'a raconté, à moi Damase,
Que le persécuteur, furieux, avait donné l'ordre
De vous trancher la tête au milieu des broussailles,
Afin que personne ne pût retrouver votre sépulture.
Joyeux, vous avez préparé celle-ci de vos propres mains.
Après que vous eûtes pendant quelque temps reposé dans une [blanche tombe,
Vous fîtes savoir ensuite à Lucile
Qu'il vous plairait d'avoir vos très saints corps enterrés ici.

Ces deux confesseurs de la foi furent si célèbres à Rome qu'ils sont inscrits parmi le petit nombre de martyrs nommés au Canon de la Messe.

DESCRIPTION DE LA CATACOMBE DES SAINTS PIERRE ET MARCELLIN

La crypte des Saints-Pierre-et-Marcellin, qui fait partie de la Catacombe *ad duos lauros* (aux deux lauriers), située à trois milles de Rome, sur la voie Labicane, a été découverte par M. Stevenson, lors des travaux faits dans la Catacombe de 1895 à 1897. Un escalier y conduisait. Près de la chambre, un antique pèlerin avait tracé une inscription en leur honneur. La chambre est vaste et a été taillée dans le stuc, de manière à recevoir de nombreux visiteurs. Les deux tombes qui s'y trouvent ont contenu le corps des martyrs que, par un sentiment de respect, on n'avait pas voulu transporter dans une sépulture plus monumentale ; on s'est contenté de décorer sur place les humbles *loculi* de pilastres et de marbres.

Au-dessus de la Catacombe elle-même, une basilique fut construite par Constantin en l'honneur des saints Marcellin et Pierre. Il y fit inhumer sa mère, sainte Hélène, dans un magnifique sarcophage en porphyre, qui se trouve actuellement au musée du Vatican. Après les incursions des barbares, ce sanctuaire étant tombé en ruines, Urbain VIII le fit restaurer en 1632 et le confia au Chapitre de Saint-Jean de Latran.

ÉGLISE DÉDIÉE AUX DEUX MARTYRS

A Rome même, dans la vallée qui sépare le Cœlius du Quirinal, non loin de Saint-Jean de Latran, se trouve un autre sanctuaire dédié aux saints Pierre et Marcellin. Cette église aurait été construite au IV^e^ siècle par le pape saint Siricius, et sous Grégoire I^er^, elle devint un titre cardinalice. Ce titre a été attribué en 1911 par Pie X au cardinal François-Virgile Dubillard. Elle fut restaurée à plusieurs reprises et en dernier lieu par Benoît XIV, qui en avait été titulaire. Il en fit la consécration solennelle en 1754 et la confia, ainsi que le monastère voisin, aux religieuses Carmélites déchaussées. L'intérieur en est vaste, avec une seule nef. On y célèbre toujours la station le samedi de la seconde semaine de Carême.

Ce sanctuaire, après avoir été restauré, a été érigé comme église paroissiale par le pape Pie X au mois de février 1911.

RELIQUES DES DEUX SAINTS

Une partie des reliques des saints martyrs resta à Rome et l'autre fut transportée à Michelstadt, sous Louis le Débonnaire (826), puis à Mulheim, dans le Palatinat. On les plaça dans une abbaye appelée depuis Selingstadt (la ville des saints). Eginhard, historien du règne de Charlemagne, rapporte un grand nombre de prodiges qui eurent lieu durant cette translation et dont il avait été le témoin oculaire.

Eginhard donna quelques reliques de saint Marcellin et de saint Pierre à l'abbaye de Saint-Sauve, près de Valenciennes, en 827 ; à Saint-Bavon de Gand, en 828, et à Saint-Servais de Maestricht. Elles firent partout des miracles dont Eginhard rapporte des mémoires authentiques.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, Boll., 2 juin, t. I^er^. — TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. V. — DE ROSSI, *Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1882. — ANTONIO NIBBY, *Roma nel anno*, 1838. — G. MORONI, *Dizionario di erudizione storico eccl.* — O. MARUCCHI, *Le Catacombe romane*, 1903. — *La persécution de Dioclétien*, par P. ALLARD, t. I^er^. Paris, Lecoffre, 1900.

SAINTE CLOTILDE, REINE DE FRANCE

Fête le 3 juin.

Sainte Clotilde demande à Dieu la guérison du jeune Clodomir.

CLOTILDE ORPHELINE ET CAPTIVE

Chilpéric, roi de Bourgogne, prince catholique et père de sainte Clotilde, fut attaqué et tué par ses frères, Gondebaud et Gondégisèle, qui s'emparèrent de ses Etats, jetèrent sa femme et ses fils dans le Rhône, et laissèrent la vie à sainte Clotilde, petite enfant, et à sa sœur, qui se fit religieuse. Il leur semblait que la fillette Clotilde ne pourrait jamais avoir d'influence sur leur méchante politique, surtout dans ce temps où la femme était comptée pour peu de chose; et cependant, c'était par le bras de cette enfant que Dieu voulait changer la face de ce pays de France.

Elevée chez son oncle Gondebaud, devenu ainsi roi de Bourgogne, et qui était arien, elle habita le palais de son père assassiné, et en grandissant se souvenait des crimes qui l'avait rendue orpheline, mais sans murmurer; elle remettait ses intérêts aux mains de son père du ciel et, quand sa sœur fut entrée au couvent, elle se consacra aux œuvres de charité. C'est dans l'exercice des bonnes œuvres que Dieu, qui la réservait pour le salut de la France, permit qu'elle trouvât une couronne.

AMBASSADEUR MENDIANT

Un jour, en effet, qu'elle distribuait le pain aux pauvres à la porte du palais, un mendiant, qui attendait depuis longtemps son tour, s'approcha et lui dit : « J'ai un secret à vous dire. — Parlez, répondit la charitable enfant en s'inclinant vers celui qu'elle venait de secourir. — Je suis Auré-

lianus, dit-il, ambassadeur du roi très puissant des Francs, et il m'envoie vous proposer sa main et son trône. Comme gage de ma mission, voici son anneau. » Et le mendiant, écartant ses haillons d'emprunt, offrit à la princesse l'anneau d'or du roi des Francs.

Quoique Clotilde fût habituée à considérer les pauvres comme les ambassadeurs du roi très puissant du ciel, cette proposition si inattendue troubla l'orpheline et, comme la Sainte Vierge à l'ambassade du messager de gloire Gabriel, elle répondit : « Comment cela se fera-t-il ? il n'est pas permis à une chrétienne d'épouser un païen. »

Aurélianus lui témoigna les dispositions favorables de Clovis pour l'Église de Dieu, et le désir qu'il avait de choisir une reine catholique.

« Si je puis par cette union amener Clovis à connaître davantage le vrai Dieu, j'accepte son anneau et portez-lui le mien; mais qu'il se hâte de me réclamer comme sa fiancée à mon oncle avant le retour de son conseiller, qui est mon ennemi. »

Le Seigneur qui avait inspiré à Clovis cette démarche avait disposé qu'à cette heure même le conseiller du roi de Bourgogne, opposé à Clotilde, fût envoyé à Constantinople.

Bientôt, le mendiant, transformé en brillant ambassadeur, se présentait avec fierté devant l'usurpateur Gondebaud. « Mon roi, Clovis, m'envoie réclamer sa fiancée que vous détenez injustement. — Que voulez-vous dire ? Je ne connais pas la fiancée de votre maître. — Vous la détenez et je dois l'emmener sur l'heure. »

A ce langage qu'Aurélianus s'efforçait de rendre arrogant, Gondebaud crut d'abord que Clovis cherchait un prétexte pour lui déclarer la guerre, car il ignorait ce qui s'était passé.

« La fiancée de mon maître, c'est votre nièce Clotilde; le roi des Francs a échangé son anneau avec elle; fixez le jour où la princesse sera remise à son époux. »

Clotilde, interrogée, avoua qu'elle était fiancée avec le roi Clovis et que l'échange des anneaux, qui était la marque des solennelles fiançailles, avait eu lieu.

A cette nouvelle, Gondebaud craignant la colère de Clovis et une guerre désastreuse, la laissa partir sur-le-champ. Clotilde admira la Providence qui la protégeait si visiblement, et partit en grande hâte, devançant le trésor ou bagage qu'elle emportait.

LA FUITE

Il était temps. A peine était-elle partie que son ennemi, le ministre astucieux Arétius, revenait de Constantinople. « Qu'avez-vous fait ? s'écria-t-il. — J'ai contracté une alliance avec le puissant roi des Francs en lui donnant ma nièce pour épouse. — Dites plutôt que vous avez donné un vengeur à Clotilde et à son père et que Clovis devient héritier de ses droits; il faut à tout prix empêcher ce malheur. »

Gondebaud, qui avait toute confiance en son ministre, dépêcha des cavaliers en nombre à la poursuite de Clotilde; mais l'enfant prévoyait ce retour, et avec l'énergie qui était le fond de son caractère, elle avait détruit les relais derrière elle sur les terres de son royaume usurpé, et les cavaliers ne purent atteindre que ses bagages qu'ils pillèrent. En sorte que l'astuce d'Arétius n'eut d'autre objet que de commettre un outrage dont Clovis tira aussitôt vengeance en pillant le territoire bourguignon.

NOCES

Les noces, cependant, furent splendides à Soissons : il semblait que ce fussent les fiançailles de la France avec l'Église. Un oratoire catholique fut ouvert pour la reine dans le palais du roi païen, et l'on y célébra les mystères.

Cependant, Clotilde, cette orpheline qui devait tout à ce bon roi encore barbare, n'imita point ces jeunes filles mariées à un impie et qui se résignent à laisser Dieu hors de la maison; elle avait accepté une mission, elle jura de la remplir.

D'abord, elle pria, elle jeûna, elle multiplia les œuvres, mais elle ne manqua, en outre, aucune occasion d'instruire son mari.

Tant de force et tant de charité réunies touchaient bien le cœur du roi, mais le Christ de Clotilde lui semblait un vaincu qui n'avait pas su écraser ses ennemis, et lui ne voulait adorer qu'un Dieu vainqueur par la force brutale comme les héros de Germanie; le vaincu du Golgotha devait cependant bientôt triompher de Clovis, et déjà le barbare sentait que le Dieu de Clotilde avait une puissance inconnue, supérieure à celle de ses dieux.

NAISSANCES ET MORT

Clovis permit que son premier-né fût baptisé, et Clotilde voyait déjà la couronne du premier roi chrétien sur ce front régénéré, lorsque la mort l'enleva sans pitié le huitième jour; et le petit Ingomer, baptisé, cueillit sans combat une couronne supérieure à celle de la terre. « C'est la colère de mes dieux qui l'a frappé, s'écriait Clovis; s'il n'avait pas été marqué par les chrétiens, il vivrait. »

Tous, effrayés, se taisaient; Clotilde seule osa protester et bénir le Seigneur qui avait réservé à son royaume le premier fruit de son sein, et cette parole de vérité calma mieux Clovis que des concessions où l'on semble reconnaître que le bon Dieu a eu tort.

Aussi un second fils, Clodomir, étant né, la reine put le faire baptiser comme le premier.

Mais, hélas! l'enfant, comme son aîné, tombe malade; comme lui, il va mourir. La colère de Clovis s'exhale en blasphèmes, et Clotilde, moins touchée du deuil qui la menace que de ces offenses contre son Dieu, tombe à genoux et, dans son ardeur, répand des supplications et des actes d'amour qui surpassent les blasphèmes; au lieu des malédictions que ceux-ci attirent, la bénédiction de Dieu descend sur le mourant qui, au lieu de mourir, est prédestiné à devenir le chef d'une très nombreuse famille.

LE DIEU DES ARMÉES

La conversion de Clovis et de sa nation était le but de tous les désirs de Clotilde et elle entreprit les plus austères pénitences pour rendre ses prières plus favorables; elle portait sous ses riches habits une chaîne de fer et se flagellait jusqu'au sang, s'offrant en victime pour le salut de son peuple.

Clovis aimait à lui confier ses projets de combat, ses rêves de victoire. « Tant que vous ne servirez pas le vrai Dieu, répondait-elle, je tremblerai de vous voir revenir vaincu et humilié. Jusqu'ici, vous n'avez pas rencontré des ennemis dignes de vous. Si, par malheur, vous êtes quelque jour accablé sous le nombre, vous invoquerez vainement vos idoles impuissantes. »

Le roi détournait alors l'entretien pour ne pas

l'affliger, et deux ans se passèrent pendant lesquels Clotilde persévéra dans la prière et les bonnes œuvres. Sainte Geneviève l'encourageait.

En 496, date devenue à jamais illustre, les *Alamani* envahirent la Gaule. Clovis, avide de signaler sa bravoure, rassemble ses guerriers et, tout frémissant, les conduit à l'ennemi, à Tolbiac. C'était une terrible bataille, et son cœur était rempli de joie, car la guerre était son bonheur. Les Francs luttèrent avec leur courage déjà proverbial; mais que peut le courage si Dieu refuse la victoire, et ce jour-là, Dieu refusait la victoire; il voulait, par la défaite, éclairer son serviteur.

En effet, Clovis, voyant ses soldats faiblir, appelait à grands cris ses dieux guerriers, mais la défaite s'accentuait. Alors Clovis, se souvenant aussi du vrai Dieu, éleva les mains au ciel :

« DIEU DE CLOTILDE ! DONNE-MOI LA VICTOIRE, ET JE ME DONNERAI A TOI ! »

A l'instant, une force nouvelle s'empare de ses soldats; ils ont reformé leurs rangs et les Allemands expient dans un flot de sang une heure de triomphe.

CATÉCHISME

Le roi Clovis, vainqueur, n'attendit point, pour s'instruire de cette religion, qu'il fût rentré et, faisant chevaucher un saint ermite, saint Waast, à son côté, il apprenait de lui le catéchisme en ramenant son armée victorieuse; mais, comme en cet équipage, les raisonnements subtils avaient de la peine à se produire, Dieu envoya au catéchiste une argumentation saisissante pour le néophyte. A Vouziers, on rencontra un pauvre aveugle, et le Bienheureux, le touchant, le guérit, et il acclamait la lumière. Ce miracle acheva d'ouvrir les yeux au roi.

Cependant, Clotilde, informée de la conversion subite du roi, attendait impatiemment le retour. L'âme de la Sainte fut remplie d'une joie ineffable, quand le farouche guerrier lui dit : « Le Dieu de Clotilde m'a donné la victoire, et désormais il sera mon Dieu. »

Trois mille hommes de l'armée des Francs demandèrent à se faire instruire avec le roi et furent la souche de la nation française. L'exemple des riches et des puissants est une prédication entraînante et cela accroît leur responsabilité.

BAPTÊME — SACRE

La cérémonie du baptême et de la naissance de la France chrétienne fut fixée au jour de Noël, et c'est saint Rémi, archevêque de Reims, qui fut destiné à verser l'eau sainte et à consacrer la nouvelle nation chrétienne dans son chef.

On rapporte que c'est la veille de cette fête de Noël 496, si remplie de merveilles, que le saint archevêque consacra la nation qui allait naître à la Très Sainte Vierge, d'où le vieil adage : *Royaume de France, royaume de Marie.*

Un premier prodige précéda alors celui du lendemain : une lumière environna l'évêque qui exposait sa doctrine chrétienne, et une voix se fit entendre : « La paix soit avec vous, ne craignez pas, persévérez dans mon amour. » Aussitôt après, l'église fut remplie d'un parfum surnaturel, et Clovis et Clotilde tombèrent prosternés, tandis que Rémi, inspiré, s'écriait : « Votre postérité gouvernera noblement ce royaume. Elle glorifiera la Sainte Eglise et héritera de l'empire des Romains. Elle ne cessera de prospérer tant qu'elle suivra les voies de la vérité et de la vertu. La décadence viendra par l'invasion des mauvaises mœurs. »

Pendant ce discours, le visage de l'homme de Dieu resplendissait comme autrefois celui de Moïse.

Une foule immense fut attirée en ce jour de Noël pour voir le baptême du premier roi chrétien et de ses guerriers.

Les catéchumènes descendirent dans l'eau régénératrice; mais le clerc qui devait présenter le saint Chrême ne pouvait fendre la foule et la cérémonie était interrompue, lorsqu'au milieu de l'angoisse, saint Rémi vit une blanche colombe descendre de la voûte du temple et lui présenter une petite ampoule remplie de saint Chrême (1). Le Pontife comprit que c'était un don du ciel, versa l'huile sainte dans la piscine, baptisa et sacra Clovis au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

L'ÉCUSSON DE LA TRINITÉ

Clotilde vaquait à la prière dans la solitude, et l'on rapporte que le saint ermite qu'elle consultait dans la forêt de Poissy lui remit un jour un écusson de la Trinité : *trois lys sur un ciel bleu,* qui devait être gravé sur les armes de Clovis.

Plus tard, une faible femme sera chargée de dire à Louis XIV, successeur de ce Clovis : « Je veux que mon Cœur soit gravé sur les armes de la Trinité que j'ai indiquées autrefois » et il hésitera.

Clovis accepta et fit l'essai de la puissance de la Trinité exaltée dans une grande bataille qu'il livra aux Ariens, à Vouillé et où il fut vainqueur.

Clovis voulait venger le père de Clotilde, s'emparer de la Bourgogne et en renverser Gondebaud. Sainte Clotilde le supplia de renoncer à la vengeance, il ne voulut pas l'écouter, et entra dans une politique plus digne d'un barbare que d'un chrétien; mais une maladie grave l'ayant réduit à toute extrémité, Dieu permit que la sainte reine exerçât de nouveau un empire salutaire sur son âme, car elle appela saint Séverin, abbé d'Agaune, qui guérit le roi par le contact de son manteau, afin qu'il eût le temps de se préparer à la mort. Saint Séverin, après de nombreux miracles accomplis à Lutèce, précéda Clovis devant le Roi des rois afin d'être son avocat. — Clovis mourut à son tour l'an 511.

ÉPREUVES

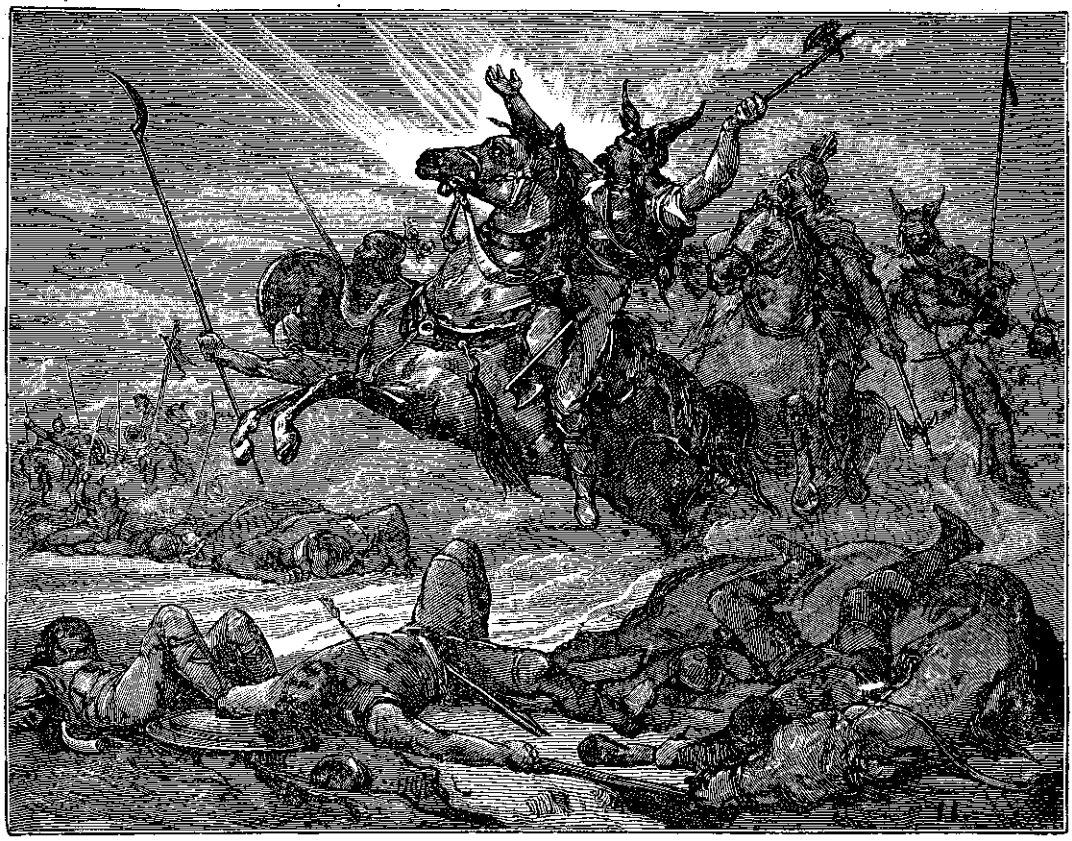
Clotilde ayant remis les rênes du gouvernement aux mains de ses quatre fils, Clodomir, Childebert, Clotaire et Théodoric, se retira à Tours près du tombeau de saint Martin pour mourir dans la solitude.

Elle se retrancha tout luxe et tout faste inutile, et vécut plutôt en recluse qu'en reine. Sa table frugale et austère était ouverte à tous les pauvres. Des étoffes d'une laine grossière remplaçaient ses vêtements royaux. Elle couchait sur la dure.

Et, certes, la France avait besoin des prières d'une sainte. Ses princes divisés par l'ambition, se faisaient une guerre fratricide. Clodomir fut l'une des premières victimes.

---

(1) Cette ampoule inépuisable servit au sacre de nos rois jusqu'à la Révolution. Les commissaires de la Convention la firent briser. Un Rémois sauva une parcelle du Chrême, et cette parcelle fut mise dans l'huile qui servit au sacre de Charles X.



Dieu de Clotilde, donne-moi la victoire et je me donnerai à toi !

Clotilde voulut élever les enfants, encore en bas âge, de son malheureux fils, afin de les rendre capables de lui succéder; et elle les aima tendrement.

Mais Childebert et Clotaire lui firent dire un jour :

« Envoyez-nous nos neveux, nous les ferons élever sur le pavois. » Elle prépara sans défiance les orphelins et les revêtit de leurs plus beaux ornements. En les remettant aux envoyés, elle les embrassa et leur dit : « Allez, je ne croirai plus avoir perdu mon fils Clodomir si je vous vois rétablis dans son héritage », et elle les envoya.

Quel ne fut donc pas son trouble lorsqu'un sénateur lui présenta, de la part de Childebert et de Clotaire, des ciseaux et une épée nue : « Très glorieuse reine, dit-il, nos maîtres vous prient de fixer le sort des enfants de Clodomir. Voulez-vous qu'on leur coupe la chevelure avec ces ciseaux, ou qu'on les égorge avec ce glaive? »

Eperdue, hors d'elle-même, sans savoir ce qu'elle disait, Clotilde s'écria : « S'ils ne sont point élevés au royaume, j'aime mieux les voir morts que tondus! » Car il s'agissait non d'une vocation sainte, mais d'un déshonneur à imposer à ses enfants, et elle avait le droit de protester énergiquement. Toutefois, elle s'en repentit, et Dieu permit que l'un de ses enfants, devenu moine, saint Cloud, devînt la gloire de sa famille.

L'envoyé répondit à ses maîtres ce mensonge : « La reine approuve la mort », et ils massacrèrent les enfants qu'elle aimait. Saint Clodoald qui échappa, fut caché au cloître et, fidèle aux leçons de sa grand'mère, devint un saint : saint Cloud.

Pour comble de maux, la sainte veuve reçut en ces tristes jours un mouchoir tout rouge du sang de sa fille Clotilde. Elle l'avait mariée à Almaric, roi des Goths, pour le convertir. Mais ce linge ensanglanté révélait assez le martyre que la princesse avait à supporter pour défendre sa foi.

Ses deux fils, Chilpéric et Clotaire, prirent bientôt les armes l'un contre l'autre. Comme elle n'avait pu les détourner ni par ses avis ni par ses conseils, elle recourut à la prière. Un jour que les deux frères allaient engager la bataille, une terrible tempête éclate soudain. Au milieu du fracas de la foudre, on voit descendre du ciel des flots de soufre et de feu, et une grêle de pierres disperse les armées, en tuant seulement les soldats de l'agresseur.

La sainte reine, qui ne cessait de faire prier, fonda une foule de monastères et d'églises à Paris, Rouen, Tours, Chelles, Laon, les Andelys.

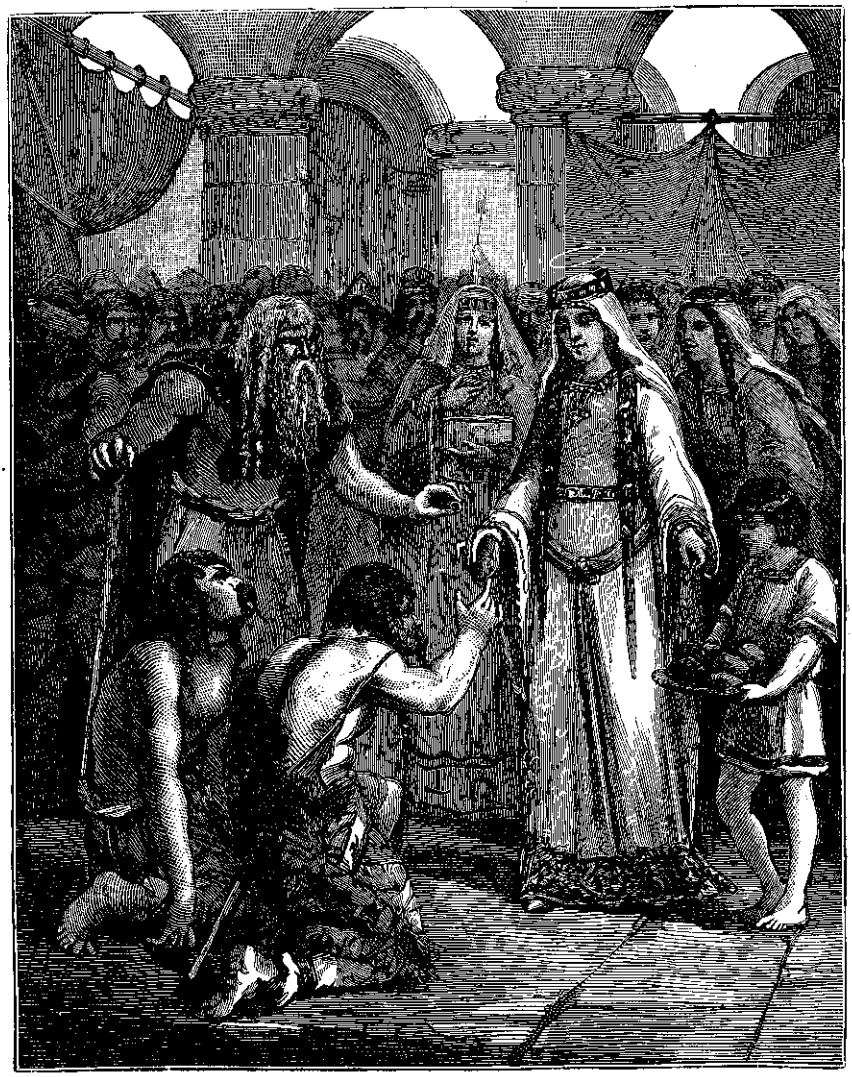
C'est pendant que les ouvriers souffraient de la soif, lors de la construction du monastère des Andelys, qu'elle fit surgir une fontaine, et que, le vin venant à manquer, elle changea de l'eau en un vin délicieux, afin d'aider ceux qui travaillaient pour la gloire de Dieu.

Après trente-neuf ans d'un veuvage rempli de grandes œuvres, le 3 juin 553, l'âme de Clotilde monta au ciel pour prier auprès du trône de Dieu en faveur du pays de France.

Son tombeau, situé à côté de celui de Clovis, a été profané à la Révolution, et la rue Clovis passe sur son emplacement.

SAINTE CLOTILDE, REINE DE FRANCE

Fête le 3 juin.



Sainte Clotilde, réservée par Dieu à une grande mission pour le salut de la France, a été préservée dans le massacre de sa famille et élevée au palais de l'usurpateur du trône de son père, le roi de Bourgogne.

Elle consacra sa jeunesse aux bonnes œuvres et la renommée de son humilité vint aux oreilles du roi Clovis, encore païen, qui voulut l'épouser, séduit par l'éclat des vertus chrétiennes.

Dieu permit que Clovis envoyât un ambassadeur, déguisé en mendiant, afin que la grandeur de sa mission fût révélée à Clotilde par un des pauvres qu'elle secourait avec bonté. Après avoir reçu le pain, l'ambassadeur mendiant demanda à lui communiquer un secret et lui remit l'anneau de Clovis; Clotilde, considérant le pauvre comme porteur d'un message de Dieu, lui remit son propre anneau, et bientôt Clovis, avec ce gage qui lui donnait des droits, exigea du roi de Bourgogne qu'il laissât partir l'orpheline devenue sa fiancée.

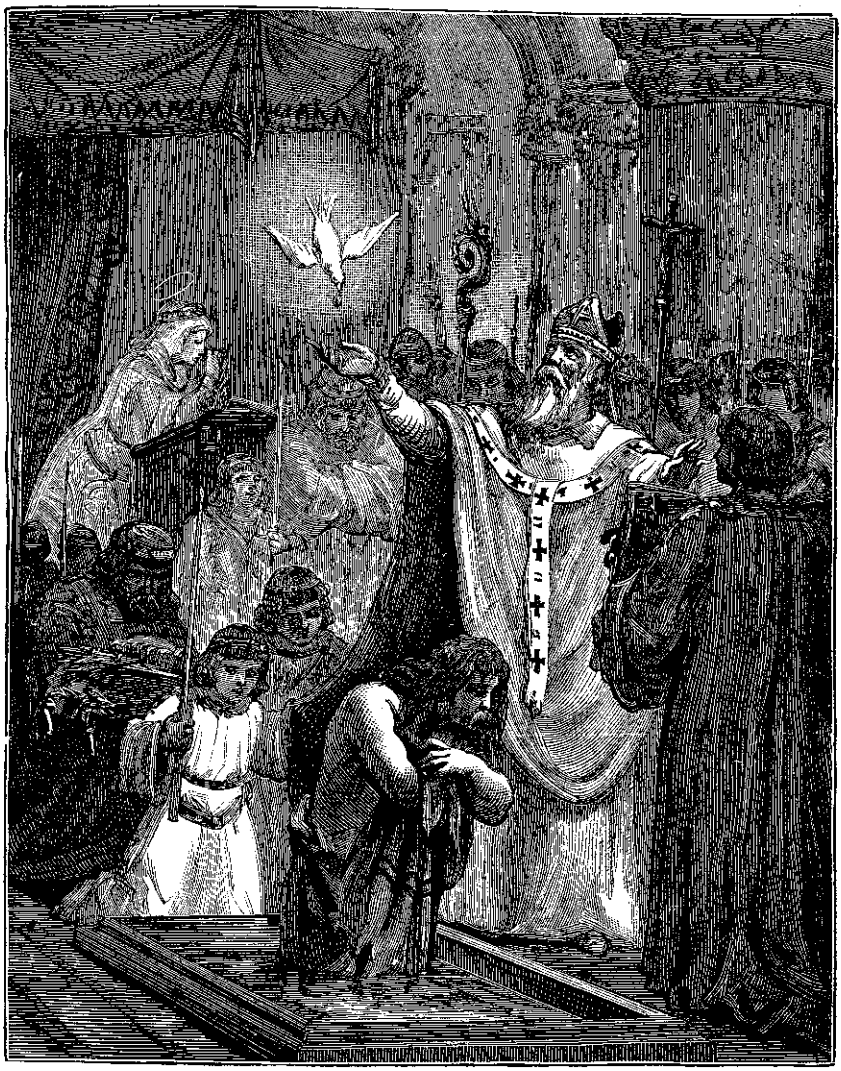
Clotilde comprit qu'elle n'avait été appelée aussi extraordinairement à partager le trône de ce généreux païen que pour remplir une mission. Clovis l'écouta et, non seulement il permit que les offices divins fussent célébrés dans sa maison, mais il accepta que son premier-né fût baptisé.

Clotilde mettait sur la tête de cet enfant baptisé toutes ses espérances pour la conversion de son peuple, lorsque Dieu, dont les desseins sont impénétrables, le laissa mourir.

La reine obtint avec peine que son nouvel enfant fût encore baptisé et voici qu'il tomba malade et il mourait. Clovis, désespéré, crut reconnaître une vengeance de ses dieux et blasphéma le Dieu de Clotilde.

Dans cette extrémité, la mère tombe à genoux près du berceau et prie avec tant de ferveur que Dieu envoie ses anges rendre la vie au petit agonisant.

Clotilde, victorieuse, le présente à son père comme le trophée de la prière chrétienne.



Bientôt Clovis, en un grand péril, dans une bataille, à Tolbiac, d'où dépendait sa couronne, voyant tout perdu, inspiré par le ciel et soutenu par la prière de la Sainte, s'écria :

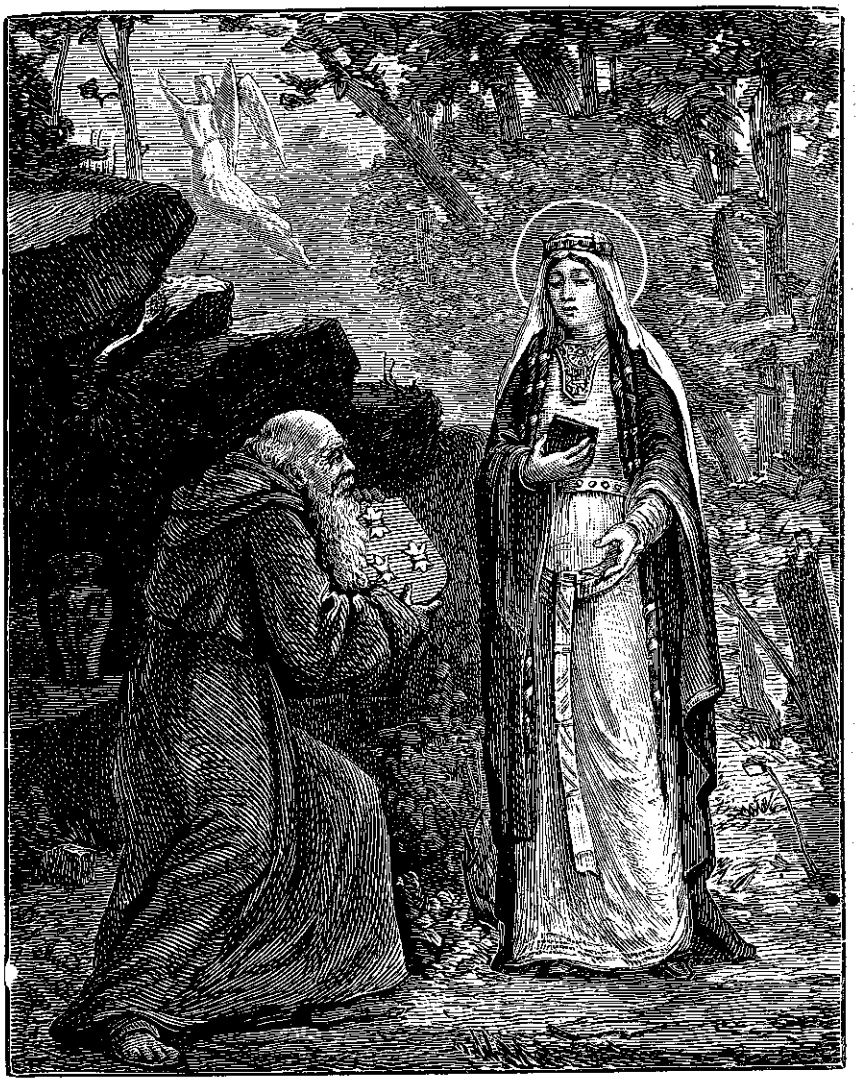
DIEU DE CLOTILDE, DONNE-MOI LA VICTOIRE; JE ME DONNERAI A TOI !

Le Dieu de Clotilde ne fit pas attendre sa réponse, car la victoire revint aussitôt et Clovis, fidèle à son serment, demanda le baptême à Reims, avec trois mille guerriers qui voulurent suivre leur roi dans le chemin du salut.

Au moment du baptême, une colombe mystérieuse apporta dans une ampoule le Saint-Chrême qui manquait, et l'évêque saint Remi baptisa et sacra le roi avec l'eau et avec l'huile.

Le sacre conférait une action d'un ordre à part, dit un vieux légendaire, ne pouvait être donné, comme les onctions des saints Ordres, qu'à un homme, ce qui excluait les femmes du trône, mais c'est à la prière de la femme que cette ampoule est descendue.

Clovis fut proclamé par le Pape fils aîné de l'Eglise, car tous les autres princes étaient alors séparés de leur Mère.



Le fils aîné de l'Eglise devait recevoir par Clotilde un nouveau présent du ciel. On rapporte, en effet, qu'un saint ermite que la sainte reine allait consulter dans la forêt de Poissy, lui remit un jour une image de la Trinité : *Trois fleurs de lys d'or étendant chacune leurs trois branches sur un ciel d'azur.*

« Que cette image, dit-il, soit marquée sur les étendards de la France. »

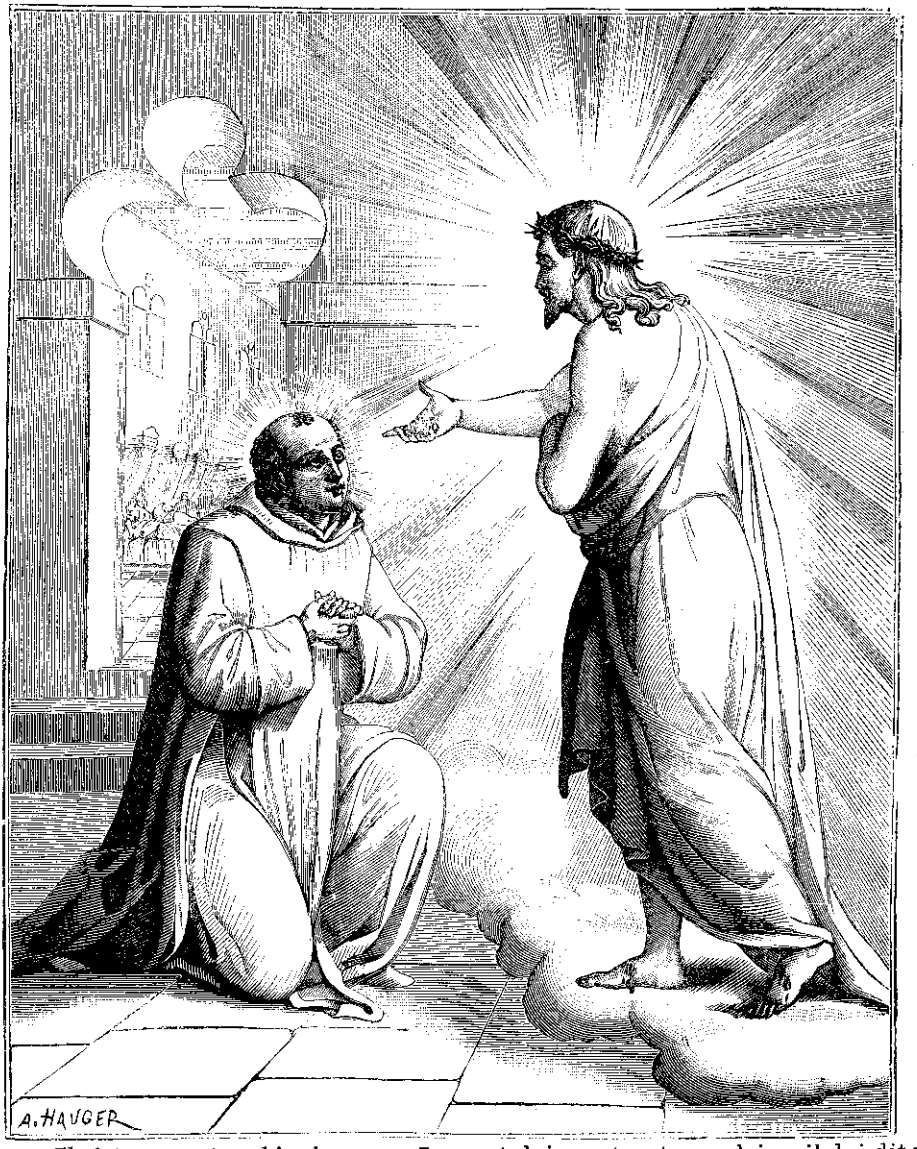
Et, depuis ce jour, selon la tradition, Clovis eut pour étendard cette image de l'auguste Trinité qu'il laissa à ses successeurs et à la France.

Dieu de Clotilde, sauve la France !

Dieu permit que tant de joies et de gloires fussent expiées à la fin de la vie de Clotilde par un long veuvage passé dans le chagrin, l'abandon et la solitude. Elle en profita pour achever ses jours au milieu des œuvres de piété et de charité de sa jeunesse.

LE BIENHEUREUX JEAN GRANDÉ, DIT LE PÉCHEUR
DE L'ORDRE DES FRÈRES DE SAINT-JEAN DE DIEU

Fête le 3 juin.



Jésus-Christ apparut au bienheureux Jean, et, lui montrant ses plaies, il lui dit : « Va porter tes soins aux pauvres malades ; en leur personne, c'est moi que tu soigneras. »,

L'ENFANT DE CHŒUR — LES CIERGES DE NOTRE-DAME

Le surnom de pécheur, que prit Jean Grandé par humilité, ne signifie pas qu'il eût de grandes fautes à expier, car il fut un saint dès son enfance. Ce serviteur de Dieu naquit en Espagne, le 6 mars 1546. Ses parents habitaient Carmona, petit village d'Andalousie, à quelques lieues de Séville. C'étaient de riches bourgeois, et ce qui vaut mieux encore, de fervents chrétiens. Sa mère surtout, Isabelle Romano, était une femme d'une piété admirable. Elle jeûnait le mercredi, le vendredi et le samedi de chaque semaine. Par un prodige divin, son fils Jean, encore au berceau l'imita. Ces jours-là, on ne pouvait lui faire prendre du lait qu'une seule fois dans les vingt-quatre heures.

Dès ses plus tendres années, l'enfant, docile aux enseignements de sa mère, montra une piété angélique. Ses parents le confièrent, jeune encore, aux soins d'un prêtre fort instruit, sacristain de la paroisse. La grande joie du petit Jean était de servir les messes et d'assister aux offices. Les heures d'étude achevées, il revenait prier. Le soir, quand tout le monde avait quitté l'église, le jeune enfant de chœur, profitant de la confiance

du sacristain, restait seul dans le sanctuaire. Il allumait les cierges de l'autel de la Sainte Vierge; et là, à genoux devant la statue de sa bonne Mère du ciel, il priait fort longtemps.

Mais une nuit, le sacristain le surprit, et à la vue des cierges allumés, il gronda vivement le petit serviteur de Marie : « Quelle dépense inutile, s'écria-t-il; avec ce système, je ne pourrai pas suffire à acheter des cierges. — Mais, reprit naïvement l'enfant, les cierges de Notre Dame brûlent sans diminuer! » Le sacristain examina: les cierges étaient bien tels qu'il les avait laissés. Cependant il voulut s'en assurer plus exactement : le lendemain, il resta en prières devant l'autel avec son jeune élève, et il put constater que les cierges brûlaient sans se consumer. Il s'en alla plein d'admiration et ne fit plus de reproches.

A cet attrait pour la prière, répondit bientôt dans l'âme de l'innocent enfant une étonnante ardeur pour la mortification. Il se frappait cruellement avec une discipline, qu'il remplaçait quelquefois par un trousseau de clefs. Mais les plaies qu'il se faisait par ces sanglantes flagellations n'en étaient pas moins profondes. Alors, pour que nul ne s'en aperçût, il suppliait Notre-Seigneur d'en effacer les traces, et sa prière était exaucée aussitôt.

Avec cette dévotion à la Reine des vierges et cet esprit de pénitence, on conçoit facilement que le jeune homme conservât une pureté angélique.

Ses communions étaient fréquentes, et quand il s'approchait de la sainte table, il édifiait tous les assistants par son recueillement et sa piété.

Le véritable amour de Dieu engendre l'amour du prochain. Jean retranchait sur sa nourriture pour donner aux pauvres; mais il s'appliquait surtout à la visite des malades. Affectueux et aimable, il s'approchait d'eux pour les consoler par de douces paroles, et leur rendait les services qui étaient en son pouvoir. Aussi était-il chéri de tous, et lorsqu'il entrait dans l'hôpital, chacun le voulait avoir près de lui, comme si sa présence eût adouci tous les maux.

L'EMPLOYÉ DE COMMERCE — APPEL DE MARIE

A l'âge de quinze ans, il perdit son père, et sa mère se remaria. Son beau-père, nommé Fontanella, l'envoya à Séville pour apprendre le commerce chez un négociant de ses amis. Surmontant ses répugnances pour ce métier, Jean obéit et vint à Séville où il resta quatre ans. Il se montra dans cette grande ville ce qu'il avait été à Carmona, pieux, obéissant, charitable. Son patron estimait beaucoup ses services. Chaque dimanche il communiait; et comme ce jour-là, le magasin était fermé, il donnait son temps au service des malades. Il visitait en particulier l'hôpital de Sainte-Croix, où il se lia d'amitié avec un saint homme, nommé Pierre-le-Pécheur, fondateur de cet hôpital.

Il entrait dans sa vingtième année, quand ses parents le rappelèrent à Carmona, pour le mettre à la tête d'une petite maison de commerce. Le jeune homme revint aussitôt, mais très attristé de se voir lancer dans une voie qui ne répondait nullement aux désirs de son cœur. L'amour désordonné du gain, le mensonge, l'injustice, voilà bien des pièges que le diable pouvait tendre à son âme dans le métier de marchand. Il le redoutait.

Il s'adressa à la Sainte Vierge, par d'ardentes prières, afin de connaître la volonté de Dieu.

Cette tendre Mère montra une fois de plus qu'elle exauce toujours ceux qui l'invoquent avec ferveur. Une nuit, elle apparut à Jean, dans un songe surnaturel. Elle tenait dans ses mains une tunique de drap grossier, qu'elle lui présenta, en disant: « Jean, revêts-toi de cette robe, pour entrer au service de mon divin Fils; c'est ainsi que tu me plairas. » Puis elle disparut.

Réveillé par la céleste apparition, Jean se lève et va raconter à son directeur ce qu'il a vu et entendu. Celui-ci reconnaît l'intervention du ciel et approuve la vocation du jeune négociant à la vie parfaite.

Le démon, dans son infernale jalousie, mit tout en œuvre pour entraver un projet dont il craignait les heureux résultats. Mais, avec l'aide de Marie, Jean triompha de tous les obstacles. En 1568, à l'âge de vingt-deux ans, il quitta tout, fortune, famille, commerce, amis, pour se consacrer à Dieu dans la vie érémitique.

L'ERMITE DE SAINTE-EULALIE — VOCATION DÉFINITIVE

Le jeune homme se fixa d'abord dans l'ermitage de Sainte-Eulalie, près de Marcéna, petit village situé à quelque distance de Carmona. Il y revêtit un habit semblable à celui que lui avait montré la Sainte Vierge.

Afin de s'affermir dans la vertu d'humilité, il prit dès lors la résolution de marcher toujours pieds nus et tête découverte. Il se donna aussi le surnom de *peccador* (pécheur), qui lui est resté depuis. C'était en souvenir de son saint ami de Séville, Fr. Pierre-le-Pécheur, auprès duquel le Bienheureux avait puisé les premiers germes de sa vocation.

Mais ce n'était là qu'un commencement, une sorte de noviciat où Dieu l'avait appelé pour le former au renoncement et à la prière, et le rendre plus propre à ses desseins. Il le voulait au service des pauvres malades.

Un jour, le Bienheureux rencontre, sur la route, deux infirmes. Il s'approche d'eux, les conduit charitablement jusqu'à Marcéna, et se met à quêter, pour leur offrir ce dont ils ont besoin.

Cet acte de charité laissa dans son âme une si grande consolation, qu'il se demanda si véritablement Dieu ne le destinait pas à secourir les pauvres et les malades. En même temps, une voix intérieure semblait l'appeler vers cette carrière de dévouement. Cependant, il ne savait à quoi se résoudre, et son âme tomba dans une grande angoisse.

Il recourut de nouveau à la prière, et pendant qu'il songeait à s'enfoncer dans quelque solitude, une nuit, au milieu de son oraison, Notre-Seigneur lui apparut et, lui montrant le chemin qui conduit à Xérès, il lui dit: « Jean, va dans cette ville; c'est là que tu dois me servir dans la personne des pauvres et des infirmes. »

Dès l'aube, le Saint se mit en route, le cœur inondé d'amour et de reconnaissance.

XÉRÈS — LE SERVITEUR DES PRISONS

Xérès, rivalisait alors avec les plus florissantes cités de l'Andalousie. La beauté de son site, ses tours mauresques, ses monuments, ses églises magnifiques, ses palais, ses fertiles jardins arrosés par les eaux du Guadalquivir, attiraient dans son sein la foule des étrangers.

Ce que Jean venait y chercher, ce n'étaient point ces splendeurs terrestres, mais la beauté du Christ, caché dans la personne des pauvres, nombreux à Xérès, comme dans toutes les grandes villes.

A son arrivée, il se rendit au couvent de Saint-François, se confessa et reçut la Sainte Communion. Sur le conseil de son nouveau Directeur, il se consacra au soulagement des prisonniers.

Souvent, aveuglés par la haine, ceux-ci ne faisaient pas plus de cas des bons égards que des mauvais traitements, et s'obstinaient dans une révoltante ingratitude. Pendant trois ans, Jean se constitua leur serviteur, leur consolateur, leur apôtre.

HUMILIATIONS ET ÉPREUVES

Ce héros de la charité chrétienne entra ensuite à l'hôpital de Notre-Dame du Remède. Il soignait les malades et allait quêter pour eux.

Dans ce même temps, un misérable repris de justice, couvert d'habits d'ermite pour mieux

Le bienheureux Jean guérit un possédé du diable.

tromper la bonne foi des habitants, s'était mis à parcourir les rues de Xérès, allant de porte en porte et recueillant d'abondantes aumônes, qu'il avait soin de garder pour lui. Il fut reconnut pour ce qu'il était et pendu. Cet événement fit grand bruit.

Dès lors, lorsqu'on vit notre Bienheureux, sous des habits presque semblables, implorant lui aussi la charité des fidèles, beaucoup se défièrent de lui, le traitèrent d'hypocrite et de voleur, le menaçant du même sort que son soi-disant prédécesseur.

Bien souvent, dans le cours de ses quêtes pour les pauvres, le Saint reçut plus de mauvais traitements que d'aumônes. Quelle bonne fortune pour son humilité et son amour de la souffrance ! Aussi ne se découragea-t-il point. Au reste, Notre-Seigneur daigna lui apparaître de nouveau : « Jean, lui dit-il, ne t'attriste pas à cause des tentations et de la méchanceté des hommes. Considère tout ce que j'ai fait pour toi et tu verras que ce n'est pas merveille qu'un ami souffre pour son ami, à qui il doit tant. Sois certain que je t'aime et méprise le reste. »

Vaincu de ce côté, le démon recourut à une autre manœuvre. Il excita contre le serviteur de Dieu, la jalousie des administrateurs de l'hôpital. Les exemples du Saint étaient la condamnation de leur lâcheté et de leur avarice, ils le chassèrent. Ce fut une grande affliction pour les malades, mais Jean Grandé ne perdit rien de sa patience et de sa sérénité.

En 1574, un nouveau gouverneur vint à Xérès, On s'empressa de calomnier auprès de lui le bon serviteur de Dieu et des pauvres. Aussi la première fois que le gouverneur le vit traverser une place de la ville, il se tourna vers ceux qui l'entouraient : « Voyez, dit-il, cet imposteur, il mériterait d'être roué de coups. »

Le bienheureux Jean reçu au ciel par la Sainte Vierge, saint Jean l'Evangéliste, saint Augustin et saint Jean de Dieu.

Les amis du Saint l'engageaient à quitter la ville. Jean répondit : « Le gouverneur peut me faire rouer de coups, et il aura mille fois raison, car personne ne le mérite mieux que moi. Mais Dieu me veut ici, et la crainte d'un homme ne me fera pas désobéir à sa sainte volonté. » Peu après, le gouverneur étant tombé dans une grave maladie, Jean le guérit par un miracle : vengeance digne d'un saint.

JEAN GRANDÉ IMITE SAINT JEAN DE DIEU

Deux nobles habitants de Xérès lui offrirent une maison pour en faire un hôpital. Aidé de quelques compagnons que ses exemples avaient attirés sous sa conduite, le Bienheureux s'y établit bientôt au chevet des infirmes. Il était debout deux ou trois heures avant le lever du soleil. Après l'Oraison, il descendait à l'infirmerie pour visiter les malades, faire les lits, nettoyer les salles. Tout en s'occupant ainsi, il savait distribuer à tous quelques paroles de consolation ou d'encouragement.

Dès le début, le Saint avait senti le besoin de se faire agréger à quelque Ordre dont la règle pût diriger sa conduite ainsi que celle de ses compagnons. Il choisit l'Ordre de Saint-Jean de Dieu, spécialement destiné à secourir les infirmes. Il fit son noviciat à Séville et prononça les quatre vœux d'obéissance, de pauvreté, de chasteté et du service des malades, selon la Règle de saint Augustin.

Cependant le soin des infirmes ne l'absorbait pas uniquement. Le Bienheureux s'occupait aussi des pauvres de la ville. Il en nourrissait chaque jour des multitudes. Il en recevait plusieurs dans une salle à part, leur lavait les pieds et les servait à table avec respect. C'est qu'il voyait dans les pauvres le Maître qui a daigné nous dire : « Ce que vous faites au moindre d'eux, c'est à moi que vous le faites. »

Il procurait une dot aux jeunes filles en danger de se perdre et leur facilitait ainsi un établissement convenable.

Il réunissait les petits mendiants et après leur avoir donné des friandises qu'il tenait en réserve pour eux, il leur enseignait le catéchisme.

Aucune misère ne lui échappait.

Il fallait d'immenses ressources pour suffire à toutes ces largesses, mais le Bienheureux comptait sur Dieu, qui lui dit un jour dans une vision : « Jean, ne te décourage pas, rien ne te manquera pour tes pauvres, je les prends à ma charge. »

Le bon Maître le lui prouva bien en l'année 1579. Les pluies trop abondantes avaient inondé les récoltes. Il y eut une affreuse disette dans toute la contrée. Plus que jamais les pauvres affluèrent à l'hôpital de Notre-Dame de la Chandeleur, c'est ainsi qu'on nommait celui de notre Bienheureux. Ses religieux effrayés se demandaient en vain comment ils arriveraient à nourrir tant de monde. Mais la foi de leur Père en la divine Providence était le meilleur des trésors. Fr. Jean mettait cette multitude sur trois lignes, puis traversait les rangs, avec des corbeilles remplies d'un pain blanc, dont il distribuait à chacun suivant ses besoins. La modeste provision ne s'épuisait jamais qu'avec le nombre des malheureux.

NOUVELLES PERSÉCUTIONS — JÉSUS-CHRIST SOUTIENT ET GLORIFIE SON SERVITEUR

En 1592, l'archevêque de Séville, admirant les merveilles de charité opérées par le saint homme, l'appela près de lui. L'entretien qu'il eut avec le serviteur de Dieu augmenta l'estime qu'il avait conçue pour lui, et il le nomma administrateur général de tous les hôpitaux de Xérès. La plupart de ces établissements de bienfaisance étaient dirigés par des laïques mercenaires, qui coûtaient fort cher et administraient fort mal. L'Archevêque voulait remédier à cet abus. En vain, Jean Grandé prétexta son insuffisance et son incapacité, le prélat maintint sa décision, et le Père des pauvres revint se mettre à l'œuvre.

Dès son arrivée, les administrateurs évincés soulevèrent contre lui une véritable tempête; on le traita d'intrigant et d'hypocrite, on l'accusa d'injustice contre les administrateurs et leurs familles; il ne pouvait plus sortir dans les rues sans être menacé et insulté. Un de ses religieux même se révolta contre lui; mais il ne tarda pas à reconnaître sa faute et demanda pardon à son bienheureux Père.

Un jour que Jean se plaignait amoureusement à Jésus-Christ dans sa prière, le divin Maître lui apparut et lui dit : « J'ai été attaché à la croix par mes propres amis, par ceux mêmes que je venais racheter de mon sang, et tu t'étonnes de souffrir pour moi de si petites persécutions ? » Jean baissa la tête et continua à répondre aux calomnies par de nouveaux bienfaits.

Cependant Dieu intervint manifestement en sa faveur : les deux hommes les plus acharnés contre lui moururent subitement. Jean se voyait de plus en plus favorisé du don des miracles et du don de prophétie. Si parfois, succombant aux fatigues, il était empêché par la maladie de descendre à l'église, saint Augustin, en qui il avait une dévotion spéciale, venait lui apporter la sainte Communion. Le pain sorti de ses mains devenait l'instrument de guérisons nombreuses. Deux dames lui reprochaient un jour, avec autant de dureté que d'injustice, de mal soigner un malade; Jean, qui n'avait pas le moyen de mieux le traiter, recourt à Dieu, et dans un élan de foi, il dit à l'infirme : « Au nom de Jésus et de sa Très Sainte Mère, lève-toi ! » Et le malade se lève guéri.

Quand l'*Invincible Armada*, cette fameuse flotte envoyée par Philippe II contre la cruelle Elisabeth d'Angleterre, périt dans la tempête à la veille des triomphes qu'on en espérait, Jean, du fond de l'Espagne, connut par révélation ce désastre, au moment même où il s'accomplissait sur les côtes d'Angleterre.

DERNIERS ACTES DE DÉVOUEMENT — LE MARTYR DE LA CHARITÉ

En 1599, une sécheresse menaçait Xérès de la disette. Le Bienheureux implorait la Sainte Vierge pour le peuple, lorsqu'il entra en extase. Quand il eut repris ses sens, ses disciples vinrent lui dire que la pluie commençait à tomber : « Je le sais, dit-il, je le sais : Dieu m'a fait voir beaucoup d'eau et de grain, mais lui seul sait qui le mangera. » En effet, une peste terrible vint bientôt fondre sur l'Espagne, et dès le commencement de l'année suivante le fléau envahit Xérès. Ses ravages furent effrayants; le nombre des victimes monta jusqu'à trois cents par jour. Toute la ville était consternée. Fr. Jean et ses disciples se dévouaient nuit et jour au service des pestiférés avec une ardeur qui n'avait d'égale que la fureur du fléau. Le Bienheureux savait que son dévouement lui coûterait la vie : il annonça à ses fils toutes les circonstances de sa mort sous la forme d'une parabole qu'ils ne comprirent que plus tard.

Le 26 mai, le Bienheureux se trouvait au chevet des malades, lorsqu'à son tour il fut frappé. C'était la mort au champ d'honneur. La maladie fit de rapides progrès et, le 3 juin de l'an 1600, le Bienheureux reçut les derniers sacrements. Ce jour-là, la peste sembla redoubler de fureur. L'effroi était à son comble; les religieux même y cédèrent et abandonnèrent leur Père mourant. Mais, délaissé de tous, il fut sans doute assisté par les anges, et son âme s'envola vers le ciel, au milieu de leurs divins concerts.

Quatre portefaix tirèrent son corps avec un croc et l'enterrèrent au milieu de la cour. — Mais à partir de ce jour le fléau s'arrêta, comme le Saint l'avait prédit. La confiance et la reconnaissance reprirent leurs droits; le corps du martyr de la charité, tiré de son tombeau provisoire, fut enseveli en grande pompe dans l'église de l'hôpital. Après avoir constaté les miracles obtenus par son intercession, Pie IX a inscrit Jean Grandé au catalogue des Bienheureux, le 13 novembre 1853.

SAINT MORAND

PRIEUR D'ALTKIRCH ET PATRON DES VIGNERONS (XII[e] SIÈCLE)

Fête le 3 juin.

Victoire de saint Morand sur le démon. — Un père désolé invoque le secours du saint pour la vie de sa fille qu'un chariot vient d'écraser.

COMMENT ON ATTIRE LES BÉNÉDICTIONS DE DIEU SUR UN BERCEAU — PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT MORAND

Saint Morand, une des gloires de l'Ordre de Cluny, naquit en Allemagne, près de Worms, de parents aussi pieux que nobles et riches.

Ceux-ci, voulant appeler de bonne heure sur leur enfant les bénédictions de Dieu, se hâtèrent, dès qu'il eut atteint l'âge de raison, de l'offrir au Seigneur comme un nouveau Samuel.

Ils suppliaient le Très-Haut de leur faire connaître sa volonté, et, comme leur prière sortait d'un cœur pur et d'une volonté droite, la réponse du ciel ne se fit pas attendre. Obéissant à une invitation intérieure, ils se rendirent à Worms, et frappèrent à la porte du monastère de cette ville, dont le sanctuaire se trouvait érigé sous le vocable de la Très Sainte Vierge. Les religieux accueillirent avec joie le jeune enfant que la Providence leur envoyait; peut-être avaient-ils

quelque pressentiment des hautes destinées que Dieu lui réservait.

Au comble de leurs vœux, le père et la mère de saint Morand voulurent témoigner leur reconnaissance au monastère en le dotant de revenus considérables; puis, ils s'en retournèrent dans leur demeure. La pensée du don qu'ils venaient de faire à Dieu remplissait leur cœur d'une joie qui adoucissait l'amertume de la séparation.

Un sacrifice si généreux et si complet ne pouvait rester sans récompense. Dieu jeta sur le jeune élu du sanctuaire des regards de miséricorde et de bonté. Comme un arbuste récemment planté, mais dont la sève vigoureuse promet une abondante récolte de fruits, nous dit un vieux biographe, Morand grandissait à l'ombre du cloître.

Il fut vite initié à l'étude des Saintes Lettres, puis à celle des arts libéraux. L'Esprit-Saint, en effet, est le meilleur des maîtres, et, sous sa conduite, les progrès sont rapides. Morand se montrait plein de respect pour les vieillards, il ne cherchait pas à briller au milieu de ses compagnons, mais volontiers, il prenait la dernière place. On le voyait toujours joyeux et plein d'entrain, sans qu'il soit jamais dissipé. Cette vertu précoce ne tarda pas à être remarquée, et quand Morand eut atteint l'âge canonique, à l'unanimité il fut jugé digne de recevoir l'honneur et la dignité du sacerdoce.

LE PÈLERIN DE COMPOSTELLE

Morand avait compris la grandeur du prêtre de Jésus-Christ et les devoirs qui lui incombent, aussi son élévation au sacerdoce fut-elle pour lui le point de départ d'une ferveur nouvelle et d'un progrès plus rapide dans le chemin de la perfection. Il brûlait du désir de travailler au salut des âmes et à l'extension du règne de Jésus-Christ.

Pour attirer les bénédictions du ciel sur son sacerdoce, il demanda et obtint la permission d'aller en pèlerinage au tombeau de saint Jacques en Galice. Ayant donc pris avec lui quelques compagnons de route, il partit pour l'Espagne.

Sur le chemin de Compostelle, le pèlerin qui vient d'Alsace rencontre un bourg placé dans un site charmant au sein d'une campagne d'une fertilité remarquable. C'est Cluny, le berceau d'un Ordre monastique qui, au commencement du XII^e^ siècle, était dans toute sa splendeur. Il était alors gouverné par saint Hugues le Pieux, l'ami des papes et le conseiller des rois.

Les pèlerins ne pouvaient passer outre sans aller recevoir la bénédiction du saint abbé et s'édifier au contact des vertus que pratiquaient les religieux de Cluny. Ils vinrent donc se prosterner devant les reliques des saints apôtres Pierre et Paul, patrons du monastère, et furent accueillis avec joie par saint Hugues, qui les combla de révenances et d'attentions. Après quelques jours de repos, ils quittèrent l'abbaye et reprirent le chemin de Compostelle.

Cette visite à Cluny avait laissé dans l'âme de Morand une impression profonde. Il lui semblait avoir découvert un coin du ciel, et déjà il rêvait de consacrer toute sa vie au service de Dieu dans le silence et la paix du cloître. La méditation ne fit que fortifier cette généreuse résolution.

Les pieux pèlerins arrivèrent heureusement à Compostelle. Nous ne savons presque rien des particularités de ce long pèlerinage, mais il est permis de croire que l'apôtre saint Jacques leur accorda des grâces abondantes et précieuses en récompense de leur ferveur.

Le retour s'effectua rapidement, saint Morand avait hâte de se placer sous la houlette de saint Hugues. Il déclara à ses compagnons la résolution qu'il avait prise de quitter les livrées du monde pour revêtir l'habit des serviteurs de Jésus-Christ, et, tandis qu'ils poursuivaient leur route jusqu'au terme du voyage, lui s'arrêta à Cluny, où les religieux, prévenus et connaissant déjà le trésor que Dieu leur envoyait, l'accueillirent à bras ouverts.

Saint Morand ne tarda pas à justifier l'estime que les religieux, ses frères, avaient conçue de lui. Il devint bientôt leur modèle à tous. On le voyait toujours empressé à mortifier son corps par les veilles et la pénitence, afin de soumettre à l'esprit la chair toujours prompte à se révolter. Il obéissait avec exactitude, et, par son oraison continuelle, il mettait les démons en fuite. Quand sa charité perspicace voyait le découragement s'emparer de l'âme d'un religieux, il s'empressait de le fortifier de ses conseils et de ses prières. Un mot de ses lèvres suffisait pour calmer les petites dissensions qui peuvent se glisser dans les communautés les plus ferventes.

OU DIEU TIRE LA LUMIÈRE DE DESSOUS LE BOISSEAU

Par l'exercice continuel de ces vertus, en peu de temps Morand était devenu un religieux accompli. Déjà la renommée de sa sainteté avait franchi les limites de l'abbaye.

Un personnage, prieur d'un monastère de l'Auvergne, étant venu passer quelques jours à Cluny, exprima le désir d'emmener le Saint, avec lui afin que ses religieux pussent s'édifier des exemples de cette vie pénitente. Saint Hugues crut devoir céder à ce juste désir et Morand partit pour l'Auvergne.

Son passage dans cette contrée fut une bénédiction. De toutes parts, on accourait pour le voir et l'entendre : Dieu multipliait les prodiges par ses mains. L'historien qui a écrit la vie du Saint affirme la vérité de ces miracles sans entrer dans les détails. Il se hâte d'arriver à la partie la plus importante de cette vie, alors que Morand, dans tout l'éclat de sa sainteté, fut appelé par Dieu à développer en Alsace l'Ordre florissant de Cluny.

FONDATION DU MONASTÈRE D'ALTKIRCH

Les C^tes^ de Ferrette possédaient depuis longtemps, dans leurs domaines, en Alsace, une église dédiée au saint martyr Christophe : c'est de cette *vieille église* que la ville d'Altkirch avait tiré son origine et son nom.

Au commencement du XII^e^ siècle, le C^te^ Frédéric, héritier de la noblesse et de la piété de ses aïeux, résolut, dans sa dévotion au saint martyr, de restaurer son église, de l'embellir et de la doter de revenus. Il cherchait aussi des religieux fervents, à qui il pût confier ce prieuré; son choix s'arrêta sur les moines de Cluny, dont toutes les bouches chrétiennes proclamaient alors les vertus. D'ailleurs, leur vénérable abbé, saint Hugues, était particulièrement connu en Alsace, et les populations de ce pays n'avaient pas oublié un voyage qu'il avait fait bien des années auparavant. Le C^te^ Frédéric avait entendu raconter par son propre aïeul comment le Saint s'était arrêté au château d'Altkirch et avait dissipé d'un simple signe de croix un épouvantable orage qui menaçait de désoler la contrée.

Le comte offrit donc au saint Abbé l'église de Saint-Christophe avec ses revenus, afin d'y établir un prieuré sous la dépendance de l'abbaye

de Cluny. Saint Hugues accepta avec bonheur et s'empressa d'envoyer six de ses religieux, choisis parmi les plus vertueux et les plus éprouvés, afin de prendre possession du monastère et d'y faire fleurir les plus magnifiques vertus. Il mit à leur tête un prieur du nom de Constance, homme aussi remarquable par sa sainteté que par sa prudence consommée.

Munis de la bénédiction de leur père, les six religieux vinrent s'établir au milieu du champ nouveau que l'obéissance leur donnait à défricher. Le bienheureux Hugues n'avait pas compté en vain sur leur dévouement.

Malheureusement une difficulté insurmontable les arrêta et entrava l'ardeur de leur zèle : tous étaient complètement étrangers à la langue tudesque, et leur ministère, dont on attendait tant de fruit, se trouvait paralysé, de sorte qu'ils étaient incapables de rendre à la population de ces pays les services que semblait promettre leur éminente sainteté.

D'AUVERGNE EN ALSACE

Le prieur Constance comprit vite quel était son devoir en de pareilles conjonctures. Il revient à Cluny confier son embarras à saint Hugues; il lui expose la nécessité d'un religieux parfaitement exercé dans la langue tudesque et, en même temps, pour appuyer sa demande, il présente des lettres du noble C^te^ Frédéric.

Le saint abbé reconnut la justesse de ces demandes et s'empressa d'y faire droit. Il se souvint que Morand connaissait la langue allemande et, sur-le-champ, il députa Constance pour prier le saint apôtre de revenir à Cluny.

Les biographes de saint Morand rapportent que la sévérité de ses mortifications et ses continuels travaux d'apostolat avaient complètement changé son extérieur durant son séjour en Auvergne. Son corps était très amaigri; il avait les cheveux blancs comme la neige, mais un air de douceur et de modestie surnaturelle était répandu sur sa personne, et, en le regardant, on croyait voir un ange du Seigneur.

Quand saint Hugues apprit son arrivée, il alla à sa rencontre et le tint longtemps embrassé, il l'aurait volontiers gardé toujours auprès de lui si l'intérêt des âmes ne l'eût forcé à s'en séparer. Après ces effusions de tendresse, Morand s'agenouilla aux pieds de son bienheureux Père et reçut sa bénédiction. Puis il partit pour le nouveau champ que le père de famille lui donnait à cultiver; son zèle était toujours brûlant et la vieillesse n'avait pu refroidir son ardeur.

Le C^te^ Frédéric de Ferrette connaissait déjà les vertus de l'apôtre que la Providence lui envoyait. A l'arrivée de l'homme de Dieu, il se prosterna à ses pieds avec la plus profonde vénération; il lui promit son appui dans l'œuvre de son apostolat, lui demandant en retour le secours de ses saintes prières.

L'exercice des plus sublimes vertus était depuis longtemps familier à saint Morand. Il était d'une excessive bonté envers tous, toujours égal à lui-même. Ses enseignements étaient remplis de prudence autant que de savoir et d'éloquence. Toutes ces qualités si précieuses étaient encore rehaussées par l'affabilité la plus exquise.

LE POUVOIR DE LA SAINTETÉ

A cette époque, l'Alsace, comme nombre d'autres provinces, avait beaucoup souffert des troubles politiques. La piété et la ferveur se refroidissaient; les superstitions et les pratiques les plus absurdes remplaçaient dans les âmes la foi qui s'en allait de plus en plus.

Saint Morand mit en œuvre tous les moyens que son zèle lui suggérait. Comme un digne apôtre du Christ, il se faisait tout à tous afin de gagner des âmes à Dieu.

On le voyait partout annonçant la parole céleste, convertissant les âmes, leur distribuant le pain de la doctrine, ramenant des sentiers du vice les pécheurs les plus endurcis; à sa voix, la foi endormie se réveillait dans les âmes, et les cœurs, qui depuis longtemps ne savaient plus battre que pour les choses temporelles et périssables, étaient de nouveau embrasés du feu de la divine charité.

Dieu donnait à sa parole une merveilleuse fécondité, mesurée à l'intensité du zèle qu'il déployait dans l'œuvre de l'apostolat. Les chaleurs brûlantes de l'été, les neiges de la mauvaise saison, la pluie, le vent, les tempêtes n'étaient point un obstacle pour son ardeur; la maladie ne parvenait jamais à le vaincre. Le Seigneur se plut parfois à lui adoucir les peines et les fatigues qu'il endurait sans compter pour son service et pour la glorification de son nom.

Un jour, il revenait seul d'une de ses courses apostoliques et il regagnait son monastère afin de consacrer à la prière les moments de relâche que ses travaux lui donnaient. Tout à coup, un violent orage éclate, le tonnerre gronde, la pluie tombe à torrents. Le saint vieillard jette les yeux autour de lui sur la campagne; pas une chaumière, pas un abri. Pourtant il avise à quelque distance un rocher; il se dirige vers cet endroit et tâche de se protéger comme il peut contre la pluie. Soudain, la pierre cède, s'enfonce et lui offre un miraculeux abri jusqu'à ce que l'orage se soit calmé. La piété des fidèles éleva en cet endroit une petite chapelle, et les personnes tourmentées de maux de tête vinrent souvent y implorer leur guérison, et jamais elle ne se sont retirées sans expérimenter par elles-mêmes combien est grand le pouvoir de saint Morand.

Le don des miracles, plus encore que dans ses missions en Auvergne, venait appuyer sa parole et donner plus de prestige à sa sainteté.

Mais ce qui ajoutait un poids bien plus grand à ses prédications, c'était sa tendre piété envers la Reine des apôtres; dans cette dévotion était enfermé le principal secret de la fécondité de sa prédication.

DÉVOTION DE SAINT MORAND A NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

En effet, saint Morand ne manquait pas un seul jour de recommander à Marie les âmes dont il avait la garde, et cette tendre dévotion qu'il manifestait pour la Mère de Dieu, il cherchait de toutes ses forces à la propager parmi les fidèles. Bientôt la ferveur et la piété refleurirent en Alsace. Les anciens sanctuaires de Marie virent les pèlerins accourir en foule, de nouvelles églises consacrées à la Sainte Vierge surgirent de tous côtés, et l'Alsace entière la prit pour Reine et pour Mère.

Il y avait déjà à cette époque, non loin d'Altkirch, à Gildwiller, un sanctuaire dédié à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Au dire d'une tradition très digne de foi, la hauteur boisée qui domine Gildwiller avait servi primitivement aux assemblées druidiques et les prêtres Gaulois avaient, comme à Chartres, consacré ce lieu *à la Vierge qui devait enfanter*. Les premiers apôtres de l'Alsace respectèrent une dévotion si vénérable,

et établirent à Gildwiller un sanctuaire et un pèlerinage en l'honneur de la Vierge-Mère.

Saint Morand, lui aussi, avait contracté la pieuse habitude de venir tous les vendredis s'agenouiller dans ce sanctuaire et prier avec ferveur la Madone des Douleurs. La méditation des souffrances indicibles par lesquelles Marie a coopéré à l'œuvre de notre rédemption était pour son cœur une consolation bien douce et un puissant secours, au milieu des travaux et des fatigues d'un laborieux apostolat.

JALOUSIE DU DÉMON

L'ennemi de toute sainteté ne pouvait voir sans dépit les fruits de salut qu'opérait le zèle de saint Morand. Impuissant à le faire tomber dans ses filets, il voulut se venger d'une autre manière, et, chaque nuit, il venait par tous les moyens troubler son repos. Le Saint ne se déconcertait point et admirait la bonté de Dieu qui sait défendre ses amis et les protéger contre tous les assauts.

Un soir, un malheureux infirme frappe à la porte du monastère et demande l'hospitalité. Son corps était tout couvert de plaies hideuses. Il n'en fallait pas davantage pour que le saint prieur le prît dans sa propre cellule. Au milieu de la nuit, cet homme entend un bruit épouvantable et voit un monstre horrible s'approcher du Saint. Morand reconnaît vite le démon; sans s'émouvoir, il lève la main, trace le signe de la croix et la bête infernale s'évanouit en fumée.

Une autre fois, le feu prend au monastère; quand Morand s'aperçoit de l'incendie, les flammes tourbillonnent déjà autour de sa cellule. Alors encore on vit la puissance du signe de la croix. A peine Morand l'a-t-il tracé de sa main que l'incendie s'arrête tout d'un coup; en un clin d'œil les flammes sont étouffées, comme si des torrents de pluie les avaient soudain inondées.

COMMENT DIEU VENGE LES DROITS DE LA JUSTICE

Nous avons vu avec quelle joie le C^te^ Fréderic de Ferrette avait reçu saint Morand et s'était engagé à protéger le monastère. Il semblait que rien n'aurait pu le détacher de ses promesses. Cependant, on rencontre parfois dans la vie des hommes des changements étranges dont on chercherait en vain l'explication.

Le C^te^ Frédéric sembla un jour vouloir démentir toutes les marques de bienveillance dont il avait jusqu'alors entouré le monastère et le vertueux prieur. En effet, il réclame de l'un des fermiers du couvent un impôt onéreux et injuste. Comme le fermier ne trouve pas dans ses ressources la somme suffisante pour satisfaire aux exigences du comte, celui-ci, irrité, le jette en prison. Morand est profondément affligé d'une pareille violence; mais Frédéric irrité ferme l'oreille à toutes les supplications comme à toutes les raisons et demeure inflexible.

La vengeance divine eut son heure. Le comte est frappé de paralysie et son visage affreusement défiguré par la maladie.

Réduit à ce triste état, le malheureux pense à saint Morand; il l'appelle et le supplie de le guérir. Le Saint le regarde d'un œil sévère : « Je m'étonne, lui dit-il, que vous osiez implorer mon secours. Mais vous êtes vous-même la cause de votre mal par votre injustice et votre iniquité! Si vous ne rendez la liberté à cet homme que vous détenez injustement, je vous le prédis, vous serez frappé de peines encore plus sévères. »

Le comte, terrifié, reconnaît sa faute. Il met aussitôt le fermier en liberté et promet même de le dispenser désormais de toute redevance; il demande en retour au Saint de lui rendre la santé. Morand, satisfait de la promesse, pose la main sur la tête de Frédéric, et le guérit.

MORT DE SAINT MORAND — SES MIRACLES

Saint Morand, durant sa vie, se fit remarquer par son pouvoir contre les démons et dans la guérison de maladies innombrables.

La mort n'interrompit point ses miracles et n'affaiblit point son pouvoir. L'église du monastère, qui possédait son tombeau, devint le théâtre de prodiges sans nombre.

Le démon craignait encore ses reliques, comme le prouve la guérison d'un possédé qui s'endormit auprès du tombeau, et vit dans un songe Morand réduire l'esprit du mal à l'impuissance.

Aucune maladie ne résistait à son pouvoir. Il serait impossible de dire combien de résurrections il opéra. Une multitude d'enfants morts en naissant recouvrèrent la vie par son intercession.

Une jeune fille, en jouant et en courant, se précipita sous les roues d'un lourd chariot. On la releva sanglante et inanimée. Les spectateurs et les témoins de cette catastrophe maudissaient le conducteur du chariot. Le père de la victime, mieux inspiré, recommande sa fille à saint Morand et demande avec instance au Saint de faire éclater sa puissance. Cette prière fervente et confiante plut au Saint, et la jeune fille ne tarda pas à revenir à la vie.

Une fois pourtant, saint Morand sembla avoir perdu son pouvoir sur les maladies. Une noble et pieuse famille était attristée par la gravité de l'état d'un de ses membres; on attendait à chaque instant la mort d'une jeune fille qui allait être enlevée dans la fleur de l'âge. Des personnes amies se rendaient à Altkirch; les parents les chargèrent d'aller intercéder pour la jeune fille au tombeau de saint Morand. C'est en vain; la malade meurt au bout de quelques jours. Jadis le Sauveur était resté sourd, lui aussi, à la prière de Marthe et de Madeleine; il avait laissé mourir Lazare, mais c'était pour manifester la gloire de son Père. Il en fut de même en cette occasion. Les parents désolés ne se laissèrent pas abattre par ce malheur. Ils vinrent eux-mêmes en pèlerinage à Altkirch et supplièrent saint Morand d'exaucer leur prière. Quand ils rentrèrent à la maison, leur enfant se précipita, pleine de vie, dans leurs bras.

SAINT MORAND, PATRON DES VIGNERONS

Des tableaux placés dans plusieurs églises d'Alsace représentaient saint Morand comme le patron des vignerons. L'histoire ne rapporte point à la suite de quelles circonstances, à cause de quels prodiges nouveaux ce titre lui fut décerné. C'est un fait néanmoins que bien souvent les laboureurs et tous ceux qui travaillent la terre ont éprouvé la protection de ce saint patron.

En l'année 1731, d'épouvantables orages causèrent de grands dégâts en haute Alsace. Toutes les communes voisines d'Altkirch se mirent sous la protection de la Sainte Vierge et de saint Morand et leurs champs furent préservés.

Toutes ces faveurs justifient amplement le culte tout spécial dont saint Morand est entouré par les populations qu'il a évangélisées et ramenées à la vie chrétienne.

SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO

FONDATEUR DES CLERCS RÉGULIERS MINEURS

Fête le 4 juin.

Portrait de saint François Caracciolo.

C'est toujours au moment où l'Eglise semble plus près de succomber que le Seigneur fait éclater davantage sa puissance immortelle. Le XVI^e^ siècle paraissait devoir l'anéantir à force de ruines et de défections, et voilà qu'au contraire elle étonne le monde par une vie et une fécondité merveilleuses.

Des prodiges de sainteté avaient déjà signalé ce siècle qui, sur son déclin, vit briller d'un éclat particulier le bienheureux François Caracciolo, fondateur des Clercs Réguliers Mineurs.

La maison des Caraccioli était une des plus illustres du royaume de Naples, mais son plus beau titre de gloire est d'avoir donné à l'Eglise un grand saint.

François naquit le 13 novembre 1563; il porta d'abord le nom d'Ascanio.

ENFANCE — PREMIÈRE JEUNESSE

Une tendre dévotion envers la Sainte Vierge et une étonnante application à rechercher toutes les occasions de se mortifier laissèrent prévoir de bonne heure les hautes destinées de cet enfant.

Ascagne ne connaissait point les amusements frivoles si ordinaires au jeune âge; il trouvait son plaisir à réciter de longues prières, et, parmi ses dévotions, l'office de la Sainte Vierge et le rosaire avaient la première place.

Sa compassion pour les pauvres avait surtout quelque chose de touchant; il trouvait mille expédients pour arriver à multiplier ses aumônes, et il fallait sans cesse veiller à réprimer les pieux excès de charité qui le portaient à se retrancher même le nécessaire pour augmenter la part de ses chers protégés.

On remarquait encore en cet enfant prédestiné un soin jaloux de maintenir dans tout son éclat la beauté et la fraîcheur de l'innocence dont le baptême avait orné son âme. Pour mieux dominer sa chair, il l'affaiblissait par des privations et des exercices fatigants. Mais son amour de la sainte vertu ne se bornait point là : il s'en faisait l'apôtre auprès de ses petits compagnons et des serviteurs de son père, leur en montrait la beauté et reprenait énergiquement les plus légers manquements sur ce point.

Cependant, Ascagne était arrivé à la jeunesse,

et il ignorait encore la voie que Dieu lui réservait, lorsqu'une terrible maladie vint lui révéler les desseins de la miséricorde divine à son égard.

ÉPREUVES ET VOCATION — PREMIÈRES ŒUVRES

A l'âge de vingt-deux ans, il se vit atteint d'une lèpre horrible qui, en peu de jours, lui ravit forces, jeunesse et beauté. Il comprit alors la vanité de ces biens tant estimés du monde et qui passent si vite : puis, se tournant vers Dieu, il jura de consacrer à son service le reste de sa vie s'il lui rendait la santé. C'était là tout ce que Dieu attendait de lui en l'éprouvant ainsi, et à peine eut-il fait ce vœu que le mal disparut sans laisser de traces.

Le jeune Ascagne reconnut la main divine à ces marques certaines, il ne voulut point différer d'un jour l'accomplissement de sa promesse. Après avoir institué héritiers de ses biens les pauvres de ses domaines, il se rendit à Naples pour y étudier la théologie.

Grâce à sa piété extraordinaire et à sa vive intelligence, le saint jeune homme fut jugé digne d'être ordonné prêtre au bout de deux ans. Il porta à l'autel la pureté d'un ange, il en descendit avec l'ardeur d'un séraphin. Dans sa soif de se dépenser pour son Dieu et pour le salut des pécheurs, il se préoccupa de se donner aussitôt aux bonnes œuvres. Il y avait alors à Naples une confrérie, dite des Pénitents Blancs, où l'on s'occupait de secourir et d'évangéliser les pauvres et d'assister les criminels condamnés au gibet; le jeune apôtre s'y enrôla. C'est dans cet humble mais laborieux ministère qu'Ascagne consacra les prémices de ce zèle ardent qui devait s'accroître sans cesse dans son âme et former le cachet distinctif de toute sa vie.

Mais ce n'était là qu'un acheminement vers quelque chose qui répondît mieux aux inspirations de cette âme généreuse; et, après quelques années d'une préparation secrète, Dieu allait ouvrir à son ardeur apostolique des horizons immenses.

APPEL MERVEILLEUX DE DIEU — VIE RELIGIEUSE
RÈGLE, BUT ET PREMIERS TRAVAUX

Un jour, le jeune prêtre priait dans l'oratoire de la confrérie, quand on lui remit de la part de don Fabrizio Caracciolo, son parent, un billet portant ces mots : « A don Ascanio Caracciolo. » C'était bien à lui qu'on s'adressait, il ouvrit la lettre et vit qu'on l'invitait à se rendre chez don Fabrizio, pour se concerter avec un noble Génois, nommé Adorno, sur la fondation d'un nouvel Ordre religieux.

Don Ascanio, frappé de cet appel providentiel, y reconnaît tout de suite la main de Dieu et se rend à l'instant chez son parent. Il y trouve, en effet, don Fabrizio et Adorno, se jette à leurs pieds et s'offre à les servir dans leur pieux dessein.

Ceux-ci, à la vue du jeune prêtre, sont étrangement surpris; ils avaient adressé la lettre à un autre membre de la famille des Caracciolo, qui portait aussi le nom d'Ascanio. La méprise est bientôt expliquée, mais, voyant dans cette erreur même une manifestation de la volonté de Dieu, ils le remercièrent de les avoir ainsi réunis.

Nos saints amis se retirèrent ensuite dans un couvent de Camaldules pour y mûrir leur projet dans la prière, le silence et la pénitence, et y préparer en même temps les règles du nouvel Institut.

Le but d'Adorno était d'établir une Compagnie de Clercs Réguliers. Ils convinrent d'unir la vie contemplative et la vie active; l'une servirait à leur propre sanctification; par l'autre, ils procureraient le salut du prochain. Ils voulaient surtout rendre plus féconde leur action sur les âmes en se ménageant dans la contemplation un foyer toujours incandescent où ils puiseraient, avec le feu sacré, la flamme céleste de la vérité qu'ils communiqueraient ensuite aux autres.

Aux trois vœux ordinaires, ils en ajoutèrent un quatrième : celui de n'accepter jamais aucune dignité dans l'Eglise, à moins d'un ordre formel du Pape.

Pour que la pénitence ne cessât point d'attirer les bénédictions de Dieu sur leurs œuvres et d'apaiser sa colère, les Frères, à tour de rôle, devaient chaque jour, l'un jeûner au pain et à l'eau, l'autre prendre la discipline, un troisième porter le cilice. Les religieux devaient aussi se relever d'heure en heure auprès du Très Saint-Sacrement, afin que l'adoration fût perpétuelle. C'était le cœur brûlant de don Ascanio qui avait demandé pour son Dieu ces témoignages d'amour.

Après cette retraite préparatoire, les saints fondateurs revinrent à Naples, où d'autres compagnons s'offrirent bientôt à eux. Lorsqu'ils se virent au nombre de douze, ils ne voulurent point aller plus loin avant d'avoir obtenu l'approbation du Siège Apostolique. Adorno et don Ascanio furent chargés d'aller mettre aux pieds du Pape l'institution naissante.

Les deux Saints, en vrais pauvres de Jésus-Christ, partirent pour Naples à pied, sans aucune ressource, mendiant sur le chemin le pain et l'abri de chaque jour.

A Rome, cependant, les parents et les amis des deux familles, qui y occupaient un rang distingué, préparaient aux humbles voyageurs une réception en rapport avec leur naissance illustre. Mais les serviteurs de Dieu, prévoyant ce dessein, firent un long détour, entrèrent dans Rome par une porte opposée et allèrent demander l'hospitalité à un couvent de Capucins. Ils y furent reçus avec tous les pauvres qui se présentaient chaque soir à la porte du monastère. Don Ascanio eut pour compagnon de table et de lit un lépreux qu'il pansa avec grand soin, nettoyant et baisant ses plaies.

Le lendemain, les pieux pèlerins commencèrent la visite des sanctuaires vénérés de la Ville Sainte afin de mettre l'œuvre nouvelle sous la protection de tant de saints illustres, qui font la gloire de l'heureuse Rome. Chaque jour ils allaient recevoir le pain de la charité à la porte des couvents ou des hôpitaux. C'est là, mêlés aux autres pauvres, que leurs parents les trouvèrent enfin. Ceux-ci voulurent leur donner une hospitalité digne de leur condition, mais ces vrais imitateurs de Jésus-Christ pauvre n'en acceptèrent que le seul service d'être introduits auprès du Souverain Pontife.

Sixte-Quint dirigeait alors la barque de Pierre. Il accueillit avec bonté les deux amis et remarqua surtout le savoir et la sagesse du jeune Ascagne, âgé seulement alors de vingt-cinq ans.

Cependant, le sceau de la contradiction manquait encore à l'œuvre naissante, Dieu prit soin de l'en marquer fortement. La Commission chargée d'examiner cette affaire repoussa unanimement l'idée d'approuver un nouvel Ordre de religieux.

En face de cette opposition toute-puissante, les humbles pèlerins ne perdirent point courage : forts, d'ailleurs, du sentiment intime qui leur assurait que Dieu était pour eux, sans vouloir

recourir aux moyens humains, ils attendirent patiemment, dans le silence et la prière, que Dieu manifestât lui-même sa volonté. Au bout de deux mois de cette lutte pacifique, les cardinaux, contre toute prévision, examinèrent à nouveau l'œuvre condamnée, la trouvèrent excellente et obtinrent du Pape une bulle qui érigeait l'Ordre, sous le titre de Clercs Réguliers Mineurs. Sixte-Quint, ancien Frère Mineur de saint François d'Assise, avait voulu ajouter ce dernier titre, afin de bien faire voir l'affection qui unissait désormais ces deux familles dans son cœur.

Après ces heureuses négociations, les saints fondateurs reprirent en hâte le chemin de Naples. Ils y trouvèrent le nombre de leurs Frères considérablement augmenté: leur modeste maison était désormais trop étroite pour recevoir tous ceux qui désiraient entrer dans l'Ordre; ils durent quêter un autre asile, on leur céda une église de la ville avec un vaste bâtiment pour résidence. Ce fut là qu'ils prononcèrent leurs premiers vœux, en 1589, et c'est alors qu'Ascagne changea son nom contre celui de François, par amour pour le séraphin d'Assise.

Une fois bien établis, François et Adorno pensèrent à se rendre en Espagne, afin d'y développer leur Institut : ils voulaient en cela réaliser un vœu que leur avait exprimé le Saint-Père, lors de son séjour à Rome.

Toujours jaloux d'imiter de plus près la pauvreté des apôtres, ils firent ce long voyage à pied. A Madrid, cependant, il rencontrèrent une telle opposition à la cour qu'ils durent reprendre promptement le chemin de l'Italie. Mais, avant de quitter l'Espagne, Dieu voulut les consoler des refus qu'ils y avaient essuyés, en leur révélant les grandes destinées de leur Ordre dans ce pays.

Ils entraient dans la ville de Valence, quand un ermite étranger, en grande vénération dans la contrée, les aborda avec respect et leur parla du but de leur voyage comme s'il en eût connu les moindres circonstances. La surprise des serviteurs de Dieu fut grande, car ils n'avaient encore confié à personne l'issue de leur mission. Leur étonnement redoubla quand, prenant à part saint François, cet homme lui dit : « Gardez-vous bien de vous décourager dans la poursuite de votre entreprise, car sachez que votre Congrégation est appelée à faire un grand bien dans toute l'Espagne : elle ne tardera point à prendre de magnifiques développements, et c'est vous-même qui en serez nommé le premier Supérieur général. »

Ces paroles remplirent de consolation et d'espérance les cœurs de François et de son compagnon : ils prirent congé de l'homme de Dieu en se recommandant à ses prières.

Sur le point de s'embarquer sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Italie, saint François réunit matelots et passagers aux pieds d'une Madone vénérée, dans un petit sanctuaire sur le bord de la mer, et les exhorta à se mettre sous la protection de Celle qui est si justement appelée l'Etoile la mer, parce que de grands dangers les attendaient durant la traversée. En effet, trois jours après le départ, le vaisseau fut assailli par une tempête si violente qu'il ne resta bientôt plus nul espoir d'échapper à une mort imminente. Au milieu des lamentations générales, François et Adorno conservèrent seuls le calme que donne toujours une confiance inébranlable en la divine Providence. Ils faisaient réciter des prières, rassuraient, encourageaient, consolaient tout le monde : et, de fait, le navire, après avoir été longtemps le jouet des vents et des flots, aborda heureusement à une plage inconnue et déserte.

On attribua une protection si visible de Dieu aux prières des saints passagers et on leur prodigua des témoignages de vénération et de reconnaissance. Pour échapper à des démonstrations qui les humiliaient, les pieux serviteurs de Dieu descendirent à terre : une vaste forêt s'étendait sur le rivage, ils s'y enfoncèrent pour prier. Vaincus par la fatigue, ils ne tardèrent point à s'endormir, et, quand ils se réveillèrent, ils s'égarèrent en voulant regagner le navire. Pendant quatre jours ils errèrent dans cette forêt immense sans trouver la moindre nourriture; à bout de force, ils supplièrent le Seigneur de leur venir en aide : au même instant, ils aperçurent au pied d'un arbre une chèvre, et tout auprès un pain noir. Ils prirent le pain, trayèrent le lait de la chèvre, et réconfortés par ce frugal repas, ils reprirent leur marche. Ils atteignirent bientôt la lisière de la forêt et virent la mer à leurs pieds.

Quelques pêcheurs raccommodaient leurs filets sur la plage. Ils les interrogèrent. Ces hommes leur apprirent qu'ils se trouvaient dans les Etats de Gênes : un vaisseau était justement en partance pour Naples dans le port voisin. Nos deux Saints demandèrent à y être reçus; on les accueillit avec empressement, et ils arrivèrent à Naples beaucoup plus tôt qu'ils n'auraient pu le faire par les voies ordinaires. Or, François, en quittant l'Espagne, avait prié le Seigneur de les réunir à leurs Frères le plus vite possible, et il avait été exaucé.

FRANÇOIS MIS A LA TÊTE DE L'ORDRE — NOUVELLE ARDEUR DANS LE CHEMIN DE LA PERFECTION — TRAVAUX DU SAINT — SA MORT

Jusqu'ici, l'humble François, malgré la puissante influence qu'il avait exercée sur le nouvel Institut depuis sa fondation, ne s'était considéré que comme un simple instrument entre les mains d'Adorno, qu'il appelait son supérieur et son père. C'était lui cependant que Dieu avait choisi pour être le véritable père et le principal organisateur de l'Ordre. Il en fut averti presque aussitôt après son retour à Naples. En cette même année 1591, Adorno, usé par ses travaux, était appelé prématurément à recevoir la récompense qu'il avait méritée. Sa mort plaçait François à la tête de l'œuvre à peine née. Elu à l'unanimité Supérieur général, il accepta cette charge en tremblant, mais bien décidé à s'y donner tout entier.

Plus libre, en quelque sorte, de satisfaire le zèle qui le dévorait, il multiplia ses travaux, ses pénitences et ses oraisons. Trois fois la semaine il jeûnait au pain et à l'eau, portait habituellement le cilice, s'imposait chaque jour la discipline et passait ses nuits en partie à étudier, en partie aux pieds du Saint-Sacrement. Quand le sommeil le pressait trop, c'était souvent sur les marches de l'autel qu'il prenait un repos qui ne durait, d'ailleurs, jamais plus de trois ou quatre heures.

Il ne pouvait détacher son esprit de la pensée de Jésus crucifié: il consacrait chaque jour un temps considérable à contempler la douloureuse passion de son bien-aimé Sauveur. Enfin, son amour de la pauvreté était tel qu'il refusait constamment les habits neufs qu'on voulait lui faire porter; il les échangeait contre ceux déjà usés des simples Frères.

Cependant, le désir d'obéir aux intentions manifestées par le Souverain Pontife, souhaitant de voir le nouvel Ordre se développer en Espagne, l'assurance, d'ailleurs, qui lui avait été donnée que c'était la volonté du Seigneur, déterminèrent le Bienheureux à tenter une nouvelle démarche dans ce pays. Cette fois, Philippe II accueillit avec bienveillance les propositions du Saint, et une maison fut fondée à Madrid sous le patronage du cardinal Quiroga.

Les débuts furent pénibles, la maison était petite et pauvre, mais la grâce de Dieu y était abondante ; aussi le bien opéré fut-il immense, les pécheurs se convertissaient en foule.

Ces succès étaient trop beaux pour qu'ils ne fussent point traversés par quelques difficultés. Le démon indisposa contre le nouvel établissement un puissant seigneur qui insinua au Conseil royal de Castille qu'après avoir été refusée une fois, l'autorisation accordée par le cardinal Quiroga était un empiétement sur les droits du Conseil.

Cette suggestion diabolique fut une étincelle qui alluma un incendie terrible. Le Conseil royal ordonna de fermer immédiatement la maison et fixa un délai de dix jours aux religieux pour quitter l'Espagne.

Dans ces tristes conjonctures, le Saint eut recours à ses armes favorites : la prière et la pénitence. Il obtint du roi une prorogation de quinze jours, puis d'un mois : cependant, le Conseil tint bon et déclara qu'il ferait, au besoin, reconduire les religieux étrangers à la frontière sur des charrettes comme des malfaiteurs.

Cette fois, personne n'osa plus intercéder. Le Saint courut au palais royal pour se jeter lui-même aux pieds du monarque : Notre-Seigneur avait disposé favorablement le cœur du souverain ; l'autorisation fut accordée. Au retour, comme François était brisé de fatigue, un jeune homme lui offrit son cheval et disparut après l'avoir déposé à la porte du couvent.

Cette fondation assurée, le Saint revint en Italie.

L'année suivante, il fut réélu supérieur pour trois ans, mais, se jugeant incapable de porter vaillamment un si lourd fardeau, il obtint du Pape, à force d'instances, d'être élu pour une année seulement; ce temps écoulé, la maison de Naples s'empressa de le retenir encore en le nommant maître des novices.

A Madrid, pourtant, les haines n'étaient point éteintes : on semait partout les calomnies les plus infâmes contre les Clercs Mineurs. Les vexations en vinrent à un tel point que la justice s'en émut et les auteurs furent condamnés à une peine ignominieuse. Dans une affaire aussi grave, on jugea la présence du Bienheureux nécessaire.

François reparut à Madrid; sa première démarche fut d'aller se jeter aux pieds du roi et lui demander la grâce des coupables. Il se rendit ensuite chez celui de ses ennemis qui se montrait le plus hostile aux religieux. Cet homme ne put résister à l'ascendant d'une telle sainteté, il demanda pardon au Bienheureux et en devint le meilleur ami et le plus ardent défenseur.

Les prodiges de conversion et les miracles opérés par le bienheureux François, pendant ce dernier séjour à Madrid, sont innombrables. On le surnomma le *Prédicateur de l'amour divin*, tant ses discours étaient enflammés du feu divin qui dévorait son cœur.

Mais un trait d'humilité le peindra mieux. Il avait coutume, en passant devant une image de la Sainte Vierge, de la saluer par un *Ave Maria;* or, une fois, emporté par la véhémence de son amour, il éleva la voix pour saluer sa bonne Mère, dans un temps où la règle commandait le silence. Le supérieur l'entendit et, sortant de sa cellule : « Père, lui dit-il, vous oubliez que la règle nous défend de parler en ce moment. » Le Saint reçut à genoux la réprimande de son supérieur : il resta plus d'une heure dans cette attitude d'humilité et il fallut que le supérieur lui envoyât dire de se relever.

Après quelques années de séjour en Espagne, François revint en Italie où il acheva d'affermir l'Ordre par l'admirable exemple de ses vertus.

Mais son œuvre était achevée : en 1607, le bienheureux demanda la permission de se renfermer dans le silence et la retraite afin de se préparer à bien mourir. Il supplia ses fils de lui donner, pour y passer le reste de sa vie, un réduit obscur et bas sous un escalier, dans la maison de Naples. C'est là qu'on vint plus d'une fois, de la part du pape Paul V, lui offrir la mitre et la crosse; mais, à toutes les sollicitations qui lui étaient faites, il répondit : « Ne voyez-vous point que je n'ai plus que peu de jours à passer sur la terre; pourquoi voulez-vous troubler ces derniers instants? Je vois la mort venir à grands pas, laissez-moi me préparer à bien la recevoir. »

Le bienheureux Père s'arracha cependant à ses chères préoccupations pour se dévouer encore au bien de ses enfants. Une fondation importante à Agnone réclamait les secours de sa sagesse, il s'y rendit en mai 1608. Il voulut profiter de ce voyage pour visiter Lorette et vénérer la sainte Maison où s'était accompli le grand mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu. Il passa une nuit en prière dans ce lieu béni, appelant la protection de Marie sur son Ordre. Or, comme il priait avec ferveur, il se vit tout à coup environné d'une grande lumière; son premier et cher compagnon, Adorno, lui apparut tout resplendissant de gloire et revêtu du saint habit de l'Ordre : « Bien-aimé frère, lui dit-il, Marie m'envoie vous assurer que votre prière est exaucée, elle veut bien être elle-même la Mère et la Protectrice de notre petite famille, et, de plus, elle vous avertit de vous disposer à me suivre sous peu dans la gloire. »

Le Saint continua son voyage, mais, en arrivant à Agnone, il répétait sans cesse avec de vifs transports de joie : « Voici le lieu de mon repos pour jamais. » Ses fils en étaient étonnés, ils ne comprenaient point le sens de ses paroles, car leur bienheureux Père se portait à merveille.

Cependant, le premier jour de juin, il se sentit atteint d'une fièvre, légère d'abord, mais qui devint bientôt assez ardente pour l'obliger à garder le lit. Il comprit que c'était l'heure marquée par Marie.

Il ne cessait de répéter : « O paradis! ô paradis! » Et il se soulevait sur sa couche comme pour s'élever vers le ciel.

La veille de la fête du Saint-Sacrement, fête qu'il avait tant aimée, il reçut avec une ferveur angélique le Corps de son Sauveur pour la dernière fois; prenant ensuite son crucifix d'une main, une image de Marie de l'autre, il passa les dernières heures de sa vie dans une douce contemplation. Enfin, vers le soir, il s'écria : « Allons, mon âme, allons! — Et où voulez-vous aller, Père? lui demandait-on. — Au ciel! au ciel! » répondait-il d'un ton joyeux. Son âme ardente s'envola vers ce séjour bienheureux, dans l'effort qu'il fit pour se soulever. C'était le 4 juin 1608. Il n'avait que quarante-quatre ans.

SAINT BONIFACE

APOTRE DE L'ALLEMAGNE

Fête le 5 juin.

MARTYRE DE SAINT BONIFACE

Cette gravure, de Sadeler, l'un des maîtres les plus estimés de l'école flamande, représente plusieurs épisodes qui résument la vie du Saint.

Au fond du tableau on aperçoit les navires qui enlèvent à l'Angleterre l'apôtre de l'Allemagne. Ce sont les débuts de la Mission.

Au second plan, des évêques sont rassemblés sous une grande tente et délibèrent autour du Saint. On sait que le grand missionnaire, en sa qualité de légat du Saint-Siège, a convoqué et présidé plusieurs Conciles provinciaux.

Enfin, au premier plan, la scène du martyre est dépeinte dans toute son horreur. Les meurtriers sont en train d'accomplir leur œuvre, et Boniface, frappé à mort, jette un dernier regard vers le Ciel. Sa crosse et le livre des Pères, qu'il lisait au moment de l'attaque, sont tombés de ses mains défaillantes et gisent à ses pieds sur le sol.

En l'année 718, un moine anglo-saxon se présentait à l'audience du pape Grégoire II. S'agenouillant aux pieds du Souverain Pontife, l'étranger tirait de son manteau une lettre de l'évêque Daniel, de Winchester, et, la remettant au Vicaire du Christ, il le suppliait d'écouter sa requête.

L'humble moine, qui, sans être annoncé, se présentait avec tant de confiance devant Grégoire II, portait le nom de Winfrid. Né à Kirton, dans le royaume de Wessex, il avait reçu, dès sa plus tendre enfance, des marques éclatantes de prédestination. Le Saint avait à peine atteint l'âge de raison, lorsqu'à la suite d'une mission que des moines étaient venus prêcher dans sa ville natale, il conçut le dessein de se donner complètement à Dieu et d'embrasser la vie monastique. Le père de Winfrid, jugeant d'après les règles de la prudence humaine, traita cette généreuse détermination de caprice d'enfant, et refusa de le laisser partir pour le couvent. Mais on ne résiste pas impunément à la volonté du ciel, et une maladie subite, qui le mit en quelques jours aux portes du tombeau, déjoua ces calculs trop égoïstes. Le malade comprit ce terrible mais salutaire avertissement, et, cessant de mettre obstacle à la vocation de son fils, il le fit entrer au monastère d'Excester. Le petit novice, que Dieu arrachait au monde d'une manière si extraordinaire, avait à peine sept ans.

Winfrid se montra digne des grâces de choix dont il avait été l'objet, et on le vit bientôt, joignant l'application la plus constante à la piété la plus vive, se livrer avec ardeur à l'étude des lettres sacrées. Ses progrès rapides attirèrent sur lui l'attention générale et, plus tard, le disciple, devenu maître à son tour, fut contraint d'accepter la chaire de théologie à l'abbaye de Nuchtel, où il venait de terminer ses études. La réputation du jeune professeur ne tarda pas à se répandre dans la Grande-Bretagne. De tous côtés, les élèves accouraient, et les rois eux-mêmes ne croyaient pas déroger à leur dignité, en le prenant pour arbitre et en lui demandant des conseils.

Le monde souriait au jeune religieux qui s'était dérobé si tôt à l'importunité de ses sollicitudes. Mais Winfrid, inébranlable comme au premier jour, non seulement ne songeait à tirer aucun parti de la confiance que lui témoignaient les puissants, mais encore refusait les dignités ecclésiastiques et, redoublant d'austérités, se donnait plus que jamais à la prière et à la contemplation. L'homme de Dieu avait, en effet, conçu un grand dessein; tournant ses regards vers les contrées encore païennes de la Germanie, il avait senti s'allumer en son cœur un zèle ardent pour la conversion des infidèles, et le célèbre professeur n'aspirait plus qu'à devenir l'apôtre de l'Allemagne.

Ses vœux purent enfin se réaliser. Dès l'année 718, Winfrid, après avoir demandé la bénédiction de son supérieur, quittait le monastère de Nuchtel et allait rejoindre à Utrecht saint Willibrord qui évangélisait les Frisons. Mais, bientôt, les persécutions du vieux roi Radbod le chassèrent du pays. Attristé, mais non découragé par ce premier insuccès, le missionnaire revint au couvent de Nuchtel où on le reçut avec des transports d'allégresse.

Il n'y demeura pas longtemps. A la mort de l'abbé Wibbert, les moines, espérant le retenir au milieu d'eux, lui conférèrent d'une voix unanime la dignité abbatiale. L'humble religieux n'accepta pas cet honneur, et, reprenant le bâton de pèlerin, il dit adieu à ses Frères, et quitta pour toujours l'Angleterre.

Cette fois, l'homme de Dieu ne dirigea pas sa course vers les plages de la Germanie; avant de commencer sa seconde mission, il allait prendre les ordres du Souverain Pontife et demander au tombeau du prince des Apôtres les grâces de l'apostolat.

Tel était le solliciteur qui se présentait devant Grégoire II. Le pape l'accueillit avec bonté et, après s'être assuré de son dévouement, de sa piété, de sa science, il lui conféra les pouvoirs apostoliques.

Parti de Rome à la fin de mai 719, Winfrid traversa la Lombardie, la Bavière, la Thuringe. Selon les instructions du Saint-Siège, il observait les contrées qu'il traversait, et, pour nous servir d'une expression de l'hagiographe, il était semblable à l'abeille qui voltige autour des fleurs du jardin avant de se reposer sur le calice qu'elle a choisi. Poursuivant sa marche, il vint auprès de saint Willibrord reprendre les travaux interrompus, et, pendant trois ans, il se signala par son zèle à déraciner les superstitions païennes, à instruire les néophytes, à élever des églises en l'honneur de Jésus-Christ. Saint Willibrord, heureux de trouver un apôtre digne de continuer son œuvre, voulut conférer l'épiscopat à son jeune compagnon. Winfrid écouta sans mot dire cette proposition qui effrayait sa modestie; mais, la nuit suivante, il se dérobait aux honneurs qui s'obstinaient à le poursuivre et, seul, il prenait le chemin de la Thuringe. Le fugitif s'arrêta au monastère de Palatiolum. Comme il interprétait devant la communauté le passage qu'on venait de lire pendant le repas, un jeune homme de quinze ans se leva tout à coup et déclara qu'il voulait partager les travaux et les fatigues du missionnaire. Le premier compagnon que Dieu envoyait à son serviteur était de race royale, et portait le nom de Grégoire. Il devait se montrer digne de compter au nombre des disciples d'un Saint.

Suivi de ce compagnon, Winfrid arriva enfin en Thuringe. La situation était déplorable. Les chrétientés que saint Killien avait laissées florissantes avaient été ravagées par les barbares qui dominaient en maîtres dans cette partie de l'Allemagne. Privés de tout secours spirituel, les chrétiens oubliaient peu à peu les promesses de leur baptême et beaucoup d'entre eux n'hésitaient pas à sacrifier aux idoles. Malgré toutes les difficultés, en quelques mois, le missionnaire transforma le pays. Les païens quittaient leurs huttes de branchages et accouraient en foule entendre ses paroles, et ceux qui avaient été baptisés, raffermis dans la foi, renonçaient au culte des idoles, et reprenaient les pratiques de la vie chrétienne.

Ces magnifiques résultats ne furent pas obtenus sans labeurs. En présence de la grossièreté germanique qui résistait obstinément à ses efforts, le missionnaire se laissait parfois aller au découragement et à une morne tristesse. Dans ces moments d'angoisse, il s'épanchait tout entier dans les lettres qu'il écrivait à l'évêque de Winchester: « C'est l'habitude des hommes, disait-il, lorsqu'il leur arrive quelque chose de triste et de pénible, de chercher une consolation près de ceux dont l'amitié, la sagesse et l'appui inspirent le plus de confiance. C'est pourquoi j'expose à votre paternité les angoisses de mon âme fatiguée. »

Les larmes versées pour la cause du Christ ne demeurent pas infécondes: celles de Winfrid

firent fructifier la semence qu'il s'efforçait de jeter parmi ces populations délaissées, et bientôt, des monastères s'élevaient comme par enchantement au milieu des forêts de la Thuringe, pendant que le missionnaire, pénétrant au cœur même de la Hesse, convertissait des milliers d'infidèles. Une si abondante moisson imposait de nouveaux devoirs à l'ouvrier évangélique qui prit le parti d'envoyer à Rome un délégué, afin de rendre compte au Pape des progrès de la foi et de lui demander ses instructions.

Grégoire II ne se contenta pas de ce message. Il donna à Winfrid l'ordre de se rendre sur-le-champ à Rome, et il le reçut dans la basilique vaticane, devant la Confession de Saint-Pierre. Enfin, le jour de saint André, 30 novembre 725, il conférait au missionnaire la consécration épiscopale, lui donnait, en outre, une juridiction sans limites sur toutes les églises de la Germanie et changeait le nom de Winfrid, qu'il avait porté jusqu'alors, en celui de Boniface. Ce nom glorieux donné par le Pape était la louange la plus éclatante des bonnes œuvres que le missionnaire n'avait cessé d'opérer. Dans sa sollicitude paternelle, le Souverain Pontife ne voulut point le laisser partir sans lui donner des lettres de recommandation pour Charles Martel, dont le nom redouté par toute l'Europe inspirait le respect aux peuplades les plus sauvages de la Thuringe et de la Saxe.

Charles Martel ne trahit point la confiance que lui témoignait saint Grégoire II. Il accueillit l'évêque avec honneur et, dans un acte public qu'il scella de son anneau, il enjoignit à tous les comtes, ducs et palatins, de respecter et de faire respecter celui que Charles prenait sous sa sauvegarde. La France, en prêtant son appui au missionnaire, coopérait donc d'une manière officielle à l'évangélisation de l'Allemagne, et saint Boniface a déclaré que, sans la protection de la France, il n'aurait pu réussir dans sa mission. Mais, à cette époque, elle était chrétienne, et sa puissance incontestée faisait trembler les Barbares au delà du Rhin.

Un jour, comme le Saint prêchait dans le bourg de Geismar, on vint lui dire qu'il y avait aux environs un arbre gigantesque, qui, sous le nom de chêne de Thor, était l'objet d'un culte superstitieux. A cette nouvelle, l'homme de Dieu se leva et marcha vers l'idole redoutée. Les païens le suivirent, et bientôt, la population en armes se pressa autour de la fausse divinité, prête à tirer une éclatante vengeance des audacieux qui songeaient à l'outrager. Le Saint, avec les clercs et les quelques serviteurs qui l'accompagnaient, se trouva entouré par la foule menaçante; il n'y avait d'autre alternative que la fuite ou la mort. Boniface n'hésita pas cependant, et sur son ordre, on frappa le chêne avec une cognée. Un cri de fureur s'éleva aussitôt, et le peuple allait se porter aux dernières violences, lorsque, soudain, il recula, saisi d'épouvante. L'arbre, ployé par une force invisible, faisait entendre d'horribles craquements et, tombant aux pieds de l'évêque, se brisait en quatre tronçons. A la vue de ce prodige, les païens s'inclinèrent avec respect devant l'homme dont la puissance surpassait celle de leur dieu, et tous demandèrent le baptême. Le Christ avait vaincu. Pour célébrer cette victoire, Boniface fit élever, avec le bois de l'arbre abattu, un oratoire en l'honneur du prince des Apôtres. Saint Pierre prenait possession de la contrée, et bientôt de nombreuses églises s'élevaient à côté de la chapelle qu'on lui avait dédiée.

Les ouvriers n'étaient pas assez nombreux en présence d'une si abondante moisson. Boniface adressa un appel à ses compatriotes, et, de tous les points de la Grande-Bretagne, accoururent de nouveaux missionnaires.

La plus féconde méthode d'apostolat de ce grand missionnaire bénédictin était de fonder des couvents, qui devenaient des centres de mission, d'éducation, d'exemple et de prière; en un mot, de vrais foyers de civilisation. C'est dans ce but qu'il fonda la célèbre abbaye de Fulda, qui fut pour l'Allemagne ce que le Mont Cassin était pour l'Italie.

Les femmes elles-mêmes accoururent des cloîtres d'Angleterre prendre leur part de travaux apostoliques. De saintes religieuses, Chunigilde, Thécla, Walburge, Lioba, venaient s'établir au milieu de ces populations encore barbares et ces douces servantes du Christ parvenaient à fléchir le caractère indompté des farouches Germaines. Travaillant dans la prière et le silence, elles exercèrent une grande influence sur les peuplades à demi-sauvages au milieu desquelles elles vivaient. Leur présence était nécessaire, à ce moment où la civilisation germanique commençait à éclore, car, selon la belle expression de M. Ozanam, la Providence a placé des femmes auprès de tous les berceaux.

Ces exemples ne suffisaient pas toujours à maintenir la ferveur et la foi parmi les néophytes. Mettant à profit le manque de prêtres et l'ignorance des nouveaux convertis, des serfs, échappés des manoirs de leurs maîtres, n'hésitaient pas, pour se couvrir des immunités ecclésiastiques, à prendre l'habit et la tonsure des clercs, et sous ces vêtements empruntés, étalaient partout le scandale, portaient partout la démoralisation. Beaucoup de ces moines sans mission n'avaient pas renoncé aux superstitions du paganisme et, mêlant ensemble tous les dogmes et tous les rites, ils offraient des victimes au dieu Thor avant de conférer le baptême. Un imposteur, Hildebert, parcourait les campagnes en montrant aux multitudes des lettres que Jésus-Christ lui envoyait, disait-il, par l'entremise des anges, et il ne craignait pas de distribuer ses propres reliques, à prix d'argent. Les foules, séduites par ces ministres du démon, qui se présentaient à elles comme les ministres du Christ, n'écoutaient plus la voix de leurs pasteurs légitimes; elles abandonnaient les églises et se livraient aux pratiques les plus abominables, sous le masque de la religion. Il fallait à tout prix mettre un terme à ces parodies sacrilèges, et c'est dans ce dessein que Boniface se rendit à Rome en 738.

Le pape Grégoire III venait de monter sur le trône pontifical. Il accueillit avec bonté l'apôtre de l'Allemagne, lui conféra des pouvoirs nouveaux à l'effet d'instituer des sièges épiscopaux et de mettre la dernière main à l'organisation ecclésiastique dans ces contrées; enfin, il le nomma légat du Saint-Siège. Avant son départ; il lui adjoignit un moine anglais du Mont Cassin, qui portait le nom de Willibaud; Willibaud devait suivre le Saint dans toutes ses pérégrinations apostoliques, et c'est lui qui, le premier, nous a donné l'histoire de ses travaux.

Muni des lettres pontificales, Boniface se rendit d'abord en Bavière. Son premier soin fut de convoquer un synode et de créer à côté de l'évêché de Passau ceux de Salzbourg, Freisingen et Ratisbonne. La Bavière se trouva donc canoni-

quement placée sous une juridiction régulière et bientôt, grâce à la vigilance des pontifes, les rangs du sacerdoce se resserrèrent, et l'on parvint enfin à chasser les loups ravisseurs qui, trop longtemps, avaient abusé le troupeau en prenant la houlette du pasteur.

SAINT BONIFACE ET LA FRANCE

Le grand missionnaire rendit le même service à la France du Nord. De graves désordres s'étaient glissés à la faveur des guerres civiles et des dissensions politiques, et Charles Martel les avait trop favorisés. Boniface, nommé par le Pape saint Zacharie, archevêque de Mayence, légat du Pape en Allemagne et en France, convoqua plusieurs Conciles et rétablit la discipline ecclésiastique suivant les instructions du Souverain Pontife.

Il était loyalement aidé dans cette grande œuvre par les fils de Charles Martel, Carloman et Pépin.

Carloman, élevé au milieu des camps, était demeuré jusque-là, dit le chroniqueur, bien étranger aux choses de la religion. Il se transforma sous l'action du Saint, et devint lui aussi un apôtre. Toujours prêt à soutenir les droits de l'Eglise, il n'usait de son pouvoir que pour faire respecter les lois canoniques, fonder des monastères et peupler l'Allemagne de missionnaires. Dieu récompensa par des grâces signalées le prince qui s'était voué à son service. Renonçant aux honneurs de la terre, Carloman prit l'habit monastique, se retira au Mont Cassin, et mérita lui aussi d'être compté au nombre des saints. La famille bénédictine célèbre sa fête le 17 août.

Ce grand sacrifice de Carloman prépara la grandeur terrestre de sa famille. Son départ laissait son frère, Pépin le Bref, seul maître réel du pouvoir. Il restait bien un roi de la famille de Clovis, mais son autorité, purement nominale, était nulle. La France avait besoin d'un vaillant défenseur contre les Saxons du Nord et les Sarrasins du Midi; on résolut de donner à Pépin le titre de roi. Mais on avait promis obéissance au descendant de Clovis, devenu incapable.

Que faire? On s'adressa au souverain guide des consciences, au Vicaire de Jésus-Christ. « Est-il permis, dirent les Francs, de donner le titre de roi à celui qui en a déjà toute l'autorité? — Cela est permis, répondit le Pape. » Et Pépin le Bref devint roi.

Heureux les peuples qui, au lieu de se déchirer dans les guerres civiles et les dissensions politiques, prennent le Pape pour juge, pacificateur et arbitre!

Le sacre du nouveau roi eut lieu à Soissons. En sa qualité de légat du Saint-Siège, Boniface reçut le serment de Pépin, versa l'huile sainte sur sa tête et le présenta au peuple qui, par trois fois, poussa l'acclamation: *Vivat rex in æternum!*

La France pacifiée voyait le sacerdoce et la royauté se donner la main et préparer par leur union le règne de Charlemagne. L'Allemagne évangélisée avait reçu, avec le droit canonique, l'organisation ecclésiastique, et il n'y avait plus à craindre de conflit de juridiction. Le Saint avait rempli sa mission. Il pensa qu'il pouvait reprendre ses courses apostoliques à travers les nations infidèles.

Mais, avant d'entreprendre ce pénible voyage, il voulut régler les affaires de son diocèse, et celles de ses suffragants. Il plaça sur le siège de Mayence, son disciple Lul, et dans une lettre touchante, il supplia Pépin le Bref d'accorder sa protection à l'immense troupeau dont il avait été à la fois l'apôtre et le pasteur. Puis, accompagné de quelques clercs, il se dirigea vers la Frise.

Mais l'Eglise triomphante enviait ce héros de l'Eglise militante, à qui Dieu ne réservait plus qu'un combat.

Le 5 juin 755, le pavillon de l'archevêque avait été dressé au bord de la Burda. Tout était disposé pour le sacrifice et l'on attendait la multitude des néophytes convoquée afin de recevoir l'imposition des mains. Au lever du soleil, une foule nombreuse parut à l'horizon; ce n'était point celle que l'on attendait. Attirées par l'espoir du pillage, les peuplades païennes tentaient contre l'évêque et sa suite un hardi coup de main. Les serviteurs coururent aux armes, mais, au premier tumulte de l'attaque, l'homme de Dieu, entouré des clercs, sortit de sa tente: « Cessez ce combat, mes enfants, s'écria-t-il, voici venue l'heure de la délivrance. Soyez forts dans le Seigneur; il sauvera vos âmes. » Et s'avançant au-devant des Barbares, il se présenta à eux comme la victime résignée. Obéissant à la voix du pontife, les serviteurs cessent d'opposer une résistance inutile, et, martyrs de la foi, tombent avec leur maître sous les coups des assassins. Les Barbares ne jouirent pas longtemps de leur triomphe. A la première nouvelle de l'attentat, les chrétiens des environs se levèrent en armes, et se jetèrent sur les meurtriers qu'ils exterminèrent. Après le combat, on retrouva le corps de saint Boniface criblé de coups. A ses côtés, était ouvert un livre souillé de sang, tombé de ses mains défaillantes: il contenait l'écrit de saint Ambroise: *Du bienfait de la mort.*

L'Allemagne pleura longtemps son apôtre dont le corps fut successivement déposé à Maëstricht, Mayence, et enfin au monastère de Fulda. La France a le bonheur de posséder une de ses reliques insignes: les dévots de saint Boniface peuvent aller la vénérer à l'église collégiale de Saint-Quentin.

LE BIENHEUREUX FERDINAND DE PORTUGAL,

PRINCE DE PORTUGAL ET GRAND-MAITRE DE L'ORDRE DES CHEVALIERS D'AVIS

Fête le 5 juin.

Portrait du bienheureux Ferdinand.
(D'après une gravure contemporaine.)

UN ACTE DE FOI — SANTÉ CHANCELANTE DU JEUNE FERDINAND

Le bienheureux Ferdinand, cinquième fils de Jean Ier, roi de Portugal, naquit en 1402. Son enfantement causa à sa mère de si violentes douleurs que les médecins désespéraient de la sauver. Ils lui proposèrent une potion dont la vertu accélérerait l'enfantement; mais la reine, qui savait que c'était gravement exposer son enfant, en fut effrayée. « Dieu me garde, dit-elle, de préférer mon salut temporel au salut éternel de mon fils. J'ai confiance dans la vertu de la croix.

Elle se fit donc apporter, de la basilique de Sainte-Croix de Marmelar, une relique du bois sacré. On l'appliqua sur la malade, et, à ce contact, sans plus ressentir aucune douleur, elle mit heureusement au monde, le 29 septembre, fête de saint Michel Archange.

Cependant, le nouveau-né était si chétif qu'on se vit obligé de lui donner aussitôt le baptême, dans la crainte qu'il n'expirât sans recevoir ce

sacrement. Il eut toujours un tempérament très délicat, et, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, fut assailli par de fréquentes et longues maladies.

VERTUS PRÉCOCES

Les souffrances physiques du prince ne portèrent nullement atteinte à la santé de son âme. Sa vie paraissait être plutôt celle d'un ange que celle d'un homme. Il avait pour la virginité un véritable culte. Jamais de ses lèvres ne s'échappait une parole légère ou inconvenante, et personne n'eût osé, en sa présence, être moins réservé que lui.

L'innocence de ses mœurs se reflétait dans son regard, pur, limpide et lumineux comme celui d'un enfant; elle faisait régner dans sa conversation une exquise simplicité qui lui gagnait tous les cœurs.

Pour se garder de tout souffle impur, il veillait, priait, et se montrait pour son corps d'une rigueur excessive; malgré sa faible santé et ses souffrances continuelles, il jeûnait fréquemment, surtout la veille des dimanches et des fêtes, se contentant, ces jours-là, pour toute nourriture, d'un peu de pain et d'eau. Tout ce que son ingénieux amour de la mortification pouvait lui suggérer, il l'entreprenait avec la même ardeur et la même foi.

Sa piété n'était pas moins admirable; il avait dans le palais sa chapelle particulière, splendidement pourvue par ses soins de tous les objets nécessaires au culte. On y célébrait avec pompe les divins offices; la messe y était chantée chaque jour, on y prêchait souvent. Le jeune prince y venait réciter régulièrement les Heures canoniales, pieuse coutume qu'il s'était imposée volontairement, depuis l'âge de quatorze ans.

Portait-on le Saint-Sacrement à quelque malade, il se joignait anssitôt au cortège et accompagnait son Dieu, un cierge à la main, avec grande dévotion. Durant la Semaine Sainte, il suivait attentivement toutes les cérémonies de l'Eglise et eût regardé comme une faute de négliger la moindre d'entre elles. Il avait coutume, en ce temps, de vêtir autant de pauvres qu'il comptait d'années.

Bien qu'il fût de race royale, il était pour tous d'une simplicité charmante : on l'abordait facilement; il ménageait son temps de façon à donner audience à tous ceux qui le désiraient, et recevait avec une égale bienveillance, sans acception de personnes, grands et petits. Digne avec les premiers, il savait descendre à la portée des seconds, se montrer presque familier pour les mettre à l'aise, sans se laisser rebuter par certaines manières peu polies des gens du peuple.

Aussi ce jeune Infant, orné de tous les dons de la nature et de la grâce, était-il universellement estimé et aimé.

FERDINAND GRAND-MAITRE DE L'ORDRE D'AVIS IL REFUSE LA POURPRE CARDINALICE

Tandis qu'il cherchait à cacher ses vertus sous le voile de la modestie, les honneurs vinrent bientôt le trouver. Le grand-maître de l'Ordre des Chevaliers d'Avis étant mort, Edouard, frère de Ferdinand, devenu roi de Portugal, voulut élever son frère à cette haute dignité. L'Infant songea d'abord à fuir en Angleterre pour se soustraire à des honneurs et à des obligations qu'il redoutait. Il finit par accepter, sur les instances de son frère et du Pape. Il fut le vingt-troisième grand-maître de l'Ordre.

Cet Ordre avait été créé pour combattre les Musulmans. A l'époque où nous en sommes, bien affaiblis par les luttes incessantes qu'ils avaient eues à soutenir, ces immortels ennemis du nom chrétien, abusant encore du reste de puissance que leur avaient assuré de récentes conquêtes, s'efforçaient, en écrasant sous leur joug de fer les fidèles du Christ, de remplacer les lois de l'Evangile par les honteux préceptes du Coran.

On sait, à ce propos, quels magnifiques mouvements la foi avait suscités chez les peuples chrétiens. De tous les points de l'Europe catholique avaient surgi des Congrégations d'hommes avides de défendre la cause de Dieu et de mourir pour elle; partout on avait vu se créer des Ordres religieux militaires, chargés de recruter les soldats du Christ.

Ainsi était né l'Ordre des Chevaliers d'Avis. Soumis à la règle de Cîteaux, il prescrivait à ses membres de soutenir par les armes la religion catholique, d'exercer la charité, de garder la continence, de porter un habit de religion qui consistait en un capuce et un petit scapulaire taillé de manière à ne pas les empêcher de combattre.

L'Infant, devenu chef d'une telle milice, promit sans doute en son cœur d'être fidèle jusqu'à la mort à la mission que l'Eglise lui confiait contre les infidèles. La suite montrera s'il a tenu parole.

Il fut plus habile à éluder les honneurs du cardinalat que ceux de la maîtrise de l'Ordre d'Avis. Eugène IV, alors assis sur la chaire de saint Pierre, s'émut au récit de ses vertus, dont la renommée arrivait jusqu'à Rome, et, pour l'en récompenser dignement, lui envoya un légat, chargé de lui présenter la pourpre cardinalice. Ferdinand, toujours humble, fut persistant dans son refus, se déclarant indigne d'un pareil honneur, et ne voulant pas, disait-il, charger sa conscience d'un tel poids.

DIEU LE VEUT! POUR LE CHRIST! — PREMIÈRES SOUFFRANCES D'UN CROISÉ

Lorsqu'en 1437 le roi Edouard de Portugal décréta une expédition contre les Maures d'Afrique, les deux Infants, Henri et Ferdinand, eurent ordre d'en faire partie. L'entreprise était grande et pleine de périls. Il s'agissait d'empêcher les Musulmans de prendre la ville de Tanger qu'ils convoitaient.

Le bienheureux Ferdinand, tandis qu'on achevait les préparatifs de la guerre, s'y disposa, lui, par toutes sortes de bonnes œuvres. Il fit son testament, de façon à ce que toute dette fût rigoureusement acquittée et tout serviteur généreusement doté, répara les torts qu'il croyait avoir causés, fit de larges aumônes, reçut avec ferveur les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et prit la croix.

Il s'embarqua le 22 août 1437. La flotte portugaise quittait Lisbonne avec 7000 hommes, et, après six jours de navigation, abordait heureusement à Ceuta.

La traversée fut très pénible pour l'Infant. Peu s'en était fallu que Ferdinand, tombé malade au moment du départ, ne fût pas au nombre des guerriers. Il dissimula par énergie de caractère les ardeurs de la fièvre qui le dévorait, pour ne déranger en rien le plan de l'expédition. A bord, ses souffrances augmentèrent, et, un moment, l'on craignit pour sa vie.

L'EXPÉDITION DE TANGER

Les deux Infants, Henri et Ferdinand, arrivèrent à la tête de 5000 hommes, sous les murs de Tanger. Malgré le danger évident de se présenter devant une ville aussi fortifiée avec si peu de

monde, ils en entreprirent aussitôt le siège. Il importait, avant toute autre opération, de fixer au camp un emplacement favorable et de le protéger par de fortes palissades. Le Bienheureux fut chargé de l'exécution de ces travaux, et il y déploya, bien qu'il fût encore malade et pût à peine se tenir sur son cheval, une activité vraiment extraordinaire. Il était partout; il excitait, il encourageait les travailleurs de la voix et du geste; lui-même mettait la main à l'œuvre, sans tenir compte de ses souffrances : aussi rentrait-il sous sa tente, dévoré par les ardeurs de la fièvre.

Il n'assista pas au premier assaut des chrétiens, car on lui avait ordonné de demeurer sur les galères; mais, dans la suite, il fut présent à tous les combats.

Dans une rencontre, il eut à soutenir, presque à lui seul, pendant quatre heures, tout l'effort de la lutte. Musulmans et Portugais se battirent avec un égal courage, mais les rangs des assaillants se grossissaient sans cesse par l'arrivée de nouvelles troupes. Les Portugais, trop inférieurs en nombre, jugèrent inutile une plus longue résistance et demandèrent une suspension d'armes pour traiter avec le roi Maure. On leur fit les conditions les plus dures. Ils offrirent de céder le port de Ceuta, pourvu qu'on les laissât librement regagner leurs vaisseaux.

Le roi Maure, certain de sa victoire, croyant déjà tenir le camp portugais, ne voulut rien entendre, et la lutte reprit, plus acharnée que jamais. Les chrétiens se défendirent avec un tel héroïsme, que les Musulmans, désespérant de les vaincre à force ouverte, entamèrent à leur tour des négociations, firent savoir qu'ils étaient prêts à cesser les hostilités aux conditions d'abord proposées, et si, en outre, un des deux princes acceptait de rester comme otage jusqu'à l'entière conclusion de la paix. Ferdinand se constitua lui-même prisonnier, ne doutant pas qu'il n'allât au devant de tous les périls et de la mort. Plusieurs officiers de sa maison voulurent l'accompagner et partager sa prison; parmi eux, se trouvait son secrétaire, dom Alvarès, qui transmit pieusement à la postérité les détails de la vie de son maître et le récit de son long martyre.

OTAGE — MALVERSATIONS

C'était bien, en effet, le martyre qui commençait pour le bienheureux Infant. La flotte portugaise s'éloigna promptement, fatiguée qu'elle était des mille tracasseries auxquelles l'avaient soumise les Maures. Ferdinand resta seul avec ses quelques serviteurs, sans nouvelles de son armée, croyant sur de faux bruits à la mort de son frère Henri, livré ainsi à des tortures morales plus cruelles encore que les douleurs physiques.

Le royal prisonnier espérait que son frère Edouard, roi de Portugal, remettrait sans délai aux Musulmans la ville de Ceuta pour procurer sa délivrance, lorsqu'on le dirigea sur Arzilla, ville située à une trentaine de lieues dans l'intérieur des terres. Les outrages ne lui furent pas ménagés durant le voyage. On fit arrêter le prince et ses compagnons pendant plusieurs heures à la porte d'une ville, où la multitude des païens vint les accabler d'injures et de coups de pierres. Ce fut à grand-peine que le cortège parvint à Arzilla. Les infidèles, se livrant aux transports d'une joie extravagante, n'avaient qu'un regret, celui de ne pas posséder aussi comme prisonnier le prince Henri, pour se venger sur les deux Infants de toutes les défaites essuyées et des milliers de flèches qui, dans cette guerre, avaient percé leurs frères, leurs maris, leurs fils.

Cependant, le roi Edouard ne se crut pas tenu en conscience de rendre Ceuta; les Maures, en dépit de la foi jurée, n'avaient nullement observé les conditions du traité. Il tenta, mais en vain, de racheter au prix de fortes sommes l'Infant prisonnier. Le gouverneur de Tanger déclara qu'il entendait le garder tant qu'on ne lui aurait pas rendu Ceuta, et, comme les Portugais n'y semblaient pas disposés, il fit partir pour Fez Ferdinand et sa suite. Celui-ci était accablé par la maladie qui ne l'avait pas quitté pendant les sept mois de sa captivité à Arzilla. Néanmoins, raconte son secrétaire, il n'omit pas un seul jour la récitation des Heures canoniales, ne cessa de jeûner, de prier, et de pratiquer des œuvres de miséricorde envers les chrétiens prisonniers qu'il trouva dans cette ville. Il en racheta plusieurs, et fit passer aux autres de la nourriture et des vêtements.

L'INFANT PERD TOUT ESPOIR DE DÉLIVRANCE DUR ESCLAVAGE

Le roi de Fez, Lazaraquius, était le plus féroce des princes musulmans. Ferdinand ne l'ignorait pas, et quand il apprit la destination qui le menaçait, il envoya en Portugal une lettre suppliante pour qu'on hâtât sa délivrance et celle des siens.

Mais toutes les démarches échouèrent, et, le roi Edouard étant venu à mourir à quelque temps de là, l'Infant comprit que sa captivité serait longue et peut-être perpétuelle.

Jusqu'ici, on avait eu pour l'illustre Infant certains égards dus à son rang et à sa dignité.

A Fez, sous le cruel Lazaraquius, la captivité deviendra peu à peu l'esclavage à son degré le plus humiliant.

On le retint d'abord cinq mois dans une obscure prison, privé des choses les plus nécessaires à son existence et soumis à toutes sortes de vexations. Quelques chrétiens se trouvaient encore avec lui. Leur consolation était de prier ensemble, de jeûner ensemble, d'assister chaque jour à la messe qu'un prêtre venait leur dire et de communier fréquemment. Ce secours leur manqua bientôt; car les païens firent disparaître furtivement les objets du culte que le prince avait apportés pour la célébration du Saint Sacrifice.

On les dépouilla bientôt de tout ce qu'ils possédaient encore. On fouilla leurs vêtements pour en extraire le peu d'argent qui leur restait. On les chargea tous de lourdes chaînes. L'Infant fut conduit à Lazaraquius, traîné par dix à quinze satellites, qui accéléraient à coups de bâtons sa marche pénible. Dans sa faiblesse, il levait comme il pouvait ses bras chargés d'entraves et, souvent, s'embarrassait les pieds dans ses fers. Ses serviteurs ne pouvaient retenir leurs larmes à la vue de ses souffrances.

Lazaraquius déclara que les Portugais n'ayant pas tenu leurs promesses, il le considérait désormais comme son esclave, et aussitôt, lui faisant mettre en main une pelle et un balai, il l'envoya nettoyer ses écuries. Les jours suivants, on l'employa à cultiver la terre, à porter de l'eau, à rendre mille services à ses compagnons d'infortune soumis au même travail. L'Infant se livra à toutes ces humiliations avec une grande tranquillité d'âme, et si généreusement, que ses serviteurs, d'abord émus de compassion, en furent bientôt consolés et encouragés eux-mêmes à subir patiemment leur esclavage.

Pour le reposer des fatigues du jour, on le

ramenait dans une prison infecte où, séparé de ses compagnons, que remplaçaient deux gardiens musulmans, accablé par la chaleur et dévoré par la vermine, n'ayant d'autre oreiller qu'une botte de foin, il ne pouvait dormir.

La prière était alors son seul soutien, car il ne lui était plus permis, comme auparavant, d'assister à la messe et de recevoir les sacrements.

Ses bourreaux, inaccessibles à la pitié, ayant vu que le prince affectionnait beaucoup ses fidèles officiers, lui enlevèrent une de ses plus douces consolations, en le confinant seul dans un cachot pendant des mois entiers.

BONTÉ DU BIENHEUREUX ENVERS SES OFFICIERS SA CHARITÉ ENVERS SES PERSÉCUTEURS

Rien n'est plus admirable, dans la vie de ce prince livré à tant d'infortunes, que sa sollicitude et sa compassion envers ceux qui, volontairement, s'étaient offerts à partager son exil. Il en oubliait ses propres douleurs.

Un jour de Noël, tous les prisonniers, sauf l'Infant, furent tirés du cachot, et conduits hors de la ville; là, ils durent s'employer à ouvrir un chemin au milieu des rochers; la besogne, déjà si rude, était rendue plus pénible encore par la faiblesse à laquelle le manque de nourriture les avait réduits. Ils avaient en outre à se défendre des opprobres de toute une population qui les accablait d'injures, de pierres et même de soufflets.

Quand ils revinrent près de l'Infant, au soir de cette journée, et qu'il vit leurs mains et leurs pieds ensanglantés, il ne put retenir ses larmes, en s'écriant : « Voici que les justes sont punis pour le pécheur. C'est à cause de moi que vous souffrez ainsi. Pardonnez-le-moi pour l'amour de Dieu. J'ai confiance que le Seigneur vous tiendra compte de toutes vos peines et que vous en serez récompensés au ciel. »

Le prince eût voulu du moins partager leurs travaux, parce que sa présence au milieu d'eux soutenait leur courage. On le lui refusa. « C'est à cause de mes péchés qu'on me refuse cette consolation », dit-il à ses compagnons. Bien des fois il sacrifia pour eux sa maigre part de nourriture, pourtant si nécessaire à son corps exténué, sous prétexte qu'il travaillait moins et qu'ils y avaient beaucoup plus droit que lui.

Cette servitude dura cinq ans. Les mois se succédaient, les années s'écoulaient sans que rien vînt améliorer la situation du prince. Vainement, le Portugal avait fait pour le délivrer démarches sur démarches, offert des sommes considérables, renvoyé des prisonniers de guerre musulmans sans rien exiger.

Après la mort d'Edouard, les quelques pourparlers échangés de loin en loin au sujet du rachat des malheureux captifs n'eurent pas plus de résultat.

Cependant le saint Infant, traité si longtemps comme le plus vil des esclaves, supporta tout avec une patience inaltérable. Jamais l'on ne surprit sur ses lèvres une parole amère à l'adresse des Maures. Loin de là, il les recommandait à Dieu et priait pour leur conversion.

DERNIÈRE MALADIE DU BIENHEUREUX UNE VISION — SON ÉLOGE FUNÈBRE PAR UN PAIEN

Les Maures eux-mêmes s'étonnaient que leur prisonnier, avec une santé si délicate, vécût encore après tant de privations. S'ils l'épargnaient en ne le soumettant pas à des labeurs auxquels il eût bientôt succombé, c'est qu'ils en espéraient toujours une magnifique rançon.

Ils attendirent sans doute trop, car, vers la fin de mai de l'année 1443, la maladie d'entrailles dont le prince souffrait depuis longtemps fit d'effrayants progrès. Il en fut réduit à ne plus pouvoir absorber aucune nourriture. Dans cette extrémité, il sollicita de Lazaraquius un endroit moins malsain que celui où il se trouvait. Le gouverneur lui fit répondre brutalement qu'il n'aurait pas d'autre prison. Dans l'état où se trouvait le malade, c'était prononcer son arrêt de mort. Ferdinand, confiant dans la miséricorde de Dieu, le cœur rempli de saintes espérances, se prépara à quitter cette vallée de larmes où il avait tant souffert.

Dieu voulut lui accorder dès ici-bas un avant-goût des joies célestes. Pendant la nuit, le médecin du prince s'approche de sa couche et le voit comme transfiguré; il versait des larmes abondantes, les yeux levés vers le ciel. Que voyait-il donc en ce moment? Le Bienheureux confia le secret de cette vision à son confesseur, en lui enjoignant de ne la dévoiler à aucun captif, mais seulement quand il serait de retour en Portugal.

Il vit la Sainte Vierge qu'il avait tant aimée depuis les jours de sa pieuse enfance. Elle venait pour le consoler, le fortifier, l'inviter à prendre place sur le trône de gloire qui lui était préparé au ciel.

Fortifié par cette douce apparition, il se confessa une dernière fois au prêtre que le médecin avait introduit dans sa prison, et, lorsqu'il eut reçu l'absolution avec l'indulgence plénière, le visage rayonnant d'une joie sereine, il dit: « Laissez-moi maintenant m'en aller vers mon Dieu. »

Ce furent ses dernières paroles. Puis il expira doucement, dans la quarante et unième année de son âge, après cinq ans et demi de captivité.

Lazaraquius ne put s'empêcher de faire l'éloge de sa victime. « Ah! si dans l'autre monde il y a quelque chose de bon à attendre pour un misérable chrétien, c'est bien celui-là qui l'aura! S'il avait pratiqué notre religion, ses vertus nous l'eussent fait regarder comme un saint, car jamais sa bouche ne proféra une parole de mensonge, et les gardiens qui le surveillaient le voyaient continuellement à genoux et en prières. Oui, c'est un crime pour les Portugais de l'avoir laissé mourir ainsi. »

Cet aveu arraché au barbare Lazaraquius ne l'empêcha pas de livrer aux opprobres le corps du martyr : il le fit porter jusque sur la muraille de la ville, près de la porte principale, et, attaché par les pieds, suspendre la tête en bas. Pendant quatre jours, les infidèles vinrent l'insulter et le profaner à loisir. Par une permission du ciel, ce saint corps put être ramené en Portugal trois ans après. De nombreux miracles l'avaient déjà glorifié : ses membres étaient restés flexibles; plusieurs fois, le cercueil avait été entouré d'une lumière éblouissante; l'intercession du martyr avait obtenu des guérisons miraculeuses.

Les restes précieux du bienheureux Ferdinand de Portugal reposent aujourd'hui dans le monastère dominicain de Batalia.

SOURCES CONSULTÉES

LES GRANDS BOLLANDISTES. *Acta Sanctorum*, au 5 juin. — *Les Saints militaires*, par l'abbé PROFILLET. — *Histoire de Portugal*, par M. DE MARLÈS.

SAINT GENÈS, COMTE D'AUVERGNE

Fête le 5 juin.

Le jeune saint Genès rend la vue à un aveugle.

SAINT GENÈS-L'ENFANT

Le thaumaturge ne se révèle, le plus souvent, qu'à un âge avancé : son prodigieux pouvoir semble être, plutôt qu'un don gratuit, la récompense d'une longue suite d'austérités et d'héroïques vertus.

Genès, futur comte d'Auvergne, eut, dès ses jeunes ans, le don des miracles. C'est ce qu'affirment, d'une voix unanime, ses biographes.

Il naquit vers l'an 635, probablement au bourg de Combronde, près de Clermont, sur l'une des terres que possédaient Industrius et Tranquilla, ses riches parents. Conduit à l'église le septième jour après sa naissance et mis au rang des catéchumènes, il ne fut baptisé solennellement qu'à l'âge de trois ans.

Voici les faits les plus saillants de sa merveilleuse jeunesse.

Un pauvre aveugle se tenait depuis plusieurs heures à la porte du château des parents de saint Genès, demandant l'aumône. Il se plaignait amèrement parce que les serviteurs, lassés de ses instances, l'avaient éconduit et maltraité. Genès l'aperçut et fut touché de compassion : il fit aussitôt remettre à l'infirme une large offrande, lui

adressa les paroles les plus réconfortantes et lui recommanda de mettre sa confiance dans le Dieu qui rend la vue à ceux qui croient. Ce disant, il traça le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, et soudain, celui-ci poussa un cri de joie, et, tombant aux genoux de l'enfant, il s'écria : « Je vois. » Sa foi venait d'obtenir un miracle.

Quelques jours après, c'était le tour d'un boiteux nommé Hérimond, qui habitait la petite ville de Mauriac, dans la Haute-Auvergne. Ayant appris la guérison de l'aveugle, il s'était fait transporter en charrette jusqu'à Combronde pour se recommander, lui aussi, aux prières du jeune Saint. Son espoir ne fut pas déçu.

Le prodige le plus fameux opéré par Genès serait la conversion de sa mère Tranquilla.

Autant Industrius, le père de notre Saint, édifiait par sa douceur, autant sa mère avait un caractère hautain, acariâtre, violent. « On ne la nommait Tranquilla que par antiphrase », dit un malicieux chroniqueur. Elle malmenait à tout propos ses serviteurs, rebutait les pauvres et ne permettait pas même aux colons qui cultivaient ses immenses domaines de goûter pendant la récolte aux fruits de ses vergers et aux raisins de ses vignes.

Genès respectait et aimait sa mère : ce qui ne l'empêchait pas de trouver en ces circonstances sa conduite peu charitable et peu chrétienne.

Un jour — c'était à la fin des vendanges, — il se trouvait au milieu de ses serviteurs occupés à transvaser le vin dans les vastes celliers du château. Le liquide vermeil jaillissant des pressoirs coulait à flots dans les cuves profondes : il répandait un parfum si pénétrant que les vignerons, encouragés d'ailleurs par un sourire bienveillant de leur jeune maître, ne purent s'empêcher d'y goûter. Une franche gaieté animait déjà les travailleurs, quand parut inopinément Tranquilla, véritable trouble-fête.

D'un coup d'œil, elle voit ce qui se passe : elle éclate en reproches et en injures. En vain Genès s'efforce de l'apaiser. Il ne faut rien moins qu'un miracle pour calmer cette furie.

Alors, s'il faut en croire certaine légende, le jeune seigneur, mû d'une subite inspiration, jette dans une cuve pleine de vin la baguette longue et flexible qu'il tenait à la main, et la voici qui se change en serpent « que l'on voit nager en sifflant sur la liqueur pourprée. La dame, ajoute le narrateur, se sentit si touchée de cette nouveauté et des advertissements salutaires de son fils, que, par un autre miracle plus éclatant que le premier, elle changea son avarice en libéralité, et ses humeurs serpentines en la douceur d'une colombe ».

Il est difficile d'exprimer plus poétiquement le fait historique de la conversion de la mère par son fils.

L'éclat des premières années de saint Genès, écrit l'abbé Mosnier dans son excellent ouvrage sur *les Saints d'Auvergne,* semble avoir fait oublier la suite de sa longue carrière, et, malgré les quatre-vingt-dix ans que dura sa vie, la postérité le désigne toujours sous la dénomination de *saint Genès-l'Enfant*. Tel est, encore aujourd'hui, le nom d'un chef-lieu de commune au sud-ouest de la ville de Riom.

GENÈS, COMTE D'AUVERGNE

Ses vertus, plus encore que ses prodiges, recommandaient notre Saint à l'attention de ses contemporains.

Aussi n'est-on pas étonné de voir le souverain du royaume d'Austrasie, dont dépendait alors l'Auvergne, lui confier le gouvernement de cette dernière province souvent troublée, éloignée qu'elle était du centre de l'empire franc, sans cesse traversée par des bandes de pillards germains et aquitains, exposée plus qu'aucune autre au désordre et à l'anarchie. Il fallait pour la régir une main ferme et habile. Genès, dans un âge relativement peu avancé — il avait alors de trente à trente-cinq ans, — réunissait ces qualités. Sa fortune et la haute considération qu'avaient acquise à sa famille ses ancêtres, dont plusieurs avaient rempli des charges importantes dans le pays, lui assuraient d'autre part une autorité incontestée.

Sa bonté enfin lui gagnait toutes les sympathies et achevait d'en faire un gouverneur modèle. Plein de compassion pour toutes les misères, dit son biographe, il distribuait aux indigents d'abondantes aumônes, et consacrait une partie de son patrimoine à soulager les malheureux, qui, à cette époque, gémissaient encore en grand nombre dans les liens de l'esclavage!

Comment un jeune seigneur aussi pieux avait-il résisté à l'entraînement qui, au VII^e^ siècle, poussait vers le cloître presque tous ceux qui aspiraient à la sainteté? La pensée lui en était bien souvent venue, et il eût suivi l'attrait de son cœur, si Dieu ne lui avait donné à comprendre qu'il se devait d'abord au bien de ses sujets.

Comme pour se dédommager, il fit de sa maison une sorte de monastère et régla ses exercices de piété à la façon d'un vrai cénobite. Ses heures de prière, ses jeûnes fréquents, son travail, tout était prévu et ponctuellement exécuté.

La piété, qui est utile à tout, ne nuisit en rien, loin de là, au bon gouvernement de la province : les sujets de saint Genès jouirent sous sa tutelle d'une ère de calme et de prospérité. Il en est ordinairement ainsi, sous un prince chrétien, quand le peuple se montre soucieux avant tout d'observer les lois de Dieu et de son Eglise.

TRIOMPHE D'ÉLOQUENCE

La mort de l'évêque Giroald, vers l'an 664, fut l'occasion d'une touchante démonstration de sympathie envers le comte d'Auvergne.

Le prélat défunt n'était guère en odeur de sainteté. Il n'était parvenu à l'épiscopat qu'à force d'intrigues et par la simonie, et sa mort soudaine, quarante jours seulement après son intronisation, ressemblait assez à un châtiment du ciel.

Selon la coutume, le clergé et les fidèles s'assemblèrent dans l'église cathédrale pour lui trouver un successeur. Tous désiraient un homme pieux et prudent, capable de remédier aux maux causés par le passage au trône épiscopal d'un prélat simoniaque.

A l'issue du Saint Sacrifice, l'Esprit-Saint invoqué, le diacre monta à l'ambon et pria les assistants de désigner celui que leur conscience leur signalerait comme le plus digne. Quelle ne fut la stupeur du comte Genès, venu là en simple magistrat civil, pour veiller à l'ordre public et protéger, comme c'était son devoir, les délibérations, de s'entendre proposer par la multitude. « Genès évêque! criait-on de toutes parts. Il en est digne! Qu'il soit notre pasteur! »

Emu et effrayé tout ensemble, il gravit les degrés de l'ambon que venait de quitter le diacre, et, dominant l'assemblée, il représenta avec force le tort que ses concitoyens se feraient à eux-mêmes, s'ils persistaient à le vouloir pour leur évêque. Il démontra que s'il abandonnait son

poste de gouverneur, il serait probablement remplacé dans cette charge par quelque étranger avare et cupide. Il offrit en même temps aux prêtres et aux fidèles de reporter leurs suffrages sur un sujet qui en était bien autrement digne, le prêtre Priest, l'archidiacre du bienheureux évêque Félix, le prédécesseur de Giroald.

Il parla avec tant d'éloquence que les fidèles, dans la perspective d'avoir à la fois un saint évêque et un saint gouverneur, se laissèrent persuader. Saint Priest fut nommé évêque de Clermont et Genès demeura comte d'Auvergne : plus heureux en cela que ne l'avait été jadis à Milan le préfet Ambroise, il parvint à détourner de ses épaules le redoutable fardeau de l'épiscopat.

L'AMI DE SAINT PRIEST ET DE SAINT BONNET

Une étroite amitié unit désormais l'évêque et le gouverneur, si bien faits pour se comprendre et se compléter. Grâce aux libéralités du comte, saint Priest pourvut son Eglise de nouveaux monastères de femmes, et put ajouter à celui de Chantoïn, l'unique monastère existant, fondé quelques années auparavant par un autre saint Genès, évêque, ceux de Royat, de Beaumont, de Marsat et de Chamelières. Ce dernier en particulier, situé sur l'une des propriétés que possédait aux portes mêmes de Clermont le comte Genès, fut tout entier construit et doté à ses frais.

Tout prospérait dans le diocèse, quand saint Priest tomba, victime de son zèle, sous le fer de misérables assassins, au bout de dix ans d'épiscopat. Le coup qui le frappait atteignit au cœur saint Genès. Il ne lui fut même pas donné de faire justice de cet odieux attentat, car les meurtriers prirent la fuite et échappèrent aux poursuites, sans pouvoir éluder toutefois les châtiments de la justice divine, qui ne tarda point à les atteindre.

Ce fut ce triste événement qui détermina sans doute saint Genès à donner sa démission et à se retirer dans la solitude.

En effet, entre la mort de saint Priest (674) et l'élection de saint Bonnet (689), nous le trouvons dans une de ses propriétés, à *Aula Mora*, plus tard Chavanon, au nord-ouest de la petite ville de Combronde, uniquement adonné aux œuvres de piété, libre de toutes les charges qui l'absorbaient jadis, vivant dans son vallon agreste, non loin du frais ruisseau qui baigne le pied de la montagne d'Herben, comme un ascète dans son désert.

De là, il rayonnait parfois aux environs, visitant en pèlerin les sanctuaires les plus célèbres, faisant une halte en quelqu'un des monastères qu'il soutenait de ses dons, ou consultant de pieux personnages qui vivaient non loin de là.

La Providence lui rendit dans la personne de l'illustre pontife saint Bonnet, successeur d'Avit II sur le siège de Clermont, l'ami qu'il avait perdu dans saint Priest. Genès le rencontra pour la première fois dans un pèlerinage qu'il fit à Clermont, au sanctuaire de Saint-Michel Archange. Sa sainteté le frappa, et il ne voulut désormais d'autre conseiller ni d'autre directeur spirituel que lui.

Le comte d'Auvergne, dont la générosité ne se démentait pas, mit à la disposition de l'évêque ce qui lui restait de son riche patrimoine. De là, diverses fondations nouvelles : près du couvent déjà établi à Chamelières, furent érigés deux monastères d'hommes dont l'un fut placé sous la règle de saint Benoît et l'autre sous celle de saint Colomban. Une communauté de prêtres séculiers, une sorte de Chapitre, y fut également établie. Cinq églises s'élevèrent aussi, grâce à la munificence du comte.

Dans le même temps, il soutenait de ses deniers l'antique abbaye de Menat, récemment relevée de ses ruines, dans la vallée de la Sioule, et où saint Ménélée faisait refleurir l'observance monastique.

Saint Genès et saint Ménélée avaient conclu un pacte édifiant : ils s'étaient promis mutuellement de s'avertir, dès qu'ils verraient la mort s'approcher pour l'un d'eux : celui qui serait encore valide assisterait pieusement son ami mourant et le préparerait à franchir le redoutable passage.

Ménélée, quoique plus jeune, expira le premier, usé avant le temps par ses travaux et ses austérités. Genès, fidèle à ses engagements, lui ferma les yeux et pourvut aux frais de ses funérailles.

Enfin, le 5 juin, aux environs de l'année 725, ce fut le tour de saint Genès, âgé alors de près de quatre-vingt-dix ans. Le successeur de saint Ménélée à l'abbaye de Menat, saint Savinien, soutint saint Genès dans le dernier combat et lui rendit le service suprême que celui-ci avait rendu à Ménélée. Le pieux comte, délicat et généreux jusqu'au bout, fit don aux moines de Menat de sa chère retraite de Chavanon.

Pendant sa longue carrière, saint Genès n'avait donc vécu et travaillé que pour Dieu. Il l'avait servi avec un égal désintéressement dans la personne des pontifes, des pauvres et des moines.

Il obtint en récompense, outre la gloire du ciel, celle ici-bas des miracles nombreux qui illustrèrent son tombeau et la vénération constante de ses compatriotes qui, aujourd'hui encore, l'invoquent avec confiance dans toutes leurs nécessités.

LÉGENDE DES ABEILLES

On a représenté quelquefois saint Genès ayant à ses côtés une ruche d'abeilles. Cette particularité iconographique, écrit l'abbé Mosnier, rappelle une légende très connue dans toute la Limagne et un fait extraordinaire qui se passe encore tous les ans à Combronde.

Selon la légende, saint Genès aurait rendu quelque service important à saint Médulphe, qui vivait aux environs de Combronde. Celui-ci entretenait des essaims d'abeilles. Dans sa reconnaissance, il résolut d'en envoyer un à son ami, et l'essaim, de lui-même, s'envola dans la direction de Combronde et se fixa sur le toit de l'église de ce bourg, où se trouvait saint Genès.

Voilà la légende. Et voici, poursuit le même auteur, ce qui se passe encore aujourd'hui. De temps immémorial, tous les ans, le jour de la fête de saint Genès, ou dans l'octave de cette fête, une masse considérable d'abeilles viennent se poser sur le clocher de Combronde. Elles n'y ont jamais manqué. Qu'on cherche, si l'on veut, une explication naturelle, mais le fait existe. Nous l'avons nous-même constaté plusieurs fois.

L'abbé Mosnier cite, à l'appui de son assertion, les dires d'un témoin non suspect de crédulité, M. Mallay, architecte départemental du Puy-de-Dôme.

« Depuis la mort de saint Genès, au dire des anciens du pays, les abeilles n'ont jamais manqué à leur pieux pèlerinage. La veille de la fête du Saint, au mois de juin, un essaim innombrable arrivait chaque année sur le clocher de l'église, bourdonnait autour du vieil édifice, allait se poser sur la figure et les mains des enfants, sans leur faire de mal. A peine la dernière prière de l'octave était-elle terminée, le dernier cierge éteint, les

abeilles reprenaient leur vol et se perdaient dans les airs.

» Lorsque, il y a quelques années, le vieux clocher de Combronde fut démoli, les abeilles, arrivées comme par le passé pour y prendre leur gîte, ne trouvèrent plus leur asile annuel; elles voltigèrent quelque temps au-dessus de l'église, comme pour s'orienter, puis elles prirent, d'un vol rapide, la direction du château de Chavanon, berceau de la famille de saint Genès, et vinrent s'abattre au milieu des débris de l'ancienne chapelle romane dépendant de la vieille habitation... »

SAINT GENÈS, ÉVÊQUE DE CLERMONT

Fête le 3 juin.

Le saint Genès, dont nous résumons à la fin de cette livraison la biographie, précéda de quelques années saint Genès, comte d'Auvergne. Celui-ci fut l'ami de saint Priest, celui-là le compta parmi ses disciples. Il naquit sous le règne du roi Théodebert II, probablement à la fin du VIe siècle.

Après des études aussi brillantes que pouvait le permettre la décadence des lettres, presque complète à cette époque, il fut appelé par les évêques d'Auvergne saint Césaire (624-640) et saint Gal II (640-655) à divers postes de confiance et enfin nommé archidiacre.

L'archidiacre était, après l'évêque, le premier dignitaire du diocèse. Ses attributions étaient étendues et très relevées. Assistant immédiat du pontife, il avait en outre la surveillance de la communauté des clercs, et il était le directeur attitré de l'école épiscopale.

Celle de Clermont était des plus célèbres. Genès y réussit merveilleusement, s'il faut juger de ses élèves par celui que nous connaissons le mieux, saint Priest.

A cela d'ailleurs, rien de surprenant : le saint archidiacre donnait l'exemple de toutes les vertus. Ecoutons sur ce chef messire Jacques Branche, religieux Augustin, écrivain du XVIIe siècle, reproduisant, en son naïf langage, un éloge beaucoup plus ancien : « Genès avait commencé fort jeune de coucher sur la dure et de mortifier sa chair encore tendrelette par la rigueur du jeusne, de l'oraison et des veilles continuelles..... Et parce qu'il avait appris que la seule abstinence n'estoit pas suffisante pour acquérir le salut, il l'accompagnoit d'une libéralité excessive envers les pauvres. Il secouroit les veufves, il nourrissoit les orphelins, il logeoit les pélerins, il servoit les malades, il visitoit et consoloit les prisonniers, sans oublier les affligez..... »

Aussi, à la mort de saint Gal, en 655, tous les yeux se portèrent-ils sur l'archidiacre comme sur le personnage le plus digne de recueillir sa succession au trône épiscopal. Ses protestations furent inutiles : son humilité même ne fit qu'accroître la vénération des fidèles et le désir qu'ils avaient de le voir élevé aux honneurs de l'épiscopat. Il tenta de s'y soustraire par la fuite, mais, découvert, il fut consacré malgré ses supplications et ses larmes.

Sa charité trouva dès lors à s'exercer sur un plus vaste champ. Le premier en Auvergne, il conçut l'idée de bâtir pour les pauvres un vaste hôpital où ils seraient reçus et soignés gratuitement. Il sacrifia généreusement pour cela l'une des propriétés que ses parents lui avaient laissée en héritage, et, sur ce même terrain, il fit construire une basilique qui fut dédiée à saint Symphorien, l'illustre martyr d'Autun. L'hôpital doté par l'évêque saint Genès existait encore au moyen âge et était connu sous le nom d'*Hôpital du Saint-Esprit.*

Entre les diverses fondations monastiques dues à son initiative, nous devons mentionner celle de Chantoïn, la première abbaye qui fut en Auvergne ouverte aux vierges.

Saint Genès gouvernait avec beaucoup de sagesse depuis déjà cinq ou six ans l'Eglise de Clermont, quand il éprouva, comme tant d'autres saints évêques, le désir irrésistible de voir Rome, la cité de Pierre, et de s'agenouiller sur le tombeau des apôtres. Même, son vœu le plus cher — pressentait-il sa fin prochaine? — était d'y mourir.

C'est dans ce but que, une fois arrivé dans la Ville Eternelle, il donna sa démission d'évêque de Clermont. Ses fidèles en furent désolés. Dès qu'ils connurent cette détermination, ils envoyèrent sur-le-champ à Rome même une députation, chargée de découvrir la retraite du vénérable évêque et de le ramener à tout prix. On finit par le trouver, sous de pauvres vêtements, mêlé à un groupe de pénitents dans un monastère. Genès ne put résister aux instances des siens, et force lui fut de revenir en Auvergne.

Une magnifique réception l'attendait. Les habitants de Clermont se portèrent en grand nombre à sa rencontre en dehors des remparts de la ville. Des acclamations, des vivats, des chants d'enthousiasme éclatèrent à sa vue. On étendait des tapis sur son chemin, on jetait des fleurs devant lui, on lui baisait les mains, on lui présentait des malades, et, ajoute le biographe, sa bénédiction en rappela plusieurs à la santé.

Saint Genès ne devait guère survivre à ce triomphe. Il mourut quelques jours après, dans sa soixante-deuxième année, croit-on. Son corps, enseveli dans son église de Saint-Symphorien, fut exhumé au Xe siècle et exposé à la vénération publique. Les miracles qu'il opéra firent oublier le nom de Saint-Symphorien donné à la basilique, et, du Xe siècle à la grande Révolution, époque à laquelle elle fut ruinée de fond en comble, on ne l'appela plus que l'église Saint-Genès.

Les saints ossements qu'elle renfermait furent jetés au vent. La protection du saint évêque n'en continue pas moins de couvrir ses dévôts serviteurs et l'Eglise d'Auvergne.

* * *

D'après *Les Saints d'Auvergne,* par l'abbé S.-M. Mosnier.

SAINT NORBERT

FONDATEUR DES PRÉMONTRÉS, ARCHEVÈQUE DE MAGDEBOURG

Fête le 6 juin.

1. Norbert, né à Clèves, de la noble race des Francs-Saliens, fut engagé dès son jeune âge dans la clèricature. Mais il fréquentait plus la cour que l'église. Renversé un jour par la foudre, il se convertit.

2. Abandonnant les vanités du monde, il se retire pendant quelque temps à l'abbaye de Sigeberg, où, sous la conduite du bienheureux abbé Conon, il étudie sa vocation et s'exerce à la vie spirituelle.

3. De retour dans sa ville natale, il est admis à l'ordination, et, avant de recevoir l'onction sacerdotale, il se dépouille de ses habits mondains et se revêt d'une simple tunique de peau.

4. Décidé à embrasser la vie apostolique dans toute sa perfection, Norbert distribue ses biens aux pauvres, ne voulant d'autre héritage que le Seigneur lui-même.

5. Accompagné du bienheureux Hugues, qui s'était attaché à lui après la mort de ses trois premiers compagnons, il parcourt les villes, les châteaux et les bourgades, prêchant et convertissant les peuples accourus à sa voix.

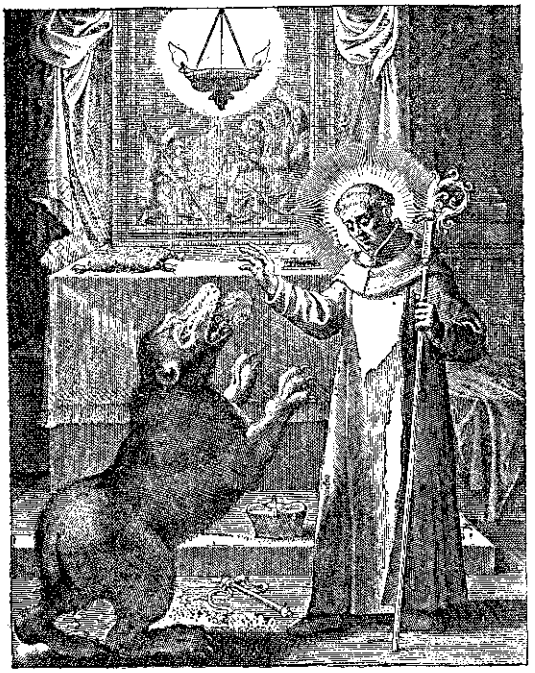
7. Sur une révélation du martyr saint Géréon, il se rend à Cologne, et désigne le lieu où reposaient, ignorées depuis 800 ans, les reliques de ce Saint. Les ossements sacrés sont ensuite transportés à Prémontré.

6. La Très Sainte Vierge apparaît à saint Norbert pendant une nuit de prière, lui désigne le lieu où il doit bâtir le premier couvent de l'Ordre des Prémontrés dont il sera le Père, et lui donne l'habit blanc que ses religieux devront porter.

8. Pendant qu'il prie et fait prier ses Frères pour le choix d'une règle, saint Augustin lui apparaît et lui présente la règle écrite par lui, promettant des grâces abondantes à tous ceux qui la suivront.

9. Continuant l'exercice de la vie apostolique, Norbert réconcilie les ennemis, convertit les hérétiques et travaille utilement au salut des âmes. Les miracles confirment sa parole et à sa voix les démons sortent des corps des possédés.

11. Le comte Godefroy de Cappenberg renonce au monde avec sa femme et son frère Othon, et, après avoir fondé trois monastères, prend l'habit blanc des Prémontrés. Cet exemple est suivi par un grand nombre de princes et seigneurs.



10. Prévoyant le tort immense que Norbert et l'Ordre des Prémontrés feront à son empire, le diable fait jouer toutes ses ruses. Il se présente au Saint sous la forme d'un ours menaçant, mais il est chassé par la foi invincible de Norbert.

12. Saint Norbert obtient du pape Honorius II l'approbation de l'Ordre des Prémontrés. Pendant qu'il se livre à la contemplation avec ses premiers disciples, une voix le désigne comme futur évêque de Magdebourg.

13. Pour montrer combien le nouvel Institut et ses œuvres lui sont agréables, Dieu multiplie les miracles par les mains du fondateur. A Wurtzbourg, il rend la vue à une femme aveugle, pendant la messe du jour de Pâques.

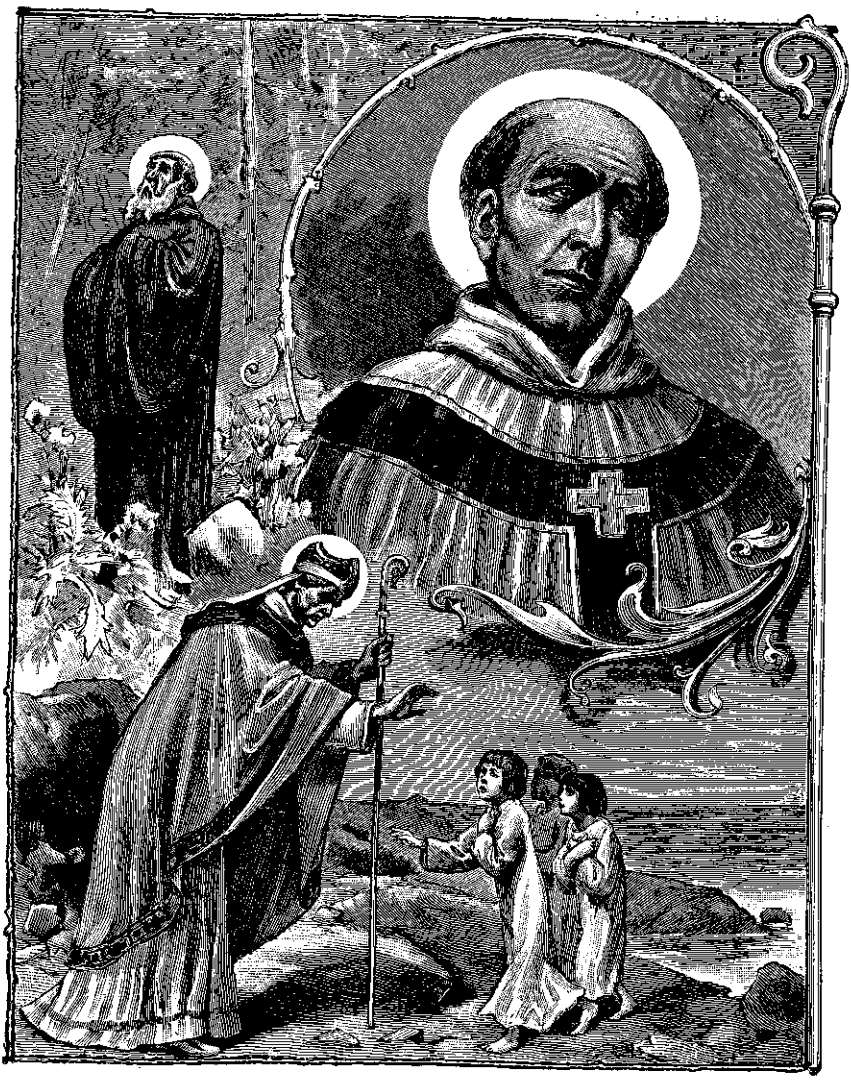
15. Saint Norbert, réconciliant l'église de Saint-Maurice après un meurtre, est assailli par une émeute du peuple de Magdebourg. Il va seul au-devant des épées; mais son corps, invincible comme son courage, n'éprouve aucune atteinte.

14. Elevé sur le siège archiépiscopal de Magdebourg (1125), son zèle à réformer cette église lui attire la haine des méchants. Un assassin s'introduit auprès de lui; mais Norbert, éclairé par Dieu, désarme le coupable, le convertit et lui pardonne.

16. A la mort du saint archevêque, on vit son âme portée au ciel par les anges sous la forme d'un lys, et lui-même apparut au bienheureux Hugues environné de lumière. Son corps demeura plusieurs jours exposé, sans aucun signe de corruption (1134).

SAINT CLAUDE, ÉVÊQUE DE BESANÇON

Fête le 6 juin.



Saint Claude évêque. — Il ressuscite trois enfants noyés. — Sa prière dans la solitude.

NAISSANCE — SACERDOCE — CANONICAT

Saint Claude naquit à Salins, au château de Bracon, en l'an 594. Son père, Romain d'origine, de l'illustre famille Claudia, dont une branche était fixée en Séquanie, gouvernait toute la région dont Salins était le chef-lieu.

L'enfant étudia jusqu'à sept ans à la maison paternelle, puis il fut envoyé à une école épiscopale.

Durant ces années d'études, il n'apprit pas seulement les Arts libéraux, mais il lut sans cesse l'Ancien, le Nouveau Testament, les Passions des saints martyrs, les vies des saints confesseurs, les sermons ou les homélies des docteurs. Prévenu dès l'enfance « de l'abondance des bénédictions de douceur », il était docile d'esprit, fervent de cœur, tout appliqué aux œuvres saintes, ne passant aucun jour sans faire quelques actions de mérite.

A vingt ans, saint Claude entra dans le clergé et devint chanoine de Besançon. Le jeune chanoine se distingua entre tous les clercs par son ardeur pour le service divin, pour la prière canonique, pour l'étude et l'oraison. Il passait souvent la nuit entière à prier, à lire et à méditer la parole de Dieu.

La mortification rendait sa prière embrasée, sa lecture lumineuse, sa méditation facile et joyeuse : presque tous les jours, excepté les

dimanches et les fêtes, il ne faisait qu'un repas sur le soir. Malgré sa jeunesse, il fut chargé de l'instruction des clercs et de l'enseignement des Saints Livres. Modèle parfait de modestie, d'humilité et de douceur, il remplit pendant douze ans les fonctions de chanoine.

SAINT CLAUDE, ÉVÊQUE DE BESANÇON — ABBÉ DE CONDAT

A la mort de l'évêque de Besançon, le clergé et le peuple ne purent s'entendre pour le choix d'un successeur. Ils eurent recours à la prière. Pendant qu'ils adressaient à Dieu de ferventes supplications, on entendit du ciel une grande voix qui avertit les chanoines d'élire le bienheureux Claude. Merveilleusement consolés, ils acclamèrent, à l'unanimité, l'élu du Seigneur.

A la suite de ce miracle, saint Claude fut obligé d'accepter l'épiscopat. Il se mit aussitôt à remplir les fonctions pastorales avec une ferveur admirable. Comme l'évêque d'Hippone, saint Augustin, il menait, avec ses clercs, la vie de communauté et chantait avec eux toutes les heures de l'office. Il annonçait avec ardeur la parole de Dieu à son clergé et à son peuple. Ses discours, doux comme le miel, remplis de science et d'onction, déracinaient les vices et faisaient germer les vertus. Il passait de longues heures à rendre la justice aux clercs et aux laïques. Ce qui dominait en lui, c'était une inépuisable bonté pour le prochain avec des ardeurs toutes séraphiques pour son Dieu. Aussi sut-il allier les suavités d'une charité aimable et prévenante avec les rigueurs parfois nécessaires de la justice et du zèle de la discipline.

Ses efforts ne furent pas complètement couronnés de succès. Après sept ans d'épiscopat, désolé de n'avoir pu ramener son clergé à l'ancienne discipline, saint Claude se démit de sa charge et vint se renfermer dans le monastère de Saint-Oyend, au centre des Monts Jura, dans un lieu d'horreur et de vaste solitude. Sa venue amena un redoublement de ferveur parmi les moines. On le trouvait toujours assidu à la prière, courageux dans les veilles, austère à l'égard de son corps auquel il ne donnait, pour toute nourriture, qu'un peu de légumes; nul ne pouvait voir cet ancien évêque reposer sur une pauvre couche et pratiquer l'humilité, l'obéissance et toutes les autres vertus avec tant de perfection, sans être entraîné par son exemple.

Cinq ans après l'arrivée de saint Claude, l'abbé saint Injuriose mourut. Les religieux, d'un consentement unanime, choisirent le bienheureux évêque pour lui succéder. Il montra, dans la conduite de son monastère, les mêmes vertus que dans le gouvernement de l'église de Besançon.

Avant tout, il travaillait à procurer la sanctification de ses religieux, et, pour y arriver, il savait mêler, dans le traitement de ses inférieurs, « l'huile de la miséricorde avec le vin d'une discrète sévérité. » Il répara et augmenta les bâtiments du monastère; il enrichit l'église de Condat de précieux ornements et plaça les corps des saints dans des châsses magnifiques.

L'abbaye de Condat jouit d'une gloire incomparable pendant les cinquante-cinq ans de cette sage et vigoureuse administration. Les clercs de Besançon et d'autres églises, les jeunes nobles des villes, des bourgs, de la campagne, y affluèrent, et le nombre des moines augmenta prodigieusement.

Saint Claude mourut presque centenaire, en 694.

Son corps fut déposé en l'église de Saint-Oyend où il reposa quatre cent soixante-six ans pour commencer ensuite une vie posthume plus éclatante encore que la vie corporelle dont nous venons de parler.

INVENTION DU CORPS DE SAINT CLAUDE — MIRACLES

Dans les siècles de ferveur et de foi, la Providence a préparé, pour les temps de décadence, des réserves de grâces, des secours divins, comme à notre siècle elle a donné sainte Philomène et ses miracles, et nous prépare Jeanne d'Arc; au XII^e^ siècle, elle donna à la France saint Claude et ses innombrables bienfaits.

Vers l'an 1160, le tombeau du Saint fut ouvert et son corps fut trouvé entier et sans corruption. Il se produisit, à la nouvelle de ce prodige, comme une explosion de joie et un soulèvement d'espérance parmi les peuples. Alors commença devant le glorieux tombeau du Saint cette procession des foules qui durera jusqu'à la Révolution. Alors s'ouvrit cette série innombrable de miracles qui rendirent populaire par toute la France le nom de saint Claude et lui firent décerner le titre de *Faiseur de miracles, patrator miraculorum*.

Nous savons, par le témoignage unanime des historiens, que saint Claude fit constamment, depuis l'invention de son corps, une multitude de miracles. Nous n'en connaissons en détail qu'un petit nombre; c'est que les livres de ses miracles ont été détruits par les incendies qui ont si souvent consumé le monastère. Vers la fin du XII^e^ siècle, les religieux de Condat résolurent de porter le corps de saint Claude dans les principales villes de la province pour faire participer les peuples à ses bienfaits.

A Lons-le-Saunier, une femme percluse depuis trois ans est apportée à l'église, dans son lit. Elle est instantanément guérie.

A Poligny, un aveugle et trois paralytiques retrouvent la santé.

A Arbois, où le saint corps séjourna longtemps, les miracles furent innombrables. Un aveugle approche du corps, se met à genoux; aussitôt, comme deux écailles tombent de ses yeux.

Un homme, perclus des jambes depuis l'enfance, se fait conduire à Arbois; il est guéri avant même d'arriver auprès des saintes reliques; et il n'a plus qu'à rendre grâces à son bienfaiteur.

Un fou furieux, de Saint-Aubin, est amené près du Saint. Mais dès qu'il aperçoit le clocher de l'église de Saint-Just la raison lui est rendue.

Deux hommes possédés du démon se trouvaient aveugles, sourds, muets et comme inanimés. On les apporte à Arbois. Le Saint chasse les esprits de ténèbres et rend aux deux possédés l'usage de la langue, des yeux et des oreilles.

Une jeune fille qui vivait dans le désordre ose s'approcher du saint corps. A l'instant, elle devient aveugle. Elle fait à Dieu et au prêtre l'humble aveu des infamies de sa vie, se voue au bienheureux Claude et aussitôt recouvre la vue.

Plusieurs fois, saint Claude opéra des miracles de ce genre pour des pécheurs qui retrouvèrent ainsi le pardon et la grâce de Dieu.

Des prisonniers l'invoquent et recouvrent la liberté.

Des enfants noyés qu'on lui consacre sont ressuscités.

La Très Sainte Vierge elle-même, pour glori-

fier son serviteur, lui envoyait des malades à guérir : c'est une femme, de Grozon, à qui la Mère de Dieu apparaît, présente une croix et l'avertit de se rendre en pèlerinage auprès de saint Claude. La malade obéit et recouvra l'usage de ses jambes et la santé de tout le corps.

Un prêtre aveugle était allé en pèlerinage à Lausanne demander à la Mère de la miséricorde sa guérison. Elle lui apparut et lui dit : « Allez à mon serviteur Claude, au monastère du Jura; là, vous recouvrerez la vue. » Il s'éveille, part et trouve la guérison auprès du Saint.

Du XIII^e^ au XVII^e^ siècle, saint Claude continue d'attirer les foules et de multiplier les prodiges. Ils étaient si grands et si publics que saint François de Sales les donnait en témoignage de la vérité de la religion aux protestants de Genève qui ne pouvaient ni les nier, ni les expliquer. Un enfant de La Rochelle, nommé Claude, tombe dans un puits. La nourrice, épouvantée, se sauve et se cache. On ne retrouve le petit noyé que trois jours après. Son cadavre est livide et en voie de décomposition. L'infortunée mère, qui avait voué son enfant à saint Claude, renouvelle l'acte de consécration. Aussitôt l'enfant revient à la vie. Toute la ville apprend la merveille. La mère conduit elle-même l'enfant au tombeau du Thaumaturge : elle y arrive le 14 septembre 1516, après avoir traversé toute la France, et l'offre en présent au grand évêque.

Au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, il y eut une innombrable multitude de possédés. On put croire que le monde était retombé dans l'état où l'avait trouvé Jésus-Christ. On amena, pendant cent ans, un nombre prodigieux d'énergumènes au tombeau de saint Claude. Près du saint corps, les démons redoublent leurs frémissements et hurlements : « Ah! Claude, s'écrient-ils, tu nous brûles », puis ils jettent par terre les possédés qui alors sont délivrés.

Placé aux avant-postes de la France catholique, en face de la Suisse hérétique, saint Claude fut le gardien et le défenseur de la foi. Jamais l'erreur ne put pénétrer dans les montagnes du Jura, malgré toutes les tentatives de Berne et de Genève.

Saint Claude veillait sur son monastère, patrie des Saints. Les incursions à mains armées suscitées par l'hérésie contre l'antique abbaye échouèrent toutes, parfois même miraculeusement. Tous les défenseurs de la foi qui l'invoquaient éprouvaient les effets de sa puissance auprès de Dieu.

En 1588, le duc de Guise, avec 3000 hommes, défit complètement une armée de 45000 huguenots. Il attribua sa victoire à la protection de saint Claude et fit placer une plaque commémorative dans l'église du Saint.

PÈLERINS DIVERS

Les innombrables prodiges accomplis par saint Claude l'ont fait souvent comparer à saint Martin. De même que l'illustre évêque de Tours avait détruit les restes du paganisme au V^e^ siècle, saint Claude ranima la ferveur au XIII^e^ siècle et plus tard préserva la France du protestantisme.

Les tombeaux des deux Saints sont également glorieux. Aussi les foules accouraient à Condat comme autrefois à Tours, de toutes les provinces. Des centaines de Picards y venaient chaque année. La Bourgogne fournissait de nombreux pèlerins. Un très grand nombre de paroisses envoyaient tous les ans, au jour de la fête du Saint, le 6 juin, aux frais de la communauté, des groupes de délégués. Mais si les déshérités de la fortune y venaient les plus nombreux parce qu'ils reçoivent la principale part des grâces de la Rédemption, les grands et les puissants de la terre accouraient aussi solliciter les faveurs du Thaumaturge.

Saint Pierre de Tarentaise vint en pèlerinage au tombeau du Saint vers l'an 1172 et resta deux mois dans le monastère. Au XIV^e^ siècle, on y vit Aimon, comte de Savoie; Philippe le Hardi, comte de Bourgogne; Philippe le Bon, etc. Au XV^e^ siècle, nous trouvons aux pieds de saint Claude Amédée IX, duc de Savoie, Charles le Téméraire, Anne de Bretagne.

Le plus illustre des pèlerins, au XV^e^ siècle, fut Louis XI. Il vint à Saint-Claude une première fois en 1456, puis une seconde fois avec 6000 hommes de guerre. Il y arriva le 20 avril 1482 et fit au Thaumaturge des dons considérables en rentes, en argent, en objets précieux.

Saint François de Sales vint plusieurs fois en pèlerinage à Saint-Claude. Il y donna rendez-vous à sainte Jeanne de Chantal en 1604. C'est aux pieds du grand serviteur de Marie qu'il eut l'inspiration de fonder l'Ordre nouveau de la Visitation, qui devait plus tard recevoir le dépôt des ineffables révélations du Sacré-Cœur.

Au XVIII^e^ siècle, les pèlerins furent moins nombreux et les miracles plus rares. La foi diminuait : on approchait de la Révolution. Et de nos jours? Oh! qui réveillera la foi des fidèles et ramènera au tombeau des Saints de Condat ces hommes mortifiés qui seuls peuvent rendre aux Saints de cette terre bénie la puissance que leur a enlevée pour un temps l'incrédulité des hommes?

LE GRAND CRIME ET SON TERRIBLE CHATIMENT

Le représentant du peuple, Lejeune, un des plus néfastes commissaires de la Convention, après avoir brûlé les reliques de saint Désiré, à Lons-le-Saunier, arriva à Saint-Claude le 6 mars 1794. Il commanda aussitôt de brûler le corps de saint Claude.

Ce corps vénérable, cette relique sainte conservée depuis onze cents ans, devant laquelle tant de générations étaient venues prier, fut profané par les gendarmes. Ils le coupèrent en morceaux, le mirent dans une caisse trop petite et le portèrent au couvent des Carmes, où logeait le représentant Lejeune. Le forfait fut accompli à minuit par crainte d'un soulèvement du peuple. Pendant le trajet, quelques ossements tombèrent. Un habitant de Saint-Claude, François Jacquet, commandé de garde ce jour-là, accompagnait les gendarmes. Il sentit en marchant quelque chose sous ses pieds. C'était l'avant-bras gauche du Saint. Il le ramassa, le cacha soigneusement dans la cave de sa maison sans en rien dire à personne, pas même à sa femme. L'index de la main fut ramassé le lendemain par une femme qui l'emporta dans sa maison et l'entoura d'une pieuse vénération. Les gendarmes achevèrent leur sacrilège en brûlant, dans la nuit du 6 au 7 mars 1794, le corps du Saint au feu de la cheminée d'une chambre des Carmes, puis, avant le jour, ils allèrent jeter à la Bienne les cendres et les ossements non consumés.

« Saint Claude a été brûlé, Saint-Claude brû-

Saint Claude dépose l'épiscopat.

Saint Claude meurt dans sa cellule.

(D'après les cartons de M. Hucher, peintre-verrier, au Mans.)

lera », répétaient les pieux fidèles après le crime de Lejeune. Cette prédiction s'accomplit le 19 juin 1799. L'incendie commença à midi trois quarts; à 2 heures, la ville était en feu; 300 maisons ne formaient plus qu'un immense brasier. Rien ne put être préservé, ni la cathédrale, ni l'évêché, ni l'hôpital. Seule, la maison de Jacquet échappait aux flammes, parce qu'elle gardait l'insigne relique sauvée dans la nuit du 6 mars. Sur l'emplacement de la maison du miracle, la piété des fidèles a élevé dans ce siècle une chapelle expiatoire.

Quand les églises se rouvrirent, Jacquet commença à parler de son trésor. La reconnaissance canonique en fut faite; on le plaça dans une belle châsse, derrière l'autel de saint Claude.

Ce bras, conservé toujours sans corruption, nous dit que le miracle de la conservation du corps se perpétue, que la puissance de saint Claude auprès de Dieu est toujours aussi grande qu'autrefois et qu'il n'attend que nos prières pour renouveler les prodiges qu'il accomplissait pour nos aïeux.

Depuis que le corps de saint Claude a été brûlé, les grands pèlerinages ont cessé. Il faut cependant citer une exception. La paroisse de Saint-Lupicin, distante de 12 kilomètres est restée fidèle à la tradition des aïeux. Depuis la reconnaissance solennelle du bras de saint Claude, chaque année, le 6 juin, à 5 heures du matin, la procession partait bannière en tête; les hommes étaient nombreux; sur tout le trajet, les pèlerins des diverses paroisses de la vallée venaient se joindre à celle de la grande et sainte paroisse (comme on l'appelait autrefois), si bien que la procession, à l'arrivée à Saint-Claude, comprenait 2 à 3 000 personnes. Une magnifique procession, partie de Saint-Claude, venait recevoir à l'entrée de la ville, près d'un magnifique reposoir, celle de Saint-Lupicin. Toutes deux reprenaient le chemin de la cathédrale à travers les rues de la ville splendidement pavoisées. Le soir, les deux processions partaient encore ensemble de l'église de Saint-Pierre. Près d'un magnifique reposoir, les pasteurs des deux paroisses reprenaient chacun les saintes reliques, puis se donnaient le baiser fraternel. C'était le signal de la séparation.

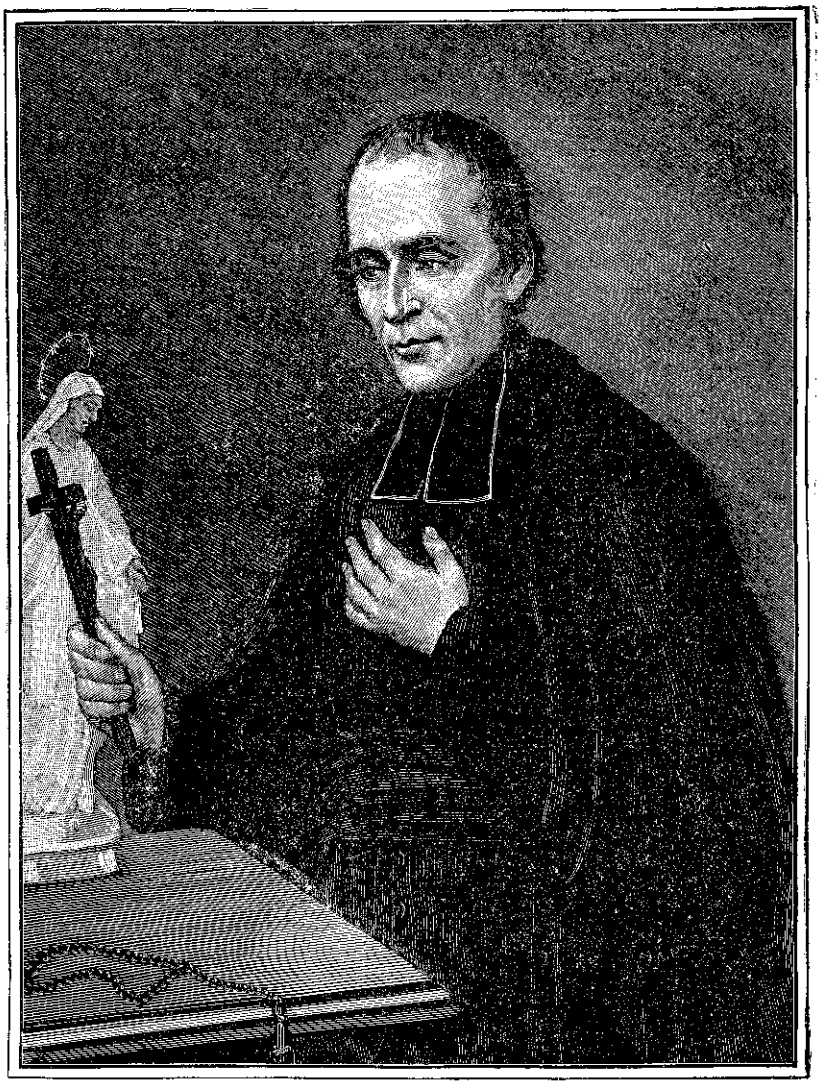
Une seule fois, les habitants de Saint-Lupicin ne firent pas la procession traditionnelle aux reliques du protecteur de la contrée. Huit jours après, une grêle épouvantable détruisit totalement leurs récoltes. Ils comprirent la raison du châtiment. Depuis ce jour, cette paroisse a conservé, sans y manquer jamais, le culte de la fête du Saint. Les sectaires ont bien pu interdire les processions à Saint-Claude, comme en tant d'autres villes; ils n'ont pu arracher des cœurs la foi ou la confiance au saint évêque. Les processions ne parcourent plus les rues; les reliques des saints ne paraissent plus au grand jour. Mais on n'a pas cédé, sans protestation; plusieurs fois, le curé de Saint-Lupicin a mieux aimé payer l'amende que d'obéir à un arrêté tyrannique.

Or, chaque année, de nombreux fidèles vont, comme autrefois, fêter saint Claude ou lui demander ses faveurs. Car il les prodigue encore, à proportion de la confiance des cœurs. Combien de prêtres, de religieuses ont trouvé, comme autrefois sainte Chantal, auprès de ses reliques, la lumière qu'ils désiraient sur leur vocation! C'est un curé qui va visiter un malade et ne peut arriver à le convertir. Il fait prier, il emploie tous les moyens que suggère le zèle sacerdotal, tout est inutile. Il pense à saint Claude et promet de venir célébrer une Messe d'actions de grâces à son autel s'il obtient la conversion de ce grand pécheur public et préserve la paroisse d'un épouvantable scandale. Le lendemain matin, le malade faisait appeler le prêtre, se réconciliait avec Dieu et faisait une sainte mort. Mgr Marpot, évêque de Saint-Claude, aimait à dire que dans toutes les difficultés graves qu'il rencontrait, il faisait une neuvaine au bienheureux Saint et que toujours ensuite les obstacles s'aplanissaient.

LE VÉNÉRABLE MARCELLIN CHAMPAGNAT

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PETITS-FRÈRES DE MARIE

1789-1840



Portrait authentique du Vénérable Champagnat.

UNE SCÈNE BIBLIQUE — ANNÉES D'ENFANCE

Au sortir des troubles de la grande Révolution, un professeur du Séminaire de Lyon, sur les désirs de son archevêque, le pieux cardinal Fesch, parcourait le diocèse, en quête de vocations; jamais la pénurie de prêtres ne s'était autant fait sentir.

Il arrive à Marlhes, paroisse du département de la Loire, qui avait conservé intact l'héritage de sa foi. « Je ne connais pas ici de sujets qui puissent vous convenir, lui dit aussitôt le curé; mais allez dans la famille Champagnat, au hameau du Rosey, et vous verrez. »

Le professeur se rend au Rosey. Là, il trouve une famille patriarcale de dix enfants. Le père, Jean-Baptiste Champagnat, meunier intelligent et actif, accueille le prêtre avec politesse, et, sur son désir, appelle successivement du moulin chacun de ses fils. « Voici, leur dit-il, M. l'abbé qui vient vous chercher pour étudier le latin; voulez-vous le suivre ?

— Non, dit résolument le premier, jeune homme de vingt ans. Je n'y ai jamais songé.

— Et vous autres ? poursuivit le père en s'adressant aux deux plus jeunes, qui arrivent tout enfarinés.

La réponse du cadet fut un *non* très accentué. Le plus jeune, Marcellin, qui sera le Vénérable Champagnat, rougit et ne répondit pas. Alors l'abbé, le prenant à part, frappé de sa candeur, de sa modestie, de son caractère ouvert et franc, lui dit : « Mon enfant, il faut étudier le latin et vous faire prêtre, Dieu le veut. »

Cette parole inspirée fixa pour jamais la volonté de l'enfant dans la vocation ecclésiastique. Sa résolution fut prise dès ce moment et ne se démentit pas.

Marcellin, né en 1789, avait alors seize ans.

Ses années d'enfance s'étaient écoulées dans l'ignorance absolue du mal, sur les genoux d'une sainte mère qui, chaque jour, récitait avec ses enfants le chapelet, leur lisait la vie des Saints, faisait la prière du soir en famille et donnait l'exemple de toutes les vertus.

« JE RÉUSSIRAI, PUISQUE DIEU M'APPELLE »

Marcellin ne savait ni assez lire ni assez écrire pour apprendre de suite le latin. Il dut passer un an chez son beau-frère qui était instituteur, et, après douze mois de soins et de dévouement, le maître, découragé, disait aux parents de son élève : « Votre enfant s'entête à vouloir faire ses études. Il a trop peu de talent pour réussir. »

Marcellin ne fut pas ébranlé. Après avoir prié et réfléchi, il entra, en octobre 1803, au Petit Séminaire de Verrière, près de Montbrison. Il fut dès l'abord et demeura longtemps le dernier de sa classe.

L'insuccès ne le découragea pas. « Je réussirai, puisque Dieu m'appelle, » disait-il souvent. Dans cette pensée de foi, il se mit au travail avec une énergie indomptable.

Nommé par la confiance de ses maîtres surveillant et chef de dortoir, il obtint, par une faveur exceptionnelle, de prendre sur ses nuits pour étudier ; et chaque soir, pendant plusieurs années, après avoir fermé les portes et les fenêtres du dortoir et s'être assuré que chacun était couché, il se mettait à apprendre, jusque bien avant dans la nuit, ses leçons du lendemain.

Tant d'efforts furent bénis de Dieu. La constance de Marcellin finit par triompher et des lenteurs de son intelligence, et des lacunes de son éducation, et des obstacles suscités par l'enfer contre sa vocation.

Comme l'humble curé d'Ars, son condisciple du Grand Séminaire, et presque en même temps que lui, il parvient au sacerdoce. Il est ordonné prêtre le 22 juillet 1816, avec le R. P. Colin, fondateur des Pères Maristes, et ses dix autres associés.

HUMBLE ORIGINE DE DEUX GRANDES ŒUVRES

De 1812 à 1816, alors que Marcellin se livrait avec l'ardeur qu'on sait, dans l'enceinte du Grand Séminaire, aux sciences et aux vertus ecclésiastiques, un groupe de pieux séminaristes, sur l'initiative de l'un d'eux, l'abbé Colin, résolut de fonder, dès que les circonstances le permettraient, une Société de prêtres, dont le but serait de travailler au salut des âmes par les missions et par l'enseignement de la jeunesse. Et, comme cette réunion d'élite professait une dévotion particulière envers la Très Sainte Vierge, on plaça sous son patronage la nouvelle association et on lui donna le nom de Société de Marie. Ainsi débuta la congrégation des Pères Maristes. Douze membres composaient ce groupe. Champagnat s'y associa tout des premiers.

Dans les nombreux entretiens qu'avaient ensemble les pieux congréganistes sur les meilleurs moyens de sauver des âmes, l'abbé Champagnat se fit remarquer par son insistance sur la nécessité d'avoir des instituteurs dévoués pour catéchiser et faire l'école. « Il nous faut des Frères, répétait-il sans cesse, il nous faut des Frères ! »

Les autres membres de la Société, ayant plutôt en vue des missions paroissiales à établir, finirent par répondre aux instances persévérantes de l'abbé Champagnat. « Eh bien ! chargez-vous des Frères, puisque vous en avez l'idée. »

Marcellin Champagnat accepta cette mission ; à la veille de gravir les degrés de l'autel, il regarda comme le but de ses travaux, de ses efforts, de sa vie tout entière, l'institution des Petits-Frères de la Société de Marie, et se résolut de commencer l'œuvre dès que Dieu lui en fournirait les moyens.

VICAIRE A LAVALLA

En attendant l'heure de la Providence, le nouveau prêtre se rendit au poste de Lavalla, où l'appelait, comme vicaire, la volonté de son évêque. Dès qu'il aperçut le clocher de sa nouvelle paroisse, il s'agenouilla sur la route et demanda à Dieu la grâce de n'être pas un obstacle au grand ministère qu'il allait exercer.

Il se mit ensuite à la disposition de son curé pour le seconder et accomplir ce qu'il y avait de plus pénible, et le pria de ne lui épargner ni ses avis ni ses conseils, et de le reprendre de ses défauts.

Deux mille âmes, simples, pleines de foi, mais ignorantes, étaient en partie confiées à ses soins. Durant le stage de huit ans qu'il fit à Lavalla, la paroisse changea complètement de physionomie.

La bonté, les manières franches et ouvertes du vicaire plurent aux habitants. Ses instructions attirèrent et convertirent. Il eut la consolation de faire cesser certaines coutumes déplorables jusque-là tolérées, et son apparition inopinée au milieu des réunions mondaines suffisait à tout dissiper.

L'assistance des mourants fut une de ses principales préoccupations. Il ne reculait devant rien pour leur procurer les derniers secours : les ténèbres de la nuit, la distance, les escarpements des montagnes, les tourbillons de neige, rien ne l'arrêtait. Il lui arriva souvent, dans sa course, de se perdre au milieu des bois.

Un jour même, totalement égaré dans la solitude, il se jette à genoux, se recommande à la Sainte Vierge, à son ange gardien et reprend sa route en confiance. Il arrive enfin à deux lieues de Lavalla, près de la pauvre malade qui l'attendait. Il a le temps d'entendre sa confession, de lui donner les derniers sacrements, et elle meurt entre ses bras. « Ah ! disait-il plus tard, j'emporte dans mon cœur la douce pensée qu'aucun malade, grâces à Dieu, n'est mort dans la paroisse sans que je sois arrivé à temps pour lui donner les secours de la religion. Ce sera pour moi une des choses qui me rassureront le plus devant le tribunal de Dieu. »

LES PREMIERS POSTULANTS
DE L'INSTITUT DES PETITS-FRÈRES DE MARIE

Le vicaire de Lavalla, au milieu de ses travaux, ne perdait pas de vue le but qu'il s'était proposé. Le catéchisme, l'instruction des enfants était son œuvre de prédilection. Pour l'étendre, la développer, il lui fallait des Frères.

Déjà il avait jeté les yeux sur un jeune homme pieux et bon pour être le premier sujet de la Société qu'il désirait fonder. Celui-ci ne savait pas lire. L'abbé eut la patience de lui enseigner les éléments de la lecture et de l'écriture.

C'est au lit de mort d'un enfant de douze ans, que l'abbé Champagnat prit sa détermination définitive. Appelé à le confesser, il ne fut pas peu surpris de voir qu'il ignorait les principaux mystères et ne savait même pas s'il y avait un Dieu. Il passa deux heures à l'instruire, à le confesser, à le bien préparer; puis l'enfant mourut. « Combien d'autres enfants, se dit alors l'abbé Champagnat avec effroi, courent à chaque instant les mêmes périls, parce qu'ils ne sont pas instruits des vérités de la foi ! »

Plein de ces pensées, il va trouver son élève, lui fait part de ses projets: « Je suis entre vos mains, dit celui-ci, faites de moi ce que vous voudrez. Je serai trop heureux de me consacrer à l'éducation chrétienne des petits enfants, si vous m'en croyez capable.

— Vive Dieu! répond le Vénérable ravi, courage ! Dieu vous bénira et la Sainte Vierge vous enverra des compagnons !

Trois jours après, en effet, tandis qu'il confessait un jeune homme désireux de se faire religieux, l'abbé Champagnat crut entendre une voix intérieure qui lui disait : « J'ai préparé cet enfant, je te l'amène pour en faire le fondement de la Société que tu dois instituer. »

Il proposa au jeune homme de se joindre à Jean-Marie (c'était le nom du premier postulant), et c'est avec ces deux jeunes gens, pauvres et ignorants, mais pieux, qu'il entreprit la fondation des Petits-Frères de Marie.

Dépourvu de toute ressource, il achète pour eux une humble maisonnette; quelques planches mal unies, qu'il travaille lui-même, leur serviront de table ou de lit, et, dans ce berceau qui rappelle assez par sa pauvreté l'étable de Bethléem, il installe, au mois de janvier 1817, ses deux novices. Sous la direction de l'abbé Champagnat, ils commencent là une vie de prière, de travail manuel et d'étude.

Les parents du second postulant, qui ne trouvaient pas leur compte au nouveau genre de vie embrassé par leur fils, voulurent le rappeler près d'eux, et, inflexibles, envoyèrent par un de ses frères plus âgé que lui l'ordre exprès de revenir au foyer paternel.

Le Vénérable reçoit lui-même le jeune messager. L'abordant, le sourire aux lèvres :

— Vous voulez donc emmener votre frère ?

— Oui, Monsieur l'abbé. Mes parents m'ont donné l'ordre de le conduire à la maison.

— Ce serait bien mieux de demander à vos parents la permission de venir vous-même ici.

Ainsi fut fait. Le jeune homme décida sa famille à le laisser suivre, avec son frère, sa vocation, et quelques jours après, il commença son noviciat.

DÉBUTS

Pour vivre, les Frères se mirent à fabriquer des clous.

L'abbé Champagnat présidait à leurs principaux exercices de piété. Bientôt même, il obtint la permission de quitter le presbytère et de se fixer pour toujours dans la maison de ses novices. Plus tard, il pourra résigner tout à fait ses fonctions de vicaire et se livrer complètement à son œuvre.

On le logea dans une petite chambre basse et malsaine, et cependant la meilleure de l'immeuble; dès lors, il partagea le frugal ordinaire des Frères, travailla avec eux soit à cultiver le jardin, soit à faire des clous, prit au milieu d'eux sa récréation, les instruisant et les formant à instruire ensuite les autres, en même temps qu'il les exerçait fortement aux pratiques de piété, d'humilité, d'obéissance et de mortification.

La paroisse de Lavalla n'avait pas d'école. L'abbé Champagnat en ouvrit une dans la maison des Frères, mit à la tête un jeune homme instruit qui, pendant un an, forma les trois ou quatre novices à la méthode d'enseignement donnée par le Bienheureux de la Salle à ses fils. Les Frères se firent connaître et aimer par des classes et des catéchismes faits dans les hameaux environnants, l'école devint florissante, et de plusieurs endroits, l'on commença à désirer les Frères Maristes des écoles.

Après quelques années d'apparente immobilité, les progrès de l'Institut furent réguliers et constants. La grange qui avait servi de premier abri ne suffisait plus. Il fallut bâtir. L'abbé Champagnat, que ses fils appelleront désormais le P. Champagnat, avec les postulants et les novices, se mit à l'ouvrage, se faisant tour à tour, avec une égale compétence, maçon, architecte, charpentier.

L'abri des premiers Frères fut ainsi édifié en l'espace de trois mois. La ferveur de la petite communauté égalait son ardeur au travail.

CONTRADICTIONS — CONFIANCE EN DIEU

Le P. Champagnat, comme tous les saints Fondateurs d'Ordres, fut en butte à mille contradictions. Les grandes œuvres doivent être marquées du signe sacré de la croix.

Les propos les plus désobligeants circulaient sur son compte. On ne tarissait pas en critiques et en blâmes sur ce pauvre vicaire de campagne sans talents, sans ressources, qui avait la prétention de fonder une Congrégation.

De bons prêtres allaient jusqu'à engager les Frères à quitter leur Institut, dont l'avenir semblait si peu assuré. Les appréhensions et les blâmes parvinrent jusqu'à l'archevêché qui fit de sévères enquêtes peu favorables au P. Champagnat. Son confesseur même, prévenu par tant de critiques, alla jusqu'à lui refuser le secours de son ministère et de ses conseils.

Au milieu de tant de contradictions, le Vénérable ne perdit pas un instant sa confiance en Dieu, et c'est là qu'il faut voir le secret de l'extension extraordinaire et si rapide de son Institut, qui compte à l'heure présente (1899) plus de 7 000 Frères et 700 établissements répandus par toute la terre.

Il répétait sans cesse la parole du psaume: *Nisi Dominus ædificaverit domum.....* C'est en vain que nous travaillerons à édifier la maison, si Dieu n'y met la main. Mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?

Les accusations de folie éclatèrent surtout quand le P. Champagnat, toujours sans argent, entreprit, dans le vallon de l'Hermitage, la construction d'un noviciat dont le devis s'élevait à plus de 60 000 francs.

La Providence ne peut nous abandonner, répondait le Vénérable, puisque c'est son œuvre que nous faisons.

Le saint Fondateur n'eut jamais d'autre raisonnement. Quand il entreprenait une bonne œuvre, il ne s'occupait que d'une seule chose : savoir si Dieu la voulait. S'il croyait que telle fût sa volonté, rien n'était plus capable de l'arrêter.

ATTACHEMENT DU VÉNÉRABLE A LA CONGRÉGATION-MÈRE

Tout en étant Fondateur de la Société des Petits-Frères de Marie, le vénérable Champagnat restait membre fidèle et obéissant de la Congrégation des Pères Maristes, à laquelle il avait donné son nom et son cœur, dès l'année 1816, au Grand Séminaire, en attendant le jour où il s'attacha irrévocablement à elle par les vœux de religion.

Toujours, il ne voulut considérer sa Congrégation de Frères que comme la jeune sœur de la première, la Société de Marie. Lui-même s'employa activement à procurer à la Congrégation-mère le *Bref laudatif*, émané de Rome en 1825.

Des rapports de plus en plus fréquents de lettres et de visites l'unirent au R. P. Colin, supérieur des Pères Maristes. Cette assiduité fut telle, qu'un jour certains Frères en conçurent une sorte d'ombrage, croyant que leur Père leur enlevait de son affection en l'accordant aux prêtres de la Société de Marie.

C'est alors qu'il leur dit : « Mes Frères, demeurez persuadés que je vous porte tous dans mon cœur, mais Dieu veut également Pères et Frères Maristes; et tant que j'aurai un souffle de vie, j'aimerai l'œuvre des Pères comme la vôtre. »

Il eût même voulu, pour une union plus parfaite, que la congrégation des Frères et celle des Pères fussent toujours soumises à un Supérieur général unique, élu parmi les Pères. Mais le R. P. Colin lui fit remarquer que le but, l'éducation, les emplois des deux instituts n'étant pas les mêmes, exigeaient un règlement et un genre de vie différents; ensuite, que l'administration et la direction de chaque branche étaient plus que suffisantes pour occuper la vie d'un homme.

Le P. Champagnat se rendit à ces sages raisons, et consentit à ce que, de son vivant, on lui créât un successeur choisi parmi les Frères.

Quand, en 1836, l'Institut des Pères Maristes reçut de Rome l'approbation définitive, et que le Vénérable put, avec tous les associés, faire publiquement et selon la teneur du décret sa profession religieuse, il remit entre les mains de son supérieur, le R. P. Colin, nommé canoniquement Supérieur général en cette circonstance, l'œuvre des Frères dont il était le Fondateur, et demanda à rester sous ses ordres comme un simple ouvrier. Bel exemple d'humilité et de désintéressement vis-à-vis de son œuvre!

Le R. P. Colin, heureux et touché de cet acte si parfait d'abnégation, dit au P. Champagnat qu'il lui laissait auprès des Frères sa charge, entreprise et exercée jusque-là avec tant de fruits et d'édification pour le bien de l'Eglise.

Puis, comme le Vénérable témoignait le désir de partir pour les missions de l'Océanie, confiées par Rome au zèle des Pères Maristes, son supérieur le retint en disant : « Vous faites plus de bien en France que vous n'en pourriez faire dans l'Océanie. Votre mission à vous n'est pas d'aller en personne évangéliser ces peuples, mais de leur préparer des apôtres pleins de zèle et de l'esprit de sacrifice. »

Le P. Champagnat se soumit comme toujours. Sa grande joie, dès lors, fut de pouvoir envoyer, comme auxiliaires des Pères en Polynésie, quelques-uns de ses Frères, devenus par ses soins de bons catéchistes et de vrais religieux.

AFFERMISSEMENT DE L'ŒUVRE DES PETITS-FRÈRES

Cependant, le P. Champagnat ne négligeait rien pour asseoir solidement son œuvre. En vue d'attacher pour toujours les Frères à leur vocation, après s'être contenté, de 1818 à 1826, de solennelles promesses, renfermant en principe toutes les obligations de la vie religieuse, il permit des vœux, le vœu temporaire d'obéissance, d'abord, puis les trois vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Il précisa, non sans avoir beaucoup prié, réfléchi et consulté, la méthode d'enseignement que les Frères devaient adopter dans leurs écoles de jour en jour plus nombreuses, fixa les moindres détails du costume, rédigea les règles qu'il médita longtemps et soumit à l'examen et à l'approbation des premiers religieux, fit même imprimer celles qui, après un essai de vingt ans, pouvaient être définitivement reçues, laissant à son successeur pleins pouvoirs pour compléter et parfaire une si sage réglementation; enfin, il entreprit démarche sur démarche pour obtenir l'autorisation légale de l'Institut. Il ne put y réussir.

Au moment de mourir, il disait à ses fils : « Dieu n'a pas voulu me donner la consolation de voir l'Institut autorisé, parce que je ne méritais pas cette faveur. Mais soyez sûrs que l'autorisation ne vous fera pas défaut, et qu'elle vous sera accordée lorsqu'elle vous sera absolument nécessaire. » La prophétie se réalisa de tous points en 1850, dix ans après la mort du Fondateur. Au moment où l'Institut ne pouvait plus se passer de cette autorisation à cause des dispositifs de la loi de 1850, sur l'enseignement, cette faveur arriva plus pleine et plus entière qu'elle n'eût pu l'être quatorze ans auparavant.

TESTAMENT SPIRITUEL — MORT

L'œuvre était maintenant fondée, presque en dehors de tout secours humain, et le P. Champagnat, si incapable au jugement de certains esprits, avait réussi au delà de toute espérance.

Ses courses, les fatigues de son apostolat, ses mortifications, déterminèrent une longue maladie d'estomac, qui le conduisit au mois de mai 1840 aux portes du tombeau. Il réunit une dernière fois les Frères pour leur donner ses suprêmes avis dictés peu auparavant à l'un d'entre eux. Rien de touchant comme ce testament spirituel, tout entier à la gloire de Jésus et de Marie, où le Père, presque agonisant, recommande à ses enfants en larmes de s'aimer les uns les autres, de vivre en communauté de sentiments avec les Pères de la Société de Marie, d'obéir à leurs supérieurs comme à Jésus-Christ, enfin d'être à jamais fidèles à leur sainte vocation.

Le Vénérable s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le samedi 6 juin 1840, veille de la Pentecôte. Il avait toujours désiré mourir un samedi, Marie l'exauça, et lui fut fidèle jusqu'au bout.

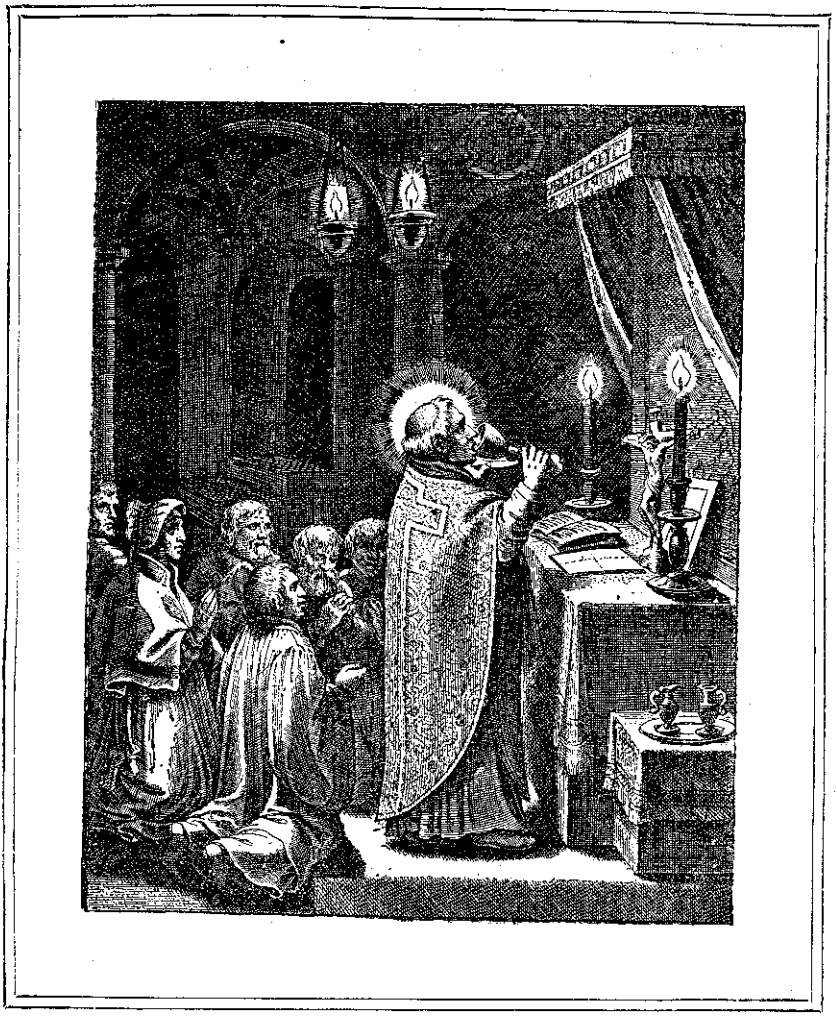
La cause de béatification du serviteur de Dieu a été introduite en cour de Rome, le 9 août 1896. Le procès canonique cite de nombreux faits merveilleux, des prédictions réalisées, des guérisons obtenues, qui laissent espérer de voir un jour sur les autels le vénérable Champagnat, l'une des plus pures gloires du XIX^e^ siècle.

QUELQUES TRAITS DE LA VIE DE SAINT NORBERT,

ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG

FONDATEUR DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS

Fête le 6 juin.



Saint Norbert célébrant la messe à Rolduc.

UN COUP DE FOUDRE

Le fondateur des Chanoines réguliers de Prémontré naquit à Xanten, au duché de Clèves, en Germanie, vers la fin du XI^e^ siècle (1080).

Ses parents, les seigneurs de Gennep, le vouèrent à l'état ecclésiastique. C'était la coutume, à cette époque, de faire des cadets de grande famille, qu'ils eussent ou non la vocation, des clercs; on les nommait chanoines et on leur donnait une prébende.

Norbert, devenu sous-diacre et chanoine de Xanten, ne laissa pas de mener durant les années de son adolescence une vie toute mondaine. Sa noble origine et ses manières distinguées le conduisirent à la cour du prince-archevêque de Cologne, Frédéric de Carinthie, puis à celle même d'Henri V, roi de Germanie, auquel l'unissait un lien de parenté.

Partout il fut en faveur. Partout aussi, sans se départir toutefois d'une honnêteté à toute épreuve, il mit sa conduite et ses sentiments en harmonie avec les mœurs légères de son entourage, et peut-être sa foi et sa pureté y eussent-elles

sombré, si Dieu ne l'avait arraché à ce péril par un coup de sa grâce puissante.

Un jour qu'il chevauchait avec un de ses pages, un orage monte à l'horizon, envahit en un moment le ciel obscurci, et enveloppe tour à tour les deux voyageurs de ténèbres et d'éclairs. Ils sont éloignés de toute habitation où ils puissent trouver un abri. Norbert se trouble. Mais voici que, soudain, la foudre éclate avec un bruit effrayant et entr'ouvre le sol devant le jeune seigneur « à la profondeur de la taille d'un homme », disent les récits du temps. Précipité de son cheval, Norbert, gisant sur le sol, croit entendre la voix de quelqu'un qui lui reproche son passé. Revenu de sa première frayeur, il se sent touché, et une parole intime retentit au fond de sa conscience : « Cesse le mal et fais le bien. »

Trait pour trait, c'était une nouvelle conversion de saint Paul. Norbert se relève transformé, rebrousse chemin, et, rentré à Xanten, change absolument son genre de vie, commence par endosser un cilice qu'il cache sous ses vêtements de soie, et, par plusieurs années d'une conduite irréprochable, se prépare au sacerdoce.

Le jour même de son ordination, sans nul respect humain, il échange ses beaux vêtements contre une grossière tunique de peau de chèvre, costume de pénitent qu'il ne quittera plus.

UNE ARAIGNÉE DANS UN CALICE

Norbert célébrait la messe dans l'église de Rolduc, au duché de Limbourg. Une grosse araignée vint à tomber dans le calice déjà consacré. Le Saint frémit à la vue de cet accident.

Avaler le poison, — cet insecte repoussant était alors réputé venimeux — c'était s'exposer à une mort inévitable. Retirer respectueusement l'araignée et faire ce que permettaient, alors comme aujourd'hui, les rubriques du missel, n'était-ce pas exposer le Sang de Jésus-Christ à quelque irrévérence, au moins matérielle?

Le saint prêtre n'hésita pas longtemps; soutenu par son esprit de foi, il avala l'insecte avec le précieux Sang. L'action sainte achevée, il vint se mettre à genoux devant l'autel, et fit généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie, heureux d'être la victime après avoir été le sacrificateur. Soudain, le venin commençant à agir sur le cerveau de Norbert, il éternue, et l'insecte tout vivant lui revient par le nez.

L'énergie de volonté attestée par ce menu fait sera toujours un des caractères particuliers de notre Saint.

LE MISSIONNAIRE

De degré en degré, Norbert arrive bien vite à un dépouillement absolu. Il se démet de son canonicat, résigne entre les mains de son archevêque tous ses bénéfices et revenus ecclésiastiques, vend ses maisons, rassemble les pauvres de la contrée, et il passe plusieurs jours à leur distribuer tout son avoir.

Avec dix marks d'argent seulement (un peu plus de 15 francs de notre monnaie), les ornements sacrés nécessaires à la célébration de la messe, une mule, et deux serviteurs qui ne voulurent pas se séparer de lui, il quitte Xanten et se fait missionnaire à la façon de Pierre l'Ermite, marchant pieds nus, prêchant dans les villes et le long des routes. Pour voir le pape Gélase II, alors exilé et résidant à Saint-Gilles, petite ville du Languedoc, il traverse la Champagne, la Bourgogne, le Lyonnais, le Velay et le Vivarais, sans que rien, ni l'excès du froid, ni le défaut de nourriture, ni la fatigue, puisse jamais arrêter les ardeurs de son zèle.

En peu de temps, il apprend la langue romane ou française, afin d'être en mesure d'annoncer la parole de Dieu aux populations du Hainaut et du Brabant.

La renommée le précédait; on accourait de tous les environs à la nouvelle de son passage; les cloches sonnaient, on entendait la messe célébrée par le serviteur de Dieu, il distribuait ensuite ses saints enseignements.

Le soir, il entrait dans la maison de quelque pieux habitant de la localité pour s'y reposer un peu. On se disputait l'honneur de lui offrir un abri, et ceux qui ne pouvaient le posséder s'en consolaient en hébergeant sa monture ou le petit serviteur qui la conduisait.

Une telle popularité s'explique par le genre de vie austère et tout angélique de saint Norbert. Il n'avait d'autre pensée que de conquérir les âmes à Jésus-Christ, nulle autre préoccupation ne pouvait l'atteindre; aussi s'avançait-il sans bourse, sans chaussure, sans provision d'aucune sorte. Il ne permettait pas qu'on lui dressât de table pour ses repas. Ses genoux lui en tenaient lieu et la terre était son siège; à ses aliments il n'admettait d'autre condiment que quelques grains de sel, pour toute boisson, de l'eau.

C'est par de tels exemples que le missionnaire fit refleurir en plusieurs contrées des vertus trop oubliées, réconcilia maintes fois des ennemis jurés et opéra beaucoup de conversions.

LABORIEUX EXORCISME

On nous permettra, dans cette rapide esquisse de la vie et du caractère de saint Norbert, de passer sous silence son œuvre capitale : la fondation de l'Ordre de Prémontré. Un sujet aussi intéressant méritait une livraison à part (1).

Le fondateur de Prémontré était un thaumaturge. L'épisode suivant, choisi entre bon nombre d'autres semblables, en fait foi.

Un jour, un bourgeois de la ville de Nivelles, en Brabant, vint, les larmes aux yeux, se jeter aux pieds de Norbert. Sa fille était cruellement tourmentée par le démon depuis un an. Elle n'avait que douze ans « âge incapable de feinte », dit avec raison l'évêque de Belley. Il fallait l'enchaîner et l'enfermer dans des cachots. Souvent, après avoir rompu les liens qui l'attachaient, elle enfonçait les portes et déchirait sans pitié tout ce qui lui faisait obstacle.

— Qu'on me l'amène, dit Norbert, ému de compassion.

On introduit l'enfant, et une foule immense entre dans l'église à sa suite.

Revêtu de l'étole, le pieux missionnaire commence les exorcismes. Le démon méprise les premiers efforts du ministre de Dieu. Norbert redouble et, par le sang des martyrs, commande à l'esprit du mal d'abandonner l'enfant qu'il tyrannise. Vainement, voulant faire parade de science, le démon se met à interpréter, par la bouche de la jeune fille, le *Cantique des cantiques*, l'un des livres les plus mystérieux de la Bible.

Norbert ne se décourage pas. De nouveau, il

---

(1) *Saint Norbert et la fondation de l'Ordre de Prémontré*, n° 1110 de notre collection des *Vies des Saints*.

adjure l'esprit mauvais de sortir de cette créature de Dieu.

« Etranger venu de France, s'écrie à plusieurs reprises le démon irrité, quel mal t'ai-je fait pour me tourmenter ainsi ? »

Le soir venu, Norbert, un peu triste de voir que l'enfant n'était pas délivrée, la rendit à son père, en ordonnant de la ramener le lendemain, à l'heure du Saint Sacrifice. Il passe toute la nuit en prière.

Le lendemain, il se prépare à célébrer les Saints Mystères; l'enfant est là, entourée d'une foule curieuse de voir jusqu'au bout cet étrange duel d'un prêtre avec le démon. La messe commence; on arrive à l'évangile : plusieurs passages du texte sacré sont lus sur la tête de l'énergumène. « Ce n'est pas la première fois, disait l'esprit impur, que j'entends ces refrains. » Au moment de l'élévation : « Voyez, s'écria-t-il, comme il tient son petit Dieu dans ses mains. »

La prière du saint prêtre devenait de plus en plus fervente, saisi qu'il était d'une profonde horreur à la vue des blasphèmes de Satan. Enfin, celui-ci, torturé par une puissance mystérieuse, s'écrie d'une voix stridente : « Je brûle, je brûle, laissez-moi, je veux sortir. » Il sortit, en effet, abandonnant sa victime, et laissant après lui une odeur fétide. L'enfant était pleinement guérie, et personne ne douta de la réalité du miracle opéré par saint Norbert.

DOULOUREUSE PRÉDICTION — LES SIX CENT VINGT PAUVRES

Par ses missions, ses fondations de monastères, ses miracles et surtout ses vertus, Norbert s'était acquis une grande célébrité. En France, en Belgique, sur les bords du Rhin, il n'était bruit que de ses prédications. Il avait transformé en quelques semaines la ville d'Anvers pervertie par l'hérétique Tanchelin.

C'est peu après, vers la fin de l'année 1125, qu'il se rendit à Rome pour solliciter du pape Honorius II l'approbation de son Ordre naissant.

Une nuit, saint Norbert était en oraison avec quelques-uns de ses disciples, quand une voix mystérieuse retentit : « Norbert sera évêque de Parthénopolis. » Comme lui, ses compagnons entendirent la voix céleste, mais aucun d'eux n'osait en parler aux autres, et chacun faisait à ses frères un mystère de ce qu'ils avaient tous entendu. Norbert, ne pouvant douter de la réalité de la prophétie, ressentit plus que personne la terreur de son élévation à l'épiscopat.

De retour de Rome, il reprit en Allemagne le cours de ses prédications. Puis, Prémontré le revit une fois encore.

Comme ses fils rendaient compte au Fondateur des dépenses effectuées pendant son absence, Hugues, abbé du monastère, lui montra les cinq cents pauvres qu'il nourrissait pour l'amour de Jésus-Christ, depuis que sévissait une terrible famine, survenue en 1125. Les ressources de la communauté étaient alors très restreintes, et les religieux vivaient uniquement du travail de leurs mains.

Norbert, un peu étonné de l'indiscrète prodigalité de ses fils, crut devoir s'en expliquer à eux avec son habituelle franchise. Il n'eut pas plus tôt fait cette réprimande et manifesté son mécontentement, que sa délicate conscience se le reprocha vivement, comme une offense à Dieu et à ses frères.

La faute avait été douteuse, en tout cas fort légère : l'expiation sera publique, et un acte de charité, tels que seuls les saints en savent faire, en sera la solennelle expression. Norbert prescrivit donc à ses religieux de continuer, autant qu'il sera nécessaire, de pourvoir aux besoins des cinq cents pauvres que l'on nourrissait déjà tous les jours. De plus, il ordonna d'en adopter cent vingt autres en son nom. Cent jouiraient journellement, à l'extérieur, du régime maigre de la communauté, treize recevraient du pain, de la viande et du vin dans l'hôtellerie construite par ses soins, et les sept autres seraient admis à la table des Frères chanoines, au réfectoire.

ARCHEVÊQUE — LA MÉPRISE D'UN PORTIER

Cependant, la terrible prédiction planait toujours sur le fondateur de Prémontré. Elle ne tarda pas à se réaliser.

Norbert dut se rendre à la diète solennelle des évêques et des princes allemands convoquée à Spire en 1125. Là, se présenta devant l'assemblée une députation du Chapitre métropolitain et des citoyens de la ville de Magdebourg, la capitale de la Saxe, demandant qu'on mit fin au veuvage de leur Eglise, sans évêque depuis dix-huit mois.

Tous les yeux se fixèrent sur Norbert, quelque soin qu'il prît à se tenir caché. Une prédication que le peuple et le roi Lothaire l'avaient contraint d'accepter à la cathédrale, acheva de mettre en relief sa sagesse et sa sainteté. Bref, il fut élu par acclamation, et les députés de Magdebourg, sans lui donner le temps de se reconnaître, l'emmenèrent de force, au milieu des applaudissements de l'assemblée. Lothaire était décidé d'avance à ne pas tenir compte des résistances du nouvel élu, et, de concert avec le légat du Pape, il ratifia la nomination. C'en était fait, la prédiction se vérifiait, *Parthénopolis* n'étant que la traduction grecque du mot de *Magdebourg*.

Norbert suivit tristement le cortège qui le conduisit en triomphe jusqu'à sa ville épiscopale. Au bout de plusieurs jours de marche, on arriva en vue de Magdebourg. Du plus loin qu'il l'aperçut, notre Saint descendit de sa modeste monture, ôta la chaussure de ses pieds, et s'avança ainsi, dans l'attitude d'un pénitent plutôt que d'un archevêque. Une foule immense l'attendait, heureuse d'avoir enfin un pasteur, et un pasteur d'aussi grand renom.

Elle ne fut pas peu surprise ni peu édifiée de voir arriver un pauvre religieux, pieds nus, sans aucun appareil extérieur. Jamais elle n'avait vu de pontife comme celui-là.

On entre dans la cathédrale. L'archevêque, dans une courte mais fervente prière, consacre à Dieu les prémices de sa lourde charge. Puis, la procession le conduit dans les jardins du palais épiscopal.

Le portier laisse entrer les personnes de qualité qui composent le cortège; mais il repousse rudement un homme pauvrement vêtu qui fermait la marche.

—Que fais-tu en ce lieu, lui dit-il ? Les pauvres qui ont voulu pénétrer sont entrés depuis longtemps. Ne vois-tu pas que tu gênes ces seigneurs et ces princes en te plaçant au milieu d'eux?

— Malheureux ! s'écrièrent quelques assistants témoins de la méprise du concierge, malheureux, que faites-vous ? Laissez-le entrer. Vous ne voyez donc pas que celui à qui vous parlez sur ce ton est notre évêque et notre maître ?

A ces mots, le portier rougit, recule et cherche à se cacher. Mais Norbert le rappelle, le regarde en souriant et lui dit avec une gracieuse bonté :

« Ne craignez pas et ne vous enfuyez point, mon frère, vous voyez plus clair que les autres. Vous me rendez justice : je ne devais pas, moi, pauvre et chétif religieux, être élevé à un poste si au-dessus de mes mérites et de mes forces. »

L'aventure du portier et la belle réponse de l'archevêque eurent vite fait le tour de la ville et du diocèse et rendirent de plus en plus populaire le nom de notre Saint.

LUTTES ET TRIOMPHES

Le triomphe qui accueillait saint Norbert à son entrée dans Magdebourg devait ressembler un peu au triomphe passager de Notre-Seigneur au jour des Rameaux.

Dès le début de son épiscopat, il crut de son devoir de réagir, avec une fermeté tout apostolique, contre certains abus criants, si prompts à s'introduire pendant la longue vacance d'un siège. Il commença par exiger le retour des biens soustraits à la mense épiscopale. Les seigneurs éclatèrent en murmures. Frappés d'excommunication, ils se soumirent à contre-cœur.

L'un d'eux, entre autres violences et brigandages, s'était approprié un cens de vin affecté par des bienfaiteurs à la célébration de la messe de la métropole :

— De quel front, lui dit Norbert, osez-vous faire outrage au bienheureux Maurice, patron de notre cathédrale, et garder injustement des revenus constitués pour la célébration des Saints Mystères ?

— Non pas, répondit le seigneur, je suis le légitime possesseur de ces biens que m'ont transmis mes pères, ils resteront à moi.

— Eh bien, reprit l'homme de Dieu, sachez, mon frère, qu'avant la fin de cette année, vous serez par le jugement de Dieu lui-même chassé d'un bien que vous détenez injustement.

La prophétie se justifia, et, cette année-là même, le malheureux endurci périt misérablement de la main de ses ennemis.

Après les laïques, vint le tour des clercs et des chanoines de Magdebourg, dont la vie avait grand besoin de réforme, et qui, loin de se rendre aux sages avis de l'archevêque, se mutinèrent contre lui. La lutte fut ardente. Plus d'une fois, on attenta à la vie de saint Norbert, qui, miraculeusement informé, échappa à tous les périls.

Saint Norbert et le seigneur réfractaire.

L'émeute toujours grandissante soulevée par les réformes nécessaires que le Saint avait entreprises le força à s'exiler. Il vint demander l'hospitalité aux Chanoines Augustins du Petersberg, à neuf lieues de sa ville rebelle. Peu à peu, les haines tombèrent, la droite raison reprit le dessus, et les clercs, repentants, vinrent supplier leur pasteur de se remettre à leur tête, lui offrant réparation du passé, et l'assurant d'un dévouement qui, disons-le, fut désormais inaltérable.

Pendant le cours de son épiscopat, saint Norbert, qui, de tout temps, eut pour le Pape un véritable culte, fut le défenseur le plus ardent du pontife légitime Innocent II contre l'antipape Anaclet II, plus connu sous le nom de Pierre de Léon. C'est lui qui persuada Lothaire de prendre ouvertement parti pour le véritable Vicaire de Jésus-Christ, contre l'intrus. Le Pape ayant dû quitter Rome et se réfugier en cette France qui fut toujours, selon l'heureuse expression de Baronius, *le port de la barque de Pierre pendant l'orage*, Norbert n'eut point de repos qu'il n'eût décidé Lothaire à tenter l'expédition d'Italie, dans le but de détrôner l'usurpateur.

Dieu permit que les efforts du Saint fussent couronnés de succès. Innocent II revit sa ville de Rome. Lothaire la disputa pied à pied à l'antipape qui n'eut plus bientôt d'autre refuge que le château Saint-Ange, et le Pape légitime remonta triomphant sur son siège.

Innocent II se plut en diverses circonstances à proclamer que Norbert était son libérateur, et à lui en témoigner sa reconnaissance.

Tant de fatigues et de luttes avaient épuisé les forces du saint archevêque. Quand il revint à Magdebourg couvert de gloire, et plus brillant que jamais de l'auréole de la sainteté, son corps, affaibli par les mortifications et le travail, miné par la *malaria* des campagnes romaines, n'était plus qu'une ruine. Norbert mourut plein de vertus et de mérites, le 6 juin 1134.

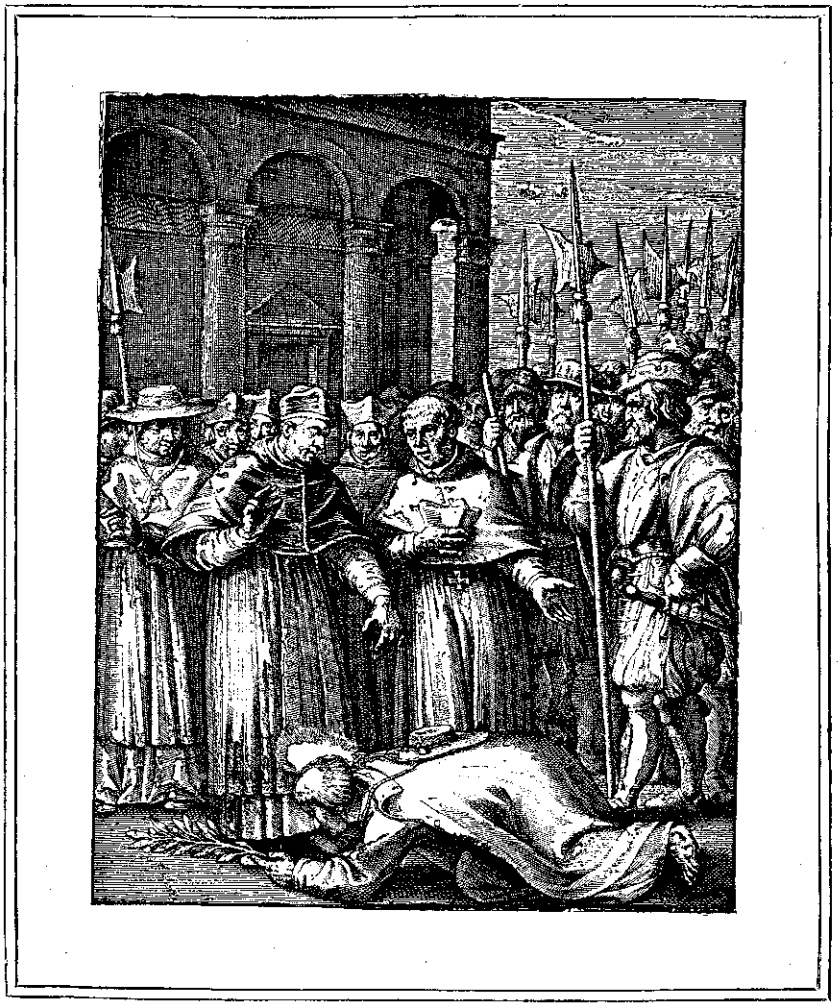
NOTA

Ces traits biographiques ont été choisis, avec la bienveillante autorisation de l'auteur, dans la « Vie illustrée de S. Norbert, » par le R. P. Godefroy, *Abbé de S. Michel de Frigolet, chez Picquoin, Paris, 1900.*

SAINT NORBERT

ET LA FONDATION DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS

Fête le 6 juin.



Saint Norbert aux pieds de Callixte II.

PENSÉE PREMIÈRE DE L'ŒUVRE DE SAINT NORBERT

C'est à la conversion de saint Norbert, en 1115, que l'on peut faire remonter l'origine de son œuvre.

Le jeune et brillant comte de Gennep, terrassé par la grâce comme un autre saint Paul sur le chemin de Freden, ne veut plus aimer que Jésus qu'il a tant méconnu jusque-là. Il lui donne la première place dans ses pensées, dans ses affections, dans ses actions. Les honneurs, les richesses, les plaisirs, qui sont une charge gênante pour marcher à sa suite, il s'en débarrasse. Il ne voit plus que Jésus dépouillé, meurtri, crucifié. Il se nourrit de lui dans la lecture respectueuse et approfondie de la Sainte Ecriture, mais surtout dans le sacrement de l'Eucharistie qui devient son centre où tout converge, son foyer où tout s'éclaire et s'échauffe.

Aussi, au jour même de sa première messe, le voyons-nous monter en chaire et jeter son âme brûlante à la face du clergé et du peuple qui l'écoutent avec surprise et admiration. On devine, dès lors, son désir irrésistible d'entraîner tous les cœurs vers le cœur de son Dieu.

A ce moment déjà une pensée s'empare de son esprit : trouver des disciples capables de le comprendre et de l'imiter et marcher avec eux à la

conquête des âmes. Voyons comment cette pensée, d'abord indécise, se dessina peu à peu et se réalisa, grâce à l'intervention sensible et merveilleuse du ciel.

RENCONTRE DE NORBERT ET DE L'ÉVÊQUE DE LAON

La Providence tire souvent des conséquences importantes d'un fait en apparence insignifiant.

En 1119, Norbert revenait de Reims où il était allé demander au pape Calixte II la confirmation du privilège qui lui avait été donné par son prédécesseur Gélase II de prêcher partout la parole divine. L'affluence des grands personnages auprès du Pontife était telle, qu'il n'avait pu obtenir une audience.

Il était donc sorti de la ville, déçu dans ses espérances, déchiré dans l'intime de son être par le combat violent que le découragement livrait à sa confiance en Dieu.

En compagnie de Hugues, son fidèle ami, et d'un autre clerc, il était assis, épuisé de fatigue, sur le bord du chemin, s'efforçant de réconforter son âme dans une prière silencieuse, quand vint à passer un brillant équipage. C'était Barthélemy de Vir, évêque de Laon, proche parent de Calixte II, qui se rendait, avec sa suite, au Concile de Reims.

Poussé par une inspiration divine, ou simplement ému d'une sympathique pitié à la vue de ce personnage dont les traits portaient tous les caractères de la noblesse et de la vertu, il s'approche des voyageurs et s'informe bienveillamment de leur situation. Norbert répond avec simplicité et modestie.

A cette parole chaude et lumineuse, l'évêque a bientôt apprécié le trésor que Dieu vient de mettre sur ses pas. Hugues, de son côté, a pu glisser quelques mots discrets sur l'origine illustre de son maître, son dépouillement volontaire et son zèle apostolique. Barthélemy remercie Dieu d'une si heureuse rencontre, et il invite Norbert à retourner avec lui à Reims, lui promettant d'obtenir en sa faveur une audience du Pape.

Avec quelle reconnaissance l'homme de Dieu accepte cette invitation qui lui semble venir du ciel!

AUX PIEDS DE CALIXTE II

Quelques jours après, sur la recommandation de l'évêque de Laon, le Souverain Pontife admettait en sa présence Norbert et ses compagnons, couverts de leurs habits de pénitence et les pieds nus. Plein de bonté, il approuvait les desseins du nouvel apôtre, lui donnait ses lettres de missionnaire apostolique avec les pouvoirs les plus étendus et le confiait aux soins de Barthélemy, se réservant de l'entretenir plus longuement pendant le séjour qu'il se proposait de faire à Laon.

Il ne tarda pas, en effet, à venir dans cette ville où il eut avec Norbert de fréquents entretiens dans le palais épiscopal dont ils étaient, tous les deux, les hôtes aimés.

Quelques historiens font remonter à ces conférences la résolution bien arrêtée du Saint de fonder une association à la fois contemplative et active dont les membres s'occuperaient de la sanctification des âmes par la prédication et les autres fonctions du ministère pastoral, et de leur propre sanctification par la prière, le recueillement et la pénitence. L'état du clergé et du peuple chrétien, à cette époque troublée, semblait réclamer cette institution.

VISION DE SAINT NORBERT DANS LA CHAPELLE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Croyant favoriser la vocation de son saint ami, l'évêque de Laon le fait nommer abbé de l'église dédiée à saint Martin de Tours, dont le Chapitre était fort relâché. Mais, trois mois après, Norbert résigna ces fonctions qu'il avait acceptées à contre-cœur. Son zèle avait échoué devant l'opiniâtreté de ces clercs endurcis.

Résolu à tout tenter pour le garder dans son diocèse, Barthélemy lui offre d'y choisir un emplacement à sa convenance et d'y construire un monastère dont les portes seront ouvertes à tous ceux qui voudront embrasser son genre de vie.

Norbert accepte cette généreuse proposition, et tous deux se mettent à la recherche du terrain le plus propice à une fondation.

Ils avaient déjà parcouru sans résultat une grande étendue de territoire quand, un soir, ils se trouvent dans une vaste forêt appelée le Voas, à l'entrée de laquelle s'élevait une chapelle à demi-ruinée, dédiée à saint Jean-Baptiste. Le Saint demanda à son vénérable compagnon la permission d'y passer la nuit en oraison. L'évêque y consentit et regagna son manoir d'Anisy.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, il revient auprès de son ami qui lui dit :

« Seigneur et Père, bénissons le Très-Haut, j'ai trouvé le lieu selon mon cœur, celui qu'il a plu au Seigneur de me préparer de toute éternité. Ici sera mon repos et mon séjour. Ici, par la grâce de Dieu, beaucoup seront sauvés. Toutefois, ce n'est pas près de cette chapelle que sera l'emplacement du monastère, mais de l'autre côté de la montagne. Cette nuit, en effet, j'ai vu, dans mon extase, comme une multitude d'hommes vêtus de blanc qui portaient des croix d'argent, des chandeliers et des encensoirs, et qui faisaient processionnellement, en chantant, le tour de toute la vallée.

— Rendons grâces à Dieu, » s'écrie Barthélemy.

PRÉMONTRÉ

Ce lieu, d'avance montré par le ciel, circonstance à laquelle, selon une opinion respectable, il doit son nom de *Prémontré*, présentait alors l'aspect d'une affreuse solitude.

C'était une vallée étroite et malsaine dans laquelle se déversaient les eaux des montagnes voisines pour en faire un marais dangereux et inhabitable : elle était entourée de toutes parts de bois épais, à travers lesquels pouvaient difficilement pénétrer les rayons du soleil. Çà et là, des rochers permettaient de poser le pied hors du sol fangeux. « Voilà, dit son historien (1), le site qui mettait Norbert au comble du bonheur. Voilà où il voulait vivre et où il espérait bien mourir. »

L'évêque de Laon, qui n'en était pas le propriétaire, l'acquit par échange des Bénédictins du monastère de Saint-Vincent, et lui en assura la possession par deux chartes (1120). Le roi Louis le Gros confirma aussi, par un diplôme, la fondation de Prémontré (1121).

---

(1) *Vie illustrée de saint Norbert*, par le R. P. Godefroy, abbé de Saint-Michel de Frigolet, p. 82.

LA SAINTE VIERGE DONNE L'HABIT BLANC A SAINT NORBERT

Nous avons remarqué, dans la vision de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, que les hommes dont le cortège majestueux se développait dans la vallée étaient vêtus de blanc. C'était une indication suffisante pour guider l'homme de Dieu dans le choix du vêtement qu'il devait porter et donner à ses disciples.

La Sainte Vierge voulut toutefois le confirmer dans cette conviction. Elle lui apparut, éblouissante de lumière et environnée d'anges, et lui présentant un habit monastique de couleur blanche, elle lui dit: « Mon fils Norbert, prends ce blanc vêtement. »

Cette faveur signalée a été déclarée en quelque sorte authentique par l'Eglise qui l'a inscrite dans le *martyrologe romain* à la date du 5 août. Elle n'étonne pas, quand on sait l'ardente et filiale dévotion de Norbert envers la Mère de Dieu, dont il honorait tout particulièrement l'Immaculée Conception.

Aussi l'Ordre de Prémontré, à l'instigation de son fondateur, devait être le premier, non seulement à reconnaître, mais à célébrer ce privilège de Marie par un office quotidien s'ajoutant à l'office canonique.

SAINT AUGUSTIN DONNE SA RÈGLE A SAINT NORBERT (1122)

Le saint fondateur était la règle vivante de ses premiers disciples qu'il entraînait à sa suite par ses exhortations et ses exemples. Mais il comprenait que cela ne suffisait pas et qu'il fallait une règle écrite. Des hommes éminents lui donnaient des conseils tout opposés. Les uns l'engageaient à embrasser la vie érémitique, les autres la vie cénobitique, plusieurs le poussaient vivement à s'unir aux Cisterciens, auxquels saint Bernard venait de donner un éclat incomparable.

Rien de tout cela ne répondait à ses aspirations. Apôtre, il voulait faire des apôtres; pénitent, il voulait des âmes pénitentes, et il ne savait comment concilier pratiquement ces deux désirs. Dans son indécision, il invite ses religieux à prier le Seigneur de faire connaître lui-même sa volonté. La réponse du ciel ne se fait pas longtemps attendre. Voici en quels termes le Saint le racontait plus tard au monastère de Cappenberg :

« Je sais un des Frères de notre Congrégation qui recherchait avec soin la règle que nous devrions suivre. Or, voici que, non par ses propres mérites, mais grâce aux prières de ses confrères, le bienheureux Augustin lui apparut visiblement. De la main droite, il lui présenta sa règle d'or et se fit connaître par ces lumineuses paroles : « Je suis Augustin, l'évêque d'Hippone. Voici la règle que j'ai écrite. Si tes confrères, qui désormais sont mes fils, combattent généreusement sous ma bannière, ils pourront se présenter sans crainte au redoutable tribunal de la justice divine. »

Les Frères de Cappenberg, en transcrivant ce récit, ajoutent : « Nous l'avons entendu raconter cette vision. Il est vrai, l'humble patriarche, à l'exemple de saint Paul dans sa seconde épître aux Corinthiens, parlait de lui comme s'il se fût agi d'un autre, mais nous ne nous y trompâmes point et personne de nous ne douta que cette révélation lui eût été faite à lui-même. »

L'ORDRE FONDÉ PAR SAINT NORBERT EST UN ORDRE CANONIAL

Norbert est irrévocablement fixé par cette apparition.

Son Ordre ne sera pas monastique comme celui des Bénédictins et des Cisterciens, dont la vie est purement contemplative, n'ayant pour but direct que la sanctification personnelle : mais il sera canonial, c'est-à-dire à la fois contemplatif et actif, comme celui que saint Augustin avait fondé à Hippone.

On ne recevra les Frères convers que selon les besoins matériels de la communauté.

« L'Institut canonique que nous professons, disait un historien Prémontré du XVIIe siècle, se propose l'instruction, le soin et le salut des ignorants, des simples et surtout des habitants des campagnes. Voilà ce qu'il poursuit par les œuvres diverses de la vie cléricale et pastorale. Il suffit aux enfants de saint Norbert, et ils s'en font gloire, de vivre au milieu des travailleurs et de s'employer sans bruit à leur moralisation et à leur bonheur. »

Les Prémontrés ne s'attribuent pas la part la plus éclatante dans les services à rendre à l'Eglise. Ils sont prêts à tout, mais principalement à ce qui pourra contribuer au bien des âmes les plus délaissées. Un grand nombre d'entre eux, pendant sept siècles, furent détachés des communautés pour aller exercer dans les paroisses les fonctions de curé. En 1758, Benoît XIV confirmait, par un acte solennel, tous les antiques privilèges de cet Ordre sur ce point qui lui est particulier.

Ces religieux ne sont donc pas des moines, mais des chanoines réguliers, dont la vie se passe comme celle des apôtres dans la prière et le ministère de la parole. C'est à ce titre qu'ils furent approuvés par les papes Honorius II, Eugène III, Adrien IV et beaucoup d'autres. Le Saint-Siège leur a accordé le premier rang après les chanoines de Latran qui ont le pas sur tous les autres.

APPARITION DU CRUCIFIX (1122)

Une dernière apparition devait éclairer le saint fondateur sur l'avenir de son œuvre.

A l'endroit même qu'allait occuper l'église abbatiale, « un de ses disciples vit l'image du Sauveur crucifié. Sept rayons d'une éblouissante clarté s'échappaient de la personne du Christ. Des quatre ouvertures du vallon, le religieux voyait déboucher, caressés par la lumière qui les guidait, de nombreux pèlerins avec leurs besaces et leurs bourdons. Ils adoraient successivement à genoux leur Maître crucifié, lui baisaient les pieds; puis ils s'en retournaient, après avoir reçu de lui l'autorisation de porter la gloire de son Nom aux quatre coins du monde (1). »

Cette apparition merveilleuse était un prophétique symbole. Prémontré vit affluer dans son vallon des foules d'âmes généreuses qui en repartirent pour aller porter aux quatre vents du ciel le feu divin qu'elles étaient venues y puiser.

A la mort de saint Norbert, c'est-à-dire quatorze ans après sa fondation, l'Ordre de Prémontré comptait 5 000 religieux. En 1150, le Chapitre général était composé de cent abbés. En 1200, le nombre des monastères s'élevait à 1 800. Déjà

(1) *Vie illustrée de saint Norbert*, par le R. P. Godefroy, abbé de Saint-Michel de Frigolet, p. 126.

Adrien IV avait dit : « L'Institut de Norbert, comme un arbre puissant, étend ses branches d'un océan à l'autre. »

A la Révolution, il subit le sort de toutes les Congrégations religieuses en France.

LES IMPRESSIONS D'UN CHANOINE NORBERTIN

Voici un charmant et éloquent tableau de la ferveur des premiers temps de Prémontré.

Celui qui le trace, en l'année 1145, onze ans après la mort du fondateur, est un religieux de marque, qui, prévôt d'un monastère norbertin, abdiqua humblement sa dignité. Il livre à ses anciens confrères, restés ses amis, ses premières impressions de postulant.

« Lorsque, conduit par le Seigneur, j'arrivai au lieu que j'habite maintenant, j'éprouvai, je l'avoue, une pénible impression. Rien dans le site, ni dans les constructions du monastère, qui pût charmer la vue. Rien dans la nourriture ou le vêtement des Frères qui fût de nature à flatter les sens. Le régime y est austère; on n'y voit que rarement du poisson; de la viande ou de la graisse, jamais, si ce n'est en cas de maladie grave. Pendant la journée entière, ce sont des travaux de toute sorte, et avec cela, un jeûne presque continuel et un sommeil fort court. Le silence règne à peu près toujours au monastère. Suivant les saisons, on souffre de l'excès de chaleur ou de l'excès de froid.....

» Mais je remarquai vite parmi les Frères un bien qui vaut mieux que tous les avantages matériels : une concorde et une tranquillité parfaites, l'entente la plus cordiale, chacun se supportant avec modestie, douceur et charité. Aux heures de l'office divin, tous étaient là, même ceux qui doivent s'occuper des affaires temporelles, et j'admirais leur piété et la gravité de leurs cérémonies. Leur vie me paraissait angélique.....je pensais dès lors sérieusement à rester parmi eux, et, devenu pauvre, à y suivre le Christ pauvre. J'éprouvai une incomparable joie à la pensée que, désormais, je pourrais obéir à un autre, et qu'au lieu de rester exposé au faîte des dignités, je me sauverais plus sûrement dans l'humble poste de l'obéissance. »

La *Chronique de l'abbaye de Vicoigne*, dans le même temps, achevait en quelques traits ce tableau de la vie claustrale. « Vous eussiez dit que les Frères étaient absolument morts au monde. Leur nourriture était si maigre, leurs vêtements si grossiers, qu'ils éprouvaient une sorte d'horreur pour les choses douces au goût ou molles au toucher. Si grande était l'austérité de leur ordinaire que, l'été, quand les légumes leur faisaient défaut, ils rapportaient à la maison de l'herbe des champs, qu'ils faisaient cuire avec des feuilles d'arbre pour leur repas. Cette cuisine était du goût des Frères, car elle avait pour assaisonnement la fleur d'une parfaite charité. Ils portaient des habits tant de fois rapiécés qu'il était impossible d'y reconnaître l'étoffe primitive. Que dire de l'activité au travail et de l'assiduité à la prière? Ou ils étaient au labeur des champs, ou vous les trouviez à l'office divin. Même après leur travail, ils ne revenaient pas les mains vides; ils prenaient quelque charge de bois ou d'herbe, et rentraient au cloître en rang et en silence. »

Tels étaient les religieux du XII^e^ siècle. Tels ils sont encore de nos jours. L'esprit du fondateur demeure vivant parmi ses fils.

CHANOINESSES NORBERTINES

Le sacrifice attire les âmes généreuses. Quelques personnes, distinguées par leur naissance et plus encore par leurs vertus, demandèrent à Norbert de les admettre à vivre sous la règle de saint Augustin. Il y consentit, sans rien diminuer en leur faveur des austérités qu'il avait imposées à ses religieux.

L'élan fut donné par une pieuse dame du Vermandois, nommée Ricvère, veuve de Raymond de Clastres, qui fut bientôt suivie d'une multitude de veuves et de jeunes filles de toute condition, avides de souffrances et de réparation. Ainsi furent créés des foyers de prières et de pénitence bien propres à attirer les bénédictions de Dieu sur les travaux apostoliques des religieux missionnaires. Ce second Ordre de Prémontré se propagea aussi avec une étonnante rapidité.

LE TIERS-ORDRE DE PRÉMONTRÉ

Une heureuse circonstance permit à saint Norbert de procurer aux gens du monde les avantages de la vie religieuse.

Thibaud, comte de Champagne, lui ayant demandé d'être admis parmi ses disciples, le Saint lui déclara, après avoir réfléchi et prié, qu'il valait mieux pour lui rester dans la vie séculière où il rendrait plus de gloire à Dieu. Le comte se rendit à cet avis; mais il pria le fondateur de lui tracer un règlement de vie, et de lui accorder participation aux mérites de son Ordre. Norbert se prêta volontiers à ce pieux désir, et il institua le troisième Ordre de Prémontré en faveur des personnes obligées de vivre dans le monde.

Il exigeait la pratique des conseils évangéliques autant que le permettaient l'état, la santé et l'âge des associés. L'affiliation était marquée extérieurement par un petit scapulaire en laine blanche.

L'exemple de Thibaud fut imité par un grand nombre de laïques, hommes et femmes de la noblesse et du peuple, qui réclamèrent et obtinrent la même faveur. En rapprochant les dates de la fondation de divers Tiers-Ordres religieux, nous devons reconnaître que celui de saint Norbert a précédé d'un siècle ceux de saint François et de saint Dominique.

ÉTAT ACTUEL DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ

L'Ordre de Prémontré compte actuellement 1200 membres. Il est florissant en Autriche, en Hongrie et en Belgique. La France le voit se relever lentement des ruines accumulées sur lui par la Révolution.

En 1858, l'année même des apparitions de la Sainte Vierge à Lourdes, cet Ordre, qui a toujours honoré d'une façon particulière le privilège de l'Immaculée Conception, faisait, presque simultanément, deux nouvelles et importantes fondations. Les chanoinesses Norbertines se développaient à leur tour et le Tiers-Ordre reprenait vie.

Dans ces dernières années, Dieu a donné à cet Ordre une nouvelle marque de son affection en inspirant à l'une de ses plus humbles filles la pensée de l'œuvre de la Messe réparatrice, œuvre érigée en archiconfrérie par le Souverain Pontife Léon XIII. Le siège de cette œuvre est à Bonlieu, et le nombre des associés répandus dans tout l'univers atteint un million.

SAINT AGOBARD, ARCHEVÊQUE DE LYON

Fête le 6 juin.

Saint Agobard reproche à Louis le Debonnaire sa trop faible conduite.

Si nous nous bornions aux renseignements que nous fournit l'histoire sur saint Agobard, nous aurions peine à donner de sa vie un récit plein et continu. Hâtons-nous d'en résumer, en ce premier paragraphe, les faits les plus saillants, pour exploiter ensuite une mine autrement précieuse, celle des écrits de notre Saint.

Agobard naquit en Espagne, croit-on, vers l'an 779. Tout jeune encore, il passa dans la Gaule Narbonnaise, et c'est là qu'un illustre évêque lyonnais, Leydrade, venu dans cette province pour y donner une mission et recruter des vocations, le rencontra, fut frappé de sa vive intelligence, de sa distinction et de sa piété, et l'emmena avec lui dans son diocèse. Le jeune homme n'avait alors que dix-neuf ans.

Leydrade fut un père pour Agobard. Il lui fit achever ses études dans l'école épiscopale, l'ordonna prêtre à vingt-cinq ans, le sacra évêque à vingt-neuf, et le constitua, dirions-nous aujourd'hui, son coadjuteur. Il n'attendit même pas le lit de mort pour le désigner à son clergé comme son digne successeur sur le siège de Lyon, mais, désireux de se retirer dans une solitude pour y sanctifier ses derniers jours, il parvint à faire agréer à son clergé et à l'empereur Louis le Débonnaire sa démission, et transmit à Agobard son titre d'archevêque.

Saint Agobard gouverna le diocèse pendant vingt-six ans. Toujours sur la brèche, il se fit de sa plume une arme contre les erreurs, les superstitions et les abus de son temps. Sa vaillance lui suscita des ennemis acharnés et puissants. Leurs menées le contraignirent une fois d'abandonner ses ouailles et de subir pendant deux ou trois ans (834-837) les amertumes d'un obscur exil.

Enfin, rentré en grâce auprès de l'empereur qui l'avait contraint à cette mesure extrême, il revint dans son diocèse et mourut à Saintes, en Aquitaine, à l'âge de soixante et un ans.

SAINT AGOBARD ET LE CULTE DES IMAGES

Agobard revit dans ses œuvres et tout le IXe siècle avec lui. C'est qu'il écrit, non en littérateur, mais en prêtre militant, toujours prêt à prendre la plume en présence d'une cause à défendre, d'un écart à redresser, d'un préjugé à dissiper. Aussi, rien de plus animé que ses compositions.

Oubliées au moyen âge, celles-ci furent retrouvées, par un heureux hasard, en l'an 1605. « Etant à Lyon, raconte Papire Masson, l'auteur de la découverte, je parcourais les boutiques de la rue Mercière pour chercher des livres à acheter. La même raison me fit entrer chez un relieur. Celui-ci tenait à la main un volume manuscrit en parchemin, sur lequel étaient tracés de vieux caractères. Ce n'était rien moins que le recueil des œuvres d'Agobard, qu'il s'apprêtait à mettre en pièces, avec son couteau, pour en faire des couvertures de livres. J'eus le bonheur de sauver ce volume de la destruction. »

Nous y trouvons un opuscule sur les *images des saints*. Agobard n'y entreprend pas une campagne contre les *iconoclastes* ou briseurs d'images. Relégués en Orient, ces hérétiques étaient heureusement inconnus à l'Eglise des Gaules.

L'évêque de Lyon avait plutôt à signaler et à poursuivre l'excès contraire, celui qui consistait à rendre aux représentations des saints, aux statues, aux tableaux, un culte qui, s'adressant à l'image matérielle même, avait quelque chose d'idolâtrique. Telle était, en effet, à cette époque, l'ignorance de certaines populations grossières, qu'elles rendaient aux images une sorte d'adoration, l'honneur même dû à Dieu.

Agobard s'élève avec force contre cette tendance de son peuple et dit en s'appuyant sur l'autorité des Ecritures et sur celle de saint Augustin : « Si le religieux roi Ezéchias mérita pleine louange pour avoir brisé le serpent d'airain fabriqué jadis sur l'ordre de Dieu même, parce que le peuple induit en erreur l'adorait comme une idole, c'est bien plus religieusement encore qu'on foulera aux pieds et qu'on mettra en poussière toute espèce d'images de saints, au grand applaudissement des saints eux-mêmes, car ils ne sauraient supporter que, pour leur propre honneur et au mépris de la religion divine, leurs images *soient adorées à la façon des idoles.* »

Pour comprendre cette énergie, ou même cette violence de langage, il est bon de se rappeler que les écrivains du IXe siècle ne connaissaient guère les formes adoucies, et que notre Saint était doué d'un naturel vif et ardent qui ne pouvait souffrir ce qui approchait de la superstition. Nous en aurons plus loin d'autres preuves.

Qu'on ne le prenne pas toutefois pour un iconoclaste. Il témoigne toujours d'une grande vénération pour les saints, admet très volontiers qu'on se serve de la peinture et de la sculpture pour représenter leurs traits ou leurs actions, et tout en se montrant austère, comme plusieurs autres évêques du même temps, vis-à-vis des manifestations extérieures du culte divin, il ne veut que blâmer un excès trop réel alors.

SAINT AGOBARD ET LE DUEL

Le duel judiciaire, cette institution antichrétienne et inhumaine tendant à se substituer aux procédures régulières de la justice, existait au IXe siècle dans le Lyonnais, soumis à la législation encore barbare des Burgondes.

Saint Agobard le constate avec tristesse et le déplore: « Ce qui arrive fréquemment parmi nous, écrit-il, c'est que non seulement des hommes valides, mais des malades et des vieillards sont provoqués au combat, même pour des causes futiles, pour un lopin de terre, pour des bestiaux, pour des chevaux ou des porcs, pour un intérêt quelconque. »

Mais, non content de gémir, il envoie lettre sur lettre à l'empereur Louis le Débonnaire, et il le supplie de remplacer la loi burgonde par la loi franque dont les prescriptions étaient en général moins païennes et dans laquelle spécialement le duel judiciaire, sans être absolument proscrit, n'était toléré qu'en des cas difficiles et très rares.

Voici en quels termes véhéments il attaque cette funeste coutume : « Dans ces sauvages combats ont lieu des homicides injustes ; les querelles s'y terminent, mais de la façon la plus cruelle, la plus subversive de la foi, de la charité, de la piété. Car s'imaginer que Dieu vient au secours de celui qui a pu vaincre son frère et lui infliger le plus grand mal, n'est-ce pas la pire des erreurs? Comment peut-on appeler cela jugement de Dieu? Comme si Dieu était tenu d'obéir aux animosités des hommes et à leurs folles inventions!.... »

Les efforts du saint archevêque ne furent pas infructueux. Sans doute, il ne supprima pas le duel. Cette étrange coutume persista et tendit même à se développer lorsque le régime féodal sembla conférer, pour ainsi dire, à chaque homme libre, le droit de guerre. Plus tard, elle bravera les édits de Henri IV, les sévérités de Richelieu et de Louis XIV, les blâmes des philosophes et les anathèmes de l'Eglise, pour prévaloir encore en notre siècle, appelé pourtant le siècle du progrès.

Du moins, obtint-il ce qu'il demandait, la substitution de la loi franque à la loi burgonde, et, du même coup, la suppression de deux pratiques se rattachant de bien près au duel judiciaire: l'épreuve par la croix et l'épreuve par l'eau froide.

SAINT AGOBARD ET LES JUIFS

Un des principaux soucis de saint Agobard fut de combattre la pernicieuse influence des Juifs à Lyon. Cette ville, admirablement située pour les opérations du commerce, était au IXe siècle envahie par d'opulents marchands juifs, maîtres de nombreux esclaves païens qu'ils avaient achetés en d'autres pays.

La sollicitude du saint archevêque se porte d'abord sur ces esclaves. Les Juifs avaient tout intérêt à empêcher leur conversion au christianisme, car, dès qu'un infidèle était admis au saint baptême, il devait, d'après la législation civile et ecclésiastique alors en vigueur, être

rendu à la liberté, moyennant un prix de rachat égal à ce qu'il avait coûté, et c'était à l'évêque à fournir le prix de sa rançon.

Or, Evrard, l'un des principaux magistrats de Lyon, était Juif, et par sa puissante action parvenait à éluder ces prescriptions, colportant partout un certain édit de l'empereur qui défendait à qui que ce fût de baptiser un esclave juif sans le consentement de son maître.

Agobard voulut mettre fin à ces audacieuses menées. Il invoqua, sans grand succès, l'intercession de plusieurs personnages qui approchaient la personne du souverain. Alors il se résolut d'écrire à Louis le Débonnaire lui-même et d'étendre la question non seulement au baptême des esclaves, mais à toute la conduite des Juifs vis-à vis des chrétiens du royaume.

Il ne craint pas de rappeler au trop faible empereur le devoir qu'il a de préserver ses sujets catholiques des contacts capables de les pervertir.

Cette lettre donne les plus piquants détails sur les audaces des Juifs au IXe siècle qui nous occupe: « Habiles à mentir à nos chrétiens qui sont simples, dit Agobard à Louis le Pieux, ils se glorifient d'être fort aimés de vous et fabriquent des diplômes portant votre nom et scellés de votre anneau; ils disent que d'éminents personnages réclament leurs prières et leurs bénédictions.

» En affirmant tout cela, ils montrent des sommes d'argent qu'ils se targuent d'avoir reçues de vos conseillers, précisément pour achat de leur vin; ils étalent des vêtements magnifiques que des dames de votre famille ou de votre palais leur auraient envoyés comme présents pour leurs épouses. Ils ont changé à leur gré le jour du marché qui avait lieu auparavant le samedi et qui a été transféré à d'autres jours pour ne pas gêner la célébration du sabbat judaïque. La raison qu'ils ont donnée de ce changement, c'est la proximité du dimanche. Mais cette proximité, au contraire, convenait à merveille aux chrétiens, qui, après avoir acheté au marché du samedi les provisions nécessaires, sont entièrement libres d'assister le lendemain aux solennités des messes et aux prédications. »

En post-scriptum, l'archevêque signale à l'empereur divers enlèvements opérés par les Juifs, découverts au moment même où il dictait ces pages. « Voici, ajoute-t-il en terminant sa lettre, qu'arrive du fond de l'Espagne, de Cordoue, un homme originaire de Lyon, qui prétend avoir été furtivement enlevé, il y a vingt ans, n'étant encore que petit enfant, et vendu comme esclave. Il s'est enfui d'Espagne, cette année même, avec un autre chrétien pareillement dérobé à Arles, par un Juif, il y a six ans. Leurs dires se trouvent confirmés par des témoignages véridiques. »

On le voit par ce tableau, le Juif se retrouve le même en tous les temps. Quelles mesures prit contre eux Louis le Débonnaire ? La lettre de saint Agobard parvint-elle seulement jusqu'à lui? Il est permis d'en douter. Les fils d'Israël, grâce à leur or, avaient des affidés jusqu'au sein de la cour impériale.

Au moins saint Agobard eut-il le mérite d'avoir, par cette correspondance ouverte, dénoncé le péril, et, dans son diocèse, déploya-t-il toute son énergie pour soustraire autant que possible son troupeau à la fatale influence du judaïsme.

ACTION POLITIQUE DE SAINT AGOBARD

L'action de saint Agobard ne resta pas confinée dans les limites de son diocèse. Sans cesser de se dévouer à ses ouailles, de vaquer avec zèle à la prédication, — ses écrits nous livrent certains de ses sermons, prêchés dans la grande église de Saint-Jean-Baptiste à Lyon, et qui n'ont pas dû demander moins de trois heures pour être débités en entier; cette éloquence majestueuse et abondante, réservée aux jours de solennité, était sans doute, dans le goût de l'époque, — sans rien omettre de ses devoirs de premier pasteur, notre Saint prit une large part aux affaires de l'empire.

Si son épiscopat coïncide exactement avec le règne de Louis le Débonnaire, son histoire aussi est étroitement unie à celle du trop faible empereur.

Chacun connaît les vicissitudes que subit alors le gouvernement impérial. En 817, le Débonnaire, pour sauvegarder l'unité de ses vastes Etats, de concert avec les prélats et les seigneurs assemblés à Aix-la-Chapelle, décrète que l'aîné de ses fils, Lothaire, sera seul appelé à lui succéder. Ses deux frères plus jeunes, Louis et Pépin, auront leur part d'héritage, mais resteront soumis à leur aîné, chef unique de tout l'empire.

Heureux le fils de Charlemagne, s'il eût maintenu inviolable cette charte solennelle, applaudie de tous ses fidèles sujets.

Il n'en fut pas ainsi. Après la mort de sa première femme, Hermengarde, l'empereur épousa une princesse bavaroise, Judith, qui devait être son mauvais génie. De cette union naquit en 823 un fils nommé Charles, plus tard Charles le Chauve, et Louis le Débonnaire s'attacha tellement à cet enfant, sa mère intrigua tant de son côté, qu'il décida d'annuler en sa faveur la charte de 817 et de transmettre au petit prince encore au berceau l'héritage réservé à Lothaire.

Ce fut là pour l'empereur et pour l'empire le signal de tous les maux. Bientôt, en effet, ses trois fils accusent leur père de parjure et s'unissent contre lui; les évêques, Agobard à leur tête, s'indignent de voir leur œuvre renversée et l'unité de l'Etat compromise. Deux fois le faible monarque est déposé du trône et deux fois il y remonte, porté par la volonté du peuple qu'énerve l'incapacité reconnue de Lothaire.

En vain le pape Grégoire IV, qui avait approuvé et scellé de son sceau la Charte de 817, intervient-il, comme c'était son droit, et tâche-t-il de ménager une réconciliation entre les trois fils révoltés et leur père, en rappelant ce dernier à l'observation de ses serments.

En vain saint Agobard écrit-il deux fois à l'empereur, en toute charité, pour lui montrer sa faute et l'amener à résipiscence, l'inconstant monarque, plusieurs fois repentant, finit toujours par céder aux sollicitations de la belle Judith, son épouse, et favorise Charles, son dernier fils, au détriment de son fils aîné, l'héritier légitime établi par lui, au mépris de la foi jurée, à l'étonnement de tous ses sujets, témoins affligés de sa faiblesse.

UN EMPEREUR EN PÉNITENCE — SAINT AGOBARD EXILÉ

Si Agobard, aussi bien que Grégoire IV, vit, en définitive, échouer tous ses projets pour la grandeur future de l'empire, il ne tint certes pas à lui qu'il n'en fût autrement.

En blâmant la conduite de Louis le Débonnaire et en lui résistant, il s'exposait à sa disgrâce, aux calomnies des courtisans, à l'exil et à des contrariétés de tout genre. Il n'hésita pas néanmoins à accomplir ce qu'il considérait comme un devoir; dans un manifeste resté célèbre, il

stigmatisa avec la dernière énergie l'indigne conduite de Judith, son ambition pour son fils, les coupables concessions de son aveugle époux, et il dévoila les fâcheuses conséquences qui résultaient d'une telle conduite pour l'empire des Francs.

Les historiens de saint Agobard, tout en rendant toujours hommage à la vertu et à la science éminentes du saint prélat, ne lui ont pas pardonné son ingérence dans les affaires politiques. Sans prétendre porter à notre tour un jugement sur la question, nous ne pouvons néanmoins douter que saint Agobard n'agît dans les meilleures intentions. D'ailleurs, sous les Carlovingiens, la puissance civile était en rapports si constants et si étroits avec les autorités ecclésiastiques, que l'on trouvait tout naturel qu'un évêque rappelât le souverain à ses devoirs et le réprimandât de ses écarts.

Louis le Pieux lui-même reconnaissait ce droit, et bientôt il s'humilia publiquement, selon ce que lui conseillaient les évêques.

Saint Agobard fut présent à cette cérémonie, si étrange pour nous, où un monarque est mis en pénitence par les évêques de son empire, en expiation de ses fautes. La scène est assez dramatique pour que le lecteur se plaise à lire le récit d'un témoin. Voici la relation qu'en écrivit l'archevêque de Lyon :

« Au nom de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'an de l'Incarnation 833, moi Agobard, évêque, quoique indigne, de l'Eglise de Lyon, j'ai assisté à la vénérable assemblée qui s'est réunie au palais de Compiègne.

» L'Assemblée décida d'envoyer une députation de ses membres à Louis (à Soissons) pour l'avertir de ses erreurs et l'exhorter à rentrer en lui-même..... C'est pourquoi les évêques les plus capables de l'Assemblée ont rédigé un petit écrit ou libelle, contenant la déclaration de tous ses crimes, et le lui ont remis, afin que là, comme dans un miroir, il vît clairement la laideur de ses actes, et qu'il pût dire comme le Pénitent parfait : *Je connais mon iniquité, et mon péché est toujours devant moi*.....

» Or, le Seigneur très bon, non seulement ne lui a pas refusé la grâce d'une humble contrition, mais la lui a départie sans aucun délai. Prosterné devant les évêques, non une fois ni deux, mais nombre de fois, il reconnaît aussitôt ses crimes, il demande pardon, il sollicite des prières, il reçoit le conseil qu'on lui suggère, il implore la pénitence, il promet de remplir de grand cœur les conditions humiliantes qui lui seront enjointes. Alors, on lui fait connaître la loi et tout l'ordre de la pénitence publique : il ne la repousse nullement, il consent à tout.

» Il se rend enfin à l'église, en présence de l'Assemblée des fidèles, devant l'autel et les tombeaux des saints Médard et Sébastien. Là, prosterné sur un cilice, après avoir prononcé sa confession entière, d'une voix claire, avec effusion abondante de ses larmes, après s'être dépouillé de sa propre main de son armure et l'avoir jetée sur le bord de l'autel, il reçoit avec un cœur pénétré de componction la pénitence publique par l'imposition des mains des évêques, au milieu des psaumes et des oraisons. Ayant ainsi déposé son vêtement d'auparavant et pris le vêtement du pénitent, se félicitant lui-même et renaissant à la confiance, il veut, pauvre brebis retrouvée et rachetée, être ramené au bercail de l'unité sur les épaules du très miséricordieux Pasteur.

» Moi, Agobard, évêque, quoique indigne, j'ai été présent à toutes ces choses; d'accord avec les meilleurs du royaume, j'ai porté mon jugement, et, souscrivant en main propre, j'ai apposé ma signature. »

Cet acte consenti par Louis le Débonnaire était en fait une déposition, car, d'après les lois canoniques, le pénitent public ne pouvait plus, sous peine d'excommunication, reprendre l'habit séculier ni porter les armes, et son humiliation volontaire entraînait avec elle la renonciation aux attributs de la souveraineté. Il laissa donc encore une seconde fois la place à son fils Lothaire.

Mais un brusque revirement se produisit en sa faveur. Le peuple trouvait que les choses n'allaient pas mieux sous le nouveau régime : et le sentiment, chez lui, prévalant d'ordinaire sur la raison, il redemanda son vieil empereur, ce père infortuné qui à ses yeux n'était qu'une noble victime. Louis le Débonnaire fut par quelques évêques courtisans déclaré libre de sa pénitence, et il remonta sur le trône.

Agobard vit ainsi la chute de ses espérances. Bien plus, il dut songer à mettre sans retard les Alpes entre l'empereur et lui, car un entourage servile et promptement rallié à Louis le Débonnaire triomphant le poussait à sévir contre les évêques qui lui avaient infligé la pénitence canonique.

Agobard de Lyon, Barnard de Vienne et Barthélemy de Narbonne, les plus compromis d'entre les prélats, prévinrent ses violences en s'exilant. Un Concile, réuni pour les juger, les condamna et les déclara déposés par contumace, mais ils ne furent pas remplacés sur leurs sièges.

Leur disgrâce ne dura guère que trois ans. Louis, fidèle à ses habitudes de clémence, leur accorda son pardon, les rétablit dans leurs diocèses et rendit publiquement justice aux qualités de l'archevêque de Lyon, en lui confiant en Aquitaine certaine mission politique que l'histoire ne précise pas, mais au cours de laquelle saint Agobard fut rappelé à Dieu.

L'empereur et l'archevêque moururent tous deux en 840, à quatorze jours de distance.

L'auréole de la sainteté n'a jamais été déniée à saint Agobard, quelles qu'aient pu être d'ailleurs ses vues ou même, si l'on veut, ses illusions en matière politique. Elles ne l'ont pas empêché d'être par son zèle, sa piété, la dignité de sa vie, l'un des premiers évêques de l'Eglise de Lyon.

Il y fut longtemps invoqué sous le nom quelque peu défiguré de saint Aguebaud, et jouit même jusqu'en 1662 d'une fête et d'un office de rite double.

Le grand nombre des saints honorés au calendrier lyonnais obligea sans doute à supprimer alors d'un seul coup au bréviaire vingt offices propres : celui de saint Agobard fut compris dans cette exécution, en dépit des vives réclamations des chanoines.

Aujourd'hui il est fait mémoire de lui par une commémoraison au 6 juin.

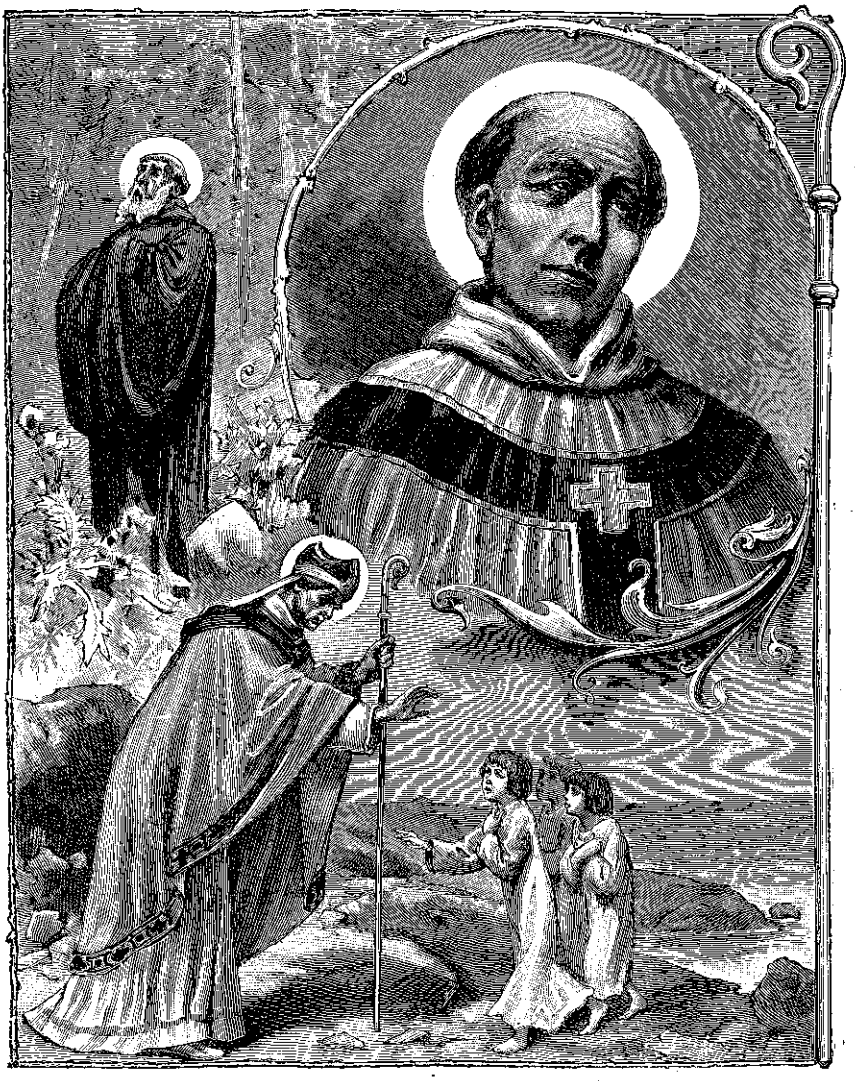
* * *

(D'après *saint Agobard, sa vie et ses écrits :* ou *l'Eglise et l'Etat en France au* IX^e^ *siècle*, par l'abbé CHEVALLARD, Lyon, 1869.)

SAINT CLAUDE

Évêque de Besançon et abbé de Condat (490-579).

Fête le 6 juin.



Saint Claude évêque. — Il ressuscite trois enfants noyés. — Sa prière dans la solitude.

NAISSANCE

C'est dans la Haute-Bourgogne ou Franche-Comté actuelle, au château de Bracon, près de Salins, que naquit, vers l'an 490, ce futur évêque. Il était issu d'une famille distinguée, d'origine gallo-romaine.

L'Église de Besançon était, à cette époque, dans une situation lamentable; la ville métropolitaine, ruinée par Attila en 451, ne s'était pas encore relevée. A l'évêque saint Célidoine, mort dans les massacres faits par les Huns, avait succédé un Arien, Germéside. L'évêque catholique et la communauté de Clercs réguliers fondée un siècle auparavant par l'évêque saint Just avaient dû chercher un abri sur les bords du lac Léman, dans la petite ville de Nyon qui s'appelait alors Equestris. C'est là que l'évêque de Besançon, saint Aman II, siégeait au moment de la naissance de saint Claude; c'est là que les évêques de Besançon résideront jusqu'à la fin du VIe siècle.

On comprendra aisément que de telles circons-

tances ne sont pas favorables à la conservation des données historiques. Aussi la vie de saint Claude est-elle si obscure en bien des points que sa chronologie même a donné naissance aux opinions les plus divergentes. Celle que nous avons adoptée a pour elle les Canons des Conciles et les plus anciens martyrologes.

Le château de Bracon où, selon la tradition, naquit saint Claude garde précieusement son souvenir; sur les ruines, un monument commémoratif le rappelle, et la ville de Salins l'a toujours honoré comme un de ses protecteurs spéciaux.

A peine âgé de huit ans, selon le chroniqueur du XIIe siècle, l'enfant se distinguait déjà, non seulement par sa piété et son amour de la vertu, mais aussi par sa brillante intelligence. Ce fut sans doute la raison qui le fit destiner à l'Eglise, et envoyer par ses parents à une école monastique, probablement celle de Besançon. En effet, il n'y avait alors en Séquanie que deux centres intellectuels, l'abbaye de Luxeuil n'étant pas encore fondée : c'était Condat et Besançon. S'il avait été formé à Condat, l'historien du XIIe siècle qui faisait partie de cette abbaye et écrivait sur des mémoires conservés en ses archives n'aurait pas manqué de rappeler que notre Saint y avait été reçu tout jeune.

Le corps de Chanoines réguliers de Besançon auquel était annexée l'école monastique avait été fondé par saint Just sur le modèle de celui établi à Verceil par saint Eusèbe. Il était le plus ancien des Gaules et avait eu la gloire de fournir plusieurs évêques au siège métropolitain de Besançon. A l'époque où nous écrivons, la ruine de cette cité par les Huns avait forcé l'évêque et le Chapitre à se transporter à Nyon.

C'est là que le jeune Claude fut amené par ses parents. De Salines à Nyon le voyage n'était pas très considérable, car la voie romaine traversait les monts Jura et permettait d'arriver facilement aux bords du lac Léman. Claude devait s'y former à la science pendant treize ans, embrasser la vie religieuse et donner pendant sept années (510-517) l'exemple de toutes les vertus.

Il ne se contenta pas de se sanctifier personnellement, et lorsqu'il eut été ordonné prêtre il fut chargé de prêcher et d'enseigner les sciences sacrées. Ce fut d'ailleurs toujours un des ministères dans lesquels saint Claude excella; lorsqu'on écrivait sa vie au XIIe siècle on conservait encore avec vénération et on lisait avec fruit, à l'abbaye de Condat, les homélies que, devenu abbé de l'abbaye du Jura, il adressait à ses religieux et à ses novices.

ÉVÊQUE DE BESANÇON — ZÈLE POUR LA DISCIPLINE

Nous voici parvenus à l'an 516 ou 517; l'évêque de Besançon, dit une vieille chronique, « étant entré dans la voie de toute chair », le clergé et le peuple ne parvinrent pas à se mettre d'accord pour élire son successeur. Mais une voix céleste ordonne d'élire saint Claude. Celui-ci, craignant de voir le choix se fixer sur lui, s'est enfui dans son pays natal. C'est là que les députés du clergé et du peuple viennent le chercher pour le ravir à son humble retraite et l'introniser évêque de Besançon.

Les circonstances étaient graves. Le triomphe de l'Eglise sur l'arianisme s'accentuait bien de jour en jour, et la victoire de Clovis sur les Wisigoths semblait avoir chassé définitivement l'hérésie hors des Gaules. Mais, d'autre part, les clercs, tant par l'afflux des donations que par suite des mœurs et des inclinations natives des barbares, de jour en jour, plus nombreux parmi eux, tendaient à s'éloigner de la régularité primitive. Telle est la difficulté avec laquelle le nouvel évêque, tout enflammé de zèle, va se trouver aux prises, comme son contemporain saint Benoit.

Il y avait peu de temps que notre Saint était évêque, lorsque saint Avit de Vienne, vicaire du Pape dans les Gaules, convoqua en un lieu nommé Epaone, au diocèse de Belley, un Concile des évêques du royaume de Bourgogne. Saint Claude y parut avec saint Viventiole, moine de Condat, devenu évêque de Lyon; saint Apollinaire, évêque de Valence; saint Grégoire, évêque de Langres, et vingt autres prélats. En assemblant ce Concile, saint Avit déférait au désir du Pape, qui s'était plaint de ce que ces assemblées n'étaient plus régulièrement tenues dans les Gaules.

Les Canons du Concile d'Epaone sont parvenus jusqu'à nous. Ils sont un monument fort précieux pour étudier et comprendre les événements de la vie de saint Claude.

Le Concile s'occupa tout spécialement des questions disciplinaires. L'entrée en grand nombre des barbares dans l'Eglise et les Ordres sacrés était sans doute un appoint considérable, mais elle pouvait devenir une source de faiblesse. En effet, ces peuples gardaient leurs mœurs et leurs habitudes grossières, ils avaient le goût des plaisirs violents. On voyait ainsi des hommes à peine croyants, sans science ni mœurs, se frayer la voie aux dignités ecclésiastiques. Ces clercs, à l'esprit tout séculier, allaient à la chasse, s'entouraient de piqueurs, de chiens, prenaient les armes en temps de guerre et commandaient les armées. Le Concile d'Epaone chercha à remédier à ces désordres déplorables par de sages règlements.

Les évêques se séparèrent en s'obligeant sous peine de faute grave, pour eux et leurs successeurs, à faire observer les décrets du Concile.

Et il faut bien avouer que ce n'était pas chose facile. La cupidité inhérente au cœur de l'homme, des goûts naturels et invétérés, tels étaient les obstacles qu'il fallait renverser.

Claude se met à l'œuvre; douze ans durant il va lutter et prier, et enfin, découragé, il laissera son troupeau à des mains que dans son humilité il jugera plus dignes et plus habiles que les siennes. Appelé à l'épiscopat par la voix de Dieu, il le fuira, dit l'historien, à l'appel de la voix de Dieu : *Claudus episcopatum, divinitus acceptum, divinitus et fugit.*

Le grand moyen pour faire disparaître les abus est, dans les choses ecclésiastiques tout comme dans la vie civile une surveillance constante de l'autorité. Avec la diffusion de l'Eglise dans les campagnes avaient apparu des paroisses, ou groupements distincts de l'église cathédrale confiés à des prêtres qui étaient comme les délégués de l'évêque pour ces fractions de son troupeau. La nécessité subsistait pour l'évêque de rester en communication suivie avec ces collaborateurs éloignés du lui. De là l'institution de la *Visite pastorale,* ce voyage de l'évêque à travers le diocèse qu'il devait parcourir chaque année. L'ancien biographe nous dit que saint Claude y apportait tout son zèle et en profitait pour prêcher la parole de Dieu.

Il s'ingénie à gagner les âmes par la douceur de son gouvernement et la sainteté de son exemple. Son biographe a soin de nous décrire la pauvreté de son train épiscopal, son assiduité à

l'office canonial, son zèle à prêcher la parole de Dieu.

Mais la tâche est trop rude; Dieu, pour un temps, permet ces afflictions dans son Eglise. Il a ses vues, et les efforts de ses saints, si pleins de mérites devant lui, demeurent presque stériles devant les hommes. Les intrusions laïques vont même achever la désolation des Eglises des Gaules. Impuissant à détruire les abus, le saint évêque tourne ses regards vers la solitude et songe à finir ses jours dans l'abbaye de Condat. Il veut y consacrer sa vie à prier pour la sanctification de son troupeau.

Mais auparavant il prendra part au Concile de Vaison, qu'il fera profiter de sa longue expérience.

Ce fut le 5 novembre 529 que fut réuni le deuxième Concile de Vaison. Il fut présidé par saint Césaire, évêque d'Arles. Quels entretiens durent avoir l'illustre régulateur de la vie monastique dans les Gaules et notre Saint, assoiffé du désir de la vie monastique! On en retrouve comme un reflet dans les Canons de ce Concile. Ce ne sont plus de graves mesures de discipline, comme à Epaone, ce sont des ordonnances pour la prière, les cérémonies, la pieuse formation des futurs clercs.

CLAUDE SE DÉMET DE SON SIÈGE — ABBÉ DE CONDAT

Saint Claude, fortifié par les conseils de ses collègues et surtout du saint évêque d'Arles, va donner suite à la résolution depuis longtemps mûrie dans son cœur. Il fuit de Nyon et vient frapper au monastère de Condat.

On le pleure dans son clergé, mais il y a aussi un parti opposé qui triomphe. Il est le plus fort et bientôt le souvenir de Claude s'oblitère. Lorsqu'il mourra nonagénaire, nul ne pensera à l'inscrire dans les diptyques et il faudra le zèle du bienheureux Hugues le Grand (1030) pour rétablir son nom dans le catalogue des archevêques; mais ce souvenir est si confus que le bienheureux Hugues errera d'un siècle en l'y replaçant; nous verrons comment Dieu raviva cette sainte mémoire au siècle suivant (1160).

Si l'Eglise de Besançon mène un « deuil funéraire », l'abbé et les religieux de Condat accueillent avec joie l'évêque fugitif. En vain saint Jujurieux, veut lui abandonner la conduite du monastère; l'humilité de Claude s'en effraye, il rappelle le précepte de saint Paul que le supérieur ne soit pas un néophyte, de peur que, élevé en orgueil, il ne tombe dans les pièges du diable ». Cinq ans après, à la mort du saint abbé, il devra céder aux instances des religieux et accepter de monter sur la chaire abbatiale de Condat.

Il y avait là une nouveauté, on avait vu souvent des abbés être évêques, des évêques fonder des abbayes; mais un évêque démissionnaire élu abbé, c'était un peu comme ces passages d'Eglise à Eglise qu'on réprouvait alors si vivement, comme en fait foi l'histoire du pape Formose. Il fallait donc sanctionner semblable innovation. Cette remarque fera comprendre pourquoi les religieux de Condat sollicitèrent et obtinrent du pape Jean Ier la confirmation de cette élection, alors qu'il n'était pas encore dans l'usage de solliciter du Saint-Siège la confirmation des élections abbatiales.

Le chroniqueur du XIIe siècle rapporte que de son temps on conservait pieusement à Condat les homélies de saint Claude et sa vie écrite par saint Rustique, son successeur qui tenait alors un emploi semblable à celui qu'on dénomma dans la suite « prieur claustral ». Ces documents ont disparu sans, doute dans un incendie ou au cours des guerres.

Le même biographe du XIIe siècle nous parle des qualités dont le saint abbé fit preuve dans la conduite des religieux : « Il savait, dit-il, mêler l'huile de la miséricorde avec le vin d'une discrète sévérité, imitant l'habile Samaritain pour guérir les plaies des vices. »

L'abbaye était alors dans tout l'éclat de la sainteté et se trouvait en même temps dans une situation matérielle assez satisfaisante. Les bâtiments, ruinés par un incendie au temps de saint Oyend († 510), avaient été relevés par ce saint abbé; ses successeurs avaient admis des colons et donné ainsi naissance à la ville actuelle de Saint-Claude.

Déjà plusieurs des abbés et des moines de Condat étaient honorés comme saints, et les peuples du voisinage commençaient à accourir au tombeau de saint Oyend.

L'école monastique, si illustre au temps de saint Viventiole, comme en témoigne sa correspondance avec saint Avit, était encore dans tout son éclat; elle était véritablement le plus radieux foyer de lumière intellectuelle dans tout l'Est des Gaules.

La règle, donnée trente ans auparavant par saint Oyend, codificateur des us et coutumes des fondateurs, était alors dans tout l'éclat de sa primitive observance.

Tel est le cadre dans lequel va s'exercer ce long abbatiat commencé en 535, et qui ne prendra fin qu'à la mort du Saint, en 579.

Le biographe est sobre de détails, ce qui nous est un sûr garant de sa véracité; il nous dit que le saint abbé répara et embellit les bâtiments élevés par saint Oyend, orna les églises de l'abbaye et plaça les reliques des saints dans de précieuses châsses.

Deux événements importants se passèrent de son temps. En premier lieu, l'abbaye de Condat reçut au passage la visite d'une colonie religieuse qui venait d'Italie dans les Gaules. C'étaient saint Maur et ses disciples, envoyés par saint Benoît. Semant les miracles sur son chemin, le thaumaturge bénédictin, ressuscite un mort dans une abbaye du Jura. Dès lors, des liens d'affection sont noués entre les fils de saint Benoît et les religieux de cette région, liens qui bientôt se resserreront par la substitution de la règle bénédictine à celle de saint Oyend.

Le second événement important de l'abbatiat de saint Claude est le voyage qu'il fit à Paris vers l'an 560, pour réclamer justice en faveur de son abbaye. Il se rendait auprès du roi, sans doute Clotaire Ier, pour obtenir le rétablissement d'une rente fondée jadis par Chilpéric.

Cette rente était nécessaire à l'abbaye. Le grand nombre des religieux, le peu de fertilité du sol à cause de la rigueur de la température et, par suite, le peu de produit du travail de défrichement auquel les religieux se livraient assidûment, tout contribuait à rendre fort difficile la vie des moines du mont Jura. Plusieurs fois les saints fondateurs avaient dû pourvoir miraculeusement à leur nourriture. On comprend alors l'importance de cette rente mentionnée avec de grands détails par Grégoire de Tours.

MORT DE SAINT CLAUDE

Le temps était venu où Dieu allait récompenser son bon et fidèle serviteur. Claude avait quatre-vingt-neuf ans. On était en l'an 579, ce que son

biographe indique par l'année quatrième du roi Childebert. Le 2 juin, il ressentit une légère indisposition et annonça sa fin prochaine. Il se livra tout ce jour à de saints exercices qu'il continua encore le lendemain. Le 4 juin, il réunit ses religieux, leur adressa une touchante homélie sur l'amour de Dieu et le mépris du monde, et, après leur avoir donné le baiser de paix, il passa toute la nuit en oraison. Au matin du 5 juin, appuyé sur deux de ses religieux, il se traîna à l'église, celle dont la cathédrale actuelle, dédiée aux saints Pierre, Paul et André, occupe l'emplacement, et, le visage baigné de larmes il reçut les derniers sacrements. Rentré dans sa cellule, il passa encore la journée et la nuit en contemplation et en prières. Enfin, le 6 juin, entouré de ses religieux auxquels il adressait ses derniers conseils, il sentit tout à coup, vers 3 heures, sa faiblesse augmenter. Il était debout; il s'appuya contre le petit siège sur lequel il avait coutume de s'asseoir pour étudier les textes sacrés, et, levant les mains au ciel, il exhala doucement son dernier soupir. C'était l'heure de none, et l'on chantait dans les psaumes de cette heure : « *Pax multa diligentibus te, et non est illis scandalum* ». Une profonde paix, Seigneur, est le partage de ceux qui vous aiment, et il n'y a pas pour eux de pierre d'achoppement ».

Les religieux de Condat entourèrent le corps du Saint de plantes odoriférantes, mais sans procéder à aucun embaumement; puis, l'ayant mis dans un suaire, ils le déposèrent sous leur église extérieure, dédiée à saint Oyend, où déjà reposaient les saints abbés, ses prédécesseurs. L'éternité bienheureuse était commencée pour saint Claude; presque aussitôt, il est inscrit dans la recension d'Auxerre du martyrologe dit hyéronimien, travail qui ne date guère de plus de trente ans après sa mort; Condat l'honore comme saint; Besançon lui donne ce même titre dans les plus anciens catalogues épiscopaux, comme le sacramentaire de l'an 1030, conservé à la bibliothèque Vaticane. Mais il n'est pas l'objet d'un culte liturgique, ses reliques ne sont pas élevées sur un autel. Et il faudra près de six cents ans pour que, trouvant alors son corps exempt de toute corruption, on l'élève dans une châsse. Dès lors, son culte devient célèbre par la multitude de ses miracles, si éclatants que Pie IX lui confirmera son titre glorieux de « faiseur de miracles, *Patrator miraculopum.* »

A. P.

UN TOMBEAU FERTILE EN PRODIGES

Il y avait cinq cent quatre-vingts ans que le corps de saint Claude avait été enseveli sous l'église de Saint-Oyend. Les invasions sarrasines avaient porté un grand coup à la splendeur de Condat, mais cette abbaye s'était relevée et avait retrouvé sous la règle bénédictine une brillante célébrité.

Quand on ouvrit le tombeau en 1160, on ne fut pas peu surpris de retrouver intact et exempt de toute corruption le corps du saint évêque, bien qu'il n'eût pas été embaumé. On eut bien d'autres motifs de manifester son admiration. A peine les reliques eurent-elles été placées dans une châsse et élevées sur un autel, que la puissance miraculeuse de saint Claude se révéla aux foules enthousiastes.

Un des personnages qui ouvrit la longue série des pèlerins illustres au tombeau de notre Saint fut saint Pierre, évêque de Tarentaise. Les peuples accoururent pour entendre sa parole éloquente. Or, il arriva qu'un enfant pressé par la foule fut étouffé non loin de la sacristie. En présence de ce malheur, l'archevêque accourt, prend le mort entre ses bras et, les yeux baignés de larmes, le porte à la châsse de saint Claude, implorant sa résurrection; bientôt le mort se relève plein de vie.

Ce miracle, que le grand archevêque publia dans de nombreux sermons, eut un retentissement immense et ne contribua pas peu à étendre le culte de saint Claude. Aujourd'hui encore, il est resté la caractéristique du saint évêque qu'on représente presque toujours avec un ou plusieurs enfants près de lui.

Quelques années plus tard, les restes du thaumaturge sont portés processionnellement par les moines de Condat dans les principales villes de Franche-Comté et jusqu'à Lyon, et opèrent de nombreux miracles. A Lons-le-Saunier, une femme paralytique se relève guérie; à Poligny, un aveugle recouvre la vue. A Arbois, les prodiges sont plus nombreux encore : une femme percluse depuis trois ans recouvre la libre disposition de ses membres; il en arrive de même à un jeune homme dont la main était « desséchée ». Pendant qu'il prie, un aveugle s'écrie qu'il voit, et ceux qui l'entourent constatent que des sortes d'écailles tombent de ses yeux.

PROFANATION SACRILÈGE

Il était réservé à la Révolution de faire disparaître cette précieuse relique. Dans la soirée du 8 mars 1794, à la suite d'une orgie, le conventionnel Lejeune brise la châsse, saisit le corps dont la souplesse le fait frémir, en jette les morceaux dans une « balle de toile » et se dirige vers l'ancien couvent des Carmes. La nuit était obscure, les porteurs glissèrent et laissèrent échapper leur fardeau. Dans leur hâte, les Jacobins avaient laissé échapper un avant-bras. Un gendarme de l'escorte, nommé Jacquet, le sentit sous son pied et, le ramassant sans être aperçu, le glissa sous son manteau. Cette relique, reconnue en 1802, a été rendue à la vénération publique.

Plus tard, une autre parcelle du corps fut aussi rendue au culte; c'est un petit doigt qui avait été également oublié sur le lieu de la chute et qui fut recueilli de grand matin par une femme pieuse venant au marché.

Le reste du corps avait été brûlé par Lejeune.

Dieu allait avoir son heure. Cinq ans après, le 19 juin 1799, un immense incendie éclate : « Saint Claude avait été brûlé, Saint-Claude brûlera », avait-on dit comme prophétiquement lorsque Lejeune eut publié ses hauts faits. En quelques instants, 300 maisons, les monuments publics, les archives étaient anéantis; il y avait 64 morts, et les pertes matérielles étaient évaluées à 10 millions. Le premier cadavre qu'on retira fut celui du député Chrishie, le complice de Lejeune. Une maison avait échappé comme par miracle : elle renfermait un chapelet qui avait été dans la châsse de saint Claude ainsi que l'avant-bras du Saint.

A. P.

BIBLIOGRAPHIE

A. Pidoux : *Vie des saints de Franche-Comté*, t. Ier. — Dom P. Benoit : *Histoire de l'abbaye de saint Cloud*, t. Ier. — Dom Ferron : *Dissertation sur les catalogues des évêques de Besançon.* — Chanoine de Montgaillard : *Histoire de l'abbaye de Saint-Claude*, t. Ier.

SAINT ROBERT, ABBÉ DE NEWMINSTER

Fête le 7 juin.

Premiers jours dans la solitude. — Fondation de l'abbaye de Fontaines. On commence par bâtir la chapelle.

Robert naquit en Angleterre, au diocèse d'York, vers la fin du XI[e] siècle. Ses parents, vrais chrétiens, lui donnèrent de bonne heure une éducation conforme à leur foi et trempèrent si bien son âme, que, par une précocité merveilleuse, il s'adonna dès l'enfance, d'une façon à peu près exclusive, à l'étude et à la prière. Ces deux occupations devinrent ses attraits de prédilection.

Sitôt que son intelligence eut le développement convenable, elle savoura bien vite les profonds enseignements de la sainte Ecriture; sa vertu s'y fortifia graduellement et le fit juger digne du sacerdoce dès qu'il eut atteint l'âge de le recevoir; on lui confia immédiatement le soin d'une paroisse.

IL DEVIENT MOINE

Mais il ne tarda pas à gémir sous le fardeau des âmes, dont les lumières de la sainteté lui faisaient encore mieux sentir le poids. Ses goûts solitaires le poussaient d'ailleurs vers la vie monastique. Il quitta donc une responsabilité qui l'effrayait, et prit le chemin de l'abbaye bénédictine de Witteby, située dans son diocèse, sur la côte de la mer du Nord.

Sa piété extraordinaire fut déçue et ne trouva point cette communauté assez régulière pour satisfaire ses hautes aspirations de sainteté. Robert essaya du monastère de Notre-Dame d'York : là encore dans l'ensemble la ferveur était languissante. Le saint abbé Richard, qui dirigeait cette communauté, faisait tout pour la raviver et prodiguait les exhortations pressantes, les généreux exemples : sa parole avait peu d'écho, ses exemples peu d'imitateurs: lui-même s'estimait heureux de ne point subir les entraînements contraires.

Devant cette inertie, Robert et Richard se déterminent à un dernier parti : c'est de quitter le monastère et d'aller fonder ailleurs, avec la meilleure part de la communauté qui n'hésitera pas à les suivre, un couvent où tous pourront donner libre carrière à leurs légitimes désirs de perfection.

Fort heureusement le bon Dieu leur ménagea une puissante protection. Turstin, l'archevêque du comté, non seulement bénit et encourage leurs projets, il pousse le zèle et la bienveillance jusqu'à faire construire pour eux, de ses propres deniers, un couvent dans la vallée de Scheldall.

Douze moines, parmi lesquels, Robert, peuplent le nouveau monastère, qui s'appellera désormais *Abbaye des Fontaines*. Richard en est abbé. On adopte la règle et l'habit de Citeaux et on peut enfin courir à l'aise dans les sentiers ardus de la perfection.

Ici le travail seul donne droit à la nourriture, la fatigue seule le droit au repos; et encore doit-on

quitter la table sans être rassasié, et le lit avant d'être tout à fait reposé. Robert entre tous se distingua par son ardeur au travail, sa ferveur dans la prière, son zèle apostolique, ses dures mortifications. Il ressentit aussi sa part des persécutions suscitées par les anciens moines de Notre-Dame d'York contre l'Abbaye des Fontaines. Mais les souffrances sont l'aliment de la sainteté, et les moines fervents qui n'en reçoivent pas du dehors, savent s'en créer de volontaires par leurs pénitences. Robert ne manqua ni des unes ni des autres, au grand profit de sa vertu, dont le parfum, après avoir embaumé le monastère, se répandit bien vite au loin.

IL DEVIENT ABBÉ

Ranulphe de Merley, seigneur d'York, ayant voulu fonder un monastère près de la ville actuelle de Morpeth, onze Frères de l'Abbaye des Fontaines y furent appelés, et le renom de sainteté de Robert le fit choisir pour abbé (1137). Telle est l'origine de l'abbaye de Newminster (nouveau monastère).

Notre Saint ne vit dans sa nouvelle dignité qu'une obligation plus stricte à la sainteté. Il n'y faillit point, grâce à Dieu, et redoubla ses austérités. Son historien, Jean Papgravius, rapporte que jamais il ne sortit de table si ce n'est avec un appétit plutôt aiguisé que satisfait, et que tous les carêmes il jeûnait au pain et à l'eau.

Un jour, au sortir du carême, par suite sans doute de ses mortifications excessives, il ne put goûter d'aucun des mets que lui présenta le frère servant : « Mon Père, lui dit celui-ci, pourquoi ne mangez-vous pas? — Peut-être, répond le Saint, que si j'avais un peu de pain d'avoine et de beurre, j'en pourrais manger. » — Le pain d'avoine était donc une friandise pour ce bon moine; nos délicats contemporains, Anglais ou Français, avoueront qu'il n'était pas difficile. — Le charitable frère s'empresse de répondre au désir de son supérieur. Mais lui croit avoir cédé à un mouvement de gourmandise qu'il se reproche vivement, et veut s'en punir aussitôt. Il ne touche pas au mets qu'on lui présente et le fait déposer à la porte, dans l'assiette qui le contenait, pour le premier mendiant de passage. Mais, ô merveille ! on voit venir, au lieu d'un pauvre, un beau jeune homme frais et radieux, qui emporte le mets avec l'assiette et disparaît. Cependant on s'étonne au monastère de la disparition de l'assiette de l'abbé; mais au moment du repas on la voit soudain suspendue dans les airs et venir se déposer doucement devant l'abbé. L'assiette était vide : Dieu avait agréé le sacrifice de son serviteur, et quelque bon ange avait porté le mets à un pauvre inconnu. Ce miracle, bien capable d'édifier le monastère, était d'ailleurs sans préjudice de la récompense à recevoir dans le ciel, où Dieu doit récompenser même un verre d'eau froide donné pour l'amour de lui.

VISIONS ET RÉVÉLATIONS

En dehors des exercices de sa charge et de son état, Robert récitait chaque jour les 150 psaumes du psautier. Un jour qu'absorbé dans sa prière, il demandait à Dieu d'agréer le sacrifice que ses moines et lui avaient fait de leur existence terrestre et de les inscrire tous au livre de vie, il entendit une voix du ciel qui disait : « Confiance, mon fils, ta prière est exaucée; les noms de tes enfants sont écrits au livre de vie, deux cependant sont exceptés, dont les noms sont inscrits sur la terre parce que leurs cœurs y restent attachés. Quelque temps après, deux frères convers quittaient en effet la communauté pour retourner au monde y périr bientôt misérablement.

Notre Saint était un jour de passage à New-Castle, port de mer tout près de là : Il avise au milieu d'une foule de jeunes gens et de jeunes personnes, un jeune homme de mine éveillée, à la fois effrontée et aimable, qui la parcout fièvreusement comme pour une importante affaire. L'homme de Dieu flaire le vieil ennemi du genre humain; tout à coup, il lui commande : « Allons, vaniteux ! ces jeunes gens n'ont nul besoin de toi ; quitte-les et suis-moi. » Terrassé par ce commandement, il obéit sans réplique et suit tête base, honteux comme un renard pris au piège. Arrivés au détour d'un chemin en dehors de la ville, Robert lui demande : « Qui es-tu ? et que faisais-tu avec ces jeunes gens ? » — Tu sais bien qui je suis et ce que je faisais. Deux familles riches célébraient une noce en grande pompe ; il y fallait trouver mon compte : tout était près pour que les rivaux de l'époux le missent à mort et que les convives, aveuglés de colère et d'ivresse, usassent de représailles, et fissent un grand carnage : cette querelle de famille eût dégénéré en guerre civile. Oh ! que de sang répandu! quel riche butin d'âmes pour notre enfer ! Je comptais l'annoncer bientôt à mon maître Satan ; tu as déjoué mon plan, je vais rentrer bredouille... »

Le Saint le maudit et lui commande, au nom de Dieu, de s'en aller aux déserts, et de laisser ces familles en paix. Le démon obéit, mais en jetant, en guise d'adieu, une telle épouvante à la ronde, que les chevaux du cortège nuptial, tout frémissants, hennissent, piaffent et ne peuvent qu'à grand peine être maîtrisés par leurs cavaliers.

Une nuit, Dieu lui montra dans un songe, les manœuvres de Satan : il vit le diable assis à la porte du chœur de la chapelle, où, malgré ses efforts, il n'avait pu entrer. Il avait la forme d'un grossier paysan au long buste, monté sur de grandes jambes dénudées et chargé sur le dos d'une hotte de chiffonnier, retenue au moyen de cordes passées sous les aisselles à une plaque de bois sur la poitrine. Le cou allongé, les yeux roulants, il fait le tour du chœur, cherchant d'un regard anxieux les religieux qui pourraient lui plaire davantage. Mais la ferveur des moines redouble. Robert est là qui les aide de ses exemples et de ses paroles ; le rôdeur infernal a beau observer, il n'y a rien pour lui. Il s'en va furieux vers le chœur des convers, plus heureux, cette fois, il en voit quelques-uns sommeiller et rit aux éclats; d'autres laissent leur imagination s'égarer à des pensées nuisibles ou dangereuses; il applaudit à outrance et en saute de joie. Il trouve enfin un jeune novice, présent de corps à la prière, mais dont le cœur se repaît de désirs illicites et cherche déjà le moyen de les réaliser en secret. « Celui-là, dit-il, c'est le mien », ce disant, il le saisit avec sa fourche, le jette dans sa hotte et se sauve à toutes jambes.

Le lendemain à son réveil, le saint abbé, inquiet pour ce Frère, le fait chercher avec diligence. Hélas ! il avait fui pendant la nuit et ne devait plus revenir; on sut plus tard qu'il s'enrôla dans une troupe de brigands, qu'il fut saisi par la justice humaine et condamné à mourir du dernier supplice. Plaise à Dieu qu'à ce moment suprême, le repentir de son apostasie lui ait obtenu le pardon et ouvert le cœur de la divine Miséricorde.

Une autre fois, pendant qu'il célèbre le saint sacrifice, il voit tout à coup la mer grossir ses ondes, les jeter furieuses vers le ciel d'où elles retombent en gros bouillons d'écume ; au milieu, un bateau désemparé erre à la merci de la tempête, et va bientôt se briser sur les rochers environnants ; tous les passagers sont engloutis. La messe achevée, Robert

envoie des Frères constater le sinistre; ils trouvent, en effet, au bout de quatre jours, à l'endroit indiqué, des corps de naufragés jetés sur la côte, auxquels ils donnent la sépulture.

DERNIÈRES ÉPREUVES — SA MORT

Une dame convertie par le Saint s'était mise sous sa direction pour y marcher dans les hautes voies de la perfection, à l'exemple de ces illustres matrones romaines, telles que Paula qui, sous la direction de saint Jérôme, devint sainte Paule. Le démon de la calomnie ne tarda pas à jeter de noirs soupçons sur ces rapports de spiritualité et d'édification; la calomnie courut rapidement suivant l'usage en pareille matière, et vint, à travers les océans, jusqu'à Clairvaux, aux oreilles de saint Bernard, qui était alors la lumière et le guide de l'ordre de Citeaux. Une étroite amitié avait jusque-là uni les deux Saints. Robert prend le parti de venir se justifier à Clairvaux. Saint Bernard a révélation de l'innocence de son ami, dont la haute sainteté lui était d'ailleurs connue depuis longtemps; dès qu'il l'aperçoit, il lui dit le premier et avant toute autre parole : « Frère Robert, tous les bruits dont on a voulu ternir votre réputation sont faux. » Et, en témoignage d'estime et d'affection, il lui remet sa ceinture, dont le seul attouchement opéra dans la suite beaucoup de guérisons.

Robert dirigeait aussi la conscience d'un saint ermite nommé Godric; ils eurent souvent de longs et pieux entretiens, tantôt sur les communications intimes dont Dieu ou ses anges les favorisaient, tantôt sur les misères de notre pauvre nature, les moyens de la guérir et de la fortifier dans le bien, ou encore sur les précieux avantages de la protection des saints, etc. Robert lui dit un jour inspiré d'en haut : « Souvenez-vous de moi, mon frère, car vous ne me verrez plus dans cette chair de corruption. »

Or, quelques jours après, Godric, assis dans sa cellule, voyait tout à coup deux tours lumineuses s'élever jusqu'au ciel : sur l'une apparaissaient trois anges emportant dans un globe brillant l'âme du bienheureux Robert; deux anges marchaient de front derrière le troisième qui leur ouvrait la marche au sommet des nues; à l'autre tour figurait une autre sainte âme, du nom d'Edithe, reçue en même temps dans le sein de Dieu.

Godric voit les esprits infernaux se jeter au-devant de l'âme de Robert qui va leur échapper définitivement; mais les anges luttent pour lui et le conduisent victorieusement dans l'éternité bienheureuse. C'était le 7 juin de l'an 1159. Le pieux solitaire survécut onze ans à son saint ami.

MIRACLES

Un muet de naissance, pour obtenir sa guérison, adressait beaucoup de supplications et de larmes au saint martyr de l'Angleterre, Thomas Becket, mais sans résultats apparents. Le Saint lui apparaît un jour et lui dit : « Pars sans délai pour Newminster, aie confiance, Robert exaucera ta prière. » Le muet objecte au fond de son cœur : « Qui me montrera le duché d'York, qui m'indiquera le chemin? — Celui-là même sera ton guide qui est non seulement le seigneur du duché, mais le Seigneur et le Créateur du monde. » Il part et arrive sans erreur au monastère. A peine en a-t-il touché le seuil qu'il sent sa langue se délier et peut chanter la gloire et la puissance de saint Robert. Notre bienheureux guérit encore un autre muet, redressa plusieurs boiteux, rendit la raison à un fou, la vue à un aveugle; ces faveurs précieuses et beaucoup d'autres rendirent son culte populaire et son nom respecté et glorieux dans l'ancienne Angleterre catholique.

SAINTE POTAMIENNE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 7 juin.

NOBLESSE ET LIBERTÉ PAR JÉSUS-CHRIST

Quand Jésus-Christ envoya ses apôtres prêcher son Evangile au monde et régénérer les hommes par le Baptême, une grande partie de l'humanité était esclave de l'autre. Dans cette fameuse république d'Athènes, si vantée par les littérateurs, il y eut telle époque où, sur trente mille habitants, il n'y avait que dix mille citoyens libres, les vingt mille autres étaient esclaves. Beaucoup de patriciens romains avaient à leur service des centaines d'esclaves.

Les philosophes païens se demandaient sérieusement si un esclave avait une âme. Le maître l'achetait, le vendait, le tuait même quelquefois, en faisait ce qu'il voulait, comme si les esclaves eussent été une partie de son bétail.

L'Eglise de Jésus-Christ vint apprendre aux hommes la plus vraie et la plus belle fraternité en leur enseignant à dire ensemble, avec le Rédempteur : « *Notre Père, qui êtes aux cieux...* »

Mais, si pour abolir peu à peu et sans secousse l'esclavage, comme l'a fait l'Église, il était nécessaire d'éclairer et d'adoucir le cœur des maîtres, il n'était pas moins indispensable de relever le niveau moral des esclaves, car beaucoup vivaient dans un tel abrutissement qu'ils n'étaient pas capables de porter les avantages de la liberté.

L'ESCLAVE POTAMIENNE AFFRANCHIE PAR JÉSUS-CHRIST DEVIENT PLUS LIBRE ET PLUS NOBLE QUE SON MAITRE PAIEN

Au commencement du troisième siècle, quand l'empire romain persécutait encore l'Eglise, la jeune Potamienne fut un touchant exemple de ce que la grâce de Jésus-Christ pouvait faire d'une esclave. Née sans doute dans l'esclavage, cette jeune fille était au service d'un païen d'Alexandrie, riche, mais plein de vices. Potamienne était extraordinairement belle de visage, mais son âme était plus admirable encore, car elle était vraiment chrétienne. Le démon espéra trouver en son maître un instrument docile, pour perdre cette âme sainte. Ce païen, en effet, croyant qu'il avait tout droit sur ses esclaves, voulut exiger que Potamienne devînt la complice de ses crimes. La jeune chrétienne s'y refusa avec une invincible fermeté.

Lequel des deux était le plus esclave: ce maître servilement courbé sous le joug dégradant de ses passions, ou Potamienne libre et vaillante dans la majesté de sa vertu ?

Lequel des deux était le plus noble, de cette *bête*, ou de cet *ange ?*

Le païen, voyant qu'il ne pouvait obtenir de Potamienne rien de ce que réprouve la conscience chré-

tienne, la livra au préfet d'Alexandrie; il promit à ce magistrat une forte somme d'argent, s'il réussissait à vaincre la constance de l'esclave; et si Potamienne persistait dans ses refus, il lui demandait de la livrer au dernier supplice.

Voilà donc ce magistrat entre l'innocent et le coupable. Que va-t-il faire? En digne païen, il prend en main la cause du coupable contre l'innocent. (Tel était l'abîme d'où il fallait que l'Eglise tirât la société antique.) Désireux de gagner la somme promise, le préfet cherche quelque affreux supplice, dont la perspective pût effrayer la jeune fille. Il ordonne de préparer une chaudière d'huile bouillante et d'exposer auprès un grand nombre d'instruments de tortures. Puis, appelant la jeune fille, il lui montre tout cet appareil effroyable : « Choisis, lui dit-il, obéis à ton maître ou voilà ce qui t'attend. — A Dieu ne plaise, répond Potamienne, que je souille mon âme en obéissant aux ordres criminels de mon maître. — Bourreaux, cria le magistrat déçu et furieux, dépouillez-la de ses vêtements et plongez-la dans l'huile bouillante. — Je vous en conjure, par le salut de l'empereur, dit la pudique vierge, qu'on me laisse mes vêtements; qu'on me plonge plutôt lentement dans la chaudière pour multiplier mes souffrances; Jésus-Christ, que vous ignorez, me donnera la force de les supporter. »

Ce raffinement de cruauté parut ingénieux, on y consentit; on commença donc à plonger ses pieds dans le liquide brûlant et on l'y enfonça peu à peu, très lentement, de manière à la cuire toute vivante. Cette horrible supplice dura trois heures, au bout desquelles l'innocente victime expira. — D'esclave sur la terre, Potamienne est devenue reine à la cour céleste.

Saint Antoine aimait à raconter ce trait d'héroïsme chrétien; on pense qu'il en avait été lui-même témoin, car il était venu à Alexandrie soutenir le courage des fidèles pendant cette persécution.

SAINT MERIADEC, ÉVÊQUE DE VANNES

Fête le 7 juin.

Mériadec, nom cher aux Bretons, est celui d'un prince de la plus ancienne famille royale de Bretagne. Il vivait au VII[e] siècle. Sa noblesse et ses richesses ne servirent, dès son enfance, qu'à rendre plus admirables son humilité et sa charité. Telle était sa bonté, que les maux du prochain le touchaient davantage que les siens propres.

Saint Hingueten, évêque de Vannes, l'éleva au sacerdoce, malgré les résistances de son humilité, qui ne se croyait pas digne d'une charge si sublime. Quand Mériadec se vit revêtu de ce caractère sacré, il se mit avec une nouvelle ardeur à l'œuvre de sa sanctification; il doubla ses austérités et ses prières, il vivait en grande sobriété et pauvreté, distribuant aux clercs pauvres ses revenus ecclésiastiques, et aux autres indigents le produit de ses biens patrimoniaux. Bientôt, dans toute la Bretagne, on parla avec admiration des vertus du saint prêtre. A la vue de cette renommée qu'il n'avait jamais cherchée Mériadec eut peur; il craignit les pièges de l'orgueil, et s'enfuit dans une solitude de Pontivy.

Là, seul avec Dieu, il passait toutes ses heures dans la prière, et s'offrait lui-même au Seigneur comme une hostie vivante, immolée par la pénitence: il n'interrompait ses jeûnes que par un peu de pain, d'eau et de légumes; son vêtement était un cilice, un autre cilice lui servait de lit. Mais la renommée qu'il fuyait le poursuivit au désert : les malades venaient à lui, et sa prière les guérissait.

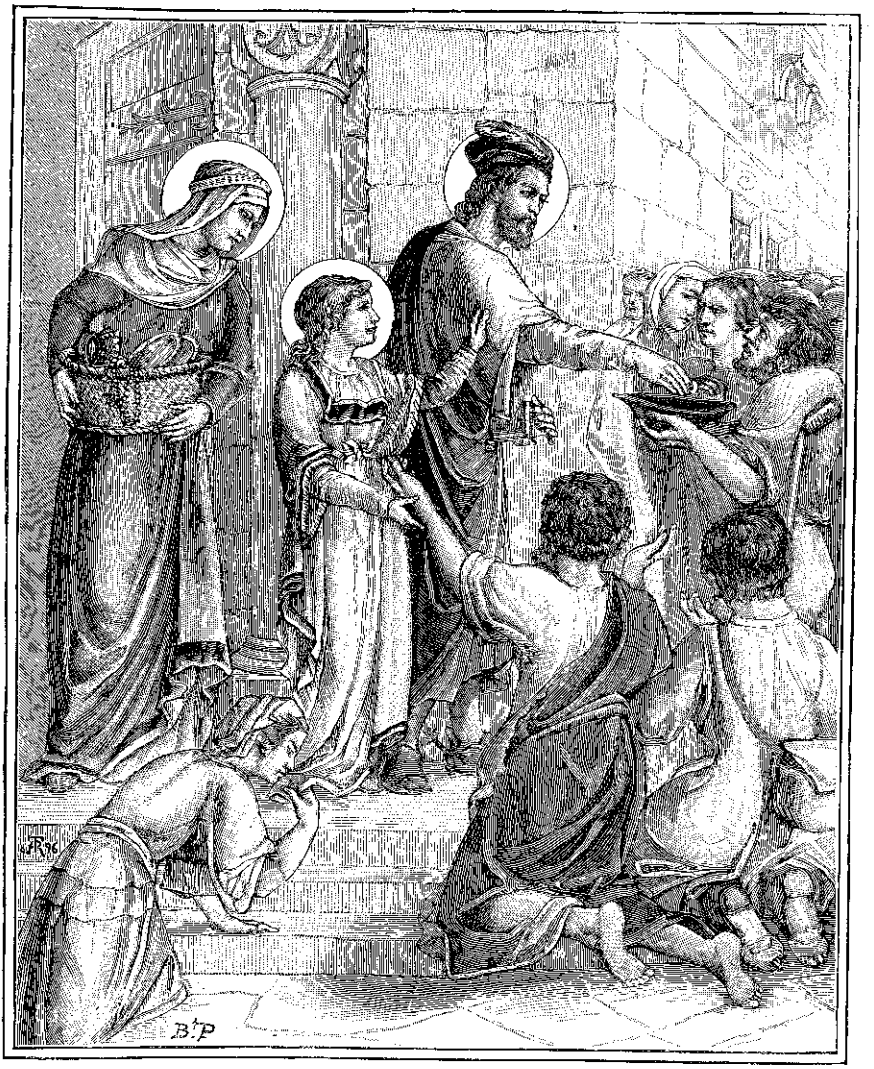
Aussi, quand saint Hingueten eut rendu le dernier soupir, les habitants de Vannes vinrent chercher le bon solitaire et l'emmenèrent de force pour être sacré évêque. Sur le trône épiscopal, il resta pauvre et austère comme au désert, mais sa situation lui permit d'être plus que jamais le père des pauvres et des orphelins et la lumière des prêtres. Ses travaux et ses austérités le ravirent trop tôt à son peuple bien-aimé. Il fut enseveli dans la cathédrale, et ses miracles continuèrent à le rendre cher aux Bretons.

Plusieurs sanctuaires sont dédiés à sa mémoire; les trois plus fréquentés sont : la chapelle du château de Pontivy, celle de Stival, et une autre dans la paroisse de Plumergat.

SAINT GILBERT DE NEUFONTAINES

PRÉMONTRÉ

Fête le 7 juin



Saint Gilbert et son épouse distribuent aux pauvres une partie de leurs biens.

UNE FAMILLE CHRÉTIENNE

Dieu, dans ses œuvres, est infiniment varié, et il se plaît à choisir ses saints dans tous les rangs et dans toutes les conditions. Il veut que sa puissance miséricordieuse et sanctifiante apparaisse sous tous les aspects, et qu'au milieu des formes les plus différentes on la reconnaisse et on l'adore.

Le Saint qui nous occupe a été pris au milieu des voies ordinaires, dans les joies de la famille, dans la gloire des armes, dans la félicité naturelle que donnent les biens du monde, la richesse, l'estime et la considération.

Gilbert naquit vers la fin du XI^e^ siècle, à Ecole, modeste village de l'Auvergne, d'une race noble et profondément attachée à la foi chrétienne. Son enfance fut cultivée par les soins d'une mère attentive à jeter dans le cœur de son fils les germes de la vertu et à corriger ses défauts naissants.

Quand Gilbert fut adolescent, selon l'usage

commun pour l'éducation des jeunes gentilshommes, on l'envoya à la cour des rois de France.

Dans le métier des armes, il acquit le renom d'une bravoure qui ne reculait pas; on remarquait chez lui une rare perspicacité et un coup d'œil prompt à démêler les difficultés et les embarras; enfin, une prudence mêlée de bonté lui concilia l'estime de tous et attira sur lui les faveurs et les attentions royales. Il fut chargé de missions graves et importantes.

Revenu dans ses domaines de l'Auvergne, il se maria à une femme riche en vertus, appelée Pétronille. De cette union naquit une fille unique, qui reçut au baptême le nom de Poncia.

Toute la sollicitude de Gilbert fut d'apporter à son foyer le bonheur et la douce paix chrétienne. Consacrer ses loisirs à l'éducation de sa fille, visiter ses vassaux, procurer le secours et le pain aux miséreux, consoler les familles désolées et malheureuses, donner un temps considérable à la prière et aux exercices de piété, s'entretenir dans des conversations pleines de charité et de saintes affections, telles étaient les occupations ordinaires des vertueux époux. Leurs jours semblaient devoir s'écouler, jusqu'à la fin, dans ce calme heureux de la famille chrétienne, mais Dieu avait décidé de les éprouver et de leur faire goûter les séparations et les inquiétudes, afin de les attirer à lui par la voie du détachement et du sacrifice.

DÉPART POUR LA CROISADE

C'était l'époque de la ferveur de la France, le temps des héroïques entreprises pour la foi. On prêchait encore la croisade sainte, car les efforts des descendants de Godefroy de Bouillon, soutenus par les deux Ordres guerriers de Saint-Jean et du Temple, ne suffisaient plus à arrêter les musulmans qui, depuis quarante ans, étaient revenus de leurs épouvantes et sentaient se réveiller leur fanatisme. L'Islam se dressait de nouveau, et, en l'année 1145, on apprit tout à coup en Occident que, pendant la nuit de Noël, la ville d'Edesse, en Mésopotamie, avait été prise par les Turcs et noyée dans le sang de 30 000 chrétiens. Cette nouvelle réveilla les anciennes ardeurs qui avaient suscité la première croisade.

Saint Bernard, alors âgé de cinquante-cinq ans, environné de l'auréole de la sainteté, répandant les miracles sur ses pas, le visage maigre et pâle, le corps usé par les macérations, fait entendre à Vézelay sa parole ardente et enflammée; la foule immense est emportée dans un élan irrésistible; on déchire ses vêtements pour faire des croix.

Gilbert fut des premiers à reprendre son épée et à participer à l'enthousiasme guerrier qui entraînait la France vers les Lieux Saints. Mais ce ne fut pas sans pleurs et sans déchirements sentis et profonds qu'il résolut de se séparer de sa femme et de sa fille. Chez lui, les affections naturelles, si fortes et si puissantes, furent vaincues par les ardeurs de sa charité; son zèle pour la défense de sa foi l'emporta sur l'amour paternel.

Avant de partir, il alla prendre la bénédiction de son évêque, le vénérable Américi; il mit ordre à ses richesses et à ses biens; il enjoignit que tous les jours de son absence un pauvre viendrait prendre sa place à table et recevrait la nourriture que, d'ordinaire, on lui destinait; il confia plus solennellement sa fille chérie, Poncia, aux sollicitudes maternelles, et donna, à la grande chrétienne et à la jeune vierge, comme conseiller, directeur et père, le vénérable Ornulphe, abbé de Dilo (1).

Enfin il s'éloigne, mêlé aux bataillons des Croisés qui poussent leur cri de guerre : « Dieu le veut! » Pétronille et Poncia, quand il eut disparu à leurs regards, faisant taire leur douleur et essuyant leurs larmes, répétèrent la parole de la soumission qui consommait leur sacrifice : « Dieu le veut! »

LA CROISADE

Gilbert alla rejoindre Louis VII à Metz, qui était le rendez-vous de toute la chevalerie. L'armée se dirigea à travers l'Allemagne; mais déjà l'empereur Conrad avait pris les devants, dans son impatience de combattre. Vaincu dans les montagnes de la Lycaonie et poursuivi par les Turcs, il fut heureux de rejoindre le roi de France et de marcher de concert avec lui. Quelques brillants succès réparèrent le premier échec. Mais si la bravoure ne faisait point défaut à Louis VII, il n'avait point les talents d'un capitaine. Dans une sortie sur les bords du Méandre en Asie-Mineure, il faillit être tué et ne dut son salut qu'à des prodiges d'héroïque résistance. Ce fut à la suite de cet événement que, d'accord avec ses guerriers les plus expérimentés, il donna le commandement suprême de l'expédition à Gilbert, qui, entre tous ses capitaines, était celui dont on vantait le plus le courage et l'habileté. L'armée, pleine de confiance dans son nouveau chef, s'avança jusqu'à Satalie, où les Turcs vinrent l'attaquer; ils furent repoussés avec succès.

Mais bientôt la faim, la chaleur et la maladie, jointes à la perfidie des Grecs qui, sans cesse, les trahissaient, forcèrent les Croisés à abandonner leur projet d'aller en Mésopotamie combattre Nourreddin : l'unique désir du monarque découragé et pusillanime fut de se rendre en simple pèlerin au Saint-Sépulcre, pour accomplir son vœu. Des dissensions et des intrigues se mirent dans les rangs des Croisés; l'esprit de rivalité pénétra parmi eux, et Gilbert, après avoir satisfait sa piété près des lieux sacrés, ne pensa rien moins qu'à rentrer en Europe. Plût à Dieu que tous les chevaliers eussent imité la vertu et le courage de notre Saint! Sur le champ de bataille, il était terrible, car sa bravoure, méprisant le danger et la mort, le portait toujours au plus fort de la mêlée; rentré sous sa tente, il menait la vie d'un religieux austère, vivant retiré et silencieux, et passant une partie de ses nuits en oraison. Enfin, au commencement de l'automne 1148, l'entreprise était abandonnée, et la malheureuse armée décimée par la maladie et la guerre, reprit tristement le chemin de l'Europe.

LA VOIE DE LA PERFECTION

Ce fut un jour de fête quand Gilbert retrouva celles qu'il avait laissées! Une si longue séparation, des alarmes si continuelles, des périls si nombreux, tant de dangers écartés rendaient plus douces et plus profondes les joies du retour. Mais si Gilbert ressentit jusqu'au fond de son âme les enthousiastes démonstrations de l'amour filial, il y avait dans toute sa personne je ne sais

(1) Dilo, abbaye de l'Ordre de Prémontré, située dans la Bourgogne, au diocèse de Sens, et fondée en 1135.

quoi de grave, de résigné et de triste qui impressionnait tous ceux qui l'approchaient. On sentait que les souffrances endurées avaient été pénétrantes, que les sacrifices demandés avaient été crucifiants; que des déboires, des amertumes, des désillusions avaient passé sur son âme et y avaient laissé des traces! Dans cette longue expédition, il avait vu les hommes à découvert; il avait étudié de près la misère profonde de l'humanité, ordinairement poussée par ses intérêts, par ses passions et recherchant jusque dans les causes les plus saintes sa gloire personnelle. Il avait vu les intrigues; il avait été victime des trahisons; il avait surtout reconnu, dans les insuccès d'une si grande entreprise, la main de Dieu, qui avait puni les iniquités de beaucoup de Croisés, en refusant la victoire! Pétronille et Poncia remarquaient ce changement avec des appréhensions et des craintes; les amis de Gilbert ne pouvaient s'en expliquer. Un jour de grande réception, ils osèrent l'interroger et lui demander les causes de cette grave tristesse que rien ne pouvait distraire : « *Je souffre*, répond Gilbert, à cause des malheurs qui sont tombés sur nous! Dieu nous a châtiés et nous l'avons mérité! Laissez vos fêtes et vos joies! Faites éloigner ces musiciens, car ce n'est point l'heure de se réjouir! Alors que la religion est menacée de périls si proches, il vaut mieux que le deuil remplace les cris de réjouissance et que les jeûnes succèdent aux festins! »

Et sans plus attendre, Gilbert s'éloigne de ses amis; dans la solitude et le silence, il suit le travail qui s'opère dans son âme, les nouveaux attraits qui l'invitent doucement; par des prières et des larmes, il demande à Dieu de lui faire connaître ses desseins, prêt à obéir et à suivre, jusqu'aux dernières abnégations, la volonté divine.

Dieu lui parla au cœur, et quelques jours après il annonçait à Pétronille la résolution héroïque qu'il avait prise de suivre à la lettre le conseil du Sauveur : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres! » en demandant à sa vertueuse épouse la permission d'accomplir un si grand sacrifice. Le Seigneur, qui avait incliné Gilbert, avait déjà préparé la réponse dans le cœur de Pétronille, car elle lui avoua que ses désirs les plus ardents étaient de renoncer à tout pour se consacrer à Dieu. Mais quelles ne furent pas la surprise et la satisfaction de notre Saint, lorsque Poncia elle-même dit à son père que depuis longtemps son choix était fait; que son cœur avait été captivé par les charmes d'un Epoux tout céleste et qu'elle lui avait juré de ne jamais appartenir qu'à lui seul. Gilbert tomba à genoux et les trois saints louèrent ensemble, avec les accents de la plus ardente reconnaissance, la divine Bonté qui avait préparé, à leur insu, ces âmes privilégiées et leur avait inspiré des desseins semblables et unanimes.

Mais avant de ne rien entreprendre, ils allèrent confier leurs saints projets au vénérable évêque de Clermont, Etienne de Mercœur. Le pieux prélat ne put retenir son admiration : il les encouragea dans leurs généreuses résolutions, il les bénit et les assura de sa protection.

Gilbert et Pétronille vendirent aussitôt leurs biens qui étaient immenses. Ils en distribuèrent la moitié aux pauvres et gardèrent l'autre moitié pour la construction de deux monastères de l'Ordre des Prémontrés, qui venait d'être fondé en 1120, près de Laon, par saint Norbert.

LA BIENHEUREUSE PÉTRONILLE ABBESSE

Il était convenable, qu'avant de rien entreprendre pour lui-même, Gilbert s'occupât des intérêts spirituels de sa femme et de sa fille. Il choisit un lieu solitaire et boisé, au pied d'une colline, dans une fraîche vallée arrosée par la Sioule : on le nommait Aubeterre. Les ouvriers se mirent à l'œuvre et à la fin de l'année 1150, les constructions de l'édifice étaient achevées; Pétronille et Poncia prenaient possession du monastère et se séparaient pour toujours du monde et de ses dangers. Le saint abbé Ornulphe, prieur de Dilo, qui n'avait cessé de diriger les pieuses chrétiennes, fut encore chargé du soin de leur conduite spirituelle.

La renommée des vertus de Pétronille et de Poncia attira bientôt une multitude de nobles chrétiennes, qui vinrent chercher près des pieuses femmes, et sous les blanches livrées de saint Norbert, les conseils et les exemples pour avancer dans les voies de la perfection.

Pétronille fut élue supérieure du monastère.

Dieu manifesta en plusieurs circonstances la sainteté de sa servante par des prodiges; et après sa mort, arrivée le 13 juillet, il daigna illustrer son tombeau de beaucoup de miracles. La bienheureuse Poncia succéda à sa pieuse mère et donna, sans jamais décroître, les plus hauts exemples de vertu et de sainteté.

L'ABBAYE DE NEUFONTAINES

Saint Gilbert s'était séparé des pieuses recluses dès que les constructions du monastère avaient été achevées; il était parti seul, cherchant le silence. Il s'arrêta dans la vallée de l'Andelot, au milieu des bois les plus épais, auprès d'une source qui jaillit en neuf jets différents et qu'on nommait Neufontaines. Ce lieu appartenait à Hugues, sire de Châtillon, qui s'empressa, à la demande de Gilbert, son ami, de lui en abandonner la propriété.

Le saint ermite ne vécut que d'un pain grossier, de racines, d'herbes amères et d'un peu d'eau. Il portait un cilice et était revêtu d'un habit rude et pauvre; tout son temps était employé à la prière; appliquant toutes ses pensées aux choses éternelles, louant, bénissant, implorant la miséricorde : car il était toujours poursuivi par l'idée des justices à apaiser et de la colère divine à détourner; et il voulait par ses macérations et ses jeûnes, par une continuelle méditation des Ecritures, plaire à Dieu et intercéder victorieusement pour les crimes des hommes.

Bientôt, on sut au loin les austérités de notre Saint; on se raconta les merveilles de sa vie tout angélique, et plusieurs, entraînés par des exemples aussi illustres, vinrent partager sa vie et s'édifier près de ses vertus. L'ermite de Neufontaines fut obligé de renoncer à vivre en solitaire et pensa dès lors à bâtir un monastère afin d'y mener, avec ceux que Dieu lui enverrait, une vie commune sous la règle et l'obéissance. Il prépara les premières assises; mais l'évêque de Clermont lui fit observer, que cet endroit, humide et marécageux, n'était pas propre à être habité et qu'il fallait choisir un site plus salutaire et plus élevé. Gilbert, malgré ses répugnances, obéit au prélat et s'éloigna à une demi-lieue de son ermitage. Les ouvriers s'étaient mis au travail, lorsqu'une armée de petits oiseaux arrivant de tous les points de l'horizon, voltigeant autour des maçons et des charpentiers, les frappant de l'aile, comme pour les empêcher

de travailler, puis, saisissant dans leurs pattes et leurs becs des fragments des matériaux, et les portant en toute hâte à Neufontaines, indiquèrent à saint Gilbert que le ciel s'opposait à la construction de l'abbaye en cet endroit, et que Neufontaines était ce lieu prédestiné, choisi tout d'abord, où devait s'élever l'édifice de la prière et de la sanctification.

Le couvent fut achevé vers la fin de l'année 1151. Auparavant, Gilbert s'était rendu à Dilo, près de son ami, l'abbé Ornulphe. Quoique déjà très avancé dans les voies spirituelles, et parvenu à un très haut degré de contemplation, il voulut cependant s'instruire et se développer encore dans les sciences divines près du saint abbé; il voulait surtout apprendre à obéir afin de savoir commander. Il voulait se plier et se former à toutes les exigences d'une règle sévère, la pratiquer jusque dans ses dernières applications et comme se l'incorporer par une stricte et soigneuse expérience; il reçut, des mains de son ami, l'habit blanc des Prémontrés; il fit sa profession perpétuelle et, rempli d'une sainte ardeur, il partit, emmenant quelques fervents religieux pour jeter avec eux les fondements fermes et durables du nouveau monastère.

Gilbert eût désiré devenir le dernier parmi ses frères et disparaître dans les rangs de l'obéissance; il agit de tout son pouvoir pour faire élire un abbé parmi les religieux qui l'avaient suivi, mais Hugues, second général de l'Ordre, l'établit, malgré ses refus, supérieur de la communauté, car il pensait que le soldat intrépide et le capitaine expérimenté, qui avait commandé jadis avec tant d'habileté et de bravoure l'armée des Croisés, était désigné tout d'abord pour mener le pacifique bataillon de ses moines au combat spirituel de la perfection.

L'HOPITAL DE NEUFONTAINES

L'esprit de Dieu, c'est l'esprit de charité qui se manifeste dans les œuvres de miséricorde et de zèle. En même temps que Gilbert jetait les fondements de son couvent, il élevait à quelques pas de là un vaste hôpital où il voulait recevoir, consoler et soulager les souffrances et les misères humaines. Dans sa pensée, il destinait surtout cet asile aux malheureux Croisés, qui avaient contracté, dans les expéditions lointaines, un mal horrible, la lèpre, et qui l'avaient importée en Europe. Ces soldats connaissaient l'héroïque chevalier et ils venaient nombreux implorer sa pitié, alors qu'ils étaient repoussés des villes comme des objets d'horreur. Gilbert les accueillit avec une paternelle tendresse, et ainsi ses anciens compagnons d'armes devinrent les premiers hôtes de son charitable établissement. Il montra alors plus de grandeur et d'héroïsme qu'il n'en avait manifesté dans les plaines de la Palestine. Sa vertu éclata au grand jour. Il se fit lui-même infirmier; il pansait les plaies; il lavait les horribles ulcères; il ne lui répugnait point de toucher les membres couverts de lèpre; souvent il y appliquait ses lèvres, et Dieu, comme pour d'autres saints, se plut à récompenser, par des guérisons miraculeuses, un acte d'un courage aussi sublime! Les miracles attiraient une foule de malades : les uns dévorés par la fièvre, les autres épuisés par des affections nerveuses; il les guérissait souvent, toujours il les soulageait et les renvoyait consolés. Un jour, une noble dame, tout éplorée, amène à ses pieds sa fille unique, seule survivante de frères enlevés aux tendresses maternelles. La malade était mourante de maigreur, d'épuisement et de triste mélancolie. Sa mère avait demandé sans succès les secours de la science humaine : il ne lui restait plus qu'une suprême espérance : la puissance miraculeuse de saint Gilbert. Elle ne fut point déçue : notre Saint touche avec l'eau bénite le front de la jeune fille, et, soudain, elle se redresse, vivante et forte; elle marche d'un pas assuré et chante les louanges de Dieu.

Gilbert avait de tendres sollicitudes pour les enfants malades auxquels il témoignait toute sa compassion. Il savait leur dire les paroles qui touchaient leur cœur et les gagnaient. Il aimait à répéter la sentence du Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Et quand il récitait sur leurs têtes blondes les paroles évangéliques, qui racontent la scène où le Christ prononça ces divines paroles, les enfants se levaient, leur mal s'était évanoui, et il les rendait pleins de vie et de joie à leurs parents.

MORT DE SAINT GILBERT

Il y avait un an que Gilbert était prieur de Neufontaines, quand sa dernière heure sonna; mais depuis longtemps, il avait commencé à être un saint. La vie religieuse était venue donner un couronnement nécessaire à une vie toute faite déjà de sacrifices héroïques et d'abnégation : elle acheva de purifier et de perfectionner le Saint. Nous avons raconté ses œuvres de charité, mais nous n'avons rien dit de ses vertus monastiques, de sa régularité, de sa paternelle direction, de sa douce bonté envers ses religieux qui l'aimaient comme un père, de la sagesse profonde de ses conseils, de son amour de l'étude, de ses mortifications effrayantes et surtout de son zèle enflammé à défendre l'Eglise de Dieu contre les simoniaques, si nombreux à cette époque, contre les hérétiques; ils n'eurent point d'adversaires plus intrépides que ce saint moine dont le bras vigoureux avait autrefois brandi l'épée contre les infidèles avec tant de fermeté.

Saint Gilbert mourut au milieu des œuvres de la charité, dans les bras de ses religieux, chargé de mérites, encore jeune, mais épuisé par les austérités et les macérations, le 6 juin 1152, quelques années après son illustre père saint Norbert.

Il avait voulu être enseveli dans le petit cimetière de l'hôpital, au milieu de ses pauvres, comme pour se cacher encore. Mais Dieu manifesta bientôt la gloire de son serviteur par des prodiges éclatants qui semblèrent jaillir de son tombeau. Les populations accoururent plus nombreuses; en l'année 1159, on procéda à la translation des saintes reliques que l'on déposa, dans un magnifique monument, au milieu de l'église abbatiale. Les miracles redoublèrent : toutes les infirmités étaient guéries, et l'on vit bien les prédilections du Saint pour les petits enfants se manifester, même après sa mort, puisque plusieurs enfants morts-nés et privés du baptême que l'on déposa sur son tombeau revinrent à la vie. Les mères consacraient leurs enfants au saint thaumaturge pour attirer sur eux sa protection. On les revêtait de l'habit blanc des Prémontrés, et ces petits moines devaient porter, pendant sept ans, leurs blanches livrées. La fête de saint Gilbert se célèbre le 7 juin.

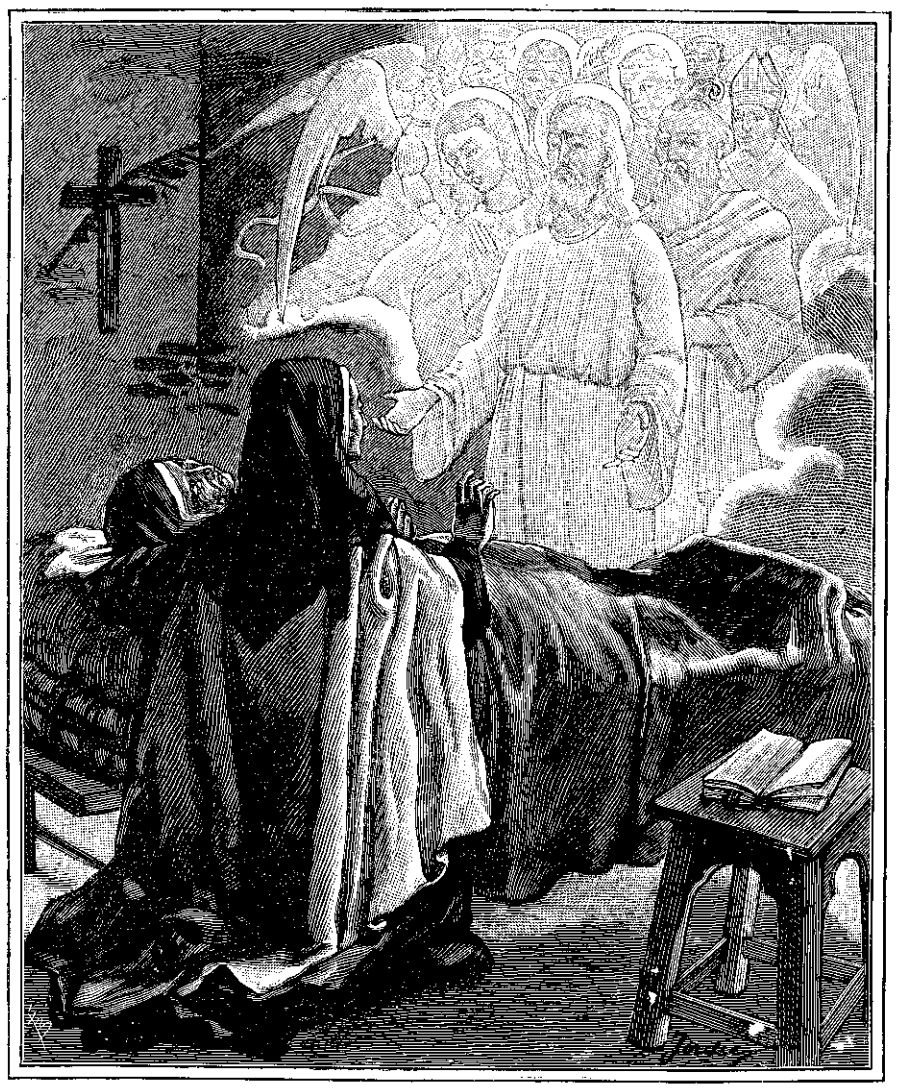
OUVRAGE CONSULTÉ

Vie de saint Gilbert, fondateur de l'abbaye de Neufontaines, par I. V. S., O. P., brochure. Namur, 1890. — En tête de l'ouvrage, l'auteur énumère les sources nombreuses où il a puisé ses documents.

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

COMPAGNE DE SAINTE THÉRÈSE

(1er octobre 1549 — 7 juin 1626.)



Vision de la vénérable Mère Anne, au moment de la mort de sainte Thérèse.

TACHE FACILITÉE

Il est peu de saints qui songent à rédiger eux-mêmes leur propre biographie ; s'ils avaient un souci à cet égard, ce serait le plus souvent de faire disparaître tout ce qui pourrait tourner à leur louange ou servir à leur glorification. Et c'est ce dont gémissent plus tard leurs historiens.

Pourtant, quelques saints ont fait exception.

Saint Augustin, pressé par le repentir et l'amour, a écrit ses *Confessions*. Sainte Thérèse, docile aux ordres de ses confesseurs, a exposé sa propre histoire avec une simplicité, une candeur, un ton de franchise que seule pouvait avoir une âme aussi souverainement humble que la sienne.

On pourrait dire la même chose de sa fidèle compagne, la vénérable Anne de Saint-Barthélemy. L'obéissance lui a mis, à elle aussi, la plume en main, et cette Sœur converse, tout illettrée qu'elle fût, a décrit avec beaucoup de charme et d'aisance les menus épisodes de sa

vie et les faveurs miséricordieuses dont Dieu l'avait comblée (1).

Elle a ainsi grandement facilité la tâche du rédacteur des *Vies des Saints* qui se reprocherait de ne pas laisser la servante de Dieu parler elle-même à ses lecteurs et raconter en ce numéro la première partie de sa vie, celle qu'elle eut le bonheur de passer en la compagnie de sainte Thérèse.

ENFANCE — APPARITIONS — PROJET D'ÉVASION

« J'écris ceci au nom de Jésus, Marie, Joseph, et de notre sainte mère Térèse, on me l'a commandé par obéissance.

» Je naquis le 1er octobre 1549, au petit village d'Almendral, situé à 4 ou 5 lieues d'Avila, dans la Vieille Castille. Nos parents possédaient là de belles terres et de belles prairies, Dieu leur ayant donné de quoi vivre honorablement suivant leur condition.

» Mon père s'appelait Ferdinand Garcia et ma mère Marie Mançanas; tous deux vivaient dans la crainte de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes.

» Nous étions sept enfants : trois fils et quatre filles; dans la crainte que mes frères ne fissent de mauvaises connaissances en fréquentant les écoles publiques, mon père prit chez lui un bon prêtre qui leur apprit à lire et à écrire et nous enseigna à tous la doctrine chrétienne et les mystères de notre foi.

» A dix ans, je perdis mon père et ma mère et j'en fus vivement affligée.

» Mes frères et mes sœurs, qui étaient très bons, me gardèrent chez eux et me tinrent lieu de père et de mère. Ils m'envoyèrent garder les troupeaux, ce qui me causa d'abord une grande répugnance; mais le Seigneur me consola et la campagne me devint bientôt un lieu de délices. Le chant des oiseaux me faisait entrer dans un recueillement intérieur qui durait quelquefois plusieurs heures; pendant ce temps, le petit Enfant Jésus venait souvent près de moi, et, lorsque je revenais de cet agréable sommeil, je le voyais assis sur le bord de ma jupe; il était d'une beauté ravissante, il avait les cheveux à la nazaréenne, sa taille était semblable à la mienne; il m'est impossible d'exprimer ce que je sentais pour lors dans mon âme, je me croyais dans le séjour de la gloire.

» Je cherchais alors les moyens de me retirer dans un lieu où je puisse vivre inconnue et méprisée de tous et m'occuper uniquement à aimer Jésus.

» Pour cela, je résolus de me déguiser et de quitter ma famille. Je ne communiquai ce dessein qu'à une parente de mon âge, très vertueuse et animée de grands désirs de perfection; elle se nommait Françoise Garcia. Nous avions reçu le baptême le même jour, nous avions grandi ensemble, vivant dans la plus complète intimité.

» Je lui dis un jour que, si elle y consentait, nous pourrions nous déguiser et nous retirer dans un désert pour y faire pénitence à l'exemple de sainte Madeleine. Ma compagne, qui était plus prudente que moi, me répondit que ce projet était déraisonnable, mais j'insistai si vivement qu'elle céda à mes importunités; il fut arrêté que nous prendrions des habits d'ermites et que nous partirions quand tout le monde autour de nous serait endormi. Dieu s'opposa lui-même à notre dessein, il nous fut impossible de sortir. Françoise ne put réussir à ouvrir une porte que jusque-là elle avait toujours ouverte sans peine. Quant à moi, je ne pus jamais atteindre un arbre voisin de ma fenêtre, par lequel je comptais descendre comme je l'avais déjà fait plusieurs fois.

» Le lendemain matin, en nous retrouvant à la messe, nous nous dîmes l'une à l'autre : *Eh bien! vous n'êtes pas partie?* sans pouvoir nous empêcher de rire de la manière dont Dieu avait renversé nos projets.

LUTTES POUR SA VOCATION

» Quand je fus plus avancée en âge, mes sœurs pensèrent à me marier, mais mon cœur en était bien éloigné; j'eus recours à la Sainte Vierge, que j'avais choisie pour ma Mère, et aux autres saints que j'honorais particulièrement; je redoublais mes prières et mes pénitences.

» Sollicitée encore de consentir au mariage qu'on me proposait, je pensai en moi-même que si je rencontrais un homme chaste, vertueux, discret, beau et doué de toutes les belles qualités que je rêvais, mais qui ne se rencontrent jamais dans une même personne, que si cet homme voulait garder la continence et seconder mes inclinations pour la vertu, je pourrais me résoudre à l'épouser; mais que, s'il lui manquait quelqu'une de ces conditions, je n'en voudrais pour rien au monde.

» Pendant que cette pensée occupait mon esprit, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparut. Sa taille était médiocre et sa beauté ravissante. On eût dit qu'il avait mon âge. J'étais habituée à le voir ainsi depuis mon enfance, et il semblait grandir à mesure que je grandissais moi-même. Il me dit : *Je suis Celui que tu désires et je serai ton Epoux.* Puis il disparut, laissant mon âme tout embrasée d'amour. Dès lors, j'en ressentis de si véhéments transports, que c'est à peine si mes forces naturelles étaient capables de les soutenir; je pensais jour et nuit à ce que je pourrais faire de plus agréable à mon Epoux; il n'est point de croix ni d'ignominies que je ne désirasse souffrir, et j'aurais même consenti à passer pour folle afin de lui prouver mon amour.

» A quelque temps de là, dans mon sommeil, Jésus me fit voir le monastère d'Avila, le premier couvent fondé pas notre sainte Mère et qui s'achevait alors. A partir de ce songe mystérieux, je renonçai définitivement à me retirer dans le désert et je commençai à désirer la vie religieuse.

» Je fus obligée d'avouer à mes frères mon désir d'entrer dans ce couvent. Ils furent très mécontents, mais comme ils craignaient Dieu, ils n'osèrent pas s'opposer tout d'abord à mon dessein, et m'accompagnèrent à Avila, où le Seigneur permit que les religieuses m'accueillissent avec beaucoup de bonté. Ce ne fut alors qu'une simple entrevue, il fut décidé qu'on me préviendrait quand on pourrait me recevoir.

» Pour combattre ma vocation, mes frères m'avaient menacée de rudes épreuves; les effets suivirent bientôt les menaces. Ils exigèrent de moi des travaux au-dessus de mes forces. Nos serviteurs disaient qu'ils n'auraient pu faire à deux ce que je faisais seule. Je ne les écoutais pas et j'accomplissais docilement ce qui m'était commandé.

---

(1) Le manuscrit de cette *autobiographie* est aujourd'hui conservé comme une relique au couvent des Carmélites d'Anvers où repose également le corps de la Vénérable.

» Cependant, je reçus une lettre des religieuses d'Avila qui me mandaient de me rendre chez elles. Ne sachant comment vaincre l'opposition que je rencontrais autour de moi, je fis dire tous les jours pendant un an une messe pour le soulagement des âmes du Purgatoire, espérant obtenir par leur secours le consentement de mes frères; mais ils reculaient sans cesse le moment de me le donner, dans la confiance qu'un long délai me ferait changer de résolution.

» Enfin, comme les religieuses d'Avila me pressaient fort de venir, mes frères, ne comptant plus m'ébranler, promirent de me conduire au monastère pour la Toussaint.

» Deux jours avant la fête, tandis que j'étais à table avec mes trois frères et une de mes sœurs, je leur dis : *Eh bien! ne ferons-nous pas notre voyage?* Sur ces paroles, mon frère aîné se leva brusquement et s'emporta au point de tirer son épée pour me tuer; mais ma sœur, ou plutôt un ange, para le coup qui m'était destiné. Ma sœur me dit alors : *Sors d'ici, tu ne nous causes que du trouble.* Je sortis aussitôt et je fus me cacher dans la cave, laissant mes parents tellement fâchés qu'ils ne s'informèrent pas de toute la nuit de ce que j'étais devenue.

» Le lendemain matin, avant d'aller communier, je les priai à genoux de m'excuser si je leur avais fait de la peine; ils me reçurent fort mal en me demandant ce que je venais faire après leur avoir causé tant d'ennuis. Je partis sans rien répliquer et j'allai communier avec un doux recueillement intérieur, tout en ressentant dans mon âme un peu de peine mêlée aux divines consolations.

» Tandis que je remerciais ensuite Dieu de toutes ses faveurs, je vis mon frère aîné entrer dans l'église. Il était pâle comme un mort; il me dit de revenir avec lui, parce que tout était prêt pour mon départ. Je regrettais de le voir si affligé, car il était habituellement très bon et je le préférais à mes autres frères. Il m'accompagna avec celle de mes sœurs qui m'avait préservée de la mort la veille au soir, et quelques amis. Toutes ces personnes ne firent que pleurer le long du chemin, de sorte qu'elles ne m'adressèrent pas la parole, ce qui me permit de m'entretenir avec Dieu.

» Nous arrivâmes à Avila le jour des morts. J'avais une grande dévotion pour les âmes du Purgatoire et je pensais qu'elles m'avaient obtenu la grâce d'entrer en religion le matin même de leur fête. »

SUCCÈS DE LA VÉNÉRABLE DANS SON OFFICE D'INFIRMIÈRE

Ici, la vénérable Mère retrace les épreuves de sa vie de noviciat, et parle de quelques grâces particulières dont Dieu la favorisa durant cette période. Puis elle en vient à ses relations avec sainte Thérèse qui, après lui avoir confié successivement divers emplois, en fit la compagne inséparable de ses voyages.

« Au moment où notre sainte Mère partait pour fonder un monastère à Séville, je ne pus l'accompagner. Ma santé s'était altérée, et, en peu de temps, je devins si faible qu'il me semblait que je dusse mourir. Je restai souffrante jusqu'au retour de notre sainte Mère, qui n'eut lieu qu'un an après.

» Quoiqu'elle me trouvât presque impotente, elle me dit le soir de son arrivée : *Ma fille, venez dans notre cellule.* Je m'y rendis aussitôt, bien qu'il parût impossible que je puisse la servir. Il y avait alors dans la communauté cinq Sœurs malades de la fièvre. La Sainte me dit : *Ma fille, quoique vous soyez malade vous-même, je veux que vous vous chargiez du soin de ces Sœurs, il n'y en a pas d'autres à qui je puisse confier cet emploi.*

» Je ne répliquai rien pour ne pas manquer à l'obéissance, mais je pensais en moi-même : Comment pourrai-je remplir cet office, lorsque je peux à peine me soutenir? Néanmoins, je me traînai avec peine jusqu'à la cuisine afin de préparer quelque chose pour la plus malade. Je devais nécessairement monter quelques marches pour me rendre à sa cellule; quand je fus au bas de l'escalier, je m'écriai : *Assistez-moi, mon Dieu, je n'en puis plus!* Je vis alors tout en haut Notre-Seigneur et me trouvai aussitôt à ses pieds sans avoir souffert la moindre peine. Il vint avec moi dans la cellule de la Sœur et me dit : *Mets ici ce que tu portes et va donner aux autres ce dont elles ont besoin; je soignerai moi-même celle-ci.* Je m'en allai aussitôt, ne ressentant plus aucun mal, et je me hâtai le plus possible dans l'espoir de retrouver le Seigneur à mon retour, mais quand je revins, il n'y était plus.

» La malade était toute joyeuse et me dit : *Ma Sœur, que m'avez-vous donc donné? Je n'ai jamais rien mangé de meilleur.* Quoique nous nous aimassions beaucoup, je ne lui découvris rien de ce qui s'était passé; je lui demandai seulement si elle n'avait vu personne. Elle me répondit que non et m'assura qu'elle n'avait jamais été plus consolée dans son âme, ni plus forte dans son corps et qu'elle ne se sentait plus malade.

» Les autres Sœurs furent guéries en même temps et notre sainte Mère me dit : *Je veux qu'à l'avenir vous soyez prieure des infirmes et que vous ne demandiez aucune permission pour leur donner tout ce qui sera nécessaire à leur soulagement.*

QUELQUES ÉPISODES DES VOYAGES DE SAINTE THÉRÈSE

» Si je devais faire le récit de toutes les fatigues et de toutes les traverses que notre sainte Mère eut à supporter tout le temps que je l'accompagnai dans ses voyages (1), il me faudrait écrire un gros volume. Ce qu'elle en raconte elle-même (2) n'est rien, comparé à ce qu'il en a été réellement.

» Au monastère de Villeneuve-de-la-Xara, il n'y avait d'eau que dans un puits très profond. Notre sainte Mère voulut y faire mettre une roue afin qu'on en pût tirer l'eau plus facilement. Un jour, pendant qu'elle examinait le travail des ouvriers, celui qui tenait la roue la lâcha par mégarde si malheureusement qu'elle sortit de sa place et alla frapper le bras déjà malade de notre sainte Mère et qui fut cassé de nouveau par la violence du coup. Il s'y forma un abcès qui mit la Sainte dans un grand péril et nous causa une inquiétude mortelle; mais, dans le moment où tout semblait désespéré, Dieu vint à notre secours; l'abcès creva, la ma-

(1) Peu de temps après l'entrée de la Mère Anne de Saint-Barthélemy au couvent d'Avila, Notre-Seigneur fit connaître à sainte Thérèse qu'il destinait cette novice à la servir, à l'accompagner dans ses voyages et à être partout sa compagne fidèle. L'humble Sœur converse suivit donc sainte Thérèse dans toutes ses fondations, hormis celle de Séville.

(2) Au *Livre de ses fondations.*

lade fut sauvée et notre joie fut inexprimable.

» Pendant la fondation de Burgos, nous eûmes à souffrir une extrême pauvreté; les objets de première nécessité nous manquaient, et, de plus, il survint une inondation qui nous fit courir les plus grands dangers. Notre maison, bâtie sur la rive du fleuve débordé, était tellement entourée par les eaux, que personne ne pouvait nous porter secours. Puis les flots battaient avec tant de violence les murs de cette maison, qui était très vieille, qu'elle semblait à chaque instant sur le point de s'écrouler.

» L'eau montant toujours arriva jusqu'au premier étage de la maison. Nous portâmes le Saint Sacrement tout en haut, et, comme nous nous attendions à être submergées d'un moment à l'autre, nous récitions continuellement les litanies. Ce péril dura depuis 6 heures du matin jusqu'au milieu de la nuit suivante, sans que nous pussions reposer ni prendre la moindre nourriture, parce que nos petites provisions restaient ensevelies sous les eaux.

» Notre sainte Mère, gravement malade de la gorge, était extrêmement affligée du danger dans lequel elle nous voyait, et nous, nous étions si troublées que nous ne songeâmes pas à lui chercher quelque chose pour la soutenir. Vers le soir, elle me dit : *Ma fille, voyez si vous ne trouverez pas un morceau de pain; donnez-m'en, je vous prie, une seule bouchée, je crois que je vais m'évanouir.* Cette parole me perça le cœur; nous fîmes entrer une novice dans l'eau jusqu'à la ceinture et elle réussit à en retirer un pain; c'est tout ce que nous pûmes offrir à la Sainte dans sa nécessité.

» Nous aurions certainement péri, si le Seigneur n'avait envoyé deux hommes à notre secours; ils vinrent à la nage, et, plongeant sous l'eau, ils brisèrent les portes des chambres afin qu'elles se vidassent. L'eau, en se retirant, laissa une si grande quantité de pierres qu'il fallut huit charrettes pour les enlever.

» Notre sainte Mère avait été tellement brisée par les événements que je viens de raconter, qu'elle fut assez malade pendant les jours qui suivirent. Je restai plusieurs nuits sans dormir afin d'être toujours prête à la secourir. Je ne méritai guère cette faveur de servir une âme aussi chérie de Dieu, et je ne profitais pas comme j'aurais dû le faire des beaux exemples que j'avais constamment sous les yeux; j'avais pourtant désiré ce bonheur dès le jeune âge, et je me souviens que lorsque je m'étais laissée entraîner à me livrer au jeu avec d'autres enfants, malgré les appels intérieurs de Notre-Seigneur, je lui disais ensuite : *Mon Dieu, si je conversais avec une sainte, je mènerais une meilleure vie.* Et maintenant, quel sujet de confusion pour moi de penser que j'ai eu la grâce d'être la compagne d'une aussi grande sainte que sainte Thérèse et que j'ai négligé d'imiter ses vertus.

LA MORT DE SAINTE THÉRÈSE D'APRÈS UN FIDÈLE TÉMOIN

» Après Burgos et Valladolid, nous arrivâmes à Albe, où notre sainte Mère se trouva si souffrante que les médecins désespérèrent de sa guérison. Mon affliction fut inexprimable.

» Deux jours avant son décès, comme j'étais seule dans sa cellule, elle me dit : *Enfin, ma fille, le temps de ma mort est venu.* Dès lors, je ne la quittai plus un seul moment, parce que c'était une consolation pour elle de me voir près de son lit; je me contentais de demander aux religieuses ce dont elle avait besoin. J'étais si affligée que le jour où elle mourut, il ne me fut pas possible de proférer une seule parole.

» Ce jour, comme je savais qu'elle aimait beaucoup à avoir du linge blanc, je l'en changeai absolument, jusqu'aux coiffes et aux manches, ce qu'elle considéra avec beaucoup de satisfaction, et, jetant les yeux sur moi, elle me sourit et me remercia par quelques signes. C'était une si belle âme qu'elle en donnait des marques en toutes choses.

» Sur le soir, le P. Antoine, son confesseur, m'ordonna d'aller prendre quelque nourriture. J'y allai, mais lorsque la Sainte me vit sortir de sa cellule, elle n'eut plus de repos; elle regardait de côté et d'autre et paraissait me chercher des yeux. Ce Père lui demanda si elle désirait que je revinsse auprès d'elle. Elle le lui fit entendre par signe et le P. Antoine me fit revenir. Dès qu'elle me vit, elle sourit, me fit mille caresses, me prit avec ses mains et mit sa tête entre mes bras. Je la tins ainsi jusqu'à ce qu'elle eût rendu le dernier soupir. J'étais plus morte que vive.

» Comme Notre-Seigneur est bon et qu'il voyait le peu de patience que j'avais à supporter cette croix, il m'apparut vers le pied du lit de la Sainte, au milieu d'une troupe d'anges et de bienheureux, comme s'il venait pour l'emmener au ciel. Cette très glorieuse vision dura l'espace d'un *Credo*, et me fit changer de dispositions. Je demandai pardon à Notre-Seigneur de mon peu de résignation et je lui dis : *Maintenant, ô mon Dieu, que j'ai vu la gloire que vous préparez à cette sainte âme, je ne consentirais pas pour ma propre consolation que vous la laissiez plus longtemps sur la terre.*

» A peine eus-je achevé ces paroles, que la Sainte expira, et s'en alla, comme une colombe pure, jouir de son Dieu.

» Je reçus à cette heure un tel empire sur moi-même, que j'ensevelis son saint corps sans la moindre peine et sans verser une larme, persuadée que j'étais de son bonheur.

» Bientôt, je commençai à m'adresser à la Sainte pour qu'elle m'obtint les grâces dont j'avais besoin. J'en parlai à notre confesseur; il blâma ma conduite, me disant qu'il n'était pas permis d'invoquer une personne non canonisée et me défendit de le faire à l'avenir. Mais, peu après, la Sainte m'apparut toute glorieuse pendant mon sommeil et me dit : *Ma fille, demandez-moi tout ce que vous désirez, je vous le procurerai.* »

Nombreuses, en effet, furent les faveurs que la vénérable Mère obtint par l'intercession de sainte Thérèse. En mourant, la sainte réformatrice du Carmel transmit surtout en héritage à sa fidèle compagne son zèle infatigable pour le salut des âmes et le désir de venir en aide, par ses prières et ses pénitences, aux apôtres qui travaillaient à sauver les malheureux que l'hérésie protestante perdait en France.

Voilà ce qui poussera la Mère Anne de Saint-Barthélemy, religieuse espagnole, à s'exiler pour apporter à la France et à la Belgique, par les fondations des Carmels de Pontoise, de Tours et d'Anvers, le tribut de son dévouement et l'édification de ses saints exemples.

C'est ce que nous comptons exposer dans le numéro suivant de ces *Vies des Saints*, sous le titre : *La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, Prieure de plusieurs Carmels en France et en Belgique.*

***

* (D'après *La Vie et les instructions de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy*. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris).

LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-BARTHÉLEMY

PRIEURE DE PLUSIEURS CARMELS EN FRANCE ET EN BELGIQUE

Notre-Seigneur montre à la vénérable Anne de Saint-Barthélemy les ravages causés par le protestantisme en France et lui dit : Aide-moi.

ARRIVÉE DES CARMÉLITES EN FRANCE (1604)

Au moment où les Carmels de France sont sous scellés, fermés et déserts, tandis que la persécution religieuse a exilé les anges de prière qui s'y abritaient, il n'est pas sans intérêt de voir quel accueil les Français du XVIIe siècle firent à ces mêmes Carmélites lorsqu'elles arrivèrent d'Espagne pour établir en notre pays la réforme de sainte Thérèse.

La suite de la vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, compagne de sainte Thérèse (1), nous amène à rappeler ces souvenirs.

On sait combien l'illustre Thérèse, du sein de son cloître, s'affligeait des maux que l'hérésie faisait subir alors à la France, et avec quel accent de sincérité elle disait : « Il me semble que j'aurais donné mille vies pour sauver une seule des âmes qui s'y perdaient en grand nombre! »

La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy hérita de ces sentiments, et, plus favorisée, elle entendit Notre-Seigneur lui déclarer un jour dans une vision qu'elle irait en France et qu'elle aurait beaucoup à y souffrir.

Dans le même temps, quelques Français de grande vertu, convaincus qu'ils ne pouvaient faire à leur patrie de plus riche présent que de lui donner des Carmélites réformées, telles qu'en possédait l'Espagne, multipliaient pour les

(1) Voir le numéro précédent de ces *Vies de Saints* : *La vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy, compagne de sainte Thérèse.*

lui procurer les démarches, soit auprès du pape Clément VIII, très favorable à ce projet, soit auprès du Général des Carmes, qui s'y montra toujours rebelle, soit auprès du roi Henri IV.

Celui-ci se demandait pourquoi on voulait attirer à Paris des Carmélites espagnoles.

— *Comme si la France n'avait pas assez de maisons religieuses où l'on pût prendre des fondatrices!*

— *Il est vrai, Sire,* lui répondit la duchesse de Longueville, *mais il est ici question de religieuses qui gardent une étroite clôture et mènent une vie fort retirée, et comme il n'y a pas d'institution semblable dans votre royaume, il faut recourir au pays où il s'en est formé une.*

Le roi se rendit à cette raison, et cette difficulté étant levée ainsi que beaucoup d'autres, M. de Bérulle, l'un des principaux négociateurs, partit pour l'Espagne; après sept mois de laborieux pourparlers, il fut assez heureux pour ramener six des filles de sainte Thérèse, parmi lesquelles Anne de Saint-Barthélemy.

Laissons celle-ci nous communiquer, dans sa précieuse *Autobiographie*, ses impressions en la circonstance: « J'appréhendais extrêmement de changer de pays, mais j'étais désireuse de faire en tout la sainte volonté de Dieu. Cependant le démon me représentait que j'étais trop avancée en âge (1), que j'ignorais la langue du pays où je voulais aller, que je mourrais certainement en chemin; il me montrait encore que j'étais aimée à Avila, tandis qu'en France je serais persécutée et méprisée de tout le monde. Voilà les inquiétudes dont mon cœur était agité.

» Celles qui devaient aller en France ayant enfin été désignées se trouvèrent réunies à Avila le 24 août 1604, en la fête de saint Barthélemy; nous y restâmes jusqu'à la Décollation de saint Jean-Baptiste. Ce jour-là, nous nous mîmes en route, après avoir reçu en versant bien des larmes la bénédiction de notre Révérendissime Père Général, le P. François de la Mère de Dieu. Ce qui nous fortifia le plus, ce fut la résolution que nous prîmes de tout souffrir pour l'amour de Dieu et pour le salut des âmes, jusqu'à donner nos vies s'il le fallait. »

En route, les saintes missionnaires prirent leurs premières leçons de français auprès de trois dames françaises que M. de Bérulle avait fait venir pour leur tenir compagnie dans le voyage. « Nous n'y fîmes point de grands progrès, dit humblement la vénérable Mère. Nous profitâmes assez cependant pour comprendre la plus grande partie de ce qu'on nous disait. »

Et elle ajoute à propos des périls du voyage: « Nous rencontrâmes des routes si mauvaises et des ornières si profondes, que nous fûmes plusieurs fois obligées de mettre pied à terre; mais il faut dire à la louange des Français qu'ils agissaient vis-à-vis de nous avec tant de politesse et de charité que nous en étions confuses. Tout le temps que dura ce voyage, ils ne laissèrent pas échapper le moindre mot malsonnant ni la moindre parole d'impatience, malgré les difficultés du chemin. J'en bénissais le Seigneur. »

A Bordeaux, à Saintes, à Poitiers, à Orléans, les Carmélites d'Espagne furent reçues avec les plus grands égards.

Elles approchaient de Paris quand le roi Henri IV, alors à Fontainebleau, fit recommander à leurs prières sa personne et son royaume et donna des ordres pour qu'elles fussent bien traitées.

Arrivées au prieuré de Notre-Dame des Champs, tout prêt à les recevoir, elles trouvèrent le peuple venu en foule pour assister à leur prise de possession. Des personnages de grande distinction étaient présents à cette touchante cérémonie. Tous remerciaient Dieu de la grâce qu'il leur faisait en leur envoyant des *saintes* pour fonder ce nouveau monastère.

La Mère Anne de Jésus, supérieure de la petite colonie espagnole, entonna, comme le faisait sainte Thérèse au début de toutes ses fondations, le psaume *Laudate Dominum omnes gentes,* qui fut continué par ses compagnes.

Quant à la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, elle se rendit aussitôt à la cuisine, pour y remplir ses fonctions de Sœur converse et préparer le dîner de la communauté.

LE VOILE NOIR — CARMEL DE PONTOISE
EN CHAPITRE — A L'OFFICE

Le couvent des Carmélites de Paris à peine fondé, le parfum des vertus de ces religieuses et de leurs premières novices fit désirer aussitôt d'en établir d'autres sur divers points du royaume.

Le second en date est celui de Pontoise. Avant d'être désignée pour cette fondation, la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, qui n'était encore que Sœur converse ou, comme on les appelait, Sœur du voile blanc, dut être élevée, sur l'ordre de ses supérieurs et en dépit de toutes ses répugnances, au rang de religieuse de chœur ou de Sœur du voile noir.

Pour la décider à ce changement, il ne fallut rien moins que la volonté expresse de ses directeurs, les instances du P. Cotton, Jésuite, confesseur du roi, une apparition de sainte Thérèse et une autre de Notre-Seigneur lui-même lui disant: *Aie courage, il faut que la chose se fasse.*

Huit jours après sa prise de voile, elle fut envoyée à Pontoise comme prieure. Les échevins de la ville tinrent à honneur d'accompagner les Carmélites à la maison qui leur était destinée; le peuple les attendait en procession: « Le concours fut tel, écrit la Vénérable, que nous ne pûmes entrer chez nous avant la tombée de la nuit. »

Cette estime générale est pour la nouvelle supérieure une occasion de se lamenter sur son indignité. « Je ne pouvais m'empêcher de m'affliger à l'excès du tort que je faisais à cette fondation. De quoi était capable un pauvre ver de terre tel que moi? Il me semblait que l'office de prieure était pour moi une infamie. »

Pourtant, elle se mit à l'œuvre, avec l'aide de Notre-Seigneur.

« Un jour, dit-elle, je devais présider le Chapitre. Il s'agissait de reprendre et d'instruire les Sœurs. J'appréhendais cette nécessité jusqu'à en être dans le découragement. La messe de communauté était presque achevée lorsque le Seigneur me dit: *Ouvre et regarde la règle; tu y trouveras les forces qui te sont nécessaires.* J'allai alors tenir le Chapitre et je dis aux religieuses que *mon unique désir était de les servir et de les consoler, mais que, n'étant capable de rien, je m'appuyais sur la bonté de Dieu.....* Je leur dis ensuite tout ce que Dieu m'inspira et je parlais comme si nous eussions eu la même langue. Après le Chapitre, je vis qu'elles pleuraient; je leur demandai si leur affliction venait de ce qu'elles n'avaient pas com-

(1) La Vénérable avait alors cinquante-cinq ans.

pris mes paroles. Elles me répondirent : *Au contraire, nous n'avons pas perdu un seul mot, et nous en pleurons de joie.*

» Une autre fois, je me trouvais accablée de peine par la nécessité où j'étais d'officier au chœur. D'un côté, n'étant pas accoutumée à dire le bréviaire, il me semblait ridicule de conduire l'office; de l'autre, je me serais fait scrupule de me dispenser d'un des devoirs de ma charge. Pendant que je me laissais aller à la tristesse, une lumière divine remplit tout à coup mon âme et me fit connaître que la volonté de Dieu était que je me conformasse en tout à la communauté, et que je ne devais jamais m'absenter du chœur sans une juste nécessité, dussé-je y recevoir quelque humiliation. »

Ainsi dirigea-t-elle son monastère avec beaucoup de sagesse, y faisant régner la charité et une observance exacte de la règle et des constitutions.

Ce que voyant, les supérieurs la jugèrent apte à gouverner le couvent de Paris et même à présider à de nouvelles fondations. Son départ laissa dans la désolation les habitants de la ville de Pontoise. « Dès qu'ils eurent appris que je devais les quitter, écrit la Vénérable, ils prirent les armes pour l'empêcher; on dut commander aux religieuses de ne découvrir à personne le jour de mon départ. Un de nos supérieurs vint me chercher le jour de la fête de saint François; nous sortîmes du couvent et de la ville pendant la nuit; les Sœurs s'aperçurent de mon absence lorsqu'on sonna la messe et qu'une autre présida à ma place. Leurs larmes et leurs sanglots apprirent bientôt aux habitants que j'étais partie..... »

CARMEL DE TOURS

La vénérable Mère demeura trois ans en qualité de prieure et de maîtresse des novices au couvent de Paris. Nous ne pouvons taire le jugement que cette sainte Espagnole, au sang vif et bouillant, portait sur les jeunes religieuses françaises confiées à ses soins : « Elles sont portées à la vertu et ont l'esprit docile, dit-elle. On les élève mieux par la bonté que par toute autre voie; la correction même de leurs défauts leur est agréable, si on la fait avec amour. J'approuve cette méthode : elle est conforme aux maximes de Jésus-Christ. »

La Vénérable achevait son triennat quand un riche seigneur de Touraine fit toutes les avances pour la fondation d'un Carmel à Tours, à la seule condition que la mère Anne de Saint-Barthélemy, dont il connaissait la sainteté, en serait la prieure. Les supérieurs agréèrent la proposition, et la Mère, à la tête d'une petite colonie, prit le chemin de la Touraine. Aussitôt, grand émoi dans le camp des hérétiques, nombreux alors en cette contrée : *Oh! si ces Thérésiennes pouvaient se noyer dans la rivière! Elles viennent ici pour nous convertir tous!* Ils ne se trompaient guère.

Dans les débuts, ils s'attachèrent à répandre contre les religieuses les plus odieuses calomnies. On prétendit qu'elles avaient une porte secrète et qu'elles faisaient pénétrer dans la clôture qui elles voulaient. Les catholiques eux-mêmes finirent par ajouter foi à ces faux bruits. Il fallut que la Vénérable Mère priât un magistrat, homme intègre, de vouloir bien faire la visite minutieuse des bâtiments, constater l'état de la clôture et délivrer aux Carmélites un certificat d'innocence. Encore les mauvaises langues ne furent-elles pas pour cela réduites au silence.

Malgré tout, les filles de sainte Thérèse accomplissaient le bien autour d'elles. Bientôt, chacun rendit hommage à leur vertu : des postulantes leur vinrent des plus nobles familles et il s'en présenta jusqu'à vingt en même temps.

Une grande union régnait dans la petite communauté, et la vénérable Mère eût goûté une joie sans mélange, si elle eût eu pour supérieurs immédiats des Carmes Déchaussés. Ce désir, elle le savait, était bien celui de sainte Thérèse.

Il n'y en avait point alors en France. En attendant leur prochain établissement, le Pape avait préposé à la direction des Carmélites plusieurs prêtres d'un mérite éminent, mais étrangers à l'Ordre, et qui, dans les meilleures intentions du monde, voulurent dès le début imposer aux Mères espagnoles des choses contraires à leurs constitutions. La vénérable Anne de Saint-Barthélemy, à l'exemple de la vénérable Anne de Jésus, s'y opposa avec une suprême énergie. Ces résistances furent pour elle, on n'en doute pas, l'occasion de grandes souffrances.

Enfin, elle obtint de ses supérieurs séculiers des patentes qui la dégageaient de toute obligation vis-à-vis d'eux et lui enjoignaient de se rendre en Belgique ou elle trouverait des Pères de l'Ordre.

A ANVERS — VERTUS DE LA VÉNÉRABLE

« J'arrivai à Mons avec les Pères qui m'accompagnaient, écrit la Vénérable, on m'y reçut fort bien; j'y restai une année entière. Au bout de ce temps, on résolut une nouvelle fondation à Anvers. Je ne croyais pas être chargée de l'entreprendre, sachant qu'il y avait des religieuses bien plus capables que moi, mais on me l'ordonna et je dus accepter par obéissance.

» A notre arrivée à Anvers, nous avions pour toute fortune cinquante florins qu'on nous avait prêtés. Les Pères Jésuites nous firent d'assez fortes aumônes et eurent la bonté de nous fournir les ornements nécessaires pour célébrer la Sainte Messe en attendant que nous en eussions à nous. Les magistrats s'opposèrent tout d'abord à notre installation dans la ville et voulaient même nous en faire sortir, mais Dieu toucha tellement leurs cœurs qu'ils finirent par s'adoucir et nous témoignèrent ensuite tant de bienveillance que notre église a été mieux pourvue de meubles et d'ornements en trois ans que d'autres ne l'ont été en dix ans. »

La sainte Mère attribue à une protection sensible et continuelle de sainte Thérèse, qui lui apparut souvent durant cette dernière période de sa vie, la prospérité admirable du Carmel d'Anvers. Elle raconte aussi les faveurs surnaturelles nombreuses dont Notre-Seigneur se plaisait à la gratifier. Voyons plutôt par quels pieux stratagèmes elle s'efforçait de s'en rendre digne.

Formée à l'école de Thérèse, elle faisait ses délices de l'oraison. A Anvers, elle se levait à 2 ou 3 heures après minuit pour s'y appliquer, et les Sœurs la trouvaient encore en prière lorsqu'elles se réunissaient dans leur oratoire pour les exercices communs du matin. Si on entrait dans sa cellule, on la trouvait toujours à genoux, abîmée en Dieu ou récitant l'office. Appelée au parloir, elle chargeait sa compagne du soin d'entretenir la conversation, et après les quelques mots réclamés par les convenances, à moins qu'il ne s'agît d'une affaire importante, elle se recueil-

lait en Dieu et ne sortait plus de son silence que pour parler des choses de Dieu.

Ses pénitences étaient extraordinaires et durèrent autant que sa vie. Elle prenait souvent la discipline jusqu'au sang, se ceignait les reins d'une chaîne dont les pointes pénétraient sa chair, portait habituellement le cilice, se serrait si fortement les jambes avec des cordes garnies de nœuds qu'elles y imprimèrent des sillons encore visibles apres sa mort. Elle saupoudrait de substances amères sa nourriture, et, quand on lui interdisait les disciplines, elle se pinçait les bras si cruellement qu'ils en restaient tout noirs de meurtrissures. Le lit le plus dur était toujours le meilleur pour elle.

Sa dignité de prieure ne lui fit jamais oublier son ancienne condition de Sœur converse. A l'occasion, on la surprenait à la cuisine, en train d'éplucher les herbes, de porter du bois ou d'allumer le feu. Ses filles l'en reprenaient doucement. *Se peut-il, ma Mère*, lui disaient-elles, *que Votre Révérence soit continuellement à la cuisine : En vérité, nous en sommes sensiblement mortifiées. — Ne savez-vous pas, mes filles*, répliquait la Vénérable, *que notre Sainte Mère Thérèse est supérieure de ce couvent et que je n'en suis que la cuisinière?*

Dangereusement malade, elle suppliait Dieu de l'enlever de ce monde afin de ne pas permettre qu'elle fût à charge à ses filles. La sérénissime infante Isabelle lui causa beaucoup de peine en lui envoyant alors ses médecins avec ordre de ne rien épargner de ce qui pouvait la soulager. Elle s'en plaignit tendrement à Notre-Seigneur et lui dit : *Pouvez-vous souffrir, ô mon Dieu, qu'on s'inquiète de la sorte pour une pauvre Carmélite? Ne le permettez pas, je vous en conjure, et obtenez-moi la grâce de mourir sans bruit.* Elle fut exaucée et mourut si rapidement que personne ne s'en aperçut.

ESTIME DES GRANDS — LIBÉRATRICE D'ANVERS

Néanmoins, elle ne put détourner de sa personne, quoi qu'elle fît pour cela, l'estime des grands de ce monde. Philippe II, roi d'Espagne, la révérait. Quand elle vint en France, Henri IV et la reine Marie de Médicis la reçurent comme une envoyée du ciel. Sur la route de Mons à Anvers, l'archiduc Albert et l'infante Isabelle se firent une joie de l'héberger. Elle les édifia beaucoup en refusant, elle et ses compagnes, le magnifique souper qui lui avait été préparé, parce que c'était un jour de jeûne de l'Ordre.

Le lendemain, le carrosse de l'archiduc la conduisait à l'abbaye de Nivelles, où les chanoinesses regardèrent comme une faveur de la servir.

A Anvers, le prince héritier du royaume de Pologne vint la voir et, par respect, refusa de se couvrir en sa présence; il voulut recevoir d'elle quelques images, avec une sentence pieuse écrite de sa main, pour les offrir au roi son père et à ses frères.

Bien d'autres personnages ambitionnèrent l'honneur de la voir et de l'entretenir.

Une telle réputation se fondait sur la sainteté reconnue de la prieure du Carmel et sur les miracles nombreux qu'elle accomplit même de son vivant. Voici par quel procédé ingénieux elle essayait de sauvegarder son humilité, tout en répandant sans cesse autour d'elle les bienfaits prodigieux : elle bénissait une certaine quantité d'eau, y plongeait des reliques, et offrait ensuite de cette eau sanctifiée à tous les malades qui se recommandaient à elle. S'ils guérissaient, c'était aux reliques des saints et non à sa vertu qu'il fallait attribuer la guérison. Les merveilles ainsi opérées sont nombreuses, garanties par les témoignages des médecins et des théologiens, et rapportées dans les informations juridiques faites pour la canonisation de la vénérable servante de Dieu.

Plusieurs fois, Dieu se servit de ses prières pour délivrer la ville d'Anvers. L'infante Isabelle déclarait qu'en cas d'attaque de l'ennemi, elle avait plus confiance dans les oraisons de la Vénérable que dans toutes les troupes dont on pouvait disposer pour la défense de la ville, et l'événement prouva qu'elle avait raison.

Une nuit, le prince d'Orange, à la tête des Hollandais, avait décidé de s'emparer par surprise de la ville d'Anvers. Après avoir simulé un départ de ses troupes pour la Frise, il était parvenu à les amener, sans donner l'éveil, jusqu'au village de Barkem, près d'Anvers. Déjà s'apprêtaient à entrer dans la place, à l'aide de barques et d'échelles, des ingénieurs qui devaient abattre le pont-levis et ouvrir les portes aux assaillants.

La Mère Anne de Saint-Barthélemy, intérieurement prévenue d'un péril pressant qui menaçait la cité, se levant aussitôt, mit ses filles en prière devant le Saint Sacrement. Pendant qu'elles suppliaient le Seigneur, il s'éleva tout à coup un vent si violent, que la sentinelle effrayée regarda dans le fossé; elle crut apercevoir une ombre contre un pilier du pont; un examen plus attentif lui fit découvrir les barques qui glissaient sur l'eau du fossé. L'alarme fut donnée aussitôt, et l'ennemi, déconcerté, s'enfuit en désordre, abandonnant barques, échelles et tous les instruments dont il comptait se servir pour l'exécution de son dessein.

Quand on sut ce qui s'était passé la nuit au couvent des Carmélites, on ne douta point que la cité ne dût sa délivrance miraculeuse aux prières de la Vénérable.

Après avoir au Carmel d'Anvers brillé pendant quatorze ans, comme une autre Thérèse, par l'éclat de toutes les vertus, une haute oraison, des extases, des miracles, Anne de Saint-Barthélemy fut rappelée à Dieu, dans sa soixante-seizième année, le 7 juin 1626, en la fête de la Très Sainte Trinité, heureuse de pouvoir avouer sur son lit de mort à son confesseur, le prieur des Carmes, qu'*avec l'aide du ciel, elle ne croyait pas avoir jamais commis de péché mortel.*

Un siècle après sa mort, en 1735, le pape Clément XII déclara, par décret solennel, l'héroïcité de ses vertus. Dans ces derniers temps, des démarches ont été tentées en vue de sa prochaine béatification, mais, comme le disait le pape Pie VI à la vénérable Louise de France, fille de Louis XV, qui le sollicitait en faveur de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy : *La canonisation n'est au pouvoir d'aucune volonté humaine.*

Dieu veuille exaucer à cet égard les vœux des filles de sainte Thérèse, et faire bientôt de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy une Bienheureuse et une Sainte.

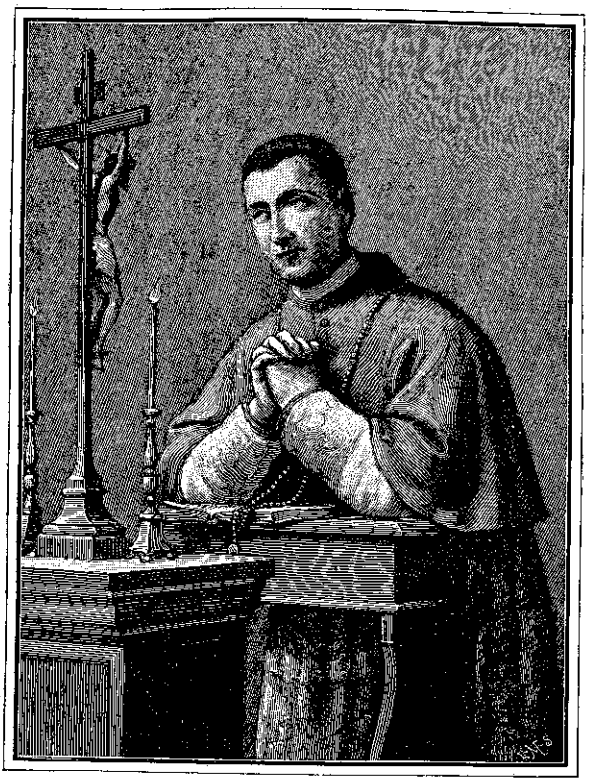
*

(D'après la *Vie et les Instructions de la vénérable Mère Anne de Saint-Barthélemy*. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.)

LE VÉNÉRABLE ANTOINE-MARIE GIANELLI

Évêque de Bobbio,

Fondateur de la Congrégation des Filles de Notre-Dame dell'Orto (1789-1846).



Portrait du Vénérable.

SA NAISSANCE — SON ENFANCE

Antoine-Marie Gianelli naquit le 12 avril 1789, à Cerreta, petit village du diocèse de Gênes. La famille était pauvre. Le père gagnait sa vie en cultivant un coin de terre que lui louait la comtesse Rebisso, noble dame de Gênes, dont la charité aura une influence décisive sur l'avenir d'Antoine-Marie. On devine ce que fut l'enfance de ce dernier. Aider sa mère, faire les commissions, puis, quand il en eut la force, accompagner son père dans les travaux des champs, furent ses premières occupations.

Cependant, l'enfant montrait déjà un goût très vif pour les choses de la piété. Très pur, très obéissant — grâce sans doute aux leçons et aux exemples de sa pieuse mère, — il aimait à se tourner vers Dieu par la prière.

Il avait un caractère bon, mais sérieux, parfois peut-être légèrement autoritaire, ce qui lui avait valu de ses camarades le surnom d'empereur. Le souci de l'étude ne l'empêchait pas d'ailleurs de se livrer à mille petits travaux domestiques. C'était lui, en particulier, qui devait fournir chaque jour, à la maisonnée, le bois dont elle avait besoin. Aussi, en revenant de classe, ramassait-il brindilles et branches mortes, qu'il rapportait à sa mère. Or, un jour qu'il revenait ainsi chargé de son petit fagot, il arriva que les pluies avaient grossi considérablement le torrent qu'il devait franchir pour rentrer chez lui. Impossible de le traverser. Antoine-Marie dépose son fagot et, plein de confiance, adresse au ciel une fervente prière. Quand il se relève, il s'aperçoit que son bois a été transporté miraculeusement sur l'autre rive, et lui-même a franchi sans encombre le torrent dont les eaux ont subitement baissé.

SÉMINARISTE — ORDINATION

Le jeune Gianelli atteignit ainsi sa douzième année. Il avait fini ses études primaires. Le curé de Carro Castello, qui s'était occupé de son éducation, avait été frappé

de la vivacité de son esprit et de son excellente nature; il exhorta vivement les parents d'Antoine-Marie à lui faire continuer ses études pour lui permettre d'arriver au sacerdoce. Mais quelle que fût leur piété, leur pauvreté ne leur permettait pas de mettre ce projet à exécution.

Or, un jour que le père de l'enfant était allé offrir des fruits de son champ à la comtesse Rebisso, celle-ci l'interrogea sur sa famille. Celui-ci lui parla alors du petit Antoine, de son excellent caractère, de son goût pour l'étude, de ses dispositions pour la piété, et enfin il lui rapporta le jugement porté sur l'enfant par son maître. La comtesse, intéressée, voulut le voir; elle fut charmée de sa douceur, de sa pureté, de son obéissance et de sa piété. Elle l'emmena à Gênes et le fit entrer au Séminaire.

Dans ce milieu, la piété du jeune homme ne fit que se développer en même temps que son goût pour l'étude. Il fut le modèle de ses condisciples ; l'archevêque, Mgr Spina, l'avait en haute estime.

Dès qu'il eut atteint l'âge prescrit par les saints canons, Antoine-Marie Gianelli reçut les Ordres sacrés et le sacerdoce.

PROFESSEUR — RÉFORMATEUR DU SÉMINAIRE DE GÊNES

Mgr Lambruschini, alors archevêque de Gênes, nomma le jeune prêtre à l'une des cures de sa ville épiscopale. Il y resta peu de temps. Les Frères des écoles pies, qui dirigeaient un collège à Carcare, dans le diocèse d'Acqui, lui offrirent la chaire de rhétorique. Avec la permission de son archevêque, il accepta. La grande préoccupation d'Antoine-Marie Gianelli fut de transformer sa charge en un apostolat continuel auprès des jeunes gens qui lui étaient confiés. Comprenant que l'instruction sans l'éducation est une vanité, et même très souvent, hélas ! une source de périls pour les âmes, il développa chez ses élèves, avec l'amour de la science, l'ardeur pour la piété et la vertu.

Il y réussit si bien que Mgr Lambruschini ne tarda pas à rappeler auprès de lui le zélé professeur pour lui confier l'enseignement de la rhétorique dans son Séminaire archiépiscopal. Ce que Dom Gianelli avait fait à Carcare, il le pratiqua à Gênes pour ses séminaristes. Cependant ses devoirs de professeur n'étaient pas un aliment suffisant à son zèle. Il y avait alors à Gênes une Société de prêtres nommés « les Missionnaires suburbains », dont la mission consistait à évangéliser les habitants des paroisses environnant la ville. Le Vénérable s'y fit inscrire, et par sa science et son dévouement tout apostolique, il mérita bientôt d'en être nommé supérieur.

Quand l'archevêque conçut la pensée de réformer et de réorganiser le Séminaire de Gênes, c'est encore à Dom Gianelli que cette tâche, aussi importante que délicate, fut confiée. Il s'en acquitta avec beaucoup de tact et de prudence, mais aussi avec une sainte fermeté.

CURÉ ARCHIPRÊTRE — FÉCOND APOSTOLAT

Il était jeune encore quand Mgr Lambruschini lui offrit l'archiprêtré de San-Pier d'Arena. Le serviteur de Dieu se jugeant indigne d'une charge si importante alla trouver son supérieur et le supplia si instamment que celui-ci consentit à retirer la nomination. Mais sa conscience délicate ne tarda pas à s'alarmer d'avoir ainsi résisté aux désirs de son supérieur. Bien qu'une humilité profonde eût été l'unique mobile de son refus, il en conçut un tel regret qu'il prit sur-le-champ la résolution d'accepter sans discussion tous les emplois qu'on lui offrirait.

En 1826, l'archiprêtre de la collégiale de Saint-Jean, à Chiavari, mourut. C'était la première et la plus importante des trois cent quatre paroisses de l'archidiocèse de Gênes. Les habitants de Chiavari supplièrent l'archevêque de leur envoyer un pasteur savant et pieux.

— Je veux vous donner, répondit Mgr Lambruschini, la plus belle fleur de mon Séminaire.

Et il leur envoya Dom Gianelli.

Le peuple de Chiavari, qui connaissait de réputation l'homme de Dieu, se porta à sa rencontre et l'accueillit avec toutes les marques de la plus haute estime et du plus profond respect.

Dès ce jour, le Vénérable se considéra comme ne s'appartenant plus ; il vécut uniquement pour les âmes qui lui étaient confiées. Enseigner le catéchisme aux enfants et aux adultes, administrer les sacrements — il passait chaque jour de longues heures au confessionnal, — visiter les infirmes, les pauvres, les prisonniers, les malades des hôpitaux : ce fut sa vie quotidienne. Mais par-dessus tout, il annonçait la parole de Dieu.

Il avait reçu de la Providence le don de la parole d'une façon remarquable, mais il prêchait surtout d'exemple par ses mortifications et ses austérités, par la pauvreté de ses habits et la modestie de toute sa vie et par son humilité. Ne le voyait-on pas chaque Jeudi-Saint laver publiquement les pieds à douze pauvres, qu'il réunissait ensuite à sa table et servait de ses mains ? Tant d'efforts furent couronnés de succès. Les scandales disparurent, les fidèles revinrent en foule à la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et au culte de la bienheureuse Vierge Marie. En un mot, comme le dit un autre témoin, « il sut faire de sa paroisse une grande famille dont il était le père ».

Son zèle s'étendait aussi au clergé. C'est à son initiative que l'on doit la fondation du Séminaire de Chiavari.

Ses confrères dans le sacerdoce trouvaient en lui un modèle et un appui dans leurs difficultés. Plusieurs fois chaque semaine, il les réunissait chez lui, le soir. Dans ces réunions, on traitait de questions touchant le saint ministère ; le Vénérable leur faisait des conférences sur la Sainte Ecriture ou sur d'autres points de science ecclésiastique, ou bien encore on résolvait certains cas pratiques de théologie morale. De la sorte, en quittant Chiavari, le saint archiprêtre laissa pour continuer son œuvre un clergé instruit et exemplaire. Il savait, en effet, que si le prêtre pratique avec zèle les devoirs de sa charge, le peuple ne peut qu'en être édifié.

FONDATION DES « GIANELLINE » LES OBLATS DE SAINT ALPHONSE

Il nous reste à signaler ici deux autres fondations que le vénérable Gianelli accomplit pendant qu'il était curé archiprêtre de Chiavari. Il avait été tristement frappé de l'état d'abandon dans lequel étaient laissées un grand nombre de jeunes filles. Il se préoccupa de trouver un moyen de leur donner l'éducation religieuse et de mettre leur vertu à l'abri. C'est de cette pensée que naquit l'Institut des Filles de Notre-Dame dell'Orto, appelées encore les Gianelline. Il y avait à Chiavari une Madone célèbre et très vénérée des fidèles. On l'appelait Notre-Dame du Jardin, *Nostra Signora dell'Orto.* C'est à sa protection que l'homme de Dieu confia la nouvelle famille religieuse. Instruire et élever les humbles filles du peuple, les mettre en mesure de faire face aux difficultés qui les attendaient dans la vie, ce n'était là qu'une partie du but poursuivi par les Gianelline. En les fondant, le Vénérable voulait aussi donner de nouvelles servantes aux malades des hôpitaux. Chiavari, Spezia, Bobbio, Vintimille furent le théâtre du zèle et du dévouement des Filles de Notre-Dame dell'Orto. Dom Gianelli les aidait de ses conseils et de son argent ; devenu évêque de Bobbio, il continua d'être leur père et leur soutien. Dieu lui avait révélé que son œuvre vivrait.

— Un jour viendra, disait-il à ses filles, où vous passerez les mers.

Cette prédiction s'est réalisée, les Gianelline sont allées chercher en Amérique de nouveaux champs d'apostolat et de dévouement.

Nous avons vu que le vénérable Gianelli, professeur au Séminaire de Gênes, s'était inscrit dans la Société des Missionnaires suburbains. Nommé curé archiprêtre de Chiavari, il conçut la pensée de créer une nouvelle Société de prêtres, qui se donneraient entièrement à l'œuvre si féconde en fruits de salut. L'archevêque, Mgr Tadini, l'encouragea vivement, et sur ses conseils, le saint archiprêtre écrivit des statuts qui furent approuvés par l'autorité diocésaine. Saint Alphonse de Liguori était tout désigné pour être le patron céleste et le protecteur de ces prêtres qui se proposaient de continuer l'œuvre qu'il avait eue lui-même à cœur toute sa vie. Les nouveaux missionnaires, à la tête desquels se trouvait Dom Gianelli, aidaient l'archevêque dans la visite de son diocèse et prêchaient tant dans le diocèse de Gênes que dans les diocèses voisins. Dieu n'accorda pas à cette nouvelle Société la durée qu'il donna aux Filles de Notre-Dame dell'Orto. Après la mort du Vénérable, des dissentiments éclatèrent au sein de la jeune Congrégation. Elle fut dissoute définitivement à Bobbio, par la révolution de 1848, deux ans seulement après la mort de son fondateur.

ÉVÊQUE DE BOBBIO

C'est au cours d'une mission prêchée à Ginestra en 1838 que lui parvint la nouvelle de sa nomination à l'épiscopat. L'évêché de Bobbio était devenu vacant par la mort de Mgr Joseph Cavalleri, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, qui occupait ce siège depuis 1832. Le roi Charles-Albert, qui depuis de longues années connaissait le Vénérable et l'avait en haute estime, pensa à lui pour prendre cette succession. Et comme on lui faisait remarquer que l'archiprêtre Gianelli était de trempe à ne pas reculer même devant un canon :

— C'est précisément, répondit-il, l'homme qui est nécessaire à Bobbio.

A la nouvelle de sa nomination, l'homme de Dieu répondit simplement :

— J'ai sans cesse prêché à tous l'obéissance, il ne me reste qu'une chose à faire : obéir.

Il le fit, en effet, en toute humilité, et se mit aussitôt en retraite pour se préparer à sa nouvelle fonction.

La petite ville de Bobbio, située au confluent du Bobbio et de la Trébie, doit son origine à une abbaye fondée en cet endroit par saint Colomban, abbé de Luxeuil. Cette abbaye fut illustrée par des hommes comme saint Attale, compagnon de saint Colomban, son émule en science et en sainteté, Gerbert d'Aurillac, un des plus célèbres savants philosophes et mathématiciens de son temps ; il monta en 999 sur le siège de saint Pierre, sous le nom de Sylvestre II. Autour de cette florissante abbaye s'éleva bientôt un groupe de maisons, bâties par les visiteurs. Ce fut le premier noyau de la ville de Bobbio.

A l'époque où le vénérable Gianelli montait sur ce siège épiscopal, la ville appartenait au roi Charles-Albert, et l'évêché faisait partie de la province ecclésiastique de Gênes, dont il est un des suffragants.

Le nouvel évêque fut consacré à Gênes et prit possession de son siège au mois de juillet 1838. Quelques jours à peine après son intronisation, il commençait sa visite pastorale et inaugurait à Bobbio une grande mission dont il attendait les plus féconds résultats.

RÉFORMATEUR DE SON CLERGÉ ET DE SON PEUPLE

La tâche qui attendait Mgr Gianelli était rude. Non seulement une indifférence complète et une immoralité profonde régnaient dans le peuple, mais le clergé lui-même se faisait remarquer par le relâchement de sa discipline et de ses mœurs. Les premiers efforts de l'homme de Dieu eurent pour but l'amélioration du clergé. Aux prêtres qui menaient une vie déréglée, qui ne tenaient pas compte des saints canons, qui n'observaient pas la loi de la résidence, il adressa d'abord de paternelles remontrances. Il ouvrit tout grands ses bras et son cœur à ceux qui vinrent à résipiscence, mais contre ceux qui méprisèrent ses avertissements, il se servit des censures ecclésiastiques. Cette réforme ne se fit pas sans peines intérieures pour le Vénérable, sans résistance non plus, mais, nous le savons, il était fort, et quand il s'agissait des intérêts de Dieu et de la gloire de son Eglise, rien ne pouvait le faire céder. Pour affermir ensuite ses prêtres dans leurs résolutions, il veilla à ce qu'ils fissent régulièrement les

exercices spirituels. En 1840 il tint un synode à Bobbio, dans lequel il promulgua des règles aussi justes que sages touchant la pratique des vertus sacerdotales et l'exercice du saint ministère.

Réformer les prêtres avait été son premier soin ; en préparer de saints pour l'avenir fut son second souci. Il se rendit vite compte que tout était à changer dans l'organisation du Séminaire. Les études languissaient, les élèves laissés à eux-mêmes par des professeurs négligents ou incapables avaient une conduite en désaccord complet avec l'état sacerdotal.

Mgr Gianelli confia la direction de ses séminaristes aux Oblats de Saint-Alphonse de Liguori. Sous leur conduite prudente et ferme, tout rentra dans l'ordre et, selon l'expression d'un témoin oculaire, le Séminaire devint bientôt « une famille d'anges ». Le Vénérable aimait à se trouver au milieu de ces jeunes gens en qui il voyait l'espoir de son diocèse ; il ne craignait pas de se mêler à leurs jeux, et quand il avait perdu la partie, il allait humblement, selon la convention, réciter un *Ave Maria* pour le gagnant, au pied d'une statue de la Sainte Vierge.

Le Vénérable passa huit ans à Bobbio ; pendant tout ce temps, il ne cessa de se donner tout entier à ses diocésains. On le voyait enseigner le catéchisme aux petits enfants, passer de longues heures au confessionnal. Il n'en sortait que pour monter en chaire. Son dévouement était inlassable et faisait l'admiration de tous. Il voulait véritablement être le père de sa grande famille.

— Qu'est-ce qu'un père, disait-il, qui ne connaîtrait pas ses enfants ?

Et pour entrer plus intimement en contact avec tous ses fidèles, il fit plusieurs fois la visite de son diocèse. Que de fatigues lui causaient ces visites dans les montagnes ! Mais elles avaient pour but de ramener des âmes à Dieu. Cependant, ses travaux continuels furent la cause de la maladie qui le frappa et qui, en peu de temps, devait le conduire au tombeau.

DERNIÈRES ANNÉES — SA MALADIE — SA MORT

Tant de soucis, tant de mortifications secrètes avaient profondément altéré la santé du vénérable évêque qui avait toujours été délicate. C'est en vain que les médecins unissaient leurs supplications à celles de sa mère pour le décider à se reposer.

Au mois d'avril 1845, le premier jour des Rogations, il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Mal soignée, la maladie ne fit qu'empirer, et le jour de l'Ascension il dut se mettre au lit. Il reçut avec foi et piété les derniers sacrements, écrivit son testament et se prépara à la mort. Elle ne vint pas, et les amis du vénérable évêque crurent qu'il leur était conservé pour de longues années. Les médecins lui conseillèrent alors un séjour à Plaisance.

Toujours obéissant, l'homme de Dieu se soumit. Il fit une dernière visite à sa cathédrale, invoqua Notre-Dame du Secours, se prosterna devant les reliques de saint Colomban, dit adieu à son clergé en des termes pleins d'affection et partit après avoir béni son peuple. Le trajet s'effectua partie en litière, partie en voiture ; on arriva à Plaisance le 6 mai 1846, et sur les pressantes instances de l'évêque, Mgr Gianelli alla loger au palais épiscopal. Il y demeura un mois, menant une vie très sainte, loin des hommes, seul à seul avec Dieu. Un jour qu'à son retour de promenade il s'était arrêté tête nue pour prier devant une image de la Madone, il fut frappé d'insolation. Il ne se releva plus, et le 7 juin, après avoir pieusement baisé le crucifix, il rendit sa belle âme à Dieu, en la fête de la Très Sainte Trinité.

Sa mort fut un deuil pour le diocèse de Bobbio et pour les diocèses voisins, où il avait si souvent prodigué le trésor de sa parole apostolique. Tous pleuraient « le Saint » que Dieu venait de leur enlever, et quand, à la demande des habitants de Bobbio, le corps du Vénérable fut rapporté de Plaisance dans sa ville épiscopale, la population tout entière se porta à sa rencontre pour le conduire à sa dernière demeure.

Son corps repose dans l'église cathédrale, dans le tombeau des évêques ; sa présence continue de rappeler au peuple de Bobbio les grands exemples et les fécondes leçons de leur saint évêque.

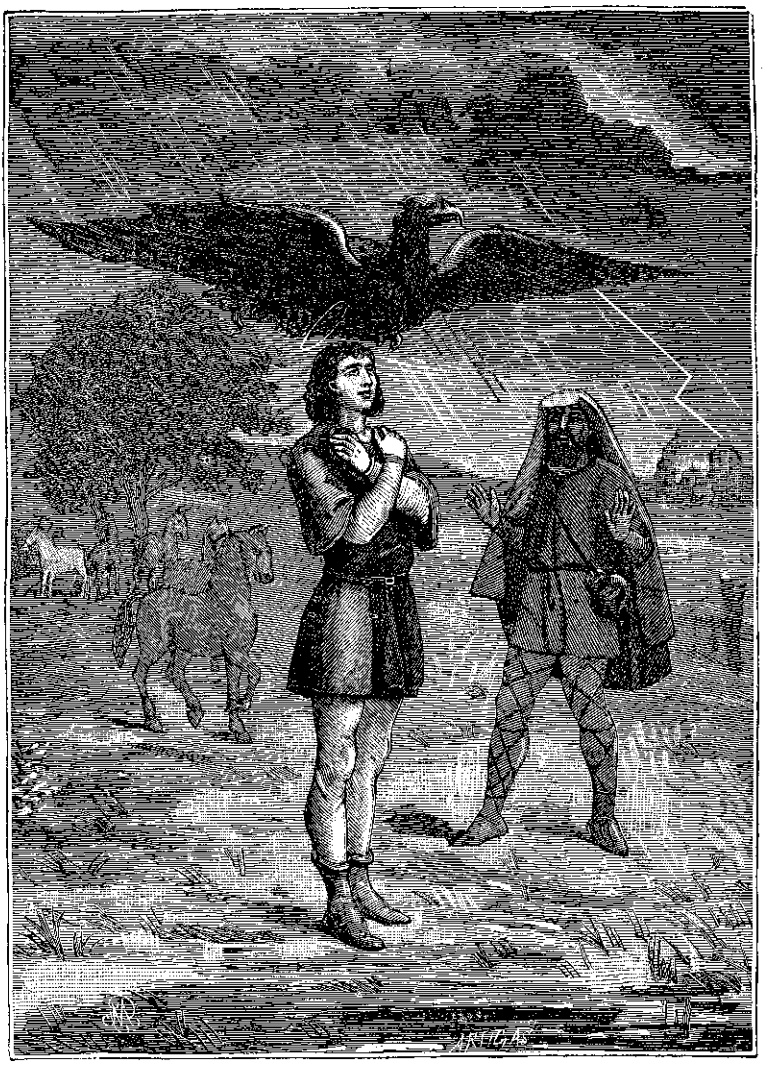
Les miracles ont fleuri sur cette tombe ; ils ont permis d'introduire la cause de béatification du serviteur de Dieu le 2 juin 1896. Une Congrégation antépréparatoire a été tenue le 8 juin 1909 pour examiner l'héroïcité des vertus. Souhaitons que l'Eglise place bientôt sur ses autels ce saint évêque qui fut de la lignée des grands et vrais réformateurs, le continuateur, sur un théâtre plus modeste, de saint Alphonse de Liguori et de saint Charles Borromée.

Pratique. — Demander à Dieu d'accorder à son Eglise des pasteurs aussi zélés et aussi soucieux du bien des âmes que ne le fut l'évêque de Bobbio, puissant en paroles et surtout en œuvres de salut.

SAINT MÉDARD

ÉVÊQUE DE NOYON (459-545)

Fête le 8 juin.



[1]Un aigle étend ses ailes sur Médard enfant pendant un orage, et ce prodige manifeste à un serviteur et à ses parents sa sainteté. C'était la récompense d'un acte de charité généreux.

Vers le milieu du v[e] siècle, dans un petit village de Picardie, à Salency, naissaient deux enfants qui devaient être la gloire de leur patrie. Médard et Godard, nés le même jour, consacrés évêques le même jour, devaient, nous dit le martyrologe romain, s'envoler au ciel ensemble. Quoique leur vie ait été très étroitement liée, nous parlerons surtout de saint Médard, dont le nom est resté si populaire dans notre France.

FAMILLE DE SAINT MÉDARD

Nectardus, père de notre Saint, était un noble leude franc de la cour de Chilpéric. Il était né dans les ténèbres du paganisme, mais les exemples et les prières de son épouse Protagia lui firent demander le baptême.

Devenu chrétien, Nectardus, bannissant tout respect humain, résolut de mener une vie con-

forme au caractère qu'il venait de recevoir. Aussi, toute superstition fut chassée de cette maison chrétienne, et les deux époux brillèrent autant par leur piété, leur miséricorde envers les pauvres que par la noblesse de leur rang et l'éclat de leur fortune. Dieu, qui régnait dans cette famille, y répandit ses plus abondantes bénédictions. Les heureux parents ne laissèrent pas une longue suite de descendants sur la terre, mais ils eurent l'incomparable honneur de donner aux Eglises de Noyon et de Rouen deux évêques qui ont conquis la gloire éternelle des saints.

PREMIÈRES ÉTUDES DE MÉDARD

Le jeune Médard fut placé sous la direction des moines.

Le fils du leude franc devint bientôt un savant et un saint. Jeune encore, il eut l'esprit de prophétie comme le prouve un trait de son adolescence. Il dit un jour à un de ses condisciples, nommé Eleuthère, qu'il aimait tout particulièrement à cause de sa vertu : « Vous serez d'abord comte franc; puis, à trente ans, vous serez évêque. » Nous verrons plus loin comment se réalisa cette prophétie.

DIEU RÉCOMPENSE PAR DES MIRACLES LA CHARITÉ DE MÉDARD

Ecole chrétienne dit école de sacrifice; aussi les leçons de ses maîtres, les exemples de ses pieux parents inspiraient à l'enfant des traits de générosité qui faisaient prévoir ses grandeurs futures.

Un jour, son père le chargea de veiller à la garde des chevaux. Pendant qu'il s'acquittait de cette fonction, Médard voit passer un guerrier franc portant sur ses épaules une selle et une bride :

« Pourquoi voyagez-vous ainsi, demanda l'enfant?

— Hélas! répond le guerrier, mon cheval vient de tomber mort, et j'ai dû me charger des harnais, ne sachant comment je pourrai me procurer une autre monture.

— Au nom du Seigneur, répond le jeune gardien, prenez un de ces chevaux. »

Le guerrier hésite; mais, pressé par Médard, il se décide à obéir.

Il s'était à peine éloigné qu'un serviteur vint remplacer l'enfant. Un violent orage venait d'éclater. Médard était au milieu de la prairie et un aigle aux ailes étendues se tenait au-dessus de sa tête, le protégeant contre la pluie. Le serviteur, étonné de la merveille dont il venait d'être témoin, retourne en faire part à son maître qui se hâte d'accourir avec tous ses gens. Le prodige les comble d'admiration; mais on s'aperçoit aussi que le nombre des chevaux n'est pas complet.

On interroge l'enfant qui raconte naïvement ce qui lui est arrivé, et aussitôt, après avoir compté de nouveau, on constate que pas un cheval ne manque. « Mon fils, lui dit alors Nectardus, tout ce que j'ai est à vous. Disposez de tous mes biens selon votre volonté et priez Dieu que votre mère et moi ayons part à la grâce et à la bénédiction du ciel. »

Un autre jour, Médard avait reçu de sa mère un manteau de grand prix, afin qu'il parût avec honneur parmi les jeunes gens de son rang. Mais l'enfant rencontre un pauvre presque nu; aussitôt, le manteau quitte les épaules du jeune seigneur pour aller revêtir le membre souffrant de Jésus-Christ.

Rien n'affligeait tant le cœur du saint enfant que les disputes entre chrétiens. Pendant qu'il était chez ses parents, il arriva que plusieurs habitants de son village se querellèrent au sujet des bornes d'un champ. Comme les esprits s'échauffaient, Médard vint trouver les laboureurs. Apercevant une pierre au milieu du champ: « C'est ici, dit-il, que se trouve la véritable borne; cessez donc vos disputes, » et, en même temps, il la touche légèrement du pied. O miracle! la trace du pied de l'enfant reste empreinte sur la pierre dure et les laboureurs émerveillés se rendent à la vérité.

Assidu à l'oraison, aux veilles, aux jeûnes, Médard avançait tous les jours dans les voies de la sainteté. Il était, nous disent les auteurs de sa vie, un pèlerin sur la terre; mais sa vie pure et obéissante le faisait passer pour un habitant du ciel.

MÉDARD CONSACRÉ AU SERVICE DE DIEU

A mesure qu'il avançait en âge, l'enfant ne se sentait plus d'attrait que pour la piété. Nectardus et Protagia comprirent que Dieu appelait leur fils au service de ses autels.

Médard et son frère furent placés sous la conduite d'Alomer, évêque de Vermand. Ensemble, les deux saints reçurent la tonsure cléricale, et ensemble, ils furent consacrés prêtres pour l'éternité. Leur sœur consacra sa virginité au Seigneur.

Bientôt, une grande douleur vint affliger le cœur de Médard; Nectardus et Protagia allèrent recevoir la récompense destinée aux parents chrétiens; ils laissaient sur la terre une postérité immortelle, ils avaient donné à la Sainte Eglise une vierge et deux saints pontifes.

SAINT MÉDARD INSTITUE LA FÊTE DE LA ROSIÈRE

Médard vint exercer à Salency les premières années de son ministère, et ce fut vers cette époque qu'il institua cette fête si populaire, connue sous le nom de fête de la Rosière. A cet effet, il détacha de ses terres patrimoniales un petit domaine qui porta jusqu'à la Révolution le titre de fief de la Rose et dont les revenus, évalués à vingt-cinq livres, servaient à doter chaque année la fille la plus vertueuse du pays.

La sœur de saint Médard fut, dit-on, la première qui, à l'élection des habitants, reçut des mains de son frère « le chapel de roses ».

Cette fête populaire, sanctifiée par les bénédictions de l'Eglise, produisit pendant de longs siècles les plus heureux résultats, et les troubles qui ont bouleversé la France n'ont pu détruire entièrement une institution si salutaire. Il est vrai que le démon, ce singe de Dieu, comme l'appelle Tertullien, a essayé de tourner à son profit une si louable coutume, en supprimant dans cette cérémonie la bénédiction des prêtres. En vérité, c'est tenir bien peu compte des intentions du pieux fondateur, que de faire profiter le diable de la générosité d'un Saint.

SAINT MÉDARD ET LES VOLEURS

Le prêtre de Salency édifiait tout le Vermandois par l'exemple de ses héroïques vertus. Ses nombreux miracles lui donnèrent bientôt une grande réputation de sainteté. Tout entier aux

affaires de son Père céleste, il abandonna le soin des choses terrestres pour retirer les âmes des mains du grand voleur, le démon.

Dieu, cependant, veillait sur les biens de son serviteur. Pendant une nuit d'automne, un voleur s'introduisit dans une des vignes appartenant à Médard. Il coupe autant de raisins qu'il peut et, dès qu'il est assez chargé, il se dispose à partir avec le fruit de son vol.

Mais, pendant ce temps, nous rapportent les actes de saint Médard, le gardien vigilant d'Israël ne dormait pas, il priait pour ses amis et pour ses ennemis, ainsi qu'il convient à un homme de Dieu. Le voleur voulait fuir avant l'aube, mais ses efforts furent inutiles. Toute la nuit, il erra dans la vigne, ne pouvant en trouver l'issue, ni se débarrasser de son fardeau accusateur.

Arrêté dès le matin par les habitants, il avoua sa faute, et il allait subir la peine due à son larcin lorsque Médard apparut. Rempli de l'esprit de mansuétude et de miséricorde, le Saint réprimanda le larron; lorsqu'il le vit repentant, il lui donna, avec l'absolution de son vol, une abondante provision de raisins.

Un autre voleur lui avait dérobé ses ruches; mais, par une permission de Dieu, il fut tellement tourmenté par les abeilles que, poussé autant par l'aiguillon du remords que par celui des petites bêtes volées, il fut contraint de venir se jeter aux pieds de l'homme de Dieu pour demander son pardon et sa délivrance.

Une autre fois, c'était une génisse qui avait tenté un homme désireux du bien d'autrui. Pour cacher son larcin, le voleur avait rempli de foin la clochette suspendue au cou de l'animal. Mais, ô merveille, voilà que la clochette sonne, ne cesse de sonner. Ainsi découvert, le larron est conduit vers le Bienheureux qui lui montre la grandeur de sa faute et les dangers d'une vie coupable. Après lui avoir fait promettre de changer de conduite, il le renvoie avec une bonne aumône et sa bénédiction.

Si Dieu défendait par des prodiges les propriétés de son serviteur, celui-ci se montrait le vaillant défenseur des droits de la Sainte Eglise. L'armée des Francs, sous la conduite de Clotaire, après avoir pillé la forteresse, les églises et les monastères de Noyon, s'avançaient vers Salency avec des chariots remplis de butin. Tout à coup, les chevaux s'arrêtèrent, et, pendant trois jours, demeurèrent dans une immobilité complète. Les soldats et les chefs vinrent se jeter aux genoux de saint Médard qui leur parla avec tant de force et d'éloquence qu'ils promirent de restituer tous les biens qu'ils s'étaient illicitement appropriés.

A la parole du Saint, les chevaux purent reprendre leur course interrompue.

ÉPISCOPAT DE SAINT MÉDARD

Le moment choisi par Dieu pour faire briller cette belle lumière était arrivé. Alomer, évêque de Vermand, venait de mourir, et, d'une voix commune, clergé et peuple élurent pour lui succéder le prêtre de Salency.

Celui-ci, se jugeant incapable de porter un tel fardeau, refusa longtemps. La multitude consternée éclata en gémissements. Enfin, la volonté de Dieu étant manifeste, Médard consentit à accepter le redoutable honneur que son humilité voulait éloigner et, quelques jours plus tard, saint Remy de Reims consacrait le nouveau pontife.

Les temps étaient difficiles et troublés, la Gaule avait été dévastée par les Vandales et les Huns; la cité de Vermand, détruite par eux, ne s'était pas relevée de ses ruines. Les Francs, maîtres désormais du pays, commençaient à prêter l'oreille aux doux enseignements de l'Eglise; mais il faudra longtemps aux évêques et aux moines pour faire l'éducation chrétienne de ce peuple, à peine sorti de la barbarie et appelé à de si grandes destinées. En attendant, Médard dut transférer le siège de son évêché à Noyon dont la situation et les remparts offraient plus de sécurité dans cette période de guerres et de ravages continuels.

A peine l'huile sainte avait-elle coulé sur le front de saint Médard que le siège de Tournai vint à vaquer par la mort d'Eleuthère, pasteur de cette cité et ami de notre Saint. C'était à lui que Médard, encore jeune, avait prédit qu'il serait élevé à l'épiscopat. L'évêque de Noyon voulut assister aux funérailles de son ancien condisciple, et, dès qu'elles furent terminées, un jeûne de trois jours fut indiqué pour se préparer à l'élection nouvelle. Plusieurs noms avaient déjà été proposés, lorsque, par une inspiration subite de l'Esprit-Saint, toutes les voix se réunirent dans une acclamation unanime : « Médard, évêque de Noyon et de Tournai! » Le Saint, alléguant que les canons s'opposaient à une telle nomination, se hâta de refuser. Mais le roi, les évêques, saint Remy et le pontife suprême de Rome, considérant les besoins de ces églises, ratifièrent l'élection et Médard dut accepter ce double fardeau.

SAINT GILDARD

Pendant que Médard montait sur le siège de Noyon, Godard ou Gildard, son frère, était sacré comme évêque de Rouen. Avec saint Remy, saint Médard et saint Vaast, il eut le bonheur de travailler à la conversion des Francs et à leur affermissement dans la foi. Poussé par des signes manifestes de la Providence, il conféra l'onction des pontifes à saint Lô, qui n'était âgé seulement que de douze ans, mais qui avait la prudence et la maturité d'un vieillard. Gildard termina son laborieux pontificat en même temps que son bienheureux frère et tous les deux méritèrent par leurs vertus d'être placés sur les autels.

TRAVAUX APOSTOLIQUES DE SAINT MÉDARD

Le nouvel évêque se donna tout entier au salut des âmes et à la ruine de la puissance du démon qui exerçait sa tyrannie sur les deux diocèses. On ne saurait raconter ce que le Saint eut à souffrir de la part des infidèles : souvent il se vit menacé de la mort, et condamné par des furieux au dernier supplice; mais, comme il était inébranlable au milieu de ces persécutions et qu'il souffrait tous ces mauvais traitements avec une constance qui ne se démentit jamais, il dompta enfin la dureté des infidèles et des libertins et, en peu de temps, il fit tant de conversions et régénéra tant d'idolâtres dans les eaux du baptême, que la contrée changea de face et qu'on y vit reluire avec grand éclat la lumière du christianisme.

Fortunat nous fait remarquer en sa vie qu'il fit spirituellement tout ce que Notre-Seigneur promet dans l'Evangile aux prédicateurs apostoliques. Saint Médard, en effet, chassa les démons, parla des langues nouvelles en annonçant la vérité aux infidèles; extermina les serpents en préparant les chrétiens à lutter contre les em-

bûches du serpent infernal; il but du poison sans en être offensé, lorsque, recevant la confession des pécheurs, il se remplit du venin de leurs crimes sans que la pureté de son âme en fût altérée; enfin, il guérit les malades tant de leurs maladies corporelles que de leurs maladies spirituelles.

SAINT MÉDARD ET SAINTE RADEGONDE

Pendant que Médard occupait le siège de Noyon, une jeune reine de France fuyait les délices et les dangers de la cour. Radegonde, c'était le nom de la fugitive, était venue se jeter aux genoux du saint évêque et le suppliait de la consacrer au Seigneur et de lui donner le voile. Les seigneurs francs, qui avaient envahi la basilique, arrachèrent violemment l'évêque de l'autel et lui enjoignirent avec menace de ne pas accéder aux désirs de l'épouse de leur roi. Médard hésitait.

Cependant, la très bienheureuse Radegonde s'était retirée dans le *Sacrarium* (sacristie). Là, elle coupa elle-même ses cheveux, et vint, revêtue d'un habit de religieuse, se prosterner devant le Pontife : « Si vous tardez plus longtemps à me consacrer au Seigneur, dit-elle, si vous craignez plus un homme que Dieu, le bon Pasteur vous demandera compte de l'âme de sa brebis. »

Ces paroles furent prononcées avec une telle majesté que toute l'assemblée demeura comme interdite. Le Bienheureux, voyant ses craintes se dissiper, brava les menaces des seigneurs francs et consacra Radegonde à Dieu.

Avant d'aller dans le couvent de Poitiers faire pénitence pour cette France dont elle avait été reine, Radegonde déposa sur l'autel ses riches parures, son diadème, et distribua son trésor aux pauvres.

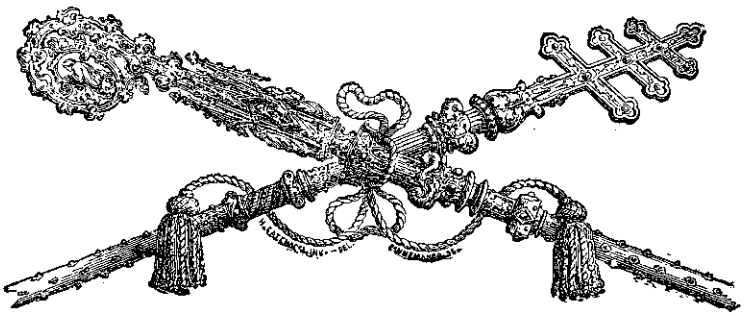
MORT DE SAINT MÉDARD

Une grave maladie vint arrêter l'apôtre au milieu de ses travaux et l'avertir que le jour des récompenses approchait. Il était alors à Noyon. A cette nouvelle, des milliers de fidèles vinrent recevoir une dernière fois la bénédiction de leur père. Clotaire vint incliner sa tête couronnée sous la main bénissante de l'évêque; puis, se penchant à son oreille, il lui demanda s'il avait des ordres à donner : « Roi des Francs et vous tous qui m'entourez, dit le mourant, je vous prends à témoin que je veux être enterré ici au milieu de mes enfants. » Le roi le supplia de permettre que son corps fût enseveli à Soissons. Médard se rendit à ce pieux désir, puis commença une prière. Elle devait se terminer au ciel.

Une foule nombreuse, tant du peuple que de la noblesse, voulut assister aux obsèques du saint évêque. Les habitants de Noyon auraient bien voulu garder au milieu d'eux les restes de leur Père, mais le roi tint ferme et voulut que le corps fût déposé à Crany, près Soissons. Clotaire, aidé des plus nobles seigneurs, porta le précieux fardeau. Ce fut un vrai triomphe rehaussé par de nombreux miracles. Les aveugles recouvraient la vue, les sourds entendaient, les captifs voyaient tomber leurs chaînes, en un mot, saint Médard continuait à protéger son peuple.

Quand on fut arrivé à Crany, où le roi avait résolu d'élever une église, le cercueil devint immobile et nulle force humaine ne put le remuer. Aussitôt, Clotaire fit don à la nouvelle église de la moitié du domaine et le précieux fardeau put être transporté. L'église, commencée par Clotaire, fut achevée avec magnificence par ses successeurs et on y vit jusqu'à quatre cents religieux y chanter jour et nuit les louanges de Dieu.

Daigne saint Médard, dont le nom est cher à tous les Français, protéger les familles chrétiennes, préserver l'enfance des mauvaises doctrines, susciter des saints qui viendront sanctifier notre patrie qui fut aussi la sienne, et revoir un cortège de moines priant Dieu et édifiant les peuples à l'ombre de son tombeau.



LA VÉNÉRABLE ANNE DE XAINCTONGE

Fondatrice des Ursulines non cloitrées de la Congrégation de Dôle (1567-1621).

La vénérable Anne en prière devant la statue de Notre-Dame de Bon Espoir.
(D'après un tableau de l'époque.)

NAISSANCE — FUITE DU MONDE

Anne de Xainctonge naquit à Dijon, le 21 novembre 1567; elle appartenait à une honorable famille de noblesse de robe; son père, Jean de Xainctonge, était conseiller au Parlement de Bourgogne, et sa mère, Marguerite Colard, appartenait à la nation franc-comtoise; elle aussi était d'une famille honorablement connue et apparentée à deux hautes personnalités du Parlement de Dôle. Dès sa plus tendre enfance, la petite Anne fit preuve du plus ardent désir d'être instruite des choses de la religion. A neuf ans, elle reçut la Confirmation des mains de Mgr d'Escars, évêque de Langres. On vit bien alors sa piété : trois jours de suite, vu la grande affluence, elle fut conduite par son père à l'église Saint-Etienne, sans pouvoir atteindre les rangs des confirmands; Anne, qui avait voulu jeûner le jour où elle recevrait ce sacrement, ne se plaignit point de la faim, mais elle versa d'abondantes larmes à l'idée de ne pouvoir recevoir cette grâce, « qui, disait-elle, devait tuer en elle le péché et lui donner plus de force pour servir Dieu ». Aussi son père se rendit auprès de l'évêque, qui promit de faire la cérémonie le lendemain; il fut frappé de l'attitude

angélique de l'enfant et dit à M. de Xainctonge que Dieu réservait sa fille pour de grandes choses.

Anne continuait à croître en vertu, lorsqu'une maladie, jugée mortelle, vint troubler la joie de ses parents. Un jour qu'elle souffrait cruellement, sa mère l'entendant soupirer lui demanda si elle souhaitait quelque chose : « Oui, répondit l'enfant, je dis à Dieu que je veux bien souffrir, mais que je ne veux pas l'offenser. »

Un jour, le curé de Saint-Médard se rendit à son ardent désir et obtint de célébrer la messe dans la chambre de la petite malade. A l'Elévation, Anne se dressa sur son lit, inclina la tête pour adorer Dieu présent sur l'autel, et se trouva soudain guérie et hors de danger. Durant sa convalescence, Anne ne voulut point être privée du bonheur d'assister à la messe; on la conduisit donc dans la chapelle la plus voisine de l'hôtel de ses parents. C'était celle du collège des Jésuites, fondé par le président Odinet Godran. C'est en ces circonstances qu'elle commença à admirer le « bel ordre » de ce collège, et qu'elle conçut la pensée de fonder quelque chose de semblable pour les jeunes filles.

Anne se montra toujours très obéissante envers ses parents. Un jour néanmoins, elle fit preuve d'une inébranlable résolution : ce fut lorsque son père, résolu à l'établir dans le monde, lui soumit la demande d'un parti des plus avantageux. M. de Xainctonge ne voulut point brusquer la situation, car il connaissait la fermeté d'esprit de sa fille. Le conseiller et sa femme s'ingénièrent alors à donner à leur enfant le goût du monde; ils la conduisirent le plus qu'ils purent dans les réunions mondaines et s'efforcèrent de lui inspirer l'amour des parures. Mais Anne n'était point de celles qu'une pareille tentation pouvait ébranler. « En quittant Dieu, écrivait-elle, alors je le trouve, parce qu'on ne va à lui qu'en lui obéissant..... Dieu a la bonté de me défendre des mauvaises compagnies et des méchantes impressions que le monde pourrait faire en mon âme; il retient même mon cœur et l'empêche de s'y abandonner, car il me fait la grâce que par des retours continuels vers Jésus-Christ je m'attache à lui et je me détache du monde quand je parais m'y engager le plus. »

La pieuse jeune fille cependant n'avait point encore la résolution d'entrer dans un cloître; elle n'avait qu'un projet : se donner à Dieu, et, calme et tranquille, elle attendait, en se préparant à se rendre capable de l'exécuter, le jour où Dieu lui manifesterait sa sainte volonté.

CATÉCHISTE — PROJET D'UNE CONGRÉGATION

Dès son enfance, Anne avait témoigné une grande ardeur à enseigner les vérités de la religion. Elle se plaisait à instruire les domestiques de la maison. Un peu plus tard, ayant assisté au catéchisme fait dans l'église Saint-Etienne par un Père de la Compagnie de Jésus, elle fut frappée de l'excellence de cette instruction familière. Et Dieu inspira à la noble jeune fille de se faire l'auxiliaire du clergé pour instruire les ignorants et devenir la première dame catéchiste. Elle fit ces instructions à la maison à un petit nombre d'enfants ou de grandes personnes. Son directeur put se convaincre des excellents résultats de ces « entretiens familiers sur la religion ». Dès lors, Anne quitte les parures mondaines et surtout sa belle chevelure qu'elle avait continué à porter pour complaire à ses parents. Elle paraît désormais vêtue avec la plus grande simplicité et la tête couverte de cette sorte de coiffe noire, d'une forme gracieuse, qu'une partie seulement des religieuses fondées par elle a conservé jusqu'à nos jours.

Elle entreprit de réunir après les catéchismes faits par le clergé ce qu'elle appelait les plus « fortes têtes », c'est-à-dire ceux qui avaient le plus de peine à comprendre et à retenir les explications faites à toute l'assistance. Avec bonne grâce et simplicité, elle les interrogeait, les éclairait et n'abandonnait la tâche qu'après avoir réussi. Le clergé fut heureux d'un si précieux concours; mais les dames de la haute société furent fort dépitées d'un exemple qui blâmait hautement leur luxe. On attaqua violemment la catéchiste, ses parents, son directeur; les sarcasmes et les railleries n'eurent point d'autre effet que de confirmer Anne dans sa résolution. Elle se mit à visiter fréquemment les malades des hôpitaux, à assister aux écoles où l'on enseignait les petites filles.

Cependant, la vue « du bel ordre » qui régnait au collège des Jésuites faisait impression sur son esprit. « Pourquoi, se disait-elle, ne ferions-nous pas pour les filles ce que l'on fait pour les garçons? »

Une telle fondation était alors opposée aux idées de cette époque. Le duché de Bourgogne surtout, déchiré par les troubles de la Ligue, semblait moins que tout autre pays propre à en faire l'essai; et les Jésuites, qui en paraissaient devoir être les soutiens naturels, allaient être bientôt persécutés dans toute la France à la suite de l'attentat de Jehan Chatel. Néanmoins, le conseiller de Xainctonge permit à sa fille d'exécuter son dessein et lui promit de l'aider pécuniairement. Anne se rend à l'église des Jésuites, remercie Dieu avec toutes les effusions de son cœur, mais alors les desseins providentiels se manifestent plus clairement à elle. Dieu lui fait connaître que ce n'est point à Dijon qu'elle doit jeter les fondements de son œuvre. C'est hors de France, dans cette terre de Franche-Comté, berceau de la vie monastique en Occident, que Dieu voulait placer le berceau de la nouvelle famille religieuse. Vainement Anne se représente les difficultés que lui donnera le choix de ce pays, alors ennemi du sien. Peu de temps avant, Henri IV l'avait ravagé malgré les traités de neutralité, et les Francs-Comtois avaient pour les Français une haine implacable. Mais la voix intérieure se faisait toujours entendre. « C'est à Dôle et non à Dijon que Dieu accomplira ses promesses. »

Cependant, les Jésuites avaient été expulsés de France, et Anne se trouvait privée de ses conseillers.

ÉPREUVES — SUCCÈS — APPROBATION

D'autre part, le conseiller de Xainctonge s'opposait formellement au passage de sa fille à l'étranger. Or, un jour qu'Anne priait dans l'église Notre-Dame, devant la statue vénérée de Notre-Dame de Bon-Espoir, elle tomba dans un anéantissement extraordinaire et fut tirée de cet état par la vue d'une jeune fille pauvrement vêtue mais d'un grand air de dignité; Anne porta la main à son aumônière pour donner un secours à la solliciteuse; en lui touchant la main, elle comprit à ce moment que la jeune fille n'était autre que la Sainte Vierge. En sortant de l'église, une voix se fit entendre à elle et lui prédit les épreuves et le triomphe de son œuvre à Dôle.

M. de Xainctonge ne voulut point admettre comme sérieux le récit que lui fit sa fille de cette

vision surnaturelle, et il s'entêta plus que jamais dans son opposition : « A Dijon, oui! disait-il; à Dôle, jamais! » Mme de Xainctonge se montra aussi intraitable. Anne attendit pour partir la permission de ses parents. Or, un jour, M. de Xainctonge rentra tout en colère après une discussion qu'il avait soutenue avec ses collègues, et prétendit que le duc de Mayenne était un traître; Anne n'ayant rien répondu, son père l'interrogea directement, et, sur une réponse modeste, il lui dit avec colère : « Sachez que vous pouvez sortir de ma maison quand vous voudrez et aller chez les Espagnols, puisque vous en avez les sentiments. » (Il ne faut pas oublier, en effet, que la Franche-Comté, dont Dôle était la capitale, appartenait alors au roi d'Espagne, Philippe II.)

Une aussi belle permission comblait trop les vœux d'Anne pour qu'elle s'inquiétât de la manière dont elle était donnée. Elle fit donc en secret, de peur que son père ne vînt à se rétracter, ses préparatifs de départ, et, le 29 novembre 1593, de grand matin, elle partit avec sa femme de chambre, vêtue en paysanne. Le soir, elle arriva à Saint-Jean-de-Losne, où elle devait passer la nuit. Cependant, les tentations, le découragement, l'assaillaient de toutes parts; mais réconfortée par une vision céleste, elle se trouva de nouveau toute disposée au sacrifice que Dieu lui demandait. Le lendemain, 30 novembre, elle assista à la messe que le curé de Saint-Jean-de-Losne célébra à son intention, puis elle reprit sa marche, franchit la frontière au delà de Foucherans et entra dans Dôle à l'heure où la grosse cloche de la collégiale Notre-Dame sonnait les secondes vêpres de Saint-André, patron de cette Franche-Comté qui allait devenir son pays d'adoption. A Dôle, Anne ne connaissait personne; elle se rend à l'église des Jésuites, où elle remercie Dieu du succès de son voyage. Le lendemain matin, elle s'y trouve de nouveau pour la messe; c'est alors qu'elle a la vision horrible d'une foule de diables qui la frappent et la maltraitent; cependant elle ne faiblit point. Le calme lui étant revenu, elle sollicite un entretien du recteur des Jésuites, et apprend avec surprise que son arrivée coïncidait avec la fin d'une neuvaine faite par quelques pieuses dames de Dôle, au sanctuaire vénéré de Notre-Dame du Mont-Roland, pour obtenir « que Dieu inspirât de faire pour les femmes ce qu'il avait inspiré à saint Ignace de faire pour les hommes ».

Sur la recommandation du Père recteur, une pieuse dame lui offre un logis plus décent que l'auberge. A peine y était-elle installée qu'elle reçut un messager de son père, chargé de la décider à retourner à Dijon. Ce fut en vain. En même temps, Anne avait à vaincre le préjugé des Francs-Comtois, contre tout ce qui venait d'outre-Saône. On se rendra compte de la puissance de cette haine nationale quand on saura que des Sœurs hospitalières venues de Beaune ne purent, malgré leur dévouement, demeurer à Besançon, d'où on les chassa à coups de pierres comme Françaises. Quelques portes, cependant, s'ouvrirent à « la Française » dès son arrivée; Claudine de Boisset, généreuse fille d'une noble maison, devint son intime amie.

M. de Xainctonge, de son côté, n'avait point renoncé à la lutte; en vain, il écrivit à sa fille une lettre de violents reproches; il sollicita le secours de ses collègues du Parlement de Dijon et aussi des Jésuites de Dôle. Enfin, il effraya par de graves menaces la bonne hôtesse de sa fille, à tel point que la pauvre femme se résigna à priver Mlle de Xainctonge de tout service et consentit à grand'peine à lui laisser une modeste chambre. Cependant, le bruit courait que la guerre allait se rallumer; et en même temps le Parlement de Dijon se décidait à réclamer de la Cour souveraine du Parlement de Dôle l'expulsion de « la fille rebelle ». On commença à Dôle à la voir d'un mauvais œil. On la traita de « coquine », de « friponne » et bientôt même d' « espionne ». Sa servante elle-même, qui était devenue sa compagne, l'abandonna et retourna à Dijon; l'hôtesse prit peur de la populace qui l'accusait de loger une Française. En rentrant de l'église, Anne trouve porte close. Cependant, elle ne se décourage pas. Son ange gardien lui apparaît pour la soutenir dans cette épreuve, et bientôt une brave femme lui offre, avec la permission de son mari, procureur au Parlement, le seul logis dont elle pût disposer. Mlle de Xainctonge accepta avec joie un taudis sous le toit, si exposé à tous les vents qu'à peine pouvait-on y tenir une lampe allumée.

De là, elle continua ses visites aux hôpitaux, ses soins aux pauvres écolières et ses stations dans les églises. Cependant, la paix entre les couronnes d'Espagne et de France avait calmé les esprits; il sembla que le ciel s'éclaircissait : Guy Boivin, secrétaire du Conseil de ville, s'intéressa à sa situation; Mme de Xainctonge, prenant pitié de sa fille, lui fit passer en secret quelque argent, mais un nouvel obstacle surgissait : l'idée d'une Congrégation de femmes non cloîtrées et dévouées à la vie active parut une nouveauté monstrueuse, pour ne pas dire une sorte de révolte contre les prescriptions ecclésiastiques.

Qu'il nous suffise de rappeler que saint François de Sales, contemporain de notre Vénérable, voulut d'abord fonder les religieuses de la Visitation sans la règle de la clôture et qu'il dut y renoncer à cause des oppositions que cela soulevait. Après cinq années d'efforts, Anne ne paraissait pas plus avancée qu'à son arrivée à Dôle. M. de Xainctonge fit même condamner sa fille par le Parlement de Dijon, mais elle ne se découragea pas et Dieu permit que sa patience et sa sérénité dans cette épreuve décidassent ses amies de la première heure à se joindre définitivement à elle. Mlle de Boisset, la première, s'engagea à faire partie de la future Compagnie. En même temps, Anne entrait comme sous-maîtresse dans l'école tenue par une méchante veuve, Suzanne Renard. A cette époque elle tomba gravement malade; son père étant accouru à son chevet, elle se réconcilia avec lui.

Dès lors les épreuves vont finir. Après sa guérison, Mlle de Xainctonge est présentée à Jean Doron, évêque auxiliaire de Besançon, par Ferdinand Bereux, le zélé fondateur des Carmélites réformées en Franche-Comté.

Dès le lendemain, 25 janvier 1606, ce prélat approuvait le projet de la Congrégation des Ursulines non cloîtrées et bénissait ses premières compagnes. Seule, la Cour souveraine du Parlement de Dôle témoignait encore une certaine hostilité. Les difficultés furent levées par un Bref du Pape, permettant la fondation d'un couvent d'Ursulines à Vercel; ce Bref, demeuré sans objet, fut appliqué à la fondation de Dôle, qui, dès lors, ne devait plus rencontrer d'obstacles. La générosité de M. de Marenches permit à la nouvelle Compagnie de s'installer dans l'immeuble choisi par Anne, et, le 16 juin 1606, jour de la fête des apôtres de la Franche-Comté, Ferréol et Ferjeux, la petite communauté s'installa dans son logis.

On comprend aisément quel fut le bonheur d'Anne de Xainctonge qui avait tant souffert.

EXTENSION DE LA COMPAGNIE

Cependant, la Congrégation de Dôle prit un développement rapide, et les nouvelles religieuses se firent vite aimer de la population. Lors du transfert à Dôle de la Sainte Hostie miraculeuse de Faverney, le 21 décembre 1608, on vit bien, par la place distinguée que leurs élèves tinrent dans la procession, qu'elles étaient déjà comme les institutrices officielles de la ville, et, suivant le désir de leur fondatrice, « qu'elles étaient pour les filles ce que les Jésuites étaient pour les garçons ». La Mère de Xainctonge consolida sa fondation en écrivant les Constitutions des Ursulines non cloîtrées, pour lesquelles elle suivit le plus qu'il lui fut possible la règle de saint Ignace.

Anne n'avait point voulu, par humilité, gouverner la nouvelle Compagnie. Maîtresse des novices, elle préparait les religieuses aux délicates fonctions de l'enseignement, et elle avait laissé le supériorat à Mère de Boisset.

Nous ne pouvons, sans sortir de notre cadre, retracer la vie des premières Ursulines ni faire une étude détaillée de leurs règles et de leurs méthodes d'enseignement. Qu'il nous suffise de dire que le temps a prouvé la sagesse des premières et l'excellence des secondes.

La réputation de la nouvelle Compagnie s'étendit bientôt non seulement en Franche-Comté, mais même en France et en Suisse.

Dès l'an 1614, saint François de Sales louait publiquement la sagesse de leur Institut et célébrait les excellents résultats de leurs efforts.

En juillet 1616, après avoir fondé une maison de l'Institut à Vesoul, la Mère de Xainctonge établit une troisième fondation à Besançon. Partout, la Vénérable fut accueillie avec la plus touchante vénération. Durant ce séjour à Besançon, une quatrième maison avait été installée à Arbois. C'est alors seulement qu'au renouvellement triennal de 1617, Mère de Xainctonge accepta d'être élue supérieure, le 21 octobre, jour de Sainte-Ursule, et Claudine de Boisset devenait son assistante.

COURS RELIGIEUX D'ADULTES
MALADIE DE MÈRE DE XAINCTONGE

C'est à cette époque que la fondatrice résolut de compléter son œuvre par un enseignement religieux aux femmes du peuple; chaque dimanche, avec l'approbation du Parlement et du Chapitre collégial de Notre-Dame, une Sœur leur expliquait le catéchisme.

Les résumés de ces entretiens et la liste des ouvrages où la « prédicatrice » se documentait nous ont été conservés, et la lecture de ce précieux manuscrit charme encore aujourd'hui les gens les plus compétents.

En 1618, la fondatrice se rend à Dijon pour consoler sa mère de la mort du conseiller de Xainctonge. Durant les années 1618 et 1619, elle se fait chérir et admirer à Dôle dans l'exercice du supériorat. La Congrégation s'augmente de la maison de Saint-Hippolyte-sur-le-Doubs; mais la santé de Mère de Xainctonge, ébranlée par les austérités et le travail, décline rapidement et attriste à la fois les Sœurs et toute la ville. Sans relâche cependant, elle se donne à la tâche que Dieu lui a confiée; appelée par le prince-évêque de Bâle, elle fonde la communauté de Porrentruy. Dieu la récréait par des apparitions de son ange gardien; ainsi elle prenait en patience les grandes souffrances de sa maladie et les surmontait pour vaquer aux devoirs de sa charge. Au mois d'octobre 1620, elle laissa de nouveau le supériorat à Mère de Boisset, pour redevenir assistante et maîtresse des novices. Les villes de Gray et de Thonon demandaient alors des fondations; saint François de Sales écrivait à ce sujet une lettre tout élogieuse à la fondatrice, et le célèbre P. Cotton, au mois de mai 1621, venu à Dôle pour prêcher le panégyrique de la Sainte Hostie miraculeuse, tenait à saluer l'humble Mère. Une de ses dernières joies fut, le 12 mars 1621, la canonisation de son père saint Ignace et de saint François-Xavier. Elle transcrivit encore à la suite d'un livre de prières, écrit de sa main, et cela malgré la grande peine qu'elle avait alors à travailler les litanies du glorieux apôtre des Indes.

MORT DE LA VÉNÉRABLE — SON CULTE

Le 4 juin 1621, on sentit que Dieu ne tarderait pas à rappeler à lui sa fidèle servante. Elle se prépara joyeusement au passage, donna ordre, par humilité, de brûler tous ses écrits (deux seulement échappèrent à la destruction comme par miracle), et, frappée d'apoplexie, tomba en léthargie. Quarante-cinq heures après, le mardi 8 juin, vers 7 heures du matin, elle expira sans avoir repris connaissance.

Cette nouvelle causa à Dôle une émotion considérable; ses funérailles furent un triomphe. L'humilité de la vénérable Mère, persistant au delà du tombeau, s'en émut et obtint de Dieu que son corps, enseveli dans l'église des Ursulines de Dôle, disparût en 1636, lorsqu'une bombe française, durant le siège de la ville, détruisant tout sur son passage, tomba de l'église dans le caveau, où elle accumula les décombres.

La poursuite canonique de la cause de la vénérable Mère fut bientôt entreprise. Trois fois les guerres, les accidents ou l'incendie détruisirent les pièces rassemblées. La Révolution française empêcha un quatrième effort d'aboutir. Au XIX^e^ siècle, les poursuites furent reprises, et en 1900, elles aboutissaient à l'introduction de la cause en Cour de Rome. Depuis, malgré les persécutions qui ont chassé les Ursulines de leur maison-mère, les demandes n'ont point cessé, et les procès de non culte et des vertus ont déjà été terminés par l'Ordinaire et envoyés en Cour de Rome.

L'Institut des Ursulines de Dôle s'était étendu en Suisse, en France, en Allemagne. Les révolutions lui ont fait perdre une grande partie de ses maisons. Mais au début de XIX^e^ siècle, il put, néanmoins, se reconstituer en trois tronçons, dont les maisons-mères se trouvaient à Dôle, en Suisse et à Tours. Les maisons de Dôle et de Tours, chassées par la persécution, ont été, en Belgique, étendre l'Institut de la vénérable Mère Anne. Presque en même temps, la maison de Tours pouvait installer un petit couvent au sein même de la Ville Eternelle.

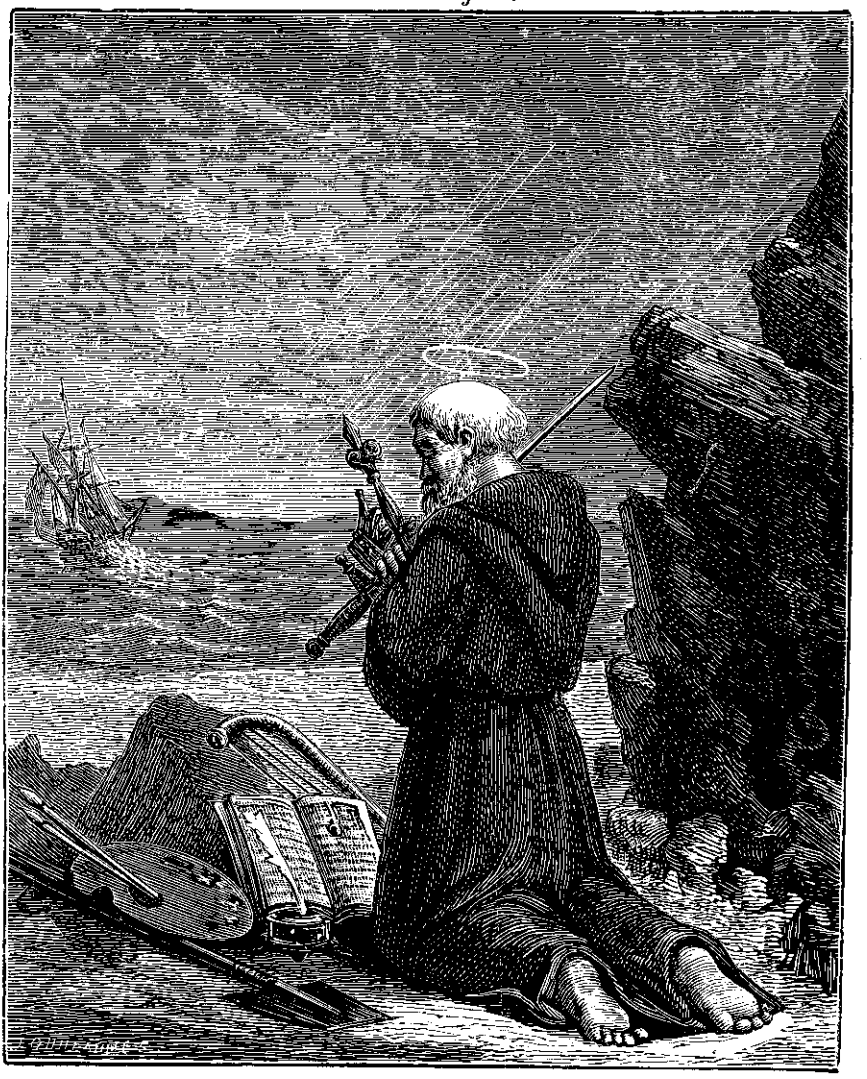
Au jour où nous écrivons, tout fait espérer que Dieu manifestera bientôt par des miracles la gloire dont les vertus de Mère de Xainctonge et les faveurs surnaturelles qui se produisirent après sa mort nous permettent de penser qu'elle jouit.

Ne semble-t-il pas permis d'espérer que notre bien-aimé pape Pie X, l'instaurateur du catéchisme universel, inscrira au livre des bienheureux celle qui fut la première dame catéchiste?

A. P.

SAINT COLOMBA, APOTRE DE L'ÉCOSSE

Fête le 9 juin.



Saint Colomba, apôtre de l'Écosse, sacrifie à Dieu sa fortune, ses goûts, sa patrie.

Colomb ou Colomba, appelé aussi *Colomkille*, c'est-à-dire *fondateur de cellules*, était originaire d'Irlande, de la grande famille des O'Neil, maîtresse de tout le nord-ouest de l'île. Il naquit à Gartan, dans une des régions les plus sauvages du comté actuel de Donegall, le 7 décembre 521. On y montre encore la dalle sur laquelle reposait sa mère quand elle le mit au monde. Quiconque, disent les Irlandais, passe la nuit sur cette pierre est guéri à jamais de la nostalgie, qui fut, comme nous le verrons, la plus dure épreuve de notre Saint; les Irlandais du pays, obligés de s'expatrier, vont vénérer cette dalle pour éprouver sa salutaire influence.

Dès sa plus tendre enfance, Colomba fut confié au prêtre qui l'avait baptisé et qui lui donna les premiers rudiments de l'éducation littéraire. Il fut familiarisé dès ses premières années avec les visions célestes qui devaient tenir une si grande place dans sa vie. Son ange gardien lui apparaissait souvent.

Un jour, il reçut de lui l'invitation de choisir entre toutes les vertus celles qu'il lui plairait le plus de posséder. « Je choisis, dit le jeune adolescent, la virginité et la sagesse. » Et aussitôt il vit apparaître trois jeunes filles d'une merveilleuse beauté qui se jetèrent à son cou comme pour l'embrasser. Le pieux jeune homme fronça les sourcils et les repoussa rudement :

« Eh quoi ! dirent-elles, tu ne nous reconnais pas ? — Non, pas le moins du monde, répondit Colomba. — Nous sommes trois sœurs que notre père te donne comme fiancées. — Mais quel est donc votre père ? — Notre père,

c'est Jésus-Christ, le Sauveur du monde. — Certes, répliqua l'adolescent, vous avez là un Père bien illustre, mais quels sont vos noms ? — Nous nous appelons Virginité, Sagesse et Prophétie, et nous venons pour ne plus te quitter et pour t'aimer à jamais d'un incorruptible amour. »

COLOMBA ÉTUDIANT

De la maison du prêtre où il avait commencé son éducation, Colomba passa dans une de ces grandes écoles monastiques où ne se recrutait pas seulement le clergé de l'Eglise celtique, mais où se formaient aussi les jeunes laïques de toutes les conditions.

Sa naissance royale lui valait, au sein de ces écoles, des honneurs qui ne plaisaient pas toujours à ses compagnons. L'un de ceux-ci, nommé Kiéran, qui, plus tard se convertit et devint un saint, s'indignait de la primauté que semblait déjà exercer Colomba, et la lui reprocha un jour amèrement. Mais, pendant que les deux étudiants se disputaient, survint un messager céleste qui déposa devant Kiéran une tarière, un rabot et une cognée en lui disant : « Regarde ces outils et rappelle-toi que c'est tout ce que tu as sacrifié pour l'amour de Dieu, puisque ton père n'était qu'un charpentier. Colomba, lui, a sacrifié le sceptre de l'Irlande, qui pouvait lui appartenir par le droit de sa naissance et la grandeur de sa race. » A ces paroles, le débat fut clos et Kiéran devint le plus grand ami de Colomba.

COLOMBA POÈTE ET PROPHÈTE

Colomba achevait ses études et avait déjà reçu le diaconat, quand arriva au monastère où il se trouvait un vieux barde chrétien, nommé Gemmain. Le jeune diacre, qui fut toute sa vie épris de la poésie traditionnelle de son pays, voulut se mettre à l'école du barde et partager ses travaux. Un jour qu'ils étaient sortis tous deux de l'enceinte du couvent et qu'ils chantaient ensemble à une certaine distance l'un de l'autre, apparut au loin une jeune enfant poursuivie par un brigand. A la vue du vieux barde, elle accourut de toutes ses forces vers lui, espérant sans doute trouver une sauvegarde dans l'autorité qu'exerçaient en Irlande les poètes nationaux.

Gemmain, tout troublé, appela son élève pour l'aider à défendre la malheureuse jeune fille. Celle-ci cherchait à se cacher au moyen de leurs longs vêtements, lorsque le malfaiteur la rejoignit. Sans égard pour ses défenseurs, il lui perça le cou de sa lance, et la laissa morte à leurs pieds. Il commençait à s'éloigner, quand le vieillard, désolé, se tourna vers Colomba et lui dit : « Jusqu'à quand Dieu laissera-t-il impuni ce crime qui nous déshonore ?

— Jusqu'à maintenant, répondit Colomba, et pas plus tard, car à cette heure même où l'âme de cette innocente monte au ciel, l'âme de son meurtrier va descendre en enfer. » Et à l'instant l'assassin tomba mort.

Le bruit de ce châtiment soudain retentit dans toute l'Irlande et propagea au loin la renommée du jeune Colomba.

A peine promu au sacerdoce, en 545, notre Saint profita de l'ascendant que lui donnait sa naissance royale pour élever dans sa patrie de nombreux monastères. En outre, poète et barde, il chantait en vers populaires les grandeurs de l'Irlande. Il semble même avoir été plutôt barde que moine pendant la première partie de sa vie. Il en avait l'humeur vagabonde, agitée et ardente.

LE PSAUTIER DE COLOMBA

Comme beaucoup de saints irlandais, dont l'histoire a gardé le souvenir, il aimait passionnément à voyager. A cette passion s'en joignit une autre qui lui valut plus d'une mésaventure : celle des beaux manuscrits.

Les livres étaient alors très rares. Colomba allait partout, en quête de volumes à emprunter ou à transcrire ; il essuyait souvent des refus qu'il ressentait avec amertume. Cette passion causa le plus grand événement de sa vie, qui le transforma de poète vagabond et d'érudit acharné en missionnaire et en apôtre. Ce trait montre comment notre Saint, malgré ses vertus et ses miracles, se laissait encore aller parfois à la colère vindicative de sa race.

Etant en visite chez son ancien maître, Finnian, abbé du monastère où il avait étudié, Colomba trouva moyen de faire à la hâte une copie clandestine du psautier de cet abbé, en s'enfermant la nuit dans l'Eglise où le livre était déposé, et en s'éclairant pour ce travail nocturne d'une lumière miraculeuse qui s'échappait de sa main gauche pendant qu'il écrivait et dessinait de la droite.

L'abbé Finnian, apprenant ce qui s'était passé, s'indigna de ce qu'il regardait comme un larcin et réclama la copie, dès qu'elle fut terminée, en se fondant sur ce qu'une copie faite sans permission devait appartenir au maître de l'œuvre originale, vu que le livre transcrit est le fils du livre original.

Colomba, jugeant sa paternité encore plus incontestable, refusa de se dessaisir de son œuvre. La cause fut portée devant le roi de toute l'Irlande, en son palais de Tara.

Diarmid, monarque suprême de toute l'île, était proche parent de Colomba. Cette circonstance pouvait le rendre suspect de partialité en sa faveur ; cependant, il se prononça contre lui.

Son jugement se formula en un dicton rustique qui passa en proverbe chez les Irlandais : « *A chaque vache son veau ;* et, par conséquent, à chaque livre la copie qui en est tirée. » Colomba protesta hautement : « C'est là, dit-il, une sentence injuste et Dieu me vengera. »

Sur ces entrefaites, un jeune prince, fils d'un roi tributaire, poursuivi comme auteur d'un meurtre involontaire, étant venu se réfugier auprès de Colomba, le roi suprême le fit mettre à mort. Alors l'indignation du moine ne connut plus de bornes. L'immunité ecclésiastique dont il jouissait en qualité de fondateur de nombreux monastères aurait dû, selon lui, créer une sorte de sanctuaire inviolable autour de sa personne. Cette immunité était scandaleusement violée par le supplice de son client : Il menaça le roi d'une prompte vengeance : « J'irai, lui dit-il, dénoncer à mes frères et à mes proches ton jugement inique contre moi, l'immunité de l'Eglise violée en ma personne ; ils écouteront ma plainte et ils te châtieront les armes à la main. Mauvais roi, tu ne verras plus mon visage dans ta province jusqu'à ce que Dieu, le juge, ait dompté ton orgueil. Comme tu m'as humilié aujourd'hui devant tes seigneurs et tes amis, Dieu t'humiliera devant tes ennemis le jour de la bataille. »

Diarmid le fit saisir et voulut le retenir captif dans son palais ; mais, trompant la vigilance de ses gardes, Colomba s'évada la nuit de la cour de Tara.

CHACUN REÇOIT LA PEINE DE SA FAUTE

Parvenu dans sa province, Colomba ne négligea rien pour soulever contre le roi Diarmid les clans nombreux et puissants de ses proches et amis. Ses efforts furent couronnés de succès : le nord et l'ouest de l'Irlande prirent les armes contre le roi suprême. Celui-ci marcha au-devant d'eux, mais il fut complètement vaincu et obligé de rentrer presque seul à Tara. Ce succès fut attribué à Colomba, qui avait jeûné et prié de toutes ses forces pour obtenir du ciel le châtiment de l'insolence royale.

La cause de Colomba était juste; mais il avait mis trop d'opiniâtreté dans la vengeance. Aussi les évêques, rassemblés en synode près de Tara, l'excommunièrent en son absence pour avoir fait verser le sang chrétien.

Colomba voulut défendre sa cause. Il se rendit au synode qui l'avait frappé sans l'entendre. Il y trouva pour défenseur un abbé nommé Brendan qui, à la vue de son illustre ami, se leva et alla l'embrasser :

« Comment, lui dirent quelques membres du synode, pouvez-vous donner le baiser de paix à un excommunié? — Vous feriez comme moi, leur répliqua Brendan, et vous ne l'auriez jamais excommunié si vous pouviez voir ce que je vois : une colonne de feu qui le précède et des anges qui l'accompagnent. Je n'ose mépriser un homme destiné par Dieu à être le guide de tout un peuple vers la vie éternelle. » Grâce à ces paroles et à un examen plus attentif des événements, l'excommunication fut levée, à condition que Colomba s'efforcerait, par la prédication, de gagner au Christ autant d'âmes païennes qu'il avait péri de chrétiens dans la bataille.

EXIL DE COLOMBA

Depuis bien des années, Dieu appelait cette âme vigoureuse à se donner à lui sans réserve. Mais, jusqu'ici, elle avait comme oscillé entre ce doux appel et l'âpre impétuosité de sa nature. A cette époque, Colomba songea à une vraie conversion.

Il erra longtemps de solitude en solitude, de monastère en monastère, à la recherche de saints religieux, maîtres en fait de pénitence et de vertu chrétienne, les interrogeant avec anxiété sur ce qu'il lui faudrait faire pour obtenir de Dieu le pardon après le meurtre de tant de victimes.

Un saint moine qu'il consulta lui conseilla de s'exiler à jamais de l'Irlande. Malgré la blessure profonde que cette décision faisait à son âme, Colomba obéit. Il s'embarqua, emmenant avec lui douze de ses disciples qui n'avaient pu se résigner à se séparer de leur maître (563).

Il aborda sur la côte d'Ecosse, à un îlot désert, appelé Iona, dont l'aspect morne et triste représentait l'état de son âme. Il était dominé par un sentiment qui ne s'effaça jamais complètement de son cœur : le regret de la patrie perdue.

Mais, si amère qu'ait été la tristesse dont l'exil inonda l'âme de Colomba, elle ne le détourna pas un instant de sa mission expiatoire.

Une fois installé avec ses compagnons dans cet îlot désert, d'où allait rayonner sur la Grande-Bretagne la foi chrétienne avec la vie monastique, une transformation graduelle et à peu près complète se manifeste en lui. Dominant plus énergiquement encore qu'il ne l'avait fait jusque-là la fougue de son caractère, il devint peu à peu le plus doux, le plus humble et le plus tendre des hommes. Agenouillé devant les étrangers qui arrivaient à Iona ou devant les religieux qui revenaient du travail, il les déchaussait, lavait leurs pieds et les baisait avec respect.

Mais la charité l'emportait encore en lui sur l'humilité : aucune nécessité spirituelle ou corporelle ne le trouvait indifférent.

Il était aussi dur pour lui-même que doux envers les autres. Il passait tout le jour et une grande partie de la nuit dans la prière, le travail des mains et la transcription des manuscrits.

La renommée de ses vertus lui attira bientôt de nombreux visiteurs qui venaient lui demander conseil ou vivre sous sa direction. Le nombre de ceux qui embrassaient la vie religieuse était si considérable que l'étroite enceinte d'Iona devint bientôt trop restreinte pour cette foule croissante. Elle dut laisser successivement échapper de ses murs de nombreux essaims qui allèrent implanter dans les îles voisines et sur le continent écossais des communautés soumises à l'autorité de Colomba.

Non seulement Colomba envoyait ses disciples convertir les peuples qui entouraient son île, mais lui-même, chaque année, quittait son abbaye pour travailler à les gagner au Christ. Ses efforts ne furent point stériles : tous les habitants de l'Ecosse du Nord quittèrent, à sa voix, les grossières superstitions des druides, pour embrasser la doctrine évangélique.

COLOMBA RETOURNE EN IRLANDE

Mais ces missions peu lointaines ne pouvaient absorber toute son ardeur; il allait souvent à Iowa, où le soin d'une colonie irlandaise, établie depuis un siècle au sud de son île, venait s'ajouter à ses autres labeurs. Profitant de ce zèle, Aïdan, élu roi de ce petit Etat, en 574, voulut affermir sa royauté en se faisant sacrer par le saint abbé.

Cependant, cette colonie scotique était encore soumise par une redevance annuelle aux monarques irlandais. Colomba prit la résolution de profiter de l'influence qu'il avait dans sa patrie pour l'affranchir de ce tribut. En conséquence, il retourna dans cette Irlande, qu'il croyait ne jamais revoir, en compagnie du roi qu'il venait de sacrer, pour s'entendre avec les principaux chefs de ce pays.

Depuis le départ de Colomba, les affaires avaient marché. Diarmid, le persécuteur du Saint, était mort tristement dans un combat, et avait été remplacé sur le trône suprême des Irlandais par Aïdh, de la même famille que Colomba.

Aussitôt qu'il apprit l'arrivée de son cousin, ce roi convoqua un synode à Drumceitt, où fut acceptée, pour la colonie irlandaise, l'immunité de tout tribut.

Au sortir de cette assemblée, Colomba visita tous les monastères qu'il avait fondés jadis avant son exil, marquant son voyage par des guérisons, des prédictions ou des révélations miraculeuses. Il reçut de tous les religieux, qui le regardaient comme un saint, l'accueil le plus empressé.

« Un jour, dit la légende, le Saint se trouvait au milieu des Frères d'un monastère qu'il avait fondé, lorsqu'un pauvre petit écolier, à la langue épaisse et à l'aspect plus épais encore, employé aux occupations les plus viles, se glissa dans la foule, et s'approchant du grand abbé, sans être aperçu, touche le bord de sa robe par derrière. Mais Colomba se retourna, et, prenant l'enfant par le cou, se mit à l'embrasser. Les religieux s'exclamèrent : « Lâchez donc ce petit imbécile! » Patience, dit Colomba; puis, s'adressant à l'enfant qui tremblait de peur : « Mon fils, ouvre ta bouche

et montre-moi ta langue. » L'écolier obéit, de plus en plus intimidé ; l'abbé fit le signe de la Croix sur sa langue et ajouta : « Cet enfant, qui vous paraît si méprisable, que personne ne le méprise désormais ! il grandira chaque jour en sagesse et en vertu, il comptera parmi les plus grands d'entre vous ; Dieu donnera à cette langue que je viens de bénir le don de l'éloquence et de la vraie doctrine. »

La prophétie se réalisa à la lettre : l'enfant devint un grand saint et un grand docteur placé sur les autels et honoré sous le nom de saint Ernan.

Colomba parcourut ainsi toute l'Irlande, semant, pour ainsi dire, les miracles sur ses pas.

De retour à Iona, il était toujours présent à ceux qui lui étaient chers, car il lui était donné d'assister à leurs souffrances, malgré les distances, et de les aider de ses prières.

L'ABBÉ D'IONA

Malgré les incommodités et les faiblesses que la vieillesse apporte avec elle, le saint abbé était toujours en course. Tantôt il allait affermir les Pictes dans la foi, tantôt il allait en Irlande régler les affaires de ses monastères ; bientôt, accablé de fatigue, il se sentit obligé de rester à Iona.

A ce moment, les apparitions angéliques devinrent plus fréquentes qu'elles n'avaient été jusque-là. Les citoyens de la céleste patrie venaient consoler et fortifier leur futur concitoyen. Celui-ci avait bien besoin de leur secours pour ne pas faiblir dans les effroyables pénitences qu'il s'imposait.

Car, parvenu au terme de sa carrière, ce grand serviteur de Dieu se consumait en veilles, en jeûnes, en macérations. Sa vie, remplie de tant de généreux combats, de tant d'épreuves, de tant de travaux consacrés au service de Dieu et du prochain, ne lui semblait encore ni assez pleine ni assez pure. A mesure qu'il approchait du but, il redoublait d'austérités. Chaque nuit il se plongeait dans une eau glacée et y restait pendant le temps qu'il fallait pour réciter un psautier.

Un jour, il rencontra une pauvre femme qui ramassait des herbes sauvages et même des orties ; il la questionna et apprit d'elle que sa misère la réduisait à n'avoir pas d'autre nourriture. Sur quoi, le vieil abbé se reprocha amèrement de n'en être pas encore arrivé là : « Voilà, dit-il, cette pauvre femme qui trouve que sa misérable vie vaut la peine d'être prolongée à ce prix ! Et nous qui prétendons mériter le ciel par nos austérités, nous vivons dans le relâchement. »

Rentré au monastère, il ordonna qu'on ne lui servît plus d'autres mets que les mêmes herbes sauvages et amères dont la mendiante faisait sa réfection, et gronda son serviteur qui y avait mêlé un peu de beurre.

La beauté de son âme affranchie par tant de mortifications des entraves du corps resplendissait à l'extérieur par une lumière céleste qui le suivait partout.

Ce symptôme avant-coureur de la délivrance se manifesta pendant plusieurs années avant la fin de sa vie qu'il espérait voir arriver plus tôt. Mais ce reste d'existence dont il aspirait à être déchargé lui était disputé par l'amour filial de ses disciples et par les ardentes prières des chrétientés fondées par son zèle. Ils obtinrent de Dieu que la vie de leur Père serait prolongée de quatre ans.

Colomba continua ses travaux apostoliques. Mais, le samedi 8 juin 597, il voulut visiter une dernière fois le monastère. Appuyé sur son fidèle ministre, Diarmid, qui l'avait suivi d'Irlande, il se rendit au grenier du couvent pour le bénir. En y voyant deux grands monceaux de blé provenant de la dernière récolte, il dit : « Je vois avec bonheur que ma chère famille monastique, si je dois la quitter cette année, n'aura pas du moins à souffrir de la disette.

— Père bien-aimé, lui dit alors Diarmid, pourquoi donc nous contrister en nous parlant de votre mort prochaine ?

— Eh bien ! répondit l'abbé, voici un petit secret intime que je te révèle, si tu veux me jurer à genoux de n'en rien dire à personne avant mon départ. C'est aujourd'hui samedi, le jour que l'Ecriture Sainte appelle le jour du sabbat ou du repos. Et ce sera bien véritablement le jour de mon repos, car il sera le dernier de ma laborieuse vie. Cette nuit même, du samedi au dimanche, j'entrerai dans le chemin de mes pères. Tu pleures, cher Diarmid, mais console-toi, c'est mon Seigneur Jésus-Christ qui daigne m'inviter à le rejoindre ; il m'a révélé que ce serait pour cette nuit. »

Après avoir prononcé ces paroles, le vieillard s'avança vers un monticule d'où l'on pouvait voir toute l'île d'Iona et tout le monastère, et de là il étendit les deux mains pour prononcer sur le sanctuaire qu'il avait élevé une bénédiction prophétique : « Ce petit endroit, si bas et si étroit, dit-il, sera grandement honoré, non seulement par les rois et par les peuples des Scots, mais encore par les chefs étrangers et les nations barbares ; il sera même vénéré par les saints des autres Eglises. »

Colomba alla ensuite assister aux vigiles du dimanche dans l'église ; puis, rentrant dans sa cellule, il s'y assit sur les pierres nues qui lui servaient de lit et d'oreiller. C'est alors qu'il fit parvenir à ses frères son dernier message, qui est son testament monastique : « Voici, chers enfants, ce que je vous recommande par mes paroles : Que la paix et la charité, une charité mutuelle et sincère, règnent toujours entre vous ! Si vous agissez ainsi en suivant les exemples des saints, Dieu, qui fortifie les justes, vous aidera, et moi, qui serai auprès de lui, je l'interpellerai pour vous, et vous obtiendrez de lui, non seulement toutes les nécessités de la vie présente en quantité suffisante, mais encore les récompenses de la vie éternelle réservées aux observateurs de sa loi. »

A l'heure des Matines, il se leva et courut plus vite que tous les autres religieux à l'église, où il s'agenouilla devant l'autel. Diarmid le suivit ; mais, comme l'église n'était point encore éclairée, il ne put le rejoindre qu'en marchant à tâtons, et en s'écriant d'une voix plaintive : « Mon Père, où êtes-vous ? » Il le trouva couché à ses côtés et, soulevant sa tête vénérable, il la posa sur ses genoux. Toute la communauté arriva bientôt avec des lumières. A la vue de leur père mourant, tous pleuraient. L'abbé ouvrit les yeux et promena à droite et à gauche un regard empreint d'une joie sereine et rayonnante. Puis, aidé par Diarmid, il leva de son mieux sa main droite pour bénir en silence tout le chœur des moines. Sa main retombée, il rendit le dernier soupir.

Les miracles qu'il avait faits pendant sa vie et ceux qui suivirent sa mort répandirent son culte au loin et le gravèrent fortement dans le cœur des Irlandais qui ont gardé jusqu'aujourd'hui, malgré leurs malheurs, ou plutôt à cause de cela même, l'amour du grand saint Colomba.

SAINT PRIME ET SAINT FÉLICIEN

FRÈRES ET MARTYRS

Fête le 9 juin

Les saints martyrs Prime et Félicien, visités dans leur cachot par un ange, sont délivrés de leurs fers.

SAINT PRIME ET SAINT FÉLICIEN SE CONVERTISSENT A L'AGE DE CINQUANTE ANS

Sous le règne de l'empereur Adrien, la religion chrétienne, qui étendait partout ses conquêtes malgré les persécutions, vit entrer dans son sein deux nobles frères, nommés Prime et Félicien. Rejetons d'une famille illustre, ils vivaient à Rome, au milieu des honneurs et des richesses; malheureusement, ils étaient nés dans le paganisme. Longtemps ils refusèrent de courber leur orgueil patricien devant la croix de Notre-Seigneur, mais enfin la grâce triompha de leur fierté, et les deux frères mirent leurs cœurs au service de la religion nouvelle : ils étaient alors âgés de cinquante ans.

Dieu leur donna le temps de s'affermir dans la foi qu'ils venaient d'embrasser, car, pendant les trente années qui suivirent leur conversion, les païens ne les inquiétèrent pas; mais lorsqu'ils furent octogénaires, l'arène s'ouvrit devant eux.

DÉMONS, CONFESSEURS, ANGES

En effet, au commencement de l'année 303, Dioclétien lança un décret d'extermination contre les chrétiens. Maximien, son collègue dans la dignité impériale, homme féroce et brutal, enfant des nations sauvages de la Dacie, s'empressa de le promulguer à Rome où il avait établi sa résidence depuis le partage de l'empire, et de tous côtés on vit les disciples du Christ traînés à la barre des tribunaux et livrés aux supplices et à la mort.

Un jour, les prêtres idolâtres de Rome vinrent trouver Maximien et accusèrent les nobles vieillards, Prime et Félicien, de suivre la religion ché-

tienne. « Les dieux, lui dirent-ils, sont tellement irrités qu'ils cesseront de rendre leurs oracles et de combler le peuple de leurs bienfaits jusqu'à ce que Prime et son frère les reconnaissent pour seuls et vrais dieux en leur offrant un sacrifice. O puissant empereur, ajoutèrent-ils, soutenez votre empire, venez à notre secours, et faites-les périr, s'ils refusent de vous obéir. »

Maximien, qui était altéré du sang chrétien, prêta l'oreille à ces perfides paroles et commanda à ses satellites de rechercher immédiatement Prime et Félicien. Cet ordre fut exécuté et bientôt les deux frères, les pieds et les mains chargés de chaînes, furent jetés en prison.

Mais voici que, pendant la nuit qui suivit leur arrestation, un ange du Seigneur apparut dans leur noir cachot, les fortifia par ses paroles et, avant de les quitter, toucha leurs chaînes qui tombèrent à l'instant. Les deux Saints, remplis de joie et de consolation, bénirent le Seigneur et le supplièrent, puisqu'ils avaient reçu la même faveur que le bienheureux Pierre délivré de ses liens par la main d'un ange, de leur donner aussi la persévérance et la fermeté de cet apôtre pour combattre vaillamment et remporter la victoire sur les persécuteurs.

DEVANT L'EMPEREUR

Quelques jours après, Maximien les fit venir devant lui, et lorsque Prime et Félicien furent en sa présence, il leur dit :

« Est-ce que vous méprisez mes ordres?

— Oui, répondirent les saints martyrs, à nos yeux, tes ordres ne sont rien.

— Je supporterai patiemment les injures qui ne s'adressent qu'à moi, mais sacrifiez au divin Jupiter et au puissant Hercule.

— Nous immolons à notre Dieu une hostie de louange et d'expiation, mais nous refusons d'accomplir les œuvres de ténèbres que vous accomplissez.

— Sacrifiez aux dieux invincibles, Hercule et Jupiter, autrement, les bourreaux déchireront votre chair et vous feront subir d'atroces supplices.

— Puissions-nous être dignes de souffrir pour le nom du Christ, afin d'obtenir la couronne du martyre et d'avoir une part aux biens éternels que le Seigneur a promis à ceux qui mépriseront les charmes de la vie pour suivre l'Agneau partout où il ira! Aucune raison ne pourra nous amener à implorer des statues de pierre et de bois, à prier, non pas des divinités, mais des démons. Quoi! vos dieux sont réduits à l'ignominie de ne pouvoir se tenir debout sans être soudés à leurs piédestaux par du fer et du plomb! Pour les garder, vous avez été obligés de mettre des chiens près d'eux, et vous voulez que nous les adorions! Quelle n'est pas votre folie! »

AU TEMPLE D'HERCULE

A ces mots, l'empereur, enflammé de colère, donna l'ordre à ses soldats de conduire les deux confesseurs au temple d'Hercule et de les tourmenter cruellement s'ils persistaient dans leur refus de sacrifier aux idoles. Les soldats obéirent, mais ils trouvèrent Prime et Félicien inébranlables comme des rochers et prêts à souffrir la mort plutôt que de renier le Christ. Avec une férocité digne de leur chef, ils les battirent de verges en leur disant : « Pourquoi n'obéissez-vous pas aux décrets des empereurs? Pourquoi ne voulez-vous pas sacrifier à nos dieux tout-puissants? La nature elle-même vous exhorte à le faire.

— Il est juste, répondaient les saints martyrs, que nous obéissions en premier lieu au céleste empereur qui peut perdre notre âme et notre corps en les condamnant à la géhenne. Quant à vos empereurs qui adorent de vains simulacres, ils seront précipités dans des flammes éternelles. »

PROMOTHUS

Les soldats rapportèrent ces paroles à Maximien, dont la fureur redoubla : il ordonna de les livrer à un certain Promothus, qui était gouverneur de Nomento, ville située à treize milles de Rome. Ce Promothus était renommé pour son habile cruauté : l'empereur espérait donc qu'il triompherait des saints confesseurs par des supplices choisis et recherchés.

Prime et Félicien, conduits à Nomento suivant le commandement de Maximien, furent jetés dans une prison, avant de comparaître devant le tribunal de Promothus. Là, ils ne cessaient de célébrer la gloire du Seigneur en chantant des hymnes et des psaumes, et chaque jour un ange venait les fortifier par de suaves entretiens.

Un temps assez long s'écoula avant que le gouverneur daignât s'occuper du jugement des généreux confesseurs. Enfin il fit dresser son tribunal sur la place publique et ordonna de les amener devant lui.

« Soumettez-vous à nos princes, leur dit-il, et sacrifiez aux dieux. » Les deux frères lui répondirent : « Le nom d'impies convient beaucoup mieux que celui de princes aux meurtriers des disciples du Christ, aux adorateurs du bois et de la pierre. Vos dieux, qui ne sont même pas vivants, ne peuvent rien vous donner, et ceux qui les honorent seront dévorés par un feu inextinguible. »

COURAGE DE SAINT FÉLICIEN

Promothus, voyant que ses efforts étaient infructueux, fit séparer les deux frères, afin de les attaquer seul à seul, car il espérait les vaincre plus facilement par ce moyen. Prime fut ramené en prison, et Félicien resta devant le tribunal : « Allons, lui dit le juge avec une douceur affectée, aie quelque égard pour ta vieillesse et sacrifie à l'invincible Jupiter, comme les empereurs l'ont commandé.

— Le Christ aura égard à mon grand âge, reprit le noble martyr, lui qui m'a conservé jusqu'à présent dans la confession de sa foi. Tes menaces ne m'effrayent point et tes raisons ne me feront jamais changer de résolution. »

Alors le juge le fit cruellement fouetter avec des cordes plombées. Pendant quelques instants, les coups retentirent. Puis, sur un signe de Pro-

mothus, les bras des bourreaux s'arrêtèrent, et le juge continua :

« Pourquoi préfères-tu les supplices au bonheur que je te promets, si tu sacrifies?

— J'ai quatre-vingts ans, répondit Félicien avec une sainte fierté, il y en a trente que je connais la vérité et que j'ai résolu de vivre uniquement pour mon Créateur. Je ne manquerai pas à mes promesses, car pour moi les charmes de cette vie ne sont rien. »

L'interrogatoire se continua longtemps encore, mais Félicien ne faiblit point. A la fin, Promothus, impatienté de cette invincible fermeté, le fit clouer à un poteau : les pieds et les mains du saint martyr, percés de gros clous, laissaient échapper des flots de sang; mais, joyeux de cette nouvelle ressemblance avec le divin Crucifié, le bienheureux Félicien levait ses regards vers le ciel et chantait : « J'ai placé mon espoir en Dieu, je ne crains pas tout ce que l'homme peut me faire. »

Les bourreaux le tourmentèrent longtemps et le laissèrent cloué au poteau durant trois jours et trois nuits sans lui donner à boire ni à manger. Mais Félicien ne cessait de louer et de bénir tout haut Notre-Seigneur. Alors Promothus, lassé de cette indomptable persévérance, ordonna de le fouetter derechef et de le ramener ensuite dans son cachot.

MENTEUR DÉÇU

Le lendemain, il fit venir Prime et lui adressa d'abord des paroles flatteuses pour le séduire : « Ton frère, lui dit-il, a obéi aux décrets impériaux en sacrifiant à nos dieux. Il est maintenant l'ami des Césars qui l'ont comblé d'honneurs. Si tu l'imites, tu jouiras du même sort.

— Bien que tu sois l'enfant du diable, qui est le père du mensonge, tu viens pourtant de dire la vérité. Oui, Félicien a obéi à l'empereur, mais à l'empereur du ciel, et non pas à des hommes vains qui ne placent pas leurs espérances en Dieu et qui, par conséquent, périront misérablement. Mais ta feinte ne m'abusera pas. Je sais les tourments que mon frère a subis, car l'ange de Dieu me les a révélés. Il est maintenant dans sa prison où il jouit des faveurs divines, comme s'il était en Paradis, et je désire ardemment que tu ne sépares point dans les tourments ceux que le Seigneur a unis par les liens de son amour. »

Le juge, honteux de voir ainsi déjouer sa ruse, ordonna aux bourreaux d'accabler le bienheureux Prime de coups de bâton : « Mon corps, lui disait le martyr, est en ton pouvoir, mais mon âme, tu ne saurais lui faire de mal. »

Et Promothus lui criait : « Sacrifie aux dieux!

— Sacrifie à tes dieux avec tes semblables, lui répondait saint Prime, pour moi, j'offre en ce moment à mon Dieu un sacrifice d'expiation.

— Qu'on lui brûle les côtés! » dit le juge avec fureur.

Les bourreaux obéirent, mais Prime chantait au milieu des tortures : « Vous nous purifiez, Seigneur, par le feu, comme l'argent que l'on passe au creuset. Je vous bénis, ô Jésus, car vous me réjouissez tellement que je ne sens point les supplices que les ministres de Satan m'infligent. »

A ces mots, Promothus demeura stupéfait, et, se tournant vers ceux qui l'entouraient, il leur dit : « Le vieillard détruit par ses enchantements l'effet des supplices. »

Prime entendit ces paroles et lui apprit aussitôt quel était l'auteur de ce prodige : « N'attribue pas, dit-il, à l'art magique les merveilles que le Christ opère dans ses serviteurs pour la gloire de son nom. »

Alors, le méchant Promothus, dont la rage satanique augmentait toujours, fit enlever Prime du chevalet et commanda à ses cruels satellites de lui verser du plomb fondu dans la bouche. Il voulut que Félicien assistât au supplice de son frère, afin que la crainte de subir les mêmes tourments fît sur son cœur une impression salutaire.

Prime avala le plomb fondu comme un verre d'eau fraîche, et voyant Félicien à ses côtés, il dit à Promothus : « Mon frère n'est pas séparé de moi. Tu vois bien qu'il n'a pas sacrifié à tes dieux, car il a mis sa confiance dans le Seigneur qui nous délivrera de tous les tourments que nous souffrons pour son nom. Les supplices sont passagers et transitoires, mais les récompenses préparées par Dieu à ceux qui l'aiment sont éternelles. Oui, Promothus, si tu le veux, tu peux aussi croire dans le Christ, comme nous, et reconnaître ton Créateur. »

BÊTES

Le juge ne savait plus que faire; sa science et son habileté dans l'art de tourmenter étaient épuisées. Plus il faisait souffrir les généreux martyrs, plus il les trouvait forts et joyeux.

Une pensée traversa tout à coup son esprit : « Sacrifiez aux dieux, leur cria-t-il, autrement je vous jetterai en pâture aux bêtes. » Et Prime répondit avec une sérénité qui contrastait singulièrement avec l'agitation du juge : « Ecoutez-nous et comprenez, quittez ces idoles inanimées et croyez au Dieu vivant et véritable et en Jésus-Christ, son Fils, afin de sauver vos âmes et d'éviter les peines éternelles. »

Promothus, au paroxysme de la colère, se tourna du côté de Félicien qui avait gardé le silence et lui dit : « Pourquoi persistes-tu dans cette folie, comme ton misérable frère? approche et sacrifie aux dieux!

— Mon frère, reprit Félicien, n'est pas un misérable; si tu obéis aux conseils qu'il vient de te donner, tu pourras entrer dans le royaume de Dieu. Mais à présent que le diable a endurci ton cœur, la porte de l'enfer est ouverte à toi et à tes semblables. »

A ces mots, Promothus sentit la terreur commencer à l'envahir, mais bientôt la cruauté fit taire la crainte, et il ordonna de conduire les deux frères dans l'amphithéâtre.

On lâche alors contre eux deux énormes lions dont les rugissements effrayent la multitude

accourue des villes voisines à ce spectacle. Ils se précipitent avec impétuosité sur les confesseurs; mais, arrivés à leurs pieds, ils s'arrêtent soudain, se couchent et semblent, par leurs battements de queue, les féliciter et les encourager.

Les gardiens, sur l'ordre de Promothus, font rentrer les lions et lâchent dans l'arène deux ours terribles; mais, ces animaux, dépouillant leur férocité, viennent se coucher, comme des agneaux, devant les martyrs. Ceux-ci disent alors au gouverneur : « Juge inique, les bêtes farouches reconnaissent leur Créateur, et tu es si aveugle que tu ne veux pas croire au Seigneur qui a daigné te créer à son image et à sa ressemblance. »

Ces paroles et ce double miracle émurent la foule qui poussait des cris et murmurait contre Promothus. Cinq cents spectateurs se convertirent avec toute leur famille à la foi de Jésus-Christ.

MORT — TRIOMPHE

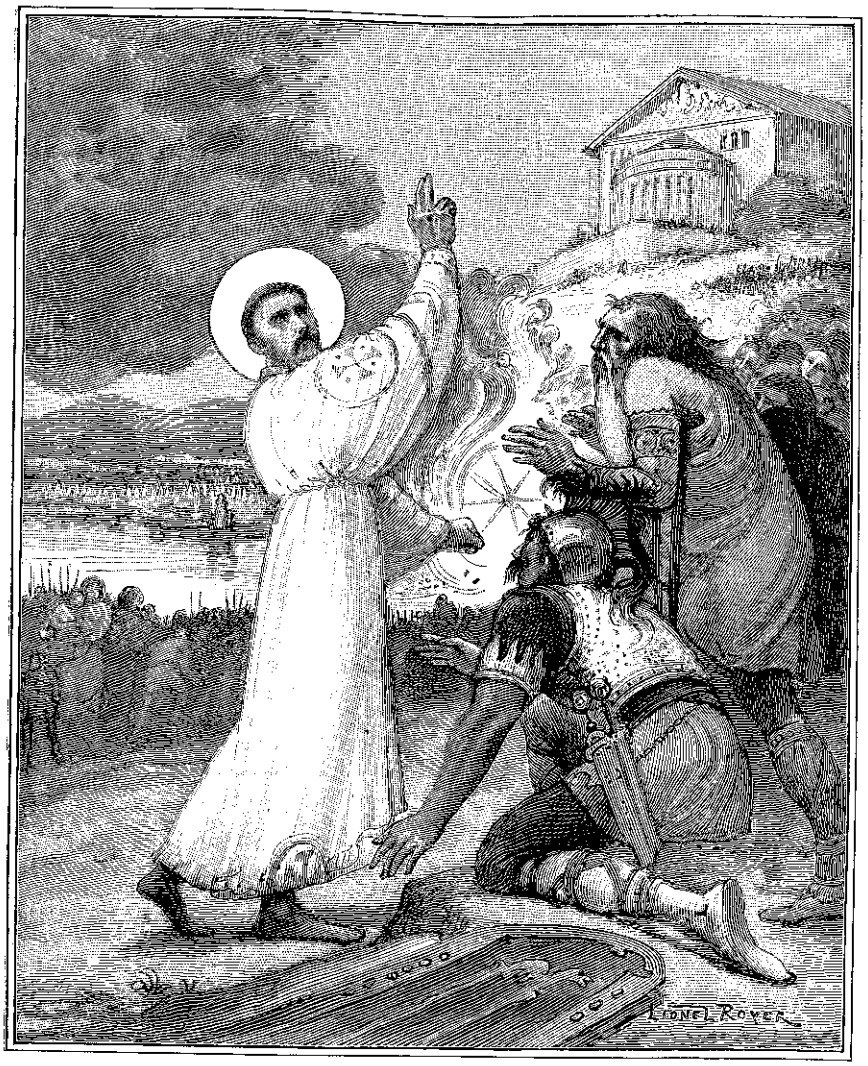
Le juge, voyant qu'il ne pourrait jamais triompher de la fermeté des nobles martyrs et craignant aussi un mouvement en leur faveur parmi le peuple, usa d'un moyen plus rapide pour leur arracher la vie : il commanda qu'on leur tranchât la tête et qu'on jetât leurs corps aux chiens. Mais ni les oiseaux, ni même les mouches n'osèrent s'en approcher, et pendant la nuit les fidèles enlevèrent ces saintes reliques, les ensevelirent dans une sablonnière proche des arcs de Nomento et restèrent trente jours près de leur sépulcre, chantant des psaumes et des hymnes à la louange de Dieu.

A quelques années de là, le pape Théodore transporta leurs corps à Rome et les plaça dans l'église de Saint-Etienne, premier martyr, qu'on appelle aujourd'hui Saint-Etienne-le-Rond. On y voit encore deux images très anciennes faites en mosaïques, qui représentent ces deux vénérables confesseurs. Le jour où ils naquirent à la gloire du ciel en mourant, comme nous l'avons raconté, aux douleurs de la terre, fut le 9 juin de l'an 303, sous le règne de Jésus-Christ, à qui soit l'honneur dans les siècles des siècles.

SAINT VINCENT DU MAS

DIACRE, MARTYR EN AGENAIS

Fête le 9 juin.



Saint Vincent détruit, par le signe de la Croix, un infernal fantôme.

EN AQUITAINE, AU IIIe SIÈCLE

Saint Vincent du Mas est le grand diacre des Gaules. Il en fut la gloire, comme son homonyme, Vincent de Saragosse, le fut de l'Espagne un peu plus tard.

On ignore son origine, sa famille. L'Agenais devint sa patrie adoptive; mais « il n'était point d'Agen ni des environs. Il y était venu de quelque autre province de l'Aquitaine ou de la Gaule narbonnaise pour servir les fidèles de cette ville dans le ministère de leur Eglise ».

Il était diacre.

Les antiques bréviaires l'appelèrent « saint Vincent *du Mas* », du lieu où ses reliques reposèrent environ quatre cent cinquante ans, du Ve au IXe siècle, et qui portait jadis le nom de Pompéjac.

Son martyre ou, comme on disait autrefois, sa « passion », aurait eu lieu dans la seconde moitié du IIIe siècle, entre l'an 250 et l'an 282.

Il n'est pas dit sous le règne de quel empereur, et rien ne laisse entendre que l'Eglise fût dans un moment de persécution générale.

On sait qu'il y eut des martyrs en divers lieux dans l'intervalle des persécutions officielles et sous les meilleurs princes. La populace arrêtait des chrétiens qui lui avaient déplu, et les juges d'alors trouvaient bien dans l'arsenal des lois existantes quelque vieil édit, signé d'un Néron ou d'un Trajan, ennemi des associations, qui les punissait de mort.

Ce fut le cas pour saint Vincent du Mas.

Le paganisme et ses dieux régnaient encore sur le sol de la Gaule. Les hauts lieux, les forêts druidiques, furent comme les citadelles d'où, par mille superstitions et prestiges, ils tentèrent longtemps de maintenir leur puissance menacée par la croix.

Dans le territoire agenais, il y avait pour eux, sur la rive gauche de la Garonne, un pays plus favorable à ce dessein.

C'était la région des « nemets » ou temples dédiés à Vélénus, l'Apollon des Gaulois, dieu du soleil et du feu (1). L'un d'eux, sans doute plus vaste ou plus important que les autres, se nommait *Vernemetis*, c'est-à-dire « grand nemet », « grand temple », comme l'explique Fortunat.

UNE FÊTE DU FEU

Situé sur un promontoire ou colline qui dominait le fleuve, ce « grand nemet » était l'objet d'une vénération spéciale. On y voyait accourir, à certains jours, des foules nombreuses de païens attirés par les étranges fictions du démon qui l'habitait.

Une roue tout enflammée s'élançait de l'autel avec impétuosité, roulait sur le flanc de la colline jusqu'au fleuve qui en baignait le pied, et s'y plongeait sans s'éteindre. Puis, du fleuve, retournant sur elle-même et vomissant toujours ses vaines flammes, elle remontait jusqu'au temple. Tout cela avait pour but de tromper les peuples, de leur faire accroire que le démon du grand nemet était vraiment dieu, et de capter leurs adorations.

Séduits par le prestige, les païens se prosternaient tremblants, et, fier de ce chef-d'œuvre d'impiété qui courbait sous son joug tous les pays d'alentour, le démon triomphait.

PUISSANCE D'UN SIGNE DE CROIX

Le diacre Vincent prêchait la foi de Jésus-Christ en Agenais : poussé par l'Esprit-Saint lui-même, il vint à ce repaire de Satan.

Absolument inconnu dans le pays, il se mêle à l'innombrable foule dont les masses compactes couvrent la colline, avides de voir le merveilleux spectacle. Déjà la roue diabolique tourbillonnait en flammes dans le fleuve pour reprendre, aux applaudissements des idolâtres, sa course vers le temple, lorsque Vincent, élevant très haut la main droite, fit publiquement le signe de la croix sur l'infernal fantôme.

Au même instant, tout l'artifice du diable s'évanouit. Il n'a plus jamais reparu depuis en ce lieu.

Puissance d'un signe de la croix! Il refoule ou fait taire Satan, éteint les flammes et réduit à néant tous les efforts coalisés de l'enfer.

L'ARRESTATION — LE MARTYRE

Chez ces païens déçus en leur attente, ce fut d'abord de la stupeur, puis de la colère, de la rage. Vincent est arrêté, chargé de chaînes et conduit au seuil du « nemet ».

Le préfet du lieu, transporté de fureur et jaloux de venger son idole ou d'effrayer le martyr, lui demande son nom, son pays, sa famille. A quoi le Saint répond :

— J'ai nom Vincent, et je suis chrétien.

On insiste, on le presse de questions. Toujours même réponse.

— J'ai nom Vincent; je suis chrétien.

Le préfet, hors de lui, fait planter en terre des pieux aigus et ordonne qu'on y étende le saint diacre. On le frappe de fouets à droite, à gauche; on laboure ses chairs. Lui, semble insensible et redit joyeusement : « Je suis chrétien, disciple du vrai Dieu. »

Ils s'acharnent à le torturer encore et longtemps : c'est en vain.

Alors, craignant qu'à la prière du martyr le temple même ne s'écroulât dans l'abîme avec ses idoles, le juge le fait conduire à un stade de là.

Ses membres sont détachés du gibet.

Tout meurtri, le corps en pièces, mais le cœur vif et alerte, Vincent, plus prompt que les bourreaux, y court le premier.

Radieux, les yeux au ciel, il tend le cou à la mort..... En réalité, il présente le front à la couronne.

Le glaive s'abat, tranche sa bienheureuse tête, et son âme s'envole au ciel.

Précieuse mort, qui bannit pour toujours de ces lieux l'idolâtrie vaincue, ruina ses temples, et, semence de vie, fit fleurir la foi du Christ là même où les démons avaient régné. Tant est fécond le sang d'un martyr pour donner à l'Eglise de nouveaux chrétiens!

SES RELIQUES

Son corps, recueilli par les fidèles, alors très peu nombreux dans le pays, fut enseveli dans une fosse profonde, où il demeura caché plus de trente lustres (cent cinquante ans). Ce long temps écoulé, notre martyr apparut lui-même à un chrétien de sainte vie, lui révéla son nom jusque-là inconnu, et le lieu précis de sa sépulture, ordonnant que son corps fût transporté en un village ou « castrum » du nom de *Pompéjac*, situé à cinq milles environ du « nemet ».

Instruits de cette révélation, le clergé et le peuple de Pompéjac vont ensemble au lieu

(1) On voit encore à 1500 mètres du Mas la grande forêt qui a toujours porté le nom de « forêt de Saint-Vincent. »

désigné, fouillent la terre et cherchent avec soin. Ils retrouvent le corps du martyr intact; il n'avait, après tant de supplices et malgré tant d'années écoulées, aucun signe de décomposition, ni tache livide, ni trace de morsure des vers.

Aux termes de ladite révélation, les membres du Bienheureux sont exhumés et portés solennellement au lieu de ses complaisances, à Pompéjac, comme il l'avait lui-même demandé.

SON CULTE — ÉVÊQUES EXAUCÉS

« Saint Vincent voulait se faire connaître et honorer plutôt que changer seulement de sépulcre. Ni l'un ni l'autre des deux lieux de sa sépulture, Vernemetis et Pompéjac, n'est privé de sa protection; nous croyons néanmoins que la divine Providence a voulu précisément enrichir de ses reliques ce dernier endroit, afin de procurer, par la présence d'un si glorieux tombeau, un insigne bienfait au sol de Pompéjac. »

Ainsi conclut l'auteur des *Actes*, Lupus, ami de Sidoine Apollinaire et professeur d'éloquence à Agen, sa ville natale.

Mais, à l'époque où il écrivait ces lignes et parlait ainsi de Pompéjac, au moins à l'époque où son continuateur les transcrivait et les complétait, en ajoutant les événements postérieurs (vers 560), les reliques de saint Vincent étaient sûrement au Mas d'Agenais, dans une église antique déjà, consacrée à sa mémoire. Cette ville se nommait donc alors Pompéjac (1).

Une riche basilique, où le marbre brillait de toutes parts, s'éleva sur son tombeau vénéré. Plus tard, en l'absence des reliques, une florissante collégiale vécut de son souvenir et glorifia son nom, qu'elle portait jusqu'à la Révolution.

Son culte s'étendit au loin, jusqu'en Pologne, en Westphalie, et dans tout l'univers, assure Fortunat.

Les églises de Gnesen, de Cracovie et d'Utrecht avaient son office et lui dressèrent des autels.

On l'invoquait dans les Conciles, comme on le fit en celui de Chalon-sur-Saône, dont la cathédrale lui était déjà dédiée.

C'est là que les Pères du Concile, assemblés vers 650, se prosternèrent au pied des autels pour adresser un vœu au saint martyr agenais, en faveur de Clovis II, alors atteint d'une maladie mortelle. Ils conjurèrent le Saint d'intercéder auprès de Dieu, pour qu'il rendît la santé au roi des Francs, et qu'il lui accordât de longs jours.

Ils furent exaucés, puisque Clovis II vécut encore six ans.

D'autres évêques s'engageaient par des vœux envers lui.

(1) Tous les anciens documents en témoignent; aujourd'hui les érudits s'accordent à le reconnaître; et le quartier de la ville, qui avoisine l'église paroissiale de Saint-Vincent, a conservé ce nom jusqu'en notre XIXe siècle. On ne trouve trace certaine d'aucun autre jusqu'au XIIIe siècle. Il en ressort que notre Mas-d'Agenais est bien le Pompéjac authentique des *Actes*, aimé de saint Vincent, où lui-même voulut reposer alors et faire éclater sa gloire par de nombreux miracles.

Ainsi, en reconnaissance d'une faveur obtenue, saint Léonce le Jeune, archevêque de Bordeaux, restaura d'abord la basilique du Mas-d'Agenais, où était le tombeau du Saint, avec une magnificence que Fortunat de Poitiers célébrait en un de ses poèmes (1).

Peu après, il en fit bâtir une nouvelle, au lieu même du martyre, à Vernemetis, sur les ruines du vieux temple païen. Elle fut aussi chantée par le poète (2), avec le miracle de la guérison d'un possédé du démon, par lequel Dieu glorifia le jour où cette église fût consacrée.

MALHEUR AUX PROFANATEURS !

Secourable aux fidèles, le saint diacre fut terrible aux sacrilèges et aux impies.

Quand les Visigoths ariens et persécuteurs possédaient l'Aquitaine, l'un d'eux, Nicaise, pilla l'église, essaya de la détruire, ainsi que le tombeau dont il brisa le marbre et dispersa les reliques. Mais Dieu vengea l'injure faite à son martyr, en refoulant peu après, et pour toujours, la domination de cette race maudite.

Quant à Nicaise, « exilé d'abord en Espagne, puis déporté jusqu'en Italie, sur les bords du fétide lac Ayerne, il fut enfin ramené près du saint tombeau, non pour y vivre plus heureux, mais afin d'y consommer, comme il le méritait, le cours de son arrogante vie.

» En face de la basilique même, passant en barque d'une rive de la Garonne à l'autre, il fut englouti par les eaux. Ainsi, pour avoir troublé la sépulture du glorieux martyr, il en est privé, lui-même. Vivant, la vue du ciel lui est subitement ravie; mort, la terre lui est refusée : son cadavre, submergé, livide, flotte au courant du fleuve et devient la pâture des poissons affamés.

» Equitable et providentiel retour, qui lui rend précisément ce qu'il a fait au Saint. » (*Actes*, texte de Bosquet.)

Ceci est encore le texte des *Actes*, et Grégoire de Tours assure, en plein VIe siècle, que ce récit de la « passion » de saint Vincent était conservé en Aquitaine avec un respect religieux.

Lui-même déclare avoir vu les victimes d'une profanation de ses reliques: « Recourons, écrit-il, au martyr des Gaules. Vincent d'Agenais, qui brilla, dans l'Eglise du Christ, de tout l'éclat de l'ordre lévitique, la glorifie, très souvent, par d'insignes prodiges. Malheur aux envahisseurs de son temple!

» A l'époque où, poursuivant Gondebaud, l'armée de Gontran franchissait la Garonne et remontait vers Comminges, elle vint à la basilique de Saint-Vincent, sur les confins de l'Agenais, et en fit le siège. Les habitants s'y étaient réfugiés avec tous leurs objets de prix, confiés à la garde du martyr, espérant que des chrétiens respecteraient un lieu si saint et n'oseraient pas violer la basilique.

» Les portes étaient bien closes, et les envahis-

(1) Carmen VIII, *De Basilica S. Vincentii ad Garumnam.*

(2) Carmen IX, *De Basilica S. Vincentii Vernemetis.*

seurs ne purent trouver aucune entrée libre. Ils mettent alors le feu à la porte principale, l'activent longtemps et l'entretiennent. Ses battants ne cèdent pas. Ils les brisent à coups de hache, et, par la brèche ouverte, se ruent sur la foule des fidèles, pillant jusqu'aux vases sacrés, et tuant au hasard du glaive.

» Ce crime ne resta pas impuni.

» Soudain, par un signe céleste, Dieu frappe de terreur les assaillants : plusieurs ont les mains dévorées par un feu étrange, qui jette comme une fumée d'incendie; quelques-uns, saisis par le démon et possédés, crient comme des furies en appelant le martyr; d'autres enfin périrent dans les flots de la Garonne, ou se percèrent de leurs propres glaives, ou encore furent tourmentés de maladies diverses. J'en ai vu moi-même, aux environs de Tours, qui avaient participé à ce crime, périr de mort violente ou subir toute leur vie d'intolérables tortures. »

» Beaucoup se déclaraient voués par la justice de Dieu à une triste mort, pour l'injure faite à saint Vincent. »

Ainsi Dieu venge ses martyrs, ainsi les honore Jésus-Christ.

UNE CONFUSION — RELIQUES AU MAS

Le culte du diacre agenais fut donc, à l'origine, très répandu en France. Depuis, il a été supplanté en beaucoup d'églises par saint Vincent de Saragosse.

Des écrivains ont dit que la plupart des sanctuaires dédiés à notre Saint abandonnèrent son patronage lorsque, au XVIe siècle, certains savants, trop accrédités et grands amateurs de légendes, voulurent, contre toute vraisemblance, en faire un évêque successeur de saint Caprais.

Loin de servir à la gloire de notre martyr agenais, l'hypothèse gratuite de son épiscopat n'a fait que l'obscurcir : on ne détruit pas impunément une tradition douze fois séculaire.

Les restes vénérés de notre saint diacre furent toujours au Mas jusqu'au milieu du IXe siècle; vers 874 au plus tard, ils furent portés en l'abbaye de Conques, où ils sont encore conservés avec une piété jalouse.

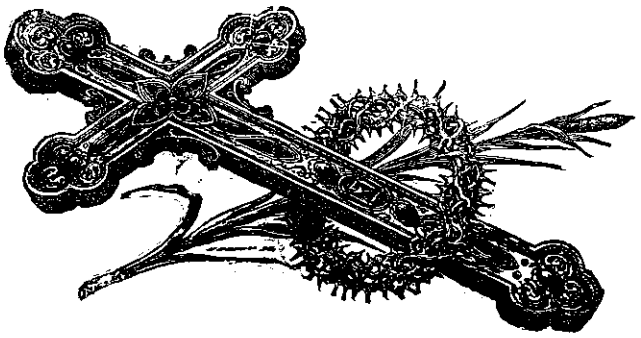
Au mois d'août 1899, S. Gr. Mgr Germain, alors évêque de Rodez, a bien voulu concéder une part de ces vénérables reliques à l'église du Mas, qui les garda jadis si longtemps, et où elles ont fait retour en 1900.

ORAISON

O Dieu, qui, par la puissance de votre droite, avez donné au bienheureux Vincent, votre martyr, une force telle, qu'il a détruit les œuvres détestables des démons; faites qu'à son exemple et par son intercession, armés du bouclier de la foi, nous puissions éviter les traits enflammés de tous nos ennemis. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. (*Collecte de la messe, 9 juin.*)

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, au 9 juin, récit de BOSQUET. — GRÉGOIRE DE TOURS, *De gloria martyrum*. — FORTUNAT DE POITIERS. — TILLEMONT. — BAILLET. — GENNEAU. — ARGENTON-LABRUNIE. — BARRÈRE. — A. MAGEN. — DURUY. — JULES ANDRIEU. — *Semaine catholique d'Agen* (24 juin et 8 juillet 1899). — *Notes particulières de* M. l'abbé DUBOS.



LA VÉNÉRABLE ANNA-MARIA TAIGI

(1769-1837)

Portrait populaire de la vénérable Anna-Maria Taïgi.

COMMENT ANNA-MARIA SE DÉCIDE A SE DONNER TOUTE A DIEU

Dans le *Parfum de Rome*, Louis Veuillot consacre quelques pages touchantes au souvenir d'Anna-Maria, servante de Dieu, morte en 1837, déclarée vénérable en 1863 :

« Celle dont le nom inconnu est ainsi déclaré au monde vingt-cinq ans après sa mort, écrit-il, était, par sa condition sociale, un peu moins qu'une simple femme. C'était une indigente, mariée à un homme de peine du palais Chigi.

» Il y a trente ans, on la voyait par les rues, vieille, infirme, allant visiter Notre-Seigneur ou dans une église ou sur un lit de souffrance. Sa pauvreté correcte, un certain éclat de majesté, un certain regard des passants excitaient l'attention de l'étranger. Il entendait dire avec respect, parfois avec dérision : « C'est la Sainte ! »

Cette sainte naquit à Sienne, en Toscane, le 29 mai 1769. Elle ressentit dès le bas âge toutes les âpretés de l'indigence; ses parents subissaient à cette époque de tels revers de fortune, qu'après avoir laissé aux mains de créanciers tout leur modeste avoir, ils se décidèrent à quitter leur patrie, et firent à pied, comme des mendiants, le trajet de Sienne à Rome, où ils espéraient mieux cacher leur misère et trouver du travail.

Dieu vint à leur aide : Luigi Gianetti, le père, obtint une place de domestique dans une bonne maison. La mère put également faire agréer çà et là ses services, et l'enfant, âgée alors de cinq ans, fut admise gratuitement chez les *maestre pie* (pieuses maîtresses) de la *Via Graziosa*.

Anna-Maria était, au dire de tous, une charmante petite fille, d'une distinction peu ordinaire chez une enfant du peuple, intelligence éveillée, naturel vif et ardent, toujours gaie et souriante, et en même temps si modeste et si réservée que souvent l'on s'arrêtait pour la regarder, et l'on disait : « Vraiment, il ne lui manque que de riches habits, avec cela, on la prendrait pour la fille d'un grand seigneur ! »

La piété l'emportait encore en elle sur les grâces du jeune âge. A peine levée, elle se jetait à genoux pour faire dévotement sa prière du

matin, et le soir, à l'heure où ses parents avaient coutume de réciter le Rosaire en famille, c'était Anna qui annonçait les mystères.

Elle grandit dans l'innocence, occupée près de sa mère à dévider de la soie, et plus tard employée comme femme de chambre au palais Mutti, dans l'honorable maison où servait son père. C'est là qu'elle connut Domenico Taïgi, dont, après avoir pris l'avis de ses parents et de son confesseur, elle devint l'épouse.

Domenico aimait à se montrer en public avec sa femme jeune, élégante et bien mise. Quoique pauvre, il lui avait acheté, selon l'usage, quelques parures plus recherchées, des pendants d'oreilles, des colliers d'or et de perles, et Anna-Maria, pour lui plaire, sans jamais manquer à ses devoirs de femme chrétienne, sans jamais se départir de la plus prudente réserve, se laissa quelque temps aller à de légères vanités.

Mais bientôt de cruelles anxiétés envahirent son âme délicate. Lorsque, revenue à la maison, elle se dépouillait de ces vains ornements, elle se disait : « Ne laisseras-tu donc jamais de côté ces frivolités ! » C'est Dieu qui, jaloux d'avoir son cœur tout entier, lui faisait sentir que ces vanités étaient déplacées chez elle, et qu'il l'appelait à plus de perfection.

Un jour, pressée par la grâce, elle vint confier en pleurant ses remords à un religieux Servite, prêtre de l'église Saint-Marcel. Là, dans un confessionnal qu'elle-même appelait plus tard le lieu de sa conversion, elle se résolut de ne vivre plus que pour Dieu et de devenir une sainte. De retour en sa maison, elle se flagella rudement, et frappa plusieurs fois de son front sur le sol, jusqu'à faire jaillir le sang pour expier les fautes, pourtant si légères, de ses années écoulées. Elle en eût fait davantage, si son sage directeur, bientôt informé, ne se fût hâté de contenir sa ferveur dans les bornes de la discrétion.

Elle renonça dès ce moment à ses parures et à ses colifichets, et revêtit, comme une femme du peuple, une robe simple et grossière.

ANNA-MARIA DEVIENT TERTIAIRE — ELLE OFFRE SA VIE POUR EXPIER LES PÉCHÉS DU MONDE

Anna-Maria sentit le besoin de se rapprocher davantage encore de Dieu; par moments, elle eût souhaité être religieuse, s'ensevelir dans un cloître pour s'y livrer sans relâche aux austérités et à l'oraison. Mais, étant donné le genre de vie qu'elle avait déjà embrassé, il n'y fallait pas songer.

Ne lui serait-il pas permis cependant de vivre dans le monde comme une religieuse et, par certaines pratiques, de participer en quelque manière aux avantages de la vie monastique ? Son confesseur, auquel elle s'ouvrit de ce désir, crut avoir trouvé la solution. Elle pouvait s'affilier à un Ordre, en revêtir l'habit qu'elle porterait sous ses vêtements ordinaires, et en suivre, autant que possible, les règles, à titre de tertiaire.

Mais avant de le lui proposer, le P. Angelo — tel était le nom du confesseur — voulut connaître les motifs secrets qui poussaient sa pénitente à cette démarche : « Je me sens un très vif désir de m'offrir au Seigneur, répondit candidement Anna-Maria, de manière à lui appartenir sans retour et à être devant lui comme une victime expiatoire pour tant de péchés qui se commettent dans le monde.

— C'est bien, répondit alors le P. Angelo; obtenez de votre mari la permission de devenir tertiaire. Oui, assurément, c'est Dieu qui vous veut ainsi, c'est-à-dire *religieuse au milieu du siècle.* »

La servante de Dieu prit l'habit des Trinitaires déchaussées, et, à dater de ce jour, ses prières furent plus longues, ses pénitences plus rigoureuses, sa fidélité à tous ses devoirs de femme chrétienne plus absolue. Dès lors aussi, Notre-Seigneur commença à avoir avec elle de ces communications fréquentes qu'il accordait jadis à sainte Catherine de Sienne, à sainte Thérèse, et à tant d'autres de ses amantes.

Ce n'était là pour Anna Taïgi que le prélude de grâces plus extraordinaires.

LE SOLEIL MIRACULEUX

Dieu, qui distribue ses dons à qui il lui plaît, et comme il lui plaît, opéra en faveur de sa servante fidèle un miracle unique en son genre et dont les effets se manifestèrent d'une façon incessante pendant quarante-sept ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de la Vénérable.

En retour de l'offrande qu'elle lui avait faite de sa vie entière pour l'expiation des péchés des hommes, il lui accorda la vision permanente d'un globe lumineux, dans lequel elle lirait, chaque fois qu'elle voudrait s'en servir, les besoins divers des âmes qu'elle voulait secourir, l'état des pécheurs, les secrets des consciences, les périls de l'Eglise, en un mot, tout ce pour quoi elle demandait à souffrir et à expier.

Que les sceptiques de nos jours haussent les épaules devant cette merveille de la bonté de Dieu, elle n'en est pas moins attestée par des milliers de faits miraculeux. Des milliers de dépositions pour le procès juridique de béatification l'ont affirmée. A l'époque où elle se manifestait — et il n'y a pas un siècle de cela — les plus hautes personnalités, LL. SS. Pie VII, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, s'en émurent.

Nous devons tout d'abord à nos lecteurs de décrire ce mystérieux soleil toujours présent aux regards d'Anna Taïgi, lorsqu'elle voulait lever sur lui les yeux.

« C'était un disque lumineux, de la grandeur du soleil naturel, entouré de ses rayons. A l'extrémité des rayons supérieurs était une grosse couronne d'épines entrelacées. Des deux extrémités de la couronne partaient deux épines très longues, comme deux verges, dont les pointes arquées venaient se croiser sous le disque solaire et sortaient des deux côtés des rayons. Au centre, une belle femme était majestueusement assise, les yeux levés vers le ciel et dans l'attitude de la contemplation extatique. ».

Anna Taïgi vit pour la première fois cet étrange phénomène peu de temps après son admission comme tertiaire Trinitaire, à la suite d'une sanglante discipline qu'elle venait de s'imposer. « Mon Dieu ! s'écria-t-elle aussitôt, ne serait-ce point une tromperie du démon ? » Dieu lui-même dans ses communications intimes, puis ses directeurs auxquels elle ne cachait rien, la rassurèrent à cet égard.

Elle remarqua que la lumière, tout éblouissante qu'elle fût, était cependant entachée de quelques ombres, et en même temps une voix intérieure lui apprit que le rayonnement de cette clarté augmenterait de plus en plus à mesure qu'elle purifierait elle-même davantage son cœur. Tant qu'elle vécut ici-bas, l'âme d'Anna Taïgi put se mirer, pour ainsi dire, dans ce

soleil. Dès qu'une imperfection lui avait échappé, elle voyait comme des ombres ou des mouches noires circuler dans les rayons de ce soleil; elle s'en humiliait, faisait quelque pénitence, et le soleil reprenait son premier éclat.

Par ce moyen, Anna Taïgi reçut toute sa vie de nouvelles impulsions à la sainteté; à tout instant, elle se voyait rappelée à l'humilité, à l'amour de Dieu, à la perfection, et ce soleil, quelle qu'en fût la nature, remplit à son égard le rôle de l'ange gardien le plus vigilant.

CE QU'ANNA TAIGI VOYAIT ENCORE DANS SON SOLEIL

On peut dire, avec Louis Veuillot, qu'elle y voyait toutes choses: les choses accomplies, les choses présentes, les choses à venir se révélaient à son regard avec leurs circonstances les plus étendues.

Tout le jour elle pouvait jeter un coup d'œil sur ce soleil toujours présent. Mais c'est surtout le soir, dans les longues heures de veille pendant lesquelles la pieuse femme récitait ses prières habituelles, que Dieu faisait passer devant elle des représentations variées. De temps en temps, pour ranimer sa ferveur, Anna-Maria levait les yeux, et alors elle voyait des figures se succéder devant les rayons, à droite ou à gauche du disque lumineux, ou au-dessous, mais jamais au centre, car, en s'approchant de la lumière centrale, les images se dissipaient comme si les objets eussent été détruits et anéantis.

Tantôt ces objets étaient représentés au naturel, tantôt c'étaient des symboles allégoriques. Souvent Dieu en donnait l'explication à sa servante, quelquefois, il la laissait dans l'ignorance, mais il voulait néanmoins qu'on en prît note le mieux possible, parce qu'un jour l'événement en ferait connaître l'explication.

Si Anna-Maria voulait voir dans son soleil un objet déterminé, par exemple la réponse à une question qui lui était soumise, l'état d'une âme pour laquelle elle voulait prier, toute image étrangère disparaissait, et l'objet cherché se présentait immédiatement.

« Par ce miracle permanent et sans limites, écrit encore Veuillot, la pauvre compagne de Domenico Taïgi devenait un théologien, un docteur, un prophète. Le miracle dura quarante-sept ans.

» Jusqu'à la mort elle n'y porta le regard que pour la gloire de Dieu, quand la charité le voulait, quand l'obéissance l'exigeait. S'il apparaissait une chose qu'elle n'eût point cherchée et qu'elle ne comprît point, elle s'abstenait d'en demander l'explication. »

Dès que l'on connut dans Rome ce don surnaturel accordé à la servante de Dieu, des prêtres dignes de toute confiance furent placés près d'elle en qualité de confidents. L'un d'eux, Mgr Natali, homme recommandable à tous égards, la connut pendant trente ans, et, par ordre supérieur, logea sous le même toit, quoique dans des appartements séparés, pendant les vingt dernières années de la vie de la Vénérable, avec mission de recueillir toutes les communications et révélations qu'elle recevrait de Dieu.

Anna-Maria Taïgi pratiqua toujours envers ses directeurs une obéissance aveugle, et quoi qu'il lui en coûtât, fit connaître à qui de droit, avec une scrupuleuse fidélité, les faveurs extraordinaires dont elle était l'objet.

Un jeune homme de mœurs simples demanda plusieurs fois à la Vénérable s'il s'était bien confessé. Anna, jetant un regard sur le mystérieux soleil et, prenant à part son interlocuteur, lui disait : « En accusant telle faute, vous avez oublié telle circonstance. » Le jeune homme réfléchissait un instant, puis répondait : « Ah ! c'est vrai, je m'en accuserai. » A chacun, elle découvrait ainsi ses secrètes tentations et donnait de salutaires conseils.

Un saint évêque, aujourd'hui Vénérable, Monseigneur Stramhi, alors infirme et âgé, voulait offrir à Pie VII sa démission de son évêché. Auparavant, il se recommanda aux prières d'Anna Taïgi. « Dites à Monseigneur, lui fit répondre la servante de Dieu, que demain le Pape le recevra très brusquement; il n'acceptera pas sa démission et voudra qu'il parte sur-le-champ pour son diocèse. »

« Ah, pour cette fois, la sainte cigale s'est trompée, dit à cette nouvelle le distingué prélat. Sachez que j'ai tout arrangé avec S. Em. le cardinal Pacca, secrétaire d'État, qui en a averti Sa Sainteté, et je vais plutôt remercier que demander. »

Le lendemain, il se présente devant le Saint-Père. Pie VII avait le front soucieux : « Nous savons déjà, dit-il de suite, pourquoi vous êtes venu. Tout le monde prétexte la santé. Nous aussi, nous sommes infirme, et nous portons le poids du monde! Qui enverrons-nous donc pour évêque ? Les balayeurs de nuit ? Tous veulent se démettre. Partez, et partez sur-le-champ. » Et il le laissa brusquement.

Le pape Léon XII faillit mourir peu après son élection. Rome entière était dans l'anxiété. On dit à la Vénérable de prier pour lui. Elle, arrêtant le regard sur son soleil, dit en souriant : « Non, non, le Pape ne s'en va pas, il a encore du temps pour travailler au bien de l'Eglise. » Léon XII vécut encore six ans.

Anna-Maria prévit et annonça à l'avance les diverses calamités qui devaient affliger l'Eglise en notre siècle : les conspirations des Sociétés secrètes, l'envahissement des Etats pontificaux et la spoliation du Saint-Siège. C'est elle qui avertit de s'empresser de donner les derniers Sacrements au pape Pie VII, alors que les médecins prétendaient que Sa Sainteté ne courait aucun danger. Le Pape mourut aussitôt après.

SOUFFRANCES DE LA VÉNÉRABLE

Tant de faveurs accordées à une créature, loin de l'enorgueillir, la faisaient croître chaque jour dans l'esprit d'humilité. Il faut ajouter qu'elles étaient le prix de souffrances indicibles.

Le résultat immédiat de ses visions était de fournir à la Vénérable un aliment à sa soif d'expiation. Dès qu'elle avait vu une âme en souffrance, un péril pour l'Eglise, un bien à obtenir, elle se mettait à prier, elle offrait à Dieu son jeûne presque continuel, ses disciplines et ses souffrances que la Providence ne lui épargna jamais. Ce qui suit n'en pourra donner qu'une faible idée.

Elle eut de longs intervalles d'une désolante sécheresse spirituelle. Les consolations intérieures disparurent; le tourment, l'ennui, le dégoût de la prière s'emparèrent de son âme.

Dans le même temps, elle subissait des contradictions, des calomnies, des insultes de la part de voisins ou de personnages envieux et méchants.

Son corps fut éprouvé dans tous ses sens. Elle

souffrait continuellement de migraines, de maux de tête qui se faisaient sentir plus douloureusement les vendredis après midi, aux heures de la Passion du Sauveur. Elle était alors obligée de garder le lit et si les nécessités de son ménage l'obligeaient à se lever et à travailler, le mal était tel, que malgré ses efforts héroïques pour n'en rien laisser paraître, les larmes sillonnaient ses joues. Alors elle fixait un instant l'image du Sauveur couronné d'épines et cette vue lui rendait un peu de force pour continuer à souffrir.

Ses yeux étaient comme percés de pointes aiguës qui lui étaient un continuel tourment : ce qui ne l'empêchait pas de se livrer malgré tout à des travaux de couture, ou de demeurer, pour préparer le repas de sa petite famille, près du feu qui avivait sa douleur.

Dans les oreilles, elle éprouvait souvent des névralgies qui l'obligeaient à avoir toujours, même dans la saison des chaleurs, la tête couverte et serrée fortement par un bandeau.

L'une de ses mains reçut, autre marque des prédilections divines pour Anna-Maria, le pouvoir de guérir les malades. Ceux si nombreux qu'elle a rendus à la santé ont pu en témoigner. Mais par une sorte de compensation, cette même main fit constamment éprouver à la Vénérable de vives souffrances qu'il serait difficile de caractériser, aucune cause naturelle ne pouvant leur être assignée.

Enfin diverses maladies vinrent la visiter, surtout dans ses dernières années : la goutte, l'asthme, des hernies, d'autres infirmités qui firent de son pauvre corps une ruine et la clouèrent longtemps sur un grabat.

Jusque dans ses plus douloureuses agonies, Anna-Maria évitait de se plaindre. Elle demeurait calme, pensait aux autres, accueillait les visiteurs, rendait courage à ceux qui venaient lui confier leurs afflictions. Soutenue par cette pensée : « C'est pour Dieu que je souffre; c'est pour telle âme que j'expie »; elle se ressaisissait sans cesse avec une nouvelle énergie, faisant de toute sa vie un long et sublime martyre.

UTILITÉ DE CES SOUFFRANCES

L'immolation volontaire de la vénérable Anna-Maria Taïgi fut précieuse entre toutes pour l'Eglise et pour les âmes.

Parfois, on l'entendit, au milieu de ses douleurs, s'écrier tout à coup : « Ah ! remercions le Seigneur et sa très sainte Mère ? En ce moment, le malade se confesse, c'est une âme gagnée à Dieu. »

Dieu lui donna un jour l'assurance que ses prières déjoueraient les plans des sectaires, et que, de son vivant, ils ne réussiraient point à entrer dans la Ville Eternelle. Il lui fut annoncé de même que, tant qu'elle vivrait, le choléra, qui, en 1837, avait rapidement envahi les villes de l'Italie, ne gagnerait point Rome. La prédiction se réalisa à la lettre. Le terrible fléau ne franchit les portes de la cité qu'après la mort de la Vénérable.

Lors de la déportation de Pie VII, prisonnier de Napoléon à Savone et à Fontainebleau, Anna-Maria s'imposa de rudes mortifications. Elle alla fréquemment nu-pieds visiter le crucifix miraculeux de Saint-Paul hors les murs, y passant chaque fois plusieurs heures en oraison. C'est là qu'une voix intérieure lui dit, alors que rien ne pouvait le faire prévoir, la date précise du retour glorieux du Pontife et quelle solennité il célébrerait en premier lieu dans la basilique Vaticane. On prit note de cette révélation qui reçut son plein accomplissement.

Sous Grégoire XVI, la révolte armée qui avait pris naissance à Bologne gagnait de proche en proche et menaçait Rome. La Vénérable se mit en prières, assura que l'ennemi n'entrerait point dans la place et que l'insurrection serait écrasée. C'est ce qui arriva, et l'on ne peut douter que les Romains n'aient dû ce jour-là leur préservation aux sacrifices et supplications d'une humble femme qui souffrait pour eux dans l'obscurité de sa demeure.

UN POINT LAISSÉ DANS L'OMBRE

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les attentions de Dieu, jaloux de récompenser en sa servante l'offrande qu'elle lui renouvelait sans cesse d'elle-même et de sa vie : l'Hostie Sainte, s'arrachant des doigts du prêtre pour aller se poser plus tôt sur les lèvres de la Vénérable, les ravissements de celle-ci, ses extases longues et fréquentes, ses miracles, dont la volumineuse relation se trouve en ce moment dans les dossiers de la Sacrée Congrégation des Rites, jusqu'au jour prochain, espérons-le, où ces merveilles, reconnues authentiques, seront proclamées à la gloire d'Anna-Maria.

Mais peut-être le récit de tant de faveurs surnaturelles ferait-il dire à plus d'un lecteur : « Cette sainte est trop extraordinaire. Elle devait être d'une nature différente de la nôtre. »

Peut-être même cette réflexion s'est-elle déjà présentée à l'esprit, au cours de cette lecture : « Pourquoi ne pas nous parler de la vie ordinaire et intime de la Vénérable, humble femme du peuple, épouse d'un artisan, mère d'une nombreuse famille. »

C'est à dessein que nous avons laissé dans l'ombre ce point de vue si intéressant et si pratique de la vie d'Anna Taïgi, voulant y consacrer un numéro entier de nos *Vies des Saints*, qui fera suite à celui-ci, sous le titre : *La Vénérable Anna-Maria Taïgi, modèle des épouses et des mères chrétiennes.*

On pourra s'y convaincre que la servante de Dieu a été non moins imitable qu'admirable, et que si « elle n'a pu faire qu'elle ne devînt un des plus grands personnages de Rome », elle a aussi excellé dans la pratique des *petites vertus*, de celles qui ne sont pas fixées au haut de la croix pour être vues et louées de tous, mais de celles qui naissent humblement au pied de la croix comme des fleurs cachées.

***

D'après la *Vie de la vénérable Anna-Maria Taïgi*, par le P. Calixte de la Providence, Trinitaire. Paris, 1878. — Autre source consultée : *Le Parfum de Rome*, par Louis Veuillot, t. II.

LA VÉNÉRABLE ANNA-MARIA TAIGI

MODÈLE DES ÉPOUSES ET DES MÈRES CHRÉTIENNES

La vénérable Anna-Maria Taïgi préside la prière du soir de ses fils.

ANNA-MARIA ET DOMENICO

Anna-Maria Taïgi fut une autre Thérèse, dit Louis Veuillot, une contemplative, une vraie amante. Mais point de cellule. Un mari à servir, grossier, quoique honnête homme, beaucoup d'enfants, mille soucis, des maladies fréquentes, des ennemis, des calomniateurs, les vulgarités et les angoisses de la plus chétive existence populaire (1).

Nous avons retracé dans une précédente livraison (1) les dons extraordinaires que Dieu avait départis à la fille de Luigi Gianetti, Anna-Maria. Nous abordons dans ce numéro sa vie intime, sa vie d'épouse et de mère de famille. On la retrouve presque entière dans les dépositions faites au procès pour la béatification par ceux qui l'ont le mieux connue, son mari, ses enfants, son confesseur.

« Lorsque je voulus me marier, dit Domenico Taïgi, je pris des informations sur la servante

(1) Louis Veuillot, *Parfum de Rome*, t. II.

(1) *La Vénérable Anna-Maria Taïgi*, n° 1203 de la collection des *Vies des Saints*.

de Dieu et sur sa famille. Les renseignements ayant été excellents, je me décidai à l'épouser. Elle avait alors environ dix-huit ans. Elle servait une certaine dame Maria..... Je sais qu'elle pria Dieu afin de connaître sa volonté, je le fis de mon côté. »

Le mariage eut lieu dans l'église paroissiale de Saint-Marcel. En ce jour, Anna-Maria fit à Dieu le sacrifice complet et irrévocable de sa volonté propre en faveur de celui qui devenait le compagnon de sa vie.

Le couple n'était pas de ceux qu'on est convenu d'appeler assortis. Les caractères, les goûts, les habitudes des deux époux étaient assez différents; il y avait presque un abîme entre la délicatesse d'Anna-Maria et la rudesse de Domenico; autant elle était prompte à concevoir les choses, autant son mari était lent à les comprendre; autant elle était aimable et souple à se plier aux exigences d'autrui, autant il s'entêtait dans ses vues, toujours prêt à user de violence pour les faire prévaloir.

Domenico Taïgi rachetait, il est vrai, ces défauts par une sincère piété, un grand amour du devoir et beaucoup de cœur. Anna-Maria n'en demandait pas davantage, et, sa vertu aidant, leur union fut heureuse et bénie de Dieu.

CONSTANTE AFFECTION D'ANNA-MARIA POUR SON MARI

Dès le premier jour de leur cohabitation dans leur petit appartement du palais Chigi, Anna-Maria s'étudia à rendre à son époux la plus entière obéissance, comme à un représentant de Dieu. Ses volontés, ses moindres désirs, ses caprices mêmes lui semblaient chose sacrée. Elle sacrifiait en toute occasion, promptement et de bonne grâce, ses goûts personnels. Ainsi, rien ne lui était plus cher que ses exercices de piété; cependant, si son mari lui demandait quelque service, elle renonçait aussitôt à ses dévotions pour lui être agréable.

Domenico lui-même en témoigne: « Par amour pour Dieu, elle se privait de boire, mais si je lui disais : « Marianne, bois, ou, tu n'as bu », elle se mettait à sourire et m'obéissait aussitôt. » Il en était ainsi des autres détails de sa vie.

Chaque jour, le serviteur des princes Chigi revenait de son travail très tard. Il était parfois 2 heures du matin. A son retour, il trouvait toujours son épouse, qui, après avoir préparé avec soin le souper qu'il devait encore prendre, s'était mise à prier ou à travailler en l'attendant. C'est durant ces longues heures de veille et de solitude que Dieu se plaisait à livrer à la Vénérable les innombrables révélations qui émerveillaient ses contemporains.

La douceur et la vertu de sa compagne prirent bientôt sur Domenico un tel ascendant qu'il ne fit plus rien sans son agrément et qu'il prit en bien tous ses actes et toutes ses démarches. Les faveurs surnaturelles dont jouissait, au su de tous les Romains, Anna Taïgi, attiraient dans sa maison une foule de visiteurs. Domenico n'en fut nullement inquiet et ne songea jamais à en prendre ombrage. « Quelquefois, en rentrant, dit-il, pour changer d'habits, je trouvais la maison remplie de gens. Aussitôt ma femme laissait là tout ce monde, seigneurs et prélats qui venaient la consulter, et s'empressait d'accourir pour m'essuyer et me servir avec affabilité et contentement. On voyait bien qu'elle le faisait de tout son cœur, jusqu'à vouloir arranger les cordons de mes souliers. Ma maison était fréquentée par beaucoup de gens, surtout dans les premiers temps, mais je pouvais être parfaitement tranquille et fermer les yeux, je savais ce qu'était ma femme et comment elle pensait et agissait. Je m'abstenais même de la questionner. Je savais que ces personnes ne venaient que pour demander des prières ou des conseils; elle était ma consolation et celle de tout le monde. »

Domenico était sensible à toutes les attentions de son épouse, et, au besoin, il le lui prouvait par des arguments à sa façon. Un jour de fête, comme il allait avec elle à une cérémonie religieuse, un soldat eut le malheur de rudoyer un peu Anna-Maria, sous prétexte de maintenir le bon ordre. Domenico s'élance sur lui, l'accable de reproches, lui arrache son fusil, et l'eût sans doute assommé si on ne l'eût retenu. Tel était l'homme violent que la mansuétude d'Anna-Maria était parvenue à dompter.

LA PAIX AU FOYER DOMESTIQUE PIÉTÉ FILIALE D'ANNA TAÏGI

Les éléments de discorde ne manquaient pas au foyer des Taïgi, si la vertueuse épouse n'avait réussi sans cesse à les contenir.

Du consentement de son mari, Anna Taïgi donnait l'hospitalité à sa mère, et son père venait aussi souvent la visiter. Comme il arrive parfois en pareil cas, le caractère un peu bizarre des beaux-parents, l'humeur fougueuse du gendre devaient susciter dans le ménage d'inévitables conflits qu'Anna-Maria avait pour mission de résoudre à l'amiable. Elle y réussissait toujours, commençant d'abord par satisfaire son mari, persuadant ensuite à sa mère avec une exquise douceur qu'elle avait dû, par devoir de conscience, remplir ses obligations de femme mariée et mettre en pratique les leçons de vertu qu'elle avait reçues jadis de ses parents. Un tel langage, une telle conduite pacifiaient l'un et l'autre camp, et tous enfin bénissaient Dieu d'avoir placé un ange de paix au sein de la famille.

Dans sa vieillesse, le père d'Anna-Maria, aigri par de longs revers de fortune, accablé d'infirmités, avait contracté une humeur chagrine qui l'avait rendu insupportable à tout autre qu'à sa sainte fille. Celle-ci se prodiguait pour lui être agréable; elle lui tenait en réserve les restes de ses repas, qu'elle lui présentait avec une prévenance sans égale. Ce pauvre vieillard, dans ses derniers jours, se vit atteint d'une sorte de lèpre qui exigeait un traitement assidu et délicat; sa fille le lavait, lui préparait les bains chauds nécessaires à son état, l'entourait de soins comme si c'eût été un jeune enfant, et trouvait encore dans son cœur une bonne parole pour le réconforter.

« Et cependant, dit Taïgi, ce pauvre vieux ne se montrait nullement aimable, ni reconnaissant envers sa fille. » Peut-être la servante de Dieu en jugeait-elle autrement. En tout cas, comme elle n'agissait que pour Dieu, elle ne s'offensait point de ce semblant d'indifférence que lui témoignait son père infirme et elle l'excusait en toute occasion.

Le vieillard ne fut pas abandonné un seul instant. Anna-Maria le disposa elle-même à recevoir les derniers sacrements, ce qui était une de ses premières préoccupations en cas de maladie, et quand il eut rendu le dernier soupir, elle voulut procurer à son âme beaucoup de prières pour hâter le moment de sa délivrance. Elle en fit autant pour sa mère qu'elle ensevelit de ses propres mains.

« Sept enfants sont nés de notre mariage, dit Domenico dans une de ses dépositions, 4 garçons et 3 filles : *Camillo*, *Alessandro*, *Luigi* et *Pietro*, *Marguerita*, *Sofia* et *Maria*. Tous ces enfants sont été allaités par la servante de Dieu. Elle eut soin de les faire baptiser à peine nés et confirmer en temps opportun; » elle prit tous les moyens de bien instruire ses fils et ses filles pour la première confession et la Première Communion.

« Grâce à sa vigilance, tous nos enfants ont eu une conduite régulière et chrétienne. Les filles fréquentaient les sacrements une fois par semaine, les garçons deux ou trois fois par mois. »

Les témoins pour le procès juridique entrent dans les plus menus détails sur la sollicitude avec laquelle cette mère chrétienne veillait sur l'âme de ses enfants. Elle portait très loin la prudence en tout ce qui touchait la modestie. Non seulement elle faisait coucher les garçons dans un appartement séparé de celui de ses filles, mais, pour mieux préserver encore leur innocence, elle entourait chaque lit de rideaux. Matin et soir, elle faisait le tour de ces petites alcôves pour apprendre à ses enfants, dès leurs jeunes années, à se lever et à se coucher sous le regard de Dieu. C'est le moment qu'elle choisissait de préférence, le soir, pour faire, s'il y avait lieu, à l'un ou à l'autre, quelque reproche sur les manquements de la journée. Tandis qu'elle ajustait les couvertures derrière les épaules, elle glissait discrètement à l'oreille du coupable un mot qui lui allait presque toujours au cœur et suscitait un repentir efficace. Quand elle n'avait aucun avis à donner, elle signait leur front avec l'eau bénite, en les recommandant à Dieu et à la Vierge Marie, et elle les baisait tendrement.

Maria, l'une des filles de la Vénérable, vivait encore en 1874, habitant à Rome le numéro 17 de la *via San-Venanzio*, au pied du Capitole. Elle était la dernière survivante de cette heureuse famille, au sujet de laquelle Notre-Seigneur daigna dire un jour à sa servante : « Je sauverai tes enfants parce qu'ils sont de ton sang; d'ailleurs, ils sont pauvres, et les pauvres sont mes amis. »

UNE JOURNÉE D'ANNA TAIGI

L'Esprit Saint, traçant le portrait de la femme forte, dit : *Bien loin de s'endormir dans la mollesse, elle se lève avant le jour et, quand le soleil paraît, elle a déjà pourvu à la nourriture de ses domestiques afin que rien ne les retarde dans leurs occupations. Sa lampe ne s'éteint point pendant la nuit, elle la tient allumée pour continuer son travail.*

Il est peu de saintes femmes auxquelles ces paroles conviennent autant qu'à Anna Taïgi. L'une de ses filles atteste qu'elle avait coutume de veiller bien avant dans la nuit, travaillant et priant, et que le matin, avant le jour, elle se rendait la première à l'église, de telle sorte qu'elle n'accordait ordinairement au sommeil que deux ou trois heures.

Après avoir reçu son Dieu et ouï la Sainte Messe, la Vénérable venait éveiller ses enfants, leur faisait réciter la prière, préparait leur déjeuner, conduisait elle-même les plus petits à l'école, disposait de l'ouvrage pour les filles aînées auxquelles elle donnait elle-même l'éducation religieuse et leur apprenait les premières notions des travaux manuels.

Elle-même mettait en ordre toute sa maison : « Anna-Maria, rapporte un témoin, aimait beaucoup la propreté dans son petit mobilier qui était, d'ailleurs, fort simple. » Et Domenico dit de son côté : « Les jours ordinaires, elle travaillait, lavait et faisait le ménage avec une activité qui aurait pu fatiguer quatre femmes. »

Le reste du temps, on la trouvait presque toujours assise à sa petite table de travail sur laquelle se trouvait une corbeille à ouvrage, un crucifix et un chapelet, et les nombreux visiteurs qui venaient alors la consulter attestent unanimement qu'on ne la vit jamais oisive.

Elle était d'ailleurs habile à toutes sortes de travaux. Au temps de l'invasion française, en 1798, les vivres devinrent d'une cherté excessive; les sept consuls nommés par le Directoire de Paris pour gérer les intérêts de la Ville Eternelle ne réussirent qu'à surcharger d'impôts le pauvre peuple et à l'affamer. Domenico Taïgi souffrit comme les autres de cet état de choses, il se vit retrancher plusieurs de ses émoluments, et sa famille eût été réduite à la misère si la Vénérable ne se fût ingéniée pour subvenir aux besoins des siens. Elle façonna des corsets de femme, des jupons, des bottines, des chaussons et autres objets du même genre qu'elle parvint à vendre à un assez bon prix. De la sorte, les Taïgi traversèrent, sans trop d'angoisse, cette heure de crise.

Revenons à la journée de notre Vénérable. Sa maison ressemblait assez à un petit monastère dont les diverses occupations, prière, travail, repas, récréations, tout se fait à heure fixe.

Pendant le repas, l'active mère de famille ne s'asseyait presque jamais à la table commune. Toujours sur pied, elle s'occupait à servir sa mère, son époux et ses enfants.

En réalité, elle usait de cet expédient pour mieux cacher ses mortifications. Elle donnait aux autres une nourriture saine et abondante; pour elle, elle mangeait peu et se contentait d'aliments grossiers, parfois même de débris gâtés.

Après le repas, allait-elle prendre enfin, pendant les heures de la sieste si chères à tout Italien, le repos que réclamait la nature? Les témoins nous affirment qu'à ce moment, elle ouvrait un livre de piété et entrait en oraison. Dieu la soutenait, sans doute, car elle n'eût pu, naturellement parlant, mener longtemps, sans en être accablée, un pareil genre de vie.

COMMENT ANNA TAÏGI GÉRAIT LES FINANCES DE SA MAISON SON DÉSINTÉRESSEMENT

Taïgi laissait à sa femme la haute direction sur le temporel de la petite famille : « Je voyais, dit-il, qu'elle s'en acquittait à merveille. Elle avait des mains d'or; moi, je ne pensais à rien. »

Comme ressources assurées, la Vénérable n'eut le plus souvent que les six écus que gagnait par mois Domenico; avec cela, il lui fallait nourrir et entretenir son mari, ses enfants, sa mère et son vieux père. Joignant à cette faible somme le produit de son propre travail, elle subvenait à tout.

Mais Dieu sait au prix de quels sacrifices. La pauvre femme se trouvait souvent gênée pour payer son loyer et faire face aux besoins les plus urgents. En ce cas, elle allait prier avec ferveur dans une église, et disait au Seigneur avec un entier abandon : « Votre indigne servante attend de vous, ô mon Dieu, le pain de ce jour. » Sa confiance ne fut jamais déçue. La Providence lui

envoyait le nécessaire, quelquefois d'une façon merveilleuse. Ainsi, à son retour de l'église, où elle venait d'exposer à Dieu sa détresse, Anna trouve un jour un inconnu qui lui remet de la part d'un grand seigneur une lettre de change arrivant de fort loin. On disait dans cette lettre : « J'ai appris que vous êtes dans le besoin, permettez-moi de venir à votre secours. »

Maintes fois, ce ménage pauvre eut l'occasion de s'enrichir : il eût suffi à la Vénérable d'ouvrir la main : « Prenez, prenez, *Anna mia*, lui disait une princesse, en lui ouvrant un tiroir plein d'or. — Que vous êtes simple, Madame! répondit naïvement Anna Taïgi. Je sers un maître qui est bien plus riche que vous. Je me confie en lui, et il pourvoit à mes besoins de chaque jour. » La reine d'Etrurie, car c'était elle, ne s'offensa point de cette réplique.

D'autres, connaissant son mépris des richesses, usaient de voies détournées pour la décider enfin à améliorer la situation des siens. On lui offrit pour Domenico une bonne place et de plus forts appointements. Elle remercia poliment en ces termes : « Non, non. Je prie Votre Majesté de nous laisser dans notre médiocrité. Le Seigneur nous veut dans l'état où nous sommes; j'ai une entière confiance en son secours. »

Elle ne voulut même pas recevoir d'argent pour le distribuer aux pauvres, afin, disait-elle, « de ne pas mêler l'argent aux œuvres de Dieu et de ne pas s'écarter du sentier royal de la pauvreté ».

Ce n'est point qu'elle ne s'intéressât au sort des indigents; malgré ses charges de famille, elle les secourait de toute manière. Apprenant un jour que sa mère avait dû refuser l'aumône à un mendiant, elle en fut contristée : « Au nom du ciel, ma bonne mère, dit-elle, ne renvoyez plus un pauvre sans lui faire la charité. A défaut d'autre chose, vous trouverez toujours du pain dans cette armoire. Donnez à qui vous en demande. » Elle s'ôtait ainsi le pain de la bouche pour le donner aux malheureux.

Plus souvent encore, elle payait de sa personne et se donnait elle-même. Comme on savait qu'elle avait reçu de Dieu le pouvoir de guérir, on l'appelait souvent auprès des malades. « Elle s'y rendait sur-le-champ, quelque temps qu'il fît, dépose Domenico. Je lui avais donné pleine permission à cet égard; je me souviens que, les premières années, elle ne pouvait prendre un morceau de pain en repos parce qu'on la demandait de tous côtés. Elle allait partout, car elle était très active. Vers la fin de sa vie, les maladies qui l'accablaient ne lui permirent pas de continuer ainsi. Elle se traînait pourtant, autant que ses forces le lui permettaient, sans faire distinction de personne; bien plutôt, les pauvres étaient ses préférés. Afin de pouvoir soigner les malheureux sans faire tort à sa famille, elle travaillait la nuit, aux époques les plus critiques. Elle gagnait ainsi quelque chose de plus, et donnait quelque secours avec ma permission. Dieu bénissait notre ménage en accordant le nécessaire par un miracle presque continuel. »

Si Dieu pouvait devoir quelque chose à sa créature, on serait tenté de dire qu'il devait bien ce miracle au désintéressement sublime de sa servante. En voici un dernier trait : Quand Sofia, fille d'Anna-Maria, perdit son mari, la Vénérable accueillit d'un seul coup dans sa maison la pauvre mère avec ses six enfants, et même une domestique que Sofia avait dû se procurer pour son ménage. Sofia hésitait à imposer à sa mère une pareille charge : « A quoi penses-tu, ma fille, répondit la Vénérable, que tu as peu de confiance en Dieu! Tu sais bien qu'il n'abandonne jamais personne. Dieu y pensera : tu auras tout ce qu'il te faut. »

FAVEURS EXTRAORDINAIRES PEU REMARQUÉES

Telle apparut Anna-Maria Taïgi dans l'intérieur du foyer domestique, aux yeux de son mari et de ses proches : irréprochable de mœurs, active, industrieuse, charitable, aimante. De ses extases, de ses ravissements, de ses dons surnaturels, c'est à peine si Domenico eut quelque soupçon. A quatre-vingt-treize ans, ce brave homme disait encore : « Je crois bien que ma femme fut gratifiée de dons surnaturels. Quant aux extases, je n'ai guère pu m'en apercevoir. »

Cependant, ces phénomènes n'étaient pas rares. En quelque lieu qu'elle fût, à la cuisine, à table, partout, jusque dans la rue, la Vénérable se trouvait soudain ravie en Dieu; il lui arrivait de rester debout, privée de ses sens, lorsqu'elle servait à table, immobile, le couteau et la fourchette en main, les regards fixés sur un objet invisible. Domenico alors l'appelait, et, ne recevant pas de réponse, la secouait fortement. Quelquefois, persuadé qu'elle se trouvait mal, il la pressait de prendre des calmants. Enfin, voyant que c'était habituel, il attribua ces accidents à des convulsions ou à un simple assoupissement, ou plutôt, il avoua qu'il n'y comprenait rien, et lorsque sa femme, revenue à elle-même, reprenait tout à coup sa gaieté et son sourire, il lui disait : « Comment peux-tu donc dormir à table? on dirait que tu es toute pétrie de sommeil! » et autres reproches du même genre.

La plus jeune des filles d'Anna-Maria, effrayée, s'écria un jour en voyant que sa mère ne donnait plus signe de vie : « Maman est morte!..... maman est morte!..... — Non, lui dit Sofia, plus perspicace que les autres, maman est en prière. »

La Vénérable s'efforçait de ne rien laisser paraître de ces faveurs surnaturelles, mais elle n'était pas toujours maîtresse d'elle-même. Elle cachait avec plus de succès ses mortifications, les cilices garnis de pointes aiguës, les chaînes de fer dont elle se ceignait, les disciplines sanglantes qu'elle s'infligeait, la couronne d'épines qu'elle portait sous sa coiffe. Ses directeurs auxquels elle se soumettait aveuglément jusque dans ses pénitences nous ont livré le secret de ces saints excès, et leur témoignage s'est vu confirmé par les instruments de supplice trouvés à sa mort sur le corps de la Vénérable. On conserve une ceinture encore teinte de son sang.

Qu'une vie si admirable ait été si peu remarquée, n'est-ce pas là une merveille ajoutée à toutes les autres, et le plus beau triomphe que puisse ambitionner l'humilité des saints?

Anna Taïgi alla jouir au ciel de la récompense acquise à ses vertus, le vendredi 9 juin 1837. Elle avait soixante-huit ans. Domenico lui survécut une douzaine d'années. On rapporte qu'en ses vieux jours il ne pouvait parler de sa compagne chérie qu'en versant des larmes d'attendrissement, et terminait invariablement ses conversations sur elle par cette phrase : *Era davvero una buona donna.* « Oui, en vérité, c'était une bien bonne femme. »

Ainsi diront toujours ceux qui ont pour épouse une sainte.

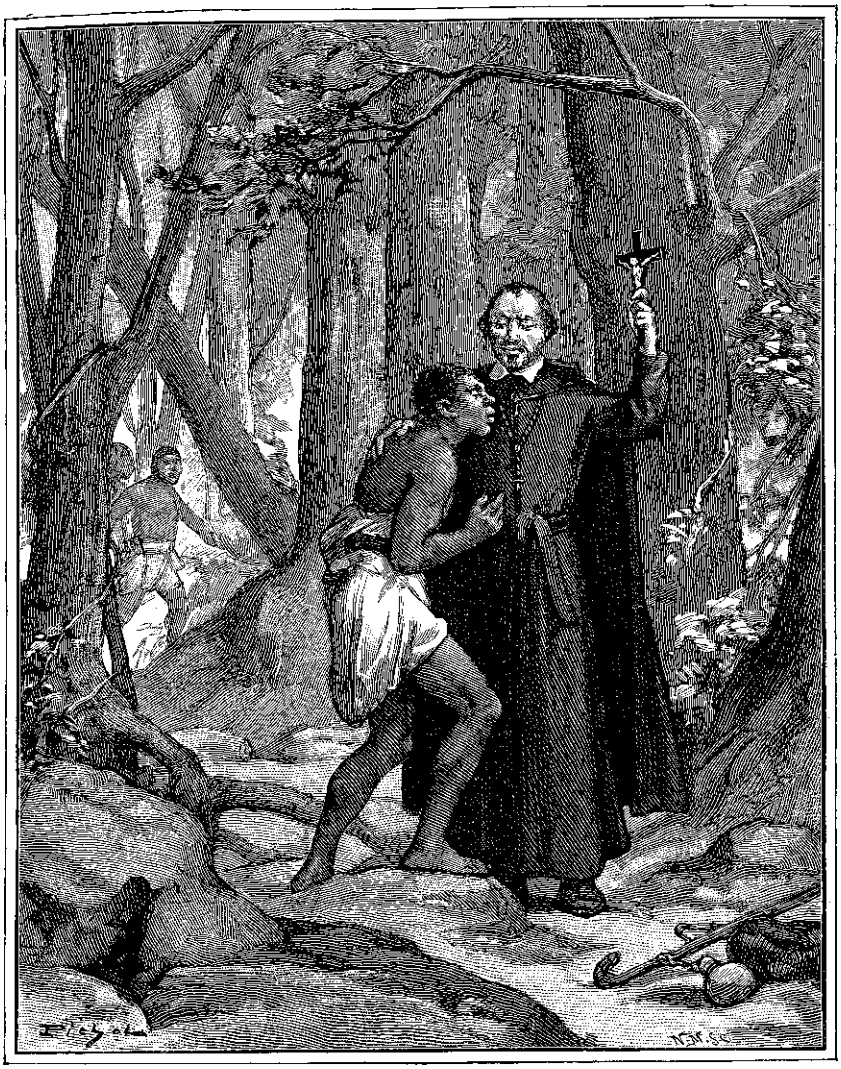
*
* *

(D'après la *Vie de la vénérable Anna-Maria Taïgi*, par le P. Calixte de la Providence, Trinitaire.)

LE VÉNÉRABLE JOSEPH ANCHIÉTA

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

7 avril 1534 — 9 juin 1597.



Le P. Anchiéta se faisait l'ami des sauvages et les gagnait à la religion chrétienne.

Joseph Anchiéta naquit le 7 avril 1534, dans l'île de Ténériffe, l'une des Canaries.

Il est ordinairement appelé l' « Apôtre du Brésil », parce qu'il évangélisa cette contrée pendant la majeure partie de sa vie, ou encore le « nouvel Adam », à cause du pouvoir merveilleux qu'il exerça sur les éléments et sur les animaux. On croyait voir revivre en lui les prérogatives d'Adam au Paradis terrestre.

L'enfant répondit docilement aux leçons de ses pieux parents. La prière et le travail faisaient ses seules délices. Encore élève au collège des Jésuites de Coïmbre, en Portugal, il s'était imposé, avec l'approbation de son confesseur, un règlement de vie dont il ne s'écartait jamais.

Tout le loisir laissé par l'étude était consacré aux exercices de piété. Il avait coutume d'entendre chaque matin trois ou quatre messes, heureux quand il pouvait les servir. En outre, il donnait chaque jour un temps déterminé à la méditation, à l'examen de conscience, à la lecture de quelque livre pieux et à la visite au Saint

Sacrement. Ces saintes industries, jointes à une inaltérable dévotion envers Marie, furent sa sauvegarde au milieu des dangers et des tentations de sa vie d'étudiant.

DÉPART POUR LE BRÉSIL

Sa piété ne porta aucun préjudice à ses études. Ses compositions en prose étaient d'une rare perfection. Il excellait aussi dans les vers latins : c'est pourquoi on l'appelait le « canari », par allusion au pays où il était né, et à l'oiseau de ce nom, connu par la douceur de ses chants. Quand il se fut appliqué à l'étude plus austère de la philosophie, son ardeur s'accrut encore et ses succès furent des plus brillants. L'avenir s'offrait donc à lui tout souriant de promesses.

Aussi, quand l'appel à la vie religieuse retentit en son âme, ce ne fut pas sans de vives luttes qu'il se décida à y répondre. Mais la Sainte Vierge, la Mère du Bon Conseil, qu'il invoqua dans ses angoisses, lui montra si nettement sa voie, qu'il ne put résister à ses maternelles impulsions. Il choisit la Compagnie de Jésus, dont les florissantes missions l'attiraient, et fut admis au noviciat le 1er mai 1551, âgé seulement de dix-sept ans.

Son départ fut pour ses condisciples une douloureuse surprise, car sa piété, douce et bonne comme toute vraie piété, lui avait gagné tous les cœurs. Pour lui, il surabondait de joie; mais Dieu ne tarda pas à l'éprouver durement.

Après quelques mois passés au noviciat, l'habitude qu'il avait de prier à genoux de longues heures et de servir en cette posture jusqu'à six messes en un jour l'affaiblit et lui causa des douleurs très vives. Il n'en laissa rien paraître tout d'abord; mais, tombant du haut d'une échelle, il se blessa aux reins, aggrava son mal et devint estropié, sans espoir de guérison. Un moment sa vocation parut compromise. Il souffrit cruellement durant deux ans, mais la Providence suscitait ce contretemps pour réaliser l'un de ses plus chers désirs. Il avait souhaité les missions auprès des sauvages : ses supérieurs, sur l'avis des médecins, l'envoyèrent au Brésil, dont le climat plus doux conviendrait mieux à son frêle tempérament. C'est ainsi que, le 8 mai 1553, Joseph s'embarqua à Lisbonne pour le pays qu'il devait évangéliser pendant quarante-quatre ans. A peine en mer, sa santé s'améliora; et, dès le voyage même et surtout dans la suite, il put accomplir des travaux auxquels les plus vaillants n'auraient pas suffi.

PREMIERS TRAVAUX

Le Brésil, découvert en l'an 1500 par Alvarez Cabral, Portugais, était une colonie remarquable par la fertilité de son sol, la variété de ses productions et son climat enchanteur; mais ses habitants avaient des mœurs encore barbaresques : l'anthropophagie était chez eux très en honneur.

Les premiers colons portugais, plus soucieux de s'enrichir que de civiliser ces peuplades, enrôlèrent des aventuriers, achetèrent par milliers des esclaves nègres pour cultiver le sol, chassèrent les habitants ou bien les écrasèrent d'impôts : par là, ils s'en firent autant d'ennemis irréconciliables. Les missionnaires Jésuites avaient, de leur côté, obtenu des terres du gouvernement portugais; mais, au lieu de malmener ou de chasser les indigènes, ils s'efforcèrent de les gagner à la véritable foi. Pénétrant toujours plus avant dans l'intérieur du pays, ils réussirent, au prix de mille fatigues, à les grouper en villages le long des fleuves ou sur les côtes, et à changer peu à peu leur caractère et leurs habitudes sauvages.

A peine débarqué au Brésil, à San Salvador (13 juillet 1553), le P. Anchiéta dut se mettre en route, sur l'ordre du Provincial, pour Saint-Vincent, ville située à l'autre extrémité du Brésil. Le P. Emmanuel de Nobrega, supérieur des Jésuites, venait d'ouvrir des écoles à Piratininga, aujourd'hui Saint-Paul; il y envoya notre Bienheureux, en qui il découvrait de spéciales aptitudes et lui confia les humanités. On a peine à imaginer tout le travail que fournit, en sus de sa tâche ordinaire, le jeune professeur. Les livres étaient rares : aussi, après avoir passé les heures du jour à instruire ses chers élèves, Joseph veillait encore des nuits entières, copiant plusieurs fois de sa main les leçons qu'il avait expliquées. En même temps, il apprenait la langue du pays; il se l'assimila au point de rédiger, pour l'usage des missionnaires, une grammaire, un dictionnaire, un grand et un petit catéchismes dans la langue des Brésiliens.

Afin de faire oublier les chansons profanes ou mauvaises, il composa sur des airs populaires et faciles un grand nombre de pieux cantiques qu'il répandit dans les villages, et des lettres de l'époque racontent que l'on entendait partout, dans les rues, sur les places, et jusque dans les cabanes des bergers, les louanges du vrai Dieu et les saints Noms de Jésus et de Marie : résultat merveilleux dans un pays encore infidèle, mais secondé par l'attrait souverain de la musique chez ces peuples enfants.

Sa charité ingénieuse alla plus loin. Il composa un drame de cinq mille vers, dans lequel il flagellait adroitement les vices dominants des colons.

Par ses soins, une sorte de théâtre fut dressé en plein air. Les naturels accoururent en foule, attirés par la nouveauté du spectacle. « Soudain, écrit un vieil auteur, auquel nous laissons son style naïf, lorsque tout le monde était réuni, voici que le ciel se couvre d'une horrible tempête; une noire et épaisse nuée suspendue en l'air laisse choir quelques grosses gouttes d'eau. Ceci troubla l'assemblée, et chacun allait se retirer. Joseph paraît alors, et, d'une *chère* (visage) gaie et fort assurée, leur défend à haute voix de bouger de place, assurant que la pluie ne tombera avant que l'action soit achevée..... Dieu confirmant par son Saint Esprit les cœurs des assistants, cette voix fut reçue comme venant du ciel. Personne ne bouge, l'on achève la comédie avec grande tranquillité et applaudissement du peuple..... La pluie ne tomba, sinon le tout étant achevé et le peuple congédié; lors, comme si on lui eut lâché la bonde, elle chut (tomba) avec grand fracas et violence des vents. »

Non content de se donner tout entier au salut

des âmes, il cherchait encore à communiquer aux autres, à ses élèves surtout, le zèle dont il était animé. Il les envoyait de temps en temps, par les campagnes et forêts voisines, s'essayer à l'apostolat. Les indigènes ainsi convertis à la foi furent si nombreux qu'il n'avait pas où les réunir. C'est alors qu'il bâtit lui-même, aidé par ses écoliers, plusieurs maisons pour le service de ces néophytes, tour à tour architecte, maçon, serrurier, charpentier, menuisier.

Telle fut la vie laborieuse d'Anchiéta pendant ses sept années de professorat. A beaucoup de fatigues il dut joindre de rudes austérités, car le collège de Piratininga n'était rien moins qu'un palais. « Depuis le mois de janvier jusqu'à présent, écrit le Vénérable à saint Ignace au mois d'août 1554, nous habitons, au nombre de vingt, une misérable cabane, faite de bois et de terre, et couverte de chaume. Elle a en tout quatorze pas de long et dix de large. La même chambre est à la fois l'école, le dortoir, la salle à manger, la cuisine, etc. Malgré cela, notre joie et la paix de nos cœurs sont telles que nous ne saurions envier les maisons plus belles et plus commodes de nos frères d'Europe. »

Le Vénérable jouissait d'une grande autorité sur les peuplades barbares au milieu desquelles il vivait. Ainsi une tribu indienne, les Tamuyos, révoltés à la suite de mauvais traitements reçus de la part des colons portugais, le choisirent pour arbitre; il parvint à adoucir les sauvages, et la paix fut conclue. Ensuite, sans aucune faiblesse, le missionnaire eut à cœur de rappeler les maîtres européens à des procédés plus humains envers leurs serfs.

MISSIONS ET MIRACLES

Jusqu'ici, le vénérable Anchiéta ne pouvait satisfaire tout son zèle, car il n'était pas encore prêtre. Ordonné en 1566, à Bahia, il devint missionnaire tout de bon.

Il demanda non point un ministère relativement facile dans quelque village indien des côtes, au milieu de convertis et de commerçants chrétiens, mais un apostolat plus dangereux à l'intérieur du pays, au milieu de vrais sauvages, sans autre nourriture que les fruits des arbres des forêts, sans autre boisson que l'eau des rivières. Il lui fallut voyager à pied des mois entiers, par des routes inconnues et impraticables, sans cesse exposé à l'intempérie des saisons, à la voracité des tigres et surtout aux embûches des indigènes, plus avides de chair humaine que les bêtes féroces.

Le P. Anchiéta s'enfonçait bien avant dans les terres, son crucifix et son chapelet suspendus au cou, un bourdon à la main, et sur les épaules un petit paquet qui renfermait son bréviaire et les objets nécessaires pour offrir le Saint-Sacrifice. S'il rencontrait un sauvage, il prenait aussitôt son crucifix et le lui montrait de loin comme un étendard. Puis, tendant les bras à celui qui venait vers lui, il lui faisait comprendre, de la voix et du regard, qu'il ne lui voulait que du bien. Enfin, il tâchait, par toutes sortes de bons procédés et par ses exhortations, de le gagner à la religion chrétienne.

Rarement il manquait son but, tant il déployait de douceur et de sainte habileté. Dieu seul sait combien de milliers d'âmes il ramena en trente-sept ans d'apostolat.

Conversions, miracles même se multipliaient sous ses pas. En voici quelques exemples.

Dans une de ses courses apostoliques, le Père, entré dans une épaisse forêt, aperçut un vieillard épuisé, étendu presque mourant au pied d'un arbre. « Venez vite, mon Père, dit ce dernier, il y a si longtemps que je vous attends! » Le Bienheureux se mit à lui expliquer les mystères de notre foi. Quel ne fut pas le transport du saint missionnaire en voyant que ce païen chargé d'ans n'avait jamais transgressé gravement la loi naturelle, et que, à l'aide d'une droite raison, éclairée comme à son insu de lumières célestes, il en était arrivé à croire sans peine à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la beauté de la vertu. En entendant parler le saint missionnaire, il s'écria plusieurs fois : « C'est bien cela! C'est ainsi que je me figurais les choses, mais je ne pouvais me les expliquer. »

Le temps pressait. Le vieillard paraissait à bout de forces et il était peu à présumer qu'il eut plus tard la bonne fortune de rencontrer encore un prêtre. Le vénérable Anchiéta acheva de l'instruire et avec un peu d'eau de pluie recueillie sur des feuilles de chardon sauvage, — c'est tout ce qu'il pouvait trouver en cet endroit — il le baptisa.

Un pauvre Indien était tombé aux mains de ses ennemis, et ceux-ci se proposaient de le tuer, pour en faire grand festin. Déjà le bois et le feu étaient prêts, et le triste exécuteur de cette boucherie, vêtu comme en un jour de fête, levait déjà le couteau pour frapper, quand apparaît Anchiéta. Armé du crucifix, et d'un accent d'autorité qui en impose, il menace ces sauvages de la colère divine, s'ils ne renoncent à leur horrible projet; puis, arrachant de leurs mains le malheureux captif, il l'emmène sans qu'aucun ose protester, tant sa sainteté exerçait d'ascendant, même sur ces barbares.

Parmi les infidèles qu'il instruisait, il en vit un tellement estropié qu'il ne pouvait marcher qu'avec les mains. Touché de compassion, il le fait approcher : ayant appris de lui qu'il avait fait un très long voyage, malgré son infirmité, pour recevoir le baptême, il en pleura d'attendrissement, le traita avec bonté, le loua de sa grande foi. Puis, lui présentant son bourdon : « Lève-toi sur tes pieds, lui dit-il, et regarde le ciel; il ne convient pas qu'un chrétien regarde toujours la terre comme les animaux. » Au même instant, cet homme se dressa, se sentant guéri : il était devenu aussi agile que s'il n'eût eu jamais aucun mal.

Après avoir missionné avec succès aux environs de Rio-de-Janeiro, à San-Salvador, à Saint-Vincent et dans les immenses déserts qui séparent ces villes, le Vénérable fut nommé par le Général de l'Ordre, saint François de Borgia, recteur de Saint-Vincent et de toutes les maisons qui en dépendaient.

En 1578, un an après sa profession solennelle entre les mains du P. Ignace de Tolosa, il devint Provincial de la Compagnie de Jésus au Brésil, et ce poste servit à donner à son ministère un nouveau relief.

POUVOIR MERVEILLEUX SUR LES ANIMAUX
DON DE PROPHÉTIE

C'était un spectacle touchant de voir quelquefois le Vénérable, nouveau saint François, appeler à sa fenêtre les hirondelles, les colombes et autres oiseaux qui, dociles à sa voix, accouraient, se laissaient prendre et caresser, jusqu'à ce que leur ayant donné sa bénédiction il leur dit : « Allez maintenant, et continuez à louer votre Dieu. »

Plusieurs tourterelles entrèrent un jour par les fenêtres dans le réfectoire, pour manger les miettes de pain tombées des tables. Le réfectorier voulut les chasser. « Ah! que Dieu vous pardonne! s'écria le P. Anchiéta. Pourquoi les chasser? Vous ne savez pas quel grand supplice c'est que d'avoir faim. » Puis, se tournant vers les tourterelles qui, tout effarouchées et affamées à la fois, s'étaient éloignées, mais assez peu : « Pauvres petites, leur dit-il, revenez manger à votre aise. » Aussitôt, les tourterelles, descendant de nouveau, achevèrent paisiblement le festin commencé.

Durant un séjour à Saint-Esprit, il lui arrivait, les jours de fête, de prêcher trop longtemps : deux gros oiseaux, ses familiers, perchés sur le clocher, le lui firent sentir; ils poussaient des cris si aigüs, que le prédicateur dut s'interrompre et il leur dit avec une simplicité touchante : « C'est bien, j'entends, je finis tout de suite. »

Bien souvent, il lui suffit de bénir les filets des pêcheurs pour leur procurer une pêche abondante. Parfois, il leur demandait quelle espèce de poissons leur plairait davantage, et, lors même que cette proie était rare et hors de saison, leurs filets s'en trouvaient remplis.

Il n'était pas jusqu'aux animaux féroces qui ne lui fussent soumis : telles les panthères qu'il éloignait d'un mot, ou les vipères, particulièrement venimeuses au Brésil, qu'il faisait fuir en leur montrant le doigt.

Le don de prophétie est un des plus remarquables que Dieu communique à ses Saints. Ce don fut permanent chez le vénérable Anchiéta.

Un de ses amis lui disait, en prenant congé de lui : — Mon Père, je pars pour tel endroit. — Oui, mais la tempête vous portera à tel autre lieu.

L'événement justifia la prédiction.

Surpris la nuit en un de ses voyages, il entra dans une maison avec son compagnon pour reposer. Le maître de la maison les reçut avec bienveillance, et le saint homme lui ayant demandé au cours de la conversation en quel état étaient ses affaires, il répondit :

— Tout va bien, rien ne me manque, et je n'ai aucun sujet de peine.

A ces paroles, le P. Anchiéta, s'approchant de son compagnon, lui dit avec inquiétude :

— Allons-nous en bien vite, car il ne fait pas bon dans une maison où il n'y a pas la moindre parcelle de la croix de Jésus-Christ.

— Mais où voulez-vous aller, mon Père, à cette heure, lui répondit son compagnon?

— Peu importe! partons d'ici, et vous verrez.

A peine s'étaient-ils éloignés que, se retournant, ils virent la maison tout en feu.

VERTUS

Le vénérable Joseph Anchiéta désira toute sa vie donner à Notre-Seigneur la marque suprême de l'amour par l'effusion de son sang : la grâce du martyre lui échappa, bien qu'il ait été plusieurs fois sur le point de l'acquérir. Les sauvages le firent leur prisonnier et le gardèrent des mois entiers, expliquant devant lui la manière dont ils le mangeraient, l'endroit où il subirait le supplice. Chaque fois délivré, il en était inconsolable.

Du moins, avait-il à cœur d'offrir à Dieu l'hommage de la fidélité la plus inviolable. Son union à Dieu était continuelle, et, pour citer encore ici notre vieil auteur, « il ne donnait au sommeil qu'un petit lopin de la nuit, le reste aux prières et méditations des choses divines, et le long de la journée il n'égarait jamais sa pensée de la présence de Dieu ».

Sa charité envers le prochain n'était pas moins admirable. Il l'exerçait, avec un succès sans égal, auprès des malades et des moribonds. Tous voulaient être assistés par lui à ce moment terrible. Il partait dès qu'on venait le chercher, interrompant ses contemplations, ses extases même, et quittant Dieu, en quelque sorte, pour le retrouver et plus sûrement, en ceux qu'il allait visiter. Rien ne montre mieux cette tendresse de charité que tant de miracles prodigués pour le bien de ses chers sauvages.

Qu'on nous permette d'en citer encore un. L'on donnait un jour quelques divertissements au peuple du village de Saint-Jean. On se mit, entre autres jeux, à courir à l'oie. Une discussion très vive s'était élevée entre deux joueurs dont chacun prétendait que l'oie lui appartenait; le litige fut soumis au P. Anchiéta, qui se trouvait par hasard dans le pays. Il y avait là un enfant de quatre ans, muet de naissance. Le saint homme se l'étant fait amener lui dit :

— C'est à toi, mon enfant, de prononcer la sentence. Voyons, dis à qui est l'oie?

— Elle est à moi, répondit l'enfant, et je vais la porter à ma mère.

Tout le monde applaudit à une décision ratifiée par un si gracieux miracle.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain : Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit que toute la loi était renfermée en ces deux préceptes? Affirmer de notre Vénérable qu'il les pratiqua parfaitement, c'est donc affirmer du même coup qu'il fut parfaitement humble, pauvre, chaste, obéissant. Aussi Dieu lui ménagea une mort très douce. Le 5 juin 1597, il reçut les derniers sacrements, « et peu après, il vint au dernier assaut..... et une demi-heure après qu'il eut commencé de travailler à la mort, il rendit à Dieu son âme très épurée ».

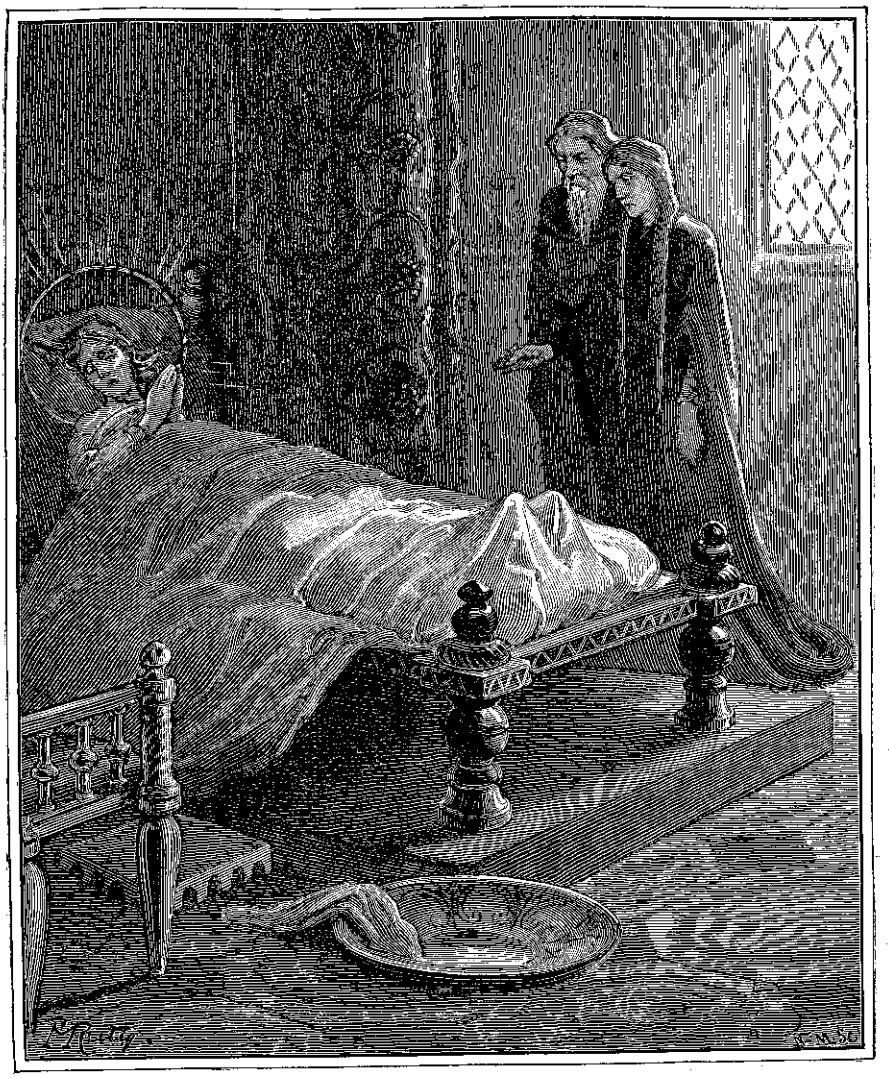
SOURCES CONSULTÉES

S. Beretarius : *Josephi Anchietæ Soc. Jes. vita*, Lugdini, 1617. — P. d'Oultreman : *La Vie miraculeuse du P. J. Anchiéta.....*, Douai, 1619. — Vasconcellos : *Vida do Ven. Padre Joseph de Anchieta.....*, Lisboa, 1672. — Ch. de Sainte-Foi : *Vie du V. Joseph Anchiéta.....*, Paris, 1858, etc.

LA BIENHEUREUSE DIANE D'ANDALO

Et les bienheureuses Cécile et Aimée, ses compagnes, religieuses dominicaines.

Fête le 9 juin.



Diane resta un an étendue sur un lit de douleur.

UN SERMON QUI NE FUT PAS INUTILE

La bienheureuse Diane naquit à Bologne dans les premières années du XIIIe siècle. Son père, André de Lovello, fils de Pierre de Lovello, appartenait à l'antique famille des Carbonesi. Par un usage assez commun, on le nommait familièrement, dans la vie domestique, « Petit André », *Andreolo;* de là se forma, par abréviation, le nom d'Andalo, qui lui est resté dans l'histoire, ainsi qu'à sa postérité. Podestat de la partie montagneuse du territoire de Bologne, il fit preuve de courage non moins que de prudence; car sa charge n'était pas une simple magistrature civile : elle lui imposait le commandement des troupes en cas de guerre, chose fréquente en ces temps de factions et de discordes sans cesse renaissantes.

Ses fils, Pierre et Brancaléon, exercèrent à Parme et à Gênes des charges identiques. Un autre fut élevé à la dignité princière de sénateur de Rome. C'est dire dans quel milieu tout à la fois noble et religieux, mais passionné et militant, grandit la bienheureuse Diane, et son caractère dut s'en ressentir.

Durant son enfance, sa piété n'offrait rien de ces aspirations précoces qui ravissent, dans l'histoire de plusieurs saintes. Diane montrait, au contraire, semble-t-il, un penchant à la mondanité, surtout au luxe dans les parures que les richesses de sa famille lui rendaient si faciles et les grâces de sa personne si avantageuses.

Une circonstance inattendue vint opérer en elle un total changement. Depuis quelques semaines, Bologne, la ville aux dix mille étudiants et aux séductions raffinées, était remuée par les accents d'un disciple de saint Dominique, maître Réginald. On croyait entendre un autre Elie au zèle dévorant, un autre Paul aux accents populaires et dominateurs. Il ne reculait devant aucune vérité à dire. Parmi les dames de la cité, Diane se montrait l'une des plus assidues au pied de sa chaire.

Or, un jour qu'elle venait à l'église, parée selon sa coutume de trop somptueux vêtements, elle entendit le Bienheureux prendre précisément pour thème l'abus du luxe et la vanité chez les femmes du monde; et, à l'appui de son sujet, il commenta les paroles de saint Paul à Timothée : « Que les femmes, dans l'ornement des habits, veillent à la sobriété et à la retenue »; puis ces autres de saint Pierre dans la première épître canonique : « Qu'elles se gardent de la recherche extérieure dans la chevelure, les joyaux et les vêtements. »

Ces paroles, qui semblaient dites exprès pour Diane, firent sur-le-champ dans son cœur une profonde impression. Sans délai, elle se défit de ses plus beaux habits, de ses rubans, de ses pierreries et d'autres ornements semblables dont le monde fait tant de cas. Et, pour que la transformation de l'âme répondit à ce changement extérieur, elle vint demander à Réginald ses conseils.

L'AVOCATE DES RELIGIEUX
FRUIT DES ENTRETIENS DE DIANE AVEC SAINT DOMINIQUE

A partir de sa conversion, si l'on entend par là le passage d'une vie chrétienne selon le monde à une vie chrétienne selon Dieu, notre Bienheureuse fut une des assidues et des bienfaitrices de Sainte-Marie in Mascarella, couvent dominicain récemment fondé non loin de sa demeure.

C'est là que venaient aboutir les conquêtes du bienheureux Réginald : jurisconsultes, ecclésiastiques, étudiants et docteurs de l'Université, séduits par son entraînante éloquence et vaincus par la grâce. Bientôt l'humble installation des Frères Prêcheurs à la Mascarella ne suffit plus à les contenir. Il fallut donc chercher un endroit plus propice où les Frères pussent se transférer, et l'on trouva l'église de Saint-Nicolas des Vignes, située tout près des fossés qui protégeaient la ville, et entourée des terrains nécessaires pour une vaste fondation. Le recteur même de l'église, Rodolphe de Faenza, offrait de faciliter la conclusion en entrant dans l'Ordre.

Tout allait à souhait. Il ne restait qu'à obtenir à un prix équitable le consentement de la famille d'Andalo, qui avait sur l'église un droit de patronat, et sur les terrains attenants un droit de pleine propriété. Contre toute attente, les Frères Prêcheurs se heurtèrent à un refus. La famille se déclarait absolument hostile à une cession quelconque.

Heureusement pour les religieux, ils avaient auprès de leurs adversaires un avocat puissant. Diane était là. Tantôt elle venait à Réginald pour l'informer de l'état des esprits et prendre ses conseils, tantôt elle allait près des divers membres de sa famille, épiant les occasions favorables et faisant appel à tout ce qu'elle avait d'ascendant sur leur tendresse pour les plier doucement à l'adoption du projet.

Peu à peu l'opposition s'affaiblit; et un jour, sans savoir comment, les parents se trouvèrent changés, ils donnèrent parole et aussitôt l'acte fut passé.

Diane eut, peu après, la joie d'y voir descendre saint Dominique en personne. Elle écouta ses entretiens, « se prit à l'aimer de tout son cœur et à traiter avec lui du salut de son âme », dit une contemporaine. Elle s'enhardit à lui dévoiler le désir qu'elle avait de se consacrer totalement au Seigneur. Le Saint voulut prendre un long temps pour examiner cette vocation, et, quand il en eut reconnu le caractère divin, il approuva que la jeune fille vouât à Dieu sa virginité, et qu'elle promît en outre par vœu d'entrer en religion dès qu'elle en aurait la liberté. Lui-même reçut, devant l'autel de saint Nicolas, les engagements de Diane, escortée de quelques dames pieuses qui aspiraient au même bonheur.

Désormais, tout en conservant les dehors de la vie du monde, elle se regarda comme une victime offerte au Seigneur; elle portait sur son corps délicat un cilice et une chaîne de fer. Attentive au bon emploi du temps dont les personnes de sa condition abusent parfois avec si peu de scrupule, elle était sur pied de grand matin et se tenait renfermée dans sa chambre jusqu'à l'heure de tierce, livrée à l'oraison ou travaillant en silence. Le reste du jour, elle vaquait à ses devoirs de famille et se prêtait à visiter ou à recevoir chez elle plusieurs des dames qui avaient assisté à sa profession et qui lui formaient, sans qu'elle eût cette prétention, un petit cercle de disciples.

PROJET QUI ÉCHOUE — LUTTES POUR LA VOCATION

Cependant, il lui tardait, comme à *la colombe, de s'envoler, pour se reposer* dans ce séjour de paix qui s'appelle le cloître. Elle connaissait, par la renommée, les Sœurs Dominicaines fondées à Notre-Dame de Prouille. Ses amies n'attendaient qu'un signe pour commencer, de concert avec elle, une communauté, et, afin que l'on n'objectât point les difficultés matérielles d'une nouvelle fondation, alors que celle des Pères était encore incomplète, elle s'engageait à pourvoir aux frais d'établissement, sûre, croyait-elle, que ses parents fourniraient volontiers et largement les ressources.

Dominique, sauf aux heures où la lumière intérieure le déterminait à des résolutions soudaines, téméraires même, en apparence, aimait à n'agir qu'avec l'assentiment de ses Frères. Il leur demanda donc s'il était de leur bon plaisir qu'un monastère de *Dames* se bâtît avec le titre et la qualité de maison de l'Ordre; et les Frères de répondre à l'envi qu'ils s'en remettaient à sa décision.

« Je ne veux rien décider aujourd'hui, dit le bienheureux Père. Je dois auparavant consulter le Seigneur. Nous prendrons la décision demain. » Il passa la nuit en oraison. Le lendemain, dès le matin, présidant le Chapitre, il dit d'un accent résolu : « Mes frères, il faut à tout prix qu'une maison de Sœurs se bâtisse ici, dussions-nous laisser inachevé notre propre couvent. »

Il prit aussitôt des mesures pour l'établissement de ses chères filles. Mais, quand tout fut mûri et pesé et qu'on voulut mettre la main à l'œuvre, une double opposition, tout à fait imprévue, se forma. D'un côté, l'évêque de Bologne refusait d'agréer le terrain que l'on avait fini par trouver,

alléguant qu'il n'était pas apte au but; de l'autre, les parents de Diane ne voulaient ni fournir les secours qu'elle avait cru pouvoir garantir, et sans lesquels l'entreprise croulait par la base, ni même lui laisser la liberté de renoncer en aucune manière au monde.

Les Andalo avaient-ils en vue pour elle quelque riche parti qu'ils espéraient lui faire accepter? On serait porté à l'admettre d'après certains documents antiques, où sont même relatés les noms de la noble famille avec laquelle l'alliance devait être contractée, Salinguerra Torelli.

Peinée, mais non découragée, Diane employa les mêmes armes qui lui avaient réussi pour obtenir la fondation des Pères; mais, cette fois, patience, prières, larmes, tendresse, remontrances, tout échoua; et quand elle voulut malgré tout insister, elle n'y gagna que des duretés et des injures. Qui dira ce que dut souffrir son âme sensible, aimante, généreuse, de plus en plus éclairée sur le néant du monde?

N'a-t-elle pas fait le vœu d'entrer en religion. Elle y sera fidèle, quoiqu'il lui en coûte, et tentera un effort suprême. Le 22 juillet 1221, et fête de sainte Marie-Madeleine, elle propose à plusieurs de ses amies une promenade ou plutôt un pèlerinage à un monastère établi sur une colline voisine de Bologne, à Ronzano, qu'occupent, sous le nom de Sœurs de la Sainte-Trinité, des Chanoinesses de Saint-Augustin.

A l'heure fixée, elle prend donc congé de ses parents et gravit les sentiers de Ronzano en grande pompe, avec une nombreuse et brillante escorte. Mais quoi! on la voit entrer seule dans le dortoir des Sœurs et demander d'une manière si éloquente, si persuasive, leur saint habit, que sans délai elles l'exaucent. Impossible d'exprimer la stupeur de ses compagnes à l'annonce de ce qui vient de se passer. En toute hâte, un messager descend à Bologne prévenir les parents de Diane; ils partent: ce qui domine en eux n'est pas de la tristesse, c'est de la colère; une foule d'amis et de clients les suivent, les femmes pénètrent dans le monastère, on cherche la jeune fille, on lui signifie l'ordre de déposer sur-le-champ les livrées religieuses dont elle s'est revêtue et de revenir sous bonne garde. Consternée à la pensée de quitter si tôt ce cher et saint vêtement, objet de tous ses vœux, elle conjure, elle pleure, elle se refuse; on ose porter la main sur elle pour l'arracher de force à ce saint asile; elle résiste, et, dans cette lutte, les violences vont si loin que, lorsqu'enfin on triomphe d'elle, on s'aperçoit à son air pâle et abattu qu'elle a été blessée: une de ses côtes a été brisée, et c'est dans cet état qu'il faut la transporter à la maison où elle restera clouée longtemps sur un lit de douleur, digne émule de sainte Lydwine par son amour de la virginité et l'étendue de ses souffrances. Ses parents ne permirent même pas pour elle la visite des prêtres, et il lui fallut supporter sans cette consolation les rigueurs de sa prison somptueuse.

Un rayon de joie pénétra jusqu'à elle quand saint Dominique, de passage à Bologne, sans fléchir l'impitoyable consigne, réussit à faire remettre à la pauvre infirme quelques lettres qui lui furent un réconfort.

Hélas! au moment où il lui écrivait, le patriarche des Prêcheurs était lui-même en proie à une fièvre violente et marchait à grands pas vers l'éternité. Le vendredi 6 août 1221, à la sixième heure du jour, il expirait. Cette mort fut la lie du calice amer où le Seigneur abreuvait depuis longtemps sa servante.

La bienheureuse Diane ne se remit jamais complètement, et les signes de la fracture qu'elle avait subie lui restèrent jusqu'à la mort, avec de fréquentes douleurs. Cependant, au bout d'un certain temps, elle se trouvait en mesure de marcher, et sans délai elle revint à ses pensées de vie religieuse. Ronzano conservait pour elle son attrait, augmenté par le souvenir du combat qu'elle y avait soutenu. Elle pourrait là mener une vie de perfection, tout en regardant Bologne et en épiant l'occasion d'y réaliser une fondation dominicaine.

Elle s'y rendit donc en secret et pendant la nuit, la veille de la Toussaint 1221. Ses parents ne voulurent plus la troubler, la foi avait chez eux repris le dessus, et leur affection même leur reprochait amèrement les violences passées.

Cette noble famille avait si bien changé de sentiment, que, cédant aux prières de Jourdain de Saxe, le successeur de saint Dominique, elle consentit à faire les frais de la fondation qu'elle avait jadis entravée. On choisit pour cela un ermitage proche de la porte de Sainte-Procule, sur la pente d'une colline où se trouvait la chapelle de Notre-Dame du Mont. L'oratoire adopté était dédié à sainte Agnès, vierge martyre; la fondation fut donc désignée sous le nom de monastère de Sainte-Agnès, qui lui resta jusqu'à la fin.

Pendant l'octave de l'Ascension de l'an 1223, le bienheureux Jourdain de Saxe introduisit la bienheureuse Diane, à laquelle quatre dames de Bologne s'étaient adjointes comme aspirantes, dans l'humble demeure, adaptée, autant qu'on avait pu le faire, à la forme d'un monastère régulier. Deux nobles dames de Ferrare vinrent augmenter la nouvelle famille.

Les promesses de saint Dominique avaient trouvé leur réalisation, les vœux de Diane étaient comblés, sauf que les livrées de l'Ordre lui manquaient encore. Jourdain, dans sa prudence, voulait laisser aux Sœurs le temps d'organiser leur installation matérielle et de se former quelque peu aux habitudes de la vie monastique. Enfin, au bout d'un mois, en la fête des saints Pierre et Paul, il leur donna la tunique et le scapulaire de laine blanche, signes caractéristiques de leur vocation comme Sœurs de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

A l'exemple de saint Dominique qui avait fait venir de Prouille à Rome des Sœurs qui fussent une tradition vivante et indiscutable de ce que le saint fondateur avait prescrit et recommandé, Jourdain voulut appeler à Sainte-Agnès des religieuses déjà formées.

Il les demanda au célèbre monastère de Saint-Sixte à Rome. Le pape Honorius III finit par lui accorder quatre d'entre celles qui avaient été reçues et dirigées par saint Dominique, les Sœurs Cécile, Aimée, Constance et Théodora.

Les Sœurs bolonaises acceptèrent de grand cœur les règles et le gouvernement des Sœurs romaines, et toutes rivalisèrent de ferveur jusqu'au jour béni où le bienheureux Jourdain les admit à la profession.

Mais il en était trois qui dépassaient de beaucoup les autres: sœur Aimée, dont la vocation devait être de vivre cachée, sans se distinguer autrement que par le bon exemple et la fidélité aux devoirs de tous les jours; sœur Cécile, âme ardente, pleine de ressources, directrice accomplie, et plus encore, sœur Diane, la fondatrice et l'âme de la maison, devenue petite novice, épuisée, il est vrai, avant l'âge par les souffrances, mais toujours surabondante de dévouement pour les Sœurs et d'aspirations vers la sainteté.

La fondation fut éprouvée dans ses débuts par les périls de la guerre. La ville de Bologne, à cause de sa sympathie pour la papauté, avait encouru la disgrâce de l'empereur Frédéric qui la punit en supprimant ses hautes écoles (1225). Et comme il se préparait à envahir l'Italie, il fallut pourvoir à la défense de la cité en creusant des fossés et en élevant les murs. Mais la maison de Sainte-Agnès était à peu de distance de l'enceinte; lors donc que les troupes impériales passaient en côtoyant la ville, les Sœurs avaient des journées entières d'épouvante. Car on sait combien la religieuse, qui, loin de fuir les cilices et les chaînes de fer, leur sourit comme à des parures, tremble au bruit des armes, à l'idée du sang versé. Et que dire des périls bien autrement graves que peut apporter la licence de la soldatesque?

D'autres épreuves, des deuils de famille, la mort de son père, des menaces d'abandon de son monastère par les Pères Dominicains vinrent tour à tour affliger la Bienheureuse.

Heureusement, sur ce dernier point, ses appréhensions furent bientôt dissipées.

En dépit de mesures générales qui avaient pour but de confier aux évêques le soin des Moniales et de laisser les Frères Prêcheurs tout entiers au ministère de la prédication, certains couvents furent exceptés, et ce fut le cas du monastère de Sainte-Agnès.

Sœur Diane, la vraie fondatrice, confondue parmi les religieuses, n'en est pas moins honorée et aimée de toutes comme une mère. C'est à elle que le bienheureux Jourdain s'adresse pour diriger les Sœurs dans les voies de la perfection. Cinquante lettres spirituelles du Bienheureux à Diane et à ses compagnes ont été conservées.

L'union de ces deux saintes âmes dura ici-bas autant que leur vie. Diane recourait sans cesse à son père spirituel pour en obtenir conseil et protection. Jourdain de son côté sollicitait de sa très chère fille des prières, l'intéressait à ses œuvres, à ses projets de voyage, à ses prédications, aux chapitres qu'il devait présider. Dieu les unit jusque dans la mort: tous deux passèrent vers le même temps de ce monde à la patrie céleste.

SAINTE VIE ET SAINTE MORT
LES BIENHEUREUSES CÉCILE ET AIMÉE

La bienheureuse Diane se montra jusqu'à la fin, et dans tous les détails, un parfait modèle des vertus religieuses: « Elle pratiquait et veillait à faire pratiquer avec un zèle souverain les plus petites choses, mais surtout celles qu'elle savait avoir été établies ou recommandées par saint Dominique. Son humilité était aussi très profonde. Elle s'estimait la dernière de toutes et ambitionnait de porter les habits les plus vils..... »

Au dedans, le Seigneur lui avait accordé une singulière componction, disposition qu'elle avait apprise de saint Dominique, son modèle. « Les oraisons de Diane et ses diverses méditations, dit sa chronique, étant assidues et ferventes, elle avait l'habitude d'y verser une grande abondance de larmes, de sorte que celles qui la voyaient étaient enflammées de piété et portées elles-mêmes à pleurer. » Il fallut que le bienheureux Jourdain l'engageât à modérer ses émotions, qui devenaient contagieuses pour les Sœurs.

La divine Providence appela Diane la première, pour lui épargner la peine qu'elle eût éprouvée à la mort de son guide et bienfaiteur. On aimerait à connaître les détails de sa dernière maladie. Malheureusement, la religieuse auteur de sa vie est, sur ce sujet, d'un laconisme qu'on lui pardonne difficilement, malgré ses excuses. Elle se contente de nous dire :

« Après avoir passé treize ans dans l'Ordre, la Sœur Diane, cette femme vénérable et digne de Dieu, émigra heureusement vers le Seigneur. A ses obsèques intervint tout le couvent des Frères Prêcheurs de Bologne avec le prieur. Son corps vénérable fut enseveli dans une caisse de bois, près de l'autel de Sainte-Agnès, avec les honneurs qui lui étaient dus. Quant à exprimer quel fut à sa mort le deuil des fidèles, quelle fut surtout la désolation des Sœurs et celle des Frères, nous ne pouvons le faire que par notre silence, pour n'être pas contrainte à trop prolonger notre récit. »

D'après de vieilles archives du monastère de Sainte-Agnès, « elle est allée au ciel la veille de la fête de saint Barnabé, l'an du Seigneur 1236 »; par conséquent, vers la trente-cinquième année de son âge.

Les Sœurs Cécile et Aimée, qui lui survécurent, devaient être associées à Diane dans la vénération publique et dans les honneurs ecclésiastiques.

Leur culte à toutes trois a été confirmé, une messe et un office concédés en leur honneur, par décret du 24 décembre 1891.

La bienheureuse Aimée est la moins connue. Il entrait dans sa vocation de vivre et de mourir cachée. Quant à Cécile, Dieu la conserva pleine de force et d'intelligence jusqu'à une vieillesse avancée pour qu'elle racontât plus longtemps les merveilles de la vie de saint Dominique.

C'est elle qui dicta à une de ses Sœurs ce que son œil observateur avait remarqué des vertus du patriarche des Prêcheurs, qu'elle avait connu à Rome, de ses qualités morales, et même de son extérieur. Par elle, nous savons que saint Dominique était « de stature médiocre, de taille maigre. Son visage était beau et un peu coloré par le sang, ses cheveux et sa barbe d'un blond assez vif, ses yeux beaux. Il lui sortait du front et d'entre les cils une certaine lumière radieuse qui attirait le respect et l'amour. Il était toujours joyeux et agréable, excepté quand il était mû à compassion par quelque affliction du prochain. Il avait les mains longues et belles, une grande voix noble et sonore. Il ne fut jamais chauve, et il avait sa couronne religieuse tout entière semée de rares cheveux blancs ».

Sœur Cécile mourut, chargée de mérites, à l'âge de quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-neuf ans.

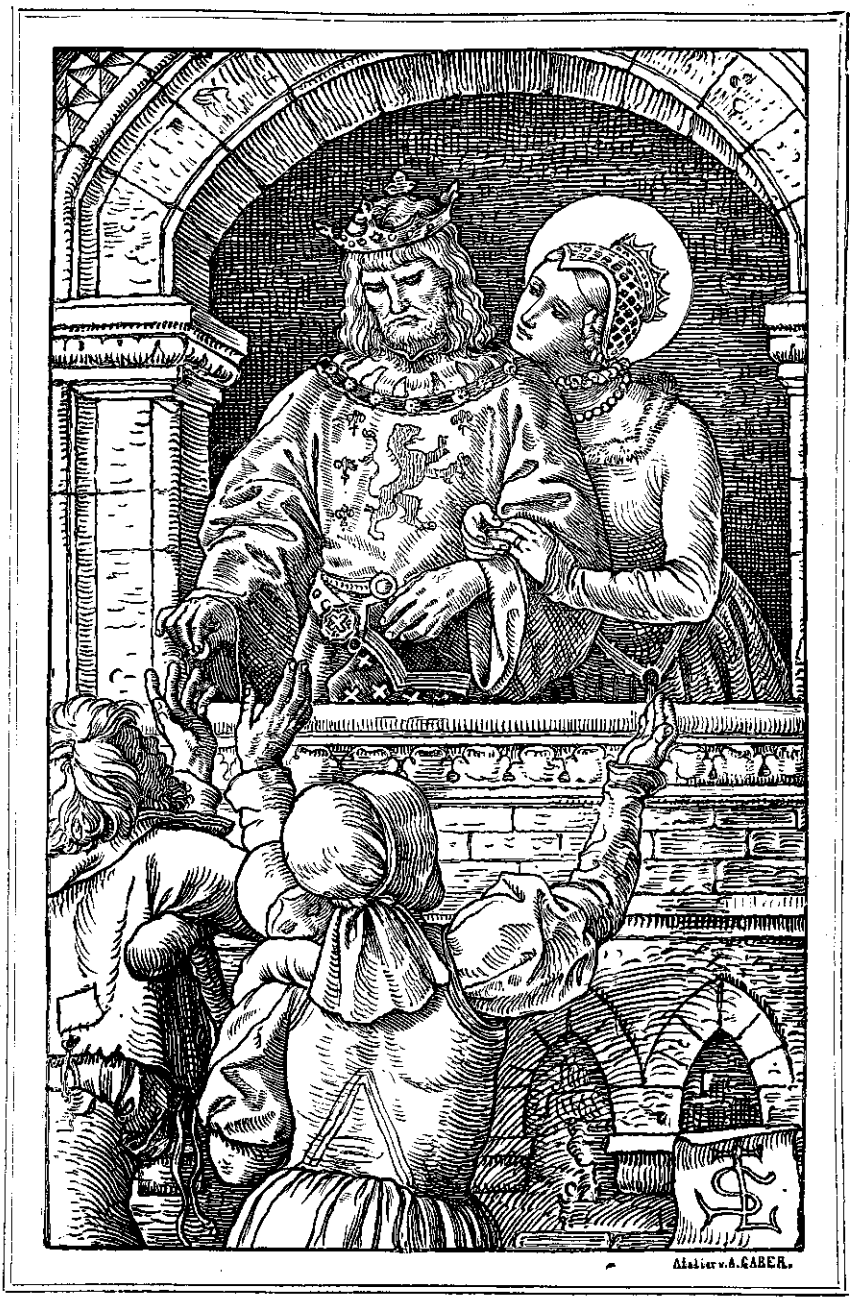
Diane avait eu avec Cécile et Aimée un même but, une même vie, un seul cœur. Une commune sépulture garda leurs restes jusqu'en 1590. Alors, à l'occasion d'une translation, le chef vénéré de la fondatrice fut placé dans une chapelle spéciale. Cette relique insigne est conservée avec honneur au couvent des Dominicains de Bologne. Les autres reliques des trois Bienheureuses se trouvent dans la chapelle de Ronzano, sauf les têtes des bienheureuses Cécile et Aimée, que le couvent de Saint-Sixte, à Rome, a le bonheur de posséder.

* * *

Extrait, avec la bienveillante autorisation de l'auteur, de la brochure : *La bienheureuse Diane d'Andalo et les bienheureuses Cécile et Aimée*, par le Rme P. HYACINTHE CORMIER, Supérieur général de l'Ordre Dominicain. Rome, imprimerie de la Propagande, 1892.

SAINTE MARGUERITE, REINE D'ÉCOSSE

Fête le 10 juin.



Sainte Marguerite, la trésorière des pauvres, et son époux le roi Malcolm III, roi d'Écosse, distribuant leurs aumônes.

ILLUSTRE NAISSANCE EN EXIL

Sainte Marguerite naquit en 1048, en Hongrie. Son père n'était autre que le prince Edouard, fils d'Edmond, roi d'Angleterre. Sa mère était la princesse Agathe, sœur de la reine de Hongrie.

Pour indiquer le motif de cette union d'un prince d'Angleterre avec une princesse de Hongrie,

il faut dire qu'à la mort d'Edmond II, surnommé *Côte de fer*, Canut, roi de Danemark, usurpa la couronne d'Angleterre et envoya au roi de Suède les deux fils d'Edmond II.

Dans les desseins de Canut, le roi de Suède devait faire périr les princes détrônés; mais celui-ci ne voulut pas tremper ses mains dans leur sang, et il les fit passer secrètement à la cour de Hongrie, où ils furent l'objet de l'accueil le plus bienveillant. Doit-on s'en étonner? C'était un saint qui régnait en ce pays : saint Etienne.

Après leur avoir témoigné toute son affection, le roi de Hongrie voulut encore donner la main de sa fille unique à l'aîné des deux frères, qui s'appelait Edmond; il obtint en même temps pour le plus jeune, Edouard, la main d'Agathe, sœur de la reine, son épouse. Dieu bénit particulièrement cette dernière union, car de ce mariage naquirent, pour l'honneur de la royauté et la gloire de l'Église, sainte Marguerite, future reine d'Ecosse; Christine, qui prit le voile des vierges, et le prince Edgard.

VRAIS TITRES DE NOBLESSE

Sainte Marguerite vint au monde avec de merveilleuses dispositions pour le bien. La divine Providence la destinait pour être le modèle des dames du monde, des épouses chrétiennes et des reines les plus sages; aussi le Seigneur la prévint-il, dès son berceau, de ses bénédictions et de ses grâces.

D'un cœur droit et généreux, d'un esprit vif et pénétrant, d'un naturel facile et enclin à la vertu, sainte Marguerite faisait présager, dès sa plus tendre enfance, son éminente sainteté.

Elle était plus belle qu'aucune des filles de son âge; mais ce qui donnait à sa beauté le plus magnifique relief, c'était sa modestie.

Elle avait appris à la cour de Hongrie, de la bouche même de saint Etienne, qu'il n'y a pas de vice plus nuisible que celui de l'oisiveté, aussi voyait-on la petite Marguerite toujours saintement occupée. Le travail et l'oraison, telles étaient les deux grandes préoccupations de cette âme innocente. Dans son cœur si divinement préparé, brûlait déjà le feu d'une ardente charité pour Jésus-Hostie, pour Jésus au tabernacle, et sa Mère Immaculée, la Vierge Marie.

Une dévotion si catholique ne pouvait qu'attirer sur Marguerite les regards du Dieu très bon, de qui découle tout don parfait.

A côté de cette dévotion, il faut signaler aussi son culte pour les pauvres, que nous verrons se développer et grandir avec la grâce et la sainteté dans son âme privilégiée. Elle méritera, en effet, d'être appelée *la mère des orphelins et la trésorière des pauvres de Jésus-Christ.*

LES DEGRÉS D'UN TRONE

Mais Dieu, qui se plaisait dans l'admiration de cette perle précieuse, voulut la faire passer par une épreuve qui épurât sa beauté et donnât un nouveau lustre à son éclat déjà si pur.

Jeune encore, Marguerite eut la douleur de voir son père ravi à son affection par une mort prématurée. Si elle eût écouté les désirs de son âme, elle se fût retirée aussitôt dans un couvent pour y pleurer à loisir cette perte, et consacrer à Dieu la fleur de sa jeunesse et de sa virginité; mais le Seigneur avait sur elle d'autres vues.

Canut, l'usurpateur de la couronne d'Angleterre, était mort, et Edouard III, qui méritera le surnom de Confesseur et l'auréole des saints, venait de monter sur le trône de ses pères. Son premier soin avait été de rappeler les nobles exilés, réfugiés à la cour du roi de Hongrie.

Leur retour fut célébré par des chants de fête et des réjouissances publiques, qui, hélas! devaient bientôt faire place à des chants funèbres et aux larmes.

Un nouveau deuil vint les frapper : ce fut la mort d'Edouard III.

Un second exil va succéder au premier.

Le prince Edgard, son neveu, aurait dû lui succéder sur le trône, si le droit d'hérédité eût alors suffi. Mais il était trop jeune, disait-on, pour porter le sceptre, et le C^te^ Harold se fit élire à sa place.

Son ambition ne lui servit guère, car il fut tué la même année à la bataille d'Hastings, qui donna l'Angleterre à Guillaume le Conquérant.

Le prince Edgard accepta tout d'abord la domination de ce nouveau chef, mais il ne tarda pas à s'enfuir secrètement avec sa sœur Marguerite.

Le vaisseau sur lequel ils s'embarquèrent fut assailli par une violente tempête qui le jeta sur les côtes d'Ecosse. Le malheur semblait les poursuivre sans merci; mais Dieu, qui sait toujours arriver à ses fins, quand il lui plaît, se servait de ces revers pour conduire jusqu'au trône la vertueuse princesse déshéritée.

A LA COUR DE MALCOLM III

Malcolm III était alors roi d'Ecosse; il fit aux nobles exilés l'accueil le plus favorable. Ce prince avait entre autres qualités la mémoire du cœur. Il se ressouvint qu'il devait sa couronne aux secours que la famille de sainte Marguerite lui avait autrefois donnés pour reconquérir son royaume usurpé par Macbeth. Aussi, il s'estima très heureux de pouvoir payer cette dette de reconnaissance. Il se déclara leur protecteur et leur père, et soutint même, en leur faveur, avec Guillaume le Conquérant, une guerre terrible, pour venger la cause de ses deux protégés.

Cependant Marguerite, que ses malheurs grandissaient de plus en plus, donnait à la cour l'exemple d'une rare vertu et d'une sainteté courageuse et forte dans l'épreuve.

Malcolm conçut pour elle la plus haute estime. Epris des charmes de sa beauté, il crut devoir lui proposer de la faire asseoir comme reine sur le trône d'Ecosse. La royale exilée, obéissant aux conseils de ses proches bien plus qu'aux désirs de son cœur, donna son consentement, dans le dessein de procurer plus aisément l'extension du règne de Jésus-Christ.

Malcolm fut au comble de la félicité. Il la fit couronner reine d'Ecosse en 1070. Marguerite avait alors vingt-quatre ans.

CADEAUX DE NOCES

Les noces furent célébrées à Dumferlin, près d'Edimbourg. La pieuse reine, pour en consacrer le souvenir et rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, fit bâtir en ce lieu une magnifique église qu'elle dédia à la Très Sainte Trinité. En même temps qu'elle se proposait d'honorer chacune des trois personnes divines, elle voulait, disait-elle, assurer le salut du roi, son époux, le sien propre et celui des enfants que Dieu pourrait lui donner. Elle fit don à cette église de riches ornements qu'elle broda elle-même, aidée de quelques vierges, de vases sacrés en or massif, et d'une croix toute reluisante d'or et de pierreries.

Elle dota pareillement quelques autres églises de présents dignes de sa munificence.

LES VERTUS D'UNE REINE

La pompe et le faste de la cour ne ternirent point la pureté de son cœur, et son âme ne se laissa pas éblouir par l'éclat de la couronne. « La lumière ne doit pas être mise sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison, » nous dit l'Evangile. Dieu, en élevant sainte Marguerite sur le trône d'Ecosse, voulait exalter sans doute l'humilité de sa servante, mais aussi illuminer bon nombre d'âmes, assises à l'ombre de la mort, et faire refleurir par elle la religion dans ce pays.

SON PREMIER APOSTOLAT

Le premier soin de Marguerite avait été d'étudier le caractère de Malcolm et de gagner son affection par une grande ouverture et une douceur parfaite. Elle ne tarda pas à prendre sur lui un merveilleux ascendant, dont elle sut tirer parti pour le bien de son peuple.

Dieu permit qu'elle rencontrât en Malcolm un époux dont les inclinations naturelles étaient fort semblables aux siennes. Il était, il est vrai, de mœurs un peu rudes; mais, par son affabilité et sa condescendance, Marguerite parvint à se rendre maîtresse de son esprit et de son cœur.

Malcolm écoutait avidement les conseils de la reine qui semblait lui ouvrir un nouvel horizon, et il les suivait en élève docile.

Convertir un roi, c'est convertir un royaume. Marguerite ne l'ignorait pas. Il n'est donc pas étonnant de voir l'Ecosse tout entière se ressentir de la transformation de son roi. Sous l'influence de la vertueuse reine, la religion et la justice refleurirent dans les Etats de Malcolm. Au reste, celui-ci n'avait pas seulement laissé à sa sainte épouse l'administration des affaires domestiques, il lui avait encore confié les rênes du gouvernement. L'expérience prouva une fois de plus que les saints ne font jamais de la mauvaise besogne, même dans les affaires politiques.

La sainte reine s'attira bientôt le respect et l'affection de ses sujets. Personne n'aurait osé prononcer en sa présence une parole honteuse ou même légère, et la vertu seule pouvait servir de recommandation pour avoir accès à la cour.

C'est ainsi que son palais devint une véritable école de sainteté, où se donnaient rendez-vous les gentilshommes les plus célèbres de l'Ecosse et les compagnons d'armes du roi Malcolm, pour se former à la pratique des vertus avant d'aller combattre sur les champs de bataille. La reine y réunissait aussi quelques jeunes filles des plus recommandables par leur virginité, et elle leur apprenait à broder des ornements d'églises pour doter les chapelles pauvres de son royaume.

L'ESPRIT DE FOI RANIMÉ EN ÉCOSSE

Mais son zèle ne s'arrêta pas à cette première conquête. Elle voulut dès lors réprimer les graves abus qui s'étaient introduits parmi les Ecossais dans la pratique de la religion.

En effet, contrairement à la coutume de l'Eglise catholique, ils n'observaient pas entièrement le jeûne du Carême. De plus, ils profanaient par des œuvres serviles le repos du dimanche et des fêtes. Quelques prêtres avaient aussi introduit dans la célébration des Saints Mystères des usages différents de ceux de l'Eglise catholique et romaine. Enfin, il y avait des chrétiens assez lâches pour ne pas remplir leurs devoirs religieux et ne pas s'approcher, même à Pâques, de la Table Sainte, alléguant comme excuse leur état habituel de péché.

Sainte Marguerite ne connut pas de repos sur le trône tant qu'elle ne sentit pas Jésus-Christ régner à sa place sur ses fidèles sujets. Elle appela donc de zélés prédicateurs et de doctes prélats pour rétablir dans son royaume la foi avec sa pureté primitive, déraciner le vice et faire aimer la vertu.

Le roi Malcolm la seconda dans cette œuvre, et l'on peut dire qu'en très peu de temps l'Ecosse tout entière changea de face. La simonie, l'usure, les mariages incestueux, la superstition et plusieurs autres scandales en étaient victorieusement bannis.

LA MÈRE CHRÉTIENNE

Tant de vertus et de si belles œuvres ne pouvaient qu'attirer les regards de Dieu sur la reine Marguerite et son fidèle époux. La première bénédiction que le Seigneur leur accorda fut certainement la fécondité de leur union. Comme une vigne abondante, sainte Marguerite s'entoura de huit magnifiques rejetons qui porteront à leur tour les plus heureux fruits.

Six princes et deux princesses, tous héritiers des vertus de la reine et de la valeur du roi, furent, dès cette terre, leur plus belle couronne.

Mais il faut dire, pour être dans la vérité, que sainte Marguerite ne ménagea pas ses efforts. Dès leur berceau, elle les exhortait à la pratique de la vertu, elle leur faisait sentir la vanité des biens de ce monde, et leur inspirait l'horreur du péché. En même temps, elle imprégnait leur cœur de cette charité divine qui animait le sien propre. Elle ne leur donnait pour maîtres que des hommes signalés par leur piété. Et enfin, quand ses leçons maternelles ne suffisaient pas, elle ne croyait pas manquer à sa dignité ni diminuer son amour pour les petits princes, en prenant en main la verge. *Qui parcet virgæ, odit filium,* disait-elle avec l'Esprit-Saint : *Celui qui épargne la verge hait son fils.* (PROV. 13, 24.)

LA TRÉSORIÈRE DES PAUVRES

Nous avons déjà dit comment, dès sa plus tendre enfance, Marguerite se distinguait par un amour immense envers les pauvres, qu'elle considérait déjà comme les membres souffrants de Jésus-Christ.

Cet amour grandit avec elle; aussi, parmi toutes les vertus qui ennoblissaient son âme, celle-ci était peut-être la plus agréable au Cœur du divin Maître.

Elle eût voulu être pauvre à la place des pauvres, et, pour les soulager, elle n'employait pas seulement ses richesses, mais elle se dépensait elle-même. « La main des pauvres, disait-elle, est la plus sûre garantie pour les trésors du roi. C'est un coffre-fort que les voleurs les plus habiles ne parviendront jamais à forcer. »

L'on devine la générosité d'une reine qu'animaient de pareils sentiments. Elle se fit plus pauvre que les pauvres eux-mêmes qui lui tendaient la main, car elle ne se privait pas seulement du superflu, mais du nécessaire pour leur éviter toute indigence, et, tandis que ceux-ci désiraient posséder ce qu'ils n'avaient pas, la sainte reine, au contraire, désirait donner tout ce qu'elle possédait, se rendant ainsi vraiment pauvre d'esprit, selon le conseil de l'Evangile.

Lorsqu'elle sortait de son palais, elle était toujours environnée de pauvres, de veuves, d'orphelins qui se pressaient sur ses pas et venaient lui témoigner leur reconnaissance ou recevoir ses largesses.

MALCOLM ET MARGUERITE AU SERVICE DES PAUVRES

Avant de se mettre à table, sainte Marguerite servait toujours de ses propres mains neuf petites orphelines et vingt-quatre vieillards. Souvent aussi, elle faisait entrer dans son palais jusqu'à trois cents pauvres. Malcolm alors se faisait une joie de s'associer à ses humbles services. Le roi et la reine leur distribuaient des viandes semblables à celles de leur table, et ils les servaient à genoux, par respect pour Notre-Seigneur qu'ils honoraient en eux.

Tous les jours, au sortir de son oratoire, la pieuse reine trouvait dans ses appartements six pauvres. Elle s'inclinait devant chacun d'eux et leur lavait les pieds, puis les congédiait avec une aumône. Elle visitait fréquemment les hôpitaux où elle s'estimait heureuse de remplir les plus humbles services de charité envers les malades. Mais son zèle ne se bornait pas à soulager les pauvres de son royaume, son cœur atteignait encore les malheureux des pays étrangers, les prisonniers de guerre, les captifs, et le nombre de ceux qui leur doivent leur délivrance est illimité.

HUMILITÉ DE LA SAINTE — SES DERNIERS JOURS

Mais, tandis que sa vertu la faisait admirer de tous ceux qui pouvaient l'approcher, seule elle semblait ignorer le bien qui était en son âme. Elle appelait fréquemment son confesseur et le pressait de l'avertir sans détour de tout ce qu'il y avait de répréhensible dans sa vie; et comme, à son avis, il la ménageait trop, elle lui appliquait ces paroles du Roi-Prophète : *Que le juste me reprenne et me corrige, et que l'huile du pécheur* (qu'elle disait être *l'adulation) ne vienne point oindre ma tête.* (Ps. 140.)

Cependant, les austérités et les pénitences dont nous avons parlé avaient considérablement affaibli les forces de sainte Marguerite. Déjà, depuis longtemps, elle en avait contracté une douleur d'estomac qui la faisait souffrir cruellement, sans que pour cela elle eût diminué en rien le nombre de ses exercices de piété.

Mais cette fois, elle se sentait vaincue par la douleur et elle dut se résigner à garder le lit. Dieu lui avait fait connaître, par une inspiration de sa grâce, que le moment de la mort approchait.

Sainte Marguerite se prépara avec un soin extrême à paraître devant le tribunal du Souverain Juge. Et pour ne pas être confondue à ce tribunal sans appel, elle manda son confesseur et fit devant lui une revue générale de sa vie. « Sa componction était si vive, écrit Thierry, qu'elle versait des torrents de larmes à chacune de ses accusations, et je ne pouvais m'empêcher de pleurer avec elle. »

Sainte Marguerite devait vivre encore six mois. Mais elle était tellement affaiblie qu'il lui fut à peu près impossible de se lever. La vertueuse princesse, au milieu même de ses souffrances, n'exhala jamais une plainte.

Comme l'artiste qui donne au marbre un dernier coup de ciseau pour parfaire son œuvre, le Seigneur voulut achever de purifier cette belle âme par une épreuve des plus sensibles.

Malcolm, son fidèle époux, qui s'était fait jusqu'à ce jour un devoir d'être docile à sa direction, ne put cette fois se défendre de se soustraire à la tendresse de la reine pour aller soutenir ses droits dans le Northumberland, que venait d'envahir Guillaume le Roux. « La présence du souverain, disait-il, anime et soutient le courage des soldats. » Il partit donc, sans écouter les conseils de sa sainte épouse; mais il s'en trouva mal, car il fut tué par trahison en assiégeant la forteresse que les Anglais lui avaient prise. Le prince Édouard, son fils, fut également tué dans un assaut qu'il livra à la place.

LA DÉLIVRANCE ET LE DEUIL

A l'heure où ils mouraient victimes du devoir, sainte Marguerite était tombée dans son état de faiblesse accoutumé. Elle dit à ceux qui l'entouraient : « Il est peut-être arrivé aujourd'hui à l'Ecosse un immense malheur. » Quatre jours après, ses douleurs étaient moins vives. Elle se fit conduire à son oratoire où elle entendit plusieurs messes et reçut le Corps sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais à peine est-elle de retour dans ses appartements qu'elle retombe dans une faiblesse plus grande qu'auparavant.

Elle demanda alors la relique de la vraie Croix qu'elle avait en grande vénération. Elle la couvrit de ses baisers et de ses larmes. Elle la pressait sur son cœur et s'en signait fréquemment.

Mais soudain, la porte de son appartement s'ouvre : c'est son fils Edgard qui revient de l'armée. « Comment vont votre père et votre frère? lui demande la reine. — Ils jouissent d'une excellente santé, » répond le jeune prince.

Sainte Marguerite pousse un profond soupir. « Je vous en prie, mon fils, ne me cachez pas la vérité : je sais ce qu'il en est! »

Contraint d'enfoncer plus avant le glaive de douleur dans l'âme de sa mère, Edgard avoua la vérité. Il raconta toutes les péripéties de la mêlée et comment son père et son frère avaient été victimes d'une honteuse trahison. Il y avait de cela quatre jours. On comprit alors les paroles de la glorieuse malade sur le malheur qui venait de frapper l'Ecosse. Comme la mort approchait de plus en plus, elle reprit : « Seigneur Jésus-Christ, qui, par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit, avez vivifié le monde en mourant pour lui, délivrez-moi. » Ce furent ses dernières paroles. Son âme, affranchie des entraves de la chair, prit un libre essor vers les cieux. C'était le 16 novembre de l'an 1093.

LA CANONISATION — UN MOT D'HISTOIRE

Sainte Marguerite fut de son vivant plus admirable par ses vertus que par ses miracles, mais de nombreux prodiges éclatèrent à son tombeau, et permirent à l'Eglise de lui décerner le titre de Sainte. Elle fut canonisée en 1251, par Innocent IV; mais ce n'est qu'en 1693 qu'Innocent XII fixa sa fête au 10 juin.

Lorsque l'Ecosse fut tombée dans l'hérésie, les catholiques enlevèrent secrètement ses reliques avec celles de son mari, qu'on vénérait aussi comme saint. Le roi d'Espagne, Philippe II, sollicita l'honneur de leur offrir un refuge dans son palais de l'Escurial et fit construire une magnifique chapelle pour les recevoir. On lisait sur la châsse qui les contenait : *Saint Malcolm, roi; sainte Marguerite, reine.*

Mais l'infortunée Marie Stuart avait obtenu le chef de la glorieuse reine. Un moine bénédictin le recouvra, et, pour le soustraire aux profanations des impies qui auraient pu s'en emparer, il le porta à Anvers en 1597. Le 5 juillet de l'an 1623, l'évêque d'Arras fit rendre dans sa cathédrale des honneurs publics à cette insigne relique.

Naguère encore on le vénérait dans l'église du collège que dirigeaient à Douai, pour les Ecossais, les Pères de la Compagnie de Jésus.

LE BIENHEUREUX JEAN-DOMINIQUE DE FLORENCE

DOMINICAIN, CARDINAL ARCHEVÊQUE DE RAGUSE

Fête le 10 juin.

Le Bienheureux Jean-Dominique, *d'après une fresque de Fra Angelico de Fresole.*

ENFANCE PRIVILÉGIÉE — PRÉDICTION

Le bienheureux Jean-Dominique ou Dominici, appelé par le ciel à prendre une part active à la cessation du grand schisme d'Occident, naquit à Florence vers l'année 1360. Ses parents, distingués par la plus haute noblesse, celle de la vertu, étaient si pauvres des biens de la terre qu'ils ne purent lui procurer aucune instruction; mais ils jetèrent dans son âme d'enfant des semences de sainteté qui devaient produire les fruits les plus remarquables.

Jean-Dominique partagea sa jeunesse entre les travaux manuels et les exercices de la piété chrétienne. Doué d'une candeur exceptionnelle, il fuyait la compagnie des enfants de son âge à cause des mauvais exemples qu'il craignait de rencontrer parmi eux; le jeu même le laissait indifférent et son plus grand bonheur étai d'entendre la parole divine.

Dieu combla ses vœux en l'appelant à la vie religieuse. L'enfant aimait à fréquenter l'église des Dominicains du couvent de Santa-Maria Novella : un attrait mystérieux le poussait vers cet Ordre fondé, plus d'un siècle auparavant, par saint Dominique. A l'âge de dix-huit ans, ne doutant plus de sa vocation, il supplia les religieux de l'admettre à partager leur vie. Deux obstacles s'opposaient à son admission : le manque total d'instruction et un défaut d'organe qui l'empêchait de parler distinctement. Aussi sa demande fut-elle d'abord rejetée.

Ce refus ne découragea pas le jeune homme. Il revint plusieurs fois à la charge; et les religieux, déjà ébranlés dans leur résolution par cette courageuse persévérance, n'hésitèrent plus

à l'admettre quand ils entendirent un de leurs frères, homme sage et âgé, prophétiser le brillant avenir réservé au jeune postulant : « Recevez-le, leur dit-il, car il sera un jour une grande lumière dans l'Eglise. »

Le nouveau novice se montra bientôt d'une régularité et d'une ferveur qui excitèrent l'admiration et l'estime de tous ses frères : on le considérait déjà comme un modèle parfait de vie religieuse.

Son année de probation terminée, Jean-Dominique fut appliqué à l'étude des sciences, étude commencée bien tard, il est vrai, mais dans laquelle il fit de rapides progrès. L'étudiant ne négligea aucune des branches de l'enseignement. Ses livres préférés étaient les Saintes Ecritures et les ouvrages des Pères, qu'il méditait avec ardeur. En peu de temps, dit son biographe, il était devenu habile philosophe et profond théologien, n'ignorant ni les mathématiques ni le droit canon.

Comme un autre saint Augustin, aidé merveilleusement de la grâce divine, il apprenait par lui-même et sans le secours d'aucun maître tout ce qu'il lisait. Nous en avons le témoignage de saint Antonin.

Jean-Dominique avait choisi, il faut le dire, le vrai moyen de se rapprocher de Dieu qui possède la plénitude de toute sagesse : traitant son corps avec rigueur, ne prenant de nourriture et de sommeil que le strict nécessaire, il donnait au travail tous les instants qu'il n'employait pas à ses exercices de piété.

Plus remarquable encore par son humilité que par sa science, le jeune Dominicain refusa le titre de docteur que lui offraient ses supérieurs et qu'ils auraient pu lui décerner. Il n'avait qu'un but, celui de parvenir à la perfection religieuse et bientôt il fut jugé digne de travailler à la sanctification des autres, alors qu'il ne pensait encore qu'à la sienne propre.

ARDEUR DE SON ZÈLE
UNE PERSÉCUTION QUI N'EST PAS RARE

Sainte Catherine de Sienne, avec laquelle Jean-Dominique se trouva en relations à cette époque, lui délia miraculeusement la langue, et fit disparaître ainsi le défaut qui rendait sa diction désagréable. L'apôtre put donc distribuer sans entraves les trésors de son génie et de son amour de Dieu.

La Toscane et surtout Florence eurent les prémices de son zèle. Il prêchait jusqu'à quatre et cinq fois dans la même journée, et ses sermons, aussi solides que touchants, impressionnaient ses auditeurs au point que les pécheurs même les plus obstinés se convertissaient en foule à sa voix. Où prenait-il le secret de toucher les cœurs ? Digne ministre de l'Evangile et sans autre but que la gloire de Dieu, il ne puisait ses maximes que dans les divines Ecritures et dans les Pères de l'Eglise qu'il avait toujours considérés comme la vraie source d'une saine doctrine et d'une solide piété.

Sa réputation s'étendait si loin que saint Vincent Ferrier refusa d'aller prêcher en Ligurie et en Lombardie, croyant son action inutile devant l'éloquente parole de Jean-Dominique. Celui-ci fut successivement appelé à prêcher à Lucques, à Pise, à Venise, puis à Rome. Partout on accourait, avide de l'entendre, et au pied de sa chaire venaient se confondre toutes les classes de la société. Il est en effet digne de remarque qu'il fit un bien immense parmi les débauchés, les personnes d'une vie scandaleuse, les usuriers et ceux dont la haine invétérée troublait la paix des familles.

Et que de personnes gagnées par ses pieuses exhortations, dirigées par ses sages avis, qui renoncèrent au monde afin de mener une vie plus parfaite! De ce nombre fut l'illustre saint Antonin, qui reçut l'habit religieux des mains de notre Bienheureux dans le monastère de Fiesoles et qui devint plus tard archevêque de Florence.

Quand on n'a que Dieu en vue, il facilite lui-même les travaux entrepris pour l'avènement de son règne. Jean-Dominique était infatigable. Ses prédications et ses confessions auraient suffi à occuper sa vie entière, et cependant il trouvait encore le temps de composer et de publier des ouvrages sur la Sainte Ecriture.

Bien plus, digne fils de saint Dominique, il s'occupa de la réforme des monastères qui, à cette époque troublée par le grand schisme d'Occident, avaient perdu quelque chose de leur ancienne ferveur. Le zélé missionnaire ne s'en tint pas là : il fonda lui-même de nouveaux centres de vie religieuse.

Nous avons nommé plus haut le monastère de Fiesoles où vivait le pieux Antonin. Cet illustre sanctuaire où se sont formés des apôtres qui rétablirent l'esprit de régularité et de ferveur dans des provinces entières, avait été fondé par notre Bienheureux. Deux maisons de Sœurs Dominicaines, celle de Venise et celle de Florence, ont aussi toujours reconnu le saint religieux pour leur fondateur, et la ferveur de ces nouvelles communautés devint comme un parfum précieux qui se répandit bientôt dans toute la république de Florence et dans les Etats de Venise.

Le mérite du P. Jean-Dominique était trop visible pour ne pas lui attirer les honneurs. Le bienheureux Raymond de Capoue, Général des Frères Prêcheurs, l'établit vicaire général de la province romaine de l'Ordre. C'était lui permettre de travailler plus efficacement que jamais à l'œuvre que le ciel lui avait confiée. Aussi, saint Antonin, qui écrivit plus tard un magnifique éloge de celui à qui il devait son admission dans l'Ordre, ne craint-il pas de l'appeler le premier restaurateur de la discipline régulière en Italie.

Mais on ne peut servir Dieu sans s'attirer la haine du monde. La conversion et la retraite de quelques-uns sur lesquels leur famille fondait de grandes espérances mondaines, ou qui tenaient déjà un rang distingué dans la république, excitèrent contre l'apôtre une sorte de persécution dans plusieurs villes de Toscane. Il fut même plusieurs fois menacé de proscription et d'exil par les magistrats. Jean-Dominique, dont l'unique souci était de plaire à Dieu, continua son œuvre; ne cherchant pas les louanges des hommes, il ne pouvait craindre leur censure et leur blâme. Aussi, ne répondait-il aux médisants que par sa patience, sa douceur et son ardente charité.

Un ancien auteur fait remarquer que les personnes mêmes qui s'acharnaient contre lui étaient les plus empressées à écouter et à applaudir ses prédications. C'est bien là l'esprit des mondains, si peu d'accord avec eux-mêmes, parce que les maximes du siècle auxquelles ils sont comme assujettis ne peuvent s'accorder avec celles de la religion qu'ils n'ont pas oubliées tout à fait.

CONTRE LES TURCS — LE CARDINALAT — NOUVEAUX ENNEMIS

Depuis trois ans, le célèbre Bajazet, empereur des Turcs, surnommé « la Foudre » à cause de la rapidité de ses conquêtes, menaçait la chrétienté comme autrefois Attila.

Déjà les Grecs avaient imploré le secours du pape Boniface IX. Ce Souverain Pontife crut devoir faire prêcher une croisade contre le terrible ennemi du nom chrétien. Par des lettres apostoliques, datées du 30 octobre 1394, il confia cette importante mission au P. Jean-Dominique, lui donnant pour théâtre de son zèle plusieurs provinces de l'Italie. Mais les princes italiens demeurèrent sourds à la voix du Pontife : la division régnait parmi eux, et plusieurs soutenaient l'antipape Pierre de Lune; comment auraient-ils pu combattre le mal, eux qui n'étaient pas unis pour le bien?

Le bienheureux Jean-Dominique reprit le cours de ses travaux apostoliques. Quelque temps après, Grégoire XII, qui appréciait son mérite à sa juste valeur, le choisit comme son conseiller, et l'appela auprès de sa personne pour travailler à la pacification de l'Eglise désolée depuis trop longtemps déjà par le grand schisme d'Occident. Le Pontife nomma bientôt le P. Jean-Dominique à l'archevêché de Raguse; mais l'humble religieux refusa d'abord cette dignité; il ne voulut l'accepter que par soumission à la volonté du Saint-Père. Toutefois, le nouvel archevêque retarda la cérémonie de son sacre, car il espérait pouvoir se défaire de son siège et, d'un autre côté, se trouvant retenu à Rome, il ne pouvait résider dans sa ville épiscopale.

Grégoire XII, de plus en plus satisfait de son conseiller, le créa, le 9 mai 1408, cardinal du titre de Saint-Sixte. Jean-Dominique accepta cette marque de distinction, d'après ce qu'il écrivit lui-même à sa sœur « *comme le Christ, sa couronne d'épines.* »

Cette dignité, bien qu'il ne l'eût pas recherchée, lui créa de nouveaux ennemis. Les adversaires du Pape l'accusèrent de s'être emparé de l'esprit du Pontife; ils le croyaient avide d'honneurs et le prenaient pour un vulgaire ambitieux; les amis du Pape, les anciens cardinaux eux-mêmes, mécontents de sa promotion, refusèrent de reconnaître en lui la dignité dont il venait d'être revêtu. Mais ces tracasseries et cette persécution injuste n'altérèrent pas la sérénité et la patience du Bienheureux, et sa douceur, jointe à son humilité, ne tardèrent pas à faire disparaître cet orage soulevé contre lui.

UN MOT DU SCHISME
LE GRAND ROLE DE JEAN-DOMINIQUE

En 1378, par suite d'une double élection faite pour donner un successeur au pape Grégoire XI, la chrétienté fut divisée en deux camps hostiles. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et les royaumes du Nord se guidaient sur les enseignements d'Urbain VI, qui résidait à Rome; tandis que la France, la Castille, l'Ecosse et Naples reconnaissaient l'autorité de Clément VII, qui s'était établi à Avignon.

Quel était le seul Pape véritable? « Maintenant que les obscurités des temps se sont dissipées, il demeure clairement établi que le droit du souverain pontificat appartenait légitimement à Urbain VI et à ses successeurs : Boniface IX, Innocent VII, Grégoire XII, etc. (1) » Mais il n'était pas alors possible ni nécessaire de croire que le véritable Pape fût plutôt l'un que l'autre. Les fidèles de chaque camp étaient dans une bonne foi dont on ne peut douter. Il y eut des saints dans les deux obédiences : sainte Catherine de Sienne et le bienheureux Pierre d'Aragon vivaient dans les pays soumis à Urbain VI, tandis que saint Vincent Ferrier et le bienheureux Pierre de Luxembourg habitaient des contrées qui reconnaissaient l'autorité de Clément VII.

Quelques cardinaux, réunis à Pise en 1409, espérèrent terminer le différend par une nouvelle élection : leur choix tomba sur le cardinal de Milan; mais la confusion n'en devint que plus grande, car les deux autres pontifes ne crurent pas devoir se démettre de leurs sièges.

Ce schisme devait durer quarante et un ans.

Le bienheureux Jean-Dominique n'avait jamais cessé de travailler par ses prières et ses efforts à l'extinction de ce schisme douloureux. Devenu conseiller de Grégoire XII, il était plus à même que jamais d'y coopérer efficacement; mais la tâche était difficile. En 1414, trois pontifes régnaient : Grégoire XII, troisième successeur d'Urbain VI, à Rome; Benoît XIII, à Avignon, et Jean XXIII.

Lorsque le P. Jean-Dominique vit, après le Concile de Pise, que le bien de l'Eglise réclamait l'abdication de Grégoire XII, loin de garder rancune aux cardinaux qui l'avaient auparavant persécuté, il entra dans leurs vues et pressa vivement le Pontife de renoncer à la tiare : « Suivez, lui dit-il, le conseil que je prends la liberté de vous donner. Puisque vous êtes le vicaire de Jésus-Christ, vous avez dû retenir, autant de de temps qu'il l'a voulu, la suprême dignité où il vous avait lui-même élevé et vous devez aussi la quitter selon son bon plaisir, lorsqu'il veut que vous en descendiez. Ne craignez point de remettre vos intérêts et de vous remettre vous-même entre ses mains. Arbitre souverain de tous les événements et de toutes les choses humaines, il disposera de tout selon sa justice ou sa miséricorde. Si vous vous dépouillez pour son amour d'une gloire qui passe avec la figure de ce monde, il couronnera votre humilité et vous élèvera à une gloire plus solide qui ne finira point. »

Seul, un Concile général pouvait remédier aux maux de l'Eglise. Sigismond, empereur d'Allemagne, s'entendit avec le roi de France, Charles VI, pour en provoquer la réunion. A cette nouvelle, le cardinal de Raguse persuada à Grégoire XII de se prêter de bonne grâce aux pieux désirs des souverains et de contribuer à la conclusion de cette grande affaire.

Les raisons du cardinal et ses vives instances décidèrent le Pape qui, ne connaissant personne plus capable que son conseiller de ménager ses intérêts en travaillant à ceux de l'Eglise, le nomma son légat auprès de l'empereur Sigismond.

Ce prince reçut le Bienheureux avec toute la distinction due à sa dignité et à son mérite personnel.

Ils eurent plusieurs conférences secrètes dont le résultat fut le Concile général de Constance.

---

(1) Benoît XIV, Bulle de canonisation de sainte Brigitte.

JEAN-DOMINIQUE A CONSTANCE — FIN DU SCHISME D'OCCIDENT

Le Concile se réunit à Constance en 1414. Jean-Dominique représenta Grégoire XII. Trois ans plus tard, le schisme était terminé par l'élection du pape Martin V, qui demeura le seul Pape à qui toute la chrétienté se soumit.

Jean-Dominique, aussitôt l'élection prononcée, donna une grande preuve de son humilité en quittant, devant l'assemblée, les insignes du cardinalat qu'il ne se croyait plus en droit de porter, parce que Grégoire XII, qui lui avait donné le titre de cardinal, descendait du trône pontifical, et en allant se placer au rang des simples évêques. Le Concile, touché de cette noble conduite, l'engagea à reprendre son rang et le confirma dans ses dignités.

Tandis que Jean-Dominique représentait Grégoire XII, saint Vincent Ferrier couvrait de sa grande ombre l'antipape Benoît XIII. Il est intéressant à ce sujet de lire l'appréciation d'un historien de saint Vincent Ferrier sur notre Bienheureux :

« Jean-Dominique fit en Toscane ce que Vincent Ferrier faisait ailleurs. Celui-ci n'avait pas trop présumé des vertus ni des talents de son émule.

» A Constance, il remplit sa mission avec une grande noblesse; jusqu'à ce que la renonciation de son maître fût publiée, il voulut qu'on le traitât en Pape, il fit mettre les armes pontificales sur le couvent des Augustins qu'on lui avait assigné; et comme on les arracha, il protesta publiquement (1). »

Le mérite du Bienheureux était si éminent et si universellement reconnu par ses contemporains, qu'il eut, au Concile, plusieurs voix pour la papauté.

DIVERS ÉCRITS DU BIENHEUREUX — SES DERNIÈRES ANNÉES — SA MORT

Nous avons parlé des commentaires du bienheureux Jean-Dominique sur quelques livres de la Sainte Ecriture. Saint Antonin en fait de grands éloges. D'autres ouvrages, dont quelques-uns furent publiés et les autres conservés en manuscrits dans des bibliothèques d'Italie, prouvent combien le bienheureux Jean-Dominique s'intéressait à tout ce qui pouvait augmenter la gloire du Christ et de l'Eglise, sa sainte épouse. Son livre : *Lucula noctis*, fut estimé et applaudi des savants. Son *Traité de la Charité*, imprimé à Venise en 1555, est rempli de doctrine et d'onction. Il publia un *Traité contre le destin* dans lequel il attaque les erreurs d'un poète de son temps. On a aussi de lui des discours et des sermons très estimés.

(1) *Histoire de saint Vincent Ferrier*, par le P. Fages, t. II, p. 134, en note, 8, rue François Ier.

Mais « s'il est une chose admirable dans sa vie, c'est de le voir descendre du second degré de la chaire de saint Pierre pour venir se jouer près d'un berceau, et donner à une mère tout un système d'éducation (1). » La lecture de cet ouvrage, intitulé le *Gouvernement de la famille*, qu'il donna à cette mère chrétienne, noble dame de Florence, serait aussi profitable aujourd'hui qu'au XVe siècle. Le mérite littéraire de ce traité l'a fait regarder en Italie comme un chef-d'œuvre.

L'empereur Sigismond, qui avait apprécié la grande capacité et les vertus du cardinal de Raguse, désira qu'il fût chargé de faire recevoir en Bohême les décrets du concile de Constance. Le pape Martin V approuva ce désir de l'empereur et adressa, le 10 juillet 1418, à notre Bienheureux une bulle qui le chargeait de cette mission contre les hussites audacieux de Bohême. Jean-Dominique partit aussitôt, mais ce pays, désolé par la guerre et la cruauté des hérétiques habitués au mépris de toute autorité, resta sourd à la voix du serviteur de Dieu. Le zélé missionnaire se rendit alors en Hongrie où le mal causé par l'hérésie était considérable; il y opéra un grand bien; car là comme ailleurs, sa réputation de science et de sainteté l'avait précédé, on admirait en lui les plus heureux talents naturels joints à toutes les vertus qui font le saint. On aimait à se redire son détachement des choses de la terre au milieu des richesses et des honneurs, sa générosité envers les pauvres, la préférence qu'il donna toujours aux humbles sur ses parents qu'il ne songeait point à enrichir, et par-dessus tout sa modestie et sa douceur.

Le jour approchait où le Seigneur, satisfait de son serviteur, allait l'appeler pour lui accorder la récompense et les joies du ciel. Le saint cardinal était à Bude depuis peu de temps lorsqu'une révélation lui apprit sa fin prochaine. Il manifesta dès lors sa joie et son désir d'être bientôt réuni à Dieu et se prépara à la mort par un redoublement de ferveur.

Une fièvre ardente le saisit bientôt: il reçut les derniers sacrements de l'Eglise, demanda que son corps fût enterré chez les Frères de Saint-Paul ermite, sans plus de pompe que pour un simple religieux et rendit son âme à Dieu le 10 juin 1419, à l'âge d'environ soixante ans.

Les funérailles de Jean-Dominique se firent avec un concours extraordinaire du peuple qui pleurait sa mort. On lui rendit les honneurs et la vénération qu'on témoigne aux grands serviteurs de Dieu. Bientôt après on venait de toutes parts visiter par dévotion son tombeau.

Le pape Grégoire XVI a approuvé, le 7 avril 1832, le culte immémorial rendu à ce bon et fidèle serviteur du divin Maître, à ce zélé défenseur de l'unité de l'Eglise et de l'autorité du Souverain Pontife.

(1) *L'année dominicaine*, t. II, p. 352.

SAINTE OLIVE, VIERGE ET MARTYRE
(442-463)

Fête le 10 juin.

Sainte Olive est décapitée sur la place principale de Tunis.

LES VANDALES EN AFRIQUE

Au début du ve siècle, la trahison du comte Boniface livra aux Vandales le plus beau joyau de l'empire romain : la province d'Afrique. Le comte rebelle offrait à Genséric la possession de la Mauritanie (Maroc) s'il l'aidait à se rendre indépendant. Le roi barbare accueillit avidement ces propositions; un traité en règle fut conclu, et, dès les premiers jours de mai 428, une flotte romaine, envoyée par Boniface au détroit de Gibraltar, versait sur les côtes du Maroc 80 000 Vandales. C'était toute la nation : hommes, femmes et enfants, qui émigrait en masse, abandonnant sans regret aux Visigoths, aux Suèves, etc., les champs de la Bétique, dans l'espoir de trouver un ample dédommagement au sein des provinces africaines, les plus opulentes et les plus fertiles de l'empire.

Il promena le pillage, l'incendie et le meurtre à travers les cités et les campagnes du Maroc. La cruauté des Vandales, qui étaient ariens, s'exerçait plus particulièrement sur les églises, les monastères et les cimetières catholiques. Les évêques, les prêtres, les religieux étaient brûlés vifs; tous les vases sacrés étaient partagés, comme un vil butin, par la soldatesque. Quand il ne restait plus rien à piller, on incendiait les édifices et

l'on avançait un peu plus loin pour recommencer les mêmes scènes de carnage et d'horreur.

D'Afrique, les Vandales firent de fréquentes descentes en Sicile, l'île la plus rapprochée des côtes africaines. Après la chute de Carthage en novembre 439, Genséric organisa un Corps de troupe qui débarqua à Panorma (Palerme). Cette capitale était défendue par le brave Cassiodore, et, malgré plusieurs assauts et la concentration autour de la place de toutes les troupes dont il pouvait disposer, le roi barbare ne put s'en rendre maître, et fut obligé de regagner l'Afrique.

NAISSANCE D'OLIVE — LES VANDALES EN ITALIE

C'est durant cette période de trouble, un peu après cette expédition des barbares, en 442, selon les auteurs les plus autorisés, que naquit à Palerme sainte Olive. Sa famille appartenait à la meilleure noblesse sicilienne, mais surtout elle était profondément attachée à la religion de Jésus-Christ. Aussi la jeune fille reçut-elle une éducation très soignée et tout à fait conforme aux principes chrétiens. Du reste, nous disent ses biographes, elle correspondit de bonne heure aux enseignements de vertu qu'elle reçut de ses parents. Tout enfant, elle avait pour les pauvres un amour de prédilection et leur distribuait fréquemment de la nourriture et des vêtements.

Cette vie douce et tranquille au milieu des joies de la famille ne devait pas durer longtemps. Le malheur allait bientôt s'abattre sur Olive, et la Providence, dont les desseins sont impénétrables, devait, après l'avoir séparée de tout ce qui lui était cher, la faire passer par de cruelles épreuves.

Rome était alors gouvernée par un empereur faible, Valentinien III, livré aux plaisirs. Ce prince allait se défaire par jalousie du meilleur soutien de son trône : le patricien Aétius, qui s'était illustré en luttant contre Attila dans les plaines de Châlons.

Un jour, Valentinien le manda au palais, et, dans la chaleur de la discussion, lui enfonça son épée à travers le corps. Il se trouva parmi les courtisans un Romain qui dit au prince : « Vous venez de vous couper la main droite avec la main gauche. » Peu de jours après, Valentinien III tombait lui-même sous le poignard d'assassins vulgaires, payés par le sénateur Maxime, qui voulait monter sur le trône (455).

Le meurtrier revêtit aussitôt la pourpre qu'il venait d'acheter par un crime et contraignit l'impératrice Eudoxia, veuve de sa victime, à recevoir sa main sanglante. Eudoxia crut venger son honneur et la mort de son mari en sacrifiant à son ressentiment l'intérêt sacré de la patrie. Elle fit appel à Genséric, roi des Vandales, et lui promit de l'aider à s'emparer de Rome. Le barbare sortit du port de Carthage avec une flotte formidable.

La nouvelle de son arrivée le précéda en Italie et y répandit la terreur. Maxime, assassin couronné, se préparait à fuir. Sa lâcheté révolta ses partisans eux-mêmes; ils le mirent à mort.

Il n'y avait alors qu'un seul homme capable d'affronter le roi barbare. C'était le pape saint Léon le Grand qui, après avoir délivré Rome de l'invasion d'Attila, la préserva encore de la férocité de Genséric (455).

OLIVE EMMENÉE CAPTIVE

C'est à cette époque, peut-être au retour d'Italie, mais plus probablement avant le pillage de Rome, c'est-à-dire durant l'année 454, que Genséric et ses Vandales s'abattirent de nouveau sur la Sicile. Cette fois, elle ne put repousser les envahisseurs, et cette île si prospère et si riche ne fut bientôt plus qu'un désert. Olive avait alors douze ans. C'était une belle et gracieuse jeune fille dont l'air noble et la distinction des manières étaient encore rehaussés par une modestie exemplaire : mais elle ne paraissait pas s'apercevoir des dons précieux dont l'avait ornée la Providence.

C'est en spectatrice impuissante qu'elle assista à la prise de Palerme par les Vandales. Cette cité, comme toutes les villes où passaient ces barbares, eut alors ses martyrs, et dans l'amphithéâtre, qui subsista jusqu'en 1549, un grand nombre de prêtres et de fidèles confessèrent glorieusement la foi au milieu des supplices les plus raffinés.

Olive, qui sortait à peine de l'enfance, montra en ces conjonctures difficiles une vertu et une force d'âme bien au-dessus de son âge. Elle s'employait auprès des confesseurs afin de leur porter secours. Aux uns, elle distribuait les vêtements et les vivres dont ils avaient besoin; aux autres, elle prodiguait ses encouragements. Rencontrait-elle un pauvre chrétien terrifié par la peur et sur le point d'apostasier, elle le soutenait et le remettait dans la bonne voie.

Les Vandales eurent bien vite remarqué l'apostolat qu'elle exerçait auprès de ses frères. Ils la firent donc prisonnière, essayant par leurs menaces de l'intimider et de l'amener à leurs erreurs.

Nous avons dit déjà que les Vandales professaient l'arianisme, erreur monstrueuse qui niait la divinité de Jésus-Christ. Genséric, dit-on, avait été élevé par l'esclave qui fut sa mère dans la foi catholique. Mais il se fit arien par ambition, afin de se rendre populaire parmi ses sujets qui avaient presque tous embrassé cette secte.

Olive ne se laissa émouvoir ni par les promesses de richesses et de bonheur ni par les menaces les plus terribles. Les Vandales se demandèrent alors s'ils ne l'enverraient pas à l'amphithéâtre avec les autres chrétiens. Ils eurent néanmoins égard à sa jeunesse, à sa beauté éclatante et à la noblesse de sa famille; ils résolurent donc de l'envoyer en exil à Tunis avec un grand nombre de nobles Siciliens. En même temps, on recommandait au préfet de cette ville de mettre en œuvre tous les moyens possibles, même les tortures, afin de triompher de sa constance.

Nous ne savons ce qu'étaient devenus ses parents, s'ils furent épargnés ou mis à mort, mais on soupçonne quelle peine ce fut pour cette jeune vierge de quitter sa patrie bien-aimée, tout ce qui lui était cher sur la terre, pour aller dans l'inconnu d'un pays barbare. Une seule pensée la réconfortait, c'était de savoir qu'elle souffrait tout cela pour le Christ.

DEVANT LE PRÉFET — DON DES MIRACLES

Le voyage n'est pas long qui conduit de la côte sicilienne aux rivages d'Afrique. On entassait les exilés sur de méchantes barques et on les déportait en masse dans cette contrée, sans ressources, sans aucun secours : c'était le moyen qu'avaient choisi les Vandales de soumettre ces malheureuses provinces; ils faisaient le désert derrière eux.

A Tunis, le préfet, un certain Amira, essaya par tous les moyens de contraindre Olive à renoncer à la foi catholique, mais sans aucun

résultat. Alors il entra dans une colère terrible, lui enleva le peu d'argent et les objets indispensables qu'elle avait pu emporter pour son usage et pour le soulagement de ses compatrioles plus pauvres, puis il la chassa de sa présence, l'obligeant à aller mendier pour ne pas mourir de faim.

Olive ne se laissa pas abattre dans l'infortune, mais confiante dans la Providence qui ne l'avait pas abandonnée jusqu'à ce jour, elle accepta sans se plaindre cette nouvelle humiliation.

C'était un spectacle vraiment touchant que celui de cette jeune fille, élevée dans toutes les délicatesses d'une grande fortune, obligée maintenant d'aller de porte en porte pour mendier un peu de pain.

La bienheureuse Olive se réjouissait de ressembler à son divin Maître qui, durant sa vie mortelle, n'avait pas une pierre où reposer sa tête. Du reste, Dieu ne l'abandonnait pas dans sa détresse; plus elle était privée des biens de ce monde, plus aussi les faveurs célestes se multipliaient à son endroit.

Elle reçut en effet le don des langues, en sorte qu'elle s'exprimait dans l'idiome de ces barbares aussi aisément que si elle l'eût appris dès son enfance. Elle en profitait pour enseigner les vérités religieuses aux pauvres avec qui elle vivait. Non contente de prêcher, elle remplissait encore auprès d'eux les travaux les plus humbles : elle les servait et leur distribuait les provisions qu'elle avait obtenues de la charité publique.

Grâce à ces pieuses industries, à sa douceur angélique et à sa charité, Olive en vint à faire aimer la religion catholique auprès de ces barbares et à en convertir un certain nombre.

Dieu n'avait pas seulement communiqué à sa servante le don des langues, mais encore celui des miracles. Rencontrant un jour un boiteux, elle en eut pitié, s'approcha de lui et lui dit : « Si tu consentais à croire en Jésus-Christ et à pratiquer sa doctrine, il n'est pas douteux que tu recouvrerais la santé de l'âme et celle du corps. L'estropié répondit : « Je croirais volontiers si ce Christ me rendait la santé. » Alors Olive lui mit la main sur la tête et il recouvra aussitôt le libre usage de ses membres.

Le pauvre, au comble du bonheur, ne voulut pas tenir caché un si grand bienfait; il allait, criant partout qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui d'Olive.

Or, ayant rencontré un de ses compagnons d'infortune, il lui dit : « Si tu veux recouvrer la santé, crois en Jésus-Christ, je te mènerai ensuite vers une personne qui, par ses mérites et par la vertu de son Dieu, m'a délivré de mon infirmité. »

Celui-ci se moqua de son compagnon. « Cette jeune fille, dit-il, ainsi que son Christ n'ont pas plus le pouvoir de me guérir que celui de me rendre aveugle en un instant. Du reste, ne sait-on pas que ce Christ a été condamné légalement par le peuple Juif à mourir sur une croix. Comment pourrait-il faire marcher instantanément ceux qui ont la foi en lui? » Il avait à peine achevé de proférer ces horribles blasphèmes que ses yeux se fermèrent aussitôt à la lumière du jour.

A ce signe, il reconnut le juste châtiment dont il était frappé et réclama avec larmes le secours qu'il avait si témérairement repoussé.

« Frère, dit-il, j'ai péché en refusant de croire à tes paroles, conduis-moi, je t'en supplie, à la jeune fille en question, afin qu'elle me rende la vue. »

On le conduisit à la bienheureuse Olive qui, le touchant de la main, le délivra de sa cécité et de son infirmité antérieure.

Dès lors, les deux miraculés ne cessèrent de publier les louanges de Jésus-Christ et de célébrer en même temps les vertus de leur sainte bienfaitrice. Ils firent si bien qu'on les arrêta et qu'on les fit mourir au milieu des supplices.

AU MILIEU D'UNE FORÊT

Cet incident rappela l'attention du préfet sur la bienheureuse Olive, mais, au lieu de la faire mourir elle aussi dans les tourments, il préféra la faire promener ignominieusement à travers toute la cité; puis, pour se débarrasser d'elle, il la relégua dans une épaisse et horrible forêt peuplée de bêtes féroces et de serpents venimeux, espérant qu'elle succomberait sous la dent des fauves ou qu'elle périrait d'inanition.

Mais le Seigneur veillait sur sa servante, et Olive vécut en paix dans cette retraite durant sept années, n'ayant d'autre occupation que de faire oraison et de chanter les louanges divines. Les lions et autres animaux sauvages, loin de lui faire aucun mal, la reconnaissaient comme leur souveraine et lui obéissaient sans difficulté.

Or, il arriva que des seigneurs de la ville de Tunis vinrent par hasard en cet endroit afin de s'y livrer aux plaisirs de la chasse. Ils ne furent pas peu surpris de trouver une créature humaine dans cette retraite sauvage. Frappés de sa grâce et de sa beauté, ils s'approchèrent d'elle avec des intentions criminelles. Olive, consciente du danger qui la menaçait, fit un grand signe de croix et leur dit : « Par Jésus-Christ mon Sauveur, je vous ordonne de ne me faire violence d'aucune sorte. Si vous osiez passer outre, je vous déclare que l'ange du Seigneur qui m'a protégée dans cette forêt depuis sept années contre la morsure des bêtes féroces me défendra de vos attaques. »

En entendant ces nobles paroles, les barbares furent saisis d'admiration et, la grâce de Dieu aidant, ils reconnurent que cette faible jeune fille était en effet l'objet d'une protection spéciale de Dieu. Ils se prosternèrent devant elle et se déclarèrent prêts à exécuter ce qu'il lui plairait d'ordonner. « Oui, ajoutèrent-ils, nous croyons qu'il n'y a pas d'autre Dieu que celui qui a pu te garder de tout péril, au milieu de cette solitude horrible, et qui t'a fourni ce qui est indispensable à la vie. De plus, ce même Dieu t'a fait resplendir d'une grâce et d'une beauté qui semblent plutôt être des dons du ciel que des avantages terrestres. Indique-nous donc ce qui peut t'être agréable et ce que nous avons à faire; nous sommes disposés à t'obéir en toutes choses. »

La bienheureuse Olive comprit à ces paroles qu'un rayon de la grâce venait de pénétrer dans le cœur de ces infidèles, et, sentant s'allumer en elle la flamme du zèle des âmes, elle se mit à leur expliquer les mystères de la religion. Quand elle les vit affermis dans la foi de Jésus-Christ, elle s'empressa de leur conférer le saint baptême et les renvoya à Tunis avec la recommandation d'annoncer sans crainte la doctrine du Christ.

OLIVE RAMENÉE A TUNIS

Ces faits merveilleux se divulguèrent rapidement dans la cité, et le nom d'Olive fut bientôt sur toutes les lèvres. Le préfet de Tunis en eut connaissance et envoya à sa recherche une troupe de

soldats. Ceux-ci, à leur tour, furent séduits par l'influence surnaturelle qu'exerçait la personne d'Olive; en même temps, la vérité entrait dans leur âme en écoutant ses discours. Après leur avoir donné le baptême, Olive se rendit avec eux en présence du préfet.

Elle demanda à ce dernier, avec une noble assurance, pour quelle raison il la faisait venir, lui donnant ainsi à entendre que ce n'était ni la crainte, ni le désir de plaire qui l'avait déterminée à se présenter. Le juge, sachant qu'elle avait réussi à convaincre et à convertir les soldats lancés à sa poursuite, lui dit d'un air insinuant : « Jeune fille, j'ai peine à croire que mes gens aient été pervertis par tes manœuvres et par tes exhortations. »

Olive répondit : « Je ne les ai aucunement pervertis; au contraire, je les ai ramenés de l'état de damnation à la voie du salut. »

« Si tu dis vrai, répliqua le préfet, je te ferai périr, ainsi que tes adeptes, par les coups et les tourments. — Ne te mets pas ainsi en colère, répondit Olive, ni mes compagnons ni moi, ne redoutons tes menaces. Notre-Seigneur, en effet, nous déclare dans son Evangile : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent atteindre l'âme; craignez plutôt celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans le feu de l'enfer. »

OLIVE DANS UN CACHOT
SUPPLICES DU FOUET ET DU CHEVALET

Le préfet fut stupéfait de rencontrer cette liberté de langage et ce noble courage dans une jeune fille. Il s'offensa de cette fière attitude et ordonna de l'enfermer dans un noir et infect cachot et de ne rien lui donner à manger et à boire. Il en fut ainsi fait : mais si les secours des hommes lui faisaient défaut, les faveurs divines ne devaient pas lui manquer.

Un ange descendit dans sa prison et la réconforta par des aliments et surtout par de délicieux entretiens. Quant aux soldats qu'elle avait convertis à la religion chrétienne, ils restèrent inébranlables dans les tortures et obtinrent la couronne du martyre.

Quelque temps après, Olive fut tirée de sa prison et comparut de nouveau devant le préfet auquel elle reprocha sa cruauté. Celui-ci fut bien étonné de la trouver mieux portante qu'auparavant. Il l'exhorta néanmoins à renier Jésus-Christ, si elle ne voulait pas s'exposer à de plus rudes épreuves.

Il lui fit subir toutes sortes d'interrogatoires et d'injures et la pressa de questions insidieuses. La vierge chrétienne sut, par la sagesse de ses réponses, confondre ses persécuteurs à tel point que bon nombre d'assistants embrassèrent la foi véritable. Vaincu dans ses arguments, le tyran, au lieu de se calmer, la fit dépouiller de ses vêtements et frapper avec des nerfs de bœuf. On ne s'arrêta que lorsque les chairs, mises en lambeaux, laissèrent à nu les os et les côtes.

Olive ne laissait rien paraitre de ses souffrances et se montrait joyeuse. Le tyran, voyant que ces moyens ne lui servaient de rien, eut recours à de nouveaux supplices. Il fit préparer un chevalet et ordonna d'y suspendre la jeune fille et de lui déchirer tout le corps avec des peignes de fer, mais ces tortures ne la firent pas changer de résolution.

OLIVE EST PLONGÉE DANS UNE CHAUDIÈRE — SA MORT

Le préfet la fit alors jeter dans une chaudière d'huile bouillante; elle se mit à chanter les louanges du Seigneur au milieu du liquide embrasé et sortit de cette épreuve plus saine qu'auparavant. Alors le tyran la fit remettre sur le chevalet et commanda de lui brûler les flancs à petit feu en y promenant des torches embrasées; il pensait que, ointe d'huile comme elle était, le feu aurait plus d'efficacité sur elle, mais les flammes, au lieu de l'atteindre, cicatrisèrent les plaies que lui avaient causées les supplices précédents.

Il arriva même que quelques-unes de ces torches s'éteignirent d'elles-mêmes, d'autres s'échappèrent des mains des bourreaux et s'élevèrent en l'air à la vue de tout le peuple, formant au-dessus de la martyre comme un diadème brillant.

A la vue de tous ces prodiges, la foule tout entière éleva la voix pour demander qu'on cessât de s'acharner sur cette innocente victime. Les bourreaux eux-mêmes, indignés de la cruauté du préfet, se jetèrent aux pieds d'Olive, lui demandèrent pardon et se déclarèrent prêts à embrasser la foi du Christ.

Cependant, la vierge chrétienne se tenait comme en extase, les yeux fixés au ciel, versant des larmes d'amour et de remerciement pour les grâces ineffables dont Jésus la comblait. Elle exhorta ensuite les bourreaux à rester inébranlables dans leur dessein et fut heureuse d'assister à leur martyre.

Olive suivit de près ces généreux athlètes, car le tyran était las de la mettre à la torture. Elle manifesta une grande joie en apprenant qu'elle serait exécutée par le glaive. Elle fut, en effet, décapitée sur la place principale de Tunis, à l'âge de vingt et un ans, le 10 juin 463, la troisième année du pontificat de saint Hilaire.

Son âme monta au ciel sous la forme d'une blanche colombe, escortée par les anges, au chant des hymnes et des cantiques et en présence de toute la multitude.

Son corps fut abandonné par les barbares, mais les chrétiens convertis par Olive s'en emparèrent et le transportèrent en Sicile, sa patrie. On ne sait s'il fut enseveli à Palerme même ou dans les environs de la cité, car, malgré toutes les recherches, il ne put être retrouvé.

L'Eglise de Palerme célèbre la fête de sainte Olive, de temps immémorial, à la date du 10 juin, sous le rite de première classe, avec octave. Cette vierge fut toujours considérée comme une des patronnes principales de la ville. Au jour de sa fête, on porte en procession sa statue d'argent haute de 1,50 m; le clergé de la cité, les communautés religieuses et de nombreuses confréries ainsi que toute la population prennent part à ces pieuses démonstrations.

Un grand nombre d'historiens (nous en avons compté 15 jusqu'en 1729) ont écrit la vie de sainte Olive, preuve évidente de sa popularité en Sicile et du culte dont elle y jouit.

SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES, *Acta Sanct.*, 10 juin, t. II. — *Analecta bolland.*, 1883, t. IV, p. 5-9. — *Les Martyrs, le moyen âge*, par Dom H. LECLERC, chez Oudin, Paris, 1906. — *Vita S. Olivæ Virginis et martyris panormitanæ ex variis auctoribus desumpta opera et labore P. Onuphrii Malatesta a Panorma ordinis minorum S. Francisci de Paula. Romæ, typis Rochi Bernabo*, 1729.

LE BIENHEUREUX HENRI DE BOZEN OU DE BOLZANO

le mendiant du Tyrol († 1315).

Fête le 10 juin.

Portrait du bienheureux Henri.
Manifestations de la foule au moment de ses funérailles.

PATRIE DU BIENHEUREUX
IL SE RETIRE A TRÉVISE

Le touriste qui parcourt le Tyrol en se dirigeant vers le Sud s'arrête dans la vieille ville de Bozen et ne manque pas de visiter dans les environs le célèbre château de Runkelstein. Près de la route qui y conduit, il remarque une grande maison portant cette inscription « propriété Henri » (Heinrichshof).

Des pins et des cyprès élancés, des figuiers verts et des grenadiers touffus encadrent la demeure rustique ; plus loin, s'étagent en amphithéâtre les coteaux plantés de vignes de la montagne d'Oberbozen, tandis que, au-dessus de la ravissante vallée de l'Etsch, s'étend, semblable à une voûte magnifique, le plus beau ciel du Midi. C'est là, au milieu de ce paradis enchanteur du Tyrol, que, suivant la tradition, est né de parents pauvres mais profondément chrétiens le

bienheureux Henri de Bozen, ville qu'on appelle aussi Bolzano.

Dans cet asile retiré s'écoula la pieuse jeunesse d'Henri. Plus tard, pour une raison inconnue, peut-être à cause des hérétiques cathares qui désolaient la contrée, il abandonna la maison paternelle et alla se fixer dans la ville de Trévise, où il devait rester jusqu'à sa mort. Là, il se maria, mais après la mort de sa femme, dont il semble, au moins d'après les leçons du bréviaire, avoir eu un enfant, il mena dans la ville une vie presque solitaire.

VIE DE JOURNALIER ET DE MENDIANT

Un riche notaire, Jacques de Castegnolis, lui avait assigné une petite chambre, à peine éclairée, où il pouvait vivre seul et tout à fait séparé du monde. Pour s'assurer les moyens de subsistance, Henri travaillait à la journée, ne manquant pas de donner, lui pauvre, à de plus pauvres que lui ce qui n'était pas absolument indispensable à son entretien, de sorte que, au jour le jour, il dépensait ou il donnait tout ce qu'il avait pu gagner.

Lorsque l'âge et les infirmités l'eurent rendu tout à fait incapable de travailler, il voulut vivre d'aumônes qu'il s'en allait quêter de porte en porte. Si parfois il lui arrivait de manquer du nécessaire, la charité du notaire et de sa pieuse femme, nommée Catherine, subvenait alors à ses besoins.

C'est ainsi que se déroula, dans la pauvreté et la retraite, la vie du bienheureux Henri, vie toute de prière, de vertu et de sainteté. Il ne recherchait aucun des biens que peut donner le monde; ne plus faire qu'un avec le Christ était sa seule aspiration.

PROFONDE PIÉTÉ — SES MÉDITATIONS

Henri ne connaissait d'occupation plus importante que la méditation et la visite des églises. Dans la mesure du possible, il assistait aux sermons et à la sainte messe. Il aurait même désiré être présent à la fois à toutes les messes et à toutes les prédications qui se disaient et qui se faisaient dans toutes les églises de Trévise.

De très bon matin, il se rendait à la cathédrale et là, debout, tenant entre ses doigts une corde arrangée à la façon d'un chapelet, il priait en silence ou écoutait avec attention la parole du prédicateur.

Sous le portail de la cathédrale, il y avait une image de la Sainte Vierge. Henri aimait à s'arrêter longuement en cet endroit. A genoux ou assis, la tête découverte, il contemplait avidement la douce image, tandis qu'en son cœur il s'abandonnait à un colloque plein de tendresse avec l'aimable Reine des anges. En outre, le Bienheureux faisait chaque jour une visite aux églises de la banlieue ; les trouvait-il fermées, il s'agenouillait devant la porte et y faisait sa prière habituelle, toujours sans livre, car il ne savait ni lire ni écrire.

Il écoutait avec un intérêt particulier les conversations qui traitaient des choses de Dieu. Quand lui-même venait à parler sur ce sujet, ses paroles s'imprégnaient d'une onction et d'un charme tout spécial. Tous les jours, après avoir prié dans la cathédrale, il se rendait à l'église des religieux ermites de Saint-Augustin et engageait avec eux des entretiens pieux. Il leur avait même manifesté le désir d'être enterré chez eux, mais ceux-ci, par négligence ou parce qu'Henri était pauvre, remarque malicieusement son historien, Pierre-Dominique de Baono, évêque de Trévise, qui l'avait beaucoup connu, ne surent pas conserver un pareil trésor.

Même seul, dans sa chambrette obscure, le pauvre mendiant que devait imiter saint Benoît-Joseph Labre n'interrompait jamais sa méditation, et son esprit goûtait les joies d'un bonheur tout céleste.

Un jour, la femme du notaire l'entendit converser avec d'autres dans sa cellule, sans pouvoir saisir ce qui se disait. Et comme elle le vit, à son grand étonnement, sortir ensuite tout seul, elle lui demanda :

« Frère Rigo — c'est ainsi qu'on l'appelait communément, — avec qui venez-vous donc de vous entretenir ? »

Mais Henri feignit de n'avoir pas entendu et il s'éloigna en silence.

MORTIFICATIONS

Le bienheureux Henri mortifiait ses sens d'une façon très rigoureuse. Jour et nuit, il portait un rude cilice. Il avait trois lits, l'un composé de cordes noueuses, le second de sarments de vignes, le troisième de simple paille sur laquelle il ne consentait à dormir que quand son corps était épuisé par les pénitences. Un morceau de bois lui servait d'oreiller. Il se flagellait rudement avec une discipline et se frappait même la poitrine avec une pierre, deux instruments de supplice que l'on conserva longtemps dans la sacristie d'une église de Trévise.

Il partageait toujours avec les autres pauvres les aumônes que les personnes charitables lui donnaient, notamment celles de Castellano de Salomone, évêque de Trévise, comme le raconte l'historien d'Henri qui en fut plusieurs fois témoin. Quand des enfants espiègles ou des personnes malintentionnées se moquaient de lui ou même en venaient à des voies de fait, Henri ne répondait que par des paroles aimables à ses persécuteurs.

Il s'approchait chaque jour du saint tribunal de la Pénitence, avouant ses menues imperfections avec un repentir et des larmes qui touchaient tous ses confesseurs. Ceux-ci, Jean Ricci, Pierre de Zenone, Alexandre, prêtres séculiers, et des religieux Augustins donnèrent à l'historien d'Henri les plus éclatants témoignages sur la sainteté de leur pénitent.

PORTRAIT DU BIENHEUREUX — PRODIGES

Après avoir lu la description détaillée qu'en fait Pierre-Dominique de Baono, on peut dire que le bienheureux Henri nous apparaît sous une forme aux traits bien caractéristiques et qui, du reste, ne nous est point étrangère. C'est ce vieux mendiant que tous nous avons déjà rencontré. Il était habillé en drap grossier, de couleur grise, portait un chapeau plat qu'il tenait le plus

souvent à la main, avait les jambes nues, de gros souliers aux pieds, et il appuyait sur un bâton son corps épuisé par l'âge et par les privations. Nous le voyons encore, petit de taille mais un peu replet, d'après l'évêque de Trévise — bien que la gravure le représente d'aspect assez maigre, — traverser les rues de Trévise d'un pas mal assuré, accueillant chaque petite aumône avec un aimable merci ; il séjournait de préférence dans les églises, surtout à la cathédrale, et là, blotti dans un coin, il égrenait son chapelet ou prêtait une oreille attentive aux paroles des prédicateurs.

Toutefois, si ordinaire que puisse paraître la conduite du bienheureux Henri, elle ne manqua pas d'attirer l'attention de la ville. Plus il s'efforçait de cacher sa sainteté, et plus sa vie austère, ses manières modestes, sa piété exemplaire étaient remarquées. Dès lors, les aumônes se faisaient plus fréquentes et plus spontanées.

Bientôt les bruits les plus divers, grossis par la voix populaire, commencèrent à circuler à son sujet. On disait que, dans sa pauvre cellule, il conversait journellement avec les anges et avec les saints. Des prodiges semblaient attester sa sainteté.

En raccommodant son habit, un tailleur, celui-là même qui préparait les cilices de notre Bienheureux, s'était enfoncé l'aiguille dans le doigt. Il éprouva des douleurs si cruelles qu'il craignit de ne pouvoir continuer son métier. Henri l'ayant appris alla trouver le tailleur et l'engagea à avoir confiance ; puis il toucha le doigt, et aussitôt l'aiguille sortit et toute douleur cessa.

Une autre fois, tandis qu'Henri priait devant les images à la porte de l'église Saint-Jean, une averse survint ; Henri ne bougea pas, ce qui amusa fort quelques personnes qui se trouvaient à l'abri. Sa prière terminée, Henri se dirigea vers les rieurs, mais, ô merveille ! ses habits n'avaient point été mouillés par la pluie.

Il arriva donc que Henri fut entouré d'une vénération de plus en plus grande. Universellement on le considérait comme un saint, et quand on le voyait passer en quelque endroit, on s'écriait : « Voilà le saint! Voilà le saint! »

MORT — GRACES EXTRAORDINAIRES

Le mardi 10 juin de l'année 1315, l'âme d'Henri quitta ce monde. Il était 3 heures de l'après-midi. A ce moment même, raconte le biographe du Bienheureux, après avoir fait la sieste, je me trouvais sous le portique de la cathédrale, quand tout à coup les cloches se mirent en branle et sonnèrent d'une façon si suave que tout le monde en fut émerveillé. Alors, le doyen avec le Chapitre, les prêtres et les chapelains quittèrent l'église pour se rendre à la maison mortuaire. De toutes parts, une foule énorme se portait vers le même endroit. Parmi le bruit et le tumulte qui emplissaient les rues d'ordinaire si calmes de Trévise, se faisait entendre ce cri sans cesse répété: « Un saint est mort! un saint est mort! »

Il régnait une telle agitation et une telle confusion qu'on eut grand'peine à transporter le cercueil dans la rue. Un paralytique venu à Trévise pour implorer l'assistance du médecin se trouva subitement guéri en regardant la vénérable dépouille. Il se mit aussitôt à suivre le convoi en exultant de joie et en tenant ses deux béquilles élevées en l'air, comme l'atteste l'historien qui était toujours resté sous le portique, à son poste d'observation.

D'autres guérisons soudaines se produisirent ; l'agitation et les cris redoublèrent ; bientôt l'enthousiasme populaire ne se contint plus ; on se jeta impétueusement sur la dépouille funèbre, pour arracher qui un morceau de la bière qui un morceau du vêtement du défunt. Quand le convoi parvint à l'église, le cercueil se trouvait dépouillé du couvercle ainsi que d'une partie des autres planches ; au mort on n'avait laissé que la chemise.

Les cloches continuaient de sonner suavement et mélodieusement. Il fut presque impossible de faire entrer le corps dans l'église : la foule, de plus en plus nombreuse, voulait empêcher de force l'ensevelissement. Chacun tenait encore une fois à voir, à toucher, à vénérer le Saint. Ce n'est qu'en usant de violence et de menaces que l'évêque, le commandant général et d'autres notabilités de la ville réussirent à se frayer un chemin jusqu'au cadavre.

Celui-ci fut descendu dans une fosse creusée au milieu de l'église et entourée d'une grille en bois. Ainsi le corps du Saint demeura visible sans être exposé aux indiscrétions du peuple.

Tout le jour et la nuit suivante les gens ne s'éloignèrent pas du tombeau. L'église ne désemplit pas de curieux et de personnes pieuses qui récitaient des prières ; de nouvelles guérisons furent obtenues ; les cris de joie et d'actions de grâces ne cessaient pas.

Mais sous la grille de bois qui menaçait de se rompre la sainte dépouille ne semblait plus en sûreté. Le lendemain on la retira du tombeau et on l'entoura d'une solide cloison dans laquelle fut pratiquée une ouverture pour satisfaire la pieuse curiosité des fidèles. Le corps, couché sur une litière, resta exposé de la sorte durant huit jours, et malgré les chaleurs de juin aucun signe de corruption ne se manifesta. Autour de l'enceinte on avait ménagé une place pour les nombreux malades qui venaient implorer leur guérison.

Sur ces entrefaites, un nouveau prodige vint exalter l'admiration de la foule. Le corps se mit à donner du sang en telle abondance qu'on put en recueillir des vases entiers et le conserver ensuite dans des ampoules. La vertu de ce sang opéra de nouveaux miracles.

CONCOURS EXTRAORDINAIRE DE PÈLERINS

Huit jours après, le corps fut déposé dans un sarcophage exécuté dans l'intervalle à Venise. Mais le concours du peuple à la tombe du Bienheureux ne fit que commencer. Le bruit de ses miracles s'était répandu déjà au loin. De Venise, de Vicence, de Padoue, de Vérone, de Feltre et de Ferrare, de Lombardie et du territoire de Trente, les pèlerins affluèrent nombreux à

Trévise. C'étaient surtout des malades, paralytiques et estropiés, qui venaient solliciter l'intercession du bienheureux Henri.

Cette affluence persévéra toute l'année, mais elle fut particulièrement considérable pendant les trois premiers mois. Des témoins oculaires ont estimé en quelques jours à trente mille le nombre des étrangers présents à Trévise. La cathédrale et son parvis, le palais épiscopal, les couvents, les presbytères et nombre d'autres maisons étaient remplis d'infirmes.

Pour assurer au moins le nécessaire à cette multitude, on fut contraint de prendre des mesures de bienfaisance spéciales. Dans la cathédrale même on installa ce qu'aujourd'hui on appellerait un buffet, où l'on distribuait des aliments et du vin; tout le long du jour les habitants de la ville ne cessaient d'y apporter leurs dons. Un jour même, on apprit que la provision de vin s'était multipliée ; rempli d'un nouvel enthousiasme, chacun s'empressa d'accourir et voulut goûter du vin miraculeux.

« Il serait difficile, écrit le biographe, témoin oculaire des faits, de s'imaginer l'empressement de la foule, de décrire le tumulte qui régnait dans l'église, de dire le nombre de cierges, de statues, d'images et de béquilles laissés en *ex-voto* par les malades. Miracle plus éclatant ! D'innombrables pécheurs, touchés par la grâce, venaient déposer le fardeau de leurs péchés au saint tribunal de la Pénitence. On se pardonna mutuellement les torts ; des ennemis mortels se réconcilièrent ; dans la suite, on jouit d'une paix si consolante qu'Homère lui-même, s'il en avait été témoin, eût à peine pu la décrire. »

BUREAU DES CONSTATATIONS
QUATRE-CENT CINQUANTE GUÉRISONS EN VINGT-CINQ JOURS

Comme le nombre des guérisons allait sans cesse en augmentant, l'évêque, le commandant de la ville et la municipalité instituèrent de concert une Commission de trois membres, chargés d'examiner chaque cas de guérison et d'en faire une relation minutieuse. Le bureau était constitué par Barthélemy de Castagnolo, surnommé Bécha, canoniste expert, comme président ; Antoine de Baono, secrétaire de l'évêque et frère de l'historien qui le suppléa plus d'une fois dans sa charge ; enfin Gérard de Nerlo, ces deux derniers comme secrétaires.

Dès qu'un malade était guéri, on le conduisait, escorté d'une grande multitude, au tribunal, et là, par les témoignages des parents, des proches ou d'autres connaissances, on établissait le genre de maladie et les circonstances de la guérison. Les procès-verbaux, aujourd'hui conservés, énumèrent, du 11 juin au 5 juillet, *trois cent cinquante-cinq cas de guérison;* il manque la liste des guérisons opérées le 10 juin et une partie de celles du 11, de sorte que le nombre total des guérisons survenues en vingt-cinq jours fut de *quatre-cent cinquante*. Certains jours, comme le 15 juin, en virent jusqu'à soixante-cinq.

Le procès-verbal de chaque guérison est d'une sobriété remarquable ; il se contente de signaler en quatre ou cinq lignes tout au plus les noms et prénoms du miraculé, celui de sa patrie, la nature de son mal, sa guérison avec, parfois, les noms de quelques témoins. Si les miraculés sont des femmes en majorité, on compte tout de même quatre-vingt-onze guérisons d'hommes sur un total de trois cent cinquante-cinq.

En général, c'étaient des estropiés, des goutteux ou des paralytiques qui avaient recouvré l'usage d'un ou de plusieurs de leurs membres. Pourtant, les procès-verbaux mentionnent aussi la guérison de borgnes de naissance qui y virent instantanément de l'œil qui était perdu, et même la guérison subite de plusieurs plaies purulentes. D'habitude, les miraculés éprouvaient au moment de leur guérison une violente douleur, ce que la Commission releva avec soin.

Il serait à souhaiter que des médecins chrétiens étudiassent par le menu cette série innombrable de guérisons et la nature spéciale de chaque maladie, car avec les miracles de Lourdes, ils sont de nature à constituer un des meilleurs arguments de l'apologétique chrétienne.

Tous ces faits sont attestés non seulement par l'historien du bienheureux Henri, un homme grave, devenu évêque de sa ville natale, qui avait siégé lui-même au bureau des constatations et interrogé nombre de miraculés, mais encore par un autre témoin qu'on n'accusera pas de crédulité, l'illustre Boccace. Celui-ci naquit deux ans avant la mort du bienheureux Henri, et son *Décaméron* parut vers le même temps que la biographie du Saint. Dans le premier récit du deuxième jour, nous trouvons décrites d'une façon on ne peut plus claire l'émotion provoquée par la mort d'Henri, l'affluence de la foule, ainsi que la guérison de nombreux malades.

Pour remercier Dieu des grâces accordées et pour rendre honneur à son digne serviteur, on éleva sur la tombe, au milieu de l'église, un bel autel où tous les jours furent célébrées plusieurs messes. On voulut aussi ajouter à la cathédrale une chapelle pour recevoir définitivement le corps du Bienheureux.

Mais la guerre ayant éclaté sur ces entrefaites, les travaux entrepris ainsi que le procès de canonisation durent être interrompus.

Ce ne fut que le successeur de l'évêque d'alors qui fit transporter la vénérable dépouille à un autel latéral. En 1381, au jour anniversaire de la mort, le corps fut publiquement exposé, et enfin, en 1712, placé sous le maître-autel. En 1750, deux côtes en furent détachées pour être données à Bolzano, sa ville natale.

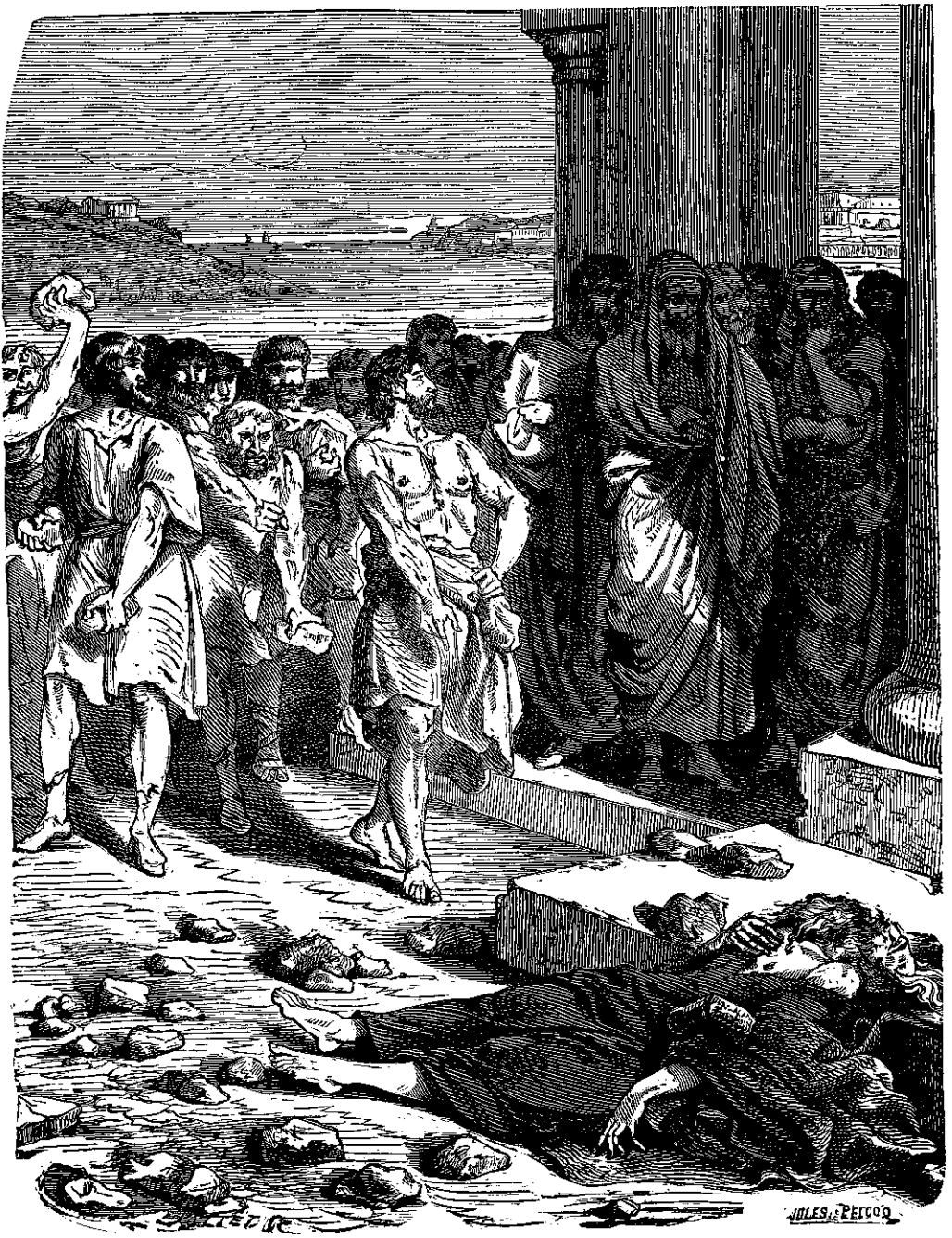
Benoît XIV autorisa, le 23 juillet 1750, le culte public du bienheureux Henri à Trévise et permit la récitation de l'office du Commun. Clément XIV approuva des leçons et une oraison propres. Cet indult fut étendu par Pie VII au diocèse de Trente.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, t. II, junii, p. 363-386 ; *Austria Sancta. Die Heiligen und Seligen Tirols.* Vienne, 1910, t. II, p. 41-49.

SAINT BARNABÉ, APOTRE

Fête le 11 juin.



Saint Barnabé, compagnon de saint Paul, est lapidé par les Juifs de Chypre, près de la Synagogue.

LE LÉVITE JOSEPH A L'ÉCOLE DE GAMALIEL

Saint Barnabé était juif, de la tribu de Lévi. Il comptait parmi ses ancêtres Moïse, Aaron et Samuel.

Il reçut le jour dans l'île de Chypre où ses aïeux s'étaient réfugiés lors de l'invasion de la Judée par les Romains, sous la conduite de Pompée.

Les grands biens qu'ils y avaient acquis, joints à ceux qu'ils possédaient aux environs de Jérusalem, mettaient leur famille parmi les plus opulentes de la nation juive. Rien n'égalait cependant le trésor que Dieu venait de confier à leur garde, en leur donnant un fils qui devait un jour porter le nom de Jésus-Christ devant toutes les nations de la terre.

Il fut appelé Joseph, c'est-à-dire *accroissement*. De bonne heure, il montra de grandes dispositions pour la science et une inclination merveilleuse pour la vertu.

Ses parents n'épargnèrent rien pour seconder un si beau naturel, et le jeune Joseph fut envoyé à Jérusalem pour y faire ses études sous le célèbre Gamaliel, ce fameux docteur qui, selon les traditions talmudiques, emporta dans le tombeau l'honneur de la loi.

L'illustre *rabbi* comptait plus de mille disciples dans son école. A leur tête, un jeune Cilicien, nommé Saul, se distinguait par son zèle, sa science et la pureté de sa vie. On le voyait tous les jours au temple avec Etienne, le futur diacre, qui devait répandre le premier son sang pour Jésus-Christ. Joseph était à peu près de leur âge. Il se lia avec eux d'une étroite amitié.

JOSEPH S'ATTACHE AUX PAS DU DIVIN MAITRE

Cependant, le Sauveur commençait à remplir la Judée de ses prodiges. Le jeune lévite eut occasion de l'entendre parler dans le temple, et il fut ébranlé. Le miracle de la piscine probatique auquel il assista ne lui laissa plus de doute, il crut à la mission de Jésus-Christ, et, se jetant à ses pieds, il le supplia de l'admettre au nombre de ses disciples. Jésus l'accueillit avec bonté, et le mit au rang de ses plus intimes amis.

La joie de Joseph fut grande; il courut en faire part à sa tante Marie, mère de Jean-Marc. A sa parole, toute la famille se convertit, et cette sainte maison devint l'asile du Sauveur à Jérusalem.

Dès lors, Joseph ne se sépare plus du divin Maître, il le suit en Galilée, et Jésus-Christ, pour lui témoigner sa confiance, le met à la tête des soixante-douze disciples. Vint ensuite le terrible drame de la Passion et de la mort du divin Maître, bientôt suivi des joies de la Résurrection.

JOSEPH REÇOIT DE SAINT PIERRE LE NOM DE BARNABÉ

Après la Pentecôte, Joseph donna le premier l'exemple de ce détachement admirable qui faisait dire à saint Jean Chrysostome que l'Eglise de Jérusalem offrait à son berceau le spectacle de la république des Anges. Il vendit toutes ses terres, et en apporta le prix aux pieds des apôtres. Son désintéressement fut bientôt imité par la multitude des fidèles qui n'avaient qu'un seul cœur et qu'une seule âme, disent les *Actes*. Et, cependant, personne ne les obligeait, ils donnaient de leur plein gré, pour servir plus librement Jésus-Christ et secourir leurs frères.

Ce miracle de générosité volontaire et désintéressée remplissait de consolation le cœur des Apôtres, et augmenta leur affection pour Joseph, auquel ils donnèrent le surnom de Barnabé, c'est-à-dire *enfant de consolation*. C'est sous ce beau titre que le monde entier vénère le compagnon de saint Paul.

BARNABÉ PRÉSENTE AUX APOTRES PAUL CONVERTI

Quand l'Eglise, animée du souffle de l'Esprit-Saint, se fut manifestée en face de la Synagogue, Barnabé eut part à toutes les tribulations de ses frères. Les Pharisiens et les Sadducéens du grand conseil, qui trouvaient dans les institutions mosaïques la satisfaction de tous leurs intérêts, ne pouvaient entendre, sans un frémissement de rage, proclamer la divinité de ce Jésus qu'ils avaient crucifié. Le diacre Etienne n'hésita pas à imprimer sur la face de ces hypocrites de la légalité les stigmates d'une flétrissure immortelle. Son courage lui mérita d'être la première victime de leur fureur. La populace se rua sur lui et l'entraîna hors de la ville pour le lapider. « Les témoins, disent les *Actes*, déposèrent leurs manteaux auprès d'un homme, jeune encore, dont le nom était Saul. »

C'était l'ancien condisciple d'Etienne. Caractère ardent, il s'était laissé séduire par l'apparente austérité des Pharisiens, avait embrassé leur secte, et était devenu un violent persécuteur de l'Eglise naissante. Il entrait à force armée dans les maisons des fidèles, saisissait hommes et femmes et les traînait en prison.

Barnabé eut plusieurs conférences avec lui, lui prouva d'une manière invincible la divinité de Jésus-Christ et le convainquit, mais il ne le convertit point. Jésus-Christ se réservait cette conquête.

Elle eut lieu sur le chemin de Damas où Saul, ne respirant que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur, tomba foudroyé par la grâce. — Désormais nous l'appellerons saint Paul.

De retour à Jérusalem, Paul cherchait à se joindre aux frères, mais ils le redoutaient, ne pouvant croire qu'il eût embrassé la foi, et toutes les assemblées lui restèrent interdites. Barnabé, son ami d'enfance, fut le seul qui lui ouvrit sa demeure. Après avoir entendu de sa bouche le récit des merveilles opérées à Damas, il présenta le nouvel élu du Seigneur à Pierre, le chef de l'Eglise, et à Jacques, l'évêque de Jérusalem.

Le crédit de Barnabé était grand; sur sa parole, Paul fut admis dans la société des frères, et l'Apôtre des Gentils commença aussitôt l'exercice de sa mission dans la Ville Sainte.

PAUL ET BARNABÉ A ANTIOCHE

Cependant, les fidèles, dispersés par la persécution, s'en allèrent de tous côtés, semant la parole évangélique. Antioche en reçut plusieurs dans ses murs et ne tarda pas à fournir des catéchumènes. Cette chrétienté naissante avait besoin d'un chef : Barnabé fut délégué et partit aussitôt.

Sous sa direction, l'église d'Antioche progressa merveilleusement; il eut bientôt besoin de nouveaux ouvriers pour recueillir une si abondante moisson, et Barnabé partit pour Tarse d'où il ramena Paul; pendant un an, Paul et Barnabé unirent leurs efforts et convertirent une multitude d'habitants. Ce fut à Antioche que les disciples reçurent pour la première fois le nom de chrétiens.

« En ces jours-là, dit saint Luc, des prophètes

de Jérusalem vinrent à Antioche. L'un deux, nommé Agab, inspiré par l'Esprit-Saint, se leva et prédit qu'une grande famine désolerait bientôt l'univers. Elle arriva, en effet, sous l'empereur Claude. Tous les disciples, prévoyant les besoins où allaient se trouver les fidèles de Judée, résolurent d'envoyer, chacun selon ses moyens, de quoi les secourir, et prièrent saint Barnabé et saint Paul de leur porter eux-mêmes ces aumônes. A leur retour, les deux apôtres ramenèrent à Antioche Jean-Marc, le cousin de Barnabé. »

PREMIÈRE MISSION

Les ministres du Seigneur s'étant assemblés afin de célébrer les Mystères, le Saint-Esprit leur dit : « Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. »

Alors, après un jeûne solennel et de longues prières, ils imposèrent les mains aux deux élus, leur conférèrent la dignité épiscopale, et les abandonnèrent à la direction céleste.

Les deux envoyés de l'Esprit-Saint prirent avec eux Jean-Marc et se rendirent à Séleucie d'où ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre. Ce fut là qu'ils commencèrent leur apostolat; la parole évangélique retentit dans cette île de la volupté, ébranlant les portiques des temples de Vénus, et renversant les immondes divinités.

Les deux apôtres prêchèrent Jésus-Christ avec un égal succès à Salamine et à Paphos. Dans cette ville résidait le proconsul romain, Sergius Paulus, homme plein de sagesse, disent les Livres Saints. Celui-ci manda Paul et Barnabé pour apprendre de leur bouche la religion du Christ. Un magicien juif, nommé Elymas, qui se trouvait dans la maison de Paulus, cherchait à détourner le proconsul de la foi. Rempli de l'Esprit-Saint, Paul fixa son regard sur lui :

« Esprit de mensonge et de perfidie, fils de Satan, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur? Voici que la main de Dieu est sur toi : tu seras aveugle et, pendant un certain temps, tu ne verras plus la lumière du jour. »

A l'instant même, les yeux d'Elymas se voilèrent, et, témoin de ce miracle, le proconsul embrassa la foi.

Ce fut alors que Saul, s'emparant du nom de ce proconsul qu'il venait de conquérir à Jésus-Christ, échangea le nom juif qu'il tenait de ses aïeux contre celui de Paul, que portait ce proconsul. Celui-ci persévéra dans la foi, et mourut évêque de Narbonne.

LES APOTRES A PERGA

De Chypre, Paul et Barnabé se rendirent à Perga, ville de Pamphylie et de là à Antioche de Pisidie.

Un jour de sabbat, ils entrèrent dans la synagogue et s'assirent au milieu des juifs. Après la lecture de la loi et des prophètes, les princes de l'assemblée, apercevant des frères étrangers, les invitèrent à prendre la parole. Paul fit une belle exhortation et les juifs en furent si satisfaits qu'ils prièrent les apôtres de revenir au prochain sabbat parler encore sur le même sujet.

Au jour indiqué, toute la ville se trouva dans la synagogue; les rabbins en conçurent une telle jalousie qu'ils éclatèrent en blasphèmes contre la doctrine de Paul.

Puisque vous refusez d'entendre la parole de Dieu, leur dirent les apôtres, nous allons nous tourner vers les Gentils.

En effet, la parole du Seigneur se répandit comme une semence féconde dans tout le pays. De plus en plus irrités, les juifs firent éclater une persécution violente contre Paul et Barnabé et ils furent expulsés de la province. Les apôtres, secouant sur ces obstinés la poussière de leurs pieds, vinrent à Icone.

Cependant, Jean-Marc commençait à se rebuter des fatigues de l'apostolat. Les périls continuels que couraient les apôtres achevèrent de l'ébranler, et, quittant ses compagnons, il retourna auprès de sa mère à Jérusalem. L'absence de ce cher disciple de saint Barnabé fut un surcroît de peines pour les deux apôtres qui, ne voulant être à charge à personne, pourvoyaient à leurs propres besoins par le travail de leurs mains. Ils continuèrent leur voyage à travers l'Asie.

LE BOITEUX GUÉRI — APOTHÉOSE — LAPIDATION

D'Icone où ils faillirent être lapidés par les Juifs, ils allèrent porter l'Evangile à Lystre, ville de Lycaonie.

Un infirme, privé dès sa naissance de l'usage des jambes, était assis à l'entrée de la ville et écoutait la prédication de Paul. L'apôtre fixa sur lui son regard et vit qu'il avait la foi.

« Lève-toi, lui dit-il, tiens-toi debout sur tes pieds. »

Et l'infirme se leva guéri.

La foule, témoin de ce prodige, éclata en cris d'enthousiasme.

« Des dieux sont descendus parmi nous sous une forme humaine », disaient-ils dans leur idiome. Ils appelaient Barnabé, Jupiter; et Paul, Mercure, parce que c'était Paul qui avait porté la parole. Un prêtre de Jupiter, qui se trouvait là, apporta des couronnes, fit amener des taureaux, et voulait avec le peuple les offrir en sacrifice aux deux divinités.

A ce spectacle, les apôtres, déchirant leur tunique, se jetèrent parmi la foule en criant :

« Amis, qu'allez-vous faire ? nous sommes des mortels, des hommes comme vous!

» Nous venons vous arracher à ces vaines superstitions et vous convertir au Dieu vivant qui a créé les cieux, la terre, les mers, le monde entier! Du haut du ciel, il répand ses bienfaits, dispense les pluies et les saisons fécondes et remplit nos cœurs d'allégresse par l'abondance de ses dons. »

Malgré ces exhortations, ils eurent beaucoup de peine à empêcher la foule d'accomplir un sacrifice en leur honneur.

Cependant, quelques juifs, accourus d'Antioche, de Pisidie et d'Icone, réussirent à soulever la multitude dans un sens opposé.

Une émeute éclata, et Paul, traîné hors de la ville par la populace furieuse, fut accablé d'une grêle de pierres et laissé pour mort sur la place. Les disciples vinrent chercher son corps; mais, quand ils l'eurent entouré, Paul se leva plein de vie et revint à Lystre, d'où il partit le lendemain avec Barnabé pour Derbée (1).

Ils revinrent ensuite sur leurs pas, visitèrent les Eglises qu'ils avaient déjà évangélisées, fortifiant partout le courage des néophytes et les exhortant à persévérer.

Ils arrivèrent ainsi à Attalie, d'où ils s'embarquèrent pour retourner à Antioche.

---

(1) *Actes des Apôtres.*

PREMIER CONCILE DE JÉRUSALEM — SÉPARATION DE PAUL ET DE BARNABÉ

Quelque temps après leur retour, Paul et Barnabé durent se rendre à Jérusalem pour assister au premier concile que présida l'oracle de l'Eglise, l'apôtre Pierre. Dans cette auguste assemblée, les deux saints racontèrent publiquement les progrès surprenants que la foi faisait tous les jours parmi les Gentils. Au récit de tant de merveilles, Jean-Marc, cousin de saint Barnabé, se repentit de son inconstance et de sa lâcheté. Il protesta qu'il ne le quitterait plus et le suivit à Antioche.

Là, Paul et Barnabé se séparèrent. Paul, ayant pris Silas pour compagnon, tourna du côté de l'Asie, tandis que Barnabé, suivi de Jean-Marc, faisait voile pour l'île de Chypre.

Ils l'eurent bientôt conquise en grande partie à Jésus-Christ. Mais le zèle de Barnabé était trop grand pour être resserré dans une île; comme son divin Maître, il avait soif des âmes, et l'on assure qu'il vint jusqu'en Italie ; la célèbre Eglise de Milan se glorifie de l'avoir eu pour son premier apôtre.

Il prêcha aussi l'Evangile dans les villes d'alentour, passa en Egypte, annonça Jésus crucifié à l'orgueilleuse Alexandrie, et revint en Chypre pour y revoir encore une fois la chrétienté qu'il y avait établie. Sa joie fut grande quand il vit le nombre des chrétiens augmenté. Il parcourut de nouveau l'île dans tous les sens, et s'arrêta enfin à Salamine, qui en était la capitale.

MARTYRE DE SAINT BARNABÉ

Il ne manquait plus à la gloire de ce grand saint que de couronner par le martyre les travaux de son apostolat.

Les juifs habitaient en grand nombre à Salamine. Les conversions que les apôtres faisaient par leurs prédications, les humiliations qu'ils infligeaient aux juifs dans les discussions publiques excitèrent les haines de la synagogue qui résolut de les mettre à mort.

Saint Barnabé eut connaissance du complot; aussitôt, il réunit les fidèles pour les prémunir contre les faux docteurs, et, après avoir célébré devant eux les saints Mystères, il prit la parole et annonça au peuple assemblé les combats qu'il allait soutenir pour le Seigneur Jésus, et l'espérance qu'il avait d'être bientôt martyr.

« Je vais sceller de mon sang, leur dit-il, la foi que je vous ai annoncée. Les Juifs m'attendent pour me faire mourir. Tenez-vous prêts à m'imiter dans mon martyre, comme vous m'avez imité dans ma croyance, car la fureur des loups ne s'attaque d'abord au pasteur qu'afin de pouvoir ensuite plus aisément dévaster le troupeau. La persécution va se déchaîner sur cette Eglise si chère à mon cœur, mais j'ose espérer la défaite de l'enfer quand je vois l'effusion de l'Esprit-Saint répandue sur vous dans sa plénitude. Par la foi, vous êtes devenus des hommes nouveaux, une création complètement neuve: que votre cœur soit toujours le temple de l'Esprit de vie. Deux routes s'offrent à vous : celle de la lumière et celle des ténèbres.

» L'homme instruit par la révélation de Dieu pourrait-il hésiter à suivre la voie de lumière et à marcher dans les commandements du Seigneur?

» La gloire attend le serviteur fidèle dans le royaume céleste, l'impie qui aura suivi l'autre route périra avec ses œuvres. Voilà pourquoi il y aura une résurrection et une rétribution finale. Je vous conjure donc de persévérer dans le bien déjà commencé. Ne vous laissez pas ébranler par les tourments; si les tourments se présentent, soyez fermes dans la foi et dans l'observation des préceptes et vous obtiendrez une récompense éternelle. D'ailleurs, je ne vous abandonnerai pas; absent, je serai toujours au milieu de vous, je vous protégerai du haut du ciel. »

Les chrétiens fondaient en larmes et suppliaient le saint apôtre de fuir la persécution, mais ce fut en vain.

Barnabé, fortifié par la présence de Notre-Seigneur qu'il vient de recevoir, entre généreusement dans la synagogue pour y prêcher à son ordinaire; mais, à peine a-t-il ouvert la bouche, que les juifs, écumant de rage, se jettent sur lui, lui font subir les traitements les plus ignominieux, le traînent hors de la ville et le lapident comme un blasphémateur.

Leur fureur n'était pas encore satisfaite : voulant détruire jusqu'aux moindres vestiges du saint martyr, ils le jetèrent sur un grand bûcher pour réduire son corps en cendres. Mais les flammes respectèrent ces dépouilles sacrées.

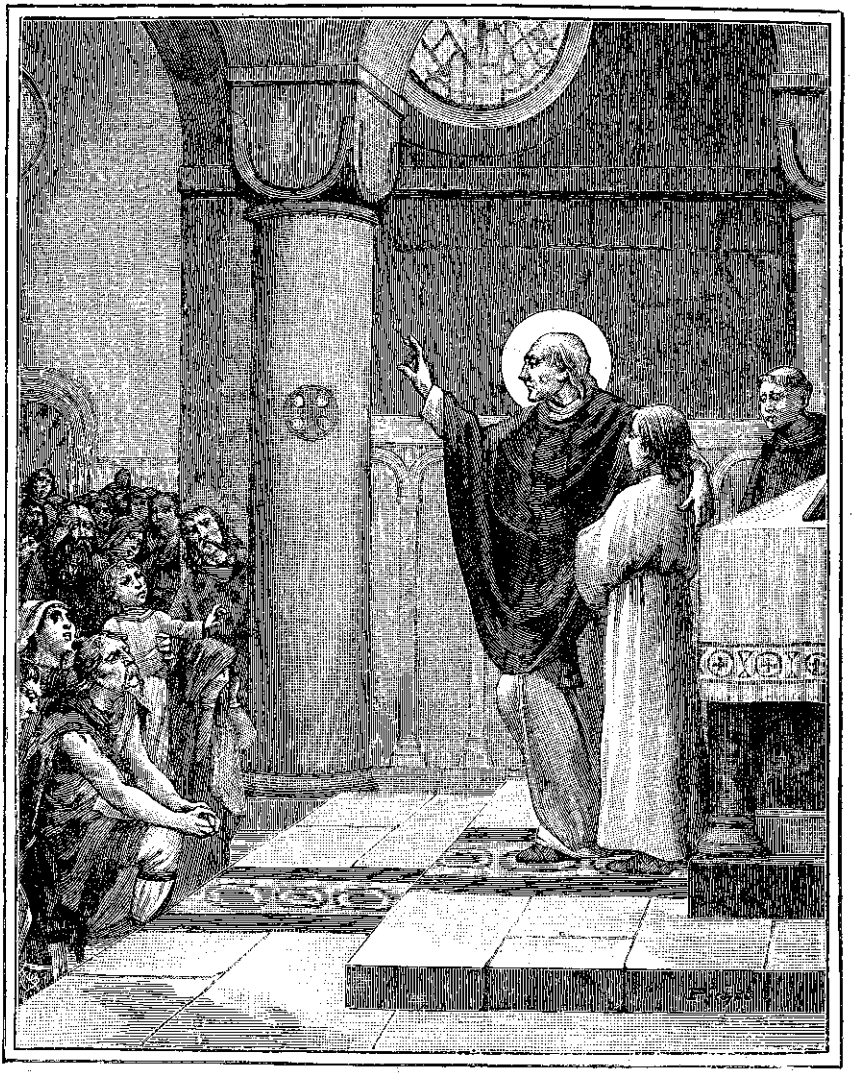
La nuit venue, Jean-Marc vint les enlever et les ensevelit secrètement dans une caverne aux environs de Salamine.

Il nous reste de saint Barnabé une magnifique lettre aux chrétiens de son temps, dans laquelle il expose le caractère de la loi ancienne et celui de la nouvelle; il montre comment la loi de Moïse n'était que la préparation et la figure de la loi de Jésus-Christ. Puis il exhorte les fidèles à se rendre dignes, par une vie vraiment chrétienne, du royaume éternel que Jésus-Christ a conquis pour eux.

Plusieurs siècles plus tard, quand on ouvrit le tombeau du saint apôtre pour transporter ses reliques à Constantinople, on trouva sur sa poitrine un exemplaire de l'Evangile de saint Matthieu que saint Barnabé avait transcrit de sa propre main.

SAINT AMABLE, PRÊTRE DE RIOM EN AUVERGNE

Fête le 11 juin.



Le Pontife donne au jeune catéchumène le nom d'Amable.

« AMABILIS DOMINO »

Aux premiers siècles de l'Eglise, beaucoup de chrétiens, notamment les prêtres et les évêques, sont désignés par un nom qui détermine leur caractère ou une qualité dominante que le peuple admire en eux. *Patient, Vénérand, Prudent, Juste* et autres noms semblables se rencontrent fréquemment.

Amable est l'un de ces noms choisis. Le Saint dont nous parlons dut le demander lui-même, lorsque, arrivé au seuil de l'adolescence, il revêtit la robe blanche du catéchumène pour recevoir le baptême, suivant l'usage de la primitive Eglise. Cette qualification *d'aimable à Dieu* s'accordait bien avec ses sentiments pieux. Peut-être aussi la reçut-il de la bouche du pontife, qui, en l'admettant parmi les fidèles, voulut lui donner une appellation justifiée par ses précoces vertus.

Un texte des Livres sacrés, que nous retrouvons dans l'office de saint Amable, s'applique merveilleusement à cette hypothèse : *il lui donna le nom d'aimable au Seigneur*, Amabilis Domino, *parce que le Seigneur l'aimait.*

CE QU'ON SAIT DE SAINT AMABLE

Saint Amable vécut au Ve siècle, probablement de l'an 397 à l'an 475. Un seul historien contem-

porain a consacré quelques lignes à sa mémoire : c'est saint Grégoire de Tours. Il nous apprend, cent ans après la mort du Saint, « qu'il a existé un certain Amable, prêtre de Riom, dont le tombeau, au VI^e^ siècle, était l'objet d'une dévotion universelle en Auvergne. On s'y rendait en pèlerinage, on y accourait à toutes les fêtes chrétiennes. Après avoir prié sur cette sépulture bénie, les malades se sentaient soulagés, les personnes mordues par les serpents guérissaient, l'exaltation des démoniaques s'apaisait, les parjures confessaient tout haut leurs perfidies et obtenaient le repos de la conscience » (1).

Tout ce que nous pourrons ajouter à ce témoignage de saint Grégoire de Tours sera la collation des souvenirs populaires du pays de Riom, traditions restées purement orales pendant de longs siècles, mais néanmoins très respectables et permettant de reconstituer dans son ensemble la vie de notre Saint.

ADOLESCENCE DE SAINT AMABLE

Amable naquit à Chauvance ou à Riom, de parents nobles et vertueux. Docile aux leçons qu'il recevait au foyer domestique, encouragé par les saints exemples qu'il avait sous les yeux, il sentit dans son cœur, dès ses plus jeunes années un grand attrait pour la piété et de l'horreur pour tout ce qui pouvait empêcher son union à Dieu.

Sa famille ne voulut pas en faire un homme d'armes, de peur que le commerce des gens du siècle ne corrompît l'innocence de ses mœurs. Elle l'appliqua à l'étude des Saintes Lettres. L'enfant y prit goût, d'autant plus que sa nature douce et paisible l'éloignait comme par instinct des jeux bruyants qui passionnaient ses jeunes compagnons.

Il dut à sa propre vigilance et à la sollicitude de ses parents de se maintenir en cette ferveur des premiers ans et de vaincre ensuite les séductions du monde. « Attirez-moi toujours, ô Seigneur, disait-il souvent, par l'odeur de vos parfums et par la puissance de votre grâce. »

La piété le rendait agréable aux yeux de Dieu; la douceur de son caractère faisait de lui le plus aimable des hommes.

CURÉ DE RIOM

Les premières fonctions du pieux lévite furent celles de chantre dans la cathédrale de Clermont. La grâce de sa voix et sa connaissance du chant ecclésiastique justifiaient sur ce point le choix de l'évêque saint Rustique.

Le même évêque ou son successeur saint Namase, frappé des vertus de son jeune préchantre, résolut d'en faire un de ses collaborateurs et de l'élever aux Ordres sacrés. Amable en était digne. « Il était, dit un chroniqueur du XI^e^ siècle, vierge de corps et d'esprit quand il reçut le sacerdoce, et conserva jusqu'à la mort la beauté et la candeur de la fleur virginale sans aucune flétrissure. »

A la demande des habitants de Riom, ville à laquelle Amable était attaché par la naissance ou par des liens de famille, l'évêque d'Auvergne le leur donna pour curé. « Bien que le mot *curé* puisse sembler à cette date un néologisme, nous l'employons, dit le biographe déjà cité, pour respecter le langage courant et comme étant aussi le terme qui peut le mieux exprimer la fonction du prêtre placé à la tête d'une communauté de fidèles. La qualification de *prêtre de Riom* est synonyme de l'expression *curé de Riom.* »

Rien n'était plus édifiant que la dévotion avec laquelle saint Amable célébrait le Saint Sacrifice et disait la messe paroissiale. On le voyait quelquefois baigné de larmes, à l'autel; parfois aussi son visage paraissait tout en feu et sa tête rayonnante comme le soleil.

Son petit troupeau était l'objet de son incessante vigilance. Pour s'acquitter dignement de son ministère, le curé de Riom priait le jour et la nuit et n'interrompait un si saint exercice que pour subvenir aux besoins spirituels et temporels de ses ouailles. On a retenu de lui cette belle parole : « La charité qui n'augmente pas à chaque moment sa chaleur la perd; et tout chrétien qui cesse de croître en amour pour Jésus-Christ s'attiédit et devient froid. »

Il cherchait donc à faire naître et grandir au cœur de ses fidèles la flamme de la charité. Dans ce but, il multipliait les exhortations vives et animées, pressant l'un, reprenant l'autre, et entraînant tout le monde par ses instructions comme par ses exemples à l'amour de Jésus-Christ.

Tout ce qu'il possédait passait aux mains des nécessiteux de sa paroisse. L'amour des richesses n'était jamais entré dans son cœur : jamais il ne songea à thésauriser, mais, généreux jusqu'à oublier ses propres besoins, large jusqu'à la prodigalité, il devint le nourricier des pauvres de Riom. Prières, exhortations, bienfaits, tels furent les puissants moyens d'apostolat de saint Amable.

DOUX POUR AUTRUI, RUDE POUR LUI-MÊME

Amable vérifiait bien son nom vis-à-vis du prochain. Mais si, pour les autres, il était charitable, prévenant, et d'une douceur toute paternelle, il se traitait, lui, avec une sainte rudesse.

L'iconographie a pu représenter saint Amable à la tête d'un couvent, avec la mitre et la crosse abbatiales. Il paraît démontré qu'il n'a jamais dirigé de monastère; les Ordres religieux n'étaient pas encore répandus de son temps en Occident.

Cependant, l'opinion qui en faisait un abbé avait quelque fondement : le curé de Riom gouvernait la communauté de ses clercs, diacres, acolytes, exorcistes, portiers et lecteurs, qui, sans être des moines, avaient néanmoins certaines pratiques destinées à les maintenir dans l'esprit de régularité et de pénitence. Sur ce dernier point, le saint curé donnait à ses disciples d'héroïques exemples.

Le jeûne lui était habituel. Son repos le plus agréable était de passer en prières une partie des nuits. Il couchait sur la dure, châtiait sa chair par de fréquentes flagellations et porta toujours, « sous des habits assez propres », remarque naïvement son biographe, et peu capables de trahir ses austérités cachées, la haire et le cilice.

Il vieillit dans ces durs exercices, et ses macérations qui eussent dû, ce semble, altérer sa santé et abréger ses jours, le conduisirent, suivant les données les plus probables, jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans.

BATISSEUR D'ÉGLISES

En prenant possession de la cure de Riom, Amable y trouvait, si l'on en croit la tradition, une église, ou, du moins, une chapelle dédiée aux saints Gervais et Protais, martyrs de Milan, dont le culte s'était beaucoup répandu, sur la fin du IV^e^ siècle, à la suite de l'invention miraculeuse de leurs reliques.

(1) D'après L. BERNET-ROLLANDE, *Vie de saint Amable.*

Ce sanctuaire était cher à saint Amable qui, sans doute, s'y était souvent agenouillé dans sa première jeunesse; mais il était insuffisant. Le zèle du pasteur accroissait sans cesse les rangs des fidèles : il fallut bâtir.

Amable commença par construire un baptistère qu'il dédia à saint Jean-Baptiste. Il était d'usage, aux premiers siècles, d'élever à proximité de l'église principale un édifice spécialement réservé au baptême des catéchumènes, et renfermant à cet effet un immense bassin où l'on plongeait le futur néophyte.

Sur l'emplacement de cette église de saint Jean-Baptiste, une chapelle destinée aux baptêmes subsista à Riom jusqu'à l'époque de la Révolution.

La piété d'Amable les porta à édifier un autre monument plus vaste et plus coûteux, en l'honneur de saint Bénigne, l'apôtre de la Bourgogne. L'opinion admise qu'il le fit bâtir à ses frais s'accorde avec l'idée qu'il appartenait à une famille riche et influente.

La découverte des reliques de saint Bénigne avait eu dans cette partie de la Gaule le même retentissement que celle des saints Gervais et Protais plusieurs années auparavant; on comprend que saint Amable ait partagé l'enthousiasme des habitants de la province voisine au récit des prodiges opérés par ce Saint. Qui sait s'il n'alla pas lui-même honorer cette sépulture bénie, promettant à saint Bénigne d'introduire bientôt son culte en Auvergne et de lui élever un sanctuaire? Rien ne serait plus comforme à la tradition qui fait du curé de Riom un zélé pèlerin.

A LA RECHERCHE DE RELIQUES — LÉGENDES

Tout constructeur d'une église se préoccupait d'obtenir quelques ossements des saints auxquels il désirait la consacrer, ou, à leur défaut, d'autres reliques. Saint Amable voulut doter de ce précieux trésor sa nouvelle église, et les récits populaires nous le montrent parcourant l'Italie, s'arrêtant à Milan, et poursuivant sa route jusqu'à Rome pour réaliser son pieux dessein.

Plusieurs légendes se rapportaient à ce voyage que l'imagination populaire s'est plu à embellir.

Un jour que notre Saint, alors à Rome, se plaignait amoureusement à Notre-Seigneur de ne pas trouver les reliques tant désirées, l'oratoire où il priait fut tout à coup inondé d'une lumière éblouissante, et, au sein de cette lumière, un ange apparut qui descendit vers Amable, tenant en main un coffret rempli d'ossements sacrés. « O trop heureux ami et serviteur de Dieu, dit en s'inclinant le messager céleste, recevez de la main d'un ange à qui vous serez associé dans le ciel ce riche présent que Jésus-Christ vous envoie, et que vous lui avez demandé avec tant d'ardeur. » Et la vision disparut, laissant Amable transporté de joie et en possession de son trésor.

Un autre récit, plus merveilleux encore, eut cours parmi le peuple. Nous le mentionnons pour l'intelligence de certaines gravures qui représentent les gants et le manteau de saint Amable portés miraculeusement devant lui, en l'air et sans aucun soutien. Le Saint, sur le chemin de Rome, fut tellement accablé sous les ardeurs du soleil d'Italie, qu'il dut quitter le manteau jeté sur ses épaules et les gants qu'il avait aux mains. En cette occurrence, un rayon de soleil, par ordre de Dieu, lui rendit l'office d'un bon serviteur, et soutint en l'air l'un et l'autre pendant le chemin.

Cette légende doit avoir son origine dans la notice poétique dédiée à saint Amable par saint Priest, évêque d'Auvergne. Elle signifie que, par la miséricorde de Dieu, le saint voyageur ne fut nullement incommodé par la chaleur excessive lors de son pèlerinage *ad limina* (1).

POUVOIR DE GUÉRIR LES MORSURES DE SERPENTS LA DENT DE SAINT AMABLE

Sur le flanc des collines d'Auvergne, hérissées de ronces et de broussailles, les serpents sont souvent à redouter. Grâce au pouvoir surnaturel de saint Amable, aucun habitant de Riom n'en fut incommodé du vivant du Saint. Pour lui, il attribuait ce miracle aux reliques précieuses honorées dans la ville.

Dieu fit voir qu'il accordait cette faveur aux vertus et à la sainteté de son serviteur. Le prodige continua après sa mort, et des guérisons sans nombre de morsures venimeuses s'opérèrent à son tombeau.

« Aucune espèce de serpent, dit Jacques Branche, n'a jamais pu, ny ne peut encore faire sa retraicte dans la paroisse de saint Amable de Riom; et si d'aventure on y en voit quelqu'un, il n'y sauroit vivre ny nuyre à personne; que si quelqu'un des environs en est piqué, dès aussitost qu'il arrive dans l'église du Sainct à Riom, le venin s'évanouit et il recouvre la santé à l'attouchement de ses reliques, ainsi qu'on l'expérimente tous les jours. »

« On a souvent vu arriver, affirme un autre historien, que lorsqu'en mangeant ou en buvant, ou en dormant la bouche ouverte, on a avalé du poison ou quelque petite bête venimeuse, on en guérit infailliblement si on vient prier au tombeau du Saint. Le malade sent de grandes envies de vomir, et ne peut ou n'ose pas le faire, comme s'il voulait marquer par là qu'il appréhende de salir par son venin et par ses vomissements un lieu aussi sacré et aussi respectable qu'est celui où repose le corps de saint Amable. Il avertit ses amis de le transporter hors de l'enceinte des murailles de l'église, et il n'est pas dehors qu'il vomit aussitôt tout ce qu'il a de venimeux dans les entrailles (2). »

Une des dents du Saint, renfermée dans un petit reliquaire, opère plus spécialement ces sortes de miracles. La cure se produit sans mystère, au vu de tous. Devant les fidèles rassemblés au son de la cloche, on récite les prières et on apporte le malade. Un prêtre pose le reliquaire sur la blessure: la guérison est instantanée.

ADIEUX DU PÈRE A SES ENFANTS

Le saint curé de Riom, presque octogénaire, sut, par révélation, que Dieu allait bientôt l'appeler à lui. Joyeux, il assembla d'abord en secret les clercs rangés sous sa conduite, leur apprit ce que Dieu lui avait révélé, et les exhorta à vivre toujours dans la concorde et l'union.

Puis il convoqua dans l'église tous ses fidèles, les priant de venir tous autour de sa chaire, car il avait quelque chose de bien particulier à leur dire.

Quand ils furent réunis, il leur parla du néant des choses d'ici-bas et de la félicité céleste avec beaucoup d'onction. Il leur fit part ensuite des révélations qui le concernaient, leur annonça que l'heure de la séparation était venue. A cette nouvelle inattendue, l'assistance fondit en

(1) Note de l'abbé Faydit, *Vie de saint Amable*, préface, p. LXIII.

(2) Faydit, p. 98.

larmes. Le Saint lui-même fut ému en voyant la douleur de son peuple. Il le consola, donna à tous une suprême bénédiction et se retira.

Au sortir de l'église, la fièvre le prit; le mal fit de rapides progrès. Amable, ayant reçu le Viatique, se fit étendre sur la cendre, et s'endormit dans le Seigneur. Saint Sidoine Apollinaire occupait alors la chaire de l'évêché d'Auvergne.

La nouvelle de son trépas attira un grand concours de prêtres et de fidèles de la ville que nous appelons aujourd'hui Clermont. Ils vinrent tous au convoi du Saint avec des cierges et des flambeaux. On l'enterra avec beaucoup de solennité dans l'église de Saint-Bénigne qu'il avait édifiée.

Mais Dieu donna à ces démonstrations de la piété populaire un éclat bien autrement consi-

SAINT AMABLE INVOQUÉ CONTRE LES MORSURES DES SERPENTS L'INCENDIE ET LES ASSAUTS DU DÉMON

dérable par le grand nombre des miracles qui entourèrent sa sépulture.

HOMMAGES FORCÉS — INCENDIES ÉTEINTS PAR L'INTERCESSION DU SAINT

Victorius, comte ou gouverneur d'Auvergne en 475, passant un jour devant le tombeau de saint Amable, refusa de descendre de cheval et de suivre l'exemple des dévots pèlerins qui venaient rendre leurs hommages aux reliques. Mais le cheval qui le portait, plus sage que son maître, s'arrêta court; rien ne put le déterminer à avancer; comme s'il eût été de marbre ou de bronze, il demeura inébranlable jusqu'à ce que le comte se fût enfin résolu à descendre et à donner à la sainte dépouille quelque signe de vénération.

Un criminel s'était parjuré devant ce même tombeau et avait pris le Saint à témoin de la vérité d'un fait qu'il savait être faux. A l'instant, la main et le bras qu'il étendait vers les reliques sacrées devinrent aussi raides que le fer.

Forcé de reconnaître un châtiment surnaturel, le coupable rentra en lui-même; confus, il avoua tout haut sa double faute, invoqua le Saint, et le bras raidi recouvra bientôt sa souplesse naturelle.

C'est en mémoire de ce fait que saint Amable est invoqué contre les parjures.

Des incendies furent éteints par son intercession. Jacques Branche, dans sa *Vie des Saincts d'Auvergne*, en cite un exemple au commencement du XIIe siècle. Eustache, comte d'Auvergne, assiégeait le château de Riom. Etienne, cinquante-sixième évêque de Clermont, demanda à Dieu que ce château, par l'assistance du saint patron de la ville, fût garanti de la tyrannie du comte, et promit, dans le cas où sa prière serait exaucée, de bâtir une église, dans la forteresse même, sous le vocable de saint Amable. Eustache avait dressé dans le fossé du château un immense bûcher qui devait tout réduire en cendres; mais un prêtre opposa aux flammes une relique du Saint: elles se retournèrent subitement contre les assaillants, en brûlèrent une partie, mirent en fuite les autres, et le château fut préservé.

Cent cinquante ans après sa mort, Amable, rendu célèbre par ces bienfaits miraculeux, fut désigné par le consentement unanime du peuple à la piété de l'évêque saint Gall pour les honneurs de la canonisation. Son culte fut ainsi consacré par le chef de l'Eglise d'Auvergne.

L'évêque transféra le corps du Saint dans une chapelle érigée et magnifiquement décorée. Sur ce tombeau, fut construite une belle basilique près de laquelle s'établit, dans la suite, une abbaye de Chanoines réguliers de l'Ordre de saint Augustin.

L'église de saint Amable subsiste encore et est rangée parmi les monuments historiques.

Le nom d'Amable est toujours en vénération dans le pays d'Auvergne. Certaines familles nobles se font un devoir de se le transmettre fidèlement de père et fils, et leurs membres avaient jadis le privilège, à la procession annuelle, d'appuyer la main sur la châsse qui renferma les reliques du Saint.

SOURCES

Saint Amable, sa vie, son église, son culte, par L. BERNET-ROLLANDE. — *Vie des Saints de France*, par C. BARTHÉLEMY. — *Supplément aux Petits Bollandistes*, par Dom PIOLIN. — *Ménologe ou Livre d'or des curés et prêtres séculiers*, par l'abbé BAURENS DE MOLINIER. — *Les Saints Patrons des Corporations*, par LOUIS DU BROC DE SEGANGE.

LA VÉNÉRABLE PAULE FRASSINETTI

fondatrice des Sœurs de Sainte-Dorothée (1809-1882).

Portrait authentique de la Vénérable.

C'est à saint Vincent de Paul que revient la gloire d'avoir créé le type de la vierge apôtre. La plupart des Instituts modernes de Sœurs se sont inspirés de la pensée qui a présidé à la fondation des Filles de la Charité. Dans ce développement de la vitalité catholique, la France est au premier rang : on ne compte plus les rameaux qui ont pris naissance sur son sol généreux. Mais d'autres pays eux aussi ont vu surgir des Sœurs apôtres : l'Italie s'honore d'en avoir fourni un grand nombre, et l'un de ses plus anciens et des plus florissants Instituts charitables est celui des Sœurs de Sainte-Dorothée, que fonda, au cours du siècle dernier, la servante de Dieu Paule Frassinetti.

PREMIÈRES ANNÉES — SERVANTE DE CURÉ IDÉES DE FONDATION

En 1809, l'antique république de Gênes, morcelée en trois départements, faisait partie de l'empire français. Malgré la rafale antireligieuse qui passait alors sur l'Europe presque entière, beaucoup de familles avaient encore gardé intact à leur foyer l'esprit chrétien. De ce nombre était à Gênes celle des Frassinetti, gens de médiocre fortune, mais de grande foi. Jean-Baptiste Frassinetti et Angèle Viale donnèrent généreusement à Dieu leurs cinq enfants : quatre fils devinrent d'excellents prêtres; une fille, Paule, notre héroïne, fut la mère d'une nouvelle famille religieuse.

Née le 3 mars 1809, Paule Frassinetti reçut le baptême le même jour. Selon un pieux usage, ses parents se rendirent aussitôt qu'ils le purent au sanctuaire de *la Madonnetta*, pour mettre leur enfant sous la protection de la Sainte Vierge. Chrétienne convaincue, Angèle s'efforça de bonne heure d'initier sa fille aux vertus chrétiennes et aux travaux domestiques par ses enseignements et surtout par ses exemples. D'un caractère bon, docile, affectueux, Paule répondit vite aux saintes espérances de sa mère. Son père, au lieu de l'envoyer aux écoles, voulut lui-même lui donner les premières notions de lecture et d'écriture : ce peu suffit à l'intelligence éveillée de l'enfant, qui put dès lors s'instruire seule.

En 1818, Angèle Viale fut rappelée à Dieu. Demeurée seule avec son père et ses frères, Paule dut remplir l'office de mère de famille, et elle s'y adonna avec un courage et un dévouement qui ne se démentirent pas un instant.

Déjà elle s'était habituée à consacrer une partie de la journée à l'oraison et à des pratiques de dévotion. Ses nouvelles charges favorisèrent encore son attrait pour la prière. Levée de grand matin, elle se rendait à l'église voisine, y entendait la messe, recevait la sainte communion et revenait, joyeuse, vaquer aux affaires domestiques.

La jeune fille atteignit ainsi ses dix-neuf ans. Sa vocation ne lui apparaissait pas encore bien clairement. Elle sentait que Dieu l'attirait, mais elle attendait confiante une marque évidente de sa volonté. Sur ces entrefaites, soit par suite de sa complexion délicate, soit par suite de ses trop grandes mortifications, Paule tomba malade. Son frère Joseph, qui avait obtenu depuis peu la cure de Quinto, riante bourgade de la montagne, à l'air frais et salubre, située à cinq milles de Gênes, offrit à son père de prendre sa sœur auprès de lui pour lui permettre de se rétablir. Paule se rendit à Quinto et y guérit bientôt. Dieu l'attendait là pour lui faire entrevoir sa mission.

Connaissant le dévouement de sa sœur, Don Joseph établit dans sa paroisse une école pour les jeunes filles pauvres, et il en confia la direction à Paule, tout heureuse d'exercer son zèle auprès de ces enfants, à qui elle apprenait, avec les travaux propres à leur sexe, la lecture et surtout le catéchisme, le principal instrument de l'éducation chrétienne.

Une pieuse jeune fille de l'endroit, Marie Anne Danero, frappée d'admiration de la haute vertu de Paule, voulut faire sa connaissance et se plut dès lors à converser avec elle. Tous les dimanches, après les cérémonies sacrées, les deux amies se promenaient dans les bosquets avoisinants, devisant des choses de l'âme et de religion. D'autres jeunes filles vinrent se joindre à elles, et la promenade habituelle devint pour toutes une occasion de s'exercer à la piété et de s'encourager à la vertu. Peu à peu, s'éveilla chez toutes un ardent désir de vie religieuse. Paule sentit renaître ses attraits de jadis, plus précis et plus vivaces. Elle aspirait à unir à la vie contemplative du cloître une vie active de dévouement envers le prochain. Ne connaissant point de monastère où ce double but fût poursuivi, l'idée lui vint de fonder une famille religieuse qui répondit à ce besoin. Elle consulta autour d'elle, et ses conseillers, après l'avoir soumis à l'épreuve, finirent par l'encourager dans son pieux dessein.

PREMIERS ESSAIS — L'ŒUVRE DE SAINTE-DOROTHÉE

D'accord avec son frère, Paule choisit alors douze de ses compagnes qui aspiraient à embrasser l'état religieux, et leur proposa de commencer une année de probation, tout en les laissant dans leurs familles.

A certains jours, toutes se réunissaient dans un oratoire pour y entendre les avis spirituels de Don Joseph. Chaque semaine, elles prenaient à tour de rôle la charge de supérieure et s'exerçaient ainsi à l'obéissance et à toutes les vertus religieuses. Mais il arriva qu'au bout de quelques mois la tiédeur ou la peur des difficultés gagna la communauté naissante, et ses membres finirent par se retirer. Pareille défection causa beaucoup d'amertume à Paule Frassinetti. Son frère, découragé, lui déclara qu'il ne voulait plus entendre parler de fondation. Elle, cependant, puisant dans l'épreuve une nouvelle énergie, affirma résolument sa volonté de rester sur la breche, seule s'il le fallait, et de fonder l'Institut avec l'aide de Dieu.

Sa foi lui donna raison. Bientôt, cinq jeunes filles, regrettant leur faiblesse, se présentèrent de nouveau, et l'on se remit aux exercices du noviciat. Radouci, Don Joseph rendit son concours. Il loua dans les environs une maisonnette, fit une ébauche de règle, et, le 12 août 1834, la petite communauté prenait possession de son premier asile. Les nouvelles religieuses demandèrent au travail des mains leur nourriture, et s'occupèrent de suite de donner l'enseignement aux enfants pauvres. Au travail et à la classe, elles joignaient l'oraison, la méditation, se levant le matin de bonne heure et tissant la toile jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Un prêtre zélé de Bergame, Luc Passi, venait alors de créer dans les provinces vénètes et lombardes une œuvre d'apostolat très efficace. Il s'agissait de fonder dans chaque paroisse, sous la direction du curé, des groupes de dames chrétiennes chargées d'enseigner le catéchisme aux enfants du peuple. L'œuvre était placée sous le patronage de sainte Dorothée, vierge et martyre, qui convertit ses deux sœurs à la foi chrétienne. Venu pour affaires à Gênes, le vénérable pasteur fit connaissance de Paule Frassinetti. Les deux âmes, qui avaient les mêmes aspirations, se comprirent vite. Luc Passi proposa à Paule d'ajouter aux œuvres de son Institut celle de Sainte Dorothée. La jeune fondatrice accepta l'offre avec joie : elle voulut même que ses religieuses, appelées jusque-là Sœurs de Sainte-Foi, prissent le nom de Sœurs de Sainte-Dorothée.

Le choléra de 1835, qui sévit avec fureur en Italie, donna aux « Dorothées », comme on ne tarda pas à les appeler, l'occasion d'exercer leur dévouement. La population reconnaissante leur offrit une maison à Gênes. Malheureusement, le père de Paule, qui, malgré ses bons sentiments, s'épouvantait des dangers auxquels sa fille paraissait s'exposer, lui intima l'ordre de revenir à la maison paternelle. Paule crut devoir obéir et renvoya ses Sœurs dans leurs familles. Mais au bout de quelques mois, vaincu par la patiente bonté de sa fille et sa courageuse persévérance, le père la laissa repartir, et la communauté fut vite reformée.

DÉVELOPPEMENTS DE L'ŒUVRE — ROME

A Gênes où il fut transplanté, le nouvel Institut trouva un terrain favorable. En peu de temps, la maison du quartier Saint-Théodore devint trop étroite pour les œuvres d'éducation populaire qui y grandissaient. Des essaims allèrent s'établir ailleurs. En 1838, Paule, avec onze de ses sœurs, prenait définitivement l'habit religieux avec l'approbation et les bénédictions de l'archevêque de Gênes. L'année suivante, la fondatrice et ses trois premières compagnes prononçaient leurs vœux simples de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, y ajoutant un quatrième, celui de promouvoir l'œuvre de Sainte-Dorothée.

Mais Dieu voulait transporter la fondatrice sur un champ beaucoup plus vaste : Paule devait, au centre de l'Eglise, donner les premiers exemples d'une institution religieuse, née en Italie et destinée à l'éducation chrétienne des jeunes filles de toute condition.

Sur le conseil de plusieurs ecclésiastiques, la

Mère Frassinetti partit pour Rome avec deux Sœurs, en 1841. Des amis lui avaient ménagé trois ou quatre pauvres chambres auprès de la Basilique des Saints-Apôtres, au-dessus des écuries du palais Torlonia. Les religieuses s'y installèrent tant bien que mal. La Vénérable ouvrit sans tarder une petite école et s'efforça de répandre l'œuvre de Sainte-Dorothée.

Les Sœurs furent bien vite appréciées ; on leur confia des écoles dans plusieurs paroisses de Rome ; des évêques se hâtèrent de demander leur concours dans les Marches. A Rome, on avait trouvé une maison assez vaste près de Sainte-Marie Majeure : la fondatrice y établit un noviciat, des écoles gratuites pour les pauvres, un pensionnat pour les riches. Les prêtres les plus pieux de la ville, les prélats et les cardinaux tenaient en grande estime Paule Frassinetti. Le cardinal vicaire, alors le cardinal Patrizi, ayant eu souvent l'occasion d'apprécier la bonté et le zèle apostolique de la fondatrice, aimait à parler d'elle au Saint-Père.

Grégoire XVI, qui gouvernait l'Eglise à cette époque, était un Pontife saint et vertueux, grandement préoccupé du bien des âmes. En 1844, il daigna confier à Paule et à ses filles la réorganisation du refuge de Saint-Onuphre. Courageusement, la fondatrice se mit à l'œuvre : sa conduite prudente et ferme et sa profonde charité eurent heureusement raison des désordres : la discipline et la paix revinrent, à la grande joie de tous. Selon le désir du Pape, un internat s'y ouvrit bientôt pour les jeunes filles de noble condition, et la Mère Frassinetti put exercer là encore ses remarquables qualités d'éducatrice, qui la faisaient tendrement affectionner par toutes ses enfants. Un simple trait montrera comment elle les aimait elle-même. Parmi les pensionnaires, il y en avait deux toutes jeunes encore, l'une très gentille, l'autre laide et rachitique. Au cours d'une récréation, quelques Sœurs vantaient les grâces de la première, la Mère leur dit aussitôt : « Pour moi je préfère l'autre enfant, parce que les laides sont en général moins aimées, et parce qu'en aimant celle-là il me semble qu'on aime une pure image de Dieu sans encadrement. »

PIE IX — RÉVOLUTION ITALIENNE NOUVEAUX ACCROISSEMENTS

Grégoire XVI était mort le 1er juin 1846, et de très graves événements se préparaient pour Rome, l'Italie et l'Europe. L'avènement de Pie IX, marqué par des actes de généreuse condescendance vis-à-vis des prisonniers politiques, avait suscité l'enthousiasme des foules, mais celles-ci, habilement dirigées par d'ambitieux sectaires, ne tardèrent pas à se rallier au mouvement révolutionnaire.

A Rome, les sectes faisaient assassiner Rossi, le ministre du Pape : Pie IX était forcé de s'enfuir à Gaëte, puis à Naples, sous la protection du roi Ferdinand. En février 1849, la Révolution triomphante proclamait la République romaine avec, à la tête, un triumvirat dont faisait partie Mazzini. Le bruit courut que les communautés religieuses allaient être dissoutes. La Mère Frassinetti sachant qu'une de ses Sœurs avait été compagne d'enfance de Mazzini lui fit écrire au chef républicain pour recommander Saint-Onuphre.

— Citoyenne, n'ayez aucune crainte et rassurez vos Sœurs, répondit Mazzini. Priez Dieu pour le pays et pour les hommes de bonne intention comme il me paraît d'être.

Mais Mazzini n'était pas seul au pouvoir, et le torrent révolutionnaire n'aime guère à se laisser endiguer. Des délégués du gouvernement vinrent faire subir aux religieuses d'odieux interrogatoires et prétendirent les délier de leurs vœux. Un autre jour, de nouveaux délégués survinrent :

— Avertissez la Supérieure, dirent-ils à la portière, que tout à l'heure viendront vivre ici des femmes comme vous.

En effet, quelques heures après, une quarantaine de femmes condamnées pour meurtres, vols et autres crimes arrivaient au couvent sous la conduite des carabiniers. La Mère accueillit ces malheureuses avec bonté, leur fit aussitôt préparer un bon repas et leur abandonna tout un étage de la maison, où elles finirent bientôt par se trouver très heureuses.

La France venait d'envoyer une petite armée au secours du Pape, et l'entrée des troupes françaises à Rome, le 2 juillet 1849, rendit la paix à la ville. Débarrassée des hôtes importunes qu'on lui avait imposées, la Mère Frassinetti fit reprendre à sa maison sa vie ordinaire de laborieuse activité. Pie IX, qui appréciait grandement les Dorothées et les entourait de toute sa bienveillance, aimait à visiter leurs maisons, afin d'encourager maîtresses et élèves. Il voulut leur confier dans Rome même un autre refuge, et, comme à Saint-Onuphre, la patience et la charité des Sœurs triomphèrent de tous les obstacles.

Un évêque brésilien, nouvellement nommé par Rome, offrit à la Mère Frassinetti d'établir ses religieuses dans son diocèse où l'instruction chrétienne laissait beaucoup à désirer. Sur les conseils du Saint-Père, la fondatrice accepta cette difficile et périlleuse mission : ses filles, formées auprès d'elle au dévouement et au sacrifice, partirent généreusement, et, malgré des traverses et des obstacles sans nombre, elles édifièrent leurs œuvres d'éducation chrétienne, si bien qu'on ne tarda pas à les demander en d'autres diocèses du Brésil. Le Portugal, lui aussi, leur ouvrit ses portes, mais longtemps les Sœurs de Sainte-Dorothée y vécurent sous des habits séculiers pour ne pas effaroucher les descendants de Pombal.

En 1867, l'Institut avait déjà douze maisons où se pressaient un grand nombre d'enfants de toute condition pour y recevoir la formation chrétienne et l'instruction convenable. « Il nous faut travailler comme dix, pouvait écrire justement la fondatrice, si nous voulons suffire à tout. »

L'USURPATION DE ROME DERNIÈRES ANNÉES DE LA FONDATRICE

Le 20 septembre 1870, l'armée italienne, au service des sectes révolutionnaires, après avoir usurpé les Etats du Pape, lui enlevait sa capitale et changeait en prison sa demeure du Vatican. La Mère Frassinetti prit sa part du deuil des catholiques, et, à sa demande, dans toutes les maisons des Sœurs, les prières montèrent ferventes vers le Ciel pour demander le pardon du crime et la paix de l'Eglise.

A Rome, le nouveau gouvernement se préoccupait d'enlever aux religieux et aux religieuses leurs monastères pour en faire des palais de l'Etat. Plusieurs fois, des décrets d'expulsions furent signés contre les Dorothées, mais la Providence n'en permit pas la réalisation. Les religieuses en furent quittes pour les tracasseries administratives.

Au milieu de ces douloureux événements, la Mère Frassinetti ne perdait rien de sa sérénité d'âme : une continuelle élévation du cœur à Dieu,

une adoration pleine et amoureuse de la volonté divine la faisaient souvent s'exclamer : « Volonté de Dieu, tu es mon Paradis. »

S'oubliant elle-même, elle allait, malgré son âge avancé et les difficultés des voyages, visiter les diverses maisons et porter à ses filles ses encouragements et ses conseils. Ne pouvant se rendre jusqu'au Brésil, elle alla du moins en Portugal, pour aider par sa présence ses religieuses dans le travail de leur perfection et le développement de leurs œuvres.

Cependant, comme beaucoup d'autres grandes

La Vénérable en méditation devant son crucifix.

âmes, la Mère Frassinetti se trouvait indigne d'être à la tête de sa petite famille. A plusieurs reprises, elle avait demandé à être remplacée dans ses fonctions de Supérieure générale. Au cours d'une de ses dernières visites aux maisons, elle avait été atteinte d'un commencement de paralysie. L'humble fondatrice prit occasion de cet accident pour faire valoir son désir de se retirer. Mais tout fut en vain : les religieuses la préféraient, même infirme, à la meilleure d'entre elles.

Convaincue que ses velléités de retraite n'étaient pas selon la volonté de Dieu, la Mère Frassinetti continua donc sa vie laborieuse avec un courage et une force admirables.

Mais sa santé devenait de jour en jour plus précaire et forçait la Mère Frassinetti à une immobilité qui lui pesait, et qu'elle supportait pourtant avec une grande résignation : « Si Dieu m'a rendue inutile à presque tout, disait-elle, pourquoi n'en devrais-je pas aussi le bénir et le remercier ? » Elle voulut encore faire chaque samedi une instruction aux Sœurs novices, sur la perfection religieuse. Sa parole claire et simple ne touchait pas moins son petit auditoire que son exemple de généreux dévouement. Toujours elle avait aimé les pauvres. Jusqu'à la fin, elle s'efforça de communiquer cet amour à ses Sœurs. Jamais elle ne voulait que l'on renvoyât sans aumône un pauvre qui venait frapper à la porte du monastère. En un moment de pénurie, à une religieuse qui lui disait n'avoir qu'un morceau de pain à donner et point d'argent, elle répondit : « Voulez-vous un bon moyen de vous en procurer : Quand vous avez peu, donnez beaucoup aux pauvres. Pour moi, en agissant ainsi, je n'ai jamais eu à m'en repentir. »

Bientôt, une nouvelle maladie de la Mère Frassinetti vint de nouveau jeter l'effroi dans l'Institut. La fondatrice était atteinte à un doigt de gangrène sèche, maladie terrible qui mène à une mort très douloureuse. Les chirurgiens ne voyaient de salut que dans l'amputation du bras, mais la faiblesse de la malade pouvait-elle s'y prêter? « Donnez-moi de la force, se contentait de dire à Dieu la Mère au milieu de ses tortures, et puis envoyez-moi les souffrances que vous voudrez. Je n'ai pas d'autre désir que de faire votre sainte volonté. »

Les Sœurs, ne comptant pas sur un secours humain, s'adressèrent au Médecin du ciel, et leurs prières furent exaucées. A la stupeur des chirurgiens, le mal s'arrêta et finit par disparaître complètement.

Mais les infirmités se succédaient avec fréquence : la paralysie gagnait, tantôt un membre, tantôt l'autre, chassée parfois par les prières des Sœurs qui voulaient au moins entendre leur Mère et se faire entendre d'elle.

Don Bosco, de passage à Rome, vint voir la malade, à qui cette visite procura une grande consolation : « Mes enfants, dit l'homme de Dieu aux religieuses qui attendaient comme un miracle de sa part, la couronne des mérites de votre Mère est achevée. »

La Mère Frassinetti accueillit avec bonheur sa dernière maladie.

Elle unissait ses douleurs à celles de Jésus crucifié, elle invoquait filialement la Très Sainte Vierge, et recevait tous les jours la Sainte Eucharistie, qui faisait ses plus chères délices.

Enfin, après avoir béni toutes ses filles, et reçu avec une profonde piété les sacrements des malades, la Mère Paule Frassinetti s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 11 juin 1882, à l'âge de soixante-quatorze ans.

La cause de la servante de Dieu a été introduite en 1906, et depuis lors elle jouit du titre de vénérable.

SAINT JEAN DE SAINT-FACOND

OU DE SAHAGUN

Quinzième siècle. — Fête le 12 juin.

Le duc d'Albe, irrité de la prédication du moine qui enseigne leurs devoirs aux grands, le menace de mort : « Si l'on m'attaque, on échappera difficilement à cette arme, dit Jean en montrant son bréviaire. » Et, en effet, sans autres armes, il renversa les sbires envoyés contre lui.

NAISSANCE DE SAINT JEAN DE SAHAGUN

Saint Jean naquit, pour la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre, à Sahagun (Saint-Facond), petite ville des Asturies.

Son père, Jean Gonzalès del Castillo, et sa mère, dona Sancia Martinez, plus illustres encore par leurs vertus que par la noblesse de leur race, vécurent longtemps sans avoir d'enfants.

Affligés de cette stérilité qu'ils considéraient comme un déshonneur, ils se retirèrent aux confins de leurs domaines, dans un petit ermitage placé sous le patronage de Notre-Dame-du-Pont. Leurs prières ne tardèrent pas à être exaucées, et le 21 juin de l'an 1430, Dieu comblait tous les vœux de ses serviteurs en leur donnant un fils qui reçut le nom de Jean.

Gonzalès del Castillo combattit alors les Maures sous la bannière de Jean II. A la nouvelle de cette naissance miraculeuse, il revint à Sahagun,

et, prenant l'enfant, il l'éleva vers le ciel : « Seigneur, s'écria-t-il, vous me l'avez donné, il est à vous ! » Et, s'arrachant aux joies si douces qu'il avait si longtemps enviées, il alla en toute hâte rejoindre l'armée catholique.

LE PETIT JEAN DE SAHAGUN ET SES COMPAGNONS D'AGE ÉTUDES ET VOCATION

Instruit des sublimes vérités de la foi dès ses plus tendres années et formé par ses parents à la pratique des vertus chrétiennes, Jean manifesta, dès lors, les hautes destinées auxquelles Dieu l'appelait.

Encore tout jeune enfant, il entretenait déjà les compagnons de son âge des choses de Dieu; il leur prêchait avec le feu et le zèle d'un apôtre, il les réconciliait lorsqu'ils étaient en discorde ; et, chose incroyable, ces petits l'écoutaient des heures entières sans le moindre signe d'impatience ou d'ennui.

Ses parents confièrent le soin de son éducation aux Bénédictins du monastère de Saint-Facond, de là le nom de Jean de Saint-Facond sous lequel est aussi connu notre Saint. Intelligent, doué d'un caractère énergique, dirigé par des maîtres habiles et savants, il fit en très peu de temps de rapides progrès dans les études grammaticales, dans la philosophie et la théologie. Mais, à peine achevait-il ses études, que son père voulut le pourvoir d'un bénéfice ecclésiastique sur lequel il avait droit de patronage. Jean ne put se résoudre à accepter un bien dont, en conscience, il n'avait pas le droit de jouir, puisqu'il n'en pouvait encore remplir les charges.

« Mon père, disait-il avec larmes, permettez-moi de ne pas accepter. »

Son oncle, le majordome de l'évêque de Burgos, se trouvant là, il le supplia d'intercéder pour lui, ce qu'il fit de bonne grâce.

« Mon frère, dit-il, je vois que mon neveu est un de ces hommes que l'évêque de Burgos recherche avec tant de soin; ne l'inquiétez donc plus de ce bénéfice, mais permettez-lui de m'accompagner; on le pourvoira là-bas mieux que vous ne sauriez le faire ici. »

Quelques jours après, Jean quittait le toit paternel pour ne plus y revenir.

JEAN DE SAHAGUN CHANOINE DE BURGOS

Alphonse de Carthagène, de qui le pape Eugène IV disait : « Qui siégera dignement sur la chaire de saint Pierre devant un tel homme », était alors évêque de Burgos. Il ne se méprit point sur la sainteté et le mérite de son nouveau disciple.

Il l'ordonna prêtre et l'admit au nombre des chanoines de sa cathédrale. Dès ce moment, Jean mit au grand jour le trésor des vertus qu'il avait tenu caché jusqu'alors.

Riche, il distribuait aux autres tous ses revenus, et il menait, au milieu de la plus extrême pauvreté, une vie consacrée tout entière à la prière, à l'étude, au soin des pauvres.

Il avait une tendre compassion pour les membres souffrants de Jésus-Christ, il les secourait dans leurs besoins, les soignait, les faisait asseoir à sa table, et les servait de ses propres mains, à l'édification de tous, et à la grande joie de son bon évêque qui disait :

« Oh! que je suis heureux de recevoir dans ma maison un si saint homme! Si les rois de la terre sont honorés d'être servis par des princes, que sera-ce de l'être par un si digne serviteur de ce Dieu, dont le service nous fait rois? »

A la mort de ses parents, Jean, mû par une inspiration divine, abandonna les immenses richesses que lui laissait l'héritage paternel. Il en dota ses sœurs et partagea le reste entre ses frères et les pauvres.

Quant à lui, il résolut de suivre la voie douloureuse mais glorieuse de la Croix.

PAUVRE VOLONTAIRE

Désireux de pratiquer les conseils évangéliques dans toute leur rigueur, Jean alla se jeter aux pieds de son évêque, le suppliant avec larmes de vouloir bien reprendre les honneurs et les bénifices qu'il lui avait donnés. Une petite chapellenie dans une des paroisses de la ville, la paroisse de Sainte-Agathe, c'était là tout l'héritage qu'il lui demandait en retour.

Le saint évêque vit, avec un profond regret, sortir de sa maison celui qui n'y avait apporté que paix et bénédiction; mais il n'en laissa pas moins cet élu du Seigneur suivre l'attrait de la grâce qui l'appelait à une plus haute perfection.

JEAN DE SAHAGUN ET LE BOITEUX DEVANT LE CRUCIFIX DE BURGOS

Dans son amour pour les pauvres de Jésus-Christ, saint Jean de Sahagun, non content de les secourir, s'était fait semblable à eux.

Un jour, il rencontra un mendiant qui marchait péniblement sur ses béquilles. Touché de compassion, l'homme de Dieu s'approche de l'infirme et, sous le coup d'une inspiration céleste, il le prend par la main et le conduit à l'église des Augustins, devant le crucifix de Burgos. A peine le pauvre boiteux a-t-il vénéré l'image miraculeuse, qu'il jette ses béquilles; il se met à marcher, à courir; il est guéri. Les religieux entonnent avec enthousiasme le *Te Deum* et reçoivent au nombre de leurs novices le miraculé qui demande à se consacrer à Dieu dans l'église où il a recouvré la santé.

Qu'est-ce donc que ce crucifix de Burgos? Son histoire est trop curieuse pour ne pas en dire un mot en passant.

Un marchand était sur le point de faire naufrage, la tempête se déchaînait depuis trois jours, quand il aperçoit, flottant au gré des flots, une caisse que l'équipage s'empresse de recueillir à bord : elle contenait le crucifix dont nous venons de parler. A son retour, il le plaça dans l'église des Augustins de Burgos, où de nombreux prodiges s'accomplirent bientôt.

C'est alors, rapporte l'histoire, que le Chapitre de la cathédrale, jaloux de ce trésor, le fit enlever aux Augustins.

De là un procès sans fin, que l'évêque résolut de terminer en suppliant le Seigneur de prononcer lui-même la dernière sentence.

Il se fit amener un cheval, lui banda les yeux; puis, le chargeant du crucifix, il ordonna de le laisser libre.

Sans se tromper de chemin, le cheval porta son précieux fardeau au couvent des Augustins. Ce ne fut pas toutefois pour longtemps.

Le Chapitre, dépité, l'enleva de nouveau; mais la nuit suivante, tandis que les religieux chantaient Matines, les portes de leur église s'ouvrirent, et le crucifix porté par des mains invisibles, reprit la place d'où on l'avait arraché, et qu'il ne quitta plus.

Ce crucifix miraculeux, que la tradition attribue à saint Nicodème, disciple de Notre-Seigneur, se conserve encore aujourd'hui dans la cathédrale

de Burgos depuis que la Révolution a chassé les Augustins de leur couvent.

GUERRE CIVILE — MESSAGER DE PAIX

Tandis que saint Jean de Sagahun accomplissait des merveilles à Burgos, la ville de Salamanque était livrée à la guerre civile la plus terrible.

A la suite de querelles et d'assassinats, deux camps s'étaient formés, ayant à leur tête les plus puissantes familles du pays.

Les palais et les maisons étaient convertis en citadelles, les rues et les places en champs de bataille où, malgré les exhortations du clergé, les habitants de tout rang, de tout âge, venaient se battre et s'entre-tuer.

Pas une nuit, pas un jour ne se passait sans quelque nouveau crime, et les haines, loin de s'apaiser, allaient en grandissant.

A la nouvelle de ces fureurs, dignes d'un peuple païen, le saint prêtre de Burgos accourt à Salamanque.

Bravant les clameurs et les menaces, il va au-devant de cette multitude irritée, et lui parle des châtiments éternels. A ses accents, les plus endurcis, saisis d'effroi, s'écrient : « D'où vient cet homme qui veut nous retirer de l'abîme où nous allions nous engloutir pour jamais? »

PROFESSEUR A SALAMANQUE

Frappés de son éloquence et de sa profonde connaissance des Saintes Ecritures, les docteurs de l'Université lui offrirent une chaire.

Saint Jean enseigna donc les Saintes Lettres l'espace de quatre ans, sans toutefois abandonner sa croisade contre les rebelles.

Peu de temps après, il fut atteint de la pierre, qui nécessita l'opération de la taille, et l'amena en quelques jours aux portes du tombeau.

« Seigneur, s'écria-t-il alors, je n'ai plus d'espoir qu'en vous; si je meurs, que votre volonté soit faite, mais si je dois vivre encore, je veux vous consacrer ce reste de vie dans un Ordre religieux. »

A peine achevait-il ce vœu qu'un mieux se fit sentir, et aboutit au rétablissement complet de sa santé.

La première fois qu'il sortit, un pauvre presque nu lui demanda l'aumône; comme il hésitait un instant pour savoir laquelle de ses deux tuniques il donnerait : « Eh bien! s'écria-t-il, il serait honteux de donner au Seigneur ce que j'ai de moins bon. » Et il donna la meilleure.

La nuit suivante, Jésus lui apparut radieux, revêtu de cette tunique, et il disait : « C'est Jean qui m'a revêtu de cette robe. »

ERMITE DE SAINT AUGUSTIN — JEAN ET L'EUCHARISTIE

Fidèle à la promesse qu'il avait faite au Seigneur, saint Jean choisit l'Ordre des Ermites de saint Augustin pour la seule et bonne raison qu'on y observait la règle dans toute sa rigueur.

Quoique novice, Jean surpassa bientôt par son éminente sainteté les plus anciens du monastère; aussi mérita-t-il du ciel les faveurs les plus extraordinaires.

Animé d'une angélique dévotion envers la Sainte Eucharistie, il restait en prières devant le Saint-Sacrement depuis Matines jusqu'au lever du jour. Pendant qu'il célébrait le Saint Sacrifice de la messe, il lui arrivait souvent, comme l'atteste saint Thomas de Villeneuve, de voir de ses yeux la sainte humanité du Sauveur. Jésus-Christ lui apparaissait le visage splendide comme le soleil et ses plaies brillantes comme des étoiles.

Il voyait aussi l'union mystérieuse de la Sainte Trinité comme à travers un voile, ce qui le remplissait d'une joie ineffable à laquelle il ne pouvait s'arracher.

Lorsque les épreuves du noviciat furent achevées, ses supérieurs le jugèrent digne de remplir l'office de maître des novices; puis ils le nommèrent définiteur de la province, et enfin prieur du couvent de Salamanque.

PACIFICATION DÉFINITIVE DE SALAMANQUE

Aussitôt après sa profession, il avait, sur l'ordre de ses supérieurs, repris son œuvre de pacification dans la ville. Un jour, il entend les cloches des deux paroisses rivales, de Saint-Benoît et de Saint-Thomas, qui appellent les factieux aux armes; il accourt: renversé d'abord par le choc des combattants, il est foulé aux pieds; il se relève, s'efforce de dominer de sa voix le bruit des armes et les cris de fureur, et fait tant par son courage et son éloquence qu'il parvient à séparer les deux partis.

Un instant après, il aperçoit l'un des chefs qui cherche à rallier ses partisans pour une nouvelle attaque ; l'intrépide augustin fait planter sa chaire devant la maison de cet homme et recommence ses exhortations. « Tuez-le, » crie le chef écumant de rage. Des assassins s'élancent; le Saint, tout joyeux, accourt à eux les bras ouverts; déconcertés un instant par tant de courage, les sbires s'arrêtent; mais, bientôt, s'encourageant eux-mêmes : « A mort, le Frère hypocrite ! vocifèrent-ils; qu'il meure de nos mains ! » et, levant leurs épées, ils allaient le frapper quand leurs bras se paralysent soudain et restent incapables de tout mouvement. Saisis de terreur, ils se jettent aux pieds du moine en demandant pardon; celui-ci prie pour eux et ils se relèvent guéris.

Le corrégidor de Lédesma, au lieu de maîtriser par la force les haines et les discordes comme il en avait la charge, les entretenait, au contraire, secrètement.

Dès que Jean apprit cette nouvelle, il partit sur-le-champ trouver ce magistrat, et après lui avoir rappelé ses devoirs, il lui montra courageusement combien il était coupable envers Dieu et l'humanité de tant de sang répandu; combien aussi il avait offensé la majesté royale qu'il représentait et dont il avilissait, en sa personne, l'honneur et l'autorité.

Le corrégidor, irrité de se voir ainsi repris publiquement par un simple moine, le fit fouetter cruellement sur la place de la ville et chasser honteusement de Lédesma. « Soyez béni, Sei-» gneur, disait le Saint, de m'avoir jugé digne » de souffrir pour votre nom; puissent ces humi-» liations et ces souffrances servir au salut de » ce pauvre peuple. »

Ses vœux furent exaucés.

Un dimanche qu'il prêchait sur la place publique, un homme voulut jeter le trouble et diviser de nouveau les esprits : « Mes amis, s'écria » Jean, tenez-vous en repos, car le premier qui » mettra la main à l'épée restera mort sur place. »

Effectivement, l'un des perturbateurs, ne tenant aucun compte de la défense du Saint, fut frappé par une main invisible qui le jeta par terre, sans vie.

IL RESSUSCITE DES MORTS

Dieu se plut à manifester l'éminente sainteté de son serviteur par d'éclatants prodiges.

Son frère, don Martin del Castillo, étant affligé de la mort d'une de ses filles, Jean alla lui porter les consolations dont son âme avait besoin. « Pourquoi pleurez-vous, lui dit-il gaie-» ment; parce qu'une enfant s'évanouit, vous » vous imaginez qu'elle est morte. » Prenant ensuite la jeune fille par la main, il la rendit vivante à sa mère, qui bénit le Seigneur, dont les serviteurs savent faire de si grandes choses.

Un autre jour, comme il parcourait les rues de Salamanque, une pauvre femme vint se jeter à ses pieds en criant, toute en larmes : « Mon fils est tombé dans un puits, il y est depuis deux heures, on ne le voit et on ne l'entend plus !

— Allons, dit simplement le Saint, peut-être vit-il encore; en effet, s'étant rendu sur le lieu de l'accident, il appela l'enfant, qui lui répondit aussitôt; puis, détachant sa ceinture de cuir, il la lui tendit; elle était loin d'être assez longue pour pouvoir atteindre le fond du puits, il en retira néanmoins l'enfant sain et sauf, au grand étonnement du peuple, témoin de cette scène.

Après ce miracle, disent les hagiographes, notre Saint courut vingt fois le risque de perdre la vie, tant ceux qui lui baisaient les mains, lui coupaient des morceaux de sa robe, se pressaient et menaçaient de l'étouffer à chaque instant. C'est à grand'peine qu'il leur échappa et il continua sa route vers le couvent en contrefaisant l'insensé pour s'attirer les insultes et le mépris.

SAINT JEAN DE SAHAGUN, POURSUIVI PAR DES ASSASSINS, SE DÉFEND AVEC SON BRÉVIAIRE

Le duc d'Albe, don Garcia d'Alvarez de Tolède, au retour d'une glorieuse campagne contre les Maures, célébra une fête d'actions de grâces pour les victoires qu'il avait remportées. Mais, pour donner plus d'éclat à la solennité, il voulut que saint Jean de Sahagun y fît entendre la parole de Dieu.

Toutefois, comme notre Saint avait pris pour sujet de son discours les devoirs de ceux qui sont élevés en dignité, le duc, qui s'était souvent montré l'oppresseur de ses vassaux, crut y retrouver la critique de sa conduite et jura de s'en venger.

« Vous avez eu bien mauvaise langue, aujour-» d'hui, mon Père, lui dit-il; je ne serais pas » étonné qu'il vous en revînt quelque châtiment.

— Je ne monte en chaire, répondit le Saint, » que pour dire la vérité; d'ailleurs, seigneur » duc, ajouta-t-il en souriant, si l'on m'attaque, » je crois que l'on échappera difficilement à cette » arme. » Et il montrait son bréviaire.

Le duc, plein de rage, envoya des soldats après lui pour le tuer.

Mais, à peine les sbires sont-ils arrivés à quelques pas du Saint, que leurs chevaux, soudainement effrayés, les jetèrent à terre, sanglants et mutilés.

« Que Dieu vous pardonne! s'écria saint Jean, » touché de compassion, craignez désormais sa » colère. » Et ils se relevèrent guéris.

Au même moment, le duc, frappé par un mal mystérieux, souffrait des douleurs atroces. Effrayé, il envoie chercher celui qu'il a donné l'ordre d'assassiner, et, se jetant à ses pieds, il obtient, avec le pardon du Bienheureux, une complète guérison.

Jean visitait avec charité les malades, mendiait auprès des riches pour soulager les pauvres qu'il aimait comme un père. Beaucoup de malheureuses, arrachées au vice par sa prédication, s'adonnaient à la pénitence et à la vertu; il les soutenait de ses aumônes.

Son amour pour Dieu était si grand que la vue du péché jetait son âme dans une sorte d'agonie.

Son obéissance était si parfaite qu'il aurait affronté la mort sur un signe de ses supérieurs. Un jour, pour rentrer au couvent à l'heure marquée, il faillit se noyer en traversant un torrent débordé et fut sauvé par un miracle.

DÉPART POUR LE CIEL

Jean n'avait que quarante-trois ans et paraissait au milieu de sa course si féconde, quand une nouvelle victoire sur l'enfer lui valut la couronne, que, depuis longtemps déjà, les anges préparaient pour lui dans le ciel.

« Il y a ici un homme, disait-il dans un de ses sermons, qui ne passera pas cette année. Et alors, vous direz tous, mes frères : « Oh! qu'il prêchait bien, le Père de Sahagun! » Mais moi, je vous dis que je prêcherai mieux dans dix ans d'ici. » Ces paroles prophétiques ne tardèrent point à se réaliser.

Dans cette même année, un gentilhomme qui avait mené une vie scandaleuse fut si touché par sa parole qu'il renonça au monde et se retira chez les Augustins de Salamanque. Celle qui avait été sa complice jura de se venger.

En effet, elle parvint à empoisonner le Saint, qu'une maladie de langueur conduisit dans quelques mois au tombeau.

Ce grand serviteur de Dieu s'endormit du sommeil des justes, le 11 juin 1473.

A la suite des nombreux prodiges opérés sur son tombeau, le pape Alexandre VIII le canonisa, le 16 octobre 1690. Salamanque l'a choisi pour patron.

SAINT LÉON III, PAPE

Fête le 12 juin.

Saint Léon III couronne Charlemagne empereur d'Occident.

LE PRÊTRE SAINT LÉON ET LES ŒUVRES DE CHARITÉ

Léon, né à Rome, d'une famille honorable, avait étudié dès sa jeunesse à l'école patriarcale de Latran. On sait que le Latran comprenait une célèbre basilique, cathédrale de Rome, et bâtie par le premier empereur chrétien ; à côté était un palais, donné au Pape par le même empereur et qui servait de résidence aux Souverains Pontifes. Ceux-ci, toujours amis et protecteurs des études sérieuses et de tout vrai progrès, avaient fondé près de ce palais une école célèbre, où les études florissaient sous leur vigilant et généreux patronage.

Le jeune Léon s'y distingua par ses progrès dans les lettres humaines et ensuite dans la science théologique des divines Ecritures. Il mérita d'être successivement élevé au sous-diaconat, puis au diaconat et enfin au sacerdoce.

Le nouveau prêtre était d'une piété fervente,

d'une vie pure, d'une volonté ferme et constante. Il parlait avec éloquence et doctrine. Quand il rencontrait un vrai serviteur de Dieu, ecclésiastique ou laïque, versé dans les voies spirituelles, il se liait aussi d'amitié avec lui.

« Il aimait, dit son historien, à distribuer les aumônes, à visiter les infirmes; son visage reflétait alors une sainte joie et de son cœur sortaient des paroles tout embrasées d'amour divin, qui étaient pour les âmes plus précieuses encore que l'aumône matérielle dont sa main était prodigue. Un grand nombre de Romains, touchés par son exemple, voulaient comme lui servir le Christ dans la personne des pauvres et l'accompagnaient dans ses visites secrètes de la nuit et du jour. Ainsi, Léon offrait au Seigneur une moisson d'âmes saintes. Placé à la tête du vestiaire de Latran, sa vertu éclata à tous les regards et l'on peut dire qu'il était les délices de Rome tout entière. »

Le pape saint Adrien Ier étant mort le jour de Noël de l'an 795, dès le lendemain, le clergé de Rome choisit pour lui succéder le saint prêtre Léon, qui fut aussitôt acclamé par la noblesse et le peuple. Le lendemain, fête de l'apôtre saint Jean, il fut sacré solennellement et s'assit sur la chaire du prince des Apôtres.

UN GRAND PAPE ET UN GRAND ROI

Léon III succédait à un grand Pape qui avait eu pour ami un grand roi. Ce Pape était saint Adrien Ier, et le roi, son ami, qui ne devait pas être moins fidèle à Léon III, était Charles, le roi des Francs, que toute la postérité a surnommé *Charlemagne*, c'est-à-dire *Charles le Grand*.

Sous son règne chrétien, la France fut la première nation du monde. Les deux tiers de l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, la moitié de l'Italie, la moitié de l'Espagne obéissaient au sceptre de Charlemagne. Ce grand prince se servait de sa puissance pour étendre le règne de Jésus-Christ.

C'est ainsi que, sous sa protection constante, les missionnaires catholiques réussissaient à convertir au christianisme les populations de l'Allemagne, et cette vaste contrée, jusqu'alors païenne et à demi sauvage, entrait enfin, à la suite de la France, dans le chemin de la civilisation.

Comme son père Pépin le Bref et son aïeul Charles Martel, Charlemagne avait accepté, avec le titre de *Patrice des Romains*, la noble mission de défendre Rome et le Pape contre leurs ennemis. Cette mission, il la remplissait glorieusement, avec l'épée de la France, et il affirmait la loyauté de sa foi en signant ainsi son premier capitulaire ou décret : *Charles, par la grâce de Dieu, roi et modérateur du royaume des Francs, défenseur dévoué de la Sainte Eglise et soutien en toutes choses du Siège Apostolique* (1).

Les Lombards, envahisseurs obstinés de Rome, furent définitivement vaincus par Charlemagne, et le héros français renouvela, à cette occasion, la donation faite au Saint-Siège par son père Pépin le Bref, des provinces qui constituent le pouvoir temporel des Papes, pouvoir nécessaire à la liberté des Souverains Pontifes.

A l'avènement de Léon III, un nouveau triomphe venait de couronner les armes du roi des Francs. On sait qu'au Ve siècle, le terrible roi des Huns, Attila, surnommé le *fléau de Dieu*, entraînant à sa suite un demi-million de barbares, avait ravagé l'Europe, et Rome n'avait échappé à sa fureur que grâce à saint Léon Ier. Les Huns rentrèrent ensuite en Pannonie (Hongrie), où leur puissance subsistait encore au temps de Charlemagne. Les frontières du royaume des Francs touchaient celles des Huns et la guerre éclata bientôt entre les deux peuples. Dans une expédition victorieuse, les Francs parcoururent en maîtres le pays des Huns et châtièrent ces anciens ravageurs du monde. Charlemagne distribua à ses soldats les immenses trésors conquis sur l'ennemi. Il destinait au pape saint Adrien Ier un certain nombre d'objets précieux, jadis pillés par les Huns en Italie, lorsqu'il apprit la mort de ce Pontife. Sa douleur fut immense. Il se consola en apprenant l'élection de Léon III et il lui envoya les offrandes qu'il avait réservées au pape Adrien.

« Je veux, en effet, lui écrivait-il, continuer avec Votre Sainteté le pacte conclu avec Votre très bienheureux prédécesseur, dans le lien indissoluble de la foi et de la charité, afin que, par Vos prières, la grâce divine et la bénédiction apostolique me protègent toujours, et que le Siège sacré de l'Eglise de Rome ne cesse d'être efficacement défendu par nos armes. C'est à nous, en effet, avec l'aide du Seigneur, de protéger en tous lieux l'Eglise du Christ, au dehors contre les incursions et les ravages des infidèles, au dedans contre la perversité des hérétiques; comme c'est à Vous, Très Saint-Père, d'élever avec Moïse Vos mains vers le ciel pour implorer l'assistance de Dieu sur nos armées afin que le peuple chrétien remporte partout la victoire sur ses ennemis, et que le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit glorifié dans tout l'univers. »

Voilà un sublime programme pour un prince.

CONSPIRATION — LE PAPE A LES YEUX CREVÉS ET LA LANGUE ARRACHÉE

Les trois premières années d'un pontificat inauguré sous de si heureux auspices furent paisibles. Léon III maintenait dans sa pureté la foi catholique et donnait une grande splendeur aux cérémonies du culte divin. Mais des ambitieux, désireux de la dignité pontificale et du pouvoir dont elle jouissait, conspiraient dans l'ombre pour ôter la vie au nouveau Pape dans l'espoir de profiter de la succession.

Le 25 avril 799, le Pape se rendait, sans défiance, à l'église Saint-Georges, où il devait présider, selon la coutume, les grandes litanies de la fête de saint Marc. Tout à coup, en face du monastère des saints Etienne et Sylvestre, une bande de scélérats, embusqués dans le voisinage, se précipita sur le saint Pontife. Le cortège du Pape s'enfuit épouvanté. Le vénérable vieillard fut renversé à terre, on le foulait aux pieds, on lui arrachait ses vêtements, on le frappait à coups de bâton; enfin, on lui creva les yeux et on lui arracha la langue; puis, on alla le jeter tout sanglant dans l'église du monastère où on l'abandonna.

Cependant, Léon respirait encore. Deux principaux complices, Pascal et Campulus, craignant qu'on l'enlevât, le firent porter au couvent de Saint-Erasme, l'enfermèrent dans un réduit obscur et placèrent des gardes devant la porte.

Le saint martyr priait avec ferveur, au fond de son cœur, le prince des Apôtres, lorsqu'il recouvra soudain la parole et la vue.

---

(1) *Carolus, gratia Dei rex regnique Francorum rector, et devotus sanctæ Ecclesiæ defensor, atque adjutor in omnibus apostolicæ Sedis.*

Pendant ce temps, le chambellan Albinus réunissait une troupe d'hommes fidèles et déterminés, et tombait à l'improviste sur le couvent de Saint-Erasme. Il délivra le Pape et le conduisit, sous bonne escorte, à la basilique de Saint-Pierre, au Vatican. En pénétrant dans l'édifice sacré, Léon III entonna le psaume de David : *Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, qui seul accomplit des merveilles et n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui* (Ps. XXXV). La joie des fidèles, à la vue de leur pasteur miraculeusement guéri, ne saurait se décrire.

Les conspirateurs étaient consternés. Dans leur fureur, ils pillèrent et démolirent la maison d'Albinus. Winichis, duc de Spolète, à la nouvelle de l'attentat, accourut à Rome avec son armée, se prosterna aux pieds du Souverain Pontife et l'emmena à Spolète pour le mettre à l'abri de ses ennemis. Sur la route, évêques, prêtres et fidèles accouraient pour contempler la merveille dont Jésus-Christ avait honoré son Vicaire.

De Spolète, saint Léon III ne tarda pas à partir pour l'Allemagne, où se trouvait alors le défenseur de l'Eglise Romaine, Charlemagne.

LE PAPE AU CAMP DE CHARLEMAGNE

Le conquérant était campé à Paderborn, dans une vaste plaine arrosée par la Lippe. Dès qu'il apprit l'arrivée du successeur de saint Pierre, il s'empressa, dit un chroniqueur poète de cette époque, « d'envoyer son fils Pépin, escorté de l'archichapelain Hildebold et du comte Arcarius, à la tête de cent mille guerriers, pour aller à la rencontre du grand Pasteur.

» A la vue de cette immense armée qui couvrait tous les champs d'alentour, Léon leva les mains au ciel et pria avec ferveur pour le peuple des Francs. A trois reprises différentes, l'armée entière s'agenouilla devant le souverain prêtre, et l'immense multitude prosternée recevait la bénédiction apostolique. Le Pape pressa dans ses bras le jeune roi Pépin et le couvrit de baisers.

» Cependant, Charlemagne, avec le reste de l'armée, s'avançait comme pour une procession à la fois ecclésiastique et militaire. En tête, marchaient les prêtres et les clercs, divisés en trois chœurs, vêtus de leurs longues aubes blanches, portant les étendards sacrés de la Croix. Au moment où le roi Charlemagne vit Pépin, son fils, embrasser le Souverain Pasteur, il fit déployer les soldats et le peuple en un cercle immense dans la plaine, par groupes et par escadrons séparés, en sorte qu'on eût dit les quartiers d'une ville dont les édifices auraient été des hommes vivants. Puis, se plaçant au centre de cette gigantesque couronne, et dominant de la tête tout ce peuple assemblé, il attendit que le Pontife vînt le joindre.

» Léon se mit en marche. En passant à travers les bataillons, il admirait la diversité des costumes, du langage et des armures, la variété de tant de races réunies des points les plus extrêmes du monde.

» Quand il arriva au milieu du cercle, le roi Charles s'avança au-devant de lui, et, se prosternant, lui baisa les pieds. Puis, se relevant, il embrassa le grand Pontife et tous deux se donnèrent le baiser de paix. Se tenant ensuite par la main droite, ils s'avancèrent d'un pas égal, s'entretenant avec tendresse. Trois fois encore, l'armée se prosterna, et trois fois, le Pontife, élevant au ciel sa prière et sa voix vénérée, bénit la multitude.

» Alors, le roi, père de l'Europe, et le souverain du monde purent se parler en liberté. Charles demandait le détail des atroces forfaits commis par la populace de Rome ; et en entendant ce récit de la bouche de Léon, il ne pouvait se lasser de contempler ces deux yeux naguère fenêtres éteintes où les rayons de lumière étaient revenus, cette langue tranchée par le fer, qui avait recouvré la parole. C'était un spectacle émouvant que celui du roi, fixant ses yeux sur les yeux guéris du Pape. Ils se dirigèrent ensemble vers la basilique, et les prêtres chantaient *Gloria in excelsis Deo*, alternant leurs voix dans une suave mélodie, rendant grâces au Créateur dont la puissance opérait de tels prodiges. En ce moment, une acclamation d'allégresse, poussée par l'immense multitude, ébranla les airs et fit retentir toutes les campagnes environnantes. Le pontife et le roi entraient dans la basilique, où la messe fut célébrée.

» Quand les offices furent terminés, le roi Charles et le pape Léon prirent place à un festin d'honneur, pendant que l'armée et le peuple, répandus sous les tentes, mêlaient leurs joies à celles des deux maîtres du monde. »

Telle fut cette entrevue à jamais mémorable de Paderborn (799). « On n'a peut-être pas assez remarqué, ajoute l'abbé Darras (1), l'effet moral que devaient produire sur l'imagination des peuples des manifestations si imposantes. A toute fête populaire où la religion manque, on peut être assuré que le désordre règnera. L'union de la Papauté et de l'empire, magnifiquement symbolisée dans l'entrevue de Paderborn, divinisait en quelque sorte le pouvoir aux yeux des populations et le faisait bénir comme une chose sacrée. »

Le Pape fit la dédicace de la cathédrale de Paderborn, que le grand roi venait de construire, il sacra le premier évêque de cette ville, et prit sous la protection spéciale du Saint-Siège, le monastère que Charlemagne voulait ériger sur la montagne d'Eresbourg, au lieu même où, dix-huit ans auparavant, il avait renversé la fameuse statue d'Irmensul, la principale idole des Saxons.

En vain, les conspirateurs de Rome envoyèrent-ils des émissaires accuser le Pape égitime auprès du roi, leurs calomnies ne servirent qu'à les couvrir de honte ; et dans une assemblée nationale des Francs, il fut déclaré que l'honneur de la France exigeait que Léon III fût reconduit à Rome avec honneur et rétabli sur le siège de saint Pierre.

RETOUR TRIOMPHAL DU PAPE A ROME

Le Pape partit donc de Paderborn, avec les ambassadeurs de Charlemagne et un magnifique cortège. Dans toutes les villes qu'il traversa, le clergé et le peuple venaient le saluer comme le successeur de saint Pierre. Le 30 novembre, il rentrait triomphalement dans Rome aux acclamations de tous les vrais fidèles.

L'année suivante, Charlemagne, descendu en Italie pour y rétablir l'ordre et la paix, arrivait à son tour aux portes de Rome. Le Pape, suivi de la foule des Romains, vint le saluer à Mentana. Le lendemain, 24 novembre, le roi des Francs se dirigea vers la basilique de Saint-Pierre ; il descendit de cheval au bas des degrés et le Pape vint le recevoir. Ils montèrent ensemble

(1) *Histoire générale de l'Église*, t. XVIII, p. 65

jusqu'à la plateforme du portique et, s'agenouillant tous deux, ils prièrent. Puis, se relevant, ils entrèrent dans la basilique de Saint-Pierre pendant que la foule chantait des cantiques d'actions de grâces.

Les meurtriers du Pape et leurs complices avaient été arrêtés et leur procès instruit. Le 15 décembre, le Pape et le roi prenaient place dans Saint-Pierre, au milieu d'une nombreuse assemblée. Le roi déclara que le Souverain Pontife était prêt à répondre à ses accusateurs. Mais les archevêques et les évêques s'écrièrent : « Il ne nous est pas permis de juger le Siège Apostolique, institué par Jésus-Christ lui-même pour être le chef des autres Eglises. Nous relevons tous de son jugement, mais il ne peut être jugé par personne. Tel est l'usage et la tradition de tous les siècles. Cependant, nous voulons, selon les constitutions et les lois ecclésiastiques, obéir en tout ce que le Vicaire de Jésus-Christ croira devoir nous ordonner. » Mais le Pape déclara lui-même qu'il voulait laisser à ses accusateurs la liberté de prouver leurs dépositions. Nul n'osa parler et le Pape se justifia d'une manière éclatante.

Les assassins furent condamnés à mort, mais le Pape obtint qu'on leur ferait grâce de la vie, et on se contenta de les exiler.

CHARLEMAGNE COURONNÉ EMPEREUR

Il y avait alors à Rome des représentants nombreux de toutes les provinces d'Occident, évêques, nobles, généraux, soldats ou pèlerins. Saint Léon III eut une grande pensée : la résurrection de l'ancien empire de Rome païenne au profit de Rome chrétienne.

Tout le monde sait que Rome avait été autrefois la capitale d'un immense et colossal empire, mais un empire païen, où Satan régnait. Dieu, cependant, avait eu ses desseins dans l'extension de la puissance romaine : elle avait servi à réunir sous un même sceptre un grand nombre de peuples et à multiplier les relations entre des contrées lointaines. Jésus-Christ naquit alors sous le règne de César Auguste; il fut crucifié sous le règne de César Tibère, et ses Apôtres répandirent aussitôt la foi dans tout ce vaste empire romain. Saint Pierre fixa pour toujours à Rome même le siège de son autorité immortelle.

Mais, pendant près de trois cents ans (de Néron à Dioclétien), Satan réunit toutes les forces de ce formidable empire pour étouffer l'Eglise au berceau. La patience et le sang des martyrs finirent par triompher des bourreaux et un empereur se fit chrétien. Il se nommait Constantin, et la postérité l'a surnommé le Grand. Malheureusement, l'esprit du gouvernement, des lois et de la société resta encore plus ou moins païen. L'empereur païen, le *César*, se croyait souverain pontife et dieu; il resta toujours quelque chose de cet idéal funeste.

Enfin, le châtiment arriva. La moitié de l'empire resta dégénéré, avec Constantinople pour capitale; l'autre moitié, l'Occident, fut démembrée par les barbares.

Or, voilà que, trois siècles après, Charlemagne réunissait dans sa main presque toute la puissance des anciens empereurs d'Occident et la faisait servir à la gloire de Dieu et au bien des peuples. Le pape saint Léon III résolut donc de lui décerner la dignité d'*empereur des Romains*. Ce titre succédait à celui de *patrice des Romains* et entraînait les mêmes devoirs et la même responsabilité, *défendre et protéger la Sainte Eglise Romaine*, mais en un degré plus éminent et avec une plus haute dignité.

Sans prévenir Charlemagne, le Pape et les évêques préparèrent toutes choses. La nuit de Noël (25 décembre de l'an 800), Charlemagne se rendit à la basilique de Saint-Pierre pour y assister aux offices solennels de cette grande fête; il s'agenouilla devant le maître-autel et pria quelques moments. Comme il se relevait, le Pape s'avança et mit sur la tête du héros une couronne d'or. A ce signal, l'immense multitude qui remplissait la basilique éclata en acclamations : *Vive Charles Auguste! Vie et victoire au grand et pacifique empereur des Romains, couronné par Dieu lui-même!*

Quand le silence se fut un peu rétabli, Charlemagne déclara qu'il croyait inopportun d'accepter le titre d'empereur, parce que les empereurs de Constantinople prétendaient y avoir seuls droit, et troubleraient la paix de l'Italie; mais la multitude l'interrompit pour renouveler ses acclamations. Alors, Charlemagne céda aux désirs du Pape, des évêques, de la noblesse et du peuple. Le Pape versa sur la tête du nouvel empereur l'huile du sacre et s'inclina devant lui avec respect.

Ce fut un grand jour pour la France.

Ainsi fut constitué ce qu'on appela le saint empire romain d'Occident. Créée par les Papes, cette nouvelle dignité impériale devait être conférée par les Papes. D'ailleurs, n'était-ce pas au Pontife de Rome à choisir parmi les rois chrétiens le défenseur attitré de l'Eglise romaine, fonction attachée au titre d'empereur des Romains? Hélas! les successeurs de Charlemagne s'acquittèrent souvent mal de cette noble mission.

Saint Léon III régna encore plus de quinze ans, gouvernant l'Eglise avec sagesse. Il condamna l'hérésie des *Adoptianistes*, qui prétendaient que Jésus-Christ devait être appelé *fils adoptif* de Dieu (c'était renouveler l'erreur de Nestorius qui séparait en deux la personne de Jésus-Christ).

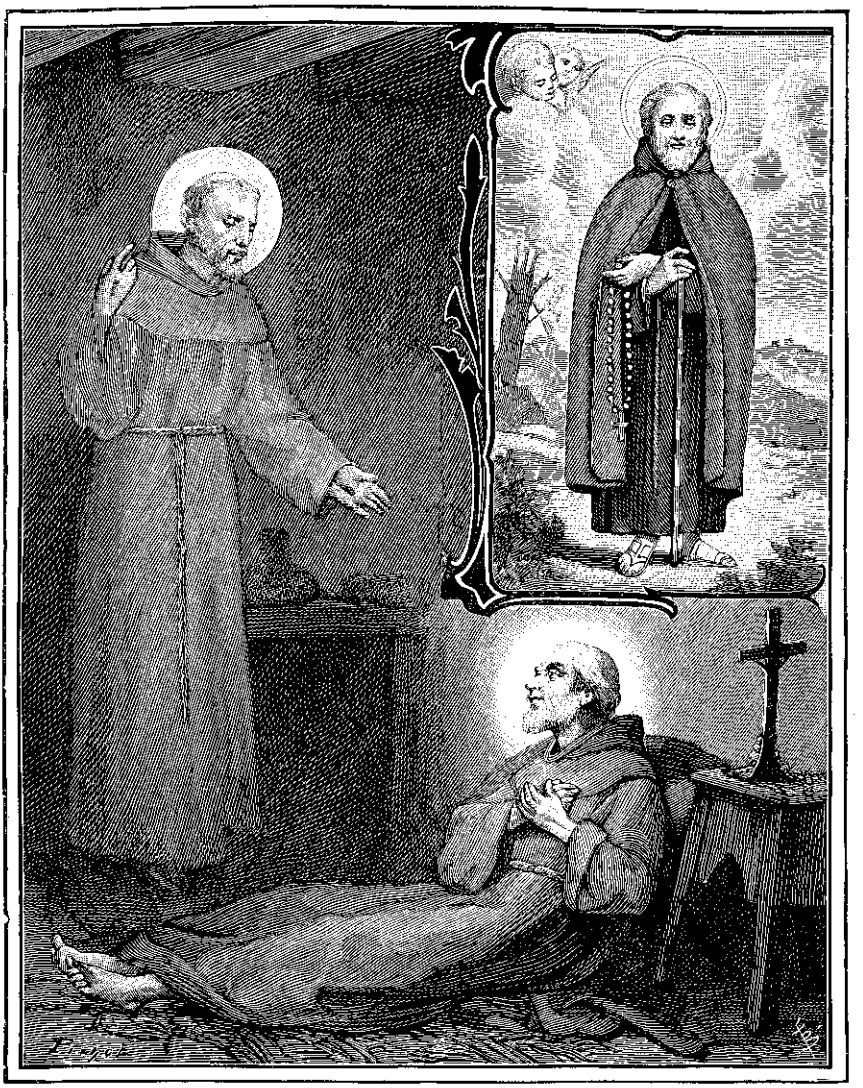
Il établit à Rome les processions des Rogations déjà usitées en France et ordonna cent vingt-six évêques destinés à diverses Eglises.

Le Saint Sacrifice de la messe était la dévotion la plus chère à ce pieux Pontife; il mourut saintement le 12 juin 816, un peu plus d'un an après le mort de Charlemagne, son défenseur et son ami.

BIENHEUREUX GUY DE CORTONE

DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, 1187-1250

Fête le 12 juin.



Le bienheureux Guy de Cortone.
Trois jours avant sa mort, il en est averti par saint François d'Assise

GUY DONNE L'HOSPITALITÉ A SAINT FRANÇOIS
VOCATION

En l'année 1211, François d'Assise avait envoyé ses disciples à travers l'Italie pour prêcher à tous la pénitence et l'amour de Dieu. Lui-même, prenant comme compagnon Fr. Sylvestre, le premier prêtre entré dans l'Ordre, se dirigea vers la Toscane qu'il s'était réservée comme champ d'action.

Après avoir évangélisé Pérouse, il arriva à Cortone, au nord du lac de Trasimène. Cette cité, qui compte aujourd'hui à peine 4 000 habitants, avait alors une grande importance. Avant la conquête romaine, elle était une des principales villes de la confédération étrusque; au moyen âge, elle s'était constituée en république et avait prospéré jusqu'à pouvoir, peu avant l'époque où nous sommes, battre monnaie. Malheureusement, dans la lutte entre l'Eglise et l'empire, elle prit partie pour ce dernier, et quand saint François arriva dans ses murs, les habitants avaient grand besoin d'entendre quelques paroles de paix.

Il y avait alors à Cortone un jeune homme d'une antique et illustre famille, qui se faisait

remarquer par l'innocence de sa vie et sa charité envers les pauvres. Guy Vagnottelli — c'était son nom — avait perdu ses parents. Comme aîné de la famille, il disposait d'une grande fortune et il était à la fleur de l'âge. Beaucoup auraient tristement abusé d'une situation semblable, Guy sut en profiter pour s'adonner à la piété et aux bonnes œuvres, il fréquentait les sacrements, visitait les pauvres et les malades, leur distribuait largement une partie de ses biens, et travaillait même de ses mains, afin de pouvoir les aider davantage.

Il y avait là une terre bonne et bien préparée, la divine semence pouvait y être déposée avec espérance d'une riche moisson. A peine François a-t-il terminé sa première exhortation sur la place publique, que le jeune Vagnottelli — il avait environ vingt-quatre ans — va se jeter à ses pieds et le prier de venir dans sa maison pour y prendre un peu de nourriture et de repos. François, éclairé d'en haut, dit à l'oreille du Fr. Sylvestre, son compagnon : « Dieu soit béni! Ce jeune homme sera des nôtres et se sanctifiera dans cette ville », et il accepte l'invitation qui lui est faite.

Pendant le frugal repas de ses hôtes, Guy se sent de plus en plus touché de la grâce à la vue des hommes de Dieu; leur entretien tout surnaturel, leur exemple encore plus, lui dévoilent un idéal vers lequel il soupirait depuis longtemps, sans le connaître d'une manière précise. Maintenant la lumière s'est faite, il n'hésite plus. Le repas terminé, Guy se prosterne de nouveau aux pieds de François et le supplie de l'admettre au nombre de ses disciples. Selon son habitude en pareille circonstance, François répète la parole du Maître : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, puis venez et suivez-moi. »

BEL EXEMPLE DE RENONCEMENT AU COUVENT DES CELLE

Guy Vagnottelli se met en mesure de mettre en pratique le conseil évangélique, et bientôt, en compagnie de François et de Sylvestre, il distribue à tous ceux qui sont dans le besoin, l'argent qu'il a retiré des biens paternels. Les pauvres de Cortone et des environs bénissent son nom, en même temps que ses concitoyens conçoivent pour lui une estime plus grande encore; ils ne peuvent s'empêcher d'être saisis d'une émotion profonde quand ils le voient recevoir de la main du séraphique Père la grossière tunique des Frères Mineurs.

François resta encore quelques jours à Cortone avec son nouveau disciple, mais il avait soif de retraite et de recueillement. Guy comprenait ses désirs et les partageait, il lui indiqua un lieu solitaire, à deux milles environ au nord de la ville, sur les flancs du mont Saint-Egide. Il y avait là, depuis bien des années, une modeste chapelle dédiée à l'archange saint Michel, non loin d'un torrent qui descend avec fracas de la montagne, au milieu d'arbres séculaires. Que ce coin de terre ait appartenu à la famille de celui qui fut plus tard le trop célèbre Fr. Elie, ou qu'il fût la propriété des Vagnottelli, la question importe peu. Ce qui importe à notre sujet, c'est que, pour retenir auprès d'eux ces saints personnages, les habitants de Cortone leur élevèrent dans cette solitude une habitation vraiment pauvre, comme la voulait le patriarche des pauvres. De grosses pierres non taillées en formaient les murs; de la terre fermait les interstices, et les diverses pièces étaient si étroites que le couvent tout entier prit le nom de « cellules » dans la langue du pays, *le Celle*.

Sous la direction d'un maître tel que François, quels progrès ne dut pas faire un disciple comme Fr. Guy?..... Est-il étonnant que l'histoire nous le représente marchant généreusement sur les traces du séraphique Père, partageant, lui aussi, l'année en sept Carêmes au pain et à l'eau, et ne prenant, le reste du temps, qu'un seul et modeste repas? Une vie si mortifiée, si entièrement séparée du monde, le disposait merveilleusement à la prière : le jour, la nuit même, il s'y adonnait pour ainsi dire sans interruption. Plus tard, afin de s'y consacrer plus parfaitement encore, il obtint la permission de se bâtir, dans le creux d'un rocher, de l'autre côté du torrent, une espèce de cellule plus pauvre si possible, plus solitaire du moins que les autres; il y passait dans les délices de la contemplation tout le temps que lui laissaient les exercices communs ou les prescriptions de l'obéissance. Il faut noter, pour faire comprendre ceci, que le petit couvent des *Celle* ne tarda pas à voir grandir le nombre de ses habitants. De Cortone et des environs, les novices affluèrent : François les formait à la pratique du renoncement et de toutes les vertus; il prêchait d'exemple plus encore que de paroles. C'est ainsi que, pour jouir d'une solitude plus complète, il passa le Carême de 1211 seul, dans une île du lac de Trasimène. Quand il revint trouver ses Frères, au commencement de la Semaine-Sainte, le batelier qui l'avait transporté à l'aller et au retour ne put s'empêcher de proclamer combien son jeûne avait été rigoureux. Au début de la sainte quarantaine, François avait deux pains; le Mercredi-Saint, il lui en restait un entier et une partie de l'autre.

GUY EST ORDONNÉ PRÊTRE

Cependant, la volonté de Dieu n'était pas que l'illustre fondateur des Frères Mineurs restât plus longtemps à Cortone. Pour annoncer à d'autres contrées la pénitence, il dit adieu à la communauté des *Celle*. A son départ, il recommanda particulièrement au gardien le Fr. Guy, dont la ferveur ne se démentait pas.

Comme il n'était pas seulement pieux et obéissant, mais encore instruit, le Père Gardien lui proposa de recevoir les Ordres sacrés. Le bon religieux s'inclina devant le désir de son supérieur et bientôt élevé à l'honneur du sacerdoce, il eut dans la célébration des Saints Mystères une nouvelle source de grâces.

Du reste, sa vie ne changea guère, excepté qu'elle grandit encore en sainteté. Tous les jours, rapportent les Bollandistes d'après d'anciens documents, il faisait une humble confession de ses fautes, puis il prenait la besace du Frère quêteur, et s'en allait humblement, de porte en porte, demander, pour l'amour de Dieu, le pain et les choses nécessaires à la communauté.

Quatorze ou quinze ans s'écoulèrent ainsi. Pendant ce laps de temps, saint François revint plus d'une fois à Cortone, particulièrement en 1224, lorsqu'il se rendait pour la dernière fois au mont Alverne. Ce fut alors que le séraphin lui apparut et, par un privilège unique dans les fastes de l'Eglise, imprima dans ses membres les sacrés stigmates de la Passion. A partir de ce moment, devenu comme un crucifix vivant, il était plus que jamais l'admiration et la joie de tous ceux qui pouvaient l'approcher. Aussi, quand, pendant l'été de 1226, les habitants de Cortone virent l'homme de Dieu rentrer dans leurs murs, ils postèrent des gardes aux portes de la ville, et mani-

festèrent énergiquement leur intention de le garder jusqu'à sa mort.

Pour quelques jours du moins, François se plia à leurs désirs; mais après leur avoir parlé plusieurs fois avec une onction plus communicative encore que par le passé, il leur demanda avec instance de le laisser partir. La volonté de Dieu était qu'il finît ses jours à Notre-Dame des Anges. « Du reste, ajoutait-il pour les consoler de son départ, je vous laisse le Fr. Guy, auquel je vous recommande tous instamment. Ayez confiance! J'ai la certitude que, par la miséricorde de Dieu et grâce aux mérites de ce saint Frère, Cortone et ses habitants seront préservés de nombreuses calamités. » Ces paroles produisirent un grand effet sur le peuple, et François put se mettre en route vers Assise.

FR. GUY PRÉDICATEUR

Cependant notre Bienheureux n'avait pas encore reçu la mission d'annoncer la parole de Dieu : François n'avait pas songé à lui confier cette charge pendant son dernier séjour à Cortone, quoique Guy ne l'eût pas quitté un instant. Cet oubli allait fournir à ce dernier l'occasion de se rendre à Notre-Dame des Anges, d'y revoir son maître vénéré, de recevoir son suprême adieu. Sur l'ordre de son gardien, qui comprenait combien sa science et sa vertu pouvaient servir à la conversion et à l'édification des âmes, Fr. Guy vint à Assise, et obtint sans peine l'autorisation de prêcher.

De retour à Cortone, il se mit aussitôt à l'œuvre. Sa parole était simple, disent les chroniques de l'Ordre; il ne cherchait pas tant à plaire aux auditeurs par un style pompeux ou fleuri, qu'à leur faire du bien.

Saint François, dans les avis qu'il donnait à ses disciples en les envoyant prêcher, disait : « Annoncez à tous la paix. Mais, de même que vous l'annoncez et la souhaitez à tous, ayez-la dans vos cœurs à un degré aussi parfait que possible. »

Le bienheureux Guy la possédait, puisqu'elle est le partage de ceux qui ont la bonne volonté, il pouvait la souhaiter, la prêcher avec autorité. Et ce n'était pas chose inutile à Cortone. Cette cité, ainsi que nous l'avons dit, était gibeline, c'est-à-dire du parti de l'empereur contre la Papauté. Toutefois, le Pontife romain y comptait aussi de chauds partisans, et là, comme dans beaucoup d'autres villes d'Italie, souvent un rien suffisait pour allumer le feu de la guerre civile et jeter les deux factions dans des luttes fratricides.

Si les exhortations de Guy ne ramenèrent pas l'union parfaite, elles contribuèrent du moins plus d'une fois à empêcher l'effusion du sang, soit dans la ville même, soit avec les cités voisines. Ainsi se vérifiait la prédiction de saint François : « Grâce à lui, beaucoup de malheurs seront évités. »

LE THAUMATURGE

Le Bienheureux ne se contenta pas d'éloigner les calamités publiques, il accorda encore des bienfaits positifs à ses compatriotes.

Un jour qu'il se livrait dans Cortone aux travaux du saint ministère, il fut saisi d'une fièvre violente et obligé de se mettre au lit dans la maison d'un de ses amis. Malgré les soins empressés dont il fut aussitôt entouré, le mal empirait sans cesse tant les fatigues de l'apostolat et la rigueur de ses pénitences avaient épuisé ses forces.

Les meilleurs médecins de la ville déclarèrent que leur art était impuissant et que la fin du serviteur de Dieu semblait proche. Ceux qui entouraient son lit de douleurs lui demandèrent alors s'il ne désirait pas quelque chose. Il répondit qu'il prendrait volontiers un peu d'eau de la fontaine Fonteluccia. C'était une source limpide où il avait souvent étanché sa soif, sur le chemin des Celle à Cortone. Aussi promptement qu'on le peut, on satisfait à son désir. Alors le malade se soulève péniblement sur sa couche, et, levant les yeux au ciel, fait le signe de la croix sur l'eau qu'on lui présente. Aussitôt elle est changée en vin d'une couleur vermeille et d'un goût délicieux. Le moribond en boit quelques gouttes et recouvre à l'instant la santé.

Comme on était au mois d'août, dit le biographe, il y avait beaucoup de malades à Cortone; tous ceux qui purent avoir quelques gouttes de ce vin miraculeux furent guéris instantanément.

Mais le miracle ne s'arrêta pas là. Quelques jours après, le serviteur de Dieu voulut retourner au couvent des Celle. Bon nombre d'habitants se mirent en route avec lui, témoignant ainsi leur affection et leur reconnaissance. Quand on arriva à la fontaine de Fonteluccia, les compagnons du Bienheureux le conjurèrent de la bénir, comptant bien que cette bénédiction serait ratifiée de Dieu, et donnerait à la source une vertu miraculeuse. Guy, admirant leur foi et poussé sans doute par une inspiration d'en haut, se met à genoux et pendant quelques instants paraît absorbé dans une ardente prière. Il fait ensuite, à trois reprises, le signe de la croix sur la fontaine. « O Dieu tout puissant, dit-il, par l'intercession de la bienheureuse Vierge et de tous les saints, faites que quiconque boira de cette eau trouve la santé de l'âme et du corps! — Ainsi soit-il! » répond la foule agenouillée.

La bénédiction fut efficace, la prière exaucée. Depuis ce temps et jusqu'à nos jours on a recouru avec confiance à cette source miraculeuse et jamais inutilement. Il y a quelques années (novembre 1899), Mgr Guido Corbelli, archevêque de Cortone, disciple, lui aussi de saint François, a fait élever sur la fontaine un monument commémoratif des faits qu'on vient de lire.

Vers cette époque, il y avait à Cortone un prêtre infirme dont le bras droit était desséché et privé de tout mouvement. Il lui était même impossible de célébrer la messe. Ayant entendu parler des merveilles opérées par son bienheureux compatriote, il vient le trouver et le conjure, pour l'amour de Dieu, de lui obtenir sa guérison. Touché de compassion, Fr. Guy le conduit à l'église. A genoux devant l'autel, tous deux font une fervente oraison, après laquelle le Bienheureux fait le signe de la croix sur le membre paralysé en prononçant ces paroles : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ te guérisse! » Aussitôt le prêtre, au comble de la joie, a recouvré le parfait usage du bras et de la main.

Autre fait qui ne montre pas moins la bonté et la puissance de notre Saint. En l'année 1232, il y eut une grande disette dans toute la Toscane. Les Frères Mineurs, s'en ressentirent naturellement. Selon la promesse du divin Maître, le nécessaire ne leur manqua jamais, cependant, les Frères quêteurs rentraient quelquefois peu chargés au petit couvent des Celle. Un jour, Fr. Guy et son compagnon s'en revenaient ainsi des environs de Cortone, avec une très petite provision de farine destinée à faire des pains d'autel.

Chemin faisant, se présente à eux une pauvre femme avec deux enfants, tous trois visiblement

épuisés de misère et de faim. Guy, touché jusqu'aux larmes, entre dans leur chaumière et tombe à genoux : « O Seigneur mon Dieu, dit-il, vous à qui cinq pains ont suffi pour rassasier cinq mille hommes, souvenez-vous de votre infinie miséricorde, et faites que cette poignée de farine qu'on m'a donnée pour votre amour, suffise à la nourriture de ces malheureux. » Se souvenant alors du prophète Elisée, il demanda un sac à la pauvre femme. « Je n'en ai point, répond-elle, mais qu'à cela ne tienne! » Elle court chez une voisine, et peu après, tout en gardant ce qui est nécessaire pour le Saint Sacrifice, le Bienheureux a puisé dans sa besace et rempli le sac qu'elle tient ouvert devant lui. « Ayez confiance, ajoute-t-il en la quittant, faites du pain et mangez en remerciant Dieu : cette farine vous suffira jusqu'à la moisson prochaine. » Et l'événement justifia cette prédiction, quoiqu'on fût alors seulement au mois de mars.

DERNIERS JOURS DU BIENHEUREUX

Vingt ans et plus s'étaient écoulés depuis que saint François avait quitté cette terre, et, depuis longtemps déjà, il avait été inscrit solennellement par le pape Grégoire IX, au catalogue des saints.

Le Bienheureux Guy avait environ soixante ans, il y en avait trente-cinq qu'il s'était entièrement consacré au service de Dieu; il avait mérité la couronne et en fut averti de cette manière. Une nuit, selon son habitude, il avait prolongé sa contemplation et il donnait à ses membres épuisés un court repos, lorsqu'il voit apparaître son Père saint François qui lui dit : « Fils bien-aimé, il est temps de venir recevoir la récompense de tes fatigues et de tes travaux : dans trois jours, à l'heure de none, je viendrai te prendre pour te conduire au paradis », et il le laisse comblé de joie, après lui avoir donné sa bénédiction.

Guy n'attend pas le jour pour aller porter à son confesseur l'heureuse nouvelle. A ses pieds il se purifie par une confession générale de toutes les taches que la poussière du siècle a pu faire à son âme. Puis, retiré dans sa cellule solitaire, il attend dans un recueillement plus grand, la visite promise.

Au troisième jour, on remarque une diminution sensible des forces du Bienheureux. Il demande humblement pardon aux religieux réunis autour de lui des peines qu'il a pu leur causer par ses paroles ou ses actions. Comme signe que ce pardon est accordé, les Frères mettent l'un après l'autre leur main sur la tête du mourant, en prononçant, ainsi qu'il les en avait priés, les paroles de l'absolution; puis, après avoir reçu les derniers sacrements, il commence lui-même à réciter les litanies des saints.

Quand elles sont terminées, avec les diverses prières de la recommandation de l'âme, il est trois heures de l'après-midi, l'heure de none. En ce moment, le moribond lève les yeux et les mains vers le ciel : « Voici, s'écrie-t-il, voici mon séraphique Père saint François! Levez-vous! levez-vous tous! Allons au-devant de lui! »

Et pendant qu'il parlait ainsi, son âme se détacha du corps et s'envola vers les tabernacles éternels (12 mai 1250).

FUNÉRAILLES TRIOMPHALES

Les religieux passèrent le reste du jour à chanter des psaumes et des hymnes autour de la dépouille mortelle de leur bienheureux Frère : c'était la joie bien plus que la tristesse qui dominait dans ces pieux cantiques; « on aurait cru assister à une fête d'esprits angéliques, dit le biographe du XIIIe siècle, plutôt qu'aux funérailles d'un mortel ».

La nouvelle de l'événement ne tarda pas à se répandre dans Cortone. Les habitants décidèrent, d'une voix unanime, de ne pas laisser hors de la ville la dépouille mortelle du Fr. Guy : elle serait transportée dans la principale église de la cité, celle qui est aujourd'hui la cathédrale.

Toutes les cloches donnent le signal, et aussitôt, sous la conduite du clergé, hommes, femmes, enfants, se dirigent vers le petit couvent des Celle. Ce fut comme le renouvellement de ce qui se passa à Assise, au lendemain de la mort de saint François, quand ses vénérables restes furent portés de Sainte-Marie des Anges à l'église Saint-Georges.

La manifestation avait été tellement spontanée qu'on n'avait pas préparé de tombeau. Dieu y pourvut, comme pour faire comprendre qu'il approuvait les honneurs rendus au Saint. En effet, pendant qu'on hésitait sur le parti à prendre, un homme de la campagne qui était resté à labourer son champ entre précipitamment dans l'église, invitant tout le monde à venir voir quelque chose d'extraordinaire : « Au milieu de leur sillon, dit-il tout ému, mes bœufs se sont mis à genoux et, malgré mes efforts, ils ne veulent pas se relever. »

On creusa la terre à l'endroit où les animaux étaient arrêtés et on découvrit bientôt un magnifique sarcophage en marbre, orné de figures en relief : c'était le tombeau préparé par le Seigneur. La foule le comprit ainsi, et les bœufs eux-mêmes l'indiquèrent bien en reprenant tranquillement leur travail quand le sarcophage eut été levé de terre. On le porta à l'église Sainte-Marie où était le corps du Bienheureux, et une fois disposé dans le mur, au-dessus de l'autel, on y enferma les précieuses reliques.

Quelques années après (1258), les habitants d'Arezzo s'emparèrent par trahison de Cortone; ils y mirent tout à feu et à sang, de sorte que la ville ne fut presque plus qu'un monceau de ruines. Heureusement le gardien de l'église Sainte-Marie avait songé au trésor dont il avait la garde. Ne pouvant sauver le corps entier du Bienheureux, il prit du moins la tête, et, après l'avoir enveloppée soigneusement, il la jeta dans un puits, avec les indications nécessaires pour la faire reconnaître.

Plusieurs années après, les habitants de Cortone qui avaient survécu au désastre, mais qui avaient dû s'enfuir, purent retourner dans leur patrie. Ils commencèrent à relever la ville, et retrouvèrent miraculeusement le chef du bienheureux Guy. C'est la seule relique qui leur reste de leur saint compatriote, mais ils continuent, comme leurs ancêtres, à l'entourer de respect et d'amour; de son côté, le Bienheureux, selon la promesse de saint François, continue à les protéger.

O Dieu, qui avez fait du bienheureux Guy, votre confesseur, un modèle de perfection religieuse et un digne prédicateur de l'Évangile, accordez-nous par son intercession de faire toujours des œuvres telles qu'elles soient une lumière pour le prochain. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur (Oraison de l'Office).

SOURCES

Martyrologium Ordinis santi Fransisci. — *Acta Sanctorum,* 12 juin. — *Vita del B. Guido Vagnottelli compilata dal sac.* Narcisso Fabbrini. Monza, 1901, etc.

BIENHEUREUX AUGUSTIN HUY, NICOLAS THÉ ET DOMINIQUE DAT,

martyrs tonkinois († 1839).

Les bienheureux Augustin et Nicolas attendent le cortège royal et présentent au souverain un mémoire pour affirmer leur qualité de chrétiens.

Le martyre de ces trois confesseurs de la foi, malgré l'intérêt qu'il inspire, serait peut-être resté confondu dans la foule anonyme de tant de héros chrétiens, s'il n'avait acquis un éclatant relief par la triste défection de 497 néophytes qui se laissèrent vaincre par les tourments. L'exemple de semblables apostasies se retrouve, hélas, à toutes les époques de persécutions. Notre-Seigneur lui-même a dit qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Ces exemples nous apprennent à redouter notre propre faiblesse et à nous confier en Dieu, de qui vient la force et la persévérance.

EMPRISONNEMENT DE 500 SOLDATS

Augustin Huy, Nicolas Thé et Dominique Dat, nés de parents catholiques, étaient originaires de la province de Nam-Dinh (Tonkin) et faisaient partie de l'armée de Minh-Manh.

Ce monarque, féroce persécuteur des chrétiens, savait que ses régiments comptaient un grand nombre de chrétiens, et, en envoyant le mandarin Trinh-Quang-Khanh dans la province de Nam-Dinh comme gouverneur, il lui avait dit : « Maintenant, si vous tenez à ce que votre tête reste sur vos épaules, voici : Je mets des milliers de soldats et un crédit illimité à votre disposition, mais il faut qu'avant un mois vous ayez pris tous les prêtres catholiques cachés dans votre province et purgé mon armée du dernier soldat chrétien. Ce n'est pas tant leur mort que je veux que leur apostasie. »

Or, on sait que de toutes les persécutions, la plus dangereuse, la plus perverse est celle qui consiste à imposer l'apostasie plutôt qu'à condamner à mort : ces ordres barbares ne devaient être que trop bien exécutés.

Le gouverneur ayant découvert plus de 500 chrétiens les fit tous conduire à Nam-Dinh ; parmi eux, beaucoup vivaient dans la tiédeur, ce qui était une triste préparation au martyre, et nous savons que Augustin Huy était ouvertement polygame.

En juin 1838, tous ces soldats chrétiens furent conviés par le gouverneur à un banquet à l'issue duquel il leur fit un discours et leur promit les

faveurs du roi s'ils foulaient aux pieds les crucifix qu'il avait réunis; dans le cas contraire ,il les menaçait d'affreux supplices, comme ils pouvaient en juger d'après les instruments de torture qu'on avait soigneusement étalés dans une salle. Quelques chrétiens passèrent sur les croix, d'autres s'y refusèrent, mais dans la bousculade on ne sut pas au juste quels étaient ces derniers, quelques-uns achetèrent leur grâce à prix d'argent; quinze d'entre eux seulement, après avoir refusé énergiquement l'apostasie, protestèrent jusqu'à la fin de vouloir rester chrétiens. On leur fit de nouveaux discours, de nouvelles exhortations, mais ils demeurèrent inébranlables; alors on leur mit la corde au cou, on les conduisit en prison, où ils eurent à souffrir le supplice des ceps.

Plusieurs jours de suite, on essaya de les faire apostasier. Les bourreaux les trainaient par la cangue au-dessus des croix, et comme ils relevaient les jambes pour ne pas toucher l'instrument de notre salut, on les frappait à coups de bâton, on leur attachait le crucifix sous les pieds, mais eux continuaient de protester de leur vénération pour la croix et de leur volonté de rester chrétiens.

Cependant, un soir qu'on les avait encore plus brutalisés que de coutume, six refusèrent de souffrir davantage, neuf seulement restèrent fidèles au Seigneur.

Le bienheureux Augustin Huy, dont nous avons rappelé la criminelle conduite, sentit que, sans la grâce des sacrements, il ne pourrait résister davantage : il circonvint le gardien de la prison, le paya et put s'absenter quelques heures pour se confesser. Il se soumit à tout ce que le prêtre lui ordonna, reçut l'absolution avec les marques de la plus vive contrition et, armé pour le bon combat, il revint en prison.

NOUVEAUX TOURMENTS ET NOUVELLES APOSTASIES

Dès le lendemain, les neuf soldats restés fidèles comparaissent devant les juges qui promettent des richesses aux apostats et menacent les autres des plus cruels supplices; quatre d'entre eux succombèrent encore; il n'en restait donc plus que cinq.

Les jours suivants, promesses et menaces recommencent de plus belle; on les frappait à coups de rotin, on leur écrasait le bout des doigts, des aiguilles leur étaient enfoncées sous les ongles.

Le 25 juin 1838, on conduisit au supplice le saint évêque don Hénarès avec son catéchiste; on les fit accompagner des cinq soldats fidèles chargés de chaines et de leur cangue. Tous étaient remplis de sainte joie à l'approche de la bienheureuse éternité, mais tout à coup on les sépara. L'évêque et son catéchiste allèrent seuls au martyre, tandis qu'on ramenait en prison les soldats qui redoublèrent de ferveur afin d'obtenir la persévérance.

Mais il fut convenu que sans aller jusqu'à la mort on les torturerait pour les faire renoncer à la religion, et, pendant une semaine, ils furent livrés au bourreau. On leur mit une lourde cangue sur les épaules et on essaya de nouveau de leur faire fouler aux pieds quelques croix déposées à terre; afin de les contraindre à cet acte on leur appliquait sur les jambes de vigoureux coups de rotin, qui les contraignirent involontairement de toucher les croix. Aussitôt, tous les assistants applaudirent, prétendant que les confesseurs avaient renié leur foi, et s'écrièrent : « Voici qu'ils ont passé sur la croix! » Alors le mandarin, suspendant la torture, dit aux chrétiens : « Voyons, êtes-vous enfin disposés à obéir, oui ou non? » Deux répondirent : « Nous sommes disposés à faire tout ce que le grand seigneur ordonnera! »

Il ne restait de fidèles que nos trois Bienheureux qui, à la même demande, répliquèrent successivement : « Que le grand seigneur nous commande n'importe quoi, nous obéirons, excepté cependant d'abandonner la religion; cela, jamais! »

Les deux apostats furent aussitôt remis en liberté, et les trois autres restés fidèles furent de nouveau chargés de leur pesante cangue, à laquelle on ajouta des chaines si lourdes que, dans l'impossibilité où ils étaient de marcher, on dut les porter.

Pendant un an et demi, les tortures succédèrent aux tortures avec des menaces ou des promesses de récompenser leur faiblesse.

Presque chaque soir, ils comparaissent devant leurs juges; trois jours de suite, ils reçoivent chacun 130 coups de rotin. Pendant un mois, ils sont exposés, tête rasée, au terrible soleil de l'été et, chose plus pénible, ils ont à endurer tout ce temps les railleries et les plaisanteries des apostats.

Il leur faut lutter aussi contre les supplications de leurs parents, de leurs amis, de leurs proches.

Dominique Dat interdit à sa femme de jamais reparaître devant lui quand elle vient lui demander de renoncer au Christ Jésus.

Augustin Huy remercie un chrétien qui voulait l'abriter du soleil torride et lui dit : « Dieu permet que nous souffrions ces tourments pour l'expiation de nos péchés; je te prie de ne pas me couvrir. »

CONTINUATION DES SUPPLICES — CHUTE PASSAGÈRE

Toutes les tortures qu'ils subissaient ne suffisaient pas encore à leur ferveur; en vue d'obtenir la grâce si précieuse de la persévérance finale, ils pratiquaient plusieurs mortifications volontaires. Ayant vu faiblir tous leurs compagnons, ils sentaient impérieusement le besoin qu'ils avaient de la grâce de Dieu, aussi jeûnaient-ils quatre fois par semaine, les lundi, mercredi, vendredi et samedi. Les chrétiens leur apportaient quelque nourriture; mais ils ne prenaient qu'un peu de riz, quelques petits poissons et des fruits.

Ils priaient sans cesse et se recommandaient aux chrétiens qui venaient les visiter : « Nous vous en supplions, disaient-ils, faites de ferventes prières pour nous, afin que nous méritions de persévérer, car nous avons de graves motifs de craindre pour notre faiblesse. »

Ces pauvres soldats illettrés eurent à répondre à mainte accusation fausse contre la religion; ils le firent si bien, qu'un jour le mandarin fit bâillonner Augustin Huy, afin qu'il pût entendre toutes ses calomnies sans avoir la consolation d'y répondre. On essaya aussi de décourager ce dernier par le souvenir de ses fautes passées; il répondit avec beaucoup d'humilité, reconnaissant ses torts et disant qu'il espérait de la miséricorde de Dieu la force de triompher de sa propre faiblesse.

Les bourreaux usèrent vis-à-vis d'Augustin Huy du stratagème qui avait si bien réussi naguère envers d'autres; ils le trainèrent sur le crucifix en faisant éclater leur triomphe quand les pieds du malheureux le touchaient. Celui-ci ne se départit pas un instant de son calme et leur dit : « Vous pouvez faire violence à mon corps, vous pouvez mouvoir mes pieds par la force, mais pensez-vous pouvoir violenter ma volonté? Tant qu'elle ne consent pas, vous n'obtiendrez rien avec vos brutalités, sinon d'augmenter mes mérites. »

Un des mandarins, Minh Duc, fut si touché de l'héroïsme des confesseurs, qu'il leur adressa diverses questions sur la religion; Augustin répondit en détail, exposant la doctrine des commandements de Dieu et des sacrements. Les yeux du païen s'entr'ouvrirent quelque peu à la vérité, car il leur demanda pardon et ajouta : « Je ne sais si je resterai encore longtemps ici. Si je retourne à la cour et que vous souffriez la mort pour la religion, souvenez-vous de moi et faites-moi la faveur de ne pas vous venger de moi! »

Il y avait huit mois que les trois chrétiens restés seuls fidèles souffraient sans cesse de nouveaux tourments, quand un jour leur courage faiblit, et ils passèrent sur la croix. On a cherché à expliquer et à excuser leur chute en disant qu'on leur avait fait absorber un narcotique qui, en engourdissant leurs facultés, leur enlevait toute responsabilité. Les rapports les plus sérieux et l'aveu même des coupables démentent cette légende qui, pourtant, jouissait d'un grand crédit parmi les chrétiens du Tonkin, heureux de pouvoir les innocenter.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le mandarin reçut de l'empereur Minh-Manh une lettre où celui-ci lui disait : « Ne tuez pas ces trois soldats, mais montrez-moi votre habileté et votre zèle à mon service en les faisant apostasier à tout prix. » Alors le gouverneur, qui avait mis inutilement en œuvre tous les tourments depuis tant de mois, eut recours à un moyen vraiment diabolique.

Il fit venir les parents, les amis des confesseurs et les menaça de leur faire subir les mêmes supplices s'ils ne réussissaient pas à les faire apostasier.

Ceux-ci demandèrent un répit d'un mois, tant la tâche leur semblait dure, et, après avoir obtenu la séparation des trois prisonniers qui s'encourageaient mutuellement, ils les pressèrent durant quatre semaines de leurs supplications. Les trois confesseurs comparurent alors devant le juge; voyant leurs amis flagellés en punition de leur échec auprès d'eux, ils perdirent la tête, et ce qu'on n'avait pu leur arracher dans les supplices leur échappa à la vue des souffrances de leurs proches.

Nicolas Thé s'écria : « O grand mandarin, je vous prie de leur pardonner, et à tout ce que vous commanderez, j'obéirai. » Il passa sur la croix et fut aussitôt mis en liberté.

Puis ce fut Dat qui céda, et au soir seulement Augustin Huy les suivit dans leur chute. Mis en liberté, ils reçurent chacun une petite somme d'argent.

REPENTIR — GÉNÉREUSE RÉSOLUTION

Aussitôt une douleur plus vive et plus cuisante que celle de tous les supplices s'empara de leur âme, et ils résolurent d'aller confesser leur apostasie à un prêtre annamite et de mettre en pratique les avis qui leur seraient donnés. Celui-ci leur conseilla de réparer publiquement le scandale qu'ils avaient donné.

Tous trois revinrent donc à Nam-Dinh en présence du gouverneur, jetèrent leur argent dans le prétoire et proclamèrent qu'ils n'avaient cédé qu'à la violence, qu'ils voulaient rester chrétiens et qu'ils étaient disposés à endurer tous les supplices pour le confesser.

La fureur du gouverneur fut indescriptible en voyant lui échapper cette victoire qu'il avait si longuement et cruellement préparée. Il commença par ordonner leur incarcération, puis il réfléchit et, craignant la rancune du roi auquel il s'était empressé de faire connaître son succès, il remit les trois soldats aux notables qui avaient obtenu leur apostasie.

Ce fut un sujet de grande peine pour ces malheureux qui espéraient avoir la tête tranchée et donner ainsi tout leur sang au Maître qu'ils avaient un instant méconnu. Retournés dans leur pays, ils rédigèrent avec l'approbation des missionnaires un mémoire destiné au roi, dans lequel ils exposaient les violences qu'ils avaient eu à subir, leur chute, leur vif repentir et leur ferme résolution de vivre dorénavant en chrétiens, quoi qu'il pût leur en coûter.

DÉPART POUR LA COUR

N'ayant pas reçu de réponse, il leur vint à la pensée d'aller se présenter eux-mêmes au souverain. Cependant, ils hésitaient encore à faire cette démarche héroïque.

Dat disait à l'un de ses compagnons : « Notre confesseur ne nous a pas fait une obligation d'aller en présence du roi; nous y déterminer de nous-mêmes, n'est-ce pas un acte de présomption? » Mais Huy répondit : « Quand même vous n'iriez pas, je partirais seul. » Et Thé ajouta : « Si tu y vas, je te suivrai! »

Le P. Tuyen, qui entretint longuement les confesseurs au moment de leur départ, relate ainsi à son évêque les déclarations qu'ils lui firent : « Dans notre intérieur, nous eûmes l'intention de passer sur la croix à cause de nos parents, de nos frères et de nos villages. Nous étions fondés à croire que si nous ne passions sur la croix, le mandarin ne manquerait pas de prendre toutes les personnes de nos villages, hommes et femmes, et les ferait monter à la capitale pour les obliger à fouler la croix aux pieds, et, s'ils y consentent, nous disions-nous, ne serons-nous pas responsables de leurs péchés? Ce fut là notre erreur, c'est pourquoi nous passâmes sur la croix.

» Après avoir succombé, nous nous sommes repentis et nous avons confessé notre foi jusqu'au chef-lieu de la province, c'est vrai; mais il n'y a qu'une province qui sait cela; on l'ignore à la cour du roi. C'est pour cette raison que nous avons résolu d'aller trouver le roi et de confesser publiquement notre foi devant lui, pour que le monde sache que nous avons passé sur la croix, errant par fragilité et non parce que nous avions une véritable volonté d'obéir à l'ordre du roi et d'abandonner la religion. »

Comme le service militaire les retenait et les empêchait de partir ensemble, Dat conseilla à ses deux compagnons d'aller seuls à la capitale, recommandant qu'on mît son nom sur le mémoire, disposé qu'il était, après sa libération, à souffrir ce que les autres auraient eu à endurer.

Tandis qu'ils étaient encore chez le P. Tuyen, celui-ci reçut une lettre du P. Jimeno dans laquelle nous relevons ces lignes : « J'envoie un affectueux salut aux trois soldats et je me réjouis de ce qu'ils ont de nouveau confessé leur foi au chef-lieu de la province. J'ai appris qu'ils ont le désir d'aller trouver le roi afin de pouvoir confesser leur foi avec plus de publicité. S'ils persévèrent dans cette intention, je m'en réjouis et je les en félicite, et je prie le Seigneur qu'il leur vienne en aide, afin qu'ils sortent vainqueurs du combat et méritent la grande récompense qui les attend au ciel. Que ces trois soldats se soient ainsi convertis après leur chute, c'est manifestement l'œuvre de la main de Dieu, aussi je les exhorte fortement à suivre la sainte volonté de Dieu afin

d'être dignes d'acquérir les grands mérites qui leur sont offerts. »

Les Bienheureux furent si heureux de cette missive qu'ils en sollicitèrent une copie qui leur fut d'un puissant réconfort.

Dat retourna au service à Nam-Dinh; Augustin Huy et Nicolas Thé reçurent avec ferveur les sacrements et prirent congé de leur famille.

Vingt jours de voyage les amenèrent à Hué; pendant un mois, ils s'y livrèrent à tous les exercices de la plus vive piété chez une chrétienne dévouée nommée Tam.

On ne recevait les mémoires qu'à certains jours déterminés; Augustin Huy et Nicolas Thé présentèrent le leur où ils exposaient, comme nous l'avons dit plus haut, et la violence qui leur avait été faite, et leur ferme intention de rester dorénavant fidèles à la foi chrétienne.

Un mois se passa sans réponse, et un second mémoire n'ayant pas plus de succès, ils furent convaincus que le mandarin ne voulait pas les laisser parvenir à destination; aussi, un jour que le roi devait se rendre à la campagne, se placèrent-ils sur le chemin qu'il devait suivre, et élevèrent-ils leur écrit au-dessus de leur tête; un mandarin le prit et le lut au roi qui ordonna leur emprisonnement immédiat.

Il se trouva qu'ils étaient connus d'un de leurs juges qui, ayant siégé précédemment à Nam-Dinh, avait éprouvé leur résistance; aussi, lorsque, ayant refusé de passer sur la croix, ils demandèrent d'être tourmentés et frappés, Le-Van-Duc s'écria : « Vous frapper! c'est se fatiguer les mains sans résultat. »

Les deux confesseurs écrivirent et signèrent au nom de Dat la déposition suivante : « Notre frère Dominique Dat ne consent pas à passer sur la croix; si nous sommes venus seuls, c'est qu'il était alors de service, mais il a convenu qu'il partageait nos protestations. »

On recommença donc à vouloir les faire abjurer; on leur fit présenter 1 200 francs d'or, une croix et une épée avec ce message : « Si vous passez sur la croix, vous aurez cet or; sinon, vous serez coupés en deux avec l'épée et jetés à la mer. Choisissez ce que vous voulez. » Ils répondirent qu'ils ne voulaient que la mort.

Minh-Manh leur fit remettre deux papiers en leur disant de signer l'un des deux à leur choix; l'un renfermait une déclaration blasphématoire contre Notre-Seigneur et la religion, ils la repoussèrent avec indignation; l'autre leur offrait le choix du genre de mort qu'ils désiraient, ils demandèrent à être décapités.

JUGEMENT ET EXÉCUTION

La sentence fut rendue le 11 juin 1839; nous y relevons les passages suivants : « Si l'année passée ils ont foulé aux pieds le saint arbre de la croix au chef-lieu de leur province, ils furent violentés par le gouverneur, car ils n'ont jamais eu la volonté réelle d'abandonner leur religion. Ils s'y attachent et veulent l'observer comme auparavant; voilà ce qu'ils disent.

» Déjà le mandarin les a admonestés et leur a fait voir deux ou trois fois les conséquences de leur entêtement; mais eux ne veulent qu'une chose : recevoir la mort; ils jurent qu'ils ne consentiront jamais à revenir en arrière. D'où il appert que ce sont des fous et des insensés.....

» S'ils conservaient un peu de raison et de cœur humain, sans doute ils reconnaîtraient leur erreur et redeviendraient de bons sujets, mais ne suivant que leur aveugle obstination, ils ont poussé l'audace jusqu'à quitter leur patrie pour venir protester à la cour.

» Il est dur d'avoir affaire à ces présomptueux entêtés luttant contre la raison et les lois. En vérité, ils sont dignes de mépris et de la plus grande abomination. Ce sont des sujets désobéissants et récalcitrants. Comment donc est-ce possible de leur laisser la vie?

» En conséquence, que ceux qui se sont présentés ici, sans que personne les appelât, c'est-à-dire ces deux malfaiteurs Phan-Vit Huy et Buy-Duc Thé, soient livrés aux soldats qui les conduiront au bord de la mer, et là, avec une grande scie, les diviseront par le milieu du corps et les jetteront ensuite à l'eau, afin qu'on soit bien convaincu de la puissance des lois et qu'on en conçoive une salutaire terreur..... »

Nous avons transcrit le jugement presque dans son entier, car il est curieux de constater que les païens ne regardaient pas l'acte de faiblesse des martyrs comme une sincère abjuration; ce qu'ils y relèvent comme circonstances aggravantes pourrait bien au contraire à nos yeux atténuer quelque peu leur responsabilité. Si nous avons pleuré leur défection, réjouissons-nous avec eux de la manière dont ils l'ont expiée.

L'exécution eut lieu les 12 et 13 juin; on conduisit les martyrs dans le port de Hùi-Tuan où ils furent sciés en deux, puis en quatre et jetés à la mer, afin qu'il n'en restât aucune relique.

A la fin de juin, un soldat de la compagnie de Dat vint lui relater le supplice de ses deux compagnons et lui annoncer son martyre. Dat manifesta une joie profonde, il fit ses adieux aux siens, à sa femme, à sa fille, qu'il exhorta à la confiance. Il put se fortifier par la réception des sacrements et partit pour Nam-Dinh en récitant son rosaire. Son bonheur d'aller à la mort était si grand qu'on jugea inutile de l'enchaîner.

Il eut encore à subir promesses et menaces, mais devant sa constance inébranlable on le condamna à la strangulation le 18 juillet 1839. Son supplice fut un véritable triomphe; son ravissement de quitter la terre était inexprimable.

Ces trois confesseurs de la foi ont été béatifiés par le pape Léon XIII avec un grand nombre d'autres martyrs de l'Extrême-Orient le 7 mai 1900.

(D'après le R. P. Cothonay.)

C. de L.

SAINT ANTOINE DE PADOUE

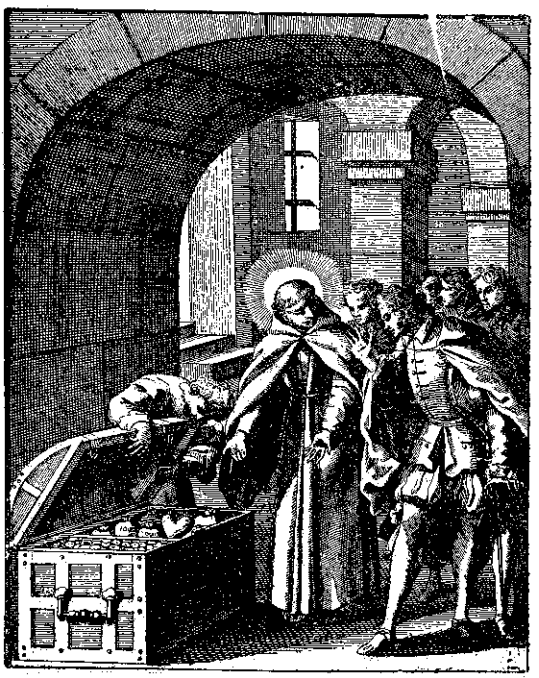
1. Saint Antoine, né à Lisbonne, en Portugal, en 1195, entra à 15 ans dans une abbaye de chanoines réguliers. Il y était novice quand les reliques des cinq premiers martyrs de l'Ordre nouveau de Saint-François, transportées du Maroc, à Coïmbre, passèrent par son couvent. Il fut si touché du désir de les imiter qu'il résolut d'entrer dans l'Ordre Séraphique, pour avoir, comme eux, l'occasion de souffrir le martyre.

2. Entré dans l'Ordre de Saint-François, il fut, par les desseins de Dieu, conduit en Italie, où, cachant avec soin sa science des lettres et de l'Ecriture, il fut occupé aux plus humbles fonctions. Un jour cependant, comme les Dominicains étaient de passage dans son couvent, le Père Gardien pria les hôtes d'égayer le repas par un sermon. Ils s'en excusèrent. Antoine fut alors appelé de la cuisine par son supérieur pour remplir cet office, et, à l'étonnement de tous, fit éclater une grande science.

3. Devenu la lumière de l'Ordre Séraphique, il fut employé à la prédication, et les miracles qui accompagnaient sa parole la rendirent féconde en conversions. Un jour, une femme, placée sur la terrasse de sa maison, l'entendit de la distance d'une lieue, pendant qu'il parlait dans l'église. Une autre fois, on l'entendit et on le vit, en un même instant, prêcher dans la chaire et chanter au lutrin. C'est ce que représente la gravure ci-dessus.

4. L'apôtre saint Paul, en parlant du mariage, dit que ceux qui embrassent cette voie se préparent bien des tribulations. La femme qui est représentée ici en fit la triste expérience. Son mari, après l'avoir durement battue, lui avait arraché presque tous ses cheveux, parce que, disait-il, elle avait une trop grande confiance dans les enfants de saint François, et en particulier en saint Antoine. Elle recueillit les débris de sa chevelure et vint les présenter au Saint, les larmes aux yeux. Ému de compassion, saint Antoine fit prier pour elle, et ses cheveux lui furent rendus. Le mari fut converti aux moines.

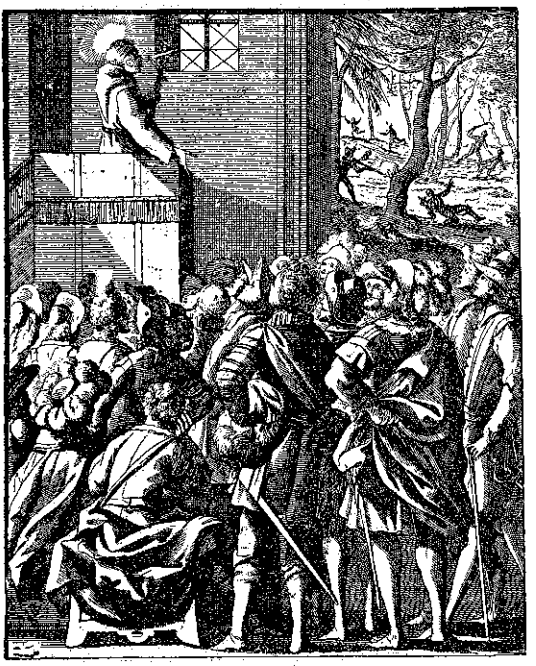
5. Les prédications de saint Antoine attiraient un tel concours qu'il dut prêcher en plein air. Un jour qu'il prêchait ainsi du haut d'une estrade, afin de n'être pas dérangé par les allants et venants, le démon résolut de troubler lui-même le sermon, et, dans ce but, fit écrouler l'estrade avec fracas. Une grande clameur s'éleva dans la foule, mais personne ne souffrit le moindre mal, et le Saint n'en perdit pas une parole. Il profita, au contraire, de l'occasion pour montrer la bonté de Dieu et l'impuissance du diable.



6. Le cœur de l'homme est plutôt dans l'objet de son amour que dans sa poitrine. Le gourmand le met dans son ventre, l'avare dans son coffre-fort. « Là où est votre trésor, là est votre cœur, » dit l'Evangile. Saint Antoine, expliquant ce texte à la mort d'un illustre avare, dit: « Ces paroles se sont réalisées ici, non seulement au sens moral, mais à la lettre. » On alla ouvrir le coffre du défunt, et on y trouva, suivant la parole du Saint, le cœur de l'avare palpitant au milieu des sacs d'écus.

7. Un novice tenté du démon résolut de quitter l'Ordre Séraphique. A ce premier péché, il en joignit un second, et vola à saint Antoine le livre des Evangiles annoté par lui pour la prédication. Le Saint prie, et le diable, contraint par cette prière, arrête le fugitif au passage d'un pont et le menace de mort s'il ne rapporte pas le livre à saint Antoine. Il était juste que le conseiller du vol eût une part dans la restitution. Confus et repentant, le novice vint se jeter aux pieds du Saint, rendit le livre, confessa son crime et devint un fervent et fidèle religieux.

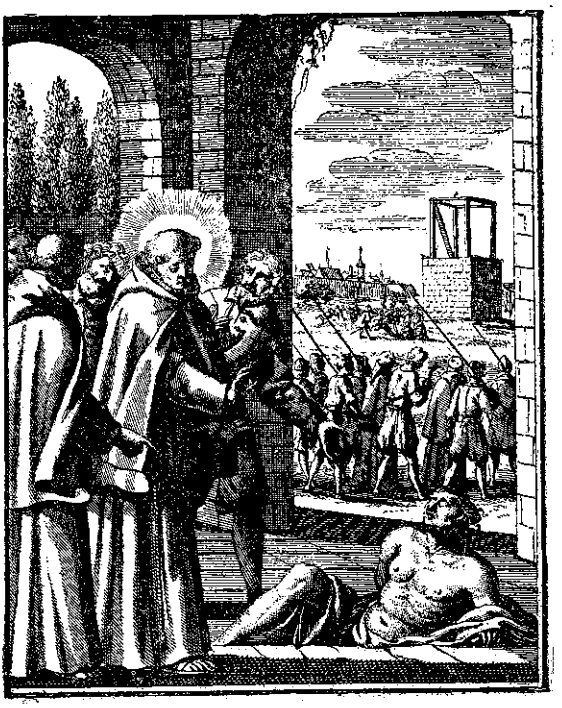
8. Devenu gardien du couvent du Puy-en-Velay, saint Antoine ne rencontrait jamais un certain notaire fort débauché sans le saluer profondément. Celui-ci crut qu'il se moquait de lui et le menaça un jour de son épée. Mais le Saint lui annonça qu'il saluait en lui un futur martyr de Jésus-Christ. Le notaire se mit à rire. Cependant, la prophétie s'accomplit bientôt après. Parti pour la Palestine avec un évêque, il fut pris d'un grand zèle pour la conversion des Sarrasins, leur prêcha la vérité et fut, en effet martyrisé pour la foi de Jésus-Christ.



9. On dit communément qu'à vouloir blanchir un negre le barbier perd son savon. De même, la conversion des pécheurs invétérés dans le crime est fort difficile, puisque l'habitude devient comme une seconde nature. Mais la grâce de Dieu et les mérites des Saints peuvent tout. C'est ce que saint Antoine expliqua un jour à vingt-deux voleurs de grand chemin, qu'il convertit et dont il fit des brebis dociles, de loups ravisseurs qu'ils étaient.

10. Les hérétiques d'Arimini refusent d'écouter Antoine; il appelle les poissons, leur dit combien le Créateur a été bon de leur donner la mer pour vivre, les nageoires pour se diriger.., et de les avoir seuls conservés au déluge. Ils viennent, s'agitent en signe de joie, l'écoutent et se retirent après la bénédiction. Cette muette obéissance des poissons convertit les plus obtinés. *Exempla trahant.*

11. Antoine commence la conversion d'hérétiques qui ne voulaient point reconnaître la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, en proposant à un mulet affamé d'adorer son Créateur. L'animal quitte sa nourriture et se prosterne.
Les incroyants qui s'attachent si fort aux biens de la terre qu'ils n'en reconnaissent plus le Créateur sont, hélas! fort au-dessous des bêtes.



12. Pendant que saint Antoine prêchait à Padoue, en Italie, son père, qui était à Lisbonne, en Portugal, fut accusé de meurtre, saisi par la justice, parce que le corps d'un homme assassiné avait été trouvé dans son jardin. Averti par un ange du danger où était son père. Antoine fut transporté surnaturellement à Lisbonne et, ressuscitant le mort devant les juges, lui fit déclarer que ni l'accusé, ni aucun des siens, n'avait eu part à sa mort. Cela dit, il se rendormit paisiblement. Le lendemain, le Saint se trouva de nouveau à Padoue.

13. Le diable, pressentant tout le bien que va faire Antoine pendant le Carême, s'efforce soudain de l'étrangler. Saint Antoine se prend à réciter l'hymne à la Vierge: *O gloriosa Domina, excelsa super sidera.* La Mère de Dieu vient à son secours, et Jésus lui donne de nouvelles grâces pour faire des miracles.
Quand nous voulons bien faire, le démon multiplie ses efforts. Prions la Sainte Vierge.

15. A peine fut-il mort que les enfants de Padoue, sans y être excités par personne, s'écrièrent dans les rues: *Le Saint est mort, le Saint est mort!* Cela fit assembler toute la ville, et l'on vit, en un instant, un nombre incroyable d'hommes et de femmes accourir au couvent pour honorer son saint corps. Il y eut des rivalités pour posséder sa glorieuse dépouille. Cependant, les Frères Mineurs l'emportèrent, et il fut déposé dans l'église de Sainte-Marie, avec une magnificence extraordinaire.

14. Le glorieux Antoine mourut à Padoue, le 13 juin de l'année 1231, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise et vu Notre-Seigneur descendre du ciel avec sa Très Sainte Mère pour recevoir son âme. Il n'avait que 36 ans et n'était entré dans l'Ordre que depuis dix ans. Cet espace de temps lui avait suffi pour opérer tant de travaux et d'actions héroïques.

16. 32 ans après son trépas, les habitants de Padoue ayant fait bâtir une église en son honneur, l'on y transféra ses reliques. Toute sa chair fut trouvée consumée, suivant l'ordinaire des corps, mais sa langue, qui avait servi à la conversion de tant de pécheurs, était demeurée sans corruption et aussi rouge que si elle eût été vivante. Saint Bonaventure, qui présidait la cérémonie, la baisa avec respect et la fit placer dans un reliquaire en cristal, où on la voit encore sans corruption.

SAINT ANTOINE DE PADOUE

Fête le 13 juin.

Saint Antoine de Padoue reçoit l'Enfant Jésus dans ses bras.

En face de la cathédrale de Lisbonne s'élevait autrefois un palais aujourd'hui transformé en une église qui est placée sous le vocable de saint Antoine de Padoue. C'est là que naquit, en 1195, don Ferdinand de Bouillon, de la grande famille du premier roi de Jérusalem.

Dès sa plus tendre enfance, don Ferdinand donna tous les signes d'une sainteté précoce. A cinq ans, il faisait vœu de virginité en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, et à dix ans, placé à l'école des clercs de *Notre-Dame-del-Pilar*, il édifiait tous ses compagnons et tous ses maîtres par sa piété et sa charité. Le démon, jaloux de son innocence, l'attaqua par toutes sortes de tentations; un jour même, pendant que l'enfant était en prières dans le chœur de la cathédrale, il lui apparut sous une forme horrible. Sans se laisser effrayer, don Ferdinand traça de son doigt le signe de la croix sur le gradin du chœur. Mais au contact de cette main si faible, le marbre s'amollit tout à coup, et l'empreinte du doigt y demeura si profondément gravée, qu'aujourd'hui encore les pèlerins viennent vénérer dans la cathédrale de Lisbonne, la croix miraculeuse qui demeure comme le témoignage ineffaçable de la première victoire de notre Saint.

Vainqueur dans ce glorieux combat, don Ferdinand comprit qu'il n'était point fait pour le monde et il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin.

Après un noviciat de deux ans, il fut envoyé au couvent de Sainte-Croix, à Coïmbre où, pendant huit ans, on le vit étudier sous des maîtres célèbres, venus de l'Université de Paris, la philosophie, la théologie, l'Ecriture sainte et les Pères.

Mais l'amour de l'étude ne ralentissait pas chez le Saint les élans de la piété, et Dieu voulut récompenser son serviteur par un nouveau miracle.

Une nuit de Noël, le jeune religieux était retenu à l'infirmerie par les devoirs de sa charge, quand les cloches du monastère donnèrent le signal de l'élévation. Possédé d'un ardent désir de voir son divin Sauveur naître en quelque sorte sur l'autel comme autrefois dans la crèche, il se met à genoux; aussitôt les murs s'entr'ouvrent, l'autel apparaît, et il peut adorer, dans la réalité de son corps et de son sang, l'Agneau qui descend du ciel pour le salut du monde.

Les chanoines vénéraient le jeune religieux dont ils admiraient tout à la fois la science et les vertus, et ils fondaient sur lui de très grandes espérances. Don Ferdinand ne devait pas les démentir. Mais Dieu, qui l'avait envoyé au couvent de Sainte-Croix, le destinait à une nouvelle famille religieuse, et il laissait aux Augustins la gloire d'avoir préparé *saint Antoine de Padoue*, comme il réservait aux fils de saint Benoît celle d'élever *saint Thomas d'Aquin*.

Pendant que don Ferdinand se trouvait à Sainte-Croix, cinq pauvres religieux vinrent frapper à la porte du couvent. Ils appartenaient à l'Ordre de Saint-François, encore peu connu en Espagne; ils allaient en Afrique combattre par la parole les infidèles que les chevaliers de la Croix combattaient par l'épée. A la vue de ces pauvres mendiants, don Ferdinand, attiré vers eux par une force irrésistible, se sentit frappé au cœur, et il rechercha leur amitié avec une tendresse inquiète et une sorte d'amour.

Quelques mois plus tard, les pauvres franciscains qui étaient passés inconnus à Coïmbre, y rentrèrent dans une pompe triomphale. Ils avaient trouvé le martyre sur la terre qu'ils étaient allés évangéliser, et leurs corps, que protégeait une puissance invisible, avaient été recueillis par un prince chrétien qui les avait renvoyés en Espagne.

On transporta les reliques à Coïmbre, et l'on devait les déposer à la cathédrale, mais au moment où le cortège passait devant le couvent de Sainte-Croix, il s'arrêta tout à coup; la mule qui portait la châsse entra dans l'église, et, arrivée devant une chapelle, elle s'agenouilla sans qu'on pût la faire relever. Dieu manifestait sa volonté d'une manière trop éclatante, pour ne pas être obéi; sur-le-champ, on plaça les corps des saints dans cette chapelle qui leur avait été miraculeusement réservée et où on les vénère encore aujourd'hui.

Le sang des martyrs est une semence féconde; don Ferdinand le comprit, et, dans l'espoir de partager le sort glorieux des étrangers qu'il avait vus si chétifs et si obscurs, il se sentit entraîné vers un Ordre où il pourrait donner son sang pour Jésus-Christ.

Le prieur de Sainte-Croix fut douloureusement ému quand il apprit ce dessein, mais l'appel de Dieu était manifeste; il consentit à cette séparation. Les chanoines voulurent cependant que le Fr. Antoine (c'était le nom qu'avait choisi le nouveau frere mineur), prit l'habit dans leur église, et, en souvenir de cette touchante cérémonie, chaque année à la fête de saint Antoine de Padoue, c'est un chanoine de Sainte-Croix qui va prêcher le panégyrique chez les Franciscains, et, après l'office, c'est lui qui préside au réfectoire la réunion des Frères Mineurs.

Le Fr. Antoine demeura deux ans au couvent d'Olivarès, et il obtint, selon son désir, la permission d'être envoyé en Afrique, où il espérait conquérir la couronne des martyrs, comme les pauvres Franciscains dont il avait vénéré les reliques au couvent de Sainte-Croix.

Dieu n'accepta pas ce sacrifice, et, à peine le Saint était-il arrivé sur la côte d'Afrique, qu'une fièvre violente vint l'obliger de s'arrêter sur le seuil de cette terre qu'il espérait féconder de son sang. Quelque temps après, un ordre de ses supérieurs le forçait à se rembarquer pour retourner en Espagne.

Une tempête rejeta le missionnaire sur les côtes de Sicile. C'était l'année où devait avoir lieu le chapitre général des Franciscains dans les plaines d'Assise. Le Fr. Antoine s'y rendit dans le désir de voir le patriarche saint François, dont les milliers d'enfants, accourus de tous les points de l'Europe, allaient solliciter la bénédiction.

Affaibli par une maladie de quatre mois, épuisé par une marche de deux cents lieues, l'humble pèlerin arriva, inconnu, au milieu de l'immense assemblée d'Assise, et, pendant tout le chapitre, il demeura dans un isolement absolu. Tout le monde se séparait, et personne n'avait fait attention au pauvre religieux qui, abandonné au milieu de cette foule, attendait qu'on lui donnât une destination, quand enfin, le Provincial de la Romagne l'aperçut et l'envoya à l'ermitage de Monte-Paolo, qui était alors un couvent de frères convers. Le Fr. Antoine obéit, et, arrivé dans son nouveau monastère, il se jeta aux genoux du gardien pour demander un emploi. On le charga de laver la vaisselle et de balayer la maison.

Pendant le carême de 1222, il fut envoyé à Porli. Un jour, comme des dominicains étaient de passage dans le couvent, le P. gardien pria les hôtes d'édifier le repas par un sermon; ils s'en excusèrent, et comme aucun des Frères n'osait prendre la parole sans s'être préparé, le supérieur envoya chercher à la cuisine le Fr. Antoine. C'est un homme simple et sans lettres, se dit-il, s'il parle mal, on lui pardonnera facilement, et d'ailleurs, c'est un homme de Dieu, il nous édifiera toujours.

Le Fr. Antoine monta sur la chaire du lecteur, et il commença son discours, avec la simplicité qui convenait à un pauvre religieux. Mais ce fut en vain que son humilité essaya de dissimuler son éloquence. Peu à peu sa voix prit plus d'assurance, sa parole devint rapide, pressée, enflammée, son corps usé par la maladie et les austérités se redressa. Les Frères, muets d'étonnement, étaient suspendus aux lèvres du prédicateur ignoré qui se révélait à eux d'une manière si inattendue, et ils écoutaient, avec une profonde admiration, le pauvre religieux qui commentait les passages les plus difficiles de l'Ecriture et des Pères avec l'autorité d'un docteur. Quand le Provincial fut informé de cette étonnante nouvelle, il nomma Fr. Antoine prédicateur de la Romagne, et saint François d'Assise, ravi de l'humilité de son jeune disciple, lui confia l'enseignement de la théologie.

Sur l'ordre de ses supérieurs, le Saint alla enseigner tour à tour à Montpellier, à Toulouse, à Bologne et à Padoue; partout il attira autour de sa chaire un nombreux et brillant auditoire d'étudiants. Mais cela ne suffisait pas au zèle apostolique de saint Antoine. Malgré toute les fatigues du professorat, on le vit prêcher dans les villes et dans les campagnes, portant partout des fruits de salut. Les foules, avides de l'entendre, se pressaient autour de lui, et sa parole enflammée produisait une impressson si profonde, qu'après tous ses sermons les prêtres ne pouvaient suffire pour entendre les confessions.

Le démon essaya plus d'une fois de troubler ces

pieux exercices, mais tous ses artifices furent déjoués à sa grande confusion. Un jour, au milieu d'un sermon, il fit tomber l'échafaud sur lequel on avait placé la chaire, mais personne ne fut blessé, et saint Antoine, après s'être relevé, continua tranquillement son instruction. Une autre fois, pendant que saint Antoine prêchait, il prit l'habit et la forme d'un voyageur et s'approchant d'une dame qui écoutait le sermon, il vint lui annoncer que son fils venait de mourir. Mais le Saint avait reconnu le père du mensonge, et, du haut de la chaire, il interpella vivement le malencontreux messager; aussitôt le démon prit la fuite, et la dame, rassurée, put, sans crainte, entendre la fin du sermon.

Vainqueur du démon, saint Antoine le fut aussi des hérésies, et il mérita le surnom de *Malleus hæreticorum*. Un jour, comme il prêchait devant une troupe d'hérétiques, il aperçut que ces opiniâtres se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre ce qu'il disait. Interrompant aussitôt son discours, il pria l'auditoire de le suivre jusqu'au bord de la mer. Quand il fut arrivé sur le rivage, il appela les poissons : « Poissons de la mer, dit-il, puisque les hommes sont insensibles à la parole de Dieu et qu'ils se bouchent les oreilles pour ne pas l'entendre, je viens ici vous en faire part. Paraissez présentement hors de l'eau et confondez par votre attention la malice et la dureté des impies. » A l'instant une multitude innombrable de poissons parut sur le rivage, et le Saint, après les avoir fait ranger en ordre devant lui, les exhorta vivement à bénir le Seigneur. Les poissons écoutèrent le sermon avec un profond recueillement, et quand il fut terminé, ils baissèrent tous la tête comme pour demander la bénédiction du Saint. Saint Antoine la leur accorda, puis, se tournant vers les hérétiques qui n'avaient pas voulu l'entendre, il leur parla avec tant de force et d'efficacité, qu'abjurant leurs erreurs, ils changèrent à la fois de religion et de vie.

Le prédicateur qui triomphait de l'obstination des hérétiques parvenait aussi à transformer les pécheurs les plus endurcis.

Comme il confessait après un de ses sermons, un grand pécheur vint s'agenouiller près de lui, mais quand il voulut accuser tous ses crimes, ses larmes et ses sanglots l'empêchèrent d'articuler une seule parole. Touché de compassion, le Saint lui dit : « Puisque vous ne pouvez vous confesser, écrivez vos péchés et apportez-les moi. » Celui-ci obéit, mais ce fut en vain que saint Antoine regarda l'écrit qu'on lui avait remis; les larmes du pénitent avaient effacé les fautes du pécheur

Une autre fois, un jeune homme vint s'accuser d'avoir frappé sa mère; le Saint le reprit vivement et lui dit que le pied qui avait frappé sa mère méritait d'être coupé. Ces paroles frappèrent le pénitent, et, quand il rentra chez lui, il se coupa le pied. Le Saint, appelé à la hâte, fut obligé de remettre le membre amputé, et, par ce nouveau miracle, de calmer les appréhensions naïves de son pénitent trop scrupuleux.

Sa sollicitude s'étendait aussi à tous ceux qui étaient tourmentés de diverses tentations, et il lui arrivait souvent de lire dans les cœurs les secrets les plus cachés. Pendant qu'il était Provincial, Dieu lui révéla qu'un de ses novices, maltraité par le démon, était déjà vaincu et s'apprêtait à retourner dans le monde; le Saint, après avoir prié et pleuré, le fit appeler, et, lui ouvrant la bouche, il lui souffla dedans ces paroles : « Recevez le Saint-Esprit. » Au même instant la tentation s'apaisa, et le pauvre Frère, délivré des attaques du démon, persévéra désormais en sa sainte vocation.

Notre-Seigneur voulut témoigner lui-même à son serviteur combien ses œuvres lui étaient agréables. Le Saint était en voyage, et il avait reçu l'hospitalité chez un homme de bien. Au milieu de la nuit, le maître de la maison, qui passait par hasard devant la chambre de son hôte, vit une grande clarté; il entra sans mot dire, et il aperçut un bel enfant qui descendait vers saint Antoine à genoux, se mettait dans ses bras et lui faisait mille caresses. Le Saint sut par révélation que son secret avait été découvert, et il pria son hôte de ne point le divulguer; mais malgré toute son insistance, la nouvelle de ce miracle se répandit, et l'iconographie, s'emparant de ce fait merveilleux, a représenté l'entretien de saint Antoine avec l'Enfant Jésus.

Le Saint qui conversait si familièrement avec son Dieu avait reçu le don des miracles, et en particulier celui de prophétie. Comme il prêchait dans une ville de France, il rencontra un jour un notaire, dont les mœurs dissolues scandalisaient tous ses concitoyens. Tout le monde s'attendait à voir le prédicateur reprendre aigrement cet homme de ses dérèglements; il n'en fit rien; mais s'arrêtant sur son passage, il le contempla un instant avec vénération et mit un genou en terre. Le notaire, croyant que le religieux se jouait de lui, alla le trouver tout en colère et le menaça de lui passer son épée à travers le corps. Saint Antoine répondit doucement : « Dieu vient de me révéler que vous serez un jour au nombre des martyrs, et c'est pour cela que je vous témoigne tant de respect. » Le notaire ne fit que rire, mais quelque temps après, dans un pèlerinage en Terre Sainte, qu'il fit avec son évêque, il fut arrêté par les infidèles. Inspiré tout à coup du souffle divin, il se mit à parler avec tant d'énergie contre les superstitions de Mahomet que les Turcs irrités le jetèrent en prison, et, sur son refus d'abjurer, le condamnèrent à avoir la tête tranchée. Comme le martyr marchait au lieu du supplice, il se rappela la prophétie que le Saint lui avait faite, et, rendant grâces à Dieu, il mourut en invoquant la puissante intercession de saint Antoine de Padoue.

En France, comme en Italie, les prédications de notre Saint furent confirmées par de nombreux prodiges. On sait aussi qu'il ne retourna plus en Portugal, si ce n'est dans deux circonstances bien extraordinaires.

Son père, qui avait occupé d'importantes fonctions publiques, avait dans l'exercice de sa charge, donné de l'argent aux trésoriers du roi, et se confiant dans leur bonne foi, il ne leur avait demandé aucun acquit. Quand on en vint au règlement des comptes, les trésoriers affirmèrent sur la foi du serment n'avoir rien reçu, et ils firent assembler le conseil des finances pour trancher cette affaire. Pendant que l'on jugeait le prétendu débiteur, saint Antoine de Padoue entra soudain dans la salle, dont les portes étaient restées fermées, et, s'adressant aux officiers prévaricateurs, il les interpella d'une voix tonnante : « Rendez promptement les deniers que cet homme vous a remis; si vous n'obéissez à l'instant, vous attirerez sur vous la colère de Dieu et la vengeance sera terrible. » Saisis de frayeur, les trésoriers avouèrent tout, et donnèrent au seigneur de Bouillon ce qu'on lui réclamait. Quand le père, surpris d'abord par cette brusque apparition, fut revenu à lui, ce fut en vain qu'il chercha son fils pour l'embrasser; le Saint avait disparu.

Quelque temps après, un meurtre fut commis à Lisbonne, et le seigneur de Bouillon, accusé d'y avoir trempé, fut condamné au dernier supplice. Le Fr. Antoine était alors à Padoue, et il faisait oraison, quand il apprit, par une révélation divine, le danger que courait son père. Sans rien manifester à per-

sonne de son émotion, il demande au gardien la permission d'aller se promener dans la campagne. A peine s'était-il éloigné de la ville, qu'un ange l'enleva dans les airs et le porta à Lisbonne. Le Saint, apparaissant tout à coup devant le juge terrifié, lui demanda de ne pas faire périr des innocents. Le juge hésitait cependant à rétracter sa sentence, mais Antoine ne désespéra pas de vaincre son obstination. Il fit réunir toute la cour de justice, et, en présence de cette nombreuse assemblée, il ordonna au mort dont on poursuivait les assassins, de se lever de sa tombe. Celui-ci obéit, et, arrivé devant les juges, il proclama l'innocence des accusés; puis, sans ajouter d'autre parole il retourna dans son tombeau. Quand l'assistance fut remise de son émotion, on chercha partout l'homme de Dieu; le Saint était retourné à Padoue, où la cloche appelait les Frères à l'office.

Ce ne fut pas seulement à l'égard de son père que saint Antoine manifesta une sollicitude si grande; il prenait en mains la cause des opprimés, et, plus d'une fois, dans son zèle pour la justice, on le vit affronter la colère des tyrans.

Un des seigneurs féodaux les plus redoutés de l'Italie, Ezzelin, avait fait massacrer un grand nombre de Padouans qu'il entretenait à sa solde, en apprenant que Padoue s'était révoltée contre son autorité. A la nouvelle de cet attentat, saint Antoine alla trouver le tyran, et, d'une voix terrible, il lui reprocha sa cruauté et le menaça des supplices de l'enfer. On croyait qu'Ezzelin donnerait l'ordre de tuer l'importun qui lui reprochait si amèrement son crime. Il n'en fit rien, et, se jetant aux pieds du Saint, il se passa sa ceinture autour du cou en guise de corde, et promit avec serment de s'amender. La contrition de ce pénitent inattendu ne dura pas longtemps.

Quelque temps après, Ezzelin envoya auprès du Saint, pour le tenter, une députation avec de magnifiques présents, mais il avait donné à ses gens la mission secrète de tuer le religieux s'il acceptait les richesses qu'on lui offrait. Saint Antoine, loin de répondre par des remerciements aux doucereuses paroles des envoyés, leur commanda de sortir immédiatement du couvent. « Je ne veux point, s'écria-t-il, d'un bien volé aux pauvres. » Ces gens s'éloignèrent tout confus, et ne sachant quelle vengeance tirer d'un pareil affront, ils allèrent se plaindre à leur maître. « C'est un homme de Dieu, répondit Ezzelin, laissez-le, qu'il dise désormais tout ce qu'il jugera à propos. » L'histoire ne rapporte pas cependant qu'Ezzelin se soit converti en présence de cette fermeté inébranlable qui le remplissait d'admiration. Il tyrannisa la Lombardie longtemps encore après la mort du Saint et mourut dans son péché.

Au milieu de tous ses travaux apostoliques, le Saint était assidu à remplir les moindres prescriptions de la vie religieuse, et, plus d'une fois, son observance de la règle lui fit accomplir des miracles.

Un jour qu'il était allé prêcher dans une ville voisine, les Frères le virent arriver à l'heure des matines, pour dire sa leçon, et quand il l'eut chantée, il disparut du chœur; à ce moment même, il commençait son sermon. Une autre fois il annonçait la parole de Dieu devant un immense auditoire, quand il se rappela qu'il avait oublié d'avertir son supérieur pour se faire remplacer dans un office qu'il avait à remplir au monastère. Aussitôt il s'enveloppa de son manteau, s'inclina vers l'autel, et demeura muet sur la chaire; il ne reprit la parole que lorsqu'il eut remplit l'office dont il était chargé au couvent.

Son amour de la pauvreté et son respect de la règle le portèrent à engager une lutte pénible contre le ministre général de l'Ordre, Fr. Elie, qui par des calculs trop humains, avait porté atteinte à la ferveur primitive et à l'esprit de saint François. Comme le Supérieur ne voulait pas accepter les observations du Saint, celui-ci alla se plaindre au Pape, qui manda devant lui le Supérieur infidèle. Quand le Fr. Elie voulut prendre la parole pour présenter sa justification, arrêté par une force surnaturelle, il ne put ouvrir la bouche. En présence de cet avertissement du ciel, le Pape n'hésita plus; il déposa le Fr. Elie, et l'Ordre franciscain reprit, avec la stricte observance de la pauvreté, la ferveur des premiers jours.

Tant de prodiges attiraient sur Antoine l'attention du monde catholique, les multitudes accouraient pour entendre sa parole, et chaque fois qu'il prêchait, des jeunes gens vigoureux étaient obligés de lui frayer un passage à travers la foule, qui se précipitait sur ses pas, et cherchait avec avidité à toucher les franges de ses vêtements. A son approche, les marchands fermaient les boutiques pour l'entendre, tous les travaux cessaient, et le prédicateur, inspiré, obligé de prêcher sur les places publiques et même dans la campagne, annonçait la parole de Dieu devant un auditoire qui s'élevait souvent jusqu'à *cinquante mille personnes*.

L'heure était venue où cette grande lumière allait cesser de briller. Déjà en 1230, l'humble religieux avait obtenu du chapitre général l'autorisation d'être déchargé des gouvernements importants qu'on lui avait confiés. Mais les fatigues de sa vie apostolique avaient déjà épuisé ses forces, et, en l'année 1235, après les fêtes de la Pentecôte, il fut obligé de se retirer dans un petit ermitage, près de Padoue, nommé *Champ de Saint-Pierre*. La maladie fit de rapides progrès, et, au bout de quelques jours, le Saint, sentant sa fin approcher, demanda qu'on le rapportât à son couvent de Padoue. Le peuple, averti de son arrivée, alla en masse à sa rencontre, et le malade ne put fendre les flots de la multitude qui s'empressait autour de lui pour baiser ses vêtements, et il dut s'arrêter, avec ses deux compagnons, dans un des faubourgs de la ville, dans une petite maison qui appartenait au directeur des religieuses d'Arcela. Après avoir reçu les sacrements de l'Eglise et récité les sept psaumes de la pénitence avec les Frères qui l'assistaient, il chanta l'hymne *O gloriosa Domina*, en l'honneur de la Sainte Vierge, et il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, le 13 juin 1231.

Au moment où il rendait le dernier soupir, les enfants, avertis de sa mort par une inspiration surnaturelle, parcoururent les rues de la ville en poussant des gémissements et en criant partout : *Le Saint est mort*.

L'Eglise ratifia la canonisation que les anges du ciel avaient publiée par la bouche des enfants, et, l'année suivante, en 1232, le jour de la fête de la Pentecôte, le Pape Grégoire IX rangea au nombre des saints le frère mineur Antoine de Padoue. Le même jour, toutes les cloches de Lisbonne, mises en mouvement par une main invisible, célébrèrent le triomphe du Saint que l'Italie avait ravi au Portugal.

Les reliques de saint Antoine furent déposées à Padoue, dans une église magnifique que l'on dédia au Saint. Quand on ouvrit son cercueil, on trouva les chairs consumées ; mais la langue, qui avait répandu la parole de Dieu à travers la France et l'Italie, n'avait aucune marque de corruption, et elle était aussi vermeille que si le corps avait été vivant.

Cette précieuse relique est conservée à Padoue.

SAINT PSALMODE OU PSALMET,

SOLITAIRE DANS LE LIMOUSIN

Fête le 13 juin.

Un loup se fait le serviteur du Saint à la place de l'âne qu'il a étranglé.

ENFANCE DE PSALMODE

Le saint ermite dont nous allons retracer la vie est l'un des Saints les plus populaires du Limousin.

Il naquit en Ecosse, au VII^e^ siècle, vers la fin du pontificat de saint Grégoire le Grand.

Ses parents, nobles et pieux, le confièrent, dès qu'il fut en âge d'être instruit, au vénérable Abbé Brandan. A pareille école, il fit bientôt dans la science et dans la perfection des progrès d'autant plus rapides, que la direction éclairée du maître n'avait qu'à développer les germes précieux de vertu déposés par la Providence dans l'âme du disciple.

Tout jeune encore, l'enfant manifestait un attrait prononcé pour la solitude et le recueillement; souvent, tandis que ses petits compagnons jouaient et folâtraient, il se retirait, lui, à l'écart, pour prier et penser à Dieu.

LE BERCEAU FLOTTANT

En l'une de ces circonstances, Dieu attesta par

un miracle la précoce sainteté de son serviteur. Les enfants confiés à la vigilance de saint Brandan prenaient leurs joyeux ébats au bord de la mer. Notre héros, selon sa coutume, s'écarta du groupe et disparut : on savait qu'il s'en allait prier, et l'on ne fit plus attention à son absence.

Après quelque temps de prière, il sentit peu à peu le sommeil le gagner, et s'endormit sur un monceau d'algues laissé par le flot sur la plage. Quel danger ne courait-il pas! La marée montait et semblait devoir l'engloutir, quand soudain une première lame vint soulever doucement ce merveilleux berceau, et le laissa flotter à l'aise sans le submerger.

Au bruit des ondes qui l'assiégeaient de toutes parts, le petit Psalmode se réveilla, et, loin de s'effrayer, il se mit à chanter les louanges de Dieu.

Le frêle berceau flotta longtemps, « un jour et une nuit », dit la chronique.

Cependant l'Abbé Brandan, inquiet, cherchait partout son « Benjamin » qui manquait à la troupe des enfants.

Il errait le long du rivage, l'âme en proie à une pénible angoisse, quand soudain il aperçut, bercé au milieu des flots et louant le Seigneur, le nouveau Moïse.

Lui aussi bénit le Seigneur admirable en ses voies.

Peu après, la mer se retira et laissa sur le sable, à l'endroit même où elle l'avait trouvé, son précieux dépôt.

Une chapelle bâtie non loin de cet endroit rappelle le souvenir du prodige. Ce sanctuaire jouit d'une juste renommée. On remarque que les malades et les moribonds qui y sont portés obtiennent de Dieu le temps nécessaire pour mettre ordre à leurs affaires temporelles et à leur conscience, et reçoivent la grâce des derniers sacrements.

FOYER D'AMOUR

Tous les jours, Psalmode avançait dans les voies de Dieu, et sa sainteté se manifestait par de nouvelles preuves.

Dieu les confirmait souvent par d'éclatants prodiges.

Il arriva qu'au cœur de l'hiver, toujours rigoureux en ces contrées, tandis que tous ses compagnons étaient transis, Psalmode, dans les mêmes conditions physiques, se trouvait tellement échauffé par l'amour de Dieu qui embrasait son cœur, que l'on voyait son visage devenir rouge et enflammé, et les gouttes de sueur perler si abondantes sur ses tempes et sur tout son corps que l'on eût pu les recueillir.

Ce miracle se reproduisit plus d'une fois, et bien des malades en profitèrent, car, s'il faut en croire Bonaventure de Saint-Amable, ils s'efforçaient d'imprégner de cette sueur extraordinaire des linges qu'ils appliquaient sur le front de l'enfant, puis sur leurs membres infirmes, et ils en obtenaient le soulagement ou la guérison.

D'ÉCOSSE EN SAINTONGE

L'humilité du serviteur de Dieu s'affligeait de la renommée que lui attiraient tous ces faits merveilleux, en dépit de ses efforts pour demeurer caché.

Guidé par l'esprit d'en haut, il résolut de tout quitter, maison paternelle, parents et amis, et de chercher loin de son pays un endroit où il pût vivre ignoré, tout entier à Dieu, uniquement occupé de l'affaire de son salut et des pensées de l'éternité.

Les VI[e] et VII[e] siècles ont vu un certain nombre de ces hommes mener sur le sol de France, dans quelques-unes de ses campagnes inhabitées ou de ses forêts profondes, la vie des anachorètes de la Thébaïde.

Grégoire de Tours a écrit la vie de plusieurs de ces hommes extraordinaires, dont les pratiques austères étaient pour la population environnante un sujet d'admiration et de grande édification.

Psalmode s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour la France, laissant derrière lui une famille et des amis désolés de le perdre, car chacun aimait ce jeune homme pieux, simple et accessible à tous, surtout aux humbles et aux petits.

Il pénétra dans les Gaules par l'estuaire de la Charente, et alla se présenter à saint Léonce, évêque de Saintes, pour recevoir sa bénédiction.

La renommée qu'il fuyait l'avait déjà précédé. L'évêque, informé de sa sainteté, l'accueillit avec bonté et même avec honneur. Il put se convaincre jusqu'à quel point étaient justifiés les propos élogieux qui avaient cours au sujet du jeune Ecossais, et vit que cette réputation était au-dessous de la réalité.

Sa foi dans les mérites du nouveau venu était telle qu'il ne douta pas d'en obtenir un miracle.

Il réserva secrètement l'eau dans laquelle Psalmode venait de se laver les doigts, puis, il fit venir une femme aveugle depuis un bon nombre d'années, et lui lava les yeux avec cette eau. Sur-le-champ, la pauvre infirme recouvra la vue.

Le Saint en éprouva une grande confusion, surtout quand les habitants du pays arrivèrent à lui de toutes parts, pour le voir, l'entendre, lui demander des guérisons et des prières.

AU FOND DES BOIS

Psalmode n'était pas venu en Saintonge pour se faire connaître et admirer.

Il s'enfuit.

Le Limousin était alors couvert d'épaisses forêts, et ces sites sauvages, presque déserts, offraient des retraites favorables aux ermites. C'est, du moins, ce que pensait saint Psalmode en s'éloignant secrètement de la ville de Saintes pour chercher dans ces solitudes un asile, où, loin des hommes, il pût demeurer seul avec Dieu.

Le lieu qu'il choisit était des plus sauvages et des plus retirés.

C'est aujourd'hui la ville d'Eymoutiers. Elle tire son nom du vieux château bâti plus tard au même endroit par un Sarrasin nommé Ahem, et du monastère ou moustier qui le remplaça quand le Sarrasin eut été vaincu et sa demeure détruite.

Des deux noms *Ahem* et *Moustier*, on fit *Aëmoustier*, puis *Eymoutiers*.

Quand le Saint y arriva, il ne trouva qu'une terre inculte, couverte de ronces et d'épines.

Non loin de là, s'étendait la forêt dite de Grijas, sombre, presque impénétrable et plus apte à recéler des sangliers ou des loups qu'à abriter des hommes. Psalmode s'enfonça dans l'épaisseur du bois, se construisit, en un taillis, une hutte de branchages et y entreprit une vie admirable de prière et d'austérités.

Son oraison était presque continuelle et il en prenait habituellement le sujet dans les psaumes de David, dont il récitait chaque jour tout le psautier : on dit même que c'est de cette psalmodie assidue que lui serait venu le nom de *Psalmodius*, car il n'avait voulu révéler à personne son véritable nom ni son origine.

La contemplation lui faisait oublier le repos que réclame la nature pour la réparation des forces épuisées. Il consacrait à ce saint exercice une partie de ses nuits.

A la prière, il ajoutait des jeûnes presque quotidiens; aux grandes solennités seulement, par respect pour les coutumes de l'Eglise, il ajoutait un petit excédent à son ordinaire plus que modeste.

VISITES FRUCTUEUSES

Quelque difficile que fût l'accès de cette retraite, et quelque soin que prît le Saint de la tenir cachée, elle ne fut que trop tôt découverte, et l'on commença à venir y solliciter des grâces et des guérisons.

Comme l'ermite était très charitable, il ne renvoyait ses visiteurs qu'après leur avoir obtenu de Dieu la santé corporelle, s'ils en avaient besoin, et surtout celle de l'âme qu'il s'efforçait de procurer par ses pieuses exhortations.

La fille d'un des plus nobles seigneurs de Guyenne avait été mordue par une vipère : le venin agit avec une telle rapidité que tous les contrepoisons furent impuissants à le combattre, et déjà le mal avait donné au corps de l'enfant une teinte livide. Au désespoir, la mère de la victime la conduit à saint Psalmode. Celui-ci prend un peu d'eau, la bénit et la fait boire à l'enfant qui est aussitôt guérie.

Un berger s'était endormi près d'un buisson où se cachait un petit serpent. Pendant son sommeil, l'animal venimeux, quittant son repaire, pénétra de la façon la plus malencontreuse dans la bouche entr'ouverte du jeune dormeur, et entra si avant dans le corps qu'il devint impossible de l'en déloger. Un signe de croix de saint Psalmode fut plus efficace que les efforts des médecins; il fit sortir sans retard de la poitrine du jeune homme l'hôte incommode qui le torturait.

Un simple signe de croix, accompagné d'une aspersion d'eau bénite, suffit, en une autre circonstance, pour chasser du corps d'une possédée un démon souverainement malin.

Sans aller à Eymoutiers, ce qu'elle ne pouvait faire, faute de guide, une pauvre aveugle se contenta d'invoquer Psalmode, et elle recouvra la vue.

« Je n'aurais jamais fini, dit le biographe de saint Psalmode, si je voulais raconter par le menu tous les miracles que Dieu a faits par l'entremise de son serviteur. »

UN LOUP AU LIEU D'UN ANE

Le saint ermite avait un âne, don d'une personne charitable. Il s'en servait pour porter son bois, puis, le laissait aller en liberté. Un jour, l'âne s'enfonça trop avant dans la forêt et fut étranglé par un loup.

Psalmode, fatigué de chercher vainement son âne, se mit en prières.

Peu après, il vit arriver un loup qui, tout honteux, comme s'il avait commis un méfait, se tint auprès de lui, tout prêt à le servir. C'était le meurtrier de l'âne.

Le Saint le devina et, pour sa pénitence, lui imposa de porter désormais sa provision de bois. Pendant longtemps, l'animal, sans opposer la moindre résistance, lui servit ainsi de bête de somme, et cela à la grande admiration des gens témoins du spectacle.

Un motif d'humilité poussa le Saint à mettre fin à ce prodige et à laisser le loup regagner en paix son repaire.

MORT ET MIRACLES

Pourtant, le serviteur de Dieu voyait tous les jours sa popularité s'accroître avec le nombre de ses prodiges.

Il demanda au Seigneur de lui retirer le don des miracles, et il échangea encore une fois sa retraite contre un lieu de la forêt plus solitaire et plus caché.

Dieu seul avec ses anges fut alors le témoin de ses austérités, le confident de ses veilles et de ses oraisons prolongées.

Cette privation de tout commerce avec les hommes, cette vie si étrange à nos yeux et si contraire, semble-t-il, à nos habitudes de société, est sans doute plus admirable qu'imitable.

Il faut, pour la pratiquer, une vocation spéciale et des grâces de choix.

Saint Psalmode entendit cet appel et fut fidèle, jusqu'à la mort, à ces inspirations d'en haut. Il parvint ainsi à une grande sainteté.

Peu de jours avant de le ravir à la terre, Dieu daigna lui révéler sa mort prochaine. Notre ermite s'y disposa avec les ardeurs d'un séraphin, et fut enfin admis à jouir de la bienheureuse vision, probablement vers le milieu du VII^e^ siècle.

Sur la fin de sa vie, Psalmode avait résolu de ne plus faire de miracles.

A sa mort, Dieu se chargea d'anéantir l'effet de cette résolution : les prodiges éclatèrent à son tombeau, plus nombreux que jamais, le concours des pèlerins commença, et, dès ce moment jusqu'à nos jours, les grâces obtenues par son intercession n'ont cessé de prouver la puissance au ciel de ce saint ermite.

C'est un fait avéré que ceux qui invoquaient avec confiance saint Psalmode dans les affections dartreuses appelées *feu sacré*, ou qui imploraient

son assistance pour les petits enfants tourmentés de maux d'entrailles ou de douleurs cardiaques, étaient soulagés ou exaucés.

CULTE

Les reliques de saint Psalmode se trouvent à Eymoutiers, dans l'église dédiée à saint Etienne, premier martyr.

Fondée par un prince mérovingien à l'occasion d'une éclatante victoire sur les infidèles, rebâtie en 1484, après avoir été ruinée par les Anglais, cette église était l'une des plus belles du diocèse, dotée d'un honorable Chapitre composé d'un prélat, de treize chanoines et de nombreux autres vertueux ecclésiastiques.

Psalmode y jouissait d'un culte exceptionnel, et le sanctuaire semblait plutôt consacré au saint ermite qu'au diacre martyr.

Depuis que ses restes vénérables y ont été transportés, on n'avait jamais pu faire pénétrer dans l'église, par la porte principale où ils sont passés, aucun corps mort.

Quelques téméraires voulurent enfreindre cette tradition religieusement observée. Au moment où le cadavre allait franchir le seuil, une crevasse inquiétante se produisit dans la voûte de l'édifice, prête à écraser les audacieux sceptiques s'ils persévéraient dans leur dessein. On put constater longtemps l'importante fissure qui s'était ouverte en cette occurrence.

A quelque distance, dans le bois de Grijas, on a construit récemment un modeste oratoire auprès de la fontaine où se désaltérait saint Psalmode. Ce lieu est le but d'un pèlerinage annuel assez populaire dans le Limousin. On y vient même d'Eymoutiers boire à la fontaine, présenter à l'image du Saint les enfants malades, et des ex-voto suspendus à la grille de la chapelle prouvent qu'on ne le prie pas en vain.

Saint Psalmode est encore invoqué pour l'heureuse délivrance des mères et pour les moribonds.

Il est le plus souvent représenté portant une grande barbe, une robe de bure brune, une ceinture de corde. A la main, il tient un psautier et à ses pieds se trouve un loup, dans une attitude respectueuse et docile.

Grâce à saint Psalmode, ce coin du Limousin a été, dit-on, préservé des hérésies et a conservé intacte la foi des temps anciens. Que le saint ermite en soit béni, et qu'il continue à couvrir cette terre de sa protection efficace.

Saint Psalmode, priez pour nous!

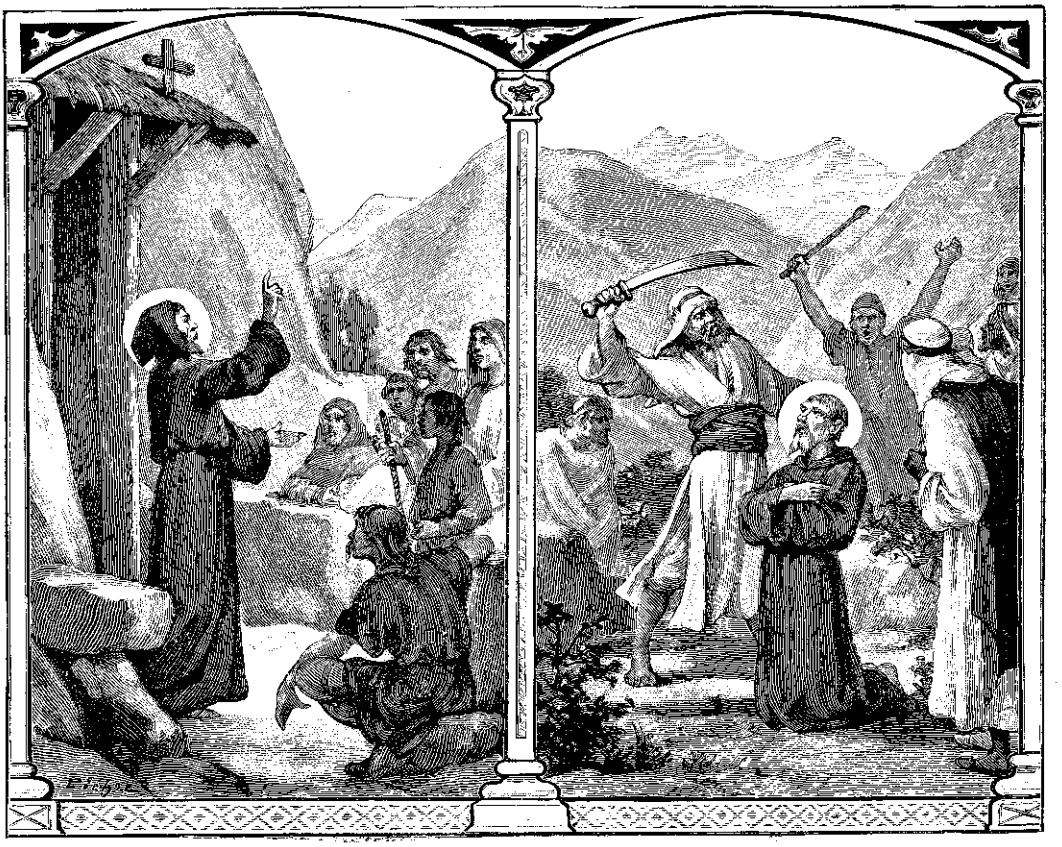
SOURCES CONSULTÉES

GRANDS BOLLANDISTES. *Acta Sanctorum*, au 13 juin. — BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE, *Histoire de saint Martial*. — *Propre du diocèse de Limoges*. — *Les saints patrons des corporations*, par DU BROC DE SAGANGE. — *Les ermites du Limousin*, par l'abbé ARBELLOT, 1885. — Notes locales. — *Des ostensions en Limousin*, études historiques sur les solennités locales, par PIERRE-RENÉ MAUBLANC.

SAINT AVENTIN D'AQUITAINE,

martyr (VIII^e-IX^e siècle).

Fête le 13 juin.



L'ermite saint Aventin évangélise les paysans de la vallée de Larboust.

Saint Aventin est mis à mort par les Sarrasins.

LA LÉGENDE DU BRÉVIAIRE

« Saint Aventin, martyr, prêcha l'Evangile dans le pays d'Aquitaine et le scella de son sang, comme l'attestent beaucoup de monuments historiques de Val-Larboust. La gloire du martyre le distingue de saint Aventin d'Oze, solitaire dans le diocèse de Troyes, comme aussi de saint Aventin de Châteaudun. La mémoire du saint martyr est honorée d'un culte très ancien dans une église dédiée autrefois à sainte Marie et aujourd'hui à saint Aventin. Il a aussi donné son nom au village qui se glorifie de posséder ses reliques. Celles-ci sont placées dans un cercueil de pierre, derrière le grand autel, et chaque année elles reçoivent des Espagnols le tribut d'un cierge. » (*Propre du diocèse de Tarbes.*)

Tels sont les termes employés par le bréviaire du diocèse de Tarbes, telle est la leçon que l'archidiocèse de Toulouse a faite sienne et qu'on lit en la fête du saint martyr, le 13 juin.

NAISSANCE DU SAINT

C'est dans une des régions de l'ancien diocèse de Comminges, appartenant aujourd'hui à l'archidiocèse de Toulouse, que naquit, près de Bagnères-de-Luchon, sur le versant méridional de la montagne qui sépare les vallées d'Oueil et de Larboust, celui que nous célébrons aujourd'hui et qui a donné son nom au petit village qui l'aime et le vénère, saint Aventin.

Charlemagne régnait alors. Les Gascons

montagnards avaient à leur tête, à cette époque, le duc Louis, fils de Vaïfre, que le grand souverain leur avait donné comme gouverneur. Le duc fomenta, un jour, la révolte, et ces belles montagnes devinrent bientôt le théâtre d'une guerre civile des plus cruelles. On combattait vaillamment pour l'indépendance du pays.

Notre Saint connut tôt la protection du ciel. Lorsque sa mère le portait encore dans son sein, quelques instants avant de le mettre au monde, elle fut saisie de douleurs tellement vives que l'on craignit pour la vie de tous les deux. A ce moment, la sage-femme, poussée peut-être par une inspiration d'en haut, s'en fut chercher un vase rempli d'eau bénite et, très simplement, elle y fit tremper les pieds de celle qui luttait déjà avec la mort. Or, à peine les avait-elle trempés, que ses douleurs cessèrent et qu'elle mit au monde celui qu'un jour on appellera le Saint des vallées.

La foi vive de ces populations des montagnes a voulu conserver, par un monument que les siècles ont respecté, cette pieuse tradition. On voit, en effet, sur le portail de l'église de Saint-Aventin, parmi les nombreuses sculptures qui le décorent, deux colonnes, sur les chapiteaux desquels on peut distinguer, à droite, la mère du Saint qui retire ses pieds d'un vase d'eau ; à gauche, une femme qui montre, joyeuse, un enfant nouveau-né. Un ange domine la scène et montre du doigt le petit Aventin

SAINT AVENTIN ERMITE

De l'enfance et de la jeunesse du Saint, nous ne savons rien. Il dut, comme tant d'enfants chrétiens, vivre et grandir dans la pratique des vertus de son âge. Lorsque tant d'autres, au moment de l'adolescence, suivent le monde et ses maximes perverses, Aventin entend l'appel de Notre-Seigneur. Il lui redit les paroles qu'il adressait jadis aux foules qui le suivaient : « Celui qui veut marcher à ma suite doit tout quitter. »

Abandonnant donc et sa famille et ses biens, comprenant que Dieu veut faire de lui un apôtre, Aventin s'enfuit à la recherche de la solitude. Il la trouva, d'ailleurs, non loin de son pays natal.

Au fond de la vallée de Larboust, à gauche, existe un vallon aujourd'hui très visité ; des ruines antiques s'y dressent, débris vénérés d'un antique ermitage. C'est là qu'Aventin fixa sa demeure, pour se préparer dans le recueillement et la pénitence à accomplir un jour les ordres de la volonté divine. Les siècles ont passé, mais la foi de ces populations est demeurée inébranlable. Aussi est-ce avec respect et amour que les chrétiens de ce pays s'agenouillent et prient devant ces pierres, restes sacrés du passage de leur apôtre dans ces lieux.

Saint Aventin passa les jours de sa retraite et une partie des nuits en prière, infligeant à son corps les plus dures mortifications. De même que l'or s'épure dans le creuset, de même l'âme de ce serviteur de Dieu se purifiait dans cette vie d'austérité et de pénitence.

La pratique de pareilles vertus ne pouvait rester dans l'ombre ; la réputation de sainteté de l'ermite se répandit bientôt en dehors de la vallée qu'il habitait. De tous les points l'on accourut pour voir, entendre et recevoir les conseils de celui qui était si loin des hommes et si près de Dieu. Nouveau Jean-Baptiste, Aventin prêchait le Christ et son exemple, le monde et sa haine, la souffrance et le ciel. Le malade s'en retournait chez lui, sinon guéri, du moins consolé et prêt à supporter avec résignation sa souffrance ; l'affligé revenait avec la consolation au cœur, le pauvre aimait sa misère, l'orphelin son abandon, l'ouvrier son travail, et tous le Dieu qui avait souffert et qui était mort pour eux.

SAINT AVENTIN APOTRE

Notre-Seigneur avait appelé Aventin au désert pour le préparer par la retraite et la mortification à prêcher l'Evangile, comme lui-même l'avait fait lorsque, poussé par l'esprit de Dieu, il s'était retiré dans la région qui avoisine le Jourdain. Notre apôtre est donc prêt : il va quitter son ermitage. Mais quelle est la part que lui réserve le divin Maître ? Où va-t-il se dépenser ?

Depuis déjà deux siècles, le siège épiscopal de Comminges ne possède plus de chef. Mais Dieu veille : le veuvage de cette belle Eglise a trop duré. Il suscite un prêtre du nom d'Abraham, qui va reprendre la conduite de ce diocèse et continuer la série de ses pontifes. Il appelle près de lui de jeunes clercs, les groupe à ses côtés et les forme à la pratique de vertus sacerdotales et apostoliques. Nul doute qu'Aventin ait entendu l'appel de cet homme de Dieu, nul doute qu'il se soit joint à ces pieux lévites et soit venu, comme eux, se faire imposer les mains par son évêque.

De tout temps, on a donné à notre Saint le titre d'apôtre du Larboust. Une sculpture qui décore la partie extérieure du portail de l'église de Saint-Aventin le représente dans l'attitude du prédicateur. Garin, petite commune voisine, conserve un bassin de granit dont saint Aventin se serait servi pour baptiser les enfants. Les peintres et les sculpteurs l'ont toujours représenté, soit avec l'habit long et la tonsure, soit avec le capuchon d'ermite. Enfin, le rite de l'office que l'Eglise a autorisé en sa faveur est celui d'un prêtre martyr.

Tout cela, sans être absolument probant, permet tout de même de croire que le Saint reçut l'onction sacerdotale.

Nous ignorons combien de temps dura son apostolat. Cependant, il est vraisemblable qu'il a travaillé de nombreuses années à éta-

blir d'une manière solide et durable l'empire du Christ dans les âmes. Cela fait, Dieu, qui voulait récompenser dignement son zèle, sembla l'abandonner aux efforts de l'enfer, afin d'ajouter la palme du martyre à celle de l'apostolat.

INVASION DES SARRASINS

Les Arabes, partisans de la doctrine de Mahomet, étaient déjà maîtres de l'Espagne. De là, ils franchirent les Pyrénées et pénétrèrent dans le Midi de la Gaule ; nous les trouvons alors à Narbonne, à Bordeaux, ailleurs encore. Mais Charles Martel accourut et les mit en déroute, les refoulant vers l'Espagne, où ils s'établirent définitivement. Ils n'en continuèrent pas moins de faire de temps à autre des incursions et des razzias dans notre pays. C'est alors que nos belles montagnes furent en proie à leurs persécutions et que les chrétiens eurent besoin de toute l'énergie de leur foi pour résister à ces hommes qui répandaient leurs erreurs, les armes à la main.

Aventin comprit tout le danger que couraient ces populations. En vrai pasteur qui aime son troupeau, il réunit auprès de lui ses fidèles pour les garder et les protéger. Conscient du péril qui le menaçait, exposé à une mort qui chaque jour se faisait plus proche, il voulut malgré tout continuer son œuvre d'apôtre. Il évangélisa, fortifia, raffermit dans la foi ceux qui avaient à lutter contre les séductions de l'islamisme.

Mais cet apostolat, il ne put l'exercer qu'à la dérobée. Comment échapper à la vigilance de ces barbares, qui avaient tout envahi et qui fouillaient jusqu'aux plus petits replis de terrain ? Aventin dut souvent changer de cachette, dormir le jour, sortir la nuit, être sans cesse sur ses gardes pour tromper la perspicacité des Arabes et continuer son ministère. Un jour, il faillit tomber entre leurs mains. Le Saint se trouvait dans la vallée d'Oueil, auprès de ses chrétiens, quand les Sarrasins l'y découvrirent. Il prit aussitôt la fuite et se dirigea vers cet énorme rocher que domine aujourd'hui la tour de Castel-Blancat. Harassé de fatigue, il allait être fait prisonnier par les infidèles, lorsque, poussé par une force surnaturelle, il implora l'assistance du ciel et réussit ensuite à se rendre de l'autre côté de la vallée, sur le territoire de Pons.

LE MARTYRE

Ce n'était qu'une halte dans la course d'Aventin vers le martyre. Voyant que leur victime leur avait échappé, les Sarrasins jurèrent de s'emparer de lui et de le mettre à mort. En attendant, caché tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, gardé et protégé par ces chrétiens qu'il avait engendrés dans la foi au Christ, Aventin réussit à déjouer tous les pièges.

L'heure du sacrifice allait pourtant sonner : l'apôtre approchait de la dernière étape de son dur calvaire. Obligé de quitter le toit ami qui l'abritait, rassemblant le peu de forces qui lui restaient encore, il allait le plus vite possible, quand, à la jonction des deux vallées d'Oueil et de Larboust, il fut arrêté par une escouade de soldats armés. Aventin tomba aussitôt à genoux, et, levant les yeux au ciel pour les abaisser ensuite sur ces terres qui avaient reçu les sueurs et les fatigues de son apostolat, il les recommanda à Dieu et pria le Seigneur de veiller sur elles; après quoi, il se livra à ses bourreaux.

La haine de ces barbares, depuis longtemps contenue, se donne alors libre cours. On l'insulte, on l'accable de coups et de mauvais traitements, jusqu'au moment où l'un d'eux, d'un coup de glaive, lui tranche la tête. Son corps fut traîné par ces forcenés dans une de ces vallées qu'il avait si souvent parcourues et qui lui avaient tenu tant à cœur.

SAINT AVENTIN VENGÉ
DÉFAITE DES INFIDÈLES

La nouvelle de la mort du Saint se répandit bientôt parmi les populations du Larboust ; un voile de deuil parut s'étendre sur elles, car le plus puissant appui de ces âmes chrétiennes avait disparu.

Dans la nuit, des âmes généreuses allèrent à la recherche de son corps, et, pour le dérober à la fureur de ses ennemis, le confièrent à la terre dans un lieu secret. Plus tard, quand les Sarrasins eurent repassé les monts, on marqua l'endroit où Aventin subit le martyre et celui où fut retrouvé son corps décapité. De nos jours, au lieu même où l'on retrouva ses restes bénis, s'élève une chapelle, objet de la vénération des fidèles. C'est là que l'on se rend en procession pour prier saint Aventin, pour lui demander aide et assistance. Sur le portail de la belle église paroissiale, on remarque, sculptée au XII[e] siècle, la scène de ce cruel martyre.

La vengeance divine ne tarda pas à éclater contre les bourreaux du serviteur de Dieu. Le roi d'Aquitaine, Pépin, aidé par les comtes Ebles et Asnarius, s'élança contre les Arabes, les mit en déroute et, après les avoir refoulés au delà des Pyrénées, vint les assiéger dans Pampelune et les réduire à merci. C'était en 824. Le Larboust était à jamais délivré des disciples de Mahomet.

Affranchis de cette servitude, les habitants de la région purent de nouveau communiquer avec Abraham, leur évêque, et celui-ci, qui chérissait spécialement cette partie de son troupeau, leur procura dans la mesure du possible les secours religieux.

CULTE DE SAINT AVENTIN

Trois siècles passèrent, et le souvenir du Saint était à peu près oublié, quand, à la

suite de circonstances où la légende entre pour une trop grande part pour que nous les rapportions ici, les restes de saint Aventin furent retrouvés ; ils furent déposés dans le village qui avait vu naître l'homme de Dieu, près de sa maison, dans un oratoire que lui-même avait fait édifier.

Sur cet emplacement s'élève aujourd'hui une magnifique église romane, bien conservée et qui paraît remonter au XII[e] siècle. Derrière le maître-autel, une belle châsse en ébène — don du cardinal d'Astros, archevêque de Toulouse — renferme les reliques du Saint. « A l'approche de sa fête, de toutes parts accourent processionnellement, du fond des vallées de la Gascogne, des populations entières qui, leurs curés en tête, viennent rendre leurs hommages à leur patron commun. Alors les montagnes retentissent de chants pieux.

» A l'approche de ces pèlerinages, la basilique de Saint-Aventin semble ébranlée par le son joyeux des cloches ; elle s'illumine de mille flambeaux que portent les pieux pèlerins. Là, à l'heure donnée, chacun vient avec respect baiser ces pieux ossements et déposer, près du tombeau du martyr, le faible don que la piété suggère. La foi brille sur tous les fronts : hommes, femmes, tous sont heureux, tous se pressent avec amour autour de ces restes précieux. »

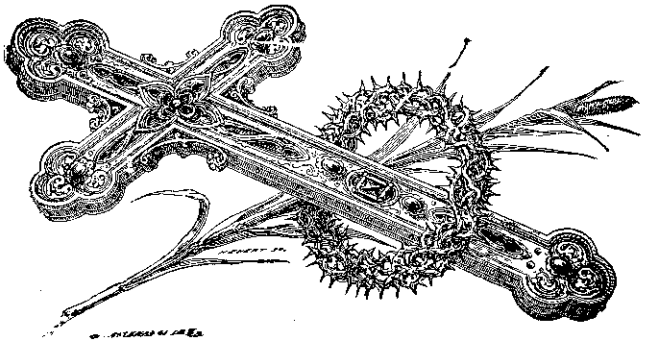
L'abbé Dutrey, curé de Saint-Aventin, obtint en 1871, de Rome, une indulgence plénière pour les personnes qui, après s'être confessées et avoir communié, viennent, pendant le temps de l'octave, visiter l'église et prier le Bienheureux aux intentions du Souverain Pontife. C'est dans ce but qu'on laisse les reliques exposées dans la châsse pendant toute l'octave.

« Les processions et la visite solennelle de l'église de Saint-Aventin ne sont pas le seul culte qui soit rendu au bienheureux martyr dans ces contrées ; il existe encore un autre usage bien touchant, celui de consacrer à Aventin les enfants nouveau-nés. Le jour de la consécration d'un enfant est un jour de fête pour la famille. Plusieurs membres s'en détachent de grand matin, revêtus de leurs habits de fête et portant entre leurs bras ou conduisant par la main celui pour qui se célèbre cette solennité. Arrivés à l'église, tous s'agenouillent avec respect devant les saintes reliques ; on fait célébrer sur le tombeau du martyr le saint sacrifice de la messe, pendant lequel, un cierge à la main, l'enfant et ceux qui l'entourent baisent avec amour les ossements sacrés du martyr. Ce cierge allumé, qui, par son ardeur, est le symbole d'une foi vive, brûle le reste du jour auprès des saintes reliques. Après la messe, le prêtre bénit l'enfant, et chacun se retire, le cœur plein de cette tendre piété que l'on respire dans cette auguste basilique. »

PRATIQUE : Nous ne devons jamais, à l'exemple de saint Aventin, nous décourager dans notre marche vers le ciel ; ni les menaces ni les persécutions ne doivent nous détourner de la vraie route, celle qui conduit à l'éternité bienheureuse.

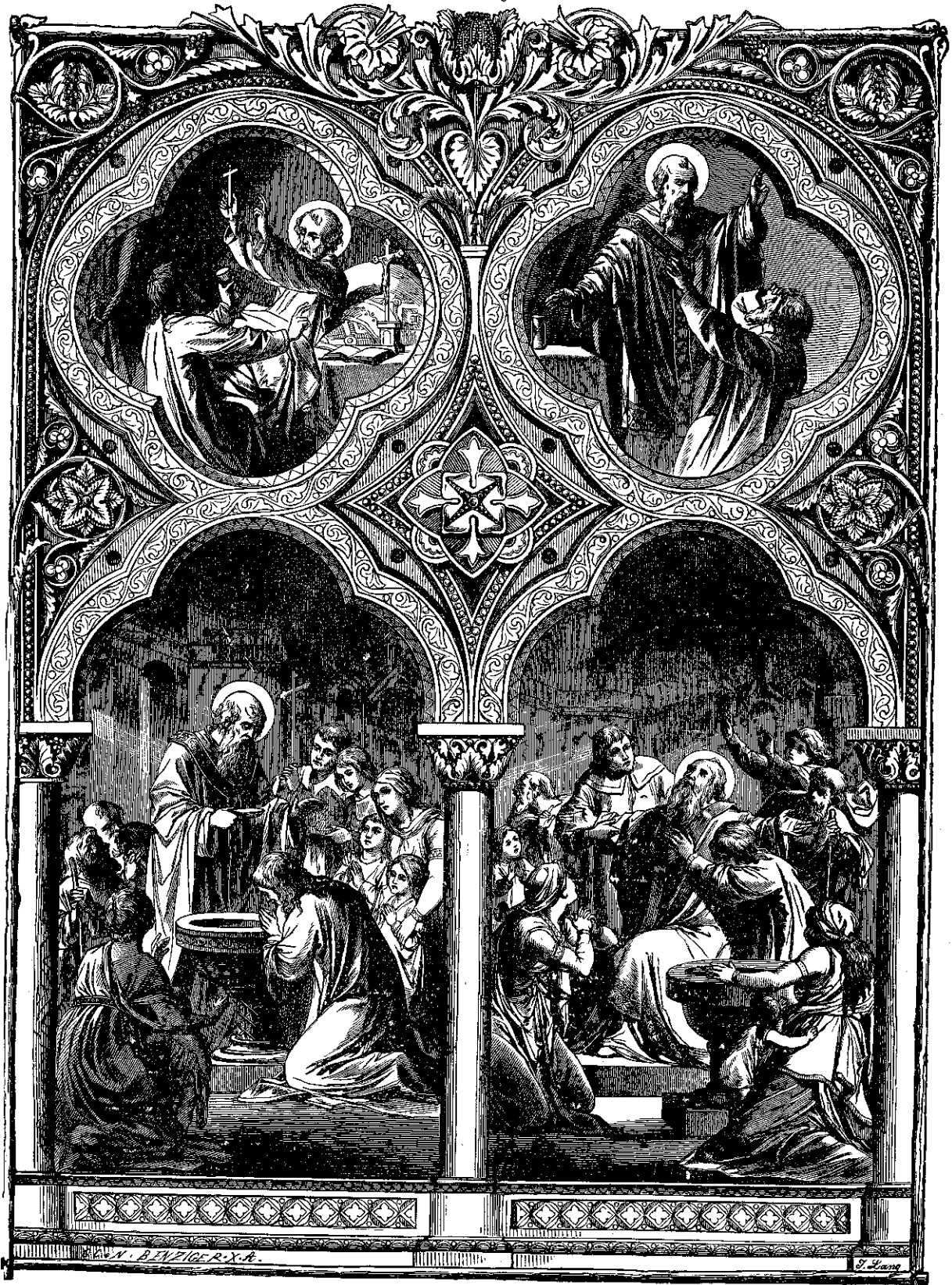
SOURCES CONSULTÉES

Notice historique sur saint Aventin d'Aquitaine, martyr, par un prêtre de Toulouse, 1850. — PAUL PERRET et EUGÈNE SADOUX, *l'Adour, la Garonne et le pays de Foix*. Paris, 1884. — Mgr GUÉRIN, *les Petits Bollandistes*, t. VI, p. 607-611. — *Guide Luchon* (monographie de saint Aventin).



SAINT BASILE LE GRAND, DOCTEUR

Fête le 14 juin.



Saint Basile convertit un médecin juif et le baptise avant de mourir.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DE SAINT BASILE

Ce fut à Césarée, métropole de la Cappadoce, que naquit saint Basile, vers l'an 317. La sainteté était comme héréditaire dans sa famille. Son père Basile, sa mère Emmelie, Macrina sa sœur, Grégoire, évêque de Nysse, et Pierre, évêque de Sébaste, ses frères, ont été mis au nombre des saints. Dès son plus jeune âge, Basile fut confié aux soins et à la tendresse de son aïeule, que l'Eglise honore sous le nom de sainte Macrine l'ancienne. Cette noble femme avait été exilée avec son époux, pendant la cruelle persécution de Maximien Galère. Elle habitait la province du Pont; saint Basile vint la rejoindre. Plus tard, il se faisait gloire d'avoir appris les premiers principes de la religion de celle qui avait eu pour maître saint Grégoire Thaumaturge. « Je n'ai jamais oublié, disait-il, les fortes impressions que produisaient sur mon âme encore tendre les discours et les exemples de cette sainte femme. »

A la mort de son père, Basile fut envoyé à Césarée, et, peu de temps après, à Constantinople, pour continuer ses études.

DEUX VRAIS AMIS

De Constantinople, Basile se rendit à Athènes, qui restait toujours la métropole des sciences et des arts. Il y rencontra un jeune homme, issu, comme lui, d'une famille de saints, je veux dire saint Grégoire de Nazianze. Ces deux âmes, qui partageaient les mêmes sentiments et les mêmes aspirations, s'unirent bientôt par les liens de la plus sincère amitié. Les deux jeunes gens demeuraient ensemble dans une studieuse retraite; ils s'asseyaient à la même table et partageaient leur temps entre des prières et des travaux communs. « Nous avions tous deux le même but, dit saint Grégoire, nous cherchions le même trésor, la vertu. Nous ne connaissions que deux chemins, celui de l'église et celui des écoles publiques. » Au milieu des déréglements de leurs compagnons d'étude, ils surent garder intact en leur cœur le trésor de la chasteté. Ils s'éloignaient des étudiants légers ou corrompus, et ne fréquentaient que ceux qui, par leurs vertus et leurs sages discours, pouvaient les enflammer pour la sainteté.

Basile et Grégoire, ayant terminé le cours de leurs études, résolurent de retourner dans leur patrie. A la prière de ses concitoyens, Basile ouvrit un cours d'éloquence à Césarée.

AU DÉSERT

Les succès les plus éclatants l'attendaient, mais Basile donna au monde le spectacle du renoncement évangélique dans ce qu'il a de plus merveilleux. Il se déroba aux richesses, à la gloire, aux applaudissements des hommes; il ferma son école, vendit tous ses biens, en donna le prix aux pauvres et se retira dans une campagne voisine de Césarée. Avant de s'établir complètement dans la retraite, il voulut étudier les grands modèles de vie solitaire que donnaient alors les Ephrem en Mésopotamie, les Hilarion en Palestine, et l'innombrable postérité de saint Antoine, dans les déserts de l'Egypte. Au retour de ses lointains voyages, Basile vint s'établir dans la province du Pont, sur les bords de la petite rivière Iris. Les disciples ne tardèrent pas à affluer vers Basile, qui éleva un monastère, pendant que, de l'autre côté de la rivière, une communauté de vierges s'établissait sous la direction de sainte Macrine.

SAINT BASILE ÉLEVÉ A L'ÉPISCOPAT

Le saint évêque Eusèbe étant venu à mourir, les évêques de la province furent convoqués pour donner un nouveau pasteur à l'Eglise de Césarée. Clergé et peuple demandaient à grands cris la promotion de Basile.

Basile s'était tenu à l'écart, il s'était même enfui; mais il dut se rendre aux instances des évêques, du clergé et du peuple.

Depuis longtemps, il suivait d'un œil anxieux et inquiet les progrès de l'arianisme soutenu par Valens. Devenu évêque, il unit ses efforts à ceux du patriarche d'Alexandrie, saint Athanase, pour la foi. De concert avec lui, il sollicita les conseils du pape saint Damase. Il reçut les avis du saint Pontife comme des oracles, et les fit promulguer dans son immense diocèse.

NOBLE ATTITUDE DE SAINT BASILE EN FACE DE L'EMPEREUR VALENS

L'empereur Valens, protecteur de l'arianisme, voulait en propager les erreurs par la violence. Pour mieux vérifier ses décrets de proscription contre les évêques catholiques, il parcourut les diverses cités de l'Asie. Partout il se faisait précéder de Modeste, préfet du prétoire, chargé de lui éviter les rencontres fâcheuses. L'empereur se préoccupait surtout de la réception que lui ferait le métropolitain de Césarée, dont l'adhésion à sa foi lui aurait été d'un si grand prix. Modeste n'était pas moins préoccupé de cet accueil que son maître.

Il se fit précéder d'un groupe d'évêques ariens. Saint Basile se contenta de les excommunier. Les plus nobles matrones de la Cappadoce vinrent ensuite supplier Basile de ne pas refuser d'adhérer au symbole de Valens. Elles ne trouvèrent aucun écho dans l'âme du grand évêque.

Enfin Modeste entra à Césarée, et fit aussitôt paraître Basile à son tribunal. « Il est donc vrai, Basile, que vous osez résister aux volontés de l'empereur, dit le préfet, et que vous donnez seul, en Orient, l'exemple de la révolte? — Je ne sais, répondit l'évêque, ce que vous entendez par cette accusation de révolte. Daignez me l'expliquer. — Je veux dire, reprit Modeste, que vous refusez obstinément votre assentiment à la foi religieuse de l'empereur. — En matière de foi, dit Basile, je dois obéissance à un empereur plus puissant que les majestés de la terre. Dieu me défend d'adorer une créature. Or, on pousse le blasphème jusqu'à soutenir que Jésus-Christ n'est qu'une créature. — Prenez garde, dit Modeste, voilà que vous nous injuriez. Ne comptez-vous pour rien notre puissance? Vous semble-t-il si déshonorant de vous unir à nous, pour le bien de l'Eglise et des peuples? — Je suis loin de vous refuser l'honneur que je vous dois. Mais, vous le savez, ce n'est pas la noblesse des personnes, ni des titres, c'est la pureté de la foi qui fait le chrétien. » Le préfet, indigné de cette déclaration de principes, se leva de son siège, et fixant sur l'évêque un regard de colère, s'écria : « Quoi ! vous ne craignez pas davantage ma puissance ! — Et pourquoi la craindrai-je? Que pouvez-vous me faire? — Ce que je puis vous faire! Mais n'ai-je pas tous les supplices à ma disposition?..... — De grâce, quels sont ces supplices? — La confiscation de vos biens, l'exil, les tortures, la mort, répondit Modeste. — Nommez-moi d'autres châtiments, reprit Basile, aucun de ceux-là ne m'effraye. — Comment cela? dit le préfet. — C'est bien simple, répondit l'évêque. On ne peut rien confisquer à qui ne possède rien. Sauf ce lambeau

de drap vieilli et déchiré qui me couvre, sauf quelques livres qui sont tout mon trésor, vous ne trouverez rien à me prendre. L'exil ne saurait davantage m'atteindre; je ne suis attaché à aucun lieu plus qu'à un autre. Je me considère comme un étranger dans le pays que j'habite maintenant, et j'accepterais comme ma patrie la région où il vous plairait de me déporter; parce que toute la terre appartient au Seigneur, et que nous sommes ici-bas des voyageurs et des hôtes d'un jour. Vous parlez de tortures : Mais il vous serait impossible de les prolonger sur ce corps si faible que le premier coup achèverait. Vous n'avez en réalité qu'un seul pouvoir, celui de me tuer. Et quel service vous me rendriez, ajouta-t-il, en montrant sa poitrine malade, si vous me délivriez de ce misérable soufflet. La mort me conduirait à ce Dieu que je sers, pour qui je vis, ou plutôt pour qui je traîne cette mort vivante, et auquel aspirent toutes les forces de mon âme. » Cette magnifique réponse émut le préfet. « Jamais personne, dit-il, ne m'a tenu un pareil langage ! — C'est peut-être, reprit Basile, que vous n'avez jamais rencontré d'évêque, sans cela il eût montré la même indépendance au sujet des questions de foi. Quand il s'agit du service de Dieu et de sa gloire, toutes les autres considérations disparaissent; nous ne voyons plus que Dieu. » Le préfet admirait malgré lui un tel courage. Il leva la séance en donnant à l'évêque jusqu'au lendemain pour réfléchir. « Vous me trouverez demain ce que je suis aujourd'hui, répondit Basile. »

Tout l'Orient avait les yeux fixés sur cette lutte engagée entre une conscience héroïque et un pouvoir sans frein. Grégoire était accouru auprès de son ami, résolu à partager ses tourments et sa mort. Valens approchait. Modeste préparait ouvertement l'appareil d'un supplice, dans le cas où l'empereur ordonnerait la torture contre le saint évêque. Mais le préfet n'était pas sans inquiétude sur la manière dont Valens prendrait l'affaire. Il crut prudent d'aller l'avertir de l'obstination de l'évêque de Césarée : « Empereur, dit-il, nous sommes vaincus par Basile, c'est un homme supérieur aux menaces, aux caresses, inébranlable à toutes les séductions. Il faut nous débarrasser de lui par la force, il ne cédera jamais. » Valens n'était pas en veine de cruauté et n'approuva pas les desseins de Modeste. L'héroïsme de Basile le touchait; l'admiration succédait à la violence de son âme, il cherchait même une occasion favorable pour se rapprocher du saint évêque. Il crut la trouver, à la fête de l'Epiphanie. Le matin de la fête, il prit son parti et se rendit au temple, avec une escorte de soldats, ne sachant quel accueil lui était réservé. Il entre. La foule était très nombreuse et entonnait les psaumes en chœur. Le chant était doux et harmonieux. Le service entier offrait le spectacle de la majesté et de l'ordre que Basile excellait à faire régner dans son église. Au fond de la nef apparaissait Basile, lui-même, debout, dans une attitude de crainte et de respect pour la majesté divine. Son clergé l'entourait. Tout cet ensemble produisit une telle impression sur Valens, qu'il éprouva une espèce de vertige, et il fut quelque temps à reprendre ses esprits. Quand le moment fut venu de présenter ses offrandes pour la table divine, Valens s'approcha, mais aucun des ministres n'osait recevoir ses dons. En cet instant, l'empereur chancela, et si l'un des assistants ne l'eût soutenu, il fût tombé à la renverse. L'évêque fit un signe, et l'offrande fut acceptée. Après la cérémonie, l'empereur voulut avoir une conférence avec Basile. Saint Grégoire lui-même nous raconte cet entretien : « J'entendis les paroles qui tombèrent des lèvres de Basile, ou plutôt qui nous semblèrent inspirées par la sagesse de Dieu même. » En effet, Basile exposa avec une netteté et une éloquence incomparable le dogme catholique sur la divinité de Jésus-Christ. Tous les assistants étaient émerveillés. Seul Démosthène, le chef des cuisines, ne partageait point l'émotion générale. Quand on lui permit de parler, il débuta par un affreux barbarisme. « Voilà qui est curieux, dit Basile, Démosthène qui ne sait pas le grec. » Cette fine plaisanterie exaspéra l'orateur et mit tous les assistants contre lui. L'empereur daigna rire le premier de l'incident. Il témoigna publiquement son admiration pour le saint évêque. Il lui fit présent d'un grand domaine que l'Etat possédait à Césarée en faveur de l'asile que Basile faisait alors élever pour les pauvres.

On pouvait espérer que Valens mettrait fin à ses violences. Mais les intrigues et les suggestions des courtisans triomphèrent bientôt des scrupules de l'empereur. Valens, sur leurs instances et leurs calomnies, fit préparer un décret d'exil. Mais, au moment de le signer, la plume qu'il tenait à la main se brisa entre ses doigts; et le même prodige se renouvela jusqu'à trois fois. Les ariens arrachèrent enfin un ordre verbal, qui condamnait Basile à la déportation. Le char allait emporter le noble exilé et son ami Grégoire, quand on vit accourir un messager impérial qui appelait Basile à grands cris. L'unique enfant de Valens venait de tomber dangereusement malade. Valens, éperdu, demandait Basile. Le saint évêque entre dans cet appartement où le deuil, l'anxiété, le repentir avaient succédé à la haine, la violence, la calomnie. « Si votre foi est véritable, lui dit Valens, priez Dieu, pour qu'il daigne conserver la vie de mon enfant. — Empereur, répondit Basile, si vous consentez à embrasser la foi catholique, qui est la mienne; si vous rendez la paix à l'Eglise, si vous promettez de faire instruire le jeune prince dans les mêmes sentiments et de le faire baptiser par un catholique, il vivra. » L'empereur le promit. Basile se mit en prières. Une amélioration sensible se produisit aussitôt. Le jeune prince était sauvé. Basile se retira, et Valens avait déjà oublié ses promesses. Le lendemain, les évêques ariens accoururent au palais impérial et arrachèrent à Valens la permission de baptiser son enfant. Le mal reparut immédiatement, et, une heure après, l'enfant avait cessé de vivre. L'empereur y vit le châtiment de son infidélité, et il partit de Césarée, en priant Basile d'intercéder auprès de Dieu, pour détourner de sa tête la mort dont il se croyait menacé.

Le préfet Modeste lui-même tomba dangereusement malade, et dut sa guérison aux prières de saint Basile; et, de son persécuteur le plus acharné, il devint un de ses plus ardents amis; il se fit le héraut des vertus du saint évêque.

Mais une nouvelle persécution allait bientôt surgir contre saint Basile. Une riche veuve, résolue de consacrer le reste de sa vie à Notre-Seigneur, repoussait les instances d'un assesseur du préfet de la province du Pont. Pour échapper aux violences, elle vint un jour se réfugier à la Sainte Table où Basile distribuait les saints mystères. Le grand évêque étendit la main sur cette tête opprimée, la prenant ainsi sous sa protec-

tion. C'était se créer une nouvelle source de persécution : elles ne tardèrent pas à éclater. Le préfet soutint les intérêts de son assesseur, cita saint Basile à son tribunal, et le traita indignement. Basile se tint debout, devant le préfet, qui lui jetait à la face de grossières injures. « Qu'on lui arrache son manteau d'évêque, s'écria-t-il. — Je suis prêt, dit Basile, à me dépouiller même de ma tunique, si cela peut vous plaire! — Qu'on lui déchire les flancs avec les ongles de fer! ajouta le préfet. — Basile reprit en souriant : Ce sera un dérivatif; car je souffre aujourd'hui cruellement du foie, et vous pouvez vous en apercevoir? » En ce moment, le tribunal fut cerné par une foule immense. C'était la ville de Césarée, qui venait arracher son pasteur des mains de ses bourreaux. L'exaspération du peuple était à son comble. « A mort le préfet! criaient toutes les voix. Qu'on l'étrangle! » A ces cris, le juge, éperdu, tremblant, avait quitté son siège pour se prosterner aux pieds de Basile, le suppliant de l'arracher à la mort. L'homme de Dieu parut aussitôt à la porte du prétoire. Il fut salué par des transports d'enthousiasme. Il n'eut pas de peine à obtenir la liberté et la vie du préfet, qui ne tarda pas à quitter Césarée, pour n'y plus remettre le pied.

SAINT BASILE, LÉGISLATEUR DE LA VIE MONASTIQUE

Ce qui distingua surtout saint Basile, parmi les grands hommes de son temps, ce fut le sens profond qu'il eut de la vie spirituelle, et la pratique constante des vertus monastiques. Les moines étaient devenus nombreux; mais, avec le temps, les désordres avaient éclaté. Le grand génie de Basile devait trouver un remède à ces maux. On le vit parcourir lui-même les solitudes du Pont, rassembler, en divers monastères, les religieux isolés et leur donner une règle, déterminer le temps de l'oraison, de la psalmodie, du travail des mains, du soin des pauvres. Sa sollicitude s'étendit jusque sur les vierges, et il leur éleva un grand nombre de couvents. L'Orient était partagé pour savoir s'il fallait accorder la prééminence à la vie érémitique sur la vie cénobitique. Saint Basile n'hésita pas à déclarer la vie cénobitique supérieure et préférable à celle des solitaires : parce qu'offrant moins de dangers, elle permet cependant de pratiquer les mêmes austérités et des vertus peut-être plus difficiles à acquérir. Il semble avoir eu pour but d'unir l'action à la prière. Il reconnaissait la supériorité de la vie purement contemplative sur la vie active; mais, en réunissant l'une à l'autre, il répondait à un sentiment profond du besoin des âmes et des nécessités particulières de son temps, où il fallait de vaillants soldats à l'Eglise.

Saint Basile établit aussi le temps de probation et les vœux monastiques. Il prévenait ainsi les engagements précipités, les illusions irréfléchies, les entraînements aveugles; il évitait de nombreux scandales au monde; il assurait des vocations fermes et solides. La règle de saint Basile existe encore de nos jours. Elle est presque la seule qui soit en vigueur dans les nombreux monastères de l'Orient.

ÉLOQUENCE DE SAINT BASILE
SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES

Nous avons vu que Basile, pendant la persécution de Valens, était l'âme de toutes les Eglises : de là son immense correspondance qui renferme la plus pure doctrine, exprimée avec une éloquence que le christianisme seul peut inspirer aux hommes. Basile, en renonçant au monde et à ses honneurs, n'avait pas méprisé les dons qu'il avait reçus du ciel. Il fit de l'éloquence la servante de la foi. Il prêchait sans cesse : et ses discours resteront à jamais un des plus beaux monuments de l'éloquence chrétienne. Il savait rehausser tous les sujets, éclairer tous les horizons, et projeter la lumière sur tout ce qu'il touchait. Pour s'en convaincre, il n'y aurait qu'à lire son Hexaméron, ou son discours sur les six jours de la création. Du spectacle de la nature il savait transporter ses auditeurs aux réalités du surnaturel et détruire les arguments des hérétiques.

Césarée avait vu saint Basile, en temps d'épidémie, braver le fléau et se multiplier pour sauver les victimes. Elle l'avait vu, durant la famine, secourir les indigents, recueillir, abriter, vêtir, soulager toutes les misères. On se rappelle que Valens lui avait donné un jour un immense domaine; Basile y construisit une maison pour les pauvres, véritable palais de la charité, où se trouvaient réunis des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les vieillards, les infirmes et les incurables, des asiles pour les étrangers, des écoles pour l'enfance et la jeunesse. De vastes jardins séparaient les uns des autres tous ces établissements divers. A l'angle le plus reculé, se trouvait la léproserie. C'était là que Basile se plaisait à multiplier ses visites. Il se jetait au cou des lépreux et les embrassait comme des frères.

Cette institution demandait d'innombrables ressources. Or, Basile n'avait rien que sa foi et son dévouement. Le trésor où il puisait à pleines mains, le crédit dont il disposait n'était autre que ceux de la charité.

CONVERSION D'UN MÉDECIN JUIF
MORT DE SAINT BASILE

Epuisé par tant de travaux et d'austérités, miné lentement par une maladie de poitrine, saint Basile sentait ses forces diminuer de jour en jour.

Cependant, jusqu'au dernier moment, son zèle d'apôtre ne se démentit point.

Il avait fait connaissance avec un médecin juif, fort savant en son art, avec l'intention de l'amener à la foi de Jésus-Christ. Mais il n'avait pu y arriver. Etant à l'article de la mort, il l'envoya chercher pour lui demander ce qu'il pensait de sa santé. Le juif, l'ayant examiné, lui déclara qu'il serait mort avant le coucher du soleil.

« Mais que direz-vous si j'y suis encore demain? reprit l'évêque.

« Ce n'est pas possible, dit le médecin. Mais si je vois cela, je vous promets de me faire chrétien. »

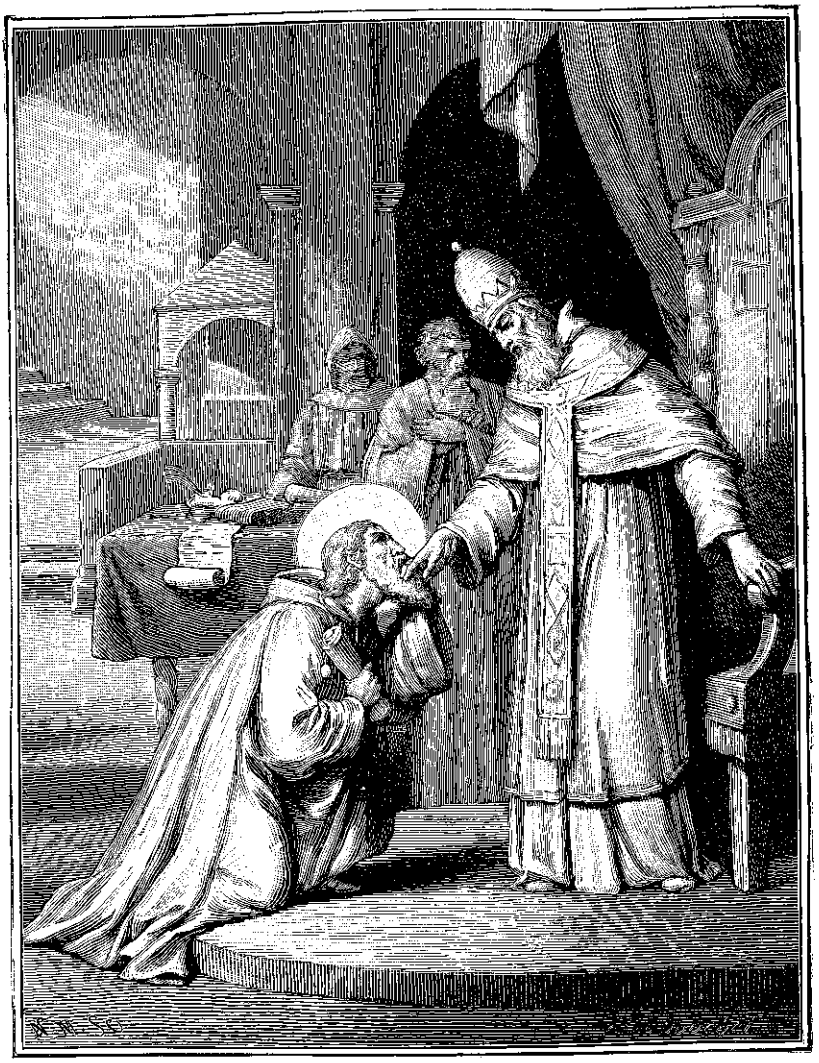
Le Saint pria Notre-Seigneur de prolonger sa vie afin que le juif se convertît. Ce qui arriva, en effet.

Avec les forces surnaturelles que Dieu lui donna, saint Basile quitta le lit, se rendit à l'église et baptisa le juif avec sa famille; puis il se trouva mal, et revint mourant reprendre le lit.

Toute la ville de Césarée était en pleurs. Chacun eût voulu retenir cette âme prête à s'envoler, et l'arracher à Dieu qui l'appelait. Mais si grand que fût Basile, Basile devait mourir. On l'entendit prononcer cette dernière parole : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains. » Puis il rendit doucement son âme, à Dieu le 14 juin, jour anniversaire de son sacre.

SAINT MÉTHODIUS, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE

Fête le 14 juin.



Le moine saint Méthodius reçoit du Vicaire de Jésus-Christ une définition de foi pour l'empereur de Constantinople.

La mémoire de saint Méthodius est célèbre chez les Grecs. Le schismatique Photius lui-même, qui imita si peu ce grand saint, a composé l'une des plus belles antiennes que l'on chante le jour de sa fête. Les Latins l'ont inscrit au martyrologe le 14 juin.

Méthodius était né vers la fin du VIII[e] siècle, à Syracuse, en Sicile, alors sous la domination des empereurs grecs de Constantinople. Après de brillantes études, le jeune Sicilien s'embarqua pour la capitale de l'empire, dans l'espoir d'y trouver les honneurs et la fortune que ses talents et l'illustration de sa famille semblaient lui promettre.

LE CHEMIN DE LA VRAIE FORTUNE

Il venait de débarquer à la *Corne d'or*, quand un saint moine, vrai messager de la Providence, l'aborda et lui dit : « Jeune homme, quel sujet vous amène des rivages occidentaux dans cette capitale de l'Orient? Si c'est le désir des honneurs, songez qu'il n'y a pas de plus grand honneur que de servir Dieu; si vous cherchez les richesses, assurez-vous une fortune éternelle dans le ciel en distribuant en aumônes les biens que vous avez, et en consacrant votre vie à acquérir, non des biens périssables, mais des trésors spirituels que ni les hommes ni la mort ne pourront vous ravir. »

Ces paroles produisirent une profonde impression sur le jeune étranger. La grâce de Dieu lui en découvrit toute la vérité, et, docile à son inspiration, il résolut de renoncer au monde. En vain la capitale de l'Orient déployait devant ses yeux tout le séduisant mirage de ses palais, de son luxe et de ses plaisirs, il s'y déroba pour

aller se faire moine dans le monastère Chénolaccos.

Ses cheveux tombèrent sous le ciseau ; il revêtit l'habit religieux, et ne songea plus qu'à servir le divin Roi du ciel et à s'enrichir des trésors de sa grâce. Le principal moyen qu'il employa pour se former à la vertu fut une pratique très exacte de la règle du monastère : Il y conformait si constamment sa volonté, dit l'hagiographe, qu'on ne le voyait ni en deçà ni au delà de la règle.

LA PERSÉCUTION — ROME ET CONSTANTINOPLE
SEPT ANS DANS UN TOMBEAU

Ses jours s'écoulaient paisibles, dans la solitude, le travail et la prière, quand une grande tempête, qu'on croyait apaisée, se déchaîna de nouveau sur l'Eglise d'Orient. L'empereur Léon l'Arménien se posait en défenseur de l'hérésie des *Iconoclastes* ou *briseurs d'images*. Partout, ceux qui vénéraient ces saints emblèmes, chers à la piété catholique, se virent de nouveau persécutés. Saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, fut exilé; les moines étaient arrachés de leurs couvents, traînés au supplice et dans les prisons ou envoyés en exil; aucun effort n'était épargné pour les entraîner dans l'hérésie.

Méthodius, obligé de s'enfuir devant les ennemis de l'orthodoxie, alla chercher un refuge à Rome « *ville qui était préservée de cette peste* », dit l'hagiographe grec. — L'Eglise de Rome, en effet, a toujours été préservée de la peste des hérésies, parce qu'elle est gouvernée par le successeur de saint Pierre, à qui Jésus-Christ a dit : *Confirme tes frères* dans la foi. Jésus-Christ ne permet pas que le chef visible de son Eglise, son vicaire sur la terre, puisse se tromper dans l'enseignement de la vraie foi.

Saint Méthodius, heureux d'être sous l'obéissance du Souverain Pontife, restait fidèle à tous les points de sa règle et vivait à Rome en moine parfait. Mais les nouvelles qu'il recevait d'Orient affligeaient son âme; la persécution y devenait toujours plus furieuse, et le saint moine ne cessait de prier pour ses frères.

Enfin, on apprit la mort tragique de Léon l'Arménien et l'avènement de Michel-le-Bègue. Mais le nouvel empereur donna son appui aux hérétiques; Méthodius, apprenant que les défenseurs de la vérité diminuaient chaque jour, n'hésita pas à courir au combat. Il demanda au Souverain Pontife une exposition dogmatique de la foi chrétienne, dit l'historien grec, et repartit pour Constantinople. Il était porteur d'une lettre du pape de Rome, pour le nouvel empereur, dans laquelle le successeur de saint Pierre exposait la foi véritable et réclamait le rétablissement de Nicéphore sur le siège épiscopal de Constantinople.

L'empereur hérétique reçut ce document avec un outrageant mépris; et, comme Méthodius défendait intrépidement en sa présence la foi catholique, Michel-le-Bégue le fit flageller. Après avoir reçu près de sept cents coups de fouet, le saint moine fut conduit dans l'île d'Acrita (dans la Marmara), et jeté dans le caveau d'un sépulcre. Dans ce cachot d'un nouveau genre, on enferma avec lui, dit l'historien Zonaras, deux voleurs; et l'un d'eux étant mort, on y laissa son cadavre tomber en pourriture. Quelle compagnie, quelle puanteur, quel supplice jour et nuit : la seule pensée en fait frémir!

De temps en temps, on venait lui offrir de le tirer de son tombeau, s'il voulait renoncer à la foi de l'Eglise romaine, et au culte des saintes images. « Plutôt mille morts semblables ou pires encore ! » répondait l'invincible soldat de Dieu. Et on le laissait dans le cachot, avec le peu de nourriture indispensable pour ne pas mourir.

Sept ans se passèrent ainsi.

La persécution continuait contre les catholiques : Saint Euthymius de Sardes expirait dans les tourments, saint Théodore Studite mourait en exil. L'empereur arrachait une religieuse à son couvent pour l'épouser. Pendant ce temps, les musulmans battaient ses armées, lui enlevaient la Crète, la Dalmatie et la Sicile, patrie de Méthodius.

Avant d'expirer, ce prince, par un repentir tardif, ordonna de mettre les captifs en liberté. De nombreux martyrs sortirent ainsi des prisons. Méthodius lui-même fut tiré de son sépulcre : tous ses cheveux étaient tombés, il n'avait que la peau et les os et ressemblait à un squelette vivant.

SAINT MÉTHODIUS ET L'EMPEREUR THÉOPHILE

Mais il n'avait rien perdu de sa foi, de son intelligence et de son courage; au contraire, Dieu lui avait donné une nouvelle vigueur.

Il se remit à défendre l'Eglise catholique par ses entretiens, ses discours et de savants écrits. Mais l'empereur Théophile, que ses défaites firent surnommer l'*infortuné*, avait succédé à son père Michel, dont il reprit la triste politique. Les persécutions recommencèrent. Saint Méthodius fut arrêté et conduit devant le prince. « Quand cesseras-tu ta rébellion contre les décrets des empereurs ? lui dit le tyran. N'est-ce pas toi qui es allé jusqu'en Italie demander au Pontife romain un libelle contre mon père ? N'as-tu pas déjà été assez châtié de ton zèle insensé pour la vile superstition des images ?

— Hé! seigneur, répondit le moine, si l'honneur que nous rendons aux images des Saints est aussi insensé que vous le dites, pourquoi vous-même prenez-vous tant de soin à multiplier vos propres statues et à les faire ériger avec honneur? Méritez-vous donc plus de gloire que Jésus-Christ lui-même ? »

L'argument était sans réplique. Théophile, furieux, fait dépouiller Méthodius jusqu'à la ceinture et ordonne de lui appliquer six cents coups de bâton. Le saint moine, demi-mort et couvert de sang, fut jeté par un soupirail, dans une des caves du palais.

La nuit suivante, des personnes charitables l'en retirèrent secrètement et le soignèrent avec une grande charité. L'empereur, l'ayant appris, les châtia sévèrement. Mais il ne put se défendre d'une secrète admiration pour le héros de tant de souffrances. A la vue de la vénération dont il était l'objet, il comprit l'immense avantage qu'il y aurait à gagner un tel homme à sa secte. De temps en temps, il faisait donc appeler le moine martyr et s'entretenait amicalement avec lui sur certains points des divines Ecritures ; il n'ébranla point la foi de Méthodius, mais ce fut Méthodius qui adoucit un peu la haine du prince contre les catholiques. Au reste, nous avons vu que la vérité avait des amis jusque dans le palais; l'impératrice Théodora était catholique fervente ; grâce à elle et à saint Méthodius, le malheureux prince mourut repentant, en embrassant une image de Jésus crucifié et une médaille de la Sainte Vierge (20 janvier 842).

Théodora lui succéda en qualité de régente, au nom de son jeune fils Michel. Le règne de

l'hérésie iconoclaste était fini ; il y avait cent vingt-cinq ans qu'elle troublait l'Orient.

LA FÊTE DE L'ORTHODOXIE

Un concile fut réuni à Constantinople. Le patriarche de cette capitale, Jean Lécanomante, était une créature des iconoclastes ; impie, débauché, magicien, ennemi du Pape de Rome, il fut déposé, et l'héroïque saint Méthodius fut élu à sa place, aux applaudissements de tous les gens de bien. Ainsi l'Eglise de Constantinople, séparée de l'unité catholique depuis l'exil de saint Nicéphore, c'est-à-dire depuis trente ans, se réunit heureusement à l'Eglise romaine. — Puisse le Seigneur lui envoyer aujourd'hui un nouveau Méthodius !

Le saint patriarche fut sacré dans l'église de Sainte-Marie des Blakernes, le premier dimanche de carême de l'an 842. Il monta ensuite à l'ambon, pour adresser la parole aux évêques et à son peuple.

« O mes pères et mes frères, s'écria-t-il, quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre au Christ notre Dieu, auteur de tout bien, qui nous rend la liberté après trente années d'hérétique oppression et de persécution sanglante ! Il a déployé son bras pour opérer de grandes choses, il a renversé les superbes et élevé les humbles. C'est ce qu'il annonçait autrefois à ses disciples et à ses amis : « *Vous serez pressurés par la haine du monde, mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde.* »

» Vos visages, vos acclamations me disent que moi aussi, que moi surtout, je dois partager l'allégresse commune ; oui, je la partage assurément : comment ne pas me réjouir de voir triompher la divine lumière du Christ ; mais une douloureuse tristesse vient se mêler dans mon cœur à cette joie, quand je considère la charge épiscopale avec ses terribles responsabilités, que vous avez imposée à ma faiblesse. Plus cette dignité est élevée, plus elle est redoutable devant Dieu et périlleuse devant les hommes. Mais enfin, qu'importe ma personnalité ? une seule préoccupation doit s'imposer à moi, comme à vous tous : c'est de faire triompher la vraie foi parmi nous ; car le grand saint Paul a dit : *Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu.* »

Le saint orateur invitait ensuite tout son peuple à la concorde et à la paix. Aux persécutés de la veille, il demandait le charitable oubli des maux qu'ils avaient soufferts, et leur rappelait la parole de leur divin Maître pardonnant à ses bourreaux : « *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » Puis il ajoutait, d'un ton plein de mansuétude : « A ceux qui regretteraient peut-être le pouvoir dont ils abusaient hier pour nous persécuter, qu'il me soit permis de dire : Ne vous affligez pas d'une impuissance qui vous ôte seulement la faculté de faire le mal. Vous l'avez commis sans le savoir et de bonne foi ; réjouissez-vous maintenant de ne plus pouvoir le commettre. Ainsi tous, persécuteurs et victimes, bénissons le Sauveur qui guérit en ce jour les souffrances corporelles des uns et l'aveuglement spirituel des autres. »

Le saint patriarche institua une fête pour conserver la mémoire de ce beau jour ; on l'appelait la fête de *l'orthodoxie*.

Donnant à tous l'exemple du pardon, il fit célébrer une neuvaine de prières publiques, dans l'église de Sainte-Sophie, pour le repos de l'âme de son ancien persécuteur, l'empereur Théophile ; — preuve bien manifeste que l'Eglise grecque croit à ce lieu d'expiation temporaire que les Latins nomment *Purgatoire*.

Saint Méthodius s'appliqua à guérir les maux causés par l'hérésie, à ramener les fidèles aux lois de l'Eglise et aux vertus chrétiennes et le clergé à la sainteté de son ministère. Il était le Père des orphelins et le protecteur des veuves.

Malgré les infirmités que les supplices d'autrefois lui avaient laissées, il menait une vie très austère. Durant le Carême, il ne prenait aucune nourriture avant d'avoir transcrit de sa main un grand nombre de psaumes, et il persévérait si longtemps dans ce saint labeur qu'il arrivait à copier sept fois le psautier avant la fête de Pâques.

Le Saint avait eu la mâchoire brisée pendant la persécution ; cette blessure ne guérit jamais complètement et jusqu'à la fin de sa vie, il dut porter des bandelettes qui lui soutenaient le menton. Telle fut l'origine des bandelettes que les patriarches de Constantinople ont toujours portées depuis lors quand ils officient pontificalement.

Le zèle du saint patriarche se préoccupa de combler les vides nombreux que la persécution avait causés dans le sacerdoce et l'épiscopat. Mais le choix des ordinands suscita des envieux ; on accusait Méthodius d'accepter trop facilement des sujets dont le seul mérite était d'être restés catholiques sous le règne des Iconoclastes. Un parti puissant se forma contre le patriarche, tellement qu'on put craindre un nouveau schisme. Heureusement, le vénérable abbé saint Joannice accourut de son monastère du mont Olympe (près de Brousse), et, par l'influence de sa sainteté et son éloquence, réussit à pacifier les esprits.

Saint Méthodius, devenu hydropique, supporta avec une admirable patience cette longue maladie, et, ayant ainsi achevé d'orner sa couronne céleste, il alla la recevoir des mains de Dieu, le 14 juin 846. — Il a laissé des *sermons*, des *canons pénitentiaux* et un *Eloge de saint Denys l'Aréopagite*. — Puissent ses prières hâter l'heureuse réunion des Eglises d'Orient et d'Occident, dans l'unique bercail de Jésus-Christ et de son vicaire le Pape.

CONVERSION ET MARTYRE

D'UN JEUNE ARMÉNIEN

On lira avec intérêt comment, neuf siècles plus tard, dans cette même ville de Constantinople, tombée sous la domination des Turcs, un jeune Arménien savait réparer un scandale et mourir pour Jésus-Christ. Ce récit est emprunté à une lettre d'un missionnaire jésuite, témoin des faits qu'il raconte.

Constantinople, en l'année 1739.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je ne saurais assez tôt vous faire part de l'édifiant spectacle qu'un jeune Arménien catholique, âgé de 22 ans, vient de donner à toute la ville de Constantinople. Ce jeune homme, dans une partie de plaisir, s'était livré à l'intempérance du vin. Ses compagnons profitèrent de l'état d'ivresse où il se trouvait pour l'engager à embrasser la loi mahométane et à prendre le turban. Quand les fumées du vin furent dissipées et qu'il revint à son bon sens, il en conçut le plus vif repentir, mais inutilement ; car, quand on a une fois confessé Mahomet, et qu'on s'est couvert la tête du turban, il n'y a plus de retour. Le regret et la honte d'avoir été capable d'une démarche si cri-

minelle le tinrent caché près de deux mois sans oser paraître.

Enfin, ne pouvant plus tenir contre les reproches de sa conscience, il vint me faire part de la vive douleur qu'il ressentait de son crime, et chercher le remède qui pouvait le calmer. Je lui conseillai de se dépayser, et je m'offris même à lui en faciliter les moyens. Il me répondit que c'était un parti qu'il aurait pris depuis longtemps, si sa fuite eût dû réparer suffisamment le scandale qu'il avait donné ; mais que tout Constantinople, ayant été témoin de son apostasie, devait être pareillement témoin de sa pénitence ; que sa résolution était prise de quitter le turban et le vêtement à la turque; que, dès lors, il serait regardé comme déserteur du mahométisme; qu'infailliblement on le ferait mourir, et que sa mort soufferte pour une pareille cause, il expierait son crime, et réparerait parfaitement le scandale qu'il avait eu le malheur de donner...

Je lui représentai que Dieu n'exigeait pas tant de lui, et qu'il se contenterait de son repentir et de sa pénitence;... qu'il manquerait peut-être de force et de courage dans de longs et cruels supplices. Il m'écouta tranquillement; et quand j'eus cessé de parler, il me pria d'écouter sa confession, de lui administrer ensuite la Sainte Eucharistie, parce qu'il n'attendait que cette grâce pour aller déclarer ses sentiments...

Quand il eut reçu la communion et fini son action de grâces, il sortit de notre maison, vêtu à l'arménienne ; c'est ainsi qu'il avait toujours paru devant moi, quittant son habit turc avant que d'entrer dans notre maison, et prenant un habit arménien qu'un catholique de ses amis lui fournissait. Cette précaution était nécessaire; car, s'il eût été prouvé que nous eussions travaillé à la conversion d'un Turc, la mission serait totalement perdue, et notre maison confisquée et changée en mosquée.

De notre maison, il alla droit au Bezistein, c'est une espèce de halle fort belle où se trouvent les marchands: il y eut bientôt réglé ses affaires, car les Arméniens catholiques, charmés et édifiés de la résolution qu'il prenait, sans vouloir entrer dans aucune discussion, lui firent la remise de tout ce qu'ils leur devaient; lui, de son côté, remit à ses créanciers toutes leurs dettes. D'une autre part, les marchands turcs, les uns par amitié, les autres par la compassion qu'excitait sa jeunesse, firent tous leurs efforts pour le détourner de son dessein, ou du moins pour l'engager à se tenir caché. Il leur répondit à tous d'un air modeste et d'un ton ferme que le plus grand bonheur auquel il aspirait était de mourir pour la religion sainte qu'il avait eu le malheur d'abandonner. Quelques soldats de la garde qui passaient par là, ayant entendu ce discours, lui déchargèrent cinq ou six coups de bâton sur la tête, qui le mirent tout en sang, et le conduisirent à la prison.

Il entra dans la prison avec des transports de joie qui étonnèrent tous les prisonniers. Il se mit en prière jusqu'à la nuit, et avant que de prendre un peu de sommeil, il demanda en grâce à un Arménien, qui était en prison pour dette, de le réveiller à une certaine heure pour reprendre ses prières. Le lendemain, plusieurs Turcs le visitèrent et mirent en œuvre les promesses et les menaces pour le faire changer. Ils reçurent tous la même réponse. L'aga de la prison, voyant qu'il n'y avait nulle espérance de le gagner, le fit mener au divan du grand visir.

Ce ministre, touché de sa jeunesse et de sa physionomie aimable, lui promit des charges et une grosse pension s'il voulait changer de sentiments. Le jeune homme le remercia de ses offres, et lui répondit que sa faveur et les biens dont il voulait le combler ne le garantiraient pas des supplices éternels s'il mourait hors du sein de la religion catholique. Le ministre, insistant plus que jamais, prit un ton de maître, et lui dit que, s'il n'obéissait promptement, il allait le condamner à la mort. « C'est la seule grâce que je vous demande, repartit le jeune homme, et la plus grande que je puisse recevoir en ce monde. » Alors, le visir fit signe qu'on lui tranchât la tête, et il fut conduit au lieu du supplice.

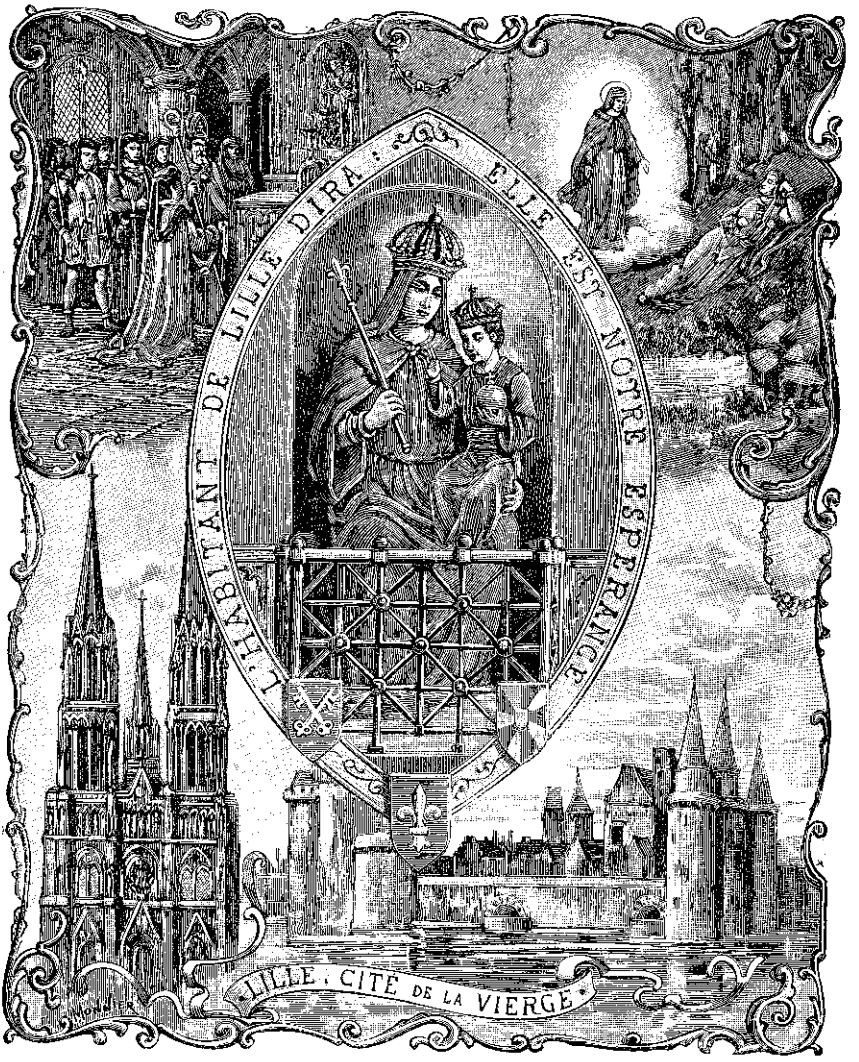
Avant que de sortir du sérail, le grand seigneur s'étant trouvé sur son passage, accompagné d'un intendant du palais, celui-ci s'approcha du jeune Arménien, et lui fit de la part du prince des promesses bien plus magnifiques que celles du visir. Ces promesses n'eurent d'autre effet que de faire mieux connaître le courage du jeune homme, et de lui procurer l'honneur de confesser Jésus-Christ en présence du sultan. Quoiqu'il fût chargé de fers, il tira son chapelet de son sein, et le récita pendant tout le chemin; la joie qu'il goûtait intérieurement se répandait jusque sur son visage. Lorsqu'il fut arrivé à la grande porte du sérail, qui était le lieu de son supplice, il se mit à genoux, fit le signe de la croix, et tenant les yeux élevés au ciel, sans faire paraître la moindre émotion, il reçut un seul coup qui lui trancha la tête.

Son corps demeura exposé dans la rue, selon l'usage : tous les catholiques allèrent lui rendre leurs devoirs, et, au moyen de quelque argent, ils recueillirent son sang dans des mouchoirs. Son visage, loin d'être défiguré par la mort, parut si beau, que les Turcs même en témoignèrent leur surprise. Il devait demeurer trois jours sur le pavé, selon la coutume qui s'observe à l'égard de ceux qui ont fini leur vie par le dernier supplice, mais les marchands d'Angora, ses compatriotes, obtinrent à force d'argent la permission de l'enlever dès le lendemain. Ils le portèrent en triomphe au cimetière, suivi d'un peuple infini qui voulait lui baiser les pieds et faire toucher différentes choses à son corps. On conserva secrètement sa tête pour l'envoyer à Angora. Monseigneur notre archevêque a dressé un procès-verbal de cette mort pour l'envoyer à la Sacrée-Congrégation, et pour cela il m'a interrogé juridiquement. C'est le troisième qui, depuis que je suis dans cette ville, a souffert pour le même sujet une mort si digne d'envie ; et ce sont trois nouveaux protecteurs que cette Mission a dans le ciel.

NOTRE-DAME DE LA TREILLE

PATRONNE DE LILLE

Fêtes le dernier dimanche d'octobre et le 14 juin.



Statue miraculeuse. — La toison d'or. — Vision d'Hermengarde. — La basilique. — Lille, cité de la Vierge.

LA VISION D'HERMENGARDE

Est-ce une page d'histoire ou bien une gracieuse légende? Voici ce que rapporte la tradition.

La scène se passait en Flandre, aux derniers jours du VI^e^ siècle. Dans la vaste forêt du *Bois sans-merci*, domaine du C^te^ Phinaert, tantôt seigneur, tantôt bandit, errait une infortunée, la princesse Hermengarde. A grand'peine, suivie d'une seule de ses femmes, elle avait pu fuir une attaque du comte, pendant que le P^ce^ de Dijon, son époux, tombait pour la protéger.

Vaincue par la fatigue — elle allait être mère, — la malheureuse, au désespoir, vint se reposer sur les bords d'une fontaine, sous les profondeurs du bois. Et voilà que, dans son sommeil, surgit soudain la gracieuse figure de Marie. La Vierge lui parlait, et c'étaient des paroles de consolation qui tombaient de ses lèvres. Puis, dans le lointain de l'avenir, elle lui montrait les glorieuses destinées que le ciel réservait à son fils et à la race qui naîtrait de lui.

SOUS LE REGARD DE MARIE

En ce lieu même, l'enfant naquit. Découverte bientôt et poursuivie par les gens de Phinaert,

la princesse dut l'abandonner auprès de la fontaine. Cependant, Marie veillait. Non loin de là, au milieu des ruines, vivait un ermite qui recueillit l'enfant et l'éleva avec soin. Auprès du sage vieillard, Lyderic grandit et se forma à toutes les vertus de la vie. Quand il eut atteint l'âge d'homme, il était devenu un parfait chevalier. Le C^te^ Phinaert désolait toujours la contrée par ses brigandages. Lyderic alla chez lui le provoquer en combat singulier et le tua. Pour prix de sa victoire, il obtint du roi avec le château du Buc le gouvernement de la contrée; ses descendants devinrent les comtes de Flandre.

Ainsi semblait s'accomplir la promesse de Marie. Mais était-ce seulement pour cela que la Vierge s'était montrée sur les bords de la fontaine?

COMMENT NOTRE-DAME CONQUIERT SA BONNE CITÉ DE LILLE

Quatre siècles plus tard, Lille s'élevait à cette même place, sur les ruines du château de Lyderic. Or, il était réservé au même homme, le C^te^ Bauduin le Pieux, de donner à la ville, en même temps que sa première enceinte de murailles, le premier temple de Celle qui allait devenir, dans le cours des siècles, le meilleur rempart de Lille. Dans la magnifique église de Saint-Pierre qu'il fit bâtir, il dédia une chapelle spéciale à la Sainte Vierge. Dès l'an 1066, il y plaça une antique image de Marie déjà fort vénérée, et qui fut connue depuis sous le nom de Notre-Dame de la Treille.

Lille était dès lors la *cité de la Vierge*. Le peuple vint prier en foule auprès de l'autel de Marie et les grâces affluèrent. De longues années se passèrent ainsi.

Un jour — c'était le 14 juin 1254, et le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, — la petite chapelle de la Vierge était remplie de malades qui venaient demander la santé. On priait avec ferveur et la foi montait. « Soudain, rapportent les Annales de Flandre, une vertu de guérison sortit de la statue et se répandit sur eux. » Tous ceux qui étaient là furent délivrés de leurs maux.

Ce miracle fut le premier d'une série qui dura quinze ans. L'enthousiasme populaire éclata avec une intensité dont, seules, les indescriptibles scènes de Lourdes peuvent donner une idée. Marie fut proclamée patronne de la ville. « Qui nous arrestera, s'écriaient ces braves gens, que nous n'allions vous recevoir pour patronne de nostre ville et vous en reconnoître la protectrice?..... »

La France entière accourut aux pieds de Notre-Dame de la Treille. Saint Louis vint lui-même, en 1255, lui offrir sa couronne.

LA VIERGE A LA TREILLE

On l'appelle ainsi à cause d'un treillis de fer qui l'entourait, soit pour la préserver, soit pour recevoir les offrandes des fidèles. On a voulu y voir aussi le symbole de la protection de Marie, chancelière de la cité. Car c'était alors l'usage que le chancelier recevait à travers un treillis de fer les suppliques présentées par le peuple. Cette dernière explication fut donnée à l'impératrice Eugénie lors de sa visite, en 1867.

La statue, qui est faite de pierre, représente la Vierge assise. De son bras gauche, elle soutient l'Enfant Jésus qui repose sur ses genoux. La main droite porte un sceptre, tandis que celle de l'Enfant est levée pour bénir : touchante image de la puissance de Marie sur les bienfaits de Jésus et qui lui a valu sans doute de Pie IX son titre de Mère de Grâces.

Les vêtements aux plis antiques, un certain manque de proportion dans l'ensemble, révèlent assez l'origine de la statue. Assurément, on ne saurait y voir un chef-d'œuvre. Et, cependant, il y a quelque chose d'admirable dans ce visage de Vierge si gracieux, si pur, un peu incliné vers l'Enfant et si finement dégagé du voile qui l'entoure.

HISTOIRE D'UNE CONFRÉRIE ET D'UN ORDRE DE CHEVALERIE

Dès les premiers temps, il s'était formé autour de l'église Saint-Pierre une pieuse association en l'honneur de la Sainte Vierge. On l'avait appelée la *Charité Notre-Dame*. Les miracles de 1254 lui donnèrent une grande et rapide extension. A la prière de Marguerite, C^sse^ de Flandre, le pape Alexandre IV l'approuva. Marguerite et son fils Gui de Dampierre furent les premiers inscrits sur les registres de la nouvelle confrérie. Les plus beaux noms de France se joignirent aux leurs.

Plus tard, ce fut sous les auspices de Notre-Dame de la Treille, dont il avait magnifiquement restauré le sanctuaire, que le duc Philippe le Bon institua l'ordre chevaleresque de la Toison d'Or. Le 30 novembre 1431, le premier Chapitre de l'Ordre se tint dans la glorieuse chapelle de Lille. Après avoir entendu lecture des statuts, les vingt-quatre nouveaux chevaliers se consacrèrent à la Vierge dont ils réclamaient la protection; ils suspendirent leurs blasons aux murailles de sa chapelle, et, avant de se retirer, ils firent le serment de vaincre ou de mourir, mais de ne reculer jamais.

La confrérie de Notre-Dame de la Treille continua son œuvre de prières jusqu'à la grande Révolution. Il y eut certes des heures de défaillance, mais le culte de Marie triompha toujours, grâce au zèle des évêques de Tournai et à la toute-puissante protection des Papes.

A TRAVERS LES MIRACLES

D'ailleurs, la Vierge elle-même continuait son œuvre de miséricorde. Chaque fois que la piété de ses enfants avait besoin d'être réveillée, les miracles se renouvelaient. Après un silence de plusieurs siècles, lorsque l'hérésie du protestantisme infesta l'Europe, Marie signala de nouveau sa puissance (1519 à 1527.) En une seule année, il se produisit vingt-neuf miracles, tous constatés par une Commission ecclésiastique. « Ce fut, à le bien prendre, dit un naïf auteur, comme une course de faveurs et de bénédictions. »

Plus tard, à l'apparition du jansénisme, de nouvelles interventions surnaturelles vinrent prémunir les Lillois contre cette perfide erreur.

Les annales du temps font tout au long le récit de ces miracles. Un des historiens de Notre-Dame au XVII^e^ siècle, le P. Vincart, raconte qu'il dut lui-même le bienfait de sa vocation à une faveur spéciale de la Vierge. Il recouvra au pied de son autel l'usage de la parole et put devenir ainsi le prédicateur attitré de sa céleste Libératrice.

Un miracle qui impressionna vivement les esprits, à cette même époque, ce fut la délivrance d'une possédée, Marie de l'Escurie, dont on avait longtemps désespéré. En présence de la foule haletante, l'enfer fut alors contraint de célébrer par la bouche de cette femme le triomphe de Celle qui avait écrasé la tête du serpent.

A NOSTRE PATRONNE

A tous ces miracles, l'enthousiasme populaire répondait par d'imposantes manifestations de foi et d'amour. Il en était une qui se renouvela chaque année jusqu'à la fin du dernier siècle.

C'était la procession solennelle de la « Festivité nouvelle », établie par la Csse Marguerite en 1269, et qui, chaque année, parcourait la ville, le dimanche qui suivait la Sainte-Trinité.

On voyait figurer dans le cortège la bonne *Fieste* de Notre-Dame, ce précieux reliquaire de vermeil, resplendissant de pierreries, et qui contenait des cheveux de la Vierge.

On venait de loin assister à cette procession et baiser la sainte relique que la Csse Marie, femme de Bauduin IX, avait apportée des Croisades.

Mais, le plus grand triomphe de Marie, ce fut la consécration solennelle de la cité à son autel, le 28 octobre 1634. « Sur les 9 heures, rapporte le P. Vincart, on vit venir de la maison de ville Messieurs du Magistrat et leur héraut qui portait le labarum avec l'image de Notre-Dame dans les nues, qui bénit la ville de Lille représentée en bas, avec cette inscription tirée des saintes Ecritures : « L'habitant de l'Ile dira : Voilà notre espérance! »

Ce labarum fut remis au Chapitre à l'Offertoire de la messe, comme gage de la consécration qui venait de s'accomplir.

OU MARIE DÉFEND SON BIEN

Lille était vraiment la cité de la Vierge. Aux époques les plus bouleversées de son histoire, on la voit toujours fidèle au culte de Marie et digne de sa protection. Les hérésies ont passé et n'ont pu la vaincre. Quand les guerres sont venues, Notre-Dame de la Treille n'a pas permis qu'elles fussent plus fortes, et c'est un fait que la foi de Lille n'eut rien à souffrir des nombreuses guerres dont la contrée fut le théâtre.

Au XVIe siècle, des sectaires protestants, les *Hurlus*, ces frères des *Gueux* du Brabant, attaquaient la ville. Ils s'avançaient parfois jusque dans les faubourgs où ils tuaient tout ce qu'ils rencontraient. Il suffit un jour d'une femme de cœur, Jeanne Maillotte, pour les mettre en fuite. A la tête d'une troupe d'archers, armée d'une hallebarde, la vaillante délivra la cité.

Lorsqu'elle devint française en 1667, Lille voulut recevoir du roi Louis XIV qui l'assiégeait l'assurance que sa nouvelle patrie lui permettrait de conserver toujours intact le dépôt immaculé de sa foi. Et le roi dut jurer, la main sur l'Evangile, devant la statue de Notre-Dame, qu'il ne donnerait jamais à la ville de gouverneur protestant. Admirable exemple dont les catholiques du Nord semblent n'avoir pas encore perdu le souvenir.

Quelques années auparavant, comme si Notre-Dame de la Treille avait été un rempart vivant contre le protestantisme, on avait vu l'empereur d'Autriche, Ferdinand II et ses vassaux, suivant l'exemple que leur avait laissé le duc Philippe le Bon, venir consacrer à Notre-Dame de la Treille leurs frontières menacées par la ligue protestante. Sous la Révolution, une dernière fois Marie fit son œuvre de Protectrice. « C'était, dit un historien, durant ce fameux siège où les Lilloises se distinguèrent non moins que leurs maris. Les unes apportaient des boulets sur les remparts ou préparaient des secours pour les blessés, les autres priaient pour le salut de la ville. Une image de Notre-Dame de la Treille était sans cesse entourée de personnes pieuses qui se rassemblaient publiquement pour prier autour d'elle. Une neuvaine commencée le jour du bombardement se termina le jour de la levée du siège. » Il était bien permis à la foi des Lillois de voir là autre chose qu'une simple coïncidence.

UNE CI-DEVANT QUI LEUR ÉCHAPPE

Ce devait être la dernière fois, pour bien des années, qu'on priait ainsi Marie. La Révolution qui sévissait avec fureur ne respecta pas la vieille église Saint-Pierre ni son précieux dépôt. En 1792, la pioche égalitaire renversa tout, et l'on put voir la miraculeuse statue abandonnée sur un monceau de décombres. Cependant Marie ne voulait pas que son image servît aux jeux sacrilèges des sans-culottes. Un vieillard, Alain Cambier, qui avait été sacristain de l'église, la vit, l'acheta et la confia à un pieux chrétien, M. Lefebvre d'Hennin.

En 1802, celui-ci vint la remettre aux mains de M. le curé de Sainte-Catherine qui la plaça dans son église. C'est là que venaient l'invoquer ceux qui avaient conservé les pieux et glorieux souvenirs d'autrefois. Leur nombre grandissait peu à peu; on fit même des processions dans l'intérieur de l'église. Cependant, Notre-Dame de la Treille resta ignorée du plus grand nombre jusqu'en 1842.

COMME QUOI LILLE EST TOUJOURS LA CITÉ DE LA VIERGE

Il était réservé à M. l'abbé Bernard, curé de Sainte-Catherine en 1843, de remettre en honneur le culte de Notre-Dame de la Treille. En même temps qu'il instituait dans sa paroisse la dévotion nouvelle du mois de Marie, il donnait à la statue miraculeuse jusque-là reléguée derrière l'autel la place d'honneur qui lui revenait dans la chapelle de la Sainte Vierge.

L'antique confrérie renaissait en même temps, à la prière du vénérable curé, sous les auspices de Mgr Giraud.

Dès cette époque, on songeait à relever le sanctuaire de la Vierge. L'idée en fut lancée en 1853, par l'éloquent abbé Combalot, dans un panégyrique prêché à Sainte-Catherine : « Heureux, s'écriait-il, ceux qui apporteront leur pierre à l'église Notre-Dame. »

LA TRÊVE DE LA PLUIE — « UN MIRAQUE »

Le culte de Notre-Dame de la Treille ne fut vraiment restauré que le 2 juillet 1854, à l'occasion du jubilé séculaire qu'avait accordé le Saint-Père, et de la procession qui l'accompagna. Ce jubilé, célébré la dernière fois en 1754, avec un appareil inaccoutumé de grandeur, devait encore l'emporter cette fois, par l'empressement, la piété de la foule et la magnificence des cérémonies.

Cependant, le mauvais temps faillit entraver la fête. Vingt jours durant, la pluie n'avait cessé de tomber. Le matin du 2 juillet, il pleuvait encore; mais Marie veillait :

« La procession, raconte M. le Mis de Ségur, devait sortir à 3 heures, et, à 3 heures moins 1/4, la voûte céleste était devenue livide, presque noire..... A 3 heures moins 5 minutes, la statue miraculeuse s'avança vers la porte de l'église Sainte-Catherine, et, au moment où elle en franchit le seuil, à la même minute, à la même seconde, un rayon de soleil l'entoura de lumière! La population éclata alors en cris d'allégresse, et, dans les quartiers populaires, on entendait les gens redire à l'envi dans leur naïf langage que la bonne Vierge avait fait son *miraque*!.....

La coupole d'azur posée sur la ville de Marie y resta suspendue tant que dura la fête; puis, vers minuit, quand les rues furent redevenues solitaires..... les choses reprirent leur cours naturel. La pluie qui, au dire des voyageurs, n'avait pas cessé de tomber dans les régions voisines, recommença à verser sur l'heureuse cité des flots désormais inoffensifs. » (*Simples histoires*, p. 89.)

PROCESSION

La procession fut magnifique. Douze prélats y assistaient en chape d'or, la mitre en tête et la crosse à la main. Le cortège mit plus d'une heure et demie à défiler. Le coup d'œil était féerique.

Les journaux et les revues de l'époque ont relevé des détails typiques. « Pour amener les étrangers, rapporte l'*Illustration*, la Compagnie du Nord avait été obligée de louer aux Compagnies belges la plus grande partie de leur matériel, le sien étant devenu insuffisant..... Pour donner une idée de l'immense intérêt qui s'était attaché à cette solennité, il suffira de dire qu'à midi un châssis de mansardes situé sur la Grand'Place, au troisième, se louait 60 francs, et que d'autres fenêtres mieux situées se sont louées jusqu'à 140 francs. » On évalue à 80 000 le nombre des pèlerins et des curieux qui remplissaient les rues de la ville.

Sur la place, Mgr Dufêtre, l'évêque de Nevers, prononça une touchante allocution, à la fin de laquelle il fit pousser à la foule le cri puissant de « Vive Notre-Dame de la Treille! »

L'ambassadeur d'Espagne à Bruxelles disait le soir : « Je n'ai jamais rien vu qui égale ce dont je viens d'être témoin. »

AU TOUR DES ARCHITECTES

Ce même jour, il fut décidé qu'un concours serait ouvert entre tous les artistes, à quelque pays qu'ils appartinssent, pour offrir à la Sainte Vierge un temple digne d'elle et aussi de la cité qui se glorifie de son patronage. Ce concours eut un succès sans précédent par le nombre, l'importance et le mérite des plans proposés. Plus de quarante architectes de différentes nationalités y prirent part. Ce fut un Lillois, M. Charles Leroy, qui l'emporta. Malgré sa mort prématurée, l'œuvre de l'éminent artiste pourra se poursuivre telle qu'il l'a conçue.

En 1872, l'état de construction de la nouvelle basilique était assez avancé pour qu'on pût y faire la translation de Notre-Dame de la Treille. La cérémonie eut lieu le samedi 21 septembre, veille de Notre-Dame des Sept-Douleurs. C'est à ce moment que l'on sollicita du Saint-Père pour la statue miraculeuse la faveur suprême du couronnement.

ENCORE DES PROCESSIONS — LE COURONNEMENT

La cérémonie, présidée par le vénéré cardinal Regnier, égala, surpassa même, à certains points de vue, celle de 1854. Cent mille personnes, sur la place de la République, acclamaient Notre-Dame quand l'archevêque, entouré de vingt prélats, déposa sur son front le diadème qu'avait béni Pie IX.

A cette faveur, le Pape en avait joint une autre, et, sur la demande de l'abbé Bernard, il avait accordé que le titre de *Mère de Grâce* fût désormais ajouté à celui de Notre-Dame de la Treille, patronne de Lille.

Après les fêtes du couronnement, un chapelain fut attaché à la basilique. Sa première pensée fut de ressusciter une seconde fois la confrérie qui n'existait plus depuis la translation de la sainte image. Ce vœu fut exprimé à Sa Sainteté dans une audience en 1875. Le Pape bénit le projet, et un décret de la congrégation des Rites, du 4 juillet 1877, autorisait le cardinal Regnier à ériger en archiconfrérie de Notre-Dame de la Treille l'ancienne et vénérable association.

L'ARCHICONFRÉRIE D'AUJOURD'HUI
TOUT A JÉSUS PAR MARIE

La nouvelle Société obtint en même temps le pouvoir de communiquer ses propres faveurs spirituelles aux autres confréries de la Sainte Vierge, et même à toutes les associations qui lui demanderaient l'affiliation, quelque but qu'elles poursuivent, pourvu qu'il soit honnête.

C'est là le caractère spécial de l'archiconfrérie : grouper tous les cœurs, réunir tous les efforts vers le bien, autour de la Treille de la Patronne de la cité, reconstituer, sous le patronage de Marie, cette force de l'association, dont la Révolution nous avait privés.

« Les registres de l'association vont s'ouvrir, s'écriait au jour de l'érection Mgr Baunard. On y lira vos noms comme sur le livre de vie, et je serai, quant à moi, heureux et fier d'y figurer en mon nom et aussi au nom de l'Université de Lille, cette Université qui porte en chef dans ses armes l'image de Notre-Dame de la Treille! »

Ce noble appel fut entendu et toutes les œuvres de Lille ont leur place dans la basilique naissante. C'est ainsi comme une vivante réalisation de la parole des saints : « Tout à Jésus par Marie. »

L'ŒUVRE DE L'AVENIR

La basilique de Notre-Dame de la Treille se lève lentement dans la majesté de son vêtement de pierre. Sans doute, l'inépuisable générosité des catholiques du Nord saura venir à bout de cette œuvre immense. Néanmoins, il faudra du temps pour en voir l'achèvement complet. Car ils n'ont pas rêvé pour leur Vierge une œuvre ordinaire. Viollet-Leduc, quand il vit les dessins, salua, dans la future basilique « le chef-d'œuvre du XIX^e^ siècle ».

L'église est du XIII^e^ siècle le plus pur, sans la moindre incursion dans le style des siècles suivants. Une crypte de 700 mètres constitue déjà une église souterraine souverainement belle. Elle sera consacrée à la mémoire des défunts.

Le chœur, autour duquel les bas-côtés se prolongent en déambulatoire, n'aura pas moins de 32 mètres de long. Du chevet au porche, la basilique entière mesurera 132 mètres. Elle couvrira une surface de plus de 5 000 mètres. C'est dans la chapelle de la grande abside que sera placée la statue vénérée de Notre-Dame de la Treille.

Les Lillois avaient rêvé trois choses : l'Université catholique qu'ils ont, la basilique de Notre-Dame de la Treille, qu'ils sont en train d'avoir, et..... un évêché qu'ils auront bientôt, car ils lui préparent une des plus belles cathédrales de France.

LE PROPHÈTE ÉLISÉE

Fête le 14 juin.

Élisée contemple Élie s'élevant au ciel dans un char de feu.
(Bible de Schnorr, Schulgen, Paris.)

COMMENT ÉLISÉE DEVIENT PROPHÈTE

Sous le règne d'Achab, roi d'Israël, et de Josaphat, roi de Juda, le Seigneur, s'entretenant avec Elie, son prophète, sur la montagne d'Horeb, lui enjoignit d'aller sacrer trois personnes : Hazaël, à Damas, pour être roi de Syrie; Jéhu, pour être roi d'Israël à la place de l'impie Achab, enfin, Elisée, fils de Saphat, pour être prophète.

Elie obéit aussitôt. Il s'en revint dans les terres d'Israël et se dirigea vers la ville d'Abel-Meüla, dans la tribu de Manassé, où habitait Elisée. Il le trouva qui labourait avec douze paires de bœufs et conduisait lui-même la douzième charrue.

Sans mot dire, sans même lui adresser le salut accoutumé, il s'approcha et lui jeta sur la tête et sur les épaules son propre manteau. C'était indiquer qu'il le prenait pour disciple et pour compagnon.

Elisée comprit ce langage muet, et, sans retard, il laissa ses bœufs et sa charrue et se précipita sur les pas du prophète qui, déjà, se retirait. « Permettez, lui dit-il seulement, que j'aille d'abord embrasser mon père et ma mère. — Va et reviens aussitôt, » lui répondit Elie.

Etre prophète, quelle perspective pour le jeune laboureur! Quel sublime horizon s'ouvrait devant lui! Il serait préposé par Dieu à la conservation et à la défense du vrai culte parmi ses concitoyens; il recevrait, comme tant d'autres personnages avant lui, le don de proférer les oracles qui instruisaient le peuple choisi et le maintenaient dans la bonne voie.

Aussi fit-il volontiers le sacrifice immédiat de tous ses biens. Il tua sur place la paire de bœufs qu'il conduisait, se servit du bois de sa charrue pour cuire leur chair, appela ses parents et ses amis et célébra avec eux son repas d'adieu.

Puis il revint trouver Elie et se mit à le suivre.

L'ESPRIT D'ÉLIE TRANSMIS A ÉLISÉE

Elisée vécut en la compagnie d'Elie, achevant de se former à son école, l'espace de dix ou

onze ans, jusqu'à ce qu'il plut au Seigneur de lui ravir son maître.

Comme ils cheminaient ensemble de Galgala à Béthel et de Béthel à Jéricho, Elie, pressentant qu'il allait être l'objet de faveurs extraordinaires de la part du ciel, chercha la solitude, et, plusieurs fois, il proposa à Elisée de le laisser seul.

« A Dieu ne plaise! s'écria le fidèle disciple, contristé par ces instances, non, je ne vous abandonnerai pas. » Ils arrivèrent au bord du Jourdain. Elie étendit son manteau sur les eaux, et elles se divisèrent pour lui livrer passage. Alors, parmi les dernières confidences pleines de tendresse qu'il dut adresser à son compagnon, Elie lui demanda quelle faveur il pourrait encore lui accorder avant de le quitter.

« Faites, je vous prie, dit Elisée, que votre esprit repose sur moi. — Vous me demandez là une chose difficile à obtenir, repartit Elie. Cependant, si vous me voyez au moment où je serai enlevé au ciel, ce vous sera un signe que vous êtes exaucé. Sinon, c'est que le Seigneur ne veut pas vous accorder cette grâce. »

Mais voici que soudain un tourbillon de feu apparut: il prit la forme d'un char et de chevaux, enveloppa le prophète Elie, le sépara d'avec Elisée, et le maître s'éleva peu à peu vers les cieux, sous les yeux étonnés de son disciple.

Celui-ci se mit à crier: « Mon Père! mon Père! le char d'Israël et son conducteur!..... » Mais bientôt il le perdit de vue, et, d'un geste de douleur, déchira ses vêtements. C'est à ce moment que le manteau du prophète vint tomber à ses pieds, dernier souvenir, gage précieux de la protection qu'il lui continuait et de la puissance surnaturelle qu'il se plaisait à lui transmettre.

Revenu sur les bords du Jourdain, Elisée essaya d'en frapper les eaux avec le manteau d'Elie, comme il l'avait vu faire au prophète. Mais les eaux ne furent point divisées. Alors, il dit : « Où est donc le Dieu d'Elie? » En même temps, il frappa une seconde fois les eaux qui s'entr'ouvrirent et lui laissèrent un passage. Il connut ainsi qu'il héritait du pouvoir miraculeux de son maître.

MIEUX VAUT INVOQUER LES SERVITEURS DE DIEU QUE LES INSULTER

Il arriva devant Jéricho. Cette ville, depuis que Josué l'avait renversée, était sous le coup de la malédiction divine. Celui qui, le premier, au temps d'Achab, essaya d'en relever les murs, vit périr son fils aîné dès qu'il posa les fondements, et le dernier de ses fils quand il dressa les portes.

Les habitants étaient malheureux parce que les eaux étaient infectes et la terre stérile. Ils supplièrent le prophète de leur venir en aide. Elisée se fit apporter du sel dans un vase neuf, et il le répandit dans la fontaine en disant que le Seigneur, par sa puissance, l'assainirait et lui enlèverait à l'avenir toute vertu nuisible.

La parole du prophète se réalisa, et, aujourd'hui encore, les pèlerins de Terre Sainte peuvent admirer la limpidité, la fraîcheur et la pureté des eaux de la fontaine d'Aïn-es-Soultan, ou fontaine d'Elisée, au pied d'un monticule voisin du mont de la Quarantaine.

Sans doute pour échapper aux louanges du peuple de Jéricho, Elisée quitta promptement ces lieux. Comme il approchait de Béthel, l'un des centres du culte des veaux d'or, une troupe d'enfants — cet âge est sans pitié — se mit à railler le prophète qui était chauve, en lui criant: « Monte, chauve! Monte, chauve! » C'étaient de jeunes Israélites devenus idolâtres qui insultaient ainsi le serviteur de Dieu.

Leur conduite impie appelait un prompt châtiment, et le prophète les maudit au nom du Seigneur; car leur injure s'adressait plus à Dieu qu'à lui-même. Sur-le-champ, deux ours sortant du bois voisin se précipitèrent sur les enfants et en déchirèrent quarante-deux.

L'HUILE MIRACULEUSE — CHEZ LA SULAMITE — LES COLOQUINTES.

Parvenu en Samarie, après quelques jours de solitude et de recueillement sur le mont Carmel, Elisée y accomplit une série de prodiges.

La veuve d'un prophète, poursuivie par un impitoyable créancier qui prétendait lui arracher ses deux fils et les faire ses esclaves, vint un jour se jeter aux pieds d'Elisée. Celui-ci en eut compassion. « Que vous reste-t-il à la maison? lui demanda-t-il. — Votre servante, Seigneur, répondit la pauvre veuve n'a plus qu'un peu d'huile, juste ce qu'il faut pour oindre son corps avant de l'ensevelir, car dans sa misère elle n'a plus qu'à attendre la mort. — Allez, lui dit Elisée, empruntez à vos voisins tous les vases vides que vous pourrez recueillir. Rapportez-les chez vous et commencez à y verser l'huile qui vous reste. »

Elle le fit, et se mit à verser; les vases peu à peu se remplirent, et l'huile coulait toujours. « Apportez-moi encore d'autres vases, dit-elle à son fils. » L'huile ne cessa de se multiplier que lorsque la dernière amphore eût été remplie jusqu'au bord. Par ce secours inespéré, la veuve put faire face aux exigences du créancier et subvenir à ses propres besoins.

A quelque temps de là, le prophète passa par Sunam, où une femme riche lui offrit l'hospitalité. Sur les instances de cette dernière, il consentit à prendre logement chez elle, acceptant une humble cellule qui n'avait d'autre mobilier qu'un lit, un siège et un candélabre. Il y descendait à chacun de ses voyages. Un jour il voulut acquitter envers sa charitable hôtesse sa dette de reconnaissance et il la fit appeler par son serviteur Giezi.

Il lui offrit d'abord son crédit auprès du roi.

— Ce n'est point nécessaire, répondit la Sulamite. Je mène une vie tranquille et retirée, je n'ai de procès avec personne. Votre intervention ne me serait d'aucune utilité.

Que pourrais-je bien lui offrir? se demanda alors Elisée.

— Maître, dit soudain Giezi, cette femme n'a point d'enfants et son mari est avancé en âge.

— Eh bien, reprit le prophète en s'adressant à son hôtesse, je vous en donne ma parole, dans un an, vous aurez un fils. Ce sera la récompense de votre généreuse hospitalité.

La Sulamite eut peine à réprimer un sourire d'incrédulité; mais, peu de temps après, elle conçut et, au terme marqué par le prophète, mit au monde un enfant.

Ce fils aimé grandit, pour être ravi bientôt, hélas! à l'affection de sa mère. Il mourut des suites d'une insolation, un jour qu'il était allé dans les champs voir son père occupé à la moisson.

La Sulamite désolée porta le cadavre de son enfant sur le lit d'Elisée, ferma la porte et courut au mont Carmel où se trouvait le prophète. Elle le supplia à genoux d'avoir pitié d'elle

et de rendre la vie à son enfant. Elisée, profondément ému, remet son bâton à Giezi, et lui ordonne d'aller aussitôt, sans parler à qui que ce soit sur le chemin, étendre ce bâton sur le corps de l'enfant pour le ressusciter. Ce n'était pas le compte de la pauvre mère : elle n'avait de confiance qu'en l'action directe et immédiate du prophète lui-même et elle l'entraîna chez elle. Giezi avait pris les devants et tenté, mais en vain, de ressusciter le mort.

Elisée commença par invoquer le Seigneur, puis, se souvenant du procédé employé jadis par Elie pour ranimer le cadavre du fils de la veuve de Sarepta, il monta sur le lit, s'étendit sur le corps glacé, bouche contre bouche, mains contre mains.

La chair inanimée de l'enfant se réchauffa peu à peu à ce contact. La vie revint bientôt dans ses membres raidis. Enfin, il bâilla sept fois et ouvrit les yeux : il était ressuscité, et Elisée, dont la foi en Dieu ne s'était pas démentie un seul instant, le rendit tout joyeux à sa mère.

L'homme de Dieu rendit un autre service miraculeux aux prophètes réunis en communauté à Galgala. Giezi, sur l'ordre de son maître, leur préparait un potage réconfortant. L'un des fils des prophètes eut l'idée d'y mêler des coloquintes, qu'il avait recueillies dans la montagne. Il ignorait les propriétés de ce fruit amer, qu'il prit sans doute pour des concombres. A peine les disciples d'Elisée eurent-ils goûté du breuvage qu'ils se crurent empoisonnés. « La mort est dans la marmite ! » s'écrièrent-ils.

Alors, le prophète prit un peu de farine et en saupoudra le potage qui perdit aussitôt toute son amertume et n'eut aucun effet nuisible pour les convives.

DÉSINTÉRESSEMENT D'ÉLISÉE — CUPIDITÉ DE GIEZI

La réputation d'Elisée passa les frontières du royaume d'Israël et parvint jusqu'en Syrie, où se trouvaient le roi Bénadad et le général de ses armées, Naaman.

Or, il arriva que ce dernier devint lépreux. Dans sa détresse, il songea au grand prophète d'Israël. Son roi lui remit donc des lettres de recommandation, et Naaman partit en grand équipage pour la Samarie avec des sommes énormes et de riches présents pour celui qui le guérirait. En passant, il rendit visite au roi d'Israël Joram, et lui présenta les lettres de créance de son souverain. Joram crut que le roi de Syrie se moquait de lui, puisqu'il lui demandait de guérir son général. Il déchira ses vêtements et dit : « Suis-je un dieu pour ôter et rendre la vie ? C'est un piège que me tend le roi de Syrie. »

Elisée le sut et envoya dire au roi qu'il y avait en Israël un prophète du vrai Dieu auquel le Syrien pouvait en toute confiance avoir recours. Naaman vint donc, entouré de son magnifique cortège, frapper à la porte de la demeure d'Elisée.

Celui-ci, sans se déranger, se contenta de faire dire à l'étranger qu'il avait à se laver sept fois dans l'eau du Jourdain, après quoi il serait guéri. Une telle conduite indigna Naaman. Il se retira tout courroucé. « Je croyais qu'il viendrait me trouver, disait-il, qu'il invoquerait le nom du Seigneur son Dieu, qu'il me toucherait de sa main, et ainsi me guérirait de ma lèpre. Au lieu de cela, il m'envoie me baigner au Jourdain, comme si nous n'avions pas chez nous, à Damas, les fleuves d'Abana et de Parphar qui sont plus beaux que tous ceux d'Israël ! »

Ses officiers s'efforcèrent de l'apaiser. « Si le prophète, lui dirent-ils, vous avait ordonné quelque chose de très difficile, vous lui eussiez obéi pour obtenir votre guérison. Voici qu'il vous prescrit un remède simple et facile, essayez-le. »

Le raisonnement toucha le général. Il alla au Jourdain, se baigna sept fois, et, après le septième bain, sa peau était devenue blanche comme celle d'un enfant. En même temps, ses sentiments à l'égard d'Elisée étaient entièrement changés, et la reconnaissance lui fit hâter son retour en Samarie, afin d'offrir au prophète les dix talents qu'il avait apportés.

Elisée refusa tout cadeau. Le désintéressement a toujours distingué les vrais prophètes. Naaman le reconnut, confessa que le Dieu d'Elisée était le vrai Dieu, et jura de n'en plus servir d'autre. Il emporta de la terre d'Israël la charge de deux mulets, afin, disait-il, d'élever sur cette terre sainte un autel au vrai Dieu lorsqu'il serait de retour en son pays.

Puis il prit congé du prophète. A peine avait-il fait une lieue de chemin qu'il fut arrêté par Giezi. « Mon maître, dit le serviteur, vient de recevoir chez lui deux jeunes fils des prophètes qui sont descendus des montagnes d'Ephraïm pour le voir. Ils sont pauvres et mal vêtus. Ne pourriez-vous pas donner un talent d'argent et deux habits pour ces amis de mon maître ? »

Naaman, heureux de témoigner sa reconnaissance, se prêta volontiers à ces générosités ; il donna le double de ce qu'on demandait, et Giezi revint chargé de présents qu'il cacha au fond de sa tente. Mais le serviteur de Dieu avait eu révélation de cette indigne conduite. Il blâma sévèrement Giezi et ajouta que, puisqu'il jouissait des présents de Naaman, il hériterait aussi de sa lèpre, lui et ses descendants, pour lesquels il avait voulu acheter avec cet argent mal acquis des vignes, des plants d'oliviers, des bœufs, des brebis, des serviteurs et des servantes.

DERNIERS BIENFAITS — LE TOMBEAU D'ÉLISÉE SON CULTE

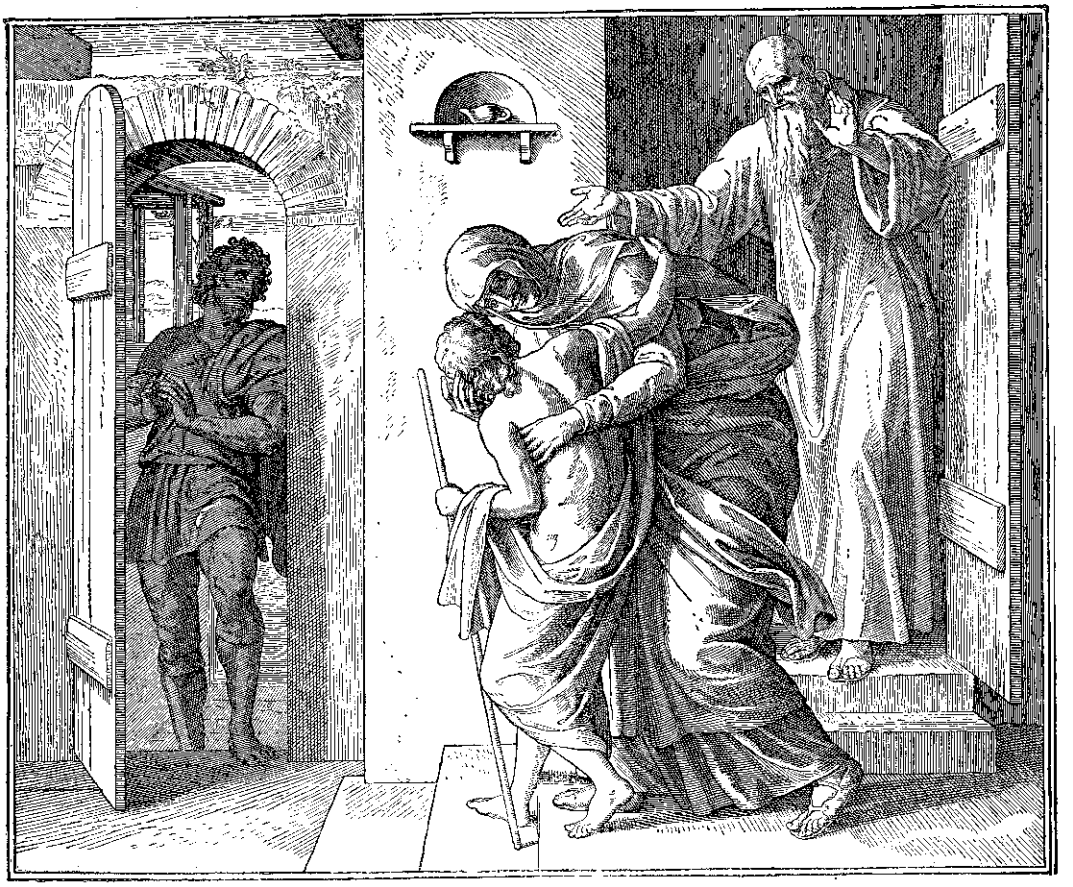
Le prophète Elisée vécut encore quelques années, semant les bienfaits dans le royaume d'Israël.

C'est surtout dans la guerre entre le roi de Syrie, Benadad, et celui d'Israël, Joram, que se manifesta son pouvoir surnaturel.

Il fit le désespoir du roi syrien Benadad. Celui-ci cherchait-il à s'emparer de Joram ? Elisée découvrait d'avance au roi d'Israël les pièges qu'on lui tendait et faisait échouer les artifices de l'ennemi.

Si des troupes syriennes s'avançaient pour le cerner, le prophète priait le Seigneur de les aveugler, et, certain d'être exaucé, s'avançait dans leurs rangs et leur demandait ce qu'ils cherchaient. « Nous cherchons Elisée, ce prophète qui déjoue toutes nos entreprises. — Suivez-moi, leur disait-il, je vais vous montrer l'homme que vous cherchez. » Et il les menait en Samarie, au beau milieu des troupes du roi d'Israël, qui faisaient ainsi sans coup férir des milliers de captifs. Ensuite, ayant obtenu du Seigneur que la vue leur fût rendue, il ordonnait de les renvoyer sains et saufs.

Découragé, Benadad cessa de s'acharner à poursuivre le roi Joram, mais, pour terminer honorablement la guerre, il vint mettre le siège devant Samarie. Cette fois encore, la prière d'Elisée sauva les habitants. La famine sévissait avec



Élisée rend à la Sunamite l'enfant qu'il vient de ressusciter.
(Bible de Schnorr, Schulgen, Paris.)

toutes ses horreurs. Deux mères, mourant de faim, résolurent de tuer et de manger l'un après l'autre leur unique enfant. A ces désolantes nouvelles, le roi Joram déchirait ses vêtements et jurait de mettre à mort le prophète s'il ne faisait pas cesser un si lamentable état de choses.

Cependant, le prophète Elisée annonçait pour le lendemain une telle abondance de vivres que la mesure de farine se vendrait un statère ou un sicle, c'est-à-dire une pièce de menue monnaie. La prédiction se réalisa. Le lendemain matin, à la prière d'Elisée, les Syriens ouïrent autour de leur camp un bruit formidable semblable à celui d'une nombreuse armée qui avançait contre eux. Pris de panique, ils abandonnèrent leur camp, leur or, leurs provisions, et les habitants de Samarie, rendus soudain possesseurs de leurs immenses richesses, n'eurent qu'à rendre grâces à Dieu et à son saint prophète.

Elisée mourut en cette ville de Samarie où où on lui réserva un magnifique tombeau. Dans ce même sépulcre furent déposés dans la suite, à côté des ossements d'Elisée, ceux d'Abdias, l'un des douze petits prophètes, et longtemps après, ceux du précurseur saint Jean-Baptiste, décapité dans la prison de Machéronte. On rapporte que des gens de Samarie, occupés à ensevelir un mort, furent surpris par des voleurs venus du pays des Moabites, et, dans leur frayeur, précipitèrent le cadavre dans le sépulcre d'Elisée, pour se sauver plus vite. A peine ce corps eut-il touché les restes du prophète qu'il revint à la vie.

Les reliques d'Elisée furent, à Samarie, appelée plus tard Sébaste, l'objet d'une grande vénération jusqu'au temps de Julien l'Apostat. L'impiété des païens à cette époque ne connut plus de bornes. Ils osèrent mêler aux ossements du sépulcre d'Elisée des os d'animaux et brûler le tout ignominieusement dans la campagne voisine, pour que les chrétiens ne pussent point recueillir et honorer encore ces restes précieux. Dieu les garde et il les glorifiera au dernier jour. En attendant, son Eglise, surtout en Orient, honore la mémoire du saint prophète par une fête inscrite au 14 juin.

De tous ceux qui célèbrent son office, personne ne s'en acquitte avec plus de fidélité que les Carmes : ils regardent Elisée comme le second patriarche de leur Ordre, dont le fondateur fut le prophète Elie, maître d'Elisée.

SOURCES CONSULTÉES

La Bible. — Elisée, article de M. l'abbé MANGENOT dans le *Dictionnaire de la Bible*, publié par VIGOUROUX. — *Commentaires du IV^e^ livre des Rois*, par CORNELIUS A LAPIDE. — *Vies des Saints*, par ADRIEN BAILLET.

SAINTE GERMAINE COUSIN

Fête le 15 juin.

L'HOMME VAUT CE QU'IL VAUT AUX YEUX DE DIEU

S'il fut une vie inutile, triste, misérable selon le monde, ce fut celle de la bienheureuse Germaine Cousin. Une main paralysée, une santé détestable, aucune instruction, une quenouille et une houlette, la garde de quelques moutons et enfin, la mort à 22 ans : voilà tout ce qui composa, pour le monde, la vie de Germaine!

Si Dieu ne s'était plu à manifester par des miracles nombreux et éclatants combien cette pauvre fille lui avait été agréable, ignorée ou méprisée pendant sa vie, elle serait demeurée ensevelie dans le plus profond oubli dès le lendemain de sa sépulture jusqu'au jour du jugement. Et voilà que cette simple bergère a été faite, pendant sa vie, la dépositaire de la puissance divine; après sa mort, le refuge des infirmes

et des affligés, et qu'aujourd'hui, elle est proposée à toute l'Eglise comme un modèle à imiter, comme un chef-d'œuvre de la grâce à admirer.

Elle naquit l'an 1579, mourut l'an 1601, et Pie IX la mit sur les autels l'an 1867.

Elle a par conséquent vécu, et elle a été canonisée à des époques fières de leur science, de leurs richesses, de leur bien-être et de leurs progrès matériels.

Mais entrons, autant qu'il nous sera possible, dans le détail de cette vie qui peut bien paraître vile aux yeux du monde, mais qui a fait les délices de Jésus-Christ. Il fallait que cette fidèle servante du Christ fût entièrement dégagée de tout lien, même le plus légitime, qui eût pu l'attacher aux choses de la terre. Aussi, quel dénûment depuis son berceau jusqu'à sa tombe!

SOUFFRANCES DE LA PETITE GERMAINE A LA MAISON PATERNELLE

Elle vient au monde privée de l'intégrité de ses membres : elle est percluse de la main droite; elle n'a pas non plus le bienfait de la santé si estimé sur la terre : elle est atteinte de scrofules; au moment où les enfants commencent à goûter le bonheur d'être aimés et les plaisirs légitimes de la famille, sa mère, Marie Laroche, lui est enlevée par la mort; la pauvre enfant était à peine sortie du berceau!

Bientôt après, son père se remaria; Germaine dut passer toute sa vie sous l'autorité d'une marâtre qui la détestait, la maltraitait et la tenait éloignée de ses frères et de ses sœurs. Si, du moins, elle eût pu trouver auprès de son père quelque compensation à ses peines! Mais Laurent Cousin n'avait pour sa fille aucune tendresse et s'inquiétait fort peu de ses souffrances. L'étable ou un coin dans la maison; un taudis de cinq pieds de long au-dessous d'un escalier; quelques branches de sarment pour lit, et pour nourriture un peu de pain et d'eau : c'était bien assez pour cette scrofuleuse. Pendant le jour, elle devait garder un troupeau, c'était là un moyen tout simple de la tenir éloignée de la maison et de l'utiliser en même temps. Comme on l'enchaîna à cette triste vie l'hiver aussi bien que l'été, les saisons lui firent souffrir ce qu'elles ont de plus rigoureux. D'un autre côté, les habitants de Pibrac ne l'épargnaient pas : on se moquait de sa simplicité et de sa dévotion.

Faut-il ajouter que la pauvre bergère, maltraitée d'un côté, tournée en ridicule de l'autre, abandonnée complètement à elle-même, avec un corps infirme et malade, ne connut jamais le plaisir de la lecture; il est bien probable qu'elle ne savait pas lire. Elle ne connut jamais de l'alphabet que le signe de la croix; car nos pères avaient soin de le retracer en tête de tous leurs abécédaires. Aujourd'hui, on a bouleversé tout cela : dans les écoles, où l'on prétend tout apprendre aux enfants, on leur laisse ignorer le signe du salut.

GERMAINE ET JÉSUS

Notre-Seigneur avait donc éloigné de l'âme de sa servante tout ce qui pouvait la partager et l'empêcher de trouver en lui seul toutes ses complaisances.

Mais, en compensation, quels magnifiques présents il lui fit! Sa grâce lui fut accordée avec profusion, son amour la remplit entièrement. Elle ne connaissait rien, excepté son doux Sauveur Jésus, et elle l'aimait; elle l'aimait et elle s'offrait à lui continuellement; elle l'adorait, elle le servait, elle lui présentait ses souffrances; elle désirait sa gloire, l'extension de son règne, et elle pleurait sur l'aveuglement des hommes qui ne le servent pas ou qui ne le servent pas assez.

Elle se garda bien de s'attrister de ses souffrances, de sa misère, ou d'en demander à Dieu la délivrance, alors même que la puissance divine en multipliant les miracles autour d'elle, paraissait disposée à remplir ses désirs. Loin de songer à demander ou à se procurer une santé plus solide, elle s'imposait des fatigues et des privations continuelles. Elle retranchait encore au peu de pain qui lui était accordé pour ses repas, et n'hésitait pas à parcourir de longues distances par des chemins malaisés pour aller à l'église.

Sa patience était inaltérable, elle n'avait pas d'autres réponses aux injures et aux mauvais traitements qui l'attendaient lorsqu'elle ramenait son troupeau à l'étable, que de se taire et de se retirer dans son petit réduit. Elle ne témoigna jamais aucune aigreur ni aucune jalousie à ses frères et à ses sœurs qui lui étaient préférés; elle les aimait tendrement et cherchait à leur rendre de petits services. Ne pensez pas qu'elle ait jamais voulu changer le lit de sarments sur lequel elle passait toutes ses nuits : elle voulut le conserver, alors même qu'en des temps meilleurs la liberté lui fut donnée de reposer sur un véritable lit.

Nous avons déjà dit qu'elle ne plaisait pas au village; l'énergie, la constance, l'activité, l'allégresse qu'elle montrait au service de Dieu ne sont pas du goût de cette multitude d'âmes paresseuses, tièdes, affadies, qui n'accordent à Dieu que le strict nécessaire et souvent lui refusent tout. On l'appelait *la bigote*. Le monde est toujours le même sur beaucoup de points et sur celui-ci en particulier. Germaine, s'inquiétant aussi peu que possible des paroles qui sortaient de la bouche de ses compatriotes, remplissait tous ses exercices de dévotion avec une fidélité inébranlable. L'amour est plus fort que la mort, plus fort que l'enfer. Eh quoi! ce seraient quelques paroles piquantes qui l'auraient détournée des pieux exercices auxquels la grâce la sollicitait! qui l'auraient empêchée de se présenter au saint tribunal pour s'y purifier de plus en plus! qui l'auraient comme enchaînée, lorsque la voix de Jésus-Christ l'appelait au Saint Sacrifice, lorsque surtout le Bien-Aimé l'attendait à la Table Sainte! Non, le cœur d'un saint ou d'une sainte ne s'émeut pas pour si peu. Germaine trouvait ses délices, ses uniques délices dans la prière, dans son isolement qui la rapprochait de Dieu, dans l'assistance quotidienne au Saint Sacrifice, dans la réception fréquente des sacrements, dans son union avec Jésus-Christ.

Cette union atteignit dans son âme un degré extraordinaire et se manifesta au dehors d'une manière merveilleuse.

Aussitôt que l'heure du Saint Sacrifice était arrivée, la Bienheureuse plantait en terre sa houlette et sa quenouille, abandonnait son troupeau à la garde du divin Pasteur et franchissait en toute hâte la distance qui la séparait de l'église. Le Sauveur, dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes, voulait que l'humble bergère fût présente au moment où il descendait sur l'autel. Il trouvait dans l'amour de cette âme une compensation à la tiédeur de ses serviteurs, à la haine de ses ennemis et aux

sacrilèges sans nombre commis à cette époque par les protestants.

La confiance de la Bienheureuse ne fut jamais trompée. C'était une lumière surnaturelle qui lui inspirait une confiance surhumaine, et cette confiance était mise au service d'un amour héroïque. Le troupeau fut donc toujours bien gardé, même sur la lisière de la forêt de Beaucône où il fut souvent laissé; jamais de brebis égarée ou volée, ni le moindre dommage causé aux champs voisins. Il y a plus, il était florissant, et il n'y en avait point au village de plus beau ni de plus nombreux.

Ceci n'empêchait pas que Germaine fût, à la maison, sévèrement reprise de sa conduite par celle qui la haïssait. Mais rien n'était capable d'amoindrir en son cœur la docilité aux divines inspirations.

Il y a plus encore, car son esprit était continuellement absorbé en Dieu, à ce point qu'elle oubliait tout le reste. C'est ainsi qu'on la vit plusieurs fois tomber à genoux, au premier son de l'*Angelus*, en quelque endroit qu'elle se trouvât, dans la neige ou dans la boue. Un jour, la cloche se fit entendre au moment où elle traversait le ruisseau de Pibrac : elle se mit à genoux, sans tarder, comme si elle se fût trouvée sur le chemin.

Un autre jour, deux paysans s'étaient arrêtés sur le bord de ce même ruisseau regardant la bergère venir de loin; ils avaient le sourire sur les lèvres. C'est que Germaine ne pouvait se rendre à l'église sans traverser le ruisseau; elle le faisait ordinairement à gué, mais cette fois une longue pluie l'avait tellement gonflé pendant la nuit, qu'il était devenu infranchissable. Les deux témoins se tenaient donc à quelque distance, attendant et se promettant de jouir de son mécompte. Germaine, empressée et uniquement préoccupée de la pensée de son Seigneur, arrive auprès du ruisseau qui roulait ses eaux avec fracas et impétuosité. Sans s'arrêter un seul instant, elle y met le pied..... et voilà que le flot se retire, et fait pour l'humble bergère de Pibrac ce que le Jourdain avait fait autrefois pour l'arche sainte et les enfants d'Israël. Les paysans étaient là, saisis de crainte, hors d'eux-mêmes. Ils y demeurèrent longtemps, les yeux fixés tantôt sur Germaine, qui s'éloignait en toute hâte, tantôt sur le ruisseau qui continuait de couler.

Ce miracle, qui se renouvela souvent dans la suite, et les circonstances qui l'accompagnaient, indiquent clairement que Germaine était tout entière à son Dieu, mais aussi que ce Dieu était tout à elle.

L'amour divin véritable est communicatif; Germaine, qui en avait le cœur entièrement rempli, devait, par conséquent, chercher à le déverser dans l'âme des autres. C'est ce qu'elle fit, et le ciel put contempler cette humble bergère, ignorante des sciences humaines, réunissant les petits pâtres des alentours, pour laisser déborder son cœur, leur parler de Dieu, les inviter à aimer et à servir le bon Maître de leur mieux. Elle ne prenait cependant aucune part à leurs jeux et se tenait bien loin de leurs conversations frivoles. Sa conversation était dans le ciel et sa joie avec Dieu.

Mais admirons comment Dieu lui-même fit éclater la complaisance qu'il prenait dans les actions de sa fidèle servante. Celle-ci n'était pas tellement absorbée par ses pieuses pensées qu'elle ne remarquât les misères des pauvres; et sa charité, qui se signalait sous la forme de la souffrance, de la prière et du zèle, se manifesta également sous celle de l'aumône. Ce n'est pas qu'elle eût du superflu à donner, puisqu'elle n'avait pas même le nécessaire. Et cependant, elle prenait sur ce peu qu'elle avait; elle donnait, et, chose difficile à expliquer, elle donnait beaucoup.

Notre-Seigneur multiplia le pain entre les mains de sa charitable servante, comme il le multiplia autrefois entre ses mains divines. Mais cette explication ne vint pas à l'esprit de tout le monde. On l'accusa de voler le pain à la maison de son père. Sa marâtre ne fut pas la dernière à concevoir de pareils soupçons. Un jour, elle s'aperçut ou crut s'apercevoir que Germaine emportait dans son tablier quelques morceaux de pain qui ne lui avaient pas été donnés. Aussitôt, la voilà qui saisit vivement un bâton et se met à la poursuite de Germaine. Sa fureur devant un pareil forfait lui fait vomir toutes les injures qui lui viennent à l'esprit. Deux habitants de Pibrac qui la voient, touchés de pitié pour la pauvre fille menacée, hâtent le pas dans le dessein de prendre sa défense. On arrive vers la bergère, on lui fait ouvrir son tablier. Il ne renfermait pas autre chose qu'un magnifique bouquet composé des plus belles fleurs et répandant un parfum délicieux; jamais les jardins de Pibrac n'en avaient produit de pareilles. Et, du reste, ce n'était guère la saison des fleurs, on était au milieu de l'hiver.

Il y avait là de quoi changer les cœurs les plus durs. Bien des cœurs, en effet, au récit de ce qui s'était passé, furent touchés profondément. Laurent Cousin prit pour sa fille des sentiments plus paternels, défendit qu'on la maltraitât désormais, et voulut lui rendre au foyer domestique la place qu'elle n'aurait jamais dû perdre. L'humble bergère, qui avait été toujours heureuse d'avoir des privations à offrir à Notre-Seigneur, supplia son père de lui laisser son lit de sarments et son petit réduit.

GERMAINE AU PALAIS DE SON PÈRE DU CIEL

Cependant, le temps de l'épreuve et de la souffrance était écoulé; l'heure de la délivrance et de la jouissance allait sonner.

Un soir, deux religieux, surpris par la nuit, avaient été obligés de s'arrêter dans la forêt voisine pour y attendre le retour du jour. Vers le milieu de la nuit, ils furent éveillés par des cantiques admirables. Leurs yeux, en s'ouvrant, virent une lumière de plus en plus éclatante dissiper les ténèbres. En quelques instants, elle devint plus brillante que le soleil. Environnée de cette lumière, une troupe de vierges parut au-dessus de la forêt. Elles se dirigeaient vers Pibrac en chantant des cantiques ravissants. La vision ne disparut que pour reparaître de nouveau, un instant après. C'étaient les mêmes vierges qui revenaient sur leurs pas. Elles entouraient une compagne nouvelle qui était venue se joindre à elles et qui portait sur la tête une couronne de fleurs nouvelles. En disparaissant une seconde et dernière fois, la vision laissa les religieux ravis s'entretenir de ce qu'ils avaient vu et entendu.

Le lendemain matin, Laurent Cousin, ne voyant pas paraître, comme à l'ordinaire, Germaine, toujours matinale et active, se rend sous l'escalier, appelle, s'approche..... le bergère dormait du grand sommeil. La voix de l'Époux s'était fait entendre pendant la nuit, voix pleine de douceur et d'enivrements pour l'âme de la Bienheureuse;

et cette âme toute pure et toute belle, qui n'avait pas besoin d'autre préparation à la mort que celle de sa vie entière, cette âme s'était détachée sans effort et rapidement de sa dépouille mortelle, pour aller s'unir intimement et éternellement à son Bien-Aimé.

Le lendemain, une foule nombreuse se pressa dans l'église de Pibrac. Le récit des deux religieux, les miracles de Germaine, que beaucoup avaient vus et que tout le monde avait entendu raconter, avaient remué la population de Pibrac et des environs.

Selon l'usage de cette époque, elle eut son sépulcre dans l'église. Aucun signe, aucune inscription n'en indiquait l'endroit; on savait seulement qu'il était vis-à-vis de la chaire. D'un autre côté, cette vie si simple, si humble, bien que relevée par une ferveur extraordinaire et par des prodiges nombreux, n'était confiée qu'à la mémoire des habitants de Pibrac. Ce souvenir, si suave qu'il fût, semblait donc devoir s'effacer avec les années. Mais il plut à Dieu de graver pour toujours dans la mémoire et dans le cœur de ses serviteurs sur la terre une vie qui lui avait été si agréable; et voici comment :

Il y avait quarante ans que le corps de Germaine reposait dans la terre sainte. Le fossoyeur de Pibrac, ayant un jour à préparer une fosse pour une parente de Germaine, se mit au travail à l'endroit même où on avait, quarante ans auparavant, creusé celle de la Bienheureuse. Au premier coup de pioche, il soulève une dalle; mais immédiatement il s'arrête et pousse un cri..... il avait sous les yeux un cadavre qui paraissait tout récent et l'instrument avait pénétré dans la chair vive!

Des femmes, qui s'étaient rendues à l'église pour entendre la Sainte Messe, accoururent; la nouvelle se répand et un grand nombre de témoins se trouvent réunis en un instant. Il y avait là un corps qui semblait avoir été caché sous les dalles la nuit précédente. On l'examine de plus près : le corps était intègre et les membres intacts, l'épiderme était conservé, les oreilles seules étaient desséchées. Les linges et le suaire n'avaient subi aucune altération; les mains, qui tenaient un petit cierge, étaient entourées d'une guirlande d'œillets et d'épis de seigle. On constata que ces épis renfermaient encore leurs grains; et ces grains s'étaient conservés tels qu'au temps de la moisson. Une des mains était difforme et le cou portait encore des cicatrices.

Le souvenir de Germaine n'était pas tellement effacé qu'il ne revînt à la mémoire de quelques-uns des spectateurs. On parla de l'humble bergère, puis tous les souvenirs se réveillèrent; et tout le monde s'accorda bientôt à dire que Dieu avait voulu conserver les restes de sa fidèle servante, que ce saint corps déposé dans une fosse profonde avait été élevé à fleur de terre par la puissance divine et que c'était là une nouvelle merveille ajoutée à tant d'autres opérées du vivant de la Bienheureuse. Le corps fut placé debout, près de la chaire, afin que tout le monde pût être témoin du prodige; et ces restes bénis, placés ensuite dans un reliquaire de plomb, et transportés à la sacristie, puis jetés dans une fosse et couverts de chaux par les révolutionnaires, exposés plus tard de nouveau dans l'église, et de là dans une chapelle de Saint-François-de-Sales, se sont conservés jusqu'à nos jours dans une intégrité parfaite, les chairs seules ayant été consumées par la chaux vive. On vénère aujourd'hui ces précieuses reliques dans une châsse toute reluisante d'or et de lumières.

Mais, soit auprès de la chaire, soit à la sacristie, soit même dans la fosse et dans la chaux où ils ont été jetés, soit aux places d'honneur où on les a portés ensuite, ces restes sacrés ont toujours été l'instrument de miracles nombreux et éclatants. Les profanateurs eux-mêmes, châtiés d'abord d'une manière évidente, ont obtenu leur guérison de la Bienheureuse. Plus de 400 miracles furent attestés par des procès-verbaux ; des pèlerinages se sont organisés. Germaine a été invoquée en faveur de Pie VII et, plus tard, en faveur de Pie IX; et la double délivrance de ces deux Souverains Pontifes a suivi de près la demande qui en avait été faite.

Enfin, le procès de canonisation, tenté une première fois, puis abandonné, faute de ressources, a été repris sous le pontificat de Pie IX, et, pour répondre à trente lettres postulatoires d'archevêques et d'évêques français, l'Epouse de Jésus-Christ, la Sainte Eglise, a, par la voix de son représentant, décerné à l'humble bergère de Pibrac les plus grands honneurs qui puissent être rendus ici-bas aux serviteurs de Dieu. Déclarée bienheureuse en 1854, Germaine a été canonisée solennellement en 1867.

SAINT BERNARD DE MENTHON

APOTRE DES ALPES ET FONDATEUR DE L'HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD

Fête le 15 juin.

Saint Bernard chasse le démon de son dernier repaire, sur le Mont-Joux.

Cet héroïque bienfaiteur de l'humanité, que les voyageurs des Alpes invoquent avec amour et reconnaissance depuis bientôt mille ans, naquit au mois de juin de l'année 923, au château de Menthon, bâti sur les bords du lac d'Annecy. Son père, d'une des plus nobles familles de Savoie, fut Richard, baron de Menthon, et la baronne sa mère, nommé Bernoline de Duin, était petite-fille du vaillant Olivier, comte de Genève, ami et compagnon d'armes de Charlemagne.

L'enfant fut tenu sur les fonts baptismaux par son oncle paternel Bernard, baron de Beaufort, accompagné de la baronne, son épouse.

Leur filleul, béni de Dieu, grandit dans une piété aussi précoce qu'angélique, gardienne de son innocence.

LE PRÉCEPTEUR GERMAIN
LES ÉCOLES DE PARIS — VOCATION

Quand il eut sept ans, ses parents lui donnèrent pour précepteur un prêtre instruit et vertueux, nommé Germain, qui l'initia aux études, lui enseigna le latin et les principes des belles-lettres. Sa docilité et ses progrès furent remarquables et, à quatorze ans, on l'envoya achever son éducation à Paris. Bernard accepta par

obéissance cette dure séparation, et, muni de la bénédiction de ses parents, il partit sous la conduite de son précepteur.

Ce bon prêtre, digne à tous égards de la confiance de la famille de Menthon, fut à Paris comme son ange gardien visible, et le jeune baron savoisien put s'y livrer durant trois ans à l'étude de la philosophie et des autres arts libéraux tout en évitant les dangers de cette capitale.

L'unique recherche des biens célestes, le bonheur de consacrer et de sacrifier à Dieu sa vie tout entière, apparaissaient de plus en plus à sa grande âme comme le beau chemin par où Notre-Seigneur l'appelait à marcher. Enfin il déclara à son précepteur que son choix était fait pour toujours et qu'il était décidé à se donner à Dieu dans le sacerdoce. Il voulait même commencer aussitôt sa consécration en se liant par le vœu de chasteté perpétuelle. Le prudent Germain jugea qu'il fallait attendre encore; il lui défendit pour le moment un pareil vœu, mais il consentit volontiers à lui faire suivre en même temps qu'un cours de droit, un cours de théologie, étude qui pouvait toujours lui être très avantageuse.

Cette longue épreuve n'ébranla point la résolution de Bernard. Ses confessions et ses communions devinrent plus ferventes; il donnait plus de temps à la prière, à la méditation, à la lecture des Saints Livres, il multipliait ses aumônes autant que ses ressources le lui permettaient, il ne quittait pas le cilice. Enfin, lorsque le cours de théologie approcha de son terme, Germain, préférant s'exposer à toutes les persécutions du monde, plutôt que de s'opposer à la volonté de Dieu et au bien de son pieux disciple, accorda à Bernard la permission tant désirée.

Peu après, on reprit le chemin de la Savoie.

RETOUR A MENTHON
PRÉPARATIFS DE MARIAGE — ÉVASION

La joie fut immense au château de Menthon à l'arrivée du jeune seigneur; il était grand, beau, vigoureux, plein de grâce et de distinction dans ses manières et son langage.

Après quelques semaines de repos et de vie de famille, qui faisaient oublier doucement les longues années d'absence, le baron de Menthon prend un jour son fils à part et lui fait connaître le brillant mariage qui s'offre à lui, car le baron de Miolans était heureux de lui donner pour épouse sa fille unique, Marguerite; cette union allait réunir deux baronnies et combler les vœux des deux familles. Le vieux baron parlait avec ardeur, mais au lieu de s'enthousiasmer, le jeune homme restait silencieux, son front si serein s'était assombri, et il finit par laisser entendre respectueusement à son père qu'il se sentait peu d'attrait pour le mariage.

Richard de Menthon s'éloigne de son fils, en proie à une grande tristesse et à une vive indignation, qu'il communique à la baronne sa femme; ils accusent Germain d'avoir inspiré à leur fils ces dispositions qui trahissent si douloureusement leurs espérances; ils l'accablent de reproches et le chassent ignominieusement du château. Le bon prêtre reçoit cet orage sans s'émouvoir, n'oppose aux injures que la douceur, et, comme il désirait depuis longtemps unir la vie religieuse au sacerdoce, il s'empresse de profiter de sa liberté pour aller se faire moine à l'abbaye de Talloires.

Mais cet éloignement, dont on se promettait tant de résultat, n'eut aucun effet; la vocation de Bernard était à l'épreuve des résistances humaines. Richard de Menthon n'en poursuivait pas moins ses projets de mariage.

Peu de temps après, un splendide cortège se déroulait sur les bords du lac d'Annecy; on amenait à Bernard sa future épouse escortée de toute la noblesse de la contrée, au milieu des acclamations joyeuses des populations accourues de toutes parts. La réception au château de Menthon fut triomphale. Bernard parut se prêter de bonne grâce à la fête; tout se préparait pour la célébration du mariage qui devait avoir lieu le lendemain dans la chapelle du château.

Cependant, le jeune baron avait plus que jamais présent à l'esprit l'engagement qui le liait. Le matin même, son ancien précepteur lui avait fait parvenir cet éloquent billet: *Bernard, n'oubliez pas la promesse que vous avez faite à Dieu; songez au salut de votre âme.* Le soir, dès qu'il put se dérober à l'illustre compagnie qui l'entourait, il se retira dans sa chambre. Prosterné la face contre terre: « Mon Sauveur et mon Dieu, disait-il, hâtez-vous de me secourir..... avant tout, je ne veux pas vous être infidèle..... mais venez à mon aide en ces circonstances si difficiles. » Il pria longtemps, invoquant tour à tour la Très Sainte Vierge et son patron, saint Nicolas. Tout à coup, écrit M. Darras (1), saint Nicolas lui apparaît dans une vision surnaturelle et lui dit: « Bernard, serviteur de Dieu, tu as une vocation plus élevée que les honneurs du siècle. Va trouver l'archidiacre de la cathédrale d'Aoste, il te dira ce que tu dois faire. » Le jeune seigneur se relève merveilleusement consolé et fortifié. Mais comment fuir? les lourdes portes du château sont solidement fermées et barricadées suivant l'usage. Bernard écrit un billet ainsi conçu: « Très doux parents, réjouissez-vous avec moi, je vous prie. Le Sauveur m'appelle. Ne cherchez pas à connaître le lieu de ma retraite. Je ne me marierai jamais, la puissance et les honneurs de ce monde ne sont rien pour moi, je n'aspire qu'au bonheur du ciel. » Il place cette lettre dans l'endroit le plus apparent; pendant que tout le monde dort, il ouvre sans bruit la fenêtre, rompt et plie miraculeusement l'un des énormes barreaux de fer qui en défendent l'accès extérieur, saute au milieu des ténèbres sur un rocher étroit qui domine un précipice, se laisse glisser le long du roc escarpé, gagne heureusement la campagne, et, à travers les Alpes, s'achemine vers la ville d'Aoste (2).

Le lendemain, dès les premiers feux du jour, tout est sur pied dans le château de Menthon, le joyeux son du cor retentit. Bientôt, tout est prêt, la fiancée, splendidement parée, attend au pied de l'autel, Bernard seul ne paraît pas. On s'inquiète, on se décide à enfoncer la porte de sa chambre, le lit était vide, la fenêtre ouverte, un barreau forcé, et on trouve la lettre à l'adresse du seigneur de Menthon. Une explosion de cris et de larmes en accueillit la lecture, et, au milieu des sanglots, on entend retentir la voix du baron de Miolans qui se plaint amèrement d'avoir été trompé. Marguerite de Miolans réussit à calmer son père; elle sentait naître en son âme un grand désir d'imiter le sacrifice de Bernard et de se consacrer elle-même à Dieu. En effet, quelque temps après, elle alla se faire religieuse dans un

(1) *Histoire générale de l'Église.* T. XX, p. 183.

(2) La fenêtre témoin de cette évasion se voit encore au château de Menthon, avec son barreau de fer rompu et ployé; la chambre de saint Bernard a été changée en oratoire.

couvent près de Grenoble où elle passa sa vie dans une grande réputation de sainteté.

LES CHANOINES D'AOSTE — SACERDOCE — APOSTOLAT

Après plusieurs jours de fatigues, notre héroïque fugitif entrait dans la ville d'Aoste. La première personne qu'il rencontra fut l'archidiacre de la cathédrale, le vénérable Pierre de la Val d'Isère.

Pierre le reçut comme un fils et fut pour lui ce qu'avait été jusque-là le prêtre Germain. Les chanoines d'Aoste, dont le vénérable archidiacre Pierre était prévôt (supérieur), étaient alors chanoines réguliers de saint Augustin, c'est-à-dire de vrais religieux, vivant en communauté sous la règle du grand évêque d'Hippone. Bernard fut reçu parmi eux et devint bientôt un modèle de toutes les vertus religieuses. Désormais tout à Dieu, il reprit avec non moins de succès que d'ardeur ses études théologiques et paraît avoir été ordonné prêtre à l'âge d'environ trente ans. Sa vie se partageait entre les exercices de la vie claustrale et les sublimes fonctions du ministère sacré qu'il exerçait en qualité de chanoine d'Aoste. Ses vertus et son zèle apostolique, surtout pour la prédication, faisaient l'admiration de tous, et quand, en 966, le prévôt Pierre de la Val d'Isère vint à mourir, ses confrères l'élurent à l'unanimité pour lui succéder.

L'humilité de saint Bernard de Menthon s'effrayait de cette dignité; il n'accepta que sur les instances du nouvel évêque d'Aoste, Suitfroid, qui le désirait vivement pour archidiacre.

D'après les saints Canons, l'archidiacre devait être l'œil et le bras droit de l'évêque dans la direction du clergé et des fidèles et dans toute l'administration du diocèse. Saint Bernard de Menthon, alors âgé de quarante-trois ans, fut à la hauteur d'une telle charge, qui reposait d'ailleurs presque entièrement sur lui, à cause de la faible santé de Suitfroid, son évêque. Nous le voyons déployer une activité et un zèle incomparables; il se met avec ferveur sous la protection des saints Patrons de la contrée, fait divers pèlerinages à cette intention et commence ce fécond apostolat qui devait durer quarante ans et lui mériter le glorieux surnom d'apôtre des Alpes. Les temps étaient difficiles, on était dans ce x^e^ siècle qu'on a appelé le siècle de fer. Les Sarrasins, dont les bandes avides de pillage avaient souvent remonté le Rhône et dévasté la Savoie, le Piémont et la Suisse (de 900 à 975), venaient d'être définitivement chassés, quand saint Bernard de Menthon inaugurait ses nouvelles fonctions d'archidiacre. Mais que de ruines matérielles et morales à relever, que de désordres ces troubles sociaux et ces brigandages de l'invasion musulmane avaient introduits dans la foi et les mœurs! Le saint archidiacre s'occupe tout d'abord de la réforme du clergé, qu'il s'efforce, par son exemple autant que par ses paroles et sa vigilance, de rendre plus digne de sa haute mission.

L'instruction était alors fort négligée dans les Alpes. Saint Bernard commence par former des maîtres capables, car il ne veut confier les écoles qu'à des hommes dont la foi, l'instruction et la bonne conduite offrent des garanties suffisantes aux familles; puis il pourvoit d'écoles les villes et les campagnes.

Non content de visiter souvent le diocèse, saint Bernard de Menthon parcourut en missionnaire infatigable les diocèses de Novare, de Milan, de Sion, de Tarentaise et de Genève : partout ses prédications renouvelaient la foi des populations et faisaient un grand bien. Il délivra les campagnes de Novare d'une invasion de sauterelles, et s'unissant au peuple dans trois jours de prières et de jeûne, il obtint la cessation de la peste qui ravageait cette ville.

LE MONT-JOUX — HOSPICE DU GRAND ET DU PETIT SAINT-BERNARD

Les voyageurs, en quittant la ville d'Aoste, trouvaient deux routes pour franchir les Alpes, l'une allait tomber dans la haute Tarentaise en passant par la *columna Jovis* (colonne de Jupiter), l'autre traversait le col terrible et élevé du Mont-Joux (*mons Jovis*, montagne de Jupiter), pour conduire dans le bas Valais. Le paganisme, chassé de presque toute l'Europe, avait trouvé sur ces hauteurs un dernier asile.

Les Sarrasins qui, dans un but stratégique, avaient occupé quelque temps le défilé du Mont-Joux, avaient été forcés d'évacuer en 960. L'idole de Jupiter y était gardée alors, par un fameux magicien de haute stature, nommé Procus. Les montagnards abusés venaient consulter l'idole et demander des guérisons, et Procus, caché dans la statue, rendait lui-même les oracles avec une voix simulée. Digne ministre du démon, qui l'aidait de sa puissance et de ses prestiges, le géant magicien exerçait toutes sortes de cruautés sur les voyageurs égarés dans ces parages, les pillait, et parfois même, les sacrifiait à son Jupiter. Neuf voyageurs français arrivèrent un jour à Aoste, pleurant le dixième d'entre eux, que Procus avait retenu, sous prétexte de lever sur eux la dîme. Ce n'était pas la première fois que pareil fait se produisait.

Saint Bernard résolut de détruire ce dernier repaire du démon, et de le remplacer par un établissement où le vrai Dieu serait désormais glorifié par l'exercice de la prière publique et de la charité fraternelle. Il indique à cette intention des jeûnes, des prières et une procession solennelle, et, encouragé par une apparition de saint Nicolas, qui lui prédit l'heureux succès de son entreprise, il gravit le Mont-Joux, accompagné des neuf pèlerins français.

Ils atteignent à peine le sommet de la montagne, raconte un des anciens historiens du Saint, qu'un nuage épais assombrit le jour, les démons déchaînent un ouragan affreux, les éclairs sillonnent les airs, le tonnerre ébranle les monts, la foudre frappe de toutes parts, mais sans blesser personne. La neige se mêle à la grêle. Les démons poussaient des hurlements si affreux, que nous crûmes l'archidiacre et ses compagnons perdus. « Ne craignez pas, mes amis, disait saint Bernard à ses compagnons, les hurlements de notre ennemi sont un pressentiment de sa défaite. Nous n'avons pas à le redouter, le Seigneur est avec nous. » Ils arrivent près de l'idole et la trouvent gardée par un dragon rugissant et épouvantable, prêt à les dévorer. Saint Bernard fait le signe de la croix, jette au cou du monstre son étole qui se change en chaîne de fer, sauf les deux bouts qu'il tient à la main. Ses compagnons percent de leurs armes le dragon, qui disparaît et, à sa place, ils voient, gisant à terre, le magicien Procus, percé des coups qu'ils avaient portés.

L'idole du Mont-Joux renversée, Bernard va détruire également le culte de Jupiter dans les Alpes Grées et renverse la *columna Jovis*, objet des superstitions et adorations des montagnards, et il chasse le démon de ces lieux. C'était vers

l'an 970. Aidé des aumônes du clergé d'Aoste et du peuple chrétien, Bernard assura sa conquête en élevant un établissement de charité, sur ce Mont-Joux, dont les peuples reconnaissants changèrent depuis le nom en celui de Grand Saint-Bernard; il en bâtit un autre à la *columna Jovis*, aujourd'hui le Petit Saint-Bernard.

Obéissant, eux aussi, à l'impulsion de l'amour de Dieu et du prochain qui animait le cœur de l'apôtre des Alpes, des hommes dévoués et vigoureux se joignirent à lui pour l'aider dans son œuvre. Un noble et riche Anglais, nommé Reuklin, enthousiasmé de la sainteté et de la charité de Bernard, demande à être reçu parmi ses disciples, et cède à la communauté naissante son château d'Angleterre. Ainsi commence cette merveilleuse hospitalité du Grand Saint-Bernard qui dure encore, et qui, à travers les siècles, a servi d'asile à des millions de voyageurs et sauvé la vie à des milliers d'entre eux, qui auraient péri dans les neiges et les précipices.

LES BARONS DE MENTHON ET DE BEAUFORT AU MONT-JOUX

Cependant, la renommée du saint archidiacre d'Aoste était grande dans les Alpes; les pèlerins et les voyageurs, si charitablement reçus au Mont-Joux, ne tarissaient pas en louanges sur l'admirable fondateur. Le baron et la baronne de Menthon qui vivaient encore, et pleuraient toujours leur fils, conçurent le projet d'aller voir cet homme de Dieu : peut-être ses prières leur obtiendraient-elles la grâce de retrouver Bernard; dans tous les cas, les consolations du saint prêtre seraient un soulagement à leur douleur. Ils communiquent leur projet au seigneur de Beaufort. Celui-ci, craignant pour leur grand âge les fatigues du voyage, s'offre de les suppléer. Mais ils veulent parler eux-mêmes à l'homme de Dieu. Profitant de la bonne saison, ils partent, accompagnés du baron de Beaufort, font un pèlerinage à l'abbaye de Saint-Maurice en Valais, où reposent les reliques des martyrs de la légion Thébaine, et arrivent enfin au Mont-Joux. Le baron de Beaufort frappe à la porte de l'hospice; l'archidiacre lui-même vient leur ouvrir. Mais les années, les travaux, les austérités avaient altéré ses traits, ils ne le reconnurent pas. Bernard, qui les reconnaît très bien, les accueille avec cette hospitalité empressée et charitable qui avait déjà émerveillé tant de voyageurs. Il écoute avec une bonté paternelle le récit que le baron de Menthon et son épouse lui font de leurs malheurs, il s'efforce de les encourager et de les consoler. « Ce fils que vous dites si sage et si respectueux, ajoutait-il, n'a pas cédé au caprice du moment, mais bien à l'inspiration divine. Courage donc et confiance, Dieu bénira votre sacrifice, et un jour votre douleur se changera en joie. » Cependant, vivement ému, il se retire et va prier avec ferveur à la chapelle. Bientôt, assuré par une inspiration de Dieu que ses parents ne susciteraient pas de difficultés à sa vocation, il reparaît devant eux et, se jetant en leurs bras, il dit au milieu de ses larmes : « C'est moi qui suis votre fils Bernard, depuis trente ans éloigné de vous! » Il est plus facile de se figurer que d'écrire ce qui se passa alors. Ses vieux parents, heureux comme Jacob quand il eut retrouvé Joseph, passèrent quelques jours au Mont-Joux, admirant les desseins de Dieu. Revenus en Savoie, le baron de Menthon et le baron de Beaufort voulurent doter de leurs deniers l'église de Mont-Joux. Les parents de saint Bernard rappelèrent à Menthon le prêtre et moine Germain pour les diriger dans la piété. Le château de Menthon semblait devenu un couvent, où ils achevèrent saintement leurs jours. Germain termina lui-même sa vie dans un ermitage voisin de Menthon, et conquit l'auréole des saints.

Saint Bernard continuait son œuvre au Mont-Joux et ses apostoliques prédications dans les Alpes et en Italie; il passait chaque jour de longues heures en prière. Ses vêtements d'étoffe grossière cachaient un cilice, il dormait peu; deux ou trois planches formaient son lit. Ses jeûnes étaient fréquents, sa nourriture se composait ordinairement de pain d'orge et d'eau bourbeuse; parfois il y joignait de l'absinthe ou du fiel. Son humilité égalait sa charité. On montre encore au Grand Saint-Bernard une petite grotte où il se retirait souvent pour méditer, prier et souffrir. En 997 ou 998, il fit le pèlerinage de Rome. Le pape Grégoire V l'accueillit comme un fils aimé et approuva son institut qu'il enrichit de divers privilèges.

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT BERNARD

Malgré tant de travaux et d'austérités, saint Bernard de Menthon parvint à une grande vieillesse. Toutefois, de 1005 à 1007, de nombreuses infirmités vinrent miner son corps usé par l'âge. Il fit une dernière fois le pèlerinage de Rome; mais, au retour, il dut s'arrêter, malade, à Novare. On n'attendait plus que sa mort, quand il parut reprendre ses forces, se fit porter à l'église de Novare et fit au peuple une exhortation sublime. Le lendemain, muni des sacrements de l'Eglise, et invité au ciel par saint Nicolas, il expira doucement entre les bras de ses religieux accourus de Mont-Joux à la nouvelle de sa maladie; c'était le 28 mai 1008, il avait quatre-vingt-cinq ans.

Depuis neuf siècles, les disciples de saint Bernard continuent à faire l'admiration des hommes par leur vie de prière, d'immolation et de charité. Leur demeure hospitalière est placée dans une gorge à 2450 mètres au-dessus du niveau de la mer : c'est l'habitation la plus élevée d'Europe, et la montagne qui domine l'hospice a 3100 mètres d'altitude. Dans cette gorge règne un hiver presque perpétuel; pendant neuf mois de l'année, la neige couvre le sol, et pendant les autres mois, il n'est pas rare de la voir apparaître avec une bise glaciale. Quelques légumes chétifs, cultivés à l'abri des rochers plutôt comme distraction que par utilité, est tout ce qu'y produit la terre; il faut aller chercher toutes les provisions fort loin, dans les vallées habitées, et le bois à brûler lui-même doit être apporté à dos de mulets d'une distance de dix-huit à vingt kilomètres. Les religieux y restent cependant toute l'année, et bravant le froid, les tempêtes de neige, les avalanches terribles, précédés de leurs grands chiens et accompagnés de domestiques dévoués, ils vont à la recherche des voyageurs, les reçoivent et leur offrent gratuitement la plus généreuse hospitalité, quelles que soient leur religion et leur nationalité.

Avant le percement du Mont-Cenis on estimait de 11 à 12 000 le nombre annuel des passagers au Saint-Bernard; pendant l'été de 1794, l'hospice vit passer environ 50 000 émigrés français.

Voilà ce que peut faire l'amour du prochain quand il a pour cause l'amour de Dieu; l'Eglise catholique seule produit de pareils exemples de charité.

SAINT HILARIAN APOTRE DU ROUERGUE

Fête le 15 juin.

Saint Hilarian, portant sa tête sanglante et guidé par les anges, se dirige vers sa mère.

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE SAINT HILARIAN
L'ÉCOLE PALATINE

Hilarian, l'une des plus pures gloires du Rouergue, naquit en l'an 758, aux environs d'Espalion, de parents nobles et puissants. C'est tout ce que la tradition nous apprend d'eux. Mais il est incontestable que leur foi et leur religion ne le cédaient en rien à la noblesse de leur naissance. L'éducation toute chrétienne qu'ils prirent soin de donner à leur fils en est une éclatante preuve.

Dès sa plus tendre enfance, nous dit la légende du Bréviaire, Hilarian fut confié au zèle de maîtres habiles, qui l'initièrent à l'étude des Saintes Lettres et ornèrent son esprit de connaissances variées et multiples en rapport avec son rang. L'enfant montrait de merveilleuses aptitudes, et son intelligence précoce, ainsi illuminée des rayons de la vérité pure, s'en pénétra si vivement, que rien ne put dans la suite la lui faire perdre. Cette éducation solide et religieuse développa aussi rapidement en lui les vertus les plus généreuses du cœur et les qualités les plus ravissantes de l'esprit. Il devint bientôt un brillant adolescent plein de magnifiques promesses.

Ses parents l'envoyèrent dès lors à Charlemagne, car, dit encore le Bréviaire, il était d'une rare beauté de corps, image de la splendeur de son âme.

Le jeune Hilarian grandit à la cour du grand empereur, dont il sut, par son innocence et sa courtoisie, se concilier les bonnes grâces.

Admis à siéger à l'Ecole palatine que Charlemagne venait de restaurer, notre jeune Saint vit s'ouvrir pour lui un avenir nouveau. On sait, en effet, que le fils de Pépin avait su réunir autour de son trône tout ce que l'Europe avait de plus saint et de plus savant. Pierre de Pise, Paul Diacre, Théodulfe, Clément l'Hibernien, le grand Alcuin, répandaient à flots leur vaste science et formaient à leur école de brillants disciples. Mais pour eux, le terme de toute science, c'était la sagesse, non celle des philosophes, fausse et

vaine, mais la sagesse incrée, le Verbe de Dieu même. La science, disaient-ils, doit être la gardienne de la pureté de l'âme, la voie qui mène à la vérité divine, aimée et recherchée pour elle-même.

Ecoutons quelques-unes de ces questions où Alcuin se met lui-même en scène avec un de ses disciples :

Le disciple. — Qu'est-ce que l'écriture? — *Alcuin.* — La gardienne de l'Histoire. — Qu'est-ce que la parole? — La trahison de la pensée. — Qu'est-ce que l'amitié? — L'égalité de deux âmes. — Qu'est-ce que la liberté? — C'est l'innocence.

Telle était la savante école où vint se former Hilarian. Il avait pour condisciples saint Adalard et Wala, saint Angilbert, le grand saint Benoît d'Aniane, saint Guillaume de Gellone, terreur des Sarrasins, l'illustre Roland, neveu de Charlemagne, et l'historien Eginhard. On comprend dès lors l'heureux ascendant que dut exercer une telle compagnie sur l'âme déjà si privilégiée de notre Saint.

VERTUS — VOCATION D'HILARIAN — IL EST NOMMÉ CONFESSEUR ET CHAPELAIN DE CHARLEMAGNE

Cette jeune âme, en effet, nous apparaît déjà tout ornée d'éminentes vertus, relevées encore, comme nous l'avons dit, par une admirable beauté physique.

On ne voyait point notre Saint courir après ces frivolités qui captivent si souvent les jeunes seigneurs; mais il possédait, avec un naturel toujours aimable, une sage gravité. La fleur de la chasteté s'épanouissait sans obstacles au jardin de son âme, et son maintien modeste semblait tout embaumé de ses agréables parfums. Doux et bienveillant envers tous, il était d'une extrême rigidité envers lui-même et expiait par de rudes disciplines les plus légers manquements. Enfin, Hilarian fut, dès sa première jeunesse, un lis éclatant de pureté : aussi faisait-il le bonheur de ses condisciples. Ce qui achevait de le rendre aimable, c'était son enjouement plein de charme et la douce gaieté dont son visage était toujours empreint. Peut-être faut-il attribuer à ce caractère le nom d'Hilarian (du mot latin *hilaris*, qui signifie *gai*) sous lequel la tradition a désigné notre Saint.

On le voit, une âme aussi angélique ne devait point se plaire au milieu du tumulte des camps et du faste de la cour impériale. Aussi choisit-elle de bonne heure le Seigneur pour son unique héritage : Hilarian fut promu aux saints Ordres et bientôt élevé à la dignité sacerdotale.

Charlemagne l'encouragea dans sa vocation, car il l'avait depuis longtemps discerné parmi ses condisciples, et avait compris que le Roi des rois était seul digne d'un tel serviteur. Bien plus, il professa dès lors une si grande estime pour la haute vertu de son pupille, que les sentiments d'une profonde vénération succédèrent dans son cœur à ceux d'une tendre protection. Le respect en vint même à ce point que le père résolut de se livrer à la conduite du fils et de suivre ses avis. Parmi cette constellation de saints personnages qui brillaient autour de son trône, le grand monarque ne crut pouvoir mieux choisir pour guide de sa conscience que ce jeune prêtre, doué de la maturité du vieillard. Hilarian devint donc le chapelain et le confesseur ordinaire de l'empereur. C'était le plus grand témoignage que l'on pût rendre à sa sainteté et à sa vertu.

HILARIAN APOTRE DU ROUERGUE ET INSTRUCTEUR DU PEUPLE

D'ordinaire, les chapelains du palais étaient destinés à la dignité épiscopale ou abbatiale. Mais l'espoir des grandeurs n'enflait pas le cœur de l'humble Hilarian. Au sein de la cour la plus brillante, il n'oublia pas le modeste coin de terre qui l'avait vu naître. « Voici que, grâce au zèle de notre grand roi, se disait-il souvent, le flambeau de la foi éclaire les contrées les plus reculées de l'empire, et pourtant ses rayons bienfaisants n'ont pas encore dissipé les ténèbres de l'erreur amoncelées sur ma pauvre patrie : Dieu m'appelle à l'évangéliser. J'obéirai. » D'ailleurs, la pensée d'une mère chérie, livrée à la solitude du veuvage et privée de défense, le sollicitait incessamment. Sans hésiter, il renonce à son avenir plein de grandeur, et vient se consacrer à un dévouement obscur et périlleux dans un coin du Rouergue. Il fallut bien des instances auprès de Charlemagne pour obtenir la permission de quitter la cour. Enfin, l'empereur le congédia, en disant :

« Par la grâce de Dieu, allez et convertissez. »

En remettant le pied sur le sol natal, Hilarian le trouva infesté et désolé par la rapacité des païens. Fléchissant alors le genou : « Jésus, mon Sauveur, s'écria-t-il, voici donc le champ que vous confiez à mes soins : il est vaste; les ronces, les épines le recouvrent, mais je veux, quoi qu'il m'en coûte, arracher toutes ces mauvaises herbes, et lui faire produire des fruits de salut. Faut-il mon sang pour féconder cette terre stérile? Prenez-le, Seigneur, je le donne avec joie. »

Il se mit à l'œuvre sans retard, et commença son apostolat par l'évangélisation des chrétiens apostats, trop nombreux en ces régions.

SAINT HILARIAN ET LES SARRASINS DE PERSE PREMIER SUCCÈS

Les débris des armées sarrasines, écrasées par Charles-Martel sous les murs de Poitiers, ou plutôt les derniers restes des troupes musulmanes, échappés aux coups de saint Guillaume de Gellone, à la bataille meurtrière de Villedaigne, s'étaient répandus par bandes dans le Midi où ils semaient la désolation. Le Rouergue en était spécialement infesté. Maîtres de presque toutes les forteresses et des hauts lieux, les infidèles fondaient de là sur les campagnes et les villages qu'ils ravageaient, comme le vautour fond sur sa proie. Les pays situés sur la rive gauche du Lot étaient continuellement le théâtre de leurs incursions. Par crainte des tourments et de la mort, bon nombre de chrétiens avaient renié leur foi, et s'étaient faits, quoique sans conviction, les disciples de Mahomet. Ce spectacle affligeait profondément le cœur de saint Hilarian, qui offrit de nouveau à Dieu le sacrifice de sa vie pour le salut de ces frères égarés. Son plus ardent désir était de travailler à leur rendre le bienfait de la foi qu'ils avaient perdue.

Après avoir longtemps consulté Dieu dans la prière, il commence par rallier autour de l'église de Perse les fidèles dispersés çà et là dans les montagnes. Il rétablit les cérémonies du culte et offre chaque jour à Dieu le Saint Sacrifice pour la conversion de son peuple. Il accepte enfin la périlleuse succession du pasteur de cette église, tombé probablement victime de son devoir, et remplit les fonctions de curé de Perse, sous le patronage de sainte Foy, martyre.

Nul mieux que lui n'était à même de rallumer

le flambeau de la civilisation presque éteint dans ces contrées envahies par la barbarie musulmane. A la porte du presbytère, ou plus souvent au manoir maternel de Lévignac, il réunissait les fidèles pour leur distribuer le pain de la parole divine. Parfois même il clôturait ses instructions par la célébration de la messe et distribuait à tous le Corps du Sauveur. Le petit oratoire du château de Lévignac était dédié à saint Jean-Baptiste, second patron de notre Saint qui ne tardera pas à l'imiter dans son généreux martyre.

Chaque jour, le nombre des disciples du Christ croissait dans ce coin privilégié du Rouergue, et, comme aux temps des premiers chrétiens, il n'y avait parmi eux qu'un seul cœur et qu'une seule âme. Tous écoutaient avec une sainte ardeur les enseignements de leur père spirituel, qui, du reste, à la parole qui éclaire, savait joindre l'exemple qui entraîne. Son éminente sainteté, qui jadis avait brillé d'un si vif éclat à la cour de Charlemagne, ne tarda pas à frapper les yeux des infidèles eux-mêmes. Plusieurs d'entre eux abandonnèrent leurs erreurs et rentrèrent dans le giron de l'Eglise. De leur nombre étaient surtout les chrétiens que la crainte des tourments avait vaincus.

MISSION AUPRÈS DES PAIENS IDOLATRES

Cependant, tout en instruisant et en soutenant les âmes fidèles, Hilarian n'oubliait pas qu'il était aussi le père de celles que le démon détenait encore dans une aveugle idolâtrie. On ne saurait dire tout ce qu'il fit pour les ramener à Dieu. Il leur démontrait, par des discours éloquents et enflammés, la vanité des idoles qu'ils adoraient, l'absurdité du mahométisme et la beauté de la religion chrétienne. Mais la difficulté n'était point de les convaincre : le plus grand obstacle à leur conversion, c'était la corruption et la dépravation de leur cœur. Ils abandonnaient avec peine une superstition qui autorisait les crimes les plus honteux de la chair, et, pour les en détacher, il fallait plus que de l'éloquence; le spectacle saisissant des vertus, de l'héroïsme, de la sainteté, les prodiges et les miracles même étaient nécessaires.

Hilarian mit en œuvre tous ces moyens à la fois. Ni l'éloquence persuasive, ni les charmes de la vertu, ni la voix convaincante des miracles ne lui firent défaut..... Aussi, nul doute que la conversion de plusieurs infidèles n'ait couronné ses efforts..... Mais, comme il arrive toujours, plus les coups qu'il portait étaient terribles, plus la rage de l'enfer redoublait de furie : ce fut, dès lors, l'heure des prodiges et de la persécution.

L'étroite enceinte de Lévignac ne pouvait contenir le zèle ardent du saint prêtre : l'amour des âmes qui le dévorait demandait un plus vaste champ pour exercer son action. Hilarian commença donc à se rendre à l'église de Perse, afin d'y célébrer les Saints Mystères et d'y remplir les devoirs de sa charge. Il fallait pour cela traverser la rivière du Lot, et s'aventurer dans les quartiers peuplés par les Sarrasins. De plus, le Lot n'était guéable, en certains endroits, qu'au plus fort des chaleurs de l'été; mais, comment le franchir, alors qu'il était gonflé par les pluies et les neiges des montagnes, et lorsque les païens guettaient les abords du pont?

LE PILOTE HABILE
NOUVEAU MOISE — NOUVEAUX ÉGYPTIENS

Mais la foi du serviteur de Dieu savait triompher des éléments et déjouer la ruse de ses ennemis. Chaque jour, il devait passer en un lieu écarté où le Lot coule avec le plus de rapidité. Fléchissant le genou sur le bord du fleuve, il levait les mains au ciel et faisait cette courte prière : « Souvenez-vous, Seigneur, de votre parole : les grandes eaux ne peuvent éteindre le feu de la charité, les torrents en fureur n'en peuvent comprimer l'essor. Montrez, pour le salut de vos ennemis, que cette promesse n'est point un vain mot. » Puis, étendant doucement son manteau sur les flots mugissants, l'habile pilote, monté sur ce frêle esquif, abordait heureusement à l'autre rive en rendant grâces à Dieu. Alors, ajoute la tradition, le Saint secouait son manteau, que les eaux n'avaient nullement mouillé, et il continuait sa route. Le même moyen assurait le retour.

Or, un jour, il advint que les infidèles, ayant aperçu Hilarian sur leurs terres, se lancèrent à sa poursuite pour le mettre à mort. Arrivés sur le bord de la rivière, ils se croyaient déjà maîtres de sa personne; mais le prodige accoutumé se renouvela : le Saint jeta son manteau sur le fleuve et gagna l'autre rivage. Furieux de voir s'échapper leur proie, quelques infidèles eurent l'audace de le poursuivre jusqu'au milieu des eaux. Mais, comme autrefois l'armée de Pharaon, ils furent engloutis sous les flots, tandis que le nouveau Moïse les traversait à pied sec. Une croix, élevée près du lieu du miracle, en atteste de nos jours encore l'authenticité

NOUVEAUX PRODIGES — ALARMES DE LA MÈRE DE SAINT HILARIAN

Témoins d'un semblable prodige, plusieurs infidèles se convertirent à la foi, mais le grand nombre n'en devint que plus endurci dans son aveuglement. Hilarian, au contraire, se voyant si miraculeusement protégé du ciel, redoubla de zèle et de dévouement. Malgré les persécuteurs et leurs embûches, il ne cessait de retourner à l'église de Perse, d'y prêcher et d'y remplir les fonctions du saint ministère.

Cependant, les musulmans apprirent un jour que le Saint se trouvait à Perse. Ils se postèrent sur la rive du fleuve pour lui barrer le passage, se flattant cette fois d'être plus habiles que le Dieu d'Hilarian. Le saint, traqué de toutes parts et ne voyant aucune issue, s'enfuit du côté opposé à la rivière et gravit précipitamment la colline couverte d'une forêt de chênes. Serré de près et sur le point d'être saisi, il se blottit à l'abri d'une roche qui, néanmoins, ne pouvait le dérober longtemps aux recherches de ses ennemis. Mais, ô prodige, la roche, moins dure que le cœur de ces barbares, s'attendrit au contact de ce doux apôtre de la charité, se ramollit miraculeusement et le cacha dans son sein. Ainsi fut encore trompée la rage des païens. On montre cette cavité merveilleuse au rocher du Toulz, situé à environ 400 mètres de l'église de Perse : la piété des fidèles y a planté une croix.

On conçoit aisément quelles alarmes de tels périls devaient jeter dans le cœur de la mère d'Hilarian. Si, d'une part, la protection divine dont son fils était visiblement l'objet la rassurait, de l'autre, l'intrépidité du pasteur qui ne reculait pas devant le danger la plongeait souvent dans l'inquiétude. Parfois, elle le suivait dans ses courses apostoliques pour veiller sur son existence; chacune de ces absences lui causait de cruelles angoisses : « Hilarian, Hilarian, lui disait-elle, trop souvent tu y retournes, et ta tête y laisseras. — Non, ma mère, répliquait-il

en souriant, je ne l'y laisserai pas : si on me la tranche, je vous la rapporterai. » Prophétie que nous verrons bientôt se réaliser à la lettre.

L'HEURE DU MARTYRE

Les travaux apostoliques du pasteur de Perse étaient manifestement bénis de Dieu : la foi renaissait dans le Rouergue, le troupeau du Christ s'augmentait sans cesse. Que manquait-il donc à l'œuvre de notre Saint? Il fallait qu'il la cimentât dans son sang, et en assurât ainsi la durée. Hilarian appelait de tous ses vœux ce jour qu'il disait être le plus beau de sa vie : il parut enfin.

Un vendredi, étant allé célébrer à l'église de Perse le Saint Sacrifice de la Messe, les Sarrasins, avertis par quelque traître, vinrent le surprendre à l'improviste. Ils ne craignent pas d'aller le chercher jusqu'au pied de l'autel. Les fidèles épouvantés prennent la fuite ou sont écrasés par les envahisseurs. Mais, sans perdre rien de son calme ordinaire, Hilarian, revêtu des ornements sacerdotaux, s'avance au-devant de ses meurtriers. Il se livre entre leurs mains, et, tandis qu'ils cherchent à lui donner la mort, lui leur distribue encore des paroles de vie : « Soyez les bienvenus, mes frères, leur dit-il, vous venez enfin exaucer le plus ardent de mes désirs et m'ouvrir les portes de la céleste Sion. Au ciel, là-haut, je me souviendrai de vous, et, si vous renoncez à vos erreurs, je vous obtiendrai une place avantageuse auprès de l'Agneau. » Mais eux demeurent insensibles à cette touchante invitation. Alors, Hilarian s'écrie d'une voix forte : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » Puis, le sourire sur les lèvres, il se retourne une dernière fois vers ses meurtriers, leur déclare qu'il offre sa vie pour leur salut, leur donne rendez-vous dans l'autre vie et présente sa tête au bourreau. Un instant après, elle roulait sur le rivage qui fut tout empourpré du sang du martyr.

HILARIAN DÉCAPITÉ PORTE SA TÊTE A SA MÈRE

L'âme du bienheureux confesseur n'avait plus qu'à s'envoler rapide vers les cieux. Mais un devoir restait encore à remplir : Hilarian se souvient de sa mère et de la promesse qu'il lui a faite : sans retard, il veut y être fidèle. Tandis que les païens s'enfuient, poursuivis par le remords et l'horreur de leur crime, il se relève doucement, prend sa tête sanglante et se dispose à la porter à sa mère. Mais, par un sentiment de délicatesse bien digne d'un fils si aimant, le martyr veut épargner à sa mère la vue du sang de son enfant. Aussitôt, d'un pas ferme, il se dirige vers une fontaine voisine, y baigne son chef ensanglanté et communique à l'eau de cette source une vertu miraculeuse. Puis il reprend sa tête, la serre sur sa poitrine et se remet en marche. Guidé par les anges, il se dirige vers l'église de Perse, distante d'environ quatre cents pas. Chemin faisant, dit la légende de l'office, le glorieux martyr priait encore pour la foi de son peuple.

Sa mère, tombée évanouie au moment où les païens firent irruption dans le sanctuaire, venait de reprendre ses sens. Prosternée au pied de l'autel, elle offrait à Dieu le douloureux sacrifice de la mort de son fils et ne demandait qu'une grâce : celle de mêler son sang au sien et de mourir, elle aussi, martyre pour la foi. Soudain, elle aperçoit à l'entrée de l'église son cher Hilarian qui s'avance vers elle, tout environné d'une céleste clarté. Il tient dans ses mains sa tête vénérable qu'il presse sur sa poitrine. Un doux sourire rayonne sur ses lèvres et ses yeux fixent sa mère. Son corps, revêtu des ornements sacerdotaux, brille d'un éclat inaccoutumé. A cette vue, cette tendre mère, saisie à la fois de respect et douleur, se précipite vers son enfant bien-aimé et tombe à ses pieds. Celui-ci s'arrête, se penche respectueusement vers elle, et dépose entre ses mains sa tête tranchée. Cette mère héroïque la serre une dernière fois sur son cœur, puis, l'élevant vers le ciel, elle consomme son sacrifice en répétant ces paroles du saint homme Job : « Vous me l'aviez donné, Seigneur, vous l'arrachez maintenant à mon amour, béni soit votre saint Nom. »

« Cette dernière scène, écrit M. l'abbé Servières, a été reproduite jadis sur un bas-relief que l'on conserve encore. Le Saint, revêtu des ornements sacerdotaux, vient de franchir le seuil de l'église et présente sa tête à sa mère agenouillée. Deux anges le conduisent et étendent chacun une aile en guise d'auréole au-dessus du martyr. L'un, celui de droite, est sans doute l'ange gardien de sa mère : il baisse les yeux vers elle avec une expression touchante de condoléance; il est plus grand que le second et ses pieds touchent terre. L'autre, à gauche, est plus petit; il prend déjà son essor dans une nuée glorieuse, et, tourné vers le martyr, lui montre le ciel, l'invitant à le suivre. C'est sans doute l'ange gardien du Saint..... (1). »

Des reliques de saint Hilarian, il ne reste plus aujourd'hui que de faibles fragments épars que l'on vénère en partie à l'église d'Espalion. Mais son culte ne cesse pas d'être vivant chez les populations chrétiennes du Rouergue.

(1) *Histoire de saint Hilarian.* — Rodez, 1883.

SAINT VITE OU GUY

ENFANT MARTYR (303)

Fête le 15 juin.

Les saints martyrs Vite, Modeste et Crescence au milieu des tourments

LA PERSÉCUTION

L'empereur Dioclétien venait de publier son terrible édit de persécution. Son but était de faire disparaître jusqu'au nom de chrétien de la face de son empire. Les préfets des provinces eurent ordre de sévir avec la dernière cruauté contre les disciples du Crucifié, sans rien épargner, ni riches ni pauvres, ni vieillards ni enfants.

La Sicile fut confiée au préfet Valérien; cet homme se mit aussitôt à l'œuvre : il fallait à tout prix forcer les chrétiens à sacrifier aux idoles ou les faire périr dans les plus atroces supplices.

VITE EST BAPTISÉ — IL FAIT DES MIRACLES ON LE DÉNONCE

Il y avait dans la petite ville de Mazzara, en Sicile, un enfant de douze ans, nommé Vite, qui faisait l'admiration, non seulement des chré-

tiens, mais des païens eux-mêmes. Son père, un des plus nobles citoyens de la province, était païen, et très attaché au culte des idoles. Il s'appelait Hylas. Par un admirable dessein de la divine miséricorde, il arriva que le jeune Vite fut confié à une nourrice chrétienne, nommée Crescence, et à un gouverneur, nommé Modeste, également chrétien. Hylas ignorait sans doute leur religion.

L'enfant fut baptisé à l'insu de son père et élevé dans la foi de Jésus-Christ et la haine des idoles. De bonne heure, il se distingua par ses vertus, et surtout par le don des miracles que Dieu lui avait accordé. Il guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles et délivrait ceux qui étaient possédés et tourmentés du démon. Les païens eux-mêmes venaient à lui en foule et le saint enfant rendait la santé au corps et jetait dans les âmes la semence de la parole divine.

Il avait déjà conquis un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ lorsque Valérien arriva en Sicile. Le préfet ne tarda pas à être informé de ces conversions. Aussitôt, il fait appeler le père de l'enfant. « Qu'est-ce que j'apprends? lui dit-il. Il paraît que votre fils est chrétien. Il faut le détourner de cette folie, si vous voulez le conserver. » Le père promit de s'y employer de son mieux.

De retour à la maison, Hylas usa tour à tour des caresses et des menaces pour faire perdre à son fils le trésor de la foi. Mais Vite resta inébranlable. « Soyez-en certain, dit-il à son père, aucune souffrance ne pourra me séparer de l'amour de Jésus-Christ. »

IL COMPARAIT DEVANT LE PRÉFET VALÉRIEN

Valérien, averti de cet insuccès, fit comparaître le bienheureux enfant lui-même devant son tribunal. Vite s'y rendit, plein de calme et de confiance en la grâce de Dieu qui le soutenait.

« Pourquoi, lui dit le préfet, résister ainsi aux volontés de l'empereur et à celle de votre père? Ne savez-vous pas que j'ai ordre de châtier et de faire mourir ceux qui s'opiniâtrent à se dire chrétiens. »

— Je ne désobéis à l'empereur et à mon père, dit l'enfant, que pour obéir à Dieu, qui est mon souverain Seigneur et mon premier Père; quant aux châtiments que vous me préparez, je les endurerai très volontiers pour ne pas adorer des démons, qui sont les ennemis jurés des hommes.

PREMIER SUPPLICE — PUNITION DU PRÉFET VITE LE GUÉRIT

A cette réponse, Valérien, furieux, ordonne aux bourreaux de battre l'enfant avec des bâtons. Celui-ci, fortifié par son ange gardien, qui, dans une apparition, lui avait promis de le soutenir, affronta courageusement ce cruel supplice. Quand on l'eut ainsi frappé longtemps. « Consens-tu maintenant, lui dit le juge, à sacrifier aux dieux? — Je te l'ai déjà dit, répond l'héroïque enfant, j'adore le Christ, Fils de Dieu. — Qu'on le dépouille et qu'on le fouette », s'écrie Valérien en fureur. Les exécuteurs se disposaient à obéir, quand leurs bras perdirent tout à coup leurs forces et se desséchèrent. Il en arriva de même au juge persécuteur, dont la main, qu'il avait élevée en prononçant sa sentence, fut subitement desséchée.

Dans sa douleur, Valérien s'écria que cet enfant était un magicien et qu'il savait user de sortilèges. « Je ne suis pas magicien, répondit Vite, je ne connais d'autre sortilège que celui de louer et de bénir Jésus-Christ, Maître tout-puissant de l'Univers. » Et pour prouver que l'esprit de Jésus est un esprit de douceur et que ses disciples n'ont que de l'amour pour leurs ennemis, il demanda à Dieu et obtint la guérison de son propre persécuteur.

NOUVELLES TENTATIVES DE SÉDUCTION

Valérien fut touché de ce miracle et il rendit Vite à son père, mais avec l'ordre de ne rien épargner pour le corrompre.

Hylas essaya dès lors de séduire l'enfant par l'appât des plaisirs terrestres. On l'environna de fêtes et de danses, on n'épargna rien pour l'amuser et détourner son âme de la pensée de Dieu, mais aucune séduction ne put souiller son cœur virginal.

Au milieu de tous ces pièges qui lui étaient tendus par ses propres parents, il ne cessait de gémir et de soupirer. Elevant son cœur vers Dieu, il faisait souvent cette prière : « Seigneur, ne méprisez pas et n'abandonnez pas un cœur contrit et humilié. »

On l'avait obligé de loger dans une chambre ornée de broderies d'or et de meubles précieux; Vite, au lieu d'admirer ces richesses, se mit à prier. Tout à coup, une clarté céleste et un parfum délicieux remplissent l'appartement et on y voit briller douze lumières éclatantes comme les astres du firmament.

Les serviteurs, témoins de ce prodige, s'écrient que jamais pareille chose ne s'est vue dans leurs temples!

HYLAS DEVIENT AVEUGLE — SON FILS LE GUÉRIT

Averti de ce miracle, Hylas s'empresse d'accourir, et il aperçoit douze anges d'une éclatante beauté qui chantaient avec allégresse : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées. » Mais à peine eu-t-il entrevu cette vision céleste, qu'il se sentit frappé de cécité. Dieu lui apprenait ainsi qu'il faut avoir un cœur pur pour contempler les secrets divins.

Valérien eut bientôt connaissance de ce prodige. Il accourut chez Hylas et lui proposa d'aller au temple de Jupiter demander sa guérison. Jupiter et les autres dieux auxquels ils s'adressèrent restèrent sourds à toutes les supplications, en sorte que le pauvre père fut réduit à s'humilier devant son propre fils pour être guéri. Pendant que Valérien et Hylas se rendaient au temple des idoles, Vite, ému de compassion, priait à genoux dans la chambre où les esprits célestes lui étaient apparus. Levant les yeux au ciel, il faisait cette prière : *Seigneur, qui avez donné la vue à un homme qui était aveugle de naissance, qui l'avez rendue à Tobie, donnez-la aussi à mon père, afin que vos ennemis soient confondus et que ceux qui confessent votre nom soient comblés de joie.*

Quand son père rentra, il lui fit prononcer un acte de renoncement aux fausses divinités, et, touchant du doigt ses yeux, il lui rendit la vue. En même temps, toute douleur cessa.

Mais le renoncement d'Hylas aux idoles n'avait pas été sincère. Ce miracle qui aurait dû le convertir ne fit que l'endurcir davantage. Ce père dénaturé forma l'odieux projet de donner la mort à son fils, en haine de la religion chrétienne.

Il préférait ainsi faire périr son propre enfant que de s'exposer à perdre sa fortune en irritant l'esprit de Valérien.

APPARITION D'UN ANGE
VITE, MODESTE ET CRESCENCE PARTENT POUR L'ITALIE

Mais Dieu sait déjouer les desseins des hommes. Il envoya un ange vers Modeste, pour lui ordonner de prendre Vite avec lui et de s'embarquer. Suivant cet ordre du ciel, ils s'embarquèrent donc, accompagnés de Crescence, et, conduits par l'ange du Seigneur, ils arrivèrent heureusement en Lucanie, non loin de Naples, sur les bords d'un fleuve appelé le Sélé. Là, un aigle leur apportait chaque jour la nourriture qui leur était nécessaire.

Vite demeura en ce lieu, prêchant au peuple et chantant des psaumes. Le bruit de ses vertus et de ses nombreux miracles lui attira bientôt une grande multitude d'infirmes auxquels il rendit la santé, et qui, ensuite, allaient partout, publiant les louanges de leur bienfaiteur.

LE FILS DE DIOCLÉTIEN AU POUVOIR DES DÉMONS — VITE LE GUÉRIT AU NOM DE JÉSUS-CHRIST

A cette époque, le fils de Dioclétien, étant tombé au pouvoir des démons, l'empereur employa toutes sortes de superstitions pour obtenir sa délivrance, mais toujours le démon répondait : « Je ne sortirai point d'ici que l'on ne fasse venir Vite de Lucanie. »

L'empereur, dans la douleur profonde qu'il ressentait en voyant l'état misérable de son fils, envoya des soldats à la recherche du bienheureux enfant. Trouvé dans sa retraite, Vite fut amené à Rome au palais impérial et introduit auprès de Dioclétien : « Peux-tu guérir mon fils, lui dit l'empereur. — De moi-même, je ne le puis, répondit-il, mais Jésus-Christ, dont je suis le serviteur, peut, s'il le veut, se servir de moi pour le délivrer de cet ennemi qui s'est emparé de son corps. »

Aussitôt il commanda au démon de sortir du possédé. Le démon obéit et sortit avec un bruit horrible; mais, pour se venger, il étouffa un grand nombre d'idolâtres qui s'étaient d'abord moqués du saint martyr.

TENTATIVE DE CORRUPTION DE LA PART DE DIOCLÉTIEN

Dioclétien, ravi de ce miracle, conçut dès lors une tendresse particulière pour le jeune enfant; mais, loin de reconnaître la puissance de Jésus-Christ, il essaya de corrompre son bienfaiteur et de l'attirer au culte des idoles. Dans ce but, il lui offrit sa faveur, un logement dans son palais, une partie de ses trésors, une partie même de son empire; en un mot, tout ce qui peut flatter l'orgueil et l'ambition. Mais Vite lui répondit courageusement que tout ce qu'il lui offrait n'était rien en comparaison de ce qu'il voulait lui ôter. En effet, Jésus-Christ est un trésor incomparable et digne d'être préféré à tous les empires du monde.

Un tel langage irrita le tyran qui menaça Vite de châtiments terribles. L'intrépide enfant lui répondit : « Je parle en serviteur de Dieu; sachez que les tourments ne me font point peur et que je les attends, au contraire, avec impatience, heureux d'endurer quelque chose pour mon Maître. »

LA PRISON

De si nobles paroles méritèrent au martyr et à Modeste, son compagnon, le cachot et d'énormes chaînes. Défense avait été faite par l'empereur de laisser entrer qui que ce fût dans la prison et de donner quelque nourriture aux prisonniers. Délaissés des hommes, Vite et Modeste reçurent néanmoins les consolations de plus nobles visiteurs. Jésus-Christ, environné de ses anges, daigna leur apparaître pendant qu'ils priaient, et lui adressa ces paroles :

« Courage, Vite, mon fils, persévère constamment dans la fidélité à mon service; je serai avec toi jusqu'à la fin de tes combats. »

Un suave parfum remplit alors la prison, et, tandis que la vision disparaissait, on entendit la voie mélodieuse des anges qui chantaient : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple. »

LA FOURNAISE

Les gardiens, étonnés de cette apparition, et ravis des concerts angéliques, rapportèrent ce miracle à l'empereur. Dioclétien fit retirer de la prison les captifs, car elle était devenue pour eux un lieu de délices. Il fit jeter Vite dans une fournaise, en présence d'une foule immense. Plus de 5 000 personnes furent témoins d'un prodige éclatant. Comme les trois enfants de Babylone, le jeune martyr chantait au milieu des flammes des hymnes de louanges au Seigneur. Il sortit de la fournaise plus radieux que de coutume et le corps blanc comme la neige, ce qui lui fit dire à Dioclétien : « Est-il possible, misérable, que tu ne reconnaisses pas ton égarement, et que tant de prodiges ne te convainquent pas de la puissance souveraine et infinie du Dieu des chrétiens ? » Ces paroles ne firent qu'enflammer la fureur du tyran.

EXPOSÉ A UN LION — VITE EN EST ÉPARGNÉ
SUPPLICE DU CHEVALET

Le saint enfant fut ensuite exposé, par ordre de Dioclétien, à un lion terrible dont les rugissements remplissaient d'épouvante tous les spectateurs. Mais le féroce animal vint comme un agneau docile caresser et lécher les pieds du martyr. A la vue de tant de courage dans un si faible enfant, à la vue de ce nouveau miracle, de nombreux païens embrassèrent la foi chrétienne et reçurent à leur tour la palme du martyre.

C'est avec raison que Vite s'adressait alors en ces termes à Dioclétien : « Tu ne veux pas reconnaître le Créateur, et voici que les bêtes lui rendent hommage; crois en lui et tu seras sauvé. »

Mais Dioclétien attribuait tous ces prodiges à l'art magique dans lequel, croyait-il, les chrétiens étaient très experts: pour en finir, il ordonna qu'on étendît saint Vite et ses deux compagnons sur des chevalets. Ces cruels supplices déchirèrent les corps des témoins du Christ, leurs os furent disjoints, leurs nerfs rompus et leur chair mise en lambeaux.

LA VENGEANCE DU CIEL — LA DÉLIVRANCE — LA MORT

De telles atrocités ne pouvaient qu'attirer la vengeance du ciel: le temps, beau et serein, s'assombrit tout à coup, le tonnerre gronda avec fracas et les éclairs sillonnèrent les nues, en sorte que tous les spectateurs furent remplis d'une frayeur indescriptible et s'enfuirent. L'empereur lui-même, au comble de la colère et écumant de rage, se retira confus d'être vaincu par un si jeune enfant ou plutôt par le Dieu de

Vite, le Dieu des chrétiens. De plus, la foudre détruisit plusieurs temples d'idoles et massacra un grand nombre considérable de païens.

En ce même moment, un ange descendit du ciel pour délivrer les Saints, les rendre à la santé, et les ramener miraculeusement de Rome au bord du fleuve Sélé d'où l'empereur les avait fait venir.

Quand ils furent arrivés en ce lieu, saint Vite adressa à Dieu une fervente prière d'actions de grâces. De concert avec saint Modeste et sainte Crescence, il demanda au Seigneur, qu'après les avoir rendus victorieux de tourments si cruels, il daignât les délivrer des dangers de ce monde et les recevoir dans son saint paradis. Leur prière fut entendue et une voix du ciel apprit aux martyrs que le temps de recevoir leur récompenses était venu.

Peu de temps après, en effet, les saints martyrs s'éteignirent doucement dans le Seigneur, et leurs âmes, comme de blanches colombes, s'envolèrent vers les saints parvis, en compagnie des anges qui chantèrent leur triomphe et leur gloire.

C'est ainsi qu'après avoir souffert ensemble sur la terre, ces généreux confesseurs furent réunis dans le ciel pour jouir d'un bonheur sans fin. Ils moururent l'an 303, le quinzième jour du mois de juin.

LES RELIQUES — LE CULTE

Les corps des saints Vite, Modeste et Crescence furent gardés pendant trois jours par un aigle, à l'endroit même où ils avaient rendu l'esprit.

Le troisième jour, une noble dame, nommée Florentia, vint se promener en litière le long du fleuve. Soudain, ses chevaux sont pris de frayeur et se précipitent dans les eaux du Sélé, entraînant avec eux la malheureuse dame. Mais, à ce moment, saint Vite lui apparaît marchant sur les flots et la retire du fleuve en lui annonçant que Jésus-Christ l'avait envoyé vers elle afin qu'elle ensevelît son corps.

En reconnaissance de cet insigne bienfait, Florentia fit embaumer les corps des saints martyrs et les inhuma avec magnificence dans un lieu nommé Mariano.

Le corps de saint Vite fut plus tard transporté à Rome et, de là, en France, dans l'abbaye de Saint-Denis. En 836, l'abbé du monastère de la nouvelle Corbie, en Saxe, demanda et obtint ce précieux trésor pour son abbaye. Cette dernière translation se fit au milieu d'un concours immense de peuple attiré auprès de ces reliques par les nombreux miracles que Dieu ne cessait d'opérer par l'intercession du jeune martyr.

On l'invoque spécialement contre le sommeil léthargique, la rage, contre les possessions du démon et contre l'agitation nerveuse appelée la danse de Saint-Guy.

SOURCES

Les petits Bollandistes, t. VII. — *Grande Vie des Saints de Collin de Plancy*, t. XI. — *Acta sanctorum*, t. XXIII. — Giry, *Vie des Saints*, t. II.

FLEURS DES SAINTS

AMOUR DE L'EGLISE

Le bienheureux Gilles d'Assise, troisième compagnon de saint François, nourrissait dans son âme un ardent amour pour l'Eglise et pour le Souverain Pontife, son chef visible.

Souvent, on l'entendait s'écrier :

« O Sainte Mère! O Eglise de Rome! Nous autres pauvres ignorants, nous ne te connaissons pas, nous ne connaissons ni ton zèle, ni ta bonté, ni tes fatigues pour notre salut; tu nous montres la route du ciel, et cette route seule, enseignée par toi, est la voie véritable; celui qui la suit ne peut s'égarer ni se heurter contre la pierre; celui, au contraire, qui en cherche une autre ne trouvera que l'éternelle perdition. »

AMOUR DE DIEU

C'est le même Bienheureux qui, s'entretenant un jour avec saint Bonaventure, alors Supérieur général de son Ordre, lui dit : « Mon Père, Dieu vous a fait une grande miséricorde et vous a comblé de bien des grâces en vous donnant la science qui vous aide à le louer; mais nous, pauvres ignorants, comment pourrons-nous correspondre à sa bonté et arriver au salut?

— Quand Dieu, répondit le saint docteur, n'aurait donné à l'homme que son seul amour, cela lui suffirait.

— Quoi! reprit le Frère avec une naïveté charmante, un ignorant peut aimer Dieu autant que le docteur le plus savant?

— Assurément, répliqua le séraphique docteur, une vieille femme qui ne sait rien peut aimer Dieu autant et plus qu'un maître en théologie. »

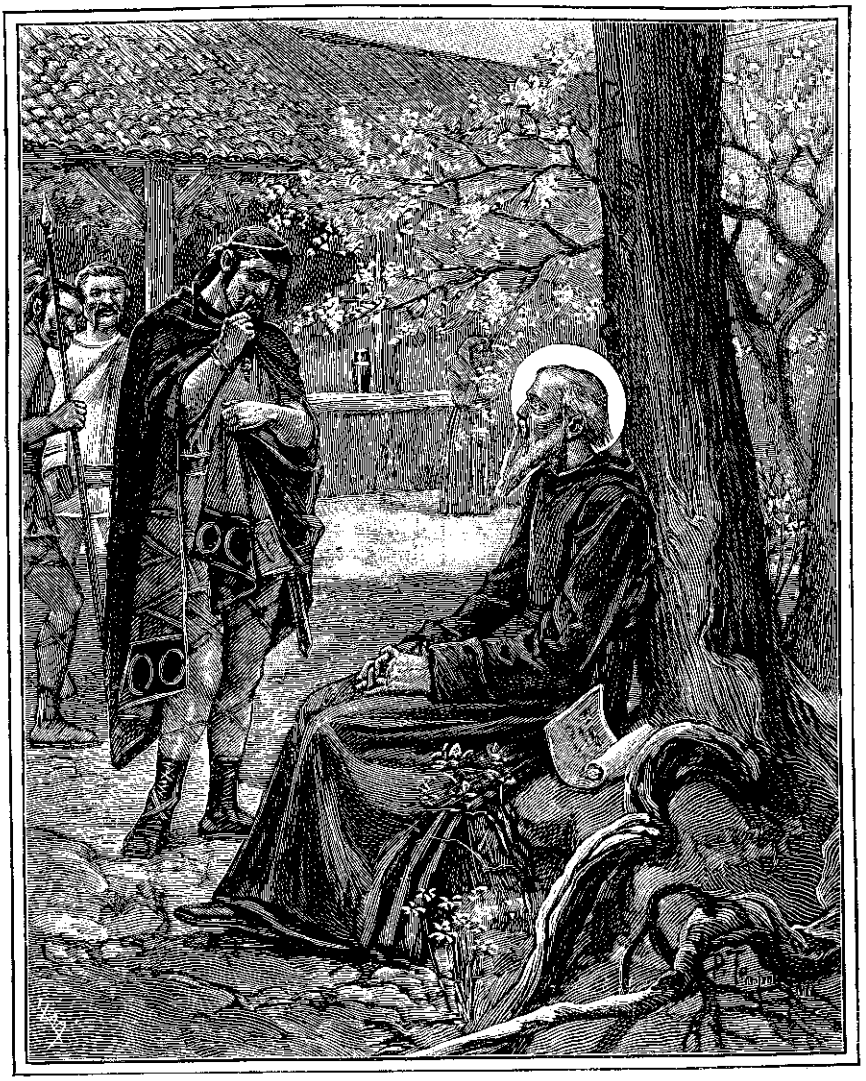
Le Bienheureux, transporté de joie, court au jardin et crie aux passants :

« Venez, hommes simples et sans lettres, venez, femmes pauvres, chétives et ignorantes, venez, écoutez-moi : voulez-vous aimer Notre-Seigneur? Vous pouvez l'aimer autant et plus que le Fr. Bonaventure et les plus habiles théologiens. »

SAINT ABRAHAM, ABBÉ

EN AUVERGNE

Fête le 15 juin.



Saint Abraham avait conquis l'amitié du chef barbare Victorius.

CINQ ANS EN PRISON

C'est en Mésopotamie, non loin des rives de l'Euphrate, au pays illustré longtemps auparavant par Abraham, le Père des croyants, que naquit au ve siècle un saint du même nom, destiné à édifier un jour la contrée d'Auvergne.

Comme le grand patriarche, celui-ci entendit la voix de Dieu qui lui disait : « Sors de ta patrie, quitte ta parenté et la maison de ton père et va dans la terre que je te montrerai. » Et voici en quelles circonstances tragiques.

La Perse préludait à une guerre sanglante avec Rome par la plus horrible des persécutions contre les chrétiens. Vers l'an 420, un tyran nommé Bahram monta au pouvoir, et, digne héritier des haines de son père, lequel avait juré de ne prendre aucun repos avant d'avoir anéanti tout ce qui, dans son royaume, portait le nom chrétien, il signala son règne de vingt années par une longue suite de cruautés.

Il trouva dans sa rage, au dire des historiens, des raffinements de tortures inconnus même aux Romains, pourtant si inventifs en cette matière.

C'est ainsi qu'il creusa de vastes fosses, y fit enfermer des légions de gros rats, et on y jetait les chrétiens pieds et poings liés, en sorte que les rats, pressés par la faim, les rongeaient tout vivants sans qu'ils pussent se défendre. A d'autres l'on écorchait tout le corps, à commencer par les mains et le visage.

D'autres languissaient de longues années dans les prisons, soumis aux plus rudes privations, auxquelles venaient s'ajouter souvent les cruautés de la torture : saint Maharsapor resta trois ans dans les fers, saint Hormisdas huit ans.

Saint Abraham n'eut pas reculé devant de semblables traitements.

Elevé dans les sentiments les plus chrétiens, il n'était pas homme à rougir de sa foi.

Mais il ne croyait pas devoir aller le premier au-devant des supplices, car, selon le précepte de l'Apôtre, il se défiait de lui-même. La rage des persécuteurs était si ardente et si ingénieuse, ils savaient si bien s'y prendre pour énerver les constitutions les mieux trempées, que l'on avait tout à redouter entre leurs mains.

D'ailleurs, un secret appel l'attirait depuis longtemps vers les solitaires de la Thébaïde, vers les cénobites dont le renom de sainteté était parvenu jusqu'au fond de la Perse.

Il partit donc, comme le firent alors beaucoup d'autres chrétiens.

Mais Dieu permit qu'aux frontières du royaume, Abraham tombât entre les mains des gardes que le tyran Bahram avaient apostés pour arrêter les fugitifs.

On rapporte que l'un de ces soldats, né idolâtre, se sentit touché de compassion pour les chrétiens persécutés et favorisa de tout son pouvoir leur évasion. Bahram le sut, mais, avant qu'il eût eu le temps de sévir, le garde avait passé sur les terres des Romains et n'avait pas tardé à y recevoir le baptême, objet de ses vœux. Cet incident fit éclater la guerre entre Bahram et l'empereur Théodose, car le prince chrétien prit sous sa haute protection les exilés, disant hautement que l'empire serait toujours un asile ouvert aux innocents, et que pour traîner en Perse ceux dont Bahram voulait verser le sang, il faudrait qu'il vînt les arracher d'entre ses bras.

Pour en revenir à saint Abraham arrêté par les satellites du tyran, il fut chargé de chaînes, enfermé dans un obscur cachot, où il souffrit pendant cinq ans les horreurs de la captivité, de la faim et de la torture.

Sidoine Apollinaire, qui tient ce détail de la bouche même de notre Saint, devenu plus tard son ami, dit que le prisonnier ressentit si vivement les étreintes de la faim que bientôt les fers dont on l'avait chargé devinrent trop larges pour ses membres amaigris.

Rien ne fut capable d'ébranler sa constance; il se préparait à affronter de nouveaux combats et à cueillir sans doute la palme du martyre, quand il parvint à échapper à ses bourreaux. Sidoine Apollinaire ne dit pas comment, mais Grégoire de Tours raconte que le Seigneur, ainsi qu'il l'avait fait pour saint Pierre dans la prison d'Hérode, lui envoya un ange qui fit tomber ses chaînes et lui ouvrit les portes de son cachot.

DE PERSE EN AUVERGNE

Libre désormais, Abraham va-t-il porter ses pas vers les grottes de Scété ou les solitudes de Nitrie? C'était son vœu le plus cher, et tant de souffrances qu'il venait d'endurer ne le lui avaient point fait oublier.

Dieu en disposa autrement. « Abraham, nous dit encore le pieux évêque d'Auvergne, se dirige vers les contrées de l'Occident. Il recherche la solitude, il fuit la foule, mais les prodiges qui accompagnent chacun de ses pas lui attirent la vénération universelle. Partout, on le désire, on l'appelle, on l'entoure, on se recommande à ses prières, on lui présente les malades; il leur impose les mains, il les guérit, il met en fuite les démons. »

Peut-être se détourna-t-il quelque temps de sa route pour aller visiter les saints ermites qui peuplaient les déserts de l'Egypte. En tout cas, il ne fit qu'y passer. « Il ne s'arrêtait longtemps nulle part, continue saint Sidoine. Alexandrie, ni Antioche, ni Carthage ne peuvent le retenir. Il ne se fixe même pas dans cette cité, célèbre entre toutes, où le Christ était mort et dont Titus avait renversé les murailles. Il se dérobe au fracas de Byzance, de Ravenne, de Rome et de Milan. »

Il est permis de voir dans ces dernières lignes une sorte d'itinéraire suivi par le saint exilé. Le parcours est immense, il est vrai, et l'on pourrait sans doute imaginer un chemin plus direct d'Orient en Gaule. Mais Abraham n'allait-il point, comme son illustre maître, vers une terre inconnue, marchant droit devant lui, guidé par la Providence, jusqu'au jour où il entendrait une voix intérieure lui dire: « Arrête-toi, c'est ici que j'ai fixé le lieu de ton repos » ?

En attendant ce signe, le pieux voyageur eut à cœur de traverser en pèlerin les deux cités les plus saintes de l'univers.

Puis, suivant naturellement les voies romaines qui reliaient entre elles les grandes villes, il arriva enfin au pays des Arvernes, qui devint sa nouvelle patrie et le théâtre de ses labeurs.

C'était, croit-on, vers le milieu du v^e^ siècle, probablement sous l'épiscopat de saint Namace (446-462).

SAINT-CYRGUES

A son arrivée dans les Gaules, saint Abraham était prêtre, ou, du moins, il ne tarda pas à revoir l'onction sacerdotale. Sa dignité, son titre d'exilé, l'auréole de martyr qui couronnait son front, l'éclat de ses vertus et de ses miracles lui conquirent bientôt non seulement l'estime et la sympathie des pieux fidèles, mais une véritable vénération.

Ce n'était pourtant pas ce que venait chercher l'étranger.

Contrairement à ses goûts de solitaire, il s'établit au nord-ouest de la ville d'*Auvergne*, tout

près des remparts, à quelques pas de l'antique faubourg des chrétiens, au milieu duquel s'élevaient déjà plusieurs sanctuaires. Il désirait exercer son ministère auprès des âmes, et dans ces temps anciens, où les églises même les plus florissantes n'avaient qu'un nombre de prêtres assez restreint, le champ ne devait pas manquer à son zèle.

En même temps, il voulait vivre en moine. Il choisit donc une humble cabane couverte de chaume, et y commença la vie de prière, de mortification et de travail qu'il aurait menée dans une grotte de la Thébaïde. Cette austérité peu commune, quelque soin qu'il prît à la tenir cachée, fut bientôt connue. Sa longue expérience, son abord accueillant, sa sainteté, lui attirèrent des disciples, et c'est ainsi que son ermitage dut dilater ses murailles et se transformer en un vaste monastère, dont il devint l'abbé.

Ainsi prit naissance le monastère de Saint-Cyrgues.

Il doit son nom à son voisinage d'une église dédiée à saint Cyr, petit martyr d'Iconium (aujourd'hui Koniah) en Lycaonie, qui eut le bonheur de ravir la palme à l'âge de trois ans, à Tarse, en Cilicie, avec sa mère sainte Julitte. Plusieurs villes des Gaules ayant reçu au v^e^ siècle de ses reliques, par l'entremise de saint Amateur, évêque d'Auxerre, la dévotion à ce saint enfant se répandit en divers diocèses, surtout dans ceux de Nevers, de Toulouse et de Clermont, où l'on trouve de nombreuses paroisses placées sous son vocable.

De saint Cyr, le langage populaire a fait saint Cyrgues.

D'autres monastères connus, établis à cette même époque sur divers points de l'Auvergne, peuvent nous donner l'idée de celui que fondait saint Abraham : « C'était une maison de retraite, où s'enfermaient des âmes d'élite, qui voulaient joindre à l'observance des lois ordinaires de l'Eglise la pratique des conseils évangéliques. Ceux qui y vivaient n'étaient liés par aucun vœu. Ils ne suivaient aucune règle particulière; parmi eux, il y avait des personnes de toute condition, des laïques et même des clercs. »

Tel était le monastère de Chantoin où l'évêque saint Eparque, successeur de saint Namace, aimait à se retirer pour s'y reposer des fatigues du ministère et vaquer plus librement à la prière. Tel devait être, à n'en pas douter, celui de Saint-Cyrgues que l'évêque Sidoine Apollinaire regardait comme une oasis dont il venait volontiers respirer la douce fraîcheur.

UN NOUVEAU FESTIN DE CANA

L'église de Saint-Cyrgues, dont l'administration fut confiée au zèle de saint Abraham, était très fréquentée, et, aux jours des grandes solennités liturgiques, l'évêque, le gouverneur, les principaux citoyens de la ville rehaussaient encore par leur présence l'éclat des cérémonies.

Après la célébration des Saints Mystères, l'Abbé conviait ses illustres hôtes à de fraternelles agapes.

Ils se trouvaient ainsi réunis autour d'une même table, en la fête de saint Cyrgues. Au milieu du repas, le prévôt du monastère s'en vient trouver le saint moine Abraham et lui dit : « Vous avez invité l'évêque, le chef et les principaux de la cité, et il nous reste à peine quatre amphores de vin. Comment allons-nous faire pour remplir toutes les urnes du peuple ? »

Il faut dire, en effet, à la louange de nos pères, qu'ils ne faisaient point de réjouissances que les pauvres n'y eussent leur part. Il était d'usage de mettre ces jours-là dans le vestibule des amphores pleines de vin pour le distribuer au peuple venu à la solennité.

Abraham laissa un moment ses invités et descendit au cellier : Là, levant les mains au ciel, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, dit-il, faites, je vous en conjure, que le vin ne manque pas, jusqu'à ce qu'on en ait servi à tous en abondance. »

Puis, comme assuré déjà d'être exaucé, il dit au prévôt : « Non, le vin ne manquera pas dans ce vase, il en sera donné à tous et il abondera. »

La prière partait d'un cœur si charitable et si confiant que Dieu l'eut pour agréable, et en ce jour, ni les invités, ni les gens du peuple ne souffrirent de la soif : tous reçurent à discrétion d'excellent vin et il en resta dans le vase.

Sidoine Apollinaire, alors évêque, le gouverneur Victorius et les autres convives purent constater le prodige, et cette vue ne fit qu'augmenter leur vénération pour l'abbé de Saint-Cyrgues.

JOURS DE DÉSOLATION — MONASTÈRE SAUVÉ MORT DU SAINT ABBÉ

Le récit de ce miracle nous a fait anticiper de quelques années sur les événements.

En effet, avant la paisible domination de Victorius sur la cité des Arvernes, la contrée entière eut à subir de terribles assauts de la part des Wisigoths.

Ces barbares, maîtres du sud-ouest de la Gaule, prétendaient reculer jusqu'à la Loire les frontières de leur royaume, et, dans ce dessein, ils convoitaient les provinces du centre. En l'an 474, ils se jetaient sur l'Auvergne.

Leur chef Euric, étant venu mettre le siège sous les murs de Clermont, fut d'abord repoussé, ce qui donna aux populations une année de répit, mais, cette trêve expirée, les Arvernes, que ne soutenaient plus les légions romaines abâtardies, durent traiter avec le puissant envahisseur et accepter son joug.

Le monastère de Saint-Cyrgues, placé presque sous les remparts, dut souffrir plus que tout autre des rigueurs du siège. Néanmoins, grâce à l'ascendant qu'exerçait son saint abbé sur les chefs barbares, il fut préservé d'une ruine totale, et, quand les hostilités cessèrent, Abraham se trouva dans les meilleurs termes avec Victorius, le nouveau gouverneur que le roi des Wisigoths donnait à la cité.

Ce Victorius, il est vrai, n'était point le barbare qu'on eût pu redouter. En le choisissant, le

vainqueur témoignait de sa bienveillance envers les Arvernes, car l'élu était, à ce que l'on croit, originaire de l'Auvergne, et, de plus, il se montra catholique. L'évêque Sidoine et saint Abraham furent de ses amis et il leur demeura fidèle.

Il se plaisait à visiter l'abbé de Saint-Cyrgues dans son monastère, et l'on peut dire que celui-ci mourut entre ses bras.

Parvenu, malgré ses travaux et ses constantes mortifications, à une assez grande vieillesse, saint Abraham fut atteint d'une grave maladie (entre l'année 476 et l'année 480).

A cette nouvelle, la désolation fut générale. Les fidèles s'empressèrent aux abords du monastère pour se recommander aux prières du moribond. L'évêque Sidoine Apollinaire, lié avec lui d'une étroite amitié, accourut. Mais nul ne se montra plus affecté que le gouverneur Victorius.

Il vint au lit d'agonie du saint vieillard, et il pâlit, dit un historien du temps, à la vue de ce visage altéré par les approches de la mort. Il s'inclina près de sa couche, baisa avec respect ses membres déjà glacés, et le supplia, les larmes aux yeux, de se souvenir de lui lorsqu'il serait près du trône de Dieu.

Quand saint Abraham eut rendu le dernier soupir, le gouverneur ne voulut céder à aucun autre le soin de lui préparer de splendides funérailles, et il en solda lui-même tous les frais.

Quant à saint Sidoine, il sentit le besoin de payer à celui qu'il aimait comme son père son tribut d'affection, dans une touchante élégie, où il redit éloquemment sa vie et ses vertus. Il n'hésite pas à lui donner une place dans les glorieuses phalanges qui se reposent au ciel, dans les joies du triomphe, des labeurs et des peines d'ici-bas.

SAINT ABRAHAM ET LES ÉVÊQUES D'AUVERGNE

Si, durant sa vie, l'ascète venu des bords de l'Euphrate au pays d'Auvergne jouit constamment de l'amitié des saints pontifes alors chargés de ce diocèse, il ne fut pas oublié de leurs successeurs.

Tout d'abord, saint Sidoine adopta, pour ainsi parler, les disciples que la mort de saint Abraham laissait orphelins. A peine le corps de leur fondateur était-il déposé sous les dalles de l'église de Saint-Cyrgues, que des dissensions s'élevèrent entre eux.

Abraham les avait gouvernés paternellement, sans leur imposer de règle fixe. Tout alla bien de son vivant. Sa parole et ses exemples suffisaient à maintenir la ferveur. Il n'en fut pas de même sous son successeur Auxanius, moine très vertueux d'ailleurs, mais timide et faible, plus fait pour obéir que pour commander. Il laissa le relâchement s'introduire dans le monastère, et les saintes pratiques établies tombaient en désuétude, quand saint Sidoine, intervenant avec l'autorité que lui conféraient ses titres d'évêque et d'ami intime du fondateur, soumit les moines de Saint-Cyrgues à la règle écrite que l'on suivait au monastère de Lérins. En même temps, avec un tact exquis, il donnait pour coadjuteur à Auxanius, qu'il laissait dans sa charge, l'un des membres les plus distingués de son clergé, le prêtre Volusien, qui était probablement alors son archidiacre, pour l'aider à réformer peu à peu le monastère, sans heurt et sans violence.

Le tombeau de saint Abraham ne fut point délaissé. Les guérisons qu'on y obtenait attirèrent de tout temps les pèlerins, et l'Église d'Auvergne ne le raya jamais de la liste de ses principaux protecteurs.

« Ceux qui sont atteints de la fièvre, écrivait, au VI^e^ siècle, Grégoire de Tours, trouvent souvent, auprès du sépulcre de saint Abraham, un mystérieux remède à leurs maux. »

Des procès-verbaux de guérisons miraculeuses obtenues aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles sont un digne écho à cette parole de l'historien des Gaules. Les fiévreux et les enfants malades sont spécialement voués à l'intercession de ce Saint.

Ses reliques ont été, comme sa mémoire, fidèlement gardées.

En 1761, M^gr^ de la Garlaye, évêque de Clermont, à l'occasion de l'érection d'une chapelle, fit creuser sur l'emplacement du tombeau. A six pieds sous terre, on découvrit le sarcophage en pierre blanche, mais si bien scellé sous deux énormes pierres qui retenaient les deux extrémités du couvercle, que, persuadé que le dépôt était intact, il ne voulut pas pousser plus loin les fouilles.

Cette discrétion de l'évêque de Clermont eut pour conséquence de sauver les restes de saint Abraham. S'ils eussent été mis au jour et exposés dans des reliquaires, ils eussent été jetés aux quatre vents, quelques années après, comme tant d'autres trésors, pendant la tourmente révolutionnaire.

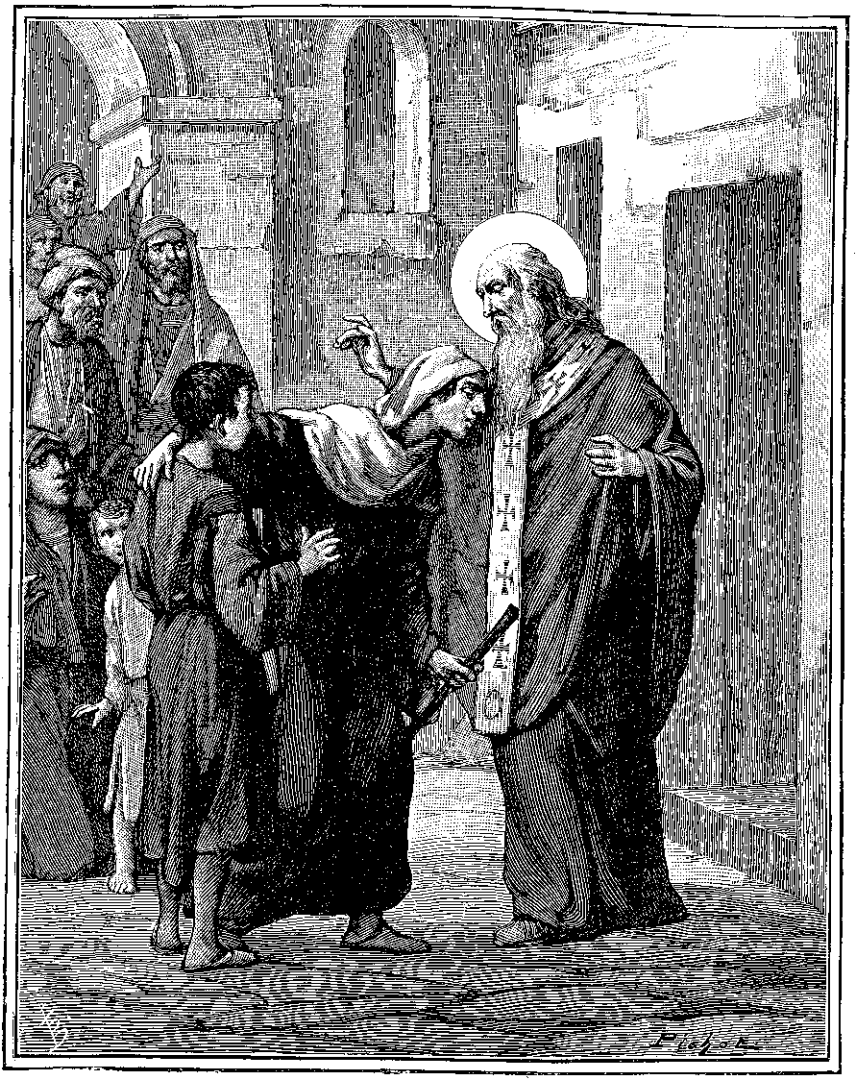
La terre qui les recouvrait les défendit contre toute profanation, et, en 1804, lorsque l'église Saint-Etienne, plus connue aujourd'hui sous le nom de Saint-Eutrope, devint l'église paroissiale du quartier de Saint-Cyrgues, M^gr^ de Dampierre, alors évêque, procéda à leur exhumation. Ces vénérables ossements, très conservés, reposent maintenant, entourés du respect qui leur est dû, rangés dans l'ordre de la structure anatomique sur un coussin de soie blanche, dans l'église Saint-Eutrope.

***

(D'après la monographie de saint Abraham, dans les *Saints d'Auvergne*, par l'abbé S.-M. Mosnier, Lethielleux, 1899, et *Saint Sidoine Apollinaire et son siècle*, par l'abbé L.-A. Chaix, 1866.)

SAINT THÉOGNIUS

MOINE ET ÉVÊQUE DE BÉTHELIE (425-522)



Une femme aveugle applique ses yeux sur le vêtement de saint Théognius et recouvre la vue.

PREMIÈRES ANNÉES — PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

La province de Cappadoce, qui a fourni à l'Eglise de saints évêques et d'illustres docteurs, comme les Grégoire de Nysse, les Grégoire de Nazianze, les Basile, lui a donné aussi des moines remarquables par leurs vertus et le nombre des disciples que leur renommée attira à leur suite dans la solitude.

C'est dans un milieu si favorable à la piété que saint Théognius naquit, en 425, à Ariarathe, capitale de l'antique royaume de Cappadoce. Ses parents nous sont inconnus; toutefois, nous pouvons croire qu'ils étaient de fervents chrétiens, car les biographes du Saint nous apprennent que, tout jeune encore, il fut formé aux vertus monastiques. Sous la direction des ascètes de son pays, il fit de rapides progrès dans la sainteté. La solitude faisait ses délices; il y renonça cependant pour obéir à la voix de Dieu qui lui disait, comme autrefois à Abraham : « Sors de ton pays, de ta famille, et viens dans la terre que je te montrerai ».

La Palestine a, de tout temps, exercé une sainte attirance et exalté l'enthousiasme des foules. Le souvenir de la vie et de la mort du Sauveur, la vénération qu'inspiraient les lieux témoins de tant de miracles, de saints enseignements et de souffrances, ne pouvaient manquer de grandir dans

l'imagination des fidèles et de les pousser aux pèlerinages. Saint Théognius ne put résister à cet élan universel, qui portait tout le monde, riches et pauvres, clercs ou moines et simples chrétiens, vers la ville de Jérusalem. Il y vint en l'an 454 et passa de longs jours à satisfaire son pieux désir. Cependant, la joie que lui procurait la visite de la Ville Sainte ne lui faisait pas oublier la solitude; mais, ne pouvant se décider à quitter pour toujours des lieux si chers à la piété chrétienne, il se retira au monastère de Gethsémani, récemment fondé par une vertueuse dame romaine, nommée Fulvia. Le Saint y mena une vie si exemplaire que Fulvia n'hésita pas à lui confier la direction de sa maison. Bientôt elle dut repartir pour l'Occident, où la rappelaient de pressantes affaires, et mourut sans avoir pu revenir à Jérusalem. A la nouvelle de sa mort, les moines choisirent Théognius pour leur supérieur, malgré ses résistances.

VIE SOLITAIRE AU MONASTÈRE DE SAINT THÉODOSE ET A LA LAURE DE CALAMON

Cependant, si grande que fût l'affection réciproque, il fallut bientôt se séparer. Le Saint se plaignait des fréquentes visites qui l'empêchaient de se livrer à la méditation des Saintes Ecritures; sa pauvreté s'alarmait à la vue des richesses du monastère, son humilité souffrait des louanges que venaient lui prodiguer les visiteurs, et son cœur se laissait aller au désir d'une solitude plus complète. Toutefois, il ne voulut point partir sans avoir pris conseil. Il alla confier ses craintes et son dessein à un vieux moine, renommé par la sagesse de ses avis, qui approuva son projet. Sûr désormais d'obéir à la volonté de Dieu, il se retira auprès de son compatriote, saint Théodose, qui dirigeait alors un des monastères les plus célèbres de la Palestine.

Il n'y resta que le temps d'édifier les religieux par ses vertus et surtout par son admirable patience dans les douleurs. Un abcès qu'il avait au doigt le faisait beaucoup souffrir, et la rigueur du climat en empêchait la guérison. Comme le mal empirait, Théognius consulta un de ses frères, qui lui conseilla de descendre vers les rives du Jourdain où la température plus douce serait un remède efficace. Ce fut ainsi qu'il se rendit à la laure de Calamon, dont le supérieur lui assigna, comme aux autres solitaires, une grotte dans les rochers. Le soir venu, le Saint était occupé à tresser des nattes, quand un nouvel hôte se présenta à l'entrée de sa demeure. C'était un gros serpent, qui venait passer les nuits dans cette retraite et cherchait sa nourriture au dehors pendant le jour. Etonné de voir son domicile envahi, le reptile n'osait avancer, mais Théognius lui dit avec le plus grand calme : « Si tu as l'habitude de venir ici, tu peux entrer, je ne t'empêcherai pas de le faire. » Fort de cette permission, le serpent alla s'enrouler dans un coin et ne bougea pas jusqu'au matin. Chaque jour, il fit de même, sans que le Saint eût rien à redouter d'un tel voisinage.

ATTAQUES DU DÉMON — LE SAINT FONDE UN MONASTÈRE

Si les animaux montraient tant de bienveillance pour Théognius, il n'en était pas de même du démon. Il voyait avec dépit et jalousie la vie mortifiée du pieux solitaire. Celui-ci, en effet, ne se nourrissait que d'un peu de pain et de caroubes, il prolongeait ses veilles fort avant dans la nuit, sans cesse occupé à la lecture et à la méditation des divines Ecritures. Le démon voulut à tout prix chasser de sa retraite un tel adversaire. Il n'épargna rien pour y arriver, mais ses efforts restèrent sans résultat.

Une nuit, cependant, il faillit réussir. A la faveur des ténèbres, il apparut au Saint sous la forme d'un géant sarrasin qui, brandissant une épée, menaçait de le tuer s'il ne quittait immédiatement la grotte. Les Sarrasins inspiraient depuis longtemps une grande terreur aux habitants de la Palestine. Croyant avoir affaire à l'un de ces bandits, Théognius sortit, rempli de frayeur et, se jetant à genoux, implora le secours de Dieu. Mais aussitôt un ange l'arrêta : « Je te trouve bien peureux, lui dit-il, rentre chez toi; ce n'est pas un Sarrasin, mais le démon, que tu as vu. » Rassuré par ces paroles, le Saint obéit et n'eut plus à subir les assauts de l'esprit malin.

Attirés par la renommée de ses vertus, les moines accouraient en foule auprès de lui, pour lui demander des conseils et se mettre sous sa direction. Pressé par eux, il se bâtit enfin une modeste cellule autour de laquelle ils se groupèrent. Mais se croyant incapable de diriger tant de monde, il ne garda auprès de lui qu'un petit nombre de disciples qu'il pût facilement former aux vertus monastiques (475). Il leur recommandait surtout la pauvreté et la mortification, car il savait combien la lutte contre soi-même est un puissant auxiliaire de l'oraison et du recueillement. Il donnait lui-même l'exemple de ces vertus, sans cesse livré à la prière et à la méditation, à un tel point que, même pendant les courts instants de sommeil qu'il prenait, ses lèvres murmuraient des versets de psaumes.

SAINT THÉOGNIUS EST NOMMÉ ÉVÊQUE DE BÉTHÉLIE

Depuis vingt ans déjà, la petite communauté vivait heureuse dans la paix et la solitude, quand la renommée de Théognius le fit choisir par le patriarche Elie de Jérusalem pour l'évêché de Béthélie, vers 494.

Petite bourgade maritime, située au nord de Gaza, Béthélie n'était pas un siège d'une grande importance, mais il suffisait à effrayer l'humilité du Saint. Il fallut presque lui faire violence pour obtenir son acceptation. Le nouvel évêque se rendit à son église, accompagné de plusieurs de ses disciples, qui ne voulurent pas se séparer de lui. Il s'établit avec eux auprès de l'église, n'ayant pour demeure qu'une pauvre cellule. Cependant, une si modeste habitation faisait ses délices, il l'appelait son palais épiscopal et y rentrait avec bonheur, son devoir pastoral accompli. Et comme un de ses disciples lui conseillait d'habiter une maison en ville, sa vieillesse et une longue pratique de la vertu devant le mettre à l'abri des tentations : « Non, mon fils, dit-il, tant que mon âme n'a pas quitté mon corps, je ne saurais être en sûreté; n'ayons pas trop de confiance en nous-mêmes, nous sommes de chair, et les dangers au milieu desquels nous vivons doivent nous inspirer une crainte salutaire. »

VOYAGES A CONSTANTINOPLE

Si grande que fût chez Théognius l'amour de la solitude et du recueillement, il ne lui faisait cependant pas oublier les devoirs de son ministère. A deux reprises différentes, les habitants de Béthélie ayant des intérêts à défendre auprès de l'empereur, le vénérable vieillard alla lui-même à Constantinople présenter leurs requêtes.

La première fois, ce fut en 512, sous l'empereur

Anastase. Accompagné de quelques-uns de ses moines, le Saint se présenta devant l'empereur et, après les compliments d'usage, lui offrit trois eulogies (pains bénits), enveloppés dans un linge : « Ne faut-il prendre que les eulogies, dit le prince en riant, ou bien me donnez-vous aussi le linge? — Prenez-le, si vous le désirez, » répondit l'évêque. L'empereur reçut avec respect ce modeste présent, puis, se jetant au cou du vieillard, il l'embrassa et fit immédiatement droit à sa demande. Le Saint lui témoigna sa reconnaissance en semant les miracles à travers la ville impériale, ce qui augmenta encore la réputation dont il jouissait déjà.

En 518, au commencement du règne de l'empereur Justin, Théognius se rendit une seconde fois à Constantinople, malgré ses quatre-vingt-treize ans, pour y défendre les intérêts de ses diocésains. Sa renommée l'avait précédé au palais impérial. Justin le reçut en présence de la cour et du Sénat, le combla de présents et satisfit à toutes ses demandes. Heureux d'un tel succès, l'évêque partit sans retard pour aller annoncer à ses diocésains le bon résultat de ses démarches et offrir à son église les cadeaux apportés de la capitale.

MIRACLES — LES BATEAUX ENSORCELÉS LA FEMME AVEUGLE

Ce n'était pas seulement dans la ville impériale que le Saint accomplissait des miracles. Ses diocésains furent témoins de quelques-uns, et non des moins merveilleux.

Deux chrétiens de Maïoumas, faubourg de Gaza, avaient construit chacun un bateau, et quand vint le moment de les lancer à la mer, une grande multitude se réunit pour assister à ce spectacle. Mais l'opération ne put réussir, malgré qu'on eût triplé le nombre des ouvriers et travaillé des heures entières. Les bateaux étaient restés complètement immobiles. Des gens mal intentionnés et livrés à la magie les avaient ensorcelés. Plusieurs jours de suite, on renouvela les mêmes efforts, mais sans plus de succès. Les armateurs, que les dépenses occasionnées par ce surcroît de travail menaçaient de ruiner, commençaient à perdre tout espoir, quand un homme bien inspiré leur conseilla de recourir à saint Théognius. La confiance qu'ils avaient dans leur pasteur leur fit suivre cet avis. Appelé en toute hâte, l'évêque se mit à genoux pour prier, puis il fit deux ou trois fois le tour des bateaux en invoquant le nom du Christ. S'adressant alors aux armateurs, il leur ordonna de prendre chacun trente hommes et, avec leur concours, d'opérer le lancement. A quoi l'un des deux, incrédule, répondit : « Deux cents ouvriers n'ont rien pu faire en travaillant plusieurs jours de suite, comment voulez-vous que nous puissions maintenant déplacer les bateaux avec trente seulement? — Fais ce que je te dis, répliqua le vieillard, et tais-toi. » Puis, sans attendre le résultat de l'opération, il regagna tranquillement sa cellule. En un clin d'œil, les navires furent lancés à la mer, au grand étonnement de la foule qui, prise d'un subit enthousiasme, courut à la demeure du Saint pour le remercier et lui offrir des présents.

Une pieuse femme avait perdu un membre de sa famille et le pleurait depuis longtemps, mais l'abondance de ses larmes avait déterminé une maladie des yeux, et elle était devenue aveugle.

A la nouvelle du miracle que venait d'opérer son évêque, l'infirme se fit conduire en toute hâte jusqu'à sa demeure, se jeta à ses pieds et le pria d'avoir pitié d'elle. Puis, se levant soudain, elle appliqua ses yeux malades sur le vêtement du Saint et recouvra la vue à ce simple contact. De plus en plus émerveillée, la foule rendit grâce à Dieu et, agitée d'un transport qui tenait du délire, se précipita sur le thaumaturge pour baiser son manteau. Mais celui-ci, toujours humble et craignant aussi d'être étouffé dans cet empressement universel, dut se réfugier dans la sacristie d'une chapelle voisine, pour échapper à une telle ovation.

La femme du gouverneur de Césarée de Palestine avait à la poitrine une tumeur qui prenait des proportions effrayantes. Son mari avait appelé les médecins les plus renommés, et ceux-ci essayaient sur la malade tous leurs remèdes, mais sans le moindre succès. C'est alors qu'on eut recours à saint Théognius. Le thaumaturge vint, prit simplement un peu d'huile, la bénit et, après avoir prié, en oignit la tumeur, qui disparut aussitôt.

SAINT THÉOGNIUS CALME UNE TEMPÊTE

Quelque grands que fussent ces miracles, saint Théognius en opéra un plus remarquable encore, et dont le bruit se répandit en Egypte, en Cilicie, en Cappadoce, et jusqu'à Constantinople.

Un jour que la tempête faisait rage, la mer soulevée précipitait ses flots écumants sur la plage et, avançant toujours jusqu'à l'intérieur de la ville, la menaçait d'une destruction complète. Effrayés, les habitants courent à leur pasteur et le supplient de conjurer un si grand péril. Emu de leurs larmes et de leurs cris de détresse, le saint évêque se rend avec eux sur le lieu du sinistre et, plein de confiance en Dieu, s'élance, une croix à la main, dans les eaux mugissantes, qui reculent à son approche. Arrivé aux anciennes limites du rivage, il plante sa croix dans le sable et, s'adressant aux flots d'un ton impérieux, il leur renouvelle l'ordre du Créateur : « Vous viendrez jusqu'ici, mais vous n'irez pas plus loin. » Et se tournant vers la foule qui l'avait suivi, émerveillée : « Ne craignez rien désormais; le péché seul peut vous causer du mal, mais la mer ne saurait plus jamais vous nuire. » Aussitôt, la mer rentra dans ses anciennes limites et ne dépassa pas une seule fois depuis le terme qui lui avait été fixé.

RETRAITE ANNUELLE — UNE CHUTE DANGEREUSE

Chaque année, le Saint avait coutume de se retirer dans son ancien monastère pour s'y retremper dans la prière et la solitude. Le démon ne pouvait voir sans jalousie ni colère s'accomplir cette retraite annuelle. Un jour que Théognius se trouvait encore à Jérusalem et qu'il se disposait à son pieux voyage, le démon lui dit : « Je sais que tu veux aller voir tes frères et que cela te cause beaucoup de joie, mais cette joie, je me réserve de la changer en douleur. » Le matin venu, et malgré cet avertissement sinistre, le Saint monta sur son âne et, accompagné de deux de ses moines, prit le chemin de la montagne. Tout à coup, sa monture fit un faux pas et alla rouler avec lui dans le ravin. Effrayés, les moines se précipitent à son secours; l'âne s'était déjà relevé et sans aucun mal, mais il n'en était pas de même du Saint, qui s'était foulé un pied. Avec mille précautions, ils relèvent le blessé et l'un d'eux lui bande la jambe malade; après quoi ils le remettent sur l'âne et, le soutenant, reprennent, la tristesse dans le cœur, le chemin du monastère. La douleur était vive, et le corps exténué du vieillard en était si profondément ébranlé que, malgré son héroïque patience, le blessé poussait de continuels gémissements.

On arrive enfin. Mais l'accueil chaleureux que les moines voulaient faire à leur vénéré Père se change en tristesse et leurs cris de joie en soupirs et en larmes. Un médecin habile, mandé en toute hâte de la ville, accourt et prodigue ses soins au malade.

Deux jours entiers, celui-ci resta étendu sur un lit, sans pouvoir faire un mouvement. La troisième nuit, un ange lui apparut qui lui dit : « Ton mal a cessé, ne crains rien, tu es guéri. » Réconforté par cette parole, le Saint appelle les Frères pour leur communiquer la bonne nouvelle; en leur présence il se leva, essaya son pied et ne ressentit plus aucune souffrance. Néanmoins, il boita jusqu'à la fin de ses jours et dut se servir d'un bâton pour se soutenir.

Durant la maladie, les moines émerveillés purent voir chaque matin une colombe entrer par la fenêtre et venir se poser sur le pied du lit. Après la visite de l'ange, elle ne revint plus et le vieillard disait aux Frères, en souriant : « Ne vous étonnez pas de ne plus la voir; elle est allée porter ses secours à d'autres. »

Peu de jours après, l'évêque rentrait dans sa ville de Béthélie au milieu de l'allégresse générale causée par un si prompt rétablissement.

LE CLERC DE BÉTHÉLIE

Soucieux des intérêts de son peuple, saint Théognius ne l'était pas moins de ceux de son clergé. Un exemple montrera quelle sollicitude paternelle il lui portait.

La Palestine était alors gouvernée par un duc nommé Antipater, que sa dureté et son inflexibilité faisaient redouter de tout le monde. Un clerc de l'Eglise de Béthélie, ayant commis un crime, avait été dénoncé et livré aux satellites du gouverneur. Aucun de ses amis n'osait intercéder en sa faveur, convaincus qu'ils étaient de l'inutilité de leurs démarches. Le clerc allait être condamné et exécuté sans délai quand le saint évêque, ne songeant qu'au péril de celui dont il avait la charge, résolut de le sauver. Dans son entourage, on cherche à le dissuader d'une telle résolution : « Restez ici, Père vénéré, lui disait-on, n'allez pas exposer vos cheveux blancs à la honte et au déshonneur. Ne savez-vous pas que cet homme est impitoyable et qu'il ne respecte pas plus la sainteté que le mérite ordinaire? Il vous renverra après vous avoir couvert d'opprobres et accablé d'outrages. — Je ne vais pas à lui, répondit le Saint, pour en recevoir des honneurs, mais pour le conjurer au nom de Dieu de mettre en liberté ce pauvre homme qu'un malheur si inattendu vient de frapper. Si je reçois un affront, non seulement je ne m'en plaindrai pas, mais je m'en réjouirai, heureux d'avoir souffert quelque chose pour mon prochain. » Et il partit.

Dieu, qui lui donnait tant de courage, allait récompenser sa charité. A peine Antipater avait-il aperçu le saint évêque qu'il se précipita au-devant de lui et l'embrassa avec respect. Profitant de cet accueil inespéré, Théognius exposa sa requête en termes émus. Quelle ne fut pas sa surprise quand il entendit le gouverneur lui répondre : « Restez avec moi, Père, nous allons prendre notre repas ensemble pour que je puisse manger du pain bénit par vos mains et alors je vous donnerai une bonne réponse. » Tous deux se mirent à table. Pendant le dîner, Antipater dit au saint vieillard : « Il y a bien longtemps que je désire vous voir, car depuis plusieurs mois le Christ m'avait montré votre personne dans une vision et je désirais ardemment jouir de votre présence. Maintenant, mon vœu est accompli et je puis recevoir votre bénédiction. Votre clerc est déjà hors de prison; quand vous partirez, vous pourrez l'emmener avec vous. » Ce disant, il lui remit le prisonnier et l'évêque reprit avec ce dernier le chemin de Béthélie en remerciant Dieu d'avoir touché le cœur de cet homme impitoyable.

MORT DU SAINT — NOUVEAUX MIRACLES

Une vie si bien remplie fut couronnée par une mort bienheureuse. C'est dans son ancien monastère, au milieu des Frères qu'il avait formés à la vertu et édifiés par ses exemples, que saint Théognius s'endormit dans le Seigneur, au mois de février de l'an 522. Il avait quatre-vingt-dix-sept ans, âge remarquable, mais fréquent chez les Pères du désert.

Du haut du ciel, il témoigna à cette maison qu'elle lui était aussi chère après sa mort que pendant sa vie. Une sécheresse épouvantable désolait alors la Palestine, et les moines étaient sur le point d'en sortir, leurs citernes étant presque vides. Sept jours après la mort du Saint, une pluie abondante tomba sur le monastère et toute la vallée, tandis que les alentours restaient à sec. La confiance reparut devant un tel miracle et la provision d'eau fut amplement renouvelée. La vénération des religieux pour leur saint fondateur ne fit qu'augmenter à la suite de cette marque de protection.

La nouvelle de la mort de saint Théognius avait attiré une grande multitude de fidèles qui venaient de toutes parts lui rendre un dernier hommage. Pour rassasier une pareille foule, l'économe n'avait que les pains nécessaires à la communauté pendant deux semaines. Il les distribue néanmoins, se confiant en la bonté du Saint pour lui venir en aide. Chacun put en manger à sa faim et les restes suffirent encore à nourrir les religieux pendant quinze jours.

POURQUOI SAINT THÉOGNIUS NE JOUIT D'AUCUN CULTE

Chose remarquable, saint Théognius ne semble pas avoir joui d'un grand culte. Nous ne le trouvons dans aucun martyrologe et les Orientaux eux-mêmes ne le fêtent pas. Cette apparente contradiction entre tant de vertus et si peu d'hommages s'explique par la simple remarque qu'un siècle au plus après la mort du Saint, la Palestine fut envahie par les hordes de Mahomet et son monastère détruit. Les actes de saint Théognius écrits par un de ses disciples avaient été égarés, et ce n'est que de nos jours que les continuateurs des Bollandistes les ont remis à la lumière : hommage tardif à celui qui, durant plus d'un demi-siècle, avait étonné la Palestine et tout l'Orient par le spectacle de ses vertus et de ses miracles!

OUVRAGES CONSULTÉS

Analecta Bollandiana, t. X, *Echos d'Orient*, année 1898.

LE BIENHEUREUX GRÉGOIRE BARBARIGO,

Cardinal, évêque de Padoue (16 Septembre 1625 — 18 Juin 1697)

Fête le 15 juin.

Le bienheureux Barbarigo, d'après une ancienne gravure.

DEUX NOVICES DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE

Le bienheureux Grégoire Barbarigo naquit à Venise, le 16 septembre 1625, de parents non moins illustres par leur noblesse que par leur piété. Son père, Jean-François Barbarigo, et sa mère, Lucrèce-Léoni, étaient tous deux de familles sénatoriales. Sous la direction de maîtres éclairés, l'enfant, doué d'ailleurs d'un esprit ouvert et docile, fit des progrès rapides dans la science et la piété.

Tout jeune encore, il fut envoyé à l'Université de Padoue pour étudier la philosophie et le droit. Il y cultiva aussi, avec succès, le grec et les mathématiques. Son application à l'étude le préserva au milieu des dangers du monde et il conserva, parmi des compagnons trop souvent mondains et dissipés, la belle fleur de son innocence.

Il atteignait l'âge de dix-neuf ans, lorsque ses parents se préoccupèrent de compléter son éducation par un voyage à travers l'Europe. On eut soin toutefois de le confier à un guide sûr et expérimenté. C'était le moment où commençaient les grandes négociations européennes pour le traité de Westphalie. Le jeune Grégoire, accompagné d'un cousin de son âge, fut adjoint à l'envoyé de la République de Venise, qui devait profiter d'une occasion aussi favorable pour les initier au maniement des affaires publiques.

La modestie de Grégoire ainsi que sa piété le firent bientôt remarquer de tous, mais principalement du légat, le cardinal Chigi, qui devait être un jour pape, sous le nom d'Alexandre VII. Ce prélat l'admit dans son intimité et fut si ravi de ses belles qualités, qu'il conçut un vif désir de le voir embrasser la carrière ecclésiastique.

Un séjour dans la capitale de la France, où commençait brillamment le règne de Louis XIV, devait terminer ce long et instructif voyage. Sa piété et celle de son cousin ne s'y démentirent pas un seul instant, de sorte que les courtisans disaient plaisamment que Paris venait de recevoir « deux novices de la République de Venise ».

UN NOUVEAU SAINT CHARLES BORROMÉE

Le Sénat de Venise ne tarda pas à remarquer la prudence et la probité du pieux jeune homme : aussi il n'hésita pas à lui confier une des charges les plus importantes de la République, en le nommant « Sage des Ordres ». Le Bienheureux exerça cette charge pendant trois ans; mais, se sentant appelé de Dieu à une vie plus parfaite, il donna sa démission et retourna à Padoue, pour se mettre à l'étude du droit canon et de la théologie.

Dans l'intervalle, le cardinal Chigi avait été élu pape, le 7 avril 1655, et avait pris le nom d'Alexandre VII. Le nouveau Pontife n'avait pas oublié le jeune seigneur vénitien. Ayant appris qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique, il désira l'avoir près de lui. Grégoire, informé de la volonté du Souverain Pontife, s'y soumit en fils obéissant. Reçu Docteur en théologie à l'Université de Padoue, il fut ordonné prêtre à Venise et se mit sans retard en route pour Rome, où il arriva au mois de mars 1656.

L'année suivante, malgré ses vives protestations, il était préconisé évêque de Bergame. Le Bienheureux prit pour modèle saint Charles Borromée, et, avant de gagner son diocèse, il fit à son tombeau un fervent pèlerinage et étudia de près, pendant quelque temps, les admirables institutions dont le Saint avait doté l'Eglise de Milan.

Il arriva à Bergame avec un plan de réformes inspiré de ce qu'il venait de voir; mais il eut soin avant toutes choses de tracer pour ses domestiques et familiers un règlement de vie auquel il n'était permis à personne de se soustraire. Son palais offrait l'image d'un véritable couvent. Le matin, aussitôt après le lever, on se rendait à la chapelle pour la méditation que le prélat ne manquait pas de présider. Il célébrait ensuite la Sainte Messe à laquelle tous devaient assister. Pendant le repas, on faisait d'ordinaire une pieuse lecture. A la fin de la journée, avant d'aller prendre le repos, on se réunissait de nouveau à la chapelle pour la prière en commun et l'examen de conscience. La nuit venue, on fermait les portes du palais, de telle sorte que personne ne pouvait plus ni sortir ni entrer.

A l'extérieur, les efforts du Bienheureux se portèrent d'abord sur la formation du clergé : « Science et piété, disait-il, sont également nécessaires au prêtre. » Pour avoir des prêtres saints et pieux, il réorganisa son Séminaire et y introduisit les sages règlements établis dans ceux de Milan par saint Charles Borromée.

L'instruction religieuse de son peuple lui était aussi grandement à cœur. Des cours publics de doctrine chrétienne furent créés à Bergame, sur le modèle de ceux de Milan, et l'évêque y venait lui-même remplir le rôle de catéchiste.

Il mit aussi un grand zèle à prêcher par lui-même la parole de Dieu, s'acquittant de ce saint devoir avec tant de ferveur et de piété, qu'un évêque étranger, après l'avoir vu en chaire, exprima son admiration par cet éloge que tous les prédicateurs devraient s'efforcer de mériter : « Je ne puis mieux me représenter la manière dont les apôtres prêchaient, au jour de la Pentecôte, après avoir reçu le Saint-Esprit, qu'en regardant prêcher Mgr l'évêque de Bergame. »

Ses visites pastorales lui permettaient de donner un champ plus libre à son zèle apostolique. Dès son arrivée dans une paroisse, il se privait presque entièrement de sommeil, prenant tout habillé les quelques instants de repos que réclamaient ses membres fatigués. Prêcher, enseigner le catéchisme, administrer le sacrement de Confirmation, entendre lui-même les confessions des pauvres gens, en un mot, se conduire en tout comme s'il avait été le vrai curé de l'endroit, tel était le programme du bienheureux Barbarigo dans ses visites pastorales.

Il s'appliquait de plus à faire cesser les scandales et les inimitiés, dotait les jeunes filles pauvres et distribuait des secours aux indigents.

CARDINAL — ÉVÊQUE DE PADOUE

La renommée du bien accompli par lui dans son diocèse de Bergame arriva jusqu'aux oreilles du Pape qui voulut récompenser son mérite en lui conférant la pourpre cardinalice. Le Bienheureux, d'abord hésitant, se soumit simplement aux désirs du Saint-Père, et il vit dans sa nouvelle dignité un moyen de se rendre encore plus utile à son diocèse que par le passé. Mais Bergame ne devait plus le garder longtemps : au mois d'avril 1664, il était préconisé évêque de Padoue.

A peine arrivé dans son nouveau diocèse, il entreprit l'œuvre de réorganisation qu'il avait si bien conduite à Bergame. Fonder des écoles, réformer les Séminaires, établir des cours de catéchisme, parcourir incessamment son diocèse pour exciter les fidèles à une plus grande piété, tout cela ne suffisait pas à son activité. Il voulut aussi pourvoir à la bonne éducation de la classe dirigeante, œuvre importante entre toutes et qui intéresse l'avenir de la société chrétienne.

Il acheta dans ce but, à quelques kilomètres de Padoue, un ancien couvent qu'il transforma en collège; il y réunit un bon nombre de jeunes gens de la République de Venise et leur choisit d'excellents maîtres, aussi zélés pour la piété que pour les lettres. Ce collège eut un succès merveilleux.

Parmi toutes les fondations du Bienheureux, il en est une qui mérite une mention spéciale : la Congrégation des Oblats. Ayant vu à Milan de quelle utilité avaient été à l'Eglise les Oblats de Saint-Charles Borromée, il voulut doter son diocèse de Padoue d'une pareille institution. Le pieux cardinal avait précisément auprès de lui un prêtre savant et modeste, Barthélemy Piazza, Oblat de la Congrégation de Milan, et tout disposé à l'aider de son expérience et de son dévouement. On choisit quelques pieux séminaristes désireux d'entrer dans le nouvel Institut, et, après avoir éprouvé longuement leur vocation, le 12 mars 1671, dans la chapelle même du Séminaire, il leur donna solennellement leurs Règles. En même temps, ces pieux jeunes gens firent leur profession et s'engagèrent à travailler au salut des âmes, selon l'esprit de leur Institut. La petite famille des Oblats grandit dans la suite, sous les auspices de son saint fondateur, et réalisa les espérances qu'il avait conçues à son sujet.

Le Bienheureux eut souvent à sévir contre les abus, et, comme toujours en pareil cas, il se fit de nombreux et irréconciliables ennemis. Plus d'une fois, il faillit être assassiné, ce qui est une ressemblance de plus entre lui et saint Charles Borromée.

Un chevalier ayant menacé sa femme de mort, celle-ci eut recours au saint prélat et implora son assistance contre les menaces de son mari. Pour la mettre en sûreté, l'évêque lui offrit un refuge dans une communauté de femmes. Le chevalier, courroucé, jura de se venger. Un jour que la voiture du Bienheureux passait devant sa maison, il sortit tout à coup, s'approcha de la voiture et tira un coup de pistolet contre lui. Dieu permit que la balle déviât sans toucher personne. Non seulement le Bienheureux pardonna à l'auteur de l'attentat, mais il garda toujours un profond silence sur le danger qu'il avait couru.

COMMENT IL SE MORTIFIAIT SANS DÉSOBÉIR A SON MÉDECIN

Nous avons parlé des œuvres du bienheureux Barbarigo et de son zèle pour la sanctification de son troupeau. A quelles sources ce zèle s'alimentait-il? Aux sources ordinaires de la sainteté : la prière et la mortification.

Lui, évêque et cardinal, obligé par conséquent de fréquenter le monde, il vivait dans son palais avec l'austérité d'un cénobite.

Pendant un certain temps, il se contenta pour son premier repas de quelques grains de raisin sec et d'un petit morceau de pain. Dans la suite, il supprima cette modeste réfection et se contenta d'un seul repas, à la tombée de la nuit.

Un soir que divers travaux l'avaient retenu au Séminaire, il se fit apporter son maigre souper, pour ne pas être à charge à la maison. Ce souper consistait en un potage réchauffé, un plat de petits poissons auxquels il ne toucha pas et un hareng sec. L'économe du Séminaire, qui se trouvait présent, fut fort surpris et il ne put s'empêcher de dire : « Mais si l'on servait un pareil dîner aux séminaristes, tous seraient mécontents. » A quoi le cardinal répondit en souriant : « A leur âge, c'est bien permis. Il leur importe de ménager leur santé. »

Pendant une convalescence, on lui avait apprêté quelques petits oiseaux. Il en réprimanda vivement son majordome : « Mangez-les vous-même, et prenez-les à votre compte; pour moi, je ne veux pas manger en un seul plat la nourriture de cent pauvres. »

Aux jeûnes venaient s'ajouter des austérités de toutes sortes; mais, comme le pieux cardinal entendait pratiquer avant tout la vertu d'obéissance, il se voyait obligé d'inventer toutes sortes de stratagèmes pour se mortifier sans désobéir à son médecin.

Etant tombé gravement malade d'une fièvre dont on ne pouvait deviner la cause, il dut avouer à son médecin qui le questionnait qu'il portait sur lui divers instruments de pénitence. En effet, le médecin découvrit que les bras, les jambes et les reins du Bienheureux étaient étroitement entourés de chaînes de fer armées de pointes, qui pénétraient dans les chairs et les déchiraient horriblement. Il ne fallut pas moins de deux heures et d'une opération des plus douloureuses pour le délivrer de ses affreux liens. Au bout de quelque temps, le prélat fut complètement guéri, et son médecin lui fit promettre de ne plus recommencer.

Mais le Bienheureux eut bientôt trouvé un autre moyen de se mortifier sans manquer à sa promesse. Il se fit tisser une sorte de chemise en poil de chameau, si rude et si hérissée, qu'il ne tarda pas à souffrir de vives douleurs et à dépérir comme la première fois. Le médecin, informé de son état, parvint encore à découvrir la cause de cette nouvelle indisposition. Il exigea qu'on lui remît la tunique et obtint la promesse qu'elle ne serait pas remplacée.

Le saint cardinal ne pouvait plus se macérer ni avec des chaînes ni avec des cilices, puisque le médecin, à qui il voulait obéir en tout, le lui avait défendu. Mais le médecin n'avait pas pensé à lui défendre de se mortifier le goût. Il remplit donc de cendres une petite boîte, et, chaque fois qu'on lui présentait quelque nourriture, il avait soin de l'en saupoudrer abondamment, et cela si adroitement que personne autour de lui ne s'en apercevait. Sa santé fut de nouveau compromise. Il devint pâle, amaigri, sujet à de fréquents vomissements. Le médecin reconnut en lui les traces d'un lent empoisonnement et il lui demanda, cette fois, si par hasard il n'ajoutait pas quelque chose à sa nourriture pour en altérer la saveur. Le serviteur de Dieu, se trouvant ainsi découvert, changea de couleur et dit avec un aimable sourire : « O docteur, que dites-vous là? » Cette réponse évasive confirma le docteur dans ses soupçons, et, avec une liberté qu'explique la confiance absolue qu'avait en lui le cardinal, il se mit à ouvrir tous les meubles de l'appartement. Au bout de quelques instants, il trouva la boîte précieuse, cachée au fond d'un tiroir.

Le biographe du Bienheureux ne nous dit pas comment finit cette lutte avec la faculté; mais, à défaut d'autres mortifications, nous avons déjà dit comment le serviteur de Dieu dépensait ses forces sans compter pour le bien des âmes qui lui étaient confiées.

SA PAUVRETÉ
UN CARDINAL QUI RACCOMMODE LUI-MÊME SES HABITS

Sa pauvreté fut celle d'un religieux. Obligé par sa dignité de porter la pourpre, il ne voulut jamais avoir ni manteau ni vêtement de soie; la laine la plus grossière avait ses préférences. On le trouva plus d'une fois occupé à raccommoder lui-même ses habits. Bien qu'il souffrît beaucoup du froid, il ne voulut jamais se servir de gants, disant que c'était là une dépense inutile. Il ne changeait de chaussures que lorsque celles qu'il portait avaient été raccommodées plusieurs fois. Un lacet de ses souliers s'étant rompu, son valet de chambre se disposait à le remplacer par un neuf, mais le Bienheureux n'y consentit pas et il se contenta de faire un nœud à l'ancien : « La dépense sera sans doute minime, dit-il, mais lorsqu'on est chargé d'administrer les biens des pauvres, on doit regarder à ces petites économies. »

SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

S'il était sévère pour lui, sa générosité envers les pauvres ne connaissait pas de bornes. Il avait l'habitude de dire que les indigents étaient les vrais propriétaires de ses revenus et que lui n'en était que l'administrateur. Quel bel exemple pour nos riches socialistes d'aujourd'hui? Lequel d'entre eux oserait déclarer qu'il n'est que l'administrateur de sa fortune et que les pauvres doivent en avoir l'usage?

Une fois que le Bienheureux était au lit, indisposé, une jeune fille pauvre lui écrivit pour se plaindre de ce que son majordome refusait de lui donner un lit qui lui avait été promis.

— Pourquoi ce refus? demanda-t-il.

— Pourquoi? répondit le majordome; parce qu'il n'y a plus de lits à donner.

Mais le cardinal reprit d'un ton qui ne souffrait pas de réplique : « Ou trouvez un lit pour cette jeune fille, ou bien je lui fais donner le mien. »

Le majordome, qui savait son maître capable de tenir parole, comprit qu'il n'y avait qu'à obéir et il trouva un lit.

En une autre circonstance, il fit vendre sa voiture et son équipage pour doter une jeune fille pauvre. Il alla plus loin et se dépouilla pour faire l'aumône de la plus grande partie de son mobilier, des tentures et des tableaux de son palais. Son père en fut vivement courroucé, et, pour réparer ce qu'il appelait la folie de son fils, il se chargea de renouveler les objets disparus; mais il eut soin de s'en réserver la propriété. « Je vous avertis, fit-il dire à son fils, que ces meubles sont miens et que vous n'avez pas le droit de les vendre ou de les donner. »

DONS SURNATURELS

Le bienheureux Barbarigo fut favorisé de ces dons surnaturels que Dieu accorde parfois à ses pieux serviteurs. Presque tous ses familiers ont affirmé l'avoir vu, en diverses circonstances, environné, pendant son oraison, de lumières extraordinaires.

Voici un fait raconté sous la foi du serment par un religieux Franciscain, de Spolète. Un jour que le Bienheureux était de passage dans cette ville, il se rendit à l'église pour vénérer un des saints Clous qui s'y trouvait solennellement exposé. Le religieux qui était présent vit soudain un rayon lumineux partir de la sainte relique et venir frapper le visage du serviteur de Dieu. L'éclat de ce rayon grandit à tel point qu'il fut bientôt impossible de distinguer s'il partait de la sainte relique ou du visage transfiguré du Bienheureux.

En diverses circonstances, il prédit des événements qui se réalisèrent dans la suite; tantôt un succès que rien ne permettait d'attendre, tantôt une guérison désespérée, tantôt quelque châtiment de Dieu contre des coupables. Nous ne citerons qu'un seul trait.

Un étudiant de Padoue, Grec d'origine, s'était entendu avec un Anglais pour aller continuer ses études à l'Université protestante d'Oxford. Il avait même donné sa parole à l'Anglais qui, en retour, lui avait consigné une forte somme d'argent. Le cardinal, informé du fait, voulut conjurer le péril auquel allait s'exposer le pauvre étudiant et il parvint à rompre l'accord, en remboursant lui-même à l'Anglais l'argent qu'il avait avancé. Malgré tout, le jeune Grec revint à son projet et se disposa à partir. Le Bienheureux, à cette nouvelle, s'écria : « On voit bien qu'il veut se moquer de nous; mais il ne se moquera pas de Dieu. »

Or, il arriva que le jour même du départ, l'étudiant se prit de querelle avec son ami l'Anglais qui lui passa son épée à travers le corps. On vint annoncer au cardinal ce qui s'était passé; mais le messager n'avait pas eu le temps d'ouvrir la bouche qu'il l'avait déjà prévenu : « Je l'avais dit, s'écria-t-il, on ne se moque pas de Dieu en vain. »

COMMENT LE BIENHEUREUX BARBARIGO FAILLIT DEVENIR PAPE

Pendant son long cardinalat, notre Bienheureux dut se rendre cinq fois à Rome pour assister au Conclave.

Il prit part successivement à l'élection de Clément IX, de Clément X, d'Innocent XI, d'Alexandre VIII, enfin d'Innocent XII, cette dernière en l'année 1691.

Le Conclave de 1691 traîna particulièrement en longueur, les suffrages des Pères restant partagés pendant six mois entre le bienheureux Barbarigo et le cardinal Pignatelli. Dès l'ouverture du Conclave, le nom de l'évêque de Padoue volait de bouche en bouche. La foule, qui ne doutait pas de son élection, s'était portée nombreuse à la porte Flaminia, pour contempler son futur souverain. Averti, le cardinal changea de route, entra à Rome par la porte de l'Ange et descendit de voiture devant le palais du Conclave, au grand désappointement des Romains.

Lorsqu'il vit que le fardeau du Souverain Pontificat menaçait de lui échoir, il mit tout en œuvre pour l'éloigner de lui. Il eut soin de laisser croire à certains cardinaux étrangers qu'il était opposé à toute politique de conciliation. Et il ne fut pas élu.

Qu'il eût été lui-même le principal opposant à son élection, nous le savons par le témoignage du cardinal de Bouillon qui avait pris part au Conclave de 1691. Etant de passage à Padoue, en 1713, après la mort du bienheureux Barbarigo, il alla prier sur son tombeau. Comme on lui disait que Dieu daignait opérer des miracles par l'intermédiaire de son serviteur, il répondit : « Pour ma part, je ne veux point d'autre miracle pour croire à la sainteté du serviteur de Dieu, que celui dont j'ai été moi-même témoin. Il pouvait devenir Pape, aussi sûrement que je tiens en main cette barrette, et il a été seul à se faire opposition à lui-même. »

IL MEURT COMME UN SOLDAT, LES ARMES A LA MAIN

Le Bienheureux survécut six années à l'élection d'Innocent XII. S'apercevant à la diminution de ses forces que son heure ne tarderait pas à sonner, il multiplia ses prières et ses pénitences, sans se relâcher en rien de ses occupations ordinaires. Il voulait mourir comme un soldat, les armes à la main. Au lendemain d'une visite pastorale qui avait épuisé ses forces, on le vit présider les offices de la fête de saint Antoine de Padoue et, malgré une fatigue excessive, chanter la Messe pontificale, lorsque son corps, brisé par tant d'efforts, demanda grâce.

— Voici que Dieu m'appelle, dit-il à son vicaire, il va me demander compte de tant d'âmes. Que fera-t-il de moi? Mes négligences m'épouvantent.

Mais bientôt son front reprit sa sérénité, et on ne l'entendit plus murmurer que ces paroles confiantes : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas éternellement confondu; jusqu'au moment où, sans douleur, il rendit son âme à Dieu. C'était le 18 juin 1697.

Ses funérailles, que lui-même avait voulu le plus modestes possible, furent un véritable triomphe.

Le peuple de Padoue n'a cessé, depuis lors, de l'honorer et de l'invoquer, et Dieu s'est plu à glorifier le tombeau de son serviteur par de nombreux miracles. Il fut mis au nombre des Bienheureux le 16 juillet 1761.

SOURCES

Ragguaglio della vita, virtu e miracoli del beato Gregorio Barbarigo, Rome, 1761.

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Fête le 16 juin.

CARACTÈRE DE LA SAINTETÉ DE JEAN-FRANÇOIS

Parmi les nombreux saints que la Compagnie de Jésus a donnés à l'Eglise, Jean-François Régis est un des plus illustres.

Ce grand Saint est le modèle de ceux qui veulent gagner beaucoup d'âmes à Dieu. Il se sanctifia lui-même, avant de sanctifier les autres; il pratiqua les vertus les plus héroïques. Une humilité profonde, une abnégation entière de lui-même, une patience à toute épreuve, une fermeté que les menaces de la mort ne purent ébranler lorsqu'il s'agissait de son devoir, un amour de la pauvreté la plus absolue, une pureté d'ange et un désir ardent des souffrances et des humiliations : voilà comment cet apôtre façonna son âme, et devint ensuite entre les mains de Dieu un instrument docile dont il se servit pour ramener un grand nombre d'âmes dans le chemin de la vertu.

Saint François Régis naquit le 31 janvier 1597 à Foncouverte, dans le diocèse de Narbonne.

PREMIÈRES ANNÉES

Dès sa plus tendre enfance, notre Saint connut les douceurs de la piété et de l'amour de Dieu. Il descendait d'une noble famille du Languedoc. Ses parents lui inspirèrent de bonne heure le sentiment du bien, car leur illustration venait au moins autant de leur vertu que de la distinction dont ils jouissaient. Un de ses frères fut tué au siège de Villemur, dans une sortie contre les huguenots, sa famille s'étant toujours signalée par une grande fidélité à la foi catholique.

A l'âge de cinq ans, il entendit parler à sa mère des peines de l'enfer, et en fut vivement frappé. Il ne prenait pas de goût aux amusements des enfants de son âge, il préférait les choses sérieuses, et ne s'occupait que d'exercices de piété. Souvent il se renfermait dans une chapelle, et là, se laissant aller aux douceurs de la contemplation, il s'oubliait dans la présence de Notre-Seigneur, et y répandait des larmes abondantes.

Ses parents lui avaient donné un précepteur à l'humeur brusque et chagrine; l'enfant timide et modeste eut beaucoup à souffrir de cette direction, mais il supporta cette épreuve sans murmurer.

Bientôt, les Jésuites ayant ouvert des classes à Béziers, il leur fut confié; sa piété ne fit que se développer de plus en plus. Il avait une tendre dévotion pour la Sainte Vierge, et fut promptement reçu dans une de ces pieuses associations érigées dans les collèges religieux, et destinées à honorer la Mère du Sauveur. Il avait une grande confiance en son ange gardien, à qui il se crut toujours redevable d'avoir échappé à un grand péril.

LA VOCATION

Sa vocation se révéla de bonne heure, dans la douce et salutaire influence qu'il sut prendre sur ses compagnons d'études. Dans les premiers moments, quelques railleurs tournaient en ridicule ses pratiques religieuses, parce que la conduite de notre Saint n'était pas en harmonie avec la leur; bientôt, ils reconnurent la puissance de sa vertu, et loin de s'éloigner de leur pieux compagnon, ils s'en rapprochèrent si bien, que François Régis gagna leurs âmes. Six d'entre eux se réunirent à ce nouvel apôtre. Ils vivaient dans une espèce de communauté, réunis dans la même maison. François Régis composa une règle écrite: les heures d'études étaient fixées, les conversations inutiles interdites, on lisait un livre de piété pendant les repas, on faisait l'examen de conscience le soir, et le dimanche tous faisaient la Sainte Communion. C'est ainsi que notre Saint préludait aux grandes œuvres qu'il devait accomplir; car les âmes prédestinées trouvent toujours du bien à faire, et lorsqu'elles prennent conseil de Notre-Seigneur, il leur est toujours possible de travailler à la gloire de Dieu.

Saint François Régis fut à ce moment frappé d'une maladie grave; il édifia tous ceux qui l'approchaient par sa patience et par ses pieux discours. Ayant recouvré la santé alors qu'on y pensait le moins, il songea à se donner à Dieu d'une manière plus entière; il fit une retraite pour connaître sa vocation. Il se sentit pressé d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Son confesseur, le P. François Suarez, y réfléchit, et l'engagea à suivre son inspiration. Cette décision le remplit d'une sainte joie, et il entra au noviciat le 8 décembre 1616.

LE NOVICIAT

Dès les premiers jours, il se fit admirer des plus fervents. Rien ne venant plus troubler son désir d'une union constante avec Notre-Seigneur, il n'abandonnait pas un seul instant la pensée de sa présence. Il s'appliqua à pratiquer tout particulièrement l'humilité, la haine de lui-même, le mépris du monde, et le plaisir de procurer la gloire de Dieu. Ces vertus devinrent la pierre fondamentale de sa sainteté.

Les plus bas emplois étaient ceux qu'il chérissait davantage; rien ne lui paraissait plus agréable que de balayer la maison, et de servir à table. Son occupation préférée était certainement le service des malades.

C'est l'usage de conduire dans les hôpitaux les novices de la Compagnie de Jésus, et de leur faire exercer leur charité envers les pauvres infirmes. François Régis réclamait toujours les plus rebutants, il les pansait avec tant de compassion et les consolait avec une si grande affection, qu'on voyait bien qu'il savait considérer Jésus-Christ lui-même dans la personne de ceux qui souffrent. Il traitait son corps très durement, et savait user de ménagements et de douceur pour les autres; aussi ses compagnons disaient-ils qu'il était son propre persécuteur. Rien n'approchait de sa ferveur dans la prière; il tombait souvent dans une espèce de ravissement qui se reflétait sur son visage; aussi combien il savait communiquer aux âmes l'amour de Dieu, tant par ses paroles que par ses exemples!

Après deux ans de noviciat, il prononça ses vœux. Ses supérieurs l'envoyèrent à Cahors et à Tournon, pour faire sa rhétorique et sa philosophie. Le goût des études n'affaiblit en rien sa piété et son goût pour l'oraison. Voulant se précautionner contre ce danger, il eut soin de faire une large part aux exercices religieux, et ses études qui furent brillantes n'en souffrirent jamais. Sa fidélité à tous ses devoirs était si parfaite qu'on ne trouva jamais l'occasion de lui faire un reproche, et qu'on le surnomma l'ange de l'école.

PREMIER APOSTOLAT

Pendant son séjour à Tournon, Dieu lui inspira d'évangéliser les pauvres et les serviteurs de la ville. Cette prédication aux petits et aux faibles convenait à sa nature humble et dévouée. Le dimanche, il parcourait les villages et les bourgs d'alentour; il se faisait précéder d'une clochette; il réunissait les enfants, leur faisait le catéchisme, et leur apprenait à aimer le Sauveur Jésus.

Son goût pour l'apostolat acheva de se montrer d'une façon définitive dans la sanctification du bourg d'Audance. Il y opéra des merveilles; l'ivrognerie, les jurements, l'impiété y régnaient en maîtres; à la place, saint François Régis y établit la pratique des sacrements, la réception fréquente et le culte de l'Eucharistie. Il eut la gloire et le bonheur d'instituer les confréries du Saint-Sacrement. Il était seulement âgé de vingt-deux ans.

Des débuts si heureux et une sainteté si précoce pouvaient faire prévoir ce que serait un jour ce grand Saint; cependant, l'heure des grands travaux n'était pas encore venue, et ses supérieurs jugèrent à propos de l'envoyer dans la ville du Puy, afin d'y enseigner les belles-lettres.

L'ENSEIGNEMENT

Saint François Régis, nommé professeur, songea, non seulement à instruire ses élèves, mais encore à les diriger dans le bien. Il préparait ses classes avec le plus grand soin, et ne trouvait pas de moyen plus sûr de professer avec fruit que d'aller prier avant l'heure de la classe devant le Saint-Sacrement. Il guérit l'un de ses élèves malades, en faisant sur lui le signe de la Croix, et en lui recommandant d'être désormais plus fervent dans le service de Dieu.

Non content de se dévouer à ses élèves réunis, il les recevait souvent, tantôt l'un, tantôt l'autre en particulier, au grand avantage de leur avancement dans la science et dans la vertu. Aussi, ses élèves avaient-ils dans leur jeune professeur une immense confiance.

Après sept années d'enseignement, Régis fut envoyé à Toulouse pour y étudier la théologie. La nuit il se levait pour aller à la chapelle; on en avertit le supérieur qui, inspiré de Dieu, répondit : « Ne troublez pas les entretiens de cet

ange avec son Dieu; je suis bien trompé si on ne célèbre pas sa fête quelque jour dans l'Eglise.

ORDINATION

Au commencement de 1630, Régis eut ordre de se préparer à la prêtrise ; un combat de vertu s'éleva alors dans son cœur; le zèle pour la gloire de Dieu et le désir de gagner des âmes lui faisait désirer cet honneur, tandis que son humilité le remplissait d'une sainte fraveur. Bientôt ses supérieurs l'encouragèrent et levèrent toutes ses hésitations. Il se prépara à sa première messe par le jeûne, les prières et les mortifications. Ce beau jour arriva; il célébra avec une piété qui fit l'admiration de tous les assistants, car il fondit en larmes tout le temps et paraissait plutôt un ange qu'une pauvre créature.

La peste décimait la ville de Toulouse ; sur ses instances, François Régis obtint la permission d'aller y exercer sa charité. Il se dévoua de toutes façons, sans compter ni avec le fléau, ni avec sa jeunesse, espérant que Dieu l'attirerait plus tôt à lui ; mais il avait encore beaucoup de bien à faire, et son pèlerinage sur la terre devait se prolonger.

Une dernière année passée au noviciat, dans laquelle les disciples de saint Ignace s'adonnent exclusivement aux exercices de piété, accrut encore sa sainteté.

APOSTOLAT DES PAUVRES

Il fut tiré de sa retraite par la nécessité d'un voyage à Foncouverte, lieu de sa naissance. Il y était allé pour affaires de famille, mais les choses de Dieu l'occupèrent bien plus que les intérêts de ce monde.

Voici comment il passait son temps: le matin, il faisait le catéchisme aux enfants, puis il prêchait, il entendait ensuite les confessions, et, vers la nuit, il faisait une nouvelle instruction. Dans le milieu du jour, il s'occupait de la visite des pauvres, il mendiait pour eux chez les riches, et portait ensuite ses aumônes aux vieillards et aux malades.

Un jour qu'il traversait les rues, portant sur ses épaules une paillasse, il fut hué par des soldats. Régis fut comblé de joie d'être assimilé à son divin Maître et de recevoir comme lui des injures. Ses Frères crurent devoir lui faire des observations sur sa conduite si éloignée des maximes du monde, et qui ne pouvait être admise que par ceux qui comprennent la folie de la croix : « Exercez, lui dirent-ils, les œuvres de miséricorde, mais faites-le sans nous couvrir de confusion et de ridicule.

— Ce n'est pas en s'humiliant, répondit Jean-François, que les ministres de l'Evangile perdent leur caractère, et pourvu que Dieu ne soit pas offensé, qu'importe les jugements des hommes ! »

En effet, cette charité sans bornes lui concilia tous les cœurs et il eut la consolation de ramener beaucoup d'âmes à Dieu.

Ces succès si consolants décidèrent ses supérieurs à lui confier exclusivement la mission de l'apostolat. Il commença par la ville de Montpellier où il fit de nombreuses conver ions.

Il avait pour les pauvres une véritable préférence ; souvent il restait dans son confessionnal jusqu'au soir sans prendre de nourriture, pour entendre les confessions des malheureux, disant: « Les gens de qualité ne manqueront pas de confesseurs; les pauvres, cette portion la plus abandonnée du troupeau de Jésus-Christ, doit être mon partage. » En d'autres circonstances, on l'entendit dire : « Venez, mes chers enfants, vous êtes mon trésor et les délices de mon cœur. » Il ne se contentait pas de leur donner de bonnes paroles, il les secourait, comme nous l'avons déjà vu, des aumônes qu'il recueillait.

MULTIPLICATION DU BLÉ

Dieu voulut le récompenser de sa charité par un prodige éclatant. Il avait une sorte de grenier dans lequel il mettait le blé destiné à nourrir ses pauvres; là on savait qu'on trouvait toujours un secours, le Saint ne refusait jamais.

Or, les temps étaient difficiles, le blé rare, les souffrances plus nombreuses, les besoins plus grands. Une pieuse femme avait le soin de sa provision de froment, elle distribuait ses aumônes d'après ses ordres. Un jour elle était venue avertir le Saint qu'il ne restait plus rien, pas de blé, et plus d'argent pour s'en procurer. Sur ces entrefaites, une pauvre femme, accompagnée de ses enfants, vient lui demander un secours. Il appelle son aumônière et lui ordonne de satisfaire aux demandes de cette pauvre mère. Marguerite, étonnée, déclare qu'elle ne peut donner ce qu'elle n'a pas.

« Allez, dit le Saint, remplissez le sac de cette pauvre femme. »

Nouvelle objection.

« Allez, vous dis-je encore une fois, reprit le Saint, vous trouverez abondamment du blé pour elle et pour tous les autres. »

En effet, les magasins étaient pleins, et le prodige se renouvela plusieurs fois pendant la disette.

MISSIONS DANS LE MIDI DE LA FRANCE PARMI LES PROTESTANTS

Il fut le fondateur, à Montpellier, d'une œuvre très utile appelée Maison de refuge. Là, on recueillait les Madeleines qui, à l'exemple de leur sainte patronne, voulaient arroser les pieds du Sauveur de leurs larmes, et renoncer à leurs péchés.

La carrière du P. Régis dura dix ans. Il l'exerca, non seulement à Montpellier, mais encore dans la Vaunage, dans le Vivarais, dans la ville du Puy et dans tout le Velay.

Il séjourna trois ans dans le Vivarais et renouvela complètement le pays presque entièrement protestant. Deux conversions fort remarquées en entraînèrent beaucoup d'autres. Ce fut celle du comte de la Mothe-Brion qui, plus tard, l'aida beaucoup dans ses bonnes œuvres, et d'une dame hérétique haut placée et connue pour son attachement à sa religion.

Après cette mission fructueuse, saint François Régis se sentit le désir ardent d'aller prêcher l'Evangile dans les missions du Canada, mais le comte de la Mothe-Brion insista tellement auprès des supérieurs du Saint, qu'il obtint une nouvelle mission dans la petite ville du Cheylard, située dans des montagnes couvertes de neige, où notre Saint eut beaucoup à souffrir des intempéries de la saison. Pendant les quatre dernières années de sa vie, il travailla à la sanctification du Velay.

Il commença ses travaux vers l'an 1636 en faisant simplement le catéchisme dans l'église du collège des Jésuites. Il ne s'adressait qu'aux enfants et au peuple; mais, bientôt, tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville accourut à ces explications de la doctrine chrétienne. C'est que tous l'estimaient comme un saint et ses discours

étaient pleins d'un feu céleste qui embrasait les cœurs.

Il allait ensuite visiter les prisons, les hôpitaux et les réduits des pauvres. Il réunissait les pauvres plusieurs fois la semaine, en grand nombre, les instruisait, avec une admirable tendresse, des vérités de la foi et de leurs devoirs; il les encourageait, les consolait, enfin leur donnait une généreuse aumône qu'il avait lui-même quêtée auprès des riches. Il fonda un Comité de pieuses dames pour secourir les indigents.

MIRACLES

Ses prédications furent toujours accompagnées de miracles, glorieux apanage de sa sainteté. A Marthes, une femme ayant obtenu la faveur de raccommoder son manteau, en appliqua quelques morceaux sur ses enfants malades, ils furent guéris immédiatement.

Il exposa plusieurs fois sa vie pour combattre le péché et sauver les âmes. Un homme de qualité cherchait à séduire une jeune orpheline par des présents. François Régis ne craint pas d'aller le trouver, et de lui reprocher sa conduite. Cet homme, transporté de colère, tire son épée pour en frapper le Saint. Celui-ci, nullement effrayé et découvrant sa poitrine, lui dit : « Frappez, je mourrai content, pourvu que Dieu ne soit pas offensé. » Il convertit ce seigneur, et la jeune fille fut mise dans une maison religieuse.

Trois jeunes gens des meilleures familles du Puy résolurent de le tuer pour se venger des efforts que faisait le Saint pour les tirer du péché. Ils l'attendirent à la nuit tombante pour le frapper; mais saint François Régis, prévenu par une lumière intérieure, les avertit qu'il connaissait leur projet, les engagea à revenir à Dieu, et obtint d'eux ce qu'il désirait

Deux aveugles recouvrirent aussi la vue par l'efficacité de ses prières. Il guérit une femme malade qu'il était allé confesser, en mettant une médaille dans l'eau qu'il lui fit boire. Une autre fois, une pieuse demoiselle à l'extrémité l'ayant fait demander, il se contenta de l'exhorter à faire un plus saint usage de sa santé, et l'ayant appelée par son nom, elle fut guérie immédiatement.

Dans une ville, un riche marchand, impie et débauché, avide de gains et d'argent, cherchait à entraver la mission du saint religieux.

Celui-ci alla le trouver et, après un cordial entretien : « Vous prodiguez vos veilles et votre santé pour amasser de grands biens, lui dit-il; mais quelle sera la fin de toutes vos peines? La mort vous ravira en un instant le fruit de tous vos travaux. Et c'est pour ces choses périssables que vous oubliez les biens éternels. »

Toute la nuit suivante, le marchand fut agité par ces pensées et, le lendemain, il se convertit sincèrement.

Voilà bien en abrégé quelques-uns des travaux de saint François Régis; il faudrait une étude plus longue pour raconter tout le bien qu'il a fait ; tant il est vrai que les saints suivent les préceptes de Notre-Seigneur et se présentent devant le souverain Juge avec une mesure surabondante de bonnes œuvres et d'actions héroïques. Si cette remarque peut s'appliquer à leurs travaux, que dire lorsqu'on descend au détail de leur vertus?

En 1640, il supplia ses supérieurs de le consacrer exclusivement aux missions des campagnes.

VERTUS DE SAINT JEAN-FRANÇOIS

Saint François Régis pratiquait les austérités les plus rigoureuses. Il ne mangeait qu'une fois le jour, jamais de viande, jamais de vin. Il portait toujours le cilice, et prenait la discipline d'abord trois fois la semaine, ensuite tous les jours, jusqu'au sang.

Un jour, en allant évangéliser les pauvres habitants des montagnes, il tomba et se cassa la jambe; il ne voulut prendre aucun soin, et le lendemain, il était guéri. Il passait presque toutes ses nuits prosterné dans les églises, sur la pierre froide, et lorsqu'il ne pouvait y entrer, il restait à la porte à genoux dans la neige. Il eut à souffrir toutes sortes de persécutions, il s'en réjouissait et demandait à Dieu d'augmenter ses souffrances, disant que c'était sa seule consolation.

« Qu'y a-t-il au monde qui puisse attacher mon cœur, disait-il, si ce n'est vous, ô mon Dieu. »

DERNIÈRE MALADIE ET MORT DU SAINT

Il mourut au champ d'honneur, en mission à La Louvesc. Il prit froid, contracta une fluxion de poitrine et n'en continua pas moins à prêcher et à confesser; enfin, il tomba en défaillance, et les médecins jugèrent son état désespéré.

Il reçut le Viatique et les derniers sacrements avec une grande ferveur; il ne trouvait de soulagement à ses souffrances que dans la vue du crucifix. Le 31 décembre, il dit à son compagnon: « Ah! mon Frère, quel bonheur, que je meurs content, je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi. » Puis il s'écria : « Seigneur Jésus, je remets mon âme entre vos mains. » Ce furent ses dernières paroles. C'était le 31 décembre 1640.

On le proclama Saint d'une voix commune; les miracles se succédaient sur sa tombe, on allait y prier, on était exaucé.

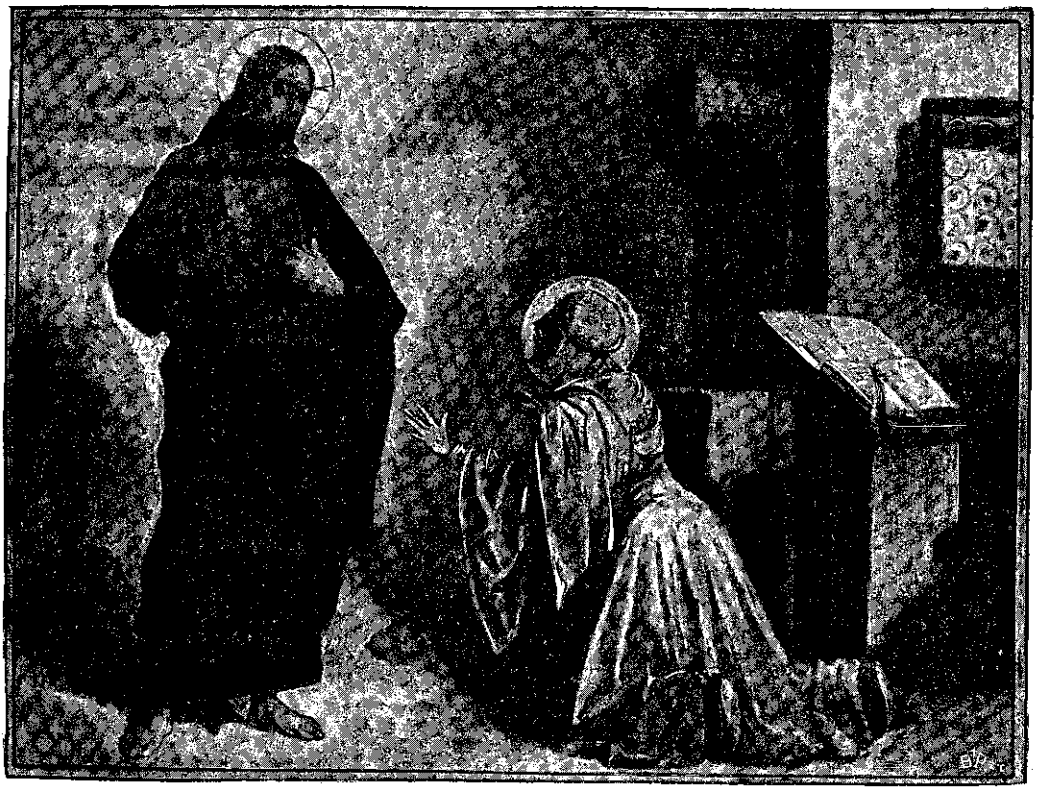
Il fut béatifié en 1716 et canonisé en 1737.

Une association pieuse, destinée à régulariser les unions illégitimes, a été placée sous l'invocation de saint François Régis.

Ce grand Saint, ayant rendu la santé à un pieux magistrat, lui inspira cette bonne pensée et perpétua ainsi au delà du tombeau le bien qu'il ne cessa de faire pendant son pèlerinage sur la terre.

SAINTE LUTGARDE, VIERGE

Fête le 16 juin.



Jésus apparaît à sainte Lutgarde, et, sur sa demande, lui donne son cœur.

Sainte Lutgarde appartient à cette époque, une des plus merveilleuses de l'histoire de l'Eglise, où la sainteté, puisée aux sources les plus hautes, ne brillait pas seulement dans les cloîtres, son asile ordinaire, mais resplendissait dans les conditions les plus diverses de la vie. Sur presque tous les trônes de l'Europe florissaient les plus hautes vertus. Saint Louis en France, saint Ferdinand en Espagne, sainte Elisabeth en Thuringe, saint Conrad en Bavière, sainte Edwige en Pologne, sanctifiaient leurs trônes par la sainteté; saint François d'Assise et saint Dominique fondaient, de leur côté, ces deux grandes familles qui devaient donner au ciel les saints par milliers et à l'Eglise ces grandes lumières que l'on appelle saint Thomas, saint Bonaventure, le bienheureux Albert le Grand, saint Antoine de Padoue et cent autres.

L'humble fleur dont nous allons respirer le parfum ne porte pas un nom aussi illustre, mais ses vertus, pour avoir été moins éclatantes aux yeux des hommes, n'en ont pas moins réjoui l'Eglise de Dieu, et son crédit dans le ciel en ont fait une des principales protectrices du pays de Flandre, la Belgique actuelle.

SA PATRIE, SA NAISSANCE, SES PREMIÈRES ANNÉES

Sainte Lutgarde naquit à Tongres, petite ville voisine de Liège, en 1182. Ses parents, bien qu'ils fussent d'une condition élevée, n'avaient qu'une fortune médiocre. Pour l'accroître, et surtout pour assurer à sa fille une dot plus riche, son père confia à un marchand de ses amis la somme de 20 marcs, que celui-ci devait faire prospérer. Mais Dieu en disposa autrement; il voulait être lui-même l'Epoux de cette vierge. Aussi, toutes les combinaisons de son père s'évanouirent par la perte que fit le marchand, lequel, passant en Angleterre, y éprouva de telles infortunes, que des 20 marcs, il n'en resta bientôt plus qu'un seul.

Bercée dans ces idées mondaines, Lutgarde n'entrevoyait rien de plus pour elle qu'un mariage selon son rang, et des espérances humaines et vulgaires. Elle aimait la parure et les divertissements du monde. La perte éprouvée par son père, loin de déconcerter ses desseins, ne fit que redoubler son attachement aux choses frivoles. Non pas qu'elle fît jamais rien de répréhensible aux yeux du monde, mais elle aimait à faire et recevoir des visites, elle écoutait avec plaisir les propositions de mariage qui lui étaient déjà faites fréquemment.

Cependant, sa mère voyait d'un œil éclairé et inquiet sa fille poursuivre un projet dont la réalisation lui semblait difficile après l'échec dont nous avons parlé; elle cherchait à incliner Lutgarde vers la vie religieuse. Mais l'heure n'était

pas venue et la jeune fille résista longtemps. Elle consentit enfin à être mise en pension dans le couvent de Sainte-Catherine, que dirigeaient, près de la ville de Saint-Tron, des religieuses Bénédictines. Ce fut là que la grâce parla clairement à son cœur, non pas subitement, comme pour quelques autres saintes, mais par le travail où Dieu sait seul et si bien mêler la force à la suavité. Bien que pensionnaire, elle recevait encore les visites des jeunes gens qui l'avaient recherchée dans le monde.

Un jour qu'elle s'entretenait innocemment au parloir avec l'un d'eux, Notre-Seigneur lui apparut soudain et découvrant sa poitrine : « Voici, lui dit-il, en lui désignant la plaie de son Cœur, voici ce que tu dois aimer! et apprends comme tu dois aimer! laisse là les vaines amours du siècle; tu trouveras en moi d'ineffables délices! » Ce fut le coup décisif; et bien qu'elle ne se fît pas sur-le-champ religieuse, elle puisa dans le souvenir de cette apparition le courage de résister à toutes les tentatives qui, dans la suite, furent faites auprès d'elle.

Elle sortit pour un temps du monastère où s'était écoulée sa jeunesse. Mais bientôt, fatiguée du monde, effrayée de ses périls, elle vint frapper à cette même porte, non plus comme pensionnaire, mais à titre de novice.

ELLE SE FAIT RELIGIEUSE APRÈS BIEN DES HÉSITATIONS

A peine y fut-elle admise que sa piété fut si admirable, sa ferveur si extraordinaire que ses compagnes, peut-être un peu jalouses, incapables, en tout cas, de la suivre, se disaient entre elles : « Ce n'est qu'un feu de paille, et cet enthousiasme tombera bientôt. » Lutgarde ne fut point blessée de ces réflexions amères; elle s'en servit pour accroître en elle l'humilité et une juste défiance de ses forces, mais ne ralentit en rien ses premiers élans. Pendant qu'elle était dans cette préoccupation, la Sainte Vierge daigna lui apparaître et lui dit : « Ne crains pas, ma fille, il n'en sera rien! et la grâce de mon Fils s'augmentera dans ton âme, jusqu'à ce que tu aies atteint la perfection des vierges les plus excellentes! » Quelques jours après, elle reçut la même assurance de la bouche de sainte Catherine, la patronne du couvent de Tron.

Tous les doutes furent bientôt levés pour les plus indécises, quand, le jour de la Pentecôte, étant dans l'église, elle fut, devant toute la communauté, élevée de deux coudées au-dessus de terre et pendant tout le chant du *Veni Creator*. Un autre événement vint peu après confirmer la vénération dont ses Sœurs commençaient à l'entourer. Comme elle prolongeait volontiers ses veilles, une nuit, les autres religieuses virent briller au-dessus de sa tête une éclatante lumière qui s'y reposa assez longtemps.

SON UNION AVEC NOTRE-SEIGNEUR

Tout le couvent, dès lors, la considéra comme une grande servante de Dieu, et sa vie devint admirable. Elle vivait avec Notre-Seigneur dans une familiarité si intime, que son temps s'écoulait surtout auprès du tabernacle. Une occupation extérieure ou l'obéissance l'appelaient-elles au dehors : « Attendez-moi, disait-elle à Jésus simplement, je ne tarderai point à revenir près de vous. »

Notre-Seigneur lui accorda successivement des grâces très signalées, notamment celle de guérir toutes les maladies. Par sa salive, qui avait le goût du miel, elle opéra de si nombreuses guérisons, que le concours des malades devint bientôt pour elle et son couvent une importunité.

Elle supplia son céleste Epoux d'échanger ce don merveilleux en celui de l'intelligence des Saintes Ecritures : « Je chanterai mieux vos louanges, ô mon Sauveur, si je comprends bien votre parole sacrée! » Dieu exauça sa prière et elle pénétra si avant dans le sens caché du texte divin, que le savant Thomas de Catimpré, son contemporain et son historien dont nous suivons le récit, avoue que la perspicacité, la profondeur et les beautés des interprétations de la Sainte, le jetèrent souvent dans l'admiration.

La tendresse que Notre-Seigneur avait pour elle, et qu'elle avait méritée par ses austérités était telle que ce bon Maître semblait se rendre à tous les désirs et même aux caprices de sa servante : « Qu'est-il nécessaire, lui dit-elle un jour, qu'une pauvre ignorante comme moi pénètre le secret de votre parole? ô mon Jésus, changez-moi encore cette grâce! — Mais que veux-tu, répondit le Sauveur. — Votre cœur! ô mon céleste Epoux! — Qu'il soit fait selon ta demande! » Et l'échange se fit à ce point, ou pour mieux dire l'union de son cœur à Dieu eut lieu à ce degré qu'aucune pensée impure ne l'effleura plus jamais.

L'ÉVÊQUE DE LIÈGE LA CONSACRE A DIEU ELLE EST ÉLUE PRIEURE

Bien qu'elle fût déjà religieuse depuis quelques années, notre Sainte n'avait pas encore reçu la consécration solennelle. Huart, évêque de Liège, vint lui-même présider cette cérémonie, qui devait se faire pour Lutgarde et pour plusieurs de ses compagnes. Or, il arriva que tandis que l'évêque déposait sur la tête de chacune des vierges une couronne composée de fil de lin, un homme pieux dans l'assistance vit que celle de Lutgarde était d'or. Il s'enquit à un prêtre, son voisin, pourquoi on faisait cette différence en faveur de cette religieuse : « Mais, où avez-vous donc les yeux, lui dit le prêtre, pour voir une couronne d'or où il n'y a que des couronnes de lin et tout à fait semblables? L'homme regarda de nouveau, vit la même différence et se dit en lui-même : Voilà quelque grande servante de Dieu!

Sa vertu, en effet, croissait de jour en jour, quelque effort que fît son humilité pour en dérober la connaissance. Mais ses sœurs, témoins des exemples de perfection qu'elle leur donnait, résolurent de la choisir pour prieure. Malgré ses résistances, Lutgarde fut contrainte d'accepter la charge dont elle s'acquitta d'ailleurs avec le plus grand succès.

Cependant, au bout de quelques années, effrayée de la responsabilité qui pesait sur elle, intérieurement avertie, et attirée surtout par le désir d'une plus haute perfection, elle résolut de s'enfuir ailleurs.

Mais avant de prendre une telle détermination, elle voulut demander le conseil d'un homme éclairé. Il y avait alors à Liège un saint docteur appelé Jean de Lyran, renommé par sa sagesse. C'est à lui qu'elle s'ouvrit de son dessein. L'homme de Dieu, ayant pesé ses motifs, lui conseilla d'abdiquer ses pouvoirs de prieure et de se retirer à Aquirie, dans le voisinage de Bruxelles, où se trouvait un couvent de religieuses sous la règle de Cîteaux. Elle reçut en même temps un autre avertissement par la bouche d'une sainte

religieuse du nom de Christine, dont la vie nous a été conservée. Celle-ci assura Lutgarde que la volonté divine était qu'elle suivit l'attrait qu'elle ressentait. Les religieuses de Sainte-Catherine eurent un grand chagrin de cette détermination, mais la Sainte les consola en les assurant que leur couvent ne ressentirait aucun préjudice de son départ. Ce qui se vérifia en effet si bien que, tandis que beaucoup d'autres monastères perdaient de leur antique ferveur, celui de Sainte-Catherine prospérait et s'accrut par la grâce divine, obtenue à la prière de Lutgarde.

LUTGARDE REÇOIT DE LA SAINTE VIERGE L'ORDRE DE JEUNER PENDANT SEPT ANS POUR OBTENIR LA CONVERSION DES ALBIGEOIS

Il se fondait alors en France de nombreux monastères d'hommes et de femmes qui avaient embrassé la règle établie à Cîteaux par saint Bernard et dont la sainteté restaurait et renouvelait la vie religieuse alors si déchue.

Dans la crainte d'être élue prieure dans quelqu'un de ces couvents où l'on parlait français, Lutgarde demanda à Notre-Seigneur de la rendre incapable d'apprendre cette langue; elle fut exaucée à ce point, raconte son historien, qu'après quarante ans passés à Aquirie, elle savait à peine demander du pain autrement qu'en son idiome maternel.

Elle n'avait encore que vingt-quatre ans quand elle vint à Aquirie, mais sa ferveur acquit bientôt, sous la direction nouvelle qu'elle y trouva, un degré éminent. Elle se sentait surtout attirée par la pénitence; et, certes, elle trouvait matière à l'exercer

C'était l'époque où les Albigeois ravageaient le Languedoc et la France et épouvantaient l'Europe. La Sainte Vierge lui apparut un jour : « Ma fille, lui dit-elle, voici que des hérétiques et de lâches chrétiens crucifient de nouveau mon Fils, fais pénitence pour eux, et, par un jeûne de sept ans au pain et à l'eau, apaise la colère de Dieu, prête à éclater sur le monde!..... »

Docile à la parole de Marie, Lutgarde observa rigoureusement son jeûne. Pouvons-nous ne pas admirer ici le rôle que la Sainte Vierge réserve à notre Sainte? Dans ce grand combat où son talon va écraser encore la terrible hérésie, elle se fait aider par la parole ardente de Dominique, elle ne dédaigne pas l'épée de Simon de Montfort, mais elle veut que Lutgarde, cette âme si pure, fasse pénitence, et par son jeûne de sept ans, combatte à sa manière et assure le triomphe. Le pouvoir de Lutgarde sur le cœur de Dieu devint alors si considérable, qu'il nous plaît d'en citer quelques exemples, pour montrer avec quelle bonté notre Dieu écoute la prière de ses fervents serviteurs.

SA PUISSANCE ET SES MIRACLES

Jacques de Vitry, dans la vie de la bienheureuse Marie d'Oignies, rapporte de lui-même qu'étant chanoine de Liège, il dut aux prières de Lutgarde d'être délivré d'une dangereuse tentation. Et comme Dieu faisait attendre la grâce, la Sainte lui dit un jour : « Seigneur, voici que je vous prie avec larmes pour cette âme et vous ne m'entendez pas. — Je t'entends, lui répondit Jésus, mais l'obstacle vient de celui même pour lequel te me supplies! — Eh bien! Seigneur, effacez-moi du livre de vie, ou sauvez cette âme malgré elle, s'il le faut. »

De tels héroïsmes trouvent toujours de l'écho dans le cœur de Dieu; aussi Jacques de Vitry fut-il changé soudain. Ouvrant les yeux sur le péril qu'il avait couru, il rendit grâces à Dieu et à sa libératrice. Il devint ensuite évêque de Saint-Jean-d'Acre, puis de Tusculum et cardinal de la Sainte Eglise.

Il existait entre elle et un saint abbé du voisinage, du nom de Simon, Allemand d'origine, des relations fondées sur une estime réciproque. Simon, après avoir suivi la carrière des armes, s'était fait religieux Cistercien dans le monastère de Fonjas, où ses vertus le firent choisir pour abbé. Mais il avait gardé de son premier état certaine rudesse qui se manifestait parfois par un zèle trop amer. Or, il arriva qu'il mourut jeune encore. La Sainte éprouva de cette perte une douleur sensible qui s'augmenta encore par la révélation qu'elle eut que l'âme de son saint ami était en Purgatoire. Elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût sauvé cette ami. Prières, jeûnes, communions, tout par elle fut mis en œuvre avec cette ferveur qu'elle apportait en toutes choses. Notre-Seigneur lui fit souvent connaître avec quelle joie il voyait ses efforts : « Je n'aurai de paix, lui dit-elle, que si je vois cette âme si chère arrivée près de vous pour jamais! »

Quelques jours après seulement, Notre-Seigneur vint à elle, accompagné de Simon : « Réjouis-toi, ma fille, lui dit-il, voici l'âme que tu me demandais! » Et Simon, se prosternant à ses pieds, la remerciait avec d'indicibles transports : « Je devais, lui dit-il, rester onze années dans le Purgatoire, mais, grâce à vos prières, je m'en vais avec mon Dieu! »

Il serait puéril et mesquin d'appliquer ici les raisonnements de l'intelligence humaine. Dieu avec ses saints en agit autrement que les hommes entre eux, d'après les vues courtes et si souvent trompeuses de leur petite sagesse.

C'est ainsi que Jean de Lyran, qui lui avait donné le conseil de quitter le monastère de Sainte-Catherine pour celui d'Aquirie, étant mort comme il traversait les Alpes, se rendant à Rome pour les besoins des couvents du Brabant dont il était chargé, lui apparut, revêtu d'un triple et glorieux manteau. Lutgarde ne se doutant pas de la vérité, lui fit signe d'approcher.

« Non, répondit-il, je viens de quitter cette vie mortelle, et, selon notre convention, je vous en informe sans retard! » Lutgarde, ravie, lui dit : « Que signifie le triple manteau que vous portez? » — Le premier, qui est blanc, symbolise l'innocence que j'ai toujours gardée; le rouge est en souvenir des travaux que j'ai supportés et dans lesquels je suis mort; le bleu, enfin, qui est le dessus, marque la perfection de la vie spirituelle. »

Vers le même temps (1216), le pape Innocent III, étant mort peu après le Concile de Latran, apparut à Lutgarde, environné de flammes.

« Trois motifs, lui dit-il, m'ont fait condamner à ces justes tourments et, sans l'intercession de Marie, que j'ai toujours honorée, il me serait arrivé pire. Jusqu'au jour du jugement, j'expierai la triple faute que j'ai commise. C'est la Vierge Marie qui m'a obtenu la faveur de venir réclamer vos suffrages! » Et il disparut.

Quand notre Sainte eut jeûné sept ans, Notre-Seigneur lui commanda de renouveler la même pénitence, cette fois pour les pécheurs. Ce qu'elle exécuta fidèlement et avec un si grand zèle, que la bienheureuse Marie d'Oignies, sa contemporaine, disait souvent : « Notre-Seigneur n'a pas aujourd'hui dans le monde une âme plus

fidèle et plus puissante sur son Cœur que Lutgarde, personne mieux qu'elle ne le prie pour les pécheurs et ne sauve autant d'âmes du Purgatoire! » On comprendra la valeur de ce témoignage dans une telle bouche, quand on se souviendra que l'Eglise s'enorgueillissait alors d'avoir parmi ses enfants saint François d'Assise, saint Dominique, saint Louis et tant d'autres que nous avons nommés en commençant.

Son action se manifestait surtout autour d'elle. Une religieuse de l'Ordre de Saint-Benoît, nommée Iolande, séduite par l'appât du monde, avait fui son couvent, situé sur les bords de la Sambre. Mais bientôt, désabusée et ramenée à de meilleurs sentiments par une pieuse dame, elle se présenta à Aquirie, où elle fut reçue. Délicate de santé, habituée d'ailleurs aux jouissances que sa fortune lui permettait, elle eût été bientôt rebutée de l'austérité de son nouveau genre de vie si Lutgarde ne l'eût encouragée par sa prière et ses exemples. Elle lui fit surtout entrevoir la miséricorde divine et l'amena à pleurer amèrement ses désordres. Iolande fit très vite de tels progrès, qu'elle devint un modèle pour ses sœurs; Dieu la comblait de grâces singulières et lui fit entendre que bientôt il l'appellerait à lui. Elle en fit la confidence à Lutgarde, qui s'en réjouit beaucoup et qui lui dit : « Quand vous aurez quitté ce monde, revenez vers moi; mais vous m'aborderez en disant : Bénissez le Seigneur! puis vous réciterez la Salutation angélique, afin que je sois assurée contre les surprises du démon. Iolande, étant morte peu après, vint, en effet, remercier sa bienfaitrice.

L'auteur de sa vie rapporte un fait que nous ne voulons pas passer sous silence, parce qu'il nous montre avec quel zèle admirable elle s'intéressait aux prêtres.

« J'avais été, dit-il, élevé très jeune au sacerdoce, et certains ministères que me confiait l'évêque de Liège n'étaient pas pour moi sans danger. Un jour que j'exposais mes craintes à Lutgarde comme à une mère, elle m'interrompit et, se jetant à genoux, elle pria en silence. Puis s'étant relevée : « Retournez, mon fils, au travail que réclame de vous les âmes, le Christ sera désormais votre protecteur, suppléant à vos ignorances, et votre bouclier contre les traits de l'ennemi. »

ELLE REÇOIT LE DON DE PROPHÉTIE ET LE DON DES LANGUES

Lutgarde pénétrait toujours plus avant dans l'intimité de son Maître, et les grâces extérieures qu'elle recevait révélaient les progrès de sa perfection. Dieu lui fit le don de connaître les choses les plus secrètes et souvent ceux qui venaient la trouver n'avaient pas besoin de lui manifester le fond de leur cœur. Elle prédit de même que les Tartares, qui avaient envahi la Russie, la Pologne, et la Bohême, ne passeraient pas jusqu'aux Pays-Bas qu'elle habitait; elle apprit à ses sœurs la mort du bienheureux Jourdain de Saxe, successeur de saint Dominique, du cardinal Jacques de Vitry, qu'elle avait protégé de sa prière, comme nous l'avons dit plus haut.

Bien qu'elle ne sût rien de la langue française, quand des personnes de cette nation venaient la trouver, pour recevoir, par son entremise lumières et consolations, il arrivait qu'elle les entendait parfaitement et s'en faisait aussi comprendre, en leur parlant dans sa langue allemande.

Une douloureuse épreuve lui fut alors imposée par l'obéissance. La prieure de son couvent, nommée Agnès, était bien loin de la ferveur dans laquelle vivait Lutgarde. Selon l'usage de ce temps, celle-ci ne communiait que tous les dimanches, et, pour une âme si remplie de l'amour de Dieu, l'intervalle d'une semaine lui paraissait bien long. Il fut encore allongé par Agnès, qui lui ordonna d'espacer encore plus ses communions déjà si rares. Aucun ordre ne pouvait lui paraître plus pénible. Elles'y soumit cependant, non sans avertir sa supérieure du risque qu'elle courait, par suite d'une mesure si arbitraire. Agnès en fut, en effet, châtiée, car elle tomba dans une maladie qui la privait non seulement de la Communion mais de l'office et des autres exercices de la vie religieuse. Elle se repentit alors et rendit à Lutgarde la liberté de suivre son attrait.

Par l'effet de son amour croissant, notre Sainte conçut un violent désir du martyre. Or, il arriva qu'un soir, après les Complies, elle prolongeait sa veille et sa prière au pied de son lit. Elle songeait à la gloire de la jeune vierge Agnès qui avait été assez heureuse pour offrir son sang à son Epoux : « Et moi, dit-elle, en embrassant le crucifix, ne me sera-t-il pas donné d'en faire autant? » Comme elle était pressée par ce désir, une veine au côté droit de sa poitrine se rompit à l'extérieur et le sang jaillit en telle abondance que ses vêtements en furent inondés, et elle ressentit tout le reste de sa vie une grande faiblesse, suite de cette hémorragie occasionnée par l'amour divin. Quand elle fut morte, on retrouva sur son corps virginal la cicatrice de cette mystérieuse blessure.

ELLE DEVIENT AVEUGLE — SA MORT

Lutgarde avait quarante-cinq ans lorsque, sur sa demande, elle fut privée de la lumière; elle devint aveugle, mais son âme était plus éclairée que jamais. Malgré cette infirmité, elle ne cessa point d'assister à l'office et d'y chanter avec ses sœurs les louanges de Dieu. Elle avait eu à ce sujet de très grands scrupules. Bien qu'elle appliquât de son mieux son esprit à éloigner les distractions, elle en était parfois si importunée que, pensant mieux faire, elle répétait jusqu'à deux et trois fois ses heures canoniales. Elle fut délivrée miraculeusement de ce défaut, et quand elle fut tout à fait aveugle, elle suivait sans aucune distraction les prières de l'office divin.

Sa cécité dura les onze dernières années de sa vie. Il y avait quatre ans qu'elle supportait cette infirmité, quand Notre-Seigneur lui commanda de faire un nouveau jeûne de sept années, pour détourner un grand fléau qui menaçait l'Eglise; elle le fit avec le même courage que les deux précédents.

Mais l'heure de la récompense approchait; elle en fut avertie clairement et l'annonça à ses sœurs. Le vendredi après la Trinité, elle passa toute la journée en extase; ses yeux, fermés depuis onze ans, se rouvrirent pour voir le cortège d'anges que son Epoux envoyait à sa rencontre. Enfin, le samedi 16 juin 1246, elle s'endormit dans le Seigneur. Elle était dans sa soixante-quatrième année.

Les miracles qui se firent à son tombeau furent si nombreux et si éclatants que, bien qu'elle n'ait pas été canonisée selon les cérémonies ordinaires, son nom a été mis dans le martyrologe romain, et son culte autorisé par l'usage d'abord puis par l'Eglise. Sa fête se célèbre le 16 juin.

SAINT CYR ET SAINTE JULITTE, MARTYRS

PATRONS DU DIOCÈSE DE NEVERS

Fête le 16 juin.

SAINTE JULITTE — SA FOI ET SES ÉPREUVES

Julitte était une noble et riche dame d'Iconium, ville de Lycaonie, en Asie-Mineure. Née dans la seconde moitié du IIIe siècle de l'ère chrétienne, elle descendait des anciens princes de la Lycaonie, dépossédés de leur autorité par la conquête romaine, mais restés maîtres d'une grande fortune et d'une légitime considération parmi leurs concitoyens. Julitte avait épousé un homme digne de sa haute condition; elle était chrétienne fervente, et ses richesses lui servaient à beaucoup de bonnes œuvres.

Dieu combla ses désirs en lui donnant un fils, qu'elle nomma *Quiricus* ou *Cyricus* (par abréviation saint Cyr), nom qui a, à peu près, le même sens en grec que *Dominique* en latin, et signifie *qui appartient au Seigneur*.

Mais, ici-bas, les joies sont courtes; car cette terre n'est qu'un lieu d'exil, où, par les combats et les courageuses vertus d'une vie passagère, nous devons conquérir l'éternelle et bienheureuse patrie du ciel. Julitte, jeune et riche, perdit son mari et resta veuve avec un enfant encore au berceau.

Bientôt survint une autre épreuve. Après bien des résistances, l'empereur Dioclétien, cédant aux haineuses instances et aux calomnies de son entourage païen, décréta l'abolition complète de l'Eglise catholique. Il ordonna à tous les chrétiens de renoncer à Jésus-Christ et d'adorer les idoles de l'empire, sous peine d'être livrés aux derniers supplices. De là une effroyable persécution qui fit, dans tout l'empire, des milliers et des milliers de martyrs. Dans l'armée, on vit des régiments entiers, comme la légion thébaine, commandée par saint Maurice, mourir plutôt que de renoncer à leur foi.

Le gouverneur de la province de Lycaonie, un païen sanguinaire, nommé Domitien, se faisait une fête d'appliquer dans toute leur rigueur les impies et cruels décrets de l'empereur son maître. Julitte, par sa haute position, était plus exposée encore qu'une autre à être arrêtée; mais ce qui l'effrayait davantage, c'était moins la perspective des tourments et de la mort, que l'avenir de son enfant. Que deviendrait ce petit orphelin, âgé seulement de trois ans, quand il serait privé de sa mère?

Martyre de saint Cyr et de sainte Julitte.

Elle l'avait fait soigneusement baptiser; et déjà, de sa petite voix enfantine, il commençait à invoquer le nom de Jésus. Si les païens s'emparaient de lui, comment serait-il élevé?

JULITTE S'ENFUIT AVEC SON FILS

Julitte se souvint alors des paroles du divin Maître: « *Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre.* » Elle n'hésita pas. Abandonnant tous ses biens, elle s'enfuit, accompagnée seulement de deux servantes et emportant dans ses bras son bien-aimé trésor. Elle allait à la recherche d'une ville, où elle serait moins connue et plus à l'abri, au sein de la pauvreté.

Elle se réfugia d'abord à Séleucie; mais, là encore, la persécution contre les chrétiens sévissait avec autant de fureur qu'en Lycaonie. La veuve fugitive continua donc sa route, et, de ville en ville, vint jusqu'à Tarse, la patrie de l'apôtre saint Paul.

C'est là que Dieu allait exaucer les prières qu'elle lui adressait pour le salut éternel de son enfant; mais d'une manière contraire aux vues

humaines. C'est là qu'elle allait conquérir des biens plus durables que tous ceux qu'elle avait laissés en Lycaonie : c'est là, en effet, que Dieu allait couronner ensemble la mère et le fils par un glorieux martyre.

SAINT CYR ET SAINTE JULITTE SONT ARRÊTÉS LE MARTYRE

Les chrétiens de Tarse avaient joui jusque-là d'une paix relative; mais, presqu'en même temps que sainte Julitte, arriva dans la ville le gouverneur Alexandre, chargé d'exécuter les décrets de persécution. La fugitive d'Iconium, reconnue comme chrétienne, fut l'une des premières arrêtées. Les soldats vinrent la saisir pour la conduire au tribunal; ses servantes effrayées s'enfuirent, mais se cachèrent au milieu de la foule, pour voir ce qu'il arriverait de leur maîtresse.

Julitte, fortifiée par la grâce de Dieu, s'avança sans faiblesse devant le tribunal du préfet. Elle portait son jeune fils dans ses bras.

« Qui es-tu? et d'où viens-tu? lui dit Alexandre.

— *Je suis chrétienne!* » répondit Julitte.

Furieux de cette réplique, Alexandre ordonne de lui arracher son fils d'entre les bras. Aussitôt, on attache la mère avec violence sur le chevalet et des bourreaux, armés de nerfs de bœufs commencent à la flageller sans miséricorde. A cette vue, le petit Cyr pousse des cris déchirants. Le préfet, touché des larmes de ce charmant enfant, se le fait apporter; il le prend sur ses genoux et le comble de caresses; il s'efforce de le consoler et de le détourner du cruel spectacle qu'il a sous les yeux. Mais l'enfant ne veut pas cesser de regarder sa mère et de pleurer. Celle-ci, héroïque sous les coups, répond à toutes les sommations des bourreaux: « Je suis chrétienne; jamais je ne sacrifierai aux démons ».

Le petit Cyr, entendant ces paroles, répétait lui aussi, avec sa mère : *Je suis chrétien! Je suis chrétien!* De ses petites mains, il repoussait la tête du préfet et cherchait à lui égratigner le visage, pendant qu'il le frappait du pied, comme pour lui échapper et aller rejoindre sa mère.

Le préfet est bientôt impatienté de cette résistance. Alors, dit l'historien, cette bête féroce prend l'enfant par un pied, et, du haut de son siège, le jette sur le pavé. Sa tête se brise contre un degré du tribunal, la cervelle se répand, et l'innocent agneau expire sur le pavé rougi de sang.

A cette vue, Julitte lève les yeux au ciel, en disant: « Seigneur, je vous remercie de ce que vous avez daigné couronner le fils avant la mère! »

Foi vraiment sublime.

Le préfet, honteux lui-même de l'acte barbare qu'il vient de commettre, accuse Julitte d'en être la cause par son obstination. Il lui fait déchirer les flancs avec des crocs de fer. On lui verse de la poix bouillante sur les pieds en lui répétant : « Julitte, aie pitié de toi-même ; délivre-toi de ces tourments.

— Non, répond toujours Julitte, jamais je ne sacrifierai aux démons; j'adore Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, par qui le Père a créé toutes choses; j'ai hâte d'aller retrouver mon enfant dans le royaume du ciel. »

Enfin, le juge, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, dit aux bourreaux : « Qu'on porte le cadavre de l'enfant au lieu des exécutions capitales, et qu'on y conduise la mère pour lui trancher la tête. »

Les bourreaux détachent donc la martyre, lui mettent un baillon dans la bouche pour l'empêcher de parler, et l'entraînent au lieu du supplice. Là, elle fait signe qu'on lui enlève un instant le baillon de la bouche; on lui accorde cette faveur; mais c'est pour adresser à Dieu une dernière prière à haute voix, en présence même des païens :

« Seigneur Jésus, dit-elle, soyez béni d'avoir appelé mon fils avant moi dans votre royaume ; vous l'avez enlevé à cette misérable et courte vie pour le faire jouir de la vie bienheureuse et immortelle, en compagnie de vos saints martyrs; recevez aussi maintenant votre indigne servante, et que, fortifiée par votre Esprit divin, j'aille adorer la face du Père qui règne à jamais. Ainsi soit-il. »

En disant cette prière, Julitte s'était mise à genoux, et le bourreau, brandissant son glaive, lui trancha la tête. Ainsi l'enfant et sa mère furent réunis dans le ciel. C'était le 16 juin de l'an 304.

La nuit suivante, les deux servantes de Julitte vinrent, à la faveur des ténèbres, relever le corps de leur maîtresse et celui de son fils, et leur donnèrent la sépulture dans un champ proche de la ville.

Une vingtaine d'années après, quand les chrétiens d'Orient jouirent enfin de la liberté et de la paix, sous le règne de Constantin-le-Grand, vainqueur de Licinius, l'une de ces deux servantes vivait encore. Elle indiqua le lieu précis où reposaient les précieuses reliques, et ce tombeau devint un lieu de pèlerinage très fréquenté des fidèles. On s'y rendait en foule, pour demander à Dieu, par l'intercession des martyrs, les grâces dont on avait besoin. Ceux qui avaient le bonheur d'obtenir quelques fragments de ces reliques, les conservaient avec vénération, comme un gage de la protection du ciel.

Théodore, évêque d'Iconium, patrie de sainte Julitte, nous assure que les plus anciennes familles de Lycaonie se faisaient gloire de la compter parmi leurs parentes, et célébraient chaque année sa fête avec une pompe digne d'une sainte et de la fille des rois.

SAINT CYR ET SAINTE JULITTE EN FRANCE

Le culte du saint enfant martyr et de son héroïque mère ne fut pas seulement célèbre dans sa patrie; mais dans tout le reste de l'Eglise, spécialement en France. Les chrétiens des différents rites orientaux, Grecs, Slaves, Arméniens, Chaldéens, Coptes, célèbrent sa fête.

Au v^e^ siècle de l'ère chrétienne, saint Amateur, évêque d'Auxerre, au retour d'un voyage en Orient, eut la rare fortune de rapporter en Occident la majeure partie des reliques de saint Cyr et de sainte Julitte. Par quelle faveur ce saint personnage avait-il été gratifié d'un si précieux trésor, l'histoire ne nous le dit point. Toujours est-il qu'il en enrichit l'une de ses églises d'Auxerre, où il l'enferma précieusement dans un double tombeau protégé par un mur, mais avec les indications nécessaires pour en constater l'authenticité.

Un diocèse voisin, celui de Nevers, commença dès lors à honorer aussi les deux saints martyrs.

Au temps de Charlemagne, saint Jérôme, évêque de Nevers, qui témoignait à ces deux héros de la foi une vive dévotion, fit construire en leur honneur une chapelle, attenante à sa cathédrale.

Mais, ce n'était là qu'un commencement, son désir était de leur dédier une église, quand il

aurait assez de ressources pour la bâtir. Bientôt, grâce aux libéralités du grand empereur chrétien, ce fut sa cathédrale qu'il entreprit de reconstruire. Sur ces entrefaites, le mur que saint Amateur avait fait élever à Auxerre, pour protéger le tombeau de saint Cyr et de sainte Julitte, s'écroula, laissant voir le dépôt sacré, avec les peintures et les inscriptions dont saint Amateur avait orné ce lieu béni. Cette circonstance ralluma la piété du peuple envers les saints martyrs. La nouvelle s'en répandit au loin, les rues de la ville et les routes qui menaient à Auxerre se couvrirent de pèlerins.

Saint Jérôme de Nevers fut l'un des plus empressés à accourir, et non content d'invoquer ses patrons bien-aimés, il eut la joie d'obtenir, pour sa cathédrale, un bras de saint Cyr.

Ce trésor fut reçu par toute la population de Nevers, avec mille témoignages de joie et de vénération. Le jeune martyr sourit du haut du ciel à ces manifestations, et de nombreux miracles vinrent augmenter l'enthousiasme et la piété populaires.

Quand le vénérable Pontife put enfin consacrer sa nouvelle cathédrale, il la dédia aux saints martyrs Cyr et Julitte et mit tout son diocèse sous leur céleste protection.

Un siècle plus tard, Tédalgrin, évêque de Nevers, reçut de Guy, évêque d'Auxerre, une partie du chef de saint Cyr, et l'exposa à la vénération des fidèles, dans un magnifique reliquaire d'or, don du roi de France, Raoul.

Un grand nombre d'autres églises de France, elles que Saint-Sernin de Toulouse, l'église t'Issoudun, de Saint-Cyr de Berchères, le couvent des Mathurins d'Arles, etc., obtinrent aussi, à diverses époques, des fragments plus ou moins considérables des reliques de saint Cyr et de sainte Julitte. Et ainsi le culte de ces glorieux serviteurs de Dieu s'étendit de plus en plus dans notre pays.

En 1533, Guillaume Levavasseur, chirurgien et valet de chambre du roi François Ier, appuyé dans sa requête par la protection du pape Clément VII et du roi de France, obtint des Pères Mathurins d'Arles un ossement de saint Roch, un ossement de saint Cyr et un morceau de la mâchoire de sainte Julitte où tenait encore une dent. L'authenticité de ces reliques ayant été vérifiée par Mgr Jean du Bellay, évêque de Paris, elles furent données par leur possesseur à la paroisse de Villejuif, près de Paris. En souvenir de cet heureux événement, on érigea une croix à l'entrée de la paroisse à l'endroit où le clergé était venu en procession recevoir les saintes reliques. En outre, Guillaume Levavasseur demanda, par acte passé par devant notaire, qu'à perpétuité on chantât pour lui et les siens l'*O salutaris* à l'élévation de la grand'messe. Et cette convention fut toujours fidèlement exécutée depuis.

L'église de Nolay (Nièvre) a hérité, depuis la Révolution, d'une partie des reliques de la cathédrale de Nevers. Leur authenticité a été vérifiée de nouveau par Mgr Dufêtre ; et celles que possède encore Nevers ont été également reconnues canoniquement par Mgr de Houdet d'Auzers, en 1830.

Tel est le soin que l'Eglise catholique met à conserver les restes précieux de ses saints enfants, restes destinés à jouir un jour des honneurs sublimes de la résurrection glorieuse. Ces honneurs, dont Dieu lui-même revêtira le corps immortel de ses élus, sont incomparablement supérieurs à tout ce que nous pouvons faire ici-bas pour les glorifier. Que les protestants ne nous reprochent donc plus notre dévotion aux reliques des saints. C'est en invoquant le secours des saints et en imitant leurs vertus que nous arriverons au même bonheur dont ils jouissent au ciel.

SAINT AURÉLIEN, ÉVÊQUE D'ARLES

Fête le 16 juin.

Saint Aurélien gouverna l'Eglise métropolitaine d'Arles de l'an 546 à l'an 551. C'était sous le règne du roi Childebert Ier, fils de Clovis. Aurélien fut un de ces vénérables évêques, qui, par leur sainteté, leurs paroles et leur autorité, apprirent peu à peu aux premiers rois de France, récemment convertis du paganisme et de la barbarie, à contenir leurs passions, à éviter la tyrannie et l'injustice, et à fonder la grande nation française sur les lois de l'Evangile.

Dans ce but, les évêques français tinrent un concile à Orléans, au mois d'octobre de l'an 549. Saint Aurélien d'Arles y assistait.

Le roi Childebert conçut pour le vénérable Pontife la plus haute estime, et écouta respectueusement ses conseils. L'évêque reçut même du prince des aumônes considérables pour construire à Arles un couvent de religieux et un autre de religieuses ; car, à toutes les époques, les couvents sont un grand bienfait pour les populations. Pour que les habitants de ces saintes demeures, qu'il venait de construire, fussent fidèles à leur mission d'édification et de prières, saint Aurélien leur donna, à tous les deux, une *Règle* pleine de sagesse.

Vicaire du Saint-Siège dans les Gaules, Aurélien veilla à y maintenir la pureté de la foi, et échangea à ce sujet plusieurs correspondances avec le pape Vigil.

Il écrivit également au terrible roi des Goths Totila, pour l'engager à la modération et à la clémence. L'Eglise fut toujours la protectrice des faibles et des opprimés.

Saint Aurélien mourut dans la paix du Seigneur le 16 juin 551 ; mais ce jour, étant déjà occupé par la fête de saint Cyr et de sainte Julitte, l'Eglise d'Aix, Arles et Embrun, célèbre sa mémoire le 17 juin.

SAINTE GEMME, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 20 juin.

On nous a demandé la vie de cette servante de Dieu, jadis très vénérée en Aquitaine, surtout en Saintonge, et patronne de plus de quinze paroisses de France, dans les diocèses de La Rochelle, de Bourges, d'Auch, de Bordeaux, d'Albi, de Blois, d'Evreux, de Reims, d'Angers et de Laval. Malheureusement, l'histoire authentique et détaillée de cette jeune martyre n'est point parvenue jusqu'à nous d'une manière certaine.

Nous savons seulement qu'elle vécut dans les premiers siècles de l'Eglise. D'anciennes traditions nous apprennent qu'elle était fille de Catilius, gouverneur de La Lusitanie (Portugal) sous

les Romains. Son père, qui était païen, voulut la marier à un seigneur du pays, mais Gemme, qui était chrétienne et avait voué sa virginité à Jésus-Christ, refusa absolument.

Jetée dans un noir cachot, accablée de mauvais traitements qui la mirent à deux doigts de la mort, elle resta fidèle aux promesses qu'elle avait faites à l'Epoux céleste, et eut la tête tranchée.

Ses sœurs, sainte Quitérie et sainte Libérate (ou Livrade), fuyant à leur tour la barbarie de leur père, apportèrent en Saintonge les reliques de la vierge martyre, dont le nom *Gemma* signifie *pierre précieuse*. Au XI^e^ siècle, l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, était devenue dépositaire de ce trésor. Guy-Geoffroy, duc d'Aquitaine, concéda, l'an 1063, aux Bénédictins de la Chaise-Dieu, le territoire de Sainte-Gemme en Saintonge et ses dépendances, pour y établir un prieuré en l'honneur de la sainte martyre. Le nouveau monastère reçut plus tard d'autres dons du duc Guillaume, en 1105, et du duc Edouard II, en 1322.

Le 22 mai, à Sainte-Gemme, on couronnait et dotait solennellement une rosière. C'est l'Eglise catholique qui a eu l'initiative de la plupart des institutions charitables, utiles au bien du peuple.

UNE FLEUR DE SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS

Terminons cette feuille par deux traits empruntés à la vie de saint Jean-François Régis, dont on célèbre la fête le 19 juin.

« Un jour, raconte un de ses historiens, M. Daurignac, on avertit le saint apôtre du Vivarais que de malheureux buveurs se sont pris de querelle dans un cabaret, qu'ils en viennent aux mains et qu'ils profèrent d'horribles blasphèmes. C'était un dimanche. L'âme de notre angélique missionnaire frémit de douleur et d'indignation : son cœur ne peut supporter sans déchirement la pensée que Dieu est si cruellement offensé en ce saint jour; son zèle l'emporte, il court résolument au lieu désigné, n'y voit que des calvinistes, mais il n'hésite pas à se jeter entre les combattants pour les séparer, en leur reprochant, avec une extrême douceur, l'excès de leur intempérance et de leur impiété :

« De quoi vous mêlez-vous, jésuite! papiste! s'écrie l'un d'eux en lui donnant un soufflet.

— Frappez, mon bien cher frère, lui répond humblement notre Saint, en présentant l'autre joue, frappez; je vous remercie de me traiter ainsi; si vous me connaissiez, vous sauriez que je mérite bien d'autres châtiments! »

Au même instant, tous ces lions, devenus doux comme des agneaux, demandent pardon au saint jésuite de l'outrage qu'il vient de recevoir; ils lui promettent de ne plus s'exposer à renouveler ce scandale, et ils sortent du cabaret, laissant notre Jean-François tout consolé d'avoir empêché un plus grand mal. Dans le nombre d'hérétiques qu'il ramena à la foi de leurs pères, les témoins de ce grand acte de zèle et de charité évangéliques ne furent pas les derniers.

Après avoir évangélisé la ville du Puy où il convertit des multitudes d'âmes, le saint missionnaire y fonda une association pour le soulagement des pauvres et des malades, et une autre pour secourir les prisonniers. Mais Dieu lui avait inspiré d'essayer une œuvre encore plus difficile.

Il s'adressa un jour à une personne de grande vertu, vivant dans le célibat et jouissant d'une fortune considérable :

« Je voudrais, lui dit-il, trouver un asile pour une pauvre pécheresse scandaleuse, dont le repentir est sincère : votre position indépendante vous permet de m'aider dans cette œuvre importante, il faut le faire. »

La bonne demoiselle Rigault n'aurait pas choisi cette œuvre assurément; mais l'apôtre du Puy, le *saint Père*, la lui proposait, elle n'eut pas même la pensée de reculer un instant, et lui répondit qu'elle était prête à tout et se mettait à sa disposition. La pécheresse lui fut donc amenée, puis une seconde, puis une troisième, puis encore...

« Mon Père, lui dit-elle un jour, où s'arrêtera le nombre des pensionnaires que votre zèle me destine? Ma famille se plaint; ma maison a des bornes et mes revenus n'augmentent pas. J'ai déjà six de vos converties, et si vous vouliez maintenant penser à diriger les autres d'un autre côté, je vous en serais reconnaissante.

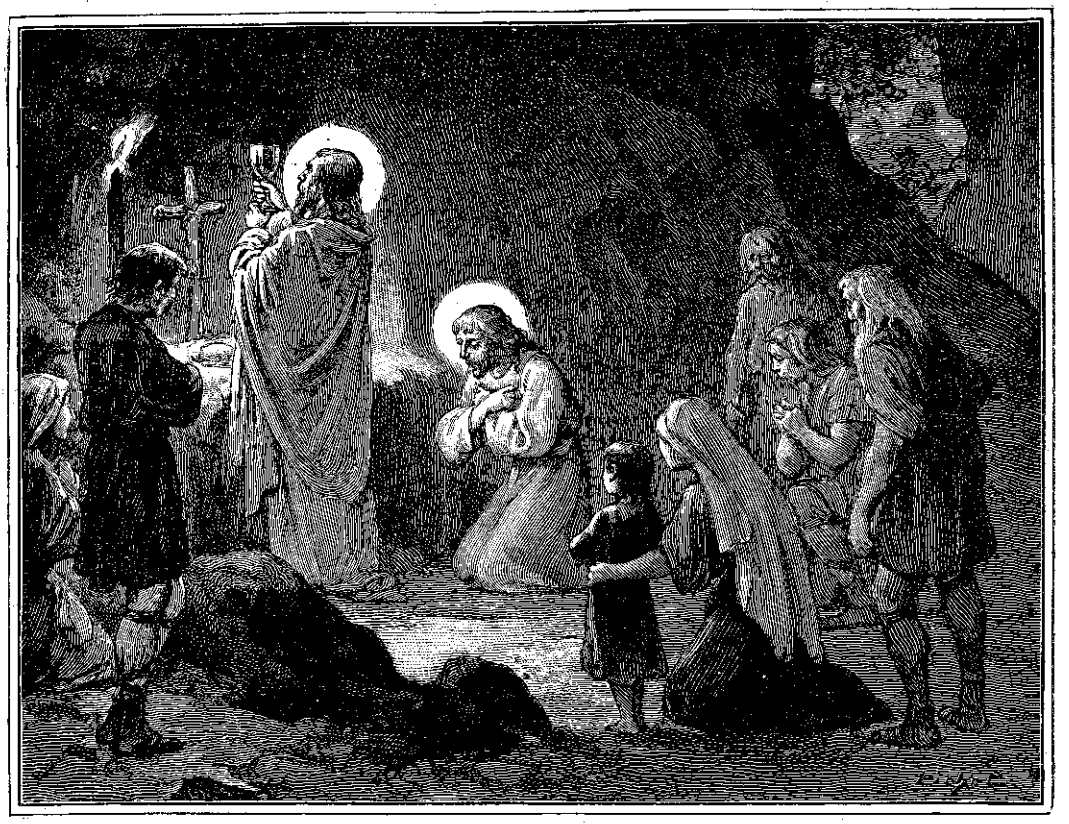
— C'est ce que j'ai déjà fait, lui répondit doucement le saint jésuite : plusieurs personnes en ont leur part; mais je cherche des ressources pour vous décharger un peu; nous arrangerons cela. »

Il parvint, en effet, malgré des obstacles immenses de tout genre, à fonder un Refuge, où beaucoup d'âmes malheureuses trouvèrent leur salut.

SAINTS FERRÉOL ET FERJEUX

Apôtres de la Franche-Comté, vers 210.

Fête le 16 juin.



Dans une caverne proche de Besançon, l'évêque Ferréol et le diacre Ferjeux célébraient les saints mystères devant leurs nouveaux convertis.

(D'après une gravure du XVII[e] siècle.)

LES DEUX SAINTS ÉVANGÉLISENT LA FRANCHE-COMTÉ

La tradition la plus ancienne de l'Eglise de Besançon est que saint Lin, successeur immédiat de saint Pierre, apporta le premier dans cette ville le flambeau de la foi. Elle est fortifiée par l'existence d'une semblable tradition à Volterra, pays d'origine de saint Lin, et par les termes dont se sert le pape saint Innocent Ier, dans une décrétale de l'an 416, disant que toutes les Eglises d'Espagne, des Gaules et d'Italie ont reçu la foi de saint Pierre et de ses disciples, et qu'aucune ne l'a reçue d'un autre apôtre.

Ferréol et Ferjeux, les deux saints missionnaires qui pénétrèrent à Besançon aux environs de l'an 180, étaient d'origine grecque. Certains croient qu'ils étaient frères; en tout cas, ils étaient liés d'une antique affection. Ensemble ils avaient étudié les saintes lettres à Athènes; ensemble ils avaient répondu à l'appel de saint Irénée réclamant, de son propre pays, des auxiliaires pour combler les vides creusés dans les rangs des missionnaires par les « boucheries de martyrs » accomplies à Lyon.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le degré qu'occupait dans la sainte hiérarchie le chef de la mission, Ferréol; trompés par le titre de « prêtre » dont on le désigne dans les plus anciens textes, ils lui ont refusé le caractère épiscopal et ont oublié qu'à cette époque reculée, ce titre indiquait la plénitude du sacerdoce, c'est-à-dire l'épiscopat. Les critiques modernes ont été même plus loin vis-à-vis du second de nos apôtres, le diacre saint Ferjeux. Se fondant sur la similitude des noms latins de nos deux apôtres, ils ont voulu nier l'existence de ce dernier.

Cette affirmation est contredite, soit par l'examen des textes les plus anciens, comme le martyrologe hiéronymien, soit par la tradition de l'Eglise de Besançon et l'étude de sa liturgie à l'époque la plus reculée.

Il est cependant à peu près certain que saint Ferréol ne fut point évêque de Besançon. C'était un évêque régionnaire, et ce ne fut qu'après sa mort, peut-être même plusieurs années après, que l'Eglise de Besançon devint réellement une Eglise constituée. Aussi, les textes les plus anciens, tout en donnant à saint Ferréol le titre d'apôtre de l'Eglise de Besançon, ne le placent-ils pas en tête du catalogue des évêques de ce siège.

Le règne de Marc-Aurèle touchait à sa fin lorsque Ferréol et Ferjeux gagnèrent Besançon. Ils y entrèrent modestement, comme Pierre et Paul à Rome, gagnant probablement comme eux leur pain quotidien par un labeur assidu, et réunissant de nuit les personnes qu'ils avaient converties.

Mais le démon lui-même se chargea de publier la venue de ces terribles adversaires. Les oracles se turent; les entrailles des victimes annoncèrent de funestes présages; les prêtres des idoles, troublés, crurent que les dieux en courroux refusaient l'encens qu'on leur offrait. La sagesse humaine se déconcerta à la vue de ces événements dont on ignorait la cause.

Non loin de Besançon, de l'autre côté du Doubs, une caverne, défendue par des buissons épais, offrait à nos apôtres une retraite et un sanctuaire. Là, les deux ouvriers grecs devenaient les ministres du Très-Haut; là, les nouveaux convertis, se glissant dans l'ombre, venaient participer aux divins mystères.

Ainsi, durant environ trente ans, Ferréol et Ferjeux travaillèrent lentement, mais sûrement, à la conversion de la capitale des Séquanes. Leurs premières conquêtes furent d'abord, comme partout, des pauvres, des esclaves, des déshérités de tous genres. Mais bientôt l'Evangile attira à lui des gens de conditions plus élevées. De même qu'à Rome il pénétrait dans le palais des Césars, de même à Besançon les apôtres eurent un jour la joie d'amener au vrai Dieu la femme du préfet de la Séquanie. Ce magistrat, nommé Claude, en l'apprenant, entra dans une violente colère. Mais, comme la persécution ordonnée par Sévère était achevée, il n'osa pas, sans de nouveaux ordres, sévir contre les chrétiens, qui s'étaient multipliés dans la cité. Il dissimula et attendit une occasion favorable.

LE MARTYRE

Dieu, cependant, faisait connaître par révélation à ses serviteurs que le moment du combat était proche. Ferréol vit, dans une céleste vision, des anges radieux tenant chacun une couronne précieuse préparée pour les futurs martyrs.

Un général romain, nommé Cornélius, ayant été appelé à un haut commandement dans les Gaules, visitait, au nom de l'empereur, les provinces lyonnaises. A sa rencontre étaient accourus les hauts magistrats de toutes les régions voisines. Claude ne manqua pas une si belle occasion de faire sa cour et de servir sa rancune. Cornélius, arrivé à Valence, et ayant entendu parler des saints Félix, Fortunat et Achillée, apôtres de cette région, les avait fait amener à son tribunal, et, après un jugement sommaire, les avait fait mettre à mort hors de la cité.

Le préfet de la Séquanie, encouragé par l'exemple de Cornélius, se persuada facilement qu'il n'était pas besoin d'un nouvel édit pour persécuter les chrétiens. Déjà, comme aujourd'hui, la loi à leur égard était celle du bon plaisir.

Claude n'attendit peut-être même pas d'être revenu à Besançon pour mettre son projet à exécution, car, dans la prose des saints martyrs, document qui remonte au moins au temps de Charlemagne, et d'après lequel nous allons rapporter les détails de leur passion, le juge qui les condamna est appelé Aurélien. Probablement, le préfet avait envoyé des ordres à un subalterne.

Saisis dans leur grotte et chargés de chaînes, Ferréol et Ferjeux sont amenés devant le juge; on leur reproche leur doctrine, la sainteté et l'innocence de leur vie. Le juge ordonne divers supplices : on déchire les apôtres avec des ongles de fer, puis, comme ils ont peut-être parlé de Jésus couronné d'épines, on plante une véritable couronne de clous dans leur tête vénérable.

Ferréol et Ferjeux ne cessent cependant, au milieu des supplices, de profiter de l'auditoire extraordinaire qui les entoure pour enseigner la vraie foi. En vain Aurélien leur fait arracher la langue; Dieu permet que leur voix n'en soit pas moins sonore. Aurélien « grince des dents comme une vipère », et, reconnaissant son impuissance, donne l'ordre de décapiter les martyrs.

Ferréol et Ferjeux s'agenouillent pour recevoir le coup fatal; ils ont les yeux élevés vers le ciel et recommandent à Dieu la chrétienté naissante. Déjà les anges, avec des chœurs d'allégresse, les reçoivent dans la terre des vivants.

C'était le 16 juin, aux environs de l'an 212. Le lieu du martyre des saints Ferréol et Ferjeux a pris le nom de rue des Martyrs, défiguré au cours des âges en celui de rue des Martilots. Les découvertes du savant archéologue bisontin Auguste Castan ont démontré la vérité de la tradition.

DÉCOUVERTE PROVIDENTIELLE DE LEURS RELIQUES

Une légende assez moderne rapporte que nos deux saints apôtres se relevèrent et transportèrent leur tête à quelque distance.

Dans le texte ancien, il n'est pas question de ce miracle, qui semble donc devoir être rejeté comme légendaire. Il est cependant d'usage très ancien de représenter nos saints apôtres tenant leur tête entre leurs mains. Il ne faut pas voir là une représentation de ce miracle, mais bien une application d'un usage constant dans l'iconographie du moyen âge, pour représenter les martyrs décapités.

Nous savons par le martyrologe hiéronymien qu'avec nos saints apôtres furent mis à mort des chrétiens, mais nous ignorons quel fut leur nombre. Des disciples, échappés au massacre, vinrent dans le plus grand mystère recueillir pieusement les corps des saints Ferréol et Ferjeux. Ils les transportèrent de nuit et les ensevelirent dans leur grotte.

Soit que l'entrée de ce sanctuaire ait été bouchée par les païens au cours d'une persécution plus violente, soit que les chrétiens eux-mêmes aient voulu la dissimuler, on ne tarda pas à perdre le souvenir de ce fait et à déplorer la perte des corps de nos apôtres jusqu'en l'an 370. Le 5 septembre de cette année, d'après Grégoire de Tours, un tribun militaire qui poursuivait à la chasse un renard, vit soudain cet animal disparaître au milieu des broussailles. Il fit arracher les plantes sauvages et découvrit l'entrée d'une caverne. Ainsi, par un providentiel hasard, il se

trouva en présence du sépulcre des saints apôtres Ferréol et Ferjeux.

L'évêque, saint Aman Ier, aussitôt averti, ouvrit le sarcophage et y trouva les corps des martyrs; leur tête gardait encore les clous qu'on y avait enfoncés. L'évêque transféra ces précieux restes dans la cité et les déposa dans son église métropolitaine.

Mais cette translation n'était que provisoire; saint Aman s'empressa d'élever une église sur la crypte même où avaient reposé les saintes reliques, et, dès qu'elle fut achevée, il les déposa dans un tombeau d'albâtre sur lequel étaient sculptées leurs effigies.

Confié par le saint évêque à la garde de clercs réguliers, qu'il institua à l'exemple de ceux que son prédécesseur, saint Just, avait établis dans sa cathédrale, le sanctuaire des saints Ferréol et Ferjeux devint bientôt célèbre par les miracles qui s'y accomplissaient. Le récit de Grégoire de Tours nous rapporte, par des faits dont il fut un témoin des mieux qualifiés, qu'on y accourait de l'Auvergne, et qu'on attachait le plus grand prix aux herbes et fleurs sauvages qui poussaient dans la sainte grotte, et dont l'efficacité miraculeuse avait plusieurs fois été constatée dans les maladies.

Le culte de nos saints apôtres devint bientôt célèbre au loin. Dès le temps de saint Germain, un autel était érigé en leur honneur dans l'église métropolitaine de Paris.

Comme les cryptes vaticanes pour les successeurs de saint Pierre, la grotte des saints Ferréol et Ferjeux devint la sépulture choisie par la plupart de leurs premiers successeurs. Mais la ville de Besançon ayant été saccagée par Attila, et ses évêques ayant dû, pendant plus de cent ans, fuir leur ville épiscopale détruite et transférer leur siège à Nyon, le sanctuaire des saints Ferréol et Ferjeux, délaissé, tomba peu à peu en ruines.

Les désordres des VIIIe et IXe siècles ne firent qu'augmenter la désolation de ce lieu vénérable. Mais, au XIe siècle, le bienheureux archevêque Hugues le Grand eut à cœur de réédifier le sanctuaire de ses prédécesseurs. Il releva l'église, et, pour éviter que les précieuses reliques ne fussent dérobées, ainsi qu'on l'avait tenté plusieurs fois, il en transporta la plus grande partie dans sa cathédrale, les déposant sous l'autel dédié à la Très Sainte Vierge. Cette translation se fit très solennellement le 30 mai 1063, jour auquel l'Eglise de Besançon en célèbre encore la fête.

En 1246, le 2 septembre, Guillaume, archevêque de Besançon, plaça les reliques dans des châsses de bois doré.

Deux siècles plus tard, le 31 mai 1421, une partie des reliques vénérées à l'église métropolitaine fut transférée en l'église de l'abbaye de Saint-Vincent. Ce sont ces précieux ossements qui furent sauvés à l'époque de la Révolution par le zélé Fr. Maur, sacristain de l'abbaye, et qui, reconnus par Mgr de Chaffoy, vicaire général, se vénèrent encore aujourd'hui.

PROTECTION DES SAINTS AU XVIe SIÈCLE

La deuxième moitié du XVIe siècle et la première moitié du XVIIe furent pour la Franche-Comté une époque désastreuse. Les efforts des Huguenots contre ce pays où la foi était si bien implantée, l'ambition qui poussait la France à arrondir sa frontière du côté de l'Est, amenèrent une série de désastres et de fléaux dont l'histoire offre peu d'exemples. Un des premiers épisodes de ces luttes est marqué par la protection dont nos saints apôtres couvrirent la ville de Besançon. Dès le début du protestantisme, les sectaires avaient fait de grands efforts pour gagner la Franche-Comté; mais, bien qu'ils fussent les maîtres à Montbéliard et en Suisse, bien qu'ils fussent tout-puissants en Bourgogne et en Alsace, ils n'avaient pu parvenir à entamer cette province. Tout au plus étaient-ils arrivés à recruter dans quelques centres, et en particulier à Besançon, un certain nombre d'adeptes; mais le soin vigilant des magistrats civils n'avait pas laissé s'étendre la contagion; on avait interdit les prédications, et ceux qui propageaient les nouvelles doctrines avaient été bannis.

La grande douceur du gouvernement n'était guère allée au delà, et les hérétiques plus ou moins avoués avaient pu rester en paix chez eux à condition de ne pas faire de prosélytes; ils étaient d'ailleurs fort peu nombreux. Les bannis usèrent néanmoins de ces intelligences; ils s'allièrent aux Bernois et aux Montbéliardais, et tentèrent contre la cité un coup de force à main armée.

Ils employèrent la ruse et parvinrent à se glisser de nuit dans la ville de Besançon. Le tocsin, sonné par un vigneron de Battant, réveille les bourgeois endormis; on court aux armes, mais déjà les huguenots se sont répandus dans la ville; ils commencent à piller et à tuer. En hâte, une troupe se met en bataille dans la grand'rue; les magistrats et l'archevêque lui-même sont à sa tête. Contre toute espérance, ils repoussent l'envahisseur et l'acculent aux remparts. D'assiégeants devenus assiégés, les huguenots cherchent à fuir; la herse de la porte par laquelle ils avaient pénétré a été abaissée. Beaucoup se jettent dans le Doubs, les uns y périssent, les autres se sauvent à la nage; ceux qui échappent sont tués dans le combat ou saisis les armes à la main, jugés par les tribunaux ordinaires et condamnés comme rebelles et pendus.

La ville de Besançon n'hésita pas à attribuer sa miraculeuse délivrance à la protection de ses saints apôtres dans l'octave de la fête desquels on se trouvait alors. Certains prétendirent même avoir vu, au cours de l'action, une apparition lumineuse des saints Ferréol et Ferjeux qui, l'épée à la main, chargeaient les assaillants. La ville reconnaissante institua une procession solennelle et une fête commémorative. Aujourd'hui encore, on célèbre, le 21 juin, dans le diocèse de Besançon, une fête avec office propre : *De la cité délivrée de l'attaque des hérétiques*, an 1575. Et l'on s'efforce de donner à cette fête annuelle tout l'éclat possible, depuis qu'un arrêté sectaire a interdit les processions.

LE SANCTUAIRE DES DEUX SAINTS AUX TEMPS MODERNES

La période suivante fut plus désastreuse encore; elle fut marquée pour la Franche-Comté par cette guerre que nos historiens ont appelée la guerre de dix ans, durant laquelle les Français et les Suédois mirent à feu et à sang tout le Comté, sans parvenir du reste à en conquérir une parcelle.

Dès le début des hostilités, pendant que le prince de Condé assiégeait Dole, capitale du pays, une troupe de cavaliers incendia l'église des saints Ferréol et Ferjeux. Mais quelques jours avant, le 12 juin, l'abbé de Saint-Vincent de Besançon, sous la dépendance de qui était le prieuré, avait eu la prudence de transférer en son abbaye celles des reliques qui, au XVe siècle, avaient été laissées dans la grotte.

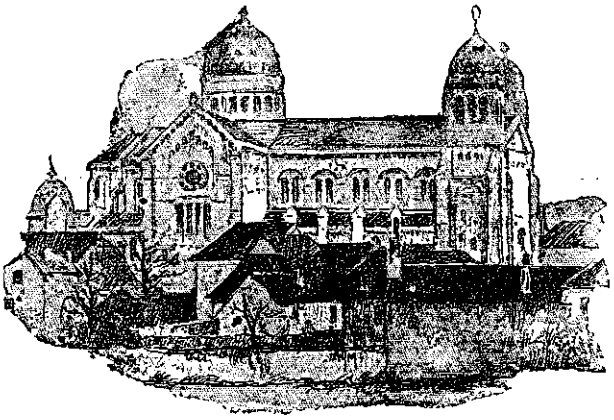
Les guerres continuelles, la peste, la famine, empêchèrent la réédification du sanctuaire. Malgré les indulgences accordées par les Papes, on n'osait même pas s'aventurer hors des murailles. Ce ne fut que 20 années plus tard que l'église fut réédifiée, et encore dans des conditions très modestes.

Durant la Révolution de 1793 on chassa les Bénédictins qui la desservaient et elle servit exclusivement au ministère paroissial du village qui s'était depuis longtemps formé autour d'elle et qui porte encore le nom de Saint-Ferjeux. A cette époque presque toutes les reliques vénérées à Besançon furent profanées et détruites par les bandes jacobines. Au rétablissement du culte on ne retrouva plus aucune relique des saints Ferréol et Ferjeux, en dehors de celles qu'on vénérait à l'église de Saint-Vincent. Ce sont celles qu'on possède encore de nos jours, et qui furent depuis partagées entre divers sanctuaires. En 1849, le choléra envahit une partie de la Franche-Comté et y exerça de terribles ravages. L'archevêque de Besançon, depuis cardinal Mathieu, publia un mandement pour demander des prières et pour mettre le diocèse et la ville archiépiscopale sous la protection de Notre-Dame de Gray et des deux apôtres de la contrée, saint Ferréol et Ferjeux. La ville de Besançon fut épargnée et peu après le choléra décrut d'intensité et disparut.

Le prélat s'acquitta de son vœu en donnant une magnifique statue d'argent au sanctuaire de Notre-Dame de Gray, et en offrant à l'église cathédrale une châsse en vermeil, enrichie de pierres précieuses et dans laquelle furent renfermées les reliques insignes de saint Ferréol et de saint Ferjeux.

La basilique qui s'élève actuellement sur le tombeau des saints Ferréol et Ferjeux a été commencée après 1870. Le cardinal Mathieu, au cours de la guerre franco-allemande, avait voué sa ville archiépiscopale à la protection de ses saints patrons. Dès que la paix fut rétablie, il se mit à l'œuvre pour l'accomplissement de son vœu, mais il ne put qu'acheter les terrains, agréer les plans et poser la première pierre de la magnifique basilique qu'il projetait d'élever, en remplacement de la petite église reconstruite au XVIIe siecle sur la grotte des saints Ferréol et Ferjeux.

Sous ses successeurs, les travaux marchèrent si lentement que la basilique semblait destinée, comme les cathédrales du moyen âge, à ne s'achever qu'en quelques siècles; mais S. G. Mgr Petit, archevêque actuel de Besançon, sut donner à l'œuvre une impulsion décisive. Il eut le bonheur de confier la paroisse de Saint-Ferjeux à un prêtre très zélé et pénétré des plus pures traditions de l'archéologie sacrée.



Église actuelle des Saints-Ferréol et Ferjeux.

Grâce à cette collaboration vraiment providentielle, le plan est devenu une réalité, et la majestueuse basilique, érigée avec une exactitude scrupuleuse dans le style romano-byzantin par l'architecte Ducat, est achevée, au moins quant au gros œuvre; l'ornementation, à laquelle tous les artistes franc-comtois prennent part, sur l'invitation de S. G. Mgr Marquiset, le distingué curé de Saint-Ferjeux, est en bonne voie, et la basilique promet d'être un véritable chef-d'œuvre parmi les nombreuses églises édifiées de nos jours.

A. P.

SOURCES

S. Grégoire de Tours : *De gloria martyrum*, lib. I. — *Acta Sanctorum*, Bolland., 16 juin, t. III. — *Analecta Bollandiana*, t. I. — Surial : *Vitæ Sanctorum*, t. VI. — Tillemont : *Mémoires pour servir à l'histoire eccl.*, t. III. — *Gallia Christiana*, t. XV. — *Vies des Saints de Franche-Comté* (1854), t. I. — Richard : *Histoire du diocèse de Besançon* (1817), t. I. — Mgr Besson (évêque de Nîmes) : *Vie du cardinal Mathieu*, t. I et t. II.

SAINT HYPACE, MOINE EN BITHYNIE

Fête le 17 juin.

Un jeune Frère offre sa vie pour la guérison d'Hypace, son supérieur.

LE CONSUL DE DIEU

Ce héros béni des peuples naquit vers l'an 380, près des ruines de l'antique Troie. Par une inspiration d'en haut ses parents lui donnèrent au baptême le nom d'Hypace, qui signifie « consul » ; il fut digne de ce titre; toute sa vie, consul du Christ, il en revendiqua les droits, et lutta contre l'enfer.

Son père, chrétien fervent et magistrat célèbre, espérait revivre tout entier dans son fils. Il s'appliquait à nourrir son âme des enseignements de la foi et l'initiait à la science des lois civiles. Hypace pénétrait facilement les beautés de l'Evangile, et en pratiquait les conseils, mais sa mémoire comme son cœur étaient rebelles aux articles du Code romain. A dix-huit ans il ne savait guère que les lois de l'Eglise. Le juge irrité leva un jour la main sur son fils, l'enfant crut que sa présence au foyer paternel serait une occasion de trouble et, obéissant à une secrète inspiration de Dieu qui l'appelait à une vocation plus parfaite que celle d'un magistrat civil, il s'enfuit laissant à la Providence le soin de diriger ses pas.

EXORCISTE — BERGER ET CHANTRE

Chemin faisant, il arrive devant une église, il y entre et entend lire ces paroles : « *Celui qui pour l'amour de moi aura quitté son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, sera récompensé au centuple et possédera la vie éternelle.* » Hypace voit dans ces mots le signe de sa vocation, la voix de la grâce parle clairement dans son âme ; plus de doute, Dieu l'appelle à se consacrer à lui dans la vie religieuse.

Une caravane se dirigeait vers la Thrace, il se joint à elle, passe le Bosphore, traverse Constantinople sans s'y arrêter, et touche au terme du voyage. Un soir les voyageurs, épuisés de fatigue, dressent leurs tentes sous les arbres d'une forêt ; à peine sont-ils endormis qu'une troupe de démons, qui hantait ces lieux, s'approche d'eux pour troubler leur sommeil et les induire en tentation.

Mais Hypace est là, son cœur pur et virginal est un bouclier contre les traits de l'enfer ; bientôt les anges déchus s'écrient : « En vain nous essayons de séduire ces âmes, car le Seigneur a donné à l'une d'elles toute puissance contre nous ». A ces clameurs, la caravane se réveille en sursaut, et entend les esprits impurs regagner leurs repaires avec un bruit sinistre : seul Hypace dort paisiblement. A l'aube ses compagnons l'interrogent : « N'avez-vous pas entendu cette nuit ces bruits et ces spectres ? — Non dit le jeune homme, jamais je n'ai reposé si paisiblement. » Ainsi Hypace, encore dans la vie séculière, était déjà l'effroi de Satan.

Les voyageurs auraient voulu conserver ce protecteur puissant, et le ramener en Phrygie, mais malgré leurs larmes ils durent le laisser suivre son attrait pour la solitude.

Le fils du noble magistrat se mit au service d'un paysan dont il gardait les troupeaux. Cette charge lui donnait le loisir de parler cœur à cœur avec Dieu ; la nature riante et grandiose de la Thrace, son troupeau, image du troupeau du Christ, les paroles et les exemples du Bon Pasteur si tendre vis-à-vis des âmes, tous les bienfaits qu'il en avait reçus, lui fournissaient des méditations pleines d'amour, et de son cœur embrasé, les cantiques d'actions de grâce montaient jusqu'à ses lèvres. Les échos de la montagne répétaient ses accents qu'ils portaient jusqu'au ciel, la nature tout entière célébrait son

Seigneur avec lui et ce concert allumait un nouveau feu dans son âme.

Frappé de la voix harmonieuse du jeune berger, le prêtre gardien du sanctuaire voisin résolut de se l'attacher. « Viens avec moi, lui dit-il, je t'enseignerai le chant des psaumes, et te conduirai dans un monastère, si la vie monastique a pour toi des attraits. »

Ce salaire ne pouvait manquer de séduire Hypace, il accepte aussitôt, et chaque jour la foule accourt plus nombreuse pour l'entendre chanter. Mais il n'a pas quitté le monde pour faire admirer sa belle voix ; Dieu seul est l'objet de ses désirs, et il répète après saint Augustin : « Vous m'avez fait pour vous, ô Seigneur, l'inquiétude et l'angoisse dévoreront mon âme jusqu'à ce qu'elle puisse se reposer en vous. »

PLUTOT LE BUCHER QUE LE MONDE

L'empereur Arcadius avait dans ses armées un officier arménien dont la noblesse et la bravoure lui étaient si chères qu'il avait juré de ne jamais s'en séparer. Un jour cependant le valeureux Jonas se charge d'un faisceau de bois, s'arme d'une torche enflammée et se présente devant son souverain en disant : « Ou laissez-moi aller servir Dieu, ou brûlez-moi sur le champ de votre propre main. »

L'empereur n'avait pas prévu cette irrésistible prière, il dut céder. Le guerrier changea l'armure brillante contre l'austère robe du moine, se réfugia dans les déserts de la Thrace, et y bâtit un couvent avec les frères accourus sous son obéissance. La renommée des vertus pratiquées dans ce monastère arriva jusqu'au village où vivait Hypace : sa joie fut grande. « Enfin, dit-il, j'ai trouvé ce que je cherchais depuis longtemps. » Il part sans tarder, demande humblement la grâce d'être reçu parmi les frères, et bientôt ce dernier venu put servir de modèle aux anciens, tant étaient admirables sa modestie, son obéissance, sa mortification.

L'abbé Jonas lui confia le soin des religieux malades, mais le zèle de l'infirmier ne trouvant pas à se satisfaire dans l'enceinte du cloître, il demande et obtient la permission d'aller soulager les infirmes des villages voisins. S'il en rencontre quelqu'un abandonné par les médecins, il le prend sur ses épaules et le dépose à la porte du couvent, puis, agenouillé comme un suppliant aux pieds du Prieur : « Père, un pauvre malade a été laissé au seuil du monastère, ne me permettez-vous pas de le recueillir ? » L'abbé souriait, et l'infirmier, heureux du succès de sa pieuse ruse, choisissait la meilleure cellule et le meilleur lit pour son hôte.

Quand les remèdes étaient impuissants à guérir ses chers malades, il prenait leur main dans la sienne, comme pour les caresser, et y traçait secrètement le signe de la Croix ; les infirmes, guéris aussitôt, voulaient le remercier, le doigt sur les lèvres, il leur imposait silence, et, regardant le ciel, il disait : « C'est à Dieu seul qu'il faut rendre grâces. »

RÉCOMPENSE D'UN PÈRE

Le courrier de Constantinople apprend à notre Saint qu'un procès injuste met en péril les intérêts de sa famille. Avec la permission de Jonas, il accourt à la capitale et se jette dans les bras de son père également surpris et heureux de le revoir. Le magistrat désespérait de sa cause, mais le religieux inhabile et ignorant des ruses du siècle, le dirige et le conseille si bien, qu'il en assure le succès.

Hypace a sauvé les biens temporels des siens; par ses prières et ses mortifications il va procurer leur salut éternel : bienheureux les parents dont les les fils se font moines!

Le cénobite de la Thrace trouva des disciples dans la ville impériale; deux jeunes seigneurs, Timothée et Moshion s'unirent à lui pour servir Dieu, malgré son humilité il devint fondateur d'un couvent, le premier peut-être que Constantinople vit dans ses murs.

Mais le séjour des villes est un obstacle à la prière; un jour Hypace dit à ses Frères : « Le bruit du monde m'empêche d'entendre Dieu, je vais chercher le calme des montagnes et des déserts. — Nous vous suivrons partout répondent Timothée et Moshion. »

L'humble communauté traverse le Bosphore, aborde en Bithynie, et s'arrête à trois milles du rivage, à l'est de Chalcédoine, aujourd'hui Kadi-Keui. Rufin, préfet de la capitale, avait élevé là une église en l'honneur des saints Apôtres, et en avait confié la garde à des moines égyptiens pour lesquels il avait fait bâtir un couvent. Mais une colère du peuple obligea les moines à fuir avec leur bienfaiteur, l'église et le monastère de Rufin tombèrent en ruines, et tous les démons de la contrée s'y réunirent. Hypace résolut de délivrer la maison de Dieu de ces hôtes impures.

Il s'arme du signe de la Croix et pénètre avec ses disciples dans le sanctuaire profané. Les anges des ténèbres, comme des oiseaux de proie chassés de leur repaire, s'éloignent en poussant des cris de rage. Chaque fois que les moines se mettent en prière ils aperçoivent un dragon de feu rôder autour d'eux, mais forts du secours céleste, ils redoublent de ferveur et l'ennemi est contraint de céder définitivement la place

Les vainqueurs partagèrent leur temps entre la contemplation, le chant des psaumes et le travail des mains. L'un tressait des nattes, l'autre croisait les crins pour en faire des cilices, le troisième cultivait un petit jardin. Leur pauvreté aidée par ces petites ressources et les aumônes des fidèles leur permettait de secourir les pauvres.

UNE QUERELLE DE MOINES TERMINÉE HEUREUSEMENT

Hypace, Timothée et Moshion rivalisaient d'union avec Dieu, de pénitence et d'humilité, chacun se croyant toujours dépassé par les autres se reprochait sa lâcheté et s'imposait de nouveaux efforts. Hypace crut que la charge de supérieur, devenue difficile à cause du nombre sans cesse croissant des religieux, ne lui permettait pas de prier autant que son devoir le lui imposait, il voulut la remettre à Timothée qui refusa énergiquement de l'accepter. Le démon de la discorde espéra un instant que cette lutte de modestie lui ouvrirait de nouveau le monastère d'où la prière l'avait chassé, mais l'humble prieur qui trouvait son fardeau trop lourd se souvint de la Thrace où il n'avait eu qu'à obéir et jamais à commander, il quitta Chalcédoine, à la faveur des ténèbres, pour retourner au berceau de sa vie religieuse. Grande fut la joie en Thrace à son arrivée, plus grande encore était la tristesse en Bithynie : le Père avait disparu et personne ne savait le lieu de sa retraite; les agneaux sans pasteur pleuraient et priaient; Dieu eut pitié de leurs larmes et exauça leurs prières.

L'abbé Jonas, venu de Thrace à Constantinople, y tomba gravement malade, et dans une vision il entendit ces paroles : « La santé te sera rendue quand Hypace viendra près de toi. » Timothée, qui était accouru près du saint religieux, apprit en même temps cette révélation et le lieu où se cachait son maître. Il va le chercher et lui persuade de revenir, mais celui-ci refuse de l'entendre, et veut fuir encore. La voix de Dieu retentit alors du haut des cieux. « Hypace retourne au monastère de

Rufin, je t'ai choisi pour être la lumière des peuples les plus reculés. » Tous adorent en silence la volonté divine, et arrivent vers Jonas toujours étendu sur son lit de douleurs. Le fugitif se met en prières, prépare un peu de nourriture à son Père bien-aimé, et celui-ci est guéri dès que ses lèvres en ont touché.

Quelques jours plus tard, Hypace rentrait à Chalcédoine et disait à ses moines : « Ma solitude m'était chère parce qu'elle assurait mon salut. Maintenant je tremble pour vous et pour moi, je crains que mes péchés ne vous perdent. — Père, au désert vous ne sauviez que votre âme, répondit un Frère, ici vous sauvez aussi les nôtres, vous avez double gain : soyez donc heureux. » Le Prieur ajouta : « Depuis que j'ai quitté le monde je n'ai jamais entièrement satisfait ma faim, ni mon sommeil, imitez-moi comme vous imiteriez le forgeron ou le sculpteur qui voudrait vous enseigner son art. »

IL FAUT CRIER AU LOUP ET LE COMBATTRE SANS MERCI

Vers l'an 430, un prêtre d'Antioche tristement célèbre, *Nestorius*, fut élu archevêque de Constantinople. Hypace priant pour le nouveau pasteur eut une révélation à son sujet, une voix lui dit : « L'Archevêque sera intronisé par des laïques, avant quatre ans il tombera dans l'hérésie, et la ville épiscopale le chassera de son sein. » Le Père communiqua ses craintes aux religieux, et Dieu permit que ses paroles vinssent, comme un avertissement salutaire, aux oreilles de Nestorius. L'orgueilleux patriarche en fut blessé, il passa à Chalcédoine sans daigner s'arrêter au monastère de Rufin, et aussitôt après son sacre, il envoya dire au Prieur : « J'ai été élu pour vingt ans, que signifient donc tes rêveries? — Si les choses n'arrivent pas comme je les ai annoncées, répondit Hypace, j'ai été le jouet d'une illusion, si au contraire les événements justifient mes paroles, croyez que je les tiens de Dieu même. »

Nestorius accepta la gageure. Trois ans s'étaient à peine écoulés que le venin de l'hérésie souillait déjà ses discours, l'impie niait l'unité de personne en Jésus-Christ, et refusait orgueilleusement à Marie le titre de *Mère de Dieu*.

Ces blasphèmes ne purent pénétrer au couvent de Chalcédoine ; le Saint anathématisa l'hérétique, et raya son nom des dyptiques sacrés. Eulalius, évêque de Chalcédoine, réclama en faveur de son métropolitain condamné, à son avis, trop rapidement. Hypace se contenta de répondre. « Je n'ai plus de rapport avec Nestorius depuis qu'il s'attaque à Jésus mon Maître et mon Roi, je ne puis insérer son nom dans le Canon de la Messe, parce qu'un hérésiarque n'est pas digne du titre de pasteur dans l'Eglise ; faites de moi ce que vous voudrez, je suis prêt à tout souffrir, et rien ne me fera changer de conduite. »

Peu après, le concile général d'Ephèse condamnait l'hérétique et acclamait Marie *Mère de Dieu*, aux applaudissements du monde chrétien. Cet événement, heureux pour tous les fidèles, dut l'être davantage encore pour le moine intrépide, qui avait refusé, dès le commencement, et avec tant de courage, de transiger avec l'erreur.

Nestorius déposé alla expier ses crimes dans l'exil ; quelques années après, de hauts personnages demandèrent à Hypace si l'hérésiarque obtiendrait de nouveau le siège patriarcal ; la réponse fut sévère. « Si l'heure de l'Antechrist a sonné, l'exilé reviendra, car sa doctrine est celle de l'enfer, sinon il ne sera jamais réintégré dans sa dignité. Je rougis de ceux qui pactisent encore avec lui ; la colère du Seigneur s'allumera contre eux, et, s'ils ne font une rigoureuse pénitence, leur perte est assurée. Pour nous, gardons intacte la foi prêchée par les apôtres.

Les jeux olympiques, abolis par les empereurs chrétiens, allaient être célébrés à Chalcédoine grâce à la munificence impie de Léontius, riche habitant de Constantinople. Tout était préparé ; Diane avait son autel au milieu du cirque, les fêtes devaient commencer par un sacrifice en son honneur. Mais le consul du Christ ne peut tolérer ce réveil du paganisme, il court au palais épiscopal et jure de mourir dans l'amphithéâtre, plutôt que de permettre cette infamie.

Le zèle prudent d'Eulalius redoute ces saintes indignations ; il fait dire au Saint : « Vous êtes moine, le monde n'est rien pour vous, laissez-moi le soin de cette affaire. — Oui ce soin regarde Votre Révérence, répond Hypace, mais si elle l'oublie, je l'avertis que demain j'envahirai le cirque avec mes Frères, nous renverserons l'image de Satan de son autel impur. » Après cette déclaration, Hypace enrôle pour la sainte lutte les abbés et les religieux des monastères voisins.

Léontius trembla devant cette nouvelle armée ; il prétexta une maladie soudaine, et les jeux n'eurent pas lieu.

Saint Alexandre, moine de l'Asie Mineure, était venu s'établir à Constantinople même, avec une centaine de moines qui prêchaient au peuple, et reprenaient publiquement les grands de leurs scandales. Les seigneurs irrités lancèrent leurs hommes d'armes sur les religieux, qui furent couverts de blessures et condamnés à l'exil.

Hypace reçoit les persécutés dans son couvent et panse lui-même leurs plaies. Eulalius s'effraie encore, et menace de le chasser de Chalcédoine s'il retient davantage les proscrits. « Les Religieux sont comme la prunelle de l'œil divin, répond le Saint, Dieu saura bien empêcher qu'on les arrache de mes bras. »

Les paysans nourris en grand nombre par les aumônes du monastère s'offrirent pour en défendre la porte, mais leur secours fut inutile. Une voix s'éleva au milieu de la foule qui assiégeait le monastère : « l'Impératrice charge les notaires publics de prendre les noms des persécuteurs des moines ». A ces mots la panique s'empare des assaillants, jaloux des faveurs impériales, et les deux communautés sont laissées au bonheur de partager le même toit.

Saint Alexandre et ses religieux fondèrent, à dix milles de Chalcédoine, un couvent d'Acémètes ou des moines *sans sommeil*. On appelait ainsi les religieux de certains couvents qui, divisés en plusieurs chœurs, se succédaient les uns aux autres dans l'église pour chanter les louanges de Dieu sans interruption ni jour ni nuit.

POUR LES AUTRES UN CŒUR DE CHAIR — POUR SOI UN CŒUR DE BRONZE

Le plus cruel ennemi des saints c'est la chair, aussi lui font-ils une guerre incessante sans jamais se lasser de combattre, ni jamais désespérer de vaincre.

Lorsqu'il sentait ses membres se révolter contre l'esprit, Hypace s'acharnait à la lutte sans rien perdre de sa douceur ni de son calme. « Si Dieu ne me délivre pas aujourd'hui, il me délivrera demain, dans cinq ans, dans dix ans, disait-il, sa bonté ne m'abandonnera jamais. »

Cinquante jours le démon s'obstine à arracher à ce cœur virginal un consentement à ses suggestions impures, cinquante jours, pour dompter sa chair trop sensible malgré lui aux caresses de l'ennemi, le pénitent se refuse tout rafraîchissement, même une goutte d'eau ; ses lèvres desséchées éclatent et se fendent comme un sol brûlé par le soleil, et

l'athlète est toujours dispos pour le combat ; mais ses Frères ont averti l'Abbé : celui-ci verse un peu de vin dans une coupe qu'il présente à l'héroïque religieux. Hypace n'a jamais goûté de vin dans sa vie, mais heureux d'obéir, il ajoute une nouvelle mortification à la première en acceptant ce breuvage répugnant pour lui. Cet acte d'humble obéissance lui valut la victoire. Toutefois il ne voulut pas s'endormir dans une fausse sécurité, et sachant que l'ennemi reviendrait à la charge, il continua de combattre.

Chaque carême il fait mûrer la porte de sa cellule, ne se réservant qu'une étroite fenêtre pour s'entretenir avec les moines. Ses jours et ses nuits ne sont plus qu'une longue prière, accompagnée d'une telle abondance de soupirs et de larmes, que tous ceux qui l'entendent sont émus de pitié. Il ne prend son chétif repas : un peu de pain, d'eau et d'herbes, qu'après s'être imposé vingt-quatre heures d'abstinence complète.

Le jour de Pâques, Hypace quitte sa retraite, et va célébrer la messe à l'église des saints Apôtres, où tout le peuple accourt pour être témoin de sa ferveur, entendre le merveilleux éclat de sa voix, et contempler le feu divin qui rayonne autour de son visage pendant l'accomplissement des saints mystères.

Dieu, vaincu par tant d'amour, mettait en quelque sorte sa toute-puissance au service de la charité audacieuse et prodigue de son serviteur. Polychrône, habitant de Chalcédoine, souffrait au pied d'un ulcère qui ne lui laissait pas de repos; il vient se jeter aux genoux d'Hypace et le supplie d'avoir pitié de lui. Le thaumaturge répond : « Fais-toi extraire l'os du pied, je prierai, et, si tu es guéri, reconnais à ce signe que Dieu te veut dans un monastère. » Les médecins se récrient : « Si l'on extrait cet os, la marche sera absolument impossible. » Mais Polychrône a plus de confiance aux paroles du moine qu'aux lumières des experts; Dieu, qui a façonné Adam d'une poignée d'argile, peut bien, à son avis, mouvoir une jambe de chair en dehors des règles de la médecine. Il se soumet à l'opération et il est guéri aussitôt. Il passa le reste de sa vie au monastère de Rufin.

Des jaloux empoisonnent la citerne du couvent, les Religieux tombent successivement malades et à l'heure de l'office l'église est presque vide. Le cœur du Père est affligé, il prie ; trois vieillards lui apparaissent comme tenant conseil entre eux. S'arrêtant en un point du jardin ils disent : « C'est ici qu'il faudrait creuser pour trouver une fontaine » puis la vision disparaît. Hypace saisit une pioche et court au lieu marqué, au premier coup jaillit une eau douce et limpide qui rend la santé à tout le monastère.

Les prêtres grecs apportent un petit pain à l'autel et, avant de commencer la messe, lorsqu'ils ont déjà revêtu les ornements sacrés, ils en coupent une partie avec une lame d'or, pour la consécration, puis divisent le reste en menus morceaux pour les distribuer au peuple : ce sont les eulogies ou pain bénit.

Les eulogies d'Hypace avaient une vertu particulière, rien n'était si efficace contre les maladies ou contre les accidents.

Un enfant dans une chute s'était meurtri la tête, l'œil arraché de l'orbite pendait sur la joue déchirée ; on applique sur la blessure le pain bénit par le Saint, et toute trace du mal disparaît.

Que les provisions abondent au monastère de Rufin, ou qu'elles soient insuffisantes à l'entretien des Religieux eux-mêmes, les pauvres en reçoivent toujours leur part. Une fois les celliers étaient vides, Hypace priait avec larmes le Seigneur de lui donner de quoi nourrir au moins les indigents; un ange lui apparut et lui dit : « Cesse de t'attrister, jamais aucun des tiens ne manquera du nécessaire. »

Dans une de ses visites aux monastères de Bithynie, le Saint et ses compagnons sont abordés par un pauvre implorant l'aumône au nom de Jésus-Christ. Il n'y a qu'un petit pain dans la besace des voyageurs, ce quatrième convive est de trop. Hypace, pour lui céder discrètement sa part au frugal festin, feint d'avoir oublié quelque chose au monastère voisin, retourne quelque temps sur ses pas et ne rejoint les voyageurs qu'après l'achèvement de leur repas.

Pendant qu'ils gravissaient le mont Olympe, asile aimé des solitaires dont il conserve encore aujourd'hui le souvenir, le ciel se couvre de nuages et une tempête s'abat sur la contrée : le Père, ému de voir ses compagnons sous les coups de l'ouragan, murmure une prière : les torrents de pluie comme autrefois ceux du Jourdain restèrent suspendus au-dessus de leur tête, et ils achevèrent leur route sans être mouillés.

Les démons n'avaient pas de plus cruel ennemi que le Saint de Chalcédoine, il les chassait du corps de tous les possédés, et confondait les magiciens. Les esprits impurs, mis en fuite par ses prières, poussaient des cris de rage : « Voleur, lui disaient-ils, pourquoi nous arraches-tu nos biens? » Les échos du monastère répétaient ces clameurs et les Frères, confiants dans la puissance de leur Père, riaient de l'impuissance et du désespoir de Satan.

LA NAISSANCE A LA VIE QUI NE FINIT PAS

Hypace avait dépassé quatre-vingts ans ; son corps épuisé par les jeûnes, mais toujours beau, malgré la vieillesse, avait la pâleur et la transparence de l'albâtre ; son opulente chevelure de prêtre grec, et sa longue barbe blanche couvraient de leurs flots de neige sa poitrine et ses épaules. On l'aurait dit revêtu de la robe immaculée des élus pour entrer dans l'éternité dont il touchait le seuil.

Une fois déjà, il en avait salué l'enivrante aurore dix années auparavant; mais un novice de dix ans, un ange, échappé de son berceau pour venir partager la bure et le grabat des moines, s'était jeté à genoux en s'écriant : « Seigneur, la vie de notre Père est encore utile sur la terre, prenez la mienne et rendez-le à mes Frères. » L'holocauste avait été accepté, le jeune moine penchant la tête, comme une fleur inclinée sur sa tige, s'était endormi pour toujours, et le vieillard avait dû revenir des portes du ciel pour y laisser entrer son fils.

Enfin l'exil d'Hypace touche à son terme, Dieu le lui a révélé. Le Prieur se fait porter à l'autel et y assemble ses Religieux, il leur distribue le pain des anges, dont il s'est muni lui-même une dernière fois, il les bénit et leur dit : « Mes fils, le temps de mon épreuve est achevé, de grands malheurs vont fondre sur ce pays infidèle à la foi, soyez forts dans la lutte, vivez pour mériter la vraie patrie, Dieu m'appelle, je m'en vais. » Le maître se tut, s'appuya sur les bras de ses disciples, et expira. Hypace, mort pour la terre, venait de naître au ciel.

Ses prédictions s'accomplirent bientôt; les Huns firent trembler le trône des princes de Bysance devenus hérétiques et ravagèrent l'Empire. Les Turcs, autres fléaux de Dieu, vinrent après eux, et Constantinople schismatique gémit encore sous leur joug.

Le couvent de Rufin est de nouveau tombé en ruines, mais l'œuvre des moines, phénix immortel, renaît toujours de ses cendres: près de l'ancien monastère, deux autres ont surgi; comme au temps d'Hypace on y travaille et l'on y prie pour le salut des âmes et le triomphe de l'Eglise, Epouse de Jésus-Christ.

LA BIENHEUREUSE MARIE LA DOULOUREUSE

VIERGE ET MARTYRE

Fête le 17 juin.

La bienheureuse Marie, conduite au supplice, recommande son âme à la Sainte Vierge et pardonne à ses ennemis.

ANNÉES DE JOIE ET DE PAIX

La servante de Dieu, dont nous allons raconter l'histoire, est entrée dans le ciel avec la triple couronne de la pauvreté volontaire, de la virginité et du martyre.

Marie, surnommée plus tard la *Douloureuse*, était née au village de Woluve-Saint-Pierre, près de Bruxelles, dans la seconde moitié du XIII[e] siècle. Elle était l'unique enfant et la consolation de ses bons parents, qui l'avaient élevée dans une grande innocence, soutenue par une angélique piété. A l'imitation de la Reine des vierges, dont elle portait le nom, elle résolut de consacrer à Jésus-Christ sa virginité et de se vouer entièrement à son service dans la prière, la pénitence et la pauvreté volontaire.

Confirmée dans ce dessein par de mûres réflexions, elle exprima son désir à ses parents; ces admirables chrétiens, loin de la détourner d'une vocation si

sainte, l'approuvèrent et l'encouragèrent. Oh ! que ces bons parents aimaient Dieu et l'âme de leur fille !

C'était cependant pour eux un rude sacrifice, et l'avenir leur en réservait un plus grand encore, mais Dieu est infiniment riche en récompenses.

Bénie par son père et sa mère, Marie dit adieu à toutes les espérances du monde et quitta la maison paternelle. Non loin de là se trouvait une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, et auprès, une maisonnette pouvant servir d'ermitage à une recluse. C'est là que la jeune fille avait résolu de fixer sa résidence, car elle avait une grande dévotion à la très bienheureuse Mère du Sauveur.

Elle va d'abord se jeter aux pieds de l'image de Marie, et, s'offrant à cette bonne Mère, elle se place sous sa protection très spéciale ; elle déclare que, dès ce moment, elle renonce à tous les biens de la terre, qu'elle se contentera pour sa nourriture d'un peu d'aliments mendiés, avec humilité, de porte en porte ; enfin, par les mains de Marie, elle se voue tout entière corps et âme à Jésus-Christ, affirmant qu'elle est prête à tout souffrir, même la mort, plutôt que de perdre sa virginité, qu'elle lui consacre.

Ensuite, elle s'établit dans son ermitage et commence le nouveau genre de vie qu'elle s'est proposé. Silence, pauvreté, jeûnes, veilles, méditations et prières : ainsi s'écoulent ses journées. Heureuse d'avoir tout quitté, elle retrouve tout en Dieu seul ; et la dévotion à la Sainte Vierge soutient son courage.

De temps en temps, elle sortait un moment de sa retraite pour aller humblement demander en aumône, dans le voisinage, un peu de pain et des légumes. En retour, elle parlait de Dieu à ses bienfaiteurs et leur donnait de salutaires conseils. On admirait son humilité, son désintéressement, la sainteté de sa vie, on l'écoutait volontiers et on attendait sa visite comme une bénédiction du ciel.

Plusieurs années se passèrent ainsi dans le calme et la paix.

Mais Satan amoncelait l'orage et comptait renverser d'un seul coup tout l'édifice de sainteté, fruit d'un si long travail.

L'ÉMISSAIRE DE SATAN

L'ennemi des âmes avait sous la main un instrument docile à ses volontés : c'était un homme du pays, esclave de passions criminelles. Cet homme, ayant remarqué dans les traits de la solitaire une beauté que les austérités n'avaient pu réussir encore à détruire, fut épris pour elle d'un amour sans frein. Dès lors, il n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'il vînt lui porter des propositions que la sainte fille repoussa avec une énergie pleine d'indignation et d'horreur. « Retire-toi, retire-toi, lui cria-t-elle, toutes tes instances sont inutiles, j'ai consacré, par vœu et pour toujours ma virginité à Dieu et à la Sainte Vierge. »

Cet homme s'en alla, déçu et furieux, désespérant de ne jamais rien obtenir d'un si ferme courage. Mais le démon l'excitait, comptant trouver en ce jeu double profit, dit l'historien, enchaîner davantage un coupable et perdre un innocent; il lui suggéra d'autres procédés.

Un jour, l'innocente fille s'était rendue chez un respectable père de famille des environs, qui la recevait volontiers et lui faisait l'aumône. Le libertin qui épiait ses démarches, la suivit ; pendant qu'elle s'entretenait avec les personnes de la maison, son ennemi s'introduisit secrètement dans une autre pièce, déroba une coupe d'argent très précieuse et la cacha dans le panier que Marie avait laissé à la porte après y avoir placé ses petites provisions.

Après avoir édifié par un pieux entretien cette famille amie, Marie salua ses hôtes, prit son panier et retourna joyeusement à sa demeure.

Comme elle en approchait, elle aperçut son ennemi et pâlit. Mais cet homme se précipita au-devant d'elle en l'injuriant : « Voleuse, lui disait-il, je te surprends ; tu reviens de voler dans les fermes voisines et tu rapportes à ton ermitage les fruits de tes larcins. La religion n'est pour toi qu'un masque pour cacher ta malice ; mais je saurai bien t'empêcher de tromper davantage le public ; je vais aller te dénoncer au juge et te faire mettre en prison, comme tu mérites.

— Ce serait bien mal à vous, répond Marie, de faire mettre en prison une innocente. Je n'ai rien volé à personne, et je ne porte dans ce panier que les modestes provisions que l'on a bien voulu me donner par charité.

— C'est ce que nous allons voir, réplique le méchant homme, et ouvrant de force son panier, il y trouve... la belle coupe d'argent !

« Voleuse, cria-t-il, où as-tu pris celà ? »

Marie lève les mains au ciel, dans une grande stupeur; elle est comme hors d'elle-même. « Je ne sais qui a mis cette coupe dans mon panier, dit-elle, mais ce n'est certainement pas moi; je ne sais d'où elle vient, ni comment elle est là.

— Assez de mensonges, tu es une voleuse. Et, prenant la coupe, il ajoute : « Je la garde, je vais la montrer au juge, tu seras mise en prison et condamnée à mort. »

La menace était fondée, car à cette époque, les peines édictées par les lois contre les voleurs étaient extrêmement sévères dans le Brabant.

« Tu n'as qu'un moyen d'échapper, reprit-il, obéis à ma demande de l'autre jour et je ne dirai rien : sinon je vais te dénoncer et tu es perdue. »

Marie n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles. Cependant, élevant son cœur à Dieu pour lui demander secours, elle reprit toute son énergie : « Jamais, jamais, dit-elle; tais-toi; j'aime mieux mourir que d'offenser Dieu. » Et elle s'enferme dans son ermitage, comme une brebis qui se précipite au bercail pour échapper au loup.

Le méchant homme, la coupe d'argent à la main, court chez le juge du pays. « Je viens de surprendre la mendiante Marie en flagrant délit de vol, dit-il. Voici la coupe précieuse que j'ai trouvée dans son panier et dont elle n'a pu expliquer la provenance. C'est évidemment un objet volé dans le voisinage; il est de votre devoir de faire une enquête. Au reste, cette fille n'est qu'une hypocrite, qui fait la dévote pour mieux tromper le monde. C'est une sorcière qu'il faut mettre à la raison. »

Il dit bien d'autres choses, mais le juge, comme tous les habitants du pays, connaissait et estimait la grande vertu de la pieuse Marie; il refusa d'ajouter foi aux accusations de cet homme, qui n'avait pas coutume d'ailleurs de manifester tant de zèle pour la justice, et il le renvoya.

Le libertin courut à la maison qui avait reçu la visite de la recluse. On n'avait pas tardé à s'apercevoir de la disparition de la coupe précieuse, bijou de famille auquel on tenait beaucoup. On la cherchait de tous côtés, sans savoir qui accuser de sa perte.

« Vous cherchez une coupe d'argent qu'on vous a volée, dit le visiteur. Ne serait-ce pas celle-ci?... On vient de la trouver chez cette hypocrite mendiante de Marie, soigneusement cachée dans son panier. Voilà comment elle vous récompense de votre charité. »

Cette bonne famille est stupéfaite : c'est bien la coupe disparue; aurait-on jamais pu croire Marie capable d'une telle perfidie!

Le calomniateur a hâte de ne pas perdre l'effet de ses accusations; il retourne chez le juge, annonçant qu'il a trouvé les propriétaires de l'objet volé et des preuves accablantes contre la recluse. Il menace le juge de le dénoncer lui-même à l'autorité supérieure, s'il refuse d'arrêter la coupable et d'examiner la cause. Le juge se décide.

Mais Marie n'était plus dans son ermitage. Ne s'y croyant pas en sûreté et craignant pour sa vertu plus que pour sa vie, elle s'était réfugiée chez ses parents et leur avait raconté ses angoisses. Ceux-ci la consolaient et l'encourageaient, l'invitant à se confier en la providence de Dieu. « Ce n'est pas la mort qui m'effraye, répondait leur innocente fille; tout ce que je demande, c'est de rester pure et fidèle à Jésus-Christ et à mes promesses. » Elle suppliait la Sainte Vierge de lui obtenir cette grâce. Elle l'obtiendra, en effet, mais par la voie du martyre.

LE PROCÈS DE L'INNOCENCE — ANGOISSES ET MARTYRE

Le juge, accompagné d'hommes d'armes, arrive à la paisible demeure; il ordonne d'arrêter Marie et de lui enchaîner les mains. Ses parents protestent de l'innocence de leur fille; ils assurent que jamais elle n'a rien volé à qui que ce soit; l'accusée répète qu'elle est innocente; mais le juge répond qu'il est obligé d'accomplir son devoir, et on entraîne la jeune fille.

A la vue de ses parents qui pleurent, Marie éclate aussi en sanglots; les témoins de cette scène ne peuvent retenir leurs larmes, et dans leur compassion pour Marie, ils l'appellent *la Douloureuse*.

L'accusée est jetée en prison; on l'y retient quelques jours en la traitant avec une grande dureté pour l'obliger à avouer son crime. Mais elle ne cesse de répéter qu'elle est innocente. Enfin le jour du jugement définitif arrive. Elle comparaît devant le juge.

Celui-ci lui montrant la coupe volée : « Est-il vrai, Marie, demanda-t-il, que cette coupe a été trouvée dans ton panier?

— C'est vrai, répond Marie, on l'a trouvée dans mon panier, mais ce n'est pas moi qui l'y avais mise.

— Vous voyez, s'écrie le calomniateur, elle-même avoue son vol, mais elle cherche maintenant à en rejeter la faute sur un autre. Voilà jusqu'où va sa méchanceté. »

Le juge hésitait, il n'osait croire à la culpabilité d'une personne dont les antécédents avaient paru jusque-là si irréprochables. Mais, d'une part, il était certain que la coupe avait été volée, qu'on l'avait trouvée dans le panier de Marie, et, d'autre part, la famille lésée n'avait vu personne autre entrer chez elle au moment de la disparition de l'objet précieux. Après bien des discussions, le juge, trompé ou trop faible, crut devoir condamner Marie suivant la rigueur des lois : c'était la peine de mort.

Marie la *Douloureuse* entendit avec calme cette affreuse sentence; songeant à son bien-aimé Sauveur condamné injustement à mort par Pilate, elle cessa d'ouvrir la bouche pour se justifier, laissant à Dieu le soin de révéler son innocence, quand il le jugerait opportun.

La sentence devait être exécutée le jour même, et déjà le soleil allait disparaître à l'horizon.

On hâte les préparatifs, et bientôt le triste cortège prend le chemin qui mène au lieu du supplice. Marie, soutenue par la grâce de Dieu, marchait d'un pas modeste et ferme; elle se taisait et pensait à son céleste Epoux marchant au Calvaire.

On passa près de l'ermitage où elle avait servi Dieu pendant quelques années avec tant de bonheur, années douces et paisibles, dont le souvenir contrastait si vivement avec les angoisses de l'heure présente. Marie demande la faveur de s'arrêter pour prier une dernière fois dans la chapelle de la Sainte Vierge, on le lui accorde volontiers. La voilà donc à genoux aux pieds de l'image vénérée, témoin de sa consécration à Dieu; l'innocente fille, l'âme brisée de douleur, conjure sa patronne, la douce Reine du ciel, de la soutenir jusqu'au bout dans une si terrible épreuve, et de recevoir son âme dans le ciel. Ensuite elle prie pour tous ceux qui ont été la cause, l'instrument ou l'occasion de sa mort, déclarant qu'elle leur pardonne de grand cœur pour l'amour de Dieu.

Puis, avec une naïve simplicité, qui indiquait la bonté de son cœur, elle demanda à Jésus-Christ de combler de faveurs spirituelles et temporelles tous ceux qui viendraient invoquer sa sainte Mère dans cette chapelle, et cela en considération de la douleur, des peines et des anxiétés de son âme en ce triste jour.

Enfin après avoir recommandé encore son âme à Dieu, elle se leva et marcha tranquillement jusqu'au lieu du supplice. Là, le bourreau, suivant les ordres qu'il avait reçus, lui lia les pieds et les mains et lui banda les yeux. Puis il se mit à creuser une fosse peu profonde, de la longueur du corps de la victime. Tous les assistants pleuraient.

L'exécuteur lui-même, attendri jusqu'aux larmes, disait à la jeune fille : « Marie, intercédez pour moi, je vous prie, auprès de Dieu. — Mon ami, répondit doucement Marie, qu'il vous pardonne ce que vous allez faire ainsi que tous vos péchés. Je pardonne aussi de tout mon cœur à ceux qui ont pu m'offenser par leurs paroles et leurs actions, et je me propose de demander leur grâce auprès du Dieu plein de miséricorde. »

Cependant le calomniateur, cause de tout le mal, avait suivi le funèbre cortège; il était là dans la foule, il entendit les touchantes paroles de sa victime sans être ému, et il considérait d'un œil sec les apprêts du supplice.

L'exécuteur, d'une main tremblante, étendit la jeune fille dans la fosse, la couvrit rapidement de terre, prit un pieu quadrangulaire, en plaça le bout taillé en pointe acérée droit au-dessus de la poitrine de la vierge, et trois hommes vigoureux, armés de lourdes massues, l'enfoncèrent avec violence.

Le supplice de l'innocente fille était terminé, celui du coupable allait commencer.

LA JUSTICE DE DIEU ET LE NOUVEAU CAIN — REPENTIR ET PARDON — GLOIRE AU CIEL ET SUR LA TERRE

Des personnes ont raconté avoir vu la nuit suivante un brillant cortège de treize vierges, vêtues de blanc et portant des cierges allumés, descendre du ciel vers la tombe solitaire de la martyre, comme pour honorer leur sœur de dignes funérailles.

Quoi qu'il en soit de ces récits, les habitants du pays furent vivement impressionnés par le prompt châtiment du coupable. Rentré chez lui, l'homme qui avait fait condamner l'innocente Marie, ne put plus trouver ni repos, ni sommeil. L'âme bourrelée de remords, il se voyait poursuivi de visions épouvantables; il poussait des cris horribles, et bientôt il devint si furieux, qu'il fallut lui lier les pieds et les mains avec des chaînes de fer et l'enfermer dans une chambre, pour l'empêcher de s'arracher la vie et de troubler le voisinage. Sept ans se passèrent ainsi,

sans qu'aucune parole, aucun remède ne pût le guérir, ni le ramener au calme et à la douceur; sans cesse il était obsédé et tourmenté par le démon qui s'était emparé de lui.

Devant l'insuffisance des moyens humains, sa famille recourut à Dieu. Un jour, elle plaça le malheureux sur une charrette pour le conduire en pèlerinage à la chapelle de la Sainte Vierge, près de laquelle avait vécu Marie *la Douloureuse*. Quand on fut devant la porte, le malade devint si furieux, qu'il fut impossible à ses parents de l'introduire dans l'église. Ils sonnèrent la cloche pour appeler du secours. Les gens du voisinage vinrent leur prêter main forte. Ils traînèrent le possédé devant l'autel de la Sainte Vierge, et tous ensemble se mirent à demander miséricorde. Aussitôt l'esprit mauvais qui possédait cet homme l'abandonna, en faisant un grand tumulte qui sembla ébranler l'édifice. Puis, tout rentra dans le silence; le malade guéri, doux et calme, s'était jeté à genoux; on l'entendit prier la Sainte Vierge et invoquer la Bienheureuse Marie *la Douloureuse*.

Ensuite, en versant des larmes de repentir, il raconta son crime et rendit un témoignage public à l'innocence de la vierge martyre.

Cette chapelle devint un pèlerinage très populaire. Une confrérie y fut érigée en l'honneur de la Sainte Vierge. Le peuple venait y prier la Reine du ciel et Marie *la Douloureuse*; l'historien de la martyre raconte une multitude de prodiges et de faveurs obtenues du ciel par cette double intercession. En 1363, à la demande de douze prélats, le pape Urbain V accorda des indulgences en faveur des fidèles qui visiteraient pieusement cette chapelle ou y offriraient quelque aumône. La bulle qui donnait cette faveur fut publiée l'année suivante par André, évêque de Cambrai; elle le fut de nouveau en 1611 par Matthias Hovius, archevêque de Malines.

Le corps de la bienheureuse martyre repose sous le maître-autel de l'église paroissiale de Woluve-Saint-Pierre, sa patrie. Elle y est surtout honorée le 17 juin; c'est sans doute le jour anniversaire de sa mort, qui eut lieu en 1290 ou 1294, sous Jean II, duc de Brabant.

SAINT VÉROUL OU VORLES, CURÉ DE MARCENAY.

Vérolus (par abréviation Véroul ou Vorles) naquit vers le milieu du sixième siècle au village de Marcenay, près de Châtillon-sur-Seine, en Bourgogne. On dit que sa noble famille était alliée aux rois du pays, et peut-être était-il parent de saint Sigismond, le dernier roi burgonde. Toujours est-il que, dès sa jeunesse, il préféra la gloire de Dieu aux honneurs du monde, et le royaume du ciel aux grandeurs passagères de la terre. Renonçant à toute ambition mondaine, il entra dans l'état ecclésiastique, et s'appliqua avec ardeur à la science et à la vertu. Humilité profonde, aimable simplicité, modestie angélique, amour de la prière, tels étaient les ornements de son âme qu'il nourrissait chaque jour par la méditation des saintes Ecritures.

Ordonné prêtre, il consuma sa vie dans les fonctions du saint ministère, à Marcenay. Au siècle précédent, notre patrie avait été envahie par les barbares, francs ou burgondes; l'Eglise catholique s'efforçait de civiliser les nouveaux venus, et d'unir vainqueurs et vaincus en un seul peuple, qui sera la France chrétienne. Vérolus eut sa part dans cette œuvre.

Un prince Franc, Gontran, fils de Clovis, était alors roi de Bourgogne. Ayant entendu parler des vertus et des miracles du saint prêtre de Marcenay, il eut le désir de le voir. Il vint donc à Marcenay; c'était un dimanche, et il assista à la messe avec les gens de sa suite. Au moment de l'Evangile, le Bienheureux, saisi d'un ravissement extatique, demeura immobile et silencieux. Les assistants le regardaient avec étonnement, mais aucun, pas même le roi, n'osait troubler ce recueillement inouï. On attendit. Enfin, au bout d'une heure, le Saint reprit ses sens et continua la messe.

Dès que le Saint Sacrifice fut terminé, on s'empressa autour de lui pour savoir la cause d'une si longue interruption dans les saintes prières. « Les habitants de Plaines assistaient à la messe à Mussy, répondit Vérolus; pendant leur absence, le feu a pris à une maison où dormait un enfant. Dieu me l'ayant révélé, je suis allé le sauver des flammes. »

Le roi envoya immédiatement des messagers à Plaines pour s'informer du fait. Ils y trouvèrent le peuple en émoi autour d'une maison incendiée, et les témoins leur affirmèrent qu'on avait vu le prêtre de Marcenay emportant du milieu des flammes un enfant, qu'il rendit sain et sauf à ses parents.

Les messagers revinrent en hâte auprès du roi, et celui-ci, plein de vénération pour Vérolus, le choisit pour conseiller. Gontran avait jusqu'alors commis bien des fautes, il se convertit, devint le père de son peuple, et conquit le royaume du ciel par ses vertus, en particulier par sa charité.

Saint Vorles fut enseveli dans l'église de Marcenay; mais, au IXe siècle, on transféra ses restes à Châtillon pour les mettre à l'abri des ravageurs normands. Au siècle suivant, on construisit à Châtillon une belle église romane où, pendant des siècles, des milliers de pèlerins vinrent prier saint Vorles. Dans les temps de sécheresse ou d'épidémie, les supplications augmentaient, et l'on obtenait la cessation du fléau : c'est ce qu'on a observé spécialement dans la peste de l'an 1015, les sécheresses de 1636, 1646 et 1784. La Révolution a dispersé les reliques et volé la riche châsse qui les contenait, mais n'a pu détruire la dévotion des habitants.

En 1832, le choléra multipliait les morts dans le village de Plaines; on fit une procession en l'honneur de saint Vorles. Dès ce moment, le fléau ne frappa plus aucune victime, et ceux qui étaient malades guérirent.

SAINTE ALINE OU ALÈNE

VIERGE ET MARTYRE EN BRABANT

Fête le 17 juin.

Levolde, s'agenouillant sur le tombeau de sa sainte fille, où tant de miracles s'opéraient fond en larmes et demande à haute voix pardon de sa cruauté.

UN PAYSAN PLUS RICHE QUE SON SEIGNEUR UNE CHAPELLE IMPROVISÉE

Levolde, noble et puissant seigneur de Dielbeck, en Brabant, était renommé dans tout le pays pour sa bravoure et ses richesses. Mais s'il avait en abondance les biens de ce monde, il était pauvre des biens véritables qui demeurent éternellement. C'était dans les premières années du septième siècle, et ni lui, ni sa femme Hildegarde, n'avaient encore songé à suivre l'heureux mouvement qui, depuis un siècle, entraînait les Francs, sur les traces de Clovis, vers la douce et sainte religion de Jésus-Christ. Levolde aimait mieux ses farouches dieux germaniques, surtout Odin, le dieu des combats, de la rapine et des

coups d'épée : son père et son aïeul ne lui avaient pas raconté comment à Tolbiac, le Christ avait vaincu Odin.

Il avait une fille, intelligente et douce, nommée Aline (Alène ou Hélène), qu'il élevait dans l'ignorance et la vanité des païens.

Comme tous les seigneurs de son temps, Levolde aimait passionnément la chasse, image de la guerre. Un jour qu'il poursuivait le gibier, selon sa coutume, sur les bords de la Senne, il rencontra un paysan de la contrée, récemment converti au christianisme. Celui-ci, plein d'enthousiasme pour la beauté de la vraie foi, amena promptement la conversation sur la question religieuse et s'efforça d'éclairer son interlocuteur. Mais Levolde prit chaleureusement la défense de ses faux dieux, et l'entretien se prolongeait sans résultat, lorsque le chrétien dit au chasseur : « Venez dans ma maison, je vous y offre l'hospitalité pour cette nuit ; demain, les mystères sacrés y seront célébrés et vous verrez combien le Dieu des chrétiens est bon pour ceux qui croient en lui. »

Levolde, poussé par la curiosité, accepta. Dans la maison de son hôte, une chambre était disposée en chapelle provisoire ; là se réunissaient pour prier avec la famille du néophyte, les quelques chrétiens des environs. Un prêtre missionnaire, pieux et zélé, y venait de temps en temps célébrer le saint sacrifice, et ce coin des forêts belges rappelait les chapelles des catacombes ou les oratoires du désert.

Levolde assista, plein d'étonnement, aux cérémonies saintes de la messe ; il entendit les prières qu'on adressait au Christ Sauveur, mais il n'en fut pas ému. Pourtant, avec quelle ardeur on priait pour lui ! Son cœur continuait à résister, mais un autre allait en profiter bientôt.

De retour à son château, il n'eut rien de plus pressé que de raconter, en se moquant, à sa femme et à sa fille, tout ce qu'on lui avait dit et tout ce qu'il avait vu. Et, blasphémant la bonté du Christ, il vantait ses dieux féroces et sanguinaires.

ALINE BAPTISÉE PAR SAINT AMAND

Que les voies de Dieu sont admirables et qu'il sait bien tourner toutes choses au profit de ses élus ! Aline, sa fille, écoutait avidement ces détails si nouveaux pour elle. Dieu éclairant l'œil intérieur de son âme, elle aperçut, à travers le voile qu'y jetait l'ignorance de son père, la suave clarté de l'Evangile. Pourquoi son père se moquait-il d'un Dieu qu'on disait si bon ? Que penser de la vie future, des récompenses ou des châtiments qui attendent les hommes ? Oh ! qu'elle eût souhaité le savoir !

Bref, sa résolution est prise ; elle ira voir cette famille chrétienne ; elle interrogera le prêtre de ce Dieu inconnu. Mais elle sait bien que jamais son terrible père ne le lui permettra. Sans avertir personne, au milieu des ténèbres de la nuit, bravant intrépidement la crainte des brigands et des bêtes féroces, la délicate jeune fille s'en va, toute seule, à travers les bois et les champs, jusqu'à la maison du paysan chrétien.

Avec quelle charité on l'y reçut ! Ses hôtes lui apprirent ce qu'ils savaient de la religion sainte. Alène crut en Jésus-Christ et lui donna tout son cœur. Puis elle revint joyeuse à la maison paternelle, sans que son absence eût été remarquée.

A partir de cette nuit, ses visites se multiplièrent. Un évêque missionnaire, qui opéra un bien immense à cette époque, dans tout le Nord de la France, saint Amand, acheva d'instruire la jeune néophyte et lui conféra le Baptême. Sans doute qu'il l'admit en même temps, selon l'usage, aux sacrements de Confirmation et d'Eucharistie. Qui pourrait dire la joie et le bonheur qui inondèrent l'âme de la nouvelle chrétienne ! Quels horizons inconnus jusque-là s'entr'ouvraient aux yeux de son âme, auparavant ensevelis dans les ténèbres.

Elle bénissait Dieu et lui promettait une irrévocable fidélité jusqu'à la mort. — Elle tint parole.

LE MARTYRE

Levolde ne tarda pas à s'apercevoir des visites que sa fille rendait à la famille chrétienne. Un jour qu'elle était partie, dès qu'il s'aperçoit de son absence, il entre dans une colère épouvantable. Il appelle ses hommes d'armes et les lance à la poursuite de sa fille, avec les ordres les plus sévères.

Quels étaient ces ordres ? Les exécuteurs en dépassèrent-ils la portée ou bien le père païen avait-il réellement ordonné de lui ramener sa fille morte ou vivante ? Nous n'avons pas de détails. Ce qui est certain, c'est que l'innocente enfant fut massacrée et pendant que son corps rougi de sang, arrosait la terre, son âme s'en alla régner au bienheureux palais de son Père du ciel.

LA GLOIRE — LA PATRONNE DE SON PÈRE

La famille chrétienne, dont nous avons parlé, recueillit les restes de la vierge martyre, et les ensevelit près de sa demeure. Ce lieu s'appelait Forêt (Vorst). Sur cette tombe, les chrétiens du pays venaient s'agenouiller pour prier. Dieu glorifia sa servante. La vie semblait jaillir de ce tombeau : de nombreux malades y retrouvaient la santé. Dans tout le pays, il n'était bruit que de ces merveilles.

Un seigneur, nommé Osmonde, riche et illustre, mais aveugle et malade, se fit porter au château de Levolde et dit à ce farouche païen : « Puisque tant de malades vont au tombeau d'Aline et en reviennent guéris, je veux y aller aussi, et j'espère y trouver ma guérison. — Je regarde comme des fables, inventées à plaisir, tout ce que le peuple raconte des guérisons opérées à Forêt, dit Levolde ; mais, si toi tu reviens guéri, j'abandonne mes dieux et j'embrasse la foi chrétienne. »

Osmonde, heureux de cette promesse, prit congé de lui. Arrivé au tombeau de la Sainte, il pria avec une grande ferveur pour lui-même et pour son ami. Bientôt, ses yeux s'ouvrirent à la lumière, ses membres reprirent la vigueur du jeune âge et, rayonnant de joie, il repartit immédiatement pour Dielbeck.

A sa vue, le vieux païen resta longtemps dans une admiration muette. Enfin, il prit la parole, maudissant ses dieux absurdes et faux, et acclamant la puissance de Jésus-Christ. Le sang de la martyre avait fait germer un chrétien.

Levolde vint s'agenouiller sur le tombeau de sa sainte fille, fondant en larmes et demandant à haute voix pardon de sa cruauté. Sa femme Hildegarde vint l'y rejoindre. Tous deux s'instruisirent docilement des vérités de la foi chrétienne, et reçurent le baptême. A cette occasion, Levolde changea son nom en celui de Harold. Les deux époux bénissaient chaque jour le Sei-

gneur de leur avoir enfin ouvert les yeux à la lumière ; le changement de leur vie fut admirable et ils pratiquèrent fidèlement les vertus chrétiennes jusqu'à leur mort. Ils furent ensevelis à Dielbeck, dans l'église de Saint-Ambroise, qu'ils avaient fait construire après leur conversion.

La chapelle, élevée sur le tombeau de sainte Aline, continua d'être fréquentée par les fidèles, et la protection de la vierge martyre se manifestait par beaucoup de grâces et de prodiges.

L'an 1193, Godescalc, abbé d'Afflighen, sur l'ordre de Guy, évêque de Cambrai, vint ouvrir le sépulcre, afin de faire vénérer au peuple les reliques de la Sainte, et les placer dans une châsse précieuse. De nombreux pèlerins étaient accourus à cette cérémonie, et leur foi fut récompensée par plusieurs miracles. C'est ainsi qu'une jeune fille d'Enghien, qui avait complètement perdu un œil et souffrait tellement de l'autre, depuis sept ans, qu'elle avait de la peine à se diriger seule, recouvra parfaitement la vue, et s'en retourna chez elle sans garder aucune trace de son mal.

L'an 1482, on construisit une grande église, enfermant dans son enceinte l'ancienne chapelle, qu'on ne voulut pas démolir. A côté, s'élevait un couvent de religieuses, qui faisait écho sur la terre aux chants du ciel. En 1793, à l'approche des armées dévastatrices et impies de la Révolution française, les religieuses s'enfuirent en Allemagne, emportant avec elles le corps de leur sainte patronne. Quand la tempête se fut calmée, elles le rapportèrent fidèlement, et l'autorité ecclésiastique en reconnut officiellement l'identité en 1823.

Chaque année, le dimanche avant la Saint-Jean, une multitude de ces chrétiens habitants des Flandres, se donnent rendez-vous au Forêt. Ils viennent, comme leurs ancêtres, porter à sainte Aline le tribut de leurs hommages et de leurs prières, et leur céleste patronne leur répond par de nouveaux bienfaits.

LE BIENHEUREUX ODON, ÉVÊQUE DE CAMBRAI

Fête le 19 juin.

LE SAVANT PROFESSEUR DE TOURNAI

Odon, appelé aussi Oudard, naquit à Orléans' au milieu du x^e^ siècle. Son père se nommait Gérard et sa mère Cécile. Doué d'un esprit vif, d'une rare intelligence, d'une excellente mémoire fécondée par un travail assidu, il devint très habile dans toutes les sciences enseignées de son temps, surtout dans la philosophie.

Il enseignait avec éclat cette science à Toul, lorsque les chanoines de Tournai lui envoyèrent une lettre très flatteuse pour le supplier de venir ouvrir une école sous leur direction.

Le jeune professeur accepta.

Toutes les écoles retentissaient alors de la fameuse querelle philosophique des *réalistes* et des *nominaux*. Raïmbert enseignait les théories nominalistes à Lille ; Odon, fidèle à Boèce dont il aimait les ouvrages, suivait le système moins rêveur des réalistes. Son rival vit bientôt ses élèves diminuer de jour en jour pour aller grossir les rangs toujours plus nombreux des étudiants de Tournai. Il en venait des divers points de la France et même de l'Allemagne et de l'Italie.

Le jour, Odon enseignait la philosophie dans le cloître des chanoines; pendant les belles nuits, assis à la porte de la cathédrale, il montrait à ses disciples émerveillés les constellations du firmament et le mouvement des astres.

Il était sans cesse occupé à étudier ou à enseigner. Ses mœurs étaient très pures ; il fuyait la médisance, il surveillait la conduite de ses disciples, ne tolérait point chez eux le luxe et la vanité, et s'il en découvrait un de mœurs peu chastes, il le chassait de son école comme une peste.

Les habitants de Tournai étaient ravis de voir l'illustre maître conduire lui-même à l'église, sous sa surveillance, ses élèves, au nombre de deux cents, tous graves et recueillis, marchant avec une modestie digne des moines de Cluny. Ces jeunes gens, dont il était à la fois le modèle et le père, pour lui témoigner leur reconnaissance, lui offrirent un anneau d'or orné d'une flatteuse inscription.

LE DISCIPLE DE SAINT AUGUSTIN

Depuis environ cinq ans, Odon dirigeait l'école de Tournai, lorsqu'il eut l'occasion d'acheter le traité du *Libre arbitre* de saint Augustin. Tout en étant un chrétien sincère, Odon avait cependant alors moins de piété que de science, et sentait plus d'attrait pour la philosophie profane que pour l'étude des Pères. Il mit le volume de saint Augustin en réserve, dans un coffre, et continua à lire Platon. Mais deux mois après, expliquant à ses élèves ce que Boèce dit du libre arbitre dans son quatrième livre de la *Consolation de la philosophie*, il se ressouvint de l'ouvrage du saint Docteur. Il le prit et se mit à le lire. Il en fut tellement ravi, qu'il commença à le commenter à ses auditeurs pendant plusieurs jours. Arrivé au troisième livre où saint Augustin compare l'âme pécheresse à une esclave, l'éminent professeur jeta de profonds soupirs et s'écria :

« Hélas ! que cette pensée est touchante ! Ne dirait-on pas qu'elle n'a été écrite que pour nous? Nous ornons d'un peu de science ce monde passager et corrompu ; et après notre mort, nous ne serons pas dignes de la gloire céleste, parce que nous ne rendons à Dieu aucun service, et qu'au lieu d'y employer notre science, nous en abusons pour rechercher la gloire du monde et courir après la vanité. »

Ayant ainsi parlé, il se leva et s'en alla droit à l'église, où il pria longtemps les yeux pleins de larmes.

A partir de ce jour, Odon fut comme un homme nouveau et s'appliqua de tout son cœur à la perfection chrétienne. Il se réserva beaucoup plus de temps pour prier, méditer et apprendre la vraie science, celle des saints. Il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait gagné. Il se mortifiait

et jeûnait tellement qu'il perdit son embonpoint, et devint si maigre qu'on avait peine à le reconnaître. Enfin, le bruit se répandit qu'il avait résolu de quitter le monde pour vivre dans la solitude, uniquement occupé du service de Dieu et du salut de son âme. Aussitôt, plusieurs de ses meilleurs élèves se déclarèrent prêts à le suivre.

A cette nouvelle, les habitants de Tournai, craignant de perdre des hommes si accomplis, supplièrent leur évêque, Radbod II, de donner aux futurs religieux l'abbaye de Saint-Martin. Ce couvent, situé sur une colline voisine de Tournai, avait été détruit jadis par les Normands; il n'en restait que le terrain et les ruines; mais les Tournaisiens s'engageaient à le restaurer. Radbod fut heureux de s'associer à ce projet, et l'an 1092, il put installer le bienheureux Odon et ses compagnons dans le nouveau couvent.

Ils prirent la Règle de saint Augustin et l'habit des chanoines réguliers. La pauvreté était souvent extrême dans la nouvelle fondation, mais les exemples et les exhortations du bienheureux Supérieur soutenaient tous les courages. Cependant, sa charité pour les pauvres était si grande, que les Frères le prièrent de nommer un économe, de peur qu'il donnât tout aux indigents.

CONSTANCE D'UN NOVICE — RÈGLE DE SAINT BENOIT

Beaucoup d'autres jeunes gens, attirés par la sainte vie de ces bons religieux, vinrent peu à peu les rejoindre. L'un d'eux fut Adolphe, fils d'un chantre de la cathédrale. Son père, qui fondait sur lui de grandes espérances pour le monde, accourut au couvent, avec quelques amis, saisit son fils par les cheveux, l'accabla de coups et le ramena chez lui. Mais Adolphe réussit bientôt à s'échapper et retourna au monastère. Son père vint une seconde fois l'en arracher de force, et l'emprisonna dans une chambre de la maison. Adolphe, loin de se décourager, consacrait tout son temps à supplier le Seigneur de l'aider dans sa vocation. Il fut merveilleusement exaucé, car non seulement son père le laissa libre, mais renonçant lui-même au monde, il vint bientôt avec son frère Hermann se faire religieux dans le même couvent que son fils.

Un jour, Odon s'entretenait avec son ami Aymeric, Abbé du monastère d'Anchin, du désir qu'il avait d'entraîner ses religieux dans une vie encore plus austère et plus séparée du monde; Aymeric lui conseilla d'adopter la Règle de saint Benoît. Ce projet fut agréé, et les religieux de Saint-Martin prirent la Règle et l'habit des Bénédictins. Ils cultivaient le sol pour vivre du travail de leurs mains, et si on leur donnait de l'argent, ils le distribuaient en aumônes. Sous la direction de leur savant Père Abbé, douze jeunes religieux transcrivaient les livres de l'Ecriture Sainte, des Pères et des autres écrivains ecclésiastiques; ils dotèrent ainsi le couvent d'une excellente et riche bibliothèque.

Les vocations se multipliaient toujours; beaucoup d'habitants de Tournai, dit l'historien, regardaient leur ville comme une prison et le cloître comme un paradis anticipé. Les femmes ne furent pas les dernières dans cet élan qui entraînait les âmes, et le bienheureux Odon dut fonder pour elles deux couvents dans les environs de Tournai. On vit même des époux se séparer, d'un commun accord, pour embrasser la vie religieuse.

LE BIENHEUREUX ODON ÉVÊQUE DE CAMBRAI

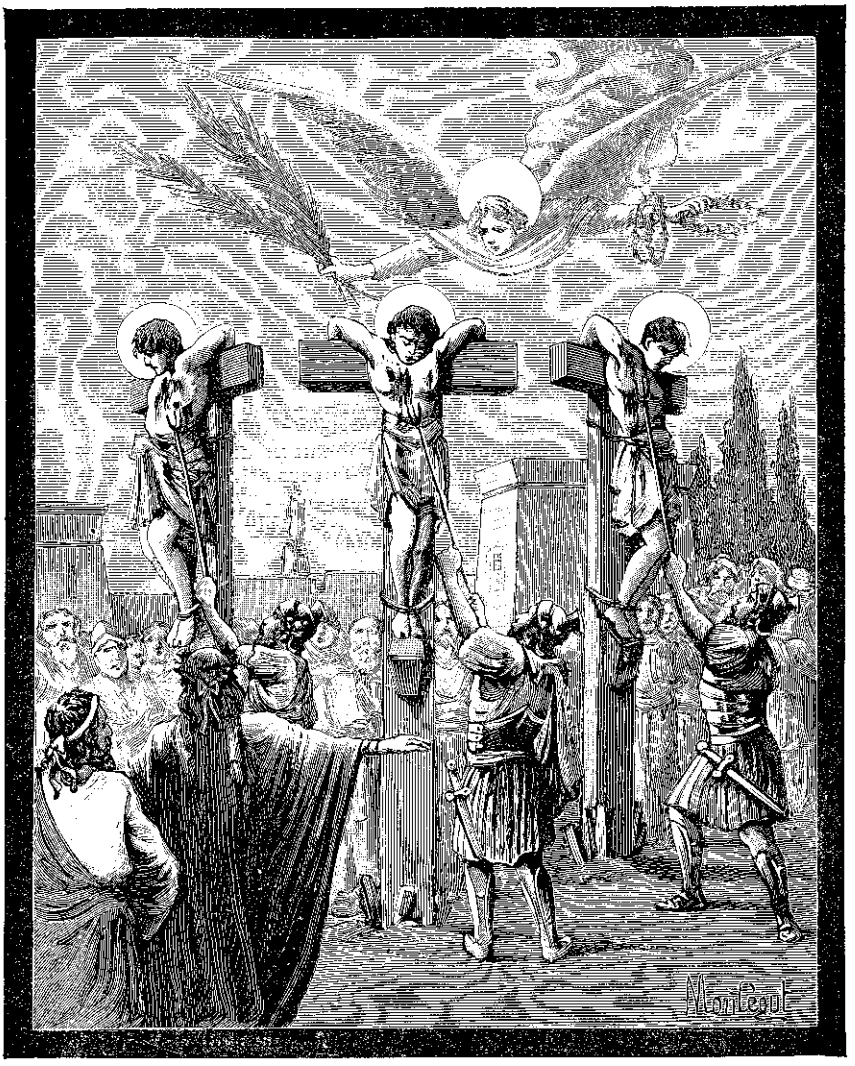
Odon était depuis treize ans Abbé de Saint-Martin, et son abbaye, parfaitement restaurée, renfermait soixante-dix religieux, quand il fut élu évêque de Cambrai par un Concile provincial, présidé par Manassé, archevêque de Reims. Il fallait succéder à un intrus, justement déposé par ordre du Pape : la tâche était difficile, Odon y déploya le zèle d'un apôtre et la piété d'un saint. Il s'appliqua surtout à faire refleurir la vie religieuse; il coopéra à la fondation ou à la restauration de nombreux monastères, et établit un couvent de religieuses au Forêt, près des reliques de sainte Aline. Après chacune de ses visites pastorales, il venait faire une retraite dans son ancienne abbaye de Saint-Martin.

Henri V, empereur d'Allemagne, s'étant révolté contre le Pape, voulut obliger le saint évêque à venir lui demander à lui-même l'investiture de son évêché. Odon refusa de se soumettre à cet odieux abus du pouvoir laïc contre la liberté de l'Eglise, et fut exilé. Dès qu'il put revenir à Cambrai, il reprit le gouvernement de son diocèse. Mais, bientôt, se sentant atteint d'une maladie mortelle, il donna sa démission et se retira dans l'abbaye d'Anchin, où il mourut saintement l'an 1113, la huitième année de son épiscopat.

LES SAINTS MANUEL, SABEL ET ISMAEL

MARTYRS A CHALCÉDOINE (362)

Fête le 17 juin.



Julien l'Apostat fait crucifier les trois frères et déchirer leur corps.

LES TROIS FRÈRES

C'était à l'époque où Julien l'Apostat persécutait l'Eglise du Christ. Sa haine contre le christianisme s'était d'abord manifestée par une guerre d'autant plus perfide qu'elle était plus hypocrite et plus sourde : Julien préférait au glaive qui tue le corps l'arme de la corruption qui porte la mort dans les âmes. Ses efforts cependant vinrent se briser contre la foi fervente des disciples de Jésus-Christ, et, dans son impuissante colère, l'Apostat, de bourreau des âmes, se fit le bourreau des corps. On compte, en effet, sous son règne, plusieurs martyrs parmi lesquels trois enfants de la Perse, Manuel, Sabel et Ismaël.

Ils étaient frères et de noble origine. Leur père professait le culte des idoles et exerçait à la cour du roi de Perse les fonctions d'archimage ou grand devin ; mais leur mère, chrétienne, les avait donnés au Christ dès leur plus jeune âge, et leur avait appris à l'aimer et à le prier.

Un prêtre, nommé Eunicus, forma leur âme à la piété et à la vertu. C'était un homme d'une grande sainteté et d'un rare mérite, et il leur

enseigna les préceptes des divines Ecritures. Aussi les trois jeunes Persans demeurèrent-ils fermes dans la foi au milieu d'une société adonnée à toutes les pratiques de l'idolâtrie.

AMBASSADE A LA COUR DE JULIEN L'APOSTAT

Manuel, Sabel et Ismaël devinrent bientôt orphelins. Le roi de Perse Sapor II, en considération de l'amitié qu'il portait à leur père, les prit sous sa protection et les recueillit dans son propre palais. On leur laissa toute liberté de pratiquer la religion chrétienne, et par leur fidélité ils surent gagner la confiance du roi.

Vers l'an 362, l'empereur Julien se disposait à une guerre contre la Perse, qui devait, dans sa pensée, placer son nom à côté de celui d'Alexandre. Sapor II, instruit de ces projets belliqueux, essaya d'en arrêter le cours : Manuel, Sabel et Ismaël furent choisis avec mission d'aller offrir à l'empereur des propositions de paix.

Parti de Constantinople en mai 362, l'Apostat, qui voulait parcourir l'Asie-Mineure en pèlerin du paganisme, s'était d'abord arrêté à Chalcédoine, sur la rive asiatique du Bosphore : il y avait institué pour la réforme des abus une Commission spéciale composée de six membres, et revêtue de pleins pouvoirs. Ce tribunal comptait deux hommes prudents, Sallustius Secundus, préfet d'Orient, et le préfet d'Illyrie, Mamertin; mais leur influence était paralysée par celle des quatre généraux qui complétaient la Commission : de ce nombre était Arbétion, depuis longtemps odieux et décrié, et qu'on aurait été moins étonné, dit l'historien, de voir sur la sellette que sur le tribunal (1).

Ce fut en de telles circonstances qu'arrivèrent les ambassadeurs du roi de Perse. Julien les accueillit avec empressement et leur prodigua les plus grandes marques de distinction, jusqu'à les loger dans son propre palais.

PREMIÈRE CONFESSION DE FOI

Quelques jours après, l'empereur apostat, voulant réchauffer le zèle des idolâtres pour un culte éteint, ordonna de célébrer à Chalcédoine une fête solennelle en l'honneur des dieux du paganisme. On offrit des sacrifices à ces vaines idoles, en présence du peuple et de l'armée qu'on obligea à prendre part à la cérémonie sacrilège.

Cependant Manuel, Sabel et Ismaël, invités à se rendre au temple, ne voulurent point se mêler à la foule des courtisans. Une semblable invitation était un outrage à leur foi. Ils demeurèrent à la porte de l'édifice, déplorant à haute voix l'aveuglement de ceux qui rendaient aux idoles un culte réservé à Dieu.

Un serviteur de Julien, l'eunuque Arion, zélé partisan de l'idolâtrie, les aperçut et vint à eux : « Pourquoi n'entrez-vous pas, leur dit-il, et pourquoi, au lieu de venir chanter avec nous les louanges des dieux immortels, demeurez-vous tristes et préoccupés? — Arrière, retire-toi de nous, s'écrièrent les généreux confesseurs. Si nous nous attristons, c'est de voir les âmes séduites, les démons dans l'allégresse, et Jésus-Christ, notre Maître, accablé d'injures. »

Cette réponse inattendue exaspère Arion : faisant signe aussitôt à ses satellites, il leur donne l'ordre de s'emparer des trois frères et de les mener à l'empereur.

Une foule nombreuse se presse autour du trône impérial : Julien n'ose troubler la fête et procéder à un interrogatoire immédiat. Il ordonne seulement de jeter dans un cachot les confesseurs de la foi : « Qu'ils sacrifient aux dieux, dit-il : sinon, demain ils paraîtront devant moi et je me réserve de punir leur obstination. »

Remplis d'allégresse à la pensée qu'ils étaient jugés dignes de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, les saints martyrs chantaient dans leur prison les cantiques du Psalmiste.

INTERROGATOIRE DES MARTYRS

Le lendemain, ils furent traduits devant le tribunal du César apostat : « Pourquoi, leur dit Julien, votre roi vous a-t-il envoyés ici, sinon pour fêter nos dieux immortels et leur offrir l'encens et les victimes?

— Empereur sacrilège, répondent d'une seule voix les martyrs, c'est pour traiter de la paix, et non pour sacrifier aux idoles, que nous sommes venus vers toi. »

L'empereur les menaça alors de les faire périr au milieu des tourments, les traitant d'ignorants et de barbares. « Ne sois pas si prompt à nous taxer d'ignorance, répliquent les martyrs : notre Maître Jésus-Christ peut en un instant nous donner la sagesse, lui qui a dit : « Quand vous serez debout devant les rois et les princes, ne soyez pas en peine de vos réponses : car l'Esprit-Saint mettra lui-même ses paroles sur vos lèvres. » Du reste, lequel est le plus ignorant, de celui qui connaît Dieu, Créateur du ciel et de la terre, qui a fait les astres et qui sait leur nombre, ou de celui qui, l'ayant abandonné, adore ses créatures, et jusqu'à des idoles de pierre et de bois (1)? »

Ces paroles irritèrent le tyran : il n'avait point encore cependant perdu tout espoir de séduire les courageux confesseurs de la foi : « Moi aussi, leur dit-il perfidement, je me suis laissé prendre autrefois, et j'ai cru à ces sottises : mais quel avantage votre Christ m'a-t-il procuré? Croyez-moi, laissez-le pour sacrifier aux dieux immortels, sinon le Crucifié ne vous délivrera pas des tourments qui vous attendent.

— Impie, es-tu donc insensé à ce point d'appeler dieux ces simulacres immobiles et muets, dont se servent les démons pour te perdre? »

SUPPLICE DES MARTYRS

C'en était trop : la patience de l'Apostat était à bout : « Malheureux, vous blasphémez les dieux immortels : vous allez maintenant sentir tout le poids de leur colère. »

A ces mots, il ordonne aux licteurs de déchirer les trois frères à coups de verges et de lanières de cuir. Bientôt la chair des martyrs vole en lambeaux, mais la souffrance ne ferme point leurs lèvres, et ils confessent à haute voix la foi pour laquelle ils sont torturés. « Jamais nous ne sacrifierons à des pierres inertes, nous n'adorons qu'un seul Dieu vivant et éternel. »

Irrité de leur constance, Julien cherche de nouvelles tortures. On apporte des croix, on y suspend les martyrs, et les bourreaux déchirent leurs corps avec des ongles de fer et enfoncent des clous sous la plante de leurs pieds. Un traitement si barbare arrache des lèvres des victimes cette fervente prière : « O Christ Jésus, vous connaissez la faiblesse de notre chair, soyez près de nous, vous qui, pour nous sauver, avez voulu

(1) GIBBON, ch. XXII. Amm. Marc.

(1) Acta Sanct. Boll. et Surius.

être attaché au bois sacré de la Croix : délivrez-nous de ces angoisses qui nous dévorent. »

Ce cri de détresse sorti des lèvres des martyrs a retenti jusqu'au trône de Dieu. Un ange descend du ciel, visible seulement pour les victimes; le messager céleste les console et les aide à supporter le terrible supplice.

Le César apostat se méprend sur la cause de leur invincible fermeté : après les avoir fait détacher de l'instrument de torture, il leur dit : « J'ai compassion de vous : vous êtes jeunes encore, pleins de vigueur et de beauté ; conservez ces biens précieux en sacrifiant aux dieux très cléments, et vous resterez auprès de moi, comblés d'honneurs et de richesses. — C'est avec notre Roi céleste Jésus-Christ que nous voulons vivre, répondent les saints martyrs, c'est son amitié que nous ambitionnons : chacun des jours de notre vie a été marqué de ses bienfaits, et nous avons la ferme confiance de trouver grâce en sa présence à l'heure redoutable du jugement. »

L'empereur croit enfin avoir découvert le moyen de les séduire. Attribuant leur courage aux exhortations de Manuel, l'aîné des trois frères, il le fait éloigner, et s'adressant aux deux plus jeunes : « Votre frère est un insensé, leur dit-il : j'aurai soin de récompenser à ma façon ses folles résistances. Mais vous, qui me paraissez doués d'un bon naturel, soyez plus sages que lui, et acceptez tout à la fois l'obéissance et les honneurs qui en seront le prix.

— Prince impie, répondent d'une seule voix les jeunes martyrs, prince ennemi de Dieu, es-tu fou à ce point de croire que tes paroles pourront nous conduire à renier Jésus-Christ? Va, et persuade à tes dieux de nous parler, alors seulement nous leur offrirons volontiers des sacrifices.

— Malheureux, balbutie le tyran ivre de fureur, si mes dieux gardent le silence, c'est qu'ils jouissent du repos.

— Oui, du repos de la pierre!..... Tes idoles sont des idoles de boue..... elles ont des yeux qui ne voient point, des oreilles qui n'entendent point, un nez et point d'odorat, des mains et des pieds incapables du moindre mouvement. David s'est moqué de ces dieux, mais surtout de ceux qui les adorent et mettent en eux leur confiance. »

Désespérant de les vaincre par la persuasion, le tyran se décide à employer de nouveau la violence. Tandis qu'on leur brûle les flancs avec des lames ardentes, les saints martyrs Sabel et Ismaël font monter vers le ciel une ardente prière : « Seigneur Jésus, aidez-nous : c'est pour votre nom béni que nous supportons ces tourments, daignez nous recevoir dans votre céleste royaume. » Et à Julien, qui les exhorte encore à l'apostasie : « Notre-Seigneur Jésus-Christ est descendu auprès de nous, disent-ils, nous jouissons de sa divine présence, et sa main adoucit l'horreur de tes cruels supplices. Les yeux des impies ne peuvent l'apercevoir, mais il se montre à ceux qui l'invoquent dans la vérité. Si nous souffrons durant cette vie, c'est pour être délivrés des supplices éternels : et nous prions Dieu de ne point nous associer à ceux qui ont renié son nom glorieux, terrible et saint. »

Julien, dont les plans sont déjoués, fait revenir Manuel et l'accable d'injures : « Misérable, s'écrie-t-il, impie, homme dont la vie est pleine de mauvais jours, sacrifie, sinon tu vas mourir au milieu des plus atroces tourments, et tes frères partageront ton triste sort. — Ne te fais pas illusion, empereur, répond le vaillant martyr, pas un de nous ne sera ébranlé dans sa confiance en Jésus-Christ : nous sommes trois, vivant d'une même foi, et nous formons ainsi l'image et la ressemblance de la Trinité substantielle. C'est elle qui nous fortifie et nous maintient dans une union que tu seras impuissant à briser. »

DERNIERS COMBATS

Alors, comme un suppôt de Satan, l'empereur, brûlant de dépit et craignant que l'exemple des trois confesseurs n'entraînât une grande foule de païens à se convertir au christianisme, commande aux bourreaux d'apprêter les derniers supplices.

Sur son ordre, on apporte trois clous; l'un est enfoncé dans la tête de Manuel, et les deux autres dans ses épaules. On transperce ensuite son corps au moyen de roseaux acérés et on lui enfonce sous les ongles des pieds et des mains de longues et cruelles épines. Les deux plus jeunes subissent un traitement aussi barbare.

Mais rien n'ébranle le courage des martyrs soutenus par une force divine.

LA PALME DU MARTYRE — PRODIGES

La couronne qui leur est préparée dans le ciel va bientôt leur apparaître éclatante et glorieuse. Dieu, qui a vu leur inviolable fidélité au milieu des tourments, s'apprête à récompenser leur vaillance.

Julien a ordonné à ses sbires de conduire les généreux athlètes au lieu de leur supplice, sur le rempart de Constantin, en face de la Thrace, à l'endroit appelé le *Précipice*. C'est là qu'on doit leur trancher la tête, et déjà on y a préparé des sarments pour brûler leurs corps et jeter leurs cendres au vent.

Parvenus en ce lieu, les saints martyrs se tournent vers l'Orient, et de leurs lèvres s'échappe cette prière suprême : « O Jésus-Christ, notre Sauveur, qui d'un mot avez créé le ciel et la terre, qui avez daigné supporter la mort et demeurer trois jours dans le tombeau pour nous racheter, recevez nos âmes dans la paix, et délivrez-nous des mains du sacrilège empereur Julien : ouvrez les yeux du peuple qui nous entoure, qu'il reconnaisse votre vérité, et qu'il vous adore, vous, le Dieu vivant; détournez son cœur des idoles, afin que ce peuple ne périsse point : car votre nom est grand, terrible et glorieux. »

A ces mots, on entendit une voix du ciel qui disait : « Généreux combattants et triomphateurs, les cohortes des anges et des archanges vous attendent; venez recevoir la couronne de la victoire, et prendre possession du royaume qui vous est préparé. »

Les bourreaux firent leur œuvre, et les têtes des martyrs roulèrent dans la poussière. C'était le 17 juin de l'an 362.

Les Ménées des Grecs font précéder l'éloge des saints martyrs d'un distique dont voici le sens : « Ces trois hommes d'armes, Manuel, Sabel et Ismaël ont confondu les princes ennemis de la Trinité. »

Au même instant, la terre s'entr'ouvrit à l'endroit ou leurs corps étaient tombés : elle se referma ensuite après avoir reçu ces reliques précieuses et les garda pendant deux jours pour les soustraire aux profanations des bourreaux, qui, selon l'ordre de Julien, se disposaient à les jeter dans un brasier. Effrayés à la vue de ce prodige, les soldats s'enfuirent et beaucoup de païens se convertirent.

Les chrétiens demeurèrent en prières sur le lieu du triomphe, et il plut au Seigneur de leur

rendre les corps des trois martyrs. Ils les enlevèrent et leur donnèrent une honorable sépulture. Plus tard, l'empereur Théodose le Grand fit élever une église sur le lieu même où ils avaient été inhumés.

Julien l'Apostat ne tarda pas à recevoir le juste châtiment de ses crimes. Il se mit en route l'année suivante, à la tête d'une puissante armée, pour aller combattre les Perses. Les oracles des idoles lui prédisaient victoires sur victoires. Mais il trouva la mort sur les bords du Tigre, dans un combat contre Sapor. Une flèche, effleurant le bras droit de l'empereur, vint lui percer le foie. Théodoret raconte que, à ce moment, Julien porta la main à sa blessure, recueillit le sang qui s'échappait à flots, et, le lançant vers le ciel, s'écria : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Et il expira misérablement.

LES MERVEILLES DE L'EUCHARISTIE

LE MIRACLE D'AVIGNON (1433)

La confrérie des Pénitents gris d'Avignon, qui s'honore à juste titre d'avoir eu pour fondateur Louis VIII, père de saint Louis, y a son siège dans la chapelle de la Sainte-Croix, dite des Pénitents gris. Le Saint-Sacrement y est exposé jour et nuit depuis le 14 septembre 1226.

Ce fut dans ce sanctuaire qu'eut lieu, en 1433, un des prodiges les plus remarquable se rapportant à l'Eucharistie.

La ville d'Avignon, bâtie à quelques centaines de mètres du confluent du Rhône et de la Durance et traversée par une des branches de la Sorgue, trouve dans cette position de précieux avantages mais aussi de réels inconvénients au temps des inondations. C'est ainsi qu'en 1433, des pluies torrentielles ayant fait déborder le Rhône, la Durance et la Sorgue, les quartiers bas de la ville se trouvèrent inondés. L'eau, dès le 29 novembre, entra dans la chapelle des Pénitents gris, qui était alors, comme aujourd'hui située sur les bords de la Sorgue. L'inondation prit, pendant la nuit, de telles proportions que le lendemain, les maîtres de la Compagnie, craignant que l'eau n'atteignît la niche où était exposé le Saint-Sacrement, montèrent en bateau et se firent conduire à la chapelle. Quel ne fut pas leur étonnement lorsque, après avoir ouvert les portes, ils constatèrent que les eaux, comme autrefois les flots de la mer Rouge et du Jourdain, s'étaient écartées à droite et à gauche le long des murailles, laissant absolument libre et sec le passage qui conduit à l'autel.

Le prodige leur parut plus grand encore lorsque, arrivés près de l'autel qui était de plain-pied et au niveau de la chapelle, ils en voient les abords pareillement à sec. Les eaux, s'élevant le long des murs comme de vraies tentures, s'arc-boutaient dans le vide à leur plus haute élévation, formant ainsi comme une espèce de toit, dit l'ancienne relation conservée dans les archives de la confrérie.

Les deux maîtres Armand et Jehan de Ponghilhac-Faure, après avoir adoré l'Auteur de ce prodige, s'empressèrent d'en faire part à d'autres confrères. Il en vint douze, et tous ensemble, ayant requis quatre Frères mineurs de l'Ordre de Saint-François, dont trois étaient docteurs en théologie et le quatrième était bachelier, ils dressèrent du tout procès-verbal.

L'eau s'arrêtant au milieu du banc qui longeait les parvis de la chapelle, de manière à en laisser une partie toute mouillée et l'autre entièrement sèche, dit l'authentique du procès-verbal : *icelle moitié dudict banc, et la trouvasmes naturellement seiche ainsi dedans comme dehors.*

Pour éterniser la mémoire de ce miracle, la dévote Compagnie décida qu'à l'avenir, et chaque année, on célébrerait, à pareil jour, une fête particulière. C'est la fête qui se célèbre avec solennité le 30 novembre, le jour de Saint-André. Le matin, tous les membres de la confrérie se rendent à la communion en se traînant sur les genoux et parcourent ainsi, jusqu'à la Table Sainte, la voie sacrée préservée miraculeusement des eaux. Le soir, à l'issue des vêpres, le prédicateur rappelle le miracle de 1433, et le chant du *Cantemus Domino*, qui fut entonné par Moïse après le passage de la mer Rouge, précède l'amende honorable et la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

LE BIENHEUREUX PIERRE GAMBACORTA

Fondateur des Hiéronymites (1355-1435).

Fête le 17 juin

Dans sa solitude de Montebello, le bienheureux contemple la Sainte Trinité et la Vierge Marie.

(*Gravure de 1625.*)

LA FAMILLE GAMBACORTA PREMIÈRES ANNÉES DE PIERRE

Le bienheureux Pierre Gambacorta est un de ces saints personnages qui, renonçant à une carrière pleine de richesses, d'honneurs et de plaisirs, ont embrassé volontairement une vie de pauvreté absolue et d'austérités parfois surhumaines pour l'amour de Jésus-Christ.

Né à Pise, en Toscane, le 16 février 1355, il reçut de ses parents, à son arrivée en ce monde, un nom maintes fois rendu célèbre par les exploits militaires et les vertus chrétiennes. Sa famille comptait, en effet, parmi ses ancêtres, trois archevêques, un évêque, deux généraux de l'armée française, un vice-roi de Naples et nombre d'autres personnalités que leurs fonctions et leur mérite avaient placées au premier rang de la noblesse de Pise. Pierre Gambacorta, père de notre Bienheureux, était digne d'une si illustre lignée. Sur la demande de sainte Catherine de Sienne, le pape Grégoire XI lui confia la difficile

mission de maintenir les habitants de Pise et de Lucques dans l'alliance avec le Saint-Siège. En une autre circonstance, il l'envoya comme ambassadeur à Florence pour traiter de la paix, preuve de l'estime singulière qu'il avait pour lui. Au moment de la naissance du Bienheureux, Pierre Gambacorta était chef de la République de Pise. Son épouse, Niera Gualandi, issue elle aussi d'une des plus nobles familles d'Italie, formait, par sa douceur et sa charité, avec son vertueux mari, comme le modèle des foyers chrétiens.

Dans une atmosphère aussi sainte, l'âme du petit Pierre devait de bonne heure s'ouvrir aux charmes de la piété. Mais la divine Providence, qui le destinait à une austère vocation, n'attendit même pas qu'il eût achevé sa première année pour lui faire connaître la souffrance. Il avait, en effet, un peu plus de trois mois quand ses parents, victimes d'odieuses calomnies, durent prendre la route de l'exil. Plusieurs citadins influents de Pise, hostiles aux Gambacorta, les accusèrent auprès de l'empereur Charles IV de haïr Sa Majesté et de lui dresser de secrètes embûches.

L'empereur crut à la justesse de ces accusations et condamna Pierre Gambacorta et sa famille à l'exil. L'histoire ne nous dit pas en quel pays ils se retirèrent. Quoi qu'il en soit, l'on devine aisément combien l'épreuve dut être pénible pour celui qui avait toujours été considéré par la majorité des Pisans comme un chef plein de sagesse et de mérite. En vrai chrétien qu'il était, Pierre Gambacorta reconnut dans cette épreuve la main de Dieu qui le frappait pour éprouver sa vertu; il se soumit courageusement à ses coups, non sans garder au fond du cœur le ferme espoir de voir un jour la justice vengée.

En 1362, la bénédiction de Dieu visita la famille des exilés par la naissance d'une fille, qui devait plus tard, sous le nom de Sœur Claire, embaumer le cloître du parfum de ses vertus et recevoir, dans la suite, les honneurs de la béatification.

Vers la même époque, Pierre Gambacorta entreprit un pèlerinage à Jérusalem pour satisfaire son désir de rendre hommage au divin Crucifié qui voulait bien lui faire une part à ses souffrances. Pendant l'absence de son père, le petit Pierre, qui avait alors de sept à huit ans, fut confié à un précepteur d'élite qui le perfectionna dans l'étude, la piété et les bonnes manières conformes à son rang.

Ses progrès, en toutes ces matières, furent si rapides qu'il ne tarda pas à faire espérer beaucoup de lui. Ce fut une véritable consolation pour son père, à son retour de Jérusalem, prélude d'une autre consolation que Dieu allait lui donner en rendant justice à son innocence méconnue. Grâce à l'actif dévouement des partisans que le noble exilé avait conservés à Pise, Charles IV reconnut enfin la fausseté des accusations qui lui avaient fait prononcer la sentence de bannissement. Pour dédommager son innocente victime, il lui conféra la décoration de chevalier de « l'éperon d'or » et le mit en possession du château de Piombino et de toute la Calcinara, près de Volterra. C'était bien peu en comparaison de tout ce que Gambacorta avait souffert. Mais Dieu se chargea de le dédommager complètement dans la suite. Après un peu plus de dix ans d'exil, l'ancien chef de la République de Pise rentra dans sa ville au milieu des acclamations enthousiastes du peuple. Grâce à la magnanimité avec laquelle il pardonna à ses ennemis, il s'attacha tous les cœurs et put désormais se donner en paix à l'éducation de ses deux enfants.

PROGRÈS DE PIERRE DANS LA VERTU — L'APÔTRE

Pierre Gambacorta montra dès son enfance un goût très prononcé pour la piété. La visite des sanctuaires et la charité envers les pauvres, dans la mesure où il pouvait la pratiquer, faisaient son bonheur.

Les premiers germes de cette piété avaient été déposés dans son âme par sa mère qui était une fervente chrétienne. Mais, dans le développement précoce de ces vertus naissantes, il n'eut d'autre maître que le Saint-Esprit lui-même. Fidèle à ses inspirations secrètes, Pierre se soustrayait souvent aux regards des siens pour se retirer dans les endroits les plus cachés de la maison et y méditer à genoux durant des heures entières. Alors, son attitude recueillie et la sérénité de son visage le faisaient ressembler à un ange, et les domestiques, qui l'observaient parfois furtivement, ne pouvaient retenir leurs larmes devant une piété si extraordinaire.

Son recueillement en public n'était pas moins admirable : sans cesse attentif à la voix de Dieu qui lui parlait intérieurement, il ne s'en laissait détourner ni par les bruits du dehors ni par les conversations qui se tenaient autour de lui.

L'éclat de ses bons exemples ne tarda pas à en faire un véritable apôtre auprès de ses compagnons et, en particulier, auprès de sa sœur Tora, la future Sœur Claire, qu'il amena à un complet mépris du monde.

Dès l'âge de sept ans, Tora avait été fiancée par son père à un puissant gentilhomme. Néanmoins, une fois gagnée par son frère Pierre à l'amour divin, elle ne goûta plus d'autre bonheur que de s'occuper avec lui à la lecture de quelque livre de piété. Avec lui, elle passait de longs moments en prière devant un crucifix ou au pied des tabernacles. Souvent même, dans ses ferventes adorations, elle exprimait à Jésus sa résolution de n'avoir jamais d'autre époux que lui; et, pour mieux protester de son renoncement à toute union terrestre, elle enlevait de son doigt l'anneau de ses fiançailles.

Bien plus, sous les riches habits et les parures précieuses qu'elle portait pour obéir à son père, elle ne tarda pas à cacher un dur cilice qui martyrisait sa chair innocente. Son frère fut au comble du bonheur le jour où Tora, triomphant enfin de la résistance de ses parents, entra chez les Dominicaines de Pise, sous le nom de Sœur Claire.

Après avoir gagné à Dieu l'âme de sa sœur, il lui restait à assurer sa propre sanctification, en fuyant, à son tour, un monde dont il redoutait les périls.

Pierre quitta Pise, sans avertir ses parents, dans l'intention d'aller vivre en quelque solitude pour ne plus s'y occuper que des intérêts de son âme. Il était alors dans sa vingt-cinquième année; on était en 1380.

LE SOLITAIRE

Le père de Pierre, inquiet de son absence, se mit à sa recherche parmi ses parents. Mais, n'en ayant reçu nulle part de nouvelle, il devina son audacieux dessein et, indigné de voir ses droits de père méconnus, il déclara ne vouloir plus savoir en quel endroit du monde se trouvait son fils.

Cependant, Pierre s'avançait à travers la Tos-

cane, sans autre bagage que les habits dont il était vêtu et un livre de prière, sans autre nourriture que le morceau de pain mendié de porte en porte dans les localités qu'il traversait. Il se rendit successivement en plusieurs solitudes de Toscane et d'Ombrie, mais sans y fixer définitivement son séjour. Arrivé à six milles d'Urbino, en Ombrie, il trouva, sur la montagne escarpée de Cesana, un endroit absolument désert appelé Montebello. Cette retraite plut au serviteur de Dieu qui résolut d'en faire le lieu de son repos, répétant avec le roi-prophète : « Je me suis enfui au loin et j'ai demeuré dans la solitude. »

Un étroit réduit dans l'anfractuosité d'un rocher, rustiquement aménagé avec de grosses pierres et recouvert de branches en guise de toit, tel fut son logement. Dans cette misérable cabane, exposée à toutes les intempéries des saisons, Pierre Gambacorta allait commencer un genre de vie digne des solitaires de la Thébaïde. Son premier soin fut d'échanger son costume ordinaire pour une tunique grossière, retenue à la ceinture par une corde noueuse. Ainsi dépouillé de tout, notre Bienheureux prit pour patron l'illustre solitaire de Bethléem, saint Jérôme, qu'il s'appliqua, dès ce moment, à imiter dans la pratique de la plus rigoureuse pénitence. Son occupation la plus habituelle consistait à élever son âme vers Dieu par la lecture, la méditation ou la psalmodie. Chaque jour était témoin de ses sanglantes disciplines et des larmes abondantes qu'il versait sur ses péchés et ceux d'autrui.

Mais c'est le propre de la vertu, si cachée qu'elle soit, de répandre autour d'elle un parfum céleste. Aussi, malgré tous les soins pris par notre Bienheureux pour se soustraire aux yeux des hommes, il ne put empêcher sa sainteté de dépasser les limites de son ermitage et de parvenir à la connaissance des habitants des alentours. Plusieurs, attirés par la réputation de sainteté du solitaire, résolurent de se mettre à sa recherche. Quelle ne fut pas leur suprise de le trouver, dans sa retraite de Montebello, sans abri et sans autre nourriture que les herbes sauvages. Très édifiés de la suavité de sa parole et de la modestie de son visage, et, de plus, reconnaissant, sous la grossièreté de son vêtement, une âme d'une singulière noblesse, les visiteurs se sentirent épris de sympathie et d'admiration pour cet homme, et le forcèrent à accepter leurs aumônes pour la construction d'un petit couvent et d'une chapelle.

Pierre se laissa vaincre par cette offre si désintéressée, et quand la chapelle fut bâtie, il la dédia au mystère de la Très Sainte Trinité, auquel il avait une dévotion particulière.

Mais le moment était venu où Dieu allait faire servir la sainteté de son serviteur à la formation spirituelle des âmes appelées à la perfection.

Plusieurs de ceux qui avaient contribué à la construction du petit couvent et de la chapelle, et qui allaient de temps en temps rendre visite au saint ermite, furent tellement charmés de ses manières et des attraits de sa piété qu'ils réclamèrent, comme récompense de leur service, la faveur d'être admis en sa compagnie, disposés à suivre en tout ses leçons et ses exemples. Sur leurs instances, il se laissa fléchir et les accepta pour compagnons de solitude. Ils étaient douze et allaient devenir, entre les mains de notre Bienheureux, les premières pierres d'un nouvel Institut religieux. Comme autrefois le patriarche Abraham, le saint ermite allait devenir le père d'une nombreuse postérité.

En acceptant de devenir le supérieur de ces douze disciples, le bienheureux Gambacorta ne se doutait pas qu'il aurait bientôt sous sa direction un grand nombre de religieux répartis en plusieurs monastères. Tout le temps de sa nouvelle vie, il se considéra comme le père d'une famille spirituelle, beaucoup plus que comme le fondateur d'un Ordre religieux; aussi ne donna-t-il aucune règle écrite à ses disciples. Il s'appliqua à être lui-même leur règle vivante.

L'humilité, qu'il regardait à juste titre comme le fondement indispensable de tout édifice spirituel, brilla en lui d'un éclat tout particulier. Jamais il ne consentit à recevoir le caractère sacerdotal, dont il se jugeait indigne, malgré sa sainteté et sa science. Au dire d'un chroniqueur, il ne laissa jamais échapper la moindre occasion de s'humilier devant ceux qui l'avaient astreint à se faire leur chef.

Il était le premier à servir les autres, jusque dans les offices les plus bas, trouvant en cela une compensation à sa répugnance de commander. D'ailleurs, ses ordres étaient plutôt d'humbles demandes de service, tant il révérait ses inférieurs. Sa noble et glorieuse origine aurait pu lui attirer des louanges; aussi s'appliqua-t-il à la cacher avec le plus grand soin, se faisant appeler simplement: « Frère Pierre de Pise. » C'est ce même sentiment de profonde humilité qui le décida à cacher son propre nom à la postérité, en donnant à ses compagnons, lorsqu'ils se furent multipliés au delà de son attente, celui d' « Ermites de saint Jérôme ». Cette dénomination leur fut conservée par les Souverains Pontifes; mais ils sont plus connus sous le nom de Hiéronymites. Saint Pie V leur donna, en 1568, la règle de saint Augustin, qu'ils suivent encore aujourd'hui. Les constitutions de l'Ordre ne furent rédigées qu'en 1444, neuf ans après la mort du fondateur. Elles sont l'expression fidèle de son esprit et comme la codification des vertus héroïques que nous rappelons ici.

Modèle d'humilité, il le fut également de pauvreté et de pénitence. A Montebello, même après avoir échangé sa première hutte étroite et malaisée contre une cellule du petit couvent nouvellement bâti, il fut fidèle à coucher sur la terre nue, avec une pierre pour oreiller. Jamais, il n'usait de chaussures, même pendant les plus grands froids de l'hiver. Son menu, fixé une fois pour toutes, se réduisait à des fruits sauvages et des herbes crues qu'il mangeait sans aucune espèce d'assaisonnement.

Mais les rigueurs de sa pauvreté ne suffisaient pas à contenter son désir de souffrir pour Jésus-Christ. Il se servait, pour ses flagellations quotidiennes, d'une discipline tressée de fils de cuivre ou de fer, ce qui lui faisait perdre, chaque fois, du sang en abondance. Cette pratique de mortification durait tout le temps de la récitation lente de trois *Miserere*, trois *De Profundis*, du *Salve Regina* et de plusieurs autres prières.

Il n'avait pas de cilice; mais sa tunique qu'il portait sur la chair nue lui en tenait lieu, tant elle était rude. Outre les jeûnes commandés par l'Eglise, il en observait rigoureusement plusieurs autres.

L'acharnement que notre Bienheureux mettait à combattre sa chair, il l'apportait dans la lutte contre ses passions. Aussi parvint-il à un degré de mortification intérieure qui lui permettait d'être toujours d'égale humeur jusque dans les

événements les plus contraires. Ni les marques d'honneur des grands personnages que la renommée de sa sainteté attirait à lui ni les privilèges dont les Souverains Pontifes honoraient son Ordre, ne parvinrent à l'émouvoir. Même calme imperturbable en face des bataillons entiers de démons qui l'assaillaient dans sa prière sous les formes les plus repoussantes. Jamais ces apparitions ne purent le distraire un instant de son union avec Dieu.

Voici encore un étonnant exemple de l'empire que le Bienheureux exerçait sur son âme. En 1393, il apprit, par le même message, le meurtre de son père, alors à la tête de la République de Pise, et celui de deux de ses frères; tous trois étaient tombés sous les coups d'un confident perfide qui briguait la place de son maître. Une pareille nouvelle était de nature à bouleverser le cœur le mieux prémuni. Le saint moine n'eut cependant pas le moindre mouvement d'émotion. Sa douleur ne se manifesta que par des prières et des pénitences pour les âmes de ceux qu'il venait de perdre. C'est là un effet merveilleux que la grâce de Dieu opère parfois dans l'âme des saints; sans les rendre insensibles aux sentiments de la nature, elle les surnaturalise tellement que ces âmes sont toujours soumises à la volonté de Dieu.

EXTENSION DE L'ORDRE DES HIÉRONYMITES MIRACLES DU BIENHEUREUX — LA MORT

La sainteté du bienheureux Gambacorta ne tarda pas à lui attirer de nombreux disciples désireux de vivre sous son autorité. Le couvent de Montebello étant devenu trop étroit, il fallut songer à fonder de nouveaux monastères. Grâce au concours d'âmes généreuses, les fondations se succédèrent en peu de temps. La première se fit près de Pésaro, sur une montagne appelée « di San Bartolo ». La ville d'Urbino, jalouse du bonheur de sa voisine, réclama, elle aussi, le privilège d'abriter plusieurs des religieux du bienheureux Gambacorta. Les seigneurs Feltreschi de la Rovère lui donnèrent dans ce but plusieurs maisons avec un terrain pour y bâtir une chapelle qui fut dédiée au grand ermite saint Jérôme. Cette chapelle devint dans la suite une grande église qui, par une faveur insigne, fut annexée à la basilique romaine de Saint-Jean de Latran et jouit des mêmes privilèges.

Cette rapide diffusion des Hiéronymites s'accrut encore, en peu de temps, de presque tous les moines des environs, qui, gagnés par l'admirable sainteté du Bienheureux et de ses disciples, accouraient en foule s'enrôler dans son Ordre.

Cette influence extraordinaire exercée sur les âmes par cet humble religieux, dont la plus grande préoccupation était de rester ignoré, est un fait merveilleux, qui suffirait à montrer combien Dieu agissait par son serviteur. Mais les miracles proprement dits ne firent pas défaut. Les manuscrits de la vie du bienheureux Gambacorta ne les rapportent pas en détail; tous déclarent qu'ils abondèrent avant et après sa mort. Nous savons cependant, par un manuscrit très ancien, approuvé par la Sacrée Congrégation des Rites, que Pierre, d'ailleurs doué du don de prophétie, guérit miraculeusement, par l'efficacité de sa prière, une quantité de malades atteints de diverses infirmités; qu'il délivra de l'esclavage du démon de nombreux énergumènes, et obtint plusieurs fois de la libéralité de Dieu le pain et le vin dont ses compagnons manquaient absolument.

Mais le moment allait arriver pour le saint ermite de cueillir la palme des élus si bien méritée par la pratique constante de ses admirables vertus.

Appelé à Venise pour les intérêts de sa Congrégation, il quitta, au début de 1433, sans se douter que c'était pour toujours, sa chère retraite de Montebello, où il ne manquait pas de revenir après chaque fondation. Au couvent de Venise, on s'aperçut vite que le ciel était désormais l'unique objet de ses aspirations. Il soupirait continuellement après le moment qui le délivrerait de son corps mortel. Dieu le récompensa de son grand amour et de ses ardents désirs du ciel en lui annonçant le jour précis où il l'inviterait à jouir de la bienheureuse éternité.

Il ne cessait de répéter à ses frères : « Le temps de ma délivrance est proche. » Peu après, il tomba malade; et les progrès quotidiens du mal firent comprendre aux religieux qu'ils allaient perdre leur Père. Sur sa demande, on lui administra les derniers sacrements qu'il reçut avec une ferveur angélique. Après avoir humblement demandé pardon à tous des mauvais exemples qu'il pouvait leur avoir donnés, il leur légua pour héritage la « charité », et s'endormit doucement dans le Seigneur à l'âge de quatre-vingts ans. C'était le 17 juin 1435. A peine le saint vieillard eut-il rendu le dernier soupir, que son visage, loin de s'altérer, revêtit une sérénité qu'il n'avait pas de son vivant, doux symbole du bonheur que son âme devait déjà goûter auprès de Dieu.

On ignore le lieu précis où reposent ses restes sacrés; l'opinion la plus commune attribue ce privilège au monastère des Sœurs de Saint-Jérôme, à Venise. Cette communauté conserve, avec un grand respect, une peinture sur bois, représentant le bienheureux Gambacorta vêtu d'une grossière tunique rousse, retenue à la ceinture par une corde; il est dans l'attitude de la prière et couronné de rayons d'or, et de sa bouche sortent ces paroles : « Jésus-Christ, Fils coéternel de Dieu le Père, Agneau divin de Marie sa Mère, Sauveur, Victime de miséricorde, et notre Père toujours. »

Quelle que soit la valeur de cet argument invoqué par ces religieuses pour revendiquer la possession du précieux dépôt, il est certain que le bienheureux Gambacorta mourut à Venise. L'inscription suivante, écrite au bas d'une image conservée en cette ville, dans l'église Saint-Sébastien, en fait foi : « Portrait du bienheureux Pierre Gambacorta, patricien de Pise, qui fonda, en l'année du Seigneur 1380, une Congrégation par lui appelée des Ermites de Saint-Jérôme; il fonda treize monastères en Italie, fit beaucoup de miracles, et mourut très saintement à Venise, à l'âge de quatre-vingts ans, le treizième jour avant les calendes de juillet, après avoir prédit le jour de sa mort. »

De temps immémorial, Pierre Gambacorta a joui dans son Ordre du titre de Bienheureux que lui donnèrent, dans leurs Bulles, les papes saint Pie V, Clément VIII et Grégoire XIII.

La fête, avec messe et office en son honneur, fut accordée à l'Ordre des Hiéronymites, le 21 février 1715.

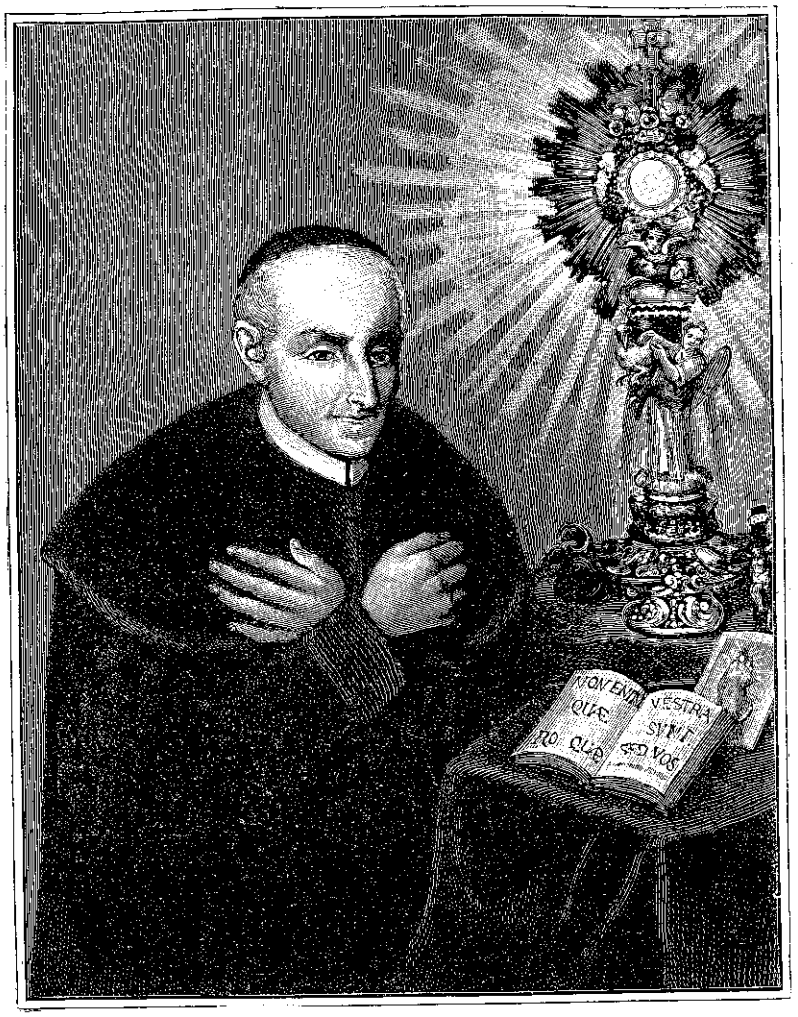
Demandons à ce bienheureux de nous obtenir le détachement des choses de la terre et l'amour des biens célestes qui sont l'unique nécessaire.

SOURCES

Vie du bienheureux Pierre Gambacorta, fondateur de la Congrégation des Ermites de Saint-Jérôme, par le P. Antonio Maria Bonucci, S. J.

LE VÉNÉRABLE JEAN GUARINO

Curé de Saint-Pierre à Patierno, près NAPLES (1770-1847).



Portrait authentique du Vénérable.
(Reproductioa d'une photographie communiquée par M. le Curé de Patierno.)

NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES

JEAN GUARINO, curé de l'église Saint-Pierre a Patierno, petit village du diocèse de Naples, naquit précisément sur le territoire de cette paroisse, le 25 janvier 1770. Il fut baptisé le jour même par son oncle, le prêtre Girolamo. La famille Guarino était connue et aimée pour sa grande piété, aussi l'éducation de l'enfant fut-elle des plus chrétiennes. Jean avait à peine l'usage de la raison que déjà il pratiquait la charité en partageant ses repas avec les pauvres, en leur donnant du pain, des fruits, du fromage; plus tard, il dira qu'il le faisait non seulement par amour pour les malheureux, mais aussi pour le soulagement des âmes du Purgatoire. Il ne prenait aucun plaisir aux jeux et aux divertissements bruyants des autres enfants, mais il réunissait ses petits camarades dans sa chambre, et là, devant un crucifix entouré de lumières, il célébrait de petit offices avec prières et chants.

Parfois, dans la rue, on l'entendit faire des prédications à la suite desquelles il se flagellait si durement que son frère aîné Louis devait venir lui arracher la discipline des mains. Ces pieuses pratiques lui attiraient les railleries et les critiques de quelques enfants pour lesquels sa vertu était un reproche muet, mais le serviteur de Dieu, n'en tenant aucun compte, continuait ses exercices de piété et s'approchait des sacrements aussi souvent que le lui permettait son directeur.

L'obéissance et la déférence de Jean envers ses parents et ses maîtres étaient telles qu'il ne fut jamais pour eux un sujet de peine. Très intelligent, il étudiait à merveille et surpassait tous ses compagnons en diligence et en assiduité.

SÉMINAIRE — ORDINATION
RETOUR A PATIERNO

Le 8 janvier 1785, notre vénérable entra au Séminaire diocésain de Naples. Le chanoine Lignoli, supérieur de cet établissement, était un homme très versé dans la direction des jeunes gens; il ne tarda pas à présenter Jean à la tonsure, aux ordres mineurs, et à lui donner la charge de préfet ou moniteur. Il s'en acquitta avec tant de tact et de douceur que ses compagnons ne le désignaient plus que sous ce nom : « l'ange ».

De fait, il était si exemplaire que ses supérieurs eux-mêmes trouvaient à s'édifier dans sa vertu. Après son diaconat, comme il possédait fort bien le latin, il dut enseigner les belles-lettres aux jeunes clercs. Son goût pour la liturgie le désigna en même temps à ses directeurs pour remplir la charge très enviée de cérémoniaire. Son attitude et son recueillement durant les fonctions sacrées et les processions attiraient l'attention de tous; la récitation du Bréviaire faisait ses délices, et, afin d'éviter toute distraction, il le disait dans une petite pièce retirée qui favorisait le recueillement. Ses directeurs l'avaient admis à la communion quotidienne. Cette faveur, alors peu commune, mit le comble à son bonheur; aussi son séjour au Séminaire lui laissera toute sa vie des souvenirs d'une ineffable douceur.

En septembre 1793, il fut ordonné prêtre, avec dispense, six mois avant l'âge requis par les saints canons; aussitôt il fait une retraite chez les Lazaristes, et se rend à Patierno, où il est chargé du saint ministère à la chapelle Saint-François de Paule, voisine de l'église paroissiale. Chaque dimanche, il parlait aux fidèles d'une manière fort touchante et s'adonnait avec beaucoup de fruit au ministère de la confession. Le 7 septembre 1801, son oncle Jérôme Guarino, accablé par les infirmités de l'âge, le reçut comme auxiliaire avec le titre d'économe ou pro-curé. A partir de ce moment, il fut le vrai curé de la paroisse, et l'année suivante il en reçut le titre officiel.

Comme il se croyait indigne d'un si grand honneur, il monta en chaire, et, après avoir averti ses paroissiens qu'il n'acceptait cette charge que par obéissance, il s'écria : « O mon Dieu, si je ne devais pas être utile à cette paroisse; si à cause de moi une seule âme devait se perdre, je vous supplie de m'accorder la grâce que la cérémonie d'aujourd'hui soit suivie demain de celle de mes funérailles! » A partir de ce jour, le soin constant de don Guarino fut de distribuer abondamment la parole de Dieu et les sacrements; de prévenir les scandales, de faire le catéchisme, de visiter les malades, de les consoler, d'instruire la jeunesse et de venir de toutes manières en aide aux pauvres.

MINISTÈRE — ZÈLE BRULANT POUR LES AMES

Il est vraiment impossible de comprendre comment le serviteur de Dieu pouvait mener à bien de si nombreuses occupations sans jamais rien laisser en souffrance.

Dès l'aube, il allait à l'église, et si le sacristain était en retard pour sonner l'Angélus, c'est lui qui s'acquittait de ce soin: puis il se rendait au confessionnal. Parfois il s'interrompait un instant; il voyait, attendant leur tour, des personnes auxquelles un petit entretien pouvait être utile, alors il le donnait et reprenait ses confessions jusque vers midi. Il lui arriva de remplir ce fatigant ministère vingt heures de suite sans avoir pris autre chose qu'un peu de café. Chaque catégorie de personnes avait son jour pour s'approcher du tribunal de la pénitence : les jours de la semaine étaient consacrés aux enfants et aux femmes, le dimanche, aux hommes, qui se trouvant pour la plupart occupés aux travaux des champs, n'avaient guère de loisirs que ce jour-là. Néanmoins, le bon curé était chaque soir à leur disposition; il les emmenait chez lui au moment où l'on fermait la porte de l'église et continuait auprès d'eux son ministère jusqu'à 2 ou 3 heures du matin, excepté lorsqu'il y avait des mourants, car il passait la nuit à leur chevet sans manquer pour cela son arrivée matinale à l'église.

On lui entendit souvent répéter que son grand désir était de mourir, soit au confessionnal, soit en chaire, le crucifix à la main, et qu'il demandait cette grâce au Seigneur. Il arriva ainsi à faire apprécier le sacrement de pénitence à sa juste valeur par ses paroissiens, gens d'abord grossiers et ignorants, qu'il instruisit de toutes les manières possibles : dans ce but, il promettait de petits cadeaux aux enfants et des aumônes aux malheureux. Lui-même leur enseignait la manière de faire leur examen de conscience, de s'exciter à la contrition, et, pour la faire pénétrer plus avant dans leur cœur, il leur montrait le crucifix et en parlait avec tant d'amour que tous fondaient en larmes. Il y avait pour les paroissiens plusieurs jours de communion générale; c'était à Noël, pendant le Carême, et tous les jeudis depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, puis à la Présentation et à l'Immaculée-Conception.

Parmi les jeunes filles, il en avait choisi douze, les plus vertueuses; elles étaient comme les monitrices des autres dont elles prenaient soin, et les conduisaient à l'église aux jours fixés, soit pour le catéchisme, soit pour la confession.

Jamais il ne manquait de faire le prône de la messe matinale les dimanches et jours de fête. Il parlait encore à la seconde messe et aux vêpres; après le catéchisme et les instructions dont nous avons parlé, il faisait faire à ses ouailles une courte méditation, l'examen de conscience, une prière à la Vierge, les actes de foi, d'espérance et de charité, enfin il les bénissait avec le crucifix, le samedi avec une image de la Madone. C'est en chantant des cantiques que les enfants s'en retournaient à leur demeure.

Le 25 de chaque mois, don Guarino entretenait ses fidèles de la naissance de Notre-Seigneur; chaque grande fête était précédée d'une neuvaine et suivie d'une octave. Il avait plusieurs saints de prédilection; c'étaient saint Michel, les anges gardiens, saint Joseph, saint Joachim, sainte Anne, saint Philippe, sainte Thérèse, saint Blaise, saint Antoine et saint Pierre, patron de la paroisse.

Nous aurons une idée de l'influence qu'il eût sur les âmes, quand nous réfléchirons qu'il distribua ainsi la parole de Dieu durant quarante-quatre ans et avec une telle onction, un tel charme qu'on accourait de loin pour l'entendre. Une fois par semaine, le serviteur de Dieu donnait une conférence aux clercs de sa paroisse; dans ses prédications, il évitait également la vulgarité et l'affectation; il s'y préparait comme le bienheureux curé d'Ars, non dans les livres, mais devant le crucifix et le tabernacle. Sa parole brève, incisive, pénétrait profondément; son style avait les mêmes caractères, nous pouvons en juger par ces lignes adressées à sa pénitente, Sœur Giacinta del Giudice : « Jésus est

venu parmi nous enfant pour se faire aimer. Il a voulu être enveloppé de langes pour envelopper nos cœurs de son amour. Il est né hors de la ville pour nous enseigner le détachement de toutes choses et pour mieux nous attacher à lui. Il est né sur la paille et a souffert aussitôt afin de nous montrer son amour pour les âmes et le prix de la souffrance. Il a souffert par amour; souffrons donc aussi pour son amour. La patience dans la souffrance est le signe certain de l'amour de Jésus-Christ, etc. »

Il recommandait particulièrement aux fidèles l'exercice de la présence de Dieu, la visite au Saint Sacrement, et il leur rendait la perfection si attrayante que tous désiraient l'embrasser.

PAROISSE MODÈLE

Sa direction à l'égard des femmes était remplie de prudence; il leur recommandait d'accomplir régulièrement les exercices de piété, mais elles ne devaient pas rester plus longtemps à l'église que ne le leur permettaient leurs devoirs de ménagères; il voulait chez elles la stricte observance du devoir sans singularité aucune, et la plus grande modestie. A Patierno, le repos du dimanche et des fêtes devait être gardé scrupuleusement; le pieux curé ne permettait ces jours-là à aucun commerçant étranger de venir étaler ses marchandises; il ne tolérait aucun divertissement dangereux, et un jour de carnaval, une femme s'étant habillée en homme, pour montrer toute sa peine de ce scandale, il resta trois soirs sans donner la bénédiction du Saint Sacrement. Il ne voulait ni haine ni rancune; si, à la suite d'une discussion entre deux personnes, l'une se refusait à pardonner, il faisait sonner le glas, et à ceux qui venaient lui en demander la raison, il répondait : « Jésus-Christ est mort dans telle âme, car elle ne veut pas pardonner. »

Don Guarino était très aimé de ses paroissiens; quand il était malade, ceux-ci importunaient le ciel de leurs prières et de leurs vœux jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu sa guérison.

L'HOMME DE FOI

Le saint prêtre était animé d'une foi très vive; la présence de Dieu lui était si sensible que, par respect pour le Seigneur, il allait toujours nu-tête. Parfois il prêchait à genoux et ne tolérait aucune conversation ni dans le lieu saint, ni même à la sacristie. L'église devait être balayée plusieurs fois par semaine, et lui-même ne cessait de veiller à l'entretenir dans la plus grande propreté, en même temps qu'il l'embellissait de statues et de tableaux.

Abandonné entièrement entre les mains du Seigneur et confiant en ses divines promesses, don Guarino ne connaissait pas le découragement. Dans les circonstances pénibles, on n'entendait sortir de ses lèvres que ces paroles : « Que Dieu soit béni, que sa volonté soit faite! » Il ne voulait ni tristesse ni mélancolie dans les âmes qu'il dirigeait; il avait coutume de dire aux âmes timorées qu'un regard sur Jésus enfant leur serait un soulagement. La vue du mal lui était si douloureuse qu'il en tombait parfois malade. Il se confessait chaque semaine et plus souvent quand il craignait d'avoir terni la pureté de son âme; de temps en temps, il faisait une retraite dans quelque couvent. Il s'identifiait tellement avec la liturgie qu'on remarquait l'apparence de tristesse et de souffrance de son visage chaque vendredi. La dévotion du bon curé à la Sainte Enfance de Jésus était si grande qu'elle lui permettait de souffrir sans fatigue tout le labeur qu'il s'imposait pour la fête de Noël : il passait la nuit à l'église en adoration et en écoutant les confessions; il disait les deux premières messes et présidait ensuite tous les offices de la journée.

Jamais notre vénérable ne manqua volontairement d'offrir chaque jour le Saint Sacrifice; c'était pour lui une amère privation quand la maladie ne lui permettait pas de monter au saint autel. Il passait de longues heures aux pieds du Saint Sacrement, toutes celles que son ministère lui laisssait libres. La Fête-Dieu était célébrée à San-Pietro, avec une pompe et une dévotion extraordinaires. Pendant toute l'octave, le Saint Sacrement était exposé du matin au soir ainsi que chaque premier vendredi du mois, mais cela ne suffisait pas encore à l'ardeur du saint pasteur, qui, avec la permission de son Ordinaire, institua un mois d'adoration du 2 juillet au 2 août.

A l'exemple de beaucoup d'autres saints italiens, il appelait la Vierge non seulement « Madre mia », mais plus tendrement « Mamma mia ». Sur son cœur, il portait toujours un crucifix et deux images de Marie : l'une représentait Notre-Dame des Sept-Douleurs et l'autre l'Immaculée Conception. Il distribuait autour de lui beaucoup d'images semblables et obtenait souvent des guérisons par ce moyen. En l'honneur de Marie, il recommandait aux femmes le port de vêtements bleus, il donnait beaucoup de chapelets, beaucoup de médailles de l'Immaculée Conception, et généralement il ordonnait comme pénitence la récitation de sept *Pater*, *Ave* et *Gloria* à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

CHARITÉ ET HUMILITÉ DU VÉNÉRABLE

Le saint prêtre visitait assidûment jusqu'à trois et quatre fois par jour les malades et les mourants. Durant une épidémie de choléra, il se montra infatigable, allant jour et nuit voir si rien ne manquait à ses paroissiens. Aux siens qui le suppliaient de se ménager, il répondait : « Je suis pasteur, je dois en remplir les devoirs, et, s'il plaît au Seigneur, je dois être prêt à donner ma vie pour mes brebis! »

Tous les pauvres étaient secourus par lui tant au point de vue corporel qu'au point de vue spirituel; il n'y avait pas de misère à laquelle il ne vint en aide et de toutes manières. A l'un, il fournissait un instrument de travail, à l'autre des vêtements, à celui-ci la nourriture, à celui-là du linge. A chaque fête, il invitait un pauvre à sa table, et le jour des Rameaux, il avait coutume d'envoyer son repas à un mendiant. Parfois il ne lui restait plus rien : ni argent, il l'avait distribué aux pauvres, ni linge, il s'en était dépouillé pour eux. Il faisait le ménage des indigents malades, les soignait et pansait leurs plaies avec la tendresse d'une mère.

Un jour, un chemineau ayant dérobé dans la sacristie un calice d'argent, don Guarino avisa la gendarmerie d'avoir à le reprendre, mais il ordonna de laisser en liberté le voleur auquel il donna un secours pour continuer sa route après lui avoir reproché son sacrilège avec une grande douceur. Le bon prêtre entendait avec joie les paroles injurieuses qui de temps à autre lui étaient dites en public et il comblait d'amabilités ceux qui l'avaient tourné en dérision.

Sa prudence était admirable ; jamais il ne faisait rien d'important sans s'être entouré des

conseils les plus autorisés; ses paroissiens en agissaient de même envers lui; ils venaient lui soumettre leurs querelles, leurs litiges, et lui, tour à tour, suivant les cas, employait la douceur ou la sévérité.

Sa réputation de sagesse et de prudence était si grande que non seulement tous ses paroissiens, mais encore bon nombre de personnes du dehors venaient le consulter : parmi elles, nous trouvons des prêtres, des évêques, des cardinaux. Jamais personne ne se repentit d'avoir suivi ses conseils, tandis que ceux qui les négligeaient ne tardaient pas à éprouver les fâcheux effets de leur manque de confiance.

Le Vénérable était d'une humilité touchante, il se croyait le plus indigne de tous, et, une calamité fondait-elle sur sa paroisse, il ne manquait pas de dire qu'il l'avait attirée par ses péchés. Au pied des autels, en chaire, devant son confesseur, il se frappait la poitrine avec une extrême violence. Lorsqu'il écrivait pour affaires de ministère à ses supérieurs ecclésiastiques, il signait toujours : le dernier des curés, le curé de San Pietro à Patierno. Il ne se servit de voiture que dans les dernières années, quand il y fut absolument contraint par ses infirmités. Lorsqu'il se rendait à Naples, il ne montait jamais qu'un pauvre âne, alléguant que la voiture le fatiguait; plus souvent encore il faisait le trajet à pied. C'est avec délices qu'il se livrait aux occupations les plus viles, tant dans sa propre demeure qu'à la sacristie et à l'église; souvent, on le vit remplir auprès de l'organiste les fonctions de souffleur. Lorsqu'il préparait des enfants ou des paysans à la communion, il s'agenouillait auprès d'eux pour leur en suggérer les actes; on le vit un jour bercer un nouveau-né, tandis qu'il confessait la mère qui se mourait.

Il était vêtu pauvrement, misérablement même, il fallait user de stratagème pour renouveler sa garde-robe; on le vit porter pendant dix ans la même soutane toute rapiécée. Don Giovanni n'acceptait de ses parents que l'indispensable à sa subsistance, et comme il abandonnait toujours son casuel entre les mains du sacristain ou des pauvres, il faut supposer que le Seigneur le pourvoyait miraculeusement pour subvenir aux nombreuses charités qu'il faisait continuellement et sans compter.

LE VÉNÉRABLE PRÉDIT SA FIN PROCHAINE MALADIE — MORT

Trois mois avant sa mort, Jean Guarino annonça à une personne nommée Rosa Russo, qu'il était sur le point de paraître devant Dieu. Peu de jours avant de s'aliter, s'étant rendu chez une malade, Maria-Teresa Marotta pour la confesser, il lui annonça qu'elle ne le reverrait plus.

Le 30 mars, Mardi-Saint de l'année 1847, le bon curé s'alita; au bout de quinze jours, un mieux se fit sentir, mais don Guarino était usé par ses jeûnes, ses fatigues, ses prédications continuelles; et à la fièvre qu'il avait d'abord ressentie succéda une grave affection nerveuse.

Voulant imiter la soif ardente de Notre-Seigneur sur la croix, il n'acceptait que rarement et au nom de l'obéissance quelques gouttes de boisson; les trois derniers jours de sa vie, il les refusa; alors ses parents, pour le désaltérer, approchaient de ses lèvres un linge imbibé d'eau, et lui, ne voulant pas ce soulagement, les essuyait aussitôt avec le drap.

Ce fut le vendredi 11 juin, en la fête du Sacré Cœur, qu'il avait tant aimé et fait connaître, qu'il communia pour la dernière fois. Le mercredi suivant, il entra en agonie, sa dernière parole fut pour s'informer si l'exposition du Saint Sacrement se faisait comme d'habitude à la paroisse; le Saint Sacrement qui avait été le grand amour de sa vie occupa son esprit et son âme jusqu'aux portes de l'éternité.

Les médecins ne pouvaient comprendre comment il vivait ainsi sans alimentation, sans soulagement; il rendit son âme à Dieu le 17 juin 1847, à 6 heures du soir, à l'âge de soixante-dix-sept ans, quatre mois, vingt-cinq jours.

La douleur de la paroisse fut aussi spontanée qu'universelle : partout éclataient les sanglots, et dans plus d'un foyer, pendant trois jours, on ne mangea que du pain pour n'avoir pas à se préoccuper de préparer les aliments.

QUELQUES PRODIGES

Le corps du Vénérable répandait un parfum suave. Il fut transporté dans une chambre voisine et un peintre habile de Naples fut mandé pour faire son portrait. Quatre ou cinq personnes ne parvenaient pas à mouvoir la précieuse dépouille; alors un certain Carlo Bisceglia s'écria : « Bon curé, obéissez donc », et aussitôt le corps devint si léger que celui-ci put l'arranger seul sans aucune aide.

Lorsque l'oraison funèbre fut prononcée dans l'église, l'orateur dut s'arrêter fréquemment pour laisser libre cours à la douleur de la multitude; il fallut défendre à main armée le corps du bon curé contre la vénération de la foule qui voulait le dépouiller complètement pour emporter des reliques.

Lorsque le cortège funèbre arriva à Secondigliano pour l'inhumation, il croisa la procession du Saint Sacrement, et tous se rappelèrent qu'en annonçant cette cérémonie le dimanche précédent le curé avait dit : « La procession rencontrera un saint. » Durant la neuvaine de saint Pierre, personne ne put chanter les litanies, tous pleuraient et sanglotaient, si bien qu'il fallut remettre la fête patronale au premier dimanche d'août.

Depuis cette mort bienheureuse, nombreux sont les malades qui ont obtenu soulagement et guérison après avoir invoqué le bon curé de San-Pietro à Patierno.

La cause de béatification de ce saint prêtre a été introduite devant la Sacrée Congrégation des Rites, le 8 septembre 1891.

C. DE L.

SOURCES CONSULTÉES

Précis de la vie du vénérable don Giovanni Guarino, par ANICETO FERRANTE, prêtre de l'Oratoire.

Documents du procès de béatification.

LE BIENHEUREUX PAUL BURALI D'AREZZO

Théatin (1511-1578)

Fête le 17 juin.

Un ange présente au Bienheureux la Croix qui fut son seul amour.
(Reproduction d'une peinture conservée à Saint-André della Valle, Rome.)

NAISSANCE

La magistrature, la vie religieuse et l'épiscopat furent les trois états où la Providence appela le bienheureux Paul Burali d'Arezzo. Il naquit en 1511, à Itri, petite ville du royaume de Naples, d'une famille noble et ancienne. Il avait reçu au baptême le nom de Scipion ; mais il prit le nom de l'Apôtre des nations en se consacrant à Dieu, et c'est le nom de Paul qu'on lui a toujours donné dans la suite.

On remarqua en lui, dès son enfance, une sincère piété ; il aimait la solitude, fréquentait les sacrements et était souvent en retraite dans une église voisine de sa demeure ; son recueillement était si grand, qu'il n'ouvrait presque jamais la fenêtre de sa

chambre pour récréer sa vue, quoiqu'elle donnât sur un passage public.

Un jour qu'il se rendait à une maison de campagne avec son frère aîné, un inconnu lui prédit qu'il serait plus tard un grand prélat.

Le jeune Paul demeura dans sa patrie jusqu'à l'âge de treize ans, étudiant les belles-lettres et y faisant des progrès qui annonçaient ses talents. Plus tard, ses parents l'envoyèrent à l'Université de Bologne pour y étudier le droit civil et ecclésiastique ; il y eut pour professeur le futur pape Grégoire XIII, qui devait avoir pour le serviteur de Dieu une singulière affection et estime. Le 19 août 1536, on l'admit au nombre des docteurs.

UN AVOCAT MODÈLE

Revenu dans sa patrie, d'Arezzo exerça pendant près de dix ans la charge d'avocat avec tant de distinction et d'intégrité, qu'on lui décerna le titre de docteur de la vérité. Toujours sensible aux besoins des malheureux, il les aidait autant qu'il pouvait, sans accepter d'honoraires. Ses hautes qualités le firent choisir par le vice-roi de Naples comme conseiller royal.

Une grande droiture, un travail assidu et un désintéressement parfait le rendirent un des juges les plus éclairés. Combien de magistrats de nos jours devraient méditer cet exemple !

Il s'appliquait avec soin à découvrir la vérité dans les différentes causes qu'il avait à juger, écoutait avec bonté ceux qui avaient besoin de ses conseils, ne cessant d'attirer sur lui les lumières du Seigneur par la pratique constante des exercices d'une piété sincère et la fréquentation des sacrements. Il choisit un guide éclairé pour le diriger, dans la personne du bienheureux Marinon, supérieurs des Théatins, à Naples.

Ayant fait connaître, dans deux occasions différentes, à une veuve et à un père de famille, que leurs causes n'étaient pas justes, il fut obligé de suivre les principes de l'équité et de prononcer en faveur de la partie adverse ; mais, touché de compassion par l'état d'indigence où les réduisait ce jugement, il les secourut par des aumônes.

L'estime qu'il s'était acquise lui fit confier des missions importantes, soit à Salerne, soit à Rome, où le pape Paul IV voulut le nommer auditeur de Rote.

LE BIENHEUREUX QUITTE LE MONDE

Tous ces honneurs n'empêchaient pas le serviteur de Dieu d'accomplir le dessein qu'il avait de se séparer du monde pour se consacrer à Dieu dans la Congrégation des Théatins. Il s'en ouvrit à son confesseur, le bienheureux Marinon ; mais son âge (il avait quarante-cinq ans) et sa faible complexion parurent d'abord être un obstacle à son entrée en religion. Il demanda alors, par humilité, à n'être qu'un simple Frère convers. Une intention aussi droite persuada au bienheureux Marinon que sa vocation venait de Dieu, et il se rendit à son désir. Il reçut l'habit de la Congrégation le 31 janvier 1557.

Le bienheureux d'Arezzo eut pour émule de vertus pendant son noviciat saint André Avellin ; de ces deux cœurs, il ne s'en forma plus qu'un. Nous possédons encore une lettre où saint André fait le plus grand éloge des vertus de notre Bienheureux. Il passa le temps de son noviciat dans une profonde retraite, obéissant non seulement à ses supérieurs, mais à ceux même qui étaient sans autorité. Il disait qu'il devait obéir à chacun parce qu'il était le dernier de tous. Cet humble novice parut toute sa vie avoir oublié ce qu'il avait été dans le monde. Tout sentiment d'amour-propre paraissait dompté en lui.

Un jour qu'il faisait la lecture pendant le repas, il lui échappa une faute. Le bienheureux Marinon, voulant l'éprouver, lui fit observer qu'un ancien juge devait être un meilleur lecteur. Cette remarque n'excita aucun trouble en lui.

Le Bienheureux ne fit quelque résistance que lorsqu'on voulut lui conférer les saints Ordres ; ce fut par obéissance qu'il reçut la prêtrise, le 26 mars 1558, car il s'en croyait indigne.

APÔTRE ZÉLÉ

Le saint prêtre donna, dès lors, ses soins et son temps à ceux qui recouraient à lui. Un grand nombre de personnes du monde et d'ecclésiastiques venaient le consulter à cause de sa prudence. Il était accessible à tous, mais n'aimait pas les conversations inutiles. C'est ainsi qu'il reprit un jour avec fermeté une dame qu'il dirigeait, parce qu'elle l'avait fait appeler sans avoir rien d'important à lui communiquer qui pût intéresser sa conscience.

Comme il était versé dans la jurisprudence, il accordait les différends, tout en réconciliant les consciences. Sa piété et sa science le firent proposer deux fois à l'épiscopat ; Philippe II le nomma même à l'archevêché de Brindisi, mais il refusa constamment les honneurs. Le vice-roi de Naples, touché de son humilité, fit appeler le serviteur de Dieu et lui dit, pour l'engager à accepter le siège de Brindisi, que cet archevêché avait des revenus assez considérables, et que même il y avait quinze mille ducats à toucher parce qu'il y avait trois ans qu'il était vacant. Paul d'Arezzo, n'estimant que les biens éternels, répondit au vice-roi qu'il n'avait quitté les honneurs du monde que pour mourir pauvre.

LE BIENHEUREUX EST CHARGÉ D'UNE DÉPUTATION AUPRÈS DE PHILIPPE II

On aura une idée de l'influence du bienheureux d'Arezzo, quand on saura que les Napolitains le chargèrent d'aller trouver le roi d'Espagne, Philippe II, afin d'obtenir certaines concessions. Ce choix aurait pu flatter un homme moins détaché des honneurs, mais son humilité le porta à représenter que, étant séparé du monde par état, il devait se borner à prier pour la tranquillité du royaume. Le vice-roi de Naples prit alors le parti d'écrire au Souverain Pontife, afin qu'il ordonnât expressément ce voyage. Pie IV chargea le cardinal Borromée d'écrire au serviteur de Dieu pour l'engager à accepter cette mission. Le saint religieux était trop obéissant pour ne pas se soumettre à une telle autorité. Il s'embarqua vers la fin de juin 1564 pour Nice, et se rendit en Espagne en traversant la France.

Philippe II le reçut avec déférence, mais il lui dit qu'avant de notifier ses intentions, il voulait consulter son Conseil. Le Bienheureux dut attendre six mois avant qu'aucune décision fût prise. Il était désolé de vivre de nouveau au milieu du monde. Nous en avons une preuve dans la lettre qu'il écrivait à cette époque : « Depuis six mois, je suis hors de ma retraite et obligé de retourner dans le monde. Je me vois encore témoin de tous les empressements des hommes pour les objets de la terre. Celui qui n'a pas Dieu pour fin, agit et se fatigue inutilement. Je vous assure que la vanité, la curiosité n'ont pas été les motifs du voyage que j'ai entrepris. Au contraire, j'en ressens beaucoup d'incommodité, d'autant plus que je ne jouis pas d'une bonne santé et que je suis avancé en âge. »

Le roi donna enfin satisfaction aux Napolitains, et le Bienheureux revint en Italie porteur de cette bonne nouvelle. On lui envoya une députation pour le féliciter, mais il prit une autre route pour éviter tous ces honneurs.

ÉVÊQUE MALGRÉ LUI — SES VERTUS

Le pape Pie V, qui s'appliquait à donner à l'Eglise des pasteurs zélés et édifiants, jeta les yeux sur d'Arezzo pour l'évêché de Plaisance. Dès qu'il apprit cette nouvelle, le Bienheureux alla se jeter aux pieds de Sa Sainteté pour la supplier d'écarter de lui ce fardeau. Pie V l'écouta avec bonté, puis, se levant et joignant les mains, il lui dit :

— Nous vous commandons d'accepter au nom du Saint-Esprit et en vertu de la sainte obéissance.

Le serviteur de Dieu n'osa plus répliquer et reçut la bénédiction du Pontife les larmes aux yeux. Pie V lui fit expédier ses Bulles gratuitement avec une somme assez considérable, pour fournir aux frais de son voyage et à différentes dépenses.

Le diocèse de Plaisance avait besoin d'un pasteur aussi vigilant. Le peuple vivait dans une ignorance profonde des vérités religieuses ; les sacrements étaient négligés, et à peine s'en approchait-on une fois l'année. L'usure, la dissolution dans les mœurs étaient en honneur. Le Bienheureux prit tous les moyens pour réformer les abus. Il annonçait la parole divine fréquemment, tenait des Synodes pour stimuler le clergé, se montrait libéral envers les pauvres.

Dès le matin, il assistait aux matines, qu'on célébrait à la cathédrale, et son assiduité fit impression sur les chanoines, qui se proposèrent d'imiter le zèle de leur pasteur. Il n'avait point de tapisseries dans ses appartements, couchait sur un petit lit étroit, quoiqu'il en eût un plus apparent, afin qu'on ne s'aperçut pas de sa pénitence. Sa nourriture était frugale, il n'usait pas de vaisselle d'argent, ne portait point de soie, mais se servait d'étoffes communes.

Le vigilant pasteur visitait son diocèse avec zèle, s'arrêtait dans les campagnes et instruisait les pauvres. Un de ses principaux soins fut d'établir, conformément aux prescriptions du Concile de Trente, un Séminaire. Il voulut que des places y fussent données gratuitement à ceux qui seraient d'une fortune médiocre. Il établit lui-même des règles très pratiques pour l'éducation de ses clercs.

NOMMÉ CARDINAL

Telle était la réputation du saint évêque que le pape Pie V résolut de le nommer cardinal, en 1570. Pendant son séjour à Rome, au milieu des honneurs qu'il recevait, il tomba dangereusement malade. Il voulut aussitôt recevoir le saint Viatique, et telle fut sa dévotion qu'il se communia lui-même. Dieu, qui le réservait pour accomplir plus de bien dans son Eglise, permit qu'il recouvrît la santé. De retour à Plaisance, il établit une Société de catéchistes chargée d'instruire la jeunesse qui vivait dans une ignorance profonde des choses religieuses. Il engagea lui-même les curés à multiplier ces pieux établissements.

A la mort de Pie V, il se rendit au Conclave pour l'élection du nouveau Pape. Le cardinal Alexandrin, neveu de Pie V, proposa d'Arezzo pour être élevé au Saint-Siège, mais ce dernier déclina un si grand honneur, et ce fut le cardinal Buon Compagno qui fut élu, sous le nom de Grégoire XIII.

De retour à Plaisance, il continua à vaquer au bien de son diocèse et à réformer les abus. Dans les différents Synodes qu'il assembla, il donna à ses prêtres et à son peuple les directions les plus sages et les plus opportunes.

LE BIENHEUREUX EST PROMU A L'ARCHEVÊCHÉ DE NAPLES

Le siège de Naples s'étant trouvé vacant, Grégoire XIII proposa cet archevêché au car-

dinal d'Arezzo, mais celui-ci refusa. Le Pape lui adressa alors un Bref pour lui ordonner d'accepter. « Touché, lui dit le Souverain Pontife, de votre grande prudence, de vos vertus, de vos talents, de votre vie exemplaire..... Nous vous avons transféré à l'Eglise de Naples..... Nous voulons que vous vous y rendiez au plus tôt et Nous n'admettons pas les excuses et les raisons que vous Nous avez apportées pour refuser..... »

On se préparait à recevoir le saint cardinal avec distinction ; plusieurs seigneurs allèrent à sa rencontre ; il les reçut avec politesse, mais les pria de ne pas l'accompagner en entrant dans la ville, de sorte qu'il y arriva le soir sans aucune suite.

A Naples comme à Plaisance, le Bienheureux étendit sa sollicitude, non seulement aux catholiques, mais encore aux infidèles. Il s'employa à éclairer des lumières de la foi les esclaves musulmans qui se trouvaient dans le port et qu'on employait à ramer sur les galères royales. Non content de leur procurer les soulagements matériels que réclamait leur triste état, il institua pour travailler à leur conversion une Société de catéchistes qui les instruisaient. Dieu bénit son zèle, car plusieurs de ces infidèles embrassèrent la foi chrétienne.

DERNIÈRES ANNÉES

La vie du saint cardinal fut aussi pénitente que son zèle était agissant. Il joignait à ses travaux différentes pratiques de mortification, observait des jeûnes particuliers et ne prenait ses repas, aux jeûnes de l'Eglise, que vers le soir. Quoiqu'il fût de faible complexion, il portait un cilice, mangeait souvent du pain noir et assaisonnait ses mets d'herbes amères.

Enfin, différentes infirmités altérèrent totalement sa santé ; une chute malheureuse qu'il fit et dans laquelle il se cassa une jambe, le réduisit à la dernière extrémité. Il souffrit encore trente-deux jours et voulut réciter assidûment l'office divin jusqu'au dernier instant, malgré la fièvre qui le minait.

Il se prépara à recevoir les derniers sacrements par un renouvellement de piété. Quand on lui apporta le saint Viatique, il voulut sortir de son lit et être à genoux. Son confesseur lui suggéra, pour augmenter son repentir, de demander pardon à Dieu des fautes d'omission qu'il avait commises durant son épiscopat. Cette pensée pénétra l'humble cardinal d'un si amer repentir, qu'il versa beaucoup de larmes.

Dans ces sentiments, il entra en agonie ; son visage était serein, et il expira doucement en regardant l'image de Jésus-Christ, le 17 juin 1578, à l'âge de soixante-sept ans.

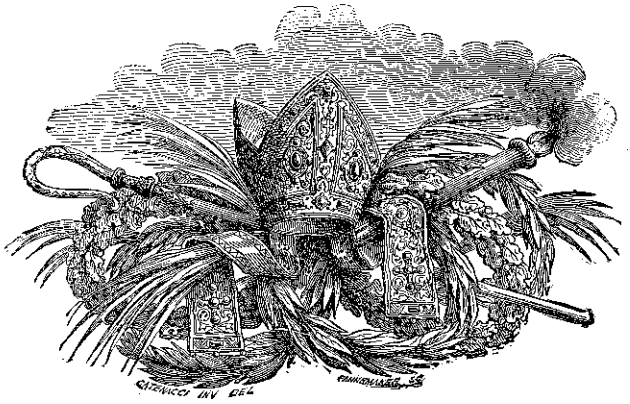
CULTE DU BIENHEUREUX

Le corps du saint cardinal resta exposé à la cathédrale durant trois jours ; le peuple vint en grand nombre lui témoigner sa vénération ; les pauvres surtout, dont il avait été le père, le pleurèrent sincèrement. On déposa ses restes dans l'église des Théatins, et Dieu manifesta alors par des miracles la sainteté de son serviteur. C'est ainsi qu'un artisan, qui avait enlevé un de ses ossements, fut guéri subitement d'une chute dangereuse par l'attouchement de cette relique. On commença alors les informations sur ses vertus, mais sa cause resta longtemps en suspens.

Elle fut reprise le 27 janvier 1756 sous Benoît XIV. Il fut déclaré bienheureux le 13 mai 1772. Clément XIV permit par Bref à tous les Théatins de faire son office et de dire la messe en son honneur.

AUTEUR CONSULTÉ

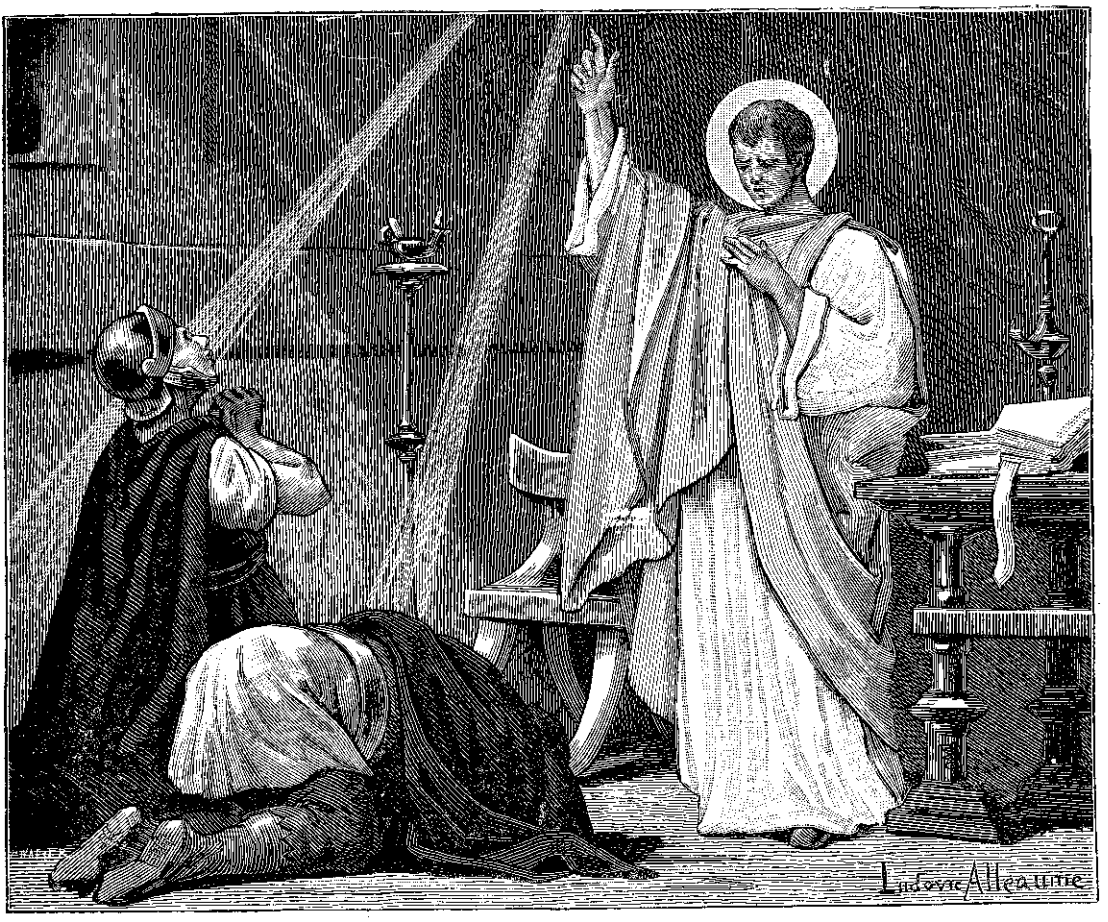
Vies des saints et bienheureux de la Congrégation des Théatins, par le R. P. DE TRACY, clerc régulier Théatin. Paris, 1774.



SAINT LEONCE

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

Fête le 18 juin.



Hypatius et Théodule, éclairés enfin par la lumière de la grâce, se jettent aux pieds de saint Léonce et lui demandent pardon d'avoir persécuté les chrétiens

UN SÉNATEUR ROMAIN ENNEMI DES CHRÉTIENS

Le monde, fatigué des excès et des folies de Néron, semblait se reposer un moment sous le règne de l'empereur Vespasien. Dieu, qui avait donné récemment au peuple romain et à l'univers tout entier le grand spectacle de la foi et du courage des martyrs, venait de dérouler aux regards de l'empire étonné, un tableau d'une effrayante vérité, celui du châtiment de Jérusalem. Déjà la grande Rome des Césars, persécutrice et *enivrée du sang des martyrs*, pouvait lire à la triste lueur des flammes qui dévoraient la ville déicide, l'arrêt de sa propre condamnation, quand des flots de sang chrétien auraient, pendant trois siècles, inondé ses rues et les parvis de ses temples.

Cependant, même au sein de la plus auguste assemblée qui régit alors le monde, même au milieu du sénat de Rome, on vit surgir des sénateurs qui, le glaive à la main, s'élançaient à la poursuite des chrétiens et ne craignaient pas de souiller d'un sang innocent la toge sénatoriale.

Le sénateur Adrien fut de ce nombre. C'était un homme cruel, à l'œil dur, au cœur altéré de sang; jamais un sentiment de compassion ou de pitié n'avait trouvé naissance au fond de son âme; comme tous les païens, il était sans affection « *sine affectione* », selon le mot de l'Apôtre. — Une nature aussi farouche était loin d'aimer la religion chrétienne, religion d'amour et de charité. Dès qu'il entendait parler des chrétiens, ses fureurs redoublaient contre ceux qui, disait-il, séduisaient les foules, éloignaient le peuple des autels et des sacrifices, et les poussaient à l'adoration d'un *seul* Dieu.

Cette vérité de l'unité de Dieu renversait tous les calculs de la sagesse antique, et Rome, le refuge assuré de tous les faux dieux, ou pour mieux dire, de tous les démons de l'univers, était étrangement étonnée à la prédication d'une vérité pourtant si fondamentale.

DE ROME A TRIPOLI — LE TRIBUN HYPATIUS — LA VISION DU SOLDAT PAIEN

Muni d'un édit impérial, Adrien va au prétoire. Aussitôt on lui remet une compagnie de soldats sous les ordres du tribun Hypatius, officier plein de courage et d'une grande valeur guerrière, et qui unissait à ces vertus d'un vrai militaire un grand esprit de religion. Malheureusement sa religion était fausse.

Mais, de quel côté Adrien va-t-il diriger sa troupe? Les soldats sont sous sa main; un tribun à leur tête; ils attendent des ordres. Vers quel point de l'empire les lancera-t-il? Le Christ vient à peine de paraître et déjà les adorateurs de sa divinité couvrent l'univers connu des anciens. Le sénateur, persécuteur des disciples de Jésus, a entendu parler d'un soldat chrétien du nom de Léonce qui habite Tripoli. « Tribun, dit-il, à Hypatius, conduisez vos hommes à Tripoli; qu'on s'y empare d'un certain Léonce et qu'on le jette dans les fers; je vous suivrai dans quelques jours pour venger sur cet impie la violation de nos décrets sacrés et la majesté de nos dieux offensés. »

Hypatius obéit; mais à peine avait-il franchi la première étape que soudain il se sentit atteint des ardeurs de la fièvre; bientôt il lui fut impossible de continuer sa route. On s'arrête. Les soldats, dans l'angoisse la plus grande, portent leur chef dans une pauvre habitation. Pendant trois jours le tribun est en proie à des souffrances horribles. Quand la douleur lui donnait quelques moments de relâche, on l'entendait s'écrier d'une voix entrecoupée de sanglots: « Oui, les dieux sont irrités contre moi, malheureux, j'ai négligé à mon départ d'offrir une victime pour détourner leur indignation et apaiser leur colère. » Hypatius ne pouvait pas encore comprendre que ces épreuves étaient une grâce de Dieu. Il lui fallait de nouvelles lumières pour pénétrer la profondeur du mystère de la souffrance. Dieu ne pouvait les refuser à une âme aussi droite.

La nuit suivante, le païen, toujours en proie aux ardeurs de la fièvre, se plaignait amèrement en lui-même de son malheureux sort. Tout à coup, un jeune homme, un ange, revêtu d'une longue tunique blanche, se présente à ses yeux: « Tribun, lui dit-il, si tu désires recouvrer la santé, crie trois fois: « Dieu de Léonce le chrétien, je t'en conjure, viens à mon secours. » Hypatius se trouble, ses esprits sont bouleversés, mais que faire? Cependant le regard de l'envoyé céleste devient menaçant; le païen essaie de répondre: « Le Dieu de Léonce... le Dieu des chrétiens... mais je suis envoyé pour m'emparer de son disciple et tu veux que je crie: « Dieu de Léonce viens à mon secours et sauve-moi. » Finalement il obéit et aussitôt se trouva en pleine santé.

A peine le soleil éclairait-il la terre et déjà Hypatius avait réuni ses soldats. Leur raconter sa vision fut son premier soin, son récit trouva des incrédules. Il résolut néanmoins de se rendre à Tripoli avec un seul soldat, le seul que Dieu eût jugé digne de la palme du martyre qui, à leur insu, leur était préparée dans cette ville.

RENCONTRE IMATTENDUE — FRÈRES SANS LE SAVOIR

La Providence divine avait tout ménagé. Dès que les soldats arrivent sur la hauteur qui domine la cité, un inconnu se présente à eux: « Salut, frères, leur dit-il. » Etonnés d'un accueil si bienveillant, Hypatius et son compagnon répondent aimablement. L'inconnu reprend: « Que cherchez-vous dans cette cité? » Honteux de leur rôle et déjà convertis au fond du cœur, ou peut-être craignant de compromettre celui dont ils venaient s'emparer, les deux soldats n'osent avouer franchement le but de leur voyage: « Nous cherchons, répondent-ils, un certain Léonce, on le dit docte et pieux.

« Le préfet Adrien viendra bientôt pour le conduire à Rome; la renommée de ses hauts faits et de son amour pour les dieux, s'est répandue jusqu'à la grande ville, l'empereur lui-même et le Sénat tout entier désirent jouir de sa présence. — Je le vois, reprend Léonce, vous êtes étrangers dans cette ville, et vous ne connaissez pas le pays que vous traversez. Venez et reposez-vous chez moi; je sais où demeure Léonce, moi-même je vous le montrerai; mais il n'est pas si attaché au culte de vos faux dieux que vous croyez; je sais qu'il est chrétien et que son cœur est inébranlablement fidèle à la foi de Jésus-Christ. » Un tel discours étonna vivement les deux soldats. « Comment, se dirent-ils, cet homme sait-il que Léonce est chrétien? Serait-il un parent ou quelque connaissance de celui que nous cherchons? »

Théodule, c'était le nom du compagnon d'armes du tribun, prit la parole: « Quel est votre nom, noble habitant de cette ville? — Il est écrit de mon nom: *Tu fouleras aux pieds l'aspic el le basilic, et tu dompteras le lion et le dragon.* Ce lion et ce dragon n'est autre que le préfet Adrien dont je foulerai aux pieds l'orgueilleuse impiété. »

Cet entretien devenait de plus en plus mystérieux. Le tribun hésitait. Suivrait-il plus longtemps cet étranger que le hasard, pensait-il, lui avait fait rencontrer? Mais l'affabilité et les bonnes grâces de l'inconnu les retinrent. « Nous voilà, lui dirent-ils, parvenus à votre demeure, hâtez-vous de nous découvrir et de nous indiquer où est Léonce le chrétien. »

LA CONVERSION — LA GRANDE MISÉRICORDE

Après ces paroles, Léonce (car c'était lui-même) crut que l'heure était venue de se faire connaître. Il lève les yeux au ciel comme pour invoquer le Christ avant ce grand acte; puis il regarde les soldats et leur dit d'une voix ferme et assurée: « Ce Léonce que vous cherchez, c'est moi-même, je suis ce soldat du Christ que poursuit l'impie Adrien. »

Un coup de foudre ébranlant la maison jusque dans ses fondements n'eût pas causé aux deux soldats autant d'émotion qu'une telle révélation. Ils tombent à terre en s'écriant: « Serviteur du Dieu Très-Haut, ayez pitié de nous et pardonnez-nous notre crime. Délivrez-nous de la folie des idoles; c'en est fait, nous sommes chrétiens! »

Léonce rend grâce au Tout-Puissant et le conjure de conserver jusqu'à la fin ces nouveaux serviteurs de son divin Fils.

LE BAPTÊME — LE PREMIER MIRACLE — L'ACCUSATION

Après les avoir instruits des mystères de notre foi, il répand l'eau sainte sur leur front et donne à leur âme, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, la blanche parure de l'innocence et de la grâce. Mais ô merveille! à peine l'eau sacrée les a-t-elle purifiés qu'une nuée lumineuse descend du Ciel, enveloppe les néophytes et jette dans leur cœur la flamme généreuse de l'amour divin qui les embrase du désir de verser leur sang pour Jésus-Christ.

Cependant les échos de la pieuse et touchante cérémonie que nous venons de rapporter, s'étaient répandus au dehors. La foule se rassemble et la ville presque entière se porte à la maison de Léonce. Les abords sont envahis et les magistrats ont peine à contenir le flot qui monte toujours.

Le préfet Adrien était aux portes de la ville. Il venait, comme il l'avait promis, procéder à l'arres-

tation et à l'interrogatoire du chrétien Léonce. Une surprise plus grande l'attendait.

« Pourquoi ce tumulte, demanda-t-il ? et qui peut soulever ainsi une cité d'ordinaire si paisible ? — Le peuple est ameuté, lui répondit-on, contre Léonce le chrétien.

« Il a séduit vos soldats et dans son irrémédiable folie, il ne cesse de prêcher un Dieu que Pilate, à l'instigation des Juifs, attacha à un gibet infâme. »

La fureur du préfet ne connait plus de bornes. « Qu'on arrête aussitôt, s'écrie-t-il, ces insensés, qu'on les jette dans un noir cachot; je veux dès demain les assigner à mon tribunal. »

LA PRISON — LE COMBAT
QU'IL EST DOUX DE SOUFFRIR POUR JÉSUS

Rien de plus beau, rien de plus touchant que le spectacle qu'offraient aux yeux du monde païen, les martyrs enchaînés pour l'amour de Jésus-Christ. On ne rencontrait pas chez eux ce morne désespoir ou cet orgueilleux défi jeté à la mort par des malheureux qui bientôt vont tomber sous les coups de la justice humaine. Le martyr était tranquille, une immense paix inondait son âme, et son front serein semblait refléter quelque chose de la douce immortalité dont il allait bientôt jouir. La prière toujours ardente dans son cœur et sur ses lèvres retentissait sous les sombres voûtes de sa prison et les louanges qu'il adressait à Dieu faisaient écho aux joyeux accents des séraphins du ciel.

Si la Providence lui donnait de vaillants compagnons de souffrance, ce n'était alors que chants d'allégresse et d'amour ; on s'entrenait du bonheur de la vie céleste et de la gloire que le Christ a réservée à ceux qui ont vaillamment combattu, on jetait un dernier adieu à la terre qu'on allait quitter pour entrer dans le saint repos du ciel. Tels furent Léonce et ses compagnons la nuit qui précéda leur interrogatoire.

A l'aube du jour, le préfet, siégeant sur son tribunal, fit comparaître les accusés. Il interrogea d'abord Léonce. « Qui es-tu, lui dit-il, pour oser, par tes maléfices, détourner nos soldats du service de l'auguste empereur ? Quel est ton rang ? Quelle est ta condition ?

— Je suis soldat du Christ, reprend Léonce, je suis enfant de la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, enfant de Jésus-Christ. Hypatius et Théodule ont connu l'inanité de vos dieux de bois, de pierre ou d'airain, ils sont inébranlablement unis à cette lumière divine qui s'est manifestée à leurs yeux. »

A ce langage, le préfet bondit sur son siège. « Qu'on le frappe de verges, cria-t-il; bourreaux, saisissez vos ongles de fer; déchirez le flanc de cet insensé, Qu'il apprenne à respecter la majesté des immortels ! — Tu crois m'infliger un terrible supplice, cruel Adrien, dit Léonce, mais c'est à toi-même que tu prépares d'effroyables tortures. »

LES PREMIERS COURONNÉS
MARTYRE DE SAINT HYPATIUS ET DE SAINT THÉODULE

Le préfet ordonne alors aux deux soldats d'approcher : « Pourquoi, leur dit-il, abandonner les autels qu'ont vénérés vos pères, pourquoi mépriser les dieux qui ont protégé vos jeunes ans ? Songez à votre solde, quittez ce culte nouveau, la honte de la terre. »

Les confesseurs lui répondirent: « Notre âme s'est nourrie du pain d'immortalité, du pain descendu du ciel, nos lèvres ont trempé au calice rempli d'une liqueur divine. Loin de nous ces mets terrestres et grossiers; Dieu seul, Dieu seul est notre nourriture. Tu nous parles de solde; quelle récompense peut être comparée à la possession de la gloire céleste.

— Je le vois, dit Adrien, les folies de Léonce ont eu prise sur vous. Ignorez-vous les décrets de l'empereur ; craignez la rigueur de son courroux. — Ordonne ce que tu voudras ; nous ne combattons que pour la milice céleste. »

Ce calme en face de la mort exaspéra le préfet. « Inutile, dit-il, de prolonger plus longtemps cet interrogatoire. Frappez-les de verges et tranchez-leur la tête. »

Les courageux confesseurs lèvent les yeux au ciel « Recevez, Seigneur, notre esprit entre vos mains. »

Telle fut leur dernière prière. Le bourreau accomplit son triste office. Les têtes des courageux athlètes roulent à terre, attestant encore une fois la gloire de Jésus crucifié qui sait si bien gagner les cœurs et se donner des amis fidèles. Et quel roi en effet peut se vanter d'être aimé à ce point ?

NOUVEL INTERROGATOIRE — NOUVEAUX SUPPLICES

Léonce, le corps meurtri et tout couvert de sang, est ramené au pied du tribunal.

« Comprends-tu maintenant, s'écrie le préfet, la puissance de nos dieux. D'immenses honneurs te sont réservés, choisis; préfères-tu les tourments dans lesquels ont péri le tribun et Théodule; ne vaut-il pas mieux pour toi siéger dans le sénat, honoré du prince et de Rome entière ?

— A Dieu ne plaise, répond Léonce; ton empereur est l'exécrable ennemi du Dieu vivant. Mais, écoute, Adrien, si tu devenais l'ami du Christ, quel honneur, que de richesses immortelles, quelle félicité sans bornes inonderaient ton âme !

— Je comprends, dit le préfet, avec un exécrable sourire, tu voudrais me faire partager l'*heureux* sort d'Hypatius et de Théodule. Que je préfère la mort à la vie, des tourments affreux au bonheur et à la douce paix, l'ignominie de je ne sais quel Dieu crucifié à la splendeur et à la majesté de l'empereur: y penses-tu ? Comprends plutôt toi-même la gloire de Jupiter, d'Apollon, de Neptune, et ne choisis pas une mort honteuse. — Les dieux des nations, répond Léonce, ne sont que des démons: comment oser se confier à eux ? Ceux qui les ont faits leur deviendront semblables. »

Le préfet Adrien n'était pas d'humeur à prolonger plus longtemps un pareil entretien. Vaincu dans cette lutte par le vaillant champion du Christ, il porte le combat sur un terrain plus assuré pour lui et où du moins son éloquence ne sera pas en échec.

Sur son ordre, le martyr est saisi par quatre vigoureux bourreaux. Il est frappé avec des fouets armés de plombs; on lui déchire les flancs avec des crocs; les chairs cèdent sous leurs coups et tombent en lambeaux. Rien n'arrête la rage du préfet. Pendant ce cruel supplice, il ordonne à un héraut de publier la sentence de condamnation : « Apprenez, peuples, disait-il, apprenez à respecter les décrets de l'empire. Craignez les supplices qu'endure maintenant Léonce le chrétien. Qu'ainsi périsse quiconque méconnaît la puissance et la majesté de nos dieux ! »

En vain, le corps du saint martyr déchiré, semblait n'être plus qu'une plaie; son âme n'avait rien perdu de sa force et de sa vigueur. « Tu peux, disait-il au préfet, tu peux, impie Adrien, broyer mon corps sous les coups de tes bourreaux, mon âme domine toujours en maîtresse, et sa fermeté m'est un juste garant de la victoire. Dieu me donne une force céleste pour souffrir; continue mes tourments, ne crains pas de lasser tes dignes ministres. »

Puis Léonce, considérant la gloire que possédaient déjà le tribun et Théodule, fit à Dieu cette

ardente prière: « Mon Seigneur Jésus, qui avez soutenu vos deux serviteurs dans la confession de votre nom, ne considérez pas mon indignité; donnez-moi force et courage jusqu'à l'heure où s'ouvriront pour moi les portes de l'éternelle Jérusalem. »

Cependant le supplice se prolongea encore. Enfin l'âme sainte de Léonce, purifiée par tant de cruelles souffrances, se dépouilla de son enveloppe mortelle et s'envola au ciel, prendre place au milieu des saintes phalanges, qui chantent dans l'éternité l'Agneau immolé pour tous les hommes et publient sa gloire dans les siècles des siècles. Amen.

SAINT LÉONCE, SURNOMMÉ L'ANCIEN, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

Fête le 21 août.

Devenu évêque de Bordeaux, vers l'an 520, saint Léonce distribua aux pauvres tous ses biens personnels. Il fit rebâtir sur un plan plus vaste la cathédrale devenue trop petite pour la population. Il présida en 541 un concile à Orléans, et mourut l'an 542, au monastère de Saint-Léons, non loin de Millau, au diocèse de Rhodez, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus d'un saint pontife. Saint Fortunat, le poète de la France mérovingienne, lui consacra une épitaphe en vers latins dont voici la traduction :

« C'est sous cette pierre que reposent les cendres du vénérable Léonce, qui porta haut la mitre pontificale; son peuple, par des gémissements et des murmures confus, nous annonce toute la grandeur de sa perte ; l'enfant, le jeune homme, le vieillard lui donnent à l'envi des larmes. Léonce ne le cédait à personne sous le rapport de la naissance; la pureté elle-même avait formé ses mœurs; on ne chercha pas d'autres titres, et en aurait-on pu trouver de plus précieux, pour l'élever à la dignité de pontife ? Plus il était distingué par son rang et par ses vertus, plus il cherchait à s'abaisser par une humilité profonde.

Sa seule présence mettait la discorde en fuite, elle cédait en frémissant ; l'amour et le respect lui livraient tous les cœurs. En le perdant, chaque âge a perdu son défenseur. Qu'est-il besoin de le dire ? Leurs larmes nous l'apprennent avec tant d'éloquence. Voit-on quelqu'un parler de sa mort sans s'attendrir ? On ne se console qu'en dressant dans son cœur un temple à sa mémoire. Passerons-nous sous silence l'immense charité de ce généreux pasteur ? Il prodigua pour l'amour du Christ jusqu'à l'héritage de ses pères ?

« Le pauvre recourait à lui avec confiance, le captif lui demandait le prix de sa rançon, et l'indigent avait le droit de disposer de ses richesses.

« Ne doutons point qu'une si belle âme n'ait volé de la terre vers les cieux. Léonce vécut moins pour lui que pour Dieu. Il ne cessait d'étudier et de suivre les vues de la Providence sur ceux qui lui étaient confiés. Le prince lui-même rendait justice à son mérite; enfin, pour tout résumer en un mot, il était devenu l'idole de son peuple, parce que toute son ambition était de régner sur les âmes. Il vécut puissant cinq lustres et sept ans, (trente-deux ans d'épiscopat,) et fut à la fin du jour enlevé de ce monde. » (*France pontificale.*)

SAINT LÉONCE LE JEUNE, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

Fête le 11 juillet.

« Saint Léonce le jeune fut le successeur de saint Léonce l'ancien sur le siège métropolitain de Bordeaux. Il appartenait à une illustre famille d'Aquitaine, et avait vu le jour dans la ville de Saintes. Il suivit d'abord la carrière militaire; engagé sous les drapeaux du roi Childebert, fils de Clovis, il signala son courage dans plusieurs expéditions contre les Visigoths, dans la Gaule Narbonnaise et en Espagne; et fit voir que l'antique valeur gauloise pouvait marcher de pair avec l'ardeur guerrière des Francs. Il épousa ensuite une noble chrétienne, Placidine, arrière-petite fille d'Avitus, l'un des derniers empereurs romains.

Ses vertus lui concilièrent tellement l'affection de tous les gens de bien, qu'à la mort de Léonce l'ancien, l'Eglise de Bordeaux jugea ce sage chrétien plus capable qu'aucun autre de faire revivre les qualités du vénéré pontife qu'on venait de perdre. On le supplia donc de se sacrifier au bien des âmes, de renoncer à son repos personnel et aux douceurs du foyer domestique pour consacrer le reste de sa vie au service de Dieu et de l'Eglise.

Léonce accepta avec générosité; ayant obtenu le consentement de sa femme, il se sépara d'elle; et pendant que de son côté la pieuse Placidine se vouait aux bonnes œuvres, Léonce entra dans l'état ecclésiastique, reçut le sacerdoce et l'épiscopat, et prit le gouvernement de l'Eglise de Bordeaux.

Le nouvel évêque justifia, dépassa même les espérances des fidèles; toutes les vertus de son prédécesseur brillèrent en lui. Il consacra les immenses richesses de sa famille aux bonnes œuvres, spécialement à la construction et à l'ornementation des églises. Il en fit bâtir à Bordeaux une magnifique en l'honneur de la Sainte Vierge, et « il la dota d'un si grand nombre de lampes, dit dans son admiration un vieux chroniqueur, que la clarté de la nuit ne le cédait pas à celle du jour. » Il en éleva d'autres sur plusieurs points de son diocèse. Il étendit aussi sa munificence à sa ville natale; c'est ainsi qu'il fit achever à Saintes l'église de Saint-Vivier, et rebâtir la basilique de Saint-Eutrope. Il assista à plusieurs conciles pour le maintien des lois ecclésiastiques.

« Il a été le père de la patrie, le soutien de la famille, le protecteur de ses amis, l'ornement du peuple et l'honneur de la cité, disait plus tard de lui, en composant son épitaphe, le poète saint Fortunat, son contemporain et son ami. Plein de respect pour les temples saints, il répandait sans bruit ses largesses dans le sein des pauvres, et accueillait le pèlerin en lui distribuant de ses mains la nourriture... Son esprit était pénétrant, son cœur plein de mansuétude et la sérénité brillait toujours sur son visage. Et pour moi que n'était-il pas? Je ne le dis que le cœur oppressé de larmes... Il apaisait les rois, il rendait son administration douce à ses concitoyens, il était la joie de tant de peuples, hélas! un seul jour nous a tout ravi. Il vécut heureux pendant cinquante-quatre ans, et au lever de l'aurore, il nous fut enlevé... » C'était en l'an 564.

SAINT DIÉ, ÉVÊQUE ET SOLITAIRE

Fête le 19 juin.

Saint Dié, évêque et solitaire.

(D'après une ancienne gravure du Kalendarium Benedictinum.)

SAINT DIÉ, ÉVÊQUE DE NEVERS

Saint *Adeodatus* (donné de Dieu) ou *Deodatus* (donné à Dieu), dont nous avons fait par abréviation saint Dié, naquit au VII^e^ siècle, d'une illustre famille de Neustrie ou France occidentale. Il était le dernier de ses frères par l'âge, mais il les dépassa tous par les gloires si pures de sa sainteté; et, tandis que le nom de ceux-là est tombé dans l'oubli, la mémoire de saint Dié est impérissable.

Les richesses temporelles dont Dieu avait entouré son berceau ne captivèrent point son cœur, et autant certains hommes, oublieux de leurs vraies destinées, mettent d'ardeur infatigable à conserver et à augmenter ces biens qui passent, autant ce jeune seigneur franc déploya de soin et de fidélité à conserver et à augmenter les trésors spirituels de la grâce que Dieu avait déposés dans son âme au saint baptême. A mesure que pour lui les années s'ajoutaient aux années, les vertus s'ajoutaient aux vertus, et il grandissait dans l'amour de Dieu et du prochain.

Aussi, quand il fut dans la force de l'âge, le clergé et le peuple de Nevers, qui venaient de perdre leur évêque, le choisirent unanimement pour pontife, et ce flambeau lumineux se trouva ainsi placé sur le chandelier pour éclairer ses frères dans le chemin du salut. C'était en 655.

Tout entier au bien de ses enfants spirituels, il se dévoua avec amour à leur sanctification. Il s'occupait aussi du bien général de l'Eglise de France, associant ses efforts à ceux de cette pléiade d'apostoliques et saints évêques qui travaillaient alors à civiliser et à unir dans la religion de Jésus-Christ les Gaulois et les Francs et,

suivant l'expression même d'un écrivain protestant, formaient cette belle patrie française, « comme des abeilles construisent leur ruche. » En 637, nous voyons notre Saint assister au Concile de Sens, présidé par Emmon archevêque de cette ville; il a le bonheur de trouver dans cette assemblée, entre autres prélats plus particulièrement dignes de son affection, saint Ouen, évêque de Rouen, saint Faron, évêque de Meaux, saint Eloi, évêque de Noyon, saint Amand de Maëstricht, saint Pallade d'Auxerre, saint Lençon de Troyes.

L'ÉVÊQUE MOINE — LES VOSGES AU VII[e] SIÈCLE

Mais le temps ne devait pas tarder à venir où, cessant d'instruire ses diocésains par ses paroles, il devait leur laisser un grand exemple de détachement, d'abnégation, d'humilité, d'austérité et de prière. Cédant à un attrait surnaturel pour la vie solitaire et contemplative, il renonça volontairement à son évêché, fit ses adieux à son clergé et à son peuple, et les pria de se choisir un autre pasteur. La douleur fut grande à Nevers; mais, sans se laisser arrêter par les larmes et les prières de ceux qui voulaient le retenir, Déodat quitta les honneurs et sa demeure épiscopale, et, suivi de quelques amis, se dirigea comme un simple moine vers le nord de la France.

Les voyageurs s'arrêtèrent d'abord dans les montagnes des Vosges, à Heligewoist, dans la forêt de Haguenau, qui leur offrait une solitude propre au genre de vie qu'ils méditaient. Parmi les compagnons de l'évêque solitaire brillaient alors les Irlandais saint Arbogast et saint Florent qui furent plus tard successivement élevés sur le siège épiscopal de Strasbourg.

« Les Vosges, écrit le cardinal Pitra, redoutées jusqu'alors comme un désert inhospitalier, peuplées de brigands et d'animaux féroces, devenaient la Thébaïde des Gaules : de saints anachorètes s'y réfugiaient de toutes parts; chaque vallée avait sa cellule, chaque rocher son oratoire; le chant des prières s'étendait de proche en proche, le désert était embaumé du parfum des saints et se transformait en une vaste basilique. Il semble que saint Déodat et quelques autres évêques se soient donné rendez-vous dans ce vaste oratoire, et qu'ils aient pris conseil entre eux pour tracer dans le désert aux yeux des peuples, sous des proportions gigantesques, l'image et le plan d'une immense église. En cinq endroits symétriques, s'élevèrent presque simultanément cinq monastères qui formaient une croix; de longues et sinueuses vallées, parsemées d'oratoires et enrichies des reliques des martyrs et des sépultures des saints, menaient de l'un à l'autre, comme les galeries d'une basilique. Au chevet de cette mystique église, là où se place ordinairement l'oratoire de la Vierge, saint Bodon, évêque de Tulle, frère de sainte Salaberge, rassembla, sous la conduite de sa fille Thietberge (1), des vierges consacrées à Dieu, et transforma son patrimoine en un monastère qui conserva son nom Bon-Moûtier (*Bodonis monasterium*). Ce fut lui encore qui fonda Estival à la branche orientale de ce nouveau labarum, pendant qu'à l'autre branche, saint Gombert élevait l'illustre abbaye de Senones, nom cher à son fondateur, car il lui rappelait sa première épouse, l'église primatiale de Sens (2). »

Un peu plus tard, Déodat devait placer son dernier monastère au pied de ce trophée de la pénitence, dans un vallon qu'il décora du nom biblique de Val de Galilée.

En attendant, forcé par les habitants du voisinage de s'éloigner de sa première solitude, notre Saint bénit Dieu de cette épreuve, et reprit humblement avec ses disciples son bâton de pèlerin.

Ils s'arrêtèrent d'abord dans l'île de Novientum ou Ebersheim, non loin de Strasbourg, où ils furent reçus comme des frères par les pieux solitaires qui vivaient en ce lieu. L'ancien évêque de Nevers fut obligé d'accepter la direction de la communauté, heureuse de se faire conduire par un maître aussi expérimenté, qui n'instruisait pas moins par ses exemples que par ses paroles. La sainteté du nouvel abbé lui attira de nombreux disciples, il fallut élever un vaste monastère, et telle est l'origine de l'abbaye d'Ebersheim ou Ebersmunster qui ne devait pas tarder à trouver de généreux bienfaiteurs dans la personne du roi d'Austrasie Childéric II, et un peu plus tard dans le père de sainte Odile, Adhalric, duc d'Alsace, d'abord barbare farouche et indompté, puis converti par sa fille et devenu un modèle de douceur et de charité chrétienne. En même temps que le monastère, s'éleva une église en l'honneur de saint Pierre et saint Paul. Déodat en fit la dédicace solennelle, et se félicita d'avoir pu mener à bonne fin cette fondation monastique, établie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Mais le voilà de nouveau entouré de la vénération des hommes, lui qui avait quitté son évêché pour venir chercher au désert la solitude et l'oubli. Laissant donc à un religieux capable le soin de cette florissante communauté, il s'en va, suivi de quelques disciples, à la recherche d'une autre retraite.

UN ÉVÊQUE CHARPENTIER
SAINT DIÉ ET UNE NOBLE FAMILLE ALSACIENNE

Dans un lieu nommé Romont, les pèlerins de la solitude traversèrent le domaine d'un riche propriétaire, nommé Asclas, qui faisait alors construire une nouvelle maison; on établissait en ce moment la toiture, mais les ouvriers se trouvèrent arrêtés par la mauvaise conformation d'une poutre qui d'un côté était trop courte et de l'autre tordue. Après de longs efforts et bien des fatigues, il fallut renoncer à la placer d'une manière convenable. L'heure du repas était venue et Asclas s'en allait, maugréant contre ses charpentiers, qui, si près d'une forêt, n'avaient pas su, disait-il, tailler une meilleure poutre.

C'était le moment où nos pieux moines passaient; instruit par un enfant de l'ennui des constructeurs, le charitable saint Dié appelle quelques-uns de ses compagnons et monte sur l'édifice; avec leur concours, et surtout avec l'aide de Dieu, il dispose heureusement la poutre à la place qu'elle devait occuper et continue sa route.

Mais Asclas, averti du service miraculeux qu'on vient de lui rendre, se met à la poursuite des étrangers, et ne tarde pas à les ramener sur son domaine. Ayant appris ce qu'ils étaient et ce qu'ils cherchaient, il leur offre généreusement un petit territoire pour s'y établir, et leur promet de les aider chaque année de ses aumônes. Saint Dié ne voulait point se fixer en cet endroit, mais, jugeant que le don d'Asclas pouvait être utile à la gloire de Dieu et au bien des âmes, il lui laissa son cher disciple Willigod qui se chargea de cette fondation.

Continuant sa route, le reste de la petite caravane arriva harassée de fatigue dans un lieu

(1) Saint Bodon avait été marié avant d'embrasser l'état ecclésiastique.

(2) Vie de saint Léger, p. 233.

nommé Arantelle. Le site était propre à recevoir un monastère, et nos voyageurs résolurent de s'y fixer. Déjà les murs du couvent commençaient à s'élever, mais les habitants de la vallée, encore rudes et grossiers, craignant de voir ces étrangers se multiplier et usurper ensuite leurs terres, se mirent à troubler par mille injures et vexations la paix de ces charitables amis de la solitude. Ceux-ci cédèrent à l'orage, et, laissant inachevée une demeure qui serait devenue pour le pays une source d'aumônes et de bienfaits, allèrent à la recherche d'une région plus hospitalière. Cependant, la main de Dieu s'appesantit sur ceux qui avaient persécuté les serviteurs de Dieu; les uns moururent prématurément, d'autres devinrent fous, et leur race ne tarda pas à s'éteindre.

Saint Dié et ses compagnons, après bien des détours dans des gorges et des vallées, s'arrêtèrent enfin à Vibra, près d'Ongeville, au diocèse de Bâle, où ils se bâtirent de nouvelles cellules. La bonne odeur de leurs vertus et de leur piété, qui rayonnait comme un parfum autour d'eux, ne tarda pas à leur attirer la vénération des gens de bien. L'un des principaux seigneurs du pays, Hunnus et sa pieuse épouse Hunna, se lièrent d'une sainte et respectueuse amitié avec l'ancien évêque de Nevers, et, grâce à ses sages conseils, ils firent de grands progrès dans la vie chrétienne. Dieu leur ayant donné un fils, les deux époux prièrent le saint évêque de le baptiser et de devenir ainsi le père spirituel de leur enfant.

Cependant, la malice des hommes vint troubler une fois de plus l'homme de Dieu dans sa retraite; de nouveau en butte à la jalousie, aux insultes et aux vexations de certains habitants, Déodat résolut de demander encore à la Providence un autre asile. Hunnus le supplia de ne point s'éloigner de lui, il lui offrit une portion de ses domaines pour s'y établir avec ses religieux, mais Déodat persista dans son dessein : « Voici bien longtemps, dit-il, que j'erre dans cette province sans avoir pu trouver encore un coin de terre assuré où je puisse vivre en paix. Mes péchés, sans doute, sont la cause de cette persécution. Je veux aller achever mes jours dans quelque solitude ignorée. Le Dieu pour l'amour duquel j'ai quitté ma patrie pour venir en ces contrées sera mon guide et mon appui. » Le seigneur alsacien, voyant qu'il ne pouvait le retenir, l'embrassa en pleurant, Déodat le serra sur son cœur, mêla ses larmes aux siennes, lui dit adieu et partit sous la garde de la Providence. Mais Dieu ne laissa pas impunie l'inhospitalité de ses ennemis, ils furent frappés de divers châtiments, et leur race fut affligée de cette regrettable difformité qu'on appelle le goître.

LE VAL DE GALILÉE — ORIGINE DE LA VILLE DE SAINT-DIÉ

Le saint vieillard s'était dirigé de nouveau vers les vallées des Vosges, et, après avoir erré quelque temps à travers des régions montagneuses, il vint dans le Val de Galilée, arrosé par la Meurthe et le Rothbach. Sur la rive méridionale de la Meurthe, il trouva une grotte et une source limpide; il s'y arrêta, remercia Dieu et se mit à vivre en ce lieu, comme les Pères du désert dans les solitudes de la Haute-Egypte. Quelques herbes sauvages, quelques fruits de peu de valeur faisaient toute sa nourriture; et, sans souci du lendemain, comptant sur la bonté du Seigneur, il passait le jour et une grande partie de la nuit dans la prière et la contemplation.

Dieu ne tarda pas à récompenser sa confiance. Une nuit, le pieux Hunnus s'entendit interpeller pendant son sommeil : « Pourquoi laisses-tu le vénérable évêque Déodat souffrir la faim dans sa solitude, lui qui, pour l'amour de moi, a embrassé l'exil et la pauvreté, et qui a poussé la délicatesse jusqu'à ne révéler à personne le lieu de sa retraite pour ne pas être à charge à quelqu'un. — Mais, Seigneur, répondit Hunnus, j'ignore où il est maintenant. — Charge tes aumônes sur des bêtes de somme, reprit la voix, et laisse ces animaux marcher seuls, une main invisible les conduira auprès de mon serviteur. »

A son réveil, Hunnus se hâte de faire connaître à la bienheureuse Hunna, son épouse, l'ordre qu'il a reçu du ciel. Celle-ci le presse de l'accomplir aussitôt. On charge les montures et on les laisse aller; des serviteurs les suivent, marchant à peu de distance après elles. Les montures, sans se détourner, vont droit au Val de Galilée et s'arrêtent près de la grotte de l'évêque solitaire. Grande fut la surprise de Déodat. « Qui vous a appris que j'étais ici, demanda-t-il aux serviteurs de son ami? comment avez-vous su que j'avais besoin d'aumônes et comment avez-vous pu trouver le lieu de ma retraite? » Ceux-ci s'empressèrent de lui raconter tout ce qui venait de se passer. Déodat, bénissant le ciel, reçut avec reconnaissance les pains qu'on lui apportait, offrit à manger à ses hôtes, pendant que leurs montures paissaient elles-mêmes dans la prairie, puis les renvoya porter ses remerciements à leurs maîtres. Reconnaissant que la Providence le voulait en ce lieu, il se bâtit une cellule avec un oratoire dédié à saint Martin.

Hunnus se fit dès lors une joie de pourvoir aux besoins du serviteur de Dieu; d'autres personnes l'imitèrent, plusieurs lui offrirent des champs pour l'entretien d'une communauté; quelques-uns, faisant mieux encore, prirent la résolution de se consacrer à Dieu sous sa direction et le prièrent de les recevoir au nombre de ses disciples. Le roi Childéric II, par un diplôme royal, lui donne en toute propriété à lui et à ses successeurs le Val de Galilée, qu'il exempta d'impôts, afin que Déodat y pût fonder un monastère et y recevoir autant de religieux qu'il voudrait.

Saint Dié se mit à l'œuvre avec joie, heureux d'élever une demeure où Dieu serait beaucoup aimé et servi de longues années.

Cependant un de ses disciples avait franchi la Meurthe pour surveiller les ouvriers qui préparaient des matériaux sur la colline voisine; il ne revint pas le soir auprès de son maître et resta de l'autre côté de la rivière pour se remettre plutôt à l'ouvrage le lendemain matin. Pendant qu'il dormait, il lui fut ordonné de la part de Dieu de construire au lieu même où il se trouvait une église en l'honneur de la Très Sainte Vierge.

Le lendemain, le moine courut avertir son père spirituel de l'ordre du ciel; il fut aussitôt décidé que l'abbaye serait bâtie sur l'autre rive. L'église en l'honneur de la Mère de Dieu s'éleva la première et l'autel fut placé à l'endroit même où le moine avait reçu sa révélation. Elle fut consacrée sous l'invocation de la Reine du ciel et des principaux saints évêques de Trèves : Eucher, Valère, Maternus et Maximin, dont saint Hidulphe, archevêque de cette ville, donna des reliques à la nouvelle abbaye. On construisit en outre un oratoire en l'honneur de saint Maurice et des autres martyrs de la légion Thébaine. Le monastère fut d'abord connu sous le nom de Jointures,

à cause de sa situation près de l'endroit où le Rothbach joint ses eaux à celles de la Meurthe.

L'AMITIÉ DE DEUX SAINTS

Saint Hidulphe, dont nous venons de parler, était un ancien moine arraché à la solitude pour gouverner l'église métropolitaine de Trèves; son frère, saint Erhard, évêque-missionnaire, évangélisait alors la Bavière. Les liens d'une étroite et sainte amitié ne tardèrent pas à se former entre le solitaire devenu évêque et l'évêque devenu solitaire. Saint Hidulphe signa avec douze autres évêques les chartes et autres privilèges qui constituaient, au double point de vue canonique et civique, la nouvelle abbaye de Jointures. Enfin, imitant saint Dié, Hidulphe descendit de son trône archiépiscopal et vint chercher une cellule de moine non loin de son ami. Il leur eût été doux de demeurer ensemble, car ils s'enflammaient mutuellement dans l'amour de Dieu. De même, dit l'hagiographe, qu'un feu ajouté à un autre feu augmente la lumière d'une salle, ainsi dans leurs entretiens s'augmentait leur charité. Mais Dieu les voulait tous deux à la tête d'une communauté nombreuse. Les deux saints convinrent qu'ils se visiteraient une fois chaque année, et moins pour abréger la route que pour se prévenir mutuellement en allant au-devant l'un de l'autre, ils se fixèrent un rendez-vous commun à peu près à mi-chemin et ils y bâtirent une chapelle.

Chaque année, quand saint Hidulphe quittait son monastère de Moyen-Moutiers pour rendre visite à son ami, celui-ci allait, accompagné de ses disciples, au-devant de lui jusqu'au rendez-vous ordinaire; Hidulphe le prenait doucement par la main, ils s'agenouillaient un moment pour prier ensemble, puis ils s'embrassaient et rivalisaient l'un vis-à-vis de l'autre de prévenance et de témoignages de fraternelle affection. Saint Dié était un beau et doux vieillard, aux traits à la fois majestueux et pleins de bonté; il était de haute taille, mais il marchait un peu courbé sous le poids de l'âge. Saint Hidulphe était un homme de petite stature au visage angélique, d'une humilité profonde, grand ami de la pauvreté. Il était plus jeune que son ami, mais l'égalait en vertu. Dieu lui accorda une longue et verte vieillesse qui lui permit jusqu'à ses derniers jours de gagner sa vie par le travail de ses mains. Il honorait saint Dié comme son père par l'âge, et saint Dié l'honorait lui-même comme son supérieur par la dignité archiépiscopale. Ils étaient comme deux puissantes colonnes établies par Notre-Seigneur pour soutenir ce bel édifice spirituel que le VII[e] siècle vit s'élever dans les Vosges. Les deux amis, après s'être entretenus l'un avec l'autre, passaient toute la nuit suivante à prier ensemble, et le lendemain chacun revenait à son couvent.

LA SAINTE LAVANDIÈRE

Cependant Hunnus et son épouse continuaient à édifier l'Alsace par leurs vertus chrétiennes; ils allèrent même jusqu'à faire à Dieu le sacrifice de leurs richesses terrestres pour se faire un trésor impérissable dans le ciel. « Le bienheureux Hunnus, écrit le cardinal Pitra, partagea ses riches domaines entre les deux fondations de saint Déodat, à Ebersheim et au Val de Galilée. Il offrit à Dieu son fils unique, à qui il laissa pour héritage une cellule à Ebersheim, et une place parmi les anges, car il mourut jeune et en odeur de sainteté.

» Pour la bienheureuse Hunna, les peuples ont oublié sa noble descendance, ses riches donations de Ligolsheim, de Mittelweyer, d'Urgersheim, son vaste et beau manoir d'Hunnaneyer. Mais ils se sont souvenus de l'avoir vue se complaire à laver les vêtements des pauvres; ils ont montré la fontaine miraculeuse que fit jaillir saint Déodat, afin que la pieuse dame n'eût point trop de chemin à faire pour trouver une eau pure; ils ont environné son tombeau d'hommages séculaires, ils ont fidèlement conservé son corps intact pendant huit siècles, jusqu'à ce que Léon X le fît relever et proclama les droits de la bienheureuse Hunna à la canonisation; et enfin, pour consacrer son souvenir le plus populaire, on lui donna le nom familier de sainte Lavandière. »

La bienheureuse Hunna fut canonisée par Léon X en 1530, et son corps fut exposé à la vénération publique le 15 avril de la même année. Malheureusement, quelques années après, les restes précieux de la charitable servante des pauvres ne trouvèrent pas grâce devant la fureur intolérante des protestants qui les détruisirent en 1549.

LE DÉPART DE SAINT DIÉ POUR LA VÉRITABLE PATRIE

Le temps de la récompense approchait pour le saint fondateur : comme un voyageur près du terme de sa course, il tournait ses regards vers le lieu de l'éternel repos. Sa demeure ordinaire était son oratoire de Saint-Martin, sa première construction dans le Val de Galilée; âme contemplative, il aimait cette solitude dont le silence et le recueillement favorisaient ses longs entretiens avec son Dieu bien-aimé. Il ne cessait pas cependant de veiller sur ses disciples; souvent, il passait la Meurthe, venait visiter chacun des frères dans son travail, s'assurait de la marche régulière de la communauté et l'encourageait par ses paroles dans les voies de la perfection religieuse. Il célébrait la messe chaque jour avec une ferveur si touchante qu'il suffisait de le voir pour se sentir excité à la piété.

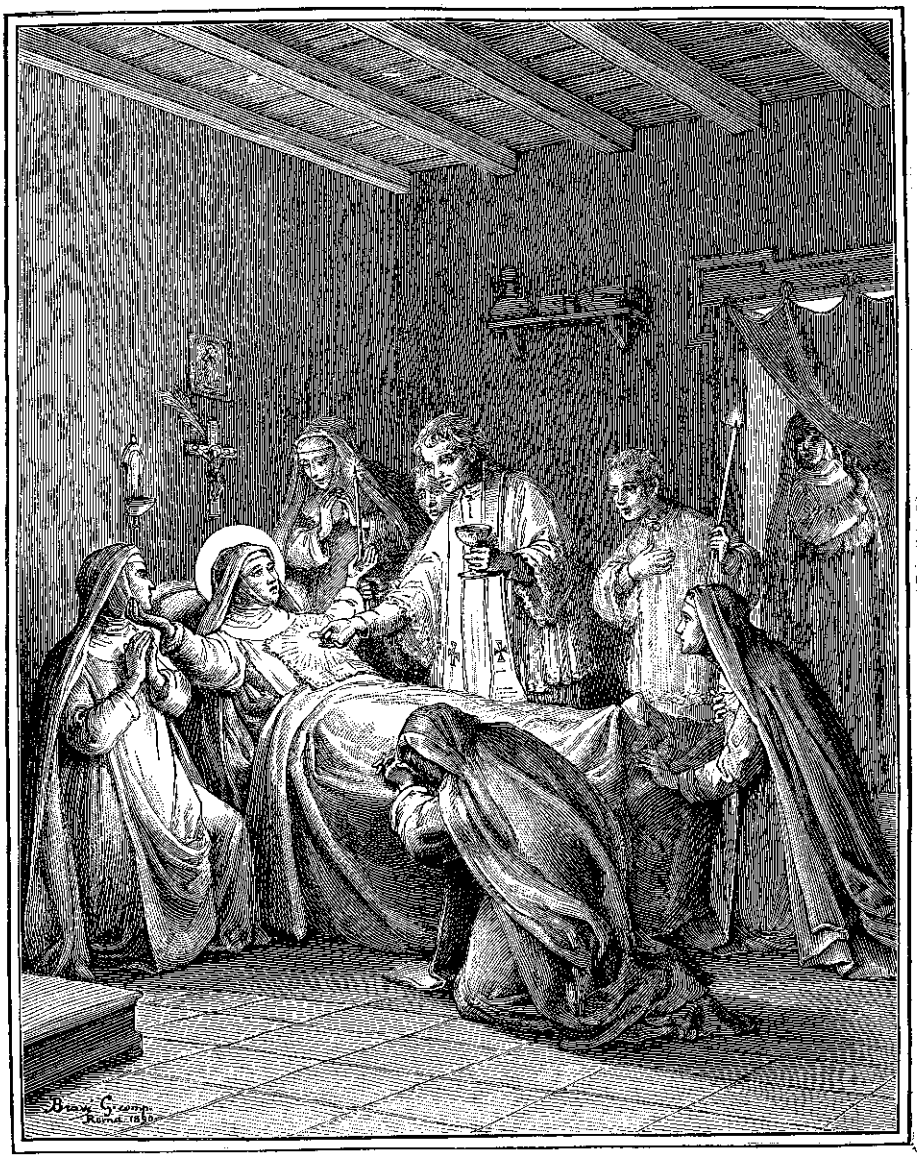
Enfin, l'appel de Dieu se fit entendre, une maladie grave vint immobiliser sur son lit le vénérable vieillard. Ses disciples se pressaient autour de lui, en versant des larmes; ils suppliaient leur père de ne point les quitter encore. Mais lui, les consolant avec bonté, les exhorta à rester toujours fidèles à leurs règles, à se maintenir dans la ferveur de leur sainte vocation, et il se recommanda humblement à leurs prières.

Sur ces entrefaites, arriva saint Hidulphe. Dieu l'avait averti en songe de la mort imminente de son ami, et il s'était empressé d'accourir pour embrasser une dernière fois et assister dans ses derniers combats son vieux compagnon d'armes. La venue de l'ancien archevêque de Trèves remplit de joie saint Déodat qui en remercia le Seigneur avec effusion. Il reçut de ses mains avec une grande ferveur les derniers sacrements, lui confia ses disciples, c'est-à-dire ce qu'il laissait de plus cher sur la terre, et, content de les savoir sous la direction d'un si bon maître, il expira doucement entre ses bras, entouré de ses fils spirituels, et son âme, comblée de mérites, quitta cet exil pour l'éternelle patrie le dimanche, 19 juin 671, la onzième année de son séjour au Val de Galilée. Ses moines portèrent le corps de leur père dans l'église de la Sainte Vierge. Saint Hidulphe célébra le Saint Sacrifice de la Messe pour le repos de cette âme si chère, mêlant ses larmes à ses prières, et il présida à ses funérailles.

SAINTE JULIENNE DE FALCONIERI, VIERGE

FONDATRICE DU TIERS-ORDRE RÉGULIER DES SERVITES DE MARIE

Fête le 19 juin.



Derniers moments de sainte Julienne. Communion miraculeuse.

LES FALCONIERI

Quand Dieu suscite un saint dans une famille, il arrive souvent que les prières et les vertus de cette âme fervente obtiennent à d'autres membres de la même famille des grâces de choix. C'est ce qu'on put admirer à Florence, dans la noble maison des Falconieri, au XIII^e^ siècle.

Elle était alors représentée par deux frères, également estimés de leurs compatriotes pour leur capacité et leurs richesses; ils se nommaient Carissimo et Alexis. Alexis, le plus jeune, sentit le premier les attraits de la grâce, et, élevant son cœur au-dessus des vanités de ce monde, il embrassa la vie religieuse avec six de ses amis. Tous les sept parvinrent à une grande sainteté et fondèrent l'Ordre des *Servites de Marie* (1).

(1) Nous avons raconté, au 17 février, l'histoire de saint Alexis de Falconieri et de ses saints compagnons.

Malgré ce grand exemple d'abnégation et d'humilité qui le touchait de si près, Carissimo, âpre au gain et ne se croyant jamais assez riche, continua longtemps à se livrer au commerce avec ardeur. Cependant, quand il sentit venir la vieillesse avec ses faiblesses et ses infirmités, tristes preuves du néant de la vie humaine, il commença à se dégoûter du monde. Les exhortations et les exemples de son frère trouvèrent le chemin de son cœur et le touchèrent.

Désireux de faire passer avant tout le salut de son âme, il voulut d'abord mettre sa conscience parfaitement en repos. Pour réparer toutes les injustices qu'il craignait avec raison d'avoir commises dans le négoce, il s'imposa toutes les restitutions qu'il jugea nécessaires, fit des aumônes considérables et sollicita même une absolution du Souverain Pontife.

Sa vie s'acheva saintement, dans la pratique de l'aumône et des bonnes œuvres. C'est ainsi qu'il coopéra, avec beaucoup de générosité, à la construction de la magnifique église de l'Annonciation de Florence, bientôt si fréquentée des fidèles.

SAINTE JULIENNE — ENFANCE BÉNIE

Carissimo de Falconieri était déjà avancé en âge, quand la naissance d'une fille, qu'il nomma Julienne, vint réjouir son foyer domestique, vers l'an 1270. L'enfant était bien jeune encore quand elle perdit son père. Elevée avec un soin vigilant sous les yeux de sa mère, préservée des mauvais exemples du monde, elle fut initiée dès le berceau à la piété et à la vertu. Les premiers mots qu'elle balbutia furent les doux noms de Jésus et de Marie, et, depuis, elle aima à les répéter souvent, à la grande joie de sa mère. Quand saint Alexis venait apporter à la famille ses conseils, toujours pieusement reçus, ravi de l'innocence et de la sainteté qui brillait en cette aimable enfant, il disait à sa mère : « Ce n'est pas une fille, c'est un ange que Dieu vous a donné. Certainement, il la destine à de grandes choses. »

A mesure qu'elle grandissait et que son intelligence se développait, Julienne s'appliquait avec plus de constance au service de Dieu, et s'adonnait avec fidélité aux exercices de piété que lui enseignait son saint oncle. Fuyant l'oisiveté, elle était tantôt auprès de sa mère, apprenant à manier l'aiguille et le fuseau, tantôt à genoux, au pied d'un petit autel qu'elle avait dressé de ses propres mains; là, dans un grand recueillement, elle lisait des livres de piété, récitait des prières, chantait les louanges de Marie. Souvent, une bonne partie de la journée s'écoulait dans ces pieux exercices. Alors, sa mère, les trouvant exagérés, grondait sa fille : « Si tu ne t'appliques pas davantage, disait-elle, à apprendre ce que doit savoir une bonne maîtresse de maison, je ne pourrai pas te trouver un mari. — Ne craignez rien, ma mère, répondait Julienne, quand le temps sera venu, la Sainte Vierge y pourvoira. »

Douée des plus heureuses qualités, héritière d'une famille riche et estimée, la jeune fille ne pouvait manquer de prétendants. Plusieurs propositions de fiançailles très honorables et très brillantes ne tardèrent pas à se présenter. Sa mère la pressait de donner sa parole au noble Falco, les autres parents de la famille applaudissaient à ce choix; mais Julienne nourrissait des projets bien différents. Depuis longtemps, son saint oncle Alexis lui avait suggéré la pensée de consacrer sa virginité et sa vie à Jésus et à Marie; cette idée, qui répondait si bien aux secrets attraits de son cœur, la jeune fille l'avait embrassée avec une grande générosité d'âme et le temps n'avait fait que l'y affermir davantage.

Voyant que l'heure était venue de rompre avec un monde qui voulait s'emparer d'elle, elle déclara franchement à sa mère qu'elle renonçait à toutes les espérances du siècle, et se lia à Jésus-Christ par le vœu de virginité.

JULIENNE REÇOIT L'HABIT DU TIERS-ORDRE DES SERVITES DE MARIE

Quand saint Alexis apprit cette nouvelle, il s'empressa d'en avertir saint Philippe Bénizi, alors Supérieur général des *Servites* ou Serviteurs de Marie. Ces deux saints avaient un grand zèle pour propager le culte de la Reine du ciel. Déjà plusieurs personnes, tout en restant dans leurs familles, s'étaient vouées sous leur direction à une vie plus fervente, par une dévotion plus spéciale à Marie et à ses douleurs. On les appelait *Mantellates*, à cause du *manteau* qui faisait parti du costume humble et simple des *Tertiaires*. La nièce de saint Alexis sollicitait la faveur d'entrer dans leur association, et de porter leur habit, comme un témoignage public de sa renonciation au monde.

Malgré son jeune âge (elle avait quatorze ou quinze ans), à cause de ses vertus exceptionnelles, le Chapitre des Servites, tenu en 1284, décida son admission.

Accompagnée des Dames du Tiers-Ordre, de sa mère et d'une nombreuse parenté, elle se présenta à l'église de l'Annonciation, qui était l'église du couvent des Servites à Florence, et reçut, avec les cérémonies accoutumées, l'habit religieux des mains de saint Philippe Bénizi. Son oncle, saint Alexis, était présent, bénissant Dieu.

Il serait difficile de dépeindre la joie de Julienne en cette fête, et l'ardeur avec laquelle elle se donnait à Dieu. Chaque partie de son costume religieux, chaque détail de la cérémonie était plein d'enseignements pour son âme aimante et méditative. La longue tunique noire lui représentait la tristesse, le deuil et le long martyre de Marie au pied de la Croix; la ceinture de cuir lui rappelait le corps du Christ déchiré en lambeaux par la flagellation, percé par la lance et les clous; les voiles blancs, la pureté de Marie; le rosaire, la salutation de l'ange; le manteau figurait à ses yeux la protection dont Marie couvre ses filles; le livre lui montrait la vie de prière et de méditation à laquelle elle se vouait; enfin, le cierge allumé lui rappelait que les vierges sages doivent aller au-devant de l'Epoux céleste, portant en main la lampe mystérieuse, figure des lumières de la foi et des ardeurs de l'amour divin.

Ces considérations la ravissaient dans un profond recueillement; toute l'assistance fut si édifiée de sa piété et de sa générosité, que ses parents, jusque-là hostiles à sa vocation, commencèrent à la louer et à l'approuver. Sa mère voulut entrer elle-même dans une vie désormais plus fervente et partager aussi souvent que possible les exercices de piété de sa fille, ce qui fut une grande consolation pour Julienne.

PROFESSION — DERNIERS ENTRETIENS AVEC SAINT PHILIPPE — RÈGLEMENT DE VIE

L'année d'épreuve s'écoula rapide dans la retraite, la prière, le travail et les œuvres de charité. Saint Alexis de Falconieri, saint Philippe Bénizi, les Sœurs du Tiers-Ordre jugèrent unanimement la jeune novice digne d'être admise à la profession.

La voilà donc qui se présente de nouveau dans cette belle église de l'Annonciation de Florence que son père avait si généreusement contribué à construire; elle reçoit le voile noir des mains de saint Philippe, et, en présence des Religieux et des Dames du Tiers-Ordre, elle se consacre pour toujours à Jésus-Christ par des vœux perpétuels. Un notaire public enregistre, selon l'usage, l'acte de profession, et la noble fille des Falconieri se réjouit de voir le ciel et la terre témoins d'engagements que son amour gardera désormais avec tant de fidélité. Quelles paroles sublimes, dans leur simplicité, l'humble et séraphique saint Philippe dut trouver en cette circonstance pour exprimer les pensées qui remplissaient son âme! Combien céleste dut être le langage d'un saint parlant à une sainte!

Saint Philippe avait, en effet, deviné l'éminente vertu de sa nouvelle fille spirituelle: avant de repartir pour Tuderto, où on l'attendait, il eut avec elle plusieurs entretiens dans lesquels il lui donna les plus sages conseils. Enfin, il lui fit ses adieux et lui dit qu'elle ne le verrait plus en ce monde, car sa fin était proche; il la quitta, en lui recommandant, non seulement ses Sœurs en religion, mais encore tout l'Ordre des Servites. Quelle nouvelle! Quel sacrifice pour Julienne de perdre un tel père! Mais avant tout la volonté de Dieu. Avec quelle fidélité elle conserva dans son cœur les dernières recommandations du saint religieux!

Elle se prescrivit un règlement très austère, dont voici quelques détails :

Elle consacrait le lundi au soulagement des âmes du Purgatoire : elle s'imposait, ce jour-là, de sévères pénitences, récitait l'office des défunts et d'autres prières, et terminait le soir ses pieux exercices par une rude flagellation.

Le mercredi et le vendredi, elle gardait un jeûne absolu, ne prenant d'autre nourriture que la Sainte Eucharistie. Le samedi, elle jeûnait au pain et à l'eau en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Point de vin à son frugal repas, ou si étendu d'eau qu'il perdait toute sa saveur. Son lit était dur, son sommeil court.

Toute la journée du vendredi, son âme était appliquée à la méditation de la Passion de Notre-Seigneur; parfois elle éprouvait des élans d'amour divin si véhéments et était prise de si grands désirs de souffrir avec son Bien-Aimé que son âme était ravie en extase et perdait tout sentiment de ce qui l'entourait. Elle passait le samedi en compagnie de la Sainte Vierge dans ses souffrances et méditait les sept douleurs de cette tendre Mère.

Elle récitait avec une grande ferveur toutes les *Heures* de l'office monastique; elle avait, dès lors, une pieuse coutume, qu'elle recommandait plus tard à ses disciples, c'était de faire précéder la récitation de chaque Heure d'une petite méditation sur les souffrances endurées par le Sauveur et sa Sainte Mère à ce moment de la journée. Suivant un usage, que lui avait appris son oncle, et qui a été adopté depuis par toute l'Eglise, elle terminait chaque partie de l'office par la récitation du *Salve Regina*. Souvent elle venait assister à l'Office des Religieux Servites dans l'église de l'Annonciation; elle aimait alors plus spécialement à prier dans la chapelle de l'Immaculée Conception, ornée par sa famille et sous laquelle reposaient les restes mortels de son père.

Elle se donnait souvent la discipline jusqu'au sang. Après sa mort, ses Religieuses furent saisies d'émotion en trouvant sur elle une chaîne de fer en guise de ceinture, tellement incrustée dans les chairs qu'on eut peine à la retirer; ce qui donne lieu de croire qu'elle la portait dès les premiers temps de sa vie religieuse. Quel supplice cet instrument de pénitence avait dû lui causer pendant de longues années, sans qu'elle se plaignit jamais!

A l'imitation de son oncle, saint Alexis, et de son père spirituel, saint Philippe, elle s'exerça toute sa vie à l'humilité, et posséda cette vertu à un rare degré. Ce fut pour elle la source de beaucoup de faveurs du ciel, car, *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles*, dit l'Ecriture.

La pauvreté est sœur de l'humilité; Julienne aima aussi grandement cette vertu, et même lorsqu'elle était encore dans la maison paternelle, elle voulait gagner par son travail ce qui était nécessaire à son entretien.

L'exemple de saint Philippe avait rempli son cœur du désir de sauver les âmes; avec prudence et charité, elle ne négligeait aucune occasion de leur faire du bien et Dieu bénissait son zèle. Sa mère, la première à profiter de ses exemples et de ses conseils, acheva saintement une vie qui avait toujours été chrétienne. Une de ses parentes, Françoise de Falconieri, à la mort de son frère dont elle restait héritière, distribua tous ses biens aux pauvres. Une autre dame, nommée Guiduccia, devint une bienfaitrice très dévouée des Servites. Une autre, nommée Diane, fut convertie avec son mari par la jeune Sainte, et les deux époux consacrèrent désormais leur vie au service de la Sainte Vierge. Mais le zèle apostolique de Julienne éclatait surtout dans ses pieux efforts pour enrôler de nouvelles âmes dans le Tiers-Ordre auquel elle appartenait elle-même.

LE PREMIER COUVENT DES TERTIAIRES
JULIENNE SUPÉRIEURE

La mort de sa mère fut une grande douleur pour le cœur si tendre de Julienne, mais elle rompit les liens qui l'avaient retenue jusqu'ici dans la maison paternelle. Elle distribua aux pauvres les biens de son héritage et, pauvre elle-même, vint en toute humilité frapper à la porte d'une modeste demeure, où s'étaient déjà retirées, pour vivre ensemble dans la retraite, plusieurs Sœurs du Tiers-Ordre. Julienne fut, dès lors, comme leur maîtresse à toutes. Elle attira dans cette sainte maison plusieurs jeunes filles de bonne volonté qu'elle formait à la vertu. De ce nombre fut Jeanne Soderini, de Florence, qui devint la parfaite imitatrice de notre Bienheureuse et lui succéda plus tard dans la direction du couvent. La petite communauté de Tertiaires n'avait pas tardé, en effet, à devenir un couvent régulier. Le vénérable P. André, successeur de saint Philippe dans le gouvernement de l'Ordre, réalisant un désir de son prédécesseur, réunit les Sœurs, leur exposa combien une organisation conventuelle leur serait avantageuse, puisqu'elles voulaient vivre retirées du monde, et leur demanda d'élire une Supérieure. Julienne fut choisie à l'unanimité, elle avait alors environ trente-six ans; son humilité, redoutait grandement cette charge, elle se jeta aux pieds du Supérieur général, le suppliant d'en nommer une plus digne. Mais le Général s'empressa de confirmer l'élection et Julienne dut accepter les nouvelles obligations que lui imposaient l'obéissance et la charité.

Les Tertiaires Servites ou *Mantellates* vécurent,

dès lors, en véritables religieuses sous la direction de leur sainte prieure, observant l'ensemble des règles qui devaient former les statuts de leur Ordre. Tout porte à croire que la sage et sainte initiative de Julienne eut une grande part dans la rédaction de ces statuts qui furent approuvés un siècle plus tard par le pape Martin V. Aussi est-elle regardée comme la fondatrice du Tiers-Ordre régulier des Sœurs Servites, dont elle fut la première supérieure.

Au reste, tant qu'elle vécut, elle fut comme la règle vivante de ses Sœurs : prudence, force, douceur, humilité et pauvreté, austérité et pureté, toutes les vertus brillaient en cette âme admirable. La méditation assidue de la Passion du Sauveur la remplissait du désir de souffrir avec lui ; elle fut souvent exaucée ; et alors, s'unissant à son Sauveur, elle disait au milieu de ses douleurs : « Oh ! que personne ne ravisse à mon cœur mon amour crucifié. »

Le démon l'assaillit par des tentations multiples et terribles ; il épuisa contre elle toute sa ruse et toute sa malice ; il essaya d'avilir ses pensées, ses sentiments, ses affections les plus pures. Révoltes des sens, imaginations déshonnêtes, désolations intérieures, en un mot, l'ennemi essaya de toutes ses armes ; il alla jusqu'à la frapper cruellement. Mais Julienne, soutenue par la grâce, forte sous la tempête, prête à tout souffrir plutôt que d'offenser Dieu, restait inébranlablement attachée à Jésus-Christ.

« Seigneur, disait-elle un jour au milieu de ses angoisses, Seigneur, que je souffre, s'il le faut, tous les tourments de l'enfer pendant toute l'éternité, mais, je vous en conjure, ne permettez pas que je vous offense. »

Devant une pareille constance de volonté, que pouvait le démon si ce n'est de se retirer vaincu?

En 1310, son oncle, saint Alexis de Falconieri, mourut plein d'années et de mérites, à l'âge de 110 ans, louant Dieu des merveilleux progrès d'un Ordre dont il avait vu le berceau, et qu'il aimait comme un père ; il envoyait une dernière bénédiction à sainte Julienne.

Celle-ci survécut environ trente ans au bienheureux patriarche, fidèle à marcher sur ses traces, et montant sans cesse plus haut dans la sainteté.

COMMUNION MIRACULEUSE — MORT ADMIRABLE

« Le plus beau triomphe de Julienne, c'est sa mort (1).

» Ce fut un spectacle non moins admirable que sa vie.

» Lorsque la maladie d'estomac, dont elle avait ressenti les atteintes plusieurs années auparavant, sans diminuer pour cela la rigueur de ses jeûnes et de ses mortifications, aggravée par l'âge — elle avait alors 71 ans, — ne lui permit plus de nourriture, et qu'épuisée par des vomissements continuels, elle sentit que la vie l'abandonnait, elle appela ses Sœurs auprès d'elle et leur fit les plus touchants adieux.

» Son visage amaigri avait conservé sa sérénité. La faiblesse extrême de son corps n'avait rien enlevé à la finesse ni à la pénétration ordinaire de son esprit. L'accent de sa voix avait quelque chose de surnaturel. La parfaite intelligence qu'elle eut toujours des choses de Dieu, était encore plus saisissante ; on eût dit qu'elle empruntait aux lueurs déjà présentes de l'éternité quelque chose de leur clarté. »

(1) Fuzelier, *Histoire de l'Ordre des Servites*, t. II.

Toutes ses filles écoutaient avec une vive émotion les derniers conseils d'une mère aimée, qui les avait longtemps formées à la piété et à la vertu. Une circonstance particulière augmentait encore la douleur générale.

La Sainte Communion avait fait toujours la grande consolation de Julienne durant sa vie, et voilà qu'elle en était privée à cette heure suprême. Les vomissements fréquents qui brisaient sa poitrine ne lui permettaient pas de recevoir avec prudence son divin Maître sous les espèces sacramentelles.

Douleur immense ! Quitter cette terre sans le saint Viatique ! Etre séparée de son Epoux bien-aimé, au moment où allait sonner l'heure des noces éternelles ! Nulle privation ne pouvait lui être plus sensible.

Dans l'ardeur de sa foi et de son amour, elle prie son confesseur, le P. Jacques de Campo Reggio, religieux de son Ordre, d'apporter au moins dans sa cellule la Sainte Hostie, afin qu'elle pût adorer son Sauveur et communier spirituellement. Cette faveur lui est accordée. Voici le Désiré de son âme qui vient visiter sa servante ; toutes les Sœurs lui font cortège. A cette vue, le visage pâle de Julienne semble s'animer d'une splendeur angélique. Oh ! que ne peut-elle s'unir à Jésus-Christ !

Enhardie par l'excès de son désir, elle supplie qu'on place le corporal sur sa poitrine et qu'on y dépose un moment la Sainte Hostie. Que refuser à de telles instances? Le confesseur hésite, et finit par consentir ; et voici Julienne devenue le trône de son Dieu. « O moment délicieux ! s'écrie un historien, ô joie du ciel, heure par excellence, Dieu seul et Julienne connaissent vos mystères. » Mais, à peine l'auguste Victime fut-elle déposée sur le blanc corporal étendu sur la poitrine de la Sainte, qu'elle disparut..... Julienne, dans un transport ineffable de jouissance céleste, prononça ces mots : « *Dulcis mi Jesu !* Mon doux Jésus ! » et rendit le dernier soupir (19 juillet 1341).

Les Sœurs Servites avaient une patronne dans le ciel, une protectrice qu'elles pourront toujours invoquer avec confiance.

En attendant, il fallait rendre les derniers devoirs à sa dépouille mortelle. Suivant un ancien usage, la bienheureuse Jeanne Sodérini commença à laver respectueusement le corps de la Sainte ; mais, en écartant les linges qui couvraient sa poitrine, elle s'arrête en poussant un cri d'admiration : sur le côté gauche apparaissait l'empreinte d'une hostie et l'image de Jésus crucifié.

Julienne fut ensevelie dans l'église de l'Annonciation de Florence dans le caveau de sa famille. Après avoir constaté de nombreux miracles obtenus par son intercession, le pape Innocent XI la proclama Bienheureuse, le 9 juillet 1678, et Clément XII l'inscrivit au catalogue des saints le 16 juin 1737.

Le Tiers-Ordre régulier des Servites de Marie se répandit dans toute l'Europe. En 1612, Anne-Catherine Gonzague, archiduchesse d'Autriche, veuve de Ferdinand, comte de Tyrol, fonde, à Inspruck, un couvent de cet Ordre, et y prend elle-même l'habit en même temps que sa fille, sous le nom d'Anne-Julienne. Elle avait déjà fondé dans cette ville un couvent de religieux et de Sœurs cloîtrées du même Ordre.

La France possède encore aujourd'hui des filles de sainte Julienne. Spécialement vouées au culte de Marie et de ses douleurs, elles s'occupent aussi de l'éducation de jeunes filles. Leur noviciat est dans la ville du Raincy (Seine-et-Oise).

SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS, MARTYRS

Fête le 19 juin.

Après le martyre de son frère Gervais, saint Protais refuse d'adorer les idoles et donne courageusement sa vie pour Jésus-Christ.

(D'après un tableau de Lesueur.)

LEURS PARENTS SAINT VITAL ET SAINTE VALÉRIE

Saint Gervais et saint Protais, deux frères jumeaux, furent les dignes enfants de saint Vital et de sainte Valérie, tous deux martyrs pour la foi de Jésus-Christ.

Vital, dit un ancien récit (qu'on prétend avoir été trouvé à Milan au temps de saint Ambroise), était un personnage consulaire qui avait été un officier distingué dans les armées romaines. Ses fonctions de magistrat l'ayant amené dans la ville de Ravenne, il vit un jour un chrétien nommé Ursicin que l'on conduisait au martyre. Ursicin, originaire de Ligurie, et médecin de profession, avait courageusement confessé sa foi en Jésus-Christ devant les tribunaux païens et au milieu des supplices; enfin, les persécuteurs l'avaient condamné à mort.

Mais quand il se vit au lieu de l'exécution, quand il aperçut le glaive qui allait lui trancher la tête, l'effroi s'empara de lui; il pâlit et, d'un œil égaré, il cherchait une issue pour s'enfuir.

A cette vue, Vital lui crie du milieu de la foule : « Arrête, Ursicin, arrête ! toi qui guérissais les autres, veux-tu enfoncer ton âme dans la mort éternelle ? Après tant de souffrances endurées, arrivé enfin à la palme, vas-tu perdre la couronne que le Christ t'a préparée ?

Aux accents de cette voix, Ursicin sent renaître sa force et son courage. Il se met à genoux et présente sa tête au bourreau. Ainsi il répara un instant de frayeur et remporta la victoire des martyrs.

Après l'exécution, Vital prit soin de recueillir son corps et l'ensevelit honorablement. L'Eglise célèbre encore aujourd'hui la mémoire de ce saint martyr, le 19 juin.

A la suite de cet acte de courage, Vital, dénoncé comme chrétien et arrêté, fut conduit à son tour devant le tribunal. Sur son refus d'apostasier, il fut étendu sur le chevalet et soumis à la torture. Et comme le juge Paulin le pressait de renoncer à Jésus-Christ, Vital répondit :

« Quelle folie est la tienne de croire que je me jetterai dans l'erreur de tes mensonges, après en avoir arraché les autres. »

Paulin furieux dit aux soldats : « Prenez cet homme; conduisez-le jusqu'au lieu où l'on exécute les criminels. Là, au lieu de lui trancher la tête, vous creuserez une fosse profonde, vous y étendrez le condamné couché tout de son long sur le dos, et vous le recouvrirez de pierres et de sable. »

La sentence fut exécutée immédiatement, et saint Vital, enterré vivant, expira sous le sable et les pierres, envoyant au ciel son âme bienheureuse.

Mais le pontife païen, qui avait suggéré à Paulin l'idée de ce barbare supplice, fut saisi par le démon, et traîné pendant plusieurs jours au tombeau du martyr. Là il s'écriait, au milieu de ses convulsions : « Tu me brûles, Vital, saint martyr du Christ; tu m'accables de supplices. » Puis, le démon l'emporta et le jeta dans le fleuve.

La ville de Ravenne, devenue chrétienne, a toujours professé une grande dévotion à saint Vital : une de ses plus anciennes et de ses plus remarquables églises est dédiée à ce glorieux martyr.

Or, reprend notre antique récit, Valérie, l'épouse de Vital, revint à Milan. Comme elle approchait de cette ville, elle rencontra un groupe nombreux de païens qui offraient des sacrifices en l'honneur du prétendu dieu des bois, Sylvain. Ils arrêtèrent le char de Valérie, la firent descendre et voulurent l'obliger à prendre part à leur festin. « Je suis chrétienne, répondit Valérie; il ne m'est pas permis de manger des victimes offertes à votre Sylvain. »

A ces mots, ces hommes barbares l'accablèrent de coups, avec tant de cruauté, que ses serviteurs la replacèrent mourante sur son char et la conduisirent à grand'peine jusqu'à Milan, où elle expira trois jours après.

SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS DEVANT LE GÉNÉRAL ASTASE — LEUR MARTYRE

Les deux frères Gervais et Protais, partagés entre la douleur et la joie que leur causait la mort si glorieuse de leur père et de leur mère, n'eurent plus qu'un désir : marcher sur leurs traces et mériter d'aller les rejoindre un jour au ciel.

Ils vendirent leurs biens, qui étaient considérables, et en distribuèrent le prix aux pauvres, en particulier aux familles de leurs esclaves, qu'ils affranchirent. Puis ils se retirèrent dans une modeste demeure, dont ils se firent comme une solitude dans la grande ville, et y consacrèrent leur vie au jeûne, à la prière et aux saintes lectures.

Dix années se passèrent ainsi, dit l'hagiographe. Alors le général romain Astase, se préparant à partir à la tête d'une armée, pour aller repousser une invasion des Marcomans, sur les frontières de l'empire, fit consulter les prêtres des idoles sur le succès de l'entreprise.

« Général, répondirent ceux-ci, si vous voulez revenir à la cour de nos princes avec l'éclat d'un joyeux triomphe, contraignez Gervais et Protais à sacrifier à nos dieux: car les dieux sont tellement irrités contre ces misérables qu'ils refusent de nous rendre leurs oracles. »

Il est probable qu'en effet, la puissance des deux saints empêchait les démons de parler librement.

Astase envoie immédiatement chercher les deux frères : « Je vous exhorte, leur dit-il, à ne plus irriter nos divinités; mais, au contraire, avec un zèle religieux, offrez-leur des sacrifices afin que mon expédition soit heureuse.

— Vous avez raison, répondit saint Gervais, de réclamer la protection du ciel pour remporter la victoire ; mais c'est au Dieu tout-puissant qu'il la faut demander, et non pas à de vaines idoles, qui sont des oreilles et n'entendent point, qui ont de yeux et ne voient point, qui ont des pieds et des mains et ne peuvent les remuer. »

Astase n'avait rien à répondre à cet argument. Pour venger l'outrage fait à ses prétendues divinités, il ordonne aux bourreaux d'emmener Gervais et de le flageller, avec des fouets armés de balles de plomb, jusqu'à ce qu'il expire.

Pendant qu'on exécute cette barbare sentence contre son frère bien-aimé, Protais est interrogé à son tour. « Malheureux ! lui dit Astase, songe à ta vie et ne cours pas à une mort effroyable comme ton frère.

— Qui est malheureux ici? répond intrépidement Protais. Est-ce moi qui ne te crains pas, ou bien toi à qui j'inspire tant d'inquiétude et de frayeur.

— Moi, te craindre ? rugit Astase. Je craindrais un misérable comme toi?

— Oui, assurément. N'as-tu pas peur que je te cause du dommage, en refusant de sacrifier à tes dieux? Et n'est-ce pas à cause de cette crainte que tu veux me forcer à les adorer? Moi, au contraire, je ne crains ni toi ni tes dieux : tes menaces, je les méprise; et tes idoles, je ne les estime pas plus que les ordures du chemin. Je n'adore que le seul vrai Dieu, qui règne au ciel! »

Pour le punir de cette hardiesse, Astase lui fit infliger de nombreux coups de bâton. Puis il lui dit : « Misérable ! à quoi te sert de te montrer si fier et si rebelle ? Veux-tu donc périr comme ton frère ?

— Astase, répond le martyr, d'une voix pleine de calme et de majesté, je n'ai contre toi ni emportement ni colère. Je n'ose même pas te condamner, parce que la lumière n'éclaire pas les yeux de ton âme; ton cœur est victime de ton ignorance et de ton incrédulité. Jésus-Christ, mon maître, n'a pas maudit ceux qui le crucifiaient : il leur a pardonné, parce qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient. De même, moi aussi, j'ai compassion de ta misère, parce que tu ne sais pas ce que tu fais. Achève donc ce que tu as commencé, afin que la bonté de notre Sauveur m'accueille aujourd'hui avec mon frère. »

Astase ne comprit point la sublimité de ces paroles; il se crut sage en ordonnant aux bourreaux de prendre Protais et d'aller lui trancher la tête.

Un chrétien, nommé Philippe, recueillit les corps des deux frères et les ensevelit secrètement. On place généralement ce martyre au premier siècle, sous le règne de Néron.

SAINT AMBROISE RETROUVE LES RELIQUES DE SAINT GERVAIS ET DE SAINT PROTAIS

Au IVe siècle, les fidèles de Milan avaient perdu le souvenir du lieu précis où reposaient les précieuses reliques des deux illustres martyrs leurs compatriotes. A l'occasion de la Semaine Sainte de l'an 386, saint Ambroise, évêque de cette ville, avait eu de longues luttes à soutenir contre les hérétiques ariens et contre l'impératrice Justine, leur protectrice : celle-ci voulait confisquer une des églises catholiques de Milan pour la livrer aux sectateurs de l'hérésie. Le peuple de Milan, fidèle à son évêque, avait veillé jour et nuit dans les églises menacées, et la victoire était restée aux catholiques.

« Les Milanais commençaient à respirer, écrit Mgr Baunard (1), quand ils prièrent leur évêque

(1) *Histoire de saint Ambroise*, p. 351 et suiv. — Chez Poussielgue. Paris.

de faire la consécration de la basilique *Ambrosienne*, récemment terminée. « Consacrez-la, lui dirent-ils, comme vous avez fait de la basilique *Romaine*. — Je le veux bien, répondit-il, si je puis découvrir des reliques de saints martyrs. » C'était dès lors une règle de placer les ossements des saints dans les autels.

» Ambroise raconte lui-même qu'aussitôt il reçut un message qui le remplit d'ardeur. Quel était-il? Saint Augustin, présent à ces événements, explique qu'une vision céleste révéla à l'évêque le lieu où se trouvait le trésor qu'il cherchait. Renseigné par Dieu même, Ambroise mena ses clercs à la basilique Naborienne et leur désigna le lieu qu'il fallait creuser. Ils ouvrirent la terre, non sans quelque défiance, et, parvenus à une certaine profondeur, ils trouvèrent, en effet, une urne sépulcrale, et auprès d'elle deux corps d'une haute stature « comme ceux des hommes antiques ». Les ossements étaient intacts, la tête séparée du tronc, et il y avait encore dans l'urne des restes de sang.

» La joie publique éclata à cette découverte; et pendant deux jours entiers, il se fit autour de ces reliques un grand concours de peuple. Les vieillards racontaient que souvent, dans leur jeunesse, on leur avait parlé de ces deux saints martyrs, et qu'ils avaient même lu leurs noms sur leur tombeau. Ces noms étaient ceux de Gervais et de Protais...

» Heureux de ces trésors, dit saint Ambroise, nous remîmes toutes choses en leur place, et, le soir venu, nous portâmes les saints corps à la basilique de Fausta. Nous y passâmes la nuit en saintes veilles, occupés à imposer les mains *(pour l'ordination des diacres et des prêtres)*; le lendemain, nous transférâmes les reliques dans la basilique qu'on appelle Ambrosienne. Portons, disais-je au peuple, ces victimes triomphantes; portons-les au lieu où Jésus-Christ descend et se fait victime pour nous. Mais là, c'est sur l'autel même que trône le divin Rédempteur de tous, tandis que ceux qu'il a rachetés par sa passion ont leur place sous l'autel. C'est là que moi-même j'ai désiré de reposer; mais je cède la droite à ces saintes victimes, je leur cède la place d'honneur qui est due aux martyrs. Renfermons donc ici ces reliques sacrées, plaçons-les dans une demeure digne de leur sainteté, et consacrons un jour à célébrer leur fête. »

PUISSANCE MIRACULEUSE DES SAINTS MARTYRS

Une tradition, transmise par saint Grégoire de Tours, ajoute que, durant la célébration de l'office, un objet ayant heurté la tête des deux martyrs, il en sortit du sang en telle abondance, qu'on put en humecter un grand nombre de linges sacrés.

D'autres miracles nombreux sont attestés par trois grands témoins oculaires ou contemporains : saint Ambroise, saint Augustin et saint Paulin de Nole. « Un homme qui était aveugle depuis plusieurs années, raconte Augustin, et qui était parfaitement connu de toute la ville, ayant entendu le bruit et les démonstrations de la joie populaire, en demanda la cause. Dès qu'il l'eut apprise, se levant précipitamment, il se fit conduire vers le cortège. Là, ayant obtenu d'approcher un linge de la châsse des saints, il mit ce linge sur ses yeux, qui revirent le jour! »

Ces merveilles transportaient Ambroise d'enthousiasme :

« En vérité, disait-il, ce n'est pas sans raison que plusieurs nomment cette découverte une résurrection, et si les saints martyrs ne sont pas réellement ressuscités pour eux, ils le sont du moins pour nous. Vous savez, ou plutôt, vous voyez de vos yeux combien de possédés ont été, par eux, délivrés du démon; combien de malades, après avoir seulement touché le vêtement des martyrs, ont été guéris de leurs infirmités. On a vu se renouveler les miracles des temps anciens où la présence visible de Jésus-Christ en ce monde faisait couler la grâce en surabondance. Vous avez été témoins de plus d'une guérison produite comme par l'ombre seule de ces élus. Combien de voiles et d'étoffes, placés sur leurs restes, ont emprunté de ce contact une vertu guérissante! Chacun s'empresse de toucher le bord de ces linges consacrés, et quiconque les touche avec confiance est guéri. »

Les reliques furent déposées dans la basilique Ambrosienne au chant des hymnes saintes. Celle qui fut composée par le Pontife lui-même célèbre les prodiges et les grâces de cette journée (1).

L'évêque essaya de parler; ses paroles s'entrechoquaient comme les vagues d'une mer soulevée par le vent du ciel. (Mgr BAUNARD, *ibid.*)

JOIE DE SAINT AMBROISE — LES HÉRÉTIQUES CONFONDUS

« A la vue de cette assemblée si nombreuse, si solennelle, dit d'abord le Pontife, mon langage, je l'avoue, se trouve impuissant à traduire ce qu'à peine nos yeux peuvent contempler et notre cœur comprendre. Voyez donc à ma droite, regardez à ma gauche les reliques des saints! Voyez ces hommes dont l'entretien est dans les cieux, contemplez les trophées de leur héroïque valeur... Ces trophées paraissent au jour, ces nobles reliques sont sorties de l'obscurité du sépulcre; leur tombeau est encore humide de leur sang; et vous avez devant vous les traces fraîches encore de ce sang glorieux. Notre ville avait perdu de vue ses défenseurs; voici qu'elle les retrouve. Combien je remercie Dieu d'avoir fait éclater ces merveilles pendant mon épiscopat; et de m'avoir donné de découvrir des martyrs puisqu'il m'a refusé l'honneur de l'être moi-même.

» Grâces soient donc à vous, ô mon Seigneur Jésus, qui avez ranimé parmi nous l'esprit des martyrs, dans le temps où votre Eglise avait le plus besoin de votre secours... O peuple saint, voilà les défenseurs que je te donne; voilà des défenseurs tels que je les désire; voilà les soldats que je veux, non les soldats de l'Etat, mais les soldats du Christ. S'il en est qui me reprochent de m'en faire une escorte, qu'ils viennent, qu'ils voient mes gardes, qu'ils considèrent mes armes; armes excellentes, je l'avoue, et les meilleurs des armes, selon la parole du Psaume : *Que les autres se glorifient dans les chevaux et les chars; nous nous glorifions dans le nom de Dieu notre Maître!...* »

Ces armes lui paraissaient surtout triomphantes contre les hérétiques.

« Or, ici, ajoutait-il, qu'est-ce que les Ariens refusent de croire? — La puissance des martyrs? mais c'est refuser de croire à celui qui a dit à ses disciples : « Vous ferez de plus grandes œuvres que moi. »

(1) Grates tibi, Jesu novas
Novi repertor muneris
Protasio, Gervasio
Martyribus inventis cano.

« Pour un nouveau bienfait, ô Jésus, recevez de nouvelles actions de grâces; à Protais, à Gervais, martyrs nouvellement retrouvés, j'offre mes chants. »

» Est-ce moi, Ambroise, qui fais ces miracles, et sont-ils faits en mon nom ?

» Les Ariens, enfin, en veulent-ils aux martyrs ? — Oui, parce qu'ils ont souffert pour une foi différente de la leur ; certes, ces gens se garderaient bien de contester les prodiges opérés par les saints, s'ils ne voyaient en eux les témoins d'une doctrine qu'ils ont abandonnée. Mais cette doctrine, voici qu'aujourd'hui la tradition de nos pères la confirme, les démons eux-mêmes l'attestent, les Ariens seuls la nient. » (*Epist.* XXII.)

A notre tour, nous pouvons dire aux hérétiques modernes : Que peuvent répondre à ces faits et à ces paroles les protestants qui nous reprochent, à nous catholiques, d'avoir inventé récemment le culte des saints et des reliques ? Voilà comment ce culte était déjà vivant dans l'Eglise des premiers siècles.

Tout le monde sait que les noms des deux frères martyrs milanais ont été insérés dans les grandes *litanies des saints*, que l'Eglise chante dans ses processions ; des centaines d'églises ont été dédiées en leur honneur dans les divers pays chrétiens, spécialement en France : à Paris, à Nevers, au Mans, à Mâcon, à Soissons, à Gisors, etc.

LES RELIQUES DE SAINT GERVAIS ET DE SAINT PROTAIS RETROUVÉES DE NOS JOURS

Saint Ambroise, après sa mort, fut enseveli, selon son désir, à gauche du tombeau des deux saints martyrs qu'il avait pris pour protecteurs.

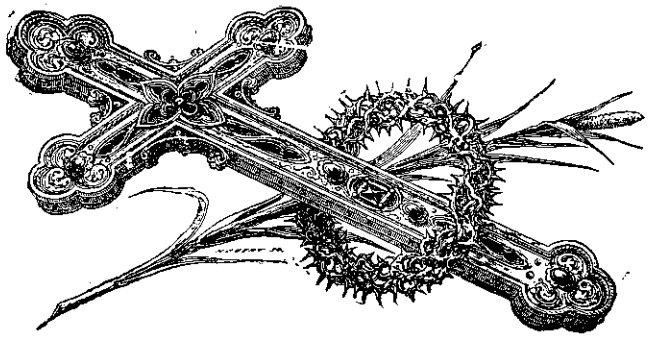
Au IXe siècle, l'archevêque de Milan, Angilbert II, réunit les trois corps dans un sarcophage en porphyre En 1864, en faisant des réparations dans la basilique de Saint-Ambroise à Milan, on découvrit sous l'autel ce précieux sarcophage, et des fêtes solennelles furent célébrées avec l'approbation du pape Pie IX.

Le 9 août 1871, le sarcophage ayant été complètement dégagé fut solennellement ouvert, en présence de l'archevêque de Milan, des chanoines du Dôme, du clergé de Saint-Ambroise, du syndic de la ville, et d'une nombreuse assistance.

Quand on eut enlevé le couvercle soudé du tombeau, on aperçut une eau calme et très limpide. Sous cette eau de cristal, on apercevait très distinctement les ossements de trois corps, admirablement conservés, et revêtus d'habits d'or. La disposition des corps était bien celle décrite par les documents du IXe siècle : saint Ambroise entre saint Gervais et saint Protais.

On a remarqué que le crâne de saint Ambroise est plus petit que celui des deux autres saints ; déjà, la haute stature des deux frères martyrs avait, comme nous l'avons dit, frappé l'attention des fidèles au moment de la découverte de leurs reliques par saint Ambroise.

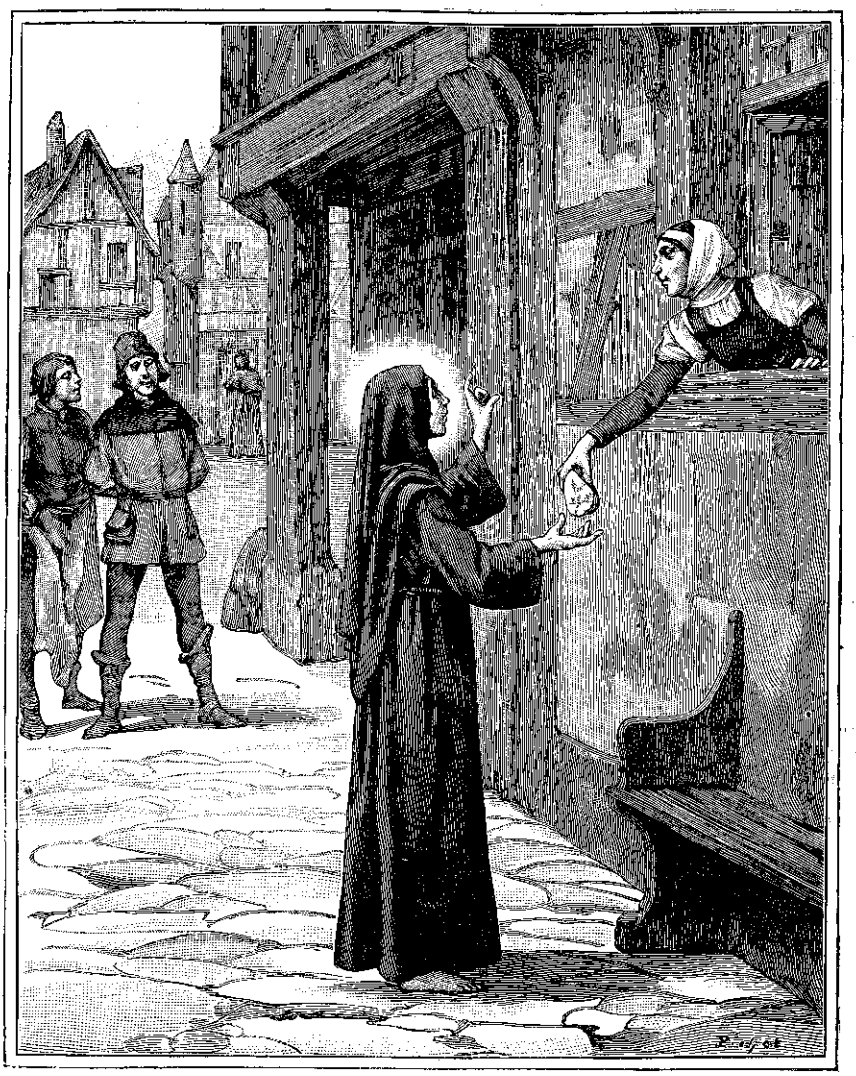
Le tombeau a été soigneusement refermé, et Milan continue à conserver avec un religieux respect les reliques de ses saints patrons. C'est là que ces restes précieux attendent la résurrection glorieuse. Et, pendant que leurs corps reposent ainsi dans le même tombeau sur la terre, les âmes bienheureuses d'Ambroise, de Gervais et de Protais, jouissent, dans la paix du ciel, de la vision de Dieu, à qui soit la gloire, la louange et l'adoration dans les siècles des siècles. Amen.



LA BIENHEUREUSE MICHELINE DE PESARO, VEUVE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 19 juin.



Autrefois riche et adulée, Micheline se fait mendiante volontaire.

MICHELINE ET SON FILS

Pesaro est une charmante petite ville située sur les bords de l'Adriatique; elle fait partie des Etats pontificaux sacrilègement annexés au nouveau royaume d'Italie. C'est là que naquit, en l'an 1300, de l'illustre famille des Métellus, la bienheureuse Micheline, l'une des gloires du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise.

Jeune encore, bonne et pieuse, elle fut fiancée, puis mariée à un gentilhomme de la maison des Malatesta, dont la branche aînée régnait à Rimini. Le ciel bénit cette union en donnant à Micheline un fils qu'elle aima de toute la tendresse de son âme.

Veuve à l'âge de vingt ans, restée seule au monde avec son enfant, elle chercha dans l'amour maternel un soulagement à sa douleur, et concentra désormais sur cette petite créature toute son affection. L'amour maternel poussé à l'extrême en vint à étouffer en elle l'amour filial qu'elle devait à son Père du ciel. Son enfant lui

était comme une idole, et tout absorbée dans son attachement à cet être chéri, Micheline oublia souvent de tourner plus haut ses regards.

Dieu, qui veut être aimé par-dessus toute chose, ayant dessein de faire une Sainte de la veuve de Pesaro, l'aida à rompre tous les liens capables de la rendre tiède dans son amour.

MICHELINE REÇOIT UNE SAINTE DANS SON PALAIS

Pour la convertir, Dieu lui envoya un modèle de prière et de pénitence : une sainte femme du Tiers-Ordre de Saint-François, venue de Syrie à Pesaro, et dont l'existence était tout angélique. Micheline la voyait mendier son pain de porte en porte, pour elle ou pour les autres pauvres de la ville, et consacrer toutes ses journées à l'oraison et à la plus austère pénitence. Le Seigneur se plaisait même à signaler à tous la vertu de cette étrangère par des grâces surnaturelles et des extases.

La jeune veuve, touchée d'un tel exemple de sainteté, émue de compassion en face d'une telle indigence, se prit d'affection pour cette femme, et l'invita à loger dans son palais, se chargeant de pourvoir à sa nourriture et à son entretien. Elle ne redoutait qu'un refus. Mais l'étrangère, éclairée d'en haut, accepta avec reconnaissance, et, pour payer de retour sa bienfaitrice, elle priait chaque jour le Seigneur d'inspirer à Micheline le mépris des choses d'ici-bas et de l'embraser des ardeurs de son amour.

Pendant que des fêtes mondaines se donnaient au palais, la pieuse Syrienne demeurait enfermée dans sa chambre, tantôt à genoux et le visage prosterné contre le sol, parfois soulevée par une force invisible et comme ravie les bras en croix. Ses oraisons réparaient les légèretés de son entourage et préparaient la conversion de Micheline.

« SI VOUS CONNAISSIEZ LE DON DE DIEU (1)! »

Un jour de Pentecôte, que la Syrienne priait pour Micheline, elle fut ravie en extase et élevée de terre, les yeux fixés vers le ciel. Cet état dura tout le jour.

Micheline, inquiète de ne pas la voir, se rend dans l'appartement qu'elle occupait et lui dit :

« Pourquoi ne manges-tu pas aujourd'hui? Il ne convient pas de jeûner en ce beau jour; il faut, au contraire, se réjouir avec l'Eglise entière!

Et la sainte étrangère de répondre :

— O Dame Micheline, si vous connaissiez le don de Dieu! Si vous aviez goûté vous-même un seul instant combien le Seigneur est doux et aimable, les choses de ce monde vous paraîtraient amères, et vous n'auriez que du dégoût pour ce qui n'est pas Dieu! Vous mépriseriez tout pour acquérir une couronne glorieuse au paradis. »

Alors Micheline, montrant ses richesses, ses pierreries, sa jolie parure de princesse, s'écria : « Voilà le paradis, voilà le bonheur. Aucun trépassé n'est venu m'apprendre le contraire.

— O dame infortunée, repartit doucement l'humble femme, tous vos biens sont comme la poussière que le vent chasse; votre beauté passera comme la fleur des champs; les richesses d'ici-bas promettent le repos et la joie et n'apportent que tristesse, inquiétude, querelles et dégoût.

(1) *Si scires donum Dei!* (S. Jean, IV, 10)

Ma sœur, reprit Micheline, voudrais-tu que je quitte le monde? Hélas, je ne puis aspirer à une telle perfection; mon fils, mon bien-aimé fils, occupe trop mon cœur; mes richesses me retiennent et m'empêchent de m'élever vers Dieu.

— Prions ensemble, dit la Syrienne; conjurons le Seigneur de délivrer votre âme de tous les obstacles qui s'opposent à votre salut et à votre perfection. »

DEVANT LE CRUCIFIX

Micheline est touchée jusqu'aux larmes; elle accepte la proposition de commencer une vie nouvelle, et toutes deux se rendent le lendemain à l'église des Franciscains. Là, prosternées devant un crucifix, elles adressent à Jésus les supplications les plus ardentes.

« O Seigneur, dit la Bienheureuse, si vous me délivrez de mes sollicitudes trop humaines et de l'amour excessif que je porte à mon fils, je m'attacherai à vous pour toujours! »

O miracle! Une voix sort tout à coup du crucifix : « Je prendrai ton fils avec moi en Paradis, va, tu seras libre et tu vivras dans la paix. »

De retour au palais, elles trouvèrent l'enfant malade; bientôt après, couvert des baisers maternels, il exhalait sa jeune âme dont rien en ce monde n'avait encore terni l'innocence, et les deux femmes virent les anges l'emporter au ciel.

« Que votre volonté s'accomplisse, ô mon Dieu! » dirent-elles.

Micheline consomma ainsi le sacrifice le plus douloureux au cœur d'une mère. Entrée dans la voie du détachement parfait, elle n'eut pas de peine à sacrifier les biens considérables qu'elle possédait.

Suivant le conseil donné par Notre-Seigneur dans l'Evangile, elle les vendit pour en donner le prix aux pauvres. Elle se choisit pour directeur un religieux Franciscain, et revêtit bientôt l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François.

HUMILIATION ET PAUVRETÉ VOLONTAIRES

Elle laissa dès lors un libre cours à sa générosité.

En peu de temps, sa maison devint le refuge de tous les infortunés. Pour eux, elle se dessaisit des robes de soie et de velours, des tapis de Perse et de Turquie, des meubles, des objets d'art qui remplissaient le palais; les bijoux dont elle aimait à se parer autrefois, les souvenirs de famille que pour rien au monde elle n'eût aliénés jadis, ses terres, ses châteaux, tout fut mis en vente, en dépit des protestations de ses proches, qui, furieux de voir partir en lambeaux un bel héritage sur lequel ils comptaient, ne dissimulaient pas leur mécontentement.

Non contente de subvenir aux besoins des pauvres par des aumônes, elle se mit à leur service et se fit leur mère.

Elle, qui avait sacrifié héroïquement son enfant pour l'amour de Dieu, déversa ses tendresses sur les malheureux, devint le soutien des veuves, l'appui des orphelins, la consolatrice de toutes les douleurs. Noble et magnifique exemple qui rappelle bien celui de Marie au pied de la croix, adoptant tous les hommes à la place de son aimable Jésus!

Quand elle eut tout donné, par un suprême effort de charité, elle sortit de sa propre maison, la vendit et distribua à ses chers protégés l'argent qu'elle en retira. Elle se réduisit alors à une pauvreté complète, afin d'appartenir plus entièrement

à son céleste Epoux, et vint, dans ce dénûment, frapper à la porte d'une pauvre femme qui l'accueillit pour l'amour de Dieu.

Pour vivre, elle se mit à mendier dans les rues de Pesaro, et l'on vit cette princesse, que l'on avait connue riche, brillante, belle, entourée d'un monde d'adulateurs, parcourir maintenant la cité, nu-pieds, couverte d'une mauvaise robe de bure, et demandant son pain avec ceux qu'auparavant elle avait secourus.

Le monde ne comprit rien à cette étrange conduite. On la traita de prodigue, de dissipatrice, insensée; elle subissait en silence toutes ces injures.

Quelques-uns de ses parents ne craignirent même pas de l'accabler de mauvais traitements. Micheline en ressentit une vive douleur, mais elle persévéra courageusement dans la voie où elle s'était engagée. Un gentilhomme de sa famille la fit un jour chasser de sa maison par ses valets.

On essaya de la faire enfermer comme folle.

Comme ses persécuteurs connaissaient peu les souffrances et les humiliations de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Micheline méditait sans cesse la vie de son divin Sauveur et s'estimait très heureuse de pouvoir partager ses ignominies et d'expier ainsi les fautes de sa jeunesse trop mondaine.

DIVINS ENCOURAGEMENTS

Dans le temps où l'on essaya de la faire enfermer comme folle, le Fils de Dieu daigna apparaître à la Bienheureuse et lui dit :

« Tu as bien agi, Micheline. Ce que tu fais aux pauvres et aux infirmes, tu le fais à moi-même. Ta récompense sera grande. Je t'aiderai à suivre avec persévérance la voie sainte que tu as choisie. Tu aimes et aimeras toujours la justice; tu haïras l'iniquité. Je te conduirai jusqu'au terme de la route qui mène à la vie. »

La bienheureuse Micheline se prosterna toute tremblante de respect, de reconnaissance et d'amour : « O Seigneur, dit-elle, c'est vous qui m'avez poussée à faire le bien. Que puis-je par moi-même, pauvre et chétive créature? C'est vous qui m'aviez donné les biens que j'ai distribués aux pauvres; en récompensant mes aumônes, vous couronnez vos propres œuvres; sans votre grâce, je ne puis rien. Faites, ô mon Dieu, que ma volonté soit toujours conforme à la vôtre! »

MORTIFICATIONS HÉROIQUES — CHARITÉ MATERNELLE

On ne s'arrête pas quand on est lancé dans le chemin du véritable amour de Dieu. Micheline, aux rigueurs d'une pauvreté volontaire, à de si nombreuses et pénibles humiliations, ajouta bientôt les tourments dont elle s'affligeait elle-même. Elle mortifia son corps par les jeûnes, les disciplines et les cilices.

Sur sa chair délicate, elle portait un vêtement de crin serré à la taille par une ceinture de fer qui la blessait jusqu'au sang; ses longues prostrations sur les dalles froides des églises enflaient ses genoux et faisaient naître aux jambes des tumeurs douloureuses qui lui empêchaient tout sommeil. Sa couche était une planche très rude, et souvent la terre nue; elle y étendait un sac et s'accordait un morceau de bois en guise d'oreiller quand elle était malade; sa nourriture, un peu de pain et d'eau, à quoi elle ajoutait parfois quelques légumes.

Dans les premiers temps de sa conversion, habituée comme elle l'avait été à se nourrir délicatement, elle avait conservé un reste d'attache à certain mets choisi dont elle eut un jour quelque désir. Elle ne pouvait se le procurer; son indigence ne le lui permettait pas. Elle demanda à une voisine plus riche de le lui acheter et de vouloir bien l'apprêter.

Mais, à l'heure du repas, Micheline ne parut pas à la table qui l'attendait : elle s'était retirée dans sa cellule, en avait fermé la porte, et, se flagellant avec des chaînes de fer, elle disait : « Tu veux te rassassier de ce mets délicat, ô corps trop sensuel! Rassassie-toi, maintenant. » Et, se frappant sans pitié, elle en vint à faire couler le sang. C'est ainsi que la Bienheureuse triompha d'elle-même et de ses appétits. A partir de ce moment, elle ne fut plus importunée par ces sortes de tentations sensuelles.

Grâce aux privations héroïques, qu'elle s'imposait, elle trouvait de quoi partager avec les pauvres, ses nouveaux frères, les faibles aumônes et le peu de pain qu'elle recevait de porte en porte.

Son assiduité au travail lui permettait aussi de venir en aide aux malheureux, car elle filait et tissait pour augmenter ses maigres ressources. En travaillant, elle priait. De la sorte, ses moindres actes étaient sanctifiés par son grand esprit surnaturel.

Elle-même portait aux malades et aux indigents le fruit de ses humbles quêtes. Elle se faisait ouvrir les portes des prisons, et consolait par quelques douceurs les misérables qui y étaient détenus. Dans les hôpitaux, elle était attendue avec impatience : nul ne savait mieux que Micheline panser les plaies, encourager ceux qui souffraient à prendre leur mal en douceur, et préparer les agonisants à paraître devant Dieu.

PÈLERINAGE DE JÉRUSALEM

Quelle est l'âme vraiment chrétienne qui ne tressaille au seul nom de Jérusalem? Que de pèlerins de désir sont allés se prosterner en esprit devant le Saint-Sépulcre et baiser cette Terre Sainte qui garda trente-trois ans la personne du divin Sauveur.

Micheline avait toujours nourri dans son cœur le désir de visiter les Lieux Saints.

Elle apprend qu'une troupe de pèlerins doit s'y rendre. A cette nouvelle, en dépit des difficultés imminentes, des fatigues et des périls du voyage, elle se sent entraînée à se joindre à ce pieux groupe; on céde à ses instances, et il lui est ainsi donné de vénérer les lieux consacrés par la vie, les souffrances et la mort du Rédempteur.

Arrivée au Calvaire, elle pria avec une telle ferveur que tous ses compagnons de route la virent s'élever en extase; le Sauveur lui apparut et inonda son âme de consolations; revenue à elle-même, elle se mit à parler de la divine Passion avec tant de feu et d'amour que tous les cœurs en furent profondément touchés et convertis.

La Bienheureuse ne se départait pas cependant d'une grande humilité; elle continua son pèlerinage en pleurant sur les souffrances de son Dieu et sur l'ingratitude des hommes coupables. Au jardin des Oliviers, elle demanda à Dieu de lui donner en partage la souffrance, et de lui présenter, comme il l'avait fait à son divin Fils, le calice d'amertume à boire jusqu'à la lie.

Le Seigneur daigna rehausser l'éclat de ses

vertus par de nombreux miracles, pour l'édification de tous ceux qui l'accompagnaient.

Le chroniqueur rapporte qu'au moment de quitter l'emplacement du Calvaire, on vit se dessiner sur les pieds, sur les mains et au côté de la Bienheureuse les cicatrices qui avaient marqué les mains, les pieds et le côté de Jésus crucifié.

QUELQUES-UNS DE SES MIRACLES

Les pèlerins reprirent la route de l'Italie, et, tandis qu'ils traversaient la Méditerranée, une violente tempête s'éleva, mettant leur vie en danger. Micheline se jeta à genoux les bras étendus vers le ciel, et, dans une prière fervente, supplia la Providence de leur venir en aide. Sa prière n'était pas achevée que la tempête s'apaisa tout à coup, et le vaisseau put arriver tranquillement au port.

A quelque temps de là, la Bienheureuse vit s'accomplir en faveur de ses protégés, les pauvres, un miracle non moins remarquable. Sa provision d'huile était épuisée, et l'un d'eux la suppliant de lui en donner, elle invoqua le Seigneur; le vase qui renfermait l'huile se trouva rempli miraculeusement; elle put ainsi satisfaire le pauvre mendiant.

De toutes ses richesses, cette sainte amie des pauvres n'avait conservé qu'un voile dont elle se couvrait la tête. Un jour, une personne qui souffrait d'une violente migraine lui demande ce voile pour l'amour de Dieu. Micheline n'hésite pas, quitte aussitôt ce dernier souvenir de sa grandeur passée, et accepte un petit voile grossier qu'on lui offre en échange.

Or, celle qui avait ainsi sollicité le voile de la Bienheureuse l'eut à peine placé sur sa tête, que la migraine disparut soudain comme par enchantement.

Quant à la bienheureuse Micheline, elle conserva depuis le voile d'étoffe grossière qui rendait méconnaissable la noble fille des Métellus.

Elle guérit miraculeusement plusieurs lépreux. L'un d'eux, affreusement atteint, s'avançait un jour au-devant d'elle dans les rues de la cité. A sa vue, la servante de Dieu, saisie de douleur et mue par un sentiment d'héroïque charité, le prit entre ses bras, le serra affectueusement, et commença à appliquer ses lèvres sur l'un des ulcères. Aussitôt la plaie se dessèche, la peau s'écaille, les pellicules tombent, et la cicatrice même disparaît.

Ce que voyant, la Bienheureuse poursuit jusqu'au bout son œuvre; elle baise une à une toutes les plaies, et la chair du lépreux devient entièrement saine.

Déjà sa seule prière avait opéré un semblable miracle en faveur d'une lépreuse. Tandis qu'elle mendiait à la porte d'un palais, elle apprend que la maîtresse de la maison est atteinte du terrible fléau, que tous la fuient, tant l'odeur de ses ulcères est repoussante. Micheline entre, parvient jusqu'à la malheureuse, se met en prières et obtient sa guérison.

MORT ET BÉATIFICATION

La population de Pesaro, qui avait autrefois accueilli avec des sarcasmes ou des sourires de pitié la conversion de Micheline et son genre de vie, l'admirait aujourd'hui et la vénérait comme une sainte. Au retour de son pèlerinage, on réussit à se procurer les vêtements que la veuve y avait portés, et on les conserva longtemps comme des reliques.

Peu d'années après, la Bienheureuse ressentit les premières atteintes de la maladie dont elle devait mourir. Elle en supporta les douleurs avec les dispositions qu'elle avait demandées dans sa visite au jardin de Gethsémani.

La nouvelle de son agonie fut à Pesaro le signal d'un deuil universel. On se succédait à son chevet; la foule remplissait les églises et priait Dieu de prolonger les jours de cette sainte femme que les malheureux appelaient leur mère.

Mais Dieu avait décidé de récompenser enfin cette vie admirable d'abnégation, de sacrifice et de charité.

Le 19 juin 1356, Micheline, ayant fait une confession générale de sa vie, reçu le Saint Viatique et l'Extrême-Onction, allait au ciel rejoindre le cher enfant qu'elle avait donné à Dieu, et prenait avec lui possession de la gloire éternelle. Elle venait d'atteindre sa cinquante-sixième année.

Ses funérailles furent célébrées avec grande solennité. Tous les magistrats et les habitants de Pesaro, ainsi qu'une foule immense accourue de tous les environs, rendirent à l'humble servante des pauvres les honneurs que méritait sa vie de dévouement et de sainteté.

Ses restes précieux furent déposés dans l'église des Frères Mineurs, où de nombreux miracles s'opérèrent par son intercession.

La maison où la Bienheureuse avait été reçue par charité fut transformée en église. Les Pères Conventuels obtinrent la permission de célébrer chaque année sa fête dans tout le diocèse de Pesaro.

Le pape Clément XII approuva, en 1737, le culte rendu à la bienheureuse Micheline, et les habitants de Pesaro l'ont prise pour patronne.

ORAISON

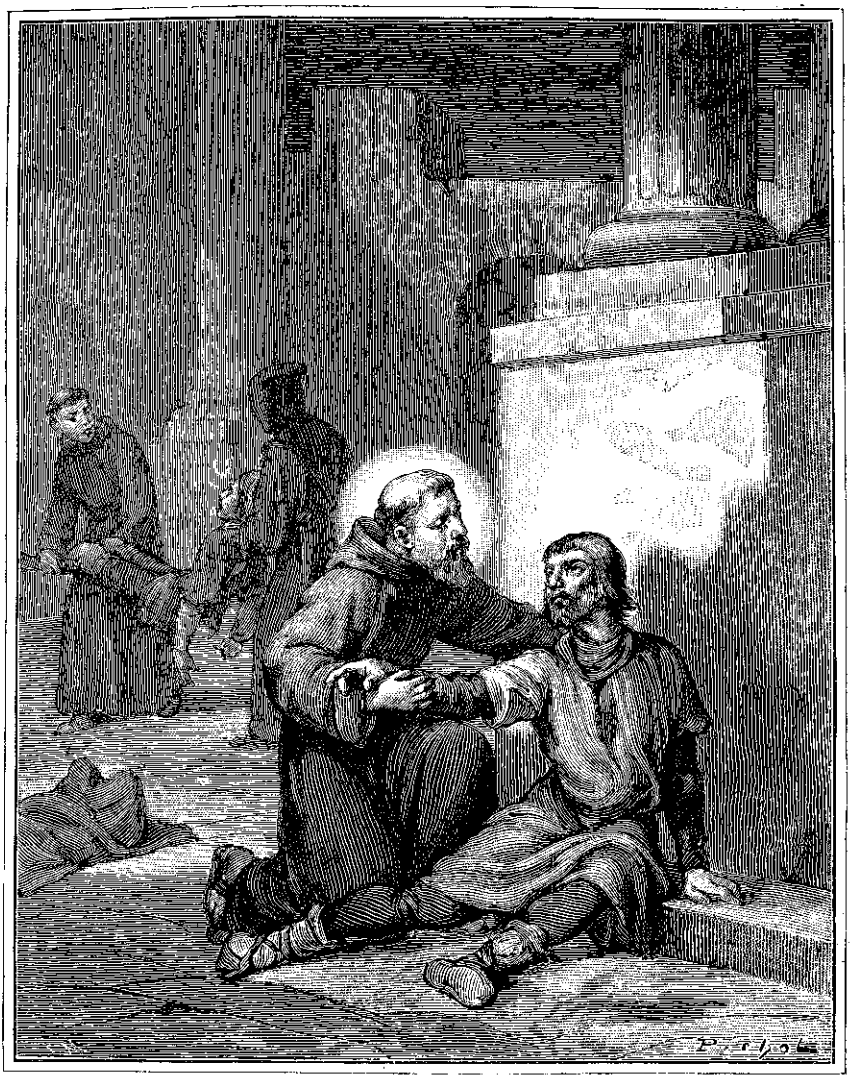
Bienheureuse Micheline, obtenez-nous un amour ardent pour Dieu, comme celui dont votre cœur était embrasé, et une grande charité pour le prochain; afin qu'après vous avoir imitée sur la terre, nous jouissions avec vous de l'éternelle félicité dans les cieux. Ainsi soit-il.

SOURCES CONSULTÉES

Le palmier séraphique, publié sous la direction de Mgr Guérin, t. VI. — *L'auréole séraphique*, par le T. R. P. Léon, t. II. — Grands Bollandistes, *Acta santorum*, au 19 juin.

LE BIENHEUREUX PAUL JUSTINIEN

fondateur des Ermites de Saint-Romuald (1476-1529).



Durant le siège de Rome, le Bienheureux parcourt la cite pour soigner les blessés et ensevelir les morts.

NAISSANCE — SOLLICITUDE MATERNELLE

Paul Justinien naquit à Venise, le 15 juin 1476. Ses ancêtres, qui comptaient parmi eux l'empereur Justinien, avaient dû fuir l'Orient devant les révolutions incessantes qui le troublaient et s'étaient réfugiés dans l'hospitalière Venise. Son père, François Justinien, était un des sénateurs les plus écoutés et les plus méritants de la République. Paule Malimpieri, sa mère, comptait parmi ses aïeux des doges et des sénateurs auxquels Venise, maintes fois, avait dû le salut.

D'une complexion très robuste, l'enfant fut élevé sous les yeux de sa mère et montra de bonne heure une vive inclination pour l'étude. Sa nourrice ne pouvait l'empêcher de pleurer qu'en lui répétant l'alphabet ou en lui apprenant à compter.

A l'âge de quatre ans, il savait déjà lire et calculer; c'est alors qu'il perdit son père. Cependant, la comtesse, en femme forte et courageuse, travailla avec plus d'ardeur que jamais à l'éducation de ses enfants. Paul était son dernier-né, aussi l'entoura-t-elle de soins plus délicats et plus affectueux, s'efforçant de faire revivre en lui l'image du comte défunt.

L'enfant correspondait d'une façon merveilleuse à toutes les avances de l'amour maternel. Docile et respectueux, il eut de bonne heure le goût de la prière; les mains jointes, à genoux au pied de son lit, il récitait matin et soir les oraisons qu'on lui avait apprises. Très bouillant de caractère, il

s'adonnait avec ardeur aux jeux de son âge et, chose étrange, manifestait en même temps un grand amour pour la solitude. « Oh! qu'ils sont heureux, maman, disait-il souvent, les ermites dans leurs bois solitaires. »

FAUTE ET REPENTIR — NOUVEL AUGUSTIN DANS L'ILE DE MURANO

Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, Paul étudia les lettres humaines sous la direction de savants précepteurs et fit, dans toutes les sciences, des progrès étonnants. Bientôt les langues grecque et latine, pour lui, n'eurent pas de secrets. Il se révéla aussi orateur de talent et « sans un poil de barbe au menton », nous dit son biographe, il affrontait les réunions publiques et s'y faisait applaudir.

Cependant la comtesse, désireuse pour son fils d'un plus vaste champ d'études, le pressait d'entrer à l'Université de Padoue.

Le jeune homme, malgré les ardeurs de l'âge, avait gardé immaculée son innocence baptismale. Pour obéir à sa mère, il se rendit dans cette ville et se mit à suivre les cours. Malheureusement, il devint orphelin quelques mois après. Seul au milieu des séductions d'une grande cité, entouré de compagnons légers et débauchés, excité par la lecture des poètes lascifs, il se laissa entraîner au plaisir et passa quelques années dans le désordre.

La lecture des auteurs chrétiens et des Saintes Lettres le ramena aux sentiments de piété qui l'avaient animé dès son enfance.

Il résolut alors de vivre dans la solitude pour expier ses égarements et se retira dans l'île de Murano. Là, avec deux gentilshommes, ses compagnons d'études et de conversion, il passait son temps dans la retraite, priant, méditant, traitant les plus hautes questions de philosophie et de théologie.

Il se fit un devoir d'écrire chaque jour quelque aspiration sur l'amour de Dieu. Ces notes rappellent les plaintes douloureuses de saint Augustin dans la retraite de Cassiacum : « Il est malheureusement vrai que je n'aime pas véritablement Dieu. Là est ma misère, ma tribulation, mon angoisse, ma douleur, mon affliction, ma ruine. Rien de plus dur et de plus amer pour moi que de voir mon peu d'amour pour Dieu. »

Un autre jour, se plaignant de son aridité : « Je désire vous aimer, mon Dieu, et je ne vous aime pas. Je sais que ce désir vient de vous et que cette impuissance vient de moi. O mon Dieu, qui m'avez donné le désir, donnez-moi aussi la force d'aimer. »

Au mois d'avril 1506, il perdit une belle-sœur, morte des suites d'une délivrance. Les réflexions que le jeune homme écrivit à ce sujet montrent à la fois son dégoût des biens de ce monde et le luxe de la maison des Justinien.

« A quoi lui sert-il maintenant d'être née d'un père illustre et de compter parmi ses ancêtres des doges célèbres et des princes fameux. A quoi lui sert la dot royale qu'elle apporta à son mari et les habits somptueux dont elle se couvrait. Hier encore, pour saluer une naissance, il n'y avait que des tapis d'or et des ornements splendides. Aujourd'hui, pour pleurer une mort, c'est partout le deuil et la tristesse. O félicités humaines, que votre passage est rapide! Tout passe, Dieu seul reste! »

Paul Justinien passa quelques mois dans cette solitude absolue et y puisa le dégoût du monde et des divertissements mondains.

PÈLERINAGE EN TERRE SAINTE DANS UN MONASTÈRE DE CAMALDULES

Le Bienheureux avait une grande dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur. Il voulut contempler cette terre sanctifiée par le Sauveur du monde.

Après avoir mis ordre à ses affaires, il se confessa, communia et s'embarqua le 4 juin 1507. Le Bienheureux resta trois mois en Palestine et visita tous les Lieux Saints avec la ferveur du chrétien et la science de l'érudit. Il découvrit, dans les bibliothèques des laures, divers opuscules inédits de saint Jérôme, qu'il transcrivit de sa main.

Au commencement de novembre, il s'embarqua de nouveau pour sa patrie, où il aborda en février 1508, après de fortes tempêtes et un retard considérable.

Pour aller de Venise à Murano, on longe la petite île de Saint-Michel. Dans cette île, il y avait, au XVI^e^ siècle, un grand monastère de Camaldules, dont le prieur était le P. Dolfino. Vénitien de naissance et savant renommé, il était l'édification de tous par l'austérité de sa vie et l'éclat de ses vertus. Paul Justinien en avait fait le directeur de son âme et son confident le plus écouté. Il allait souvent le visiter, restait de longues heures en conversation avec lui et, peu à peu, au contact de cette âme de saint, prenait le goût de la vie religieuse.

Le P. Dolfino, qui remarquait en lui le travail de la grâce, l'encourageait à suivre la volonté de Dieu, mais, en même temps, le mettait en garde contre une décision trop prompte.

Sur son conseil, il résolut de se rendre en Toscane, au grand monastère des Camaldules, et d'étudier d'une manière approfondie la vie de l'Ordre. Il y resta trois mois, vivant de la vie des religieux.

Le 26 décembre 1510, le nouveau postulant prenait l'habit. Le temps d'épreuve augmenta encore sa ferveur et son amour de la vie religieuse. « Tout me plaît, écrivait-il à ses amis, et je suis de jour en jour plus heureux d'être ici. Je suis si content que je ne changerais pas mon état avec le plus grand empire du monde; j'en arrive à un tel mépris des choses humaines, que c'est une vraie peine pour moi de soigner mon pauvre corps. »

PRÊTRE — SUPÉRIEUR GÉNÉRAL — RÉFORMATEUR

L'Italie était alors un vaste champ de bataille où se rencontraient fréquemment les soldats de toutes les nations.

A la faveur de toutes ces guerres, des abus s'étaient peu à peu glissés dans la plupart des monastères. Celui des Camaldules n'en était pas exempt. Aussitôt après sa profession, le bienheureux Justinien prit un ascendant considérable sur les membres de la communauté. Sa grande pratique du monde unie à la piété la plus profonde le firent choisir, après quelques années de vie religieuse, comme prieur général de l'Ordre.

Il s'efforça, dès lors, par ses exemples et ses exhortations, de remédier aux abus dont il était le témoin et de faire refleurir dans tous les monastères l'amour de la prière, le culte du silence et de la mortification. Quand il vit que ses efforts restaient stériles et sa voix sans écho, il consulta le pape Léon X et en obtint l'autorisation nécessaire pour commencer une réforme projetée depuis longtemps. Il assembla une dernière fois les

religieux à la salle du Chapitre, leur donna lecture du Bref obtenu, renonça au généralat dont ils l'avaient investi, et quitta le monastère (16 septembre 1520).

LES VICISSITUDES D'UN SOLITAIRE — LES GLANDS CUITS

Il y avait, au centre des Apennins, creusée dans le flanc du rocher, une grotte profonde appelée Pascilupo. Elle servait, en temps d'orage, d'abri aux voyageurs et d'antre pour les fauves, si nombreux dans la région. La piété populaire avait élevé à l'intérieur un petit oratoire en l'honneur de saint Jérôme. Le P. Paul, avec trois compagnons recrutés en chemin, passa en ces lieux solitaires. Cette grotte sauvage lui apparut comme une demeure idéale pour des religieux qui n'aspiraient qu'au silence et à la pauvreté.

Il fit aménager l'intérieur, et les quatre moines s'y installèrent. Pendant quelque temps, ils vécurent là, ignorés de tous, s'adonnant à la méditation, à la prière et au travail des mains. Des chasseurs les découvrirent, admirèrent leur genre de vie, et, reconnaissants de leur bienveillant accueil, s'efforcèrent de soulager leur misère.

Le monastère naissant de Pascilupo acquérait déjà une réputation de ferveur, lorsque le curé de la paroisse signifia aux quatre solitaires d'avoir à quitter ces lieux.

Un ordre si brutalement donné apporta à la petite communauté une vive contrariété, mais, pour le bien de la paix, ils partirent les larmes aux yeux, moins de quinze jours après leur arrivée.

Ils allèrent dans une terre plus hospitalière, au diocèse de Jesi, près de Massaccio. Il y avait là, creusées pareillement dans le flanc du rocher, plusieurs grottes où déjà des ermites s'étaient réfugiés. Au nombre de six, ils avaient tous connu le P. Paul et le tenaient en grande estime. Aussi reçurent-ils les arrivants avec toutes les marques d'une profonde sympathie.

Les ressources bientôt vinrent à manquer. Le P. Paul exposa la détresse commune à un de ses amis. « J'en suis venu à manquer de tout; de telle sorte que je m'habitue, pour le jour où je n'aurai plus de pain, à manger des glands cuits. »

Au mois de mai 1521, il écrit aussi à une de ses sœurs restée à Venise : « Il y a huit mois que j'ai changé de résidence. Je suis dans un endroit plus sauvage, plus solitaire, plus pauvre, avec quelques compagnons. Nous n'avons rien, ni en commun ni en particulier, et pourtant nous sommes plus contents de notre pauvreté que si nous avions un monde de richesses. »

UNE DIZAINE DE NOVICES — ERMITES JALOUX LE P. PAUL EN PRISON

La communauté s'augmentait de jour en jour. Le P. Paul avait reçu déjà une dizaine de novices, parmi lesquels le Fr. Jérôme, un des plus illustres médecins de l'époque. Il songea alors à acquérir la grotte de Pascilupo, pour s'y établir de nouveau. Il fallait, pour cela, la permission de Rome, car la grotte faisait partie de la mense curiale.

Le Bienheureux, qui comptait de nombreux amis à la cour de Léon X, obtint facilement le Bref nécessaire. Aussitôt il envoya un petit groupe de religieux, sous la direction du Fr. Thomas, pour aménager les habitations.

Le 21 août de la même année, il acquérait aussi l'ermitage de Saint-Léonard, sur le mont Volubre. Vers la mi-novembre, il reçut la visite d'un ancien moine du Mont-Cassin, le P. Desiderio, qui s'était retiré à l'ermitage de Saint-Benoît, situé dans la Marche d'Ancône, au bord de l'Adriatique. Le pieux visiteur lui offrit le monastère où il vivait pour y établir ses ermites.

Le Père fondateur, voyant dans toutes ces offres l'indication de la Providence, résolut de travailler plus activement que jamais à la propagation de son Institut. Il pouvait écrire, quelque temps après, au P. Jean de Trévise : « Tandis que je voulais fuir les hommes, je suis amené à les rechercher, car les uns viennent à moi et les autres m'appellent à eux. J'ai quatre couvents et vingt-cinq ermites. L'amour de la solitude me pousse à m'éloigner des hommes, la charité fraternelle me le défend. »

Sur les hauteurs du mont Conero, au pied duquel se trouvait le monastère de Saint-Benoît, les ermites de Sainte-Marie de Gonzague avaient élevé quelques cellules. Ils vivaient là sans règle et sans autorité. Lorsqu'ils virent une communauté fervente s'établir tout près d'eux, ils craignirent pour leurs intérêts, et, dès lors, l'expulsion des nouveaux venus fut résolue.

Ils commencèrent par les injurier et les menacer, puis ils en vinrent aux voies de fait. Durant la nuit, ils faisaient rouler des troncs d'arbres et d'énormes rochers.

Les nouveaux ermites écrivirent leurs épreuves au P. Paul. Celui-ci, avec sa jovialité ordinaire, leur répondit : « Jusqu'ici les menaces ne furent qu'un grondement menaçant; actuellement, c'est l'orage de grêle qui se déchaîne, soyez prêts à tout. »

Néanmoins, le Père se rendit lui-même sur les lieux. Il n'y était pas depuis deux jours que ses ennemis d'en haut l'accusèrent, lui et ses moines, devant l'Officialité diocésaine, de fabriquer de la fausse monnaie. Le P. Paul fut arrêté, son procès instruit, et, malgré la fausseté de l'accusation, il fut condamné à la prison. Ses fils durent aussi, sous peine d'excommunication, quitter leur monastère.

LA REVISION D'UN PROCÈS L'ESPRIT DE LA COMMUNAUTÉ

Sur la paille humide, le P. Paul comprit plus clairement que son œuvre était bien voulue de Dieu et que ses souffrances la féconderaient.

Au sortir de sa prison, il dit avec une nouvelle ardeur : « Maintenant, mon Dieu, je commence. » Il écrivit au cardinal protecteur des Camaldules et lui raconta tous ses malheurs. Il lui expliqua l'injustice de l'accusation et les moyens frauduleux qu'on avait employés pour le faire condamner. Il écrivit aussi au légat des Marches, au cardinal d'Elvezia et à tous ses amis de Rome. L'effet de ces démarches ne se fit pas attendre. Le cardinal d'Ancône, mieux informé, obtint du légat du Pape un Bref remettant le P. Paul en possession de son ermitage de Saint-Benoit et reconnaissant sa parfaite innocence.

Les religieux, qui peu de temps auparavant se retiraient sous la menace d'une excommunication, rentrèrent tout heureux dans leurs cellules; ce fut leur seule vengeance. Dieu, d'ailleurs, se chargea de les délivrer de leurs persécuteurs. Leur chef, pris de folie, se précipita du haut des rochers et se tua, les autres se dispersèrent, poursuivis par la honte et le remords.

Le P. Paul, après que justice lui eut été rendue, obtint du pape Adrien VI la confirmation des privilèges accordés par Léon X à l'Institut naissant. Il tint plusieurs Chapitres généraux, où furent

décidées quelques modifications au costume et au genre de vie des ermites.

La plus rigoureuse pauvreté devait régner dans l'ameublement des cellules et dans le service de la table. Les religieux dormaient sur la planche; ceux qui avaient une santé délicate reposaient sur un lit de paille ou de sarments. Le menu était tous les jours le même : du pain, sec toujours, moisi souvent, et des herbes accommodées à l'huile. Un tel genre de vie devait former, parmi les fils du Bienheureux, des héros et des saints.

LES CAPUCINS — VOYAGE A ROME

Un jour que le P. Paul était aux grottes de Massaccio, se présentèrent à lui deux Frères Mineurs qui avaient quitté leur couvent à cause du relâchement qui s'y était introduit. Sans trop savoir dans quelle voie nouvelle Dieu les appelait, ils venaient chercher un refuge et une direction auprès du Bienheureux. Celui-ci, par déférence, écrivit aussitôt au Père gardien du couvent de l'Ermitage, situé non loin des Grottes, pour l'avertir que deux religieux Franciscains faisaient des instances pour entrer dans son Institut. Le gardien lui répondit aimablement qu'il n'y avait aucun inconvénient à les accepter et qu'il allait, d'ailleurs, en référer au Supérieur général pour connaître la ligne de conduite à tenir envers les deux fugitifs.

Le P. Paul était donc tranquillisé lorsque, deux jours après, à la tombée de la nuit, il vit son monastère envahi par une troupe d'hommes armés qui réclamaient les deux Franciscains.

Le Bienheureux, fort de ses privilèges, menaça de l'excommunication quiconque porterait la main sur un seul de ses novices. Sa parole énergique, l'autorité morale dont il jouissait dans le pays triomphèrent de la grossièreté des soldats.

Quelques jours après, les deux Frères Mineurs Raphaël et Louis quittèrent les Grottes sous une robe de bure grossière et un long capuchon pointu. Ils traversaient la petite ville de Camerino lorsque les enfants, à la vue d'un costume si étrange, se groupèrent derrière eux et les suivirent en criant : *Ecco i capuccini!* « Voici les petits capuchons! »

Le nom de Capucins est resté à cette branche si fervente de l'Ordre franciscain qui commença sous la protection du bienheureux Justinien.

Quelque temps après, le P. Paul, sur les instances de ses religieux, partit pour Rome.

L'Italie était alors en proie à des luttes continuelles. Une grande armée d'aventuriers et de spadassins avait été réunie par le connétable de Bourbon, traître à son pays et à sa foi, et se dirigeait sur Rome, dans l'espoir d'un riche butin et d'un long pillage.

A son approche, Clément VII se réfugia au château Saint-Ange et attendit, dans cette imprenable forteresse, la fin de l'orage.

PRISONNIER DE GUERRE

Le P. Paul était à Rome depuis quelques jours à peine, lorsqu'une armée de 30000 pillards mit le siège devant la ville. Au bout de quelques jours, la ville fut prise et le pillage commença.

De nombreux habitants étaient égorgés journellement. Les blessés remplissaient les rues de leurs cris, les morts restaient sans sépulture sur les places publiques. Emus à la vue de tant de maux, saint Gaétan de Tiène, à la tête de ses clercs réguliers, et le bienheureux Paul se mirent à parcourir la ville pour recueillir les blessés, ensevelir les cadavres, prêcher, confesser et assister les mourants. Une bande de pillards les surprit un jour accomplissant leur sainte mission. Ils les chargèrent aussitôt de chaines et voulurent les obliger à leur découvrir de prétendus trésors.

Enfermés d'abord dans les souterrains de la place Navone, ils furent ensuite traînés au Vatican, dans la tour de l'Horloge, et passèrent là de longs jours dans la prière, la psalmodie et les souffrances de toutes sortes. Un officier supérieur catholique passa un jour tout près de leur cachot. Emu par la beauté et la douceur de leurs chants, il voulut connaître les prisonniers. A leur vue, ses sentiments chrétiens se réveillèrent, et il donna sur l'heure l'ordre de les remettre en liberté; avec eux, il se rendit à Ripa-Grande et fit frêter un navire pour les transporter à Ostie.

Le P. Paul, ayant ainsi miraculeusement échappé à la mort, parvint à son monastère des Grottes vers la fin de juin 1527.

NOUVELLES FONDATIONS — SUR LE MONT SORACTE LE PASSEPORT POUR LE CIEL

Après sept mois de siège et d'emprisonnement dans le château Saint-Ange, le pape Clément VII réussit à quitter Rome sous un déguisement. Il se retira à Orvieto, où il reconstitua provisoirement la cour pontificale. C'est dans son exil que le P. Paul alla le retrouver pour obtenir une approbation nécessaire à l'acquisition de plusieurs monastères : l'ermitage de Saint-Elie, près de la ville de Fano, et celui de Sainte-Marie-Madeleine, non loin d'Ascoli. Le Souverain Pontife accorda le Bref demandé et y ajouta tous les privilèges jusqu'alors réservés aux grands Ordres.

Le Bienheureux revint à ses Grottes tout heureux des faveurs qu'il venait d'obtenir. A quelque temps de là, il fut atteint de la peste qui ravageait alors l'Italie. Toujours au chevet des moribonds, sans craindre le fléau terrible, il fut victime de sa charité. La maladie le terrassa dans l'acte même de son zèle et, en quelques heures, il fut aux portes de la mort. Néanmoins, sauvé par les soins et les prières de ses fils, il se rétablit lentement et put, l'année suivante, en 1529, faire les démarches nécessaires pour établir un ermitage dans l'ancien couvent de Saint-Sylvestre, sur le mont Soracte. Cependant, le mal incomplètement guéri lui avait laissé une fièvre lente qui le minait sourdement. Les médecins consultés conseillèrent un changement d'air. Le Bienheureux, obéissant à leurs prescriptions et aux instances de ses enfants, prit avec lui le Fr. Blaise et se dirigea vers son nouvel ermitage du mont Soracte. « La mort l'accompagnait avec son passeport pour le ciel. »

Le Père arriva sur la montagne dans un état de fatigue et d'épuisement complet. La fièvre augmenta rapidement, et, le 29 juin 1529, il expira loin de ses fils, n'ayant pour l'assister et lui fermer les yeux qu'un prêtre de passage et un humble Frère convers.

Ses dernières paroles furent : « Sois ici présent, bon Jésus, mon espérance et mon salut, toi pour qui j'ai vécu et pour qui je meurs. Daigne recevoir mon âme que je remets entre tes mains, puisque ton amour l'a rachetée. »

N. C.

SAINT JEAN DE MATHÉRA

Fête le 20 juin.

Saint Jean de Mathéra ressuscite un enfant dans l'église du monastère

Jean naquit à Mathéra, dans la Pouille (Italie), dans la seconde moitié du XI^e^ siècle. Ses parents, à qui Dieu avait donné la richesse, en récompense de leur piété, ne négligèrent rien pour lui inspirer de bonne heure une haine profonde du péché, et un vif amour de Dieu. Jean était d'une taille élégante ; sa candeur et l'innocence donnaient de nouvelles grâces à la beauté naturelle de ses traits. Son esprit précoce, son caractère affable, sa nature tendre et délicate le recommandaient à l'affection de tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher ; Dieu se plut à le combler de tant de faveurs depuis son berceau, que, dans un âge où les enfants commencent à peine à bégayer le nom de leur mère, tous ses désirs le portaient déjà vers la solitude, le recueillement et la prière.

IL S'ENFUIT DANS UN MONASTÈRE SON ADMIRABLE PATIENCE

Son jeune cœur était consumé par les brûlantes flammes de l'amour divin. Chaque jour, il s'appliquait à bannir de son âme les pensées terrestres, les sentiments humains, afin que Dieu seul pût la posséder et recevoir son amour. Il connut bientôt que le monde avec ses richesses, ses plaisirs mensongers, ses appâts séduisants, allait devenir le plus terrible adversaire de son innocence. Sans hésiter un seul instant, il résolut de se soustraire au péril en quittant le siècle ; mais, prévoyant une funeste opposition de la part de ses parents qui l'aimaient avec une tendresse sans bornes et trop humaine, il n'osa leur déclarer sa résolution, et s'armant de courage,

il profita d'un moment où toutes les personnes de la maison étaient occupées à divers travaux, monta sur un âne, et s'enfuit à toute bride pour échapper aux poursuites. C'est qu'il y a un grand péril à prêter l'oreille aux suggestions du monde, quand la voix de Dieu appelle. Il faut profiter de la grâce au moment où le Seigneur la donne. Une bonne entreprise imprudemment retardée est souvent une entreprise manquée et plusieurs, après avoir eu la faiblesse de renvoyer à plus tard, ont renvoyé pour toujours, et s'en sont repentis quand il n'y avait plus de remède.

On comprend toutefois à quelles inquiétudes, à quelles douleurs ses parents furent en proie, lorsqu'ils s'aperçurent de la disparition de leur enfant bien-aimé ; néanmoins ils ne furent pas longtemps sans deviner la cause de ce départ précipité car, plus d'une fois déjà, le jeune homme leur avait parlé de ses goûts pour la solitude. Evidemment il était allé chercher quelque retraite ou quelque monastère, où il fût libre de se consacrer entièrement à Dieu. Mais où était-il ? Ils s'empressèrent d'envoyer des messagers dans toutes les localités de la province, et le firent longtemps chercher pour le ramener sous le toit paternel. Ce fut inutile. Le jeune homme ne s'était pas enfui par caprice, mais pour faire la volonté de Dieu, et Dieu protégea sa fuite.

Pour mettre entre le monde et lui une infranchissable barrière, le fugitif échangea en route ses habits somptueux contre les haillons d'un malheureux. Ainsi transformé, il arrive à la porte d'un monastère situé dans le golfe de Tarente, et y demande aumône et asile au nom de sa pauvreté. Pour gagner son pain, il déclare qu'il est berger, et sollicite comme une faveur de garder le troupeau du monastère. Son jeune âge, ce titre de mendiant dont il se glorifiait intérieurement, ces haillons qui lui donnaient l'aspect d'un vagabond, ne lui avaient pas mérité au premier abord la confiance des Religieux.

Ils exaucèrent néanmoins sa demande, mais en le menaçant de châtiments exemplaires si on avait à se plaindre de lui. Ces menaces ne diminuèrent pas la joie qu'il éprouva, dans sa touchante humilité, de se voir accepté comme le dernier serviteur du monastère. Tout en gardant son troupeau, il ne cessait de prier Dieu, le souverain Maître de toutes choses, au milieu de cette pittoresque et solitaire campagne, en face des ondes bleues de la mer et sous le ciel azuré de l'Italie méridionale. Il songeait, dit l'hagiographe, à Jacob et à David, jadis pasteurs comme lui, et il n'aurait pas voulu changer la modeste charge qu'il remplissait au monastère, pour l'amour de Jésus-Christ, avec les brillantes fonctions d'un page au palais de l'empereur.

Les mets du monastère n'étaient, certes, ni recherchés ni délicats, mais son ardent amour de la pénitence lui inspirait le désir d'une nourriture encore plus grossière. Invité par les moines à s'asseoir à leur table, il refusa. Ceux-ci, qui ne connaissaient pas sa vertu, crurent qu'il ne trouvait pas leur table assez bien servie au gré de sa gourmandise, et pour corriger ce qu'ils appelaient les prétentieux caprices d'un petit vagabond, reçu par charité au couvent, ils ne lui donnèrent plus que du pain sec et dur ; encore le lui faisaient-ils attendre parfois longtemps.

Un jour que le jeune homme souffrait de la faim, dans l'attente de la chétive nourriture qu'on oubliait de lui donner, le démon en profita pour jeter dans son imagination des pensées de mélancolie et de tristesse. Tous les souvenirs de la maison paternelle lui vinrent à l'esprit; il s'était arraché, jeune enfant, aux caresses, à l'amour de ses parents, et il se voyait exposé maintenant au mépris de ceux auprès desquels il était venu s'édifier. Son cœur se laissa dominer par ces considérations humaines et il se mit à pleurer. Pendant qu'assis au pied d'un arbre il donnait libre cours à ses larmes, il entendit tout à coup une voix céleste qui lui dit : « Jean, pourquoi t'attrister ainsi? Qu'importent les secours humains à celui que Dieu protège? Ne crains rien, je suis avec toi. » Ces paroles relevèrent son courage, et pénétrant jusqu'au fond de son âme le consolèrent merveilleusement. Sans dévoiler aux moines son origine, sa riche famille, et les raisons de sa venue parmi eux, il continua à les servir humblement. Mais on ne tarda pas à lui donner à entendre qu'on n'avait plus besoin de lui.

FUITE EN CALABRE ET EN SICILE
VIE SOLITAIRE DANS UN DÉSERT

Le jeune homme s'étant rendu au rivage voit une barque prête à faire voile vers la Calabre; il prie le pilote de l'accepter à son bord. Débarqué sur les côtes de Calabre, il n'y reste pas longtemps et passe en Sicile, où il se réfugie dans un vaste désert que le pied de l'homme semblait n'avoir jamais foulé. Là, il embrasse un genre de vie digne des anciens solitaires d'Egypte. Des herbes sauvages et des figues amères étaient sa seule nourriture ; ses jours, et même ses nuits presque entières s'écoulaient dans la prière, et quand le besoin de sommeil devenait trop violent, au milieu de ses longues veilles, il s'enfonçait dans l'eau fraîche jusqu'au cou et continuait son oraison. Il fallait pourtant dormir quelque peu et, pour ne pas se noyer dans son assoupissement forcé, il s'attachait à un arbre à l'aide d'une corde.

Effrayé de tant d'énergie et de vertus, dans un âge où les passions ont coutume de pousser avec violence vers le mal et les plaisirs, le démon entreprit contre le jeune solitaire une guerre sans trêve. Mais Jean, humble autant que courageux, sut vaincre toutes les tentations par les armes spirituelles recommandées par Notre-Seigneur lui-même : la prière, la mortification, et l'amour de Dieu. Repoussé dans les assauts intérieurs, le démon l'attaqua d'une manière extérieure et visible, et voulut au moins l'épouvanter par des visions effrayantes. Mais avec le secours du Seigneur, Jean entendit sans frémir les rugissements des lions, les sifflements des serpents, les mugissements des taureaux, et tout ce que le démon pouvait inventer pour le troubler. Loin de l'ébranler, ces diverses tentations affermirent de plus en plus sa vertu. Deux ans s'étaient passés de la sorte, quand une voix céleste lui dit de revenir en Italie.

INCONNU DANS SA FAMILLE

Cependant ses parents, chassés par la guerre, avaient été contraints d'abandonner leurs biens pour aller s'établir ailleurs. Jean, qui depuis longtemps ne s'occupait plus des bruits du monde, arriva un jour, en demandant l'aumône, dans la ville de Genosa, en Italie. Le soir, il songea à trouver un pauvre coin pour passer la nuit, et vint frapper à la porte d'une maison inconnue. Quelle ne fut pas sa surprise de la trouver habitée par ses parents. Dominant son émotion et les battements de son cœur, il implora humblement leur charité pour l'amour de Dieu.

Les années qui s'étaient écoulées, et ses austérités terribles l'avaient tellement changé qu'on ne le reconnut pas; on se contenta de lui accorder par charité le petit abri qu'il sollicitait en qualité de mendiant, et on lui permit de venir s'y réfugier chaque soir. Jean accepta avec reconnaissance ; il

passait la journée dans la solitude, sans autre nourriture que des fruits sauvages, et quand la nuit ramenait les ténèbres, il revenait inconnu à la maison paternelle.

Craignant de révéler son secret par une parole indiscrète, il ne disait jamais rien à personne; ses parents, du reste, le voyaient rarement. Il vécut ainsi deux ans et demi. Cependant, sa nourrice était là avec sa famille, et dans ce mendiant sicilien qui n'avait que la peau et les os, il lui semblait retrouver quelques traits de son ancien petit Jean, perdu et jamais retrouvé. Un jour, le voyant seul, elle s'enhardit à lui dire: « N'es-tu pas Jean, que j'ai élevé? » Jean ne voulut pas mentir. « Oui, c'est moi, répondit-il à voix basse, tais-toi. » Chose admirable, et où l'on voit bien la grâce de Dieu, cette femme, respectant la vocation de Jean, veilla sur sa langue, et garda fidèlement ce dévorant secret.

SCIENCE INFUSE — APOSTOLAT — ÉGLISE REBATIE

A cette époque, un changement merveilleux se passa dans l'âme du jeune ermite. Une nouvelle phase de sa vie allait commencer. Dieu qui l'avait préparé dans l'humilité, la prière et la pénitence, pour en faire un instrument docile en sa main, allait l'employer au salut des âmes, et lui donner les dons surnaturels nécessaires à sa mission. Il éclaira son intelligence de lumières supérieures, et le doua d'une éloquence si vive, si suave, si persuasive, si savante en même temps, que les hommes les plus instruits, qui eurent dans la suite l'occasion de l'entendre, étaient forcés d'avouer que sa science ne venait pas de la terre, mais du ciel.

Alors l'apôtre saint Pierre lui apparut et lui dit: « Courage, mon fils, de grands combats te sont réservés pour le service de Jésus-Christ. Va à environ un mille de Genosa; tu y trouveras une église dédiée sous mon nom et à moitié ruinée; je te charge de la rebâtir et de disposer toutes choses pour que le service divin puisse de nouveau s'y célébrer à la gloire de Dieu et en mon honneur. » Jean se met aussitôt à l'œuvre; il va quêter auprès de tous les habitants de la contrée, les intéresse à cette pieuse entreprise, s'impose mille courses et mille démarches, brave les moqueries et les injures, obtient de l'argent des uns, des matériaux et des bêtes de somme de la part des autres, le travail volontaire de plusieurs, si bien qu'au bout de quelque temps, l'église de Saint-Pierre, toute renouvelée et rebâtie, s'ouvrait aux fidèles pour le culte divin.

Cette œuvre étonnante, accomplie par un mendiant sans ressources, remplit d'admiration tout le pays; le bruit en vint jusqu'aux oreilles du comte qui gouvernait la province. Le mendiant a dû trouver quelque grand trésor, lui dit-on, et il le dépense, sans que ni le propriétaire du lieu où il l'a découvert, ni l'Etat en reçoivent rien. Jean fut arrêté, et sommé de déclarer où il avait rencontré le prétendu trésor, il affirma ne rien posséder et fut jeté en prison. On lui fit subir toute espèce de mauvais traitements. Mais un jour, un ange apparut dans son cachot et lui dit: « Que fais-tu encore ici, Jean? Tu as donné des preuves suffisantes de ta patience. Sors et va où Dieu t'enverra, nul ne t'en pourra empêcher. » A l'instant, ses chaînes tombent, la porte de son cachot s'ouvre, le prisonnier sort, traverse la forteresse au milieu des soldats et des serviteurs du comte sans être reconnu par eux et s'enfuit. Des messagers, envoyés à la poursuite du fugitif, le rencontrent et ne le reconnaissent pas davantage.

Cependant une autre vision frappe son âme d'épouvante. Il aperçoit deux démons furieux qui emportaient une âme: « C'est l'âme d'un tel qui t'a dénigré autant qu'il a pu, lui disent-ils; maintenant, Dieu nous l'a abandonnée pour le châtier de tout le mal qu'il a fait à toi et aux autres. » Jean se mit à prier pour cet ennemi, mais bientôt, ayant demandé de ses nouvelles, il apprit que cet homme pervers était mort, au moment même où il avait vu les démons emporter son âme.

UN MONASTÈRE INCENDIÉ — SAINT JEAN DE MATHÉRA AU MONT GARGAN — PRÉDICATION A BARI

A peine délivré de sa captivité, le serviteur de Dieu se dirigeait vers Capoue, lorsqu'il fut inspiré de revenir sur ses pas et d'aller au mont Lueno, auprès de saint Guillaume de Verceil et de ses Religieux. Guillaume et ses bons moines le reçurent avec une joie immense. Mais Jean leur dit: « Mes Frères, un malheur vous menace ici, quittez cette demeure et transportez-vous ailleurs. » Ces paroles parurent étranges aux cénobites. Le couvent était agréablement situé, commodément bâti; il leur en avait coûté beaucoup de travail et de peine pour le construire et le meubler; ils s'y étaient attachés, et même plus qu'il ne convenait à la perfection monastique.

Ils doutèrent de la prophétie du saint homme et ne déménagèrent pas. Bientôt un violent incendie détruisait les bâtiments claustraux, et tout ce qu'ils contenaient fut la proie des flammes.

Les moines partirent alors pour une autre montagne, appelé Serra-Cognata; l'homme de Dieu les y accompagna et demeura avec eux pour les encourager jusqu'à ce qu'ils se fussent construit des cellules habitables. Aussitôt, disant adieu aux cénobites et à leur abbé, il vint à Bari et se mit à prêcher aux foules avec un zèle et une éloquence tout apostoliques. Beaucoup de pécheurs se convertirent et revinrent à Dieu sincèrement, mais d'autres, jaloux de la vénération dont le Saint était entouré, et obstinés dans leur orgueil, méprisèrent ses exhortations; ils allèrent même l'accuser d'hérésie auprès de l'évêque.

Jean n'eut pas de peine à se justifier. Au reste, les miracles parlaient pour lui. La fille du chancelier du prince était à toute extrémité, le Saint la guérit miraculeusement et, pour se soustraire aux applaudissements de la foule, s'empresse de quitter le pays. Il se rend au célebre sanctuaire de Saint-Michel, au mont Gargan, et annonce la parole de Dieu aux nombreux pèlerins qui s'y rendent. Une grande sécheresse désolait alors la contrée.

Dès que la foule eut deviné la sainteté de son nouveau missionnaire, elle le supplia d'obtenir de Dieu la cessation du fléau. « Ce malheur, répondit le prédicateur, est une punition des péchés qui se commettent en ce pays; un de ceux qui sont attachés au service de ce sanctuaire contribue pour sa part à irriter Dieu, au lieu de l'apaiser. — Quel est-il? cria la foule, qu'on le brûle. — Ce ne sont pas des bûchers qu'il vous faut, répondit le moine, mais des conversions sincères. » Ces paroles eurent le succès attendu et, après des conversions exemplaires, le Saint obtint, par l'intercession de saint Michel, la pluie désirée. Les habitants, au comble de la joie, voulaient à tout prix retenir le serviteur de Dieu dans leur pays, mais il leur déclara que le Seigneur l'appelait ailleurs.

VISION — FONDATION D'UN MONASTÈRE

Echappé, non sans efforts, à ce peuple auquel il avait pour ainsi dire rendu la vie, Jean va se prosterner dans l'église de Saint-Michel et implore les lumières du ciel afin d'apprendre de quel côté il doit diriger ses pas. A peine était-il en prière

qu'une femme d'une merveilleuse beauté (sans doute la Très Sainte Vierge), lui apparut et lui indiqua du doigt le lieu où il devait aller pour y bâtir une église.

Sans tarder, Jean se met en route avec les quelques compagnons qui déjà s'étaient attachés à lui, et arrive au lieu nommé Pulsano. Il y fonde un monastère avec une église adjacente, et embrasse avec ses six compagnons la règle de saint Benoît.

Six mois ne s'étaient pas encore passés, et le bruit de l'admirable ferveur des solitaires s'était déjà tellement répandu qu'on vit accourir au monastère un grand nombre de personnes du siècle désireuses d'arriver à la perfection, elles venaient se confier à la sage direction de notre Saint.

Des enfants de nobles familles s'arrachaient aux délices du monde, aux embrassements de leurs parents, pour venir recevoir des mains du pieux abbé les saintes livrées du Christ.

Pendant que le nombre de ses Religieux s'accroissait, Jean bénissait en même temps la divine Providence qui lui envoyait chaque jour d'abondantes aumônes pour subvenir aux besoins du monastère. Son humilité ne pouvait se persuader que Dieu daignât s'occuper de lui; les marques de respect et de vénération qu'on lui témoignait ne faisaient qu'augmenter le mépris qu'il avait de sa personne.

Néanmoins, plus il cherchait à s'abaisser, plus Dieu se plaisait à l'exalter. Celui-là s'estimait heureux, qui pouvait marcher là où il avait passé, toucher ses habits, ou même le voir une fois.

IL RESSUSCITE UN ENFANT ÉCRASÉ SOUS UN ROCHER

Un enfant de noble famille, nommé Orso, avait pris l'habit au monastère. Un jour, quelques parents du jeune homme vinrent à l'abbaye lui rendre visite. Le Saint travaillait en ce moment de ses propres mains à la construction d'un mur. Il avait désigné quelques enfants du monastère pour ramasser des pierres et les préparer près de lui, afin qu'il n'eût qu'à choisir celles qui conviendraient. Tout à coup, un énorme rocher se détache de la montagne; les enfants, avertis par le bruit, et frappés d'épouvante, se précipitent vers le couvent. Un seul n'a pas le temps de fuir assez tôt, il est atteint par le bloc de pierre qui le renverse et lui passe sur le corps en l'écrasant sous son poids.

Les témoins de cet affreux spectacle restent un instant muets d'effroi et d'émotion; bientôt revenant de leur stupeur, ils accourent à la victime et la relèvent; le malheureux enfant ne donnait plus signe de vie. Enfants et moines éclatent en sanglots. A ce moment des étrangers arrivent sur le théâtre de l'accident: c'étaient les parents de l'infortuné jeune homme! A la vue du cadavre livide et ensanglanté du doux et joyeux enfant qu'ils venaient voir et embrasser, ils sont pris d'une douleur folle, se jettent à terre, se frappent le visage, et se tournant vers le supérieur du monastère: « Rends-nous, lui crièrent-ils, le fils que tu nous as ravi. » Le pauvre supérieur n'était pour rien dans ce triste accident. Sans s'irriter de leurs injustes récriminations et de leurs menaces, ils s'efforce de relever leur courage et de leur recommander la soumission à la volonté de Dieu. Ensuite, il fait apporter l'enfant dans l'église de la Sainte Vierge, ordonne au peuple de sortir et se met en prière: « Seigneur Dieu, qui avez tout créé de rien, dit-il, rendez cet enfant à la vie, et daignez le conserver à votre sainte Église, afin que tous ceux qui le verront glorifient la puissance de votre nom. »

Aussitôt il s'approche, prend l'enfant par la main, le lève et le met sur ses pieds. Puis il ouvre les portes de l'église et le montre à tous, plein de vie et de santé. En même temps, il lui commande de reprendre son travail, et l'avertit de veiller désormais avec plus de prudence sur lui-même.

Un autre jour, le vénérable abbé avait envoyé certains Frères dans la forêt, pour abattre des arbres destinés à la construction d'une maison. L'ennemi de tout bien, voyant qu'ils accomplissaient l'ordre de leur Père avec beaucoup d'obéissance et d'humilité, se présenta soudain devant eux sous la forme d'un chef de brigands, suivi de ses satellites, armés des pieds à la tête. A cette vue, les Frères épouvantés s'enfuient dans toutes les directions. Mais voici qu'ils aperçoivent leur bienheureux Père s'avancer dans les airs, environné d'une lumière éblouissante: il portait à la main une verge avec laquelle il poursuivit les malins esprits, et les frappa d'une manière vigoureuse, jusqu'à ce que tous s'évanouissent comme une ombre. Les Frères, à qui la présence de leur Père avait rendu le courage, accoururent alors vers lui, comme des enfants pleins d'amour. Il les exhorta à ne point se tourmenter des artifices du démon, leur dit de continuer à vivre sous le regard de Dieu, et après leur avoir adressé quelques paroles d'édification, il disparut à leurs yeux.

Le saint abbé fonda ou releva plusieurs couvents de religieuses où ses instructions firent fleurir la perfection chrétienne.

MORT DE SAINT JEAN DE MATHÉRA

Le bienheureux Jean était parvenu à un tel état de sainteté que Dieu semblait prendre plaisir à s'entretenir familièrement avec lui. Il voulait que tout lui vint de la part du Seigneur, et n'entreprenait aucune œuvre sans avoir reçu du ciel l'assurance de son utilité.

Quand la mort arriva, avec son long cortège de souffrances et de séparations cruelles, il la vit sans trembler: que peut en effet la mort, sur celui qui, tous les jours, s'est efforcé de mourir au monde et aspire avec ardeur aux biens éternels.

Levant les yeux au ciel, le saint mourant dit aux démons: « Que cherchez-vous, ouvriers de l'iniquité? Reconnaissez-vous en moi quelque chose qui vous appartienne? Vous m'entourez comme des chiens affamés, attendant qu'on leur jette pour pâture les chairs d'un cadavre. Mais sachez que vous attendez en vain: il n'y a rien en moi qui puisse devenir votre proie. Laissez-moi donc mourir en paix. »

Devant ces paroles pleines de confiance dans la toute puissante bonté de Dieu, les esprits infernaux qui venaient troubler ses derniers moments s'enfuirent, et le Saint vit s'approcher de lui un chœur angélique, qui remplissait l'air de chants célestes.

Le pieux abbé, confus de tant de marques d'amour de la part du Seigneur envers une misérable créature, entonna le chant de sa délivrance et de la fin de son exil. « Dieu de miséricorde, arrachez-moi de cette prison où, malheureux captif dès le sein de ma mère, je gémis sur les maux de la nature humaine. Brisez ces liens qui gênent l'essor de mon âme, et m'empêchent de voler vers ma véritable patrie. Saints anges, qui venez m'assister dans mes derniers moments, daignez me présenter à mon Dieu comme une hostie vivante, afin que je puisse le chanter et le bénir pendant toute l'éternité des siècles. »

Ce furent ses dernières paroles. Courbant la tête, il joignit les mains sur sa poitrine, et s'endormit du sommeil de la paix pour se réveiller dans le sein de Dieu, l'an du salut 1139, sous le pontificat d'Innocent II et le règne de Roger, roi de Sicile.

SAINT SILVÈRE, PAPE ET MARTYR

Fête le 20 juin.

Le pape de Rome, saint Silvère, conduit en exil par les ennemis de la foi véritable.

SAINT AGAPIT Ier

Le saint pape Agapit Ier avait été élevé depuis un an à peine sur la chaire de saint Pierre, lorsque le roi d'Italie Théodat le supplia de se rendre à Constantinople.

Les Goths étaient maîtres de l'Italie depuis près de cinquante ans et Théodat était devenu le roi; mais les empereurs d'Orient n'avaient pas renoncé à l'espoir de reconquérir cette province. Théodat, redoutant la guerre, demandait en grâce la paix, offrant de se soumettre à tout; et de crainte que son ambassadeur fût mal accueilli, il voulut le faire accompagner par saint Agapit.

Le saint Pontife partit donc. Il espérait, d'ailleurs, que son voyage serait utile, non seulement à la paix civile de l'Italie, mais aussi à la paix religieuse des Eglises d'Orient, récemment troublée par diverses hérésies. Justinien Ier, si célèbre par les travaux législatifs de ses jurisconsultes et par la reconstruction de la grande église de Sainte-Sophie, régnait alors à Constantinople. Agapit venait de recevoir de lui une lettre pleine de respect, dans laquelle le prince grec faisait profession de foi catholique en termes irréprochables. Le successeur de saint Pierre lui avait répondu en approuvant sa doctrine: « Ce n'est pas, disait le Pape, que nous recon-

naissions aux laïques une autorité quelconque en matière de doctrine, mais nous louons le zèle du très pieux empereur à maintenir, par sa puissance, l'unité de la foi catholique. »

Jamais, en effet, à cette époque, un Grec n'aurait osé se prétendre orthodoxe en se séparant de la grande unité de l'Eglise catholique.

Pendant que saint Agapit traversait la Grèce, une famille en pleurs lui présenta un jeune homme paralysé, qui ne pouvait ni parler, ni marcher. « Nous avons foi à la miséricorde de Dieu et à la puissance de son apôtre Pierre, disaient les parents, guérissez notre fils. »

Le successeur de saint Pierre célébra le Sacrifice de la Messe, puis, en descendant de l'autel, il prit l'infirme par la main. Celui-ci se leva et marcha. Agapit lui donna la Sainte Communion, et aussitôt après, le malade recouvra la parole. La foule, témoin de ce prodige, versait des larmes de joie et bénissait Dieu.

MORT D'UN PAPE A CONSTANTINOPLE

Le chef de l'Eglise catholique fut accueilli avec respect par l'empereur Justinien. Le traité de paix, sollicité par le craintif Théodat, fut accordé sans retard, et saint Agapit put employer tous ses soins au bien de l'Eglise d'Orient.

Son arrivée à Constantinople était providentielle, car cette capitale était menacée d'un schisme par les intrigues de l'impératrice Théodora. Cette femme fut le mauvais génie de l'empereur Justinien. Fille d'un saltimbanque devenu gardien des ours de l'amphithéâtre, Théodora avait connu dans sa jeunesse tous les égarements; après avoir paru changer de vie, elle avait captivé, par sa beauté et son hypocrisie, Justinien, alors simple général, qui eut la faiblesse de l'épouser. Devenue impératrice, elle était détestée du peuple à cause de son passé et de son orgueil.

On conçoit que la vraie religion, avec sa morale austère, devait plaire médiocrement à cette ambitieuse parvenue. Une religion falsifiée par l'hérésie est plus accommodante; Théodora se fit donc la patronne des hérétiques eutychéens, qui rejetaient les décisions du Concile œcuménique de Chalcédoine. — C'est ainsi qu'on voit parfois, de nos jours, de mauvais catholiques passer au protestantisme. — Le patriarche de Constantinople, Epiphane, étant venu à mourir, l'impératrice s'empressa de faire élire à sa place l'eutychéen Anthimos.

Heureusement, le Pontife de l'ancienne Rome arrivait en ce moment dans la *Rome nouvelle*, ainsi qu'on aimait à désigner Constantinople. Au nom de ses droits de Vicaire de Jésus-Christ et de Chef de l'Eglise universelle, saint Agapit se hâta d'intervenir; Anthimos fut déposé et le prêtre catholique Mennas élu patriarche.

Le Souverain Pontife recevait en même temps une requête de l'Eglise patriarcale d'Alexandrie, qui le suppliait d'user de son autorité contre les eutychéens d'Egypte; les villes de Syrie, Antioche, Césarée, sollicitaient également son intervention contre d'autres hérétiques. Saint Agapit se proposait de convoquer un Concile pour remédier à tous ces maux, mais la mort ne lui en laissa pas le temps.

« Quand elle vint le frapper, dit un témoin oculaire, ce fut une fête pour lui, mais un deuil immense pour nous. Jamais Pape, jamais empereur n'eut de funérailles semblables. Les rues, les places, les portiques, les toits des maisons étaient encombrés d'une foule innombrable Constantinople vit, ce jour-là, tous les peuples de ses provinces réunis dans ses murs. »

SILVÈRE SUCCÈDE A SAINT AGAPIT

Pendant ce temps, l'Italie retentissait de cris de guerre. Les Goths ne voulaient, en aucune manière, du traité de paix humiliant sollicité par le roi Théodat, et ce prince se préparait à la lutte contre les Grecs. En apprenant la mort du pape Agapit Ier, il craignit de voir élire un Souverain Pontife favorable à l'influence de Constantinople. Croyant trouver dans Silvère un homme plus dévoué à la cause des Goths, il ordonna au clergé et au peuple romain de l'accepter pour Pontife. Il alla jusqu'à déclarer que tout essai de résistance serait puni de mort. On se soumit. Mais, peu après, Théodat fut massacré par ses propres sujets, les Goths, qui le trouvaient trop lâche, et le général Vitigès fut élevé sur le pavois.

Cependant, le clergé romain, pour éviter les maux d'un schisme, ne revint pas sur l'élection de Silvère et se soumit volontairement à ce pontife, qui devint dès lors le pasteur légitime de Rome et le successeur de saint Pierre.

Au reste, Théodat connaissait mal son élu; il connaissait moins encore la grâce du Saint-Esprit qui peut transformer les cœurs.

Silvère avait fait une faute en se prêtant à une élection irrégulière, mais il la répara par la suite de sa vie. Il se montra digne de la haute charge dont il se trouvait investi. Dans ce siècle d'intrigues, de désordres et de confusion, il sut, à l'exemple de ses prédécesseurs, maintenir les droits de l'Eglise et de la vérité. Jusque-là, un grand nombre de papes avaient généreusement répandu leur sang pour une si sainte cause, Silvère les suivit sans faiblesse dans le chemin royal des persécutions, des souffrances, de l'exil et du martyre.

TERRIBLE GUERRE EN ITALIE

L'empereur Justinien ne s'était pas laissé effrayer par l'ardeur belliqueuse des Goths. Il avait alors à la tête de ses armées l'un des plus habiles généraux de ce temps, le patrice Bélisaire, qui venait de conquérir en Afrique le royaume des Vandales, et avait amené leur roi prisonnier à Constantinople.

Bélisaire fut envoyé à la tête d'une flotte puissante à la conquête de l'Italie. Il s'empara d'abord de la Sicile, puis marcha sur Naples, qui lui ferma ses portes. La ville fut emportée d'assaut, et mise à feu et à sang. Le général grec laissa ses soldats, ivres de fureur, massacrer, non seulement les Goths trouvés dans la ville, mais encore les autres citoyens, les femmes, les enfants, les prêtres, les moines et les religieuses. L'Italie frémit d'horreur en apprenant ces excès, dignes des païens les plus barbares.

On s'étonnait d'autant plus d'une pareille cruauté, que Bélisaire s'était fait remarquer jusqu'alors par la noblesse de son caractère. Hélas! il avait eu, comme Justinien son maître, la faiblesse d'épouser une ancienne courtisane, dont la triste influence lui fut souvent funeste. Elle se nommait Antonine et était la digne amie de l'impératrice Théodora. Nous aurons malheureusement à en reparler plus loin.

Le nouveau roi des Goths, Vitigès, accourut avec une armée considérable, mais il fut battu sous les murs de Rome, et Bélisaire fit son entrée triomphale dans la Ville éternelle, dont les portes lui furent ouvertes par ordre du pape Silvère.

Rome fut ainsi préservée du sort de Naples, et même, saint Silvère, profitant des bonnes dispositions du vainqueur, obtint de lui des mesures réparatrices envers cette dernière ville, restée ensevelie sous ses ruines. Bélisaire accorda des privilèges à ceux qui voudraient aller s'y fixer, et Naples ne tarda pas à être repeuplée.

Deux mois après, le 20 février 537, Vitigès reparut à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes et assiégea Bélisaire dans Rome. Celui-ci organisa la défense avec un courage héroïque et le siège dura une année entière. La famine devint grande dans la ville cernée de toutes parts ; on dut payer jusqu'à l'eau qu'on buvait, car les ennemis coupaient les aqueducs des fontaines publiques. Durant ces longs mois, les Goths ravagèrent complètement la campagne romaine, dont ils incendièrent les villas, les fermes et les églises.

Pendant que les Goths concentraient ainsi leurs forces autour de Rome, les Francs d'Austrasie, sous la conduite de Théodebert, traversèrent en vainqueurs le nord de l'Italie et ne se retirèrent que chargés de butin.

A la suite de toutes ces guerres, la famine devint si affreuse dans plusieurs provinces italiennes, qu'en Ligurie, des mères furent réduites à dévorer les cadavres de leurs enfants.

Enfin, après bien des combats, Bélisaire vainquit une seconde fois les Goths et les obligea à se replier sur Ravenne.

LES INTRIGUES DE DEUX FEMMES

Mais Bélisaire, envoyé par l'empereur Justinien pour conquérir l'Italie, avait reçu en même temps une autre mission de l'impératrice Théodora : c'était d'obtenir du pape Silvère le rétablissement de l'hérétique Anthimos sur le trône épiscopal de Constantinople. Dans une lettre au Pontife de Rome, l'impératrice s'exprimait en ces termes : « Hâtez-vous de venir à Constantinople. Si ce voyage vous est impossible, du moins, rétablissez le patriarche Anthimos. »

A la lecture de ce message, le Pape poussa un profond soupir : « Voilà une affaire, dit-il, qui me vaudra l'exil ou la mort. Mais je ne trahirai pas ma conscience, en admettant à la communion un hérétique. Jamais je ne me rendrai coupable d'un tel crime. » Et il répondit à Théodora : « Auguste impératrice, je ne puis me prêter à ce que vous exigez de moi. Jamais je ne réhabiliterai un hérétique opiniâtre dans son erreur et juridiquement condamné par mon prédécesseur. »

Il y avait alors à Constantinople, en qualité *d'apocrisiaire*, ou nonce du Saint-Siège, un diacre nommé Vigil. C'était un ambitieux, qui, depuis longtemps, aspirait au Souverain Pontificat, et l'avènement de Silvère avait déjoué ses projets. L'impératrice trouva en lui un homme disposé à vendre sa conscience. Elle lui remit sept cents livres d'or, lui fit signer un engagement par lequel il promettait, une fois devenu Pape, de rétablir l'eutychéen Anthimos sur le siège patriarcal de Constantinople, et l'envoya en Italie, avec ce message secret, à l'adresse de Bélisaire :

« Faites naître une occasion de vous saisir de la personne du Pape. Vous le déposséderez du pontificat et l'enverrez à Constantinople. Vous le ferez remplacer par l'archidiacre Vigil, qui nous est dévoué, et qui a pris avec nous l'engagement de rappeler Anthimos. »

Le vainqueur des Goths ne reçut pas sans émotion un ordre aussi barbare. Il avait pour le Pontife de Rome une filiale vénération, et il trembla de porter la main sur l'*oint du Seigneur*. Cependant, poussé par sa femme Antonine, l'amie de Théodora, il finit par dire : « L'impératrice commande, et je dois obéir. Mais ceux qui veulent la mort du Pape en répondront devant Dieu au jour du jugement. »

Ces paroles de l'illustre général témoignent de sa douleur ; mais la vérité nous oblige de le dire : elles sont une lâcheté et une excuse à la Pilate : quand l'autorité humaine commande un crime, il faut avoir le courage d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

Le mari d'Antonine ne l'eut pas ; et, plus tard, une célèbre disgrâce, due aux intrigues de cette même Théodora, qui se brouillera avec Antonine, montrera à Bélisaire vieilli que Jésus-Christ ne laisse pas outrager impunément son Vicaire.

SAINT SILVÈRE EXILÉ

De faux témoins, recrutés par les ennemis du Pape, vinrent déposer en ces termes contre le saint Pontife :

« Nous tenons de source certaine que le pape Silvère avait des ententes avec le roi des Goths Vitigès, dans le but de trahir les Romains. Une fois entre autres, il lui envoya ce message, qui est tombé entre nos mains : Trouvez-vous cette nuit près du Latran, à la porte Asinaria ; je vous livrerai la ville et le patrice Bélisaire. » Silvère n'eut pas de peine à réfuter cette odieuse calomnie. L'enquête démontra que la prétendue lettre du Pape avait été fabriquée de toutes pièces par l'avocat Marc et un soldat de la garde nommé Julien. Bélisaire reconnut l'innocence du Pontife, mais il le supplia de satisfaire aux désirs de l'impératrice, comme le seul moyen de sortir de ces difficultés et de conserver son siège. Le courageux Pontife, gardien infaillible de la vérité, déclara que rien au monde ne lui ferait admettre à sa communion un hérétique obstiné et condamner le concile de Chalcédoine.

C'était le moment pour Bélisaire d'imiter un si noble exemple ; il n'osa point et se décida à livrer le Vicaire du Christ à ses ennemis. Le Pape fut mandé au palais du général, situé au Pincio. Il s'y rendit, accompagné de plusieurs ecclésiastiques. Ceux-ci furent retenus dans la seconde antichambre du palais ; le pontife fut seul introduit auprès du général, et on ne le vit plus revenir.

Silvère avait été conduit dans la salle dite du *mausolée :* Antonine s'y trouvait, nonchalamment étendue sur un lit de repos ; Bélisaire était assis à ses pieds ; près de lui se tenait le diacre Vigil.

Sans même se lever à l'entrée du Pontife, Antonine l'interpella d'une voix pleine de colère : « Dites-moi, seigneur Pape, s'écria-t-elle ; quel mal avons-nous fait à vous et aux Romains pour que vous ayez entrepris de nous livrer au pouvoir des Goths ? »

Pendant qu'elle continuait à l'accabler d'injures, un diacre nommé Jean entra dans la salle, arracha au Pape son pallium, et l'entraîna dans une pièce voisine ; là, on lui enleva le reste de ses ornements pontificaux, on le couvrit d'un habit de moine et on le mit à la disposition de Vigil.

Le lendemain, le peuple apprit avec stupéfaction que Silvère avait été déposé et relégué dans un monastère et qu'il fallait procéder à l'élection de son successeur.

De fait, on ne vit plus Silvère ; embarqué sur un vaisseau, ce Pontife fut conduit sur les côtes

d'Asie-Mineure et exilé à Patare, en Lycie. Il souffrit tous ces maux avec une parfaite égalité d'âme. L'évêque de Patare l'accueillit avec de grands témoignages de respect et d'admiration. Indigné d'une pareille iniquité envers le chef de l'Eglise, ce courageux évêque partit pour Constantinople réclamer justice auprès de Justinien : « Il y a plusieurs rois dans le monde, dit-il à l'empereur, mais il n'y a qu'un seul Pape, chef de l'Eglise universelle, et c'est ainsi qu'on le traite ! » Paroles dignes d'un évêque. Que ceux qui se sont séparés de Rome les méditent.

Justinien parut très étonné : on l'avait trompé sur le véritable état des choses. Il ordonna que Silvère serait reconduit en Italie, qu'on le rétablirait sur son siège, s'il était prouvé qu'il n'avait pas voulu livrer Rome aux Goths de Vitigès, sinon qu'on lui donnerait un autre évêché.

L'impératrice Théodora déploya toutes ses intrigues pour faire échouer ces mesures, mais, cette fois, Justinien maintint sa décision.

A cette nouvelle, le diacre Vigil, qui avait usurpé le gouvernement de l'Eglise romaine, fut effrayé. Il déclara à Bélisaire qu'il ne lui donnerait pas les sommes d'argent qu'il lui avait promises, s'il laissait débarquer Silvère. Il est à croire qu'Antonine ne resta pas non plus inactive. Bélisaire céda encore; par ses soins, Silvère fut arrêté à son arrivée en Italie et livré à Vigil, qui le fit déporter dans l'île de Pontia, puis dans l'île voisine de Palmaria.

Les évêques de Terracine, de Fundi, de Fermo et de Minturne vinrent visiter le Pontife exilé, et signèrent avec lui une sentence d'excommunication contre Vigil.

Les autres évêques, en particulier ceux de France, ne furent pas moins affligés des souffrances du Souverain Pontife. Saint Agrippinus, évêque d'Autun, lui écrivit cette touchante lettre:

« Père bien-aimé, des voyageurs venant d'Italie nous apprennent que vous avez été injustement chassé du siège de saint Pierre et envoyé en exil. C'est pour nous une douleur inénarrable. Permettez-nous de venir en aide à votre détresse, et agréez la modeste offrande de notre pauvreté, trente livres d'argent, que nous vous supplions d'accepter avec bienveillance, en considération de notre dévouement filial. Daignez, je vous prie, m'informer en détail des persécutions dont vous avez été victime, afin que je puisse en instruire nos frères et coévêques des Gaules. Hélas! que nous arrivera-t-il à nous-mêmes, vénérable Père, quand on traite ainsi le souverain pasteur, le Vicaire de saint Pierre? Cependant, ne perdez pas courage et fortifiez-vous dans le Seigneur. Au milieu de cette terrible tempête, le bras de Dieu est assez puissant pour rétablir le calme. Priez pour nous, très bienheureux Pape. »

Après bien des privations et des souffrances, le vénérable exilé mourut l'année suivante, 20 juin 538. On dit qu'il expira sous le poignard d'un ancien soldat, nommé Eugène, soudoyé à cet effet par Théodora et Antonine, mais les preuves nous manquent pour affirmer ce dernier crime. Le martyr fut enseveli dans l'île Palmaria; les miracles qui illustrèrent son tombeau attestèrent la gloire dont Dieu avait couronné l'illustre persécuté.

Mais le plus merveilleux prodige qu'on vit alors, prodige dû, sans doute, pour une bonne part, aux prières du Pape martyr, ce fut la conversion de Vigil. Il reconnut la grandeur de ses fautes et les lava dans les larmes de la douleur et du repentir. Il abdiqua les fonctions pontificales qu'il avait usurpées et ne consentit à s'asseoir de nouveau sur le siège de saint Pierre qu'après avoir vu son élection régularisée et confirmée par le consentement du clergé romain.

Bélisaire, de son côté, fit construire une église, entre le Pincio et le Quirinal, en expiation de la part qu'il avait prise à l'expulsion de saint Sylvère; et il voulut qu'une inscription, placée sur le portail, rappelât son repentir. Dieu accorda à Vigil et à Bélisaire la faveur d'expier leur faute en ce monde.

En vain, Théodora écrivit à Vigil pour lui rappeler son engagement de rétablir à Constantinople l'hérétique Anthimos. Merveilleuse assistance de l'Esprit-Saint sur le chef de l'Eglise universelle : ce que Vigil, diacre, avait si imprudemment promis, Vigil, devenu pape légitime, le refusa avec un courage invincible. Arrêté par ordre de l'impératrice, conduit à Constantinople, menacé de mort, traîné dans les rues une corde au cou comme un malfaiteur, Vigil resta le fidèle défenseur de la foi catholique, le soutien du patriarche légitime Mennas, l'adversaire des hérétiques. Théodora, excommuniée et atteinte d'un cancer, mourut dans son impénitence, et Vigil revint à Rome.

Un lecteur oriental se demandera, peut-être, pourquoi tant d'instances auprès du Pape de Rome, pour faire approuver l'élection d'Anthimos au siège patriarcal de Constantinople? C'est qu'alors, nul n'ignorait en Orient ce qu'on y a trop oublié depuis : c'est que le Pape de Rome, successeur du Prince des Apôtres, saint Pierre, est le chef de l'Eglise universelle, et qu'il lui appartient de confirmer l'élection des autres patriarches. Ainsi l'a voulu Jésus-Christ, quand il a dit à saint Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église;* d'où il résulte que se séparer du successeur de saint Pierre, c'est se séparer de l'Eglise de Jésus-Christ.

SAINT LEUFROI

Fête le 21 juin.

Saint Leufroi, d'illustre naissance, préféra aux palais une humble cellule. Nommé abbé de son monastère, il fit à la religion de nombreuses recrues. Le démon essaya un jour de tromper la communauté, en prenant sa figure et sa place au chœur : le Saint lui administra une verte correction. — Il fit jaillir une source en frappant le sol de sa crosse, et rendit stérile, par sa parole, le champ d'un homme qui profanait le dimanche.

JEUNESSE DE LEUFROI

Au VIII^e^ siècle et vers les commencements du IX^e^, la sainteté florissait autrement que de nos jours sur le sol français; aussi notre pays mérita-t-il de voir le règne de Charlemagne. La France alors n'oubliait pas qu'elle est la fille aînée de l'Eglise, et pendant que Charles Martel écrasait les Sarrasins aux environs de Poitiers et sauvait ainsi l'Europe de la barbarie musulmane, pendant que Pépin-le-Bref faisait donation au Pape de ce territoire romain que les Sociétés secrètes, à l'aide des Piémontais, lui ont volé, saint Théodard et saint Lambert payaient de leur sang leur énergie à maintenir les canons sacrés de l'Eglise contre les prétentions des grands de leur siècle; sainte Plectrude, saint Hubert, saint Florobert, saint Hugues de Rouen, saint Leufroi et beaucoup d'autres embaumaient l'Eglise militante par la bonne odeur de leurs vertus, et méritaient d'être choisis pour l'ornement de l'Eglise triomphante.

Saint Leufroi surtout donna au monde l'exemple d'une rare fidélité à la grâce. Il naquit au diocèse d'Evreux, dans le pays de Neustrie, de parents nobles, riches et craignant Dieu. Il se sentit appelé de bonne heure à l'état ecclésiastique, mais il arriva ce qui arrive, hélas! trop souvent, dans de pareilles circonstances, au milieu même de familles qui ont la prétention d'être

franchement chrétiennes. Ses parents, par un amour mal entendu, ou plutôt par une sorte d'idolâtrie, ne purent se résoudre à le perdre de vue et ne voulurent jamais consentir, malgré ses sollicitations et ses larmes, à le laisser entrer dans la cléricature; ils ne lui permirent même pas de faire des études dans ce but.

On comprend aisément les angoisses du jeune Leufroi, car la voix du divin Maître était pressante. Enfin, désespérant de jamais obtenir de ses parents un consentement favorable à ses désirs, il part sans rien dire à personne, et se retire chez l'évêque d'Evreux, saint Taurin. On sait qu'à cette époque presque tous les évêques avaient une école sous leur direction. L'instruction y était généralement gratuite.

L'inquiétude, cependant, était grande à la maison de Leufroi : ses parents ne s'expliquaient pas une absence si peu accoutumée. Ils se mettent à sa recherche et le trouvent parmi les disciples de l'école épiscopale. On le réprimanda vivement d'avoir ainsi abandonné sa famille, il répondit qu'il avait suivi l'inspiration de Dieu, et que, d'ailleurs, l'Evangile conseillait de préférer Jésus-Christ à tout, même à son père et à sa mère. L'argument était très fort; ses parents eurent assez d'esprit chrétien pour ne pas résister, et ils lui permirent enfin de suivre sa vocation.

Le noble adolescent persévéra donc dans la voie où il était appelé. Son ardeur pour l'étude s'enflammait tous les jours davantage : il surpassa bientôt ses compagnons, il en vint même à égaler ses maîtres. Il fréquenta successivement les écoles les plus florissantes de son temps, et partout il fit l'admiration de ses professeurs. A l'étendue de ses connaissances il joignait la modestie et la piété, les deux compagnes nécessaires de toute vraie science, sans lesquelles, pour si habile que l'on soit d'ailleurs à pénétrer les secrets des sciences, on n'est pas même capable de se conduire soi-même.

Tant de mérite devait susciter la jalousie de ceux qui, moins assidus à l'étude et à la prière, ne pouvaient manquer d'avoir moins de succès. Leufroi ne voulut pas être à ses condisciples une occasion de péché : il aima mieux céder à l'orage et se retira dans sa ville natale. Il transforma la maison paternelle en une école où toutes les familles de la province lui amenèrent leurs enfants pour les former à l'étude des lettres et à la science de la religion. Un hospice pour les pauvres et les pèlerins fut organisé près de l'école; puis un oratoire s'éleva comme le lien et le centre des deux établissements. L'entrée de cette chapelle, comme celle de sa maison, fut soigneusement interdite aux femmes. Il vivait donc là comme dans un monastère, aussi régulier, aussi austère qu'un religieux.

LEUFROI EMBRASSE LA VIE MONASTIQUE

Cependant, Leufroi était loin de se trouver satisfait, car il visait à la perfection. Or, il est dit dans l'Evangile : *Si tu veux être parfait, va; vends tout ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres, et viens à ma suite.* Vivement impressionné de ces paroles qu'il avait sans cesse à l'esprit, il comprit que Dieu l'appelait à la vie monastique.

Dans cette pensée, il invita à un grand festin son père, sa mère, tous ses proches, et, le soir venu, comme les convives allaient se retirer, il les pria de passer la nuit en repos dans sa maison, pendant qu'il ferait ce que Notre-Seigneur lui avait inspiré. Le lendemain, Leufroi avait disparu. Il s'était séparé pour jamais de tout ce qu'il avait de plus cher au monde, sa famille, ses disciples, pour aller d'abord au monastère de Varenna, puis dans un ermitage voisin, nommé Calliatus, aujourd'hui Cailly.

Dans le chemin, il rencontra un pauvre à peine vêtu qui lui demanda l'aumône; il en eut compassion et lui donna son manteau. Un peu plus loin, il en vit encore un autre aussi dénué de tout que le premier; son cœur fut encore touché de sa misère et il lui donna une partie des habits qu'il avait sur le corps. C'est ainsi qu'agissent les saints, et, lorsqu'ils n'ont plus rien à donner, ils se donnent eux-mêmes.

Leufroi vécut quelques années à Cailly sous la direction d'un serviteur de Dieu nommé Bertrand. Ils passaient les jours et les nuits dans le jeûne, la prière, les larmes, et renouvelaient dans ce coin de la Neustrie les merveilles de la Thébaïde. Bertrand, poussé par un plus grand désir de solitude, le quitta pour aller mourir dans quelque forêt inconnue, sous l'œil des anges. Resté seul, Leufroi se promettait de finir lui-même ses jours loin du monde; mais l'évêque de Rouen, saint Ansbert, l'arrachant à son ermitage, le força d'accepter l'honneur du sacerdoce et l'apostolat du pays actuel de Louviers et de Caillon, encore tout peuplé d'idolâtres.

« Le nouvel apôtre, disent les Actes, sortit de Rouen, guidé par l'Esprit-Saint, et arriva en un lieu déjà célèbre, quoique complètement désert. Jadis, saint Ouen, se rendant à la ville royale de Clipiacum (Clichy), où il devait mourir chargé d'ans et de vertus, remontait le cours de l'Eure. Arrivé en un endroit où le chemin bifurquait, les deux mules qui conduisaient le char s'arrêtèrent épouvantées. Saint Ouen leva les yeux et vit une croix éblouissante de clarté dont le pied touchait la terre et dont les bras rayonnaient jusqu'au firmament. Il descendit de son char, se prosterna pour adorer le Seigneur, et Dieu lui révéla qu'un jour, en ce lieu où la croix venait de lui apparaître, Jésus-Christ crucifié aurait de vrais adorateurs. Ce vénérable évêque, voulant marquer pour l'avenir ce lieu prédestiné, demanda au clerc qui l'accompagnait quelques branchages dont il pût faire une croix. Comme il ne s'en trouvait pas, on acheta à un laboureur qui travaillait dans le voisinage l'aiguillon avec lequel il stimulait ses bœufs. Une croix rustique en fut formée et plantée au lieu même où la croix céleste avait apparu. Tel était le monument que Leufroi retrouvait quinze ans plus tard sur sa route. La croix dite de Saint-Ouen avait été conservée, elle changea de nom et s'appela *la croix de Saint-Leufroi*, après que le prêtre missionnaire y eut élevé un monastère bénédictin, dont il prit le gouvernement, et qui répandit dans la contrée, avec la foi du Christ, la bonne odeur de toutes les vertus (1). »

DIEU ACCORDE A SON SERVITEUR LE DON DES MIRACLES

L'apostolat de Leufroi fut béni et Dieu accorda à son serviteur le don des miracles. Il rendit par sa bénédiction la santé au fils de Charles Martel, Gryphon, qu'une fièvre maligne avait mis à deux doigts de la mort. Il arrêta un grand embrasement qui allait consumer tout son monastère; il fit sourdre des fontaines en des lieux secs et

(1) Darras, *Hist. gén. de l'Eglise*, t. XVII, p. 106.

où le peuple était en grande disette d'eau; il chassa le démon du corps et de l'âme de plusieurs personnes. Un de ses religieux ayant laissé tomber le fer de sa cognée dans la rivière de l'Eure, Leufroi mit le bout de son bâton dans l'eau, et, à l'instant même, le fer remonta et vint s'attacher à ce bâton.

Dieu ne fit pas seulement paraître le mérite de son serviteur par les faveurs et les grâces qu'il accorda à ceux qui l'honorèrent et lui rendirent le respect qui lui était dû; il fit encore voir, par des exemples, de quel poids sont les imprécations des saints, lorsqu'on se les est attirées par des paroles outrageantes ou par le mépris de leurs personnes. Les *Bollandistes* ont recueilli un grand nombre de celles que fit saint Leufroi, non, certes, par impatience ou par manque d'humilité, mais par une inspiration spéciale de Dieu qui voulait ainsi punir visiblement les coupables pour l'instruction de tous.

Le Saint pêchait quelquefois par divertissement dans l'Eure. Une femme qui le vit se prit à murmurer, disant : « *Ce chauve-là* ne laissera pas un seul poisson dans la rivière et l'on ne pourra plus pêcher après lui. » Elle croyait n'avoir été entendue de personne. Mais Leufroi, à qui Dieu découvrit la pensée de cette femme, lui répondit : « Pourquoi m'envies-tu un bien qui m'est commun avec le reste des hommes? Et pourquoi me reproches-tu un défaut qui vient de la nature et non de ma volonté. Plaise à Dieu qu'en punition de ta faute, ni toi ni tes descendants n'ayez jamais plus de cheveux que j'en ai sur le front. » L'effet suivit immédiatement la parole; l'on en vit l'accomplissement jusqu'à l'extinction de la race maudite.

Un homme ayant dérobé quelques meules de foin de son monastère, Leufroi en fit ses plaintes devant le juge du lieu et en poursuivit instamment la restitution. Celui qui était coupable du vol s'emporta furieusement contre lui à l'audience, et l'appela publiquement menteur et calomniateur. Le Saint se contenta de lui répondre : « Que Dieu soit juge entre nous deux! » et à l'heure même on vit ce misérable, au milieu de douleurs atroces, cracher toutes ses dents devant l'asssemblée; et depuis, dans sa postérité, personne n'a eu de dents.

Quelques laboureurs, comme il y en a tant aujourd'hui, peu soucieux de l'observation du dimanche, labouraient un champ sans aucun respect pour la sainteté de ce jour consacré aux louanges de Dieu. Le saint abbé en étant averti, se transporta aussitôt auprès de ces contempteurs de la loi divine, pour les faire cesser. Ceux-ci se moquèrent de ses avertissements et continuèrent leur travail au milieu des railleries et des sarcasmes les plus outrageants pour le Saint.

Alors Leufroi qui, personnellement, se souciait fort peu des injures et du mépris des hommes, mais qui ne pouvait tolérer l'outrage fait à Dieu, maudit ce champ, afin que, par leur propre intérêt, ces coupables reconnussent davantage l'énormité de leur péché; et depuis, malgré tous les soins qu'on a pu en avoir, ce champ n'a jamais produit que des ronces et des épines. Qui sait si une semblable punition n'attend pas tous ces soi-disant chrétiens qui s'obstinent à violer l'observation du dimanche, une des choses qui appesantissent tant le bras de Jésus-Christ, comme l'a dit la Vierge de La Salette en menaçant la France de terribles fléaux si elle continuait à mépriser la loi de Dieu?

LEUFROI INFLIGE AU DÉMON UNE HUMILIATION PROFONDE

Le biographe du Saint rapporte encore un célèbre combat avec le démon, où il humilia cet orgueilleux serpent et lui fit subir une confusion d'autant plus profonde que son effronterie avait été plus impudente.

La plus grande ferveur régnait dans le monastère de Leufroi, si bien que la plupart de ses disciples se levaient longtemps avant Matines, et venaient passer plusieurs heures au chœur en oraison mentale avant qu'on éveillât la communauté. Le Saint les prévenait le plus souvent, et, lorsqu'ils arrivaient à l'église, ils avaient la consolation de le trouver à sa place, déjà tout élevé en Dieu, et tout abîmé dans la contemplation de ses perfections.

Un jour que les affaires de sa charge l'empêchèrent de s'y rendre à son heure ordinaire, le démon prit sa figure, et, pour se faire saluer des religieux, il se mit en sa chaire avec de belles apparences de modestie et de dévotion. Il eut quelque temps la satisfaction qu'il prétendait, car les premiers qui entrèrent ne doutèrent nullement que ce ne fût leur abbé, et lui firent, selon la coutume, une inclination profonde, ne croyant pas saluer le loup pour le pasteur. Mais la fourberie ne fut pas longtemps sans être découverte ni sans une juste punition.

Un des Frères venait de quitter le Saint dans sa chambre. Arrivé à l'église, il fut tout étonné d'y trouver encore son supérieur. Il se douta de la ruse du diable (car celui-ci, malgré tous ses efforts, ne pouvait s'empêcher de laisser paraître sous son capuchon une certaine gêne et un orgueil mal contenu) et il alla promptement avertir Leufroi de ce qui se passait. Le Saint, à qui Dieu fit connaître que c'était un prestige du malin esprit, accourut à l'église, armé d'un solide bâton, fit le signe de la Croix sur les portes et sur les fenêtres, et se mit à frapper ce spectre avec une sainte colère, sachant bien qu'il sentirait spirituellement les coups qu'il lui donnait corporellement.

Le démon pouvait disparaître à l'instant même, en dissipant le corps qu'il s'était formé; mais Dieu ne le lui permit pas, pour faire paraître davantage la puissance de son serviteur. Il allait d'une porte à l'autre, gémissant sous les vigoureux coups de bâton que lui administrait le saint abbé, mais au moment où il croyait échapper aux poursuites de l'homme de Dieu, il se trouvait tout à coup arrêté par le signe de la Croix, si bien qu'il fut obligé, pour sortir, de s'attacher à la corde de la cloche et de se sauver par le clocher.

Les religieux reconnurent, par un événement si extraordinaire, qu'ils ne sauraient trop être en garde contre les ruses du diable, mais que, cependant, ils pouvaient vivre dans une sainte assurance puisqu'ils avaient en leur saint abbé un si puissant protecteur. Dieu leur montra également par là quelle est la vertu du signe de Croix et comment, par son seul secours, on peut mettre en fuite des légions entières de démons.

Le bâton dont s'était servi Leufroi dans cette rencontre devint tout particulièrement redoutable à Satan. On rapporte qu'une personne, étant tombée en la possession de ce malin esprit, le saint abbé se mit en prières, obtint sa délivrance et lui envoya ce bâton pour sauvegarde. Depuis, le diable n'osa plus la tourmenter en aucune manière.

SÉVÉRITÉ DE LEUFROI POUR LES FAUTES DE SES RELIGIEUX

Leufroi ne pouvait souffrir la moindre imperfection de la part de ses disciples, et il punissait très sévèrement le moindre manquement à la règle. Un de ses religieux étant mort, on trouva dans ses habits trois pièces d'argent, marque trop évidente qu'il avait violé son vœu de pauvreté. Le Saint fut saisi d'une extrême douleur; mais, ne voulant pas qu'un vice si pernicieux prît pied dans sa maison, il jugea à propos de retrancher ce mort de la compagnie des autres Frères, et ordonna qu'on l'enterrât hors du cimetière commun, et que, jetant l'argent sur son corps, on lui dît comme saint Pierre à Simon le Magicien : « Que ton argent périsse avec toi. » Cet ordre fut fidèlement exécuté, et le misérable propriétaire fut enseveli en terre profane.

Cependant, le saint abbé avait quelque croyance qu'il était mort pénitent de sa faute et qu'il avait trouvé miséricorde devant le Seigneur; aussi fit-il pour lui une retraite de quarante jours qu'il passa en des jeûnes, des prières et des larmes continuelles, demandant à Notre-Seigneur d'avoir pitié de celui qui avait vécu tant d'années dans les exercices de la mortification religieuse. Il fut exaucé. Dieu lui révéla qu'il délivrait le défunt des flammes du Purgatoire. Leufroi le fit alors déterrer et l'on plaça son corps avec ceux de ses Frères pour qu'il eût avec eux une résurrection commune.

MORT DE LEUFROI

Saint Leufroi était déjà arrivé à une extrême vieillesse; il fut atteint d'une maladie qui ne devait pas tarder à le conduire au tombeau. Se voyant proche du temps où il lui fallait aller rendre compte de toute sa vie devant le grand juge des vivants et des morts, il se recommanda aux prières des serviteurs et des servantes de Dieu, afin qu'ils lui procurassent, par leur intercession, la grâce d'une heureuse mort. Il assembla ses disciples autour de lui et leur fit une exhortation pleine de ferveur pour les porter à la persévérance. Enfin, après avoir passé toute sa dernière nuit en une oraison continuelle et reçu le saint Viatique, il rendit l'esprit au milieu des larmes et des sanglots de tous ses enfants, le 21 juin de l'an 738, sous le règne de Childebert II.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE

PATRON DE LA JEUNESSE

Fête le 21 juin.

A.GABER

NAISSANCE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE

L'angélique jeune homme, saint Louis de Gonzague, que le pape Benoît XIII a proposé comme modèle d'innocence et de pureté et comme patron à la jeunesse des écoles, eut pour père Ferdinand de Gonzague, marquis de Castiglione, prince du Saint-Empire, et pour mère, Marthe Tana Santena, fille de Tano Santena, seigneur de Chieri, en Piémont.

Le désir de se voir mère fit faire à la marquise d'ardentes prières pour obtenir du Seigneur qu'il lui donnât un fils, non pour être le soutien de sa famille, mais pour servir Jésus-Christ. Ses vœux furent enfin exaucés. Mais cette joie maternelle fut bientôt traversée par l'appréhension de perdre, avant même de le posséder, ce fruit de tant de désirs. La marquise, en effet, souffrit de si grandes douleurs dans ses couches, qu'au jugement des médecins, la mère ni l'enfant ne pouvaient vivre.

En cet état, elle eut recours à la Sainte Vierge et fit vœu, si elle et son fils échappaient au péril, d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette et d'y porter l'enfant pour le lui consacrer. Elle n'eut pas plutôt achevé cette promesse, que

l'enfant vint au monde, plein de vie, le 9 mars de l'an 1568.

ADMIRABLES DISPOSITIONS DE LOUIS DÈS SES PREMIÈRES ANNÉES

Cette pieuse mère, regardant dès lors ce fils comme un dépôt sacré qu'elle devait remettre un jour intact à la Mère de Dieu, prit un soin extrême de lui inspirer de bonne heure les sentiments de la plus tendre piété. L'angélique enfant montra bientôt lui-même qu'il était vraiment l'objet d'une adoption et d'une protection toute particulière de la part de la Reine du ciel; et les dispositions merveilleuses qui se développaient en lui de jour en jour, dépassèrent de beaucoup tout ce qu'en aurait pu espérer une mère si vertueuse. Il était encore au berceau, et déjà sa tendresse pour les pauvres, la compassion qu'il témoignait à la vue de leurs misères étonnait tout le monde. S'en présentait-il un devant lui, il se mettait aussitôt à pleurer, et on ne pouvait l'apaiser qu'en faisant l'aumône. Dès qu'il put parler, on lui apprit à prononcer les saints noms de Jésus et de Marie, à faire le signe de la croix, ce qu'il répétait avec une joie et une ferveur admirables. Son visage, empreint d'une angélique douceur, respirait un tel air de piété, que ceux qui le portaient entre leurs bras croyaient tenir un ange, à la seule vue duquel ils se sentaient intérieurement animés à la vertu. Quand il put marcher, il commença à se retirer seul en secret, pour y prier Dieu avec plus de recueillement. Il inaugurait ainsi cette vie de prière qui devait, en peu d'années, l'élever à une si haute perfection.

La pieuse marquise était ravie de voir ces inclinations de son fils pour la piété, mais le marquis son père eût mieux aimé lui voir de l'ardeur pour les armes. Il le prit avec lui pour aller faire à Cassal une revue de ses troupes, afin qu'en se trouvant perpétuellement en contact avec les mœurs militaires, il pût prendre une humeur guerrière. Comme l'enfant n'avait encore que cinq ans, le mauvais exemple des gens de guerre fit quelque impression sur lui. Il en retint des paroles un peu libres qu'il répétait sans les comprendre, mais son gouverneur l'en ayant repris aussitôt, il en eut horreur, et évita désormais ceux qui les prononçaient. Ce fut là sa plus grande faute, qu'il pleura et dont il fit pénitence toute sa vie.

PREMIERS DÉSIRS DE QUITTER LE MONDE

A l'âge de sept ans, âge qu'il appelait le temps de sa conversion, il se sentit tellement épris de Dieu, qu'il résolut de renoncer à tout ce que le monde aime, pour se consacrer entièrement à son service. Il eut dès lors ses prières réglées, il y était si exact qu'on ne put même les lui faire omettre pendant une fièvre ardente qui le travailla huit mois: on obtint seulement qu'un autre réciterait ces prières en sa présence, lorsque sa faiblesse serait trop grande.

CE QUE FAIT LOUIS A LA COUR DES PRINCES

Le marquis de Gonzague, charmé de la sagesse précoce et des belles qualités de son fils, ne négligea rien de ce qui pouvait lui procurer une éducation digne de sa naissance. Il le conduisit, âgé seulement de huit ans, à la cour du grand duc de Toscane, pour qu'il s'y formât à l'esprit du monde. Bien loin de se laisser corrompre à un air si contagieux, le jeune prince y fit des progrès surprenants dans la sainteté. La prière, l'étude lui tenaient lieu de tous les divertissements. Pour triompher plus facilement du démon, du monde et de sa propre nature, il se mit sous la sauvegarde de la Très Sainte Vierge, et fit entre ses mains le vœu de virginité perpétuelle. Cet acte héroïque lui attira tant de grâces que, depuis, il ne ressentit plus aucun mouvement contraire à la pureté. Sa délicatesse, d'ailleurs, pour cette admirable vertu, allait jusqu'à l'excès. Tout jeune qu'il était, il se fit une loi de ne jamais regarder une femme en face, pas même la marquise sa mère. Jamais il ne permit à son valet de chambre de l'aider à s'habiller, et sa pudeur était si grande qu'il n'osait pas même lui laisser voir le bout de ses pieds nus.

Il avait onze ans lorsqu'il quitta la cour de Florence pour passer à celle du duc de Mantoue, son proche parent. Ce nouveau théâtre des grandeurs et de l'éclat de sa maison n'éblouit point le jeune Saint. Ce fut là qu'il résolut définitivement de quitter le monde et de céder à son frère Rodolphe son titre au marquisat de Castiglione, dont il avait déjà été investi par l'empereur.

L'affaiblissement de sa santé lui servit de prétexte pour rentrer dans la maison paternelle. D'une complexion déjà très délicate, sa santé s'était encore considérablement affaiblie, par suite de ses pénitences excessives, et il en était résulté un état de langueur qui mettait ses jours en danger.

Cependant, de retour à Castiglione, loin d'adoucir en rien la règle qu'il s'était imposée, il continua à travailler de plus en plus à sa sanctification. Il s'enfermait ordinairement dans sa chambre pour n'être point interrompu dans ses longues oraisons. Les serviteurs du château l'ont vu souvent prosterné devant son crucifix, les bras étendus et dans une attitude si fervente, que cette vue leur arrachait des larmes.

D'autres fois, il était ravi en extase, ses yeux lançait des flammes, son visage, rayonnant comme celui d'un séraphin, le faisait prendre pour un ange du ciel.

PREMIÈRE COMMUNION DE LOUIS, SON AMOUR POUR LA SAINTE EUCHARISTIE

Ce fut à cette époque, que saint Charles Borromée, passant par Châtillon, vit pour la première fois notre Saint. Le grand évêque découvrit avec admiration les trésors de grâce renfermés dans cette âme angélique. Louis n'avait point encore reçu la Sainte Communion, saint Charles la lui donna de ses propres mains. Avec quelle ferveur, avec quel amour, cette âme innocente reçut son Dieu pour la première fois, les anges seuls ont pu le comprendre. Son visage enflammé, ses yeux remplis de larmes trahissaient l'ardeur du feu divin qui embrasait son cœur. Depuis lors, il communia ordinairement tous les dimanches et, selon le conseil de saint Charles, il consacrait les trois jours qui précédaient sa communion à s'y préparer, et passait les trois jours suivants en actions de grâces.

Louis eut toute sa vie, pour l'adorable Sacrement de l'autel, une dévotion ardente. Il passait des heures entières au pied du saint Tabernacle. Il ne se lassait point d'entendre la Sainte Messe, il eût voulu qu'elle durât tout le jour, et des torrents de larmes s'échappaient de ses yeux à la vue de la divine victime. Parlait-il de cet auguste mystère, il le faisait avec tant d'onction, que, plusieurs fois, des prêtres voulurent l'en-

tendre sur ce sujet avant de monter eux-mêmes à l'autel, pour s'exciter à la ferveur.

MORTIFICATION EXTRAORDINAIRE DE SAINT LOUIS DANS LE MONDE

L'étude des belles lettres à laquelle s'appliquait alors notre Saint n'affaiblit point en lui l'esprit intérieur, qu'il nourrissait par la pénitence. Il est difficile de porter plus loin la haine de soi-même. Les pénitences de ce jeune prince délicat, maladif, auraient effrayé les religieux les plus mortifiés, et l'on ne vit jamais tant d'innocence unie à tant d'austérité.

Il n'avait encore que treize ans, et déjà, il jeûnait trois fois la semaine; le vendredi, toute sa nourriture consistait en une once de pain trempé dans de l'eau, qu'il prenait à midi; le soir il retranchait encore d'une quantité si légère. Son ordinaire, d'ailleurs, était si sobre que, sans un secours particulier de Dieu, il n'eût pu subsister.

A cette rigoureuse abstinence, il ajoutait la discipline jusqu'au sang : d'abord il ne la prenait que trois fois la semaine, il la prit depuis tous les jours, et enfin trois fois en vingt-quatre heures, et à tel point qu'on trouva souvent le plancher et les murs de sa chambre teints de son sang. Il glissait adroitement une planche dans son lit, et, faute de cilice, il mettait ses éperons sous sa chemise pour en être piqué à tout moment.

Jamais il ne se chauffa, même dans les plus rudes hivers; au milieu de la nuit, quand tout le monde dormait, il se levait doucement et, par les plus grands froids, à peine vêtu, il passait de longues heures en prières, jusqu'à ce que le froid le saisissant, il tombât par terre de faiblesse.

SAINT LOUIS A LA COUR D'ESPAGNE

L'an 1581, le marquis de Gonzague conduisit son fils en Espagne, à la suite de l'impératrice Marie, fille de Charles-Quint, et bientôt le jeune Louis fut donné pour page au prince Jacques, fils de Philippe II. Il semblait que Dieu voulût ainsi montrer notre Saint à la plupart des cours de l'Europe pour faire voir que la piété est de toutes les conditions et l'innocence de tous les âges. En effet, malgré les distractions qui se rencontrent à la cour des princes, Louis ne retrancha rien ni de ses prières, ni de ses mortifications, il trouva même le temps de s'appliquer à l'étude de la philosophie.

IL REÇOIT DU CIEL L'ASSURANCE QU'IL EST APPELÉ A LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Après un an de séjour en Espagne, âgé alors de seize ans, il jugea que le moment était venu d'exécuter le dessein qu'il avait formé d'entrer dans un Ordre religieux. Mais, comme il n'avait point encore fait choix d'une congrégation en particulier, il eut recours à la Sainte Vierge, son refuge ordinaire, et, le jour de son Assomption, il fit une communion au collège des Jésuites de Madrid, avec une dévotion et une préparation extraordinaires, afin d'apprendre ce que Dieu demandait de lui. Sa prière fut aussitôt exaucée, car, pendant qu'il faisait son action de grâces, il entendit distinctement au fond de son cœur une voix qui lui ordonnait d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

ÉPREUVES SUSCITÉES A SA VOCATION

Le jeune homme résolut d'obéir le plus promptement possible à l'avis du ciel, mais de rudes combats l'attendaient. Tout ce qu'une naissance illustre a de plus flatteur, tout ce que la tendresse d'un père a de plus séduisant, fut mis en œuvre, pour lui faire changer de résolution. On le promena par les cours les plus brillantes de l'Italie, on l'accabla d'affaires, on le chargea de négociations importantes et extrêmement épineuses, on lui ménagea des entretiens avec des personnages d'autorité qui le dissuadèrent de se faire religieux. Tout fut inutile. Le marquis son père, après un refus trop dur qu'il venait de lui faire, l'ayant surpris à genoux devant son crucifix, mêlant son sang avec ses larmes pour obtenir de Dieu ce que les hommes s'obstinaient à lui refuser, se sentit si fort attendri qu'il n'eut pas le courage de prolonger davantage les tourments de son fils, et il consentit enfin à son départ. Il voulut cependant, qu'auparavant, Louis allât à Milan y terminer quelques affaires de famille. Le jeune Saint ne montra que trop ses talents en cette rencontre et peu s'en fallut que son habileté ne mît un nouvel obstacle à son bonheur.

« Vous vous êtes trompé, mon fils, lui dit le marquis à son retour de Milan, vous vous êtes trompé, quand vous avez cru que je consentirais à votre départ; non, cessez d'y songer; votre prudence, vos talents indiquent assez votre place dans le monde. » Louis, frappé d'une résolution si inattendue, se jeta aux pieds du marquis, et avec cet air ingénu, qui prévenait toujours en sa faveur : « A Dieu ne plaise, mon cher père, lui dit-il, que je ne fasse jamais rien contre vos ordres. Je vous serai toujours très soumis. Permettez-moi seulement de vous représenter que je ne puis douter de l'appel de Jésus-Christ : c'est donc vous opposer à la volonté de Dieu que de m'empêcher d'obéir. » Ces sages paroles firent impression sur le cœur du marquis : il embrasse le jeune homme en pleurant et, après un moment de silence : « Mon fils, lui dit-il, vous m'avez fait au cœur une plaie qui saignera longtemps. Je vous aime et vous le méritez. J'avais fondé sur vous toutes les espérances de famille, mais enfin, puisque vous êtes si assuré de l'appel de Dieu, je ne vous retiens plus : allez, mon fils, allez où Dieu le veut. »

A ces paroles, quelque attendri que fût Louis, il ne put cependant contenir sa joie, et se prosternant devant son crucifix, il renouvela son sacrifice. Ayant fait ensuite à Mantoue la cession de son marquisat en faveur de son frère Rodolphe, il prit congé de ses parents et partit pour Lorette.

Dans ce vénéré sanctuaire, toute sa tendresse pour Marie éclata en doux transports et en larmes d'amour. Il y renouvela son vœu de chasteté, et s'étant de nouveau consacré à la Mère de Dieu, il partit pour Rome, où, après avoir reçu la bénédiction du Saint-Père et visité les cardinaux, ses parents, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, l'année 1585. Il n'avait point encore dix-huit ans accomplis.

FERVEUR ET SAINTETÉ DU JEUNE NOVICE

Les progrès surprenants que Louis fit dans cette école du noviciat étonnèrent les plus parfaits. On n'eut besoin que de modérer sa ferveur et de mettre des bornes au désir qu'il avait de faire pénitence. La plus grande faute qu'il eut à se reprocher durant les deux années de son noviciat, fut d'avoir regardé, pendant le repas, le Frère assis à ses côtés. Il était, en effet, si modeste que, trois mois après son arrivée, il ignorait encore comment était disposé le réfec-

toire. Un jour, comme on l'envoyait chercher un livre à la place du recteur, il fut obligé de s'informer de l'endroit où il se trouvait.

Il ne sut jamais s'excuser, quelque raison qu'il eût de le faire. Il craignit même plusieurs fois d'avoir ressenti une joie trop sensible d'une réprimande qu'il avait reçue. Les exercices les plus bas et les plus rebutants lui causaient un plaisir extrême : et il se crut obligé de s'accuser d'avoir trop satisfait sa soif d'humiliation, en allant par la ville vêtu d'un méchant habit et demandant l'aumône.

Nul n'oublia mieux que lui son peuple et la maison de son père. C'était lui faire une grande peine d'avoir pour lui l'ombre de distinction : un livre plus richement relié, un rosaire moins commun, deux chaises dans sa cellule blessaient la délicatesse de son amour pour la pauvreté. La marquise sa mère eut beaucoup de peine à lui faire accepter, pour orner sa cellule, deux images en papier, l'une représentant saint Thomas d'Aquin, l'autre sainte Catherine, saints qu'il aimait d'une affection singulière.

SON ESPRIT DE MORTIFICATION DANS LA VIE RELIGIEUSE

Nous avons déjà vu l'esprit de pénitence qui avait animé le jeune prince dans le monde. Devenu religieux, sa soif de souffrir devint insatiable. Il avait tellement mortifié tous ses sens, qu'il en avait comme perdu l'usage. Il allait souvent dans un lieu sans pouvoir dire où il se trouvait; au réfectoire, il ne faisait attention à ce qu'on lui servait que pour prendre ce qui lui était le plus désagréable. A ceux qui le blâmaient de ses pénitences et lui en faisaient scrupule, disant qu'il se tuait lui-même, il répondait qu'après avoir obtenu l'autorisation de ses supérieurs, il était rassuré sur ce point. Le vrai temps de la pénitence, disait-il encore, est celui de la jeunesse, car alors, l'homme possède toutes ses forces et toute sa vigueur, et peut offrir à Dieu des sacrifices plus énergiques et plus généreux; d'ailleurs, si Dieu a des droits sur toute notre vie, il aime surtout qu'on lui donne ce qui en est comme les prémices et la fleur, c'est-à-dire la jeunesse. Aussi déclare-t-il au moment de mourir que s'il avait des scrupules, ce n'était pas pour les pénitences qu'il avait faites, mais plutôt, pour celles qu'il avait omises.

SAINT LOUIS ANGE DE PAIX

L'amour du prochain le tira de la solitude religieuse pour le conduire dans sa famille. C'était pour y apaiser un vif différend survenu entre le marquis de Castiglione, son frère, et le duc de Mantoue. Arrivé à Châtillon, il fut reçu comme un ange du ciel; on accourut en foule pour contempler le Saint, comme on l'appelait, et la marquise sa mère fut saisie en le revoyant d'un sentiment de vénération qui lui fit mettre les genoux en terre; tant elle avait conçu une haute idée de la sainteté de ce fils chéri. Quelque aigris que fussent les cœurs, cet ange de paix n'eut pas plutôt parlé à l'un et à l'autre que tous les différends s'évanouirent. Une étroite amitié prit la place d'une haine implacable. Cette réconciliation inespérée fut regardée comme un des premiers miracles de Louis.

Ce ne fut point le seul qu'il opéra pendant son séjour dans sa famille. Sa pieuse mère, ayant prié ses supérieurs de le contraindre à prêcher avant son départ de Châtillon, il le fit avec tant de fruit qu'il y eut plus de sept cents personnes qui se confessèrent au sortir du sermon, et le nombre des réconciliations qui suivirent fut regardé comme un grand miracle.

Louis était encore dans sa famille quand Dieu lui fit connaître que l'heure approchait où il l'appellerait à partager la gloire des élus. Il revint aussitôt à Rovère, 1591, rempli d'une sainte allégresse à une si agréable nouvelle.

SAINT LOUIS SE PRÉPARE A SA DERNIÈRE HEURE SA MORT PRÉCIEUSE

Toute la vie du jeune Louis n'avait été qu'une préparation à la vie du ciel; il redoubla cependant de ferveur dans cette dernière année. Son amour pour Dieu devint si tendre et si véhément qu'il ne pouvait entendre prononcer ce nom trois fois saint sans qu'une altération sensible se manifestât sur son visage. Un trait, une expression touchante dans la lecture que l'on faisait pendant le repas, l'empêchait de manger, et produisait une telle impression sur son cœur qu'elle se trahissait d'abord par des larmes. La vue d'un petit agneau, d'une étoile, d'une fleur, excitait son émotion, augmentait son amour. On évita même d'employer en sa présence certains termes plus pathétiques, pour lui épargner une impression qui pouvait nuire à sa santé.

Revenu donc à Rome, il trouva cette ville affligée de la peste. Il importuna aussitôt ses supérieurs pour en obtenir la faveur de se dévouer au service des pestiférés. Mais sa charité aspirait sans cesse à servir ceux qui étaient le plus en danger, et il fut lui-même bientôt atteint.

Quand il se sentit frappé, sa joie éclata d'abord en doux chant d'action de grâces. Cependant, les soins qu'il reçut le soulagèrent pour un temps: mais il lui en resta une fièvre lente, qui devait l'emporter trois mois après. Ces derniers mois d'attente furent pour cette âme, avide de posséder enfin son Dieu, comme un long martyre où elle se consumait chaque jour en désirs ardents de quitter la terre pour le ciel. Enfin, Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il l'appellerait le jour même, et dès lors les heures s'écoulèrent pour lui dans de vifs transports d'amour et de doux cantiques de reconnaissance.

Un peu avant de mourir, il souhaita de prendre encore une fois la discipline, ou, comme il était trop faible, qu'un autre la lui donnât, et il supplia le Père Provincial de le laisser expirer par terre.

Un moment après, prononçant les noms bénis de Jésus et de Marie, son âme s'envola joyeuse vers le ciel. C'était vers la fin du jour de l'octave du Très Saint-Sacrement, le 20 juin de l'an 1591. Il avait vingt-deux ans, et en avait passé quatre dans la Compagnie de Jésus.

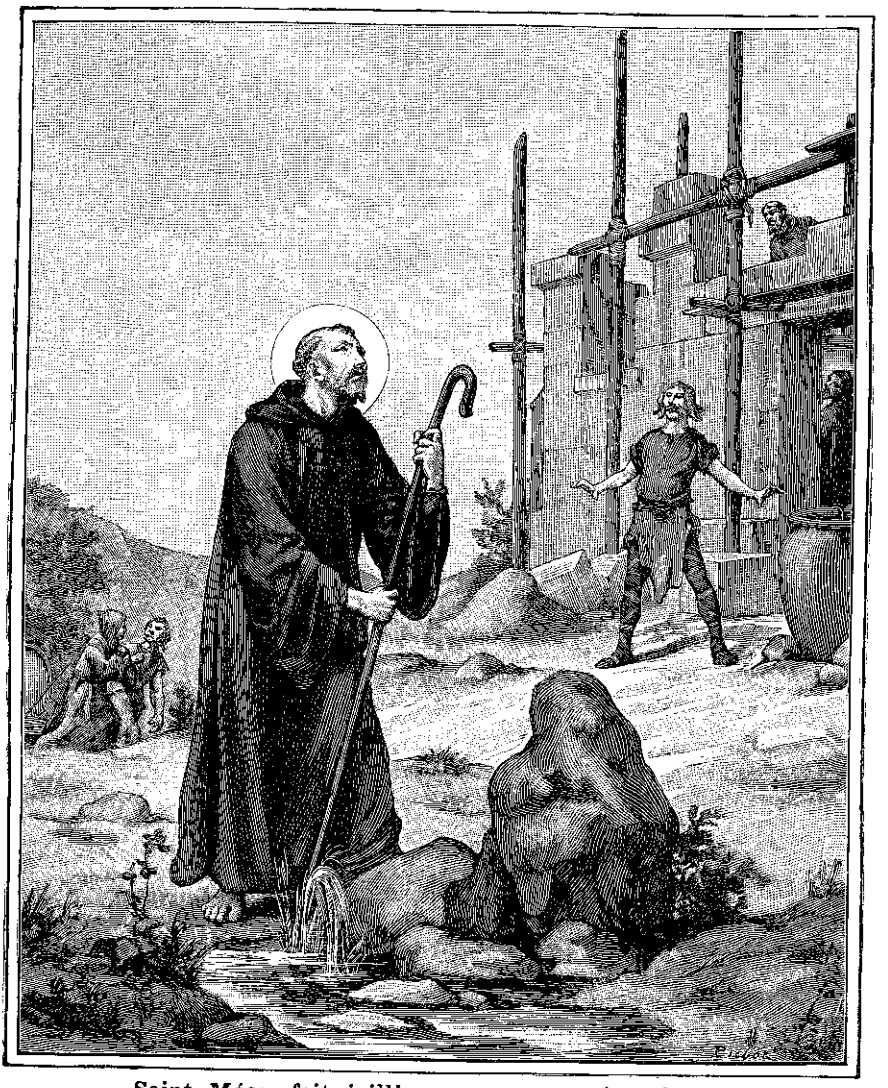
Trois ans après, sa pieuse mère, étant dangereusement malade, se sentit tout à coup inspirée, au milieu de ses cruelles douleurs, d'invoquer son fils pour en obtenir sa guérison. Elle le prie, en effet, avec ferveur. Bientôt, un doux sommeil s'empare de ses sens; elle voit alors venir à elle Louis tout resplendissant de gloire; il s'approche en souriant, il la touche; et, se réveillant aussitôt, elle se trouve parfaitement guérie.

Ce fut le premier miracle que Dieu fit par l'intercession du bienheureux Louis après sa mort. Le bruit s'en répandit rapidement, on recourut à lui de tous côtés; et bientôt le nombre des prodiges obtenus fut considérable.

Sa mère vivait encore lorsqu'il fut béatifié, l'an 1621, et elle put invoquer son cher fils sur les autels.

SAINT MÉEN, ABBÉ DE GAEL

Fête le 21 juin.



Saint Méen fait jaillir une source miraculeuse.

PREMIÈRES ANNÉES

Saint Méen naquit en Angleterre vers la fin du VIe siècle. Ses parents habitaient la ville d'Orckh, dans le South-Wales, connu aujourd'hui sous le nom de Elamorganshire; ils étaient d'une famille noble et riche qui compte parmi ses membres saint Samson, archevêque d'York, et saint Magloire. Remplis d'une pieuse sollicitude, ils s'efforcèrent d'inspirer à leur fils, dès sa plus tendre enfance, les sentiments de religion qui sont la base de toute éducation chrétienne ; plus tard, quand il fut en âge de fréquenter les écoles, il se montra si ardent au travail qu'il surpassa tous ses condisciples dans l'étude des lettres et des sciences; il ne chercha pas toutefois à se prévaloir de ses succès et jamais ne se préféra à personne.

VOCATION MONACALE

A la fin de ses études, le jeune Méen revint à la maison paternelle. Son père et sa mère se faisaient une grande joie de le garder auprès d'eux et de partager avec lui tous leurs biens. Mais l'adolescent sentait une inspiration divine l'appeler à une haute perfection. Souvent il méditait sur la vanité des biens du monde et il priait Dieu de lui faire connaître sa vocation et de lui donner la grâce de la suivre fidèlement.

Il résolut d'aller demander les conseils de son oncle, saint Samson, archevêque d'York, qui le reçut avec beaucoup de bonté. Le saint évêque ne tarda pas à pénétrer les desseins de Dieu et à reconnaître quel précieux élève le Seigneur lui envoyait pour le sanctuaire; mais, pour éprouver sa ferveur, il lui enjoignit de servir les religieux qui vivaient sous sa direction. Quelque temps après, comme le jeune homme s'acquittait de cette charge à la satisfaction de tous, il fut admis parmi les moines et élevé à la dignité du sacerdoce.

IL VIENT EN ARMORIQUE

Les Saxons venaient d'envahir l'Angleterre. Obligé de fuir, saint Samson se retira en Armorique avec ses religieux. A peine débarqué, il prouva sa mission par de nombreux miracles, parmi lesquels on cite la guérison d'une lépreuse et la délivrance de sa fille qui était possédée du démon.

Etonnés de tels prodiges et pleins d'admiration pour les hommes de Dieu, les habitants de la contrée les supplièrent de rester parmi eux, s'engageant à bâtir un monastère à Kerfeunteun (aujourd'hui Landtmeur, près Morlaix). La vertu de saint Samson, son zèle pour la conversion des païens, le firent bientôt remarquer des évêques bretons qui vinrent lui offrir le siège de Dol et lui conférèrent sur eux l'autorité et la juridiction qu'il avait exercées en Angleterre sur ses suffragants. Il ne put refuser cet honneur et quitta le monastère de Kerfeunteun, le laissant sous la direction de saint Magloire.

IL EST SACRÉ ABBÉ

Avant de s'éloigner, Samson avait réuni les religieux pour leur demander conseil sur l'intention qu'il avait d'élever Méen à la dignité d'Abbé. Tous approuvèrent cet heureux choix, et le nouveau supérieur partit avec quelques disciples pour évangéliser les idolâtres. Ils se trouvèrent bientôt sur les terres du comte Cadnon, seigneur de Gaël. Cet homme pieux et bienfaisant n'eut pas plutôt connu l'arrivée des religieux qu'il s'empressa d'aller à leur rencontre et voulut les recevoir dans sa propre maison. Le saint Abbé le remercia vivement de tant de bienveillance et accepta l'invitation. Il demeura plusieurs jours auprès du comte, enseignant les préceptes de l'Evangile et lui inspirant l'amour de la religion. Touché par la grâce, Cadnon désirait garder près de lui un si saint personnage; il lui offrit donc des terres situées près de la rivière de Meu pour bâtir un monastère.

Quoiqu'il eût reçu tous les pouvoirs afférents à la dignité d'Abbé, Méen ne voulut pas assumer la responsabilité de fonder un nouveau centre religieux sans prendre conseil de Samson. Il partit donc pour Dol, d'où il devait rapporter bientôt une décision conforme aux désirs du seigneur de Gaël. Sans attendre plus longtemps, on fit venir des ouvriers, on réunit les matériaux nécessaires, et l'on se mit à l'œuvre.

Dieu, qui voulait donner des gages de sa faveur et comme une nouvelle preuve de la sainteté de son serviteur, permit que l'endroit choisi pour bâtir le monastère fût éloigné de la rivière, ce qui retardait beaucoup les travaux, les ouvriers n'ayant pas d'eau à proximité. Le Saint se mit en prières et sollicita avec confiance le secours de Dieu; après de grandes supplications, il se releva et enfonça son bâton en terre. Aussitôt l'eau jaillit tout autour, et, depuis, une source abondante n'a cessé de couler; ses eaux ont la vertu de guérir une sorte de lèpre ou de dartre connue sous le nom de mal Saint-Méen. Les ouvriers se remirent au travail, et bientôt on put faire la dédicace du nouvel établissement. Le Bienheureux choisit comme patron saint Jean-Baptiste, qu'il proposa à ses religieux comme le modèle de la vertu et de l'austérité cénobitique.

IL CONVERTIT JUDICAËL

La sainteté des religieux de Gaël ne tarda pas à leur attirer l'admiration et la sympathie des habitants de la région. Beaucoup de jeunes gens demandèrent l'autorisation de prendre l'habit monastique pour vivre sous la direction de saint Méen. Parmi eux, le roi de Domnonie, Judicaël, quittant les honneurs du monde et cédant le trône à son frère, vint cacher dans la solitude du cloître une vie qu'il avait jusque-là dépensée dans l'ivresse des camps et les plaisirs d'une cour brillante. Il mit tant de soins à réparer les désordres de sa jeunesse et à s'enrichir des vertus chrétiennes qu'il mérita après sa mort d'être inscrit au martyrologe.

SAINT MÉEN CONVERTIT HOËL

Judicaël avait trois frères. L'un d'eux, nommé Hoël, aux mœurs relâchées, opprimait par des exactions répétées les habitants des campagnes environnantes. On raconte qu'un de ses serviteurs ayant refusé d'exécuter un ordre injuste et s'étant permis de faire quelques remontrances à son maître fut condamné à la prison et enfermé dans une cave souterraine, où on lui faisait subir des tourments affreux.

Saint Méen vint à passer dans ce lieu; il entendit les gémissements du prisonnier et eut pitié de son sort. Il l'interrogea longuement, et quand il connut tous les détails de cette injuste détention, il chargea deux religieux d'aller implorer du prince Hoël le pardon de ce malheureux. C'est en vain qu'ils essayèrent par tous les moyens d'attendrir ce cœur dur; ils revinrent donc annoncer au saint Abbé que leurs démarches avaient été inutiles. Mais celui-ci, rempli de l'esprit divin, se mit en prières et sollicita le secours de Dieu pour le serviteur injustement puni. A peine son oraison était-elle achevée, qu'un ange ouvrit la porte de la prison et le délivra. Sans plus tarder, le pauvre homme courut au monastère rendre grâce à Dieu et à son sauveur.

En apprenant l'évasion du captif, le prince Hoël entra dans une grande fureur; il envoya vers le Saint des messagers chargés de le réclamer, mais celui-ci répondit : « Il ne m'est pas permis de vous livrer un malheureux qui s'est réfugié dans un monastère qui fut toujours considéré comme un asile inviolable. » Cette réponse ne plut pas au prince Hoël; sans plus tarder, il accourut à l'abbaye, força les portes et pénétra dans l'église où les moines et son serviteur s'étaient réfugiés. Malgré les supplications, malgré les prières des religieux, il le fit arrêter. Mais le bienheureux Méen, doué d'un esprit prophétique, s'écria : « O prince, cet homme que vous persécutez ne sera pas longtemps entre vos mains; Dieu qui lui a rendu une fois la liberté saura encore briser ses chaînes. Quant à vous, faites

pénitence; dans trois jours, vous mourrez et Dieu vous appellera à son tribunal. »

« Ce vieillard est fou », répondit le jeune prince, et il partit avec son prisonnier, se promettant une vengeance éclatante. Mais Dieu veillait. Comme il arrivait à son palais, voilà que son cheval fit un faux pas; Hoël tomba et se brisa le fémur. Bientôt la gangrène se met dans la jambe, et il se trouve à la dernière extrémité. Il se rappelle les accents prophétiques de l'abbé de Gaël, et, plein d'une sainte terreur, il supplie humblement son prisonnier d'aller au monastère présenter ses excuses à saint Méen et le prier de ne pas dédaigner de venir le réconcilier avec Dieu.

Le serviteur de Dieu n'eut pas plutôt connu le malheureux sort du prince, qu'il se hâta de se rendre à son invitation, lui reprocha ses fautes passées, l'exhorta à supporter patiemmment ses douleurs et le prépara à la mort. Il entendit sa confession, lui administra l'Extrême-Onction, et, trois jours après, suivant sa prophétie, assista à ses derniers moments.

MIRACLE DES INSECTES

Le territoire de Gaël était très fertile; une année, des insectes s'abattirent sur les terres du monastère et se mirent à dévorer les grains de froment dans les épis. Saint Méen se rendit compte du tort qui allait en résulter pour l'abbaye; il se mit en prières et demanda à Dieu la fin du fléau. Son oraison terminée, il alla dans les champs dévastés et commanda aux insectes de s'éloigner, leur défendant de revenir nuire aux moines et aux habitants des campagnes environnantes. A son ordre, les insectes s'envolèrent et jamais on ne les revit dans cette région.

SAINT MÉEN PART POUR ROME

Saint Méen, ayant établi une régularité parfaite parmi ses religieux et ayant assuré l'avenir du monastère, conçut le projet d'aller à Rome vénérer le sépulcre des saints apôtres Pierre et Paul et visiter les sept basiliques majeures. Il partit donc avec quelques religieux, semant les miracles sur son chemin.

Passant à Angers, il fut invité à prêcher dans la cathédrale, ce qu'il fit avec beaucoup de fruit, et, en quelques jours, il conquit la sympathie de ses auditeurs.

MIRACLE DU DRAGON

La renommée du bienheureux Méen se répandit aussitôt dans toute la ville : on célébrait sa sainteté; on se redisait à l'envi les miracles que Dieu avait opérés par son intercession. Or, il y avait près de Saint-Florent-sur-Loire, dans une caverne profonde, un dragon ou serpent qui jetait l'épouvante dans les campagnes environnantes; depuis longtemps déjà, la crainte avait chassé les habitants, et leurs terres, jadis fertiles, n'étaient plus couvertes que de ronces. Une noble dame qui possédait la plus grande partie de ces terres vint supplier le bienheureux de prier Dieu pour obtenir la cessation du fléau. Comme elle était très pieuse, le Saint se rendit à son désir et se fit conduire au repaire du dragon; un grand nombre d'Angevins l'accompagnèrent poussés par l'espoir d'un éclatant miracle; mais leur confiance n'était pas à la hauteur de leur curiosité, et nul n'osa approcher de la caverne. Après avoir vu l'horrible bête, le Saint se mit à genoux et fit une longue prière, puis il alla célébrer le Saint Sacrifice de la Messe dans l'église du lieu. Son action de grâce terminée, il revint vêtu des ornements sacerdotaux vers le dragon et lui ordonna de quitter sa retraite; le monstre se présente aussitôt, l'œil brillant sorti de l'orbite, faisant glisser ses écailles l'une sur l'autre et jetant des cris épouvantables. Le Saint s'approche et lui jette son étole au cou, puis le mène près du fleuve et lui ordonne au nom de Dieu de s'y précipiter.

Le peuple admira ce prodige et revint à Angers en chantant les louanges de Dieu et de son serviteur. La pieuse dame qui avait sollicité le miracle voulut témoigner sa reconnaissance en consacrant à Dieu le terrain infesté jadis par le dragon. Elle pria donc le Bienheureux d'y fonder un monastère et lui abandonna ses droits de propriété. Il établit en ce lieu quelques-uns de ses compagnons sous la direction immédiate de l'évêque d'Angers qui reconnut la suzeraineté de l'abbé de Gaël.

RETOUR A GAËL — DERNIÈRE MALADIE

Le Saint songeait à continuer sa route vers Rome; cependant, il était tourmenté par l'idée que bientôt Dieu allait le rappeler à lui; il crut devoir consulter les religieux, et tous, d'un commun accord, s'efforcèrent de le convaincre qu'il devait retourner à Gaël et s'y reposer au milieu de ses frères; ce conseil lui parut sage, et il reprit le chemin de la Bretagne.

A peine arrivé, succombant sous le poids de l'âge et des macérations, il sentit sa fin approcher. Il fit appeler les religieux près de sa couche, et les exhorta à la persévérance dans la règle qu'il leur avait donnée.

Voyant parmi eux un des plus jeunes qui essuyait les larmes que le regret de perdre un si bon père faisait couler, il le fit approcher et lui dit prophétiquement : « O mon fils, ne vous affligez pas de ma mort; nous ne serons pas séparés pour longtemps. Il est juste que comme père je meure avant vous; dans quelques jours vous me suivrez. Préparez-vous donc à ce moment qui décidera de votre éternité. »

Après ces paroles, le saint abbé sollicita les sacrements de l'Eglise. Il se confessa, reçut le Saint Viatique et s'unit aux prières de l'Extrême-Onction. Puis il se remit entre les mains de Dieu et ne cessa de prier jusqu'aux derniers moments.

SA MORT — SON CULTE

Il mourut le 21 juin 665, sous le règne d'Alain II, neveu de Salomon II. Le jeune religieux dont il avait annoncé la mort le suivit huit jours après; il est vénéré sous le nom de saint Ausone.

A cette époque, les formalités de la béatification consistaient dans l'élévation hors de terre des corps saints, c'est-à-dire qu'ils étaient placés dans des tombeaux au-dessus du pavé de l'église. La sainteté de Méen était si manifeste que son corps fut honoré aussitôt après sa mort et déposé au milieu d'un concours de peuple à droite du grand autel de la chapelle du monastère. Pendant plus de deux siècles, Dieu devait par des prodiges éclatants rendre témoignage à son serviteur.

MONASTÈRE DE SAINT-MÉEN

On ignore quels furent les premiers successeurs de saint Méen. A une époque indéterminée, mais certainement avant le IX^e^ siècle, le titre du monastère fut changé : le peuple abrogea le patronat de Saint-Jean-Baptiste et choisit celui de Saint-Méen et Saint-Judicaël.

Le cloître tombait en ruine. La restauration en fut commencée sous le règne de Charlemagne, et terminée en 853, par l'abbé Hélogare, que Louis le Débonnaire avait reconnu en 811 comme possesseur du monastère.

A peine relevée de ses ruines, l'abbaye eut à souffrir des Normands qui la pillèrent et la brûlèrent (878). Les religieux fuyant devant l'invasion se réfugièrent à Saint-Florent, où ils déposèrent les reliques de leur saint fondateur.

Dès que la tourmente fut passée, le duc de Bretagne, Geoffroy Ier, songea à relever le monastère. A son appel, les religieux revinrent avec empressement; mais ils ne rapportaient pas le corps du saint abbé : pour prix d'une hospitalité généreusement accordée, les moines de Saint-Florent avaient tenu à conserver un si pieux dépôt, et c'est à peine s'ils consentirent à restituer le chef et quelques autres reliques qui furent solennellement déposées dans un buste d'argent.

Les travaux de restauration venaient de commencer, quand le duc Geoffroy mourut, laissant à ses fils, Alain et Eudes, le soin d'achever l'édifice. Ces pieux jeunes gens ne se contentèrent pas d'accomplir les vœux de leur père; ils concédèrent à l'abbé Hinguet et aux religieux du monastère deux insignes privilèges : le revenu du tonlieu (1) dans leur capitale et le droit de battre monnaie.

Dans la suite, le monastère eut une fortune plutôt favorable que contraire. De la Bretagne, de la France, et même de l'Europe tout entière, on y venait invoquer saint Méen et demander la guérison d'une espèce de dartre corrosive et opiniâtre, excessivement commune au temps où vivait le saint abbé, et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

En 1626, le 5 novembre, Pierre Cornulier, évêque de Dol et abbé de Saint-Méen, introduisit dans l'abbaye les confrères de la Société britannique; mais bientôt cet Ordre religieux fut dissous, et le monastère fut uni à la Congrégation de Saint-Maur (1628). Pierre Cornulier construisit un hospice pour les pauvres et les voyageurs. Son successeur, Achille de Harlay, après avoir renvoyé les moines de Saint-Benoît, y établit les Frères de Saint-Lazare (1645), ce qui donna lieu à de nombreux litiges. Enfin, l'autorité de l'Abbé fut reconnue (1646), et les Frères de Saint-Lazare purent jouir en paix du cloître et des biens de l'abbaye.

La Révolution devait seule supprimer le monastère de Saint-Méen.

PÈLERINAGES DE SAINT-MÉEN

Beaucoup de paroisses ont tenu à honneur de se mettre sous la protection de saint Méen. Nous en connaissons dans l'Anjou, dans l'Orne et ailleurs. Mais le culte du saint Abbé est surtout suivi, outre dans la paroisse qui porte son nom, à Attigny, chef-lieu de canton des Ardennes, où sa fête est célébrée le 12 juin. Ce jour-là, par un rescrit pontifical de Pie VII en date du 16 avril 1805, il y a chaque année indulgence plénière pour tous les fidèles qui visitent l'église paroissiale.

A Ancteville, au diocèse de Coutances, la fête de saint Méen se célèbre le 21 juin, anniversaire de sa mort. Ce jour-là, de nombreux pèlerins viennent vénérer les reliques dans l'église paroissiale et se laver, en souvenir du Saint, à une fontaine située près de la porte de l'église. De inombreuses faveurs ont été obtenues par son intercession.

(1) On appelle ainsi le droit que payaient autrefois les marchands pour la place qu'ils occupaient dans un marché.

FLEURS DES SAINTS

LE NOM DE MARIE, D'APRÈS SAINT BERNARD

« Le nom de la Vierge était Marie, qui signifie étoile de la mer. Est-ce qu'il ne s'applique pas très justement à la Vierge-Mère? N'est-ce pas avec beaucoup de raison qu'on la compare à une étoile? Tel un astre émet son rayon sans souffrir aucune lésion, telle Marie a mis son Enfant au monde sans dommage pour sa virginité. Le rayon sort de l'astre sans diminuer sa clarté et le Fils naît de la Vierge sans blesser son intégrité. C'est cette noble étoile, issue de Jacob, dont le rayonnement illumine l'univers, dont la splendeur brille aux cieux et pénètre jusqu'aux enfers. Elle rayonne sur la terre, réchauffant les âmes plutôt que les corps, ranimant les vertus et consumant les vices. Oui, elle est cette brillante et merveilleuse étoile qui domine heureusement notre mer immense, étincelante de mérites, éclatante de vertus.

» O vous donc, qui flottez sur le courant de ce siècle parmi les orages et les tempêtes, plutôt que vous ne marchez sur la terre, tenez vos yeux fixés sur cette étoile, si vous ne voulez pas sombrer sous les flots. Etes-vous assailli par les vents des tentations, précipité sur les écueils des tribulations, regardez l'étoile, appelez Marie. Etes-vous ballotté par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance ou de l'envie, regardez l'étoile, appelez Marie. Si la colère, l'avarice ou les sollicitations de la chair agitent la nacelle de votre âme, regardez Marie. Si, troublé par l'énormité de vos crimes, confus de la laideur de votre conscience, effrayé de l'horreur du jugement, vous vous sentez descendre dans le gouffre de la tristesse, dans l'abîme du désespoir, pensez à Marie. Dans les périls, dans les angoisses, dans les perplexités, pensez à Marie, invoquez Marie. Ayez-la toujours sur les lèvres, toujours dans le cœur, et, pour obtenir le suffrage de sa prière, ne manquez pas de suivre l'exemple de sa vie. Tant qu'on la suit, on ne dévie pas; tant qu'on la prie, on ne désespère pas; tant qu'on pense à elle, on n'erre pas. Avec son appui, on ne peut choir; sous sa protection, on ne craint rien; sous sa conduite, on ne se lasse pas; avec sa faveur, on arrive; et ainsi on éprouve en soi-même la vérité de cette parole : le nom de la Vierge était Marie. »

(2e Homélie, *Super missus est.*)

SAINT EUSÈBE DE SAMOSATE

ÉVÊQUE ET MARTYR

Fête le 21 juin.

Saint Eusèbe quitte son Église pour l'exil.

NAISSANCE

Samosate, capitale de la Comagène, petit Etat du nord-est de la Syrie, avait vu naître, presque au début du IIIe siècle, le fameux hérésiarque Paul qui monta sur le trône épiscopal d'Antioche et garda, pour le déshonorer, hélas! le nom de sa ville natale accolé au sien. Un siècle plus tard, un autre homme y voyait le jour qui allait rendre à son pays son premier lustre.

C'était Eusèbe. N'étaient les quelques chapitres de l'histoire ecclésiastique de Théodoret, écrivain presque contemporain de notre Saint, et les nombreuses lettres de saint Basile à lui adressées, il nous serait comme inconnu, car les autres écrivains se taisent sur lui, et rien n'est resté de ses propres écrits, qui consistaient surtout en lettres : il était, en effet, en correspondance suivie avec saint Basile, l'archevêque de Césarée, à qui l'unissait une très étroite amitié.

Trois faits principaux divisent et pourraient résumer sa vie : son remarquable combat pour la

foi sous Constance (361); son glorieux exil sous Valens (373) et son martyre sous Gratien et Théodose (379).

ÉLECTION DE MÉLÈCE — LUTTE CONTRE CONSTANCE

On ne sait rien de bien précis sur Eusèbe jusqu'au moment où il apparaît sur le siège épiscopal de sa ville d'origine en 361. Alors l'arianisme triomphait sous l'égide toute-puissante de l'empereur Constance, et la plupart des sièges épiscopaux étaient au pouvoir des ariens. Aussi plusieurs historiens ont pris occasion de son élection pour le taxer d'hérésie. Il se peut que jusque-là il n'ait pas été un défenseur très actif de l'orthodoxie, son ardeur pour les combats sommeillait encore; mais qu'il fût arien, nul ne l'a prouvé. Dans tous les cas, une fois promu au siège de Samosate, il se déclara hautement pour le catholicisme, et l'occasion ne tarda pas de manifester et de défendre sa foi.

En 360, Eudoxe avait échangé le trône patriarcal d'Antioche pour le simple évêché de Constantinople; une nouvelle élection était nécessaire. Au commencement de 361, un Concile se réunit donc à Antioche, sur l'ordre de l'empereur. Les prélats hérétiques ariens et semi-ariens y dominent. Les catholiques, que semble diriger saint Eusèbe, réclament un prélat avec lequel il soit possible de régler la foi.

Après une lutte longue et opiniâtre, les voix se réunissent sur l'évêque de Sébaste, Mélèce, retiré à Bérée en Syrie, estimé de tous pour sa vertu, mais dont on ignorait alors les véritables sentiments. Les ariens l'élisent, espérant le gagner facilement à leur cause; Eusèbe et les catholiques de leur côté concourent avec ardeur à son élection, connaissant son sincère attachement à la foide Nicée.

Acte solennel fut dressé de cette élection, que tous les évêques signèrent sans exception, et — admirons ici combien les ariens eux-mêmes avaient haute idée de la probité de l'évêque de Samosate — l'original en fut remis entre les mains d'Eusèbe.

Cependant, les ariens attendaient avec anxiété la profession de foi du nouvel évêque. Mélèce semblait décidé à la différer; les premiers temps, il affecta de ne traiter en chaire que des sujets de morale. Enfin il jugea l'heure venue de se prononcer. En termes ouverts, il proclama la doctrine de Nicée sur la consubstantialité du Verbe. Irrités et évincés, les ariens s'adressent aussitôt à Constance pour lui demander la déposition et le bannissement de l'ennemi. Mais comment faire? Eusèbe possède l'acte d'élection, témoignage irrécusable de leur mauvaise foi, et il est retourné dans son diocèse. Ils craignent qu'on ne se serve contre eux d'une pièce dont ils ne pourront en aucune manière nier l'authenticité. Un fonctionnaire impérial est aussitôt dépêché à Samosate pour demander le procès-verbal. Mais, homme de fer, Eusèbe ne connaît que le devoir : il a reçu un dépôt, et personne ne pourra le lui arracher, que ceux-là mêmes qui le lui ont confié. L'empereur, irrité, envoie un nouveau courrier : il prie l'évêque de céder et l'avertit que, en cas de refus, il a donné l'ordre au porteur de lui couper la main droite. Eusèbe lit le message sans trouble et répond avec dignité : « Je perdrais volontiers les deux mains plutôt que de rendre un document qui contient une démonstration manifeste de la mauvaise foi des ariens et de les employer ainsi à une œuvre d'injustice. » Cette fermeté déconcerta l'empereur, qui ne put s'empêcher de louer une telle constance. Mélèce n'en fut pas moins exilé.

AMITIÉ ET ÉLECTION DE SAINT BASILE

Eusèbe eut l'honneur d'être une de ces âmes bénies dont Basile avait besoin pour décharger son cœur ou trop plein d'affection ou trop gros d'angoisse. Deux lettres de saint Basile de 368 semblent insinuer qu'ils se sont rencontrés déjà et connus, sans doute durant un des fréquents voyages d'Eusèbe à travers la Phénicie et la Palestine. Basile désire aller à Samosate puiser aux trésors de sagesse dont l'évêque de cette ville surabonde; il attribue à ses prières sa délivrance d'une grave maladie.

L'élection de Basile au siège de Césarée fournit aux deux Saints l'occasion de consolider l'étroite amitié qui les unissait. Ce siège étant venu à vaquer vers le milieu de 370, les ariens veulent s'en emparer; Grégoire de Nazianze père redoute leurs ruses. Mais que faire? Son grand âge l'empêche de se rendre à Césarée. Il prie alors Eusèbe d'y aller lui-même et d'user de son influence en faveur de leur ami commun. Infatigable pour tout ce qui regarde la gloire de Dieu et le service de l'Eglise, Eusèbe n'hésite pas un instant et part aussitôt. « Lors de son voyage, raconte Grégoire de Nazianze le jeune, on vit la vieillesse se ranimer, les maladies cesser, les grabataires sauter du lit, les infirmes se raffermir. » On avait affaire à fort parti; partout des cabales, et chez les représentants du pouvoir civil, et parmi la populace même. L'influence et le tact connus d'Eusèbe rendirent courage aux orthodoxes, mais il n'eût peut-être pas suffi seul à assurer le succès de leur candidat, si Grégoire de Nazianze, au risque de mourir en route, ne se fût fait porter en litière jusqu'à Césarée. Leurs efforts combinés réussirent, et Basile fut élu.

Dans tout le cours de son épiscopat, Basile ne laisse échapper aucune occasion de consulter Eusèbe, de l'inviter, de l'aller voir. « Il le considère comme le directeur de sa conscience, l'appui de sa faiblesse, la lumière de ses doutes. Cet homme, à qui la supériorité est comme naturelle et qui parle à tous avec une autorité presque involontaire, se fait petit devant Eusèbe. Une lettre de ce dernier est pour lui ce qu'est au navigateur battu par la tempête la vue du phare annonçant la terre prochaine. » (1) Eusèbe ne pouvant aller au Synode de Pharmagon, en Petite-Arménie, Basile n'ira pas non plus, « car il ne peut plus supporter de peines sans lui ». Il le supplie d'entreprendre un voyage en Cappadoce pour relever cette province menaçant de tomber dans la dernière ruine. Il l'invite à la fête de saint Eupsyque, qui se célèbre au mois de septembre, afin d'établir ensemble des évêques. Il va lui-même à Samosate, où il lui est permis, dit-il, de goûter, mais trop vite et comme du bout du doigt seulement, le miel si doux et si agréable de cette Eglise. A ses tentatives pour appeler les Eglises occidentales au secours de celles d'Orient, il l'associe, et ensemble ils signent des lettres écrites dans ce but (373). Une nouvelle invitation dit que, si Eusèbe peut venir à Césarée, Basile ne se croira pas complètement exclu des dons de Dieu; Eusèbe ne peut résister davantage et il promet d'y aller, cette fois, mais voici que Valens entre dans son diocèse, et il ne peut abandonner son troupeau en des circonstances si graves.

(1) *Saint Basile*, par P. Allard.

PERSÉCUTION DE VALENS

Dès son avènement au trône, ce prince s'était dévoué complètement aux ariens qui aussitôt lui arrachèrent un décret de persécution violente contre les catholiques. Il faut lire le tableau désolé que trace Basile des malheurs de ce temps dans sa lettre aux évêques d'Italie et de Gaule. « Les pasteurs sont chassés, les troupeaux dispersés et, ce qui est plus triste, le peuple refuse aux victimes le nom de martyrs, parce que les persécuteurs se parent eux-mêmes de celui de chrétiens. Un seul crime est puni : la fidélité aux traditions ancestrales; les coupables sont exilés dans des déserts..... Pour cela, il suffit de la plus légère calomnie pour faire prononcer la condamnation et l'exil d'un évêque. On les enlève de nuit pour les conduire dans des pays lointains, sans avoir été confrontés avec leurs accusateurs, sans avoir même comparu devant un tribunal..... Les prêtres, les diacres s'enfuient : le clergé se dépeuple. Les jours de fête sont changés en jours de deuil : plus d'assemblées, plus de prédicateurs, plus de joies spirituelles. Les églises sont fermées, les autels restent sans sacrifices..... Les enfants sont élevés dans des doctrines impies : on enseigne une Trinité mutilée, où le Fils ne participe pas à la nature divine, ou le Saint-Esprit est une créature..... Les âmes des ignorants s'habituent à ces blasphèmes..... »

On devine alors avec quel zèle Eusèbe doit veiller à la sécurité de son troupeau. Sans cesse, sentinelle avancée, il empêche les surprises ou les progrès de ses ennemis, et essaye, par tous les moyens, de maintenir la pureté de la foi dans sa ville et son diocèse. Son zèle ne saurait se limiter à ces étroites frontières : il sait que nombre d'Eglises sont privées de pasteurs, il leur portera les consolations dont elles ont besoin. Mais s'il est ardent, il est aussi sage et prudent, et, pour ne pas donner l'éveil dans le camp ennemi, il sait prendre ses mesures. Il se déguise en soldat romain, porte un chapeau à larges bords qui lui couvre tout le visage, voyage seul le plus souvent, et va de la sorte, de ville en ville, à travers la Syrie, la Phénicie et même la Palestine, pour y fortifier les chrétiens dans la vraie foi, ordonner des prêtres où il en manque, venir en aide aux évêques privés de coadjuteurs et, avec eux, consacrer des pasteurs pour les Eglises qui en sont destituées.

Grégoire de Nazianze, faisant sans doute allusion aux travaux de notre Saint durant cette période, le nomme, à juste titre, « la colonne de la vérité, la lumière du monde, l'instrument dont Dieu se servait pour communiquer ses faveurs à son peuple, le soutien et la gloire des orthodoxes. » Grâce à cette ardeur infassable, les chrétientés catholiques de sa province et des alentours n'eurent point trop à souffrir durant les premières années de Valens. Mais les ariens réussirent à la fin à découvrir la main qui leur portait de si rudes coups. Eusèbe est dénoncé aux coups de Valens, qui, immédiatement, signe le décret de bannissement pour la Thrace.

L'EXIL

Un officier est dépêché à Samosate. Il y arrive le soir et instruit aussitôt l'évêque de son message : « Aie bien soin, lui répond Eusèbe à la fin de sa lecture, aie bien soin de tenir secret le motif de ton arrivée dans notre ville. Tu y es toi-même le plus intéressé; ta sûreté l'exige. Si mon peuple venait, dans son grand zèle pour la religion, à apprendre ce qui se passe, je ne doute point qu'il ne prit les armes contre toi ou ne te précipitât dans les eaux de l'Euphrate qui coule au pied de nos murailles. Je ne voudrais pas que tu perdisses la vie à mon sujet. » Pour Eusèbe, le message ne l'a point épouvanté; comme de coutume, il assiste à l'office de nuit, et, quand tout le monde est rentré dans sa demeure, il sort à pied, accompagné seulement d'un domestique fidèle. Celui-ci porte, comme tout bagage pour un si long voyage, un oreiller et un livre de prières. Ils se rendent sur les bords de l'Euphrate, sautent dans une barque et ordonnent au batelier de les conduire à Zeugma (Birédjikf), ville distante de 24 lieues de Samosate, vers le Sud. Ils y arrivent au lever du jour.

Eusèbe ne s'était pas trompé sur la fidélité et l'amour de son peuple. La nouvelle de son départ, connue dès l'heure de l'office du matin où on ne le voit point, cause une grande rumeur. la ville se remplit de gémissements et de soupirs. En un instant, l'Euphrate est couvert de barques, montées des plus riches comme des plus pauvres fidèles à la recherche de leur pasteur. Les premières arrivent bien vite à Zeugma et rejoignent Eusèbe au moment même ou celui-ci s'apprête à partir. On se jette à ses genoux, on le supplie avec instances de ne pas abandonner ainsi son fidèle troupeau aux loups ravisseurs. Mais rien ne le touche, et, après leur avoir représenté qu'il lui faut, d'après le conseil de l'Apôtre, obéir aux ordres de l'empereur, il les exhorta à rester unis dans la plus grande confiance en Dieu et à soutenir généreusement et toujours la doctrine des saints apôtres. On veut du moins, avant son départ, lui offrir de l'argent et tout ce qui pourra lui être utile durant un si long voyage, on lui présente des domestiques qui l'accompagneront et l'aideront dans l'exil. Il n'accepte que fort peu de chose, et d'amis tout à fait intimes; il s'unit à ses ouailles, une fois encore, dans une dernière prière, et se remet en route pour la Thrace, en compagnie de son neveu, le prêtre Antiochus.

Il traverse la Cappadoce, par quelle route? on l'ignore. On sait pourtant qu'il n'y pût voir ni Grégoire de Nazianze, ni même Basile. Grégoire, qui lui écrit alors, s'excuse de ne pas pouvoir aller à sa rencontre, car il est retenu au lit pour une grave maladie : il le loue comme un illustre martyr du Christ, et, dès lors, plein de confiance en son intercession, il se recommande à ses prières. Une lettre de saint Basile nous dit que, pour lui, il fut plus heureux : il put voir, en effet, Antiochus, le compagnon de l'exilé, que celui-ci lui dépêcha à Césarée.

On ne sait pas non plus bien au juste l'endroit où Eusèbe fixa sa demeure. Les Ménées nous disent qu'il séjourna dans la région de l'Ister, le Danube actuel, Mais que faut-il entendre par ce mot « région » ?

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'Eglise de Samosate. A peine Eusèbe avait-il quitté le pays que les ariens, s'emparant en toute hâte de la ville, avaient mis sur ce siège un certain Eunome. C'était un arien, mais de nuance assez libérale et d'un caractère très doux. Pourtant, fidèles toujours à leur pasteur légitime banni, les habitants l'exclurent de leurs assemblées pieuses, et, personne jamais ne voulut se rencontrer avec lui pour une cérémonie ecclésiastique quelconque; ils préféraient s'assembler dans des cavernes, comme les fidèles d'Antioche après le premier exil de Mélèce, pour ne pas avoir à communiquer avec l'élu des ariens. Ce que voyant, Eunome, redoutant la violence, se retira clandestinement.

Cependant la division menaçait le parti catholique. A cette nouvelle, qui l'accabla de douleur, Eusèbe écrit à son clergé et va même jusqu'à se séparer de son neveu, sa consolation dans l'épreuve, pour l'envoyer à Samosate et essayer d'éteindre le feu de la discorde. Sollicité, Basile écrit lui aussi aux fidèles abandonnés (375), et l'unité entre les catholiques est de nouveau consolidée.

Mais Eunome parti, les ariens ne veulent pas lâcher prise et élisent, cette fois, Lucius, homme violent et hardi, qui, par ses exactions et ses mesures rigoureuses, accumula sur sa tête la haine et le mépris.

Pour diviser les catholiques et les gagner plus facilement, il fait chasser, par les autorités impériales, les principaux du clergé, suppléants de l'évêque banni : Antiochus sur les confins de l'Arménie et le diacre Evolque dans un désert au delà de l'Egypte. Peines perdues, car Basile veille sur le troupeau de son ami, qu'il met en communication avec son pasteur, et aucune brebis ne quitte le bercail.

Basile avait aussi, dans le même temps (377), à défendre la réputation d'Eusèbe : car la vertu, même persécutée, trouve des envieux. Vers le début de cette année, Pierre d'Alexandrie était à Rome. Un jour, il eut avec Dorothée une conférence devant le pape Damase, durant laquelle Eusèbe fut taxé d'arianisme. Aussitôt Basile en fait d'amers reproches à Pierre, il se demande comment même on a pu accuser son ami; que n'a-t-il pas fait, que n'a-t-il pas dit contre cette doctrine abominable! et surtout, ces quatre ans depuis lesquels il souffre en exil, à qui les doit-il? si ce n'est à la haine que les ariens nourrissent contre lui? Depuis quand donc les loups se dévoreraient-ils entre eux?

Revenons à l'exilé : deux années encore lui restent à passer en Thrace, mais ce seront les deux plus terribles (377-378). Certes, les privations l'ont éprouvé dès le début, mais voici que les Goths commencent leurs ravages à travers la Thrace, et, sans cesse, notre Saint est exposé aux dangers.

Dieu veilla sur lui et le délivra de tous ces périls par les effets sensibles d'une protection particulière, comme il l'avoue lui-même à Basile.

Dans sa réponse, qui est peut-être la dernière lettre du grand lutteur de Césarée, Basile, malade, exténué, se sentant près de sa fin, se réjouit à la pensée de la prochaine rentrée de son ami, car il aime, dit-il, « à se persuader que le moment va venir où le Dieu de miséricorde, se laissera toucher par les larmes que versent pour Eusèbe toutes les Eglises, et le rendra sain et sauf à ceux qui le prient nuit et jour. »

SON RETOUR

Après la triste mort du persécuteur arien, brûlé dans une chaumière où il s'était réfugié après la bataille d'Andrinople (août 378), Gratien, resté seul empereur, venait de rendre la liberté du culte. Son premier acte avait été de rappeler tous les évêques que Valens avait bannis pour la foi. Eusèbe, à peine rétabli sur son siège, déploie un zèle merveilleux pour la foi catholique. Son exil semble avoir doublé sa force et son activité. Il recommence ses voyages pour procurer de bons pasteurs aux fidèles abandonnés. Théodoret nous le signale tour à tour dans les villes épiscopales des provinces environnantes, ordonnant par lui-même, ou assistant aux élections et aux consécrations de différents évêques. Les Bollandistes nomment quatre villes qui, par ses soins ou avec son secours, reçoivent des évêques catholiques vers ce temps : Hiérapolis, Théodote; Cyr, Isidore; Bérée, Acace, et Chalcis, Eusèbe.

L'année suivante (379), il assiste à un nouveau Concile d'Antioche, Concile où est décidé l'accord entre Mélèce et Paulin, divisés depuis 363. Eusèbe — on peut encore juger par là de son influence et de son autorité auprès des autres évêques — y est désigné immédiatement après Mélèce. Cette paix, quoique passagère, couronnait dignement les efforts de notre Saint en vue de l'union des fidèles avec leurs pasteurs.

SA MORT

Cette même année 379 allait le voir mourir d'une manière digne de toute sa vie, en martyr généreux. Par ses soins, Maris avait été nommé récemment évêque de Dolicha, petite ville de la Comagène. Quand Maris se rendit dans sa nouvelle ville épiscopale pour prendre possession de son siège, Eusèbe l'y accompagna pour l'introniser, car il savait que Dolicha était encore presque complètement infectée d'arianisme.

Ils avaient à peine franchi les portes de la ville, quand une tuile, lancée d'un toit par une femme hérétique, frappa Eusèbe au milieu de la tête. Vite on le conduisit au palais destiné au nouvel évêque; on lui prodigua tous les soins, mais la blessure était profonde, les lobes du cerveau avaient été attaqués, et la mort devint de jour en jour plus imminente. Bientôt il se sentit sur le point de rendre l'âme; prévoyant que les autorités ne voudraient pas laisser impuni cet infâme attentat, il fit promettre à ceux qui étaient présents de ne point poursuivre en justice la criminelle qui l'avait frappé et d'obtenir même sa grâce des gouverneurs : « afin qu'il me soit donné, ajouta-t-il, d'imiter, autant que je le puis, notre bon Sauveur priant pour les bourreaux qui l'avaient crucifié. « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce » qu'ils font! » et le bienheureux protomartyr Etienne, qui, accablé sous les pierres, s'écriait, les yeux au ciel, « Seigneur ne leur imputez pas » cela à péché! » Il dit et il expira.

Déjà les autorités, dans leur enquête, avaient découvert la coupable et on allait instruire le procès, quand, fidèles aux chrétiennes recommandations de leur évêque, les catholiques intervinrent et obtinrent l'indulgence complète : ce que voyant, de nombreux hérétiques se convertirent, prémices des conversions que, du ciel, Eusèbe allait obtenir encore.

« Telle fut, dit Théodoret en finissant ses chapitres sur la vie et les œuvres de saint Eusèbe, la fin de la vie sainte, de tant de combats et de si glorieux travaux du grand Eusèbe. Après avoir échappé à la fureur des barbares dans la Thrace, il ne put éviter la cruauté des hérétiques : mais leur cruauté ne servit qu'à lui acquérir la couronne du martyr. »

L'Eglise grecque célèbre sa fête le 22 juin, jour auquel aussi les *Acta sanctorum* donnent sa vie; le martyrologe romain porte son nom au 21 du même mois.

SOURCES CONSULTÉES

P. Allard, *Histoire de saint Basile.* — Dom Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques.* — Saint Basile, *Lettres.* — *Acta sanctorum,* au 22 juin.

—SAINT LOUIS DE GONZAGUE (1568-1591)—

(D'après des gravures du XVIII^e siècle.)

1. Tout enfant, saint Louis de Gonzague est consacré par sa mère à la Sainte Vierge.

2. Un jour que, par espièglerie, il avait mis le feu à une pièce d'artillerie, son ange gardien le préserve de la mort.

3. A l'âge de neuf ans, il consacre spontanément sa virginité à Marie.

4. Il se repent si vivement de quelques paroles grossières qu'il en tombe évanoui.

5. Il s'affectionne tellement à l'oraison, qu'il se lève souvent au milieu de la nuit pour prier devant le Crucifix. Plusieurs fois il tombe de fatigue, et on le retrouve au matin étendu sur le pavé de sa chambre.

6. La lecture des merveilles accomplies par saint François-Xavier dans les Indes lui inspire le désir de devenir missionnaire. En attendant, il aime à réunir les enfants et les ignorants et leur explique la doctrine chrétienne.

7. A l'âge de douze ans il fait sa Première Communion des mains de saint Charles Borromée. Chaque fois, dans la suite, qu'il s'approchait de la Sainte Table, il versait des larmes abondantes.

8. Traversant un jour en voiture le Tessin grossi par les pluies, il fut entraîné par les flots et il aurait sûrement péri si l'équipage n'avait pas été arrêté par un tronc d'arbre. On put venir à son secours.

9. Une nuit qu'il s'était endormi laissant une chandelle allumée, celle-ci se renversa et mit le feu au lit. Une paillasse et deux matelas avaient déjà été consumés sans flamme, lorsque Louis s'éveilla et put se sauver. Un instant de plus, et la flamme, qui s'éleva aussitôt, l'aurait asphyxié.

10. En 1592, se trouvant à la cour de Madrid avec sa famille, il se décide à dire adieu au monde. Après une neuvaine fervente, le jour de l'Assomption, en priant devant une image de la Sainte Vierge, il se sent appelé à la Compagnie de Jésus.

11. Après en avoir obtenu l'autorisation de son père, il renonce à ses droits de succession en faveur de son plus jeune frère. Pendant le festin qui suit cette renonciation, il apparait vêtu de l'habit des Jésuites et entretient les convives sur les mépris des biens de ce monde.

12. En 1855, il est reçu au noviciat de la Compagnie de Jésus à Rome par le R^me^ P. général Claude Acquaviva. En entrant dans la cellule qui lui est destinée, il s'écrie : « Voici le lieu de mon repos pour toujours; c'est ici que je veux habiter. »

13. Il ne se contenta pas d'obéir à ses supérieurs majeurs, mais encore à tous ceux qui pouvaient avoir quelque raison de lui commander. C'est ainsi qu'il obéit parfaitement au cuisinier lui-même lorsqu'il est envoyé pour lui venir en aide.

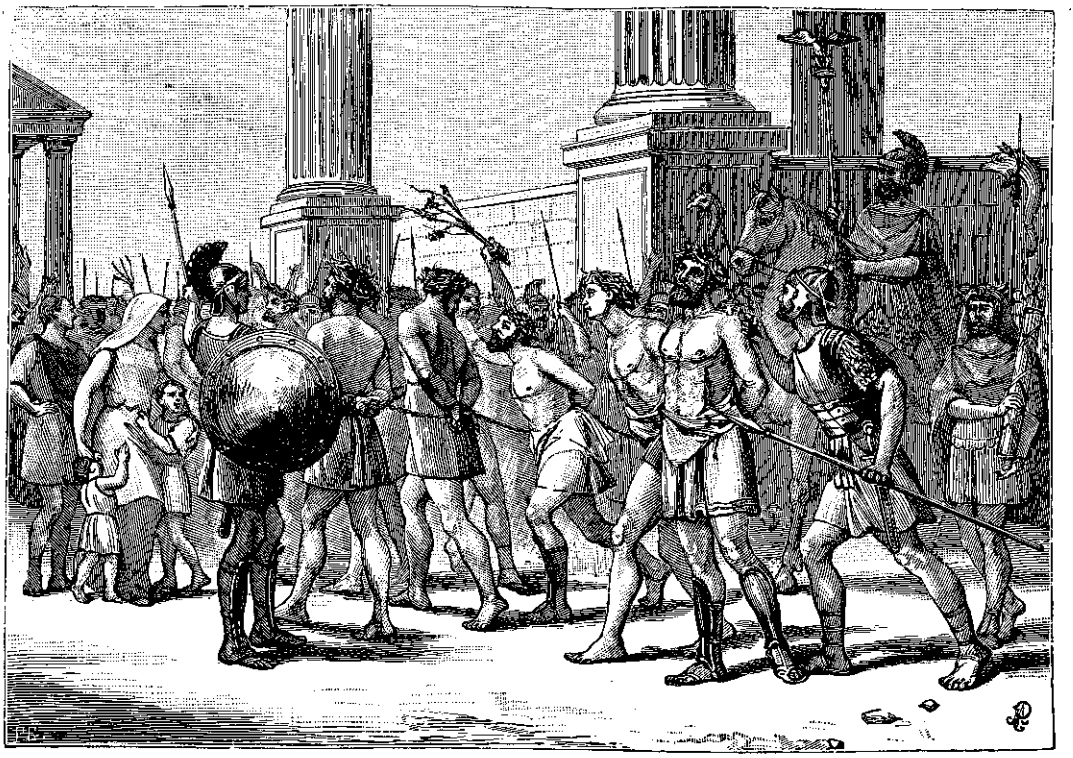
14. Envoyé par ses supérieurs pour arranger un différend survenu entre son frère Rodolphe et le duc de Mantoue, il est reçu au château paternel avec les plus grands honneurs, et obtient la réconciliation désirée.

15. Craignant qu'il n'y ait quelque imperfection à désirer la mort avec trop d'ardeur, il prie Dieu de prolonger ses souffrances. Il est consumé d'une fièvre lente et meurt le 21 juin 1591, dans les sentiments de la plus admirable piété.

16. Le pape Benoit XIII, qui le canonisa solennellement lui décerna en même temps le titre de protecteur de la jeunesse. Demandons à Dieu la grâce d'imiter saint Louis dans sa pénitence si nous n'avons pas son innocence angélique.

LES DIX MILLE SOLDATS MARTYRS

Fête le 22 juin.



Les soldats chrétiens, pleins de courage et de joie, sont conduits au lieu du martyre.

Parfois, dit le P. Giry, nous trouvons en un seul coup des centaines de martyrs, qui ont donné leur sang tous ensemble pour la confession du nom de Jésus-Christ ; d'autres fois nous en trouvons des milliers ; parfois enfin ce sont des villages, des bourgs, des villes entières dont les habitants ont été passés par le fil de l'épée pour avoir refusé d'adorer les idoles. C'est ainsi que le 22 juin nous trouvons dix mille soldats chrétiens qui ont mieux aimé se désarmer et s'exposer à tous les tourments que Notre-Seigneur a endurés sur la croix, que d'abandonner son service.

L'ARMÉE ROMAINE D'ARMÉNIE, N'OSANT PAS AFFRONTER LES BARBARES, PREND LA FUITE

Sous l'empereur Adrien (120), les Gadéréens, s'unissant aux nombreuses tribus barbares qui vivaient au-dessus de l'Euphrate, résolurent de secouer le joug des Romains. Tous ces peuples se levèrent tout à coup et formèrent une armée de plus de cent mille hommes.

Les quelques troupes romaines qui se trouvaient alors en Arménie et dans les provinces voisines, s'armèrent aussitôt, mais elles ne purent opposer aux révoltés qu'une faible armée de seize mille hommes ; cependant, forts de la protection de leurs dieux, dont ils portaient les images, ignorant d'ailleurs la multitude de leurs ennemis, ils n'hésitèrent pas à marcher contre les barbares. Mais à la vue de l'armée innombrable des révoltés qui couvraient toute la plaine, leur courage venant à faiblir, ils prirent la fuite.

COURAGE DE NEUF MILLE VÉTÉRANS — ILS OFFRENT UN SACRIFICE AUX FAUX DIEUX

Cependant, neuf mille vétérans de l'armée, rompus au métier des armes depuis leur jeunesse et animés par le tribun Acacius et le maître de camp Garcérius, préférèrent combattre jusqu'à la mort, plutôt que d'échapper par une fuite honteuse.

Avant d'aller au combat, ils dressèrent des autels au milieu du camp et offrirent aux idoles de nombreux sacrifices ; mais ces sacrifices, qui devaient augmenter leur courage, ne firent que les plonger dans un profond abattement.

Les dieux, demeurés sourds à leur voix, ne leur prodiguèrent aucun des encouragements qu'ils espéraient obtenir.

Découragés par ce silence obstiné, les soldats ne comptant plus sur le secours du ciel, sentirent faiblir leur généreuse ardeur et leur vif désir de combattre,

Déjà ils jetaient sur le chemin lances et boucliers et s'apprêtaient à prendre la fuite, quand soudain ils s'arrêtèrent, saisis tout à la fois d'étonnement et d'admiration.

VISION INATTENDUE

En ce moment solennel, le vrai Dieu récompensait, dans sa miséricorde infinie, leur bonne volonté, car un ange, sous la figure d'un jeune homme d'une éclatante beauté et revêtu de vêtements resplendissants, leur apparut.

Tous les yeux se fixèrent sur le merveilleux messager du ciel, qui, élevant la voix, dit aux Romains découragés :

« Vous pouvez reconnaître, par la timidité que » vous ressentez après l'immolation des vic- » times, que les idoles et les divinités imagi- » naires du paganisme ne peuvent pas vous » rendre victorieux; mais, si vous voulez avoir » recours au Dieu du ciel et croire en Jésus- » Christ, son Fils unique, selon la doctrine des » chrétiens, vous remporterez infailliblement la » victoire et reviendrez du combat chargés de » gloire et de butin. »

LES VÉTÉRANS, OBÉISSANT A LA PAROLE DE L'ANGE, INVOQUENT LE DIEU DES CHRÉTIENS

A ces mots, l'ange disparut, laissant les Romains dans le plus grand étonnement. Cependant, après un moment de silence, ils conférèrent ensemble sur ce qu'ils venaient d'entendre; d'une part, la vue de la faible puissance de leurs dieux, qui ne pouvaient même pas les animer au combat, et d'autre part la promesse de l'ange, qui excitait si fortement leurs esprits; encouragés surtout par les paroles d'Acacius, ils résolurent de se faire chrétiens sur le champ de bataille.

Dès que cette décision fut prise et acclamée par tous, la grâce de Dieu agissant en eux, ils coururent renverser les autels qu'ils venaient de dresser et abattre les vaines idoles.

Puis à genoux, les yeux et les mains vers le ciel, ils s'adressèrent au Dieu des chrétiens :

« Nous ne reconnaissons plus désormais pour » Dieu, dirent-ils, que vous seul, Dieu des chré- » tiens et souverain Seigneur de toutes choses; » c'est de vous seul maintenant que nous atten- » dons tout notre secours. Venez à notre aide, » donnez-nous la victoire! »

LES SOLDATS ROMAINS, APRÈS AVOIR ANÉANTI LES BARBARES, RENONCENT A LEURS ERREURS

Quand ils se relevèrent, leur cœur était changé: la crainte avait disparu et un courage inconnu s'emparait d'eux. Ils s'élancèrent comme des lions sur les ennemis, qu'ils défirent entièrement. De ces innombrables barbares, les uns furent passés au fil de l'épée, le plus grand nombre prit la fuite.

A la vue d'une victoire si prompte et si complète, les neuf mille Romains plus fortement encore persuadés de la vérité du christianisme, rendirent grâces, sur le champ même de leur victoire, au Dieu des chrétiens, qui secourait ainsi ceux qui se confient en lui, et ils disaient : « Rien désormais, ô vrai Dieu, ne sera capable » de nous faire revenir au culte des idoles; nous » voulons vivre et mourir dans le service du Dieu » qui nous a donné la victoire. »

LES ANGES VIENNENT FÉLICITER LES SOLDATS VICTORIEUX, ILS LEUR ANNONCENT QU'ILS ONT ENCORE UN COMBAT PLUS GLORIEUX A LIVRER

L'ange leur apparut alors de nouveau, les loua de ce qu'ils avaient fait, les félicita de la résolution qu'ils venaient de prendre et les conduisit tous sur le mont Ararat, au pied duquel s'était livré le combat. Cette montagne, comme on le sait, est célèbre dans l'histoire de l'humanité, c'est sur elle que s'arrêta l'arche de Noé quand les eaux du déluge se retirèrent.

A peine en eurent-ils atteint le sommet, que soudain les cieux s'ouvrirent et sept anges, semblables au premier, en descendirent. Eux aussi félicitèrent les soldats de leur conversion, et les huit esprits bienheureux instruisirent ces généreux et vaillants guerriers des mystères du christianisme.

« Nous remontons aux cieux, dirent les anges quand il les eurent instruits, mais vous, vous allez avoir maintenant à subir de nombreuses violences de la part de vos généraux, qui voudront vous faire revenir au culte des idoles; ils vous persécuteront, ils vous feront souffrir toutes sortes de tourments; mais soyez fermes dans la foi que nous venons de vous annoncer, et Dieu, qui vous a donné la victoire sur les barbares, saura bien vous rendre encore vainqueurs sur vos propres compatriotes. Il y a assez longtemps, d'ailleurs, que vous combattez pour les princes de la terre en donnant la mort à leurs ennemis, il est temps désormais de combattre pour le roi du ciel, en souffrant vous-mêmes la mort pour lui, comme il l'a soufferte pour votre salut.

— Nous sommes prêts à tout, répondirent les soldats chrétiens. »

Les anges disparurent, puis les soldats restèrent encore quelques jours sur la montagne, n'ayant besoin d'aucune nourriture, et occupés à louer le Seigneur.

LES GÉNÉRAUX ROMAINS DONNENT L'ORDRE A LA LÉGION VICTORIEUSE DE RETOURNER AU CAMP

Cependant, les généraux romains, en apprenant leur brillante victoire, leur envoyèrent des députés, leur ordonnant de descendre jusqu'au camp pour recevoir les récompenses qu'avaient méritées leurs exploits.

« Il s'est fait un grand changement en nous depuis notre séparation répondirent les soldats chrétiens; d'idolâtres que nous étions nous sommes devenus chrétiens, car c'est par l'aide de Jésus-Christ que nous avons défait les barbares. Dites à nos chefs, que nous ne pouvons plus, dès lors, avoir de commerce avec eux ni avec l'empereur, car ils se souillent continuellement par les sacrifices impurs qu'ils offrent aux idoles. »

LES GÉNÉRAUX, EXASPÉRÉS, VEULENT FORCER LES SOLDATS A RENONCER A LA RELIGION CHRÉTIENNE

« Cette réponse, disent ces actes (1), ayant été portée aux généraux, ils furent touchés d'une grande douleur, et, comme il leur était survenu de nouvelles troupes, ils résolurent de forcer nos saints de se joindre à eux et d'adorer les idoles avec toute l'armée, et ils marchèrent contre eux, les considérant comme des ennemis de leurs dieux et de l'empire.

» Lorsque les saints Martyrs les virent approcher, ils ne se mirent point en défense; mais, sachant que Notre-Seigneur a dit « qu'il envoyait ses disciples comme des agneaux parmi les loups », après avoir imploré son secours et avoir été fortifiés par une voix du ciel, ils se livrèrent eux-mêmes à leurs persécuteurs.

(1) Traduction des *Petits Bollandistes*, juin, p. 409.

« Pourquoi, leur dit le chef de toute l'armée, avez-vous abandonné la religion de vos pères pour adorer un Dieu inconnu et un homme crucifié ? Je vous en avertis, changez de résolution si vous ne voulez endurer toutes sortes de supplices et être condamnés à mort comme criminels de lèse-majesté divine et humaine.

— Loin d'être criminel de lèse-majesté divine et humaine, répondirent Acacius et les autres chrétiens, nous rendons au vrai Dieu l'honneur qui lui appartient et à l'empereur le service que nous lui devons en priant pour sa conversion et la prospérité de son Etat. Cependant, nous ne refusons ni les tourments ni la mort, et c'est avec joie que nous entendrons l'arrêt de notre condamnation. »

» Cette liberté aigrit tellement toute l'armée, qu'un grand nombre de soldats prirent des pierres pour lapider ces généreux confesseurs du nom de Jésus-Christ; mais, par un miracle, les pierres rejaillirent contre ceux qui les jetaient, et au lieu de blesser les martyrs, elles blessèrent les bourreaux. »

MARTYRE DES NEUF MILLE SOLDATS

Le tyran, effrayé d'un tel prodige, commande de cesser de les lapider. Il a, de nouveau, recours à la persuasion et à la douceur; mais ses paroles ne font aucune impression sur l'esprit des martyrs; il voit, au contraire, grandir de plus en plus dans leurs cœurs l'ardeur incroyable de souffrir pour leur divin Maître. Alors, il ordonne de les dépouiller, de les attacher à des arbres et de leur déchirer le corps à coups de fouet : « C'est ainsi, disait-il, que le Dieu qu'ils adorent a été traité par les Juifs. »

Cet ordre fut incontinent exécuté à l'égard d'une partie des soldats chrétiens; mais, ces saints ayant fait leurs prières, les bras et les mains de ceux qui s'étaient armés de verges ou de fouets pour les frapper se desséchèrent, et ils ne purent plus s'en servir.

MILLE SOLDATS, LEUR TRIBUN A LA TÊTE, SE DÉCLARENT CHRÉTIENS ET OBTIENNENT LA FAVEUR DE PARTAGER LE MARTYRE DE LEURS COMPAGNONS D'ARMES

Une assistance de Dieu si visible fit ouvrir les yeux à Théodore, un des chefs de l'armée impériale, il reconnut que la justice et la vérité étaient du côté des saints martyrs et que le Seigneur qu'ils adoraient était le vrai Dieu, à qui le culte souverain était dû. Il en parla aux mille soldats qu'il commandait, la grâce qui l'inspirait lui-même accompagna ses paroles et toucha ses compagnons d'armes, qui s'écrièrent tout à coup d'une seule voix :

« Nous sommes aussi chrétiens! »

Et ils se joignirent aux neuf mille que l'on maltraitait si cruellement pour Jésus-Christ. Ainsi la troupe des confesseurs fut heureusement augmentée et devint de dix mille hommes.

A ce spectacle, la rage du général ne se contint plus; il fit couvrir de pointes de fer un terrain long de vingt stades et commanda à son armée de contraindre les saints, à coups de bâton, de passer nu-pieds sur ces pointes. Mais il ne fut point nécessaire pour cela de contrainte : les martyrs y coururent d'eux-mêmes, et, regardant ce chemin comme la voie étroite qui conduit à la vie, ils y entrèrent plus volontiers qu'en un lieu semé de roses ou couvert de tapis agréables et précieux. Cependant, ils ne reçurent aucune blessure, car des anges, marchant devant eux, leur ouvrirent un passage, ramassèrent toutes ces pointes et les mirent en un monceau.

Vaincu de nouveau dans cette tentative, le tyran fit conduire ses victimes dans la ville d'Alexandrie, située non loin du mont Ararat, et qu'il ne faut pas confondre avec la célèbre cité égyptienne. Lorsqu'ils y furent arrivés, le tyran, après avoir essayé encore inutilement de les ébranler par ses discours, voulut employer tous les genres de supplices que les Juifs ont fait souffrir au Fils de Dieu.

Il leur fit donc couvrir la tête de longues épines tressées en forme de couronne, dont il y avait une grande abondance dans la forêt voisine; il leur fit percer le côté avec de petites lances, qui tirèrent de leurs corps des ruisseaux de sang; il les fit conduire en cet état et les mains derrière le dos par toute la ville, et on les fouetta cruellement devant tout le peuple.

La nuit suivante, il les fait ramener dans les grandes cours et les jardins du palais et les abandonne à toutes les insultes et aux mauvais traitements de ses soldats.

Enfin, il les condamne tous à être crucifiés sur la montagne d'Ararat, où ils s'étaient retirés après leur victoire.

Ils y montèrent comme on monte vers un lieu de triomphe, sans que pas un de cette illustre troupe perdit courage et se lassât de souffrir. Les plus jeunes même proclamaient les louanges de Jésus-Christ et de la religion chrétienne.

« Courage! leur dit Acacius, le chef de cette vaillante armée de martyrs, votre supplice finira bientôt, mais la récompense qui vous est préparée dans le ciel ne finira jamais!

— La seule peine que nous ayons, répondirent les guerriers chrétiens, c'est de ne pas endurer assez de tourments pour la gloire de notre divin Maître. »

Puis, comme le sang coulait abondamment de leurs plaies, ils en remplirent leurs mains, et, se le jetant sur la tête, ils prièrent instamment Notre-Seigneur que ce sang qu'ils répandaient pour son amour leur servît de baptême et les lavât de toutes leurs iniquités passées.

Une voix du ciel les assura de cette grâce. Aussi, ce fut avec une joie incroyable qu'ils tendirent les pieds, les mains et tout le corps à trente mille soldats de l'armée qui avaient été commandés pour les crucifier. Ce supplice, tout terrible qu'il soit, ne les empêcha pas de continuer de donner des louanges à Dieu et de publier ses grandeurs.

Mais l'heure de leur mort approchait..... Les cieux s'ouvrirent, les anges en descendirent visiblement, et l'on entendit la voix de Notre-Seigneur, qui leur dit :

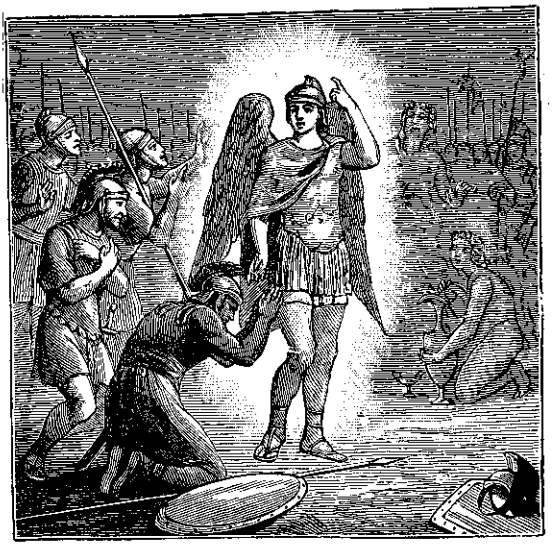
« Venez, les biens-aimés de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. »

En même temps, une grande lumière les environna et les cacha aux yeux des infidèles, et, au milieu de cette splendeur, ils rendirent leurs saintes âmes, qui allèrent recevoir la récompense.

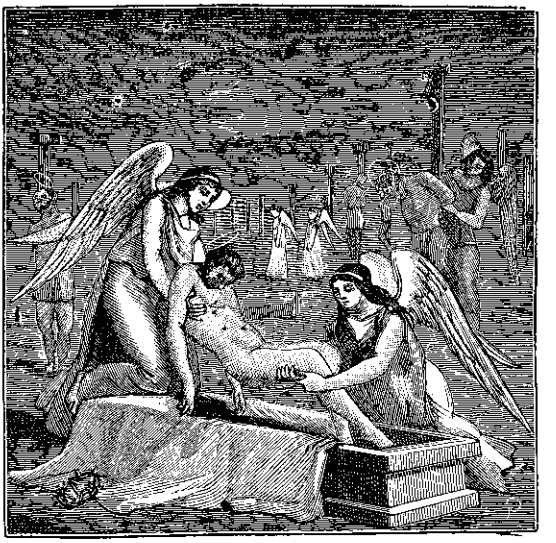
Ce fut le 22 juin, à l'heure même où Notre-Seigneur est mort pour nous sur la croix, l'an 120, au commencement du règne d'Adrien.

LES ANGES VIENNENT ENTERRER LES MARTYRS DONT LES CORPS ONT ÉTÉ ATTACHÉS A DES POTENCES — HONNEURS QUE REND L'ÉGLISE A CES VAILLANTS CONFESSEURS DE LA FOI.

Après leur mort, il se fit un grand tremblement de terre qui détacha leurs corps des potences



Apparition de saint Michel à la suite de laquelle les soldats romains se convertissent.



Les anges détachent le corps des martyrs des potences et les ensevelissent dans des sépulcres mystérieux.

auxquelles on les avait attachés, et les anges les enterrèrent de leurs propres mains, non pas dans une fosse commune, mais chacun dans un sépulcre particulier, chantant une musique céleste qui rendit cette cérémonie plus auguste que les superbes obsèques des empereurs et des rois.

L'Eglise a, de tout temps, reconnu et honoré ces admirables soldats de Jésus-Christ, et même autrefois, à Rome, le jour de leur martyre était une des fêtes où l'on ne plaidait point au palais.

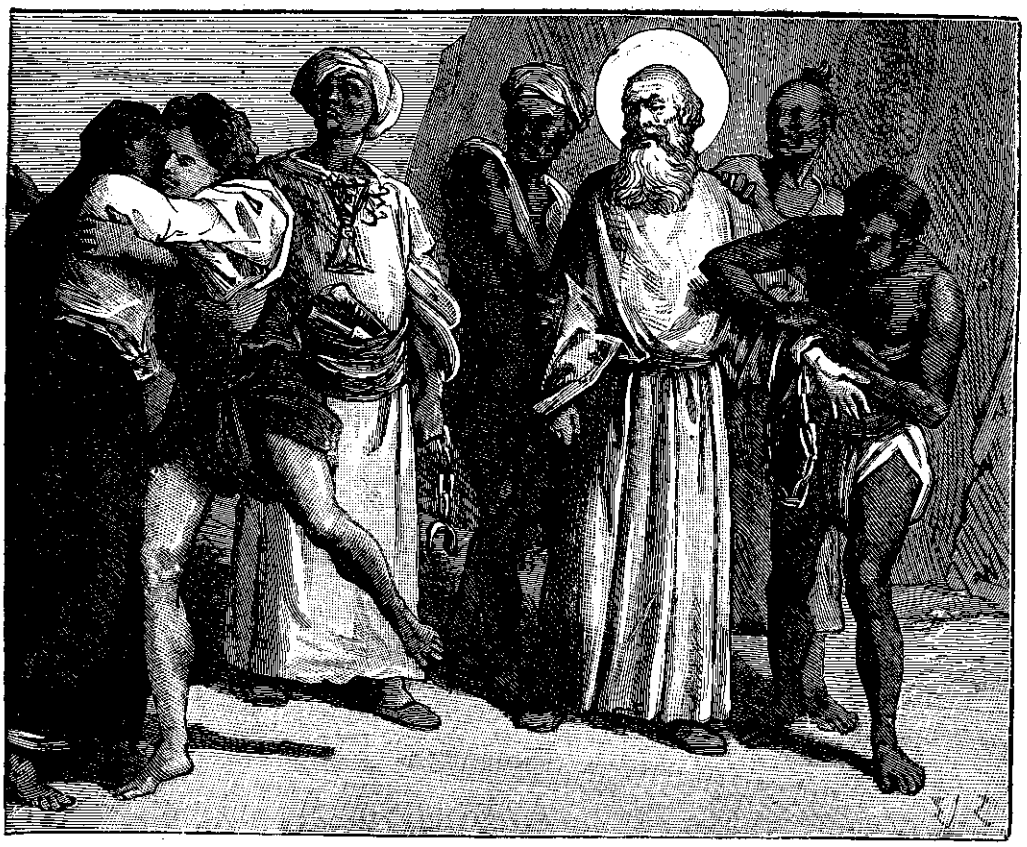
Ces glorieux athlètes de Jésus-Christ ont reçu de leur divin Maître la mission spéciale d'assister les chrétiens malades dans le temps de leur agonie et de les rendre victorieux des esprits infernaux, qui ne cessent, en ce moment solennel, de rôder comme des lions autour de la couche funèbre pour ravir leurs âmes.

Les corps de deux de ces vaillants guerriers, saint Galérius et saint Valérius, furent transférés dans la ville de Gueldre. Ils y sont en grand honneur et ne cessent d'opérer d'éclatants miracles.

SAINT PAULIN

ÉVEQUE DE NOLE

Fête le 22 juin.



Saint Paulin, évêque de Nole, se livre comme esclave pour rendre la liberté au fils d'une pauvre veuve.

UN ANGE SUR LA TERRE

Paulin naquit à Bordeaux, en 353, d'une ancienne famille sénatoriale renommée dans l'empire entier. Elle avait de grandes possessions en Aquitaine, en Campanie, près de Nole et en Espagne.

De bonne heure, il s'adonna sous Ausone à l'étude de la rhétorique et de la poésie et y fit d'immenses progrès. Les belles qualités de son esprit et de son cœur s'étaient heureusement développées pendant le cours de ses études, et lui avaient déjà fait un grand nombre d'amis. « O toi qui es plus doux que le miel, lui écrivait Ausone, plus charmant que les grâces mêmes, que tous devraient serrer dans leur bras comme un enfant chéri. »

Paulin voyait s'ouvrir devant lui une brillante carrière. En 377, son père mourut, et il hérita non seulement de ses biens, mais conformément aux lois romaines, de sa dignité de sénateur. A partir de cette époque, Paulin, en signe distinctif de sa charge, porta sur son manteau la bande d'étoffe de pourpre.

Peu après la mort de son père, il se rendit en Campanie pour y visiter ses possessions : parmi ses propriétés se trouvait sa campagne de Nole : c'est là que Dieu l'attendait.

Depuis longtemps, le paganisme ne le satisfaisait plus; le culte rendu aux idoles lui paraissait une folie; cependant il restait incertain entre les différentes religions. Il ressemblait à un homme ballotté au sein des flots qu'agite une violente tempête et jeté tantôt contre un écueil, tantôt contre un autre.

Telles étaient ses dispositions quand il franchit le seuil du temple de Saint-Félix à Nole. Mais alors une sainte frayeur s'empara de lui à la vue des miracles obtenus sur la tombe du martyr : « Il sentit que le Christ saisissait le gouvernail de son âme et commandait aux vents déchaînés. » Il sentit naître dans son cœur la foi du Christ

Jésus, et il s'empressa de se faire inscrire au nombre des catéchumènes; en même temps, l'amour qu'il conçut pour le Saint fut si profond qu'il y resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie et qu'il voulut toujours avoir avec lui l'image du bienheureux martyr. La vie de Paulin avait été jusqu'ici celle d'un ange.

PAULIN CONSUL — SAINT MARTIN

En 378, Paulin, à peine âgé de vingt-quatre ans, fut créé consul; il exerça cette charge avec une grande modération. Peu après, il retourna en Aquitaine, puis se retira en Espagne, où il se maria.

Thérasia, opulente patricienne, par sa douce et puissante influence, contribua à faire pénétrer de plus en plus l'amour de Dieu dans le cœur de son époux.

La Providence le conduisit ainsi petit à petit vers le baptême. Le moyen principal dont elle se servit fut de le mettre en rapport avec les saints personnages les plus influents de son époque. Le premier que Paulin vit fut saint Martin, l'illustre évêque de Tours. L'Aquitaine et la Touraine sont proches, et Paulin put voir de ses propres yeux les miracles qui signalaient les courses apostoliques du saint évêque. Il éprouva lui-même les effets de la puissance du thaumaturge des Gaules.

Il souffrait extrêmement à un œil : déjà une taie épaisse s'était formée et recouvrait la prunelle. Martin lui imposa les mains, lui frotta les yeux avec une éponge qu'il avait trempée dans l'huile d'une lampe. Aussitôt, l'œil se trouva guéri et ne lui fit plus ressentir de douleur.

La beauté de la perfection chrétienne commençait à charmer son cœur, mais les austérités qu'elle impose le retenaient encore au bord du sanctuaire et il n'osait s'approcher du sacrement qui nous régénère.

LE BAPTÊME ET SA VIE RELIGIEUSE

Enfin, nous apprend saint Paulin, Delphin, évêque de Bordeaux, jeta l'hameçon, et, heureux pêcheur, il le retira des eaux profondes et amères du siècle; Paulin conserva pour Delphin un respect plein de délicatesse et d'amour filial.

Pour la première fois, après son baptême, il goûta cette paix qu'il cherchait depuis si longtemps. Après tant de tempêtes qui l'avaient ballotté, l'Eglise lui avait enfin ouvert un port de salut. Il avait reçu par le baptême une vie nouvelle, il lui semblait qu'on avait enlevé de ses épaules un lourd fardeau. Sa vie passée s'était écoulée dans la vanité, il résolut de la reformer à la lumière surnaturelle de la foi.

Pour arriver plus facilement à son but, il se retira du monde, quitta l'Aquitaine où il était trop connu pour mener une vie de retraite et vint s'établir sur les terres qu'il possédait en Espagne.

Ce fut là que Dieu exauça enfin les vœux qu'il formait depuis si longtemps. Thérasia lui donna, à Alcala de Hénarès, un fils qui fut baptisé sous le nom de Celsus : mais la joie des pieux parents ne fut pas de longue durée; il mourut au bout de huit jours. Paulin fit enterrer cet enfant, si tôt ravi à son amour, auprès des restes des deux jeunes martyrs Justus et Pastor. Il chercha à se consoler en pensant qu'il serait pour lui un ange protecteur dans le ciel.

Cette mort apprit à Paulin qu'il devait chercher, non une postérité selon la chair, mais la postérité meilleure des bonnes œuvres, la postérité des mérites. Aussi longtemps qu'il conserva ses grands biens, il lui sembla que, précipité au milieu des flots orageux de la vie avec de lourds vêtements, il devait les traverser à la nage pour arriver jusqu'à Dieu. Il résolut de se dépouiller. A peine sa résolution fut-elle connue qu'il s'éleva contre lui de vives contradictions; on le délaissa, on l'accabla; mais rien ne put l'ébranler. Il voulait vendre ce qui passe pour acheter la perle précieuse qui demeure toujours.

Il ouvrit ses greniers à ceux qui en avaient besoin et distribua ses immenses possessions aux pauvres et aux mendiants. Paulin n'épargna rien, pas même les biens de son épouse Thérasia qui se sacrifia volontiers. Quand on lui demandait de quoi il allait vivre : « Lequel, selon vous, répondait-il, est le plus dans l'abondance, de celui qui compte sur la terre ou de celui qui compte sur Dieu? »

« Quoi de plus précieux que ce que je possède? disait-il plus tard. Si je possédais le monde entier, ce que je posséderais vaudrait-il mieux que le Seigneur Jésus? »

Conformément à la sainteté de la vie qu'il avait embrassée, Paulin vécut avec Thérasia dans la continence. Elle cessa d'être sa femme pour devenir sa sœur. Liée à lui par la plus parfaite union du cœur et de la volonté, elle s'associa fidèlement à sa vie de perfection; bien plus, c'était elle qui, par son influence puissante, avait fait arriver Paulin à ce haut degré de vertu.

LUTTE DE LA POÉSIE PAIENNE ET DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE

Quand on vit Paulin et Thérasia rompre si complètement avec le monde, l'empire entier s'en émut. Partout, dans la haute société, à Milan et à Rome, on jeta les hauts cris : un homme d'une telle famille, si distingué par ses talents, par son éloquence, abandonner le Sénat, éteindre une maison aussi illustre, c'était une chose qu'il n'était pas possible de supporter.

Paulin s'estimait heureux de déplaire à ceux à qui Jésus-Christ lui-même déplaît. Ses parents, ses amis s'éloignèrent de lui. Le poète Ausone, qui avait formé son esprit et qui voyait en lui le plus illustre de ses disciples, fit tous ses efforts pour l'arracher à sa vie solitaire. Il employa tout ce que son art pouvait avoir d'attrayant pour le dissuader. Paulin se servit de la même arme, de la poésie, pour répondre, et, par la vérité et la grandeur des pensées, par la délicatesse chrétienne et la richesse du sentiment, il l'emporta sur son maître. « Pourquoi, ô mon père, dit-il à Ausone, pourquoi vouloir me ramener aux muses auxquelles j'ai renoncé? Elle ne doit plus s'ouvrir à Apollon, cette poitrine consacrée à Jésus-Christ. » « Tu devrais te féliciter, et non te plaindre, lui dit-il encore, si ce Paulin que tu as formé par ta science et par tes exemples a changé de dispositions, s'il s'est donné à Jésus-Christ, tout en appartenant encore à Ausone : Jésus-Christ te donnera les premiers fruits que portera un arbre que tu as cultivé. »

Sous cette lumière si douce et si pure de la foi, tous les sentiments qui remplissent son âme se déroulent avec délicatesse, variété et grâce. Toutes les cordes du cœur les plus douces comme les plus fortes résonnent tour à tour et toujours avec beaucoup de charme. Sa poésie, après sa conversion, ressemble à une liqueur délicieuse puisée à la source du nectar véritable qui est le Christ, l'idéal et le principe de toute beauté et de toute perfection.

Paulin, par sa généreuse consécration au Seigneur, était comme un flambeau qui répandait sa clarté dans l'Eglise tout entière : il réjouissait et édifiait le monde chrétien. Saint Augustin, saint Ambroise, saint Martin, les plus grands hommes de son temps exaltèrent à l'envi la grandeur de son entreprise. Mais, de même qu'il avait autrefois supporté avec constance les contradictions du monde, il opposa l'humilité aux louanges qu'on lui adressait.

ORDINATION DE SAINT PAULIN — SA RETRAITE A NOLE

Ainsi, au moment même où il renonce au monde, il nous offre en sa personne, à un haut degré, l'exemple de cette vertu d'humilité, l'une des plus belles fleurs qui composent sa couronne. Mais le peuple de Barcelone, où le Saint s'était retiré, le présenta malgré ses résistances à l'évêque pour qu'il reçût de sa main les Ordres sacrés. Paulin dut céder, mais à la condition qu'il demeurerait libre de se retirer où il voudrait. Il s'effrayait à la seule pensée d'être le ministre de Dieu. A peine pouvait-il se retrouver lui-même sous le poids de la haute dignité qu'il avait reçue. Il se considérait comme un chandelier consacré à Jésus-Christ, mais caché sous le boisseau de l'iniquité; comme un vase d'argile dans lequel il avait plu à Dieu de déposer son trésor.

Cependant, Paulin ne pouvait supporter plus longtemps d'être éloigné du martyr saint Félix qui l'avait attiré à Jésus-Christ. Il résolut d'aller revoir son tombeau et de séjourner auprès. Dès ce moment, il consacra au culte du martyr son intelligence, son cœur et son corps.

Mais le jour du bonheur par excellence était le 14 janvier, où les peuples des environs venaient en foule fêter saint Félix et lui demander des prodiges. Chaque année, quand revenait ce jour béni, Paulin offrait au Saint un poème nouveau. De même qu'au printemps les oiseaux retrouvent leur voix, les hirondelles et les rossignols font entendre leurs concerts, ainsi la fête de saint Félix chasse l'hiver de l'âme du poète, réveille en lui le printemps et met dans sa bouche des chants nouveaux.

Paulin s'était établi à l'ombre de l'église de saint Félix; il vivait dans la plus grande pauvreté et, cependant toujours doux et charitable pour ceux qui se présentaient et avec qui il partageait volontiers le fruit du travail de ses mains. Mais il ne se contentait pas de secourir les corps, il s'efforçait aussi de faire pénétrer sa lumière dans les âmes au moyen de ses écrits. Il fit, en 394, un poème contre le paganisme où il combat avec l'arme de la raillerie les ridicules de l'idolâtrie et l'incohérence de la philosophie païenne.

PAULIN DONNE A SA DEMEURE LE NOM DE MONASTÈRE

On voit, en effet, que, dès son arrivée, il réunit un certain nombre de personnes consacrées comme lui à la vie religieuse. Il est à présumer qu'ils vivaient d'après une règle commune, analogue à celle que suivaient saint Augustin et ses disciples.

Bien que le Saint, dans son humilité, se considérât comme caché au monde sous le boisseau de ses iniquités, bientôt le flambeau de ses vertus répandit sa lumière dans tout l'univers. Un grand nombre d'hommes distingués et, en particulier, les plus célèbres docteurs de l'Eglise, cherchèrent à entrer en rapports avec lui. Nous le voyons d'abord entretenir correspondance avec saint Augustin; le premier, il lui écrivit : « Je ne suis encore qu'un enfant, qui ne sait pas parler la parole de Dieu : instruis-moi par tes enseignements, car mes lèvres brûlent de se coller à tes mamelles, d'où sort le lait de la foi, de la sagesse et de la charité. »

L'évêque d'Hippone trouva la lettre de son ami si belle, qu'il la lut à ses moines; il lui répondit ensuite : « J'ai lu ta lettre, il en sort des flots de lait et de miel : mes frères l'ont également lue; ils ne sauraient dire la bonne odeur de Jésus-Christ qui s'en exhale. » L'amitié des deux Saints ne fit que s'accroître dans la suite et on croit que c'est sur la demande de son ami que saint Augustin aurait entrepris d'écrire ses *Confessions*.

Ce fut à peu près à la même époque que commença sa liaison avec saint Jérôme. Leurs relations étaient pleines d'abandon et de simplicité. Saint Paulin lui envoya un jour, en présent, un petit bonnet de laine. Voici avec quelle grâce le solitaire de Bethléem l'en remercie : « J'ai reçu avec bonheur, lui dit-il, le petit bonnet que tu m'as envoyé pour réchauffer ma pauvre tête grise. S'il est un peu étroit, l'amitié le rend élastique. Mais la donation m'est encore plus chère que le présent. »

Du fond de l'Aquitaine, Sulpice-Sévère n'avait pas non plus oublié son vieil ami. Il lui envoya un jour un cilice : Paulin répondit au présent en lui offrant une tunique de laine : « Elle convient aussi bien, disait-il, à l'innocence de Sévère que le cilice à la pénitence de Paulin. »

Retiré dans sa solitude, le zèle de Paulin s'employa tout entier à embellir le tombeau de son saint protecteur. Il fit réparer l'ancienne église et en construisit une seconde beaucoup plus grande, qu'il orna d'inscriptions et de peintures.

L'AME DE PAULIN — PAULIN ÉVÊQUE

Cependant, malgré les études auxquelles il se livrait, malgré les affaires extérieures qui lui prenaient une grande partie de son temps, Paulin avançait dans la voie de la perfection. Il cultivait son âme « semblable à une terre desséchée qui a besoin d'être arrosée par les paroles et les prières des saints. » « Priez, écrit-il encore, que le Seigneur descende dans mon cœur pour le féconder, afin qu'au jour, où, étant venu dans sa vigne, il trouvera l'arbre dépourvu de fruits, il ne l'arrache pas aussitôt, mais que dans sa miséricorde et sa longanimité, il accepte la parole du laboureur suppliant, promettant d'arracher par son travail des fruits au figuier stérile. » Un grand esprit de pénitence venait s'ajouter à ses autres qualités pour les perfectionner.

Les larmes que saint Paulin versait au souvenir de ses péchés étaient d'ailleurs en harmonie avec les désastres qui visitaient le monde et l'Eglise. Des flots de barbares s'étaient précipités sur l'Italie. Après la prise de Rome, Alaric se jette avec ses bandes chargées de butin sur la Campanie, portant partout le meurtre et la désolation.

C'est à cette époque, vers 409, qu'il faut placer l'élévation de saint Paulin au siège de Nole. Il fut un évêque selon le cœur de Dieu. Un privilège spécial que Dieu lui accorda, comme il l'avait accordé à saint Martin, fut celui de commander aux démons.

SAINT PAULIN JARDINIER

Les hordes barbares lancées sur le midi de l'Italie arrivèrent bientôt à Nole. La ville fut ravagée et saint Paulin fait captif. Le Saint, tombant alors à genoux, adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, ne permettez pas que je sois tour-

menté pour l'or ou l'argent, car vous savez où se trouve mon trésor. » Cette parole toucha les barbares; ils laissèrent l'évêque pleurer sur les ruines de sa ville dévastée.

Cependant les Goths, en quittant l'Italie pour se rendre en Afrique, emmenaient captifs un grand nombre d'habitants. Parmi ces malheureux se trouvait le fils unique d'une veuve de Nole.

La mère, désolée, vint trouver saint Paulin et lui demanda de l'argent pour racheter son fils.

« Je n'ai plus rien à te donner, répondit l'évêque, mais prends-moi moi-même pour racheter ton fils, fais-moi esclave à sa place. »

En entendant ces paroles, la veuve les considéra comme une injure. Mais le Saint finit par la convaincre. Ils partirent donc pour l'Afrique. Arrivés devant le gendre du roi, la veuve le pria de lui rendre son fils. Le barbare ne lui répondit pas. La mère, désolée, insista. « Voici un homme qui est disposé à prendre sa place : sois bon pour moi et rends-moi mon fils »

Ataulph hésita. Trouvant saint Paulinde bonne façon : « Sais-tu un métier? lui dit-il. — Je ne connais aucun métier, mais je puis cultiver un jardin. »

Le prince se contenta de cette réponse; il remit l'enfant à la veuve ravie, et envoya le nouvel esclave à son jardin de campagne.

Cependant Ataulph se rendait souvent à son jardin, la conversation du jardinier le charmait, et il s'aperçut bientôt que c'était un homme d'une haute sagesse. Chaque jour, saint Paulin lui apportait des fruits et des fleurs pour sa table : puis il retournait travailler au jardin après avoir reçu le pain dont il devait se nourrir. Longtemps les choses se passèrent ainsi.

Un jour qu'il causait seul avec son maître, il lui dit : « Songe à la succession au trône, car Alaric ne tardera pas à mourir. » Ataulph, étonné, annonça au roi ce qu'il avait appris. Alaric lui exprima le désir de voir ce nouveau prophète.

« Ce n'est pas difficile, répondit Ataulph. Il m'apporte des fruits pour mes repas; je lui ferai dire de les servir lui-même et tu le verras. »

Tout se passa ainsi. Saint Paulin vint apporter les fruits de son jardin. Alaric frémit en le voyant. Il raconta ensuite à son gendre qu'il avait vu pendant la nuit cet homme assis sur un tribunal lui arrachant son sceptre, et il le pria de lui demander qui il était.

« Je suis ton serviteur, » répondit saint Paulin.

Mais le barbare le pressa de questions et le Saint finit par répondre qu'il était évêque.

Ataulph, effrayé, lui dit humblement : « Demande-moi ce que tu voudras, afin que tu puisses retourner dans ton pays chargé de mes présents. »

Le Saint lui demanda tous les prisonniers de sa ville épiscopale. Le maître les fit chercher dans toute la province; il leur rendit la liberté et les fit partir sur des vaisseaux chargés de blé, avec Paulin. Au bout de quelques jours, la prophétie du Saint s'accomplit : Alaric mourut et le sceptre tomba de ses mains.

UN ACTE DE RECONNAISSANCE QUI DURE DEPUIS QUATORZE SIÈCLES

A la nouvelle du retour de leur évêque, les habitants de Nole se portèrent en foule au-devant de lui et le reçurent au milieu d'une joie incomparable en le couvrant de fleurs. Ce triomphe survécut à la mort de saint Paulin. Il dure encore après quatorze siècles.

Les habitants de Nole célèbrent avec magnificence, le 22 juin, le retour de leur saint évêque et de leurs compatriotes délivrés sur sa demande.

Les différents corps de métiers se réunissent pour élever au Saint des clochers de fleurs et de lis. Ces pyramides de verdure sont construites avec le plus grand art. Elles comptent plusieurs étages et dépassent de moitié les plus hautes maisons. Trente porteurs les soulèvent; des sonneurs cachés à l'intérieur agitent des clochettes en souvenir de saint Paulin auquel on attribue l'invention ou du moins l'introduction des cloches dans l'église, et aux balcons de chaque étage, des enfants, aux robes blanches et aux ailes déployées, jettent des fleurs.

Après la messe célébrée par l'évêque, on se forme en procession pour parcourir les rues de la ville. Les cloches ou lis (*Gigli*) de saint Paulin en font partie : et, sans doute, pour faire pièce à la critique qui ne veut pas que saint Paulin ait été captif en Afrique, on ne manque pas d'y figurer le vaisseau dans lequel on voit le Saint ayant à ses côtés un noir africain. Le peuple accompagne le cortège avec des cris d'allégresse, et acclame le Saint comme s'il avait ramené la veille les enfants de la patrie.

C'est ainsi que l'Eglise conserve vivant, à travers les siècles, le souvenir des grandes actions.

MORT ADMIRABLE DE SAINT PAULIN

De retour à Nole, saint Paulin continua de prodiguer à son peuple et ses soins et ses fatigues. Une dernière fois il s'unit aux moines de Lérins et à tous les défenseurs de la vérité pour combattre le pélagianisme. « Il était devenu comme un arbre qui, en vieillissant, porte des fruits de plus en plus abondants, et qui, arrivé à son plus grand développement, ramène ses branches vers la terre comme pour engager les passants à cueillir et à emporter ses fruits. » Une nouvelle maladie vint s'ajouter aux souffrances nombreuses qu'entraîne la vieillesse. Le Saint fut attaqué d'une pleurésie aiguë. La marche du mal fit bientôt désespérer de la guérison. Paulin ne s'en émut pas; depuis longtemps il désirait être affranchi de ses liens et réuni à Jésus-Christ.

Sentant que le moment approchait où il devait rendre le dernier soupir, il fit disposer ce qui était nécessaire pour la célébration des saints mystères; et pour recommander son âme à Dieu, il offrit le Saint Sacrifice avec les évêques qui étaient venus le voir. La joie qui remplit saint Paulin pendant la cérémonie frappa tous les assistants.

Tout à coup, il s'écria : « Où sont mes frères? »

Comme on croyait qu'il parlait des évêques, on lui dit : « Ils sont près de vous. »

Il reprit : « Non, je parle de mes frères Janvier et Martin qui viennent de converser avec moi et qui m'ont promis de revenir bientôt. »

Quand il eut prononcé ces paroles, il étendit les bras et commença à chanter le psaume : « J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. Mon secours est dans le Seigneur qui a fait le ciel et la terre. »

Le lendemain, vers le soir, l'heure des Vêpres étant arrivée, il parut sortir d'un profond sommeil; il étendit les bras et, d'une voix lente, il prononça ces mots : « *Paravi lucernam Christo meo.* J'ai allumé ma lampe pour Jésus-Christ mon Sauveur. » Puis il se tut. Tous voulurent rester à ses côtés. Vers minuit, sa chambre fut subitement et violemment ébranlée. Au même instant, saint Paulin expira. Les anges portèrent son âme au tribunal de Dieu. C'était le 22 juin de l'année 431.

LA BIENHEUREUSE CHRISTINE DE STUMBELEN. VIERGE

Fête le 22 juin.

La jeune Christine est présentée à Marie par les Anges. — La cruauté des démons ne peut vaincre son courage et ses souffrances délivrent beaucoup d'âmes du Purgatoire.

La bienheureuse Christine de Stumbelen a été surtout admirable par ses terribles et victorieux combats contre les démons. *Soyez sobres et veillez*, nous dit l'apôtre saint Pierre, *parce que votre adversaire, le diable, rugissant comme un lion, rôde sans cesse autour de vous, cherchant qui dévorer.* Nul homme n'est à l'abri des attaques des démons et de leurs tentations perfides. Mais, ordinairement, elles ont lieu d'une manière invisible. Ils ne se contentèrent point de cette guerre cachée envers la servante de Dieu, dont nous allons résumer l'histoire; mais, pendant de longues années, ils furent ses bourreaux et firent de sa vie un effrayant martyre. Elle l'endura avec une inaltérable patience et maintenant, elle goûte au ciel les fruits de ses victoires.

Les faits que nous allons raconter sont empruntés, soit au récit du Dominicain Pierre de Dacia, savant théologien, qui fut pendant plusieurs années un des directeurs de Christine, soit aux relations que Christine elle-même lui adressait pour réclamer ses conseils et ses prières.

CHRISTINE DONNE SON CŒUR A JÉSUS-CHRIST
SÉJOUR PARMI LES BÉGHINES DE COLOGNE

Christine était née au petit bourg de Stumbelen ou Stommelen, non loin de Cologne, l'an 1242. Son père, Henri Bruzon, et sa mère, Hilla, étaient de riches cultivateurs. Dès son enfance, elle se sentit attirée vers Dieu par des grâces spéciales.

A l'âge de neuf ans, vers la fête de l'Annonciation, elle eut trois nuits de suite cette même vision : il lui semblait qu'elle était présentée à la Sainte Vierge Marie : « Je vous en supplie, lui disait-elle, ô Mère de miséricorde, pour l'amour de votre très cher Fils, obtenez-moi de lui le pardon de mes péchés et son amour.

— Réjouis-toi, ma fille, répondait Marie, tu seras l'épouse de mon Fils et son amie. »

L'année suivante, Notre-Seigneur lui apparut en songe, brillant d'une ravissante beauté, et lui dit : « Ma chère fille, je suis Jésus-Christ; promets-moi de m'être toujours fidèle. Et si quelqu'un demande ton cœur, tu diras : j'ai promis ma foi à Jésus-Christ. » Ces paroles et la vue du céleste Roi causèrent dans l'âme de Christine une si vive impression que, pendant trois jours et trois nuits, elle ne put penser à rien autre. De grand cœur elle donna sa foi à Jésus-Christ.

Dès ce moment, elle désira se consacrer au service de Dieu, parmi les Béghines. Les Béghines étaient des filles qui renonçaient à la vie du monde pour se vouer spécialement au service de Dieu et aux œuvres de charité, sans cependant entrer dans un couvent. Il en existe encore à Gand, en Belgique, où elles habitent un quartier à part.

Quand elle sut lire et qu'elle récitait son psautier, il lui semblait qu'elle parlait à son Bien-Aimé du ciel, et ses yeux se mouillaient de larmes.

A l'âge de treize ans, craignant les oppositions de sa famille, elle partit secrètement le jour de sainte Catherine (25 novembre), malgré les rigueurs de l'hiver, et se rendit à Cologne, auprès des Béghines. En vain sa mère en larmes vint la supplier de revenir à Stumbelen; Christine fut inébranlable. Cependant, à cause de son jeune âge, elle avait peine à gagner sa vie et souffrait souvent de la faim. Elle prit l'humble habit des Béghines et se mit à mener une vie solitaire et recueillie, cherchant sa consolation dans la prière et non dans la conversation des créatures.

Ses austérités étaient rudes : elle jeûnait au pain et à l'eau un jour de chaque semaine et aux vigiles des fêtes; pendant dix mois elle ne mangea point de viande; chaque nuit, elle adorait Dieu par deux cents génuflexions, et, afin d'être plutôt levée pour la prière, elle prenait son sommeil sur quelques pierres et un peu de bois.

Sa méditation avait surtout pour objet la Passion de Notre-Seigneur, et la vue des souffrances de son divin Maître lui arrachait beaucoup de larmes.

Elle était, dès lors, sous la direction des Pères Dominicains, et fut toujours très dévouée à leur Ordre, bien qu'elle n'en ait pas pris l'habit. Un jour qu'elle priait dans leur église, elle fut ravie en extase. Les assistants, la voyant privée de l'usage de ses sens, la crurent malade et l'emportèrent. Elle ne revint à elle qu'au bout de trois jours. Ce ne fut pas, sans doute, la seule fois que pareil fait lui arriva, car les Béghines commencèrent à la regarder comme épileptique ou folle.

DEUX TENTATIONS

La jeune Christine vivait depuis deux ans à Cologne, dans cette vie de ferveur et de paix intérieure, lorsqu'une nuit, pendant qu'elle était en prière, le démon lui apparut sous l'aspect de saint Barthélemy, envers qui la jeune fille avait une particulière dévotion. « Ma fille, lui dit-il, tu pries beaucoup et tu as un grand désir de venir au ciel; voici le moyen d'arriver promptement à ce bienheureux séjour : Ote-toi la vie et tu entreras tout droit en Paradis comme les martyrs. »

A partir de ce moment, pendant l'espace de six mois, Christine fut poursuivie jour et nuit par de violentes tentations de suicide. Impossible de chasser cette pensée de son esprit; elle se demandait sans cesse par quel moyen elle pourrait s'ôter la vie. Il lui semblait qu'une voix le lui commandait au nom de Dieu. Quand elle se trouvait près du puits de la maison, elle éprouvait l'envie de s'y jeter. Quand elle voyait un couteau, elle voulait le prendre pour s'ouvrir les veines. A l'église, la tentation la tourmentait parfois si fort qu'elle était obligée de sortir. Souvent, pendant la nuit, une voix la réveillait en sursaut : « Lève-toi vite, va te tuer, c'est la volonté de Dieu; sinon tu vas être étouffée et tu iras en enfer. » Un jour, la tentation était si violente que la pauvre enfant allait succomber, lorsque cette vérité frappa soudain son esprit : Ceux qui se tuent vont en enfer. Cette pensée de foi la sauva.

L'ennemi l'attaqua alors sur le terrain de la foi. Elle sentit s'élever dans son âme des doutes invincibles sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Cependant, puisque Dieu a pu créer de rien l'univers entier, pourquoi ne pourrait-il pas changer une substance en une autre? Aussi, Christine ne pouvait-elle plus croire à la création et s'imaginait que personne n'a jamais pu rien savoir sur Dieu. Cette tentation dura plus de dix-huit semaines. Encore mal instruite dans ce combat, elle n'osait plus approcher du sacrement de Pénitence, et fuyait le remède qui aurait pu la guérir.

Enfin, un jour qu'elle assistait à la messe, elle adressa cette prière à Jésus-Christ : « Seigneur, j'ai toujours cru que votre véritable corps était présent dans l'Eucharistie, montrez-moi aujourd'hui si bien cette vérité que toute espèce de doute s'éloigne de moi. » Au moment de l'élévation, elle vit, entre les mains du prêtre, un radieux petit Enfant qui lui dit : « Je suis Jésus-Christ. »

A cette parole, la paix entra dans son âme et le lendemain, à sa communion, tous ses doutes s'évanouirent, comme des brouillards dissipés par le soleil :

Dès ce jour, elle eut la plus ardente dévotion pour la Sainte Eucharistie, et la Sainte Communion fut sa principale consolation au milieu de ses grandes épreuves.

Bientôt survint une autre persécution de l'ennemi infernal. Au moment de prendre ses repas, au lieu de la nourriture qu'elle avait préparée, elle croyait apercevoir un serpent, des araignées ou même un hibou. Tout effrayée, elle rejetait vite cet affreux objet et restait sans manger. Sur l'ordre de son directeur, elle prit sa nourriture sans regarder, mais elle sentit dans sa bouche les froids replis d'un reptile, et son cœur se souleva.

Elle prit une cruche pour boire, et une voix sortit de la cruche : « Si tu me bois, tu avaleras

un diable. » Elle regarda et vit que l'eau était pleine de bêtes.

Après cette épreuve, une autre. Les Béghines de Cologne ne voulurent plus souffrir dans leur société une personne qui leur paraissait si extravagante. Christine dut revenir dans sa famille; mais elle y fut mal reçue, parce qu'elle en était partie malgré ses parents. A peine lui donnait-on à manger. Il y avait quelques Béghines à Stumbelen, mais elles tournaient en ridicule tout ce que faisait Christine. Celle-ci, âgée alors de dix-huit ans, souffrait avec patience tant d'ennuis et d'humiliations arrivant de tous les côtés à la fois.

Au reste, elle n'était point au bout de ses peines. Pendant trente ans, par une disposition spéciale de Dieu, des légions de démons auront la permission de déchaîner contre elle toutes les inventions de leur rage infernale; mais le Tout-Puissant, qui, jadis, soutint le saint homme Job dans des épreuves semblables, lui enverra des grâces non moins grandes, et son héroïque servante, victime pour les péchés de son siècle, s'enrichira chaque jour de nouveaux mérites.

LE GRAND MARTYRE

Les démons l'attaquaient, soit isolément, soit par bandes plus ou moins nombreuses. Quand les uns étaient vaincus, d'autres leur succédaient.

Pendant trois semaines, dès qu'elle se mettait en prière, un démon, sous la forme d'un coq, voltigeait et chantait tout autour d'elle pour la distraire. Enfin, Christine lui dit : « Par la vertu de la Passion du Christ, je te le commande, retire-toi. » Alors, le coq se précipita sur elle, et, de son bec acéré, lui déchira les jambes par de sanglantes morsures, puis disparut.

Après cela, son lit fut tout couvert de vermine. Sa sœur et une amie, ayant couché dans la même chambre, en furent aussi envahies, et elles ne voulaient plus y venir.

Cette plaie dura six nuits. Ensuite, une autre lui succéda. Le démon, cette fois, s'acharnait à l'empêcher de dormir. Il retirait brusquement son oreiller, et le remplaçait par une pierre; il tirait ses couvertures, ou bien faisait un vacarme assourdissant.

Un jour, pendant qu'elle causait avec d'autres personnes, le démon accourut sous la figure d'un chien. Christine, reconnaissant l'ennemi, lui dit tout effrayée : « Que veux-tu? — Que t'importe? répondit le démon, tes directeurs sont des menteurs. »

Pendant tout le temps de l'Avent, elle eut à souffrir, tantôt une chose, tantôt une autre; quelquefois, elle recevait un grand coup de fouet; d'autres fois un coup de bâton, le sang jaillissait et la douleur lui arrachait des larmes. Les assistants entendaient les coups, voyaient les plaies, mais n'apercevaient point le bourreau. Un jour, on entendit de la rue les coups qu'elle recevait dans sa chambre.

Le démon chercha aussi à l'effrayer sous la forme d'un taureau furieux. Et, pendant quelque temps, dès qu'elle se mettait en prière, elle entendait beugler à ses oreilles avec une telle force qu'elle en restait sourde. Cette épreuve fut accompagnée de peines intérieures : elle n'avait plus aucun goût pour l'oraison. Cela dura quatre semaines. Alors, elle supplia avec instance Notre-Seigneur de la délivrer de cette peine. Aussitôt, elle entendit une voix céleste chanter un beau cantique à la louange de Dieu, et son âme fut remplie d'une joie inexprimable.

Le Dominicain Pierre de Dacie, étant venu de Cologne à Stumbelen, en compagnie du P. Walter, son confesseur, désirait beaucoup voir la servante de Dieu. Il lui rendit visite, avec le P. Walter et le curé du village. Ils la trouvèrent, au milieu de ses parents, modestement assise un peu à part, la figure cachée dans l'ample et long voile des Béghines. Elle se leva pour les saluer; mais, aussitôt, le démon la projeta contre la muraille où sa tête frappa violemment. Cette peine se renouvela six autres fois, sans que Christine laissât échapper un signe d'impatience.

C'était le soir du 20 décembre et toute la famille était réunie près du feu, autour d'une vaste cheminée. Tout à coup, on entendit Christine laisser échapper un gémissement : « Qu'avez-vous? lui demanda une des femmes qui étaient près d'elle. — Je suis blessée au pied répondit Christine. » Et elle lui montra son pied tout sanglant.

Peu après, une nouvelle blessure lui arrachait un cri. Elle en reçut ainsi quatre à un pied et trois à l'autre. La nuit s'avançait; nul n'osait aller dormir. Les deux religieux récitèrent Complies avec les assistants. Christine pria le P. Walter de permettre au P. Pierre de veiller avec ses parents cette nuit-là. Ce qui fut accordé. Tantôt on priait, tantôt on s'entretenait de quelque sujet de piété. A minuit, Pierre retourna auprès de son compagnon pour réciter Matines. Ils n'avaient pas fini, quand ils entendent des cris du côté de la demeure de Christine. Ils accourent. « Elle est gravement blessée », leur dit-on. Ils la trouvent, en effet, en proie à de vives souffrances et respirant à peine. Avec un douloureux effort, elle arracha elle-même de sa blessure un gros clou hérissé, qu'elle remit au P. Walter : « Voilà, dit-elle, ce qui m'a blessée. » Le clou était tout ensanglanté et portait des débris de chair.

« Je me fis donner ce clou, ajoute le P. Pierre et, depuis, je l'ai gardé comme un précieux souvenir. »

C'était le deuxième que le démon lui enfonçait dans les chairs cette nuit-là.

Le lendemain, les deux religieux revinrent à Cologne très émus.

C'était dans l'oraison et la communion que l'Epoux céleste se plaisait à consoler sa servante. Après avoir reçu Notre-Seigneur, elle se retirait dans un coin de l'église, cachait sa figure et ses mains dans son grand voile, et entrait en extase. Elle y restait quelquefois jusqu'au soir, raide et immobile comme un marbre, et sans aucun usage des sens extérieurs. Un jour, une Béghine, voulant voir si elle vivait encore, lui fit une profonde blessure avec ses ciseaux. Christine ne s'aperçut de rien. Mais, après son extase, elle sentit vivement cette douleur et fut tout étonnée de se voir ainsi blessée.

Ces joies célestes consolaient Christine dans ses épreuves; mais, pour la maintenir dans l'humilité, Dieu les lui retirait quelquefois : elle se sentait alors aride, désolée et comme abandonnée de Dieu : nulle souffrance pour elle n'égalait celle-là.

SUITE DU MARTYRE — TRIOMPHE

Le diable est ami de tous les genres d'ordures. Plus de vingt fois il couvrit le visage et les vêtements de Christine d'un affreux fumier. Le Fr. Wibert, accompagnant un jour près d'elle le

P. Pierre, en fut lui-même atteint. Il alla se laver et se garda de réjouir le démon par un acte d'impatience.

Un jour, elle vit accourir un démon sous la forme d'un jeune fripon très content de lui-même. « D'où viens-tu? lui demanda Christine. — Je viens de l'église, où j'ai engagé un groupe de dévotes à bavarder. » Christine prit des informations pour savoir si c'était vrai. C'était vrai.

Une nuit, Christine vit un affreux démon qui secouait son lit en vomissant des blasphèmes. « Où est ton Dieu? criait-il. C'est moi qui suis ton Dieu, c'est moi. Ne vois-tu pas que j'ai le pouvoir de faire de toi tout ce que je veux? — Par la vertu de la Passion du Christ, répondit Christine, je t'adjure de dire la vérité. — Eh bien! oui, je ne suis pas Dieu, mais un démon, damné pour toujours. Je ne puis que ce que Dieu me permet, et il m'a permis de te faire souffrir, mais je n'ai rien pu obtenir de toi et les autres démons se moqueront de moi, parce que j'ai été vaincu par une fille. »

Pendant quelque temps, un autre esprit malin la poursuivait avec un fer rouge et lui imprimait dans les chairs de profondes et cuisantes brûlures. Voulait-elle s'approcher du tribunal de la Pénitence ou de la Sainte Table, il se présentait devant elle, la menaçant de son fer rouge, et le lui enfonçait dans la bouche. Durant quinze nuits, elle ne put dormir; car, dès qu'elle se mettait au lit, elle se croyait dans un bain d'eau bouillante et son corps brûlé se couvrait de petites ampoules.

Une année, pendant le temps de l'Avent, un autre démon la persécuta sous la forme d'un chien féroce et la couvrit souvent de morsures. D'autres fois, il apparaissait dans sa chambre avec une tête de mort; il lui parlait du fond de ce crâne décharné, et, à travers les deux trous des yeux, lui lançait des regards épouvantables.

« La veille de la Toussaint, écrit-elle à son directeur, l'an 1269, je passai la nuit dans l'église avec mon père et quelques amis. L'ennemi infernal m'y brisa les membres, puis il vola un de mes souliers qu'il alla jeter à la tête d'un domestique, à la maison. »

« Priez et faites prier pour moi, dit-elle dans une autre lettre, j'en ai grand besoin. Toute la nuit je suis dans de telles souffrances qu'il semble que je n'y puis tenir. Je suis à charge à moi-même et je suis tentée d'envier le sort des gens du monde. Je suis tentée de désespoir, et pourtant je n'y veux point consentir, et je fais de tels efforts pour résister à ces tentations que le sang me jaillit parfois de la bouche et du nez. »

Ordinairement, tous ces combats cessaient comme par enchantement aux fêtes de Noël. Elle passait ces solennités dans la paix et la joie. Mais la guerre recommençait vers la Sainte-Agnès (21 janvier).

La Semaine Sainte lui apportait d'autres souffrances, plus vives, mais plus aimables. Elle était associée aux douleurs de son Bien-Aimé, et quelquefois, les stigmates du divin Crucifié s'imprimaient dans ses membres, mais tout disparaissait dans les joies de la fête de Pâques.

Ensuite, les démons revenaient à l'assaut. L'espace nous manque ici pour raconter tous les genres de martyre qu'ils lui infligèrent. Plus d'une fois ils la jetèrent dans une mare de boue. Un démon lui apparut, sous la figure d'un malfaiteur du pays, lui tint de mauvais discours et, finalement, lui enfonça une épée dans le corps. Jésus-Christ apparut alors à sa servante, la consola et la guérit.

Un jour, sa mère la trouva pendue par les pieds et les mains à un arbre du jardin. Elle accourut pour la détacher; n'y pouvant réussir, elle se mit à pleurer, et alla chercher du secours.

Pendant trois nuits, ils l'enlevèrent de son lit, la traînèrent par les pieds, parmi les pierres et les épines de la campagne, jusqu'aux environs de Cologne. Souvent, ils la menaçaient de nouveaux supplices, si elle ne renonçait pas à sa vocation pour mener une vie mondaine. « Esprits de malice, répondait Christine, vous perdez votre temps avec vos tourments et vos menaces. De tout mon cœur je désire souffrir pour l'amour de mon divin Seigneur Jésus-Christ qui est mort pour moi. Il est mon repos, mon unique espérance, mon salut et ma vie pour toujours. Vous pouvez m'empêcher de parler, vous n'empêcherez pas mon cœur de l'aimer. »

Durant le Carême de 1269, elle contempla dans une vision, qui dura trois nuits, toutes les peines de l'enfer et du Purgatoire. Alors, elle se sentit prête à tout souffrir en ce monde plutôt que d'aller même en Purgatoire.

Son père, avons-nous dit, était un riche cultivateur. Quelques-uns de ses amis, voulant emprunter de l'argent à des juifs, cet excellent homme s'était porté caution pour eux. Ils ne purent pas payer au temps fixé, les usuriers juifs s'abattirent alors comme des oiseaux de proie sur les biens de la famille de Christine, qui fut complètement ruinée.

Au milieu de ces tristesses, Christine eut une joie : celle de voir son frère Sigwin entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Les démons se hâtèrent de la tourmenter au sujet de ce frère : tantôt ils lui disaient qu'il avait quitté l'habit, tantôt qu'il était mort dans un naufrage, qu'il était damné, etc.

Leurs cruautés, d'ailleurs, devenaient plus horribles; ils étendaient la pauvre patiente sur une enclume et la battaient à coups de maillets, ils lui hachaient les membres en morceaux, et lui infligeaient cent autres supplices non moins affreux; mais Dieu la guérissait toujours, et peut-être qu'il la ressuscitait. Par une froide nuit d'hiver, les diables l'arrachèrent de son lit, la traînèrent dans la neige à travers la campagne et la jetèrent dans un étang glacé. Alors, elle se sentit doucement reprise dans une couverture chaude et reportée chez elle, guérie. Les anges avaient succédé aux démons.

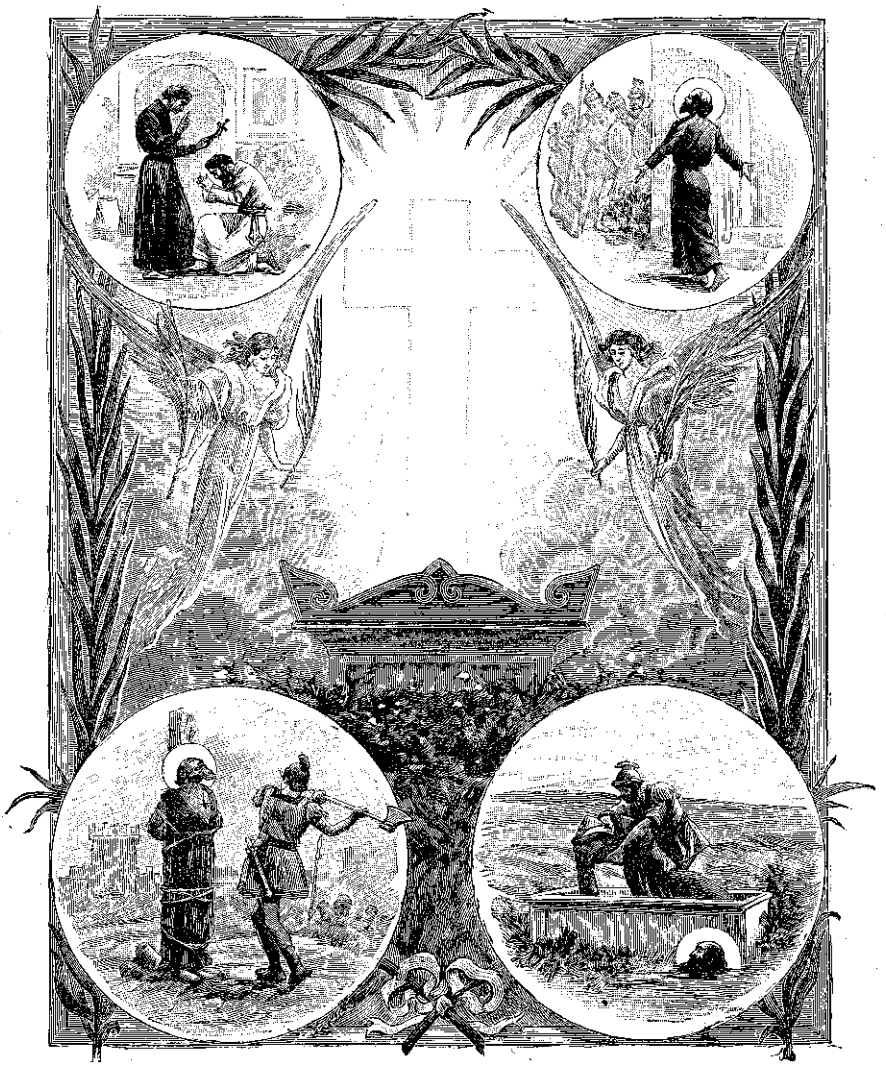
Par ses souffrances, elle délivra du Purgatoire des milliers d'âmes dont quelques-unes y étaient condamnées pour plusieurs siècles; parmi celles-ci, se trouvèrent les âmes de sept brigands, convertis par elle dans une forêt où les démons l'avaient jetée. Elle eut aussi la joie de délivrer l'âme de son père, celle de sa mère et celle de son curé.

Un jour, mille démons défilèrent devant elle, s'avouant vaincus : « Christine, servante du Tout-Puissant, disaient-ils, les souffrances que nous t'avons infligées sont pour nous un surcroît de supplice et de honte; tu nous brûles, laisse-nous partir. » Une autre fois, ils étaient douze mille, puis quarante mille. Enfin, ils déclarèrent qu'ils partaient au nombre de deux cent mille.

L'an 1288, toutes les attaques cessèrent. Christine vécut encore vingt-quatre ans, dans une grande paix, et mourut saintement, l'an 1312, à l'âge de soixante-dix ans. Elle avait bien mérité le repos du ciel!

SAINT ALBAN, PREMIER MARTYR DE LA GRANDE-BRETAGNE

Fête le 22 juin.



Conversion de saint Alban. — Son héroïsme. — Son martyre. — Sa sépulture. Une croix lumineuse apparaît sur son tombeau.

LA RELIGION CHRÉTIENNE EN BRETAGNE

Une gracieuse légende raconte que saint Joseph d'Arimathie, le premier apôtre des îles Britanniques, en arrivant dans le pays nouveau qu'il venait de conquérir à la foi, planta sur le rivage de la mer son bâton de voyage, et qu'aussitôt il se couvrit de fleurs.

C'est là, sans doute, une image du développement rapide de la religion chrétienne en Angleterre. Les peuplades qui l'habitaient, religieuses jusqu'à la superstition, embrassèrent la foi de Jésus-Christ avec autant d'ardeur qu'elles en avaient mis à défendre leur culte.

Séparée par la mer du reste du monde romain, la Grande-Bretagne était demeurée étrangère aux changements politiques et religieux de Rome. Le bruit des neuf persécutions générales, qui avaient ébranlé toutes les provinces, était venu mourir sur les rivages de l'Océan. L'Eglise d'Angleterre avait eu des confesseurs et des vierges, elle ne possédait pas encore de martyrs. La persécution de Dioclétien devait enfin lui en fournir, et lui en fournir en grand nombre.

Le premier inscrit à son martyrologe est saint Alban : il souffrit au commencement de la grande persécution, en 303. La tempête ne dura qu'une année en Angleterre. Constance-Chlore,

le père de Constantin, y mit fin en arrivant dans l'île, au moment même où elle sévissait avec le plus de vivacité dans les autres provinces de l'empire.

Le culte de saint Alban a traversé les siècles. Bède, Gildas, et les historiens anglais ont à l'envi célébré ses louanges. Saint Fortunat l'a chanté dans ses vers : « La gloire de son triomphe, dit-il, a été si éclatante qu'elle se répandit dans toute l'Eglise. » La ville bâtie sur son tombeau porte aujourd'hui encore le nom de Saint-Alban.

PREMIÈRES ANNÉES

Saint Alban était né en Angleterre à la fin du IIIe siècle. Sa famille, d'origine romaine, s'était fixée depuis longtemps dans le pays : il n'était pas rare à cette époque de voir des patriciens quitter Rome et l'Italie pour s'installer au milieu des vastes domaines achetés ou conquis à la suite d'une expédition ou d'une guerre.

Tels étaient les parents de notre Saint établis à Vérulam, au milieu des vastes campagnes si souvent traversées par les légions de César et par les bataillons de la célèbre Boadicée.

L'enfant, jeune encore, fut envoyé à Rome pour y étudier les belles-lettres. Toujours jaloux de leur supériorité intellectuelle, les Romains n'avaient garde de négliger, au milieu des préoccupations de la fortune, la culture de l'esprit. Alban trouvait peut-être à Rome des parents et des amis de la famille, à l'Aventin et au Cœlius.

Le jeune homme revint d'Italie, emportant quelques souvenirs des poètes et des philosophes qu'il y avait étudiés, mais ignorant la religion nouvelle qui commençait à grandir à l'ombre des catacombes.

RÉCOMPENSE DE LA COMPASSION — LE CRUCIFIX

Alban, comme beaucoup de Romains, était surtout indifférent. Son honnêteté naturelle lui inspirait une certaine compassion en faveur des pauvres et des persécutés : c'était sa religion. Dieu se servit de ces vertus pour l'amener à la foi.

Au début de la persécution en Angleterre, Alban avait reçu un jour dans sa maison un prêtre poursuivi par les émissaires du gouverneur romain : il est nommé Amphibalus par quelques auteurs.

Il lui donna l'hospitalité et s'intéressa à son malheur. Le missionnaire lui paraissait digne d'intérêt. Il prêchait la soumission aux lois et il avait tout abandonné pour remplir son ministère.

Alban fut édifié de sa conduite et profondément touché de le voir passer le jour et une grande partie de la nuit en prières. Il désira connaître la religion qui produisait de tels hommes, et profitant de la bonne fortune qui lui était survenue, il demanda au prêtre de l'instruire.

Amphibalus, heureux de cette demande, lui résuma le *Credo*. « Notre religion nous enseigne qu'il n'existe qu'un seul Dieu en trois personnes. Il est l'auteur de l'univers, le créateur et le sauveur des hommes. » Et il lui expliqua successivement les différents mystères de la foi chrétienne.

Alban en fut frappé. La nuit suivante, encore troublé par ces doctrines qu'il n'avait rencontrées dans aucun des traités étudiés à Rome, subjugué en même temps par ce charme mystérieux qui n'était autre que le travail de la grâce, il demeura sans pouvoir dormir. Il lui sembla, dans une vision ou un rêve, entrevoir les scènes sanglantes de la Passion qu'il ne connaissait point encore dans tous les détails. Il demanda au prêtre quel était ce juste ainsi persécuté qu'il avait vu sur la croix. Amphibalus lui présenta son crucifix : « Le voilà. » A cette vue, Alban tomba à genoux et demanda le baptême.

L'APOTRE DE LA CROIX

Le nouveau baptisé fut bientôt un confesseur.

Le bruit n'avait pas tardé à se répandre qu'Amphibalus était caché dans la maison des Alban. Le gouverneur y envoya ses cohortes. Vérulam, municipe romain, était administré par les édiles élus du peuple; mais un gouverneur, au nom de l'empereur, veillait sur tout : il était juge suprême et avait à ses ordres les cohortes en garnison dans la contrée. La défense de la religion était un de ses attributs.

Les soldats ne trouvèrent rien. Le prêtre avait été envoyé au loin par son protecteur. Alban se présenta lui-même aux légionnaires, revêtu du costume d'Amphibalus, la caracalla noire, longue robe retenue à la ceinture par un cordon tressé; c'était l'insigne des prêtres et des pontifes, plus tard des empereurs.

Il n'en fallut pas davantage. Sans même interroger, les soldats romains, heureux de leur capture, amènent le prisonnier au tribunal du préteur.

Le juge n'était pas sans connaître Alban ; il devina immédiatement le plan exécuté. Mais il ne voulut point paraître surpris. « Puisque vous avez eu la hardiesse de cacher un sacrilège et un blasphémateur, dit-il au captif, vous souffrirez le supplice qui lui était destiné. »

Le Saint ne répondit point à cette menace, mais pour protester de sa foi et de son attachement à la religion qu'il avait embrassée, il ne cessa de porter entre ses mains le crucifix de bois que lui avait remis Amphibalus. Ce signe, en lui rappelant la mystérieuse vision qui avait précédé son baptême, lui mettait au cœur ce courage hardi des nouveaux convertis, cette force inspirée par l'effusion d'une grâce nouvelle qu'aucune infidélité n'est encore venue refroidir.

LES MERVEILLES DU MARTYRE

Ici commence pour le Saint une vie toute remplie de miracles. Si extraordinaires qu'ils paraissent on ne saurait les nier. « Les miracles de saint Alban, dit le protestant Collier, sont attestés par des auteurs si dignes de foi, que je ne vois pas comment on les révoquerait en doute. Il est certain, par les écrits des anciens, que de leur temps, il s'opérait des miracles dans l'Eglise. Il n'y a pas de raison pour soutenir que Dieu n'a manifesté sa puissance d'une manière surnaturelle qu'au siècle des apôtres. Ceux-ci n'ayant pas converti le monde entier, pourquoi ne voudrions-nous pas convenir que Dieu aura donné aussi, à ceux de ses serviteurs qui sont venus dans la suite, les lettres de créance auxquelles on ne peut refuser de croire ? Pourquoi enfin rejetterait-on les miracles de saint Alban ? les circonstances où il se trouvait étaient assez importantes pour que le ciel interposât son pouvoir d'une manière surnaturelle. »

Chaque étape du martyre fut marquée par une merveille. Devant l'attitude ferme et dédaigneuse du Saint, le juge sentit son infirmité : il eut recours à la violence.

Les usages romains lui donnaient le droit de flageller l'accusé qui refusait d'avouer ou de

répondre. Il le livra aux licteurs. Le prisonnier était citoyen romain, il ne devait pas recevoir plus de quarante coups de verges. Ce supplice fut plusieurs fois répété, mais il ne put changer en rien l'attitude et les refus du Saint.

Le juge fit appel à un autre genre d'intimidation. La durée d'une souffrance brise d'ordinaire plus facilement les résistances que la violence devant laquelle on se raidit. Il enferma le martyr dans une étroite prison et le soumit aux plus dures privations.

Le ciel commença dès lors à venger l'injure faite au serviteur de Dieu. La désolation se répandit dans les campages. La rosée et la pluie ne vinrent plus rafraîchir la terre. Les arbres périssaient, les fruits se desséchaient en naissant et les habitants n'hésitaient pas à dire : « C'est la magie d'Alban qui a desséché nos sillons. C'est le Christ d'Alban qui a brûlé nos maisons et ruiné les espérances de nos récoltes. » Ils se portèrent en foule au palais du gouverneur et le forcèrent à délivrer le prisonnier innocent. Le gouverneur céda et leur livra l'accusé.

LE JUGEMENT DU PEUPLE

Saint Alban, transporté par le désir brûlant du martyre, craignit un moment de voir sa couronne lui échapper. Il réunit le peuple et, dans un langage inspiré, l'exhorta à quitter ses faux dieux pour embrasser la religion du Dieu qui l'avait protégé. Il lui montra sa croix et lui expliqua la puissance cachée de ce symbole mystérieux et terrible.

Le peuple, aussi changeant que l'océan selon le souffle qui l'agite, sentit renaître sa haine pour la nouvelle religion qu'il avait un moment redoutée. Quelques cris s'élevèrent, demandant la mort du perturbateur. La foule inconsciente répéta ces cris et ramena le Saint au tribunal du prêteur.

L'interrogatoire fut bref. Méconnaître les dieux du Capitole était devenu, sous Dioclétien, un crime capital. Alban fut condamné à mort et remis aux zélés du peuple.

Le lieu d'exécution était hors de la ville; la loi le prescrivait. C'était un plateau désert où les légionnaires stationnaient et campaient parfois; il s'élevait au centre de la plaine comme un piédestal de statue au milieu d'une place. Aux jours de fêtes publiques, le peuple s'y portait tout entier pour assister aux jeux qui s'y donnaient. Le spectacle du martyre d'Alban y attira une foule considérable : les uns y vinrent par haine, les autres par amitié, d'autres par simple curiosité. Le Saint marchait au milieu d'eux entouré de ses gardes. Son attitude fière et majestueuse semblait leur en imposer encore.

SAINT ALBAN CHANGE LE COURS D'UN FLEUVE
LE BOURREAU MARTYR

Une rivière rapide, le Coln, séparait Vérulam du lieu des exécutions. Le seul pont qui la traversait était occupé par le peuple. Il eût fallu attendre longtemps pour pouvoir passer. Le martyr, impatient de souffrir, entraîna ses bourreaux au bord de la rivière, et, traçant sur les flots le signe de la Croix, il se fraya un chemin dans le lit du fleuve soudain desséché. Le peuple, inconscient, s'y précipita sans peut-être remarquer le miracle. Mais un des bourreaux tomba à genoux aux pieds du Saint. Il jeta sa hache et se déclara chrétien. Cette scène tragique ne calma point la colère de la multitude. Un homme du peuple ramassa la hache, et la marche continua.

On parvint au sommet du plateau. C'était au plus fort de l'été, et la chaleur était intense. Des groupes s'étaient formés sur tous les points. C'était un spectacle nouveau pour ces peuplades encore à demi barbares, façonnées par les Romains, avides de représentations sanglantes. Il fallait même apporter à cette manifestation un certain luxe extérieur qui était de bon goût. C'était une fête et rien n'y devait manquer.

Les historiens nous ont raconté, chose à peine croyable, que, au moment même de sa mort, le martyr, pour donner un dernier témoignage de la puissance de son Dieu à cette foule sanguinaire, fit jaillir, au centre du plateau, une source d'eau fraîche. Le peuple inconsidéré y vint boire et les bourreaux se contentèrent d'y laver leurs haches après l'exécution.

LA MORT

La scène sauvage continua. Alban, violemment saisi par les bourreaux, fut attaché par les cheveux à un immense poteau planté au milieu de la place. Il demeurait joyeux et souriant en face de la mort, comme s'il entrevoyait déjà le ciel. Un bourreau s'approcha, et d'un seul coup de hache, lui trancha la tête. Des cris mêlés partirent de la foule. Ce fut tout. Elle avait vu; elle s'écoula lentement.

Tout cependant n'était pas fini à la mort, comme se l'était promis le juge. Poussé sans doute par le désir de connaître la fin de ce drame qu'il avait préparé, ou peut-être dans le dessein de remplir jusqu'au bout ses fonctions de modérateur, le prêteur avait suivi le sinistre cortège. Il assista au supplice.

Il allait partir, quand se présenta devant lui le bourreau que nous avons vu jetant la hache et se déclarant chrétien. Le peuple l'avait maltraité et couvert de blessures. Le juge le reçut avec un sourire moqueur. « Tu me parais malade. Emporte le corps de ton sauveur, il te servira de remède contre les coups que tu as reçus. »

Le soldat, plein de confiance en son protecteur, soutenu par sa foi encore vierge, n'hésita pas. Il prit les reliques du martyr et les ensevelit lui-même en les arrosant de larmes. Sa confiance ne fut point trompée, le Saint le guérit.

LA CROIX LUMINEUSE DU TOMBEAU

Ce tombeau ne devait pas être longtemps ignoré. La nuit suivante, au milieu des ténèbres, une immense croix lumineuse parut sur cette tombe cachée au fond d'un jardin. La ville entière en fut témoin. Il semblait que des voix d'anges, sortant de cette croix, fissent entendre au loin, dans un mystérieux concert, des chants de triomphe. Cet événement jeta quelque trouble dans l'âme des compatriotes du martyr. Ce n'était point là un fait naturel, et cette croix lumineuse, se projetant au loin, dans l'ombre de la nuit, avait son éloquence. Un grand nombre d'habitants de Vérulam se rendirent à la vérité, et bientôt le prêtre Amphibalus, qui avait baptisé saint Alban, vit accourir auprès de lui une foule de catéchumènes.

Le sang du martyr avait fécondé la semence, et la moisson s'annonçait abondante au champ du père de famille.

La mort courageuse du bourreau converti vint augmenter encore la confiance des néophytes, et bientôt la ville entière fut chrétienne. On se figure difficilement ces enthousiasmes des premiers siècles; mais c'est qu'on ignore et la puis-

sance de la grâce et les secrets desseins de Dieu qui remue à son gré les princes et les peuples.

LES FRUITS DU SACRIFICE

Le premier martyr de l'Angleterre, en tombant, devait servir d'exemple. La sainteté fleurit avec une telle abondance sur cette île arrosée de sang que l'histoire devait lui donner, pour un temps du moins, le titre glorieux « d'île des Saints. »

Saint Alban fut à toutes les époques honoré des Anglais. Une vaste église s'éleva sur l'emplacement de son martyre, et cette église ne tarda pas à devenir célèbre par le nombre des miracles qui s'y opérèrent. Autour du sanctuaire s'élevèrent des maisons, et bientôt une ville nouvelle fut constituée sous la garde du martyr. Aujourd'hui encore elle demeure, et si elle a oublié en partie le culte de son fondateur, elle en garde du moins fidèlement le souvenir dans son nom : Saint-Alban.

Un monastère fut fondé plus tard auprès de l'église du Saint. Il devint comme le chef-lieu des Ordres monastiques en Angleterre. L'abbé avait le titre de baron ; il siégeait au Parlement à la tête des vingt-neuf abbés qui pouvaient y paraître. Ce privilège lui avait été octroyé par le pape Adrien IV et reconnu par les rois d'Angleterre. « De même, disait le bref, que saint Alban fut le premier des martyrs en Angleterre, ainsi l'abbé de son monastère doit être le premier dans les assemblées. »

Pourquoi faut-il ajouter que les reliques du Saint furent dispersées au commencement du XVI^e^ siècle ? On en sauva cependant une partie. On les conserve aujourd'hui aux deux extrémités de l'Europe occidentale, à Valladolid et à Saint-Omer. L'église du martyr est demeurée debout sous son vocable primitif. Elle sert d'église paroissiale.

Puisse le sang du premier martyr d'Angleterre faire germer sur ce sol une nouvelle floraison de saints ! La croix que saint Alban aima et qu'il porta toujours pour sa défense et sa consolation n'a rien perdu de sa force, ni de sa beauté !

SAINT ALBAN DE MAYENCE, MARTYR

Fête le 21 juin.

Le bréviaire de Mayence mentionne, au 21 juin, la fête d'un martyr appelé, lui aussi, Alban, comme le proto-martyr d'Angleterre. Il vécut un siècle après ce dernier et semble avoir été confondu avec lui par quelques historiens. Rien n'autorise cette assimilation.

Saint Alban de Mayence est originaire d'Afrique. Son nom romain semblerait indiquer qu'il appartenait à une famille d'origine italienne.

L'Afrique, à la fin du V^e^ siècle, était devenue l'asile de l'hérésie après avoir été l'une des contrées les plus fertiles en saints. Sa gloire disparaît avec saint Augustin, et quand ce grand saint meurt, en 430, les Vandales de Genséric en sont déjà les maîtres. Genséric quitte bientôt l'Afrique pour venir piller Rome, en 455, emmener en captivité le dernier soutien de l'empire, la malheureuse Eudoxie, veuve de Valentinien III. Son fils Hunéric, plus fanatique encore, fit de son royaume un champ de carnage. Ni la persécution ni la mort ne lui paraissaient trop dures pour réduire les catholiques au parti arien. La persécution dura, sous son règne, de 477 à 488, et les martyrs se comptèrent par milliers dans les monastères et les cathédrales.

Saint Alban appartient à cette époque. Il était prêtre. Banni d'Afrique avec Théoneste, son évêque, il vint à Rome et y demeura quelque temps.

C'est de là qu'il fut envoyé en Gaule. Les Huns, ariens eux aussi, avaient infesté de leur hérésie tout le nord de ce pays. Les villes du Rhin, Mayence en particulier, en avaient eu à souffrir. Ce fut là que saint Alban se rendit pour commencer son apostolat.

Il y prêcha longtemps et sa parole semble avoir porté des fruits, car, à l'époque de sa mort, nous le voyons entouré d'un grand nombre de chrétiens et de prêtres.

Mais l'arianisme, qui l'avait déjà chassé d'Afrique, ne devait pas l'épargner à Mayence. Chez ces peuples barbares, façonnés par l'hérésie, les jugements étaient rapides.

Saint Alban, arrêté comme perturbateur de la foi, fut condamné, sans autre défense, à la peine de mort, et livré au peuple. La foule, toujours irréfléchie, agissant au gré de ceux qui la conduisent, n'eut pour le Saint que des paroles de haine et des cris d'hostilité.

Au milieu des vociférations d'un peuple fanatisé par l'erreur, le martyr eut la tête tranchée aux portes de Mayence.

Alban priait en allant au supplice, et la tradition constante rapporte que ses lèvres continuaient, après la mort, à murmurer la prière commencée.

Touchante image de la persévérance des martyrs dans leur foi et leur amour, ce miracle n'était que la manifestation extérieure de la réalité, car les saints continuent à prier pour l'Eglise militante.

La tradition ajoute que le martyr, comme saint Denis, prit dans ses mains sa tête, et la porta à l'endroit où il fut enseveli.

C'est sur l'emplacement de son tombeau que Charlemagne fit élever la célèbre abbaye de Saint-Alban, une des plus belles parmi celles que le grand empereur avait échelonnées le long du Rhin, comme autant de forteresses pour défendre son royaume. Charlemagne avait raison : les vrais gardiens des empires, ce sont les saints.

LE BIENHEUREUX JEAN FISHER

ÉVÊQUE DE ROCHESTER, CARDINAL DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE, MARTYR

Fête le 22 juin.

Portrait du bienheureux Jean Fisher.
(D'après un document de la Bibliothèque Nationale.)

L'ÉVÊQUE DE ROCHESTER

Le bienheureux Jean Fisher naquit vers l'an 1469 à Beverley, dans le district Est du comté d'York, en Angleterre. Il fit ses études à Cambridge, où il conquit promptement ses grades : nommé successivement, dans l'espace de quatorze ans, bachelier ès arts, maître, agrégé, puis administrateur de l'Université, recteur de l'un de ses collèges, enfin docteur en théologie et vice-chancelier, en attendant qu'il unît à la dignité épiscopale le titre de chancelier.

Il y aurait tant à dire sur la carrière publique et sur les derniers jours de cet illustre martyr que l'on nous pardonnera de glisser rapidement sur les années de son adolescence.

Ordonné prêtre, ses talents et sa haute position dans l'Université le firent connaître à la cour, où la mère du roi Henri VII, lady Marguerite, comtesse de Richmond, le prit pour confesseur. Bientôt même, il fut promu à l'épiscopat, non par brigue, comme tant d'autres, hélas! à cette

triste époque, non par faveur, mais uniquement en considération de sa haute vertu. « Je vois bien, écrit à sa mère le roi Henri VII, en nommant Jean Fisher évêque de Rochester, que la promotion d'un tel homme en encouragerait beaucoup d'autres à vivre vertueusement. Durant mon règne, j'ai promu plus d'un évêque sans réflexion, et je voudrais maintenant faire quelque compensation en ne choisissant que des hommes de bien et de vertu. »

Le diocèse de Rochester, confié au Bienheureux, était le moins étendu de toute l'Angleterre et aussi le moins recherché. Il ne comprenait que 99 paroisses. On le regardait comme poste de transition en attendant un bénéfice plus important. Jean Fisher en fut l'évêque pendant plus de trente ans et ne voulut jamais en accepter d'autre, préférant avoir à rendre compte à Dieu de moins d'âmes et de moins d'argent, et, pour emprunter ses propres paroles, « jamais, disait-il, je n'abandonnerai ma pauvre vieille épouse pour la plus riche veuve de l'Angleterre ».

Rien de plus édifiant que le tableau que trace le docteur Hall, son plus ancien biographe, de la vie intime de cet évêque. Citons-en quelques traits :

« Il n'omettait jamais même une oraison de son office de chaque jour qu'il récitait seul, lentement, et sans hâte d'arriver à la fin, avec dévotion et respect, prononçant chaque parole si distinctement et si posément qu'il semblait savourer un aliment céleste sans jamais pouvoir s'en rassasier.

» Il était si économe et si jaloux de son temps qu'il ne consacra jamais une heure entière à ses repas. Sa table, à cause de ceux qu'il recevait, était abondamment et bien servie; lui-même, toutefois, se contentait de fort peu. Sa principale nourriture consistait en un potage maigre et en légumes cuits avec de la viande. Encore touchait-il à peine à celle-ci. Il observait rigoureusement les jeûnes établis par l'Eglise, auxquels il ajoutait beaucoup d'autres jeûnes de dévotion, comme en témoignaient bien la maigreur et la faiblesse de son corps, dont, à défaut de chair, il châtiait la peau et les os. Non content de porter habituellement un cilice de crin, il se donnait souvent la discipline dans le plus grand secret.

» Les pauvres étaient l'objet de ses plus tendres sollicitudes. Il les visitait souvent, leur faisant de larges aumônes. Bien des fois, il lui arriva de pénétrer dans des maisons sans cheminées pour le dégagement de la fumée et, par suite, si misérables et si désagréables qu'à peine on comprenait que des hommes pussent y habiter. Et cependant, on le vit s'y asseoir au chevet d'un pauvre malade trois ou quatre heures de suite, malgré une fumée suffocante, pendant que ses serviteurs, trouvant cet intérieur intolérable, attendaient au dehors (1)..... »

LE BIENHEUREUX FISHER ET LE DIVORCE DE HENRI VIII

Cette sainte énergie qui marque les moindres actes de sa vie privée, Fisher saura la déployer dans toute sa vie publique. Sa grande gloire a été d'avoir osé presque seul, à cette époque d'un servilisme éhonté, dire tout haut la vérité aux grands d'ici-bas et de l'avoir soutenue, en dépit des menaces et des tourments, avec une inébranlable fermeté, jusqu'à la mort.

(1) *Vie du bienheureux Jean Fisher*, traduite de l'anglais par l'abbé Cardon, p. 54 et 55.

Sa résistance à Henri VIII dans la question tristement célèbre du divorce occupe une place prépondérante dans la vie du bienheureux Fisher. C'est cette résistance qui conduisit au martyre le nouveau Jean-Baptiste. Il importe donc, nous semble-t-il, de la mettre surtout en relief, autant que nous le permet le cadre restreint de cette notice.

On sait que le roi d'Angleterre Henri VIII, vingt ans environ après avoir épousé, avec dispense accordée par le Saint-Siège, Catherine d'Aragon sa parente, en vint tout à coup à concevoir des doutes sur la validité de cette union.

On sait aussi que ces doutes naquirent précisément des rapports peu avouables du roi avec Anne Boleyn, et de sa résolution de l'épouser à tout prix. Mais, pour arriver à ses fins, l'hypocrite monarque essaya de ranger à son avis le peuple, le Parlement, les évêques et le Pape lui-même.

Dans les premiers manifestes qu'il lança à ce sujet, il prétend « qu'il a entendu naguère de pieux et doctes théologiens soutenir que son mariage avec la veuve de son frère était interdit par les lois divines. Une pareille opinion a rempli d'horreur sa pensée, d'autant qu'elle intéresse au plus haut point son salut éternel. *Il prend Dieu à témoin et donne sa parole de roi* que c'est là le seul motif qui lui a fait solliciter les avis des plus habiles théologiens de l'Europe ».

Le bienheureux Jean Fisher fut interrogé, comme les autres évêques anglais, sur la question de savoir s'il est permis d'épouser la veuve de son frère. Sa réponse ne fut pas celle qu'eût désirée le roi. Il déclara, après avoir, comme il dit, « consulté tous les professeurs muets de sa bibliothèque, distingué avec attention leurs opinions et pesé leurs arguments, être absolument convaincu que le Souverain Pontife avait le droit, étant donnée la plénitude des pouvoirs que lui a conférés Jésus-Christ, d'accorder la dispense nécessaire au mariage d'Henri VIII avec Catherine d'Aragon », que, par conséquent, il estimait leur union valide et indissoluble.

Non content de cette affirmation, il voulut l'appuyer d'arguments irréfutables, et écrivit dans ce but plusieurs dissertations, selon qu'il les jugeait nécessaires pour établir la vérité. Plus tard, lorsqu'on le questionnera dans sa prison : « Combien avez-vous écrit de livres sur le mariage du roi et son divorce? » il répondra : « Je ne suis pas certain du nombre exact, mais j'en ai écrit sept ou huit. Le sujet était si grave, que je me suis appliqué à découvrir la vérité sur ce point avec plus d'attention que pour toute autre affaire qui ait occupé ma vie. »

FISHER AVOCAT DE LA REINE DISGRACIÉE

Cependant le ban et l'arrière-ban furent bientôt convoqués pour instruire cette affaire. Le Saint-Siège, mis en demeure de se prononcer, envoya en Angleterre son légat, et un tribunal en règle ouvrit ses séances dans une grande salle du palais, à Blacfriars, en 1529.

La reine multipliant ses instances pour obtenir en sa faveur la formation d'un Conseil, l'évêque de Rochester prit rang parmi ses défenseurs: elle n'en eut point de plus dévoué ni de plus ardent.

En juin 1529, le roi et la reine comparaissaient solennellement devant leurs juges. Henri VIII répéta une fois de plus qu'il « ne voulait pas vivre plus longtemps en état de péché mortel,

comme il le faisait depuis vingt ans, et qu'il n'aurait pas de repos que la légitimité de son mariage ne fût enfin prononcée ».

Fisher, dans la plaidoirie qu'il fut appelé à prononcer, se servit habilement de cette nouvelle protestation.

« Puisque, dit-il, Sa Majesté déclare que son seul désir est le soulagement des doutes de sa conscience et invite tous les assistants et les juges à faire la lumière complète, je me croirais coupable de ne pas exposer franchement ce que mes réflexions et deux années d'études approfondies sur ce sujet m'ont amené à penser de cette affaire. » Alors, il établit, par des arguments irréfutables, la thèse de la validité du premier mariage royal, union qu'aucune puissance ni humaine ni divine ne saurait dissoudre. « Je suis prêt, ajouta-t-il, à donner ma vie pour soutenir cette conviction comme Jean-Baptiste le fit aux temps anciens. »

Ce nom du Précurseur jeté soudain dans les débats, la comparaison qu'il suggérait naturellement entre la conduite d'Henri VIII et celle d'Hérode Antipas, blessa profondément le roi. Le rapprochement n'était cependant que trop juste, et le courageux évêque, un peu plus tard mis en prison et décapité comme saint Jean-Baptiste pour satisfaire aux vengeances d'une femme devait le vérifier jusqu'au bout.

Le Bienheureux le pressentait. Aussi avait-il une dévotion toute particulière envers le saint Précurseur, dont l'image ornait sa chapelle et se trouvait sous ses yeux chaque fois qu'il offrait le Saint Sacrifice.

NOUVELLES PROTESTATIONS DE FISHER

Henri VIII attendait toujours de ses créatures, dont plusieurs siégeaient au banc des juges, des décisions conformes à ses désirs. L'énergie du bienheureux Fisher, la loyauté du légat du Pape empêchèrent une si prompte solution, et le Pape, informé sans doute des dessous de cette misérable affaire, évoqua la cause à son propre tribunal.

Le souverain anglais s'en prit à son clergé de cet échec et, sous de spécieux prétextes, menaça de confisquer les biens et d'emprisonner les personnes. Au lieu de résister en masse, celui-ci eut la bassesse d'offrir au roi trop redouté une énorme contribution de cent mille livres, afin d'obtenir son pardon.

Le tyran jugea le moment venu de l'asservir tout à fait, et, soit au Parlement, soit au Synode ecclésiastique réuni pour voter des subsides, il émit la monstrueuse proposition au clergé de le reconnaître pour *chef suprême* de l'Eglise d'Angleterre.

Sans prévoir jusqu'à quels excès l'ambition porterait Henri VIII, beaucoup estimaient téméraire cette concession. Seul, l'évêque de Rochester osa le dire tout haut et refuser nettement de souscrire à semblable proposition.

Son éloquence se heurta à la lâcheté de la majorité, qui vota servilement à Sa Majesté le roi d'Angleterre le titre réclamé, en y ajoutant toutefois, par acquit de conscience, cette restriction dont Henri VIII sut faire bon marché : *autant du moins que le permet la loi de Dieu.*

Armé de ce titre équivoque, le rusé souverain va prendre lui-même en main la cause de son propre divorce, séparant l'Eglise d'Angleterre de celle de Rome, nommant lui-même son tribunal et ses juges, qui prononceront sans scrupule l'invalidité du premier mariage du roi et lui accorderont toutes les dispenses qu'il voudra pour épouser Anne Boleyn.

Malheur alors, on le conçoit, à tous ceux qui auront émis des jugements opposés au sien et contrarié ses volontés. Parmi les victimes vouées ainsi par avance à la fureur royale, il n'en est pas de plus exposée que le bienheureux Fisher. Lui-même aurait prononcé cette parole trois ou quatre ans avant son martyre : « Je vous le dis en secret, *je ne mourrai pas dans mon lit.* Aussi me faut-il penser constamment à la mort et me préparer à paraître devant Dieu. »

TENTATIVES D'ASSASSINAT SUR FISHER

Un accident bien étrange vint attrister, le 18 février 1531, le palais épiscopal. Un nommé Richard Roose pénétra dans la cuisine de l'évêque et saupoudra de poison les mets préparés pour sa table. Hall, l'historien déjà cité, rapporte que ce jour-là l'évêque, « étant demeuré dans sa bibliothèque et y ayant prolongé sa lecture plus longtemps que de coutume, se sentit peu d'appétit pour son dîner et le remit au soir, en engageant ses familiers à dîner sans lui ».

Bien lui en prit, car les dix-sept personnes de sa compagnie qui goûtèrent de ces mets endurèrent des douleurs atroces. Même, l'un des serviteurs succomba à la violence de son mal. En outre, les pauvres du voisinage que le charitable évêque nourrissait tous les jours ressentirent, eux aussi, les atteintes du poison et une pauvre veuve en mourut.

Ce fut donc comme par miracle que le Bienheureux échappa au danger.

Un autre jour, un coup de mousquet fut tiré vers l'une des fenêtres de sa maison, près du cabinet d'études où il avait coutume de se tenir. Après informations, on sut que le coup était parti de l'autre rive de la Tamise et de l'habitation du comte de Wiltshire, le père de lady Anne Boleyn.

Notre Bienheureux comprit qu'on en voulait à sa vie et changea de résidence pour ne pas faire plus longtemps le jeu de ses ennemis.

Il ne pouvait néanmoins échapper au ressentiment d'Henri VIII.

TRACASSERIES — LA CASSETTE MYSTÉRIEUSE A LA TOUR DE LONDRES

Il fut emprisonné une première fois, du 6 avril au 13 juin 1533, l'intervalle de temps nécessaire pour l'empêcher d'élever la voix, pendant que l'indigne Cramner, sacré archevêque de Cantorbéry le 30 mars, ouvrait une enquête le 12 avril sur la validité du premier mariage du roi, se prononçait pour sa nullité le 23 mai, et procédait, le jour de la Pentecôte suivante, au pompeux couronnement d'Anne Boleyn.

Mieux valait pour Fisher souffrir au fond d'un cachot que d'assister à de semblables infamies.

A la fin de cette même année 1533, un procès lui fut intenté sous le fallacieux prétexte qu'il n'avait point découvert à Sa Majesté les prétendues révélations d'une religieuse de Kent, Elisabeth Barton, qui annonçait toutes les vengeances du ciel sur la personne d'Henri VIII, s'il épousait Anne Boleyn. En même temps, le saint prélat tombait gravement malade.

Ce n'était que le prélude des souffrances qui allaient accabler ses derniers jours. Il vit avec tristesse les pairs, les évêques, les abbés, les prêtres prêter au roi un serment schismatique.

Le refus, *un refus douloureux*, clament en gémissant les historiens protestants, ne vint que d'un seul côté. Celui qui le prononça fut l'évêque de Rochester.

Il fut, pour ce seul fait, enfermé à la Tour.

Pendant ce temps, des commissaires envahissaient à Rochester le palais épiscopal et procédaient sans retard à la confiscation de tous les biens meubles de l'évêque.

Parmi les objets trouvés était une cassette placée dans une chapelle domestique où personne n'entrait que l'évêque, car c'était son oratoire secret. Les envoyés du roi, un peu déçus jusqu'à présent dans leurs espérances d'un riche butin, flairèrent ici quelque trésor caché. « Afin donc que nulle fraude ne pût être commise au préjudice du roi en matière de si grande conséquence, à ce qu'on supposait du moins, écrit Hall, des témoins furent solennellement convoqués pour assister à l'ouverture de cette cassette; on l'ouvrit devant eux, mais, au lieu de l'or et de l'argent qu'on espérait, on n'y découvrit qu'un cilice de crin et deux ou trois disciplines, dont le saint évêque avait coutume de se mortifier souvent. D'autre trésor, on n'en découvrit point. »

Dans l'état de faiblesse où se trouvait le saint veillard à son entrée à la Tour de Londres, ceux qui le voyaient n'estimaient pas qu'il pût y vivre un mois. Il résista pourtant quinze mois encore à l'infection, à la malpropreté, à l'humidité de sa sombre cellule. « Je suis dans un misérable état, écrit à Cromwell le vénérable prisonnier. Je n'ai ni chemises, ni chaussures, et les rares autres vêtements que je porte tombent tellement en lambeaux et sont si déchirés que j'en suis tout honteux. Quant à ma nourriture, Dieu sait combien elle est souvent insuffisante. A l'âge où je suis, mon estomac a besoin d'un régime particulier. Si j'en suis privé, je suis tellement tourmenté par la toux et je deviens si faible que ma santé s'en trouve gravement compromise. Je vous conjure donc d'avoir compassion de moi et de me faire donner les choses indispensables que réclament mon âge et surtout ma santé. »

Ce qui l'accablait plus encore, c'était la privation de tous les secours de la religion. Il n'avait même pas la consolation d'assister dans l'une des deux églises voisines de la Tour à la messe d'un autre prêtre.

LA POURPRE ROMAINE — LE MARTYRE

Le bienheureux Fisher gisait depuis plus d'un an dans son cachot quand le pape Paul III, dans la promotion du 20 mai 1555, le créa cardinal-prêtre du titre de Saint-Vital.

Avant que la nouvelle n'en parvînt aux oreilles du prisonnier, Cromwell, le secrétaire d'Etat, désireux de surprendre ses sentiments à ce sujet, le visita et lui dit: « Monseigneur de Rochester, si le Pape vous envoyait le chapeau de cardinal, l'accepteriez-vous? — Mylord, répondit Fisher, je me reconnais si profondément indigne d'une telle dignité qu'elle est la dernière de mes préoccupations. Mais je puis vous assurer que, si elle m'était conférée, je la ferais servir de tout mon pouvoir au bien de l'Eglise, et que, à cause de cela, je la recevrais à deux genoux. »

La réponse fut rapportée au roi, dont la haine ne prenait plus de déguisement. « Ah! il est si ambitieux que cela! Eh bien! que le Pape lui envoie le chapeau quand il voudra, mais je ferai en sorte, quand il arrivera, que Fisher le porte sur ses épaules, car il n'aura plus de tête où le placer. »

Humainement parlant, les jours de Jean Fisher semblaient comptés, et si Dieu ne l'eût soutenu comme par un miracle, il ne fût point arrivé à la couronne du martyre, pour peu qu'elle eût encore tardé.

Le 17 juin, partie à cheval, partie en bateau, il fut traîné jusqu'au lieu du tribunal, à Westminster, pour y être jugé ou plus exactement pour y être condamné. « Son épuisement était tel, dit Hall, que ce trajet si court le mit à deux doigts de la mort. »

Accusé d'avoir dit qu'Henri VIII n'était pas le chef suprême de l'Eglise d'Angleterre, il fut convaincu de haute trahison, et, sans aucun égard pour son caractère sacerdotal ni pour sa dignité de cardinal, condamné à être pendu par le cou, à avoir ensuite le corps, à demi vivant, entr'ouvert, les entrailles arrachées, brûlées sous ses yeux, puis la tête tranchée, les membres divisés en quatre parts et exposés à l'ignominie dans le lieu que le roi désignerait.

Si toutes ces atrocités lui furent épargnées, ce ne fut point par un sentiment de clémence de la part du roi, mais uniquement parce que l'on dut renoncer à conduire le prisonnier à Tyburne, lieu ordinaire des exécutions, distant de plus de deux milles de la Tour, dans la crainte qu'il ne mourût avant d'arriver. Ordre fut donc donné de ne pas le conduire plus loin que Tower-Hill où on lui trancherait la tête.

Le martyr, averti de cette sentence, répondit: « Bien. J'attendais ce message. Je remercie très humblement Sa Majesté de ce qu'il lui a plu de me retirer des embarras du monde. Mais, je vous prie, à quelle heure dois-je partir d'ici? — A 9 heures. — Et quelle heure est-il maintenant? — Environ 5 heures. — C'est bien, soyez assez bon pour me laisser dormir une heure ou deux, car j'ai fort peu dormi cette nuit, non, grâce à Dieu, par crainte de la mort, mais à cause de mes grandes infirmités et de ma faiblesse. » Il se recoucha et dormit paisiblement deux grandes heures. A son réveil, il fit enlever par son serviteur le cilice qu'il portait habituellement, demanda qu'on lui apprêtât ses meilleurs vêtements, voulant aller au supplice comme à une fête. Il dut être porté sur une chaise jusqu'à l'échafaud, et, durant le trajet, il ne cessa de prier. Le bourreau lui trancha la tête d'un seul coup d'une hache affilée et pesante.

La tête du saint cardinal fut plongée quelque temps dans l'eau bouillante, puis exposée pendant quatorze jours sur le pont de Londres au bout d'une pique, l'objet de toutes les risées et de toutes les profanations. Mais déjà, au milieu de ces opprobres, Dieu glorifiait son serviteur. Ce chef sacré, au lieu de se corrompre, devenait de jour en jour plus beau, les joues se couvraient d'une rougeur vermeille, les yeux fixaient les passants comme si cette tête auguste allait encore parler. Le spectacle était si merveilleux que les persécuteurs se hâtèrent d'y couper court dans la crainte de voir les moqueries se changer en vénération, les injures en marques de respect. La nuit, ils firent jeter cette tête dans la Tamise.

Qu'importent ces outrages au martyr, puisque Dieu le comble de joie au ciel, puisque l'Eglise le glorifie ici-bas? Par décret du 29 décembre 1886, S. S. Léon XIII a confirmé solennellement le culte public rendu au bienheureux Jean Fisher.

LA BIENHEUREUSE MARIE D'OIGNIES

Fête le 23 juin.

Pendant que la bienheureuse Marie est ravie en extase, les Anges achèvent son ouvrage.

DAME MARIE

Nous sommes au douzième siècle, à Oignies, en Brabant. Une humble cellule s'appuie au chevet de l'église, comme un nid de colombe aux branches du chêne : c'est là que vit la solitaire connue et vénérée de tous sous le nom de *Dame Marie*.

Ses pieds sont nus ; sur le rude cilice qui déchire sa chair, elle revêt une robe, un manteau et un voile aussi blancs que la neige, moins purs et moins blancs toutefois que le vêtement d'innocence qui pare son âme aux yeux de Dieu.

Une planche pour la nuit, un escabeau pour le jour : voilà l'ameublement de ce palais ; la reine qui l'habite n'y demeure jamais inactive : ses doigts tissent la laine ou tournent le fuseau avec tant d'art et d'agilité, que trois ouvrières habiles sont incapables d'atteindre la quantité et le fini de son travail.

Le prix qu'elle en retire est le trésor des pauvres et des lépreux dont elle apaise la faim et panse les plaies ; du pain noir, des herbes sèches et un peu d'eau suffisent à ses festins. Aussi les indigents frappent en toute confiance à sa porte, ses lèvres ont toujours un sourire pour les ambassadeurs du ciel, et son dénûment un secours à leur offrir.

Les anges ne sont pas étrangers à ce prodige : souvent Dame Marie est arrachée par l'extase au souvenir de la terre, ses yeux fermés laissent

échapper des torrents de larmes, de longs soupirs soulèvent sa poitrine oppressée : son âme est dans le sein de Dieu ; alors les esprits célestes hâtent le rouet et le fuseau pendant que leur sœur s'enivre des beautés du ciel d'où elle revient toujours avec quelque chose de la clarté, de la douceur et de la puissance des élus.

L'humble retraite n'est pas seulement assiégée par les petits de la terre, les grands y viennent aussi et ils y trouvent des richesses qu'ils ignoraient

Un seigneur de Cambrai passe un jour près d'Oignies : déjà il a admiré la Sainte, il veut la revoir encore ; mais son compagnon, qui ne la connaît pas, l'en détourne en riant : « Qu'irons-nous faire près de cette femme ? Courrons-nous à ses discours comme des enfants aux mouches et aux papillons ? »

L'autre, doux et patient, se tait, mais il va saluer la servante du Christ, fortifier son âme par le spectacle de ses vertus, lui demander le secours de ses prières. L'incrédule, resté à l'écart, trouve la conversation trop longue, il s'approche pour l'interrompre et continuer enfin le voyage ; à peine aperçoit-il la solitaire que la modestie et la candeur de son regard, le reflet divin qui s'échappe de son visage le touchent malgré lui ; tout absorbé dans les splendeurs du ciel, qu'elle célèbre avec l'ardeur d'un séraphin, il oublie son projet.

Son ami s'adresse alors à lui : « Que faisons-nous ici ? Te laisses-tu entraîner à la poursuite des papillons comme un enfant ? » Confus et retenant à peine ses larmes, le railleur s'avoue vaincu par la puissance et la vertu de Dieu si manifestes dans la Sainte, et il regrette les paroles inconsidérées de tout à l'heure.

L'auteur auquel nous empruntons ces détails, Jacques de Vitry, plus tard évêque d'Acre, puis cardinal de la sainte Eglise et légat du Pape Grégoire IX pour prêcher la croisade, embrassa la règle austère des Chanoines Réguliers d'Oignies, afin de contempler à son aise « cette perle du Christ » et révéler au monde les merveilles de sa ferveur.

Obligé de la quitter pour obéir au Souverain Pontife, il lui demanda le mouchoir avec lequel elle essuyait ses larmes, et le savant cardinal conserva ce souvenir comme une relique précieuse.

QUELLE SINGULIÈRE FILLE NOUS AVONS !

La solitaire d'Oignies avait vu le jour à Nivelle, dans le diocèse de Liège. Avec le titre d'enfant de Dieu et d'héritière du ciel, le baptême apporta dans son âme des grâces de choix : Marie devait être par la sainteté un modèle pour les chrétiens et une gloire pour l'Eglise.

Avant même d'avoir atteint l'âge de raison, elle aimait à prolonger, le soir, au pied de son berceau, la récitation de ses prières, et comme si son sommeil innocent fût une injure aux droits de Jésus sur son cœur, et une rapine au saint amour qui la consumait, elle se levait encore la nuit pour lui consacrer les prémices de sa vie.

Sa ferveur augmenta avec l'âge. Autant la parure et les jeux ont d'attrait pour les petites filles, autant ils inspirent d'horreur à Marie ; elle pleure quand sa mère lui donne une robe neuve, et ses sanglots éclatent lorsqu'on veut la friser. Par un instinct céleste, elle comprend les paroles de l'Apôtre : « Ni le brillant de l'or, ni l'éclat des pierreries, ni le ridicule édifice des cheveux ne parent la servante du Christ des vertus que réclament son Epoux. »

Si elle voit passer devant sa porte des religieux, surtout des religieux Cisterciens, Ordre tout rempli de la ferveur qu'y avait allumée saint Bernard, elle les suit du regard, comme ravie en extase, aussi loin qu'on peut les apercevoir ; leur bure grossière, leur tête rasée, leur maintien recueilli excitent son envie ; quand ils sont disparus, elle court, pleine de ferveur, placer ses petits pieds dans les vestiges que leurs pas ont laissés sur la poussière ou la neige du chemin, puis rentrée à la maison, elle s'efforce d'imiter leur recueillement, leur modestie, la gravité de leur démarche.

Ses parents, chrétiens plus soucieux du corps que de l'âme, ne pouvaient supporter leur enfant ; ils riaient de son humilité, de ses prières, de ses mortifications et disaient en la montrant du doigt : « Voyez quelle singulière fille nous avons ! »

LE LIS AU MILIEU DES ÉPINES

Pour l'arracher à Dieu qu'elle aimait trop, à leur avis, les sages du siècle conseillèrent de la marier dès qu'elle eut atteint sa quatorzième année.

Mille fois déjà Marie avait supplié Dieu d'accepter l'holocauste de sa virginité, néanmoins il fallut se soumettre à la volonté de ses parents. Mais l'incendie qui dévorait son âme, loin de s'éteindre, s'accrut de jour en jour, et embrasa ceux mêmes qui devaient l'étouffer.

Par un exceptionnel bienfait de la Providence, le mariage lui donna la liberté dont elle n'avait pu jouir sous le toit paternel. Avec la permission du noble seigneur qui lui a été donné pour époux, sa maison devient un véritable monastère : les premières heures de l'aurore la trouvent au travail, elle passe presque tout le jour dans le silence et la contemplation, et ses prières se continuent jusqu'au milieu de la nuit. Alors elle va se reposer sur la planche raboteuse qu'elle a secrètement placée à côté du lit nuptial.

Son mari a pitié d'elle, il l'invite doucement à la modération, mais sa tendresse est bientôt vaincue par la grâce que sa compagne sollicite pour lui. Pressé par un mouvement d'en haut, il s'agenouille un jour à son côté pendant qu'elle prie, et dit en lui prenant la main : « Marie, tes exemples me l'ont appris, il faut fuir les joies terrestres pour mériter les joies divines, sois ma sœur, je serai ton frère. »

Le ciel s'ouvrit un instant à ces deux âmes qui s'unissaient dans la pureté, et une voix murmura à l'oreille de l'épouse : « Je bénis la chaste union que vous venez de contracter, rien ne pourrra jamais la rompre, après la mort vous vous retrouverez ensemble dans l'éternité bienheureuse. »

Le lis avait germé au milieu des épines, et les avait embaumées de son parfum céleste.

Le frère et la sœur distribuèrent leurs richesses aux pauvres pour se consacrer entièrement au service des lépreux. Le mépris attaché d'abord à Marie retomba sur celui qu'elle avait converti, leur famille les dédaigna et les repoussa tous les deux, mais ils s'en consolèrent car Dieu les aima davantage et les combla de ses grâces.

Servir les pauvres ne suffisait pas à la soif de souffrir et de s'humilier qui dévorait la Sainte, elle eut l'ambition de devenir leur égale. Un jour, elle apparut revêtue de haillons, chargée d'un sac et d'une écuelle de terre pour recevoir les aumônes ; elle était disposée à errer sur la terre, mendiant de porte en porte, attendant un abri et le pain de chaque jour de la Providence divine et de la charité publique.

Son mari et tous ceux qui craignaient de perdre un si riche trésor la supplièrent au nom de Dieu de rester parmi eux. L'humble mendiante qui avait fait vœu de renoncer à sa volonté, céda à ces désirs, demandant au moins la permission de se retirer à Villembroc, près de Nivelle, pour y vivre en solitaire dans une humble cellule. Tout lui fut accordé

pourvu qu'elle consentit à ne pas s'éloigner davantage de ses amis.

A QUOI SERVENT LES ERMITES

Prier et se mortifier fut désormais l'unique pensée de la recluse ; mais Dieu ne se laissa pas vaincre en générosité. Il révéla à sa servante les secrets de l'avenir, et illumina son âme des reflets de la divine sagesse ; le monde, qu'elle fuyait, vint la trouver pour puiser dans ses conseils la lumière et la force.

Un prêtre de Liège, plein de science et de sainteté, fut nommé successivement à deux bénéfices, en récompense de ses mérites, et il les avait acceptés tous les deux. Le remords cependant troubla son âme, il exposa sa conduite à la Sainte qui se mit en prières et répondit : « J'ai vu un homme revêtu d'abord d'un manteau blanc marcher rapidement et joyeusement vers son but ; il se couvrit ensuite d'un manteau noir, et, accablé sous ce poids, il ne put continuer sa route. »

Le chanoine comprit et se contenta d'une seule prébende.

Liège avait été dévastée par une horde de rebelles ; on tremblait aussi à Villembroc ; mais la recluse sécha toutes les larmes : « Consolez-vous, dit-elle, le Seigneur vous épargnera » et l'événement justifia ses paroles.

Près de Villembroc vivait une jeune solitaire : Marie résolut d'être sa mère ; chaque jour elle priait pour cette enfant d'adoption ; elle apprenait du Seigneur les épreuves et les tentations qui lui étaient préparées, et la disposait à s'y soumettre religieusement pour la gloire de Dieu et le salut de son âme. « Helvide, lui faisait-elle dire, aujourd'hui l'ennemi te dressera tel piège ; » l'ennemi dévoilé était vaincu avant même d'avoir livré bataille. Une autre fois, c'était ce message : « Demain, Bésèle, ton amie, te sera enlevée ; Dieu veut aussi te priver des consolations de ton père spirituel », l'enfant offrait d'avance les prémices de son sacrifice, et priait à son tour pour sa mère adoptive.

Les deux solitaires de Villembroc étaient deux astres s'enrichissant mutuellement de leurs rayons, deux encensoirs mêlant leurs parfums pour mieux les élever vers le ciel ; leur parole éclairait le monde et leurs pénitences le défendaient contre les châtiments mérités par ses crimes.

UN REMÈDE SOUVERAIN CONTRE LES TENTATIONS

Le poids du corps est un obstacle à la contemplation, la chair accable l'esprit et le trouble par les caprices de l'imagination ; Marie sait trouver une arme dans l'obstacle même ; son corps aide et favorise les élans de son cœur.

Sa prière préférée est la prière enseignée par le Saint-Esprit : le psautier. Elle le récite debout, mais après chaque psaume elle s'agenouille et redit la Salutation de l'Ange en l'honneur de la Vierge, puis trois cents coups de discipline généreusement appliqués entretiennent et excitent sa ferveur, aux trois derniers elle concentre toutes ses forces, et le sang jaillit à flots de ses épaules labourées par les fouets armés de fer.

Cette longue oraison, où l'esprit et le corps ont tour à tour leur part pour se reposer et s'embraser mutuellement, dure des jours, des nuits et quelquefois des mois entiers, sans que le démon ou le monde puissent interrompre, par leurs images impures, le double holocauste de la victime qui immole à la fois sa chair et son âme sur l'autel de la prière.

Après ces efforts héroïques, la solitaire jouit de la présence des saints, de Marie, de Jésus lui-même.

Le tabernacle n'a pas de voiles pour elle, les mystères que l'Eglise célèbre dans ses fêtes s'accomplissent réellement dans son humble cellule, et les merveilles de la grâce, opérées par les sacrements, sont sensibles à ses yeux.

Un jour elle assiste au baptême d'un enfant : le démon lui apparaît successivement terrifié, vaincu, et chassé par les exorcismes, et le Saint-Esprit descend visiblement sous la forme d'une blanche colombe dans l'âme purifiée.

A l'élévation c'est Jésus, expirant comme au Calvaire, qu'elle voit dans l'hostie. Le prêtre qui porte le viatique et l'huile sainte aux mourants disparaît à ses regards ; à sa place le Sauveur lui-même, entouré de ses apôtres, se donne au moribond et oint ses membres ; à ce contact divin le corps du malade se revêt tout entier d'une clarté céleste, aurore de l'immortelle clarté des corps glorieux dans le ciel. Ces faveurs sont le prix de son ardente et invincible foi. Bienheureux ceux qui croient.

MARIE CRUCIFIE SA CHAIR ET CHOISIT POUR ALLER AU CIEL UNE ROUTE QUI NE PASSE POINT PAR LE PURGATOIRE

L'homme ne vit pas seulement de pain, le jeûne aussi doit être son aliment pour la double santé de l'âme et du corps.

Depuis son enfance, Marie s'était interdit l'usage de la viande et du vin : dans une de ses maladies, les médecins la contraignant d'en goûter, elle conçut une telle horreur de cette prétendue lâcheté, qu'elle s'arma d'un couteau, coupa des lambeaux de sa chair, et les enterra joyeusement, heureuse d'avoir pris sa revanche sur l'ennemi.

A Villembroc elle attend le coucher du soleil pour toucher à son modique repas, souvent même elle l'oublie et passe, non sans miracle, trente ou quarante jours sans interrompre son jeûne. Après ces longues privations, son estomac resserré ne peut recevoir le pain noir et dur qu'elle a choisi pour sa nourriture, et ses repas deviennent un supplice plus terrible encore que son abstinence.

Un jour qu'elle s'efforcait de prendre cet aliment si horrible, que les chiens eux-mêmes l'auraient refusé, dit le cardinal de Vitry, le démon lui apparut et lui dit : « Gourmande, ta gloutonnerie t'étouffera. » Il espérait, par cette insulte, la porter à un excès de jeûne qui aurait terminé par une faute cette vie insupportable pour l'enfer. Mais la Sainte devina sa ruse, et mangea de grand appétit malgré ses douleurs ; Satan déjoué disparut, et Marie alla prendre quelques instants de repos sur les sarments qui lui servaient de lit.

« Voilà, dit le zélé prélat auquel nous empruntons ce récit, la vie de celle qui ne souilla jamais son âme d'un seul péché mortel. Malheur à vous mondains ! Vous passez de longues heures de la nuit et du jour sur des lits moelleux, et nourrissez votre volupté à des tables chargées de fleurs et richement servies ; vous préparez une demeure où la corruption sera votre couche, les vers du tombeau le pain de votre chair, et les flammes éternelles l'aliment de votre âme. Si vous ne pouvez suivre la solitaire d'Oignies dans l'héroïsme de ses vertus, imitez-la au moins, en vous privant de tout plaisir illégitime.

Marie, dans son amour pour la croix, trouva une mortification plus cruelle pour les filles d'Eve, et peut-être même pour ses fils, que le jeûne, les veilles, et les disciplines : le silence.

Pendant des mois entiers, elle est muette pour le monde et ne prononce que ces paroles : « Je veux recevoir le corps de mon Dieu », puis quand Jésus est descendu dans sa poitrine, la terre n'existe plus pour elle, son âme est toute entière fixée en Dieu. Ses amis respectent son recueillement, son ange gardien l'avertit de l'arrivée des visiteurs importuns, et elle

fuit dans la forêt voisine, afin que ses lèvres restent fermées comme un tombeau et que son cœur n'entende et n'entretienne que son Epoux divin.

Ce sacrifice si pur et si généreux plut tellement à Dieu qu'un jour il dit à Marie : « Courage ma bien-aimée, ton silence t'a mérité de chanter les célestes cantiques; tu passeras de la terre aux joies du ciel sans connaître les douleurs du purgatoire. »

L'ÉTERNEL VAINCU

Satan haïssait Marie : il rôdait autour de sa cellule comme le loup autour de la bergerie, et dès que les anges l'avaient quittée, il y entrait à son tour. Un jour que la Sainte se reposait sur sa rude couche, il parut la menace à la bouche : « Dors, maudite, pour ta perte, l'enfer attend avec impatience le moment de te faire expier ton travail, tes jeûnes, ton silence et tes longues prières. » La solitaire ne put s'empêcher de rire de cette rage impuissante ; elle fit le signe de la croix, et Lucifer s'enfuit.

Une jeune religieuse Cistercienne, après avoir été l'édification de toute sa communauté, fut assaillie de tentations d'incrédulité et de blasphèmes si terribles, qu'elle devint l'effroi de ses Sœurs. La sainte solitaire, par ses austérités surhumaines et ses prières, obtint de Dieu la parfaite conversion de cette malheureuse et le pouvoir de reléguer en enfer le démon qui l'obsédait.

LES INDIGENTS DE L'AUTRE VIE

Un jour Marie est en prière dans sa cellule, un océan de feu l'entoure soudain, et des mains suppliantes se lèvent vers elle au-dessus de l'abîme embrasé, comme des mains de naufragés implorant secours. Effrayée, elle court chercher un refuge à l'église.

Le lendemain la vision reparaît; la solitaire veut fuir encore mais, cette fois, les mains s'attachent à ses vêtements et la retiennent ; elle peut cependant s'arracher à cette horrible étreinte, et vient au pied du tabernacle supplier son Epoux divin de lui révéler le mystère de cette apparition. Jésus lui répondit: « Marie, les âmes de mes élus retenues dans le purgatoire réclament tes prières, sauve-les pour l'amour de moi. »

Dès lors un fleuve bienfaisant d'oraisons et de pénitences partit de la cellule d'Oignies pour aller rafraîchir les membres de l'Eglise souffrante.

Dieu même permet à ceux qui ont particulièrement besoin de Marie de venir implorer son aide . C'est une pauvre mondaine qu'elle voit livrée successivement à toutes les tortures de la flamme et des frimas pour expier son amour trop vif des plaisirs même légitimes et sa torpeur dans le bien ; ou une pieuse veuve, dont les deux filles sont religieuses et qui souffre cruellement pour de légères fraudes qu'elle a laissé commettre dans sa maison sans protester. La solitaire prie et sollicite les prières des fidèles à cette intention : les âmes qui se sont recommandées à elle viennent la remercier dès que ses satisfactions ont obtenu leur délivrance.

UN DUELLISTE DANS L'AUTRE MONDE

Deux seigneurs de Villembroc résolurent de terminer une querelle dans une de ces lâches et odieuses rencontres où deux assassins cachent leur crime sous le nom de duel : l'un d'eux fut tué. Marie voulut prier pour lui d'une façon toute spéciale, mais une voix du ciel prévint ses supplications : « Marie, n'intercède pas pour lui ; le duelliste est maudit pour l'éternité. »

LA DERNIÈRE ÉTAPE

La solitaire avait passé vingt ans à Villembroc, mais ses vertus et ses miracles y attiraient les foules, elle résolut de chercher un asile plus caché ; Dieu lui montra le lieu de son repos définitif: c'était Oignies. Déjà elle connaissait cette humble bourgade, chaque année un pieux pèlerinage l'y amenait à l'autel de Notre-Dame qu'elle aimait comme sa mère. Plusieurs fois les bûcherons surpris avaient vu passer une vision merveilleuse. La recluse, plus blanche que les colombes du bois, se rendait au sanctuaire béni, elle chantait des cantiques ; des anges, blancs comme elle, mêlaient leurs voix à la sienne, et, quand l'orage troublait l'azur du ciel, la reine des anges étendait son manteau au-dessus de la sainte pèlerine, pour la défendre de la pluie.

Marie se mit donc en route ; saint Nicolas, patron d'Oignies, vint la saluer et l'introduire dans l'église : « C'est là que je mourrai, dit la Sainte, mon tombeau sera placé devant l'autel de Notre-Dame. »

Elle vécut deux ans dans son humble retraite ; Jésus lui apparaissait sous la forme d'un petit enfant, d'un agneau, ou d'un pasteur conduisant les agneaux à leurs pâturages ; au moment de la passion il lui cachait ses plaies, car l'épouse n'aurait pu supporter sans mourir la vue des douleurs de l'Epoux. Enfin le Sauveur annonça à sa servante la fin prochaine de son exil. La solitaire se prépara à la mort par un redoublement de prières et de jeûnes, sachant qu'elle quitterait la terre un lundi, elle passait ce jour dans une abstinence complète.

Une horrible maladie s'empara de notre Sainte. Les remèdes et la nourriture augmentaient ses souffrances, seule la sainte Hostie apportait la joie dans son âme et un peu de repos à son corps. Après quarante-cinq jours de torture, elle répondait aux larmes de compassion arrachées par ses douleurs : « Je voudrais encore être au commencement de mon martyre afin de l'endurer plus longtemps pour Jésus. »

L'HYMNE DES FIANÇAILLES

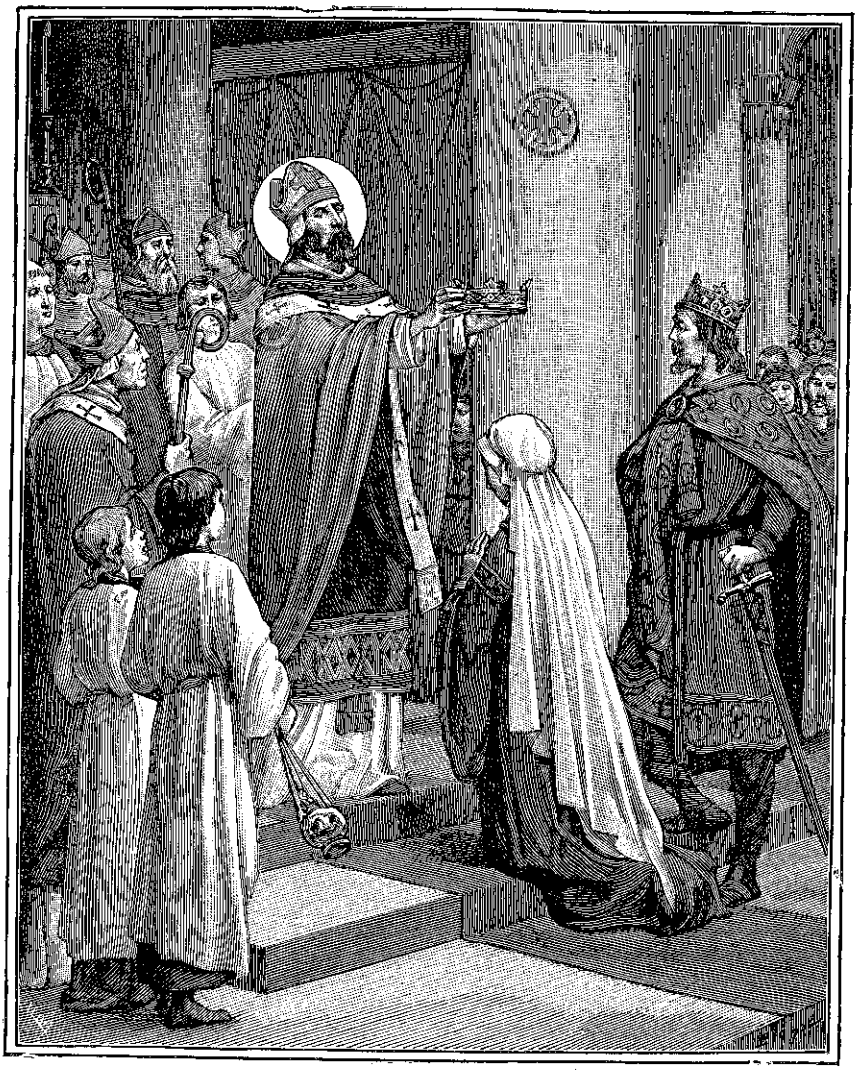
Au milieu de la nuit, dit l'Evangile, retentit une clameur : *Voici l'Epoux qui approche, accourez à sa rencontre ;* et les vierges sages qui l'ont attendu entrent en fête avec Lui.

Marie entendit aussi les chœurs joyeux qui annonçaient l'Epoux. Les Saints vinrent la consoler sur son lit de douleurs. Ravie, la mourante chanta d'une voix si douce et si harmonieuse que voix humaine ne pourrait l'imiter sur la terre; elle chanta la Trinité, source de toute splendeur, le Christ, gloire du ciel et salut des hommes, les anges et les saints, étoiles brillantes des palais de Dieu, elle chanta l'Eglise que trois familles nouvelles devaient enrichir : les Augustins jusque-là fleurs du désert, dont le parfum allait embaumer les villes, les fils de saint Dominique et de saint François; elle pria pour ceux qui l'entouraient, et ses prières et ses chants, commencés à l'aurore du samedi duraient encore au crépuscule, sans que sa voix en parût fatiguée. Le prêtre de l'église d'Oignies en était vivement affligé pour la recluse qu'il craignait de voir passer pour folle parmi le peuple. Mais ses craintes se dissipèrent quand, le lendemain, la foule s'agenouilla autour de la cellule de Marie, priant avec elle, et enviant sa joie céleste. Le lundi matin Satan parut à son tour ; à sa vue, la Sainte tressaillit un instant, mais elle fit le signe de la croix en disant: « Au nom de Jésus je t'ordonne de fuir, lèpre et corruption. » L'ennemi disparut.

Jusqu'à trois heures, Marie continua ses cantiques, à ce moment elle se tut sur la terre ; elle commençait le cantique éternel.

SAINT LIÉBERT, ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS

Fête le 23 juin.



A l'issue de la cérémonie de sa consécration, saint Liébert pose la couronne royale sur la tête d'Agnès de Russie, femme du roi de France, Henri Ier.

QUALITÉS DU NEVEU DE L'ÉVÊQUE GÉRARD

Saint Liébert est l'une des plus remarquables figures que nous présente au moyen âge l'épiscopat.

Il naquit à Alost en Brabant, de la noble et très puissante famille des Braeckel. Sa mère, Adélaïde, propre sœur, disent quelques auteurs, du célèbre Gérard Ier de Florines, évêque de Cambray, l'envoya de bonne heure près de son oncle. Il y apprit si bien les belles-lettres et la philosophie, qu'au sortir de ses études, il reçut mission, malgré sa jeunesse, d'enseigner à son tour les sciences profanes et sacrées.

Professeur émérite, il savait, en instruisant, plaire et toucher, corriger la sécheresse de certaines études par l'attrait et la sage variété qu'il leur donnait, et son naïf biographe le loue « d'avoir su se servir de l'éloquence et du langage harmonieux des auteurs païens pour relever la beauté de la céleste doctrine et des divines Ecritures ».

L'évêque Gérard, charmé de tout ce qu'il entendait dire de son neveu, de sa science, de sa piété, sentant avec l'âge peser davantage sur ses épaules les charges nombreuses du pasteur, résolut de se reposer sur Liébert de certains soucis.

Il lui confia la direction des officiers et des clients du palais épiscopal. Emploi difficile et délicat! La douceur de notre Saint aplanit toutes les difficultés; il se gagna vite les cœurs. Dans l'exercice de cette charge, il acquit toutefois autre chose que l'attachement de ses subordonnés. En contact perpétuel avec les hommes, il apprenait à les connaître; de nouvelles études, sollicitées par les besoins de son ministère, enrichissaient le trésor de ses connaissances, sa correspondance à la grâce lui attirait les effusions divines de l'Esprit-Saint, et, visiblement, Dieu le façonnait pour une dignité plus haute à laquelle il le conduisait par degrés.

IL EST NOMMÉ ARCHIDIACRE ET PRÉVOT

L'archidiaconat de Cambray étant venu à vaquer, la pensée de Gérard se porta aussitôt sur Liébert.

Le nouvel archidiacre, nommé de plus prévôt, avait à remplir une tâche beaucoup plus ardue que la précédente. C'étaient les droits et le ministère de l'Eglise qu'il fallait défendre, les innocents et les faibles qu'il fallait protéger contre les exactions et les rapines d'hommes d'armes violents sans foi ni loi. A leur tête était, en ce pays, le châtelain Watier, qui, haï de tous, mourut misérablement dans une embuscade.

Pour leur résister, Liébert se retira dans la petite ville de Cateau-Cambrésis, afin de rayonner de là et de protéger tout le peuple des alentours. Les gens de bien, reconnaissants, n'avaient point assez d'éloges pour leur vigilant archidiacre; ils disaient de lui qu'il était « le gage de la paix, le salut de la province, le pied des boiteux, la lumière de l'aveugle, la défense des pauvres, l'espérance des veuves, la protection des pupilles, la terreur des ennemis, la confiance des siens ».

Personne plus que Gérard n'avait confiance en Liébert. C'était lui qu'il appelait dans les difficultés administratives de ses deux vastes diocèses, avec lui qu'il se reposait de ses labeurs et se consolait de ses infirmités. Enfin, ce fut dans ses bras qu'il s'éteignit doucement, le 14 mars 1051.

LE PALAIS ÉPISCOPAL ENVAHI

A peine le corps du saint évêque était-il dans le tombeau que, par acclamation du peuple et du clergé, l'archidiacre de Cambray était désigné pour lui succéder. L'admiration et la reconnaissance avaient fait ce choix.

L'humilité du nouvel élu le justifia; mais en vain demanda-t-il qu'on reportât sur un plus digne les suffrages; en vain versa-t-il des larmes; il lui fallut céder à la volonté de Dieu manifestée par la voix du peuple, et se rendre près de l'empereur Henri III, protecteur du saint empire romain, qui confirma avec joie son élection. Ceci se passait à Cologne, le jour de Pâques de l'an 1051.

Une épreuve attendait Liébert à son retour d'Allemagne. Jean, avoué d'Arras, devenu châtelain de Cambray par son mariage avec la veuve de Watier, s'était emparé, pendant la vacance du siège, du palais épiscopal et de l'église Notre-Dame. Du premier, il avait fait sa résidence et le théâtre d'innombrables désordres; il avait pillé la seconde, et ses soldats en défendaient l'entrée aux pieuses gens qui voulaient y prier.

Impuissant à le déloger de ses positions, Liébert se retira momentanément au Cateau; mais bientôt, Dieu lui amena pour le venger Baudouin V, comte de Flandre. Jean dut céder à un si puissant adversaire. La première injonction suffit à le mettre en fuite, et l'enthousiasme des habitants de la ville prouva à l'évêque qu'on avait pu aliéner ses biens, mais que pas un cœur n'avait cessé de lui appartenir.

SACRE D'UN ÉVÊQUE ET COURONNEMENT D'UNE REINE

Liébert n'avait jusqu'ici de l'évêque que le titre et le pouvoir temporel, inséparables alors. Il lui manquait encore ce qui fait véritablement et strictement le pasteur : la consécration. Il n'était même pas encore prêtre.

Ce fut pour recevoir cette première ordination qu'il se rendit, aussitôt l'ordre rétabli dans Cambray, auprès de Roger II, évêque de Châlons-sur-Marne, et de là, pour être oint de la suprême onction, à Reims.

Déjà, sur l'invitation du métropolitain, les évêques de la province s'y trouvaient rassemblés, quand arriva à son tour, et d'une façon tout inattendue, le roi de France, Henri Ier. Il voulait donner à Liébert, en assistant à son sacre, un témoignage de sa haute estime et de son affection.

Il amenait avec lui sa jeune épouse, Agnès de Russie, la fille du grand-duc Iaroslaf. Ce fut devant cette auguste assemblée que notre Saint fut consacré.

On raconte qu'à la fin de la cérémonie, Henri Ier demanda au nouvel évêque de bénir la reine et de lui imposer la couronne.

PORTRAIT DE L'ÉVÊQUE LIÉBERT

A peine rentré dans sa ville, Liébert eut hâte de reprendre et de mener à bonne fin plusieurs entreprises de son prédécesseur. Il fit achever la fondation de l'abbaye de Saint-André, mit des chanoines réguliers dans l'église de Saint-Aubert à Cambray et dans celle du mont Saint-Eloi, près d'Arras.

Dès lors, il n'eut plus qu'à entretenir et fortifier les établissements religieux soumis à sa vaste juridiction, à soutenir son peuple dans la foi et les combats pour le bien.

Sa vie seule était un puissant encouragement. Laissons parler le vieil auteur qui nous la décrit :

« Ce pontife, dit-il, était un exemple pour les siens. Il fuyait toute recherche dans ses vêtements, ne se livrait point à des jeux vains, à un sommeil prolongé..... Il avait en horreur la jalousie, l'envie et l'amour de la gloire. Quant à la cupidité, il la regardait comme un véritable poison. Il faisait toutes choses sans précipitation et sans lenteur..... Il évitait avec soin toutes les inimitiés, les supportait avec un grand calme et s'efforçait d'y mettre un terme le plus tôt qu'il le pouvait..... Il était doux, affable, officieux, plein de bonté pour son peuple, donnant aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer..... Il agissait avec une sainte hardiesse auprès des grands et des puissants du monde..... »

EN ROUTE POUR LA TERRE SAINTE

Tout prospérait dans un diocèse si sagement administré. L'état des affaires permit à Liébert de songer à réaliser un de ses plus chers desseins, celui d'aller en Terre Sainte vénérer le tombeau du Christ.

Avant d'entreprendre une si lointaine pérégrination, il restait au pontife un devoir à remplir:

assurer à ses ouailles l'ordre et la paix, à ses clercs, la liberté. Il ne pouvait espérer le faire tant que resterait en charge Jean d'Arras. Son premier soin fut donc de le remplacer par Hugues, le fils de Watier, qu'il créa châtelain de Cambray, et il plaça cet enfant, encore mineur, sous la tutelle d'Anselme, homme de bonne vie et brave guerrier.

Il prit pour compagnons de voyage Walcher, son archidiacre et prévôt de sa maison, Hugues, son chapelain, homme d'une grande vertu, Erlebold, juge et procureur de la ville, et un autre Erlebold, surnommé le Roux.

Le jour où il quitta Cambray, une foule considérable suivit le Saint bien au delà des portes de la ville. Il fallut enfin se séparer. Le pasteur bénit une dernière fois, puis s'éloigna avec son escorte personnelle et les 3 000 pèlerins qui avaient voulu se joindre à lui.

Aucun détail sur leur voyage ne nous est parvenu jusqu'au moment où ils entrèrent dans le pays des Huns (Hongrie). Arrivés là, ils passèrent le Danube, et, pour abréger leur chemin, résolurent de traverser la Pannonie; peut-être aussi les souvenirs de l'illustre saint Martin les attiraient-ils en cette contrée. Ils avaient compté sans le roi. L'arrivée de tant d'étrangers lui parut suspecte; que venaient-ils faire chez lui, c'étaient des espions, des envahisseurs peut-être. Il ordonna de surveiller secrètement cette troupe de pèlerins inconnus.

Ce qu'on lui rapporta de leurs jeûnes et de leurs prières le remit enfin. Dès lors, les voies furent ouvertes à Liébert et ses compagnons, et les gens du pays, grandement édifiés de leur conduite, les voulurent secourir.

Les épreuves succédèrent bien vite aux consolations. Au sortir de la Pannonie, à peine engagés dans ce qu'on nommait alors le « désert de la Bulgarie », quelques-uns des pèlerins sont attaqués par les sauvages habitants; plusieurs sont tués, d'autres blessés.

Liébert, cette fois encore, fut le salut de ses compagnons; plein de confiance en Dieu, il traça vers l'horizon, dans la direction qu'il se proposait de prendre, un signe de croix, et, sans crainte, ordonna d'avancer. Les sept jours suivants furent tranquilles, le huitième fit renaître des inquiétudes. On avait vu dans l'épaisseur des bois plusieurs cavaliers. « Leur chevelure était surmontée d'aigrettes et de bandelettes flottantes, ils étaient à moitié nus et ne portaient qu'un manteau et de larges bottines : un carquois rempli de flèches pendait sur leurs épaules et ils tenaient un arc à la main. » Quelles étaient leurs intentions? Grâce à Dieu, si elles étaient mauvaises au fond de leur cœur, il n'en parut rien quand passèrent près d'eux les pèlerins; pénétrés, au contraire, d'un invincible respect à la vue du vénérable Liébert, quelques-uns d'entre eux indiquèrent à la caravane le chemin de Laodicée.

DÉCEPTIONS

Une nouvelle désolation les y attendait. Par ordre du sultan de Babylone, le Saint-Sépulcre venait d'être interdit aux chrétiens, il était même dangereux de s'aventurer dans la Palestine. Un obstacle en apparence si insurmontable n'arrêta pas Liébert; il laissa une grande partie de ses compagnons retourner en leur pays, et résolut de s'embarquer et de gagner coûte que coûte la sainte Jérusalem. Une autre difficulté surgit.

Ce fut la maladie soudaine de son ami Fulcher, l'un de ses plus fidèles compagnons. Il y avait trois mois déjà qu'il souffrait, et il s'affaiblissait de plus en plus, quand un vent favorable, venant à souffler vers les côtes tant désirées, ranima les regrets de tous ceux qui étaient restés. On décida de partir; la veille du jour fixé, Liébert voulut une dernière fois visiter et bénir son compagnon mourant.

Il en coûtait à ce dernier de voir s'éloigner ses frères; une pensée de foi plus ardente lui vint, et s'adressant à saint André auquel le pontife l'avait recommandé spécialement : « O saint apôtre, s'écria-t-il, vous à la protection duquel mon seigneur l'évêque Liébert m'a confié, et dont la mémoire est honorée dans le monastère bâti au Cateau-Cambrésis, si vous êtes véritablement cet illustre André que le Seigneur a tant aimé à cause de ses vertus, secourez-moi, hâtez-vous et ayez pitié de moi! »

Le Saint eut pitié et il se hâta; la voix de Liébert l'en priait, et à la première heure du jour, Fulcher, guéri, se présentait à ses amis, et tous d'une même voix rendaient grâces au Seigneur.

« Incontinent après, racontent les historiens, ils se mirent en mer, mais Dieu ne voulait que leur bonne volonté, car des vents contraires s'élevèrent : on dut aborder à l'île de Chypre, les matelots eux-mêmes, terrifiés à la pensée des Sarrasins, se refusaient à conduire les pèlerins dans les ports de Palestine. Il fallut songer à reprendre les chemins d'Europe. L'évêque de Laodicée, consulté, estimait qu'il n'y avait point d'autre parti à prendre.

» Saint Liébert, faisant violence aux désirs de son cœur, revint donc dans son diocèse de Cambray avec Hélinand, évêque de Laon, qui avait entrepris le même pèlerinage. »

SOUS LA CROSSE IL FAIT BON VIVRE — SOLENNITÉS

Le peuple de Cambray fit à saint Liébert, à son retour, un accueil émouvant; on eût dit que chacun recevait son père, et, véritablement, l'humble évêque était leur père à tous. Il le prouva sur-le-champ.

L'empereur, trompé par des conseillers achetés sans doute à prix d'argent, avait enjoint à Liébert de rendre à Jean d'Arras la charge de châtelain de Cambray. Le prélat réussit à préserver sa chère ville de ce malheur; il la remit de nouveau aux mains du jeune Hugues, encore sous la tutelle d'Anselme, et, en attendant la majorité de l'enfant, lui-même pourvut à tout. Ce fut une ère de bonheur, pendant laquelle, selon les naïves expressions du chroniqueur, « les clercs, pourvus de tout avec abondance, chantaient les louanges du Seigneur, et les laïques exerçaient en paix leur profession. Heureux, disaient-ils, le peuple qui jouit de tels bienfaits, mais plus heureux le pontife qui a su les procurer! »

Peu après son retour, Liébert se sentit pressé de continuer une œuvre qu'avait inaugurée son vénérable prédécesseur.

N'ayant pu parvenir au tombeau du Sauveur, il voulut du moins l'honorer en adjoignant à l'église du Saint-Sépulcre, qu'avait bâtie Gérard Ier, une abbaye qui porterait le même titre. En outre, il construisit au milieu de la basilique un sépulcre semblable en tous points à celui de Jérusalem, et il n'épargna rien pour rendre dignes du Dieu auquel il les offrait ces hommages de sa piété.

Le jour de la dédicace des deux monuments, l'on vit se presser à Cambray, en octobre 1604, non seulement les gens d'alentour, mais encore,

si l'on peut ainsi parler, les Saints du diocèse ; vingt-deux se trouvèrent là, portés dans leurs châsses par les religieux et les religieuses des abbayes auxquelles ils appartenaient. On vit rarement un cortège plus imposant.

UN INGRAT

Hugues, le protégé de saint Liébert, avait grandi, et, malheureusement, les instincts mauvais que son père lui avait transmis avec la vie ne s'étaient que trop développés avec l'âge. Il surpassait déjà en ses excès Watier, de triste mémoire.

La cité épiscopale et plusieurs autres endroits tels qu'Inchy en Artois et Pronville, saccagés par l'indigne châtelain, l'avaient chassé ; de là, il était allé de tous côtés, cherchant à nuire au pasteur et au troupeau. Une sentence d'excommunication l'arrêta un moment, détachant de lui beaucoup de ses partisans puis ; il trouva d'autres bandits et recommença ses exploits jusqu'au moment où une hypocrite soumission fut nécessaire à la réalisation de ses desseins. Hugues voulait épouser la nièce de Richilde, comtesse de Mons ; il ne le pouvait que s'il se réconciliait avec Dieu et l'Eglise. Il se soumit donc, mais ce ne fut l'affaire que de quelques jours, et il poussa ensuite l'audace jusqu'à surprendre au village de Boiri et faire prisonnier Liébert lui-même, qu'il enferma en une prison du château d'Oisy.

Ce fut le dernier de ses exploits. Forcé par Arnoul, comte de Flandre, de rendre à la liberté le saint vieillard, chassé de partout et par tous, il s'enfuit, et la paix revint avec la liberté.

TRAVAUX ET PRIÈRES

Au milieu de tant d'épreuves, l'évêque de Cambray ne négligeait aucun de ses devoirs. L'un et l'autre de ses deux diocèses se partageaient son temps et sa peine ; il allait de paroisse en paroisse, prêchait, confirmait, rendait le courage à ses clercs : ils en avaient tant besoin, toujours sous les coups de criminelles menaces.

Rentré dans sa ville de Cambray, il en édifiait les habitants par la régularité de sa vie et son insigne piété. Le jour ne suffisait point à sa dévotion ; il se levait la nuit, visitait les églises, pieds nus, priant pour toutes ses ouailles, vivantes et trépassées.

Dieu l'en récompensait parfois publiquement. Une fois entre autres que, dans la nuit du Samedi-Saint, il achevait silencieusement ses oraisons dans le cimetière de l'église du Saint-Sépulcre, son escorte entendit d'invisibles assistants répondre un *Amen*, « prononcé sans doute, dit le biographe, par les âmes que la prière du Saint avait consolées et soulagées ».

Un autre signe de la dévotion de notre Saint était l'amour qu'il portait aux temples matériels où Dieu réside. Que d'églises et de monastères reçurent de sa générosité des embellissements ou de pieuses fondations ! Après son église cathédrale, Notre-Dame d'Arras, et, près de cette ville, le Moustier de Saint-Eloi, celui de Saint-Hubert, à Maroilles ; au Cateau, celui de Saint-André ; à Cambrai enfin, ceux de Saint-Aubert et de Saint-Géry, il fonda encore l'église de Sainte-Croix et restaura celle de Saint-Vaast.

Ces travaux multipliés du digne évêque le rendaient de plus en plus cher à son peuple, « et la ville, auparavant malheureuse par les troubles et les guerres qui la désolaient si souvent, se trouvait alors populeuse et florissante ».

Une terrible épreuve la menaça bientôt et l'on peut dire qu'elle ne dut son salut qu'à Liébert.

LA REDOUTABLE ÉNERGIE DU SAINT VIEILLARD

Aussitôt après la mort d'Arnoul à la bataille de Cassel, Robert le Frison, son oncle, s'était emparé du comté de Flandre ; avide d'agrandir ses Etats aux dépens de l'empereur d'Allemagne, il s'avança vers Cambray pour faire sienne cette ville.

Bourgs et villages ravagés, désolés, ne pouvaient plus rien. La ville allait-elle se rendre ? Notre Saint essaya de fléchir l'envahisseur : il lui envoya une députation pour l'engager à ne point continuer une agression que rien ne pouvait légitimer. Ce fut en vain. Sur la réponse insolente de Robert, Liébert se lève soudain. Ses jambes ne peuvent plus le porter, il ordonne qu'on prépare une litière et, sur les bras des siens, se rend au camp ennemi. Plein d'une apostolique hardiesse, il reproche au comte son entreprise criminelle et lui ordonne de se retirer des terres de Notre-Dame. Sa parole ne reçoit pour réponse que des injures. C'en était trop. Liébert se soulève péniblement, demande l'étole et la crosse à ses clercs, et devant l'armée de Robert, l'excommunie.

Le soir, les ennemis étaient partis, poursuivis sans doute par la crainte des châtiments de Dieu.

LIÉBERT ÉDIFIE SON ENTOURAGE JUSQU'AU DERNIER MOMENT

La vieillesse était venue parmi tant de travaux, de luttes et de bonnes œuvres ; elle n'avait pas empêché le saint évêque de s'y adonner, elle ne le détourna pas davantage de ses mortifications aimées. Il continuait à porter le cilice qu'il n'avait pas quitté depuis les jours de son ordination ; à table, un peu de pain d'orge, placé près de lui d'une façon si adroite que personne ne le remarquait, lui suffisait : Les pauvres qu'il admettait à ses côtés ne s'en seraient pas contentés ; il faisait boire à sa coupe les lépreux et buvait après eux, tout heureux de donner cette marque d'honneur aux membres souffrants de Jésus-Christ.

Quant la mort vint, elle trouva Liébert prêt à paraître devant son Dieu. Ses prêtres et ses serviteurs, réunis autour de sa couche, pleuraient : « Mes fils bien-aimés, leur dit-il, il ne faut pas pleurer une mort que l'immortalité doit suivre ; car si nous croyons que Jésus-Christ est mort et qu'il est ressuscité, croyons que Dieu ressuscitera aussi ceux qui sont morts en Jésus-Christ. »

Dans ses derniers instants, on lut à l'évêque la Passion du Christ selon saint Jean. Quand on fut arrivé à ces mots : « *Jésus ayant pris du vinaigre dit : tout est consommé* », Liébert reçut le Corps et le Sang du Sauveur et rendit l'âme.

Il était évêque depuis vingt-six ans. On l'enterra d'abord en son église Notre-Dame. Son corps fut ensuite transporté au monastère du Saint-Sépulcre qu'il avait fondé.

SOURCES CONSULTÉES

Vies des Saints de *Cambrai et d'Arras*, par Destombes. — Petits Bollandistes, au 23 juin.

SAINT MARTIN DES ORMEAUX

ÉVÊQUE DE SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX

Fête le 23 juin

Saint Martin le lépreux.

L'isolement des lépreux. — Cérémonie de la séquestration.

SAINT MARTIN LE LÉPREUX

L'église de Saint-Paul-Trois-Châteaux a compté un grand nombre d'évêques qui, par leurs travaux apostoliques et leur grande piété, ont mérité les honneurs dus aux saints.

Après saint Restitut, saint Sulpice, saint Eusèbe Ier, saint Torquat, saint Paul, saint Boniface Ier, saint Maximin, saint Amant, saint Castorin, saint Michel Ier, nous voyons figurer *saint Martin des Ormeaux* ou *saint Martin le Lépreux*. Il aurait été, au dire du R. P. Boyer de Sainte-Marthe, le vingtième évêque connu de Saint-Paul-Trois-Châteaux.

∴

Saint Martin des Ormeaux se signala surtout par la patience avec laquelle il supporta « l'épreuve terrible de la terrible maladie » que Dieu lui envoya.

Vous verrez dans Victor l'amour des ennemis.
Et dans Martin Lépreux un cœur doux et soumis.

Vous pourrez remarquer dans Martin des Ourmeaux,
La résignation parmy les plus grands maux.

C'est en ces termes que deux auteurs anciens célèbrent la gloire de notre Saint.

Nous sommes peu documentés sur les actes de son épiscopat. Force nous est, en effet, de nous contenter de la courte notice que lui a consacrée le R. P. Louis Anselme Boyer de Sainte-Marthe, prieur du couvent des Frères Prêcheurs de Saint-Paul, dans son *Histoire de l'église cathédrale de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, écrite aux premières années du XVIIIe siècle. Ce témoignage, si éloigné qu'il soit de l'époque à laquelle vivait notre Saint, n'en est pas moins très précieux.

Le voici textuellement:

« Saint Martin fut élevé sur le trône pontifical en l'année 657. Il l'honora d'une vie si édifiante et si conforme au rang qu'il tenoit dans l'Eglise, que la tradition luy donne le nom de saint; et l'église cathédrale de Saint-Paul en fait l'office le 23 du mois de juin.

» Elle nous apprend encore qu'il fut frappé de lèpre, et que ne pouvant ny voir le peuple de son diocèse, ny en être vû à cause de cette horrible maladie, il se retira dans une maison de campagne qui appartient aux comtes de Viriville, située au terroir de Taulignan, diocèse de Die, qui porte encore aujourd'huy son nom; on y voit une chapelle bâtie en son honneur, parce que ce fut là qu'il acheva d'offrir à Dieu son sacrifice, possedant toujours son âme dans la patience pendant tout le tems de cette ennuïante maladie.

. . . . . .

» On ne sçait pas en quelle année il fut enlevé de ce monde pour aller joüir de la félicité bienheureuse. »

Ces lignes, si courtes qu'elles soient, ont leur éloquence. Elles laissent deviner de longues années de souffrances, une vie ignorée des hommes, mais admirée des anges et toute pleine de mérites devant Dieu.

L'ÉGLISE ET LES LÉPREUX

A défaut de détails plus précis sur la sublime résignation du saint évêque, quelques traits de la conduite de l'Eglise vis-à-vis des lépreux au moyen âge intéresseront et édifieront le lecteur.

Nous ne décrirons pas l'horrible mal: il défie, semble-t-il, toute description: tumeurs à la face et aux extrémités des membres, chute complète ou partielle de la barbe, des cils et des sourcils, ulcères étendus et purulents, qui creusent les chairs, dissolvent les tendons, pénètrent jusqu'aux os, mutilent les doigts, le nez, les lèvres, le larynx, tels sont ses caractères ordinaires. Souvent, des cinq sens, l'ouïe seule persiste.

Et pourtant, derrière cette face inhumaine du pauvre lépreux, vit un cerveau sain et lucide qui pense, une âme qui sent et aime jusqu'à la fin.

Cette maladie était la terreur du moyen âge; nos ancêtres la redoutaient par-dessus tout, car ils en connaissaient les terribles conséquences et savaient combien elle était contagieuse.

Pour lutter contre un tel fléau, ils prirent les grands moyens: ils isolèrent les lépreux. Partout, à grands frais, on construisit des refuges appelés léproseries, sorte de sanatoria où les malades devaient vivre loin du contact de leurs semblables.

A la mort de Louis VIII (1226), on ne comptait pas moins de 2 000 léproseries en France et 19 000 dans la chrétienté.

Devant cette organisation, véritable ligue de défense sociale, on a, ce nous semble, mauvaise grâce à parler sans cesse des ténèbres du moyen âge, tandis qu'avec les lumières de la science du XXe siècle, avec nos milliards, avec notre pouvoir centralisateur, nous n'avons pu encore opposer la moindre barrière sérieuse à cette autre lèpre moins effrayante mais bien plus meurtrière qui est la tuberculose.

L'Eglise avait prêté, dès les débuts, son puissant concours à cette œuvre sanitaire. Elle avait pris les lépreux sous sa protection, tout en maintenant à leur égard les mesures rigoureuses dictées par la prudence:

« Qu'on ait, disent les Pères du Concile de Lavaur (Can. XXI), une très grande compassion pour ces malheureux, qu'on les embrasse avec une charité paternelle, les infortunés qui par un jugement de Dieu sont rongés de la lèpre corporelle; mais comme cette maladie est contagieuse, voulant prévenir le danger, nous ordonnons que les lépreux soient séquestrés du reste des fidèles, qu'ils n'entrent pas dans un lieu public, église, marché, place, hôtellerie; que leur vêtement soit uni, leur barbe et leurs cheveux rasés. Ils auront une sépulture à part et porteront toujours un signe auquel on puisse les reconnaître. »

CÉRÉMONIE DE LA SÉQUESTRATION

Le cérémonial de la séparation des lépreux d'avec la société formait une très curieuse liturgie. Nous la résumons d'après le rituel de Vienne.

Le pauvre lépreux était amené processionnellement de sa maison à l'église, précédé de la croix et de l'eau bénite. Une fois installé dans le chœur, il devait entendre la messe (*missa leprosorum*).

La messe dite, le recteur s'approchait de lui et le réconfortait:

« Mon amy, lui dit-il, il plaist à Nostre Seigneur que tu sois infest de ceste maladie, et te fait Nostre Seigneur une grant grâce quand il te veult punir des maux que tu as fait en ce monde. Pour quoy, ayes pacience en ta maladie, car Nostre Seigneur pour ta maladie ne te desprise point, ne te sépare point de sa compagnie, mais si tu as bonne pacience

tu seras saulvé, comme fut le ladre qui mourut devant l'ostel du mauvais riche et fut porté tout droit au paradis. »

Puis, le prêtre bénissant le vêtement spécial, lisse, que le lépreux ne devait plus quitter :

« Voys-tu icy la robe que l'Eglise te baille en toy deffendant que jamais tu ne portes robe d'aultre façon, affin que chacun puisse cognoitre que tu es infest de ceste maladie, et affin que l'on te donne plus tost l'aumosne pour l'amour de Nostre Seigneur. »

Le desservant passait ensuite à la bénédiction des gants et disait :

« Voys-tu icy les gans que l'Eglise te baille en toy deffendant que quant tu iras par les voyes ou aultre part, que tu ne touches à main nue aulcune chose, mais que tu ayes mis tes gans, affin que ceulx lesquels ne sont point infests de ceste maladie ne touchent aulcune chose après toy, et que par le moyen du touchement que l'on feroit après toy, l'on ne fust infest de ta maladie. »

Puis le recteur bénissait encore les langues de bois, et en les remettant au lépreux disait :

« Voys-tu la langue que l'Eglise te baille en toy deffendant que tu demandes jamais l'aumosne. »

L'instrument dont il est ici question est la cliquette, formée de trois petites planchettes de bois attachées les unes aux autres et destinées à produire par leur percussion réciproque un bruit qui avertissait le passant de se garer.

« L'Eglise, continuait le prêtre, te commande que quant tu iras par les voyes et tu rencontreras une personne saine que tu lui faces place.

» Item. Que tu n'entres en l'Eglise jusques à la mort, affin que par la conversation que tu feroys avec les sains, ils ne fussent infests de ta maladie. »

Cela dit, le lépreux sortait de l'Eglise à reculons.

Le clergé, précédé de la croix et accompagné de tous les fidèles, le conduisait à une hutte isolée qu'on lui assignait pour demeure. Sur le toit de cette hutte, le prêtre plaçait de la terre du cimetière en disant : « Meurs au monde et renais à Dieu! »

Le prêtre lui adressait ensuite un discours consolateur, où il lui faisait entrevoir les joies du paradis et sa communauté spirituelle avec l'Eglise, dont les prières lui étaient acquises dans sa solitude bien plus qu'auparavant. Puis il plantait une croix de bois devant la porte de la hutte, y suspendait un tronc pour recevoir l'aumône des passants, et tout le monde s'éloignait.

« La pensée de l'Eglise, dit M. de Montalembert, avait été comprise par tous ses enfants. Les lépreux avaient reçu du peuple les noms les plus doux et les plus consolants; on les appelait : *les malades de Dieu, les chers pauvres de Dieu, les bonnes gens*. On aimait à se rappeler que Jésus lui-même avait été désigné par l'Esprit-Saint comme un lépreux..... »

L'on suivit probablement ce cérémonial pour conduire, comme nous l'avons dit, saint Martin le Lépreux dans la solitude de Taulignan qui porte encore son nom.

C'est là qu'il vécut, isolé de son troupeau chéri, priant pour lui, « donnant aux hommes le spectacle d'une résignation chrétienne sans égale, calme, sereine et plus forte que la douleur ».

De bonne heure mûr pour le ciel, il rendit son âme à Dieu, et son corps, qui naguère était un objet d'horreur, devint l'objet de la vénération des habitants.

Les glorieuses dépouilles du Saint furent d'abord inhumées dans l'endroit même où l'auguste exilé avait accompli son sacrifice.

L'oubli ne devait pas atteindre une demeure sanctifiée par tant de souffrances et tant de vertus; durant plusieurs siècles, elle conserva ce mystérieux attrait qui remue, pénètre et agite les populations; vers elle s'acheminaient les hommes, les femmes et les enfants, louant, priant et bénissant le serviteur de Dieu. Dans l'humble enclos où mourut saint Martin, s'éleva bientôt une vaste chapelle en son honneur. Un immense concours de peuple, des jeux bruyants, des amusements tumultueux et souvent burlesques rangeaient le 23 juin, jour de sa fête, au nombre des solennités les plus populaires.

De Taulignan, les reliques du Saint furent transportées à Alençon, petit village du diocèse de Die, et non *Alixan*, comme l'a écrit un auteur.

Dans la suite, un nouveau transfert eut lieu : ce fut d'Alençon à Valréas.

Voici à quelle occasion :

Raymond, comte de Turenne, s'attaquait au Pape et au roi et ravageait le midi de la France, à la tête de vagabonds et de bandits. Les châteaux ne suffisaient pas à la cupidité de ces hordes indisciplinées : elles s'en prenaient aussi aux églises et aux monastères, pillant les vases sacrés et profanant les choses saintes. Les reliques de saint Chétin, que les habitants de Richerenche avaient en grande vénération, venaient d'être enlevées. Le curé d'Alençon, craignant le même sort pour celles de saint Martin des Ormeaux, les transporta en grand secret à Valréas, le 27 juin 1398, et les confia au gardien des Cordeliers de cette ville, qui les reçut avec des transports de joie.

Un siècle plus tard, en 1498, les saints ossements furent, pour de plus grands honneurs, extraits de la caisse de bois ciselé qui les renfermait. On les déposa en toute solennité dans une châsse d'argent, qui se trouve aujourd'hui au côté droit du maître-autel de l'église paroissiale de Valréas, dans une niche enfoncée dans l'épaisseur de la muraille.

A la suite de cette dernière translation, deux localités surtout se signalent par leur dévotion envers saint Martin des Ormeaux : Valréas, heureuse de garder le dépôt sacré de ses reliques, et Taulignan, qui se désole de l'avoir perdu.

La dévotion des habitants de Taulignan envers leur Saint de prédilection ne se démentit pas même après le départ de ses reliques. La chapelle construite en son honneur, à l'endroit où il avait rendu le dernier soupir, ne cessa point de recevoir la visite de nombreux pèlerins. Sa fête, le 23 juin, fut toujours la plus populaire de l'année.

Même Valréas qui possédait le corps du Saint envoyait ses fidèles en grand nombre au prieuré de Saint-Martin des Ormeaux, à Taulignan, le jour de la fête.

Ils s'y rendirent quelquefois au péril de leur vie, et il ne fallut rien moins qu'une interdiction formelle des autorités de Valréas, en 1483, pour arrêter cet élan, à cause de la peste qui sévissait au dehors et qu'ils redoutaient pour leur ville. « Vu la peste, disaient-ils, il serait convenable de faire publier à son de trompe que nul ne se permette d'aller à Saint-Martin des Ormeaux, la veille de la Saint-Jean, et ce sous peine de dix livres. »

La peste sévit longtemps encore et, en 1516, une nouvelle interdiction est lancée, cette fois contre les étrangers qui se disposent à venir à Valréas pour la solennité de la Saint-Martin : « Comme la peste sévit en Languedoc et dans les pays en deçà du Languedoc, on décide de faire faire la garde, on élit des députés de la santé, et on fait publier qu'aucun des habitants des lieux infestés ne s'avise de venir à la *vote de saint Martin des Ormeaux* à Valréas, sous peine de fustigation. »

On rapporte qu'à la fête du Saint, il était d'usage de distribuer aux fidèles de l'huile et du vinaigre bénits en son honneur. Les Frères Mineurs étaient chargés de ce soin; mais comme la peste avait éclaté dans leur couvent, le Conseil de Valréas décide, le 21 juin 1523, « de ne pas ouvrir le couvent des Frères Mineurs la veille de la Saint-Jean, et de laisser entrer en ville le Fr. Maret Chivalon, qui demeure à Montségur, afin qu'il dirige seul l'huile et le vinaigre dits de saint Martin des Ormeaux, et les distribue à ceux qui en demandent ».

Le corps du Saint était, dans la soirée du 23 juin, porté en procession à travers les rues de la cité Remarquons le surcroît de précautions prises pour protéger ce trésor. Trois rangs d'hommes armés escortaient les reliques afin de les mettre à l'abri d'un coup de main. Il est probable que ce n'était pas là un pur honneur qu'on rendait à saint Martin, quand on songe aux rivalités de Valréas et de Taulignan.

En 1519, on ne permet plus au saint corps de sortir de la chapelle du couvent des Mineurs, « ni pour sa fête ni pour autre raison, de peur qu'il ne soit volé ».

Est-ce alors, est-ce plus tard, que le corps de saint Martin cessa définitivement d'être porté dans le traditionnel cortège aux flambeaux? Nous ne savons; mais ce qui est certain, c'est que dans la suite la municipalité, de concert avec le clergé, substitua saint Jean Baptiste enfant aux reliques de saint Martin. De là l'origine de la procession du *petit saint Jean.*

Le souvenir du Bienheureux est encore vivace à Valréas, et la dévotion des fidèles toujours grande envers lui.

A Saint-Paul-Trois-Châteaux, dans une chapelle latérale de l'ancienne cathédrale, du côté de l'Epître, se trouve un buste du Saint qui contiendrait certaines reliques du pieux évêque.

A Alençon, on montre encore l'endroit où ses restes vénérés auraient été quelque temps ensevelis.

A Taulignan, on ne trouve plus guère que la source, bien connue dans la localité sous le nom de *source de saint Martin,* où d'après une tradition parvenue jusqu'à nous le pauvre lépreux venait laver ses plaies hideuses et puiser l'eau nécessaire à ses besoins quotidiens.

* * *

D'après le travail de M. l'abbé Louis Chavanet, curé de Saint-Bonnet de Valclérieux (Drôme) : *Saint Martin des Ormeaux, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux* (1904), in-8°. Chez l'auteur.

LE VÉNÉRABLE JOSEPH CAFASSO

15 janvier 1811 — 23 juin 1860

Portrait du vénérable Joseph Cafasso.

UNE TOMBE VÉNÉRÉE

Dans le célèbre sanctuaire de la Consolata, à Turin, près de la chapelle souterraine de Notre-Dame des Sept-Douleurs, on remarque un modeste tombeau que la piété des fidèles se plaît à couvrir de fleurs et de couronnes. Sur la pierre qui le recouvre on ne lit que ces mots : *Venerabile Giuseppe Cafasso*, Vénérable Joseph Cafasso; mais un bas-relief significatif, encastré au-dessus du tombeau, sous un élégant *arcosolium*, supplée éloquemment à l'absence d'une inscription élogieuse. On y voit un prêtre entouré de prisonniers qui tendent vers lui leurs mains chargées de fers. Nous apprenons ainsi que celui qui repose en ce lieu fut, lui aussi, un de ces amis des malheureux, dont l'histoire de Turin, au XIX^e^ siècle, nous offre de si admirables exemples.

« IL SANTINO », LE PETIT SAINT

Joseph Cafasso naquit, le 15 janvier 1811, à Castelnuovo d'Asti, dans l'archidiocèse de Turin, de parents pieux et honorés. Dès sa plus tendre enfance il donna, non seulement des signes manifestes de sa future sainteté, mais encore de la mission spéciale à laquelle il serait un jour appelé. C'était pour lui un plaisir envié que de servir le prêtre à l'autel, et il le faisait avec une telle assiduité et une telle dévotion, qu'on ne l'appela bientôt plus que le petit Saint, *il Santino*.

Ce qui le distingua dès l'enfance, a écrit Don Bosco, son compatriote, plus jeune que lui de quelques années, c'était un grand amour de la retraite, joint à un attrait irrésistible pour les œuvres de charité. Il avait mille petites industries pour se procurer de quoi faire l'aumône; il se privait de tout divertissement agréable, renonçait même aux choses les plus nécessaires, mettait en réserve du pain, des fruits, quelques menues pièces de monnaie en faveur des indigents qu'il aimait déjà de tout son cœur. Il aimait aussi à rassembler autour de lui des parents et des amis pour leur parler de Dieu, comme un vrai prédicateur, et ces sermons improvisés se faisaient déjà remarquer par une aimable piété et une onction touchante.

Un de ses passe-temps les plus agréables était d'enseigner le catéchisme aux enfants plus jeunes que lui et de préférence à ceux qui ne savaient pas lire.

C'est ainsi qu'il préludait à son futur apostolat qui devait être si fécond en œuvres de miséricorde.

A Chiéri, où il se rendit pour étudier la rhétorique et la philosophie, son angélique pureté, son amour de la retraite et de la prière le firent regarder comme un nouveau saint Louis de Gonzague. A cette époque déjà, sa vertu révèle ce caractère de douceur et de simplicité qui dominera plus tard dans son enseignement et son apostolat.

PREMIÈRES ANNÉES DE SACERDOCE

En 1826, il revêtit l'habit ecclésiastique et entra au Séminaire de Chiéri, où il devint le modèle des séminaristes, si bien que ses compagnons d'étude faisaient de lui cet éloge qu'il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre, mais qui montre bien quelle était déjà la perfection de sa vertu : *Joseph Cafasso n'a pas contracté le péché originel.* Nommé préfet, charge qui lui donnait une certaine autorité sur ses condisciples, il s'en acquitta avec un tact, un zèle et une humilité vraiment admirables.

En 1833, son élévation au sacerdoce mit le comble à ses plus ardents désirs. Il se rendit alors à Turin pour se préparer par des études plus complètes au saint ministère des âmes vers lequel il se sentait porté par le plus ardent attrait.

Conduit par l'esprit de Dieu, il vint frapper à la porte du *Convict* ecclésiastique, attenant alors à l'église de Saint-François d'Assise et transporté plus tard dans les dépendances de la Consolata, où il se trouve encore de nos jours. Il y fut reçu avec bonté par Don Guala, fondateur du *Convict*, le 28 janvier 1834.

LE CONVICT ECCLÉSIASTIQUE

Le Convict ecclésiastique, en italien *Convitto ecclesiastico,* ce qu'on traduit parfois très mal par l'appellation de Collège ecclésiastique, est une sorte de Séminaire supérieur, où les nouveaux prêtres de la province de Turin viennent passer une ou plusieurs années, le plus souvent deux, après leur ordination, pour se perfectionner par des exercices pratiques, dans la théologie morale, avant d'être appliqués au saint ministère. Cette institution remonte aux premières années de réorganisation religieuse et sociale qui suivirent la chute de l'Empire; elle était surtout destinée à prémunir le jeune clergé contre les nouveautés philosophiques et théologiques qui circulaient alors en Italie, comme partout ailleurs.

Trois années d'étude et de prière préparèrent Don Cafasso, non seulement à un brillant examen pour la confession, mais le désignèrent à Don Guala comme son coadjuteur dans l'enseignement. Nommé vice-préfet des conférences morales, il prit possession de cette chaire en 1837, et bientôt le bruit se répandit dans l'archidiocèse de Turin qu'un docteur et un saint occupait la chaire de morale.

Pendant vingt-deux ans, comme coadjuteur de Don Guala d'abord, puis comme son suppléant et son successeur, Don Joseph Cafasso ne cessa, dans ses conférences morales, de combattre le jansénisme et le régalisme; aidé du secours d'en haut, il le fit avec tant d'énergie que, lorsqu'une mort prématurée vint mettre fin à ses jours, il avait remporté une victoire complète; la morale de saint Alphonse de Liguori était définitivement acceptée en Piémont.

Tandis que la doctrine du jeune prêtre lui attirait l'admiration de ses adversaires, sa bonté et sa sainteté lui conciliaient leurs cœurs. Sa parole doctrinale, persuasive, calme et pleine d'onction, fit cesser, comme par enchantement, les animosités entre les partisans des écoles contraires; aussi les professeurs de rigorisme, après avoir vu leurs élèves les abandonner pour s'inscrire aux conférences de Don Cafasso, se déclarèrent à leur tour pour lui. C'est ainsi que triomphent les saints. Fuyant les vaines polémiques, leur modération et leur vertu font plus en faveur de leurs idées que les discussions animées et les attaques personnelles.

DON CAFASSO RECTEUR DU CONVICT

A la mort de Don Guala, en 1848, Don Joseph Cafasso fut élu recteur du Convict et de l'église de Saint-François d'Assise. Moins supérieur que père de ses élèves, il sut leur inspirer l'esprit de piété et de zèle dont il était lui-même rempli. Les pensionnaires du Convict n'étant plus des enfants ou des jeunes gens à former, mais de jeunes prêtres à perfectionner dans les vertus de leur état, les moyens de répression doivent être tout autres; l'autorité doit s'exercer en laissant une grande liberté à l'initiative individuelle. Le règlement du Convict est conçu dans cet esprit. Mais on comprend dès lors avec quelle délicatesse et quel tact le directeur doit intervenir, lorsqu'une observation est devenue nécessaire. C'est par une conduite pleine de douceur que Don Cafasso entretenait la régularité et l'union entre tous ces jeunes prêtres : un désir, un signe, un regard du bien-aimé supérieur suffisait à conserver intacte l'observance de la règle.

Le pieux recteur prêchait bien plus par son exemple que par sa parole : toujours le premier aux exercices communs, il était le dernier lorsqu'il s'agissait de recevoir des honneurs. Personne ne sut jamais l'heure à laquelle il se levait, ni celle où il se couchait. Mais lorsque les étudiants se réunissaient pour les prières du matin, Don Cafasso se trouvait à la chapelle, où il avait déjà célébré la Sainte Messe. A table, il s'asseyait à la première place venue, et il observait une abstinence qu'on pourrait à bon droit appeler héroïque : à dîner, un potage et un seul plat, tandis que son souper se réduisit graduellement d'un potage à quelques bouchées de pain et un demi-verre de vin, puis finalement à un jeûne complet.

Les graves occupations de son apostolat ne purent jamais lui faire manquer la récitation du chapelet en commun. Le Rosaire, l'usage des sacrements et toutes les pratiques d'une piété tendre et affec-

tueuse que les héritiers des jansénistes méprisent, avec quelle ferveur ne les insinuait-il pas à ses élèves! Les indulgences formaient un des thèmes favoris de son enseignement; à l'article de la mort même, il en rappelait encore la valeur et l'efficacité. Il détruisait une à une les fausses interprétations des textes bibliques si chers aux rigoristes pour inspirer la terreur; le mot de paradis, qu'il avait continuellement sur les lèvres, excitait les âmes fortes et fortifiait les faibles. La pensée du ciel était pour lui un aiguillon qui le pressait de se sacrifier sans relâche et avec joie, sans se laisser abattre par les contrariétés et les tribulations qui entravaient l'exercice de son zèle : « *Travaillons, travaillons, nous nous reposerons au ciel, un bout de paradis arrange tout,* » telles étaient ses exclamations familières.

L'ESPRIT DE DON CAFASSO

Il existe un livre intitulé : *l'Esprit de saint François de Sales,* écrit par son disciple et ami intime, J.-C. Camus, évêque de Belley. Cet ouvrage, rempli d'anecdotes délicieuses sur le saint évêque de Genève, vaut mieux qu'une sèche démonstration. C'est aussi de cette manière qu'il nous plairait de faire connaître l'esprit du vénérable Don Cafasso; mais ces anecdotes, ces traits intéressants, qu'il nous serait si agréable de mettre sous les yeux de nos lecteurs, personne ne les a encore recueillis en un ouvrage où nous pourrions puiser à pleines mains.

Nous essayerons cependant de définir l'esprit du Vénérable, en considérant l'influence qu'il a exercée, la profonde empreinte qu'il a marquée dans les âmes qui furent en rapport avec lui.

Tous ceux qui ont pu avoir des relations suivies avec les prêtres de la province de Turin, ont été frappés de leur zèle, de leur piété, de leur science théologique, de leur goût pour les cérémonies liturgiques et pour les fêtes religieuses. Chez la plupart, on remarque, en même temps, un certain désintéressement des questions politiques, littéraires, scientifiques à l'ordre du jour, chaque fois que la religion n'est pas en cause.

Tout l'effort de leur esprit semble se porter sur un seul point: être uniquement des hommes d'Eglise. Ils le sont vraiment : des prêtres à cheveux blancs se font encore un honneur de remplir les humbles fonctions d'acolytes ou de céroféraires, et c'est les honorer que de leur offrir de porter l'encensoir ou de diriger les cérémonies du chœur.

Cet esprit, le clergé de Turin le doit en grande partie à son maître Don Cafasso, qui, lui-même, était tout heureux de servir à l'autel, et qui sut faire comprendre à ses disciples que tout est grand au service du Roi des rois.

Son esprit fut un esprit de zèle et de charité. La suite de sa vie nous le montrera d'une façon évidente; mais ici nous pouvons signaler la part très grande qu'il prit à la fondation des œuvres de charité dont la ville de Turin se glorifie à juste titre. *La Piccola Casa* de Cottolengo et l'Oratoire Salésien furent souvent soutenus par les charités de Don Cafasso, et si Don Bosco eut le courage de continuer son œuvre, malgré des difficultés et des oppositions terribles, ce fut grâce à Don Cafasso, son confesseur et directeur, qui ne cessa un seul moment de l'encourager.

Son esprit fut un esprit de douceur et de bonté, l'esprit de saint François de Sales. Au confessionnal, il évitait de troubler les âmes par une enquête trop minutieuse. « Je préfère, disait-il, craindre de n'avoir pas assez interrogé mon pénitent, plutôt que d'avoir excédé dans le sens contraire. »

Cet esprit, il le communiquait aux élèves du Convict.

Chaque année, une quarantaine de jeunes prêtres, pénétrés de son esprit, se répandaient en Piémont, apportant aux populations le joug suave de Jésus-Christ et la loi d'amour de ce divin Sauveur. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans le procès diocésain de béatification, déjà présenté au Saint-Siège, à la demande qui fut faite aux témoins quelle était la vertu caractéristique du serviteur de Dieu, tous répondirent unanimement : *la confiance en Dieu.*

Conjointement à la lutte contre les maximes du jansénisme, une autre mission avait été confiée au serviteur de Dieu : celle de ramener les âmes, surtout les âmes sacerdotales, à une obéissance entière, à un attachement filial au Chef suprême de l'Eglise. Une des paroles qu'il aimait à redire a fait fortune, et on l'entend souvent répéter par le clergé du Piémont : « *Qui veut être avec Dieu doit être avec le Pape.* »

L'APÔTRE

Don Cafasso ne fut pas seulement maître et directeur, mais il fut encore et avant tout *apôtre.* Il passait la matinée au confessionnal jusqu'à 10 heures et quelquefois même plus tard. Dieu seul connaît le bien qu'il a opéré dans ce vaste champ d'apostolat : prêtres, nobles, bourgeois, gens du peuple, tous accouraient à lui pour en recevoir conseil, direction, force et assistance spirituelle. Plein de cette science pratique dans laquelle il excellait, éclairé par le don surnaturel de la pénétration des cœurs, pressé par une charité sans bornes, il accueillait les pécheurs les plus obstinés, et savait démêler, avant même qu'on lui en eût fait l'entière ouverture, les consciences les plus embrouillées, de sorte que tous ceux qui venaient à lui s'en retournaient consolés et encouragés au bien.

Mgr Fransoni le considérait comme son plus sûr conseiller, et en partant pour l'exil, il recommanda à son grand vicaire de se conduire en tout, selon les conseils du serviteur de Dieu. Un grand nombre d'évêques venaient le consulter dans les difficultés que la nouveauté des temps apportait à l'administration de leurs diocèses. Presque tous les hauts personnages de la ville lui donnaient le nom de père. La marquise de Barolo, plus célèbre par ses bonnes œuvres que par l'hospitalité qu'elle accorda à Silvio Pellico, s'adressait à Don Cafasso comme à un guide expérimenté. Ce fut aussi Don Cafasso qui, éclairé de Dieu, fit connaître à Don Bosco la vocation à laquelle il était appelé; il ne cessa ensuite de le diriger et de l'aider à l'accom-

plir par ses conseils et ses largesses; aussi le grand bienfaiteur de la jeunesse et de la classe ouvrière aimait à répéter : « Si j'ai fait quelque chose de bon, c'est tout à Don Cafasso que je le dois. »

C'est grâce à la direction forte qu'elle venait demander à Don Cafasso, que la noblesse de Turin sut maintenir fièrement l'honneur du catholicisme.

L'AMI DES MALADES ET DES PRISONNIERS

De l'église et du Convict de saint François d'Assise, l'apostolat du serviteur de Dieu s'étendait sur toute la ville : ses visites quotidiennes aux malades adoucissaient leurs souffrances; il éloignait d'eux la crainte de la mort, souvent même il leur en inspirait le désir, en faisant pénétrer dans leur âme un rayon des espérances célestes, dont son esprit et sa parole étaient remplis. Lorsque la conversion d'un malade paraissait désespérée, il n'y avait qu'à faire appeler Don Cafasso, et l'on pouvait être sûr que le démon serait vaincu. Loin de solliciter des aumônes, quelquefois même il les refusait, priant les personnes charitables de les distribuer elles-mêmes. Les pauvres cependant l'assiégeaient chez lui aussi bien que dans les rues, et souvent il allait leur porter personnellement des secours jusque dans leurs mansardes.

Le champ privilégié de sa bienfaisance et de ses fatigues était les prisons : celles du Sénat avaient ses préférences : là, cinq cents criminels se trouvaient détenus dans l'attente de leur sentence. Il leur offrait du pain, du vin, du tabac, ce que permettaient les règlements d'alors, et, par les saintes industries de sa charité, il gagnait les cœurs de *ses chers amis*, ainsi qu'il les appelait. Que de fois n'obtenait-il pas de merveilleuses conversions!

Lorsqu'un de ces malheureux était condamné à mort, Don Cafasso revendiquait pour lui le privilège de l'assister, et toujours il parvenait à exciter dans son âme des sentiments de repentir, de résignation, et souvent même de joie et d'allégresse, à la pensée du paradis, dont l'humiliation du supplice allait le mettre bientôt en possession. *Avec Don Cafasso à ses côtés*, disait le bourreau, *la mort n'est plus une mort, mais un triomphe.*

Parmi les malfaiteurs qu'il accompagna jusqu'au lieu du dernier supplice, nous rappellerons Pierre Mottino, le *bersailler* légendaire de Candie. D'abord rebelle à la grâce, il fut enfin subjugué par le serviteur de Dieu qui, après l'avoir assisté jusqu'au moment suprême, s'écriait avec joie, en rentrant au Convict : *Victoire! victoire! voilà encore une âme de sauvée.* Il sut insinuer les mêmes sentiments de résignation au général Ramorino, condamné à être fusillé après le désastre de Novare. Ainsi disposé, ce fut avec une admirable intrépidité qu'il présenta sa poitrine au peloton d'exécution, avec le nom de Jésus sur les lèvres.

DON CAFASSO PRÉDICATEUR

Les conférences de morale, le confessionnal, la visite des malades, des pauvres et des prisonniers, l'assistance des condamnés à mort, n'étaient pas les seules œuvres de zèle pratiquées par le serviteur de Dieu; il se distingua encore dans les retraites qu'il donna au clergé. Tous les prêtres de l'archidiocèse et des diocèses suffragants y accouraient et s'en retournaient saintement renouvelés par ses paroles embrasées et pénétrantes. Non seulement le clergé se pressait pour l'entendre, mais c'étaient encore aussi les hommes du monde : nobles patriciens, officiers et jeunes étudiants.

L'HOMME DE PRIÈRE

D'où provenait tant d'efficacité dans la parole de Don Cafasso? D'une étude profonde, d'une grande expérience des âmes, mais surtout de sa vertu. Non seulement il croyait aux vérités qu'il prêchait, mais il les sentait avec une persuasion profonde; il les aimait, il les goûtait. Cette ardeur dont il embrasait les âmes, il la puisait dans ses longues méditations auprès du tabernacle. Dans la journée, il multipliait ses visites au Saint Sacrement. Son recueillement et son maintien pendant la prière étaient admirables : il y avait sur son visage quelque chose de céleste et d'angélique qui faisait dire à Don Golzio, son coadjuteur et plus tard son successeur : *Il n'est pas douteux que notre recteur a reçu le don de la contemplation.*

Tant de fatigues ne suffisaient pas au désir ardent qu'il avait d'accumuler des mérites pour le ciel. Il portait secrètement le cilice et se flagellait fréquemment. Lorsqu'on l'invitait à modérer ses mortifications, il répondait simplement : « Il faut bien faire quelque chose pour gagner le ciel. »

SA SAINTE MORT

L'année 1860 arriva, année longtemps attendue et que le Vénérable salua comme la plus belle de sa vie; une révélation spéciale lui avait fait connaître que ce devait être la dernière de sa course mortelle. Encore plein de vigueur, il retira les engagements qu'il avait pris pour la prédication, il multiplia ses prières, et son amour de la retraite s'accrut avec son union à Dieu. Enfin, il congédia ses pénitents, à plusieurs desquels il en découvrit les motifs.

Frappé, mais non surpris par la maladie, il sortit du confessionnal pour se mettre au lit, dans la matinée du 11 juin. Il mourut saintement le 23 du même mois 1860.

Ses funérailles furent un vrai triomphe et son sépulcre est devenu glorieux; la population y accourt, non pour lui accorder des suffrages, mais pour l'invoquer comme un saint. On affirme que bien des faveurs et bien des guérisons ont été obtenues par son intercession. Sa cause a été introduite à la Sacrée Congrégation des Rites.

BIBLIOGRAPHIE

D'après les documents du procès de béatification.

SAINT JEAN-BAPTISTE

PRÉCURSEUR DU MESSIE, PROPHÈTE ET MARTYR

Fête de sa naissance le 24 juin. — Fête de son martyre le 29 août.

« Préparez les chemins pour le Seigneur. »
(Tableau de Dolci, d'après une gravure ayant appartenu à Pie IX.)

IL FUT UN HOMME ENVOYÉ DE DIEU, QUI S'APPELAIT JEAN

Un jour que Jésus-Christ prêchait aux multitudes, il dit en parlant de Jean : *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent?* (c'est-à-dire un homme faible, sans caractère, qui tourne à tout vent d'opinions). *Mais encore, qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu mollement? Vous savez que c'est dans les palais des rois qu'on trouve ceux qui portent de riches habits et qui vivent dans les plaisirs. Qu'êtes-vous allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il a été écrit : Voici que j'envoie mon ange devant ta face, afin qu'il prépare ton chemin devant toi. En vérité, je vous le dis, entre les fils des femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste.* (S. Matth., XI, 7, etc.)

Quel éloge! Et dans quelle bouche! sur les

lèvres de la Vérité même, sur les lèvres du Fils de Dieu!

Saint Jean-Baptiste occupe dans l'histoire de l'humanité une place unique et incomparable, il est un trait d'union entre deux mondes, il résume en lui tout l'Ancien Testament et prépare le Nouveau. Montrant le Messie promis déjà présent au milieu de son peuple, il ferme la succession des prophètes et il ouvre la mission des apôtres. « Prophète, apôtre, docteur, solitaire, vierge, martyr, il est plus que tout cela, dit le cardinal de la Luzerne, parce qu'il est tout cela en même temps. Il réunit tous les titres de sainteté et, rassemblant dans lui seul tout ce qui constitue les différentes classes des saints, il forme au milieu d'eux une classe particulière. »

Par un privilège unique entre les prophètes, il a eu l'honneur d'être lui-même prophétisé, plus de sept siècles avant sa naissance.

Et pourquoi un précurseur à Jésus-Christ? Parce que la dignité du Fils de Dieu réclamait cet honneur et la faiblesse des hommes cette condescendance.

LES PARENTS DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Il y avait en Israël deux familles nobles entre toutes, la famille royale de David, d'où devait naître le Messie, et la famille sacerdotale d'Aaron, dont le sacerdoce figurait, annonçait et préparait le vrai et unique sacerdoce de Jésus-Christ. Marie, Mère de Jésus, était de la race de David; Zacharie et son épouse Elisabeth, parents du saint Précurseur, étaient de la race d'Aaron. En outre, Elisabeth, fille d'une sœur de sainte Anne, mère de Marie, se trouvait être la cousine germaine de la Très Sainte Vierge. Elle était toutefois beaucoup plus âgée que Marie. Elisabeth et Zacharie avaient une autre noblesse, noblesse excellente et personnelle, celle de la sainteté : « Tous les deux étaient *justes* devant Dieu, dit l'évangéliste saint Luc, marchant sans reproche dans tous les commandements et les ordonnances du Seigneur. »

Mais, tristesse immense pour les deux époux, « ils n'avaient point de fils » et, humainement, ne pouvaient plus en espérer, ce qui était considéré comme un opprobre et une malédiction chez les Hébreux. Dieu le permettait ainsi pour éprouver et perfectionner leur vertu, et aussi parce que saint Jean-Baptiste, comme Isaac, Samson, Samuel, comme Marie enfin, la Vierge bénie entre toutes les créatures, devait être le fruit de la grâce et de la prière plus encore que de la nature.

APPARITION DE L'ARCHANGE GABRIEL

Les descendants d'Aaron avaient été divisés par David en classes ou familles qui se succédaient à tour de rôle pour exercer leur ministère dans le temple de Jérusalem. Zacharie appartenait à la classe d'Abia, c'était la huitième. Le temple n'était point comme les synagogues ou comme nos cathédrales, c'est-à-dire un vaste édifice où la foule se réunit dans une immense salle ou nef. Figurez-vous d'abord une vaste place ou esplanade, entourée d'une enceinte et flanquée de constructions diverses. Entrez sur cette esplanade, vous êtes dans une vaste cour, c'est le *parvis des Gentils*, tout le monde peut y entrer. Une sorte de balustrade et une double rangée de colonnes séparent cette première cour d'une seconde, le *parvis des Juifs*, où les Hébreux seuls peuvent pénétrer; ce *parvis* est séparé lui-même d'un troisième, le *parvis des Lévites*, ou des prêtres, où l'on immole les victimes et au milieu duquel se dresse le sanctuaire ou temple proprement dit. Ce dernier édifice est très élevé, on y arrive par de nombreuses marches; il est divisé en deux parties, le *Saint* et le *Saint des saints*. Le grand-prêtre seul, une fois l'an, peut entrer dans le *Saint des saints*. Dans le *Saint* on voit l'autel des parfums, petite table en bois de sétim, couverte de lames d'or.

Chaque matin, à 9 heures, et chaque soir, à 3 heures, l'un des prêtres de semaine, désignés par le sort, entrait dans le *Saint* et faisait brûler une poignée d'encens sur l'autel des parfums; puis il sortait et, du haut des degrés du sanctuaire, il bénissait le peuple réuni dans les *parvis* : « Que le Seigneur, disait-il en croisant les mains, te bénisse et te conserve; que le Seigneur te découvre son visage et ait pitié de toi; que le Seigneur tourne vers toi son visage et te donne la paix. » Triple invocation qui s'adressait mystérieusement à la Sainte Trinité.

« Or, raconte l'évangéliste, lorsque Zacharie remplissait devant Dieu les fonctions du sacerdoce, selon le rang de sa classe, il arriva qu'il lui échut par le sort, suivant la coutume observée entre les prêtres, d'entrer dans le temple du Seigneur pour y offrir l'encens. Et toute la multitude était dehors, priant, à l'heure de l'encens. Et un ange lui apparut debout, à droite de l'autel des parfums. A cette vue, Zacharie se troubla et fut saisi de crainte. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Zacharie, parce que votre prière a été exaucée, et Elisabeth votre épouse (1) vous donnera un fils que vous nommerez Jean (nom qui veut dire *grâce de Dieu*). Il sera pour vous un sujet de joie et de ravissement, et à sa naissance beaucoup se réjouiront. Car il sera grand devant le Seigneur, il ne boira point de vin, ni d'aucune liqueur enivrante, il sera rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère. Il convertira un grand nombre d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu; il marchera devant sa face dans l'esprit de la vertu d'Elie, afin qu'il unisse les cœurs des pères à ceux des fils (c'est-à-dire apprenne aux juifs d'alors à imiter la foi de leurs pères les patriarches anciens), qu'il ramène les désobéissants à la prudence des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait.

— A quoi reconnaîtrai-je la vérité de ce que vous me dites, répondit Zacharie, car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » Alors l'ange répondit avec majesté : « Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour vous parler et vous annoncer cette heureuse nouvelle. Et voici que vous serez muet et ne pourrez parler parce que vous n'avez pas cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps. »

» Cependant le peuple attendait Zacharie et s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le temple. » Enfin il sortit pour donner la bénédiction accoutumée, mais « il ne pouvait parler, et ils comprirent qu'il avait eu une vision dans le temple. Quant à lui, il leur faisait des signes, et il resta muet. » Zacharie était devenu sourd et muet, sourd pour avoir entendu la voix de l'ange sans croire à son message, muet pour avoir répondu par des objections.

« Quand les jours de son ministère furent accomplis, Zacharie revint à sa maison, triste, dit saint Paulin, demandant pardon à Dieu, dans le secret de son cœur. Sa maison était à Aïn-Karim (Saint-Jean-in-Montana), petite ville à

(1) Nos lecteurs savent que le sacerdoce de l'ancienne loi, moins parfait que celui du Nouveau Testament, n'imposait pas le célibat.

deux lieues de Jérusalem, située sur un plateau incliné, au bas d'une montagne et au-dessus d'une riante vallée. Peu après, Elisabeth eut la certitude de donner le jour à un fils, et tout entière à la reconnaissance qu'elle devait à Dieu, elle se retira dans une petite maison de campagne, située sur les collines voisines.

LA VISITATION — NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE

Six mois après, l'ange Gabriel apparaissait à l'humble et incomparable Vierge de Nazareth, il annonçait à Marie sa maternité virginale et divine, et ajoutait en témoignage de ses paroles : « Voilà qu'Elisabeth, votre cousine, a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse, et c'est le sixième mois de celle qui était appelée stérile, parce que rien n'est impossible à Dieu. » Ainsi, Jean semblait déjà remplir son rôle de précurseur; mais cette âme d'élite gémissait encore captive sous les ruines du péché originel; une inspiration intérieure apprend à Marie que la visite de la Mère de Dieu sera le salut de Jean, non moins que la joie d'Elisabeth.

Marie se lève donc et se met en route. Quatre ou cinq jours de marche séparent Nazareth des montagnes de Judée où demeure sa cousine, mais la charité semble lui donner des ailes; elle voyage rapidement, dit l'évangéliste, et salue Elisabeth. La Mère de Dieu prévient la mère de Jean; Jésus prévient son précurseur; Jésus parle par la bouche de Marie, et sa voix, pénétrant jusqu'à l'âme du fils d'Elisabeth, celui-ci se réveille à la vie de la grâce, il a reconnu son Sauveur, il tressaille dans le sein de sa mère. L'Esprit-Saint qui illumine l'âme du fils rejaillissant sur la mère, Elisabeth s'écrie d'une grande voix (comme si elle parlait au nom de tous les siècles à venir) : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Sauveur vienne me visiter..... Vous êtes heureuse, vous qui avez cru que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliraient. » Mais Marie, repoussant la louange qui s'adresse à elle pour reporter à Dieu toute gloire, s'écrie : *Mon âme glorifie le Seigneur* et fait entendre, pour la première fois en ce lieu solitaire, les sublimes accents du *Magnificat*, répété depuis par tous les siècles en souvenir d'elle. Si cette première rencontre fut si merveilleuse pour l'âme du Précurseur, combien de grâces durent accompagner le séjour de Marie auprès d'Elisabeth pendant environ trois mois?

Quand le temps fut arrivé, Elisabeth mit au monde un fils; les parents et les voisins, qui estimaient la vertueuse mère, apprirent avec joie la miséricorde dont le Seigneur avait usé envers elle. Le huitième jour ils vinrent, suivant l'usage, circoncire l'enfant, et ils lui donnaient le nom de Zacharie, porté par son père. « Il n'en sera pas ainsi, dit Elisabeth, mais il s'appellera Jean. » Ils lui dirent : « Il n'y a personne dans votre famille qui ait reçu ce nom. » Et ils demandaient par signe au père comment il voulait qu'on le nommât. Zacharie se faisant donner ce qu'il faut pour écrire, traça ses mots : *Jean est son nom.* Étonnement des assistants; une révélation avait donc appris à Elisabeth le nom déjà donné par l'ange à l'enfant prédestiné. Mais à peine Zacharie a-t-il réparé par l'acte de foi et d'obéissance qu'il vient d'accomplir son doute d'autrefois, que l'Esprit des prophètes illumine son âme, sa langue se délie, le beau cantique du *Benedictus* jaillit de ses lèvres inspirées : *Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple..... Et toi, petit enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant sa face pour préparer ses voies*, etc.

Les miracles s'ajoutaient donc aux miracles autour du berceau de l'enfant; ceux qui demeuraient dans les lieux voisins furent saisis d'une crainte respectueuse. Le bruit de ces merveilles se répandit sur toutes les montagnes de Judée, tous ceux qui les entendirent raconter les conservèrent dans leur cœur, et ils disaient : « Que pensez-vous que sera un jour cet enfant, car la main du Seigneur était avec lui? »

Marie assistait-elle à ces joyeux événements? Quelques-uns pensent qu'elle était déjà retournée à Nazareth, mais saint Ambroise et beaucoup d'autres croient qu'elle ne quitta la maison de Zacharie qu'après la naissance de Jean. Nous aimons à nous représenter le petit saint Jean, toujours précurseur, précédant Jésus dans les bras de Marie!

SAINT JEAN AU DÉSERT

Bientôt, le cruel Hérode, usurpateur du trône de David, apprend la naissance du Messie, il craint pour son autorité, il envoie des satellites massacrer tous les petits enfants de Bethléem et des environs; Jésus, emporté en Egypte par Joseph et Marie, échappe à la mort. Mais que devint le jeune saint Jean, né, comme nous l'avons dit, aux environs de Bethléem? Voici ce que racontent d'anciennes traditions : Elisabeth s'enfuit dans la montagne portant dans ses bras maternels son cher trésor, mais les bourreaux d'Hérode parcouraient le pays; voilà une bande qui approche, Elisabeth va être découverte, elle ne sait plus où se cacher : tout à coup, le rocher qui est devant elle s'entr'ouvre, lui fait une place et se referme sur elle; les bourreaux passent et s'éloignent : Jean-Baptiste était sauvé. (On peut voir encore dans l'église de Saint-Jean-in-Montana un fragment de ce rocher avec l'empreinte des membres de l'enfant.) — Pendant ce temps, Zacharie remplissait à Jérusalem ses fonctions sacerdotales : « Où est caché ton fils? lui demandait-on. — Par le Dieu dont je suis prêtre, répondit-il, je ne sais où est mon fils. » Et en vérité, il ne le savait pas. Hérode, furieux, le fit massacrer entre le temple et l'autel, et la trace de son sang resta indélébile sur le pavé. Elisabeth mourut à son tour dans le désert montagneux, une quarantaine de jours après, et les anges prirent soin du petit orphelin, dont la vie tout entière devait être si semblable à la leur.

Jusqu'à l'âge de trente ans, saint Jean vécut dans les déserts, loin de tout ce qui pouvait ternir l'incomparable pureté de son innocence; la prière, l'adoration, la louange de Dieu, la contemplation des grandeurs divines, voilà l'occupation de cet ange de la terre. Le lieu le plus habituel de son séjour était une grotte taillée dans le roc, que le pèlerin peut visiter encore, dans une vallée solitaire, étroite et profonde, non loin de l'ancienne Aïn-Karim, la ville natale du saint Précurseur. N'en déplaise à l'imagination des peintres, saint Jean-Baptiste n'allait point à demi couvert d'une peau de mouton : une sorte de robe ou tunique tissée, en poil de chameau, serrée autour des reins par une ceinture de cuir (1), tel était son vêtement, tunique rude et pauvre, véritable cilice et instrument de perpétuelle souffrance. Du miel sauvage, des sauterelles (2), voilà sa nourriture, nous dit l'évangéliste. Et quand le désert lui refusait ces maigres aliments,

on raconte qu'il y suppléait par les fruits vulgaires du caroubier. Venait-il quelquefois au temple de Jérusalem? C'est possible, mais saint Luc ne nous l'apprend point.

JEAN PRÊCHE AUX FOULES ET BAPTISE LE FILS DE DIEU

Enfin les temps sont venus. Jésus, caché à Nazareth, va bientôt se manifester au monde; Jean a trente ans, c'est l'âge qu'on exige des docteurs en Israël pour leur accorder le droit d'expliquer au peuple les Livres Saints; Dieu l'envoie annoncer aux hommes la grande nouvelle qu'ils ignorent et préparer les voies à Jésus-Christ. Jean commence à prêcher dans les montagnes de Judée, non loin du lieu de sa retraite, et bientôt il vient faire entendre sa parole sur les rives du Jourdain. Après quatre cents ans de silence, la voix des prophètes se fait de nouveau entendre en Israël; toute la Palestine s'émeut, les multitudes s'ébranlent et affluent vers le Jourdain, on admire la sainteté du Précurseur, son austérité extraordinaire; les merveilles qui ont jadis signalé sa naissance reviennent sans doute à la mémoire de plusieurs.

Faites pénitence, dit le nouvel Elie, *car le royaume des cieux approche;* le royaume des cieux, et non un empire judaïque terrestre comme le rêvent vos imaginations orgueilleuses et vulgaires. Le péché a fermé le ciel, le Messie apporte la rémission des péchés, mais à ceux qui mériteront de la recevoir par le repentir et la pénitence. Jean donne à tous les conseils qui leur conviennent, aux grands et aux petits, aux pharisiens et aux sadducéens, aux publicains et aux soldats. Beaucoup se repentent de leurs péchés et, comme témoignage de ce repentir, reçoivent de Jean le baptême de la pénitence dans les eaux du Jourdain. Enfin, Jean paraît un personnage tellement surhumain, qu'on se demande si peut-être il ne serait pas le Christ. Une députation de prêtres et de lévites vient de Jérusalem l'interroger. « Je ne suis pas le Christ, répond Jean. Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les chemins du Seigneur, ainsi que l'a prédit Isaïe..... Moi je baptise dans l'eau, mais il en est un qui a paru au milieu de vous et que vous ne connaissez pas; c'est lui qui doit baptiser dans l'Esprit-Saint et dans le feu (c'est-à-dire dans la grâce sanctifiante et la charité). Il viendra après moi, mais il est avant moi et je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. »

Un jour, voici un homme de Nazareth qui arrive à son tour et demande à Jean de le baptiser. Jean a reconnu son Maître : cet homme est Jésus; l'âme du Précurseur tressaille de joie et de bonheur : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, lui dit-il, et c'est vous qui venez à moi! — Laissez faire maintenant, dit le Sauveur, il nous faut accomplir ainsi toute justice. » Jésus descend dans l'onde, il reçoit le baptême de la pénitence. Ce n'est pas l'eau qui sanctifie Jésus, mais Jésus qui sanctifie l'eau, et désormais le véritable baptême, le baptême de Jésus-Christ qui efface le péché est institué. Le Fils de Dieu remonte hors de l'eau, les cieux s'entr'ouvrent, la voix du Père se fait entendre : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* Le Saint-Esprit descend sous forme de colombe et repose sur Jésus. — Journée de bonheur et de gloire pour Jean, qui mérite désormais le surnom de *Baptiste* (*baptiseur*), car il a baptisé le Fils bien-aimé de Dieu.

MARTYRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Un autre jour, Jean-Baptiste voit encore Jésus venir à lui : « Voici l'Agneau de Dieu, s'écrie-t-il, voici celui qui efface le péché du monde. » Deux de ses disciples l'entendent et suivent Jésus : c'étaient André, frère aîné de saint Pierre, et Jean, le futur évangéliste, image vivante de Jean-Baptiste lui-même.

Bientôt le divin Maître commence ses prédications et ses miracles sans nombre. Les foules accourent autour de lui. Quelques disciples de Jean s'en affligent, mais le Précurseur surabonde de joie : « Ne vous avais-je pas dit que je n'étais pas le Christ, mais que je le précédais. Il faut qu'il croisse et que moi je diminue. »

Hérode l'Ancien, le bourreau des Innocents, était mort depuis longtemps, mais son fils Hérode le Tétrarque était souverain de la Galilée. Prince débauché, il avait enlevé à son frère Philippe sa femme Hériodade, pour l'épouser lui-même. Saint Jean-Baptiste, dont les persécutions des pharisiens n'avaient pu vaincre le courage et l'apostolique franchise, osa également dire la vérité à Hérode : « Il ne t'est pas permis, lui répétait-il, d'avoir la femme de ton frère. » Hérode fit enfermer le saint Précurseur dans la forteresse de Macheronta, au delà de la mer Morte. Toutefois, il le craignait et l'estimait, et même lui demandait conseil sur beaucoup de choses. Hérodiade, nouvelle Jézabel, n'en était que plus furieuse contre le nouvel Elie. Au jour anniversaire de sa naissance, Hérode offre un grand festin aux principaux personnages de ses Etats, la fille d'Hérodiade vient danser devant les convives, elle plaît au prince : « Demande-moi tout ce que tu voudras, dit-il, fût-ce la moitié de mon royaume. » La danseuse court prendre conseil auprès de sa mère, elle revient bientôt : « Je veux, dit-elle, que vous me donniez à l'instant, ici, dans ce bassin, la tête de Jean-Baptiste. » Hérode est attristé, mais, par respect humain, il n'ose manquer à sa promesse devant ses invités, un garde est envoyé dans la prison, coupe la tête de Jean, l'apporte dans un plat à la danseuse, et celle-ci la donne à sa mère. Quelle atrocité dans un festin! A cette nouvelle, les disciples de Jean vinrent et ensevelirent le corps du martyr de la chasteté.

Le culte de saint Jean-Baptiste a toujours tenu une grande place dans l'Église; on obtient de nombreuses grâces par l'intercession du saint Précurseur; les feux de joie allumés en l'honneur de sa naissance sont un antique et louable usage, pourvu qu'on en écarte tout désordre et toute superstition; saint Jean-Baptiste reçoit des honneurs spéciaux dans une multitude d'églises, depuis Saint-Jean-de-Latran, la cathédrale de Rome et du monde, jusqu'au sanctuaire de Beaurepaire, qui attire les pèlerins du Nord; il est le patron d'un nombre immense de contrées, de villes, d'Ordres religieux, de corps de métiers, de confréries, etc. La cathédrale d'Amiens possède la majeure partie de son chef, relique précieuse entre toutes.

Cf. *Histoire de saint Jean-Baptiste et de son culte*, par M. l'abbé Pardiac, chez Bourguet-Calas, 38, rue Saint-Sulpice, Paris.)

---

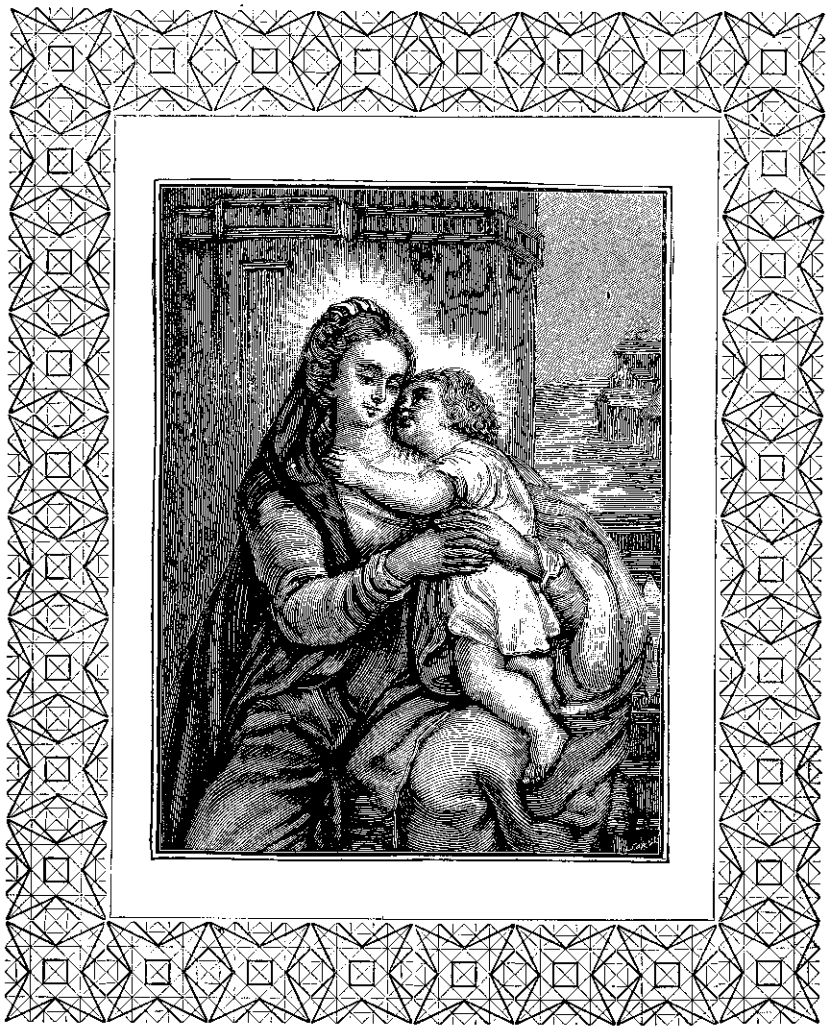
(1) Beaucoup d'Ordres religieux ont adopté l'usage de cette ceinture.

(2) Il y a encore aujourd'hui, en Orient, des tribus arabes par qui la sauterelle est mise au nombre des aliments.

NOTRE-DAME DE BELLE DILECTION

VÉNÉRÉE DANS L'ÉGLISE DES PÈRES CAPUCINS, A MONS

Fêtes le 24 juin et le 2e dimanche d'octobre.



Je suis la Mère de la Belle Dilection. Ces paroles que l'Ecriture a dites de la Sagesse éternelle de Dieu, l'Eglise les applique souvent à la Très Sainte Vierge Marie.

L'homme vaut ce que vaut son amour, suivant une belle pensée de saint Augustin. La perfection de l'homme consiste à détacher son cœur de l'affection désordonnée de soi-même et des autres créatures pour s'attacher de plus en plus au bien parfait et infini qui est Dieu. Aimer vraiment Dieu par-dessus toutes choses, et n'aimer tout le reste qu'en vue de Dieu et pour Dieu, voilà le bel amour, voilà la belle dilection. Cet amour purifie le cœur au lieu de le souiller; il élève l'âme vers le ciel au lieu de l'abaisser vers la terre.

La Très Sainte Vierge Marie, refuge des pécheurs, soutien des âmes chancelantes, reine et modèle des âmes ferventes, peut donc être appelée à bon droit *Mère de la Belle Dilection,* c'est-à-dire Mère de la sainteté. Où trouver un saint qui se soit sanctifié sans l'intervention de la Mère de notre divin Sauveur?

Marie est vénérée sous le vocable de *Notre-Dame de Belle Dilection,* dans l'église des Pères Capucins, à Mons (Belgique). Voici l'histoire de cette dévotion.

FONDATION DU COUVENT DES CAPUCINES DE MONS LE TABLEAU DE SŒUR CLAIRE

Au milieu du XVIIe siècle, Claude-Lamoral II, prince de Ligne, faisait de la ville de Mons le

lieu de sa résidence ordinaire. Sa vénérable mère, Mme la princesse de Ligne, née Louise de Lorraine, s'était retirée, depuis l'année 1637, chez les Capucines de Douai, où elle avait pris l'habit religieux. On l'appelait Sœur Claire-Françoise de Nancy.

En 1644, elle exprima à son fils le désir de fonder un couvent de Capucines à Mons. Le prince s'empressa de mettre à la disposition de sa mère et de ses compagnes une partie de son palais, avec les aménagements convenables, en attendant que leur couvent fût prêt.

L'installation des religieuses dans leur nouveau monastère eut lieu solennellement le 13 février 1648. Sœur Ursule d'Hesdin fut établie Supérieure, ou, comme on disait dans cette communauté, *Mère Ancelle* (du latin *ancilla, servante;* car la supérieure est au service de toutes).

Peu après, entra dans le couvent une jeune personne, qui fut admise à la vêture. Cette personne avait reçu, deux ans auparavant, d'un de ses cousins, apprenti-peintre à Malines, une toile qui représentait tant bien que mal la Sainte Vierge, portant l'Enfant Jésus dans ses bras. L'image était si imparfaite et si laide qu'elle ne prit pas la peine de la faire encadrer; et c'est par hasard (ou plutôt par un dessein de Dieu encore ignoré des hommes) qu'elle l'apporta au couvent.

On négligea d'abord cette peinture. Cependant, comme elle représentait la Mère de Dieu, une Sœur eut l'idée de la fixer à un ancien châssis de fenêtre, et la plaça au-dessus d'une porte, à l'intérieur de la chambre de la princesse de Ligne, Sœur Claire-Françoise de Nancy.

La noble religieuse avait pour la servir une jeune novice, fille de M. Pottier, greffier à Mons, et qu'on appelait Sœur Claire de Mons. Un jour, la novice apercevant le tableau qu'on avait placé sur la porte de la princesse, en parla légèrement et dit avec un certain mépris : « Jamais je ne pourrai avoir de la dévotion pour une si affreuse image. »

Au même instant, elle sentit s'éveiller dans son cœur un grand remords pour avoir prononcé cette parole; et il lui semblait qu'une voix partant de l'image lui disait : « *Que vous importe-t-il que je sois bien ou mal faite?..... Ne suffit-il pas que je représente la Mère de Dieu? Et lui devez-vous moins d'honneur et de respect dans un laid que dans un beau portrait?* »

A partir de ce moment, Sœur Claire montra une dévotion particulière envers cette image de Marie, qu'elle nomma *Notre-Dame de Belle Dilection.*

Pour mieux satisfaire sa piété, elle obtint la permission d'emporter ce tableau dans sa cellule. Elle invoquait souvent Marie devant cette image; et, à l'occasion, elle invitait les autres Sœurs à en faire autant. Mais celles-ci répondaient en souriant qu'il ne manquait pas dans le couvent d'autres images de Marie, plus belles et plus dignes de leur dévotion.

GRAVE MALADIE DE SŒUR CLAIRE — SES LONGUES SOUFFRANCES — SA GUÉRISON MIRACULEUSE

Dans le courant du mois de juillet de l'année suivante, Sœur Claire, s'étant blessée au pied droit, fut atteinte d'une contraction et d'un rétrécissement des nerfs, tellement violents, que la jambe se raccourcit notablement et se retourna à l'envers; le talon se présentait en avant, et les orteils en arrière.

Les médecins employèrent en vain un grand nombre de remèdes pour la guérir. Ils ne réussirent ni à calmer ses souffrances ni à ramener la jambe à son état naturel.

Un chirurgien offrit de désarticuler la cheville, le genou et la hanche, pour remettre chaque chose à son état normal. Mais le médecin du couvent, jugeant cette opération trop barbare et trop dangereuse, s'y opposa.

Sœur Claire, qui avait un vif désir de la vie religieuse et qui avait dû, pour entrer au couvent, vaincre de grands obstacles, était désolée de se voir sur le point d'être renvoyée : car elle n'était encore que novice et sa maladie paraissait incurable.

Elle se déclarait prête à toutes les opérations qui pouvaient changer son état. Sa famille finit par y consentir et le chirurgien accomplit la terrible opération projetée. Mais les douleurs de la malade furent si affreuses qu'elle perdit plusieurs fois connaissance et resta plusieurs jours entre la vie et la mort.

Cependant, le résultat de l'opération fut médiocre, les nerfs cherchaient encore à se retirer et à ramener la jambe à son triste état; il fallut la maintenir à l'aide de bandages et de ligatures.

Une légère amélioration apporta alors quelque soulagement à la malade. Le 28 septembre, veille de saint Michel, elle pria ses infirmières de la porter au chœur, où elle voulait se confesser. On essaya de la transporter sur une chaise, à l'aide de deux bâtons; mais, durant le trajet, l'un des bâtons se rompit et la malade fut renversée par terre. Dans la chute, la jambe infirme fut violemment froissée et se mit à enfler considérablement. Elle fut dès lors si endolorie qu'on n'y pouvait plus toucher, et l'état de la pauvre novice devint pire qu'auparavant. Ses souffrances étaient extrêmes et l'on ne pouvait rien pour la soulager.

Il fut donc décidé qu'on la rendrait à sa famille. Pour la transporter plus facilement, les médecins emprisonnèrent la jambe malade dans une espèce de demi-botte en cuivre et en fer qui la maintenait droite. Puis, ils se retirèrent avec son père pour entendre la messe dans la chapelle du couvent. On devait venir ensuite chercher la malade.

Celle-ci, voyant tous les remèdes humains impuissants, tourna ses regards vers l'image de Notre-Dame de Belle Dilection. Sentant dans son cœur une immense confiance, elle promit à la Mère de miséricorde, si elle était guérie, de faire trois octaves en son honneur, pendant lesquelles elle réciterait, chaque jour, trois fois le *Salve Regina.* Et, sans perdre de temps, elle commença le premier *Salve Regina.*

Arrivée à ces mots : *O notre avocate, tournez vers nous vos regards miséricordieux,* elle sentit comme une boule de feu traverser sa jambe du haut en bas. Ce fut l'œuvre d'un instant et aussitôt toute douleur cessa.

« Je suis guérie! » s'écria la malade. Elle se jeta en bas de son lit et alla se prosterner devant l'image de Marie pour remercier sa bienfaitrice.

Les deux infirmières la regardaient, muettes d'étonnement. Mais Sœur Claire se releva bientôt, et, malgré la botte de cuivre qui appesantissait sa jambe, elle courut au chœur sans l'aide de personne, entendit à genoux la seconde messe et y communia.

Après le Saint Sacrifice, dès qu'elle fut sortie du chœur, toute la communauté s'empressa autour de la miraculée. On la débarrassa de sa botte de cuivre. La jambe n'avait plus aucune

trace du mal qui l'avait si longtemps affligée; elle était devenue forte et agile, et Sœur Claire en donnait témoignage en frappant du pied par terre.

Cette guérison merveilleuse arriva le 1er octobre 1649. Les médecins attestèrent, sous la foi du serment, qu'elle était surnaturelle et miraculeuse; le chirurgien lui-même, qui était calviniste, proclama hautement la puissance de la Sainte Vierge.

Le père de la novice, au comble de la joie et du bonheur, envoya un exprès à Cambrai, pour engager l'archevêque à ordonner une enquête canonique sur cet événement miraculeux.

M. Capron, official de l'archevêché, fut député à cet effet à Mons, afin de recueillir tous les témoignages. Et, par un acte officiel du 1er juin 1650, les vicaires généraux de l'archevêque de Cambrai déclarèrent que la guérison de Sœur Claire devait être attribuée à la glorieuse Vierge Marie.

TRANSLATION SOLENNELLE DE L'IMAGE DE NOTRE-DAME DE BELLE DILECTION

Après cet événement, les visiteurs ne cessaient d'affluer au parloir des Capucines, demandant à voir le tableau miraculeux. Pour satisfaire la dévotion populaire et remercier la glorieuse Vierge, il fut décidé que le tableau serait placé avec solennité dans l'église du couvent.

Cette cérémonie, approuvée par l'archevêché de Cambrai, fut fixée au 24 juin.

La veille, l'image miraculeuse fut portée dans l'église collégiale de Sainte-Waudru. Les dames chanoinesses l'ornèrent richement et l'entourèrent d'une grande quantité de perles et de pierres précieuses. Elles avaient également fait préparer un dais magnifique, orné de broderies d'un grand prix.

Le lendemain, les Révérends Pères Capucins, accompagnés d'un clergé nombreux, d'une foule de personnes de qualité, du conseil et des magistrats de la ville, se rendirent à la collégiale. Après la messe solennelle, célébrée par un Père Capucin, le cortège triomphal se mit en marche. Les abords de l'église, les rues que devait traverser la procession, étaient inondés par une foule immense; ce n'est que lentement que l'image miraculeuse arriva à l'église des Capucines, lieu que Marie avait choisi pour répandre ses faveurs et répondre à la confiance de ses enfants.

Là, un autel splendidement décoré attendait l'image de Notre-Dame de Belle Dilection, on l'y plaça respectueusement. On célébra ensuite une messe solennelle, dont les chants furent exécutés par les membres de l'Académie de musique de Mons. Ils s'étaient fait un honneur de concourir à cette fête, qui fut une joie pour toute la ville.

La Sainte Vierge sembla y présider du haut du ciel, car elle ne voulut pas laisser passer cette journée sans donner des preuves de sa puissance et de sa bonté. Deux guérisons miraculeuses furent opérées pendant la procession même.

Un habitant de Mons, Charles du Fosset, était gravement malade depuis deux mois d'une fièvre aiguë. Les médecins n'avaient plus d'espoir. Sa femme, Anne Dassonleville, émue par la guérison de Sœur Claire, invoquait avec confiance Notre-Dame de Belle Dilection. Le 24 juin, elle assistait, dans l'église collégiale de Sainte-Waudru, à une messe qu'elle faisait célébrer pour son mari (c'était la septième qu'on disait à cette intention), lorsqu'on vint lui dire que son mari expirait. Elle revint en toute hâte: le malade ne donnait plus aucun signe de vie, et ceux qui le gardaient venaient d'achever le *De profundis*.

Anne s'agenouilla aux pieds du lit et se mit à prier. Elle priait encore, lorsqu'elle entendit passer la procession qui portait la sainte image. Saisie d'une inspiration soudaine, elle se lève, se penche vers le moribond et lui dit à l'oreille : « Charles, invoquez Notre-Dame que l'on porte aux Capucines. Voici qu'elle passe ! »

Au même instant, le malade reprit connaissance et, avant la fin du jour, il était entièrement guéri.

Cependant, la procession continuant sa marche, arrivait à l'église des Capucines. Trois religieuses s'étaient approchées d'une fenêtre du couvent pour admirer le triomphe de Marie : c'étaient Sœur Ursule d'Hesdin, supérieure, Sœur Claire-Françoise de Nancy et Sœur Claire de Mons. La première souffrait, depuis une douzaine d'années, d'une grave rupture qui lui causait de continuelles douleurs. En voyant arriver l'image de Marie, elle demanda à ses deux compagnes de prier avec elle la Sainte Vierge afin qu'elle daignât la guérir pour sa bienvenue dans le couvent.

Au moment où la Sainte Image franchissait le seuil de l'église du couvent, Sœur Ursule fut guérie.

CURIEUX CHANGEMENTS OPÉRÉS DANS LA SAINTE IMAGE

Comme nous l'avons dit plus haut, le tableau de Notre-Dame de Belle Dilection, œuvre d'un débutant dans la peinture, était d'une exécution très imparfaite. Après qu'il eut servi à la Reine du ciel pour opérer un miracle, il commença à subir des changements extraordinaires. L'image devint beaucoup plus belle qu'auparavant, au grand étonnement des Sœurs.

Capron, l'official de l'archevêché, qui avait été chargé de l'enquête canonique au sujet de la guérison de Sœur Claire, étant revenu à Mons quelque temps après, revit ce tableau ; il le trouva tellement transformé, qu'il adressa de vifs reproches à la Mère supérieure pour avoir fait retoucher par un peintre une image que Marie avait honorée d'un miracle. Mais une enquête établit que personne n'y avait touché.

Bien d'autres personnes constatèrent le fait; l'évêque de Verdun, qui était un prince de Lorraine, déclarait que c'était la plus grande merveille qu'il eût vue de sa vie.

Parfois on remarquait que le visage de la Vierge devenait d'une pâleur livide : c'était le signe de quelque événement fâcheux. D'autres fois, ce même visage s'empourprait de vives couleurs : c'était l'annonce d'une grâce.

Un magistrat de Mons faisait une octave pour la guérison de son enfant très dangereusement malade. Le troisième jour, pendant qu'il récitait les prières de son octave devant l'image de Notre-Dame de Belle Dilection, il s'aperçut que le visage de la Vierge avait changé de couleur. Croyant à un effet de lumière, il changea plusieurs fois de place : l'aspect était le même. Il prit alors le tableau entre ses mains et put constater à loisir que le visage de Marie, de pâle qu'il était auparavant, était devenu rouge. Peu après, on vint l'avertir que son enfant était guéri.

Le même fait fut observé pendant qu'on priait pour la guérison d'une jeune princesse de Ligne, petite-fille de la fondatrice du couvent. Elle revint subitement à la santé au moment où l'image changeait de couleur.

Le tableau miraculeux, placé dans l'église des Capucines, y fut l'objet d'une grande dévotion de la part des fidèles de Mons pendant cent trente-trois ans, jusqu'au temps de la persécution de Joseph II contre les monastères.

Beaucoup de grâces récompensèrent la piété des serviteurs de Marie ; et il y eut de nombreuses guérisons dont on conservait les procès-verbaux authentiques dans les archives du couvent. Nous en citerons quelques-unes.

L'an 1649, Marie Rousin, veuve de Balthazar Botte, souffrait à la jambe d'un mal très douloureux, et depuis neuf mois, elle ne pouvait plus se mouvoir. Elle commença une neuvaine à Notre-Dame de Belle Dilection, de concert avec sa fille. Celle-ci se rendait chaque jour à l'église des Capucines pour prier devant l'image miraculeuse. Le neuvième jour, sa mère se trouva beaucoup mieux et put l'accompagner à l'église. A peine y était-elle arrivée que la guérison fut complète.

L'an 1652, Yolande, fille du sieur de Noirchin, fut, par accident, atteinte d'un coup de pistolet chargé à balle. Elle tomba comme morte. La blessure était mortelle et la jeune fille ne donnait plus signe de vie. Cependant, son père avait aussitôt envoyé chercher un prêtre, et en attendant, il promit une neuvaine à Notre-Dame de Belle Dilection si elle sauvait sa fille.

Aussitôt, Yolande reprit connaissance ; elle put se confesser à l'arrivée du prêtre, et, en peu de jours, elle fut guérie.

En 1654, Jean Bouillon, prêtre, fut délivré d'une grave maladie.

En 1659, Cornille Demay souffrait d'un cancer, dont les médecins cherchèrent en vain à arrêter les progrès. Elle supplia les Sœurs Capucines de prier avec elle Notre-Dame de Belle Dilection. Chaque jour elle venait prier elle-même à l'église, avec son mari et ses petits enfants, menacés de devenir orphelins.

Elle avait recommencé une seconde octave, quand elle rencontra dans la rue le chirurgien qui l'avait soignée. Il lui demanda comment elle se trouvait : « Ah ! monsieur, dit-elle, je n'ai plus d'espoir que dans le secours du ciel. Mais je vais prier chaque jour Notre-Dame de Belle Dilection et j'ai la confiance qu'elle me guérira bientôt. — Pauvre femme ! dit le chirurgien, ce serait un bien beau et grand miracle si la Sainte Vierge faisait cela !..... Après tout, ajouta-t-il, Dieu est tout-puissant. »

Cependant, les jours s'écoulaient, le mal s'aggravait ; mais Cornille ne se décourageait pas. Une nuit, elle vit en songe la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Elle se réveilla en sursaut, en proie à de vives douleurs. Alors, prenant une image de la Vierge miraculeuse, que les Capucines lui avaient donnée, elle la baisa avec respect. Aussitôt, les douleurs cessèrent, elle était guérie.

Marie-Madeleine Dassonleville avait un petit garçon qui était né avec une main difforme et estropiée. La pieuse mère eût vivement souhaité de voir cet enfant se consacrer un jour à Dieu dans le sacerdoce ; mais son infirmité était un obstacle insurmontable. Elle eut la pensée de s'adresser à Notre-Dame de Belle Dilection, et se rendit à l'église des Capucines pour y faire une offrande. Ce jour-là même, son fils fut guéri, et le médecin déclara qu'il regardait cette guérison comme absolument miraculeuse. Ceci se passa au mois de juin 1659.

La même année, Jeanne, fille unique de Nicolas François, marchand de drap à Mons, s'empoisonna, dans une promenade, en mangeant d'une herbe qu'elle ne connaissait pas. Bientôt réduite à l'extrémité, elle implora Notre-Dame de Belle Dilection, et revint à la santé, au grand étonnement des médecins. L'année suivante, elle se consacra à Dieu dans le couvent des Capucines.

Une demoiselle de Maubeuge fut guérie de l'épilepsie en recourant à la même céleste bienfaitrice.

La princesse de Ligne, Sœur Claire-Françoise de Nancy, fut tirée d'une maladie mortelle, l'an 1661.

Sœur Marie-Thérèse Le Rousson, religieuse Augustine à Gand, fut guérie d'une incurable infirmité de la langue qui l'empêchait de remplir ses fonctions.

L'an 1783, le couvent des Capucines de Mons fut supprimé, avec bien d'autres, par le fantasque et tyrannique empereur d'Autriche Joseph II. Les pauvres religieuses, obligées de fuir leur demeure, reçurent l'hospitalité chez les Visitandines et transportèrent dans leur église leur chère image de Notre-Dame de Belle Dilection.

Huit ans après, la Belgique était envahie par les armées françaises, et tombait sous le joug impie et barbare que le gouvernement de la Révolution faisait peser sur la France elle-même. En 1795, les Visitandines et les Capucines furent brutalement chassées du couvent où elles avaient espéré finir paisiblement leurs jours dans leur sainte vocation.

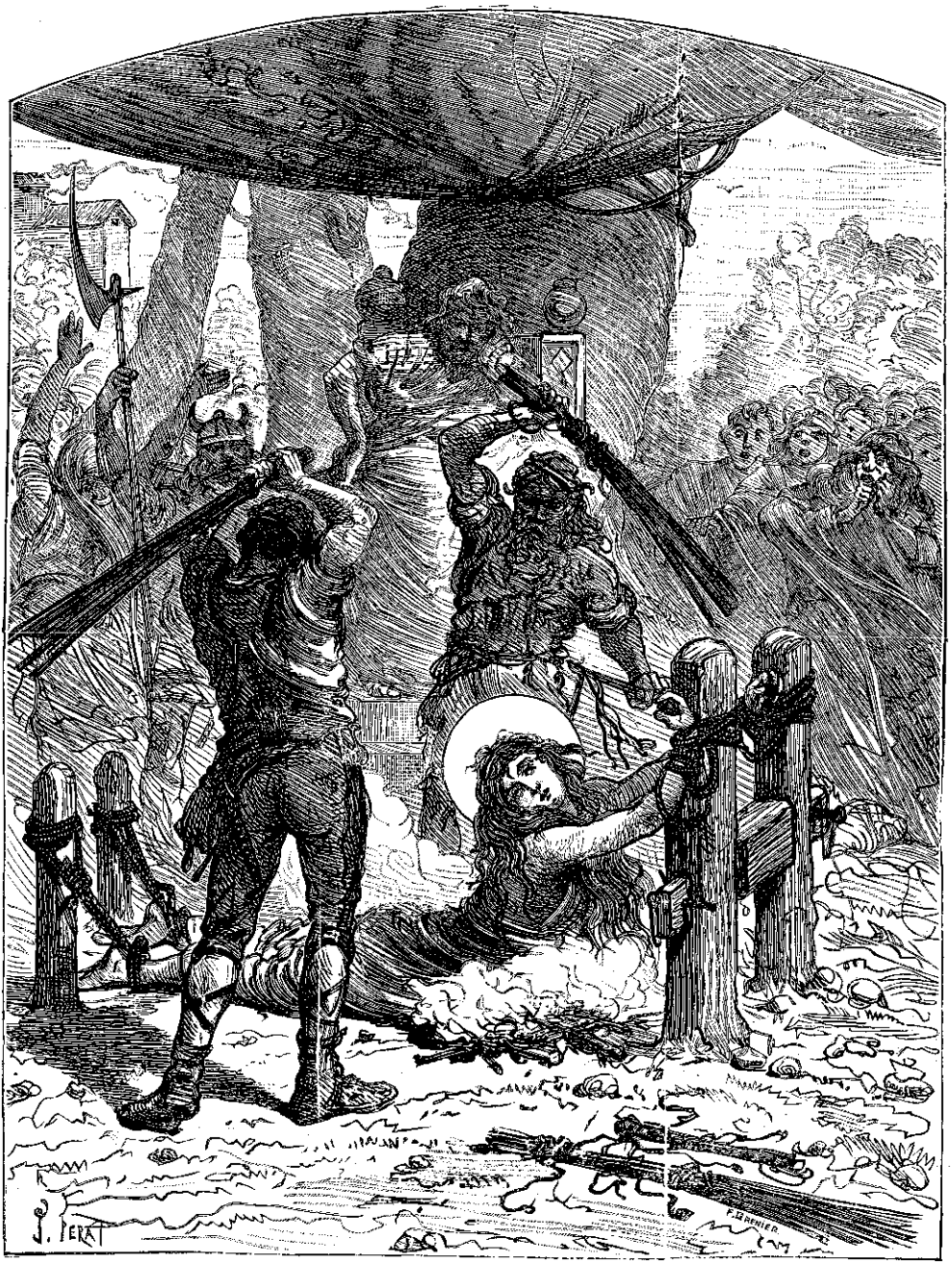
Une Sœur Capucine parvint à soustraire l'image miraculeuse de la Vierge, et la déposa chez un de ses parents, M. Coquelet, mercier, qui la confia à M. Desquesnes, greffier du Chapitre de Sainte-Wandru. Celui-ci la conserva précieusement durant toute la Révolution, et, en 1808, avec l'autorisation du vicaire général Godefroy, il la plaça dans la chapelle des Ursulines.

L'ancien couvent des Capucines, devenu une propriété particulière, put être racheté en 1863 par les Pères Capucins, qui le restaurèrent et s'y établirent, grâce à la générosité de M. le chanoine Desquesnes, fils de M. Desquesnes, autrefois gardien de la Sainte Image. En 1870, Monseigneur l'évêque de Tournai, du consentement des Ursulines, autorisa les Révérends Pères à replacer dans leur église le tableau que les fidèles y avaient si longtemps vénéré sous le titre de Notre-Dame de Belle Dilection. En 1886, une confrérie, maintenant florissante, a été érigée en son honneur.

Nulle créature n'a été aimée de Dieu autant que la Très Sainte Vierge Marie, et nulle ne l'a aimé aussi parfaitement. Marie aime Dieu plus que tous les autres saints ensemble. Et, après le Cœur de Jésus, où trouver pour nous un cœur plus aimant et plus désireux de notre salut que le Cœur de Marie ? O Notre-Dame de Belle Dilection, priez donc pour nous, obtenez-nous un véritable amour de Dieu, un amour persévérant et généreux qui surmonte tous les obstacles pour être fidèle à Dieu et à sa sainte volonté.

SAINTE FÉBRONIE

Fête le 25 juin.



Sur l'ordre de Sélénus, sainte Fébronie est étendue sur un chevalet. Un brasier a été allumé sous ses entrailles et les bourreaux la frappent à coups de verges.

LE MONASTÈRE DE SIBAPOLIS

Au commencement du règne de Dioclétien, alors que ce prince laissait encore à l'Eglise une paix relative, florissait, à Sibapolis, sous la direction de sainte Bryénis, une communauté de vierges chrétiennes. Au nombre des cinquante religieuses qui s'étaient retirées dans ce monastère se trouvait une jeune fille de dix-huit ans, comblée tout à la fois des dons de la grâce et de la nature. Elle se nommait Fébronie.

Consacrée au Seigneur dès l'âge le plus tendre, l'enfant, à l'abri des souffles empoisonnés du monde, avait fait de rapides progrès dans la voie de la perfection. A son entrée au monastère, elle avait appris à épeler les premières lettres de l'alphabet dans la Bible, et ce livre, qui était toujours demeuré entre ses mains, était devenu pour elle un sujet de méditations constantes. Le zèle qu'elle déployait pour l'étude des sciences sacrées n'avait pas tardé à attirer sur elle des grâces extraordinaires. Aussi, malgré son jeune âge, Fébronie avait-elle été chargée d'expliquer le texte sacré à la communauté qui se réunissait tous les vendredis, pour entendre un passage de l'Ecriture. La Sainte s'acquittait de cette fonction avec tant de bonheur, que l'on voyait d'illustres matrones, encore païennes, solliciter la faveur de recueillir de ses lèvres la doctrine du salut.

Cependant, le charme même qu'exerçait la Sainte, et l'affluence qu'attiraient autour d'elle ses leçons du vendredi, pouvaient, en la mettant en contact avec le monde, exposer sa vertu à de terribles épreuves. Pour se prémunir contre ce danger, Fébronie, sur le conseil de Bryénis, son abbesse, eut recours à la mortification la plus austère. Au lieu de prendre son repas tous les soirs avec les autres Sœurs, la jeune vierge ne rompait le jeûne que tous les deux jours, et encore se contentait-elle d'un peu de pain et d'un peu d'eau. La planche qui lui servait de lit ne suffisait pas à ses désirs de pénitence, et bien souvent, elle quittait cette couche trop moelleuse pour dormir sur la terre nue.

La persévérance que mettait la Sainte dans cette vie de mortification, d'étude, de prière, remplissait le démon de fureur. Plusieurs fois, l'antique ennemi, profitant des quelques heures que la vierge donnait au sommeil, essaya de surprendre sa vigilance en présentant à son imagination de hideux fantômes. Mais la Sainte, sans se laisser effrayer par les vaines menaces de l'esprit des ténèbres, prenait la Bible, son livre favori, et elle trouvait dans la lecture de la parole divine la force nécessaire pour surmonter les plus terribles tentations.

Toujours inébranlable au milieu de ces assauts incessants, Fébronie méritait d'acquérir la palme de la victoire. Mais Dieu, qui voulait faire éclater dans toute sa splendeur la gloire de sa servante, ne voulait la lui donner qu'après un suprême combat.

PERSÉCUTION EN ORIENT
EFFROI GÉNÉRAL — COURAGE DE FÉBRONIE

L'empereur Dioclétien avait jusqu'alors laissé chrétiens en paix. Mais, l'an 303, cédant enfin aux instances du César Galère, homme superstitieux et barbare, il décréta contre les disciples de Jésus-Christ une persécution effroyable.

Un jeune patricien romain, du nom de Lysimaque, accusé de nourrir de secrètes sympathies pour la religion chrétienne, reçut l'ordre de lever les soupçons qui pesaient sur lui, en faisant exécuter l'édit impérial dans toute sa rigueur. Lysimaque avait promis à sa mère, convertie dans les dernières années de sa vie, de ne jamais tremper ses mains dans le sang des chrétiens; mais l'ordre de César était formel, et il n'osa pas encourir la colère de Dioclétien.

Il partit donc pour la province d'Asie, accompagné de Sélénus, son tuteur, homme cupide et farouche, qui se fit un devoir de traquer les disciples du Christ avec un acharnement sans égal.

Sélénus connaissait de réputation le monastère de Bryénis, et il avait entendu parler de la beauté et de la science de Fébronie. Poussé par une pensée criminelle, il marcha droit sur Sibapolis.

A la nouvelle de son arrivée, la terreur se répand dans la cité; laïques, clercs, moines, s'enfuient précipitamment, et l'évêque lui-même, n'osant pas affronter l'orage, croit devoir chercher un refuge loin de la ville inhospitalière qu'avait abandonnée son troupeau.

Au milieu de ce désarroi général, Bryénis, sans se laisser intimider par les dangers qui menaçaient de fondre sur sa communauté, essayait de soutenir le courage chancelant de ses Sœurs. Mais l'épreuve était trop forte et l'abbesse, ne voulant pas exposer ses compagnes à des dangers plus grands encore, permit à chacune d'elles de chercher un refuge où elle pourrait. Cependant, elle ne voulut pas suivre les autres religieuses dans leur fuite, et elle demeura au monastère avec Thomaïs, la sous-prieure, et avec Sœur Fébronie.

FÉBRONIE EST ARRACHÉE A SON ASILE SACRÉ

A peine Sélénus avait-il fait son entrée dans la ville, qu'il envoya au monastère une troupe de soldats avec l'ordre d'amener devant son tribunal sainte Fébronie. Les satellites du proconsul, obéissant à la consigne qui leur avait été donnée, brisèrent à coups de hache les portes du couvent, se saisirent de la vierge et lui mirent une chaîne au cou. En vain Bryénie et Thomaïs essayèrent-elles de défendre l'enfant qui leur était confiée, on les repoussa rudement, et elles ne purent même obtenir la grâce d'être associées à leur fille spirituelle dans le terrible combat qui lui allait être livré.

Voyant que tous ses efforts demeuraient inutiles, l'abbesse, sous le coup d'une inspiration divine, se tourna vers la jeune vierge et lui adressa ses dernières recommandations:

« Souviens-toi des conseils que je t'ai donnés, disait-elle. Ton corps doit retomber en poussière; que t'importe qu'il soit mis en lambeaux? Les anges vont assister à ton combat, prêts à te couronner si tu es fidèle. Pour moi, je vais demeurer ici, prosternée devant Dieu en attendant l'issue de la lutte. O ma fille, fais qu'elle soit de nature à remplir de joie le cœur de ta mère. »

Bryénis et Fébronie s'embrassèrent avec tendresse, et l'abbesse s'enferma dans l'oratoire, pendant que les bourreaux traînaient au prétoire la jeune fille. Celle-ci marchait avec courage malgré les souffrances que lui causait alors une maladie douloureuse qui avait brisé ses forces physiques.

LA VIERGE MARTYRE — SUPPLICES AFFREUX
COURAGE ET VICTOIRE

Sélénus attendait à son tribunal. Une foule immense était accourue à la nouvelle de cette arrestation inqualifiable. Lorsque la jeune fille parut, les mains liées, le cou chargé d'une lourde

chaîne, une émotion subite gagna les cœurs les plus indifférents, et de toutes parts éclatèrent les pleurs et les sanglots.

Sélénus, impassible, fit cesser le tumulte et donna l'ordre à Lysimaque, qui siégeait à sa droite, de commencer l'interrogatoire.

« Jeune fille, dit celui-ci, es-tu libre ou esclave ?

— Je suis esclave, répondit Fébronie.

— De qui ?

— Du Christ.

— Quel est ton nom ?

— Quoique indigne de porter ce titre, je suis chrétienne.

— Ton nom, te dis-je ?

— Je vous ai déjà répondu; je suis chrétienne. Si vous désirez en savoir davantage, ma mère m'appelait Fébronie. »

Sélénus, se levant alors, se tourna vers la jeune fille.

« Les dieux me sont témoins, dit-il, que je m'étais proposé de ne point t'adresser la parole, tellement ton crime me remplit d'indignation. Cependant, je veux avoir pitié de toi et te donner les conseils que me suggère une clémence intéressée à ton salut. Je possède, au nom de mon neveu Lysimaque, de grandes richesses. Si tu consens à adorer les dieux immortels, je te jure par ces mêmes dieux de te mettre en possession de tous ces biens en te donnant la main de Lysimaque. Tu siégeras à mes côtés, tu jouiras des faveurs de l'empereur, et ton sort sera envié de tous. »

Mais Fébronie, se redressant avec la majesté d'une vierge outragée :

« J'ai déjà contracté, ô juge, une alliance immortelle avec un époux immortel qui me donne pour dot les gloires du Paradis. Comment donc consentirais-je à lui manquer de foi pour accepter un époux mortel? Rien qu'en entendant une telle proposition, je sens mon âme se soulever d'horreur. N'espère donc pas me gagner par les promesses, ni me fléchir par les tourments.

— Tu braves les supplices ! s'écrie le juge irrité; je vais châtier ta présomption. Qu'on étende sur le chevalet cette méchante femme, qu'on apporte un brasier sous ses entrailles; licteurs, apprêtez vos verges ! »

Le sang ruisselle bientôt sous les coups des bourreaux, tandis qu'un feu ardent, activé par les flots d'huile qu'on y répandait sans cesse, dévore les chairs de la martyre. Les assistants, saisis d'horreur à ce spectacle, ne peuvent contenir leurs larmes. Un cri s'échappe de toutes les poitrines : « Assez, assez, juge miséricordieux, épargnez cette jeune fille ! »

Sélénus, exaspéré, loin de se rendre aux prières de toute cette multitude, ordonne de frapper plus fort. Bientôt la chair de la patiente commence à voler en lambeaux, c'est alors seulement que cesse le supplice.

« Que te semble, Fébronie, du commencement de la lutte? » dit avec ironie le juge qui croyait déjà triompher de la constance de la martyre.

A ces mots, la vierge tressaillit ! et, se soulevant par un suprême effort, elle répondit d'une voix à qui l'indignation donnait la force de parler : « Tu ne m'as pas vaincue ! Je me ris de tes tourments ! »

Sélénus bondit de rage : « Suspendez-la à un gibet, cria-t-il aux soldats; déchirez ses flancs avec des ongles de fer, approchez des torches pour brûler ses entrailles et calciner jusqu'à ses os. »

Les bourreaux obéirent et, s'armant de leurs instruments de supplice et de torches enflammées, ils s'acharnèrent sur ce corps déjà exténué par le supplice précédent.

La foule ne put soutenir ce spectacle, la pitié pour la victime se changea en fureur contre le juge. Une immense clameur retentit de tous les côtés de la place : « Fassent les dieux que tu sois dévoré toi-même par le feu ! »

Sélénus, comme tous les tyrans, était lâche. Effrayé par ces menaces de mort dirigées contre sa personne, il fit suspendre le supplice.

Il reprit l'interrogatoire; mais la martyre n'avait plus la force de parler. Un bourreau s'approcha pour lui couper la langue; troublé par les cris de la foule, il se mit à lui arracher les dents. Il en avait brisé dix-sept lorsque le juge appela un médecin pour panser les plaies de la martyre. Ce n'était qu'une trêve; le combat allait recommencer avec un acharnement plus odieux encore.

Dès que sa victime eut repris quelque force : « Veux-tu maintenant obéir ? demanda le proconsul ; veux-tu sacrifier aux dieux ?

— Je vous demande de hâter l'heureux moment où, délivrée de ce corps terrestre, mon âme pourra s'envoler à la rencontre de son céleste Epoux », murmura Fébronie.

Sélénus, au paroxysme de la fureur, soumet sa victime au douloureux supplice qui avait naguère immortalisé le courage de sainte Agathe, et sur ses deux plaies sanglantes, il fait appliquer des torches enflammées.

Oppressée par la douleur, la vierge poussa un grand cri, leva les yeux vers le ciel et d'une voix mourante : « Seigneur, mon Dieu, voyez mes souffrances et recevez mon âme entre vos mains ! »

Ne pouvant supporter plus longtemps ce spectacle, un grand nombre d'assistants s'enfuirent du prétoire en disant : « Anathème à César et à ses dieux ! »

Une noble dame, du nom de Hiéra, qui avait assisté plusieurs fois aux instructions de Fébronie, se leva, et, d'une voix que l'indignation faisait vibrer, adressa au proconsul les reproches les plus sanglants.

Sélénus, hors de lui, donna l'ordre de saisir l'importune. Il allait lui faire subir le dernier supplice; mais, troublé par l'attitude menaçante de la foule que ce nouveau crime pouvait exaspérer, il recula devant cette mesure extrême. Il fit donc remettre la prisonnière en liberté; sa rage n'était pas cependant assouvie, et, comme pour se venger de cet échec, il ordonna aux licteurs de rompre les pieds et les mains de Fébronie.

Lysimaque, contraint d'assister à cette scène sanglante, se rappelait le serment qu'il avait prêté au lit de mort de sa mère. En proie aux remords les plus cuisants, il ne cherchait que l'occasion de s'éloigner.

« Il est l'heure du repos, dit-il à son oncle, sortons.

— Non, reprit le juge, je ne sortirai pas d'ici que je n'aie arraché la vie à cette misérable ! »

Fébronie respirait encore. Sélénus lui fit trancher la tête.

CHATIMENT DE SÉLÉNUS
HONNEURS RENDUS AUX RESTES DE FÉBRONIE

Lysimaque, rentré dans le palais, ne voulut prendre aucun aliment; mais, se retirant dans sa chambre, il donna un libre cours à ses sanglots

et à ses gémissements. Sélénus, en proie aux plus puissants remords, ne put contenir longtemps son trouble et son agitation ; comme frappé par une main invisible, il se leva soudain et, jetant un regard de défi vers le ciel, il se précipita contre une colonne et se brisa la tête.

Accouru au bruit, Lysimaque se trouva en présence du cadavre de son oncle. A la vue de ce spectacle, il s'écria : « Il est grand, le Dieu des chrétiens ! Béni soit le Dieu de Fébronie ! Il a vengé le sang innocent ! »

On se précipita alors au prétoire où gisaient les membres épars de la vierge martyre. Lysimaque les fit recueillir avec respect, ainsi que la terre qui avait bu son sang, et on transporta ces reliques au monastère. Les soldats, le glaive nu à la main, pouvaient à peine repousser ceux qui s'approchaient pour dérober quelqu'un de ces précieux restes.

Bryénis recueillit le corps mutilé de sa fille spirituelle qui avait si heureusement vaincu le démon. On lava les membres ensanglantés, et on le déposa dans un magnifique cercueil donné par Lysimaque lui-même. Pendant plusieurs jours, l'oratoire du monastère fut envahi par un nombre prodigieux de personnes païennes aussi bien que chrétiennes qui venaient rendre leurs hommages à la courageuse vierge. L'air était embaumé des parfums que l'on brûlait en son honneur.

CONVERSIONS ÉCLATANTES

Auprès du vénérable cercueil, de nombreux miracles s'opérèrent sur les corps et principalement sur les âmes. Lysimaque était allé rejoindre son cousin et fidèle ami Primus :

« Pour moi, lui dit-il, dès aujourd'hui je renonce à la religion de mes pères et à toutes mes richesses, et je me donne au Christ.

— Je veux vous imiter, répondit Primus, je dis adieu à Dioclétien et à ses divinités. »

Obéissant alors à la grâce, les deux nouveaux convertis vinrent recevoir le baptême auprès des restes de la martyre ; ils embrassèrent ensuite la vie religieuse sous la conduite de l'abbé ou archimandrite Marcellus. Plusieurs soldats et une foule immense, à leur exemple, se firent régénérer dans le Christ.

Les vierges timides qui avaient fui la persécution rentrèrent dans leur monastère, et rendirent leurs hommages à leur jeune Sœur qui leur avait donné un si bel exemple.

FÉBRONIE NE VEUT POINT QUITTER LE MONASTÈRE MÊME APRÈS SA MORT

Cependant, le petit oratoire du monastère paraissait trop étroit et trop pauvre pour conserver le corps précieux.

L'évêque de Sibapolis jeta les fondements d'une vaste et riche église, qu'il mit six ans à construire. Il en célébra la dédicace avec une pompe extraordinaire et voulut y transporter les saintes reliques.

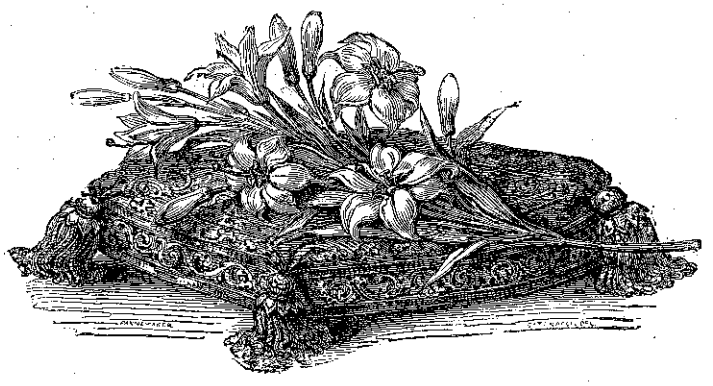
Mais, au moment où les évêques convoqués pour cette cérémonie approchaient les mains du sacré dépôt, le tonnerre retentit dans les airs avec un tel fracas que l'assemblée demeura frappée d'épouvante. Une seconde tentative fut suivie d'un tremblement de terre.

Alors, les prélats dirent à la vénérable abbesse : « Il est manifeste que la bienheureuse Fébronie ne veut pas abandonner cet asile ; prenez vous-même un des membres séparés du corps et daignez nous le remettre, nous serons satisfaits avec cette précieuse dépouille. »

Bryénis voulut prendre une main, mais son bras fut paralysé soudain. « Ne t'irrite pas contre ta mère, ma fille Fébronie, s'écria-t-elle. » Elle remit la main bénie à sa place, et son bras reprit la vie.

Elle essaya ensuite de prendre une des dents qu'avait brisées le bourreau, elle y réussit sans difficulté.

L'évêque, ayant reçu cette précieuse relique dans un coffret d'or, alla, plein d'allégresse, et précédé du peuple chantant des psaumes, la déposer dans l'église qu'il avait construite.



SAINT MAIXENT, ABBÉ

Fête le 25 juin.

Les oiseaux accourent à la voix de saint Maixent.

Le Saint dont nous entreprenons d'écrire la vie est une des gloires de l'Eglise de Poitiers. Saint Maixent naquit vers l'an 448, sur les bords de la Méditerranée, dans la petite ville d'Agde et non loin de Narbonne, aujourd'hui département de l'Hérault. Ses parents jouissaient d'une grande fortune et n'étaient pas moins distingués par leur attachement à la religion. Jaloux de conserver à leur fils les sentiments qui les animaient, ils confièrent son éducation à un religieux nommé Sévère.

Ce saint homme était venu de Syrie et s'était fixé depuis quelque temps à Agde, dans une abbaye qui porta plus tard son nom et qui devint très célèbre

Le jeune Adjutor (car tel était le nom que le Saint changea plus tard, et nous dirons pourquoi, en celui de Maixent) fit de très rapides progrès sous la conduite de Sévère. Le maître, s'appliquant à cultiver la plante délicate que la Providence lui confiait, cherchait surtout à développer les belles dispositions à la vertu qu'il remarquait dans cet enfant. Dieu, peut-être, lui laissait-il entrevoir déjà les grandes destinées de son jeune disciple.

Adjutor parut bientôt au milieu des enfants de son âge comme un modèle que les mères proposaient à leur imitation. Mais, comme il arrive d'ordinaire, tandis que les uns admiraient sa modestie et louaient sa piété, les autres s'en moquaient, trouvant étrange que le fils d'une famille patricienne montrât l'humilité, la patience et toutes les vertus d'un moine. Dans tous les temps ils ne sont pas rares les hommes qui trouvent plus facile de critiquer avec amertume les saints et leurs œuvres, que d'imiter une vie qui est pour la leur un continuel reproche.

Saintement instruit par Sévère, Adjutor savait se garder à la fois contre les moqueries des méchants et les louanges que lui prodiguaient les gens de bien. Il grandissait donc, évitant ainsi à sa vertu ce double écueil de la vanité et de l'impatience.

PREMIERS GERMES DE VOCATION — IL DISPARAIT DE SA FAMILLE

Adjutor commençait à ressentir les premiers appels de la grâce divine. Souvent, le saint jeune homme, dans ses promenades sur les bords de la mer, en considérant l'agitation incessante des vagues, les tempêtes et les naufrages dont elles sont le théâtre, éprouvait ce besoin de solitude, si favorable à la contemplation des choses divines, que saint Augustin appelle la plus grande béatitude en ce monde, pour quelques âmes au moins.

Il se décida, comme tant d'autres saints, à quitter le monde et à s'enfuir dans quelque retraite

ignorée, dans laquelle il fût plus libre de converser avec Dieu.

Prévoyant l'opposition de ses parents, s'il leur faisait part de son projet, le Saint disparut un jour et gagna un lieu solitaire, que les historiens ne nomment pas et dans lequel il vécut deux années.

On devine l'émotion que causa ce départ dans la ville d'Agde, et la désolation des parents d'Adjutor. Ils le firent chercher longtemps. A la fin, ils découvrirent sa retraite et les instances furent telles qu'il revint dans sa patrie.

Son retour coïncida avec un événement qui ne contribua pas peu à établir sa réputation de sainteté. La ville d'Agde et toute cette partie du Languedoc souffrait depuis plusieurs mois d'une longue sécheresse qui semblait devoir mettre en péril la récolte de cette année. Or, il arriva que la rentrée du jeune Saint dans sa patrie fut accompagnée d'une pluie aussi abondante qu'ardemment désirée. Les habitants du pays et de la ville ne manquèrent pas d'attribuer à ses prières une si grande faveur.

Quoi qu'il en soit, l'admiration universelle et la reconnaissance dont il fut l'objet le déterminèrent bientôt à se soustraire, par une seconde fuite, aux honneurs qui l'offusquaient autant qu'ils eussent été flatteurs pour une âme moins humble. D'ailleurs, il avait goûté assez longtemps aux suavités des entretiens célestes, par lesquels Dieu se communique aux âmes dans la solitude, pour trouver quelque plaisir dans le monde, ses vanités et ses richesses. Se sentant donc appelé à une vie plus parfaite, fatigué des honneurs qu'on lui proposait, Adjutor prit le parti de s'enfuir une seconde fois, mais à ce coup avec un tel secret et si loin qu'on ne parvint pas à le retrouver. Le monde peut-être pourra trouver étrange cette conduite, cet abandon de la famille pour suivre je ne sais quel appel; mais nous répondons que les Saints doivent être jugés autrement que les autres hommes, et qu'en obéissant à l'appel divin, ils s'élèvent au-dessus des sentiments naturels et font un acte de sagesse sociale. Qui donc aurait éclairé l'univers si les douze apôtres, laissant là leurs filets, leurs barques et leur famille, n'avaient pas suivi l'appel du Maître? Qui donc porterait encore l'Evangile en Amérique et aux peuplades les plus sauvages de l'Océanie, si nos missionnaires, brisant les liens les plus doux, ne suivaient la vocation que leur fait Celui qui a dit et qui répète : « Allez, enseignez toutes les nations. »

IL VIENT A POITIERS

Adjutor avait entendu parler du grand athlète dont le nom remplissait alors l'Eglise entière. Saint Hilaire de Poitiers, autant par ses écrits et ses miracles que la gloire de son exil, était la grande lumière des Gaules, et son tombeau était le rendez-vous de bien des âmes généreuses. Ce fut le flambeau qui attira Adjutor. Sans rien dire de son dessein, il quitta sa ville natale, et, confiant dans la Providence, il dirigea ses pas vers le Poitou.

Agenouillé sur le tombeau du grand docteur, il le pria longtemps, lui demandant d'être son guide.

Nous allons voir comment saint Hilaire exauça cette demande.

A douze lieues de Poitiers, dans une vallée aussi riante que fertile, arrosée par la Sèvre niortaise (1), et nommée Vauclair, s'élevait un très modeste couvent.

Un saint prêtre, du nom d'Agapit, chassé du monastère de saint Hilaire de Poitiers, par les Barbares qui assiégeaient la ville, s'y était réfugié vers ce même temps (459). Là, avec quelques compagnons, Agapit servait Dieu fidèlement, et sa présence était une bénédiction pour le pays, comme ses vertus et ses exemples étaient une prédication pour les habitants. Une église, dédiée à saint Saturnin, était le foyer où s'alimentait la ferveur des saints religieux, dont l'habitation consistait en quelques cellules en bois. Ce fut à ce paradis terrestre, comme parle un de ses biographes (1), qu'Adjutor vint frapper et fut reçu.

Mais pour déjouer toutes les recherches, pour mieux accentuer sa rupture avec le monde, Adjutor prit un autre nom. Il se souvint d'un saint évêque de Poitiers, prédécesseur de saint Hilaire et frère de saint Maximin de Trèves, qui avait honoré le nom de Maixent; il voulut n'être plus connu que sous ce nom nouveau, qu'il substitua à celui d'Adjutor.

Parmi ses frères, sa vertu s'affirma bientôt à ce point que tous le prirent pour leur modèle : sa charité était sans bornes et sa vie était une prière continuelle. Du pain d'orge et de l'eau suffisaient à sa nourriture, et encore se privait-il souvent de cette maigre subsistance pour se livrer à de plus grandes austérités. Il restait si longtemps à genoux, humblement prosterné dans la prière, que son corps avait pris l'habitude de rester à demi courbé. Il n'avait pas encore soixante ans que déjà ses austérités lui avaient donné l'aspect d'un vieillard. Ses genoux, comme on le raconte de plusieurs autres Saints, s'étaient durcis à fouler les dalles de l'église, et tous ses frères le considéraient comme un grand ami de Dieu.

IL DEVIENT ABBÉ — SES VERTUS — SES MIRACLES

Aussi vers l'an 500, quand Agapit, usé par l'âge, songea à se préparer à la mort, en résignant sa charge, ses yeux s'arrêtèrent sur Maixent. Personne ne lui sembla plus digne de gouverner le monastère de Vauclair. Tous les moines, d'un commun accord, ratifièrent le dessein du bienheureux Agapit. Seul, Maixent fut alarmé à la pensée de la responsabilité qui allait peser sur lui.

Aussi effrayé des honneurs que d'autres en sont épris, Maixent pensa s'y soustraire par la fuite, mais l'obéissance le retint et le résolut à accepter.

Placée sur le chandelier, cette lumière commença à briller d'un éclat extraordinaire. Tandis que les hommes honoraient ses vertus, Dieu les récompensait à sa manière. Le don des miracles lui fut accordé dans une large mesure. A sa voix, comme à celle de saint Martin, à Ligugé, un mort revint à la vie. Ayant conservé une innocence parfaite, les anges le traitaient comme s'il eût fait partie de leurs phalanges sacrées et lui faisaient de fréquentes apparitions. La nature extérieure, comme on le rapporte de tant d'autres Saints, et notamment de saint François d'Assise, lui redevenait soumise, telle qu'au premier homme avant le péché. Et c'est ainsi que ses historiens racontent que les oiseaux

(1) On l'appelle ainsi parce qu'elle passe à Niort, qui se dirige vers Nantes; de là son nom de nantaise. De leur réunion on a fait le département des Deux-Sèvres.

(1) M. le chanoine Auber. *Vie des Saints de l'Eglise de Poitiers.*

des grands bois qui entouraient le couvent venaient familièrement recevoir leur nourriture de ses mains. A deux reprises différentes, il renouvela le miracle de Cana. De tout le voisinage, on lui apportait, comme autrefois au Sauveur lui-même, les malades et les désespérés, et souvent la foi du peuple fut récompensée par d'éclatants miracles.

SAINT MAIXENT ET LES SOLDATS DE CLOVIS

Le plus éclatant de tous est sans contredit celui que saint Grégoire de Tours rapporte dans son histoire des Francs, et dont nous emprunterons le récit au chanoine Auber (1).

« En 507, Alaric Ier, roi arien des Visigoths, qui possédait l'Aquitaine, occupait le Poitou, dont il habitait la capitale. Clovis, roi de France, le seul des princes chrétiens de ce temps-là qui fût catholique, et qui avait chassé déjà de son territoire les Romains, les Allemands et les Bourguignons, résolut d'expulser ces autres barbares. Il s'avança jusqu'au delà de Poitiers, tomba sur l'armée d'Alaric, campée à Voulon, aux bords du Clain et de la Clonère, la tailla en pièces et tua de sa main le rival qui lui avait disputé l'empire de la Gaule. C'est sans doute après cette victoire que Clovis, étant demeuré quelque temps à Poitiers, et son fils Théodoric ayant été envoyé par lui vers le Midi, pour y continuer ses conquêtes, des détachements de l'armée principale, qui suivait la route de Poitiers à Bordeaux, se répandirent dans la campagne.

» L'un d'eux s'engagea dans la forêt de Vauclair et arriva jusqu'au monastère. Les moines, effrayés, coururent au saint abbé qui, renfermé dans sa cellule, goûtait les douceurs de la prière et semblait peu se presser, ne comprenant pas sans doute l'imminence du péril, ou désirant ne quitter que le moins possible sa retraite, car il y vivait dans une réclusion presque continuelle. Il fallut que les religieux ouvrissent sa porte pour qu'enfin il se décidât à sortir; et, sans aucune émotion, maître de lui-même, comme un homme qui ne craint que Dieu et ne met qu'en lui sa confiance, il s'avance vers les ennemis qui déjà l'abordaient. Un soldat l'aperçoit, s'élance vers lui, lève son épée..... il va frapper. Mais la Providence punit le bourreau en sauvant la victime : le bras sacrilège se sèche tout à coup, le glaive tombe, et le barbare, saisi de terreur, se jette aux pieds du saint homme, en implorant son pardon, pendant que les autres, effrayés et se croyant tous poursuivis par la vengeance divine, se hâtent de rejoindre l'armée. Cependant, le Bienheureux n'abandonne pas le suppliant. Par un signe de Croix et une onction d'huile bénite, il rendit au bras paralysé le mouvement et la souplesse.

» Le fait, raconté par tant de témoins, sauva le monastère du pillage et lui valut la faveur de Clovis qui vint se jeter au pieds du Saint, se recommanda à ses prières et donna aux religieux des terres considérables dans le pays conquis sur les Visigoths. »

Parmi les dons que reçut alors le monastère de Saint-Maixent de la munificence royale, il faut mentionner le lieu même où se livra le combat suprême. Les Bollandistes rapportent, d'après un manuscrit très ancien de la bibliothèque de la reine de Suède, que Clovis donna à l'abbé de Vauclair une villa nommée Milon. C'est manifestement Voulon qu'il faut lire. Cette petite paroisse, voisine de Lusignan, possède encore aujourd'hui une église récemment rebâtie, mais qui a conservé l'antique vocable de Saint-Maixent et qui relevait de ce monastère.

(1) *Vie des Saints du Poitou*, p. 186.

IL GOUVERNE SAINTEMENT SON MONASTÈRE

Les historiens ne nous parlent que très peu de ses dernières années qui se passèrent dans le sage gouvernement de ses frères. Ce devoir de sa charge était le seul qui pût le distraire de sa continuelle oraison. Sa vie de plus en plus austère était une règle vivante pour ses religieux. Sous son impulsion, le monastère de Saint-Maixent devint dès lors un foyer de sainteté qui acheva d'éclairer et de convertir les populations d'alentour. La protection royale continuait de s'étendre sur le saint abbé et son œuvre, et de nouvelles largesses permirent de remplacer les modestes cellules en bois par des constructions plus durables.

A ses heures de loisir, saint Maixent s'occupait à écrire la vie des Saints. C'est ainsi qu'il avait recueilli les souvenirs encore tout récents de la sainteté d'un prêtre, nommé Vicence, qui fut disciple de saint Hilaire et que l'Eglise de Poitiers honore le troisième jour de l'octave de la fête du grand docteur, le 16 janvier. Saint Vicence avait suivi saint Hilaire, en compagnie de saint Benoît, évêque de Samarie (1), que la persécution chassait de Palestine. Ces deux saints personnages, avec quelques autres, tels que saint Martin, sainte Florence, sainte Triaise, etc., formaient le cortège du grand pontife, quand il revenait de l'exil, et que la Gaule lui tendait les bras comme à un triomphateur, ainsi que le dit si excellemment saint Jérôme. Malheureusement, le travail de saint Maixent ne nous est pas parvenu.

La vie du saint religieux semblait plus la vie d'un ange que celle d'un homme encore sur la terre. D'ailleurs, tous ses vœux tendaient à quitter ce monde, où il se déclarait inutile. Il sentait ces attraits dont parle saint Paul, et, comme le grand apôtre, il souhaitait ardemment que son âme, dépouillée de son enveloppe terrestre, fût libre enfin de retourner à sa patrie. L'austérité de ses jeûnes, ses longues prières, ses veilles prolongées avaient appesanti son corps. Notre Saint avait alors soixante-huit ans.

SA MORT

Avant de l'appeler à lui, le Seigneur fit à son serviteur cette grâce suprême de lui en révéler l'approche. Cette nouvelle, qu'il reçut dans la prière, lui causa une joie immense. Loin de s'en affliger comme le font trop souvent les hommes qui n'ont pas placé leurs espérances ailleurs que dans les biens périssables, il réunit ses frères et les prépara lui-même, en leur annonçant la nouvelle, à supporter cette séparation. « Je n'ai plus, leur dit-il, mes chers enfants, que quelques jours à rester avec vous. Le Seigneur, dans sa miséricorde, m'a révélé le terme prochain de mon pèlerinage, et, malgré la douleur que j'éprouve à m'éloigner de vous pour un temps, je me suis réjoui des choses qui m'ont été dites, car je vais m'en aller à la maison de mon Dieu. »

Cette annonce d'un événement qui allait les

(1) Un auteur poitevin croit retrouver le souvenir de cette ville dans le nom de Smarve ou Samarve, petit bourg à deux lieues de Poitiers et voisin de Saint-Benoît.

rendre orphelins répandit sur les disciples de saint Maixent une tristesse qui ne trouvait de soulagement que dans la sereine confiance qui brillait sur le front et dans toutes les paroles de leur père. Quelques jours après, et à l'heure même qu'il avait prédite, saint Maixent s'endormit doucement dans le Seigneur le 26 juin de l'année 515. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Saturnin, dans un tombeau modeste, mais que la puissance divine allait se charger de rendre glorieux.

MIRACLES A SON TOMBEAU

Les Saints ne meurent jamais tout entiers, et l'Eglise, qui a le sens exquis des nuances délicates et justes, appelle naissance le jour où ces enfants laissent cette terre pour la vraie patrie du chrétien. Tandis qu'il est souvent très exact de dire de la plupart des hommes, même des plus illustres, que leur mémoire périt avec eux, pour les saints, au contraire, leur action, leur influence s'accroissent dans le trépas lui-même. Là où sombre toute gloire humaine, la sainteté trouve une nouvelle énergie et prend son essor définitif.

Ceci se vérifia à la lettre pour saint Maixent. Tandis que le parfum de ses vertus attirait à son monastère une foule d'âmes généreuses, avides de suivre les exemples de sa vie, de tout le voisinage, les grâces obtenues à son tombeau faisaient accourir les populations.

Les historiens du temps rapportent que deux muets de naissance recouvrèrent la parole à la suite de prières ferventes devant ses reliques. Une faveur égale fut accordée à trois aveugles, venus de contrées diverses, et l'un d'entre eux de fort loin.

Un jour, on apporta de Niort un paralytique dont l'état avait vaincu l'art de la médecine. Le Saint lui rendit l'usage de ses membres. Il en fut de même pour une jeune fille du nom de Bertrude, que sa mère amena mourante devant le tombeau du Saint, et Dieu permit que la puissance de son serviteur récompensât la foi de ces deux femmes, en rendant à la mère sa fille complètement guérie.

On ne parlait dans toute la contrée que des grâces de toutes sortes obtenues par l'intercession et au tombeau de saint Maixent. Un autre événement vint encore accroître la confiance populaire.

A Brioux, petite ville voisine, dont il ne faut pas juger l'importance passée par l'état modeste où l'ont réduite les diverses révolutions, il arriva qu'au jour de la fête du Saint, toutes les chaînes des prisonniers tombèrent à la fois, et les détenus qui avaient prié, et qui d'ailleurs n'étaient pas coupables, furent remis en liberté. Un Saintongeois, du nom de Francarède, qui avait travaillé le dimanche, usage, hélas! qui ne s'est que trop conservé, fut puni par Dieu, ainsi que deux femmes qui, sans nécessité, avaient boulangé en ce saint jour. Les maladies dont ils furent subitement frappés n'obtinrent de guérison que par l'intercession de saint Maixent.

Un voleur, s'étant introduit dans un monastère, emporta une croix ornée de pierres précieuses. Sitôt que les moines s'aperçurent du vol, ils se mirent à la poursuite du malfaiteur, et, guidés par les indications de quelques personnes, ils découvrirent dans la forêt de Vauclair le voleur qui arrachait une à une les pierreries. Troublé dans sa besogne sacrilège par l'arrivée des moines, il fut pris et devint un grand exemple de la vengeance divine. Frappé d'une hernie hideuse, il était un objet d'horreur et de compassion pour tous ceux qui le voyaient. Mais Dieu ne punit que pour guérir ceux qui se repentent : le pauvre malade se traînait au tombeau du Saint, et c'est là qu'il fut délivré à l'admiration de la ville entière (1).

UNE VILLE SE FONDE AUTOUR DE SON TOMBEAU

Attirés par les bienfaits qui se renouvelaient journellement, les populations commençaient à se grouper autour du tombeau de saint Maixent. Telle fut l'origine de cette ville qui compte aujourd'hui plus de cinq mille âmes. Le monastère prenait aussi de grands développements et devint bientôt un des plus célèbres du Poitou. La gloire de saint Maixent grandissait, et des églises nombreuses se bâtissaient en son honneur. On compte jusqu'à vingt paroisses qui se mirent sous son patronage, et, dans cet immense diocèse de Poitiers, le démembrement forma au XIV^e^ siècle les diocèses de Luçon et de Maillezais, plus tard de la Rochelle; partout des chapelles privées ou des églises paroissiales gardèrent et gardent encore le souvenir du grand serviteur de Dieu.

SES RELIGIEUX

On devine avec quelle piété les religieux de saint Maixent conservèrent les reliques de leur père, auprès desquelles le corps de saint Léger vint lui-même chercher un abri, dans ce même monastère dont il avait été abbé avant d'être évêque d'Autun. Mais dans les dernières années du IX^e^ siècle, quand les barbares du Nord envahirent le Poitou, où ils devaient commettre de si horribles brigandages, les moines transportèrent les précieuses reliques en Bretagne, près de Redon, dans un petit monastère qui prit le nom de saint Maixent.

Quand ils crurent que l'orage était passé, ils voulurent reprendre leur trésor. Ils le rapportaient, en effet, quand, arrivés à Cande-sur-Loire, ils apprirent les dangers qui les menaçaient de nouveau et ils se décidèrent à les emporter à Auxerre. Mais, en 1059, Geoffroy, comte de Poitou, protecteur du monastère de saint Maixent, se chargea de faire revenir le précieux trésor. La réception en fut très solennelle. Isobard, évêque de Poitiers, Archaimbault, archevêque de Bordeaux et abbé de Saint-Maixent, reçurent les reliques et les replacèrent dans la basilique de l'abbaye. Plus tard, Louis XI restaura et agrandit le magnifique monastère, monument qui servait d'église aux religieux et abritait le corps de leur père.

En 1562, les protestants, renouvelant les pillages et les sacrilèges des Normands, dévastèrent l'abbaye et dispersèrent les restes de saint Maixent. Le peu qu'il fut possible d'en recueillir n'échappa point aux sectaires de 1793. L'Eglise abbatiale, profanée comme toutes les autres, eut la douleur de voir dérouler sous ses nefs majestueuses les tristes cérémonies du prétendu évêque constitutionnel et intrus des Deux-Sèvres.

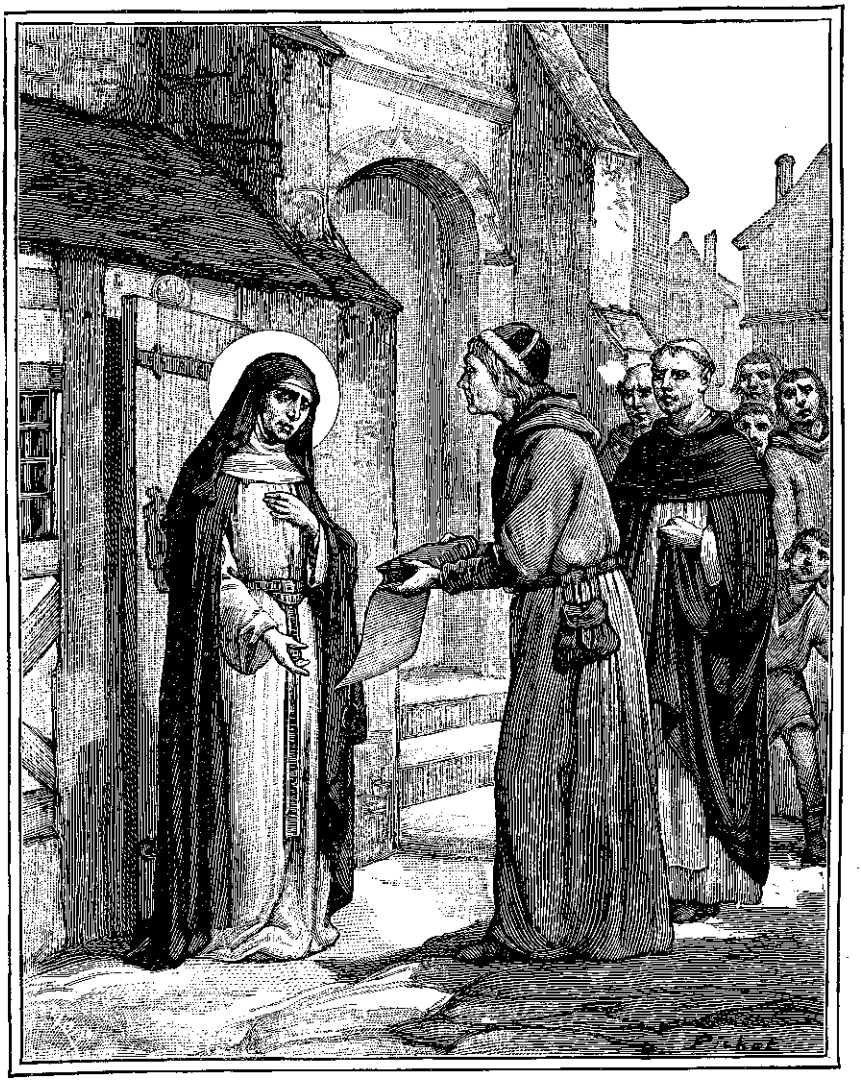
La fête de saint Maixent est indiquée au 26 juin par le martyrologe, mais l'Eglise de Poitiers la célèbre le 25, la translation des reliques de saint Hilaire se faisant le lendemain.

---

(1) Bollandistes, t. V de juin, p. 168.

SAINTE ÈVE, RECLUSE A LIÈGE

Fête le 25 juin.



Un envoyé du Pape Urbain IV remet à sainte Ève la Bulle d'institution de la Fête-Dieu.

UNE RECLUSERIE

Dans les premières années du XIIIe siècle, naquit à Liège une enfant qui reçut au baptême le nom d'Ève.

L'histoire ne nous dit rien de plus au sujet de son enfance. On peut néanmoins présumer que ses parents jouissaient d'une certaine aisance et donnèrent à leur fille une éducation en rapport avec leur situation. Ils étaient, en tout cas, des chrétiens d'une piété solide, puisque, bien jeune encore, Eve se sentit attirée vers la retraite et ne rencontra pas d'opposition à son dessein.

Elle entra dans la recluserie de Saint-Martin, à Liège.

La *recluserie*, voilà bien un établissement peu connu de nos jours.

Cette institution date des premiers temps de l'Eglise et prit naissance en Orient.

Désireux de garder les avantages d'une direction spirituelle, tout en s'imposant les rigueurs d'un complet isolement, des religieux et religieuses d'élite, amenés à cette vie étrange par une vocation extraordinaire, qui n'est accordée par l'Esprit Saint qu'à un très petit nombre d'âmes, se firent, pour la vie, emprisonner dans leurs cellules.

On ne connut de reclus en Occident, en Belgique notamment, que beaucoup plus tard; mais du XIe au XVe siècle, ce genre de vie austère eut ses partisans, ses règles précises, et jouit de la protection des autorités, non moins que de l'estime et de l'admiration générales.

Voici quelles étaient, au temps de sainte Eve, les obligations de la recluse.

Elle faisait, outre les vœux de religion, celui de clôture perpétuelle. Il lui était défendu, sous peine d'excommunication, de quitter sa retraite; l'Eglise n'admettait à cette loi que deux exceptions : le danger de mort, et le cas où le bien général réclamerait la sortie de la prisonnière volontaire.

Elle ne pouvait recevoir de visite qu'avec l'autorisation de son supérieur, délégué de l'évêque.

Le jardinet attenant à la recluserie était entouré de murailles épaisses et très élevées. A l'origine, on murait la porte d'entrée; de là sans doute le nom d' « empierrée » donné aux recluses. Dans la suite, on se contenta de fermer la porte et d'en remettre la clé au délégué de l'évêque.

Outre l'austérité inhérente à son isolement, la recluse s'imposait de rudes mortifications corporelles : elle jeûnait tous les jours de l'année, sauf le cas de maladie, et faisait souvent usage d'instruments de pénitence.

Sa pauvreté était rigoureuse. Une personne attachée à la recluserie procurait les choses nécessaires à la vie; la recluse subvenait à ses dépenses par le travail de chaque jour; le soir, le surplus de son gain était donné aux pauvres. Ordinairement, on confiait à la recluse le soin du linge et des ornements sacrés de l'église, à laquelle venait s'adosser sa cellule; parfois, elle faisait des copies des livres liturgiques; le reste de sa journée s'écoulait dans la prière, la méditation, l'adoration devant le Tabernacle. Une ouverture pratiquée dans la muraille de l'église lui permettait d'assister aux offices.

Voilà la vie austère qu'Eve se proposait d'embrasser, et cela, lorsque l'avenir lui souriait, « à l'âge de la jeunesse fleurie », comme parle l'historien du moyen âge.

A ceux qui jetteraient volontiers les hauts cris devant une pareille résolution, qu'ils estiment une extravagance, nous rappelons la parole du Sauveur justifiant dans son Evangile cette sainte folie : « Il y en a, dit-il, qui se sont volontairement séquestrés pour gagner plus sûrement le royaume des cieux. Il n'est pas donné à tout le monde de comprendre une telle conduite. »

VISITES DE LA BIENHEUREUSE JULIENNE

Au moment de consommer son sacrifice, Eve en mesura l'étendue. Elle en fut un instant effrayée.

Les prières ferventes et les exhortations de Julienne de Rétinne, religieuse hospitalière du monastère de Cornillon, à Liège, et son amie, la ranimèrent. Julienne lui promit de la visiter au moins une fois l'année. Les répugnances qu'Eve éprouvait à quitter le monde s'évanouirent, et elle entra avec joie dans la recluserie.

Ce fut vers l'an 1225 qu'elle fut introduite dans sa cellule de Saint-Martin, avec les cérémonies d'usage, rites et prières empruntés à l'office des défunts et devant marquer à la recluse que désormais elle serait retranchée du nombre des vivants.

Il est difficile de déterminer exactement l'emplacement de la maisonnette où sainte Eve passa les quarante années de sa vie solitaire. Les ruines de l'ancienne collégiale, incendiée en 1312, disparurent pour faire place à l'église actuelle, la recluserie subit le même sort. Une tradition la fait s'appuyer au flanc nord de la tour, là où se trouve aujourd'hui le portail de Saint-Laurent.

Julienne de Mont-Cornillon, la religieuse qui « estoit conjoincte par liaison de charité indissoluble avec Eve, servante de Jésus-Christ » (1), tint fidèlement sa promesse de venir voir son amie. On peut même conjecturer avec fondement qu'elle rendit plus nombreuses ses visites, surtout à partir de 1230, année où les deux Saintes commencèrent à promouvoir la Fête-Dieu. Il est à croire qu'elle avait obtenu l'autorisation de se rendre auprès d'Eve chaque fois qu'elle le désirait, et que, munie de la clé de la recluserie, elle allait assez souvent s'entretenir avec elle dans une pieuse intimité.

Eve avait besoin de ce réconfort. Malgré la générosité avec laquelle elle avait embrassé sa nouvelle vie, elle ne fut pas du premier coup à l'abri de toute difficulté. D'horribles tentations vinrent mettre sa persévérance à l'épreuve; le découragement envahit son âme. Elle multiplia ses prières; mais, se sentant trop faible pour lutter seule, elle eut recours à l'amie dont les sages conseils avaient soutenu ses premiers efforts. Julienne lui fit visite; elle l'exhorta à ne point se laisser abattre, l'assurant que ses épreuves finiraient bientôt. Le calme, en effet, revint dans son âme. Eve jouit dès lors d'une paix profonde, et elle ne cessa de l'attribuer aux prières de son amie.

En une autre rencontre, Julienne monta directement à l'étage de la recluserie et, selon sa coutume, commença par faire oraison. Tandis qu'elle priait, elle connut, par une sorte d'inspiration, que les Saintes Espèces ne se trouvaient plus dans le tabernacle de l'église Saint-Martin depuis la fin de la messe. Sa prière terminée, la Bienheureuse descendit, et, la figure empreinte de tristesse, elle dit à la recluse :

— Le Corps du Seigneur, recluse, n'est pas conservé en l'église Saint-Martin; la coutume contraire existe pourtant dans toutes les autres églises.

Renseignements pris, la chose fut trouvée exacte; mais était-ce la coutume à Saint-Martin, ou seulement un oubli passager, on l'ignore.

Quoi qu'il en soit, à quelque temps de là, prosternée en ce même endroit, la Bienheureuse sut, encore par inspiration de l'Esprit Saint, que le Saint-Sacrement se trouvait alors réellement présent dans le Tabernacle; elle en ressentit une grande joie, et dit à Eve :

— En vérité, recluse, votre église a bien autre trésor aujourd'hui que d'habitude, puisque le Dieu de l'Eucharistie y réside continuellement, après comme avant la messe.

Un jour, Julienne, au milieu d'un de ses pieux colloques, demanda soudain à la recluse de lui ouvrir son âme. Celle-ci, surprise de cette étrange mise en demeure, hésitait par une retenue toute naturelle à entrer dans la voie des confidences.

— Quoi donc, recluse, lui dit alors son amie, penses-tu pouvoir me cacher les secrets de ton cœur? Mais je connais tes pensées sur tous sujets, aussi bien que si je les lisais là!

En parlant ainsi, elle promenait son doigt sur la paume de sa main. Et, pour convaincre Eve de la vérité de ses dires, Julienne se mit à l'entre-

---

(1) Le Ruite, *Histoire mémorable de saincte Juliene*, Liège, 1598. Nous aurons occasion de le citer plusieurs fois encore au cours de cette monographie.

tenir de choses que la jeune religieuse croyait ensevelies au plus intime de son âme.

Eve comprit que sa compagne était éclairée d'en haut, et cette conviction ne put que fortifier l'amitié, toute de piété et de vertu, qu'elles s'étaient mutuellement vouée.

C'est chez Eve, sans doute, que Julienne, un jour, apporta, afin de le partager amicalement, son repas, quelques pois cuits à l'eau. « Il n'y avait pas de quoi rassasier un pigeonneau, » écrit le traducteur latin des mémoires Wallons.

Eve tomba malade. La fièvre qui la tourmentait devint si aiguë que parents et connaissances désespérèrent de sa guérison. Julienne seule eut un autre diagnostic. Après avoir longuement prié, elle dit avec assurance à la patiente :

— Vous serez guérie de tous ces maux et vous recouvrerez bientôt une santé parfaite.

En même temps, elle lui découvrit son état d'âme actuel, et les dispositions mêmes dans lesquelles elle se trouverait un peu plus tard. Tout se vérifia à la lettre. La recluse guérit, et elle-même l'a certifié, son état d'âme se trouva bien celui que Julienne avait prédit.

Comme on le voit, la vie de sainte Julienne est si intimement liée à celle de sainte Eve, qu'il semble, dès maintenant, qu'on ne puisse séparer les deux Saintes dans l'institution de la Fête-Dieu. Leur union paraît avoir été voulue par la Providence, qui se ménageait ainsi deux coopératrices dans l'exécution de ses desseins.

RÉVÉLATION D'UN SECRET DE VINGT ANS

Vingt ans s'étaient écoulés depuis la mystérieuse vision par laquelle Dieu manifestait à Julienne de Mont-Cornillon son désir de voir l'Eglise honorer par une fête nouvelle le sacrement de son amour.

— Et c'est toi, avait ajouté le Seigneur à sa servante, c'est toi que je choisis pour faire connaître aux hommes mes volontés sur ce point.

Depuis vingt ans, humble et défiante d'elle-même, Julienne s'était tu.

Elle disait sans cesse à Dieu :

— Seigneur, donnez plutôt cette mission à des ecclésiastiques de grande science et dignité, qui puissent promouvoir une entreprise de cette importance.

— Commence, lui répondait alors la voix intérieure qui la sollicitait. D'humbles personnes seront ensuite les promotrices de l'établissement de cette fête.

Tourmentée par cette continuelle vision, et comme vaincue par les instances divines, elle résolut enfin de s'en ouvrir. Ce fut Eve qui reçut ses premières confidences. Un jour qu'elle voyait son amie plus absorbée que de coutume :

— Je vous en prie, maîtresse, lui dit celle-ci, découvrez-moi ce qui vous rend si méditative et si préoccupée. Si vous avez quelque peine, je voudrais, s'il m'est possible, vous aider à la supporter.

Julienne répondit :

— Ce qui me tourmente, c'est la pensée d'une certaine fête en l'honneur du Saint Sacrement. Voilà longtemps déjà que je l'ai sans cesse présente à l'esprit, mais je n'en ai encore rien dit à personne... ..

Alors, elle lui raconta ses visions, ses prières, et ses perplexités de vingt ans.

Eve avait trop souvent eu l'occasion d'admirer les vertus de son amie, sa profonde humilité, sa tendre dévotion au Saint Sacrement, pour être surprise du choix de Dieu :

— Je vous en prie, maîtresse, dit-elle, priez donc le Seigneur pour moi. Qu'Il daigne me donner de ressentir pour le Saint Sacrement ce que vous-même ressentez.

Dès ce moment, Eve éprouva pour le Saint Sacrement un amour si ardent que tout retard dans l'institution de la fête de l'Eucharistie lui devint un tourment. Elle craignait de voir échouer la sainte entreprise, au point que la Bienheureuse dut la tranquilliser :

— Ne craignez rien, recluse, lui dit-elle, la fête sera instituée : elle le sera par l'œuvre des humbles et des petits, au grand avantage de tous les fidèles.

SAINTE ÈVE ET LA FÊTE-DIEU

Ce que Julienne, livrée à elle-même, n'avait pas encore osé entreprendre, elle le tenta, encouragée et poussée par son active amie. Celle-ci, sans perdre un instant, lui désigna dans le Chapitre de Saint-Martin plusieurs chanoines distingués par leur science et leur vertu, et, entre tous, Jean de Lausanne, « dont la mémoire, dit l'auteur contemporain, reste en bénédiction ». Il paraît avoir été le directeur spirituel de sainte Ève; sur les conseils de cette dernière, Julienne s'ouvrit à cet homme de Dieu. Elle le pria de conférer de ses visions avec d'autres théologiens, sans toutefois la faire connaître.

Jean de Lausanne consulta successivement le bienheureux Hugues de Saint-Cher, provincial des Dominicains, puis les Frères Gilles, Jean et Gérard, théologiens du même Ordre en la maison de Liège; enfin le chancelier de l'Université de Paris, Philippe de Grèves. Tous jugèrent opportune, très louable, très convenable pour remercier Dieu du bienfait de l'Eucharistie, l'institution d'une fête spéciale en l'honneur du Saint Sacrement.

Un jeune clerc de Cornillon composa l'office de la nouvelle fête, et la bienheureuse Julienne, qui savait le latin, revit ce travail avec une si sévère attention et un jugement si sûr que les théologiens n'y trouvèrent rien à reprendre.

Cependant, le démon, de son côté, ne restait pas inactif. Il s'acharna contre la servante de Dieu et parut devoir ruiner ses projets. Elle fut traitée de visionnaire, persécutée, chassée du monastère dont elle était la supérieure, et vint avec plusieurs de ses Sœurs demander asile à la recluse de Saint-Martin, qui les reçut avec les marques de la plus tendre amitié.

L'orage prit fin grâce à la bienveillance de l'évêque de Liège, Robert de Torote. Une visite à la bienheureuse Julienne et une enquête sérieuse sur sa conduite le rassurèrent sur sa sainteté et sur la réalité de sa mission : il la rétablit donc à la tête de son monastère.

Eve sut tirer parti de ces favorables circonstances : elle s'efforça de gagner à la cause du Saint Sacrement non seulement Robert de Torote, mais d'autres personnalités distinguées, telles que Gui de Laon, évêque de Cambrai, et Jacques de Troyes, depuis peu archidiacre de Campine, futur Pape. Sur ses instances, les évêques de Cambrai et de Liège vinrent un même jour à Cornillon consulter l'humble supérieure des Hospitalières. Celle-ci s'en plaint doucement en ces termes :

— S'il m'était possible, sans pécher, de vous haïr, recluse, je vous vouerais ma haine; car jamais, si vous ne vous en étiez mêlée, on n'eût prononcé mon nom à la cour des princes. D'où vient donc qu'arrivent chez moi des évêques?

Quoi qu'il en coûtât à l'humilité de Julienne, ces visites provoquées par le zèle de la recluse portèrent leurs fruits. Robert de Torote se détermina,

en 1246, à instituer la fête pour le diocèse de Liège. Il mourut presque aussitôt après avoir promulgué son décret, et le clergé, il faut le dire, montra peu d'empressement à exécuter ce qu'on peut appeler le testament de Robert de Torote.

Sans sainte Eve, le décret fût peut-être même resté lettre morte, mais « cette Eve menait une vie si angélique, et, par le mérite de cette vie, exerçait sur les chanoines de Saint-Martin une si heureuse influence, qu'elle les entraina à célébrer cette solennité, malgré l'opposition aboyeuse de quantité d'adversaires ».

Seuls, les chanoines de la collégiale se firent un devoir de remplir les volontés de l'évêque défunt, et ce sera l'éternel honneur de la basilique de Saint-Martin d'avoir été, grâce à sa sainte recluse, le berceau de la Fête-Dieu.

UNE LETTRE DU PAPE A SAINTE ÈVE

La mort de Robert de Torote, l'éloignement de Jacques de Troyes envoyé en Pologne en qualité de légat, un second exil de Julienne de Rétinne, de nouveau poursuivie par ses adversaires, sa mort arrivée en 1258, laissaient Eve de Saint-Martin seule ici-bas pour accomplir une tâche considérable : celle de promouvoir l'établissement de la fête dans le monde entier.

La Providence vint à son aide. Tandis que « tant par soy-même que par les moiens de plusieurs autres, elle exhortait et incitait un chacun à l'amour et exaltation de la nouvelle solennité », Hugues de Saint-Cher, l'ancien provincial des Dominicains, revenait à Liège, cardinal du titre de Sainte-Sabine, et légat du Pape en Allemagne. Son premier soin fut de déterminer tous les Liégeois à suivre le bel exemple de leurs chanoines, affirmant que l'idée d'instituer la Fête-Dieu venait du ciel. Par trois décrets successifs, il étendit l'obligation de cette fête à toute la légation, c'est-à-dire à l'Allemagne, la Dacie, la Bohème, la Moravie, la Pologne et autres lieux.

Qu'on juge de la joie de sainte Eve et de sa reconnaissance envers le pieux cardinal!

L'arrivée de Jacques de Troyes, son protecteur, au trône pontifical sous le nom d'Urbain IV vint raviver ses espérances.

A cette époque, entre 1261 et 1264, la recluse aidait un clerc liégeois à écrire la vie de la bienheureuse Julienne, à y faire ressortir l'admirable sainteté de l'humble religieuse ; à mettre ainsi en lumière l'origine vraiment divine de la Fête-Dieu. Eve envoya-t-elle au Pape, pour lui rappeler son grand projet, un exemplaire de cette *vie* ? Ecrivit-elle de sa propre main une supplique sollicitant l'extension de la Fête-Dieu à l'Eglise universelle? L'histoire ne le dit pas. Ce qui est certain, c'est que sainte Eve dut à ce moment décisif employer toute son activité.

En effet, vers la fin d'octobre 1264, le décret tant désiré avait paru. Dans le même temps, un envoyé du pape Urbain IV arrivait à Liège, où sa présence ne put manquer de faire sensation. Et la surprise dut être grande quand on le vit se rendre à Saint-Martin pour y saluer, de la part du Souverain Pontife, Eve, l'humble recluse. Il lui remit une copie de l'office nouveau composé par saint Thomas d'Aquin, de la Bulle par laquelle le Pape instituait la Fête-Dieu, et une lettre élogieuse où Urbain IV daignait lui annoncer lui-même l'heureuse nouvelle :

« Urbain, évêque, à notre chère fille en Jésus-Christ, Eve, recluse de Saint-Martin à Liège, salut et bénédiction apostolique.

» Nous savons, ma fille, que c'est l'ardent désir de votre âme de voir instituer dans l'Eglise de Dieu et célébrer à jamais par les fidèles une fête solennelle en l'honneur du très saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi, Nous vous annonçons, pour votre plus grande joie, qu'en vue d'affermir la foi catholique, Nous avons jugé bon de décréter, que, sans tenir compte de la mémoire que l'Eglise en fait chaque jour, on célébrât le souvenir de ce Sacrement admirable d'une manière spéciale et solennelle.....

..... Nous vous envoyons, par le porteur des présentes lettres, avec notre Bulle, le cahier où se trouve l'office de la fête. Nous vous ordonnons, par ce Bref apostolique, de le recevoir avec respect, et d'en délivrer volontiers et libéralement copie à tous ceux qui le demanderont.....

» Donné à Orvieto, le 8 septembre, de notre Pontificat la quatrième année. »

Qu'on s'imagine la surprise, la joie et la confusion de la pauvre recluse de Saint-Martin, à la lecture des lettres apostoliques. A genoux dans sa cellule, elle dut s'abimer dans une prière ardente, un hymne de reconnaissance et d'amour.

MORT ET CULTE

Rien ne retenait plus ici-bas la servante de Dieu. Après avoir reçu le bref du Pape, elle pouvait chanter son *Nunc dimittis*.

Un jour de l'année 1265 ou 1266, la nouvelle se répandit dans la ville de Liège que la recluse de Saint-Martin venait d'expirer. L'émotion fut profonde. Tous voulurent vénérer sa dépouille, exposée dans sa modeste cellule, et s'en retournaient en disant : « La Sainte de Saint-Martin est morte. » La ville entière assista à ses funérailles : ce fut un vrai triomphe.

« Le corps de la défunte, écrit l'auteur contemporain, emporté avec apparcil et pompe de funérailles, les obsèques sur tout solennellement accomplies, fut honorablement en la dite église ensevely, au nom et mémoire de laquelle le collège de Sainct-Martin lui fist dresser un magnifique monument, que, de longtemps l'on allait veoir, au costé occidental de l'ancien bastiment de l'église, proche des degrés par où on montait sur le clocher. Le nom d'Eve estait engravez en lettres un peu grandelettes, et sur la supérieure pierre quarrée de marbre, estait taillée une image d'albastre blanc comme neige, en semblance d'une religieuse. »

En souvenir de sainte Eve, beaucoup d'enfants nés à Liège et aux environs, recevaient au baptême le nom d'Eve ou d'Evelette. Une vénération constante entoura son tombeau. De la chapelle dite des Onze-Mille Vierges, où ils avaient d'abord été déposés, ses ossements furent en 1515 portés sous l'autel du Saint Sacrement, et en 1622, pour de plus grands honneurs, transférés sous le maître-autel.

Aujourd'hui, sainte Eve a son autel et sa chapelle, d'autant plus vénérables que le Saint-Siège vient, par décret du 1er mai 1902, de confirmer le culte rendu de tout temps à la sainte compagne de la bienheureuse Julienne.

***

Extrait, avec la bienveillante autorisation de l'auteur, de la *Vie de sainte Eve*, par Mgr Joseff, curé-doyen de la basilique de Saint-Martin, chanoine de la cathédrale de Liège. (Dépôt chez M. Demarteau, rue de l'Official, Liège).

SAINTS JEAN ET PAUL, MARTYRS

Fête le 26 juin.

Martyre des saints Jean et Paul.

PREMIÈRES ANNÉES

Après trois siècles de souffrances et d'angoisses, l'Eglise du Christ allait enfin sortir des catacombes et celui qui devait bientôt lui permettre de briller à la face du monde, Constantin, que les siècles proclameront « Grand », était déjà né et s'illustrait dans les Gaules.

C'est vers cette époque que Dieu fit voir le jour à Jean et à Paul. Les grandes persécutions finissaient avec la victoire de Constantin et cependant nos deux Saints devaient rendre à la vérité le témoignage du sang sous le règne de l'apostat couronné, Julien.

Une même mère eut la gloire de donner à l'Eglise Jean et Paul. On croit généralement que leur père faisait partie du Sénat. Leur mère était aussi de race patricienne. La famille de nos deux Saints occupait donc un rang élevé dans la noblesse de l'Empire et elle possédait, de plus, de grandes richesses.

Jean et Paul, à peine sortis de l'école, s'enrôlèrent dans l'armée. On y remarqua bientôt leur amour de la discipline et leur valeur.

C'est tout ce que nous savons de la jeunesse des deux saints frères. Térentien, capitaine des gardes de Julien l'Apostat, à qui nous devons la relation de leur martyre, ne nous dit rien sur leurs premières années. Ce récit d'un contemporain, témoin oculaire de la plupart des faits qu'il raconte, nous servira désormais de guide.

JEAN ET PAUL
DANS LA MAISON DE LA PRINCESSE CONSTANCE

L'empereur Constantin venait de remporter son triomphe sur Maxence; il avait vaincu par le signe de la Croix. Il semblait heureux alors, quand Dieu permit que sa fille, la princesse Constance, fût atteinte d'un ulcère horrible.

Médecins et chirurgiens, après l'avoir longtemps torturée pour la guérir, déclarèrent son mal incurable. La jeune princesse, n'ayant aucun secours à attendre de la main des hommes, se tourna vers le ciel et demanda sa guérison au Christ, par l'intercession de la bienheureuse martyre Agnès.

Sa foi lui obtint ce qu'elle demandait et plus encore, car, touchée de la grâce de Dieu, elle résolut de consacrer sa virginité à Jésus-Christ. Elle alla trouver son père et le supplia de lui permettre que, sans s'éloigner de la cour, elle pût y mener une vie retirée et conforme à son vœu.

Père vraiment chrétien, Constantin fut charmé du dessein de sa fille, lui accorda volontiers sa demande et en favorisa l'exécution.

Il chercha avec soin, pour lui former une maison digne de son nouveau genre de vie, des officiers que leur mérite et leur piété rendissent dignes d'approcher de sa fille.

Les deux frères Jean et Paul étaient alors à Rome. Leurs talents, leur sagesse, leurs manières modestes et distinguées les avaient fait remarquer de l'empereur comme de presque toute la noblesse. Il les attira dans son palais, et Paul devint le grand écuyer, Jean, le primicier ou grand-maître de maison de la princesse Constance.

Celle-ci, bien souvent, avait entendu vanter leur mérite, mais en les voyant de plus près, son estime pour leurs brillantes qualités ne fit que s'accroître, et elle leur accorda dès lors la plus grande confiance.

JEAN ET PAUL ÉCHANGÉS CONTRE ATTIQUE ET ARTÉMICE

A cette époque, les Scythes firent invasion sur les parties orientales de l'Empire et, ravageant toute la Thrace, mirent Constantin dans la plus grande perplexité pour la conservation de Constantinople qu'il faisait bâtir en ce moment, afin de pouvoir laisser la souveraineté de Rome aux vicaires de Jésus-Christ.

Ne pouvant conduire lui-même les troupes qui devaient refouler ces barbares, il offrit la charge de lieutenant impérial à Gallican, que ses victoires sur les Perses venaient de montrer comme le général le plus expérimenté et le plus brave de l'Empire. Gallican était païen, il avait déjà été consul, et ses grandes qualités le faisaient aspirer aux premières places.

Voyant qu'on ne pouvait se passer de lui en cette fâcheuse occurrence, il accepta l'offre de Constantin, à la condition toutefois, s'il revenait vainqueur, que l'empereur lui accorderait la main de sa fille Constance avec le consulat pour dot.

Constantin n'ignorait pas le vœu de la princesse, il savait aussi qu'elle mourrait pour l'époux qu'elle s'était choisi, plutôt que d'en accepter un autre.

La demande de l'orgueilleux païen le jeta donc dans le plus grand embarras. Constance l'ayant appris, alla d'abord se jeter aux pieds de son Epoux céleste, et après une fervente prière, vint trouver son père et lui dit :

« Si je n'étais assurée, mon seigneur et père, que Dieu ne m'abandonnera pas, c'est avec raison que je serais inquiète à cause de votre douleur et fort en peine au sujet de la promesse qu'on veut exiger de vous. Mais, sûre de mon Sauveur et Epoux, cessez de vous affliger et me promettez comme épouse à Gallican : dites-lui que s'il triomphe je serai le prix de sa victoire.

» Mais permettez, qu'à mon tour, je pose mes conditions : Gallican laissera auprès de moi jusqu'au jour des noces les deux filles que lui a données sa première épouse; il prendra avec lui Jean et Paul, afin que, par eux, il puisse me connaître, et que, de mon côté, je m'initie par ses filles à ses habitudes et à sa manière de vivre. »

Joyeux de cette ouverture, Constantin s'empressa de répondre à Gallican et lui proposa les conditions de sa fille. Elles furent acceptées avec empressement : Jean et Paul devinrent compagnons d'armes du lieutenant impérial, tandis qu'Attique et Artémice prenaient auprès de Constance la place des deux frères et devenaient les premières dames de la cour.

CONVERSION ET VŒU DE VIRGINITÉ

Dès que Constance vit arriver dans son palais les filles de Gallican, elle alla se jeter aux pieds de son Dieu et, levant ses mains vers lui, elle lui demanda ardemment de gagner ces âmes à son service.

« Seigneur, lui disait-elle, qui m'avez guérie de la lèpre et m'avez montré la voie de la perfection en m'inspirant l'amour de la virginité, accomplissez la promesse que vous avez faite quand vous avez dit : Si quelqu'un demande une chose à mon Père en mon nom, il la donnera. »

Bien souvent, cette prière de son cœur monta vers Dieu, mais là ne se bornaient pas ses vœux : « Amenez à votre foi, s'écriait-elle aux pieds des autels, Gallican qui voudrait m'enlever à vos chastes embrassements, ô Christ, ô vous, mon seul Epoux. »

Dieu ne tarda pas à exaucer ces ardentes supplications; bientôt, les filles du lieutenant impé-

rial, non seulement furent chrétiennes, mais encore, renonçant aux vanités du monde, voulurent imiter l'exemple de la princesse et consacrèrent leur chasteté au Seigneur. Et dès lors elles joignaient leurs prières à celles de leur maîtresse pour la conversion de leur père.

BATAILLE DE PHILIPPOPOLIS

Cependant Gallican s'avançait avec ses légions contre les barbares. Sa pensée le reportait souvent à Rome, où il se voyait déjà revêtu de la pourpre consulaire et gendre de l'empereur. Il rencontra les ennemis près de Philippopolis.

Les dispositions pour le combat étaient bien prises, les soldats, exaltés par les assurances du général, promettaient le succès, Mars avait vu couler en son honneur de nombreuses hécatombes; Gallican était certain de la victoire. Mais les Scythes étaient nombreux et ils étaient braves; ils résistèrent au choc furieux des Romains et les attaquèrent à leur tour avec tant de vigueur que, malgré les sacrifices continuels offerts au dieu de la guerre sur une colline voisine, les soldats ne songèrent plus qu'à fuir.

Jean et Paul étaient à côté de Gallican et le défendaient contre les coups de l'ennemi, mais surtout contre le désespoir qui commençait à envahir son âme.

Quand ils virent les Romains tourner le dos et toute espérance humaine s'évanouir, ils lui adressèrent la parole : « Mars t'abandonne, lui dirent-ils, ou plutôt il n'a jamais pu te servir parce qu'il n'est pas Dieu. Promets au nom du ciel de croire en lui et d'embrasser la foi chrétienne, et ce Dieu, le seul vrai, te donnera la victoire. »

A peine cette promesse solennelle était-elle sortie du fond de son cœur, Gallican vit à ses côtés un jeune homme de haute stature et portant une croix sur ses épaules, qui lui dit : « Prends ton glaive et suis-moi. »

« Et comme je le suivais, racontait-il lui-même quelques jours plus tard à Constantin, je me vis entouré de tous côtés de soldats armés qui m'encourageaient avec ces paroles : « Nous te prêtons notre secours, entre dans le camp ennemi, et, l'épée au poing, ne t'arrête qu'à la tente du roi. »

» J'y arrivai enfin, grâce aux coups qu'ils frappaient autour de moi, et le roi, prosterné à mes pieds, ne songea qu'à me demander la vie, se soumettant à toutes les conditions. Touché de pitié, je l'accordai à lui et à tous ses soldats.

» C'est ainsi que la Thrace s'est vue délivrée par ma main avec le secours du Christ de tous les Scythes barbares, c'est ainsi que vous avez un peuple de plus qui vous payera le tribut. »

RETOUR A ROME

Jean et Paul venaient de faire remporter à leur maître une grande victoire sur les barbares, mais celle qu'ils lui avaient donnée sur le démon était plus grande encore.

Gallican reforma son armée; il y reçut les déserteurs qui voulurent se faire chrétiens, tandis qu'il rejetait ceux qui ne voulaient pas abandonner le culte de leurs faux dieux, et reprit la route de Rome.

L'empereur, le Sénat, la noblesse, tout le peuple enfin vinrent au-devant de lui.

Mais, avant d'entrer dans la ville, il alla se prosterner sur le tombeau des saints Apôtres et remercier le Dieu des chrétiens de ses succès.

Constantin, qui l'avait vu avant son départ sacrifier au Capitole, s'étonna de cette pieuse démarche et voulut en savoir la cause.

Gallican lui raconta alors ce que nous savons déjà, puis il ajouta : « Pour avoir la victoire, je me suis fait chrétien et je veux l'être parfaitement. C'est pourquoi j'ai renoncé à un nouveau mariage; je vous prie donc de m'accorder que je puisse librement me donner au Christ. »

A ces mots, Constantin se jeta à son cou et lui raconta que ses filles étaient chrétiennes comme lui, et vierges du Seigneur; puis il l'emmena au palais. Hélène, mère de l'empereur, la princesse Constance, Attique et Artémice, les filles du vainqueur, se portèrent à sa rencontre pleurant de joie et louant l'Auteur de si grandes merveilles.

Constantin ne permit pas à Gallican de renoncer tout à coup aux honneurs que lui méritait sa victoire. Mais, après un an de consulat dont le nouveau chrétien profita pour élargir ses esclaves au nombre de 5000, après avoir distribué la plus grande partie de ses biens aux pauvres, il put se retirer du monde suivant son désir et s'adonner à la prière et aux bonnes œuvres.

Il alla se fixer à Ostie et y exerça pendant longtemps la plus héroïque charité. Chassé de cette ville sous Julien l'Apostat, il se rendit à Alexandrie, et c'est là qu'il y trouva, pour prix de sa vertu, la couronne du martyre.

Mais laissons Gallican pour revenir à ceux qui avaient été les inspirateurs de sa conversion.

NOUVELLES FAVEURS

Revenus à Rome avec l'armée, Jean et Paul reprirent leurs anciennes fonctions dans la maison de Constance. La princesse qui, après Dieu, leur devait de pouvoir vivre dans la virginité, les combla de faveurs. Elevés à des honneurs que bien d'autres enviaient, ils ne connaissaient de bonheur plus grand que celui d'aller visiter les pauvres et les malades, leur porter des secours et les servir de leurs propres mains.

Jouissant auprès de l'empereur d'un crédit sans égal, ils l'employaient au bien de ceux que la naissance ou les revers de la fortune avaient jetés dans l'indigence. Rome entière les bénissait; les pauvres surtout les vénéraient non seulement comme des protecteurs, mais comme des pères.

Le grand Constantin était mort, les enfants de ce prince conservèrent à Jean et à Paul la faveur que leur avait accordée le père, et ils purent même garder leurs emplois après la mort de la princesse Constance.

DISGRACE VOLONTAIRE — PREMIÈRE AMBASSADE DE JULIEN

Mais quand Julien eut abandonné le Christ, quand, monté sur le trône de Constantin, il voulut faire la guerre aux chrétiens, nos deux Saints quittèrent la cour et les honneurs qui auraient pu les y retenir, et s'adonnèrent entièrement aux œuvres de miséricorde.

L'apostat n'ignorait pas la vertu des deux frères, aussi avait-il juré leur perte. Il dissimula cependant quelque temps, de peur de soulever des plaintes trop légitimes de la part du peuple. Mais, ayant appris le bien qu'ils faisaient parmi les chrétiens persécutés à l'aide des richesses que leur avait laissées Constantin, il leur envoya un officier chargé de les inviter à venir remplir auprès de lui leurs anciennes fonctions.

Les deux saints frères répondirent à Julien : « Tant que Constantin et ses enfants ont orné le trône de leurs vertus et se sont glorifiés d'être

les serviteurs du Christ, nons les avons servis.

» Allant au pied des autels, ces princes savaient y déposer leur couronne, inclinant leur front dans la poussière, adorer celui par qui règnent les rois. Mais quand le monde n'a plus été digne d'avoir de tels maîtres, et dès que tu as étalé sur le trône la honte de l'apostasie, nous avons renoncé à tous les honneurs d'une cour sacrilège.»

NOUVELLES PROPOSITIONS ET NOUVEAUX REFUS

Julien leur envoya un nouveau message pour les attirer auprès de lui : « Et moi aussi, leur disait-il, j'avais obtenu la cléricature dans l'Eglise et, si j'eusse voulu, j'y serais au premier rang, mais considérant l'inutilité de ces honneurs, qui ne peuvent donner la richesse, j'ai mieux aimé la politique et la guerre, et j'ai offert des sacrifices aux dieux qui m'ont mis à la main le sceptre du monde.

» Vous donc, nourris à la cour depuis votre jeunesse, venez vous asseoir à mes côtés et occuper les plus hautes dignités dans mon palais. Si vous rejetez mes offres, je me croirai forcé d'agir de façon à n'être plus méprisé. »

Jean et Paul répondirent : « Nous ne te faisons pas l'injure de te préférer un homme : au-dessus de toi, nous mettons le seul Seigneur qui a créé le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment; nous refusons ton amitié, homme mortel, pour ne pas encourir l'inimitié du Dieu immortel.

» Sache donc que nous ne viendrons jamais t'honorer ni te servir, et que nous n'entrerons jamais dans ton palais. »

Julien, furieux, leur donna dix jours pour réfléchir et prendre une décision définitive, assurant que s'ils ne revenaient de leur entêtement, il saurait punir leur résistance.

Les courageux serviteurs de Jésus-Christ répondirent à l'apostat : « Fais comme si ces dix jours étaient déjà écoulés et accomplis dès aujourd'hui ce dont tu nous menaces. »

Lorsque Térentien, ministre et interprète de l'empereur durant toute cette affaire, lui eut répété ces nobles paroles, Julien s'écria : « Pensent-ils que les chrétiens vont les honorer comme des martyrs? » et, après ces mots, il se leva furieux. « Ils reviendront au palais dans dix jours, ou je les traiterai en ennemis de l'Etat. »

DERNIÈRE TENTATIVE

Les deux saints frères ayant ainsi la certitude qu'après dix jours le Seigneur leur donnerait la récompense après laquelle ils soupiraient depuis longtemps, profitèrent de l'intervalle que leur laissait le tyran. Les chrétiens, répondant à leur appel, vinrent les voir dans leur maison, et les richesses des deux serviteurs du Christ passèrent dans les mains des plus pauvres.

Les dix jours se passèrent ainsi, partagés entre la prière et la distribution de leur immense fortune. Le onzième jour, leur maison fut entourée de soldats, et Térentien arriva lui-même avec sa garde à l'heure du repas du soir.

Il entra dans leur chambre et les trouva prosternés devant l'image du Christ.

Interrompant leur prière, il leur dit : « Mon seigneur et maître Julien m'envoie une dernière fois vers vous; il ne vous demande pas de venir publiquement offrir des sacrifices aux dieux dans leurs temples. Prosternez-vous seulement devant la petite statue de Jupiter que je vous apporte; vous conserverez, à ce prix, vos biens, l'honneur et la vie. »

Jean et Paul répondirent à ces paroles qui étaient comme la sentence de leur mort : « Si Julien est ton maître, glorifie-toi de le servir; pour nous, nous n'avons pas d'autre maître qu'un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, c'est lui que ton maître n'a pas craint de renier. Et parce que Dieu l'a rejeté de devant sa face, il voudrait entraîner les autres dans l'abîme, mais nous ne le suivrons pas dans la perdition, nous n'adorerons pas la statue qu'il nous envoie, nous n'imiterons pas son apostasie. »

MARTYRE DES DEUX FRÈRES

Ayant entendu cette profession de foi, Térentien vit bien qu'il ne pourrait ébranler le courage des deux frères, et il s'apprêta à exécuter les ordres de Julien. A la troisième heure de la nuit, il les fit décapiter en sa présence et dans leur propre maison.

Et tandis que leur âme allait jouir de la vue du Dieu qu'ils n'avaient pas voulu abandonner, Térentien faisait descendre leurs corps saints dans la partie basse de la maison. Par son ordre, les soldats y avait creusé une fosse profonde. Ce fut là que, pour le dérober à la vénération des fidèles, on cacha ce précieux trésor.

Le lendemain, le capitaine des gardes de Julien faisait courir parmi le peuple le bruit que les deux frères, ayant désobéi aux volontés de l'empereur, avaient été bannis loin de la ville sans qu'on pût savoir le lieu de leur exil. Mais qui peut tromper Dieu et s'échapper de ses mains?

Un an, jour pour jour, après le martyre des deux saints, Julien l'Apostat tombait frappé d'une flèche lancée par une main inconnue pendant la guerre qu'il faisait aux Perses, et laissait l'Empire à un empereur vraiment chrétien, Jovinien.

LES RELIQUES RÉVÉLÉES PAR LE DÉMON — MIRACLES

Le riche trésor des reliques saintes ne pouvait rester longtemps caché; Dieu força le démon à les découvrir lui-même et à leur rendre gloire. Dans la maison des martyrs, les possédés publiaient en hurlant que les Saints étaient là et qu'ils les tourmentaient.

En conséquence, on chercha leurs sépultures et dès qu'on les eut trouvées, le peuple accourut de toute part, pour obtenir par leur intercession les grâces qu'il désirait.

Térentien, exécuteur du crime qui avait donné à Jean et à Paul la palme de la victoire, avait un fils possédé du démon.

Le malheureux père vint se prosterner aux pieds des martyrs et demanda la délivrance de son enfant. Les bienheureux frères entendirent la demande de leur bourreau et lui accordèrent ce qu'il désirait.

Alors ce païen endurci, que la constance de nos Saints n'avait pas terrassé, demanda pardon, se convertit et voulut écrire la relation de leur martyre pour réparer ses torts et témoigner sa reconnaissance.

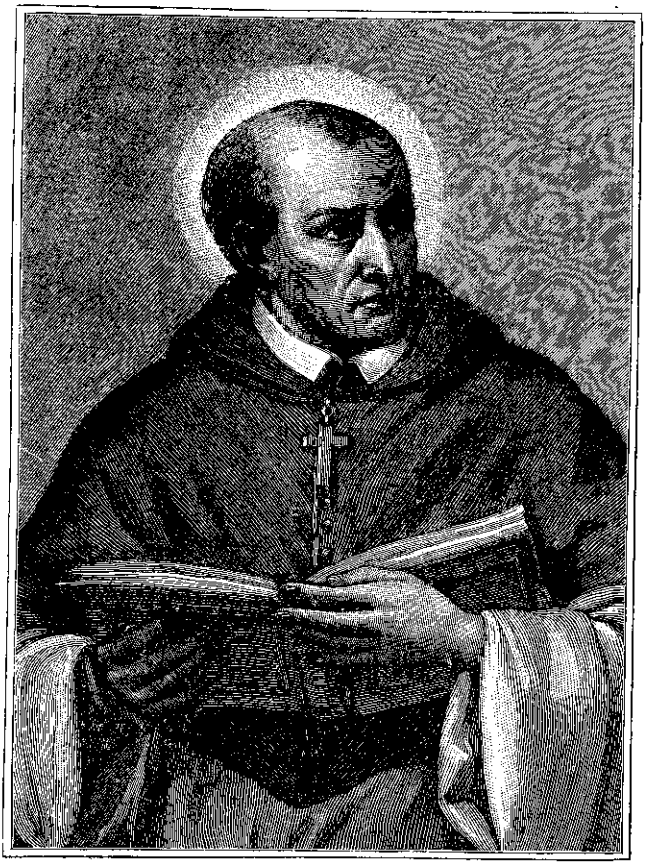
Les reliques des deux frères furent placées dans la magnifique église qu'on bâtit sur l'emplacement de la maison où ils avaient souffert, et qui est aujourd'hui l'église de Saint-Jean et de Saint-Paul, à Rome, titre cardinalice illustré par Baronius.

Leur mémoire devint bientôt illustre dans tout le monde, et l'Eglise inséra leurs noms dans le Canon de la messe.

SAINT ANTHELME

GÉNÉRAL DES CHARTREUX, ÉVÊQUE DE BELLEY

Fête le 26 juin



Portrait authentique de saint Anthelme.
(Reproduction du tableau qui se trouve à la Grande-Chartreuse, dans la salle capitulaire.)

NOM SYMBOLIQUE — PREMIÈRES ANNÉES

Anthelme était de la première noblesse de Savoie. Il naquit en 1106 au château de Chignin, dans la belle vallée de l'Isère, à l'ombre d'un antique sanctuaire dédié à la Mère de Dieu. La comtesse, sa mère, avait l'habitude d'aller cueillir chaque jour des fleurs dans les parterres du château pour en orner l'autel de la Sainte Vierge. Lorsque l'enfant vint au monde, le comte le prit dans ses bras et le posa quelques instants aux pieds de la Madone où la mère n'avait pu déposer son bouquet ordinaire. De là lui vint le nom symbolique d'Anthelme, qui signifie *fleur :* fleur, en effet, dont les parfums allaient bientôt embaumer l'Eglise tout entière.

Notre-Dame de Myans protégea son enfance, et son adolescence s'écoula tranquille et douce dans le manoir paternel.

Son intelligence était vive, et ses progrès rapides dans les sciences le firent bientôt remarquer. Aussi ses parents n'eurent point de difficulté à lui procurer deux bénéfices considérables, l'un à Genève et l'autre à Belley. Il fut établi prévôt de ces deux églises, dignité qui lui attira une grande considération en même temps qu'elle était la source d'abondants revenus. Anthelme usait magnifiquement de cette fortune, et sa générosité lui avait procuré de nombreux amis. Sa vie resta toujours pure, mais dissipée, occupée de soins temporels et absorbée par ces plaisirs délicats qui flattent la nature sans alarmer la conscience. En somme, c'était dormir sur un abîme, et une vie si facile et si molle était pleine de dangers. Dieu fit à son serviteur la grâce de le retirer d'une situation si périlleuse avant que son pied n'eût glissé sur la pente des passions.

LA CHARTREUSE DE PORTES — VOCATION RELIGIEUSE

Pour varier ses loisirs, Anthelme se rendit un jour, avec quelques amis, à la Chartreuse de Portes, fondée quelques années auparavant,

en 1115, et dont Bernard de Varin était alors prieur.

C'est là que la grâce de Dieu attendait le prévôt de Belley.

Le saint prieur de Portes le reçoit avec tous les égards dus à sa dignité. Il le conduit à travers les cloîtres, dans les cellules des religieux, lui fait admirer dans tous ses détails la vie de pénitence que mènent les fils de saint Bruno, et l'exhorte à penser lui-même à son salut.

Ces exemples et ces entretiens avaient impressionné l'âme du prévôt : cependant, il n'était point encore décidé à mener une vie plus austère.

La visite achevée, Anthelme revint avec ses joyeux compagnons à la maison d'en bas, nommée la Correrie, où habitaient les Frères et les domestiques, sous la direction du procureur, qui était alors dom Bozon, proche parent d'Anthelme. Ce bon religieux acheva l'œuvre commencée par le prieur.

Pendant la nuit, Anthelme ne peut dormir : ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu se présente à sa mémoire : il compare sa vie inquiète et troublée à l'existence sereine du Chartreux ; il songe à l'éternité et aux récompenses du ciel, et la grâce triomphe bientôt de ses dernières hésitations. Le lendemain, transformé, il remonte à Portes et demande à y être reçu comme novice, après avoir chargé ses amis de payer ses dettes et d'exécuter ses dernières volontés.

LA GRANDE-CHARTREUSE

Au noviciat, Anthelme se distingua entre tous par sa ferveur, sa fidèle observance de la règle, par son amour de la prière et de la mortification. Portes ne garda pas longtemps ce trésor. Le novice fut appelé à la Grande-Chartreuse, où on l'admit à prononcer ses vœux, et où bientôt après on l'établit procureur.

Quelques années auparavant, des avalanches de neige, entraînant avec elles des quartiers de rochers, avaient en partie ruiné le célèbre monastère : plusieurs religieux avaient même trouvé la mort sous ces ruines. Le peu de moines qui restèrent s'étaient un instant relâchés de l'observance de la règle. Anthelme, qui avait succédé à Hugues I[er] comme septième prieur de la Grande-Chartreuse, s'appliqua à la rétablir dans toute son intégrité, suivant les constitutions écrites par le vénérable Guigues, un de ses prédécesseurs dans cette charge, mort deux ans auparavant, en 1136. Il employa pour y réussir la douceur et la sévérité et chassa quelques indociles qui lui résistaient. En même temps il s'appliquait de toutes ses forces à réparer les ruines du monastère. Sous son active et sage direction, la Grande-Chartreuse fut entourée d'un mur de clôture : des aqueducs y amenèrent l'eau de très loin, les bois furent défrichés, et on prit un grand soin des bergeries et de toutes les dépendances de la communauté.

Ce fut sous lui que l'Ordre des Chartreux se répandit en France et à l'étranger avec tant de rapidité. Les constitutions que ses religieux avaient acceptées, il les fit adopter par toutes les autres maisons de l'Ordre de saint Bruno. Jusque-là les Chartreuses étaient demeurées indépendantes les unes des autres et soumises aux évêchés diocésains. Un Chapitre général, le premier depuis la fondation de l'Ordre, réunit tous les prieurs sous la direction de saint Anthelme : celui de la Grande-Chartreuse y fut reconnu pour chef des autres maisons.

Ainsi le zèle du Saint opérait des prodiges, et sa réputation s'étendait au loin. De nombreux religieux se pressaient autour de lui. Un de ses deux frères l'avait précédé dans cette sainte communauté : son père et le second de ses frères l'y suivirent. Saint Anthelme reçut encore au nombre des Frères convers un des plus grands seigneurs de son temps, le comte Guillaume de Nevers.

LE LOUP DEVENU BERGER

Les témoignages de vénération dont il était l'objet ne portèrent jamais la moindre atteinte à son humilité. Il aimait, au contraire, à remplir les emplois les plus vils. Son bonheur était de mener paître les troupeaux du monastère. En présence de cette nature vierge, de ce ciel toujours serein, son âme s'élevait jusqu'à l'Auteur de tout bien, et, comme saint François, il invitait tous les êtres à louer le Créateur. D'ailleurs, lui-même semblait avoir repris sur eux la puissance accordée par Dieu à Adam.

Un jour, les pâtres, effrayés, accourent lui annoncer qu'un loup s'est introduit dans la bergerie. Le Saint était en prière. Quand il eut fini : « Allons voir, » dit-il simplement. Les bergers s'attendaient à contempler le spectacle d'un affreux carnage. Quel ne fut pas leur étonnement de voir la bête féroce remplissant en leur absence l'office de berger. Les prières d'Anthelme avaient accompli ce prodige. Ce n'était d'ailleurs que l'image de ce qu'elles accomplissaient dans les âmes.

ANTHELME PRIEUR DE PORTES — SA CHARITÉ

Après avoir gouverné la Grande-Chartreuse pendant douze ans, le saint prieur se démit de ses fonctions et fit élire à sa place un religieux nommé Basile. Quelques envieux avaient essayé de le décrier auprès du pape Eugène III. Mais une voix venant de Clairvaux couvrit celle des imposteurs : c'était celle de saint Bernard qui prenait hautement la défense de celui qu'il appelait son frère et son ami. Pour lui, il rentra dans le silence de sa cellule. Mais, peu de temps après, Bernard de Varin, ne se croyant plus en état de gouverner le monastère de Portes à cause de son grand âge, le demanda pour son successeur. Anthelme revint donc comme prieur au lieu où autrefois la grâce l'avait saisi et transformé.

Il se signala de suite par son immense charité : on le vit distribuer dans tous les pays environnants une grande quantité de grain pour nourrir les pauvres laboureurs dans une année de disette et leur permettre d'ensemencer leurs terres. D'après une tradition du pays, cette charité fut récompensée par un éclatant miracle : pour permettre au saint prieur d'étendre plus au loin sa généreuse libéralité, Dieu multiplia miraculeusement les grains dans les greniers de la Chartreuse de Portes. Ce fut également dans ce monastère qu'Anthelme accueillit à bras ouverts l'archevêque de Lyon et une grande partie de son clergé, injustement chassé de sa ville épiscopale par Gui, comte de Forez.

Ces œuvres multiples n'empêchaient point saint Anthelme de remplir exactement ses fonctions de prieur. On conserve encore pieusement à la Correrie la cellule qu'habitait le Saint, lorsque, à tour de rôle, avec le procureur, il y venait diriger les Frères convers, les domestiques et prendre soin du temporel. Cette cellule a été convertie en chapelle et sert de lieu de pèlerinage le jour de la fête du Saint. Puisse la vieille église consacrée en 1135 par l'archevêque de Lyon, assisté de Ponce, évêque de Belley, et de

saint Hugues, évêque de Grenoble, être bientôt restaurée à son tour et rendue au culte !

HUMILITÉ DU SAINT APPELÉ A L'ÉPISCOPAT

Cependant saint Anthelme, cherchant avant tout la solitude, se démit, dès qu'il le put, de sa charge. Après deux années de priorat passées à Portes, il eut la joie de retrouver sa chère cellule de la Grande-Chartreuse.

C'est là que la voix de Dieu vint le prendre pour le faire monter sur le siège épiscopal de Belley. Déjà, du fond de sa solitude, le saint chartreux avait rendu à l'Eglise d'éclatants services en contribuant de toutes ses forces à faire reconnaître les droits du pape légitime Alexandre III, à qui l'empereur Frédéric Barberousse prétendait substituer un antipape de son choix.

En 1163, le siège de Belley était devenu vacant par la mort de Ponce II. Le Chapitre chargé de lui nommer un successeur s'était divisé, et chacun des deux partis avait choisi son évêque. Le pape Alexandre, qui se trouvait alors à Bourges, différa de confirmer l'une ou l'autre de ces élections. On proposa alors Anthelme le Chartreux, dont le nom fut aussitôt acclamé par les deux partis.

A cette nouvelle, le saint religieux prit la fuite et se cacha, mais ses efforts pour éviter le fardeau de l'épiscopat furent inutiles. Il fut découvert et contraint par le prieur même de la Chartreuse d'aller trouver le Pape qui, seul, avait autorité pour agréer son refus. Accueilli avec honneur par Alexandre, qui professait une grande estime pour ses vertus, Anthelme coujura le Pontife de ne pas le contraindre à accepter une charge qui ne serait utile ni à lui ni à l'Eglise dont il devenait le pasteur : « Je ne suis qu'un ignorant, s'écriait-il, un homme sans expérience, un misérable..... »

Mais le Pape ne voulut accepter aucune de ces excuses dictées par l'humilité : « Faites attention à cette parole de l'Ecriture, lui dit-il : *C'est comme immoler aux idoles que de n'obéir pas, et c'est comme un péché de divination que de ne vouloir pas se soumettre.* » Anthelme demeura confus et garda le silence.

Le Pape le conserva quelques jours auprès de lui, et le sacra solennellement de sa main en la fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Marie se souvenait du jeune enfant déposé sur son autel au jour de sa naissance et le prenait de nouveau sous sa protection maternelle.

ANTHELME DÉFENSEUR INTRÉPIDE DE LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE

Anthelme, ayant reconnu l'ordre de Dieu dans la volonté expresse du Vicaire de Jésus-Christ, ne tarda pas à prendre possession du siège épiscopal de Belley. Dans cette nouvelle dignité, il garda fidèlement son vêtement monastique : sa nourriture, son ameublement, tous les détails de sa vie furent ceux d'un Chartreux. De son opulence d'autrefois, il n'avait conservé que la magnificence de ses dons et des aumônes répandues dans le sein des pauvres.

Vouloir décrire toutes les vertus de son épiscopat serait chose impossible. L'évêque de Belley ne prêchait aucun devoir qu'il n'en donnât le premier l'exemple. Aussi lorsque, plusieurs fois l'an, il réunissait ses prêtres dans des conférences intimes, il avait toute autorité pour les rappeler à la sainteté de leur profession, de sorte que ses exemples, encore plus que ses exhortations, portèrent bientôt leurs fruits, et l'Eglise de Belley, qui offrait l'image d'une épouse chargée de rides, redevint, sous son gouvernement, comme une vierge éclatante de jeunesse et de beauté.

Lorsque les droits spirituels ou temporels de son Eglise étaient en cause, Anthelme ne montrait pas moins de courage et d'énergie. Dans sa pensée, l'Eglise de Dieu ne devait jamais subir d'entraves : pour qu'elle restât pure et sans tache, il fallait qu'elle fût maîtresse d'elle-même, que vis-à-vis du pouvoir séculier elle maintînt son indépendance et la pleine possession de sa souveraineté. Il n'ignorait pas qu'il n'y a jamais eu d'arrêt sur la pente des concessions, qu'en conséquence un pasteur doit être prêt à donner sa vie plutôt que de se laisser extorquer un droit, de fléchir devant des prétentions injustes qui n'auraient d'appui que la menace ou la violence.

HUMBERT L'USURPATEUR DES BIENS ECCLÉSIASTIQUES

C'est dans ses démêlés avec Humbert III de Savoie qu'il fit preuve de la plus indomptable fermeté. L'évêque de Belley aimait ce prince dont il avait plus d'une fois admiré la vertu sincèrement chrétienne. Mais le comte, séduit par de funestes conseils, s'engageait dans des voies ouvertement schismatiques : il s'appropriait les revenus ecclésiastiques durant la vacance des sièges, il affectait de fermer les yeux sur les exactions de ses officiers qui avaient arrêté et même mis à mort un des prêtres du diocèse de Belley.

L'évêque, à plusieurs reprises, avertit le prince, mais, n'obtenant aucun résultat ni aucune réparation, il pensa que l'heure des ménagements était passée, et se servit contre lui des armes qu'il tenait de Dieu même.

Humbert est excommunié : le courageux évêque lui interdit les sacrements et l'assistance à la célébration des Saints Mystères. Atteint au vif par ce châtiment ignominieux, le prince passe de l'étonnement à la colère : bientôt son irritation ne connaît plus de bornes, et il adresse au Pape des plaintes perfides.

Le Pontife, mal renseigné sur les faits, conseille à l'évêque d'user de condescendance, et de consentir à délier le prince de la sentence canonique qui l'avait frappé : « Celui qui a été frappé justement, répond Anthelme, ne doit pas être absous qu'il ne se soit repenti et n'ait donné satisfaction pour son offense. »

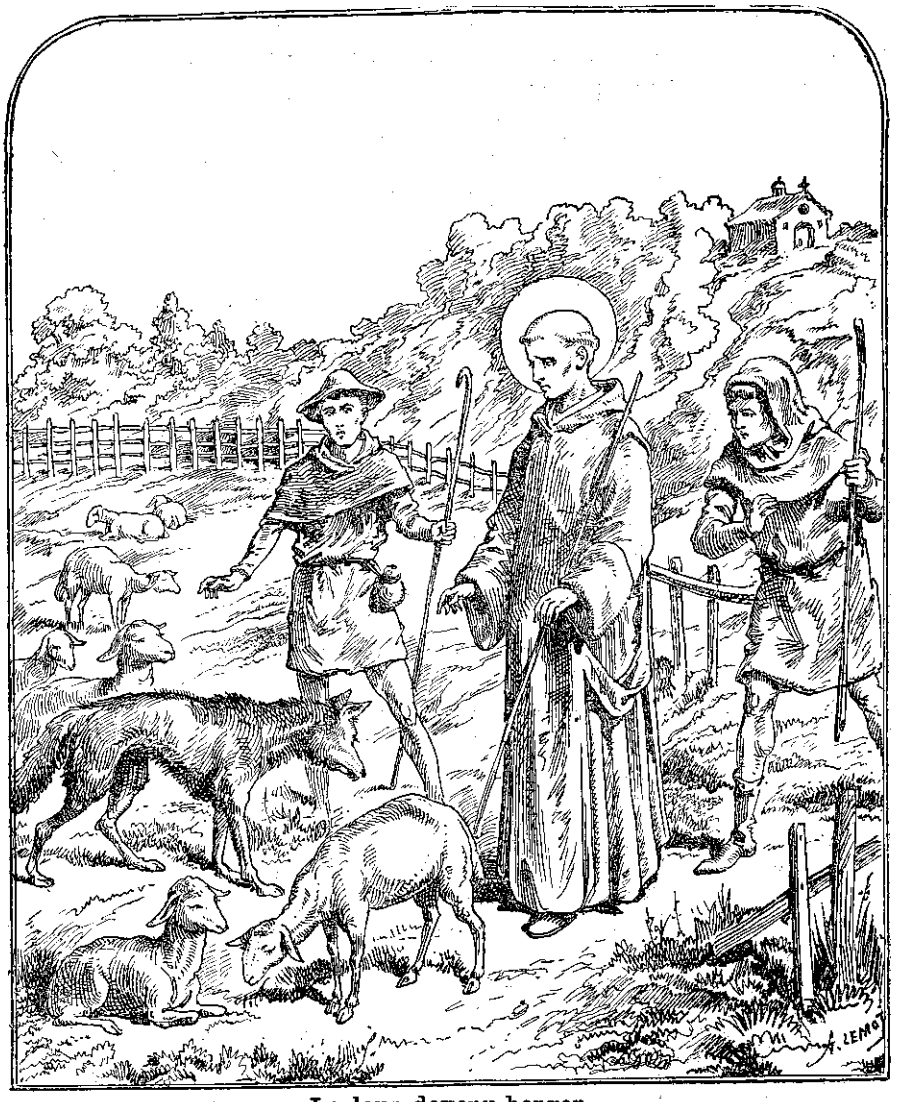
Cette animosité d'Humbert dura plusieurs années : il s'emportait en toute occasion contre l'évêque en imprécations et en menaces.

Un jour, ce dernier le rencontre et le somme de réparer ses torts. Le prince, de plus en plus irrité, menace le Saint et finit par lui dire : « Je suis prêt à vous répondre devant un tribunal séculier. » Tout le monde tremblait pour l'homme de Dieu qui seul ne tremblait pas et se contenta de répondre : « Vous me citez devant un tribunal de la terre, et moi je vous cite devant le tribunal du ciel, au dernier des jours, devant le juste Juge qui est Dieu. »

A la fin, les événements témoignèrent que l'évêque était bien conduit par l'esprit de Dieu en persistant dans des rigueurs que traitaient d'opiniâtreté certains évêques d'alentour. Cette excommunication que le comte de Savoie ne supportait qu'en frémissant fut pour lui le principe d'une bénédiction insigne et d'un retour à Dieu des plus généreux et des plus sincères !

SOUMISSION D'HUMBERT — MORT DU SAINT

Anthelme, chargé d'années et de mérites, avait atteint le terme de sa carrière. Sur son lit de



Le loup devenu berger.

mort, il pouvait se rendre témoignage qu'il n'avait jamais trahi la cause du Christ. On lui demanda alors de pardonner au comte de Savoie. « Je n'en ferai rien, répondit-il avec fermeté, si le prince ne se désiste de ses iniques prétentions et ne répare ses injustices. »

Deux Chartreux, qui assistaient le saint évêque dans ses derniers moments, vont porter cette réponse à Humbert qui se trouvait alors à Belley, lui représentant en même temps les inquiétudes et les remords qu'il se préparait s'il laissait le pontife se porter son accusateur devant le tribunal de Dieu où il allait bientôt comparaître. Humbert, ébranlé déjà, est saisi de terreur à la pensée des jugements divins : il accourt près du lit de l'évêque, baise ses mains mourantes, reconnaît ses torts, et annonce qu'il révoque ses injustes ordonnances et donnera toutes les satisfactions que le Saint demandera.

L'homme de Dieu, embrassant alors l'avenir dans son esprit, lève ses mains : « Que le Dieu tout-puissant, s'écrie-t-il, Père, Fils et Saint-Esprit, répande sur vous ses bénédictions, qu'il vous fasse croître et multiplier, vous et votre fils! » Grande est la stupéfaction de l'assemblée, car le comte n'avait qu'une fille. On veut faire remarquer au Saint son erreur. Mais le pontife mourant reprend trois fois et avec insistance : « *Vous et votre fils!* » L'événement justifia la prophétie : Humbert eut un fils dans l'année même, le prince Thomas, de qui descend toute la lignée des princes de Savoie. Puisse le descendant de cette noble race, plus coupable encore que son ancêtre, imiter sa soumission et briser les chaînes es du Vicaire de Jésus-Christ!

Anthelme s'endormit doucement dans le Seigneur le 26 juin 1178. Il avait refusé de faire son testament. « Je suis religieux et évêque, disait-il. Or, un religieux ne possède rien en propre, et un évêque n'est que le dispensateur des biens de son Eglise : il ne saurait donc en disposer au moment où la mort vient lui en ôter l'administration. »

Sa fête se célèbre avec une grande solennité le jour anniversaire de sa mort dans tout le diocèse de Belley et dans l'Ordre des Chartreux. Son culte est très populaire à Belley et aux environs de la Chartreuse de Portes, un instant ruinée par la Révolution, mais qui est redevenue ce qu'elle fut autrefois : la Chartreuse des saints.

LA VÉNÉRABLE MADELEINE FONTAINE

et ses compagnes, Filles de la Charité, martyres sous la Révolution (1723-1794).

PREMIÈRE PARTIE : LA PRISON

Dans une crèche.
Sœur de Charité est une seconde mère, tendre et affectueuse, pour les petits orphelins.

LA MAISON DE LA CHARITÉ D'ARRAS AU DÉBUT DE LA RÉVOLUTION

En 1789, quand commença la Révolution, la Maison de la Charité d'Arras, fondée par saint Vincent de Paul lui-même, durant l'année 1634, était en pleine prospérité. Les Sœurs, au nombre de sept, se consacraient avec un dévouement entier au soin des malades, à l'éducation des jeunes filles pauvres, à la visite des malheureux. Elle suivaient, sans bruit et sans éclat, mais avec une fidélité admirable, l'impulsion qui leur était donnée par la supérieure, Madeleine Fontaine, belle et touchante figure, héroïque dans sa simplicité, qui joignait à un courage viril une âme compatissante, digne de son fondateur, le plus « pitoyable » des saints.

Les autres religieuses étaient : Marie Lanel, Thérèse Fantou, Jeanne Gérard, Rose Micheau, Jeanne Fabre, et Françoise Coutocheaux.

On sait que la Révolution révéla, presque dès son début, sa haine antireligieuse; le 2 novembre 1789, l'Assemblée confisquait les biens ecclésiastiques; le 13 février 1790, elle abolissait les vœux religieux; le 12 juillet, elle votait la fameuse Constitution civile du clergé, et, les 28 avril et 2 mai 1792, elle supprimait les Congrégations et Ordres religieux dans le royaume entier.

Tout d'abord, malgré leur costume et leur pro-

fession religieuse, les Sœurs de la Maison de la Charité d'Arras purent continuer leur œuvre. Pendant qu'autour d'elles l'ancienne société française s'effondrait dans le sang, ces pieuses femmes, entièrement absorbées par leur ministère de dévouement, continuaient à soigner les malades et à assister les pauvres. Elles se résignèrent à reprendre momentanément l'habit séculier; sacrifiant les formes extérieures de leur profession religieuse, dans l'espoir de sauvegarder la seule liberté qu'elles ambitionnassent : servir les petits, les pauvres, les déshérités de ce monde. Empêchées par le malheur des temps de communiquer avec leurs supérieurs, elles vivaient étroitement unies, observant aussi exactement que possible, la règle qu'en des temps meilleurs elles avaient joyeusement embrassée.

Du reste, l'affection et le respect de ce peuple pour lequel elles dépensaient, sans compter, le meilleur d'elles-mêmes leur servit peut-être de sauvegarde pendant les deux années où, privées de secours religieux, elles demeurèrent bravement au poste où les avait placées la Providence.

Les années 1792 et 1793 se passèrent ainsi; peut-être que, malgré les horreurs dont la ville d'Arras fut le théâtre, les Sœurs, sauvegardées par la popularité dont elles jouissaient, eussent été oubliées au fond de leur Maison de la Charité, si, appelées à confesser leur loyauté au Saint-Siège, elles n'eussent, par leur attitude courageuse, attiré l'attention des puissants du jour.

On sait qu'en dehors du serment de la Constitution civile du clergé, il y en avait un autre appelé « petit serment » et qui fut voté par l'Assemblée le 14 août 1792. Cette formule, d'apparence inoffensive, fut regardée comme licite par un petit nombre de catholiques, mais la majorité d'entre eux refusa d'y souscrire à cause des pièges qu'elle renfermait, car elle semblait impliquer une adhésion à la politique irréligieuse du gouvernement révolutionnaire.

L'évêque d'Arras, Mgr de Conzié, et tout le clergé de la ville, sauf un curé et un vicaire, avaient du reste tracé aux Filles de la Charité la voie qu'elles devaient suivre. L'opinion de l'évêque sur cette question si vivement discutée était claire et nette; elle se manifeste dans un certificat délivré par lui, le 20 février 1794, à une des Sœurs, et où il la loue d'avoir, « malgré les sollicitations et les menaces, refusé et manifesté ouvertement le refus de prêter aucun serment ».

Le 14 novembre 1793, peu de jours après l'arrivée à Arras de Joseph Lebon, le sinistre représentant de la Convention, les Sœurs furent interrogées au sujet du serment. Elles répondirent simplement qu'elles ne l'avaient pas prêté et qu'elles ne comptaient pas le faire; comme on leur proposa un délai pour qu'elles pussent mûrir leur décision, elles ajoutèrent que ce délai était inutile, leur résolution étant irrévocable.

Les commissaires, après avoir pris note de leur refus, visitèrent la maison, condamnèrent à être détruits des tableaux qui rappelaient l'ancien régime, dressèrent de nouveaux règlements, baptisèrent la Maison de la Charité du nom plus pompeux de Maison de l'Humanité, mais, chose étrange, ils n'osèrent pas en expulser les Sœurs, malgré l'arrêté qui chassait les religieuses des hôpitaux. Le document officiel qu'ils rédigèrent après cette visite révèle la raison de cette bizarre tolérance; les saintes filles passaient pour posséder des connaissances médicales remarquables, et le document en question dit en propres termes qu'il importe qu'elles « fassent part de leurs secrets et de leurs connaissances avant de quitter la maison ».

Elles restèrent donc au milieu de leurs malades, calmes, tranquilles, remplies d'une paix surhumaine, continuant leur mission de charité jusqu'à ce qu'un nouvel orage les arrachât à leurs pauvres pour les faire entrer dans le rude chemin de l'immolation suprême.

Le malheur des temps fournissait à leur activité un élément nouveau; elles secouraient les proscrits qui fuyaient Arras, la ville maudite, pour gagner la frontière, et une partie des aumônes qu'elles continuaient de recueillir était consacrée à cette héroïque charité.

La Sœur Fontaine ne cessait pas de tenir régulièrement ses comptes; conservés, aujourd'hui encore, à la Maison de la Charité, ils reflètent, à travers leur forme sèche et administrative, les transformations de cette terrible époque. Les aumônes continuaient à affluer; elles sont recueillies par de « jeunes demoiselles » qui, en 1793, deviennent de « jeunes citoyennes »; en 1794, les Sœurs sont appelées par leur supérieure « des citoyennes qui dirigent la Maison de la Charité ».

Malgré la malveillance des autorités, la supérieure, soucieuse de la maison confiée à sa garde, ne craignait pas de revendiquer les droits des pauvres, de réclamer les sommes dues, de défendre pied à pied les intérêts de ceux dont elle avait été constituée la protectrice et la mère.

Non moins occupée du salut de ses compagnes que du bien de sa maison, elle organisa le départ de deux Sœurs : Rose Micheau et Jeanne Fabre; la Sœur Coutocheaux était déjà rentrée dans sa famille, mais ces deux jeunes religieuses refusaient de quitter leur communauté. La supérieure déféra quelque temps à leur désir; cependant, quand le danger devint pressant, elle les obligea à partir. Déguisées en paysannes et dirigées par un ami de la communauté, M. Cartier-Mathieu, les Sœurs Micheau et Fabre gagnèrent la frontière belge, d'où, d'étape en étape, elles arrivèrent en Pologne. Elles finirent par se fixer à Varsovie, dans une maison de leur Ordre. Huit ans plus tard, en 1802, les deux exilées revinrent à Arras y reprendre les œuvres interrompues par le martyre de leurs saintes compagnes.

Ayant ainsi pourvu au salut des plus jeunes, la Sœur Fontaine, entourée des Sœurs Lanel, Fantou et Gérard, resta paisiblement sur la brèche pendant qu'au dehors était inauguré le régime atroce de la Terreur, sous l'inspiration de l'apostat Joseph Lebon.

JOSEPH LEBON A ARRAS

Parmi les hommes de la Révolution qui ont laissé une mémoire justement maudite, Joseph Lebon, député du Pas-de-Calais à la Convention, tient sa place à côté de Fouquier-Tinvillle, de Marat, de Carrier et de son propre compatriote Robespierre.

M. Lenôtre, parlant du procès qui, en 1795, fut intenté à ce monstre, le qualifie, à juste titre, de « cauchemar ».

« Des rues entières dépeuplées, des nonagénaires, des filles de seize ans égorgés après un jugement dérisoire; la mort bafouée, insultée, enjolivée, dégustée; les exécutions en musique, des bataillons d'enfants recrutés comme garde de l'échafaud..... » telle est une faible partie des horreurs que vinrent révéler les « fantômes en deuil », survivants de la Terreur au pays d'Artois.

Joseph Lebon, Prêtre de l'Oratoire, aimé de ses élèves « jusqu'à l'idolâtrie », était issu d'une hon-

nête famille d'Arras. En 1790, il quitte son Ordre sous un prétexte futile, devient curé constitutionnel en Bourgogne d'abord, puis à Neuville-Vitasse, en Artois. En novembre 1792, il épouse sa cousine, Elisabeth Regniez, et, quelques mois après, il va siéger à la Convention.

A la fin de 1793, il accepte une mission dans le département du Nord et commence à Arras ce proconsulat qui fut « un des plus terrifiants chapitres de l'histoire ». Sa femme l'avait accompagné. « Mimie », comme il l'appelait, intimement associée à sa vie, assistait aux exécutions, du balcon de la Comédie. Autour du ménage Lebon s'agitaient des satellites dont les plus en vue étaient quatre Oratoriens, apostats comme leur chef; ceux-ci entouraient « Mimie » et son époux, qui, « le nez sur l'échafaud », suivait de près le sanglant défilé; les plaisanteries atroces de son entourage faisaient rire aux larmes la mégère qui ne cachait pas le plaisir qu'elle trouvait « à voir tomber les abricots ».

L'arrivée de Lebon dans sa ville natale marqua pour les Filles de Saint-Vincent de Paul la première étape de la voie douloureuse, dont la guillotine de Cambrai devait être le glorieux et tragique couronnement.

Le 3 février 1794, le citoyen André Mury fut nommé directeur de la Maison de l'Humanité; c'était un farouche révolutionnaire qui exerça ses nouvelles fonctions avec une âpreté haineuse; quelques jours seulement après être entré en fonction, il fit arrêter les quatre Sœurs dont la seule présence l'irritait. L'attitude intransigeante de ces pieuses femmes dans la question du serment était le véritable motif de leur arrestation; le texte du décret porte ces mots : « Les femmes attachées à la maison dite de la Charité, aujourd'hui de l'Humanité, s'obstinent à ne point faire le serment; dès lors, l'administration décide qu'elles seront mises en arrestation comme suspectes. »

C'était donc pour leur attachement à l'Eglise que les Sœurs furent arrêtées; ces simples mots du décret attestent leur droit au titre de martyres, que l'Eglise, espérons-le, leur octroiera officiellement un jour.

Arrêtées le 15 février 1794, les Filles de Saint-Vincent quittèrent la chère maison où depuis tant d'années elles vivaient, paisibles et bienfaisantes, au milieu de leurs pauvres.

Elles furent d'abord conduites à l'Abbatiale de Saint-Vaast, ancien hôtel qui servait depuis 1774 de résidence aux abbés commandataires de la fameuse et vénérable abbaye. Depuis le mois d'octobre 1793, l'Abbatiale était transformée en prison, et, quand les Sœurs y arrivèrent, il y avait dans chaque chambre quatre ou cinq détenus qui, le règlement de la prison en fait foi, devaient payer eux-mêmes leur nourriture.

Heureusement pour les prisonniers de l'Abbatiale, ils avaient affaire à un officier municipal moins inhumain que ses collègues. Cet homme, nommé Effroy, avait été administrateur de la Maison de la Charité, et, dans ses rapports avec la Sœur Fontaine, il s'était montré obligeant et courtois. Il garda la même attitude vis-à-vis des prisonnières, et, grâce à lui, le règlement fut parfois modifié et adouci, les pires abus furent réformés et une certaine justice régna dans la prison.

Mais la bonne volonté d'Effroy ne put empêcher que, sous l'influence directe du proconsul, le régime de l'Abbatiale ne devint de plus en plus rigoureux à mesure que la tyrannie de Lebon s'affermissait davantage; les prisonniers furent peu à peu dépouillés des pauvres hardes qu'ils conservaient encore. Les 8 et 9 mars, on leur enleva leurs montres, papiers, portefeuilles, livres, et, après cette formalité, on les contraignit à quitter l'Abbatiale pour être distribués dans les différentes prisons de la ville.

Les femmes furent dirigées sur le couvent de la Providence, qui, avant la Révolution, servait de maison de correction. Les religieuses qui la dirigeaient en furent expulsées en 1793, et, par un décret de Joseph Lebon, le bâtiment fut affecté aux femmes arrêtées comme « suspectes ». La Providence n'était séparée de l'Hôtel-Dieu, prison réservée aux hommes, que par un jardin, et, dans les premiers temps, les prisonniers et les prisonnières pouvaient se voir et même se parler. Plus tard, cette consolation leur fut enlevée. « Les premiers jours, écrit un des détenus, on laissa approcher des fenêtres qui donnaient de ce côté (du côté de la Providence); bientôt après, on en défendit l'accès; on les fit toutes boucher, excepté celles jugées nécessaires au renouvellement de l'air. »

LES SŒURS DE CHARITÉ
A LA PRISON DE LA PROVIDENCE

Parmi les détenues de la Providence, plusieurs, en des jours plus heureux, avaient entretenu avec les Filles de Charité des rapports d'amitié.

Dans cette prison étaient réunies des femmes de la noblesse et de la bourgeoisie, arrachées à leurs châteaux ou à leurs hôtels, sous des prétextes ridicules. « Dans cette manie furieuse d'arrestations en masse, on alla jusqu'à créer, selon la remarque très juste de l'historien de Joseph Lebon, une catégorie de détenus comme suspects d'être suspects. »

Parmi ces dernières se trouvait une mère de famille, Mme Cartier-Mathieu, dont le mari, très dévoué aux religieuses, avait jadis contribué à l'évasion des Sœurs Fabre et Micheau. Celui-ci était détenu à l'Hôtel-Dieu avec son fils, âgé de sept ans; ses quatre filles, dont l'aînée avait à peine douze ans, partageaient la captivité de leur mère. Une de ses enfants, Célénie, épousa plus tard M. Bereux, dont la famille a conservé des traditions exactes et détaillées sur les relations qui existèrent entre Mme Cartier et la Sœur Madeleine Fontaine, pendant leur séjour dans la Maison de la Providence.

Le régime de cette prison était plus dur que celui de l'Abbatiale; les prisonnières, à peine nourries, ne pouvaient ni écrire ni recevoir de lettres, et communiquaient entre elles avec difficulté. Les geôlières de la prison, la veuve Lemaire et la fille Allard, tyrannisaient sans pitié les malheureuses confiées à leur garde : « La vie de prison était dure, disait Mme Cartier à ses enfants, on ne nous donnait que du pain noir, et mon estomac ne pouvait le supporter. »

Sous le plus léger prétexte, la femme Lemaire faisait enfermer les détenues dans des cachots infects; un jour de mars 1794, dix-sept femmes, dont plusieurs avaient passé par la Providence, furent exécutées à Arras; les directrices s'emparèrent des bouteilles de vin et de liqueurs qui avaient appartenu aux suppliciées, s'enivrèrent et dansèrent une partie de la nuit. Ces scènes se renouvelaient toutes les fois qu'il y avait des exécutions; la directrice faisait part de la nouvelle aux prisonnières par ces mots sinistres : « Aujourd'hui, je crache du sang! »

Pour cette mégère comme pour la compagne

de Lebon, la vue de la souffrance était une jouissance. On raconte que deux femmes du nom de Mathieu étaient détenues dans la même salle : Mme Cartier-Mathieu, l'amie des Sœurs de Charité et une dame Mathieu-Deliège. Cette dernière fut citée au tribunal et condamnée à mort, sur l'ordre de l'accusateur public; la directrice de la Providence fut chargée de l'appeler; elle cria, sans préciser : « La citoyenne Mathieu. »

Mme Cartier-Mathieu, ignorant peut-être la présence de son homonyme, crut que le moment auquel elle s'attendait était enfin venu; ses quatre petites filles se cramponnent à elle en pleurant, pendant que, ranimant tout son courage, la malheureuse mère les recommande à ses compagnes, à qui elle fait ses adieux. Après avoir joui de ces minutes d'angoisse, la geôlière repousse la pauvre femme en pleurs : « Citoyenne Mathieu, femme Deliège », dit-elle tranquillement.

Malgré le régime atroce sous lequel elles vivaient, les prisonnières de la Providence semblent avoir montré un grand courage, et, par moments, la gaieté française reprenait ses droits. Elles prirent l'habitude, nous dit-on, de former autour de leurs lits de petits cercles, composés de leurs amies et connaissances, et chacune des invitées devait, soit en racontant une anecdote, soit en stimulant la conversation, relever le moral de ses compagnes. Les sujets de tristesse étaient bannis de ces causeries, et, « pour varier, on fixait autour d'un autre lit la prochaine réunion ».

Cette vaillance, qui faisait de la gaieté un devoir social, pendant qu'au dehors de la prison la guillotine fonctionnait sans trêve ni relâche, est d'autant plus admirable qu'il s'y mêlait une note chrétienne très élevée. Ce n'était pas l'insouciance un peu païenne de certaines prisons de Paris, où l'esprit sceptique et léger du XVIIIe siècle se retrouvait même en vue de la mort, mais un courage simple, qui se basait sur une soumission toute chrétienne à la volonté divine.

Les Sœurs de Charité se prêtaient, dit-on, volontiers aux distractions organisées par leurs compagnes; elles y apportèrent tant de bonne grâce, de complaisance, de gaieté même, que « les différents cercles se les disputèrent »; mieux que toutes autres, ces âmes détachées de la terre savaient relever, par leur influence, les cœurs inquiets et abattus. La Sœur Madeleine Fontaine surtout, habituée de longue date à panser les plaies du corps, était une « guérisseuse d'âmes » et apportait dans ce sombre milieu la lumière des espérances éternelles.

Après sept semaines de détention, la Sœur Fontaine et ses compagnes furent amenées devant le Comité de surveillance pour répondre à une dénonciation portée contre elles par la fille du directeur de la Maison de l'Humanité, Eugénie Mury. Celle-ci avait découvert, dans un réduit de la maison jadis dirigée par les Sœurs, un paquet de journaux contre-révolutionnaires. On fit immédiatement comparaître les quatre religieuses, dont les interrogatoires sont conservés aux archives du département du Pas-de-Calais. Leurs réponses sont fermes, dignes et réservées, elles nient avoir vu les paquets suspects, et la Sœur Fontaine ajoute cette observation pleine de bon sens : « Qu'il y a tant de monde qui entre dans la cour, que l'on aurait pu mettre ces paquets dans quelque endroit de la maison pour leur faire de la peine. »

Malgré l'absence de toute preuve, le Comité de surveillance décida qu'il y avait « une violente présomption » que les gazettes contre-révolutionnaires avaient été cachées par les Sœurs dans le but « d'exciter à la révolte et d'allumer la guerre civile dans le département ». En conséquence, le 5 avril, elles furent transférées à la prison des Baudets, qui était à Arras ce qu'était la Conciergerie à Paris : le vestibule de l'échafaud.

LA PRISON DES BAUDETS

La prison des Baudets faisait partie de l'ancien hôtel d'Epinoy, qui, au XVIIIe siècle, devint une caserne. Joseph Lebon en fit une prison, où des condamnés passaient les derniers jours de leur vie. Un historien artésien prétend « qu'il était rare qu'une victime y séjournât plus de vingt-quatre heures », assertion qui manque peut-être d'exactitude; il est certain toutefois que c'était parmi les détenus de la prison des Baudets que le bourreau recrutait ses victimes. De là le mouvement sinistre et incessant qui existait dans cette maison et dont les registres d'écrou font foi. Les Filles de la Charité y demeurèrent du 5 avril au 25 juin 1794. Pendant ce temps, relativement court, elles virent arriver dans la prison 766 détenus de tout âge et de tout rang; vieillards, femmes, enfants, jeunes filles, hommes faits; la plupart d'entre eux ignoraient les motifs de leur arrestation!

Les renseignements sont rares sur l'attitude et les sentiments des quatre religieuses pendant ces longues semaines d'agonie; les scènes qui, chaque jour, se passaient sous leurs yeux, le départ de leurs compagnes d'infortune pour la guillotine ne leur laissaient aucune illusion sur le sort qui les attendait. Nous savons que la Bretonne, Sœur Fantou, put écrire à sa famille une lettre qui a été longtemps conservée, où elle recommande aux siens de demeurer fidèles à la religion, et, pour cela, d'accepter tous les sacrifices, et nous pouvons nous imaginer combien fervente fut la préparation de ces âmes si généreuses au supplice qui les attendait.

Le directeur de la Maison de l'Humanité, Mury, continuait à poursuivre les victimes de ses dénonciations; dans le courant d'avril, il envoya à l'accusateur public une gazette antirévolutionnaire que, sans preuves à l'appui, il prétendait avoir trouvée dans l'ancienne maison des Sœurs; mais sa déclaration semble avoir peu impressionné ses collègues. Peut-être, comme l'ont pensé certains historiens, la popularité de ces saintes femmes, les servantes des pauvres, les entourait-elle comme d'une mystérieuse protection. Toujours est-il que, pendant qu'autour d'elles le sang coulait à flots — en trois semaines il y eut à Arras 150 exécutions — on les laissa en prison, bien que leur titre de religieuses semblât les désigner à l'attention des autorités, mais le moment approchait où elles allaient consommer leur sacrifice.

Nous verrons dans la seconde partie de ce récit avec quelle simplicité et quel héroïsme ces saintes Filles offrirent à Dieu leur vie pour la cessation de la tourmente révolutionnaire, comment ce sacrifice fut agréé, et comment elles peuvent à bon droit revendiquer le noble titre de *martyres chrétiennes*.

(*A suivre.*)

LA VÉNÉRABLE MADELEINE FONTAINE

et ses compagnes, Filles de la Charité, martyres sous la Révolution (1723-1794).

DEUXIÈME PARTIE : LE MARTYRE

Les Sœurs de Charité sont conduites au tribunal pour y être condamnées.
(Reproduction du tableau de DESCHANVRES, destiné à la cérémonie espérée de béatification.)

LA TERREUR A CAMBRAI

JOSEPH Lebon, investi par la Convention de pouvoirs presque illimités, avait été engagé par ses collègues Lebas et Saint-Just à se transporter d'Arras à Cambrai pour y « mettre le redoutable respect de la Révolution et y maintenir la justice grave et inflexible ». Le sinistre proconsul obéit sans peine à ces injonctions, et, accompagné du bourreau, de l'accusateur public, Caubrière, et de quelques membres « les plus vigoureux » du tribunal d'Arras, il entra à Cambrai dans la soirée du 5 mai 1794.

L'échafaud fut dressé en face de l'hôtel où il logeait, un bataillon d'enfants l'entourait et le bourdon sonnait en volée pendant que tombaient les têtes.

En 29 séances le tribunal prononça 132 sentences de mort, et, malgré une large fosse creusée sous la guillotine, le sang inondait les rues voisines.

Un certain nombre de prisonniers détenus à

Arras furent réclamés par Joseph Lebon dès les premiers jours de son séjour à Cambrai.

Le 25 juin, un dimanche, l'agent national du district d'Arras reçut de l'accusateur public une lettre ainsi libellée :

— Frère, fais partir, sitôt la réception de la présente, les quatre ci-devant Sœurs de Charité dont l'administration fait passer les pièces au représentant. Ne perds pas un instant. Fais-les venir au grand trot. Je compte sur ton zèle pour la punition des conspirateurs : je les attends donc demain de très grand matin.

Le même jour, à 10 h. 1/2 du soir, le commandant de gendarmerie fut requis d'avoir à faire conduire à Cambrai les quatre Sœurs, et il lui était recommandé de donner « les ordres nécessaires pour que les personnes ci-dessus arrivent demain de très grand matin à Cambrai et qu'elles soient remises dès leur arrivée entre les mains de Caubrière, accusateur public près du tribunal criminel et révolutionnaire ».

Il est resté de tradition que l'émotion fut grande dans la prison quand on apprit le voyage précipité des religieuses : la soudaineté de ce départ, dont on ne devinait que trop le terme fatal, l'heure avancée de la nuit, les termes extraordinairement pressants de la lettre de Caubrière, tout en augmentait l'horreur.

Les membres du district d'Arras résolurent d'adjoindre aux Sœurs un prisonnier de marque, Jean Payen, riche fermier qui avait jadis témoigné pour Joseph Lebon une répugnance marquée quand celui-ci s'était installé à Neuville-Vitasse comme curé constitutionnel. Devenu proconsul d'Arras, Lebon se vengea en faisant arrêter Payen et sa famille; le seul grief qu'on pût produire contre le fermier était qu'on avait trouvé dans un grenier de son habitation une soutane et une ceinture. Sur cette trouvaille fut bâti l'acte d'accusation où Jean Payen était qualifié « d'aristocrate pourri », de « fanatique forcené » chez qui « le fanastime préparait et aiguisait ses poignards et désignait ses victimes », etc.

La charrette où étaient montées les quatre religieuses alla, au sortir de la prison des Baudets, chercher à l'Hôtel-Dieu Jean Payen qui y était renfermé. Elle y resta au moins une heure : l'ordre du départ n'arriva qu'à une heure du matin, et ce délai inespéré, au milieu de la nuit, procura aux prisonnières une consolation inattendue.

Comme nous l'avons dit, l'Hôtel-Dieu et la Maison de la Providence étaient à quelques pas de distance, et, dans cette dernière prison où elles avaient passé plusieurs semaines, les Sœurs comptaient de nombreuses amies. Il semblerait que les conducteurs de la charrette, prévoyant une attente un peu longue, aient pendant ce temps confié les Sœurs à la directrice de la Providence pour être eux-mêmes plus libres de leurs mouvements. Ce qui est certain, c'est que les quatre religieuses revirent leurs amies, entre autres Mme Cartier, dont les descendants ont conservé la tradition de cette entrevue suprême. La Sœur Fontaine ayant annoncé aux dames prisonnières qu'elle et ses Sœurs étaient appelées à Cambrai, « il y eut une explosion de larmes et de regrets ».

« Nous devinmes pâles comme la mort, » ajoutait Mme Cartier en racontant cette scène, et, faisant un triste retour sur elle-même, la pauvre femme fondit en larmes.

La Sœur s'appliqua à la consoler; oublieuse des joies terrestres, elle savait compatir aux angoisses de cette mère que la pensée de ses quatre petites filles, détenues avec elle, rattachait à la vie. Comme dernière preuve d'affection, elle lui remit un chapelet, dont une grande partie a été donnée depuis à la Maison de la Charité d'Arras par les descendants de Mme Cartier. Elle lui donna aussi ce qui lui restait d'argent : 7 francs, en la priant de remettre aux Sœurs Fabre et Micheau cet humble héritage avec son maternel souvenir.

Quelques années plus tard, les deux Sœurs revinrent à Arras, et Mme Cartier eut la joie de leur remettre le dépôt qu'elle avait reçu de leur supérieure martyre.

L'heure des adieux passa rapidement. Appelée à continuer sa route, la Sœur Fontaine se retourna vers la femme éplorée qui ne pouvait se résoudre à la laisser partir : « Consolez-vous, lui dit-elle avec une assurance surhumaine, nous serons les dernières victimes », paroles avidement recueillies par Mme Cartier et ses filles et qu'elles répétèrent maintes fois à leurs descendants.

Jean Payen, « chargé de chaînes », monta dans la charrette des religieuses, et, à travers la nuit, les chevaux partirent au grand trot, pour se conformer aux instructions de Caubrière. Au relais de Marquion, la voiture atteignit le convoi qui était parti de la prison des Baudets avec plusieurs heures d'avance et qui se composait d'un certain nombre de dames du pays : Mme de Gosson de Barlin, Mmes Nicolas et Huart, deux prêtres et un Anglais appelé Kirpatrick.

Pendant que des conducteurs et les gendarmes s'attardaient au cabaret, les deux groupes de victimes se réunirent, et la Sœur Fontaine, ici encore, fut appelée à consoler ces pauvres femmes, que la pensée de ceux qu'elles laissaient derrière elles jetait dans la désolation. Elle le fit avec sa bonté ordinaire et leur assura qu'elles ne mourraient pas. Le texte de ses paroles a été conservé : « Mesdames, dit-elle, Dieu aura pitié de vous. Ne vous désolez pas, vous aurez la vie sauve. Nous allons vous précéder au tribunal et nous serons les dernières victimes. »

Il paraît que les voyageuses découragées ajoutèrent peu de foi à une prédiction dont la réalisation leur semblait impossible. Humainement parlant, en effet, leur voiture devait arriver à Cambrai à peu près en même temps que celle des Sœurs, et Joseph Lebon n'avait pas l'habitude de faire attendre longtemps en prison les détenus qu'il envoyait chercher à Arras.

La Sœur continua à les encourager et offrit même à l'une d'elles un chapelet semblable à celui qu'elle avait donné à Mme Cartier. Comme le premier, il a été conservé : c'est un chapelet à six dizaines comme ceux des Filles de la Charité, monté sur une grosse chaîne en fil de cuivre; les grains sont usés, et quelques-uns d'entre eux sont tombés de vétusté. Il est aujourd'hui déposé à la Maison de la Charité d'Arras.

La prophétie faite par la Sœur Fontaine aux tristes voyageuses se vérifia contre toute attente : un des prisonniers, Roussel-Capron, trouva moyen de briser une des roues de leur voiture, de telle sorte qu'on ne put avancer. La charrette où étaient les Sœurs prit les devants et s'en alla rapidement vers Cambrai; l'autre dut rentrer à Arras pour en repartir seulement trois jours plus tard, date à laquelle le tribunal de sang était supprimé; il cessa de fonctionner, en effet, le lendemain de l'exécution des Sœurs.

Le sacrifice de ces innocentes victimes, en leur procurant à elles-mêmes la gloire enviée du martyre, devait satisfaire pour tous les autres.

La charrette où étaient les quatre religieuses entra dans Cambrai par la porte Cantimpré, vers 8 h. 1/2 du matin. Elle passa à deux pas de la place où se dressait la guillotine, dont les abords étaient inondés de sang. Il est de tradition qu'une foule nombreuse, attirée par le marché, remplissait la place et les rues adjacentes, et le dernier historien des martyres a trouvé plus de cinquante familles où le souvenir du passage des religieuses est pieusement conservé. Elles priaient avec ferveur, absorbées par la pensée du sacrifice sanglant qu'elles allaient offrir à Dieu.

Dans la foule qui, silencieuse et émue, les regardait s'en aller vers la mort, circulait le bruit des paroles prophétiques prononcées par la plus âgée, circonstance qui ajoutait encore à l'intérêt qu'inspiraient ces femmes recueillies et sereines, dont toute la vie avait été consacrée au soulagement de la misère humaine.

La charrette arriva devant la maison d'arrêt du tribunal, située rue de la Force, tout près de l'Hôtel de Ville. Cette maison, qui sert encore de prison, renfermait alors 95 détenus, entassés dans un local qui pouvait à peine en contenir 40. Le geôlier fit observer que la place manquait pour recevoir les nouvelles venues.

— Où faut-il les mettre? demanda-t-il, je n'ai plus de place pour loger ces scélérats d'aristocrates.

L'accusateur public Caubrière, qui se trouvait alors à la prison, répondit :

— Ne te mets pas en peine, je vais les envoyer tout droit au tribunal, ils m'y trouveront.

Et la charrette repartit pour l'ancien collège, plus tard le Grand Séminaire, où le Tribunal révolutionnaire tenait ses séances.

La nouvelle de l'arrivée des Sœurs fut bientôt connue dans toute la ville, et c'est escortées d'une foule nombreuse et sympathique que les victimes parcoururent les rues qui séparaient la prison du tribunal.

Aux personnes qui s'approchaient d'elle, la Sœur supérieure répétait d'une voix assurée ses paroles d'encouragement et d'espoir. Ni la vue de la guillotine devant laquelle passa la voiture, ni l'émotion de la foule ne la troublaient; elle avait fait pour elle et pour ses sœurs le sacrifice de sa vie, mais elle s'attachait à communiquer aux esprits terrifiés qui l'entouraient la certitude d'un avenir meilleur.

La charrette entra dans la cour du Collège, et, en attendant l'heure du jugement, les religieuses furent enfermées dans la chapelle qui servait de prison. Elles y trouvèrent un grand nombre de détenus, et, parmi eux, une dame de Cambrai, Mme de Merviel, qui n'oublia jamais l'impression profonde que lui firent les quatre Sœurs.

Le tribunal révolutionnaire était composé des créatures de Lebon; un conventionnel, Choudieu, représentant du peuple près de l'armée du Nord, le qualifiait de « tribunal de sang » dont les juges « avaient plutôt l'air de bourreaux ».

Les jurés insultaient et bafouaient les accusés, applaudissaient à la sentence de mort, et leurs propos cyniques trouvaient un écho chez les gens sans aveu qui remplissaient les gradins destinés au public. « Nul respect, nulle retenue, nul sentiment des convenances, même envers soi-même, tel était, écrit un témoin oculaire, le spectacle qu'offrait chaque jour le tribunal révolutionnaire, dit tribunal de sang. »

C'est dans ce milieu farouche, bruyant, cyniquement hostile que parurent, toujours tranquilles et sereines, les Filles de Saint-Vincent. On jugea d'abord leur compagnon, Jean Payen, qui fut condamné à mort « pour avoir caché dans un tas d'œillettes une soutane avec une ceinture, vexé les patriotes, défendu à ses courageux laboureurs d'assister à la messe du curé sermenté..... en un mot, ayant toujours été un monstre en aristocratie et en fanatisme ».

Puis on passa aux Sœurs qui furent interrogées sur les gazettes contre-révolutionnaires trouvées dans leur maison et qui, on en eut plus tard la preuve, y avaient été apportées par leur dénonciateur, le directeur Mury lui-même.

Mais l'affaire des papiers n'était qu'un prétexte; comme leurs Sœurs martyres, les Carmélites de Compiègne, les Sacramentines de Bollène et les Ursulines de Valenciennes, les Sœurs de Charité d'Arras moururent à cause de leur attachement à la religion catholique proscrite; le tribunal qui les condamna fournit lui-même la preuve qu'elles furent surtout et avant tout des victimes religieuses.

Un témoin oculaire rapporte que le président leur offrit la vie sauve si elles consentaient à prêter le serment; elles répondirent par un refus : « Mais, dit un des jurés, s'il le fallait pour le salut de la République? — Notre conscience nous défend de le faire. » Cette simple affirmation, héroïquement répétée, fut toute leur réponse.

Les servantes des pauvres étaient surtout des femmes d'action; à part les paroles prophétiques recueillies sur les lèvres de la supérieure, on ne cite d'elles aucun discours, mais leur attitude était la plus éloquente des prédications.

Le témoin oculaire déjà cité, après avoir raconté le jugement des religieuses, ajoute : « Ces fourbes, ces lâches, qui assassinent quatre pauvres vieilles filles pour une question de conscience, prétendaient n'avoir plus de préjugés et faire la guerre aux préjugés. »

La sentence fut alors prononcée : la Sœur Madeleine Fontaine était condamnée à mort comme « pieuse contre-révolutionnaire, ayant conservé précieusement et même caché sous un tas de paille une foule de brochures et de journaux renfermant le royalisme le plus effréné, ayant refusé le serment, ayant même insulté aux commissaires du district en leur disant que cela n'irait pas, qu'il n'y avait plus de diable dans l'enfer, qu'ils étaient sur la terre ».

La même peine fut portée contre les Sœurs Jeanne Gérard, Marie Lanet, Thérèse Fanton, « complices de ladite Madeleine Fontaine ».

La sœur supérieure tint-elle le propos qui blessa la susceptibilité des lieutenants de Joseph Lebon? Nous savons que les papiers qu'elle est accusée d'avoir « conservés précieusement » ne furent jamais vus par elle et furent apportés dans sa maison par une main ennemie; la seconde accusation n'est peut-être pas plus fondée que la première. Fût-elle exacte, les termes dont se servit la Sœur Fontaine sont moins sévères que ceux qu'employèrent les vierges martyres, sainte Agathe et sainte Lucie, qui traitèrent leurs juges de « tyrans cruels » et leur reprochèrent vivement leur « barbarie atroce ».

La véritable cause de la mort des quatre religieuses est ailleurs; elles étaient « pieuses contre-révolutionnaires » et elles avaient « refusé le serment »; elle sont dès lors victimes de leur fidélité à l'Eglise.

On ne saurait en assigner d'autre, et c'est là leur plus beau titre de gloire.

L'EXÉCUTION

La popularité dont avaient joui à Arras les Filles de Saint-Vincent semble les avoir suivies à Cambrai. Le souvenir des longues années qu'elles avaient dépensées au service des pauvres et des malheureux entourait comme d'une auréole leurs fronts vénérables. Contrairement à leur habitude, les assistants accueillirent la sentence en silence, il n'y eut ni les applaudissements ni les cris ordinaires; on entendit seulement la voix des Sœurs qui répondirent à leurs juges par un fervent *Deo gratias*.

L'exécution devant se faire immédiatement, on procéda sur-le-champ à la toilette des victimes. Celles-ci, très calmes, continuaient à prier, elles tenaient leurs chapelets et refusèrent de s'en séparer quand le bourreau voulut leur lier les mains derrière le dos. Un des accusateurs publics, Darthe, ordonna alors de leur arracher ces « amulettes », mais un huissier, nommé André, pour exciter les moqueries de la foule, plaça les chapelets en forme de couronne sur la tête des victimes. On leur ôta, dit une relation manuscrite, leurs voiles et leurs guimpes, qui remplaçaient depuis le commencement de la Révolution la blanche cornette aux ailes déployées, on leur coupa ensuite les cheveux, puis, quand tout fut prêt, le cortège se mit en marche; les Sœurs, dit une tradition populaire, étaient « gaies comme des pinsons ». Il est probable que les quatre religieuses eurent, avant de mourir, la joie de recevoir une absolution suprême; le P. Barnabé, Capucin, était caché chez sa nièce, Mme Guilles, qui habitait en face de la guillotine. Elle avait ménagé dans son grenier une petite cellule où vivait le vieux prêtre. Un seul carreau de verre voilé d'une gaze lui permettait de voir distinctement les victimes qui montaient à l'échafaud et auxquelles il donnait l'absolution. Toutes les fois qu'on le pouvait, les prisonniers étaient secrètement avertis de la présence du religieux, afin qu'ils pussent profiter de son ministère.

Pendant le court trajet, la Sœur Fontaine continua à encourager la foule qui, émue et troublée, se pressait autour des condamnées : « Nous serons les dernières victimes », ne cessait-elle de répéter, et, en voyant pleurer quelques assistants : « Ne pleurez pas, ajouta-t-elle; ayez confiance, nous serons les dernières. » Celle qui avait pansé tant de plaies et séché tant de larmes resta fidèle jusqu'à la fin à sa mission de consolatrice.

Arrivées sur la place d'Armes, où se dressait l'échafaud, les Sœurs se prosternèrent et prièrent pendant quelques instants, puis elles gravirent le sanglant escalier, aussi tranquilles, aussi recueillies qu'aux jours heureux de leur vie religieuse. La supérieure monta la dernière; quand ses filles eurent franchi le terrible passage, elle s'avança à son tour, courbée sous le poids de ses soixante et onze ans, mais encore énergique et vaillante.

Avant de mourir, dit une lettre de l'époque, elle parla au peuple qui, dans un silence profond, entourait la guillotine : « Chrétiens, s'écria-t-elle, écoutez-moi. Nous sommes les dernières victimes. Demain, la persécution aura cessé, l'échafaud sera détruit et les autels de Jésus se relèveront glorieux. »

Ces paroles prophétiques prononcées, elle inclina, à son tour, la tête sous le couperet.

La prédiction de la Sœur fit sensation à Cambrai. Lebon et Caubrière en firent le sujet de « leurs ignobles plaisanteries »; mais, dans le peuple, fatigué de la vue du sang, elle circula comme l'espérance de temps meilleurs. Elle se vérifia, du reste, à la lettre.

Le lendemain, un accusé comparut devant les juges et fut, chose rare à cette époque, acquitté par eux; le surlendemain 28 juin, Joseph Lebon était violemment attaqué devant la Convention, et, en conséquence, il suspendit provisoirement les opérations du tribunal de Cambrai et se rendit à Paris pour présenter sa défense en personne.

Il fut mis en jugement après quatorze mois de détention, condamné à mort et exécuté à Amiens le 24 vendémiaire an IV; il mourut sans dignité et sans repentir, et l'exécuteur fut obligé de le soutenir.

Les corps des quatre religieuses martyres avaient été déposés dans une immense fosse remplie de chaux vive, creusée dans l'ancien cimetière de la porte Notre-Dame, aujourd'hui cimetière Saint-Géry, situé près de la gare de Cambrai. La concession, réservée actuellement aux sépultures des Filles de la Charité, se trouve dans ce même cimetière, à deux pas du coin de terre où dorment, mêlées à la foule des morts, leurs glorieuses devancières.

Les deux chapelets donnés par la Sœur Fontaine furent conservés comme des reliques par les descendants des pieuses femmes qui les avaient reçus des mains de la supérieure martyre. Toutes les histoires locales, très nombreuses du reste, qui parurent dans le courant du dernier siècle, et où sont relatés les faits que nous venons de raconter sur la Terreur à Arras, font une mention spéciale des quatre Sœurs; la prophétie de la Sœur Fontaine et son exact accomplissement frappa surtout les historiens du pays, qui vivaient au milieu des enfants et petits-enfants de ceux qui avaient connu les Sœurs.

Dans un livre publié en 1829 à Cambrai, un ecclésiastique, qui avait été lui-même prisonnier pendant la Révolution, dit à ce propos : « Le fait que nous rapportons ici est à la connaissance de milliers d'individus, et quoi qu'il soit déjà vieux de quarante années, aucune voix ne s'élèvera contre l'authenticité de notre récit. »

L'abbé Guillon, dans son beau livre : *Les martyrs de la foi*, publié en 1821, donne aux martyres de Cambrai une place d'honneur : « Elles allèrent à la mort, dit-il, avec des sentiments héroïques de foi et d'amour de Dieu. » Et, dans un volume paru en 1885, Mgr Deramecourt, qui devint évêque de Soissons, dit de la Sœur Fontaine « que toute la ville d'Arras la regardait comme une sainte ».

A côté des Carmélites de Compiègne, béatifiées depuis un an, des religieuses de Bollène et de Valenciennes, les Filles de Saint-Vincent sacrifiées à Cambrai tiennent dignement leur place.

Leur cause a été introduite devant la Sacrée Congrégation des Rites au mois de mai 1907; elles jouissent donc du titre de *Vénérables*, et le jour n'est pas éloigné, il faut l'espérer, où il leur sera donné d'être placées sur les autels.

R. DE C.

(D'après les *Contemporains*.)

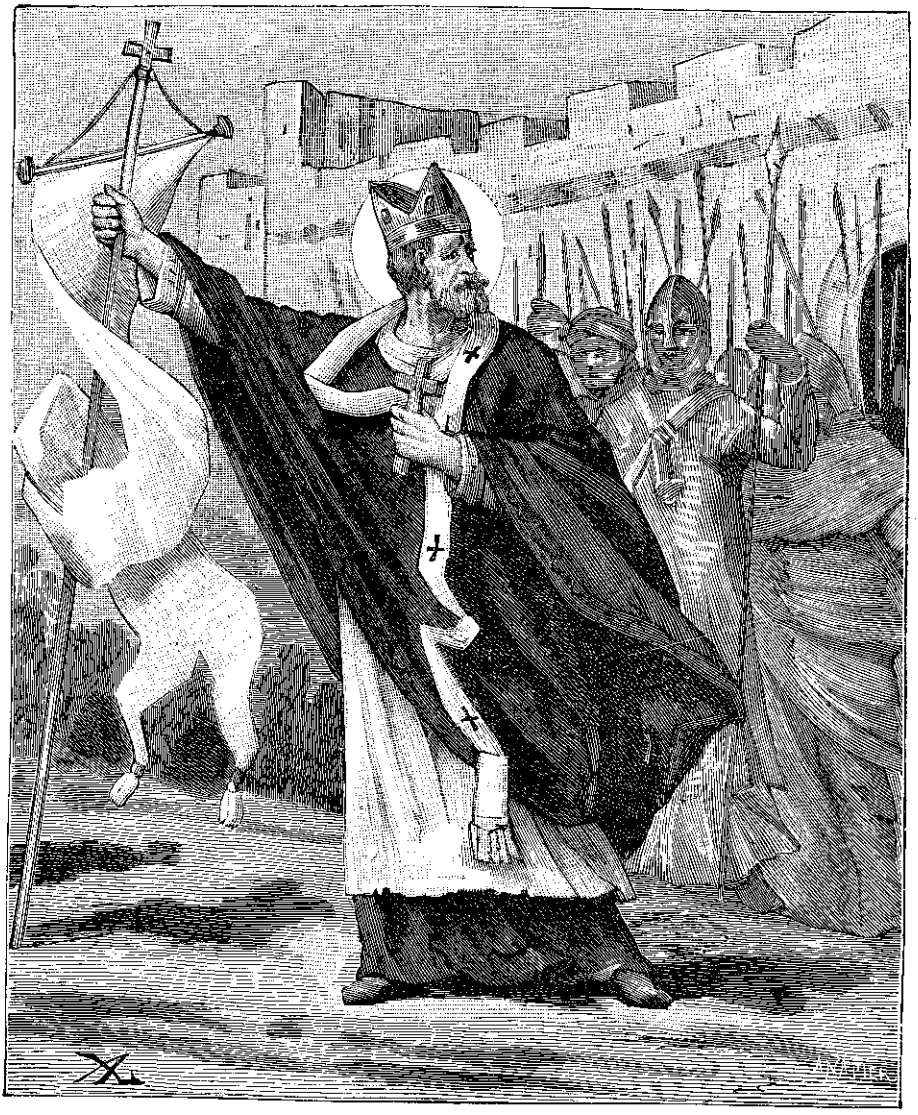
BIBLIOGRAPHIE

L. MISERMONT, *Les Filles de la Charité d'Arras, dernières victimes de Joseph Lebon à Cambrai, guillotinées le 8 messidor an II, 26 juin 1794*. In-8°, 1900. — G. LENOTRE, *Vieilles maisons et vieux papiers*, 3e série. — A.-J. PARIS, *Histoire de Joseph Lebon et des tribunaux révolutionnaires d'Arras et de Cambrai*, 1864, t. II.

SAINT ÉMILIEN

ÉVÊQUE DE NANTES, HÉROS ET MARTYR

Fête le 27 Juin.



Saint Émilien entraîne les Bretons au secours de la France envahie par les Sarrasins barbares et infidèles.

L'INVASION

Au commencement du VIII[e] siècle, la France faillit périr, et avec elle la civilisation de l'Europe occidentale, en tombant sous le joug barbare des sectateurs de Mahomet. Après avoir conquis l'Espagne, les Sarrasins musulmans franchirent les Pyrénées l'an 719, au nombre de plus de trois cent mille hommes ; mais grâce à la protection de l'apôtre saint Pierre (1) ils furent vaincus près de Toulouse par un prince français de la race de Clovis, Eudes, duc d'Aquitaine, fils de sainte Odette. Les Sarrasins ne renoncèrent pas à leur projet de conquérir la France ; obligés de repasser en Espagne, ils se préparèrent pendant douze ans à une invasion formidable ; leurs armées furent grossies par un nombre immense de musulmans d'Asie et d'Afrique. « Au printemps de l'année 732, une multitude qu'on ne saurait guère évaluer, dit M. Darras, à moins d'un million d'âmes, se mit en mouvement sous les ordres d'Abdérame, émir de Cordoue, et se dirigea vers la France par quatre chemins, par la Méditerranée d'une part et par l'Océan de l'autre, par Roncevaux et par Bayonne. Se croyant assurés de la victoire, les mu-

(1) Voir Darras. *Hist. de l'Eglise*, tome XVI.

sulmans venaient suivis de leurs familles, pour s'installer en France à la place des habitants massacrés ou réduits en servitude.

« Ce fut une inondation de fer et de feu dont le quadruple courant se réunit en une seule masse dans le territoire compris entre les Pyrénées, le Rhône, l'Océan aquitanique et la Méditerranée, depuis Bordeaux jusqu'à Marseille. Les villes du Béarn, Oléron, Auch, Aix, Dax, Bayonne, furent saccagées ou livrées aux flammes. Les Sarrasins laissaient sur leur passage une longue traînée de sang. On compte un grand nombre de martyrs que leur glaive envoya au ciel : au diocèse du Puy en Vélay, saint Théofred (saint Chaffre), abbé du monastère de Carméry ; à Marseille, dans le couvent de Saint-Sauveur, l'abbesse sainte Eusébie et quarante religieuses ses compagnes qui se défigurèrent le visage et se coupèrent le nez pour se soustraire aux outrages des musulmans. Les Sarrasins massacrèrent ces héroïques vierges : elles furent enterrées toutes ensemble dans une fosse commune sur laquelle on éleva une chapelle. Le monastère de Lérins, sous la conduite de saint Porchaire II, comptait alors plus de cinq cents moines : ils furent massacrés par les hordes d'Abdérame. Quatre religieux seulement échappèrent comme par miracle à cette boucherie ; ils revinrent après le départ des mécréants inaugurer de nouveau la vie monastique sur les tombes de leurs frères. Saint Pardoux, abbé du monastère de Guéret, reçut aussi la couronne du martyre (1) ».

Pendant que de nombreuses bandes, conduites par des chefs divers, pillaient et dévastaient toutes les campagnes, le flot de l'invasion se divisa en deux courants principaux : l'un, remontant le Rhône, envahit la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais et pénétra jusqu'en Bourgogne, après avoir saccagé Avignon, Viviers, Valence, Vienne, Lyon, Mâcon, Châlon-sur-Saône, Besançon. Pendant ce temps, l'aile gauche des barbares, dirigée par Abdérame en personne, emportait d'assaut la ville de Bordeaux, y mettait tout à feu et à sang, écrasait l'armée du duc d'Aquitaine sur les bords de la Dordogne, incendiait Périgueux, Saintes, Angoulême, et marchait sur Poitiers où elle livrait aux flammes la basilique de Saint-Hilaire.

PATRIOTISME DE SAINT ÉMILIEN ET DES BRETONS

A la nouvelle de ces désastres et du péril qui les menaçait elles-mêmes, l'émotion fut grande dans les provinces du nord de la France. Charles, duc d'Austrasie, occupé à guerroyer en Allemagne, n'était pas là pour résister aux envahisseurs.

La ville de Nantes avait alors pour pontife un saint et vaillant évêque, plein de charité et de foi; l'amour de Dieu et de la patrie embrasait son cœur et la consécration épiscopale n'avait fait que rendre plus constante et plus droite l'ardeur naturelle du sang breton qui coulait dans ses veines. Cet évêque était Emilien. « Son visage était admirablement beau, dit son historien, l'expression de sa physionomie pleine d'aménité, sa parole d'une angélique douceur; il était compatissant pour le peuple et aimable par dessus tout, parce que tout en lui respirait la vertu. »

Emilien convoque tout son peuple dans sa cathédrale et le met en prières pour la délivrance de l'Eglise et de la France. Puis il monte en chaire, et d'une voix vibrante fait appel au courage patriotique et chrétien des Bretons : « O vous tous, dit-il, hommes forts dans la guerre, plus forts encore dans la foi, armez vos mains du bouclier de la foi, vos fronts du signe de la croix, votre tête du casque du salut, et couvrez votre poitrine de la cuirasse du Seigneur. Puis, une fois revêtus de cette armure religieuse, ô soldats du Christ, prenez vos meilleures armes de guerre, vos armes de fer les mieux forgées, les mieux trempées, pour renverser et broyer ces ennemis misérables, qui semblables à des chiens furieux dévorent les chrétiens nos frères. Nous pouvons succomber dans la lutte, mais c'est le cas de dire avec Judas Macchabée : Mieux vaut mourir courageusement les armes à la main, que de voir le désastre de notre patrie, la profanation des choses saintes, l'opprobre du peuple de Dieu et de la loi que nous a donnée le Seigneur. »

Transportés hors d'eux-mêmes par ce discours laconique, véritable modèle de harangue militaire et sacerdotale, les Nantais répondirent par ce cri unanime : « Seigneur, vénérable et bon Pasteur, ordonnez, commandez, et partout où vous irez, nous vous suivrons. »

L'Evêque ne perd pas un instant, il voit dans cet élan l'expression de la volonté divine, il reconnaît qu'un souffle de l'Esprit-Saint agitant toutes ces poitrines chrétiennes leur communique l'ardeur du sacrifice et du dévouement; sans délibérer davantage, il fixe le jour du départ et le lieu du rendez-vous. « Ici même, dit-il, nous nous retrouverons; de cette cathédrale, du pied de cet autel, nous partirons tous; et j'aurai l'honneur de marcher à la tête des soldats de Jésus-Christ! » Un nouveau frémissement d'enthousiasme accueillit ces paroles et chacun courut aux préparatifs du départ.

Dans un pareil péril, alors qu'il s'agissait du salut des âmes, non moins que de celui de la patrie, alors que la France allait cesser d'être chrétienne pour devenir musulmane, en présence d'ennemis qui massacraient les populations en masse, ne nous étonnons pas de voir un évêque prendre, à défaut d'autres, le commandement d'une expédition militaire et devenir le chef d'une croisade, mais admirons plutôt son dévouement catholique et français.

Au jour fixé, la cathédrale de Nantes se remplit de guerriers, accourus de tous les points de la province, de toutes les rues de la ville. L'évêque, revêtu de ses ornements sacerdotaux, monta à l'autel et offrit le Saint-Sacrifice pour la France, pour les Bretons, pour tous ses compagnons d'armes dont il était le compatriote par le sang, le père par la grâce, le chef par le dévouement. Il demanda au Dieu des forts de donner aux familles la résignation, aux soldats, la force et le courage ; il pria le Seigneur, par la divine Victime du Calvaire, d'agréer et de bénir le sacrifice de ceux qui allaient au-devant de la mort pour la défense de la foi et le salut de leurs frères. Ce fut un beau spectacle de voir cette multitude de vaillants guerriers, brillants sous leurs armes, s'approcher pieusement de la table sainte pour recevoir le corps et le sang du Sauveur.

La messe achevée, le saint évêque prit la parole : « Mes enfants, dit-il, remercions le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, notre créateur et notre bienfaiteur, qui nous a réunis en tel nombre, et par sa grâce a réchauffé et fortifié nos cœurs. Prions-le de vouloir bien achever son œuvre en accomplissant par nous sa sainte volonté pour notre salut et celui de nos frères. Oui, mes enfants, instruits par les préceptes salutaires du Seigneur et formés à sa divine école, vous et moi nous osons dire tous les jours : *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Enfants, ces grandes paroles que le Christ nous a apprises, l'occasion est venue de les traduire par nos actes. Prions-le dévotement afin qu'il fasse véritablement de nous les soldats de son nom, les soldats de son règne, les soldats de sa loi et de sa cause. »

1) Da rras. *Hist. générale de l'Eglise*, tome XVII.

Après de telles paroles, il ne restait plus qu'à partir (1). La sainte phalange se met en marche. Les gémissements et les sanglots de la foule, les larmes des mères, des veuves et des orphelins qui se pressent sur leur passage, répondent aux adieux des soldats, mais rien n'ébranle la fermeté de ces volontaires de la foi. Ils ont, dit l'historien, l'espérance pour flambeau, les sacrements pour nourriture, et leur évêque pour chef. Ils marchent jour et nuit, au-devant de l'ennemi redoutable qu'ils vont combattre. Qui sait? les Sarrasins sont peut-être sur le point de prendre quelque nouvelle ville; les atteindre une journée plus tôt sera sans doute le salut d'une population entière.

En arrivant à Paris, ils apprennent qu'une armée de Sarrasins assiège la ville de Sens. Ils redoublent d'ardeur pour arriver à temps. Gloire à ces braves; ils n'auront pas à s'en repentir. Sens soutenait encore avec énergie l'assaut des infidèles. Cette ville avait alors pour évêque saint Ebbo, un digne émule de saint Emilien. D'abord comte et homme de guerre, Ebbo avait ensuite renoncé aux honneurs du monde pour se faire moine au monastère de Saint-Pierre-le-Vif. C'est là qu'on était allé le chercher pour le faire malgré lui évêque de Sens. Il était depuis plusieurs années l'exemple, la lumière, le père et le pasteur bien-aimé de son peuple, quand les hordes sarrasines vinrent mettre le siège devant sa ville épiscopale.

« Gorgé de sang et de rapines, l'ennemi parut devant la cité sénonaise, raconte l'hagiographe de saint Ebbo; il entoura la ville de ses légions, plaça aux portes des sentinelles vigilantes et ferma toutes les issues. Des engins de guerre, balistes, pierriers, catapultes, battaient les remparts. Cependant les citoyens munissaient les points faibles, élevaient des tours de défense et lançaient des traits enflammés pour brûler les machines de l'ennemi. La fureur des assiégeants, doublée par l'énergie de la résistance, ne connut bientôt plus de bornes. Cette race barbare imagina un expédient épouvantable. De toutes parts les arbres du pays furent coupés et quand le bois eut été amoncelé comme une montagne circulaire sur toute l'enceinte de la ville, on y mit le feu. La flamme s'éleva bientôt triomphante; les citoyens consternés vinrent trouver l'évêque. L'homme de Dieu était agenouillé, les yeux baignés de larmes. D'une voix entrecoupée de sanglots, il suppliait le Seigneur Jésus-Christ en faveur du peuple dont il lui avait confié le soin. Sa prière terminée, il se releva, et désormais sûr de la protection céleste, il bénit la foule. « Les gros bataillons ne font pas la victoire, s'écria-t-il, une poignée de soldats conduits par le Seigneur suffira à nous sauver. Suivez-moi. »

Se dirigeant alors vers l'une des portes qu'il fit ouvrir, il se précipita avec les guerriers, à travers la fumée et les flammes, pour se jeter sur l'ennemi. Témoin de cette héroïque sortie, le reste de la population s'abandonnait au désespoir, mais l'homme de Dieu et ses compagnons ne doutèrent pas un instant du succès. Surpris à l'improviste dans leurs campements, les barbares s'enfuirent en désordre; la panique fut telle qu'ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Dans leur déroute, ils tombèrent par milliers, jonchant les plaines de cadavres (2). »

D'après plusieurs historiens (3) cette victoire fut due en partie à l'arrivée soudaine des Bretons, qui chargèrent les musulmans en même temps que les assiégés tentaient la vigoureuse sortie commandée par saint Ebbo. D'autres placent un peu plus tard la délivrance de Sens (1). Il est certain du moins que l'héroïque légion des volontaires de saint Emilien, continuant sa marche à travers la Bourgogne, vola au secours d'Autun assiégé par une multitude de Sarrasins sous les ordres d'un chef que le chroniqueur appelle Eustratégus. A la nouvelle de leur approche, le chef musulman envoie un corps de troupes pour leur barrer le passage et empêcher leur jonction avec les défenseurs d'Autun. Les Bretons voient s'avancer les bandes musulmanes, ils fondent sur elles avec impétuosité, les taillent en pièces dans les champs de Saint-Forgeot, et secondés par une sortie des assiégés, ils entrent triomphalement dans Autun, où les habitants les reçoivent comme des sauveurs envoyés du ciel.

(1) Panégyrique de saint Emilien, par Mgr Pie.
(2) Darras. *Histoire générale de l'Église*, tome XVII, page 22.
(3) M. l'abbé Dinot, Mgr Guérin.

LE CHAMP DU SACRIFICE

Après un légitime repos, les Bretons se concertent avec les Eduens (Autunois) pour la délivrance de la ville. On décide d'attaquer l'ennemi dans ses campements. La direction générale des troupes est confiée à saint Emilien. L'évêque réunit tous les guerriers dans la cathédrale d'Autun, il rend grâce à Dieu des succès obtenus, il exhorte Eduens et Bretons à faire bravement leur devoir, promettant la palme de la victoire ou celle du martyre. Il rappelle le souvenir de saint Symphorien, et comme la mère de ce jeune martyr d'Autun, montre la couronne préparée dans les cieux. L'armée chrétienne sort de la ville et se divise en trois corps : au centre saint Emilien et ses Bretons, à droite et à gauche les Eduens. Elle attaque vaillamment les barbares, franchit la vallée sans s'arrêter, force le camp des infidèles sur le plateau de Saint-Pierre-l'Etrier, porte partout le désordre et la mort. Les ennemis lâchent pied de toutes parts et s'enfuient pêle-mêle dans la direction de Châlon jusque dans les gorges de la Creuse-d'Auxy.

Le général musulman ne réussit à rallier ses troupes que trois lieues plus loin, dans la plaine de Saint-Jean-de-Luze. Il se préparait à une vigoureuse résistance quand il voit la petite armée chrétienne fondre de nouveau sur lui. Bientôt les lignes musulmanes commençent à plier, une seconde victoire des chrétiens va compléter la première. Mais voici que de l'extrémité du champ de bataille un cavalier accourt bride abattue: « Seigneur, dit-il à saint Emilien, hâtez-vous, les infidèles fondent sur nous de toutes parts ! » Un corps de six mille cavaliers sarrasins, commandés par Nymphéus, après avoir ruiné Châlon, arrivait dans la plaine de Luze. « Braves guerriers, dit Emilien à ses compagnons, je vous félicite de votre vaillance. Mais l'heure est venue où la force n'est rien, Dieu seul peut nous donner la victoire ». Traçant ensuite le signe de la croix: « Seigneur, ajoute-t-il, je remets mon âme entre vos mains. » Puis il se précipite au milieu des Bretons à l'attaque des nouveaux ennemis : « Courage, mes enfants, criait-il, Dieu compte sur vous. » Or le chef sarrasin Nymphéus, d'une force et d'une stature extraordinaires, faisait des chrétiens un carnage épouvantable et couvrait le sol de sang et de cadavres. Emilien, saisi de douleur et d'une indignation irrésistible à la vue du massacre de ses enfants, s'élance audacieusement sur le chef barbare et d'une main vigoureuse le renverse de cheval. Mais il est lui-même assailli par une troupe de musulmans et percé de mille coups. Il tombe, les chrétiens se

(1) Darras, *ibid.*

pressent pour le sauver : « Bretons, leur dit l'Evêque mourant, combattez jusqu'à la mort. La mort pour nous, c'est la vie éternelle. Vous êtes les soldats de l'Eglise et de la foi : là-haut, avec le Christ, est notre victoire et notre récompense. » Ce furent ses dernières paroles, le capitaine sarrasin s'étant relevé de sa chute, blessé et furieux, se fit jour à travers les combattants et, d'un coup de cimeterre, trancha la tête de l'évêque martyr.

Les anges invisibles recueillirent cette âme héroïque, digne d'entrer dans la gloire éternelle escortée de leurs phalanges victorieuses. La plupart de ses compagnons d'armes furent immolés autour de lui ; holocauste d'expiation pour la France, victimes innocentes et généreuses dont le sang, en abreuvant la plaine de Saint-Jean-de-Luze, criait vers Dieu miséricorde et pardon pour la patrie. Ce cri ne devait pas tarder à être exaucé.

LA FRANCE SAUVÉE

Les barbares vainqueurs revinrent contre Autun, emportèrent la ville d'assaut, livrèrent les édifices aux flammes et égorgèrent la plupart des habitants. Ce fut leur dernier triomphe. Un prince, qui sera le grand-père de Charlemagne, Charles, duc d'Austrasie revenait d'Allemagne victorieux après avoir réuni sous ses drapeaux tous les guerriers qu'il put recruter, depuis la Loire jusqu'aux rivages de la mer du Nord. Eudes d'Aquitaine était avec lui. Le prince mérovingien, après ses désastres, était accouru auprès de Charles pour le conjurer d'activer ses préparatifs. Charles avait fait bénir son épée au sanctuaire de Saint Michel, au mont Tumba (mont Saint-Michel). Une vingtaine d'années, auparavant, le prince des armées célestes, prenant la France sous sa protection, avait, dans une apparition à saint Aubert, évêque d'Avranches, demandé au saint évêque de lui consacrer cette montagne. De nombreux miracles rendaient célèbre le sanctuaire bâti à cette époque sur le mont Tumba.

Obligées de fuir devant la redoutable armée des Francs, les légions musulmanes, qui avaient massacré saint Emilien et ses Bretons, se replièrent vers l'ouest, pour faire leur jonction avec la grande armée d'Abdérame, leur général en chef.

Au mois d'octobre de l'année 732, après huit jours de combats partiels, se livra entre Tours et Poitiers une terrible bataille, l'une des plus meurtrières dont notre histoire nationale ait gardé le souvenir. C'est là que Charles d'Austrasie conquit son glorieux surnom de *Martel*, parce que, dit le chroniqueur, « comme le *marteau* brise et dompte tous les métaux, ainsi il avait écrasé les barbares envahisseurs de la France. » Un nombre immense de Sarrasins restèrent sur le champ de bataille ; Abdérame leur chef fut parmi les morts, le reste s'enfuit en toute hâte vers les Pyrénées. La France et la chrétienté étaient sauvées.

On avait vu les musulmans sur les rives de la Loire, de la Garonne et du Rhône ; cinq siècles plus tard on verra les Français sur les rives du Jourdain, de l'Oronte et du Nil. A la voix d'un pape français, le bienheureux Urbain II, les chrétiens d'Europe, non contents de se défendre chez eux, iront au secours des chrétiens d'Asie opprimés, ils iront délivrer le sépulcre glorieux du Sauveur ressuscité ; Godefroy de Bouillon et saint Louis reprendront l'œuvre de Charles Martel. Enfin, dans notre siècle, l'Algérie, cette vieille patrie des Maures et de la piraterie barbaresque, s'inclinera sous la domination de la France ; et pourquoi ? pour que la France incline l'Afrique sous la domination de Jésus-Christ, Fils de Dieu.

LE CULTE DE SAINT ÉMILIEN

Mais revenons à saint Emilien. Quand les infidèles eurent quitté le champ de bataille où notre héros avait conquis, par sa mort, la victoire dont il jouit encore au ciel, les chrétiens du pays recueillirent pieusement les restes de l'évêque martyr et les ensevelirent en ce lieu. Plus tard, on éleva sur son tombeau un oratoire où s'accomplirent de nombreux miracles. Au XI^e^ siècle, le saint corps fut levé de terre, et placé avec honneur derrière le maître-autel de l'église paroissiale. Saint-Jean-de-Luze changea son nom en celui de Saint-Emilien (et par corruption Saint-Emiland, qu'il porte encore aujourd'hui). La Bourgogne reconnaissante n'a pas cessé, à travers les siècles, de vénérer la mémoire de son héroïque défenseur d'autrefois, devenu un de ses protecteurs au ciel. Le village de Saint-Emilien a eu le bonheur de conserver jusqu'à ce jour les reliques de son saint patron. La fête, qui attire de nombreux pèlerins, se célèbre le dimanche dans l'octave de saint Jean-Baptiste. — Au territoire de Tanlay, non loin de Tonnerre, s'élève une chapelle (rebâtie par le marquis de Tanlay) en l'honneur du saint évêque de Nantes; en ce lieu, dit une tradition, saint Emilien allant de Sens à Autun remporta une victoire sur les infidèles.

En 1859, la ville de Nantes eut la joie bien légitime d'obtenir quelques fragments des reliques de saint Emilien ; à cette occasion furent célébrées des fêtes religieuses splendides au milieu d'un concours immense de fidèles. Plusieurs évêques y assistaient. Le grand évêque de Poitiers, Mgr Pie, invité à prononcer le panégyrique de saint Emilien, fit entendre un des plus beaux discours qui soient tombés de ses lèvres si éloquentes et si doctes. — Dans la première partie il retrace la foi et le courage du saint prélat, dans la seconde, s'inspirant du texte de l'homélie d'Emilien à ses volontaires : *que votre règne arrive*, il parle en termes admirables de la royauté de Jésus-Christ. En voici quelques phrases :

LE ROI

« Jésus-Christ est roi, nos très chers Frères ; il est Roi, non seulement du ciel, mais encore de la terre, et il lui appartient d'exercer une véritable et suprême royauté sur les sociétés humaines : c'est un point incontestable de la doctrine chrétienne. Ce point, il est utile et nécessaire de le rappeler en ce siècle. On veut bien de Jésus-Christ sauveur, de Jésus-Christ rédempteur, c'est-à-dire sacrificateur et sanctificateur ; mais de Jésus-Christ roi, on s'en épouvante ; on y soupçonne quelque empiétement, quelque usurpation de puissance, quelque confusion d'attributions et de compétence.

» Jésus-Christ est roi ; il n'est pas un des prophètes, pas un des évangélistes et des apôtres qui ne lui assure sa qualité et ses attributions de roi. Jésus est encore au berceau et déjà les Mages cherchent le roi des Juifs ; *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* Jésus est à la veille de mourir : Pilate lui demande : Vous êtes donc roi : *Ergo rex es tu?* Vous l'avez dit, répond Jésus.

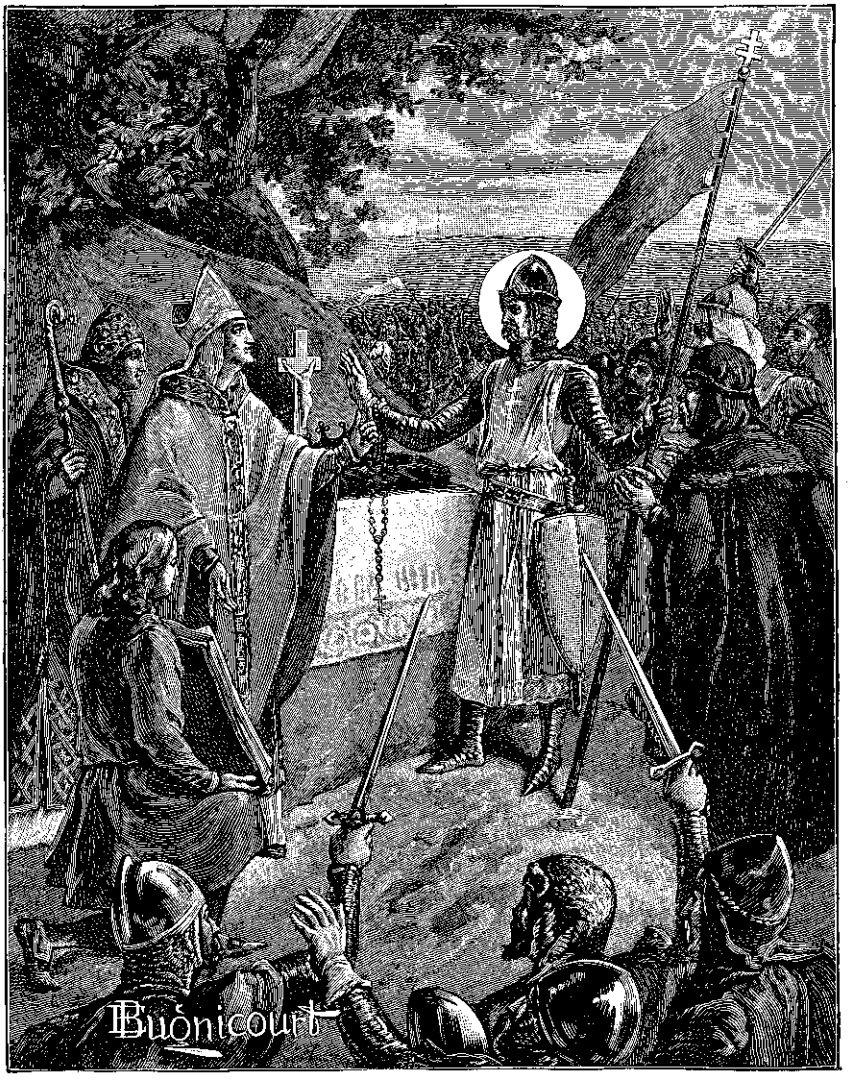
. . . . . .

» Elle date de loin, mes Frères, et elle monte haut cette universelle royauté du Sauveur. En tant que Dieu, Jésus-Christ était roi de toute éternité ; par conséquent, en entrant dans le monde, il apportait avec lui déjà la royauté. Mais ce même Jésus-Christ, en tant qu'homme, a conquis sa royauté à la sueur de son front, au prix de tout son sang. Le Christ, dit saint Paul, est mort et il est ressuscité à cette fin d'acquérir l'empire sur les morts et sur les vivants : *In hoc Christus mortuus est et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur.* »

SAINT LADISLAS I^ER^, ROI DE HONGRIE

1031-1095

Fête 27 le juin.



Saint Ladislas accepta le pouvoir suprême, mais sans jamais porter le diadème royal.

SOUVERAINS CONTEMPORAINS LES PLUS REMARQUABLES — LES PAPES SAINT GRÉGOIRE VII ET URBAIN II — LES ROIS DE FRANCE HENRI I^er^ ET PHILIPPE I^er^ — LES EMPEREURS D'ALLEMAGNE CONRAD II ET HENRI IV

Le saint roi, dont nous allons raconter la vie, mérite, à plus d'un titre, d'arrêter pendant quelque temps notre attention. Il vécut à une époque où la sainteté sur le trône, rare dans tous les temps, était encore, ce semble, plus difficile à pratiquer dans un siècle qui fut l'un des plus agités de l'histoire et au sein d'une société, chrétienne en apparence, mais qui avait conservé beaucoup de la rudesse native et de la corruption des temps barbares d'où elle émergeait à peine.

LA FAMILLE DU SAINT

Après la mort de saint Etienne, premier roi chrétien et apôtre de la nation hongroise, le royaume

où les droits de succession au trône n'avaient pas été réglés par des lois précises et définies fut livré à une longue et terrible anarchie dont il ne sortit que vers le commencement du XI^e siècle, sous le règne d'André I^er (1047-1061), devenu le chef d'une dynastie nationale dont la durée devait être de trois siècles (1302).

Ce roi avait un frère nommé Béla, que les événements politiques avaient obligé de s'exiler en Pologne, pays limitrophe dont les relations avec la Hongrie furent, durant le moyen âge, si nombreuses et si intimes, que parfois les deux pays eurent les mêmes souverains, bien que, d'ailleurs, la nationalité, la langue et les mœurs fussent très différents. Il n'y avait guère que la communauté de religion et parfois celle des intérêts politiques qui les rapprochaient.

Pendant son exil, le prince Béla épousa la fille de Mesco, duc de Pologne, et en eut deux fils. Geiza fut l'aîné, et le second, qui fut notre Saint, reçut au baptême le nom de Wladislas ou Ladislas, qui signifie *dompteur ou maître;* en langue paléo-slave. En langue hongroise, le nom de Ladislas, fut transformé en celui de Lalo et, en passant dans la langue française, il est devenu Lancelot.

Quand André I^er monta sur le trône, son frère Béla rentra avec sa femme et ses deux enfants dans sa patrie.

Pendant les quelques années que se prolongea l'exil de Béla en Pologne, le prince fit donner à ses enfants, avec une éducation foncièrement chrétienne, l'instruction que leur rang dans la société et leur naissance exigeaient et qu'ils étaient susceptibles de trouver dans un pays et à une époque où seuls, à peu près, les membres du clergé régulier et séculier étaient capables de la donner.

Mais dans cet âge encore si tendre, nous disent les chroniqueurs, la piété, la modestie et la charité envers les pauvres signalaient Ladislas à l'admration de tous ceux qui l'approchaient. Une guerre civile, sur laquelle nous n'avons que des renseignements très confus, fut l'occasion de ce retour de Béla et de sa famille. Ce ne fut en effet qu'après une série de péripéties sanglantes que Béla succéda à son frère André I^er. Celui-ci laissait un fils nommé Salomon, âgé à peine de douze ans. Il paraît bien que la loi d'hérédité n'était nullement reconnue dans le royaume hongrois, puisque Béla régna à la place de son neveu, soit que les Hongrois belliqueux aient préféré voir sur le trône un prince valeereux et dans la force de l'âge, plutôt qu'un enfant; soit peut-être que Béla, peu scrupuleux, se soit emparé par la force du souverain pouvoir.

LE BIENHEUREUX LADISLAS DEVIENT ROI

Après la mort de Béla, Salomon chercha à s'emparer du trône, mais il se rendit odieux par ses exactions et sa tyrannie et succomba sous la réprobation de ses sujets, qui appelèrent le prince Geiza I^er. Celui-ci accourut avec son frère cadet, Ladislas, auquel il donna le titre de duc en lui accordant de grands domaines, conformément aux usages féodaux qui commençaient à s'introduire parmi les nations barbares qui avaient adopté le christianisme. Geiza eut un règne fort court et mourut en 1079. Alors les prélats, les seigneurs et les magistrats des principales villes de la Hongrie se réunirent pour procéder à une nouvelle élection, et leur choix unanime tomba sur le prince Ladislas, dont on connaissait les hautes qualités et les rares vertus. Trois ans avaient suffi pour le faire universellement apprécier de tous ses compatriotes, et on espérait qu'après tant d'agitations, de troubles intérieurs et de guerres étrangères, son gouvernement à la fois juste, ferme et inspiré surtout par les principes d'une religion éclairée, rendrait à la Hongrie la prospérité qu'elle n'avait plus connue depuis la mort de son premier roi et de son premier apôtre saint Etienne.

Toutefois, avant d'accepter définitivement les offres si brillantes des Hongrois, Ladislas, dont le caractère était doux, pacifique, et dont la conscience s'alarmait de l'ombre même de l'injustice, voulut avoir le consentement de ce même Salomon, son cousin germain, qui, chassé du trône vivait encore dans l'exil. D'une part, il considérait les nombreuses et très onéreuses obligations auxquelles un roi chrétien est soumis en vertu de ses hautes fonctions et les dangers qui l'assaillent sur le trône au point de vue de son salut éternel, et d'autre part, il lui semblait qu'il ne pouvait légitimement porter une couronne dont le titulaire vivait encore, bien qu'il en eût été privé par ses sujets indignés et qu'il l'eût perdue par ses crimes. Il savait en outre que Geiza, avant de mourir, avait tenté une réconciliation avec Salomon, mais sans y réussir. Toutefois, les Hongrois, assemblés dans une grande plaine où se faisaient les élections, persistèrent dans leur volonté. Ils représentèrent à Ladislas que la couronne était plutôt élective qu'héréditaire, et protestèrent qu'ils ne voulaient point d'autre roi que lui. Enfin ils invoquèrent l'intérêt suprême de la religion et de la patrie hongroise.

Vaincu par tant d'instances, notre Bienheureux céda à contre-cœur et accepta le pouvoir suprême qu'on lui imposait; mais il ne voulut jamais être couronné dans l'église de Saint-Etienne, ni même porter le diadème, symbole et insigne de sa haute dignité, afin de bien montrer que s'il acceptait l'administration de l'Etat, il ne le faisait ni par ambition ni pour obtenir les avantages du souverain pouvoir, mais pour servir les intérêts de sa patrie et pour promouvoir notre sainte religion.

SAINT LADISLAS, MODÈLE DES ROIS CHRÉTIENS

Aussitôt que Ladislas eut donné son consentement, il prit en mains d'une manière à la fois prudente et ferme les rênes du pouvoir et s'efforça de faire disparaître les derniers vestiges des guerres civiles. Il poussa la condescendance jusqu'à envoyer à Salomon des prélats et des personnages prudents et conciliants afin de gagner son esprit farouche et l'engager à vivre désormais en paix avec ses voisins et ses vassaux. Il lui donna des ressources suffisantes et une pension royale pour lui permettre de tenir un train de maison en rapport avec son rang et offrit même de lui céder la couronne, s'il voulait promettre de changer ses mœurs et renoncer aux vengeances qu'il méditait contre ses anciens sujets. Toutes ces tentatives du saint roi furent inutiles, et bien loin de répondre aux avances pleines de bonté et de miséricorde qui lui étaient adressées, Salomon abusa de la liberté qu'on lui laissait, forma des conspirations contre son bienfaiteur et prépara même un guet-apens dans lequel, sous prétexte de s'entretenir avec son parent, il profiterait de l'occasion pour le mettre à mort et ressaisir cette couronne si convoitée. Ladislas fut heureusement averti à temps

de cette noire perfidie et jugeant avec raison qu'il ne pouvait, sans compromettre de nouveau la paix et les intérêts les plus précieux de la Hongrie, tolérer un pareil fauteur de désordres, il résolut de s'assurer de sa personne. En conséquence, Salomon fut saisi dans ses domaines, amené prisonnier dans la forteresse de Vizzegrad et privé de sa liberté.

Cependant, cette captivité ne dura pas longtemps, et Salomon recouvra son indépendance d'une façon inesperée, à la suite d'un événement qui mérite d'être signalé.

Ladislas, voulant faire transférer dans un lieu plus honorable le corps de saint Etienne, donna l'ordre d'exhumer le cercueil qui contenait la précieuse dépouille, mais il fut impossible aux ouvriers de desceller l'énorme pierre qui fermait l'ouverture du sépulcre. Cet événement remplit d'étonnement le roi lui-même et tous les assistants. Sur ces entrefaites, survint une religieuse qui déclara à notre Saint que Dieu avait révélé les causes de ce merveilleux événement. Elle fit connaître que la sévérité, peut-être excessive, dont on avait usé envers le captif déplaisait au Seigneur et que la pierre du sépulcre de saint Etienne ne pourrait être enlevée que si on rendait à la liberté le prince enchaîné.

Les chroniqueurs rapportent que Ladislas obéit avec empressement à l'avis de cette humble religieuse, à laquelle sans doute Dieu avait révélé qu'il voulait transformer par la pénitence l'âme cruelle et hautaine du prince captif. Ladislas remit donc Salomon en liberté et lui rendit ses biens. Plus tard, en effet, la grâce divine toucha le cœur de ce prince et il passa dans les exercices de la plus dure pénitence les derniers jours d'une vie si pleine d'agitation, trop longtemps souillée par des excès, et mourut saintement à Pola, petite ville du littoral hongrois de l'Adriatique, où longtemps on a montré son tombeau.

LES VERTUS HÉROIQUES DE SAINT LADISLAS

Les nombreuses occupations du souverain et les soins absorbants qu'il donnait aux affaires publiques n'empêchèrent jamais le saint roi de pratiquer sur le trône et au milieu de la Cour de Presbourg les vertus les plus héroïques. On admira surtout en lui sa charité envers les pauvres et les malheureux, sa chasteté au sein des dangers auxquels elle était exposée dans une société à demi païenne, et sa parfaite sobriété, ou, pour mieux dire, son esprit de mortification et de pénitence, plus conforme aux habitudes des cloîtres qu'aux usages des palais des rois.

Sa grande piété envers Dieu et la Très Sainte Vierge parut avec un grand éclat dans le soin qu'il prit de faire relever les églises détruites pendant le règne de Salomon, et par les dotations royales qu'il leur attribua. Il fut réellement le second *apôtre* de la Hongrie, et pendant son règne, malheureusement trop court, il fit prêcher dans les campagnes éloignées où le paganisme régnait encore les doctrines de la foi chrétienne, et cela avec un tel succès, qu'à sa mort, le culte des idoles avait complètement disparu de la terre hongroise.

SAINT LADISLAS RÈGNE PAISIBLEMENT

Le prince Salomon étant ainsi placé dans l'impossibilité de nuire à son parent et de troubler désormais la tranquillité du royaume, le saint roi put désormais consacrer tous ses soins à établir dans ses Etats les lois et règlements qu'il méditait de mettre en vigueur pour le bien de son peuple. Il fit donc convoquer une assemblée des grands barons et des prélats de son royaume pour soumettre à leur délibération des ordonnances dans lesquelles les lois humaines, en tout conformes à la loi divine de l'Evangile, devaient assurer la prospérité des peuples, le règne de la justice et par là même le bonheur de la nation hongroise, selon la parole de Notre-Seigneur : *Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice*, c'est-à-dire l'observation de ses commandements, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Ces règlements ont été conservés par le principal historien de la Hongrie, *Bonfinius*, à la fin de l'histoire très consciencieuse qu'il a composée.

D'ailleurs, l'exemple donné par Ladislas fut encore plus efficace que les décrets approuvés par la nation, représentée par ses chefs et ses prélats, pour maintenir les Hongrois dans l'observation des commandements de Dieu et des devoirs envers le prochain. Le palais du roi était si bien réglé que jamais, durant son règne de près de vingt années, on n'y vit ni scandale, ni querelles intestines, ni mauvais exemples. Ladislas était toujours fort zélé à promouvoir le culte divin. Il fonda des monastères et fit construire ou réparer des églises, où il voulait que le culte divin fût célébré avec toute la décence et la pompe convenables. On cite en particulier la superbe basilique dédié à la Très Sainte Vierge qu'il fit construire à Varadin et pour laquelle il obtint du Souverain Pontife un titre épiscopal qui existe encore de nos jours.

LES GUERRES DE SAINT LADISLAS

Malgré son caractère éminemment pacifique et ennemi de toute contestation, Ladislas fut cependant obligé, pour défendre ses sujets contre les oppressions injustes des peuples voisins ou des races encore païennes qui environnaient la Hongrie, où qui étaient campés sur son territoire, de prendre les armes. Les Polonais, les Bohémiens chrétiens et les Huns encore adonnés aux superstitions païennes, furent en différentes guerres, qui durèrent de 1080 à 1091, obligés de reconnaître leurs torts et de conclure une paix qui fut toujours généreuse de la part de leur vainqueur.

Bien que saint Ladislas ne fût pas l'agresseur et qu'il comptât sur la bravoure et le dévouement de ses sujets, célèbres par leur habileté guerrière, il se préparait à ses expéditions par des prières publiques, ordonnées dans tout le royaume, et personnellement, il s'y disposait par le jeûne et la réception du sacrement de l'Eucharistie. Il avait appris dans les Livres Saints, que souvent Dieu, pour punir les péchés secrets ou publics des particuliers, permet que, même dans les guerres justes, la défaite et la déroute complète soient le juste châtiment des prévarications d'une armée. Deux fois, il repoussa les Huns, et dans une guerre contre les Polonais, il s'empara de leur capitale, Cracovie.

LES DERNIERS JOURS DE SAINT LADISLAS

L'année 1095 venait de commencer et déjà, dans toute l'Europe chrétienne, il n'était bruit que d'une grande expédition que les peuples européens préparaient contre les infidèles musulmans qui occupaient les lieux sanctifiés par la

vie, les miracles et la mort de Notre-Seigneur. Des pèlerins hongrois, qui revenaient de Jérusalem mêlés à ceux des autres nations, racontaient les vexations sans nombre auxquelles étaient soumis les chrétiens de la Palestine.

Ladislas fut un des princes qui les premiers se préparèrent à réunir les ressources nécessaires pour équiper et armer leurs peuples afin de les entraîner à la conquête du saint Tombeau. Ce n'était pas seulement l'ardent désir de faire participer la Hongrie chrétienne à la gloire de la croisade, mais surtout la secrète espérance de verser son sang pour une cause sacrée qui animait saint Ladislas. Les brûlantes prédications de Pierre l'Ermite avaient eu un grand retentissement hors de la France et de l'Italie, et dans la Hongrie la nouvelle était parvenue que le pape Urbain II convoquait un Concile à Clermont-Ferrand auquel seraient invités tous les seigneurs, princes et rois de la chrétienté pour y concerter une expédition formidable contre les infidèles. Ladislas reçut cette nouvelle avec une joie incroyable et déjà il faisait des préparatifs, de concert avec son neveu, le roi de Bohême. Mais par une disposition particulière de la divine Providence, notre Saint ne devait pas voir se réaliser le plus ardent de ses vœux. Dieu, dont les desseins sont impénétrables, ne lui accorda pas la joie de prendre part à cette expédition, la plus sainte et la plus juste qui fût jamais.

En effet, le Bienheureux tomba gravement malade dans les premiers jours de juillet de cette même année 1095, et les progrès alarmants du mal dont il était atteint lui firent comprendre que sa fin approchait. Après avoir mis ordre aux affaires pressantes et les plus importantes de son royaume, malgré les tourments de la maladie, il ne songea plus qu'à se préparer à une sainte mort. Il reçut les sacrements de l'Eglise avec une piété et une résignation qui étonnèrent tous ceux qui en furent les heureux témoins, et expira le 30 juillet à l'âge de cinquante-six ans.

CULTE RENDU A SAINT LADISLAS

Lorsque le peuple hongrois apprit la perte du saint roi dont il avait admiré les vertus depuis dix-huit ans et dont il avait reçu tant de bienfaits, sa douleur se manifesta de la façon la moins équivoque. Toutes les classes de la société le pleurèrent : les pauvres et les malheureux comme leur soutien et leur défenseur; les prélats et les ecclésiastiques de tout rang comme le protecteur et le plus ferme appui de l'Eglise; les barons et les seigneurs comme le restaurateur de la paix publique et l'intrépide défenseur des causes justes et loyales. On peut citer comme une preuve éclatante de cette douleur universelle et profonde ce fait, peut-être unique dans l'histoire, que le peuple hongrois porta le deuil de son roi pendant trois ans, et que durant ce long intervalle, il n'y eut dans tout le royaume aucune réjouissance, soit publique, soit privée.

Le corps du saint roi fut solennellement porté de Presbourg jusqu'à Varadin, où il devait être enseveli dans l'église de Notre-Dame, que Ladisdas avait fait construire. De nombreux miracles, parmi lesquels on cite des guérisons subites, témoignèrent de la sainteté du serviteur de Dieu, et des grâces temporelles ou spirituelles étonnantes prouvèrent aux fidèles qui invoquèrent son intercession, combien Dieu avait pour agréable le culte rendu au saint roi. Les actes de la canonisation ont été malheureusement perdus à la suite des bouleversements qui suivirent la mort de Ladislas. On n'a guère conservé que la date précise de sa canonisation à la fin du XII[e] siècle en 1199 et la fixation de sa fête au 27 juin, qui fut le jour de la translation de son corps. Cette année-là même, un grand miracle contribua à répandre son culte dans toute la Hongrie et dans les pays voisins.

Les chroniqueurs nous racontent qu'une mère chrétienne, accablée sous le poids de l'immense douleur que lui avait causée la naissance de son enfant venu au monde dans un état de difformité horrible, accourut au tombeau du Saint pour le supplier d'obtenir de Dieu la guérison du petit innocent qu'elle portait dans ses bras. Sa prière fut exaucée : après qu'elle eut approché de la châsse les membres rudimentaires de l'enfant dont les pieds et les mains n'étaient pas même formés, la mère ramena son fils complètement guéri.

L'ICONOGRAPHIE DE SAINT LADISLAS

Le culte de saint Ladislas I[er] est resté très populaire dans la Hongrie, sans être toutefois aussi répandu que celui de saint Etienne dont la vie et les actes, beaucoup plus connus, ont échappé aux ravages du temps. Beaucoup d'églises lui sont consacrées. Son nom est très répandu jusqu'en Pologne, où il est donné au baptême plus souvent encore que dans le pays sur lequel il régna. Les artistes du moyen âge le représentaient, souvent tenant d'une main l'étendard hongrois et de l'autre une épée, afin de rappeler sa vaillance et la protection dont il couvrit sa patrie : parfois aussi, portant une église dans ses deux mains, allusion très naïve aux nombreuses églises et à la basilique de Notre-Dame de Varadin qu'il fit construire.

A. P.

SOURCES CONSULTÉES

Les Bollandistes (*Acta Sanctorum*). — GODESCARD-BONFINIUS, *Les chroniques Hongroises et Impériales*. — E. LÉGER, *Hist. de la Hongrie*.

SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE LYON ET MARTYR

Fête le 28 juin.

Martyre de saint Irénée.

IRÉNÉE A L'ÉCOLE DE SAINT POLYCARPE

Parmi les auditeurs qui recueillaient les pieux enseignements de saint Polycarpe, le disciple de l'Apôtre bien-aimé, on remarquait un tout jeune enfant qui n'était pas le moins assidu ni le moins attentif à ses leçons : il s'appelait Irénée.

En grandissant, Irénée ne perdit jamais le souvenir de ses premières années écoulées à l'école d'un tel maître, et, longtemps après, il

l'évoquait encore avec une profonde émotion dans une lettre qu'il écrivait à un de ses amis :

« Mon cher Florinus, lui disait-il, je vous vis en Asie-Mineure, je n'étais alors qu'un enfant. Vous viviez dans la demeure de Polycarpe ; il vous donnait le spectacle de ses grandes et héroïques actions. Toutes les circonstances de cette période de ma vie, la plus reculée pourtant, se sont gravées dans ma mémoire beaucoup mieux que les événements plus récents. Je pourrais marquer du doigt le lieu où le bienheureux Polycarpe s'asseyait pour s'entretenir avec ses disciples : je crois voir encore sa démarche, son air vénérable, les traits de son visage qui reflétaient si bien la pureté de sa vie. Il me semble l'entendre, quand il parlait à l'assemblée ; il racontait en quelle douce intimité il avait vécu avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur. Il citait leurs paroles et tout ce qu'ils lui avaient appris du divin Maître, de ses miracles et de sa doctrine. Avec quelle ardeur je recueillais ces traditions augustes, dont il plut à la bonté divine d'ouvrir pour moi le trésor. Je les fixais, non sur un parchemin qui s'efface, mais au plus profond de mon cœur, et je les repasse continuellement dans mon esprit. » Il aimait aussi à interroger les vieillards qui avaient eu le bonheur d'approcher et d'entendre les apôtres ; il leur demandait des détails sur tout ce qu'ils avaient vu et appris, et ces récits se gravaient dans son cœur non moins que les enseignements de Polycarpe. On peut donc dire avec raison que saint Irénée fut destiné par le Seigneur à lier les temps des apôtres au siècle qui devait les suivre, et chargé de transmettre aux âges postérieurs les traditions apostoliques. Saint Polycarpe, témoin de la sagesse et de la piété du jeune homme, n'attendit pas qu'il eût atteint l'âge ordinaire, et il conféra à Irénée les saints Ordres jusqu'au diaconat. Irénée devint alors le bras droit de l'évêque de Smyrne, et il remplit avec une prudence et un zèle au-dessus de tout éloge les nombreux et difficiles devoirs qui incombaient aux diacres dans la primitive Eglise : assister les ministres de l'autel au Saint Sacrifice, veiller à l'ordre des cérémonies, exhorter le peuple à la prière, distribuer le Corps et le Sang de Jésus-Christ, recueillir les aumônes des fidèles et les distribuer ensuite aux pauvres, aux orphelins, aux veuves, aux infirmes et surtout aux saints confesseurs de la foi retenus dans les fers, telles étaient les multiples occupations du courageux diacre.

IRÉNÉE DANS LES GAULES

Saint Polycarpe, qui gouvernait l'Église de Smyrne en Orient, embrassait aussi l'Occident dans son amour apostolique ; mais, de toutes les régions du Couchant, il y en avait une qui avait une place privilégiée dans son cœur : Polycarpe aimait spécialement la terre des Gaules. Voulant donner à ce pays un gage immortel de son affection et de sa sollicitude, il détacha de son entourage une pieuse colonie de missionnaires qu'il envoya à la conquête spirituelle de notre patrie : c'étaient Pothin, Irénée, Bénigne et d'autres encore, non moins dignes de leur noble mission.

Pothin, en compagnie d'Irénée, se fixa à Lyon où il établit son siège épiscopal. Les deux apôtres furent bénis dans leurs labeurs : la semence de la divine parole, jetée par leurs mains dans ce sol naturellement si fécond des Gaules, produisit une abondante moisson. Mais le vent de l'épreuve ne tarda pas à souffler sur la chrétienté naissante ; la persécution, éteinte depuis quelques années, se ralluma avec plus de violence que jamais. Les prisons regorgèrent de fidèles, le sang coula à torrents, il y eut à Lyon tout un peuple de martyrs. Saint Pothin lui-même, vieillard plus que nonagénaire, fut massacré par la foule idolâtre. Irénée échappa cependant, on ne sait comment, à la rage des persécuteurs.

LE MESSAGER DES MARTYRS

En même temps que l'hérésie vint aggraver le péril de la malheureuse Eglise de Lyon, du fond de leur cachot où ils étaient retenus, quarante-huit confesseurs de la foi résolurent dans cette extrémité de s'adresser au pape Eleuthère, comme au père commun de la chrétienté, afin de lui demander, à propos des erreurs qui venaient de s'élever parmi eux, ce qu'ils avaient à croire et à pratiquer.

Pour transmettre leur message au chef suprême des fidèles, ils choisirent le prêtre le plus distingué de l'Eglise lyonnaise ; celui, par conséquent, dont la présence eût été le plus nécessaire durant cette affreuse tourmente qui avait emporté déjà Pothin, leur guide et leur pilote. Ce prêtre était Irénée. Mais la prudence la plus merveilleuse avait dicté ce choix aux confesseurs de Jésus-Christ, car s'ils privaient leur Eglise de la présence d'un vaillant défenseur, c'était pour que le pape leur rendît, en la personne d'Irénée, un second et digne évêque.

Celui-ci refusa d'abord cette mission : s'éloigner de Lyon, n'était-ce point abandonner l'espoir si cher à son âme de trouver le martyre avec ses frères ? Mais les saints confesseurs exigèrent à tout prix ce sacrifice, et, après une vive résistance, Irénée dut enfin se rendre à leurs prières. En conséquence, il prit le chemin de la Ville éternelle, porteur d'une lettre pour le Souverain Pontife, qui finissait par ces mots élogieux : « Cette épître vous sera remise par notre frère et collègue Irénée, qui a cédé à nos instances en acceptant ce message. Nous vous supplions de l'accueillir comme un apôtre zélé du testament de Jésus-Christ et nous vous le recommandons à ce titre. »

Le vœu des confesseurs s'accomplit, car Irénée, pendant son séjour à Rome, reçut la consécration épiscopale de la main d'Eleuthère. Le pape lui remit également une réponse adressée à toutes les Eglises qui combattaient pour la foi du Christ dans les Gaules. Après avoir heureusement conclu les affaires qui avaient motivé son voyage, Irénée se mit à rechercher diligemment les cérémonies, coutumes et traditions que les princes des apôtres : saint Pierre et saint Paul, avaient enseignées à l'Eglise Romaine et qui, depuis, s'y étaient conservées avec fidélité. Son dessein était de les implanter ensuite dans l'Eglise lyonnaise. Après une année passée dans ces travaux, il revint dans les Gaules s'asseoir sur le siège épiscopal d'où les satellites avaient arraché le vénérable Pothin pour le traîner au tribunal païen.

LE TRAITÉ CONTRE LES HÉRÉSIES

Irénée reprit alors avec une ardeur nouvelle l'évangélisation du pays que le Seigneur lui avait confié. Il lutta d'abord contre les superstitions gauloises, contre le druidisme, et travailla de tout son pouvoir à détruire l'influence pernicieuse que les bardes exerçaient sur nos aïeux au moyen de leurs chants populaires.

Un autre ennemi se présenta devant lui, c'était l'hérésie des Gnostiques qui venait d'être importée sur les rives du Rhône. Irénée l'attaqua de front, et composa pour défendre la vérité un traité en cinq livres, écrit en grec, qu'il adressa à un évêque d'Orient, son ami. Il s'exprime, au commencement de cet ouvrage, en termes qui nous révèlent son humilité profonde : « J'habite, dit-il, chez les Celtes, et, la plupart du temps, ne parle d'autre langue que leur barbare idiome. N'attendez donc de moi ni l'art du beau langage que je n'ai point appris, ni le talent de l'écrivain, ni les grâces du style que j'ignore et ne recherche pas. C'est en toute simplicité, vérité, naïveté même, que j'ai écrit cet ouvrage, vous priant de l'accueillir avec les sentiments de charité qui me l'ont fait entreprendre. »

Néanmoins, la modestie du saint évêque n'a pas empêché toute l'antiquité chrétienne de rendre justice à sa profonde érudition et même aux charmes et à l'agrément de son style.

Ce qui frappe surtout dans ce traité, c'est la clarté avec laquelle il parle du principat suprême et du magistère infaillible du Souverain Pontife. Aussi, en présence d'un témoignage si éclatant de la croyance des premiers siècles à ce dogme, un professeur protestant s'écria : « Si les livres d'Irénée sont authentiques, il faut tous nous faire catholiques romains. »

LA PAQUE

Au temps de saint Irénée, une grave question divisa les fidèles du monde catholique : quelques Eglises d'Orient et plusieurs grands personnages voulaient qu'on célébrât la fête de Pâques au quatorzième jour de la lune de mars, c'est-à-dire au jour même où le Sauveur la célébra suivant l'ancienne loi et la coutume persistante des juifs; de l'autre côté, le pape saint Victor commandait qu'on la célébrât le premier dimanche qui suivait ce jour où Notre-Seigneur était ressuscité, afin de se conformer à l'enseignement de saint Pierre sur ce point et non à l'usage judaïque.

Cette controverse s'échauffa tellement que saint Victor fut sur le point d'excommunier tous ceux qui étaient d'un avis contraire au sien. Néanmoins, saint Irénée intervint et supplia le pape de modérer son juste zèle, lui représentant doucement qu'au lieu de retrancher tout à fait de l'Eglise des membres indociles, il serait plus à propos de les guérir par la douceur du traitement. Il écrivit alors aux évêques dissidents pour les prier d'obéir au Pasteur souverain du monde, et de se soumettre à la décision de l'Eglise Romaine, la mère et maîtresse de toutes les autres Eglises. Son zèle fut récompensé : il réussit à fléchir le pape, à ranger les rebelles sous son obéissance, et la tradition apostolique, l'usage de l'Eglise Romaine triomphèrent de toutes les attaques.

PROPAGATION DE LA FOI

Le zèle d'Irénée ne se bornait point à son Eglise. Après avoir défendu la foi contre les hérétiques, et formé à la vertu et à la science le clergé de son diocèse, il voulut propager la religion du Christ dans les Gaules par lui-même et par les hommes apostoliques qu'il envoya de côté et d'autre, tels que les saints Ferréol et Ferrution, à Besançon; le saint prêtre Félix et les diacres Fortunat et Achillée, à Valence. Lyon a toujours été un centre d'apostolat, et nous voyons saint Irénée y commencer l'œuvre des *Missions étrangères;* il formait, en effet, des disciples, qui, avec le titre d'*évêques des nations*, allaient prêcher et défendre l'Evangile dans toutes les parties du monde. Eusèbe de Césarée nous parle de ces missionnaires comme des hommes admirables, qui, imitant le zèle de leurs maîtres, élevaient l'édifice de la religion là où les apôtres en avaient jeté les fondements; ils répandaient par toute la terre la semence de la divine parole, faisant connaître aux infidèles le nom de Jésus-Christ, et leur expliquant sa sainte loi. Quand ces hommes apostoliques avaient solidement établi la foi chrétienne dans un pays, ils y laissaient des pasteurs stables pour y continuer le bien commencé, puis, ils s'en allaient dans d'autres contrées poursuivre le cours de leurs conquêtes spirituelles. Dieu accompagnait leurs pas, sa grâce divine les fortifiait et le Saint-Esprit opérait, par leur moyen, et en faveur de leur ministère, des miracles nombreux et éclatants. Aussi les conversions étaient innombrables.

Cependant, le temps était venu où Irénée devait sceller de son sang cette foi pour laquelle il luttait si vaillamment: ce fut sous la persécution de Septime Sévère.

L'AVERTISSEMENT CÉLESTE

Cet empereur, informé que la pieuse cité de Lyon, sous l'influence du bienheureux Irénée, s'opposait au culte de ses dieux, fait choix des gladiateurs les plus cruels et leur ordonne d'enceindre la ville de toutes parts en leur disant : « Fermez les portes, entourez les demeures, et que quiconque refusera de sacrifier à nos dieux soit immolé par le glaive vengeur. »

Mais la bonté du Christ députa un ange au bienheureux Irénée pour l'avertir du danger qu'il courait. Vers le milieu d'une nuit que le saint pontife passait en prières avec Zacharie, l'un de ses prêtres, tout à coup l'ange du Seigneur lui apparaît tout brillant de lumière et lui tient ce discours : « Très fidèle soldat du chef de la blanche milice, le Seigneur t'appelle au royaume céleste avec ton peuple, par le triomphe du martyre. Confirme donc tes frères, afin que leur fraternité soit intrépide; le meurtrier approche, et l'heure est arrivée pour eux du glorieux combat du martyre pour le Christ qu'ils aiment dans toute l'intégrité de la foi; qu'ils ne redoutent point les menaces de l'antique ennemi, ni celui qui tue le corps, mais ne peut tuer l'âme. Une heure suffira à leurs tourments, mais une lutte prolongée t'est réservée; ton triomphe en sera plus glorieux. Ne néglige rien pour soustraire à la mort ton prêtre Zacharie; c'est lui qui doit te succéder et raffermir les frères dans le Christ. »

A ces mots, le bienheureux Irénée répondit : « Seigneur Jésus-Christ, lumière éternelle, splendeur de la justice, source et principe de piété, je vous rends grâces d'avoir daigné me réjouir et me consoler par le ministère de votre ange. Donnez à ce peuple, qui est le vôtre, la constance qui empêchera qu'aucun ne défaille dans la confession de votre nom; soutenus par votre force, qu'ils obtiennent dans un noble triomphe le prix annoncé par vos saintes promesses, et qu'ils trouvent, en mourant, la gloire de l'immortalité. » Après cette prière, Irénée s'occupa à fortifier ses frères dans le Christ.

LE MARTYRE

Alors se fit la distribution des biens aux pauvres. Le plus ardent désir du martyre embras-

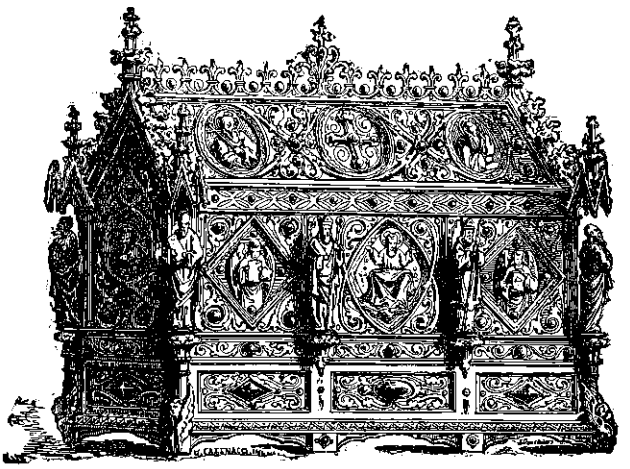
sait les cœurs. Les jours et les nuits étaient consacrés à la prière et aux divins entretiens, dans l'attente de l'heure que le Christ avait signalée.

Le cruel César, après avoir investi la ville par ses soldats, déclara que celui qui favoriserait la fuite ou le salut d'un chrétien encourrait la sentence portée contre eux. Tous étaient donc immolés çà et là, sans distinction de sexe, d'âge et de condition. Bien plus, on les voyait, prompts et joyeux, livrer leur vie pour la liberté de leur foi et tomber sous le glaive dont la fureur sévissait dans toute la ville. Des ruisseaux d'un sang précieux coulaient sur les places publiques, et allaient rougir, en s'y mêlant, les flots de la Saône et du Rhône.

Le César persécuteur donna ordre de faire comparaître le bienheureux Irénée en sa présence. Malheureusement, le livre de sa passion qui rapportait l'interrogatoire et les tourments que la rage du tyran fit subir au saint évêque ne nous a pas été conservé.

Après qu'il eut consommé l'invincible combat de son martyre, le saint prêtre Zacharie enleva son corps pendant la nuit et le renferma dans une crypte secrète. Ce qui augmenta encore sa gloire, c'est que la plus grande partie de son peuple fut martyr avec lui : en effet, une ancienne inscription qu'on voit à Lyon, à l'entrée de son église, porte le nombre de ces héros de la foi à dix-neuf mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

Les reliques du disciple de saint Pothin et de saint Polycarpe furent conservées à Lyon dans une chapelle souterraine de l'église dite de Saint-Irénée, sur la montagne de Fourvières jusqu'à l'an 1562, époque où les huguenots, profanant cette auguste tombe, les dispersèrent. Le crâne, jeté sur la voie publique par ces misérables, fut recueili par des mains pieuses qui le déposèrent dans l'église primatiale de Saint-Jean, où on le vénère encore.



SAINT PIERRE

SUR LEQUEL JÉSUS A BATI SON ÉGLISE

Fête le 29 juin.

La vie de Saint Pierre, prince des Apôtres, est présentée ici en gravures avec les admirables fresques de Canzoni qui ornent les nouvelles loges vaticanes; cette vie fait d'ailleurs, pour le texte, l'objet d'un autre fascicule.

LA VOCATION DE SAINT PIERRE

Le Sauveur avait commencé sa vie publique, et un jour que la foule, avide d'entendre sa parole, le pressait sur les bords du lac de Génésareth, il vit deux bateaux de pêche arrêtés près du rivage.

Le Sauveur entre dans une de ces barques qui était celle de Simon ; le pria de s'éloigner un peu de terre, et s'asseyant magistralement, il prêcha la foule de cette petite barque qui avait une si haute signification, puisqu'elle représentait l'Eglise conduite par Pierre.

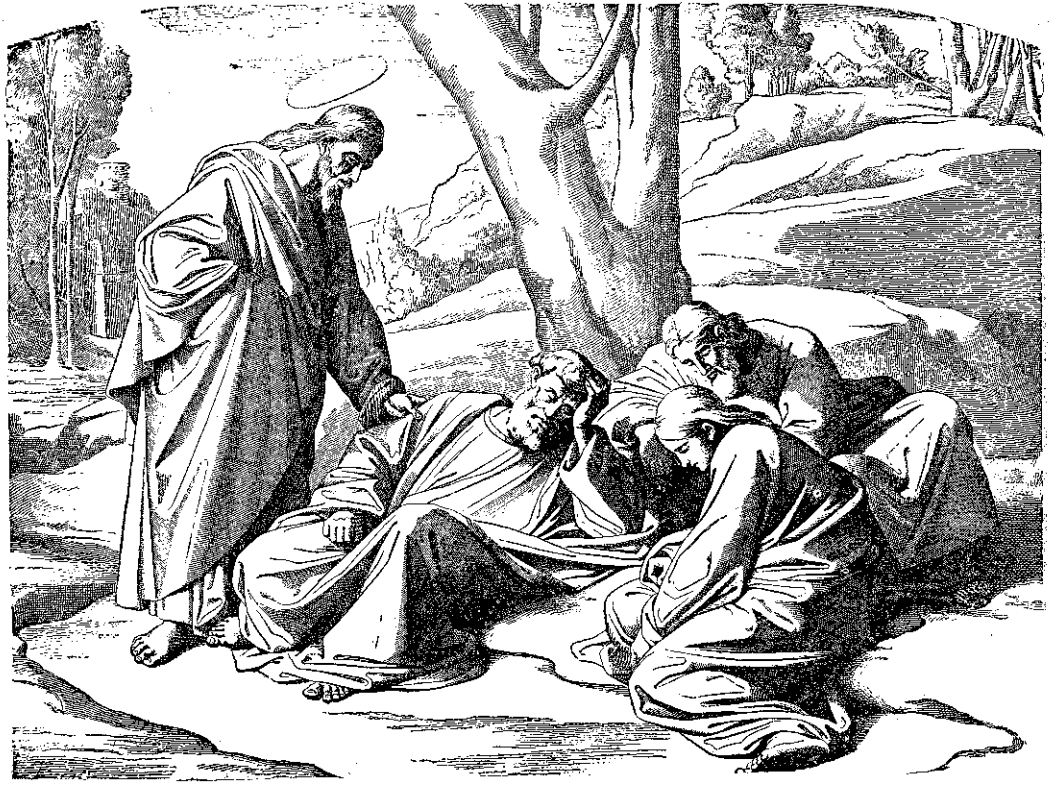
Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon: « Vogue en pleine mer, et là jette tes filets. » A quoi Simon répondit: « Bien que nous nous soyons fatigués toute la nuit sans rien prendre, sur votre parole, je jetterai à nouveau mon filet. »

Saint Pierre ne savait pas quelle signification immense pour le monde avait la mission que le Sauveur lui donnait: « Va dans le monde qui est la haute mer, et pêche en mon nom. »

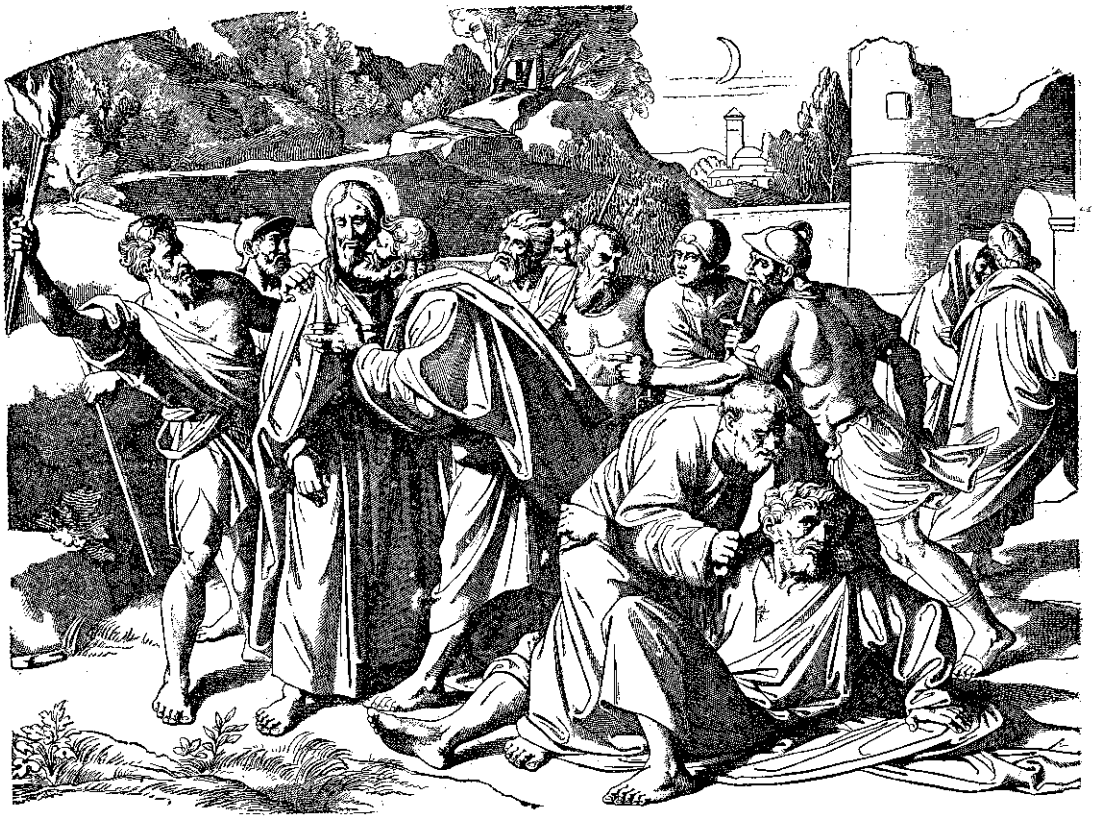
Et, ayant jeté les filets, ils prirent, sur la barque de Pierre, une quantité si considérable de poissons que le poids rompait le filet; ils appelèrent alors leurs compagnons de l'autre barque pour qu'ils vinssent à leur aide.

Ceux-ci approchèrent, et ils emplirent les deux barques tellement qu'elles semblaient sur le point de submerger. Ce que voyant Simon-Pierre, il tomba aux genoux de Jésus, s écriant: « Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. » Et tous étaient saisis d'une profonde admiration à cause de la pêche merveilleuse qu'ils avaient faite, y compris Jean et Jacques, les compagnons de Simon, et Jésus dit à Pierre: « Ne crains pas; à partir de ce moment, tu seras pêcheur d'hommes. » Ils quittèrent toutes choses et le suivirent.

Telle fut la première vocation de Pierre et la première pêche miraculeuse.



Jésus, à Gethsémani, prend près de lui Pierre, Jacques et Jean pour prier, et trois fois, pendant son agonie, ils s'endorment. Le Sauveur enfin : « Levez-vous et venez; celui qui doit me livrer est aproche. » — Le mnde est toujours livré à Satan à l'heure où les apôtres, appesantis, s'endorment.

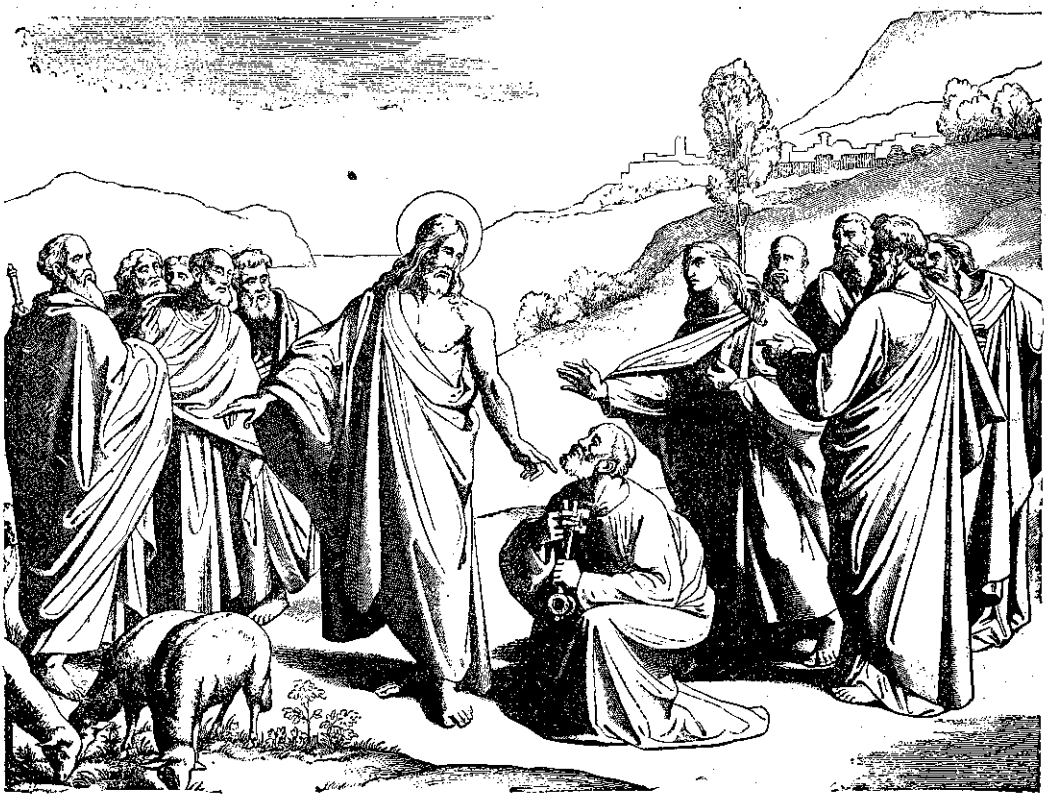


Salut, maître, et il l'embrasse; et, sans attendre, Pierre, avec une épée cachée, frappe le serviteur du grand-prêtre Malchus et lui coupe l'oreille droite... Jésus le lui reproche, et rend et guérit l'oreille. — Le glaive, par sa violence, rend la persuasion qui se fait par l'oreille, impuissante.

Une servante : « Tu étais un de ceux qui suivaient Jésus? — Je ne sais ce que tu veux dire. » Une autre affirme de même. Pierre : « Je ne connais pas cet homme. — Tu es Galiléen; ta prononciation te trahit; je t'ai vu au jardin. » Pierre avec serment : « Je n'ai jamais connu cet homme. »

Le coq chanta; le Christ passa et jeta un regard sur Pierre qui se souvint de la parole: « Avant que le coq chante deux fois, tu me nieras trois fois. » Il sortit et pleura amèrement. Avant de donner à l'Apôtre les clés du pardon, le Sauveur voulait le mettre au rang des pénitents.

Jésus ressuscité: « Enfants, avez-vous pris du poisson? — Non. — Eh bien! jetez à droite, vous en trouverez. » Ils n'avaient pas la force de retirer le filet rempli. « C'est le Maître », dit Jean à Pierre. A cette parole, Pierre se jette à l'eau et court à Jésus.



« Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? Pais mes agneaux. Pais mes brebis... suis-moi. Tu étais Simon, fils de Jean, tu seras Pierre. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sera délié dans le ciel. »

IMP. P. FERON-VRAU, 3 ET 5, RUE BAYARD, PARIS, VIIIe

SAINT PIERRE DANS L'ÉVANGILE

Fête le 29 juin.

La pêche miraculeuse sur le lac de Génésareth.
(Tableau de Raphaël.)

LE FILS DU PÊCHEUR

Où est Pierre, là est l'Eglise, dit saint Ambroise; *et où est l'Eglise, là ne peut être la mort, mais la vie éternelle.*

L'homme le plus considérable qui ait jamais existé, le premier fondateur, après le Fils de Dieu, du plus magnifique comme du plus vaste royaume qu'on ait jamais vu, Simon, fils de Jonas, naquit sur les bords du lac de Génésareth, à Bethsaïda, en Galilée, quelques années avant le Sauveur. Rien de remarquable ne distingua son enfance. Dieu, en effet, pour faire ressortir davantage sa toute-puissance et la divinité de ses œuvres, semble choisir souvent les instruments les plus faibles et les plus ordinaires.

Dès sa jeunesse, Simon aidait son père dans les durs labeurs de la pêche, et son bras s'exerçait à manier la rame sur le lac poissonneux, que sillonnait à cette époque une multitude de barques.

Bientôt il dut quitter Bethsaïda pour aller habiter Capharnaüm, ville plus grande et située à l'endroit où le Jourdain se jette dans la mer de Tibériade. La tradition rapporte que, dans la suite, il y épousa Perpétue, nièce de saint Barnabé. Comme son époux, Perpétue crut en Jésus-Christ, et eut le bonheur de mourir pour affirmer sa foi. Dans un suprême adieu, saint Pierre l'aurait exhortée lui-même en ces termes à souffrir vaillamment pour le Christ : « Femme, souvenez-vous du Seigneur. » En effet, pour ceux qui

Note. Quelques épisodes de la vie de saint Pierre ont déjà trouvé place dans notre collection : *Vie abrégée en images* (n° 125), *Saint Pierre ès-liens* (n° 391), *La chaire de saint Pierre* (n° 469), il manquait une notice plus complète sur ce grand Saint. La présente livraison ainsi que la suivante comblera cette lacune. Pour éviter toute confusion dans les demandes et envois, elles porteront des titres différents : *Saint Pierre dans l'Evangile* (n° 851), *Saint Pierre premier Pape* (n° 852).

avaient vu agir et souffrir le Sauveur, rien ne pouvait mieux stimuler leur ardeur que le souvenir de ce divin Maître.

PREMIÈRE VOCATION DE SAINT PIERRE

Simon avait un frère qui s'appelait André. Celui-ci, n'étant retenu par aucun devoir de famille, allait écouter la parole de Jean-Baptiste qui prêchait la pénitence sur les rives du Jourdain. Or, un jour, le saint précurseur se trouvait avec deux de ses disciples, André et Jean. Voyant passer Jésus, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu. » Ses deux disciples l'entendirent; ils suivirent aussitôt Jésus et demeurèrent avec lui le reste de la journée.

André voulut faire part à son frère du trésor qu'il venait de rencontrer. « Nous avons trouvé le Messie », lui dit-il. A cette nouvelle, Simon tressaille de joie; il croit et se laisse docilement conduire vers Jésus.

Et Jésus regarda Simon : « Il jeta un regard divin, dit saint Cyrille, sur cet homme alors si grossier et qu'il devait, dans la suite, élever si haut..... Il le *regarda* tel qu'il était, selon sa naissance, et tel qu'il devait être un jour, selon le degré de grâce auquel il le destinait. » Puis le Sauveur lui dit : « Tu es Simon, fils de Jonas; mais, désormais, tu t'appelleras Pierre. » Le changement de nom indique un changement d'état. Jusqu'ici l'obéissance à ses parents a été le seul devoir de saint Pierre, et le nom de Simon, qui veut dire *obéissant*, lui a suffi. Mais il va être appelé à devenir le chef de l'Eglise, et comme la pierre de fondement de cet édifice divin; aussi lui faut-il maintenant le nom de Pierre.

VOCATION DÉFINITIVE

Cette première rencontre avec Jésus n'était pas encore l'appel définitif. Pierre retourna à ses filets : disciple de Jésus-Christ, il revenait toutefois, de temps en temps, écouter de sa bouche les paroles de vie.

Vers la fin de la première année de sa prédication évangélique, Jésus passait le long du lac de Génésareth : il vit Simon et André qui jetaient leurs filets. Et il leur dit : « Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » De là, s'étant un peu avancé, il vit Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui étaient aussi dans une barque à raccommoder leurs filets, et au même instant il les appela.

Or, il arriva que le peuple, venant en foule pour entendre la parole de Dieu, accablait Jésus, qui était sur le bord de la mer. Le Seigneur pria alors Pierre de le prendre dans sa barque et de s'éloigner un peu du rivage. Il voulait par là montrer, en une saisissante et prophétique image, que c'est dans la barque de Pierre, c'est-à-dire dans l'Eglise catholique, que retentit à travers les siècles la voix de l'infaillible vérité. Après avoir instruit le peuple, Jésus dit à Pierre : « Va maintenant au milieu du lac et jette tes filets. — Maître, répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; néanmoins, sur votre parole, je jetterai les filets. » Il les jeta, et les poissons s'y précipitèrent en si grande quantité que les filets se rompaient : il dut faire signe à Jacques et à Jean, qui étaient dans l'autre barque, de venir à son aide. Ceux-ci vinrent, et les deux barques furent tellement remplies que l'on put craindre de les voir couler.

Cette pêche miraculeuse figurait les âmes nombreuses qui devaient entrer dans la barque de l'Eglise.

A la vue de ce prodige, Pierre tomba aux genoux de Jésus : « Seigneur, s'écria-t-il, éloignez-vous de moi, je ne suis qu'un pécheur. » Ce miracle, en effet, l'avait épouvanté. « Ne crains pas, lui dit Jésus, désormais tu prendras des hommes. » Et, ayant ramené leurs barques à terre, ils quittèrent tout et le suivirent.

Pierre le pêcheur, fait observer saint Jérôme, n'était pas riche; il devait son pain à son travail, et cependant, il dit à Jésus avec une sorte de fierté : « Nous avons tout quitté! » C'est qu'en effet il quitta peu, mais il quitta beaucoup, car il quitta tout, tout ce qu'il avait et tout ce qu'il désirait avoir.

GUÉRISON DE LA BELLE-MÈRE DE SAINT PIERRE

Jésus vint loger dans la maison de saint Pierre à Capharnaüm : il y trouva la belle-mère de l'apôtre en proie à une fièvre ardente. A la prière de son disciple, le Sauveur prit la main de la malade, et aussitôt la fièvre disparut. La femme se leva et elle les servait.

Saint Pierre eut encore le bonheur d'entendre Jésus prêcher dans les synagogues et de lui voir opérer de nombreux miracles. Il fut un des trois apôtres témoins de la résurrection de la fille de Jaïre.

PIERRE MARCHE SUR LES EAUX

Pierre apparaît désormais comme le prince et le chef des apôtres : l'Ecriture le place sans cesse à la tête des autres : « Voici les noms des douze apôtres : *le premier, Simon, qui est appelé Pierre.* » C'est à lui que le Sauveur adresse ordinairement la parole, et c'est lui qui répond au nom de ses compagnons.

Une nuit, les apôtres étaient en mer, et un vent contraire soufflait avec rage. Tout à coup, ils aperçoivent Jésus, qu'ils avaient laissé sur le bord, venir à eux sur les flots. A cette vue, l'effroi s'empare de leurs âmes, ils s'imaginent que c'est un fantôme. « Ayez confiance, leur dit Jésus, c'est moi, ne craignez rien. — Seigneur, répond aussitôt Pierre, puisque c'est vous, ordonnez-moi d'aller à vous sur les eaux. — Viens, » lui dit Jésus. Alors Pierre descendit de la barque et s'avança sur les flots. Mais un violent coup de vent le fit trembler : il eut peur et commença à s'enfoncer : « Seigneur, sauvez-moi! » s'écria-t-il. Jésus le prit par la main en lui disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? » Et ils remontèrent ensemble dans le navire.

INSTITUTION DE LA PAPAUTÉ

L'amour de saint Pierre pour son divin Maître augmentait chaque jour, et bientôt l'occasion se présenta de le manifester. Jésus venait de développer devant la foule son admirable doctrine sur l'Eucharistie : beaucoup de disciples ne comprirent pas ce mystère, et se retirèrent de lui. « Et vous, dit Jésus à ses apôtres, voulez-vous aussi me quitter? » Pierre prit alors la parole au nom de tous : « Seigneur, dit-il, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

Mais Notre-Seigneur ne se laisse pas vaincre en amour, le moment approche où il va donner à saint Pierre toute sa confiance, et l'établir chef de son Eglise.

C'était le 22 février : Jésus marchait avec ses disciples aux environs de Césarée-de-Philippe : « Que dit-on sur le compte du Fils de l'homme? leur demanda-t-il tout à coup. Et les apôtres de répondre : « Les uns disent que vous êtes Jean-

Baptiste, les autres Elie, d'autres Jérémie, d'autres encore quelqu'un des anciens prophètes.

— Mais vous, qui dites-vous que je suis? » Aussitôt Pierre, prenant la parole, répondit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. »

Cette affirmation solennelle, Pierre ne l'avait point prononcée sous l'influence de la chair et du sang, mais sous l'inspiration puissante du Père céleste. C'était presque par anticipation un acte pontifical, une définition du dogme de l'Incarnation, véritable révélation pour ses frères, qu'elle éclairait sur la divine personnalité du Christ.

Jésus rend aussitôt témoignage pour témoignage, avec cette différence toutefois que Pierre n'avait fait que déclarer ce que Jésus était, tandis que Jésus le faisait ce qu'il le déclarait : « Et moi je te dis, à toi, que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clés du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aussi dans le ciel. »

Promesse, prédiction, fait remarquer un biographe de saint Pierre : promesse inviolable, prédiction infaillible, mais non encore accomplie. Il dit au futur : *je bâtirai..... je te donnerai.* Ces paroles n'auront leur plein effet que quand il dira au présent : *Pais mes agneaux, pais mes brebis.* D'ici là, tout ce que Pierre pourra éprouver de faiblesses ne touche aucunement les prérogatives qui lui sont annoncées, mais qu'il n'avait point encore reçues. Il n'était point institué chef de l'Eglise, mais seulement désigné pour l'être.

REPROCHES DE JÉSUS A PIERRE — LA TRANSFIGURATION

Jésus continue l'éducation apostolique de Pierre. Les disciples sont assurés désormais de la divinité de leur Maître. Aussi le Sauveur n'hésite point à leur découvrir le mystère des souffrances qui l'attendent à Jérusalem.

Pierre, effrayé de cette révélation, enhardi par la confiance que son divin Maître venait de lui témoigner, le prit à part, et, se laissant aller, dit Saint Irénée, à un sentiment trop humain, il chercha à le détourner de sa Passion : « A Dieu ne plaise, Seigneur ! lui dit-il, cela ne sera pas ainsi. » La foi de Pierre était ardente, mais encore peu éclairée ; surtout il n'avait pas encore appris le mystère de la croix. Jésus ne voulut point laisser passer sans la relever une parole où perçait une telle inintelligence du christianisme : « Arrière, Satan (adversaire) ! dit-il au futur Pape avec indignation, tu m'es un scandale, car tu ne goûtes point les choses de Dieu, mais celles du monde. » Par cette forte éducation, le Sauveur élevait son apôtre à ces hauteurs sublimes où l'on ne voit plus toutes choses qu'au point de vue divin, et le préparait à porter la croix à son tour et à marcher derrière lui sur la route ensanglantée du Calvaire (1).

Quelques jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, les conduisit sur la montagne élevée et solitaire du Thabor, et se transfigura devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, ses vêtements plus blancs que la neige. A cette vue, Pierre, dans le ravissement, eût souhaité voir durer son bonheur. Mais, avant de jouir du ciel, il devait le gagner. La voix de Dieu le Père se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. » Puis Moïse et Elie disparurent, les splendeurs qui environnaient Jésus s'évanouirent, et les apôtres se trouvèrent seuls avec lui, confirmés dans leur croyance à sa divinité.

(1) Lire la belle *Vie de saint Pierre*, par l'abbé Henriot, curé de Cormontreuil, Desclée. — Lille.

JAMAIS, SEIGNEUR, JAMAIS

Saint-Pierre apparaît encore très souvent dans la vie du Sauveur. A chaque instant, il interroge son Maître au nom de tous, il lui témoigne son amour et son respect.

A la dernière cène, quand il vit le Sauveur se disposer à lui laver les pieds, pénétré des grandeurs et des humiliations volontaires du Verbe incarné, il s'écria dans sa foi : « Quoi ! vous me laveriez les pieds ! Jamais, Seigneur, jamais ! » Mais Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. — Alors, Seigneur, reprit Pierre, lavez-moi non seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête. »

Une légère contestation s'éleva entre les apôtres au sujet de la primauté ; Jésus y mit fin, et dit à Pierre : « Simon, Simon ; voilà que Satan a demandé à vous cribler tous comme on crible le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, lorsque tu seras converti, confirme tes frères. » C'est à Pierre qu'est promise l'infaillibilité, et non aux autres ; de plus, il ne faut pas l'oublier, Jésus a prié seulement, non pour que Pierre ne tombât pas, mais pour qu'il ne défaillît pas dans la foi.

Quelques instants après, Jésus prédit à ses disciples que bientôt ils seraient tous scandalisés à cause de lui. Pierre, confiant en lui-même, prit la parole : « Quand tous se scandaliseraient à votre sujet, dit-il, pour moi, je ne me scandaliserai jamais, je suis prêt à mourir et à souffrir avec vous. » Cette présomption devait être punie : « Pierre, je te le dis, reprit le Sauveur ; avant le chant du coq, tu m'auras renié trois fois. »

JE NE CONNAIS POINT CET HOMME

Jésus avait été arrêté et conduit chez Caïphe. Il faisait nuit. Pierre, qui suivait de loin, entra dans la cour et vint se chauffer à un grand feu. La portière le reconnut et lui dit : « Toi aussi, tu étais avec Jésus de Nazareth ? » L'apôtre, aveuglé par un trouble soudain, répondit aussitôt : « Je ne connais point cet homme, je ne sais ce que vous dites. » Pierre se retira dans le vestibule, mais une autre servante l'aperçut, et dit à ceux qui étaient là : « Celui-là aussi était avec Jésus de Nazareth. » Il le nia avec serment : « Non, je n'ai point connu cet homme. » Quelques instants après, plusieurs s'approchèrent et dirent à Pierre : « Assurément, tu es des leurs, car ton accent te fait reconnaître. » Il se mit à protester avec serment : « Non, je ne connais point cet homme. » Et aussitôt le coq chanta.

A ce moment, Jésus sortait de chez le grand prêtre. Il se retourna et regarda Pierre. Le chant du coq avait rappelé au coupable la prédiction du Maître, mais ce regard de Jésus pénétra jusqu'au fond du cœur de l'apôtre. Honteux et brisé de douleur, il sortit et pleura amèrement. Ses larmes furent si abondantes, qu'elles creusèrent sur ses joues des sillons ineffaçables.

PAIS MES AGNEAUX, PAIS MES BREBIS

Pierre ne paraît plus pendant la Passion. Il pleure, et par ses larmes regagne l'affection de

Le pouvoir des clés.

(Bas-relief de Buonvicini, au Vatican.)

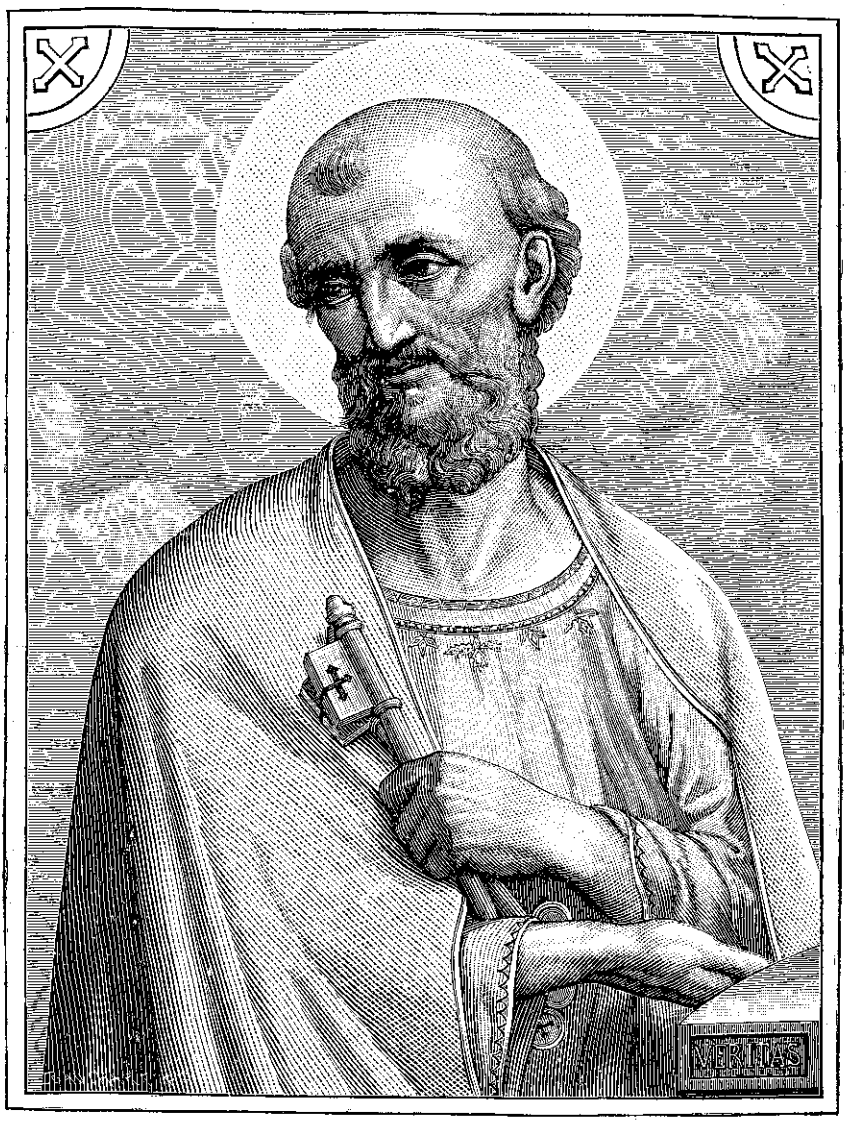
son Maître. Au premier bruit de la Résurrection du Sauveur, il accourt au Sépulcre avec Jean, y pénètre le premier et ne voit plus que les linges pliés.

Ce jour même, Jésus apparut à saint Pierre, et l'assura que son crime était pardonné. Quelques jours après, le Sauveur ressuscité se montra aux apôtres sur les bords du lac de Génésareth, et, à la suite d'une nouvelle pêche miraculeuse, il dit à Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Pierre lui répondit : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. » Il lui demanda une seconde fois : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? — Oui, Seigneur, répondit Pierre, vous savez que je vous aime. — Pais mes agneaux, » lui dit Jésus. Une troisième fois, il lui demanda : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? » Pierre fut attristé de cette insistance, et il répondit : « Seigneur, vous savez tout, vous savez bien que je vous aime. — Pais mes brebis, » lui dit Jésus.

Triple protestation d'amour qui réparait le triple reniement de l'apôtre. Par le commandement de paître les agneaux et les brebis, Jésus investissait son apôtre du pouvoir suprême de gouverner l'Église universelle, les fidèles et les pasteurs, les premiers figurés par les agneaux, les seconds par les brebis. Le Messie pouvait maintenant retourner près de son Père céleste : son œuvre sur terre était accomplie.

SAINT PIERRE, PREMIER PAPE

Fête le 29 juin.



Portrait traditionnel de saint Pierre. (Dessiné par Mgr de Ségur.)

PREMIERS ACTES PONTIFICAUX

Quand Jésus est remonté au ciel, Pierre, son vicaire, prend sa place sur la terre et gouverne l'Eglise en son nom. Dès le premier jour' il est Pape et agit en Pape, sans soulever aucune contestation. Au Cénacle, où les apôtres, après l'Ascension, se sont retirés, par crainte des juifs, il s'occupe de remplacer le vide que la défection et la mort du traître Judas ont causé dans le collège apostolique, et préside à l'élection de saint Mathias.

Puis, Jésus ayant, selon sa promesse, envoyé l'Esprit-Saint, destiné à être jusqu'à la fin des temps la lumière et la force de son Eglise, Pierre devient l'organe de tous et l'organe du Saint-Esprit. Sa voix, qui tremblait jadis devant la servante de Caïphe, s'est trempée au feu de la Pentecôte (1). Il ouvre donc la prédication apostolique pour les juifs prosélytes et pour le monde en général. Il rappelle à la foule étonnée les miracles de Jésus, sa mort, sa résurrection, son ascension, montre comment les prophéties

(1) DARRAS, *Hist. de l'Eglise,* t. V, p. 302.

se sont accomplies en lui et invite les juifs à la pénitence.

L'effet de ce discours fut prodigieux, et trois mille personnes demandèrent le baptême. Tel fut le premier coup de filet du grand Pêcheur d'âmes.

LE MENDIANT DU TEMPLE — FUREUR DES JUIFS

Pierre va maintenant accomplir le premier miracle. Un jour, il montait au Temple avec saint Jean vers la neuvième heure de la prière, c'est-à-dire vers 3 heures de l'après-midi. En arrivant à la porte du Temple, qu'on appelait la *Belle Porte*, ils rencontrèrent un boiteux de naissance, qui demandait l'aumône. « Je n'ai ni or ni argent, lui dit Pierre, mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » Et, le prenant par la main droite, il le souleva, et aussitôt ses jambes et ses pieds s'affermirent; il se tint debout en sautant de joie et se mit à marcher, puis il entra dans le Temple à la suite de Pierre et de Jean.

La multitude connaissait ce boiteux pour l'avoir vu mendier depuis longtemps à la porte du Temple: aussi tous furent remplis d'admiration et d'étonnement de ce qui lui était arrivé. Une foule nombreuse se rassembla autour des deux Apôtres, et Pierre prit une seconde fois la parole pour annoncer l'Evangile. Cette nouvelle prédication eut encore plus de succès que la première, car cinq mille hommes se rendirent à l'évidence de la vérité chrétienne.

Pierre parlait encore, quand les prêtres et le capitaine des gardes du Temple survinrent et se saisirent des deux Apôtres. Le lendemain, les captifs comparurent devant le sanhédrin : « Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous fait ceci? » leur demanda-t-on. Et Pierre, invincible, depuis qu'il était devenu humble, prit hardiment la parole. Il prêcha à ses juges Jésus de Nazareth, qui était descendu du ciel pour les sauver, et qu'ils avaient eux-mêmes condamné à mort. Les membres du tribunal furent étonnés d'entendre parler, avec tant de force et de sublimité, un homme grossier et sans étude; d'autre part, le boiteux guéri était là pour rendre témoignage à la vérité de ses paroles. Ils n'osèrent condamner les Apôtres et leur défendirent seulement de parler de Jésus et d'enseigner en son nom. « Jugez vous-mêmes, répondit Pierre, est-il juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu, car, pour nous, *nous ne pouvons pas* ne point parler des choses que nous avons vues et entendues. » Admirable *non possumus* qui retentit pour la première fois aux oreilles d'Anne et de Caïphe et qui sera répété à toutes les puissances hostiles par les successeurs de saint Pierre (1).

PREMIÈRES EXCOMMUNICATIONS — L'OMBRE DE PIERRE

Chaque jour apporte aux apôtres de nouveaux succès et une nouvelle ardeur. Pierre préside à la prédication de l'Evangile à Jérusalem, en Judée, à Samarie. Là, il rencontre le père des simoniaques, Simon le magicien, qui veut acheter avec de l'or le don de l'Esprit-Saint; usant de son autorité souveraine, Pierre l'excommunie comme il avait déjà excommunié Ananie et Saphire, coupables de la violation sacrilège d'une promesse faite à Dieu : « Que ton argent périsse avec toi, lui dit-il, car tu as cru que l'on pouvait se procurer avec de l'argent le don de Dieu. Tu n'as point de part à cette grâce et tu ne dois rien prétendre à ce ministère, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. »

La puissance divine continuait à se manifester en saint Pierre : ainsi se réalisait la parole du Maître : *Celui qui croira en moi fera ce que je fais et de plus grandes choses que moi.*

Les habitants de Jérusalem apportaient à l'envi leurs malades sur son passage, et son ombre qui s'étendait sur eux suffisait pour les guérir : touchant symbole d'une grande vérité, car c'est à l'ombre de la Papauté que l'humanité malade trouvera la guérison.

VOCATION DES GENTILS

Jusqu'ici, seul, le peuple juif a reçu la bonne nouvelle, car pour entrer dans l'Eglise, il a fallu passer par le vestibule de la loi mosaïque. Mais Jésus-Christ est venu tout réunir en lui et renverser les barrières qui séparaient les juifs et les gentils ou païens. Pierre sera l'intermédiaire de cette volonté divine et, le premier, il admettra les païens au baptême, sans les soumettre à la circoncision et aux autres pratiques de la loi de Moïse.

Il y avait à Césarée un homme juste et craignant Dieu, mais encore païen. C'était le centurion Corneille. Un ange lui apparut et lui dit : « Dieu se souvient de tes prières et de tes aumônes. Pour t'en récompenser, il me charge de te dire d'envoyer quelqu'un à Joppé et de faire venir un certain Simon, surnommé Pierre; il te dira ce que tu devras faire. » Corneille envoya donc un soldat et deux serviteurs.

Or, le lendemain, vers midi, Pierre monta pour prier sur la terrasse de la maison où il logeait. Comme c'était le jeûne du sabbat, il eut faim et demanda un peu de nourriture. Pendant qu'on la lui préparait, il lui survint une extase. Le ciel s'ouvrit à ses yeux, et il en descendit une grande nappe liée par les quatre coins et renfermant toutes sortes de quadrupèdes, de bêtes sauvages, de reptiles et d'oiseaux. Et une voix se fit entendre : « Pierre, lève-toi, tue et mange. — Dieu m'en préserve, Seigneur, répondit Pierre, car je n'ai jamais rien mangé de profane et d'impur. » La voix reprit : « N'appelle pas impur ce que Dieu a purifié. » Cette scène se renouvela trois fois, puis la nappe fut retirée dans le ciel. Pierre demeura préoccupé de cette vision, dont il ne comprenait pas le sens mystérieux.

A ce moment arrivèrent les envoyés de Corneille, et Pierre comprit alors qu'en lui demandant de manger des animaux considérés par la loi mosaïque comme impurs, Dieu lui ordonnait d'admettre dans l'Eglise, sans les soumettre à cette loi, tous les peuples purifiés par le sang de Jésus. Il partit donc et baptisa le centurion.

APOSTOLAT DE SAINT PIERRE EN ASIE

Bientôt Dieu suscite un apôtre spécialement destiné à évangéliser les gentils. Mais saint Paul, converti et directement instruit par le Sauveur Jésus, vient rendre visite à Pierre, avant de commencer son apostolat : il vient faire acte de soumission à sa primauté.

Saint Pierre préside encore à la rédaction du *Credo*, merveilleux résumé de tout l'enseignement divin, et au partage du monde entre les différents apôtres. Dans ce partage que les douze pêcheurs se font entre eux de tout l'univers, il est destiné à aller porter l'Evangile dans Rome. Il convenait, en effet, que la métropole de l'univers fût réservée au chef souverain de l'Eglise universelle.

(1) DARRAS, *Id.*, t. V, p. 311.

Toutefois, bien qu'attaché à une église particulière, saint Pierre ne fut pas dispensé de prêcher personnellement, comme les autres Apôtres, en dehors de sa ville épiscopale. Aussi, évangélisa-t-il d'abord la Syrie et l'Asie-Mineure des anciens (région moins étendue que l'Asie-Mineure actuelle). Antioche était alors la capitale de toute cette partie de l'Orient; les disciples de Jésus-Christ s'y étaient multipliés si rapidement que, dans cette ville, on commença à les appeler *chrétiens*. Saint Pierre prit la haute direction de cette chrétienté florissante, et Antioche devint pendant sept ans le centre de son apostolat et, par suite, le centre de l'Eglise catholique.

C'est en souvenir de ce fait que l'Eglise célèbre, le 22 février, la fête de la *Chaire de Saint-Pierre à Antioche*, afin d'honorer le premier Pape comme docteur légitime et suprême de l'Orient aussi bien que de l'Occident.

Après avoir porté la foi et fondé des chrétientés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, la Bithynie, saint Pierre rentra dans la ville sainte de Jérusalem. Hérode Agrippa y régnait, et, pour plaire aux juifs, venait de faire mourir, par le glaive, l'apôtre saint Jacques le Majeur. Il arrêta aussi saint Pierre, se proposant de lui faire subir le même sort après la fête de Pâques. Toute l'Eglise, dans la plus vive angoisse, priait sans interruption pour la délivrance de son chef. On sait comment un ange tira miraculeusement de sa prison l'auguste captif, malgré les portes, les serrures et les gardes d'Hérode (1). Saint Pierre quitta Jérusalem et prit sa route pour l'Occident. La seconde année du règne de Claude, au printemps de l'année 42, l'apôtre, accompagné de quelques disciples, arrivait pour la première fois aux portes de Rome.

UN DIALOGUE VRAISEMBLABLE

« Figurez-vous, dit Mgr Gerbet, cet étranger au visage pâle, à la barbe crépue, revêtu d'une robe et d'un manteau usé par le voyage, pieds nus avec de pauvres sandales, et reposant un moment au milieu de ses compagnons, près de la porte Navale, par exemple, tâchant d'obtenir des renseignements sur le chemin qu'il doit suivre dans les détours de la grande ville, et se faisant nommer quelques-uns des principaux monuments qu'il découvre. De la borne où il est assis, il peut apercevoir sur le sommet du Capitole le temple de Jupiter qui domine Rome et le monde. Pendant qu'il médite sur ce qu'il voit, un de ces chercheurs de nouvelles, qui se plaisent à questionner les arrivants, s'approche de lui et il s'établit entre eux le dialogue suivant :

Le païen. — Etranger, pourrais-je savoir quelle affaire t'amène à Rome? je serais peut-être en état de te rendre quelque service.

Pierre. — Je viens annoncer le Dieu inconnu et substituer son culte à celui des démons.

Le païen. — Vraiment! mais voilà quelque chose de très nouveau, et j'aurais grand plaisir tout à l'heure à raconter ceci à mes amis en me promenant avec eux dans le Forum. Si tu le veux bien, causons un peu : dis-moi d'abord d'où tu viens? quel est ton pays?

Pierre. — J'appartiens à une race d'hommes que vous détestez, que vous méprisez et qui ont été chassés de Rome, mais on leur a permis d'y revenir. Mes compatriotes, à ce qu'on m'a dit, ne demeurent pas loin d'ici, le long du Tibre; je suis juif.

Le païen. — Mais tu es peut-être un grand personnage dans ta nation?

Pierre. — Regarde ces pauvres mariniers qui se tiennent là, tout près de nous, sur les bords du fleuve; je suis de leur métier. J'ai passé une bonne partie de ma vie à prendre des poissons dans un lac de mon pays, et à raccommoder mes filets pour gagner mon pain. Je n'ai ni or ni argent.

Le païen. — Et, depuis que tu as quitté ce métier, tu t'es sans doute appliqué à l'étude de la sagesse, tu as fréquenté les écoles des philosophes et des rhéteurs, tu comptes sur ton éloquence?

Pierre. — Je suis un homme sans lettres.

Le païen. — Jusqu'ici, je ne vois rien de bien rassurant pour ton entreprise : il faut donc que le culte de ce Dieu inconnu, dont tu parles, soit bien attrayant par lui-même, pour pouvoir se passer ainsi de toute espèce de recommandation?

Pierre. — Le Dieu que je prêche est mort du dernier supplice, sur une croix, entre deux voleurs.

Le païen. — Et que viens-tu donc nous annoncer de la part d'un Dieu si étrange?

Pierre. — Une doctrine qui semble une folie aux hommes superbes et charnels, et qui détruit tous les vices auxquels cette ville a élevé des temples.

Le païen. — Quoi! tu prétends établir cette doctrine à Rome d'abord, et ensuite dans quels pays?

Pierre. — Toute la terre.

Le païen. — Et pour longtemps?

Pierre. — Tous les siècles.

Le païen. — Par Jupiter! l'entreprise a quelque difficulté, et je crois que tu aurais besoin de commencer par te faire de puissants protecteurs, pour n'être point arrêté à ton début; mais je n'imagine pas que tu comptes les Césars, les riches, les philosophes parmi tes amis?

Pierre. — Les riches, je viens leur dire de se détacher de leurs richesses; les philosophes, je viens captiver leur entendement sous le joug de la foi; les Césars, je viens les destituer du souverain pontificat.

Le païen. — Tu prévois donc qu'au lieu de se déclarer pour toi, ils se tourneront contre toi et tes disciples, si tu en as. Que ferez-vous alors?

Pierre. — Nous mourrons.

Le païen. — C'est, en effet, ce qu'il y a de plus vraisemblable dans tout ce que tu viens de m'annoncer. (1)

PREMIER SÉJOUR DE SAINT PIERRE A ROME

En arrivant à Rome, saint Pierre commença naturellement son apostolat par les juifs. Ils étaient nombreux dans la capitale du monde, et parmi eux se trouvaient certainement des chrétiens. Auguste leur avait accordé un quartier dans la région transtibérine. L'apôtre, qui avait baptisé à Césarée le centurion Corneille, ne pouvait manquer d'avoir certaines relations avec cette famille patricienne. Les Actes de sainte Praxède nous le montrent devenu, sur le Viminal, quartier aristocratique, l'hôte d'un sénateur nommé Pudens, de la famille Cornélia.

Sous ses yeux, son disciple saint Marc écrit

(1) V. la notice sur saint Pierre-ès-liens, n° 391.

(1) Mgr Gerbet, *Esquisses de Rome chrétienne*, t. Ier, Introduction, p. 16.

son évangile, et Pierre l'approuve, afin qu'il soit lu désormais dans les églises (1) : de Rome, lui-même adresse aux chrétientés qu'il a évangélisées sa première épître ou encyclique, écrite en grec. Il envoie ensuite saint Marc prêcher à Alexandrie et d'autres disciples dans les Gaules.

Cependant, à Rome, les conversions se multiplient, et saint Paul peut écrire, dix ans après la venue de Pierre, que la foi des Romains est connue dans le monde entier : il y avait des chrétiens dans tous les rangs de la société et jusque sur les degrés du trône des Césars.

EXIL ET RETOUR

Bientôt la prédication de saint Pierre souleva quelque agitation parmi les juifs de Rome : le gouvernement impérial s'en émut, et par un édit, Claude, en 47, expulsa tous les juifs de la Ville Eternelle. Pierre dut céder à l'orage et partit pour l'Orient.

A Jérusalem, il réunit le premier Concile, et décida la question des *judaïsants*, qui voulaient imposer aux chrétiens toutes les pratiques de la loi mosaïque.

Cependant, Claude était mort en 54, laissant le trône à Néron, et l'édit de prescription contre les juifs avait disparu avec son auteur. Pierre, rappelé par son Eglise dans laquelle Simon le Magicien cherchait à semer l'ivraie de l'erreur, se hâte de revenir à Rome pour y continuer son œuvre d'apostolat.

L'apôtre, toutefois, ne demeurait pas constamment dans la capitale du monde : si nous en croyons une tradition très fondée, il aurait évangélisé une partie du patriarcat d'Occident, qui comprenait l'Italie, les Gaules, l'Espagne, la Grande-Bretagne et la côte d'Afrique.

PERSÉCUTION — CHUTE DE SIMON LE MAGE « DOMINE, QUO VADIS »

En 64, dans un accès de démence furieuse, Néron avait incendié Rome, afin de pouvoir la rebâtir selon son caprice. Pour apaiser l'indignation du peuple, le tyran rejeta le crime sur les chrétiens. Une horrible persécution s'ensuivit : « On saisit d'abord ceux qui avouaient, dit l'historien païen Tacite, et ensuite, sur leurs dépositions, une foule immense, moins convaincue du crime d'incendie que d'être en butte à la haine du genre humain. »

Saint Pierre soutenait le courage des fidèles persécutés. Bientôt, Dieu lui envoya un secours précieux en la personne de saint Paul, le Docteur des nations. Désormais, les deux apôtres ne se sépareront plus, même dans la mort, comme le chante l'Eglise.

Le premier Pape eut à lutter une dernière fois contre Simon le Magicien. L'hérésiarque prétendait imiter Pierre dans ses miracles. Il annonça un jour qu'il prendrait son vol dans les airs. Le bruit de cette nouveauté se répandit dans Rome, et le peuple se félicitait de contempler cette ascension merveilleuse. Néron lui-même voulut en être témoin. La déception fut cruelle pour l'imposteur. Pierre s'était mis en prière, et « à peine le magicien, nouvel Icare, se fut-il lancé, dit Suétone, qu'il alla tomber près de la loge de l'empereur, qui fut inondé de son sang ».

La persécution continuant à sévir, les chrétiens de Rome s'alarmèrent et supplièrent le chef de l'Eglise de se soustraire au danger par une fuite momentanée. Pierre eût préféré souffrir, mais, sur leurs instances, il consentit à s'éloigner. Il était arrivé près de la porte Capène, lorsque tout à coup se présente à lui le Christ, entrant lui-même dans la ville : « Seigneur, où allez-vous? s'écrie l'apôtre. *Domine, quo vadis?* — A Rome, répond le Christ, pour y être de nouveau crucifié. »

Le disciple comprit le Maître, il revint sur ses pas, n'ayant plus qu'à attendre l'heure de son martyre.

MARTYRE DE SAINT PIERRE

Elle ne tarda pas à sonner. Une révélation divine avertit Pierre que sa fin était prochaine. Lui-même le laisse entendre clairement dans sa seconde épître, qui est comme son testament et ses adieux à l'Eglise : « Bientôt, dit-il, ma tente sera détendue, ainsi que me l'a signifié Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Il se hâta de désigner saint Clément comme son successeur.

Le jour arriva où saint Pierre et saint Paul furent saisis par les satellites du tyran et jetés dans la prison Mamertine. Ce cachot souterrain devint alors le théâtre des plus merveilleuses transformations. A la parole de Pierre, une source jaillit du rocher, et ses gardiens, convertis, furent baptisés dans l'eau miraculeuse.

Ce fut le 29 juin de l'an 67 que les martyrs furent tirés du cachot pour être conduits à la mort. La tradition nous les montre menés ensemble au supplice, et ne se séparant que sur la voie d'Ostie après de touchants adieux. Saint Pierre avait été condamné à mourir sur la croix. Il demanda aux bourreaux de l'y établir la tête en bas, ne se jugeant pas digne de mourir à la manière de son divin Maître. Ce fut au milieu de ces souffrances qu'il rendit le dernier soupir; mais il devait revivre dans chacun de ses successeurs jusqu'à la fin des siècles.

(1) Papias (IIe siècle après Jésus-Christ).

LA VÉNÉRABLE VINCENZA GEROSA,

Cofondatrice des Filles de la Charité en Italie (1784-1847).

La vénérable Gerosa soignant les cholériques de Lovere.

NAISSANCE — UNE FAMILLE DE COMMERÇANTS

Sur les bords du lac d'Iseo, la petite ville de Lovere étale gracieusement ses rangées de maisons. Le 29 octobre 1784, il y avait grande joie au foyer de Jean-Antoine Gerosa et de Jacomine Macario, son épouse. Dieu leur accordait une fille qui reçut, le surlendemain, sur les fonts baptismaux, les noms de Marie-Catherine. Elle était la première des trois filles dont le ciel devait enrichir cet heureux ménage.

La maison où venait d'apparaître Catherine était une vaste demeure patriarcale où les trois frères : Ambroise, Jean et Louis, travaillaient en commun, très bien secondés d'ailleurs par leurs sœurs, Marie et Barthélomée.

Tous les biens restaient indivis et les efforts de chacun tendaient à l'intérêt commun. Ils faisaient avec un grand succès le commerce des peaux, et c'était Ambroise, reconnu comme le plus apte, qui dirigeait les affaires.

Il y avait donc une large aisance dans la famille, mais chacun savait ce qu'elle avait coûté d'efforts et de peines, aussi les enfants qui vinrent successivement s'adjoindre à Catherine reçurent-elles une éducation très forte. Ce furent Françoise, qui mourut à dix-sept ans, et Rose, qui demeura seule avec Catherine pour suffire à l'entretien de la vaste maison.

Sous la direction de l'oncle Ambroise, ces enfants apprirent à lire, à écrire et à compter, instruction très suffisante pour leur condition.

Bientôt Catherine fut assez forte pour devenir la secrétaire de l'oncle et être chargée de la tenue des livres. En grandissant, elle était devenue une robuste et belle jeune fille, à la physionomie ouverte et sympathique. Sa beauté naturelle unie à toutes les autres qualités morales lui valurent des demandes en mariage réitérées, mais le cœur de la jeune fille était déjà épris par des désirs plus nobles et plus grands : elle se voulait toute à Dieu.

LAISSONS-LA FAIRE
DES TANTES PEU COMMODES

Il semble presque impossible que Catherine, obligée de veiller à l'entretien de la maison et à pourvoir à tous les besoins de ses membres, put trouver des loisirs à consacrer à Dieu seul. Néanmoins, levée de grand matin, elle allait toujours commencer sa journée au pied de l'autel. Vers le milieu du jour, elle savait aussi trouver un moment propice pour faire une visite au sanctuaire des Clarisses. Le soir, elle s'y retrouvait encore à l'heure de l'*Angelus*.

Comme son travail était alors terminé, elle s'attardait parfois dans son adoration. Mais craignant que ses oncles ne traitassent sa conduite un peu sévèrement, elle pria une de ses amies de les sonder à ce sujet. Celle-ci s'acquitta habilement de la commission. Elle arriva un soir à la maison, après l'*Angelus*.

— Comment, dit-elle, Catherine n'est pas encore rentrée de l'église ; pourquoi s'attarde-t-elle ainsi ?

— Ah ! répondirent à la fois les deux oncles, tant qu'elle ne s'attardera qu'à l'église, nous la laisserons bien faire.

Néanmoins, durant le séjour de quarante-huit ans qu'elle fit à la maison paternelle, elle eut de vives souffrances à endurer.

— Catherine fut une vraie martyre en sa maison, disait une voisine.

Les deux oncles, Ambroise et Louis, avaient la direction des affaires. Son père, regardé comme incapable, était tenu à l'écart de tout. Quant à sa mère, elle avait la tête faible et le cœur léger.

Les deux tantes, bilieuses et acariâtres, semblaient créées pour exercer les autres à la patience, au lieu de la pratiquer.

De là naissaient journellement des querelles, des paroles aigres s'échangeaient, et la mauvaise humeur de tous s'abattait sur la pauvre enfant.

MAITRESSE DE MAISON
CHARITÉ INTELLIGENTE

A l'âge de dix-sept ans, Catherine perdit son père et put, dès lors, prévoir les chagrins nouveaux qui l'attendaient. Sa mère continuant ses inconséquences et ses légèretés, l'oncle Ambroise lui intima un jour l'ordre de quitter la maison avec la défense de rester en relations avec ses filles.

Cette parole autoritaire ne souffrait pas de réplique. Jacomine partit, emportant sa dot et la part d'héritage qui lui revenait de son mari. Elle vécut ainsi une douzaine d'années seule, ne voyant ses filles que très rarement et ne se rendant pas compte combien sa conduite les torturait. Elle mourut le 8 février 1814. Catherine avait alors trente ans.

Peu à peu, presque d'année en année, ses parents disparurent les uns après les autres ; ses oncles, puis sa sœur, puis une de ses tantes, s'en allèrent dans la tombe. Finalement, elle resta seule avec sa tante Barthélomée, un parfait modèle de vieille fille, au vilain caractère, doublé cependant d'un cœur assez compatissant.

C'est alors que Catherine, maîtresse de sa fortune, en fit plus largement profiter les pauvres. La porte de sa maison restait grande ouverte, et c'était toute la journée un flux et un reflux de solliciteurs qui recouraient à elle.

Elle donnait du blé, de la farine, de l'argent. Trois fois par semaine, elle servait à déjeuner à douze pauvres. Aux familles nombreuses, elle envoyait des draps, du linge, des petits lits pour les enfants. Très demandée comme marraine pour le Baptême ou la Confirmation, elle compta bientôt dans la ville de nombreux filleuls et filleules qui avaient un rang de choix dans ses libéralités.

Elle accepta un jour d'être la marraine de Confirmation d'une demoiselle Bosio, dont les parents possédaient une grande fortune, mais elle ne donna à sa filleule qu'un mouchoir de tulle blanc pour se couvrir la tête et une petite bague d'argent. A quelqu'un qui la blâmait de sa parcimonie :

— Eh pourquoi, répondit-elle, ajouter de l'eau à l'océan ?

Éprise d'affection pour les malheureux, elle ne l'était pas moins pour les pauvres filles que la misère ou les imprudences conduisaient au vice. Elle accordait ses préférences à celles qui, par légèreté de caractère ou par suite des occasions plus fréquentes, côtoyaient de plus près l'abîme. Elle les attirait dans sa maison, les entourait de prévenances et de soins et, en même temps, donnait les conseils dont leur faiblesse avait besoin. Durant le carnaval, elle invitait à sa table autant de convives que sa maison pouvait en contenir et leur servait un repas très copieux.

Après le banquet, les jeunes filles dansaient entre elles, et la fête se terminait par le chapelet et une visite au cimetière.

Cette œuvre de préservation, Catherine l'agrandit plus tard en instituant la Congrégation des Enfants de Marie. Toutes les jeunes filles de Lovere voulurent en faire partie. Les jeunes gens un peu volages se montrèrent bien dépités de la grande réserve qui régna dans Lovere à partir de cette époque, mais Catherine était une sainte, aussi ne lui gardèrent-ils pas rancune.

FONDATION D'UN HOPITAL
COFONDATRICE DES FILLES DE LA CHARITÉ
DE LOVERE

L'oncle Ambroise avait laissé par testament une maison assez vaste avec enclos pour y établir un hôpital après la mort de ses nièces. Les Sœurs de la Charité devaient en être les bénéficiaires.

Cette maison, dominant la ville et se mirant dans les eaux du lac, formait une belle habitation de plaisance. Catherine en avait l'usufruit, mais elle songea qu'elle en jouirait davantage dès que les malades y trouveraient un peu de soulagement à leurs maux. Elle fit les démarches nécessaires pour que la cession put être opérée de suite, et, le 11 novembre 1823, l'acte de donation fut passé par-devant notaire.

Après les réparations nécessaires qu'elle fit faire à ses frais, l'hôpital s'ouvrit le 1er novembre 1826.

Dès lors, sous la direction des Sœurs de Charité françaises, elle se dévoua au soin des malades comme infirmière volontaire.

Elle lavait et raccommodait le linge, faisait les lits, se donnait tout entière aux besognes les plus répugnantes.

Elle se réservait le service des malades les plus difficiles et les plus hargneux ; un d'entre eux qu'aucun acte de bonté n'avait pu vaincre lui cracha un jour à la figure. Pour toute réponse, elle baisa la main de l'ingrat.

Au soir de sa vie, ses vertus devaient être mises à l'épreuve, car Dieu la destinait à être cofondatrice des Filles de la Charité de Lovere.

C'est la vénérable Bartholomée Capitanio qui eut la première idée de cette fondation. Jeune fille à l'âme grande, au cœur ardent, elle avait été élevée chez les Clarisses et, depuis sa sortie de pension, s'était vouée à toutes les œuvres de Catherine Gerosa. Elle s'ouvrit de son projet à son amie. Catherine, après de longues résistances, fit encore le sacrifice de sa volonté propre, en disant :

— Je ne suis bonne à rien, mais si Dieu veut que je sois religieuse, que son désir s'accomplisse.

Le 21 novembre 1832, dans l'église de Saint-Georges, les deux fondatrices reçurent la sainte Communion des mains de leur directeur Don Barboglio, curé de la paroisse, et elles commencèrent leur vie religieuse.

Dans une maison aménagée très pauvrement, elles réunirent dix orphelines et s'occupèrent de leur éducation, tout en méditant l'esprit de la règle de saint Vincent de Paul.

Sœur Vincent, c'était le nom qu'avait choisi Catherine, durant ses fréquents entretiens avec sa compagne, lui disait :

— C'est vous qui devez être supérieure ; vous avez de vastes connaissances, une belle intelligence, de l'expérience et du tact, tandis que moi je ne sais rien, je n'ai pas de tête. Mon rôle est d'obéir, de laver et de raccommoder le linge.

Et elle prenait à la lettre son rôle de servante. Quatre mois après, alors que la Congrégation naissante était bien incertaine de son avenir, la Sœur Capitanio tomba malade, languit quelques semaines et mourut, laissant la Sœur Vincent dans un profond découragement.

Ce n'est que sur les instances, et même les reproches de son directeur, qu'elle se décida à continuer l'œuvre.

— L'aigle est morte, dit-elle, la bête de somme reste. On veut faire une œuvre grande, je ne la comprends pas ; que Dieu travaille pour moi et en moi.

Dieu travaila si bien en elle et pour elle, que, malgré ses prévisions, la Congrégation se développa merveilleusement.

SUPÉRIEURE GÉNÉRALE — LE CHOLÉRA

Un an et demi s'était à peine écoulé depuis la mort de sa compagne, que la Sœur Vincent avait déjà six religieuses éprouvées pour l'aider dans son œuvre.

De plus, l'approbation gouvernementale lui arriva le 5 juillet 1834. Un autre privilège, plus précieux encore, lui fut accordé le 12 décembre de la même année, par l'évêque de Brescia ; ce fut l'autorisation de garder au couvent la sainte Eucharistie, dans la petite chapelle aménagée pour la communauté. Sous la direction de Dom Bosio, les questions de l'office à réciter et du costume à porter furent résolues après des discussions où la vénérable fondatrice permit humblement à ses sœurs d'avoir raison contre elle.

Le 21 novembre 1835, les religieuses prirent l'habit et adoptèrent la règle des Sœurs de Charité françaises. Un an après, les novices firent profession et élurent une supérieure générale. Par cinq voix contre une, la sienne, la Sœur Vincent fut désignée pour cette charge.

Le 27 juin 1836, le choléra éclatait à Lovere. Il y eut parmi la population un véritable affolement, d'autant plus que les cas se multipliaient chaque jour, à peu près tous suivis de mort.

En présence du danger, la Sœur Vincent garda son calme. Elle ferma les classes, renvoya momentanément les orphelines dans des familles amies et s'offrit, avec toutes ses Sœurs, pour soigner les cholériques.

Une députation du Conseil communal vint lui demander de recevoir dans sa maison les malades atteints de la contagion. Elle accepta avec reconnaissance. Lorsque les malades remplirent les salles, la supérieure rassembla ses filles et leur dit :

— Notre-Seigneur se présente à nous sous diverses formes ; aujourd'hui, c'est sous la forme de cholériques. Si parmi vous il en est qui veuillent les soigner, qu'elles me suivent, mais je n'oblige personne.

Toutes la suivirent. L'une d'elles cependant, un peu jeune, Sœur Félix Guidi, disait plus tard :

— J'avais bien peur, mais à voir ma supérieure et à l'entendre, il me sembla qu'il me poussait des ailes aux pieds et aux genoux, et je courus à elle sans plus trembler.

L'épidémie dura du 27 juin au 23 août, et fit une centaine de victimes.

L'Institut avait fait durant ce temps ses preuves d'héroïsme. Il allait se développer rapidement.

NOMBREUSES FONDATIONS
BONTÉ ET FERMETÉ

Le 14 septembre 1841 fut pour la Sœur Vincent et sa nouvelle Congrégation un jour de bénédiction et de joie. En effet, ce jour-là, par un Bref d'approbation, Grégoire XVI reconnut l'Institut comme indépendant de l'Ordre français, quoique ayant le même but, les mêmes règles et les mêmes privilèges.

A peine la Congrégation fut-elle érigée canoniquement que la Providence lui offrit un champ d'action plus vaste. Milan lui ouvrit ses portes. Le 12 mars 1842, le cardinal-archevêque confia aux Filles de la Charité l'hôpital des Ciceri. Cette maison prit un tel développement qu'elle devint, au bout de quelques années, le centre principal de la Congrégation.

Après la Lombardie, ce fut le Tyrol et la Vénétie qui réclamèrent les Sœurs. La Vénérable put répondre à toutes les demandes, car les vocations, si rares au début, n'avaient pas tardé à affluer. Au bout de dix ans, l'Institut comptait trente maisons.

La Vénérable avait pour ses religieuses une véritable tendresse de mère.

— Oh ! mes pauvres enfants, disait-elle souvent, elles se fatiguent, alors que moi je me repose ; si je pouvais aller les rejoindre, ma peine serait moins grande.

A cette grande bonté s'alliait, chez elle, une grande fermeté. Malgré la rareté des vocations au début, elle se montrait fort difficile dans l'acceptation des sujets ; il lui arriva d'en refuser plusieurs à qui le nom, la fortune et l'instruction semblaient devoir ouvrir toutes grandes les portes de l'Institut.

— Tu ne seras jamais religieuse, ma fille, disait-elle un jour à une jeune fille qui ne pensait qu'au couvent.

— Quitte le noviciat et retourne en ta maison, disait-elle aussi à une autre qui paraissait très fervente et très régulière ; Dieu te veut mère de famille.

C'est ce qui arriva.

UNE FEMME DE TÊTE — JE NE SUIS QU'UNE PAUVRE IGNORANTE — LE « TE DEUM » DES JOURS DE PEINE

Dans l'organisation de ses différentes maisons, la Vénérable se montra d'une habileté et d'une prudence consommée.

Malgré le peu d'instruction qu'elle avait reçue, on la vit diriger la construction des couvents, en rectifier les plans, imposer sa façon de voir aux architectes ; tout cela avec des manières si aimables et une si grande sûreté de jugement, que tous s'inclinaient devant ses conseils.

— Ce n'est pas là une tête de femme, disait malicieusement quelqu'un, mais bien une femme de tête.

Cette femme de tête n'avait pas l'usage du monde, et cependant elle était en relations constantes avec les plus hauts personnages. Durant ces visites, elle commettait des bévues et des maladresses qui faisaient rougir ses compagnes. Elle les rachetait en s'humiliant avec une grande simplicité.

Supérieure générale, elle savait commander dans les circonstances nécessaires ; en dehors de ces cas, elle retombait au niveau de ses filles, se mettant parfois même au-dessous d'elles.

En récitant les prières latines de l'office, il lui arrivait souvent de défigurer les mots. Quelques novices souriaient malignement. La bonne Mère, loin de se fâcher ou d'être peinée de cette humiliation, leur disait avec bonhomie :

— Vous l'entendez, mes enfants, je ne suis qu'une grande ignorante ; j'ai besoin que vous m'instruisiez.

La Vénérable fit plusieurs fois la visite de toutes ses maisons. Partout elle constata l'ordre et la régularité.

— Tenez-vous dans l'humilité, mes enfants, leur disait-elle ; notre Institut est le plus petit et le dernier venu. Nous ne sommes que de pauvres petites femmes que Dieu appelle à faire un peu de bien. Quant à moi, je gâte tout ce que je touche.

Toutes les fois que la Vénérable apprenait une mauvaise nouvelle, elle faisait dire ou chanter un *Te Deum* par la communauté, au point que les *Te Deum* de la Sœur Vincent étaient passés en proverbe. Une année, dans le courant du mois de mai, la grêle ravagea toutes les récoltes. Aussitôt les Sœurs et les enfants se réunirent à la chapelle pour le cantique de la reconnaissance.

Quelques religieuses, aux vues trop naturelles, s'étonnèrent, mais la Mère leur répondit :

— Dieu est le maître ; il dispose de tout, et nous devons toujours le remercier de ce qui nous arrive.

DERNIÈRE MALADIE — LA MORT

Dès les premiers mois de l'année 1847, la Sœur Vincent sentit ses forces décliner. Elle comprit que son heure était venue. Un jour, montrant à son infirmière ses pieds enflés :

— Voilà, dit-elle, *les fourriers de la mort.*

Elle ne se troubla pas, mais lorsqu'au mois de mai elle dut s'aliter, elle dit gaiement :

— Cette fois, j'en mourrai.

Elle fit à ses filles les dernières recommandations, leur indiquant comme base essentielle de la vie religieuse l'humilité personnelle et l'humilité collective de Congrégation.

A son lit de mort, un jeune prêtre accourut ; Don Macaire avait été son fils spirituel et lui devait son éducation. Elle le bénit maternellement sur sa demande, et lui dit comme dernier conseil :

— Souvenez-vous de prêcher toujours Jésus-Christ et jamais Don Macaire.

Elle mourut le 29 juin 1847, à l'âge de soixante-deux ans, après avoir passé quatorze ans dans la vie religieuse.

La cause de béatification a été introduite le 12 décembre 1906.

N. C.

SOURCE CONSULTÉE

La vénérable Sœur Vincenza Gerosa, par IGNACIO MAZZA, S. J.

SAINT PAUL

APOTRE ET DOCTEUR DES NATIONS

Fête le 29 et le 30 juin.

Paul, d'abord appelé Saul, né à Tarse, en Cilicie, d'une famille juive de la tribu de Benjamin, instruit dans les Ecritures, âme ardente et noble, mais pharisien exalté et persécuteur acharné de l'Eglise naissante à Jérusalem, fut, comme on le sait, converti subitement par un grand miracle sur le chemin de Damas où il se rendait pour faire jeter en prison les disciples de Jésus-Christ (1).

Baptisé par saint Ananias, premier évêque de Damas, instruit de tout l'ensemble de la doctrine catholique et des plus sublimes mystères par Jésus-Christ lui-même, élevé dans de merveilleuses extases jusqu'à entrevoir les splendeurs ineffables du ciel et de la gloire divine, devenu un apôtre incomparable, et spécialement envoyé de Dieu pour la conversion des Gentils, Saul se mit à prêcher Jésus-Christ avec un immense amour des âmes et un indomptable courage au milieu de toutes les difficultés, de tous les obstacles, de toutes les souffrances et de toutes les persécutions.

Saint Paul pour punir le magicien Elymas lui annonce que la main de Dieu s'est appesantie sur lui et qu'il sera de suite aveugle.

Obligé de s'enfuir de Damas, puis de Jérusalem pour échapper aux Juifs qui, ne pouvant réfuter sa doctrine, veulent le faire mourir, il revient à Tarse, sa patrie. Mais il ne tarde pas à y être rejoint par son ancien condisciple saint Barnabé; celui-ci, envoyé par les apôtres à l'église d'Antioche, ne pouvant plus suffire à sa tâche à cause de la multiplication des fidèles, venait chercher un coopérateur digne de cette mission. Il amena Paul à Antioche. Cette Eglise était de plus en plus florissante, l'Esprit-Saint y multipliait ses grâces, elle avait des prophètes et des docteurs, et les disciples du Christ devenant par leur nombre une portion importante de la cité, le peuple commença à les désigner sous le nom de *Chrétiens* à cause de Jésus-Christ qu'ils adoraient, nom glorieux qui leur est resté depuis à travers tous les siècles.

(1) Voir la *Notice sur la conversion de saint Paul*, 25 janvier, n° 361.

PREMIÈRE MISSION DE SAINT PAUL — LE MAGICIEN DE PAPHOS — SAINT PAUL DE NARBONNE — PORTRAIT DE SAINT PAUL

Un jour que le clergé et les fidèles d'Antioche, réunis dans le jeûne et la prière, offraient le Saint Sacrifice, l'Esprit-Saint fit entendre sa volonté : « Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Alors, après un jeûne et des prières spéciales, les chefs de l'Eglise imposèrent les mains aux deux élus et les abandonnèrent à la direction céleste.

Les deux apôtres s'embarquèrent à Séleucie pour l'île de Chypre, qu'ils parcoururent toute entière en annonçant la parole de Dieu. Dans la ville de Paphos, le proconsul (gouverneur) Sergius Paulus, homme plein de sagesse et d'une illustre famille romaine, voulut les entendre. Mais pendant l'audience, un faux prophète juif, le magicien Elymas, se tenait à côté du proconsul cherchant à le détourner de la foi. Paul, rempli de l'Eprit-Saint, fixa sur le magicien un regard sévère et lui dit : « Homme de mensonge et d'erreur, fils de Satan, ennemi de toute justice, quand cesseras-tu de corrompre les voies droites du Seigneur! Et maintenant voici que la main de Dieu est appesantie sur toi, tu seras aveugle et pendant un certain temps tu ne verras

plus la lumière du jour. » A l'instant même les yeux d'Elymas s'obscurcirent et se voilèrent de ténèbres; se tournant de tous côtés, il cherchait une main qui le guidât. A la vue de ce miracle, le proconsul, plein d'admiration pour la doctrine du Seigneur, embrassa la foi.

Non content de se faire le disciple de saint Paul, il devint son coopérateur, renonça aux grandeurs de ce monde pour se donner tout à Jésus-Christ et la ville de Narbonne en France le vénère comme son premier évêque sous le nom de saint Paul de Narbonne.

Telle fut l'une des plus illustres conquêtes de l'Apôtre des Gentils qui devait sauver tant d'autres âmes; c'est à partir de ce moment que saint Luc cesse de l'appeler Saul pour le désigner désormais sous le nom de Paul, soit en souvenir de cette célèbre conversion de Sergius-Paulus, soit parce que ce proconsul l'aurait adopté comme membre de son illustre famille (la famille Paula) soit que Paul soit la traduction du mot Saul.

Quoi qu'il en soit, ce conquérant des âmes, qui a immortalisé le nom de Paul, était de taille médiocre : il avait trois coudées, dit saint Jean Chrysostôme et pourtant il touchait le ciel! Ramassé sur lui-même et fléchissant un peu dès la seconde moitié de sa vie sous le poids d'une constitution frêle et maladive et d'une vieillesse prématurée, il avait la peau fine et blanche, la tête chauve, les yeux d'une douceur et d'une grâce inexprimables, les sourcils arqués, le nez fortement aquilin, la barbe épaisse et touffue, mêlée de poils blancs. Tel est le portrait que la tradition a conservé du grand Apôtre.

Mais reprenons la suite de ses voyages en continuant à prendre pour guide le récit fidèle qu'en a tracé son disciple l'évangéliste saint Luc, dans les *Actes des Apôtres*.

BÉRÉE — JUIFS ET GENTILS — ICONIUM — SAINTE THÈCLE

Revenant sur le continent asiatique, les deux apôtres arrivent à Perga, capitale de la Pamphilie, puis à Antioche de Pisidie. Les Juifs avaient dans cette ville une colonie florissante; le sabbat suivant, Paul et Barnabé assistent dans la synagogue à la lecture des Livres Saints; puis saint Paul, prenant la parole au milieu de l'assemblée, rappelle avec éloquence les bienfaits de Dieu sur leur nation qu'il avait choisie pour être son peuple, résume les prophéties qui promettaient l'arrivée du Messie Rédempteur, et leur annonce que ces prophéties viennent de s'accomplir, que le Messie est venu, que c'est Jésus de Nazareth récemment mis à mort à Jérusalem, mais glorieusement ressuscité suivant les Ecritures; il est le Sauveur du monde et il n'y a de salut qu'en lui.

Les Juifs écoutent avec attention des nouvelles si importantes, ils demandent à Paul de revenir le sabbat suivant parler encore sur le même sujet.

Dans l'intervalle une foule d'Hébreux et surtout de Gentils ne cessa d'affluer à la demeure des deux apôtres pour les questionner et les entendre, et au jour convenu, la multitude des Gentils qui venaient à la réunion fut si grande que les Juifs, piqués de jalousie, éclatèrent en blasphèmes contre la doctrine de Paul et de Barnabé. Alors saint Paul leur dit ces graves paroles : « C'était à vous les premiers qu'il nous fallait annoncer la parole de Dieu. Mais puisque vous la repoussez, puisque vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici que nous allons nous tourner vers les Gentils. » C'est ainsi que faisaient partout les apôtres, prêchant d'abord aux Juifs parcequ'ils étaient les fils du peuple choisi et les héritiers des promesses divines, puis appelant tous les peuples au bercail de Jésus-Christ Dieu et Sauveur de tous les hommes.

Obligés de céder à l'émeute, les deux apôtres viennent à Iconium, et y convertissent beaucoup de Juifs et de Gentils. Parmi ces nouveaux disciples de saint Paul, se trouvait une âme d'élite, c'était une jeune fille de dix-huit ans, d'une rare distinction et d'une des plus riches familles de la ville, elle s'appelait Thécla. C'est sainte Thècle, si célèbre dans les premiers siècles de l'Eglise et si chère à la piété de nos pères. Renonçant à un brillant mariage, elle consacra à Dieu sa virginité; la première parmi les femmes elle affronta les tourments et la mort pour Jésus-Christ : traînée devant les juges païens, elle resta fidèle à la foi chrétienne malgré les instances et les menaces, elle résista non moins courageusement à la torture et fut jetée aux bêtes féroces de l'amphithéâtre; mais les lions vinrent se coucher à ses pieds et respectèrent son corps virginal; le peuple, ému de ce spectacle, exigea que la jeune héroïne fût mise en liberté. Elle vécut longtemps encore et mourut à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus.

LYSTRES — PAUL ET BARNABÉ PRIS POUR DES DIEUX, ET ENSUITE LAPIDÉS COMME DES MALFAITEURS

Cependant les conversions se multipliaient à Iconium, l'enfer s'en effraya : la populace ameutée accable les apôtres d'injures et les chasse à coups de pierre. Paul et Barnabé arrivent à Lystres et recommencent à prêcher. Parmi les auditeurs, Paul aperçoit un pauvre mendiant, boiteux dès sa naissance et qui n'avait jamais pu marcher; il écoutait avec bonheur la parole de vérité. L'Apôtre s'interrompant lui dit : « Lève-toi et tiens-toi debout sur tes pieds! » Aussitôt il sauta et se mit à marcher. A cette vue la foule éclate en cris d'enthousiasme. « Des dieux sont descendus vers nous, sous une forme humaine! » répétaient-ils dans leur dialecte lycaonien. Barnabé avec sa taille majestueuse était pour eux Jupiter, et Paul qui avait pris la parole était Mercure, l'interprète des dieux. Un prêtre de Jupiter était près de là, il accourt avec des couronnes, on amène des taureaux, et l'on veut les offrir immédiatement en sacrifice aux deux divinités. A cet étrange spectacle, les deux apôtres, déchirant leurs vêtements, se précipitent au milieu de la foule : « Qu'allez-vous faire? s'écrient-ils. Nous aussi nous sommes des mortels, des hommes comme vous. Nous venons précisément vous apprendre à quitter ces vaines superstitions pour adorer le Dieu vivant qui a créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Vous ne le connaissez plus et cependant il n'a pas cessé de vous fournir des témoignages de son existence et de sa bonté par les biens qu'il vous donne. »

Ils réussirent, mais non sans peine, à empêcher le sacrifice. Déjà les conversions se multipliaient dans cette ville, quand des Juifs survenus d'Iconium et d'Antioche, soulevèrent une émeute contre les deux missionnaires; la populace se rua sur saint Paul, l'accabla de pierres et le laissa pour mort sur le terrain. Mais quand ses disciples s'approchèrent après le départ des meurtriers, l'Apôtre miraculeusement sauvé et guéri se leva, rentra secrètement dans la ville, et le lendemain, il partit pour la ville de Derbe avec saint Barnabé.

Ainsi les apôtres allaient de ville en ville, prêchant partout la vérité, et gagnant partout des âmes à Jésus-Christ, malgré les difficultés et les persécutions. Plus tard, ils repasseront par les mêmes

contrées, pour y constituer définitivement les Eglises et y établir des évêques et des prêtres.

Après avoir traversé de nouveau les provinces de Pisidie et de Pamphylie, saint Paul et saint Barnabé revinrent dans la grande Antioche. Les fidèles apprirent avec une grande joie les merveilles qu'il avait plu à Dieu d'accomplir par le ministère des deux prédicateurs. Mais cette Eglise était alors troublée par des Pharisiens mal convertis du judaïsme, qui voulaient imposer aux Gentils, devenus chrétiens, la circoncision et toute la loi de Moïse comme une chose obligatoire pour le salut. Paul et Barnabé en appellent à l'autorité de saint Pierre et des autres Apôtres, et le concile de Jérusalem rend la paix aux âmes droites par l'affirmation de la vraie doctrine.

DEUXIÈME MISSION DE SAINT PAUL — SAINT PAUL EN EUROPE — LA PROPHÉTESSE DE SATAN

Saint Paul et saint Barnabé se séparent pour reprendre leurs courses apostoliques. Quelques temps après leur retour de Jérusalem, saint Barnabé accompagné de Jean-Marc son cousin, s'embarque de nouveau pour l'île de Chypre. Saint Paul, suivi de Silas, va visiter les chrétientés qu'il avait fondées en Asie-Mineure. A Lystres, où il avait été lapidé, il s'adjoint comme compagnon un jeune chrétien d'une grande vertu nommé Timothée, qui sera désormais l'un de ses plus chers et de ses meilleurs disciples. A Troade, saint Luc vint le rejoindre. L'Apôtre des Gentils pensait entrer alors en Bithynie, province déjà évangélisée par saint Pierre, mais l'Esprit-Saint, qui le dirigeait, ne le lui permit pas : c'était à l'Europe qu'il devait maintenant apporter la bonne nouvelle. Dans une vision, un Macédonien lui apparaît en suppliant : « Passez en Macédoine, disait-il, et secourez-nous. »

Saint Paul franchit le détroit avec ses compagnons et parcourt la Macédoine. Dans la ville de Philippes, une marchande de pourpre, nommée Lydia, se convertit la première, et donne l'hospitalité aux messagers du Christ. Beaucoup reçoivent le baptême. Il y avait à Philippes une esclave possédée du démon; beaucoup venaient la consulter comme une prophétesse, ce qui était une source de grands revenus pour ses maîtres. Chaque fois qu'elle voyait passer les apôtres, elle les poursuivait, et le démon se trouvait forcé de dire par sa bouche. « Voici les serviteurs du Dieu Très-Haut, qui vous apportent la vérité ! » Enfin, Paul fatigué de cette insistance démoniaque, se retourna un jour et dit à Satan : « Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir de cette femme. » Le démon sortit à l'instant, et cette esclave ayant perdu son esprit de divination, perdit aussi la clientèle qu'elle abusait. Grande fureur chez ses maîtres, que son industrie satanique enrichissait. Ils s'emparent de Paul et de Silas, les traînent au tribunal des magistrats, les accusent de semer une doctrine perverse, de conspirer contre l'empereur au profit d'un nouveau roi nommé Jésus ; la populace se rue sur les prisonniers, et arrache des lambeaux de leurs vêtements; ils sont flagellés par ordre des magistrats et jetés dans un cachot.

Saint Paul déchire ses vêtements à la vue d'un prêtre de Jupiter qui veut offrir des taureaux et des couronnes dans le temple

Les pieds pris dans des entraves qui les tiennent violemment écartés, chargés de chaînes, étendus sans pouvoir remuer sur le pavé froid et humide de la prison, Paul et Silas récitaient ensemble des psaumes. Vers le milieu de la nuit, un tremblement de terre ébranle tout l'édifice, les liens des captifs se brisent d'eux-mêmes, et toutes les portes s'ouvrent. Effrayé et croyant que les prisonniers dont il répond sur sa tête se sont échappés, le geôlier veut se percer de son épée. « Ne te fais aucun mal, lui crie saint Paul, nous sommes tous ici. » Alors le geôlier, prenant une lumière, vient se jeter aux pieds des apôtres, il est instruit dans la foi chrétienne, il conduit les apôtres dans sa demeure, et reçoit le baptême avec toute sa famille. Bientôt les magistrats, apprenant que Paul est citoyen romain, craignent pour eux-mêmes, car la loi romaine défendait de flageller les citoyens romains, et ils viennent

rendre la liberté aux deux captifs avec beaucoup de respect.

SAINT PAUL A ATHÈNES ET A CORINTHE

Saint Paul, continuant ses prédications, fonde une chrétienté dans la ville populeuse de Thessalonique, s'arrête ensuite à Béroé et arrive enfin dans Athènes, la capitale des arts, des sciences, et de la philosophie dans le monde païen. Son âme apostolique ne peut s'empêcher de frémir en voyant cette grande cité qui se croit sage, toute livrée à l'erreur, il prêche à tout le monde, dispute avec les philosophes, et annonce avec assurance le Dieu qu'Athènes ignore en présence de l'Aréopage, l'assemblée la plus savante de toute la Grèce. Les uns répondent à ses paroles par des railleries, d'autres lui disent dédaigneusement qu'ils l'entendront là-dessus une autre fois, mais quelques-uns embrassèrent la foi; entre autres le savant Denys, membre de l'Aréopage, qui devint sous l'influence de la grâce l'une des âmes les plus belles et les plus sublimes qui furent jamais, Il fut d'abord premier évêque d'Athènes, puis de Paris, où il couronna sa vie par le martyre.

D'Athènes, l'Apôtre arrive dans la riche et voluptueuse Corinthe; il y reste près de deux ans, logé chez le juif converti Aquila, travaillant avec lui à fabriquer des tentes, afin de n'être à charge à personne, et que nul ne pût croire qu'il prêchait l'Evangile pour s'enrichir; tant était grande sa délicatesse vis-à-vis des âmes. Il eut beaucoup de difficultés à Corinthe, de la part des Juifs et de la part des Grecs, il fut même traîné une fois au tribunal du proconsul Gallion, frère de Sénèque le philosophe. Mais Notre-Seigneur le soutenait : « Il y a dans cette ville un peuple nombreux qui m'appartient » lui disait-il; en effet, il réussit à convertir beaucoup d'âmes. Enfin, après y avoir écrit ses deux épîtres aux Thessaloniciens, il repassa en Asie-Mineure, en Syrie, à Jérusalem et revint à Antioche.

TROISIÈME MISSION DE SAINT PAUL — ÉPHÈSE L'INDUSTRIEL DÉMÉTRIUS

L'infatigable messager de la vérité ne demeura pas longtemps à Antioche, nous le retrouvons bientôt évangélisant les provinces supérieures de l'Asie-Mineure, puis il vient se fixer pendant près de trois ans dans la grande ville d'Ephèse, l'un des principaux centres du paganisme en Asie. Il y endura beaucoup de souffrances et physiques et morales; il reçut de mauvaises nouvelles de l'Eglise de Corinthe, qui se divisait contre elle-même; ses deux épîtres aux Corinthiens y ramenèrent la paix; il écrivit aussi, vers cette époque, aux Romains et aux Galates. La prédication à Ephèse rencontre de grands obstacles, saint Paul est jeté un jour aux bêtes de l'amphithéâtre, mais Dieu vient à son aide par de nombreux miracles, il suffisait de faire toucher aux malades les vêtements de l'Apôtre, et les malades étaient guéris. Aussi, les conversions devinrent-elles si nombreuses, que l'industriel Démétrius s'en effraya : il construisait de petits fac-similés en bronze, du célèbre temple de Diane, à Ephèse, et en faisait un grand commerce. Craignant d'être ruiné par les progrès de la foi chrétienne, cet homme qui préférait le lucre à la vérité, soulève ses nombreux ouvriers; ils parcourent la ville en criant : « La grande Diane d'Ephèse! la grande Diane d'Ephèse! » Une foule immense les suit; pendant deux heures, le tribunal retentit de ce même cri. Comme il arrive souvent dans les émeutes populaires, plusieurs parmi la foule ne savaient même pas de quoi il s'agissait, et n'en criaient que plus fort. Enfin, les magistrats réussissent à rétablir l'ordre.

Saint Paul visite de nouveau toute la Grèce, spécialement Corinthe, retourne en Asie, fait de touchants adieux au clergé d'Ephèse à Milet, laisse saint Timothée évêque d'Ephèse, et revient à Jérusalem, n'ignorant pas que de grands maux l'y attendent. En effet, les Juifs veulent l'y massacrer, les soldats romains lui sauvent la vie en l'arrachant aux mains des meurtriers, il reste captif deux ans, en appelle au tribunal de César (l'empereur romain) arrive à Rome après un naufrage dans la Méditerranée, reste encore deux ans enchaîné dans une hôtellerie à un soldat qui le garde. Mais sa parole n'est point enchaînée, il fait de nombreuses conversions à Rome, jusque dans le palais de Néron. Il écrit diverses épîtres magnifiques aux chrétiens qu'il a évangélisés. Rendu à la liberté, il prêche en Espagne, repasse en Orient, revient à Rome où Néron persécute les chrétiens. Il est emprisonné de nouveau et termine son apostolat par un glorieux martyre, le même jour que saint Pierre. Les deux apôtres, ces deux illustres compagnons d'armes, ces deux fondateurs de Rome chrétienne, s'embrassent sur le chemin du supplice en se donnant rendez-vous au ciel. Saint Paul a la tête tranchée pendant que saint Pierre est crucifié. — Deux splendides basiliques s'élevèrent plus tard sur leurs tombeaux : Saint-Paul, hors les murs, et Saint-Pierre, au Vatican.

Saint Jean Chrysostôme entre dans des transports d'enthousiasme toutes les fois qu'il parle du grand Apôtre. Quel grand homme en effet a plus honoré l'humanité, quel personnage vanté par les historiens et les poètes profanes atteint même de loin la grandeur morale de saint Paul! Quelle âme fut plus noble, plus généreuse, plus énergique et en même temps plus douce, plus compatissante, plus humble, plus aimante. Qui a tant souffert pour le salut des âmes et la gloire de Dieu : longtemps avant sa mort, il pouvait déjà écrire aux Corinthiens : « A cinq fois différentes, j'ai reçu des Juifs trente-neuf coups de fouets, trois fois j'ai été battu de verges, lapidé une fois, j'ai fait naufrage trois fois, j'ai été un jour et une nuit au fond de la mer. Et que de dangers dans mes voyages, périls sur les fleuves, périls des voleurs, périls de la part des Juifs, périls de la part des païens, périls dans les villes, périls dans les déserts, périls sur la mer, périls de la part des faux frères; que de travaux et de fatigues; des veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité. Ajoutez à ces fatigues extérieures le souci moral de toutes les Eglises. »

Vraiment, il avait bien le droit de dire plus tard : « J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi. J'attends enfin la couronne de justice que me donnera le juste Juge; non à moi seul, mais à tous ceux qui aiment son avènement. » Cette âme incomparable en qui Jésus vivait sur la terre « *Jésus vit en moi* », vit maintenant en Jésus dans le ciel à jamais.

SAINT MARTIAL, PREMIER ÉVÊQUE DE LIMOGES

Fête le 30 juin.

Tandis que saint Martial célébrait le Sacrifice eucharistique, Valérie, la vierge martyre vint lui présenter sa tête ensanglantée.

(Tableau de Spadarino, à Saint-Pierre de Rome.)

Au temps où Notre-Seigneur Jésus-Christ prêchait en Judée, un noble Juif, de la tribu de Benjamin, natif des environs de Rama, se rendit auprès de lui. Il se nommait *Marcel;* sa femme était *Elisabeth* et leur fils unique, *Martial*, âgé de quinze ans, les accompagnait.

Ils furent convaincus par les paroles et les miracles du Maître, qui les fit baptiser par saint Pierre, leur parent.

Martial suivit dès lors le Seigneur Jésus. C'était un enfant d'une simplicité et d'une foi admirables, et Jésus le donna comme exemple à ses apôtres: « Quiconque s'humiliera, dit-il, comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. »

Il fut témoin de la résurrection de Lazare et de beaucoup d'autres miracles. Ce fut lui encore qui présenta les cinq pains et les deux poissons que Notre-Seigneur multiplia pour nourrir cinq mille hommes. Il servit à la dernière Cène, assista à la Passion et à plusieurs apparitions de Notre-Seigneur ainsi qu'à son Ascension. Puis

il se renferma avec les apôtres dans le Cénacle et mérita de recevoir avec eux les dons du Saint-Esprit.

COMMENT SAINT MARTIAL FUT ENVOYÉ DANS LES GAULES ET COMMENT IL RESSUSCITA SON COMPAGNON

Après la dispersion des apôtres, Martial se rendit avec saint Pierre à Antioche, puis à Rome. Ils reçurent, dans cette ville, l'hospitalité du consul Marcellus. La tradition nous rapporte qu'il pria et prêcha longtemps, dans une maison sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui l'église de Santa-Maria-in-via-Lata. Il y fut même probablement prisonnier pour la foi.

Après deux années de séjour à Rome, saint Pierre, sur l'ordre qu'il avait reçu de Notre-Seigneur, donna à Martial la mission d'aller évangéliser les Gaules. Le prince des apôtres lui adjoignit pour compagnons les deux prêtres Alpinien et Austriclinien.

Saint Martial partit avec ses deux disciples. En arrivant à Colle, sur les bords de l'Elsa, Austriclinien tomba malade et mourut. Accablé de tristesse, saint Martial revint à Rome pour annoncer à saint Pierre ce qui s'était passé. Sur l'ordre du grand apôtre et porteur de son bâton, il revint vers son compagnon défunt, et le ressuscita par le simple contact de cet insigne du pouvoir pastoral.

Ce fut le premier miracle de saint Martial, et le souvenir en est encore conservé dans la petite ville de Colle del val d'Elsa.

Une tradition italienne dit que, en souvenir de cet événement, les Souverains Pontifes ne portent point de bâton pastoral. En effet, saint Pierre avait donné le sien à saint Martial qui ne le lui avait pas rendu. On donne également de ce même fait une raison mystique, c'est que le pape ne relève que de Dieu, et n'a besoin d'aucune créature, d'aucun appui terrestre pour soutien, tandis que les évêques relèvent de Dieu et du pape.

COMMENT SAINT MARTIAL ARRIVA DANS LES GAULES, ET COMMENT IL RENDIT LA VUE AUX PRÊTRES D'AHUN

En continuant leur voyage, saint Martial et ses compagnons arrivèrent au fort de Toulx, sur les limites de la province des Lémovices. Ils furent reçus dans la maison d'Arnulphe, et convertirent par leurs prédications et leurs miracles beaucoup de païens.

La fille d'Arnulphe, qui était possédée du démon, fut guérie par les prières de saint Martial. Le saint apôtre rendit la vie au fils du gouverneur Nerva qui s'était noyé. Ce jeune homme demanda le baptême, et raconta que deux anges étaient venus le retirer de l'enfer en lui disant qu'il devait cette grâce à l'intercession du Bienheureux.

Saint Martial et ses disciples, poursuivant leur route, vinrent prêcher au bourg d'Ahun. Les prêtres des idoles, irrités de leurs succès, les frappèrent violemment et voulurent les renvoyer. Mais Dieu, pour venger ses messagers, frappa de cécité leurs persécuteurs qui implorèrent vainement leur guérison des idoles qu'ils servaient. Comprenant alors leur faute, ils se jetèrent aux pieds de saint Martial qui leur pardonna et les guérit. Il guérit ensuite un paralytique et brisa l'idole de Jupiter. Un grand nombre de païens reçurent alors le baptême.

COMMENT SAINT MARTIAL ARRIVA A LIMOGES ET RESSUSCITA ANDRÉ ET AURÉLIEN

Le Seigneur apparut alors à saint Martial et lui dit : « Entre sans crainte dans la ville de Limoges. C'est là que je te glorifierai et j'y serai toujours avec toi. »

Saint Martial et ses compagnons arrivèrent donc à Limoges et reçurent l'hospitalité chez une noble dame nommée Suzanne.

Dès le lendemain, ils commencèrent à prêcher en public la foi de Jésus-Christ. Un frénétique chargé de chaînes fut guéri par leurs prières. A la vue de ce prodige, Suzanne et sa fille Valérie se firent baptiser avec toute leur famille.

Saint Martial ayant prêché dans le théâtre de Limoges, les prêtres des idoles en furent indignés et deux d'entre eux, André et Aurélien, maltraitèrent et firent mettre en prison les saints apôtres. Ceux-ci supportèrent patiemment cette épreuve et implorèrent le Seigneur. Le lendemain, leur cachot fut soudain rempli d'une lumière éclatante et leurs chaînes tombèrent. En même temps, un tremblement de terre ébranlait toute la ville, et les prêtres des idoles étaient frappés de la foudre. Le peuple courut alors à la prison, en tira saint Martial et ses compagnons, les suppliant de ressusciter André et Aurélien. Saint Martial invoqua Notre-Seigneur Jésus-Christ et les deux prêtres se levèrent pleins de vie. Ils renoncèrent à leurs erreurs et demandèrent le baptême. Presque toute la population de Limoges fut alors baptisée.

Saint Martial fit construire, sur les ruines du temple de Jupiter, une église en l'honneur du premier martyr saint Etienne, son parent.

SAINTE VALÉRIE

La bienheureuse Suzanne mourut pieusement laissant à saint Martial tous ses biens pour les pauvres et les bonnes œuvres. Sa fille, Valérie, qui vivait saintement, promit alors à Dieu de lui appartenir toujours, de renoncer au monde, à ses vanités et même à l'union projetée avec le duc Etienne qui commandait toute l'Aquitaine au nom de l'empereur des Romains.

Quand le duc revint à Limoges et apprit que sa fiancée Valérie avait consacré à Dieu sa virginité, il entra dans une violente colère et, voyant que ni prières, ni menaces ne pouvaient la fléchir, il ordonna de la conduire hors de la ville et de lui trancher la tête.

Valérie, amenée au lieu du supplice, sur les bords de la Vienne, annonça à son bourreau une mort prochaine et remit son âme aux mains de son Créateur.

Pendant sa prière, on entendit ces paroles venues d'en haut : « Ne crains rien, Valérie, il t'est réservé au ciel un bonheur qui ne finira pas. »

Puis le bourreau lui trancha la tête d'un seul coup et les assistants virent son âme monter au ciel au milieu des anges qui chantaient : « Tu es bienheureuse, Valérie, martyre du Christ, toi qui as gardé les commandements du Seigneur. »

Alors, ô merveille! sainte Valérie se releva et, prenant sa tête dans ses mains, elle l'apporta à saint Martial qui célébrait la messe dans l'église de Saint-Etienne où le corps de la sainte fut enseveli.

COMMENT LE DUC ÉTIENNE SE CONVERTIT NOUVEAU PRODIGE

L'écuyer Hostarius, qui avait décapité sainte Valérie, mourut subitement, en présence de son maître, le duc Etienne. Celui-ci, effrayé, envoya chercher saint Martial et le supplia de ressusciter son serviteur.

Saint Martial se mit en prières et Dieu lui

permit de rappeler à la vie l'écuyer-bourreau, qui demanda et reçut le baptême.

A la vue de ce miracle, le duc Etienne se jeta aux pieds du Saint, implorant son indulgence pour le crime qu'il avait commis. Saint Martial lui pardonna et le baptisa. Le duc Etienne fit alors de grandes largesses aux indigents. Il fonda en l'honneur de sainte Valérie un hôpital, où 300 pauvres devaient être nourris chaque jour.

Quelque temps après, appelé à Rome avec ses troupes par l'empereur Néron, il s'empressa d'aller recevoir la bénédiction de l'apôtre saint Pierre, qui apprit avec joie les succès de la prédication de saint Martial.

A son retour, le duc Etienne fit camper ses compagnons sur les bords de la Vienne, non loin de Limoges. Or, il arriva qu'Hildebert, fils d'Arcadius, comte de Poitiers, se noya en se baignant dans la rivière, au gouffre de Garric. Arcadius, accablé de douleur, accourut à Limoges et supplia saint Martial de venir rendre la vie à son fils.

Emu lui-même, le saint apôtre se rendit au lieu de l'accident, et après avoir prié, il ordonna aux démons de rapporter sur la rive le corps du jeune homme. Les démons obéirent, puis disparurent à la parole de saint Martial qui leur commanda d'aller en un lieu désert et de ne plus nuire à aucune créature.

Le corps d'Hildebert était étendu sans vie. Saint Martial invita les assistants à prier avec lui, puis il prit la main du mort en disant : « Hildebert, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi. » Aussitôt le jeune homme se leva et fit le récit de sa résurrection.

Il raconta que les démons l'avaient étouffé dans le gouffre de la Vienne, et qu'un ange du Seigneur l'avait conduit, à travers l'enfer et le purgatoire, jusqu'au seuil du paradis. Une voix se fit alors entendre du haut du ciel : « Que l'âme de ce jeune homme retourne dans son corps et qu'il vive encore vingt-six ans. » Hildebert apprit ensuite combien Dieu avait pour agréables les services et les travaux de saint Martial. « Douze anges, lui fut-il dit, sont à ses côtés, obéissant à tous ses désirs. Et comme il a toujours été fidèle à Dieu, il ne connaîtra pas les douleurs de la mort. »

COMMENT SIGEBERT, COMTE DE BORDEAUX, FUT GUÉRI PAR SAINT MARTIAL

Le jeune fils du comte Arcadius, ainsi miraculeusement ressuscité par saint Martial, voulut se consacrer à Dieu. Il se fit raser la tête et s'adonna à la prière, au jeûne et à l'aumône. Ses richesses, qui étaient considérables, furent toutes employées à secourir les malheureux et à orner l'église de Saint-Etienne.

Le duc Etienne, qui avait une grande puissance en Gaule, envoya une ordonnance à tous les peuples qui lui étaient soumis, dans laquelle il prescrivait de briser toutes les idoles et de brûler les temples des faux dieux.

Il vécut dès lors pieusement, plein de sollicitude pour les pauvres, et de zèle dans le service de Dieu.

Le comte de Bordeaux, Sigebert, était gravement malade d'une paralysie qui le tourmentait depuis six ans. Ayant entendu parler des miracles de saint Martial, il dit à sa femme Bénédicte de se rendre à Limoges pour implorer le saint apôtre. Elle y vint, en effet, se fit baptiser avec ses serviteurs et reprit le chemin de Bordeaux, emportant le bâton pastoral que saint Martial lui avait confié pour en toucher son époux et le guérir.

Avant qu'elle ne fût de retour à Bordeaux, le démon proclama, au milieu d'un sacrifice qu'on offrait à l'idole de Jupiter, la puissance de saint Martial et son crédit auprès de Dieu. Bénédicte, à son arrivée, ordonna de renverser les temples des idoles et, s'approchant du lit de Sigebert, elle le toucha avec le bâton du bienheureux pontife. Aussitôt les nerfs se détendirent, la fièvre disparut et le comte malade fut guéri.

Il se rendit alors, avec un nombreux cortège, auprès de saint Martial qui lui donna le saint baptême.

Dans la suite, la ville de Bordeaux étant menacée d'une destruction complète par un violent incendie; la pieuse Bénédicte se servit du bâton du saint évêque de Limoges pour combattre le feu qui s'apaisa au même instant.

COMMENT SAINT MARTIAL ALLA A MORTAGNE ET OPÉRA PLUSIEURS GUÉRISONS

En ce temps-là, saint Martial, averti par une inspiration divine, se dirigea vers le fleuve de la Garonne et prêcha la parole de Dieu en un lieu appelé Mortagne. Il y guérit neuf possédés du démon.

Un jour, les gens du comte Sigebert étant allés à la pêche pour apporter du poisson au saint et à ses disciples, furent assaillis par une violente tempête qui menaçait de les engloutir. Mais la pieuse Bénédicte, qui était restée sur le rivage, invoqua le secours du Tout-Puissant, et les pêcheurs purent aborder sains et saufs.

S'il faut en croire d'anciennes chroniques, saint Martial rencontra en Aquitaine saint Amadour et son épouse Véronique. Partout sur son passage il élevait des autels : c'est ainsi qu'au Puy, à Rodez, à Clermont et à Mende, il fit bâtir des oratoires en l'honneur de la Mère de Dieu.

Tandis qu'il prêchait à Poitiers, le Sauveur Jésus lui apparut et lui dit : « Aujourd'hui Pierre vient d'être crucifié à Rome ; construis une église en son honneur. » Le Saint obéit, et la cathédrale de Poitiers porte encore le titre du prince des apôtres. Grâce au zèle de son disciple, bientôt saint Pierre eut également son église à Angoulême et à Saintes.

A Bordeaux, Martial annonça l'Evangile. Il y fit construire en l'honneur de saint Etienne une église qui devint plus tard Saint-Séverin, et il se disposait à en élever une plus vaste en l'honneur de saint Pierre, quand celui-ci lui apparut et lui dit : « C'est aujourd'hui que mon frère André est mort sur la croix pour Jésus-Christ ; consacre donc cette église en son honneur. »

En revenant à Limoges, saint Martial s'arrêta dans une petite ville nommée Ansiacum, où une idole de Jupiter était vénérée par les païens. Le saint pontife commanda aux habitants de se mettre en prières et, à sa voix, le démon brisa la statue. Tous les malades de ce pays furent guéris et beaucoup demandèrent le baptême.

De retour à Limoges, Martial y fit élever des oratoires qu'il décora avec soin : l'un en l'honneur de son parent saint Etienne, premier martyr, l'autre dédié à saint Pierre, chef des apôtres, son maître.

Ce dernier sanctuaire fut construit sur le tombeau de sainte Valérie. Il fut remplacé plus tard par l'église de Saint-Sauveur, appelée enfin de Saint-Martial, après la translation des reliques du saint apôtre d'Aquitaine.

COMMENT MOURUT LE BIENHEUREUX MARTIAL

Peu de temps après, le bienheureux Martial conféra les Ordres à Aurélien, l'ancien prêtre des idoles et le désigna pour lui succéder sur le siège de Limoges. Son compagnon, André, fut chargé de diriger l'église de Saint-Pierre avec Hildebert et trente-six clercs à la subsistance desquels le duc Etienne avait généreusement pourvu. Saint Aurélien fut le deuxième évêque de Limoges et devint plus tard le patron de la célèbre corporation des bouchers, qui ont conservé ses reliques dans une chapelle dédiée en son honneur au milieu de leur quartier.

Après avoir longtemps prêché l'Evangile, guéri les malades et édifié le peuple par la sainteté de sa vie, le bienheureux Martial fut averti par Dieu de sa fin prochaine. Un jour qu'il était en prières, le Seigneur Jésus lui apparut avec ses disciples dans la splendeur de sa gloire et lui annonça que le quinzième jour suivant serait le terme de son exil en ce monde.

Le fidèle serviteur se réjouit de voir approcher pour lui le bonheur éternel. Il employa les derniers temps de sa vie aux veilles, au jeûne et à la prière.

Puis, son dernier jour étant venu, il fit assembler ses frères et beaucoup de fidèles venus des provinces voisines. Il sortit de la ville par la porte appelée Calcinée (dite depuis du Saint-Esprit) et fit à son peuple de touchantes exhortations. On le porta ensuite dans le sanctuaire du bienheureux Etienne, où il mourut en disant: « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

DES MIRACLES QUE FIT SAINT MARTIAL APRÈS SA MORT ET DU CULTE QU'IL REÇUT

Le lendemain de sa mort, un paralytique ayant touché son cercueil fut aussitôt guéri. A ses funérailles, une multitude de malades recouvrèrent la santé et depuis, ce saint apôtre n'a cessé de prodiguer ses faveurs à la ville de Limoges et à la province d'Aquitaine.

Vers 830, Louis le Débonnaire ayant fait bâtir à Limoges une grande basilique, le corps de saint Martial y fut transféré; la mémoire de cette translation est fêtée chaque année le 10 octobre.

Par crainte des Normands, les reliques du Saint furent gardées quelques années à Solignac vers 842 et à Turenne vers 885.

En 994, une peste terrible, appelée le *mal des ardents*, ravageait l'Aquitaine. Les évêques de cette province se réunirent à Limoges avec un grand concours de peuple, pour implorer la protection de saint Martial. Les reliques du Saint furent portées sur une colline, à côté de la ville, et des prières publiques lui furent adressées. Aussitôt le mal cessa miraculeusement. En mémoire de ce prodige, la colline prit le nom de mont Jauvy, mont de la joie, et une église y fut construite en l'honneur de saint Martial.

A partir du XII^e^ siècle, on commença à faire des expositions ou *ostensions* plus fréquentes des reliques de saint Martial, mais ce ne fut guère qu'au commencement du XVI^e^ siècle que leur périodicité fut réglée et devint septennale.

LA PIÉTÉ DES LIMOUSINS POUR SAINT MARTIAL

Les siècles, dit M. Louis Guibert, ont créé un lien étroit et intime entre Limoges et son saint protecteur. C'est cette invincible confiance qu'affirmaient autrefois, à la mort de leur mari, les bourgeoises de la ville en venant déposer leur anneau dans le tronc de la basilique et en prenant ainsi le Saint pour protecteur de leur foyer en deuil et pour tuteur de leurs enfants. Saint Martial n'était pas seulement pour nos pères leur apôtre, leur premier évêque et leur patron, c'était, en quelque sorte, le fondateur et le seigneur de la ville. De son tombeau était, pour ainsi dire, sortie la cité nouvelle dont le commerce, les arts, le développement, la prospérité étaient dus à ses restes vénérés.

A l'Hôtel de Ville, saint Martial était comme le maître de la maison. Le sceau commun des bourgeois portait son image. A peine élus, les magistrats municipaux allaient solennellement vénérer ses reliques et lui rendre hommage.

Le nom du Saint se trouve en tête des coutumes locales, des vieux registres du consulat, de toutes les délibérations importantes du Corps municipal.

Aux portes des remparts on retrouve son image avec une inscription pieuse, comme celle qu'on lisait à la tour Manigne : *Dieus gart la villa e S. Marsals la gen.*

LA CONFRÉRIE DE SAINT MARTIAL

On croit qu'elle fut fondée vers 1212 par les bourgeois de Limoges. Elle s'appelait, à son origine, Frérie Notre-Dame de Saint-Sauveur, puis fut nommée la Frérie de saint Martial ou grande Confrérie. Messire Raymond de la Martonie, évêque de Limoges, en confirma les statuts le 29 mars 1624. Le pape Urbain VIII l'enrichit d'indulgences par bulle du 18 avril 1644. Le 13 mars 1890, Mgr Renouard, évêque de Limoges, a rétabli, sous le titre d'antique et vénérable confrérie de Saint-Martial, celle qui exista jusqu'à la fin du siècle dernier, et à laquelle peuvent s'affilier tous les fidèles.

La grande Confrérie se compose de 72 membres présidés par un bayle.

Tous les sept ans se fait l'*ostension* solennelle des reliques de saint Martial et des autres saints. Le jour de la mi-Carême, un grand drapeau blanc et amaranthe est solennellement bénit, présenté aux églises et chapelles principales, puis arboré aux barres du clocher de Saint-Michel. La procession solennelle se fait le dimanche de Quasimodo. Les porteurs de la châsse (qui forment une confrérie spéciale) sont vêtus d'aubes blanches.

LE CULTE DE SAINT MARTIAL A L'ÉTRANGER

De nombreuses églises sont consacrées à saint Martial dans toute l'ancienne province d'Aquitaine et dans le reste de la France, en Espagne, en Italie, notamment à Venise et à Colle del val d'Elsa.

A Rome, un autel fut érigé à saint Martial dans la basilique de Saint-Pierre au Vatican, par Jean XIX, en l'an 1031. Lors de la reconstitution de la basilique, il fut rétabli dans le transept gauche et consacré le 14 novembre 1655. Cet autel était surmonté d'un beau tableau de Spadarino, dont notre gravure donne la reproduction et qui sera prochainement remplacé par une mosaïque.

PRIÈRE

Qu'il soit notre intercesseur, l'affectionné pontife Martial, qui fut le convive du Christ et le compagnon des apôtres, afin que, préparés et fortifiés par ses saintes leçons, nous méritions d'être admis au partage de l'héritage éternel.

Amen.

G. ARDANT.

SAINT ERNEST

ARCHEVÊQUE DE PRAGUE ET CARDINAL

Fête le 30 juin.

Le bienheureux Ernest en prière devant la statue de Notre-Dame de Glatz. Un groupe d'enfants chante le « Salve Regina ».
(D'après une gravure de Matthieu Küsell, à la *Bibliothèque nationale.*)

NOBLE ORIGINE

Il est rare de rencontrer un Saint aussi peu connu avec des clients aussi nombreux. Les recueils hagiographiques ne mentionnent ordinairement aucun Saint du nom d'Ernest, et il semble qu'on en soit réduit au seul témoignage des almanachs. En réalité, pourtant, les nombreux Ernest et Ernestine ont l'embarras du choix pour se donner un patron céleste. Les archives des vieilles bibliothèques en font connaître au moins deux qui paraissent bien authentiques, et dont la mémoire est célébrée le 30 juin et le 7 novembre.

Celui dont nous allons raconter la vie était archevêque de Prague, en Bohême. L'année de sa naissance, peu précise, se place vers la fin du XIII[e] siècle, entre 1290 et 1297. Mais le jour de sa naissance est certain : notre Saint vint au monde le 25 mars, en la fête de l'Annonciation. La Sainte Vierge prenait ainsi sous sa protection celui qui devait avoir toute sa vie une dévotion spéciale envers elle; qui devait chanter son nom parmi les peuples par un *Mariale* célèbre; qui devait

bâtir un temple dédié au mystère de l'Annonciation, et introduire dans son diocèse l'Ordre des Servites, fondé par la Sainte Vierge elle-même en cette fête du salut de l'humanité.

Il était issu d'une des plus illustres familles de Bohême. Ses ancêtres, les Pardubitz, avaient toujours occupé un rang distingué à la cour de Bohême. Lui-même eut la plus heureuse influence sur l'empereur Charles IV, pendant qu'un de ses frères vivait dans l'intimité du monarque.

L'ÉCOLIER

On vit briller de bonne heure dans l'enfant les qualités d'intelligence qui annonçaient une lumière de l'Eglise et la distinction de cœur qui présageait un Saint.

Ses succès furent très remarquables dans l'étude des langues : il parlait l'allemand, le français, l'italien, avec autant de perfection que sa langue maternelle, le bohémien. Il se développa encore par les voyages qu'il dut entreprendre en ces divers pays, et son historien note que non seulement Ernest possédait l'accent de ces différentes langues à un degré étonnant, mais qu'il s'était même approprié le geste, la tenue, la manière d'être de chacun de ces peuples, et tout cet ensemble extérieur qui fait distinguer un Français d'un Allemand ou d'un Italien. Par là, Dieu donnait à son apôtre des grâces particulières pour se faire aisément tout à tous. Il était ainsi naturellement désigné pour les importantes légations qui lui furent confiées plus tard.

LA SAINTE VIERGE PARAIT FACHÉE CONTRE LE JEUNE HOMME

Il fit ses études au collège de Glatz, sous la direction des moines-chevaliers de Saint-Jean. Ici se place un fait miraculeux qui causa une vive impression sur l'esprit du jeune homme. Nous avons le témoignage authentique de saint Ernest dans une lettre qu'il adressa, vers la fin de sa vie, à tous ses diocésains pour exalter la Sainte Vierge et se couvrir lui-même de confusion :

« J'étais à Glatz, écrit-il, fréquentant les écoles tenues par les Hospitaliers de Saint-Jean. Un jour, pendant que nous chantions vêpres devant l'autel de la Vierge, au moment où, d'une commune voix, nous invoquions la Reine du ciel par cette belle antienne du *Salve Regina*, il m'arriva de regarder l'image de Marie. Mais voilà qu'aussitôt, je vois son visage se détourner de moi avec indignation. Troublé, éperdu de douleur, je suppliais Marie d'avoir pitié de moi et de ne pas garder vis-à-vis de son enfant un visage courroucé. Tous mes compagnons chantaient : « O Reine, mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, salut ! » Ces paroles augmentaient ma peine en voyant Marie fâchée contre moi. Je la suppliais, dans toute l'amertume de mon âme, *de tourner vers moi ses regards miséricordieux*. Alors lentement, comme à contre-cœur et avec une sorte de mécontentement, elle ramena vers moi son visage.

» Jésus cependant ne s'était pas détourné, et c'est ce qui me consolait un peu.

» Le chant terminé, je revins aux écoles, l'âme accablée, mais, dans ma lâcheté, je n'osai rien dire de ce que j'avais vu, par honte, pour ne pas paraître un grand pécheur. Je voulais avoir bonne réputation aux yeux des autres, moi le plus scélérat de tous.

» Quelques mois après, je quittai Glatz pour les grandes écoles de l'empire. Plus tard, j'entrai dans la curie romaine, je reçus des bénéfices ecclésiastiques, et, jusqu'à ce jour, j'ai gardé le secret sur ce miracle redoutable, quoique mon esprit en soit souvent occupé.

» Mais je ne veux pas me taire plus longtemps et j'ai résolu de publier ceci, à la gloire de Marie et à la confusion d'un pécheur comme moi.

» Je demande qu'on lise ceci dans toutes les églises, afin que tous connaissent la miséricorde de Marie envers ceux qui se confient en elle. »

Et le pieux archevêque accordait 40 jours d'indulgence à tous ceux qui liraient ou entendraient ce récit.

Les historiens du Saint font remarquer que les grands péchés d'Ernest sont sans doute ceux que tous les Saints confessent avoir commis ; que ce visage sévère de Marie était une ruse maternelle pour se faire désirer davantage, et que la publicité donnée par le Saint à ce miracle est une preuve de sa profonde humilité.

ERNEST A AVIGNON — CHARGES ECCLÉSIASTIQUES

Pendant quatorze ans, Ernest fréquenta les célèbres Universités de Bologne et de Padoue. Son renom de science et de sainteté parvint jusqu'à la cour pontificale. Il eut pour maître dans le droit canonique, le fameux Jean André, le prince des jurisconsultes de son temps. Celui-ci était en haute estime auprès du pape Jean XXII qui résidait à Avignon. Il recommanda son élève au Chef de l'Eglise qui le manda près de lui.

Tout ce qui venait de Bohême était bien accueilli en France. Aussi la haute valeur d'Ernest obtint vite un grand crédit à la cour pontificale.

Cette exceptionnelle faveur était due, en dehors des mérites d'Ernest, aux bonnes relations que le roi de Bohême entretenait avec la cour pontificale et la cour de France.

Ce prince avait pris en main la cause du Pape et guerroya longtemps en Italie, où les Guelfes et les Gibelins entretenaient des révolutions perpétuelles.

Ses relations avec le roi de France étaient plus intimes encore. Il avait épousé la sœur de Philippe VI de Valois, et il donna plus tard sa fille à Jean, fils aîné du roi de France. Aussi, vers la fin de sa vie, en 1346, quoique aveugle, il accourut au secours du roi de France, menacé par les Anglais, prit part à la funeste journée de Crécy, et trouva une mort glorieuse sur ce champ de bataille.

Telle était l'amitié qui unissait la cour de Bohême à la cour de France et à la cour pontificale. Rien d'étonnant qu'on fît bon accueil à ce qui venait de la Bohême. Ces bonnes dispositions durèrent après Jean XXII, et un de ses successeurs, le pape Clément VI, aimait à s'entendre appeler le *Père des Bohémiens, Pater Bohemorum*.

Les honneurs et les charges attendaient Ernest à la cour pontificale.

Le Pape l'appela au sacerdoce et il fut ordonné prêtre à Avignon. Bientôt, malgré son absence, il est nommé chanoine de la cathédrale de Prague, et, quelques années après, il est proclamé doyen du Chapitre, en 1326. Il dut alors retourner dans son pays pour exercer sa nouvelle charge. Dix-sept ans s'écoulent, et, à la mort de l'évêque, les vœux du peuple, du clergé et du roi lui imposent le fardeau de l'épiscopat, en 1343.

Ernest résista longtemps, mais tous ses efforts pour décliner ce périlleux honneur furent vains.

Plus il se défendait, plus on le jugeait digne, et il dut se résigner. Il se rendit à Avignon près de Clément VI, et fut sacré évêque par le cardinal de Porto. Son retour à Prague fut un triomphe. Le roi Jean avec ses fils, la noblesse, le clergé et le peuple accoururent au-devant de lui et le reçurent avec des acclamations sans fin.

DÉMÊLÉS D'ERNEST AVEC JEAN DE LUXEMBOURG ARCHEVÊQUE

Ernest ne fut pas un flatteur du pouvoir : sa conscience passa toujours avant son amitié. Le roi Jean voulait arrondir ses Etats en s'emparant de la Silésie. La frontière était gardée par un château-fort que le roi jugeait indispensable à l'exécution de ses desseins. Mais ce château était un bien d'Eglise. Ernest dut opposer un refus catégorique. Le roi passa outre, prit le château, et, dans son irritation, exerça de nombreuses violences. Il chassa les chanoines et occupa tous leurs biens. Ernest s'arma des foudres spirituelles et anathématisa le prince. Mais il exerça ce pénible devoir sans arrogance et sans rien perdre de la douceur de son caractère. Il eut ainsi la joie de gagner l'âme de celui qu'il excommuniait. Jean s'amenda et recourut au Pape pour obtenir son pardon. Il fit un pèlerinage au tombeau des Apôtres et se rendit auprès de Clément VI accompagné de son fils Charles.

Le roi ne garda aucun ressentiment personnel contre Ernest, au contraire, il ne fut que plus favorablement disposé envers lui, et il méditait d'honorer la haute vertu de l'évêque par quelque dignité nouvelle. Il obtint du Pape que le siège de Prague fût érigé en archevêché, et, pour l'archevêque, le droit de couronner les rois de Bavière. A toutes ces faveurs, le Souverain Pontife ajouta le pallium en signe de particulière estime.

Un des premiers soins du nouvel archevêque fut de réunir un Synode où on s'occupa de l'organisation de l'archidiocèse. Il y promulgua des statuts demeurés célèbres et que l'on conserve encore dans toutes les bibliothèques de Bohême.

CHARLES DE LUXEMBOURG EST CRÉÉ EMPEREUR ET CHOISIT ERNEST COMME PREMIER MINISTRE

En 1346, après la mort glorieuse du roi Jean, Charles son fils fut élu roi de Bohême. Les Papes avaient toujours les yeux sur l'Allemagne d'où leur venaient de grandes tribulations, et Clément VI, qui augurait bien du nouveau roi de Bohême, aurait voulu l'élever au premier rang de l'empire. Il eut l'occasion de consulter Ernest qui était venu à Avignon, à la tête d'une magnifique ambassade, pour lui prêter serment au nom du nouveau roi.

Louis V, plus connu sous le nom de Louis de Bavière, était encore empereur d'Allemagne. C'était un homme ambitieux et sans religion. Il avait été nommé en 1314 par une partie des électeurs, contre son oncle Frédéric. Les deux rivaux ensanglantèrent l'empire par des guerres civiles. Le Pape était pour Frédéric, mais celui-ci, ayant essuyé plusieurs défaites, renonça à ses droits pour avoir la liberté. Louis se conduisit si mal qu'il fut excommunié par tous les Papes qui se succédèrent, Jean XXII, Benoît XII et Clément VI. Jean XXII avait même déclaré l'empire vacant. Mais rien ne pouvait réduire l'empereur récalcitrant. Finalement, après s'être entendu avec saint Ernest, Clément VI écrivit, en 1346, à tous les archevêques d'Allemagne de proclamer Charles de Luxembourg chef du saint empire romain, à la place de l'indigne Louis. Les deux empereurs se déclarèrent la guerre. Un accident arrivé en 1347 termina ces querelles. Louis tomba de cheval en poursuivant un ours à la chasse et mourut de sa chute. Dès lors Charles fut seul maître de l'empire. Il n'ignorait pas que le choix du Pape était dû à l'influence de l'archevêque de Prague. Celui-ci était en telle vénération à la cour d'Avignon que le clergé et le peuple ne l'appelaient pas autrement que le *saint archevêque*.

Le nouvel empereur eut l'heureuse inspiration de prendre Ernest à côté de lui comme conseiller et guide de toute sa conduite. Il le créa prince et premier ministre de l'empire.

ERNEST A LA COUR DE BOHÊME

La vie de la cour fit ressortir avec plus d'éclat la haute piété de l'archevêque. Au milieu du bruit et des affaires, il savait consacrer de longues heures à la prière. Il se levait à minuit pour réciter l'office nocturne avec quelques-uns de ses chapelains, et, tandis que ses clercs retournaient au sommeil, lui, continuait son oraison.

Il avait dans son oratoire une image de la Vierge qu'il invoquait sans cesse et il la portait toujours sur lui en voyage. Le *Mariale* qu'il composa pour exalter les prérogatives de Marie n'est que l'écho de ses ferventes prières.

Très hospitalier, il avait toujours quelqu'un à sa table. Il y nourrissait chaque jour douze pauvres que l'économe recueillait dans les carrefours, il les renvoyait rassasiés et avec une aumône.

Le soir, il se faisait lire la vie des Pères du désert. Après s'être couché, souvent il descendait de son lit pour prendre son sommeil sur le plancher, afin de s'éveiller plus promptement pour l'office de la nuit.

D'un accès facile, il recevait aimablement tous ceux qui avaient affaire à lui, écoutait, debout ou appuyé légèrement sur sa table de travail, tout ce qu'on lui disait.

Il s'occupait beaucoup de la transcription des manuscrits, entretenait un certain nombre de scribes dans ce but, revoyait leur travail et corrigeait les erreurs. On conserve encore des livres corrigés de sa main.

Il fit recueillir et cataloguer avec un soin minutieux tous les documents relatifs à la fondation et à l'histoire des églises, chapelles, collégiales et couvents de la Bohême, immense travail qui fut conduit plus tard à bonne fin. C'est un trésor d'une valeur inestimable pour l'histoire de la Bohême.

Mais la conversion des âmes était toujours sa principale occupation. Un grand nombre de princes, de soldats et même de gens d'église avaient fait cause commune avec Louis de Bavière et étaient excommuniés comme lui. Maintenant que cet empereur était mort, ils désiraient se réconcilier avec l'Eglise. Le Pape désigna l'archevêque de Prague pour recevoir leur soumission, lui donna des pouvoirs étendus et le nomma grand pénitencier en Allemagne.

Ernest reçut l'abjuration de beaucoup de villes qui ouvrirent en même temps leurs portes au roi Charles. Cette soumission de l'Allemagne à l'autorité du Souverain Pontife et de l'empereur lui demanda plusieurs années.

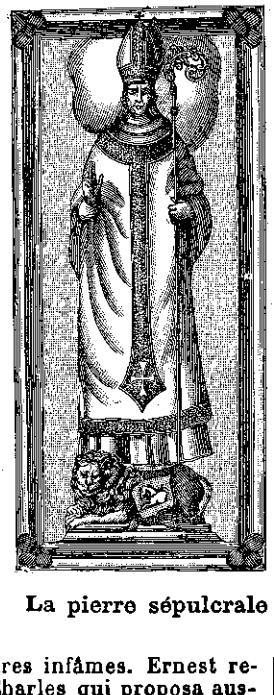
La paix et la tranquillité se rétablissaient ainsi peu à peu dans tout l'empire.

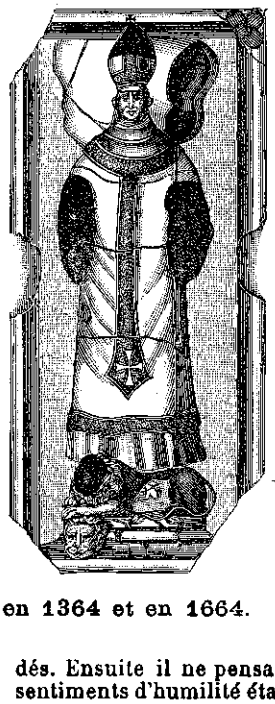
Restaient l'Italie où régnaient les divisions, et Rome surtout, toujours réfractaire à l'autorité germanique. C'est à Rome pourtant que l'empereur des Romains devait se faire couronner. Il lui manquait encore cette consécration.

Des conseillers batailleurs le poussaient à une attaque de vive force. « Il est honteux au roi des Romains, lui disait-on, de ne pas commander à Rome. » Ernest n'était pas sans inquiétudes et craignait que Charles se portât à quelque acte de violence.

Il partit pour l'Italie à la tête d'une nombreuse armée, mais son saint guide l'accompagnait et ses inspirations contrebalancèrent les influences belliqueuses qui entouraient le prince. Charles décida d'entrer à Rome en pèlerin. Il ordonna à son armée de s'arrêter aux portes de la ville, et, seul avec quelques compagnons, visita humblement les principaux sanctuaires, pendant trois jours. Il fit son entrée triomphale le jour de Pâques, et, à la cérémonie du couronnement, l'étendard d'Ernest flottait à la place d'honneur, au milieu des étendards des princes.

A son retour en Bohême, Ernest dut s'occuper de la secte des Flagellants qui faisait son apparition dans le pays. C'étaient des extravagants dont la patience et l'insensibilité tenaient du prodige. Ils parcouraient les villes et les campagnes, se meurtrissant de coups jusqu'à se donner la mort. A ces pratiques de pénitence extraordinaire se mêlaient des désordres infâmes. Ernest recourut à l'autorité de Charles qui proposa aussitôt le bûcher. Le miséricordieux archevêque fit adopter des moyens plus doux et il réussit à convertir et à dissoudre cette secte.





La pierre sépulcrale en 1364 et en 1664.

VIE RELIGIEUSE — DÉGOUT DU MONDE CARDINAL

Saint Ernest avait la vie religieuse en haute estime et il multiplia les couvents en Bohême.

Il commença par l'Ordre des Servites de Marie. Il avait connu ces religieux à Avignon et en Italie. Ils étaient alors dans toute la ferveur de leur origine et ils portaient le nom de la Sainte Vierge, ce qui était une puissante recommandation auprès du pieux archevêque. Il leur construisit quatre monastères. Il songea même à se démettre de sa charge pour se faire Servite. Il supplia successivement Clément VI, Innocent VI et Urbain V de lui accorder cette faveur, mais sa demande fut toujours repoussée.

Il fonda aussi trois couvents de chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il leur construisit à Glatz une magnifique église sur l'emplacement de celle où, enfant, il avait eu cette touchante vision qu'il a racontée lui-même.

Sa charité envers les pauvres brilla d'un grand éclat pendant la famine qui désola la Bohême en l'an 1360 et 1361. Les affamés se livraient au crime pour vivre, assassinaient les voyageurs et commettaient de nombreuses déprédations. Ernest court dans toute la Bohême comme si elle était en feu. Il est toujours là où l'on souffre davantage, suivi de chariots remplis de provisions. Ses immenses viviers creusés à grands frais sont mis à la disposition de tous, et les malheureux viennent y prendre tout le poisson qu'ils veulent.

Quand Innocent VI mourut, les cardinaux, réunis en Conclave, donnèrent plusieurs suffrages à saint Ernest et on disait hautement à la cour pontificale que l'Allemagne et peut-être l'Eglise n'avaient pas un seul prélat de son mérite. Mais des considérations politiques empêchèrent son élection au Suprême Pontificat.

Urbain V, son concurrent, se souvint de celui que plusieurs voix avaient désigné comme son rival et le revêtit de la pourpre cardinalice.

SA MORT

Le 9 juin 1364, en la fête de la Pentecôte saint Ernest présida les offices dans sa cathédrale et prêcha devant l'empereur et les princes. A l'issue de la cérémonie, une violente fièvre le saisit et le saint archevêque comprit que Dieu l'appelait à rendre compte de sa gestion.

Il mit ordre à ses affaires, se souvint libéralement des pauvres et de ses serviteurs, et dota magnifiquement les couvents qu'il avait fondés. Ensuite il ne pensa plus qu'à son âme. Ses sentiments d'humilité étaient admirables : il s'appelait lui-même *un chien galeux* et le *plus grand des pécheurs*. Il mourut le 30 juin 1364.

Il fut enseveli, selon son désir, aux pieds de la Vierge miraculeuse de l'église de Glatz, où il allait prier dans sa jeunesse.

Son tombeau devint l'objet d'un prodige surprenant. Une grande plaque de marbre le recouvrait et le Saint y était représenté couché, avec les ornements pontificaux et revêtu du pallium. Bientôt des fentes apparurent dans le marbre, et des trous profonds s'y produisirent, comme sous l'action d'une main mystérieuse, pendant qu'une huile miraculeuse suintait de ce tombeau.

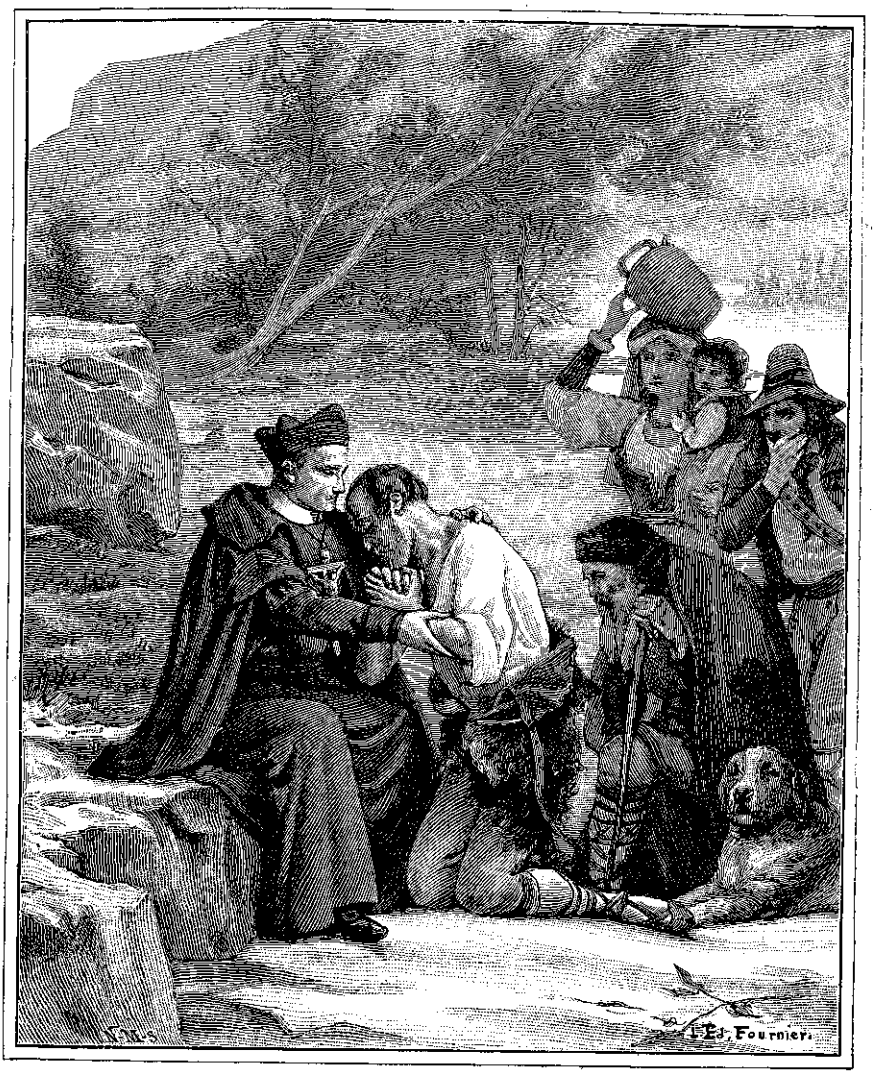
La gravure que nous donnons, prise avec beaucoup de soin, représente exactement l'état du tombeau en 1364 et ce qu'il était devenu en 1600.

Il y a vingt ans environ, le tombeau du saint archevêque fut ouvert par les soins de l'autorité diocésaine. Le bienheureux gisait dans un double cercueil. Dans le premier on trouva six cuillères en argent qui avaient servi à saint Ernest pour nourrir les pauvres et sa propre coupe dans laquelle il leur donnait à boire. Le second contenait les ossements du Saint.

LE VÉNÉRABLE JANVIER-MARIE SARNELLI

DE L'ORDRE DES RÉDEMPTORISTES

12 septembre 1702 — 30 juin 1744.



Le vénérable Sarnelli confessant les chevriers de la côte d'Amalfi.

LA CONFRÉRIE DES AVOCATS

Le vénérable Sannelli, compagnon de saint Alphonse de Liguori déclaré récemment vénérable, et dont on instruit le procès de béatification, est mort à 42 ans, après avoir accompli, selon la parole de l'Ecriture, une féconde carrière en peu d'années.

Venu à une époque où Naples, son pays natal, était tombé dans une épouvantable corruption de mœurs, il devait être au nom de l'Eglise un champion de la belle vertu.

Dom Janvier Sarnelli, fils aîné d'Ange Sarnelli, baron de Ciorani, jurisconsulte de renom, naquit à Naples en 1702. Trois des enfants de cette famille éminemment chrétienne se consacrèrent à Dieu, l'un dans la Compagnie de Jésus, l'autre dans le clergé séculier, le troisième, Janvier-Marie, celui dont nous écrivons la vie, dans l'Institut du Saint-Rédempteur que venait de fonder Alphonse de Liguori.

Rien d'exceptionnel ne signale l'enfance de Janvier-Marie, si ce n'est sa piété précoce : quand il est dans l'église de Saint-François-Xavier, age-

nouillé devant la célèbre Madone du peintre Fraganzano, on a peine à l'arracher à sa prière. Nouveau Louis de Gonzague, il tient habituellement les yeux baissés, ne les levant même pas sur sa mère et ses sœurs.

Il fit d'excellentes études chez les Pères Jésuites dont l'école était voisine du château de son père. Envoyé ensuite à l'Université de Naples et dirigé vers le barreau, il conquit le diplôme de docteur en l'un et l'autre droit, et il commença à plaider.

Le doctorat l'entraîna aux œuvres de zèle : les diverses corporations de Naples offraient alors un édifiant spectacle : elles se constituaient en autant d'associations de bienfaisance pour la visite des pauvres et des malades. Artisans, avocats, marchands, pénétraient à jours marqués dans les hôpitaux, servaient eux-mêmes et à leurs frais aux infirmes les aliments les mieux apprêtés et les remèdes les plus accommodés à leur faiblesse.

La confrérie dans laquelle s'était inscrit Janvier-Marie s'engageait à visiter chaque lundi les malades de l'immense hospice des Incurables, assez grand pour en abriter deux mille. Le jeune avocat trouva dans ce ministère de charité le germe de sa vocation d'apôtre. En soignant les corps, il se prit à désirer le salut des âmes, et, afin de le procurer plus efficacement, il renonça au monde et entra dans les Ordres sacrés.

JANVIER-MARIE CATÉCHISTE — VISITES AUX INCURABLES

Janvier-Marie n'attendit pas le sacerdoce pour satisfaire l'ardeur du zèle qui le consumait; il s'offrit à faire le catéchisme aux enfants de la paroisse de Sainte-Anne du Palais, à Naples; chaque dimanche, dans l'après-midi, on le voyait parcourir, son crucifix à la main, les différentes rues, rassembler toute la jeunesse et la conduire à l'église au chant de pieux cantiques; puis l'ancien avocat devenu catéchiste apprenait à ses petits auditeurs la manière de prier, de résister aux tentations, d'examiner sa conscience, de se confesser; il leur expliquait aussi les vérités de notre foi, captivant leur attention des heures entières au moyen de récits attrayants, d'anecdotes choisies, de comparaisons saisissantes.

Ses prédilections allaient à l'enfance, surtout à l'enfance délaissée et vagabonde. Il continua, étant prêtre, de visiter tous les jours les enfants de l'Hospice des Incurables. Les petits portefaix, si nombreux à Naples, attirèrent son attention : il aimait leur gaieté insouciante, mais il n'ignorait pas les dangers auxquels les expose une vie aventureuse et désœuvrée. Pour les gagner, il allait à eux, leur distribuant force médailles, crucifix, images, friandises, et quand il les avait ainsi fascinés, il les attirait dans sa propre demeure pour leur rappeler leurs prières oubliées et les initier aux choses de Dieu. Son dévouement pour eux était sans bornes : à certains jours, il préparait à ses petits protégés un repas complet et, la fête terminée, il lavait de ses propres mains les plats qui leur avaient servi.

Quand il se rendait auprès des malades de l'hôpital, il portait toujours des rafraîchissements, des fruits ou quelque autre douceur. Il fit même fabriquer dans ce but de longs vases de terre où les aliments étaient rangés; il les suspendait à son côté, cachant le tout sous son manteau. Les petits paquets de tabac, cette ressource contre l'ennui et la mélancolie, n'étaient point oubliés; il en avait une provision toujours prête, qu'il se plaisait à distribuer. Il n'omettait, à l'égard de ces pauvres gens, aucun office de charité, leur lavant les pieds, faisant leur lit, soignant leurs blessures, mais préoccupé surtout de panser les plaies de leurs âmes. Il sollicita la faveur de demeurer à poste fixe aux Incurables pour se donner plus complètement à eux : ce projet ne put se réaliser.

LE FRÈRE D'ARMES DE SAINT ALPHONSE

Janvier Sarnelli trouva son émule et son maître en sainteté dans Dom Alphonse de Liguori, avec lequel il s'était lié d'amitié au cours de ses études théologiques au collège des « Chinois ». Plus tard, lorsque le fondateur des Rédemptoristes vit tout à coup se détruire son œuvre, ses protecteurs les plus dévoués se déclarer contre lui, ses premiers compagnons l'abandonner, Janvier-Marie se présenta à lui, à Scala, où se trouvait le berceau de l'Institut naissant, et lui dit : « Me voici, je suis vôtre. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. »

Une pareille recrue pouvait consoler Alphonse de toutes ses épreuves passées : le nouveau venu était un saint, il avait la soif du salut des âmes. Un jour qu'on le voyait tout préoccupé et rêveur :

— A quoi pensez-vous? lui demanda-t-on.

— Je songe, répondit notre Vénérable, à ce que l'on pourrait faire pour secourir les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

Le vénérable Janvier Sarnelli se peint tout entier dans ces mots.

Après quelques semaines seulement de noviciat à Scala, il part avec saint Alphonse, au mois de septembre 1733, pour évangéliser les riantes bourgades de la côte d'Amalfi. Nos deux missionnaires restent dix ou quinze jours dans chacune d'elles, rayonnant dans les montagnes d'alentour pour y visiter les pauvres chevriers, poursuivant pour ainsi dire une à une ces âmes dispersées, instruisant les petits enfants, passant de longues heures à entendre les confessions générales des pénitents. Ils firent merveille et transformèrent si bien les cœurs qu'après leur passage les braves campagnards n'étaient plus à reconnaître.

Le vénérable Sarnelli, non content de se dépenser avec un zèle infatigable, se livrait encore pendant la mission à d'effrayantes austérités. « Durant cinq semaines consécutives, dit saint Alphonse émerveillé lui-même de tant de courage, il prêcha et confessa chaque jour, à jeun, jusque vers les 4 heures de l'après-midi. Il prenait alors à la hâte quelque nourriture, puis il remontait en chaire et poursuivait jusqu'à 10 heures du soir le laborieux ministère de la confession.

Epuisé, le serviteur de Dieu fut obligé de s'accorder quelques jours de relâche à Ciorani, dans le domaine seigneurial que possédait son père. Il n'y resta pas longtemps; sa santé toujours chancelante le persuadait qu'il n'aurait que peu de temps à vivre et il brûlait du désir d'utiliser pour la gloire de Dieu ses moindres instants. Une mission périlleuse et délicate l'appelait à Naples, où il vint se fixer en avril de l'année 1736.

COUP D'AUDACE D'UN APÔTRE

La ville au ciel d'azur, aux rives enchanteresses, le séjour tant vanté par les poètes, était, hélas! atteinte par ce chancre hideux et secret qui est l'immoralité. Un climat amollissant avait sans doute préparé les voies au mal. Grâce à la faiblesse des princes, à l'inexécution de leurs lois, le vice avait conquis droit de cité dans la capitale du royaume de Naples, et, sûr de l'impunité, il y exerçait d'effrayants ravages.

Déjà, notre missionnaire, aux premiers jours de son sacerdoce, avait entrepris par ses prédications

de conjurer ce terrible fléau. Laissons parler ici saint Alphonse : « Tous les jours de fête, il allait prêcher dans l'église paroissiale des Saints-François et Matthieu, afin de convertir les malheureuses victimes du mal. Pour empêcher les jeunes personnes pauvres de vendre leur honneur et leur âme, il leur donnait tout ce qu'il recevait de ses parents et se refusait même le nécessaire. Il ne se contentait pas de secourir celles qui réclamaient son assistance : il les recherchait avec soin par toute la ville, en plaçait un bon nombre dans des refuges appelés *conservatoires*, en aidait d'autres à se marier convenablement. Comme ses revenus ne pouvaient subvenir à tant de misères, il se fit quêteur pour ces infortunées : cet acte héroïque lui causait une telle répugnance que parfois, avouait-il, il pensait en mourir de honte.

Mais que pouvaient les prédications, les catéchismes, les retraites annuelles, les distributions de secours et tout le dévouement d'un apôtre contre l'assaut — ici nous donnons la statistique du P. Sarnelli lui-même — « de trente à quarante mille femmes perdues, assurées de n'avoir rien à démêler avec la justice? » Le mal en était là! Tout le monde gémissait de ses progrès chaque jour croissants; personne n'osait le dénoncer et le flétrir.

Dom Janvier résolut d'attaquer de front cet ennemi si redoutable. Dans un mémoire adressé aux députés de la ville de Naples et intitulé : *Raisons catholiques, légales et politiques qui obligent le pouvoir à protéger une cité contre les ravages du libertinage public*, il parla bien haut « de faire chasser entièrement de la métropole, des villes, des villages, de tous les hameaux du royaume libertins et libertines, de préserver ainsi d'une manière efficace les familles honorables, d'ouvrir des asiles aux jeunes personnes exposées et des refuges aux repenties ».

Ce vigoureux plaidoyer en faveur de la pureté des mœurs était rédigé de main de maître. Les désordres qu'il dénonçait étaient connus de tous; jusque-là, les remèdes apportés s'étaient trouvés impuissants. Le pouvoir civil avait bien édicté à diverses reprises, contre le libertinage, des peines très sévères, telles que la prison, le fouet et les galères, mais tous les décrets étaient demeurés lettre morte, et la corruption n'avait cessé de s'étendre. C'en était fait de Naples, la ville de la Vierge et de saint Janvier, concluait le P. Sarnelli, si l'autorité royale ne ressaisissait le glaive dont elle s'était jadis armée pour mettre fin à tant d'iniquités.

La brochure eut un immense retentissement : les libertins qu'elle blessait au vif ne ménagèrent pas à l'auteur les injures et les outrages, mais tous les honnêtes gens se réjouirent, et le roi, cédant aux énergiques réclamations qui lui survenaient de toutes parts à la suite de cet écrit, promulgua, à la date du 30 décembre 1737, une ordonnance en neuf articles, dont chacun visait un désordre spécial, en lui appliquant un châtiment sévère.

Le 4 mai 1738, date mémorable dans l'histoire de Naples, la force publique intervint sans merci pour assurer l'exécution de l'ordonnance, et l'on vit un spectacle étrange : des rues les plus fréquentées, des hôtels les plus en renom comme des tavernes les plus obscures, sortirent quantité de personnes peu recommandables, obligées ou d'entrer dans des refuges ou d'aller habiter le quartier spécial qui leur fut assigné au faubourg Saint-Antoine. La police jeta par les fenêtres les meubles des plus récalcitrantes et il fallut bien déloger. Des mesures aussi énergiques produisirent tout l'effet moral qu'en attendait l'apôtre : beaucoup de pécheurs ouvrirent les yeux et se convertirent; quant aux incorrigibles, mis au ban de la société honnête, ils se virent désormais dans l'impossibilité de lui nuire. Par un seul coup de sainte audace, le P. Sarnelli avait ramené les bonnes mœurs dans tout le royaume.

LE MONDE SANCTIFIÉ

Ce n'était pas assez d'empêcher l'offense de Dieu, le P. Sarnelli voulut remplir les cœurs de l'amour de ce même Dieu.

Comme on faisait remarquer que ses missions produisaient un bien réel sans doute, mais peu durable, il répondit : » Il ne dure point parce qu'on ne le fait pas durer. Que l'on continue, la mission terminée, l'exercice de l'oraison mentale au moyen de la lecture et de la prière journalière en commun, et les vérités éternelles resteront gravées dans les esprits. » Tout pénétré de cette idée, il entreprit une nouvelle croisade en faveur de la prière en commun. Selon sa méthode favorite, il composa tout d'abord un écrit sur la matière : *le Monde sanctifié par l'oraison mentale*, qu'il adressa résolument aux évêques du monde entier.

Et pour bien prouver par un exemple qu'il n'exposait pas des théories chimériques, il en entreprit l'application immédiate au diocèse de Naples. Gagné à ses vues, l'archevêque invita tous les prédicateurs de Carême à faire faire chaque matin l'oraison au peuple fidèle. Dans les paroisses suburbaines, bourgades et villages, s'établit également la prière commune.

Voici, dans sa simplicité, en quoi consistait l'exercice proposé par le P. Sarnelli. Les curés devaient convoquer leurs paroissiens au son de la cloche, chaque jour (ou du moins plusieurs fois la semaine), vers le coucher du soleil, alors que cesse le travail, et leur faire une lecture sur quelque importante vérité. Au besoin, l'exercice pouvait se transporter le matin et se joindre à la messe. « Que le prêtre, disait le P. Sarnelli, lise les points de méditation, en invitant l'auditoire à en faire l'objet de ses réflexions durant le Saint Sacrifice, puis qu'il se revête sur-le-champ des ornements sacrés; la messe terminée, il fera brièvement la conclusion. Le tout (hors le temps de la messe) ne demandera pas plus d'un demi-quart d'heure. »

L'auteur joignait à l'exposé de sa méthode d'oraison les motifs de convenance et de foi les plus capables de la faire adopter. Introduite dans les paroisses du diocèse de Naples, elle y opéra aussitôt des effets merveilleux : les ignorants étaient instruits par cette lecture quotidienne, les fidèles apprenaient à penser journellement à leur salut. Les familles, les communautés, les écoles, rivalisèrent de bonne volonté pour mettre en honneur cette sainte pratique; on se crut transporté au temps et dans le diocèse de saint Charles Borromée, et bien des désordres cessèrent. Parmi les pasteurs d'âmes, les uns profitèrent du Carême, les autres du temps des missions, d'autres de quelque pieuse neuvaine, pour apprendre l'oraison mentale à leurs ouailles. Le mot d'oraison, qui effraye certaines oreilles mondaines, n'était pas prononcé, mais, ce qui était mieux, la chose existait et portait ses fruits.

Le livre du P. Sarnelli se répandit à nombreux exemplaires bien au delà des limites du royaume de Naples : saint Alphonse dit avec raison « qu'il a en quelque sorte sanctifié le monde entier ». Un éditeur du *Monde sanctifié* en a compté près de trente éditions enlevées en moins de trente ans,

de 1820 à 1848. Qui plus est, l'exercice de la prière en commun accompagnée d'une lecture instructive, le matin à la messe, ou le soir à l'heure de l'*Ave Maria*, s'est maintenu dans beaucoup de paroisses de l'Italie et peut être attribué, croyons-nous, à l'initiative hardie de l'apôtre napolitain.

CAMPAGNE CONTRE LE BLASPHÈME

Par les mêmes procédés qui lui avaient si bien réussi jusque-là, le vénérable Sarnelli entreprit de proscrire le blasphème de toute la surface du royaume. Ayant dénoncé dans un ouvrage spécial la funeste habitude invétérée chez beaucoup de ses compatriotes de profaner à tout propos le saint nom de Dieu, celui de la Sainte Vierge ou des saints, il suppliait les prédicateurs, les confesseurs, les évêques, les magistrats de la combattre par tous les moyens en leur pouvoir.

Sa voix fut entendue : le cardinal Spinelli, archevêque de Naples, lui prêtant l'appui de son autorité, il provoqua l'établissement *de confréries du Saint Nom de Dieu,* et les blasphémateurs, d'abord charitablement avertis, puis dénoncés, puis menacés des censures ecclésiastiques ou des pénalités civiles s'ils ne se corrigeaient, diminuèrent sensiblement en nombre. Saint Alphonse, devenu évêque, ne craignait pas de mettre le blasphème au nombre des cas réservés et d'infliger une pénitence publique aux délinquants.

Un blasphémateur de Torchia, qu'il avait converti, fut condamné par lui, pour réparer le scandale, à se tenir trois dimanches de suite à la porte de l'église, avec une pesante croix sur les épaules et une pierre au cou. Il se soumit à tout et devint l'un des plus fervents chrétiens du diocèse.

En lisant ce trait, que l'on veuille bien ne pas se croire transporté tout à coup au berceau du christianisme ou en plein moyen âge. Le fait avait lieu au siècle de Voltaire. Il faut être arrivé à nos malheureux temps pour s'étonner d'une telle conduite.

DERNIERS JOURS

Les quelques œuvres dont nous avons parlé ne donnent qu'une faible idée de l'activité prodigieuse du saint missionnaire. Tant qu'il eut un reste de force, il ne cessa de se livrer au travail écrasant des missions. Dix ans de ce généreux surmenage suffirent à l'abattre. En 1742 et 1743, il ne pouvait presque plus se traîner. « Je célèbre la messe chaque matin, presque mourant, écrivait-il, et l'âme sur les lèvres. »

Comme on lui conseillait d'attendre pour aller à de nouveaux labeurs qu'il eût recouvré la santé voulue, il répondit gaiement :

— Ah! si j'avais voulu attendre la santé pour travailler, je n'aurais encore rien fait et ne ferais jamais rien.

— Mais vous abrégez votre vie!

— Le marchand, le soldat craignent-ils d'exposer la leur, l'un, pour un gain passager, l'autre, pour le service de son prince? Et je craindrais de mourir au service de Dieu?

Ce sont là des arguments de Saints : peu importe que leur vie soit longue ou qu'elle soit courte, pourvu qu'elle soit tout entière au service de Dieu.

Vers cette époque (1744), Naples était menacé de la peste. Aussitôt le P. Sarnelli fit vœu de se dévouer au service des pestiférés si le fléau venait à exercer ses ravages. Il n'en eut pas le temps. Les Napolitains ayant organisé pour fléchir le courroux du ciel une procession de pénitence, le vénérable Janvier-Marie, quoique exténué, la suivit pendant trois heures, la tête découverte. Il se trouva si mal qu'il faillit expirer en rentrant chez lui.

Pourtant, il se remit assez pour reprendre sa plume infatigable et écrire encore plusieurs ouvrages sur la conduite à tenir dans les fléaux publics, sur les devoirs des ecclésiastiques, la dévotion à la Sainte Vierge, la charité envers les morts.

Ses dernières aspirations furent pour la Très Sainte Vierge qu'il avait toujours tendrement aimée et fidèlement servie : « Bienvenue, s'écria-t-il comme en extase, bienvenue soit ma chère Mère Marie! » Il mourut peu après cette parole, en baisant son crucifix, le 30 juin. Il n'était âgé que de quarante-deux ans.

A la nouvelle de son trépas, un même cri s'échappa de toutes les bouches : « C'est un Saint qui est mort. » De son corps réduit par la souffrance et la mortification à l'état de squelette, s'exhalait une odeur suave; un doux sourire demeurait imprimé sur ses lèvres, des incisions faites au bras et à la tête laissèrent échapper un sang vif et vermeil; à la vue des miracles qui déjà s'opéraient au contact de cette glorieuse dépouille, saint Alphonse put dire de son saint ami :

« Nous avons perdu Dom Janvier sur la terre, mais nous avons gagné un intercesseur au ciel. »

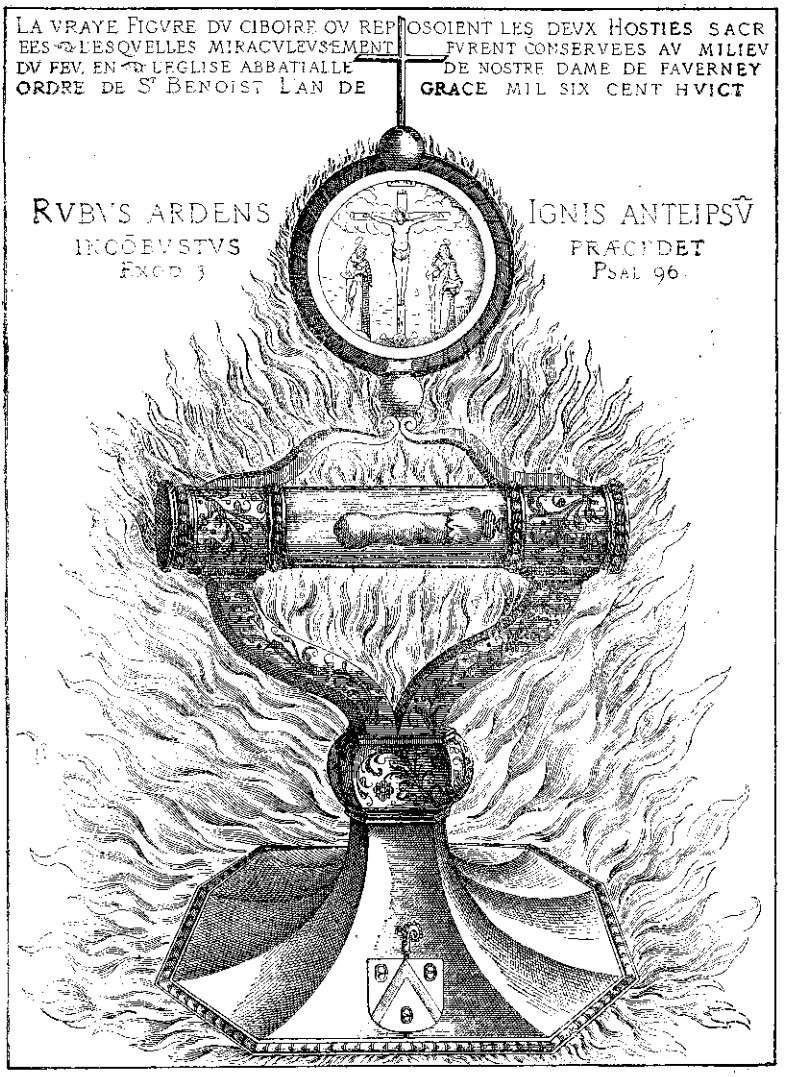
Qu'il soit aussi un intercesseur pour chacun de ceux qui liront ces lignes!

* * *

D'après *le vénérable serviteur de Dieu, le P. Janvier-Marie Sarnelli,* par le P. Dumortier. Paris, 1886, et *Saint Alphonse de Liguori,* par le P. Berthe. Paris, 1900.

LES SAINTES HOSTIES DE FAVERNEY

Fête le lundi de la Pentecôte.



Le miracle des Saintes Hosties, d'après un document contemporain.

LES BÉNÉDICTINS DE FAVERNEY

Dans la première moitié du XVIIe siècle, l'hérésie luthérienne menaçait d'envahir la Franche-Comté. Cette province appartenait alors à l'Espagne. Entourée de tous côtés par les hérétiques de Genève, de Berne, d'Alsace et de Lorraine, elle dut à l'union et la fermeté de son Parlement, de son clergé et de ses fidèles, de conserver l'intégrité de sa foi.

Cette courageuse fidélité fut récompensée par un événement merveilleux qui eut pour théâtre la petite ville de Faverney.

Située sur les confins de la Franche-Comté, Faverney possédait une célèbre abbaye de Bénédictins. Pour répondre aux blasphèmes des hérétiques, les moines de cet antique monastère y avaient introduit la dévotion des Quarante Heures et obtenu de Clément VIII des indulgences spéciales qui attirèrent chaque année un grand nombre de pèlerins.

Le 24 mai 1608, veille de la Pentecôte, le Saint-Sacrement avait été exposé comme de coutume dans l'église de l'abbaye. Les religieux, ruinés quelques années auparavant par les invasions des hérétiques, avaient emprunté aux meilleures familles du bourg des broderies, tapis, nappes et dentelles destinés à orner le reposoir élevé devant

le grillage qui séparait le chœur de la nef, et surmonté d'un tabernacle de bois à quatre colonnes.

On y exposa un petit ostensoir qui renfermait deux hosties consacrées, « pour faire paroistre des deux costés l'image du crucifix empreinte sur l'vne des faces de chacune des hosties, selon l'ancien vsage de ce monastère (1). » L'ostensoir contenait, outre les Saintes Hosties, quelques ossements d'un doigt de sainte Agathe, renfermés dans un tuyau de cristal.

L'INCENDIE DU REPOSOIR

Toute la nuit du samedi et la journée du dimanche furent remplies par l'adoration et la confession de très nombreux pèlerins. A 10 heures du soir, il y avait encore des adorateurs, mais soit malentendu, soit oubli de convocation, ceux qui devaient les remplacer ne vinrent pas, et le Père sacristain, Dom Garnier, harassé de fatigue, se retira vers 11 heures, en laissant quelques cierges et deux lampes remplies d'huile, allumés devant le Saint-Sacrement.

Nul ne sait ce qui arriva ensuite; mais, selon toute probabilité, une étincelle tombée sur quelque étoffe légère occasionna un incendie subit, activé bientôt par l'huile des lampes répandue sur la table.

Quel ne fut pas le saisissement du pauvre religieux quand le matin, vers 2 h. 1/2, il voulut pénétrer dans le sanctuaire? Qu'aperçoit-il? L'église remplie d'une noire fumée et, à la place du reposoir, des charbons ardents. Terrifié par cette vue, il se précipite dans le cloître en criant : « A l'aide! Tout est perdu! Le feu! »

Les religieux, qui allaient se lever pour Matines, furent bientôt sur pied. Quelques voisins, réveillés par le bruit, frappent aux portes et demandent à entrer. Les premiers arrivés « s'approchent du brasier, reconnaissant que la table qui avait servy d'autel est brûlée plus des deux tiers en la partie qui touchoit au treillis; que le degré, le tabernacle, avec tout ce qui estoit à l'entour, est entièrement dévoré des flammes, et qu'il n'y a rien de reste que la portion du milieu du dais qui auoit été posée sur le Saint-Sacrement, et une partie du deuant d'autel, avec le bref d'indulgence (2). »

L'OSTENSOIR SUSPENDU DANS LES AIRS

La grande préoccupation des religieux fut de rechercher, dans ce brasier, l'ostensoir avec son précieux dépôt, mais ils ne trouvent qu'un chandelier d'étain à demi fondu, des planches consumées, le marbre d'autel brisé en trois morceaux, des cendres brûlantes et des charbons enflammés, mêlés aux débris des lampes et des flambeaux.

« Comme les religieux sont en cette perplexité, un novice de l'eage de treize ans seulement, qui travaille avec les autres à cette recherche, s'escrie qu'il a trouué ce qu'ils demandent, et leur montre le ciboire (3) avec ses adorables hosties, suspendu en l'air sans aucun support, de la même hauteur qu'il auoit été placé, mais retiré de la largeur d'vne palme plus en arrière du costé de l'Evangile, et penchant par le haut, en sorte qu'il sembloit s'appuyer doucement contre un nœud du treillis, par la pointe seulement de l'vne des branches de la petite croix (4). »

Le premier mouvement de Dom Garnier, qui voulait à toute force sauver quelque épave dans cette catastrophe, fut de s'avancer et d'étendre le bras pour saisir l'ostensoir. Un de ses confrères le retint en lui disant : *Mais, vous ne voyez pas que c'est un miracle?* Cependant la foule arrive, et, à la vue de l'ostensoir soutenu dans l'air d'une manière oblique et contraire à toutes les lois de la pesanteur, se prosterne, adore les Saintes Hosties et crie : *Au miracle!*

Le bruit de cette merveille se répand bientôt dans le voisinage. La population se presse dans l'église. Le procureur Dom Noirot est parti pour chercher les Capucins de Vesoul, renommés par leur science et leur sainteté; bientôt ils arrivent, suivis d'un peuple nombreux et conduits par leur gardien, le P. Vincent Martel.

On vient à Faverney de tous les pays environnants par groupes et même en procession. Vers 3 heures, on y compte déjà 120 personnes de Vesoul, ville distante de 18 kilomètres.

Le miracle n'a point cessé. La foule contemple, avec autant d'admiration que d'étonnement, l'ostensoir toujours suspendu dans le vide. Elle adore humblement la majesté de Dieu qui se manifeste aux hommes. On examine scrupuleusement s'il n'y a pas quelque cause naturelle, mais cachée, de cette suspension incompréhensible. Mais, plus on observe, plus le miracle paraît évident.

La croix qui surmonte l'ostensoir, légèrement inclinée vers le grillage ne paraît y toucher qu'à raison des cendres de linge brûlé de la grosseur d'un grain d'orge, qui se trouvent entre les deux. En apportant une longue pièce de bois pour former une barrière destinée à contenir la foule, deux ouvriers heurtent violemment la grille, qui, sous ce coup de bélier improvisé, recule d'un décimètre en arrière sans que l'ostensoir en ressente le contre-coup. Pour constater qu'il n'y a ni fil invisible, ni courant occulte, ni adhérence à quoi que ce soit, un religieux Capucin fait circuler dans tous les sens, autour de l'ostensoir, tantôt une baguette, un linge étendu ou même un missel; le vase sacré reste immobile, toujours dans son inexplicable position oblique, et chacun demeure convaincu que le bras seul de Dieu le soutient dans les airs.

Le fait est, du reste, facile à vérifier. La Sainte Hostie ne voltige pas en l'air, comme un impie fameux l'a écrit, et l'ostensoir n'est pas perdu dans les profondeurs de la voûte, il est à hauteur de visage d'homme et on a établi un mouvement de circulation qui permet à tous les pèlerins de défiler devant lui.

Durant toute la nuit du lundi et la matinée du mardi, les processions se succèdent. Ces pèlerins arrivent à pied, à cheval, en voiture, de sept à huit lieues à la ronde. Catholiques, mécréants, hérétiques, tous s'inclinent, et, le mardi, 27 mai, à 10 heures du matin, on estime que dix mille voisins ou étrangers ont passé devant les Saintes Hosties, et l'église abbatiale est remplie de fidèles qui prient avec ferveur.

Afin de recevoir l'ostensoir avec plus de respect, quand il plairait à Dieu de finir le prodige, les religieux disposèrent, un peu au-dessous, une planche de sapin sur laquelle ils placèrent un missel recouvert d'un corporal, encore conservé aujourd'hui dans l'église Notre-Dame de Besançon.

Le mardi, vers 10 heures, pendant que le curé de Menoux, venu en procession avec ses paroissiens, célébrait la messe au grand autel, un fait insolite appela l'attention des pèlerins au moment

(1) Relation fidèle du miracle, par un contemporain, J. Boyvin.
(2) Item, J. Boyvin.
(3) L'ostensoir.
(4) J. Boyvin.

de la Préface. Un des cierges, brûlant près de l'ostensoir, s'éteignit jusqu'à trois fois de suite, et aussitôt fut rallumé par un ouvrier de Faverney qui veillait sur les débris. Tous les yeux étaient fixés sur l'ostensoir miraculeux, quand, après la première Elévation, on le voit se redresser, « et puis, descendant doucement sur le missel et corporal qu'on auoit appresté par dessous, s'y place de si bonne grâce, que le plus discret et accort ecclésiastique n'eût pu l'asseoir plus proprement tourné contre le peuple, au juste milieu du Sacré-Suaire. A ce redoublement et accomplissement du miracle, les spectateurs battans leur poitrine et laissans couler de douces larmes de leurs yeux, s'écrièrent : Myséricorde! miracle! miracle (1)! » Il y avait environ trente-trois heures que cette suspension extraordinaire se continuait, sous les yeux de la foule sans cesse renouvelée.

Averti par les religieux de Faverney, l'archevêque de Besançon envoya aussitôt trois officiers de sa cour, pour constater juridiquement le miracle. Ce fut seulement à leur arrivée que l'ostensoir fut déplacé, et sa lunette de cristal ouverte. Les deux hosties qu'il contenait furent retrouvées entières, et seulement un peu brunies par l'ardeur des flammes qui les avaient enveloppées. Les reliques de sainte Agathe qui se trouvaient au dessus de la custode, dans le tube de cristal, n'avaient point été endommagées, et le bref des indulgences, dont le sceau avait été fondu, était encore parfaitement lisible.

A raison de l'affluence des spectateurs, on aurait pu interroger des milliers de témoins, mais il fallait se borner, et la Commission en choisit seulement cinquante-neuf : sept Bénédictins et cinquante-deux hommes honorables, magistrats, bourgeois, artisans, laboureurs, appartenant à diverses localités, ayant vu le miracle et donnant tous les détails nécessaires pour confirmer le fait. Par surcroît de précaution, et pour éviter toute entente entre les témoins, l'enquête se fit en trois lieux différents, et onze témoins de Vesoul furent interrogés dans cette ville.

L'enquête finie, l'archevêque réunit son Conseil en lui adjoignant des jurisconsultes et des hommes de sciences, pour examiner l'affaire et *l'esplucher* dans tous ses détails.

Ils reconnurent que ce fait surpassait les forces de la nature, et que si la conservation des Saintes Hosties n'était pas un miracle, parce qu'on n'avait pas pu constater le degré d'intensité des flammes, on ne pouvait expliquer la suspension dans le vide, dont des milliers de spectateurs affirmaient la durée exceptionnelle.

A la suite de ces constatations, l'archevêque publia son mandement doctrinal sur le fait du miracle, y ajoutant diverses prescriptions capables d'augmenter la foi et la dévotion à la Sainte Eucharistie, enjoignant à tous de ne jamais laisser le Saint-Sacrement exposé, sans qu'il y eût quelqu'un pour le veiller. Ce mandement fut lu dans les douze cents églises du vaste diocèse de Besançon (Doubs, Jura, Haute-Saône, territoires de Belfort et Porrentruy (Suisse), le dernier dimanche de juillet 1608.

HONNEURS RENDUS AUX SAINTES HOSTIES

A peine ce jugement eut-il été porté que la dévotion au Saint-Sacrement et la piété populaire envers les Saintes Hosties se manifestèrent d'une manière merveilleuse.

(1) J. Boyvin.

L'archevêque Ferdinand de Rye aurait voulu en conserver une pour sa ville archiépiscopale. L'abbé de Faverney refusa d'en dessaisir son église. Le Parlement de Franche-Comté, qui gouvernait la province, en voulait une pour Dôle, lieu de sa résidence. L'abbé refusa encore, déclarant que le Pape seul trancherait la question. Ce que voyant, le Parlement de Dôle se hâta de faire intervenir la puissante médiation des pieux archiducs Albert et Isabelle, souverains du pays.

Il représente, dans sa requête, que la ville de Dôle, capitale de la province, siège du Parlement et de l'Université, mérite le grand honneur de conserver la Sainte Hostie, pour que celle-ci ait une forteresse de premier ordre, où le précieux trésor sera bien plus en sûreté que dans une bourgade entourée d'un simple rempart, comme l'est Faverney.

Les archiducs répondirent en priant les Bénédictins d'acquiescer aux demandes du Parlement « car, disaient-ils, la Providence ayant choisi la Franche-Comté pour y faire admirer le chef-d'œuvre de ses ouvrages, la prudence humaine ne pouvait choisir un lieu plus convenable pour exposer ce trésor à la vue de la multitude, que la ville de Dôle, capitale de la province. »

Les Bénédictins répondirent au prince comme à l'archevêque par un refus respectueux. Le Parlement envoya des exprès à Bruxelles, pour insister en son nom, et, le 12 novembre, l'archiduc expédia des lettres de *jussion*, ordonnant aux Bénédictins de cesser toute résistance, et de remettre une des Hosties miraculeuses à la ville de Dôle « pour ce que ce très vénérable Sacrement y sera plus révéremment et plus sûrement conservé et les merveilles de Dieu plus publiées. »

Devant cette injonction suprême, appuyée fortement par l'opinion publique d'alors, les Bénédictins cédèrent, tout en posant leurs conditions, qui furent acceptées.

Dôle fit de magnifiques préparatifs pour recevoir son trésor, et rien n'édifie comme la description des fêtes de la translation.

On compte environ 100 kilomètres de Dôle à Faverney.

La ville fournit 100 hommes à cheval pour accompagner la députation d'honneur du clergé, du Parlement, de la Cour des comptes et de l'Université. La municipalité y était représentée par le maire, les échevins et 70 notables, chargés d'adorer la Sainte Hostie et de lui offrir *les cœurs de toute la ville*. Tout ce monde était à cheval, suivi d'un bon nombre de dévots pèlerins à pied. Tous, arrivés à Faverney, le 17 décembre 1608, jeûnèrent et communièrent le lendemain, et on repartit en emportant la Sainte Hostie renfermée dans un coffret solide, ne comptant pas moins de dix serrures. Ce coffret, qui existe encore à Dôle, était porté dans une superbe litière, par deux chevaux blancs, caparaçonnés de pourpre et d'or; des valets de pied, aux couleurs de la ville, portaient des lanternes où brûlaient huit torches de cire. Douze prêtres escortaient la litière en psalmodiant des hymnes, et malgré la rigueur du froid, tout le monde marcha nu-tête, de Faverney jusqu'à Dôle.

Ce voyage fut un long triomphe. Les habitants des environs accompagnaient l'escorte pendant plusieurs lieues, et veillaient pendant la nuit et les repas des pèlerins. Le gouverneur de la province fit 80 kilomètres pour se prosterner devant la Sainte Hostie dont le coffret fut ouvert en son honneur.

Aux approches de Dôle, une procession de

3 kilomètres et une foule immense vinrent au-devant du cortège.

Le Parlement avait ordonné que tous les portraits en pied des comtes de Bourgogne, anciens souverains du pays, seraient rangés sur le passage de la sainte relique. Ils étaient là, depuis Renaud 1er et Frédéric Barberousse, jusqu'à Charles-Quint et Philippe II, pour témoigner de leur respect au nom de leur fidèle comté. Toutes les cloches sonnèrent; vingt-quatre volées de canon, tirées par toute l'artillerie, signalèrent l'arrivée du Roi des rois, et sept enfants lui offrirent les clés des sept portes de la ville, pavoisée et ornée comme elle ne l'avait jamais été. La construction d'une chapelle fut décidée et les avocats, formant la confrérie de Saint-Yves, s'inscrivirent aussitôt pour la somme de dix mille écus.

CULTE DE LA SAINTE HOSTIE

La Sainte Hostie était conservée derrière un solide treillis de fer, dans une riche et solide cassette, munie de trois serrures avec trois clés différentes. On ne la montrait que dans les grandes occasions et quand les pèlerins, comme saint François de Sales, Louis XIV et autres personnages de marque venaient la visiter.

Au mardi de la Pentecôte suivante, l'archevêque de Besançon vint, lui-même, présider la procession anniversaire qui fut plus belle encore que celle de la translation, parce qu'on avait eu le temps de se préparer; les étrangers, venus de Bourgogne et de la Bresse, y accoururent par milliers.

Devant de semblables démonstrations, le doute est-il possible et trouverait-on beaucoup de faits historiques aussi solidement constatés? — Le culte de la Sainte Hostie fut, à partir de cette époque, pratiqué avec grand éclat, à Dôle et à Faverney. A la veille des grandes guerres de 1636, le Parlement voua la Franche-Comté à la Sainte Hostie et promit d'entretenir, à perpétuité, deux lampes nationales, si Dôle résistait aux Français. Après quatre-vingts jours de tranchée, les Français furent obligés de lever le siège, et les deux lampes nationales brûlèrent à Faverney et à Dôle jusqu'à la Révolution.

L'image de l'ostensoir miraculeux décorait les murailles de toutes les chaumières comtoises. La fête de la Sainte Hostie fut établie au XVIIe siècle, dans le diocèse de Besançon, et les processions se firent régulièrement jusqu'en 1793.

L'année 1794 fut marquée par la profanation de la Sainte Hostie de Dôle. Dans les derniers jours de février, elle fut brûlée, sur la place publique, par une bande de forcenés qui dévasta l'église et jeta au feu les statues des saints avec les ornements des autels. Il n'existe pas de procès-verbal authentique de ce fait, comme pour la Sainte Hostie de Dijon. On ne saurait même indiquer d'une manière précise quel en fut l'auteur; mais il est certain que la sainte relique fut livrée aux flammes.

Celle de Faverney, plus heureuse, fut conservée sous scellés pendant la Terreur, et rendue au culte dès le jour de la Pentecôte, en 1795. Reconnue alors par 73 témoins, tous originaires de la paroisse, elle existe encore aujourd'hui.

RECONNAISSANCE PAR ROME

Quand il voulut rétablir la liturgie romaine dans son diocèse, le cardinal Mathieu, de sainte mémoire, demanda que la fête établie par ses prédécesseurs fût approuvée et insérée dans le propre diocésain. Celui qui écrit ces lignes eut le bonheur de lui fournir les pièces principales du dossier réclamé à l'appui, et ces documents originaux furent soumis au tribunal le plus sévère qui soit au monde.

L'authenticité et la richesse de ces titres, la multitude des témoins, la dévotion des Francs-Comtois à la Sainte Hostie, frappèrent tellement la Sacrée Congrégation des Rites, que ses membres à l'unanimité approuvèrent la fête et l'élevèrent même au rite de 2e classe.

Bien que, présentement, l'Hostie de Faverney ne soit plus qu'une poussière vénérable, elle est toujours visitée par les pèlerins et honorée par les populations de l'est de la France.

En 1878, Mgr Paulinier, archevêque de Besançon, ayant convoqué un grand pèlerinage à Faverney, y vit, le 3 septembre, 5 évêques et 30 000 pèlerins réunis autour de lui, et c'est dans l'église du miracle que se tint, le lendemain, le premier Congrès eucharistique qui ait eu lieu en France.

Chaque année, le lundi de la Pentecôte, quinze cents à deux mille pèlerins viennent encore accompagner la procession de la Sainte Hostie, portée dans un superbe ostensoir, souvenir du pèlerinage national de 1878.

La ville de Dôle, pleurant son ancien trésor et ses gloires passées, continue à honorer d'un culte filial l'insigne relique qui illustra son église.

La procession du mardi de la Pentecôte, interdite depuis 1891, par une municipalité qui n'a rien de commun avec celle de 1608, reparaîtra dans des jours moins agités.

LA RÉPARATION

Le centenaire de la sacrilège profanation d'une des Hosties saintes imposait à la ville de Dôle une rigoureuse obligation, celle de réparer solennellement l'outrage infligé au Dieu de l'Eucharistie.

Ces solennités réparatrices ont eu lieu le lundi et le mardi de la Pentecôte 1894, sous la présidence de Mgr Marpot, évêque de Saint-Claude, entouré de près de 150 prêtres. Cette manifestation de foi et d'amour envers la Sainte Eucharistie a revêtu un éclat incomparable. Mgr Touchet, nommé évêque d'Orléans, tint pendant près d'une heure son vaste auditoire sous le charme de sa brillante et harmonieuse parole, et pendant la nuit du lundi au mardi, on put contempler une foule nombreuse, parmi laquelle plus de 200 hommes ou jeunes gens, réunis au pied de l'auguste Sacrement dans une adoration silencieuse et ardente.

. . . . . .

« O Jésus, céleste volupté des cœurs, chaste lumière de ceux qui vous aiment..... soyez la joie de ceux qui pleurent, soyez la douce récompense de la vie.

» O mémorial de la mort du Sauveur, pain vivant qui donnez la vie aux hommes, donnez à mon âme de vivre de vous et de goûter toujours vos douceurs.

» O Jésus, qui m'apparaissez maintenant voilé, faites, je vous en supplie, ce que je désire avec tant d'ardeur, qu'un jour, vous contemplant face à face, je sois à jamais heureux de la vision de votre gloire. »

(*Hymne de saint Thomas.*)

NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS

VÉNÉRÉE SUR LE MONT ESQUILIN, A ROME

Fête le dimanche avant le 24 juin.

Reproduction fidèle du tableau miraculeux.

LES RÉCITS DU FR. ORSETTI — LA VIERGE DE LA CHAPELLE

C'était un bon Frère Augustin, du couvent de Sainte-Marie in Posterula, à Rome. Il y a quelque cinquante ans, il demeurait seul survivant de la génération de moines qui avait subi autrefois l'invasion des Français. Expulsé alors par ceux-ci du couvent de Saint-Matthieu, sur l'Esquilin, Fr. Orsetti racontait volontiers les jours de splendeur que l'Ordre y avait connus.

Parmi ses auditeurs ordinaires, le plus attentif et aussi le plus aimé était un jeune Romain, Michel Marchi, auquel on eût dit que le vieillard réservait tous ses secrets. Souvent, il conduisait l'enfant devant un antique tableau de la Vierge, à la chapelle. Et c'étaient alors de merveilleux récits de miracles et de processions, de fêtes et de pèlerinages où triomphait l'image de Marie. Tout ce glorieux passé, l'enthousiasme d'Orsetti le faisait revivre aux yeux éblouis de Michel. Puis, avec une insistance inquiète, comme s'il avait lu dans l'avenir, le vieillard ajoutait : « Cette Madone est celle qui se trouve ici, ne l'oublie pas, Michel; surtout ne l'oublie pas. »

CHEZ LES RÉDEMPTORISTES — UNE DÉCOUVERTE PROVIDENTIELLE

Le jour vint où Marchi vit mourir son vieil ami. Il songea, dès lors, à se retirer dans la vie religieuse. Sur l'emplacement de Saint-Matthieu, si cher à Orsetti, s'élevait maintenant le couvent des Pères Rédemptoristes. Ce fut là qu'en 1855, la Providence conduisit le jeune homme.

L'histoire de Saint-Matthieu se trouvait être, en effet, vraiment digne d'intérêt; aussi avait-elle séduit plus d'un religieux. On l'étudia.

Un jour, l'un d'entre eux lisait à ses confrères quelques détails circonstanciés sur une image de Marie honorée là jadis, et célèbre, disait-on, par ses miracles. Depuis longtemps, le tableau avait disparu, et l'on ne savait s'il existait encore.

A ce moment, les mystérieuses confidences d'Orsetti reviennent à l'esprit du P. Marchi « Cette Vierge miraculeuse, s'écrie-t-il, mais je

l'ai vue bien des fois.» Et, au milieu de l'émotion de tous, il raconte l'histoire de sa jeunesse, où l'action de Marie éclatait si visiblement.

QUELLE ÉTAIT L'HISTOIRE DE LA MADONE UN LÉGATAIRE INFIDÈLE

Au milieu du XV^e^ siècle, mourait à Rome un marchand crétois échappé à l'invasion musulmane. Il avait emporté, dans sa fuite, un tableau miraculeux de la Vierge, en grande vénération dans sa patrie. Un ami auquel il confia ce précieux dépôt lui promit qu'il serait exposé et publiquement honoré dans une église de Rome. Mais, vaincu par les instances de sa femme, captivé par la beauté du tableau, celui-ci oublia sa promesse.

Pour lui rappeler la volonté du mort, Marie lui apparut trois fois dans son sommeil. Ce fut en vain. A la fin, le malheureux entendit tomber des lèvres de la Vierge ces paroles irritées : « Pour que je puisse sortir de ta maison, il faudra donc que tu en sortes le premier! » Quelques jours après, il n'était plus.

Cependant, l'audacieuse femme n'avait pas compris la leçon.

OU MARIE SE SOUVIENT QU'ELLE EST MÈRE

Marie, Mère des miséricordes, ne voulait plus frapper. Pour convaincre cette femme, elle se montra à sa petite fille et lui fit répéter son ordre. La mère allait céder, lorsqu'elle en fut détournée par une voisine qui se moqua de l'enfant. Aussitôt, celle qui avait ri fut prise de terribles convulsions; elle n'en put être délivrée que par l'attouchement du tableau miraculeux.

On dut se rendre devant l'évidence. Mais dans quelle église Marie voulait-elle être honorée? Une nouvelle apparition de la Vierge le fit savoir à l'enfant : « Je veux être placée, dit-elle, entre mon église bien-aimée de Sainte-Marie Majeure et celle de mon fils Jean, de Latran. »

Or, entre ces deux basiliques, s'élevait l'église Saint-Matthieu. Elle avait été la demeure du deuxième successeur de saint Pierre, le pape saint Clet, qui la convertit lui-même en église et la dédia au saint évangéliste dont elle portait le nom. Sous Néron et sous Dioclétien, de magnanimes confesseurs de la foi s'y étaient réunis souvent, dans l'ombre, pour se préparer au martyre.

Les religieux Augustins en étaient, à ce moment, les gardiens. Ils reçurent le tableau avec grande joie.

TROIS SIÈCLES DE GLOIRE — 1799

Le jour où Marie devait prendre possession de son trône, un cortège triomphal parcourut les rues de Rome, semant les miracles sur son passage. Au retour, la Sainte Image fut placée solennellement au-dessus du maître-autel, pendant qu'on proclamait son nom, le nom touchant de Vierge du Perpétuel Secours.

Bientôt les miracles se multiplièrent. Le peuple accourut en foule. Pour répondre à cet élan, les Augustins accrurent la magnificence de leurs cérémonies. Une fête annuelle fut établie en l'honneur de la Vierge.

Trois siècles durant, Marie fut honorée ainsi, et ne cessa de répandre les bienfaits autour d'elle.

Puis, vint la Révolution française. Satan, lorsqu'il est déchaîné, s'attaque tout d'abord à sa grande ennemie, Celle qui a reçu pour mission de lui écraser la tête. Un jour, on apprit que je ne sais pour quelle nécessité stratégique, à la suite de l'invasion française, Saint-Matthieu allait disparaître. Les Augustins quittèrent l'Esquilin, emportant avec eux leur précieux dépôt, qu'ils conservèrent dans la chapelle de « Sainte-Marie in Posterula. » Mais, avec les années, l'oubli se fit autour de l'image, au pied de laquelle le peuple ne venait plus prier. Et l'on a vu comment, en 1850, seul, le vieil Orsetti en avait conservé le souvenir.

AU VATICAN — PIE IX ET MARIE

Et cependant, le désir de Marie, ce désir d'être invoquée sur l'Esquilin, entre Sainte-Marie Majeure et Saint-Jean de Latran, n'était plus exaucé. Les Pères Rédemptoristes, qui avaient élevé une nouvelle église sur les ruines de l'ancienne, crurent de leur devoir d'essayer d'en renouveler l'exécution.

Le 11 décembre 1865, le T. R. P. Mauron, Supérieur général de la Congrégation, était aux genoux de Pie IX. Il avait longtemps prié, longtemps réfléchi avant d'entreprendre cette démarche. Il ne s'y était décidé qu'après avoir reçu des signes évidents qu'il accomplissait ainsi la volonté d'en haut.

Le Pape écouta avec bonté le récit du Père, et l'exposé qu'il lui fit du désir de la Madone. C'était à la veille du jour où le dernier soldat français devait quitter Rome. Ainsi, quand les trahisons de la politique humaine lui enlevaient le seul secours sur lequel il pût compter ici-bas, Marie se présentait à lui. Et elle venait, coïncidence touchante, parée de ce nom de Vierge du *Perpétuel Secours* que la reconnaissance des siècles lui avait donné.

Pie IX vit là, sans doute, la réponse de Celle qu'il venait de proclamer Immaculée. Aussi, lorsque le Père sortait, il emportait avec lui un ordre écrit de la main du Pape.

CHEZ LES AUGUSTINS — UN CHEF-D'ŒUVRE

Quelques jours après, deux Pères Rédemptoristes étaient introduits par le prieur des Augustins en présence du précieux tableau. Ils virent une fort belle peinture sur bois, de style byzantin, vraisemblablement du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle.

Sous un symbole d'une émouvante naïveté, c'est comme une des premières manifestations du culte des douleurs de Marie, culte qui devait se répandre deux siècles plus tard, sous une autre forme, avec Notre-Dame de Pitié.

L'Enfant divin est dans les bras de sa Mère. Ses petites mains pressent la sienne avec effroi, tandis que son regard effrayé reste fixé sur un ange qui vient à lui, chargé des instruments de la Passion.

A cette vue, une expression de douleur muette se répand sur le visage de Marie. Mais cette douleur est calme, sereine. Ce n'est point encore l'agonie de la Mère au pied de la Croix. Des sept glaives qui lui ont été prédits, un seul a frappé son cœur, celui de l'attente du grand sacrifice qu'il faut accomplir. On voit Marie telle qu'elle fut, sans doute, pendant les trente-trois années de la vie de Jésus.

L'austère gravité du style byzantin accroît encore l'expression de mélancolie qui se dégage de cette scène. La Vierge apparaît sur un fond d'or assez éclatant. Son front qu'auréole un nimbe

délicatement orné, est caché par un voile bleu sur le haut duquel rayonne une étoile. Sous le voile on aperçoit une tunique rouge. Les plis droits et fermes, et les ombres des vêtements, sont indiqués par des filets d'or.

Une auréole plus petite et moins ouvragée entoure la tête de l'Enfant. Il est revêtu d'une robe verte, retenue par une ceinture rouge et cachée en partie sous un grand manteau d'un jaune foncé.

Le tableau n'avait pas trop souffert dans les diverses phases par lesquelles il avait passé, et il fut remis en assez bon état entre les mains des deux religieux.

LE RETOUR A L'ESQUILIN

Après un demi-siècle d'oubli, Marie allait reparaître sur un trône digne d'elle. On crut qu'il convenait de l'accueillir par un triomphe au moins égal à celui qui, trois siècles auparavant, saluait son apparition dans la Ville Eternelle.

Le peuple romain répondit avec enthousiasme à l'invitation du cardinal vicaire. Le 26 avril, une procession solennelle parcourut les rues de la cité. Coïncidence remarquable, on célébrait ce jour-là même la fête de saint Clet, le pape martyr que nous avons vu dédiant au premier siècle l'église Saint-Matthieu, premier sanctuaire de la Vierge miraculeuse.

Comme autrefois, prélats, prêtres, religieux, laïques, se pressaient autour d'elle, la ville était ornée comme aux jours de grande allégresse. Comme autrefois, Marie répondit par des bienfaits.

Au moment où la Vierge passait devant sa maison, une pauvre mère priait auprès du berceau de son enfant, qu'une fièvre cérébrale allait lui ravir. Soudain, dans un mouvement de foi qui la transporte, la mère saisit le petit moribond dans ses bras, le porte jusqu'à la fenêtre ouverte et le présente à Marie au milieu de ses pleurs. « Bonne Mère, s'écrie-t-elle, guérissez-le ou prenez-le avec vous en Paradis. » Sa foi ne fut point trompée. On les voyait tous deux quelques jours après, la mère et l'enfant, agenouillés auprès de l'image de Marie qui les avait sauvés.

Ces belles manifestations de foi furent suivies d'un *triduum* solennel d'actions de grâces. L'empressement populaire en fit comme l'acte de consécration de la ville entière à Notre-Dame du Perpétuel Secours.

ROME AUX PIEDS DE MARIE

Le mois de mai qui suivit ne fut en réalité qu'une longue ovation de trente jours en l'honneur de la glorieuse Vierge. Sur l'ordre du cardinal vicaire et à la demande du peuple, un nouveau *triduum* plus imposant encore que le premier le clôtura.

Les miracles devinrent fréquents. Dès lors, il s'établit dans l'église un courant de dévotion empressée, confiante, comme il en existe dans les sanctuaires les plus vénérés de la Vierge. Bientôt furent exposés, autour de la sainte image, des ex-voto sans nombre, des pierres précieuses, des lampes toujours allumées.

Le Pape voulut, comme le plus humble des fidèles, venir s'agenouiller à ses pieds et réclamer, pour lui personnellement, sa puissante intercession. « J'ai appris, disait-il avec son aimable simplicité, qu'elle accorde des grâces qui tiennent du prodige. Elle devrait bien user de sa puissance en faveur du pauvre Pape. » Et il s'arrêta avec complaisance à examiner dans tous les détails la précieuse image, comme pour s'animer à la confiance envers elle.

LE COURONNEMENT DE LA VIERGE

C'est la coutume, à Rome, de couronner d'un diadème d'or les madones les plus vénérées. On crut la Vierge du Perpétuel Secours digne de ce suprême honneur. L'illustre Chapitre du Vatican accueillit avec empressement la proposition qu'on lui en fit, ainsi qu'il est d'usage. Mgr Mattei, son éminent doyen, fut délégué par lui. La cérémonie eut un éclat qui restera longtemps célèbre dans les fastes de l'église Saint-Alphonse.

Après la messe pontificale, au chant du *Regina cæli* et du *Te Deum*, chantés avec transport par la foule, l'évêque, portant dans ses mains deux couronnes, gravit les degrés de l'autel. A la vue de tout le peuple, il posa la première sur la tête de l'Enfant Jésus, et la seconde sur celle de sa Mère.

Au dehors, le bruit du canon et la voix des cloches des vieilles basiliques annonçait à la ville le nouveau triomphe de la Mère de Dieu.

Cette cérémonie s'accomplissait en 1867, à l'époque des grandes solennités du centenaire de saint Pierre, au milieu d'un concours de fidèles venus de tous les points de l'univers.

QUELQUES MIRACLES

En voici quelques-uns, choisis entre mille.

Ce sont d'abord des grâces corporelles. C'est en Angleterre, un professeur qui avait atteint la troisième période de la phtisie. Au dernier jour d'une neuvaine, au moment où sonne l'*Angelus*, il est radicalement guéri; il peut le lendemain faire sa classe.

A Wittem, en Hollande, c'est une mère de famille que ronge un cancer affreux. Marie, en qui elle a mis son dernier espoir, la guérit pendant son sommeil. Toute trace du mal a disparu subitement.

En France, c'est un officier dont la main est déjà en partie gangrenée. On invoque avec ferveur Notre-Dame du Perpétuel Secours, et la main redevient saine.

Mais, où Marie se plaît à faire éclater sa puissance, c'est dans les grâces spirituelles qu'elle répand à profusion. Une malheureuse personne avait commis les crimes les plus odieux. Un jour, le hasard la conduit dans l'église Saint-Alphonse. Marie l'attendait là. Une force invincible, contre laquelle on ne résiste pas, la pousse au confessionnal. Elle en sort convertie.

Ailleurs, c'est un franc-maçon qui va mourir. Il a repoussé le prêtre avec mépris. Cependant, il n'a pas osé refuser une médaille de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Cela suffit, Marie obtient sa conversion.

Et que de grâces sont restées ensevelies dans le secret des consciences, grâces de persévérance surtout; car n'est-ce pas celles-là qu'il faut demander à Celle dont le perpétuel secours nous est promis!

UNE DÉVOTION UNIVERSELLE

Aux heures de tribulation, quand le danger devient pressant, Marie apparaît pour consoler, pour fortifier, pour guérir. Or, à quelle époque

les âmes furent-elles, plus qu'aujourd'hui, environnées de périls, exposées à la mort?

Aussi Marie est-elle venue à nous. On l'a entendue, à Lourdes, à La Salette, à Pontmain, à Ensielden, prêcher la pénitence, la prière, la confiance. A ces noms vénérés, il semble qu'il est permis de joindre celui de la Vierge de l'Esquilin.

Après un long oubli, Notre-Dame du Perpétuel Secours se manifeste soudain. C'est au moment où l'Eglise va être persécutée: la vie chrétienne est foulée aux pieds, les âmes se perdent. Marie choisit cette heure pour nous présenter comme un refuge, le secours vigilant de sa puissante intercession. Elle vient à nous dans le mystère des souffrances de sa maternité divine. Au pécheur qui cherche le repentir à ses pieds, elle montre son divin Fils et la Croix que nos crimes lui ont coûtée. A l'âme blessée par les luttes de la vie, Marie ouvre son cœur de Mère et semble dire : Ayez confiance en moi, j'ai souffert, et je sais compatir; je suis forte et je puis secourir.

Cet appel de la Vierge a été entendu. Aujourd'hui, son culte est répandu dans l'univers entier. La plupart des grandes capitales de l'Europe et de l'Amérique ont un autel qui lui est consacré. Plusieurs églises ont été érigées en son honneur. Partout s'opèrent des prodiges.

Il faudrait compter par millions les images et les médailles qui ont été distribuées.

Le vœu de la Vierge est exaucé.

L'ARCHICONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS

Une si rapide extension est due, certainement, aux grâces obtenues par l'intercession de Marie. Elle est due aussi au zèle ardent qu'ont mis les Pères Rédemptoristes, à propager cette admirable dévotion.

En leur confiant l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours, la Vierge savait trouver des cœurs d'apôtres capables de lui ramener les foules suppliantes qui venaient prier jadis à Saint-Matthieu. Elle voulait aussi, sans doute, récompenser dans ses fils l'amour fidèle de saint Alphonse de Liguori, leur Père.

Dès 1871, ils avaient songé à établir une Confrérie de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Elle fut bénie à son début par le cardinal Patrizi et recruta vite un grand nombre d'adhérents. En 1876, un bref de Pie IX la transformait en archiconfrérie. Sa Sainteté voulut que son nom figurât à la tête du livre des inscriptions.

Le but de l'Archiconfrérie est d'obtenir le don de persévérance finale par un culte spécial et quotidien à Notre-Dame du Perpétuel Secours.

Pour être admis, il suffit de se présenter à un Père Rédemptoriste, ou à un prêtre délégué par le Supérieur général.

De riches indulgences plénières, aux conditions ordinaires, y sont attachées. Toutes sont applicables aux âmes du Purgatoire.

SAINT HERBLAND OU ARBLAND

Fête le 25 mars.

La vie de ce Saint a été déjà publiée au numéro 684 sous le nom de saint Hermeland, à cause de son nom latin Hermelandus. Il est plus connu dans certaines contrées sous le nom d'Herbland. C'est ainsi qu'il est honoré dans le diocèse de Rouen où il avait une église qui lui était dédiée avant la Révolution, près de la cathédrale. Il n'en reste plus rien aujourd'hui. Ce Saint fut en grande vénération dans ce diocèse pendant plusieurs siècles. Le bréviaire de Rouen rapporte, à la date du 26 mars, jour où l'on célèbre sa fête, ce miracle obtenu par son intercession au XII^e^ siècle.

Un homme de Fécamp, nommé Hébert, souffrait depuis deux ans d'une maladie qui l'avait privé presque totalement de l'usage de ses membres, quand on l'apporta de cette ville à l'église de Saint-Herbland de Rouen. Dès qu'on l'eut placé devant l'autel du Saint, il se trouva subitement guéri, et lui qui, auparavant, ne pouvait plus marcher, se rendit à pied, à la vue de tous, à l'église métropolitaine dédiée à la Mère de Dieu.

Témoin de ce miracle, l'archevêque Geoffroy (1110-1128), avec le clergé et le peuple qui l'entourait, rendit, au son de toutes les cloches, de solennelles actions de grâces à Dieu de ce qu'il lui avait plu de glorifier ainsi son serviteur parmi son peuple.

MIRACLE EUCHARISTIQUE des BILLETTES

L'Eucharistie ou la présence réelle d'un Dieu sous les apparences du pain et du vin est un miracle permanent, et, au dire de saint Thomas, le miracle des miracles.

Mais cette merveille s'accomplit dans le secret. Pour exercer notre foi, Dieu a permis que dans la transsubstantiation rien ne parlât à nos sens. Jésus-Christ, les paroles sacramentelles une fois prononcées, a pris la place du pain; il est présent dans l'Hostie avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, et cependant nos yeux continuent à voir du pain, nos doigts croient toucher du pain, notre palais semble goûter du pain; tous nos sens se heurtent aux apparences du pain. La foi seule juge selon la vérité, car elle nous révèle la présence d'un Dieu sous les espèces eucharistiques.

Parfois cependant, pour punir l'audace des sacrilèges, pour ranimer la confiance et la ferveur des fidèles, il a plu à Dieu de déchirer les voiles du mystère et d'affirmer sensiblement sa présence.

Parmi ces manifestations merveilleuses, le miracle eucharistique des Billettes est sans contredit l'une des plus frappantes.

Marché Criminel

Communion sacrilège à St. Merry

Sous le règne de Philippe le Bel, en 1290, une femme pauvre du Marais, à Paris, avait mis en gage ses meilleurs vêtements chez un usurier juif, Jonathas, qui demeurait rue des Jardins.

Le 2 avril, quelques jours avant Pâques, elle supplia le Juif de vouloir bien les lui rendre, ou du moins les lui prêter, afin qu'elle pût avec décence remplir son devoir pascal.

— Volontiers, dit Jonathas, qui flairait une occasion d'assouvir sa haine contre le corps de Jésus-Christ; je vous les laisserai même pour toujours et vous tiendrai quitte des trente sols parisis (environ 50 francs) que vous me devez, si vous voulez m'apporter ce pain que vous recevez à l'église.

Et, pour trente sols — les trente deniers de Judas — la malheureuse femme consentit, par ignorance ou par cupidité, à perpétrer le crime demandé et à livrer son Dieu.

Le saint jour de Pâques, de grand matin, elle se rendait à l'église Saint-Merry, sa paroisse. Quand le prêtre eut déposé sur ses lèvres la sainte Hostie et qu'il se fut tourné vers l'autel, elle retira de sa bouche

La Ste hostie remise au juif Jonathas

Jonathas perce l'hostie avec un canif

les espèces consacrées et les renferma dans un linge.

Un premier sacrilège était accompli : une nouvelle Passion allait commencer pour le Fils de Dieu fait Hostie par amour pour nous.

Jonathas ne contint pas sa joie à la vue de la blanche Hostie sur laquelle il comptait bien renouveler les atrocités exercées sur le Christ par ses ancêtres. Il se hâta de rendre à la complice de ses infâmes desseins les vêtements qu'elle réclamait, l'assurant à nouveau qu'il lui remettait toute sa dette.

La malheureuse créature, hélas! contractait envers Dieu une obligation bien autrement formidable.

Jonathas pose l'Hostie sur une table et se met à la percer à coups de canif. Aussitôt, des gouttes de sang commencent à en jaillir. Sa femme et ses enfants sont saisis d'horreur.

Le juif frappe l'hostie

Saisi soudain d'un accès de folie furieuse, le Juif cloue la sainte Hostie au mur de sa maison. Le sang jaillit plus abondant autour du clou. Haineux et implacable, Jonathas s'arme d'une poignée de verges et frappe l'Hostie à coups redoublés, comme autrefois les soldats flagellèrent Jésus dans la cour du Prétoire. Le sang inonde la muraille.

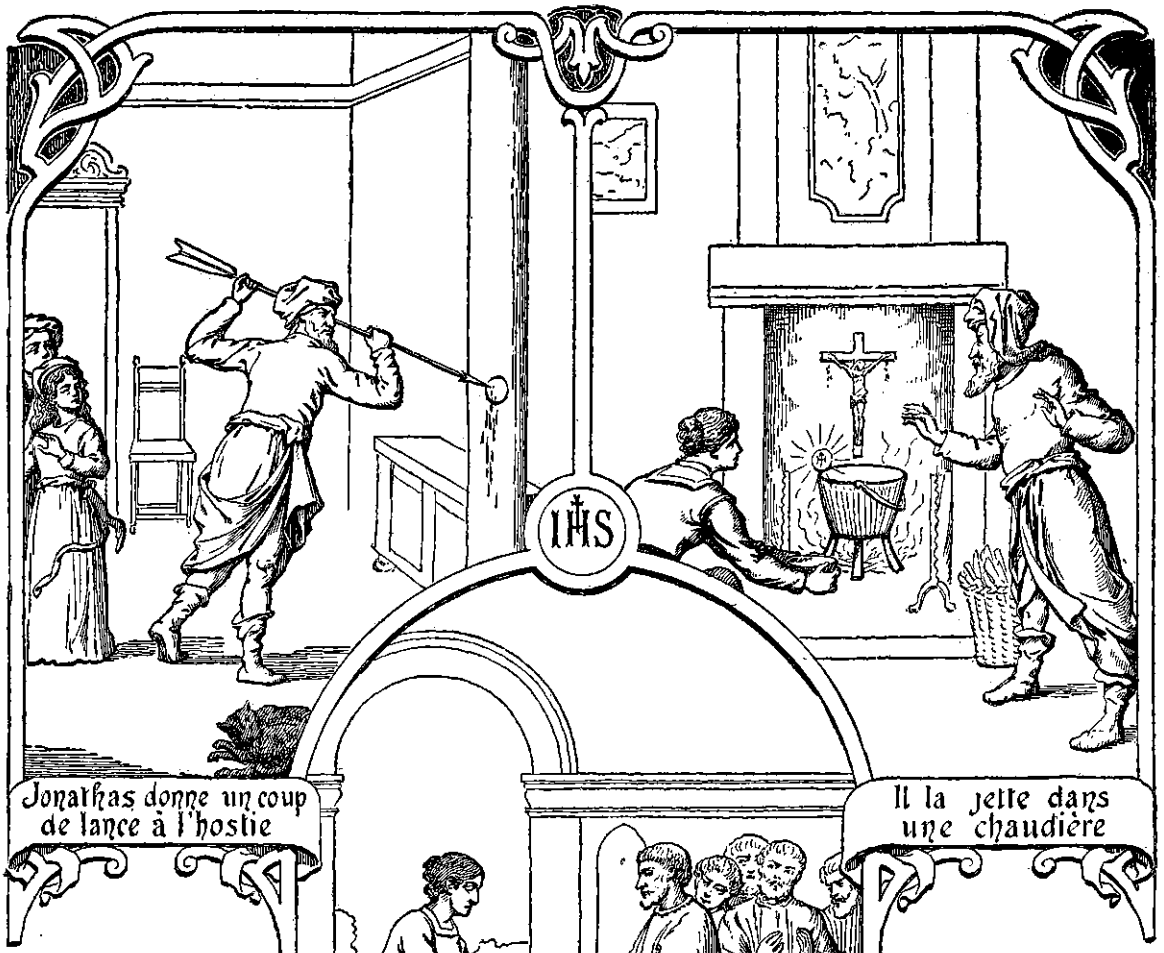
Si le bourreau dépose enfin les verges, ce n'est pas pour tomber à genoux et vaincu par le prodige implorer son pardon. Il prétend rappeler jusqu'au bout la scène du Calvaire et, comme le soldat Longin, il transperce d'un coup de lance le corps sacré du Christ.

Il essaie d'autres violences : il prend un couteau de cuisine et s'efforce de mettre en morceaux la sainte Parcelle: vains efforts, elle demeure entière.

Enfin, croyant se débarrasser, il la jette dans le feu, mais les flammes la respectent. Il la plonge en blasphémant dans une chaudière d'eau bouillante. Mais chaque nouvelle tentative est suivie d'un nouveau miracle : voici que l'eau se teint de sang, et l'Hostie triomphante s'élève, laissant voir au Juif, à sa femme et à ses enfants l'image du Sauveur crucifié tel qu'il apparut au Calvaire.

L'évidence, sans convertir le forcené, le remplit de terreur, et ne pouvant plus supporter le spectacle d'un tel prodige il court se cacher au fond de sa cave.

En ce moment, les cloches de Saint-Merry sonnaient la grand'-messe. L'un des fils de



Jonathas donne un coup de lance à l'hostie

Il la jette dans une chaudière

La Ste hostie remise au Curé de St Jean-en-grève

Jonathas, encore sous l'impression de la terrible scène à laquelle il vient d'assister, dit à quelques fidèles qu'il voyait se hâter vers l'église : « Ne vous pressez pas tant. Vous n'avez que faire en ce lieu : votre Dieu n'y est plus. Mon père l'a tellement tourmenté qu'il l'a fait mourir. »

Les traits bouleversés de l'enfant, ses paroles étranges, tout fit soupçonner à l'une des chrétiennes présentes un événement insolite, un crime peut-être. Mue par la curiosité, elle pénètre chez le Juif et aperçoit, au-dessus de la chaudière d'eau bouillante, le crucifix sanglant. Elle se prosterne tout effrayée et adore, mais quand elle se relève, la forme du crucifix a disparu, l'Hostie a repris sa forme naturelle et vient d'elle-même se poser sur un vase que cette femme tenait à la main.

Elle courut porter son précieux et redoutable trésor au curé de l'église de Saint-Jean-en-Grève, à qui elle fit les premières révélations.

Le peuple envahit la maison du profanateur. Jonathas, arraché à la retraite obscure où on le découvrit encore tout tremblant, fut saisi et cité à comparaître devant le tribunal de l'évêque. Il avoua le crime et toutes ses circonstances, mais refusa de s'amender et mourut impénitent. Sa femme et ses enfants se convertirent et eurent, dit-on, le roi lui-même pour parrain au jour de leur baptême.

* * *

Un vitrail du XVIe siècle, à l'église Saint-Etienne-du-Mont, à Paris, représente les principales scènes du miracle et demeure comme un gage mémorable de la bonté et de la justice de Dieu qui châtie les endurcis et pardonne aux repentants.

La maison du Juif déicide fut rasée et remplacée dès 1293 par une chapelle expiatoire que fit bâtir un riche bourgeois, nommé Régnier Flameng. Ce sanctuaire fut successivement appelé *la maison où Dieu fut bouilli, l'église du Sauveur bouillant, la chapelle du miracle, l'église des Billettes.*

Il fut desservi d'abord par les Frères de la Charité Notre-Dame, puis, en 1631, par les Carmes réformés de l'Observance de Rennes surnommés les Carmes-Billettes. « D'où provient, écrit le chanoine Corblet, cette dénomination de *Billettes* accordée tout à la fois aux religieux,

à leur couvent et à l'ancienne rue des Jardins ? Est-ce parce qu'il y avait sur la maison du Juif une enseigne en forme de billet ou de billot pour avertir les voituriers de payer là leur droit de péage ? Est-ce parce que les Carmes de cette rue, pour se distinguer de leurs autres communautés de Paris, portaient trois billettes à l'épaule de leur vêtement ? Est-ce parce qu'ils distribuaient des scapulaires ayant cette forme de carré long qu'on appelle *Billettes* en langage héraldique ? Autant de conjectures formulées à ce sujet. » (1)

Le couvent du Saint-Sacrement des Billettes demeura jusqu'à la Révolution française comme une réparation permanente du sacrilège. On y conservait pieusement les objets qui avaient servi à cette nouvelle Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ : le couteau encore teint de sang qui avait percé la sainte Hostie, la chaudière où elle avait été jetée dans l'eau bouillante, et le petit vase où elle s'était d'elle-même posée après la fuite du Juif, son bourreau. L'Hostie miraculeuse, enfermée dans un soleil d'or, était gardée avec de grands honneurs dans l'église de Saint-Jean-en-Grève.

Mais tous ces souvenirs du miracle ont disparu durant la Révolution. Les Carmes furent chassés de leur saint asile ; et depuis, les prières d'expiation et les chants de louange ont cessé dans ce sanctuaire. Bien plus, injure persistante à la vérité de la présence réelle que le prodige de 1290 avait si glorieusement attestée, c'est aux mains des protestants qu'est tombé le lieu consacré par une si grande merveille, et les cœurs catholiques ont la douleur de voir un temple luthérien à la place de l'autel élevé par la piété de leurs pères au Dieu de l'Eucharistie (1).

Les privilèges d'indulgences jadis attachés à l'église Saint-Jean-en-Grève et à celle des Billettes ont été transférés à la paroisse Saint-Jean-Saint-François, où un pèlerinage annuel a lieu un dimanche de février, en souvenir de ce célèbre miracle (2).

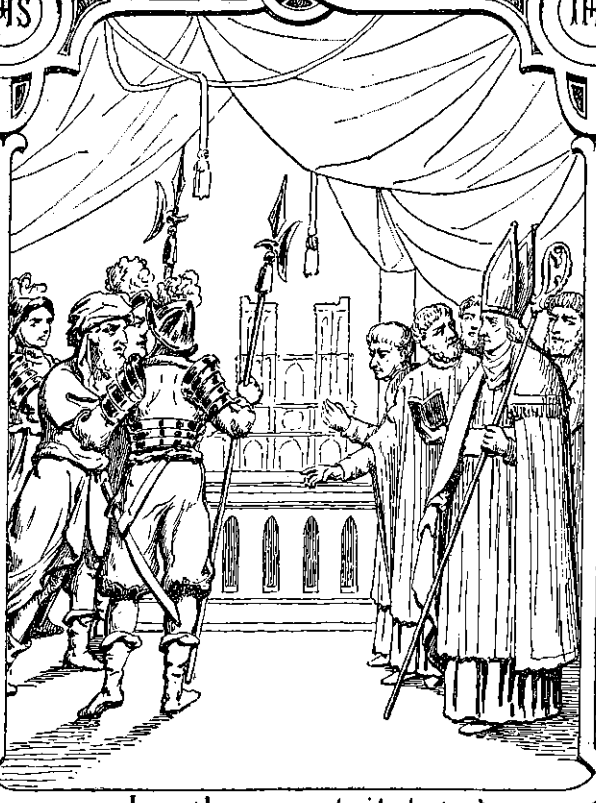
NOTA

L'illustration de ce numéro des *Vies des Saints* est reproduite dans les *Bons Points* de la *Bonne Presse*, 5, rue Bayard, Paris, en dix excellents chromos.

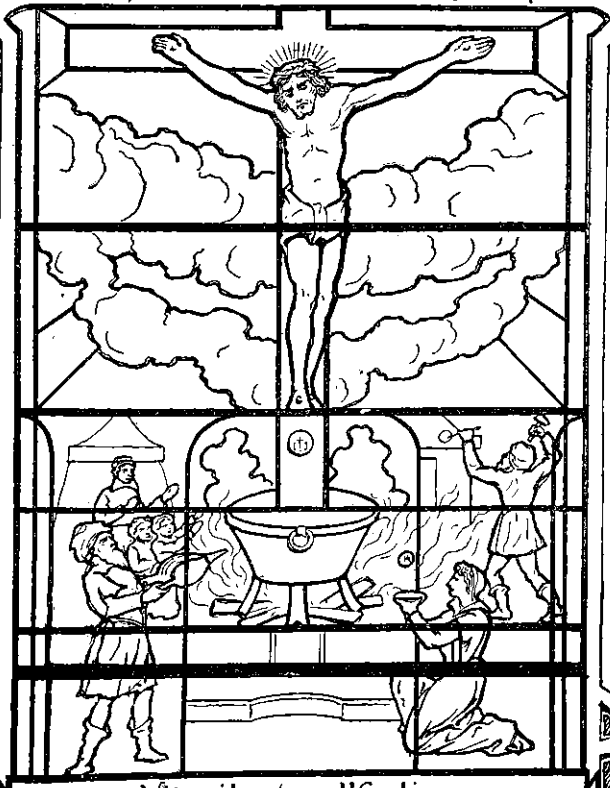
(1) *Histoire du sacrement de l'Eucharistie*, par le chanoine CORBLET, t. Ier, p. 479.

(1) *Miracles historiques du Saint Sacrement*, par le P. COUET, de la Congrégation du Saint-Sacrement, p. 47.

(2) CORBLET, *ibid.*



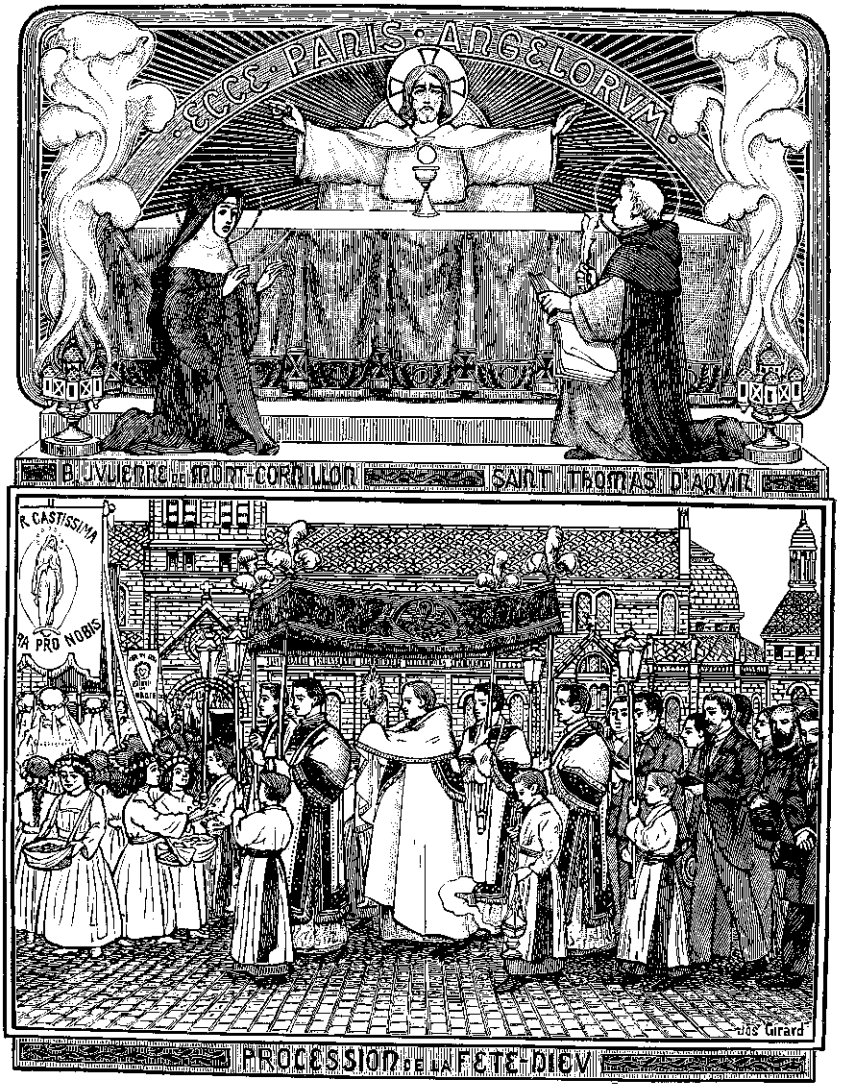
Jonathas conduit devant l'Evêque de Paris avoue son crime



Vitrail de l'Eglise St Etienne-du-Mont à Paris

LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT OU FÊTE-DIEU

Fête le jeudi après la Trinité



Origine et solennité de la fête du Saint-Sacrement.

LA FÊTE DE DIEU

Voici une des fêtes les plus touchantes et les plus populaires du culte catholique.

Aucune ne nous fait sentir plus vivement la présence réelle au milieu de nous d'un Dieu bon et miséricordieux qui fait ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes.

« Les autres fêtes, dit excellemment le P. Eymard, célébrent un mystère de la vie passée de Notre-Seigneur : elles sont belles, honorent Dieu, sont fécondes en grâces pour nous. Mais enfin, elles ne sont qu'un souvenir, qu'un anniversaire d'un passé déjà lointain, qui ne revit que dans notre piété. Ici, c'est un mystère actuel : la fête s'adresse à la personne vivante et présente parmi nous de Notre-Seigneur. On n'y expose pas des reliques ou des emblèmes du passé, mais l'objet même de la fête qui est vivant. Aussi, dans les pays où Dieu est libre, voyez comme tout le monde proclame sa présence, comme on se prosterne devant lui ! Les impies mêmes tremblent et s'inclinent : Dieu est là ! »

C'est vraiment la fête de Dieu vivant avec nous, la *Fête-Dieu*, comme l'ont si bien dénommée nos pères.

Cette fête si attrayante n'apparut que très tard dans le cycle liturgique. Son institution date du XIIIe siècle.

Mais quoi! l'Eglise a-t-elle pu, durant douze siècles, laisser sans une solennité spéciale l'auguste Sacrement de nos autels? Faudrait-il croire, avec certains protestants, que le culte de l'Eucharistie est encore une invention du moyen âge? Qu'on se détrompe.

La fête du Corps du Christ est aussi ancienne que l'Eglise. A vrai dire, c'est Jésus-Christ lui-même qui, au soir de la Cène, la veille de sa mort, a institué la fête du Saint-Sacrement. Depuis lors, la piété des fidèles n'a jamais manqué de solenniser au Jeudi-Saint l'anniversaire de ce grand événement.

Au milieu des tristesses du temps de la Passion, en ces derniers jours de Carême où les austérités doivent redoubler, l'Eglise prend ses ornements de fête, entonne des chants joyeux et semble un moment oublier son deuil pour célébrer l'institution de ce Sacrement, source de toutes nos joies et de toutes nos espérances.

Rien ne reproduit mieux le mystère de la Cène que la cérémonie de la messe du Jeudi-Saint, où un seul célébrant distribue la Sainte Communion à tous les prêtres réunis autour de l'autel, comme les Apôtres communiaient de la main de Jésus-Christ.

Néanmoins, malgré toute cette pompe, l'Eglise regrettait de ne pouvoir, en ces jours tout remplis du souvenir de la mort du Christ, fêter avec assez d'allégresse l'Eucharistie.

UN FAIBLE INSTRUMENT POUR UNE GRANDE ŒUVRE

Au commencement du XIIIe siècle, le monastère de Mont-Cornillon, près de Liège, avait pour prieure une sainte religieuse, nommée Julienne. Ce fut l'instrument dont Dieu se servit pour l'institution de la fête du Saint-Sacrement.

Cette âme innocente, prévenue dès le berceau des plus douces bénédictions du Seigneur, se fortifia dans le cloître par l'exercice de toutes les vertus, et puisa dans la lecture des Livres Saints et dans de ferventes méditations de grandes lumières surnaturelles.

A toutes ces qualités, elle joignait une humilité profonde; à une parfaite innocence, elle alliait la plus rigoureuse austérité.

Mais la vertu qui fit toujours son caractère distinctif fut un amour extraordinaire pour le Très Saint-Sacrement. L'auguste sacrifice de la messe embrasait tellement son cœur qu'elle tombait dans une sorte d'extase chaque fois qu'elle y assistait; chaque communion était pour elle une nouvelle source de grâces et de consolations; le sujet favori de ses méditations était l'amour infini de Jésus pour nous.

Quand elle eut atteint l'âge de seize ans, une vision singulière s'offrit à elle en chacune de ses oraisons.

Il lui semblait voir la lune pleine, dans tout son éclat, mais avec une petite échancrure.

Cette vision étrange la poursuivait partout; elle la retrouvait dans son sommeil comme dans sa prière. Deux ans, elle fit de vains efforts pour chasser cette image; elle craignit même que ce ne fût une tentation et adressa à Dieu beaucoup de prières pour en être délivrée.

Enfin, le ciel daigna lui découvrir la signification de ce mystère; un jour qu'elle priait avec une angélique ferveur, il lui fut dit intérieurement que la lune représentait l'Eglise, et que cette échancrure marquée sur son disque désignait l'absence d'une solennité dans le cycle de la liturgie, celle du Saint-Sacrement.

« Je veux, dit Notre-Seigneur à Julienne, qu'une fête spéciale soit établie en l'honneur du Sacrement de mon Corps et de mon Sang.

Et c'est toi, ajouta-t-il, que je choisis pour faire connaître la nécessité de cette fête et pour t'en occuper la première.

— Seigneur, répondit la pauvre fille, moi, la dernière de vos créatures, que puis-je pour une pareille œuvre? Daignez vous adresser à des saints, à des savants, et me délivrer de cette inquiétude.

— C'est toi qui commenceras, reprit le Sauveur, et des personnes humbles continueront. »

AU DIOCÈSE DE LIÈGE

Après vingt ans d'hésitation, dont il ne faut accuser que l'humilité de la vierge, elle se décida à faire connaître à plusieurs savants théologiens de Liège ses révélations.

Elle s'adressa d'abord à Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin, homme d'une vertu singulière, et le pria de consulter lui-même sur ce point les docteurs les plus éclairés.

Six ou sept théologiens furent bientôt mis au courant de ces visions; parmi eux, se trouvait l'archidiacre de Liège, Jacques Pantaléon, devenu pape sous le nom d'Urbain IV. Tous, après avoir mûrement prié et étudié, furent d'avis qu'il était convenable, et qu'il serait même avantageux à l'Eglise de célébrer l'institution de la fête du Saint-Sacrement avec plus d'éclat qu'on ne l'avait fait jusqu'alors.

Forte de l'approbation de tant de personnes doctes et prudentes, Julienne fit aussitôt composer par un clerc, nommé Jean, un office du Saint-Sacrement, dont elle donna elle-même le plan et qui fut approuvé par l'autorité compétente.

Puis, Robert de Torote, évêque de Liège, en dépit de nombreuses oppositions, ordonna à son clergé, en l'an 1246, de célébrer dans tout le diocèse une fête du Saint-Sacrement, le jeudi après l'octave de la Pentecôte.

Il n'eut ni le temps, ni la joie de voir l'exécution de son décret, car il mourut cette année même; mais, en 1247, les chanoines de Liège organisèrent pour la première fois la célébration de cette fête.

Pendant plus d'un demi-siècle, la fête du Saint-Sacrement ne dépassa guère les limites du diocèse de Liège.

La bienheureuse Julienne ne connut donc pas ici-bas la réalisation de son plus ardent désir, le fruit de ses démarches et de ses souffrances. Après sa mort seulement, les triomphes qu'elle avait rêvés pour l'Eucharistie seront rendus universels.

LE CORPORAL ENSANGLANTÉ DE BOLSENA

Julienne avait pour amie une recluse de Liège, nommée Eve, connue, elle aussi, d'Urbain IV, lorsqu'il était archidiacre de cette ville. Cette pieuse fille poursuivit victorieusement l'œuvre de la Bienheureuse. Elle pressa fortement quelques chanoines et d'autres personnes zélées pour la fête du Saint-Sacrement d'engager l'évêque Henri à solliciter du pape Urbain l'extension à l'Eglise universelle de cette fête qu'il avait autrefois approuvée à Liège.

Le Pontife, déjà disposé à entrer dans ces vues, y fut principalement déterminé par un miracle

arrivé à Bolsena, dans le patrimoine de saint Pierre, près d'Orviéto, où il avait sa résidence.

Un prêtre, assailli de doutes sur la présence réelle de Jésus dans l'Hostie, célébrait la messe dans l'église de sainte Christine à Bolsena. Au moment de rompre l'Hostie sainte, il la vit, ô prodige! prendre l'aspect d'une chair vive d'où le sang s'échappait goutte à goutte. Bientôt l'abondance du sang fut telle que le corporal en fut tout empourpré; plusieurs purificatoires, avec lesquels le prêtre essayait d'étancher cet écoulement mystérieux, se remplirent instantanément de nombreuses taches de sang.

Le prêtre, qui maintenant ne doutait plus, ne put, dans sa terreur, achever le sacrifice. Il enveloppa dans le corporal ensanglanté l'Hostie changée en chair, quitta l'autel, et se rendit à la sacristie. Durant le trajet, de grosses gouttes de sang s'échappaient encore des linges sacrés et tombaient, aux yeux des fidèles, sur le pavé du sanctuaire.

Le Souverain Pontife Urbain IV se trouvait alors à Orviéto, à 6 milles de Bolsena. Le prêtre alla sans délai se prosterner à ses pieds, confessa ses doutes et le miracle éclatant qu'ils avaient provoqué. Urbain députa aussitôt à Bolsena, pour une enquête, deux grandes lumières de l'Eglise qu'il possédait à ce moment près de lui, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure.

La vérité du miracle ayant été attestée, le Pontife chargea l'évêque d'Orviéto d'aller chercher solennellement à l'église de Sainte-Christine l'adorable Hostie, le corporal et les autres linges imbibés du précieux Sang. Lui-même, avec tout son cortège de cardinaux, de prélats, et une foule immense, vint au-devant du Très Saint-Sacrement jusqu'à un quart de mille environ de la ville. Les enfants et les jeunes gens portaient des palmes et des branches d'olivier; on chantait des hymnes et des cantiques; le Pape reçut à genoux le trésor sacré et le porta en triomphe jusqu'à la cathédrale de Sainte-Marie d'Orviéto. Ce fut la première procession solennelle du Très Saint-Sacrement.

Peu après ce miracle, paraissait la bulle d'Urbain IV, instituant, pour l'Eglise universelle, la fête du *Corpus Domini*.

Le Pape avait en vue, dans cette institution, de ranimer la foi des fidèles à la présence réelle, et de réparer les outrages des hérétiques et des impies ou des mauvais chrétiens envers l'auguste Sacrement. « De plus, ajoutait-il dans sa Bulle, l'Eglise étant occupée le Jeudi-Saint à des fonctions qui la distraient du souvenir de la Cène, telles que la réconciliation des pénitents, la consécration du Saint-Chrême, le lavement des pieds, il nous a semblé convenable d'établir pour la vénération de ce mystère une solennité spéciale. »

OFFICE DU SAINT-SACREMENT

L'office du Saint-Sacrement, composé sur l'inspiration de la bienheureuse Julienne, resta propre au diocèse de Liège et à quelques églises limitrophes. L'office universel, rédigé sur l'ordre d'Urbain IV, est un chef-d'œuvre composé par un des plus grands génies que la terre ait portés, saint Thomas d'Aquin.

On aime à placer ici le poétique récit de Denys le Chartreux. Urbain IV, nous dit-il, aurait fait venir à ses pieds saint Thomas et saint Bonaventure, les deux gloires de l'école au moyen âge, et leur aurait enjoint de composer chacun de leur côté un office du Saint-Sacrement. Au jour indiqué, les deux religieux viennent soumettre leur œuvre au jugement du Pontife. Frère Thomas commence. A mesure qu'il déroule ses merveilleux cantiques, ses leçons et ses répons, Frère Bonaventure, les mains cachées sous son habit, déchire, page par page, le manuscrit qui contient son travail. Quand vint son tour de parler, il dit au Pape : « Très-Saint-Père, tandis que j'écoutais Frère Thomas, il me semblait entendre le Saint-Esprit. Dieu seul peut avoir inspiré d'aussi belles pensées, et j'aurais cru commettre un sacrilège, si j'avais laissé subsister mon faible ouvrage à côté de beautés si merveilleuses. Voici ce qui en reste. » Et, entr'ouvrant son habit de bure, il laissa tomber à ses pieds les fragments du manuscrit qu'il venait de lacérer.

Le Pape ne sut ce qu'il devait le plus admirer : le chef-d'œuvre de prière de Thomas ou le chef-d'œuvre d'humilité de Bonaventure.

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce fait, l'office du Saint-Sacrement est admirable en toutes ses parties : les répons, dans une habile contexture, réunissent les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, opposant régulièrement la réalité à la figure, et faisant ressortir ainsi le parfait accord de la loi et des prophètes avec l'Evangile. Les leçons résument avec une étonnante concision toute la doctrine de l'Eucharistie.

Que dire de ces hymnes sublimes, mille et mille fois répétées depuis six siècles dans nos triomphales processions?

La précision du dogme n'y gêne nullement l'harmonie du vers, ni l'onction des pensées si pleines de piété et de véritable poésie.

Santeuil, poète assurément très pénétré du mérite de ses œuvres, déclarait qu'il les aurait données toutes pour une seule des strophes de saint Thomas.

DEUX PAPES FRANÇAIS

Urbain IV étant mort l'année qui suivit la publication de sa bulle, les luttes intestines des Guelfes et des Gibelins empêchèrent ses successeurs de s'employer avec l'activité nécessaire à procurer l'exécution de son décret. Quarante ans se passèrent ainsi.

Il était réservé à un Pape français, Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, monté en 1305 sur la chaire de saint Pierre sous le nom de Clément V, de ressusciter la bulle d'Urbain IV et de confirmer l'institution de la Fête-Dieu.

Jean XXII, son successeur, eut à cœur de veiller avec grand zèle à l'exécution des décrets de Clément V, et nous pouvons constater avec un juste orgueil que c'était encore un Pape français. Il était originaire de Cahors.

Les Souverains Pontifes Martin V et Eugène IV complétèrent l'œuvre, en enrichissant d'indulgences la fête nouvelle.

PROCESSIONS

La cérémonie qui rend cette fête populaire entre toutes est la procession solennelle dans laquelle on porte en triomphe le corps de Jésus-Christ à travers les rues et les places publiques.

D'où nous est venue cette sublime inspiration? On n'en trouve l'origine dans aucune bulle, dans aucun décret. Elle naquit d'elle-même en plusieurs églises, sous le souffle de l'Esprit-Saint, pour satisfaire les pieux désirs des fidèles et du clergé.

Avant le XI^e^ siècle, on portait bien, à la procession des Rameaux, dans plusieurs églises d'Angleterre et de Normandie, la Sainte Eucharistie

renfermée dans un ciboire; mais ce rite n'avait d'autre but que de reproduire dans sa réalité la scène de Jésus entrant à Jérusalem au jour des palmes, et non de rendre à Jésus considéré dans son Sacrement les honneurs publics et éclatants de nos processions modernes.

Depuis trois siècles, ces manifestations de foi et d'amour à Jésus-Hostie se font partout, en dépit des oppositions, avec toute la magnificence dont le culte catholique est susceptible. A l'origine des processions, Luther, Calvin et leurs sectateurs crièrent à la nouveauté, à la superstition. Aujourd'hui, en certains lieux, de petits potentats athées veulent interdire au Roi des rois le libre parcours des rues de nos cités. Les cortèges bouffons du carnaval ont tout droit d'étaler leurs pompes trop souvent indécentes; mais le cortège du Dieu qui passe en semant les bénédictions et les bienfaits gêne la circulation.

Ni les hérétiques, ni les sans-Dieu n'arriveront à détruire l'usage déclaré par le saint Concile de Trente « tout à fait conforme à la piété » de porter avec une religieuse solennité l'auguste Sacrement dans les rues et places publiques.

Il faut que Jésus règne. Il est le roi des sociétés comme il est le roi des individus et des cœurs. Qu'il reçoive donc les honneurs royaux, même ici-bas, dans le Sacrement où il veut vivre caché!

IMPRESSIONS D'UN PHILOSOPHE — UNE PROCESSION DU SAINT SACREMENT AU PARAGUAY — CONCLUSION

Le spectacle de nos processions recueillies, priantes et majestueuses émeut les cœurs les plus indifférents : « Je n'ai jamais vu, disait un philosophe du dernier siècle, l'impie Diderot, cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux; tant d'hommes le front prosterné contre la terre; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique entonné par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles en aient été émues, en aient tressailli, et que les larmes m'en soient venues aux yeux. »

Nous ne décrirons pas les splendeurs déployées chez nous pour honorer le Sacrement d'amour. Voyons plutôt, d'après le récit d'un missionnaire du Paraguay, quelques traits de la Fête-Dieu en pays sauvage :

« J'ai dit qu'on ne voyait rien de précieux à cette procession : la simple nature y prête toutes ses beautés, car sur les fleurs et les branches des arbres qui composent les arcs de triomphe sous lesquels le Saint-Sacrement passe, on voit voltiger des oiseaux de toutes les couleurs, qui sont attachés par les pattes à des fils si longs, qu'ils paraissent avoir toute leur liberté, et être venus d'eux-mêmes pour mêler leur gazouillement au chant des musiciens et de tout le peuple.

» D'espace en espace, on voit des tigres et des lions bien enchaînés, afin qu'ils ne troublent point la fête, et de très beaux poissons qui se jouent dans de grands bassins remplis d'eau; en un mot, toutes les espèces de créatures vivantes y assistent, comme par députation, pour y rendre hommage à l'Homme-Dieu dans son auguste Sacrement.

» On fait aussi entrer dans cette décoration toutes les choses dont on se régale dans les grandes réjouissances, les prémices de toutes les récoltes pour les offrir au Seigneur, et le grain qu'on doit semer, afin qu'il lui donne sa bénédiction. Le chant des oiseaux, le rugissement des lions, le frémissement des tigres, tout s'y fait entendre sans confusion et forme un concert unique....

» Dès que le Saint-Sacrement est rentré dans l'église, on présente aux missionnaires toutes les choses comestibles qui ont été exposées sur son passage. Ils en font porter aux malades tout ce qu'il y a de meilleur; le reste est partagé à tous les habitants de la bourgade...»

Ces simples apprêts plaisent au divin Maître, aussi bien que les magnificences déployées dans nos contrées civilisées, parce que c'est la même foi, le même amour qui inspirent les uns et les autres.

Bénissons Dieu de daigner encore traverser nos hameaux et nos villes, comme il passait jadis dans les rues de Jérusalem et les bourgades de Galilée. C'est le même Sauveur : il peut toujours renouveler ses miracles, semer les grâces sur ses pas. Dans cette pensée de foi, les mères chrétiennes viennent souvent présenter au pied de l'ostensoir les têtes blondes et innocentes de leurs petits enfants, se souvenant que Jésus de Nazareth aimait à embrasser et à bénir les enfants qui se pressaient autour de sa personne sacrée.

Aux outrages, aux blasphèmes, à l'indifférence non moins cruelle, peut-être, au Cœur de Jésus, opposons, dans les manifestations de la Fête-Dieu, toute la vivacité et les énergiques ardeurs de notre foi.

SOURCES CONSULTÉES

Histoire du sacrement de l'Eucharistie, par T. Corblet, chanoine honoraire d'Amiens, t. II. — *Catéchisme liturgique*, par l'abbé Leblanc. — *La liturgie expliquée*, par l'abbé Massard. — *Instructions sur les principales fêtes de l'Eglise*, par un Directeur de Séminaire, t. II. — *Les miracles historiques du Saint-Sacrement*, par le P. Eugène Couet, des PP. du Saint-Sacrement. — *La divine Eucharistie*, extraits des écrits du T. R. P. Eymard, fondateur de la Société du Très Saint-Sacrement.

SAINT THOMAS DE TOLENTINO
ET LES PREMIERS MARTYRS FRANCISCAINS DANS L'INDE

Fête le premier dimanche de juin.

Missionnaires massacrés par les musulmans de l'Inde au XIV^e^ siècle

Les premiers martyrs du rite latin qui moururent pour Jésus-Christ dans les Indes, cette terre jadis arrosée par le sang de l'apôtre saint Thomas et de plusieurs de ses disciples, furent des missionnaires franciscains : les Pères Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue, Pierre de Sienne et le frère Démétrius de Tiflis. Ils étaient arrivés dans l'Inde au commencement du XIV^e^ siècle.

Le P. Thomas de Tolentino avait d'abord été envoyé par le général de l'Ordre comme missionnaire en Arménie, avec trois autres Franciscains. Dans cette mission, il plut tellement au roi d'Arménie, Aïton II, que, lorsque, dégoûté des dangers du trône par les incursions incessantes des musulmans de Syrie, ce prince abdiqua la couronne, il résolut de se faire religieux de l'Ordre auquel appartenait le père Thomas ; désormais Aïton II ne fut plus connu que sous le nom de frère Jean.

Mais en renonçant à sa couronne, le roi d'Arménie n'avait pas renoncé à se désintéresser du salut de sa patrie, et sous l'habit de Franciscain, il alla à Constantinople et à la cour des Tartares de Perse, solliciter des secours contre ses terribles ennemis. Il est problable que le P. Thomas de Tolentino l'accompagna dans ce dernier voyage.

Le khan des Tartares de Perse, Casan, quoiqu'il se fût fait musulman par politique, avait conservé un fond d'inclination pour les chrétiens. Unissant ses forces à celles du roi d'Arménie et de Géorgie ses vassaux, il porta la guerre en Syrie.

Frappé des bonnes dispositions du khan des Tartares de Perse, Thomas de Tolentino passa en Italie, vers 1302, chercher d'autres missionnaires, il en obtint douze et repartit pour l'Orient prêcher l'Evangile dans les Etats du khan des Tartares occidentaux.

C'est au milieu de ses prédications apostoliques que lui parvint une lettre de Jean de Montecorvino, missionnaire franciscain envoyé en Chine par Nicolas IV et qui, depuis une dizaine d'années, évangélisait Péking (1) et les environs. Dans cette lettre, la seconde qu'il ait adressée à ses frères d'Europe, Jean de Montecorvino racontait ses succès apostoliques dans la Chine septentrionale, et demandait des auxiliaires.

Thomas de Tolentino partit aussitôt pour l'Europe, faire part au Pape des nouvelles qu'il venait de recevoir de Chine.

Clément V, alors régnant, ordonna au général de l'Ordre de Saint-François d'envoyer à Jean de Monte-

(1) Alors appelé Khan-Baligh.

corvino sept Pères Franciscains, après les avoir fait sacrer évêques (juillet 1307).

Thomas de Tolentino ne faisait point partie de ce renfort de missionnaires destiné à la Chine ; il rentra dans sa mission des Tartares de la Perse.

II

Douze ou treize ans plus tard, il était à Tauris, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour la Chine avec trois autres Franciscains, les Pères Jacques de Padoue et Pierre de Sienne, et Démétrius de Tiflis, frère lai de nation géorgienne ; ce dernier, à cause de sa connaissance des langues orientales, devait servir d'interprète.

Un Père dominicain, Jourdain de Séverac (1), demanda à son supérieur et obtint de faire partie de cette expédition apostolique.

Les cinq missionnaires se joignirent à une caravane, et, après bien des détours, ils atteignirent l'île d'Ormuz dans le golfe Persique.

Là, ils s'embarquèrent sur un navire qui, suivant convention, devait les conduire à Coulam : cette ville étant le port de l'Inde le plus fréquenté par les commerçants chinois, ils y eussent facilement trouvé passage pour se rendre en Chine.

Malheureusement, à la hauteur de Bombay, soit par crainte de tempête, soit par mauvaise volonté, le pilote aborda à Tanah, port de l'île de Salsette.

Tanah était la capitale d'un royaume cité dans le voyage de Marco Polo (2), sous le nom de Tanaïm, et vassal de l'empire de Delhi ; son prince avait le titre arabe de *malek*, ou *mélik*, lequel, en latin, peut se traduire par le mot *regulus*.

Outre sa population, tant musulmane qu'idolâtre, Tanah comptait quelques chrétiens de la secte hérétique nestorienne ; ces chrétiens étaient répartis à Tanah entre quinze maisons. C'est chez l'un d'eux que les cinq religieux reçurent l'hospitalité.

Ils étaient à Tanah depuis huit jours, lorsque les Nestoriens les engagèrent à envoyer l'un d'entre eux à la ville de Paroth, le Barotch actuel, où, disaient-ils, il y avait beaucoup de chrétiens, fort ignorants par suite du manque de prêtres.

Le pere Jourdain de Séverac, à cause de sa connaissance de la langue persane, fut désigné pour s'y rendre, et il partit avec deux Nestoriens, qui devaient lui servir d'interprètes.

III

Peu de temps après le départ du P. Jourdain une dispute, qui s'éleva entre l'hôte des religieux et sa femme, fut l'occasion qui, d'une manière indirecte, amena leur martyre. Cette femme alla se plaindre au *cadi* (3) de Tanah des mauvais traitements que lui avait infligés son mari. Le *cadi* lui ayant demandé si elle avait des témoins, elle répondit que quatre docteurs (4) de race franque étaient présents à cette rixe. « Interrogez-les, ajouta-t-elle, ils vous diront la vérité. »

Un Egyptien d'Alexandrie, qui était avec le *cadi*, l'engagea à citer à son tribunal ces quatre docteurs francs : « C'était, disait-il, des hommes de grande science, connaissant bien les Ecritures, et avec lesquels il était bon de discuter. »

Le *cadi* adopte cet avis et fait appeler les quatre Franciscains. Tous les quatre se présentent ; mais l'un d'eux, le P. Pierre de Sienne, est renvoyé à la maison pour garder les bagages de la mission.

Cependant le *cadi* commence une controverse touchant la foi chrétienne. « Jésus-Christ, soutient-il, n'est qu'un homme ; il n'est pas Dieu comme les chrétiens l'assurent. »

Le P. Thomas de Tolentino répond à ces assertions, le frère Démétrius servant d'interprète, et il démontre que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble. Telle est la vigueur de son argumentation que le *cadi* et ses partisans ne trouvent absolument rien à répliquer.

Se voyant ainsi confondu devant tout le peuple, le *cadi* s'écrie d'une voix forte : « Et de Mahomet, qu'en dis-tu ?

— Puisque nous t'avons prouvé, répondent les Franciscains, que Jésus-Christ est vrai Dieu et homme tout ensemble, ce qu'il faut penser de celui qui a fait une loi contraire à celle de Jésus-Christ, si tu veux bien raisonner, tu peux parfaitement le savoir. »

Mais le *cadi* et les autres musulmans de crier derechef : « Que dis-tu de Mahomet ? »

Le Père Thomas alors : « Vous ne pourrez dire de qui que ce que je dis moi-même. Je ne crains pas de parler, et je vous réponds, parce qu'il me plaît de vous répondre, que Mahomet est fils de la perdition : c'est en enfer, avec le diable son père, qu'est sa place ; non seulement sa place, mais encore celle de tous ceux qui suivent sa loi, — loi pernicieuse, fausse, entièrement contraire à Dieu et au salut des âmes. »

A ces mots, les musulmans de crier : « Qu'il meure, qu'il meure, celui qui parle mal du Prophète ! »

Ils s'emparent des Franciscains, les chargent de liens et les exposent au soleil, supplice terrible sous la latitude de l'Inde ; subi une demi-heure de suite, il amène ordinairement la mort.

Six heures durant, de neuf heures du matin à trois heures du soir, les pères Thomas et Jacques et le frère Démétrius demeurèrent exposés au soleil sans en ressentir aucun mal ; tout le temps, ils ne cessaient de louer et de glorifier Dieu.

Ce que voyant, les musulmans tiennent conseil. « Nous allons, disent-ils, vous jeter dans un grand feu. Si votre foi est véritable, comme vous le pensez, le feu ne vous brûlera point ; si elle est fausse, vous serez consumés.

— Nous sommes prêts, répondent les Franciscains, à entrer dans le feu, à aller en prison, à souffrir tout ce que vous exigerez pour notre foi. Sachez, toutefois, que si le feu nous brûle, vous ne devrez pas croire que c'est à cause de la foi, mais seulement à cause de nos péchés. Notre foi n'en sera pas moins bonne et parfaite ; hors de cette foi il n'y a point de salut. »

Le bruit se répandit promptement dans Tanah que les docteurs francs allaient subir l'épreuve du feu ; hommes, femmes, enfants, de se presser en foule sur la place de la ville, où devait avoir lieu cette épreuve.

Là, un vaste bûcher était allumé. Le père Thomas allait se jeter dans le brasier, lorsqu'un musulman l'arrête par son capuchon. « Ce n'est pas à toi, lui dit ce musulman, à subir l'épreuve ; car, étant vieux, tu pourrais avoir sur toi quelque sortilège qui t'empêcherait de brûler. »

Aussitôt, quatre hommes se saisissent du père Jacques de Padoue : le moine proteste qu'il se jettera bien lui-même dans le feu, mais sans l'écouter, ils le lancent sur le bûcher. Les flammes l'entourent de toutes parts ; on ne le voit plus, mais on entend sa voix qui ne cesse d'invoquer le nom de la Vierge Marie.

(1) Jourdain de Séverac est célèbre dans les annales de la géographie par la relation de son voyage, intitulé : *Mirabilia*.

(2) Chapitre 119, dans l'édition Pauthier.

(3) Juge musulman.

(4) *Rabani* dans le texte d'Odéric de Pordenone. *Rabbi* c'est-à-dire maître, est en arabe, de même qu'en hébreu, le nom qu'on donne aux docteurs de la loi.

Bientôt le feu s'arrête faute d'aliment, et l'on aperçoit, debout sur le brasier, le père Jacques de Padoue, le visage respirant la joie, les mains tendues vers le ciel en forme de croix, et répétant sans relâche les louanges de Dieu. Il n'avait pas une blessure, pas la moindre brûlure.

Incontinent, le peuple s'exclame : « Ce sont des saints, ce sont des saints. C'est un crime de leur faire du mal, car nous voyons que leur foi est bonne et sainte. »

Appelé par le *cadi*, le père Jacques de Padoue sort du feu sain et sauf.

Mais le *cadi* s'écrie : « Ce n'est pas un saint, ce n'est pas un saint; s'il n'a pas brûlé, c'est qu'il avait sur le corps une tunique faite de laine de Palestine. Qu'on le jette sans vêtements dans le feu. »

Le brasier est donc ranimé, le bûcher refait; on y entasse deux fois plus de bois qu'avant, on y jette une grande quantité d'huile. Puis, le père Jacques est dépouillé de ses vêtements, son corps est arrosé d'huile, et on le lance dans le feu. Pendant ce temps, le père Thomas de Tolentino et le frère Démétrius de Tiflis étaient en prières. — Le père Jacques sortit du brasier sain et sauf, comme la première fois.

Le peuple crie alors d'une voix unanime : « C'est un péché, c'est un péché de leur faire du mal; ce sont des saints. »

A la vue de ce grand miracle, le *mélik* de Tanah mande le P. Jacques, lui fait donner des vêtements de sa propre garde-robe, et lui dit, ainsi qu'aux deux autres Franciscains : « Allez, frères, avec la grâce de Dieu; vous ne souffrirez plus de notre part aucun mal. Nous comprenons maintenant que vous êtes des hommes bons et parfaits, et que votre foi est véritable et bonne. Mais, pour que nous puissions veiller à votre sécurité, sortez au plus tôt de Tanah, car le *cadi* va faire tous ses efforts pour vous faire mourir. »

Le *mélik* leur fit donc traverser un petit bras de mer, sans doute le détroit qui sépare l'île Salsette du continent. Le chrétien nestorien, qui avait été leur hôte à Tanah, les accompagna sur l'autre rive et leur fit donner l'hospitalité dans la maison d'un païen.

Le *cadi*, cependant, cherchait à venger sa honte. Il va trouver le *mélik* : « Qu'allons-nous faire? dit-il en l'abordant. La loi de Mahomet périt si nous n'y portons remède. Ces docteurs francs vont prêcher par tout le pays; et, lorsqu'ils auront fait nombre de prodiges, comme celui d'aujourd'hui, tous se convertiront à leur foi, et ainsi la loi de Mahomet sera déconsidérée. Or, tu dois savoir que Mahomet a dit dans le Koran que tuer un chrétien qui parle mal de l'Islam, est aussi méritoire que d'aller en pèlerinage à la Mecque (1). »

Le *mélik* se laissa convaincre par le raisonnement du *cadi* : « Va, lui répond-il, et fais comme il te plaît. »

Le *cadi* envoie aussitôt quatre satellites à la recherche des trois Franciscains, avec ordre de les mettre à mort. Les satellites rejoignent ces religieux vers minuit, au moment où ils venaient de se lever pour matines. S'excusant de l'ordre barbare qu'ils ont reçu :

« Nous devons vous tuer, disent-ils, et nous le faisons à regret, parce que vous êtes des hommes saints et bons. Mais nous n'osons agir autrement; sinon, nous, nos femmes et nos enfants, nous serions mis à mort.

— Puisque vous êtes venus ici, répondent les Franciscains, pour nous faire acquérir la vie éternelle par le moyen de la mort temporelle, accomplissez vite les instructions qui vous ont été données; pour notre foi, pour l'amour de Jésus-Christ, nous sommes prêts à subir tous les tourments que vous nous infligerez. »

Le chrétien Nestorien, qui avait accompagné les religieux, invective les satellites : « Si j'avais des armes, s'écrie-t-il, vous ne les mettriez pas à mort ou je serais tué moi-même. »

Sans tenir compte de ces reproches, les satellites dépouillent les Franciscains de leurs vêtements. Le P. Thomas de Tolentino reçoit la mort le premier, à genoux, les bras joints en croix sur sa poitrine. Un bourreau le saisit par la barbe et lui plonge son sabre dans le dos. Le Père tombe; il ne cesse de répéter l'invocation : « *Sainte Marie! Sainte Marie!* » jusqu'à ce qu'un autre satellite lui tranche la tête.

Le P. Jacques de Padoue reçoit un coup de sabre qui lui fend la tête jusqu'aux yeux; puis il est décapité.

Quant au frère Démétrius, après lui avoir percé la poitrine d'un coup de sabre, les bourreaux lui coupent la tête.

Le triple martyre est à peine accompli qu'une lumière éblouissante éclaire le ciel, la lune brille d'un éclat extraordinaire, le tonnerre gronde, les éclairs sillonnent le firmament, spectacle qui frappe d'épouvante tous les assistants.

En même temps, le navire qui devait porter les missionnaires à Coulam et qui, malgré eux, les avait débarqués à Tanah, est entraîné par la tempête et se perd corps et biens.

Ce martyre eut lieu dans la nuit du jeudi au vendredi de la Passion de l'an 1321 (1). Dans la matinée du vendredi, le *cadi* envoya d'autres satellites à la maison de Tanah, où les Franciscains avaient reçu l'hospitalité le jour de leur débarquement; son but était de s'emparer de leurs bagages. Ces satellites trouvent le P. Pierre de Sienne, se saisissent de lui et le conduisent au *cadi*.

Le *cadi* et les musulmans présents à l'audience l'engagent à embrasser la foi de Mahomet, lui faisant mille promesses; il se rit de leurs propositions. Ils l'accablent de tortures; sa constance est inébranlable.

On le suspend alors à un arbre, deux jours durant il reste dans cette position, sans paraître souffrir, célébrant les louanges de Dieu et prêchant la foi de Jésus-Christ.

Le samedi, à la tombée de la nuit, voyant l'inanité de ses efforts, le *cadi* ordonne aux bourreaux de le fendre par le milieu du corps.

Le supplice achevé, le corps du martyr disparaît mystérieusement, et on ne voit plus à la place qu'il occupait qu'une lumière éclatante. Mais, ajoute le narrateur de ce martyre, Odéric de Pordenone, il fut révélé à une personne digne de foi, qu'un jour, Dieu ferait découvrir le corps de son courageux serviteur.

La nuit qui suivit ce supplice, le *mélik* vit en songe les quatre martyrs tout resplendissants de lumière; ils tenaient chacun un sabre, le brandissant au-dessus de sa tête et menaçant de lui fendre le corps du haut en bas. Frappé de terreur, le *mélik* pousse un cri tel que toute sa famille accourt. Aux questions, dont on le presse, il répond : « Ces docteurs francs que j'ai fait mourir, sont venus, chacun armé d'un

(1) Ce principe n'est pas dans le Koran, mais il a été émis par ses commentateurs.

(1) Tous les auteurs sont d'accord sur l'époque de l'année où eut lieu ce martyre, mais non sur la date de l'année elle-même : Bzovius le place en 1319. Wadding et Arthur en 1321, les Bollandistes en 1322. La date de 1321 paraît la plus probable.

sabre, pour me mettre à mort. » Il mande le *cadi* et lui raconte son rêve. Le *cadi* lui conseille de faire en leur honneur de grandes aumônes. Sur le champ, le *mélik* fait mettre en liberté tous les chrétiens qui étaient en prison, leur demandant pardon du mal qui leur a été fait, et se disant leur frère et leur ami; en même temps il défend, sous peine de mort, de molester aucun chrétien.

Plus tard, il fit élever en l'honneur des quatre martyrs quatre petites mosquées et en confiala garde à des *ulémas*.

Mais cette expiation tardive de son forfait ne devait pas le sauver du supplice prédit par son rêve. L'empereur des Indes, ayant appris le supplice des quatre missionnaires chrétiens, fit arrêter le *mélik*; chargé de liens, il fut conduit à Delhi, la résidence de l'empereur. En vain chercha-t-il à s'excuser, en disant que les quatre docteurs francs voulaient la destruction de l'Islam et parlaient mal du prophète: « Chien, réplique l'empereur, lorsque tu vis que Dieu les avait délivrés du feu, comment eus-tu l'audace de leur faire infliger une mort cruelle? » Puis, sur l'ordre de l'empereur, les bourreaux fendirent le *mélik* du haut en bas par le milieu du corps, et tous les membres de sa famille subirent la même peine.

Depuis le jour de leur supplice, les corps des trois premiers martyrs gisaient à terre, à l'endroit où ils avaient été mis à mort. Dans l'Inde, à cette époque, on laissait ainsi sans sépulture le corps des suppliciés, abandonnant aux vautours et aux fauves le soin de les faire disparaître.

Cependant leur compagnon, le P. Jourdain de Séverac, qui avait été envoyé à Barotch, s'était arrêté à Surate, sur le bord de la mer. C'est là qu'il apprit le supplice de ses frères. Il revint en toute hâte pour les ensevelir.

Il retrouva les corps des PP. Thomas et Jacques et du Fr. Démétrius, quatorze jours après leur martyre, aussi exempts de corruption, aussi souples qu'au moment de leur dernier soupir. Bien plus, ils exhalaient une odeur délicieuse.

Peu de temps après, un missionnaire Franciscain, le bienheureux Odéric de Pordenone, arrivait dans l'Inde; il enlevait les reliques de ces martyrs de son Ordre, en en laissant quelques-unes au Père Jourdain de Séverac, et les transportait en Chine, à Caïton (1), où son Ordre avait deux maisons.

Le P. Jourdain de Séverac resta seul dans l'Inde; après huit années d'apostolat, il rentra en Europe demander de nouveaux missionnaires pour l'aider. Le Pape Jean XXII, l'ayant nommé évêque de Coulam (2), dans l'Inde méridionale, et lui ayant donné plusieurs membres de son Ordre comme auxiliaires, il retourna dans sa mission.

Quelques années plus tard, à Tanah, dans la ville même où ses anciens compagnons avaient confessé la foi de Jésus-Christ, il mourait martyr, lui aussi, avec un de ses nouveaux compagnons, le P. François de Pise, dominicain.

(1) Port situé entre Canton et Fou-Tchéou, appelé aujourd'hui Tsuen-Tchéou-Fou.

(2) Appelé aussi Quilon dans les *Annales de la Propagation de la Foi*. Cet évêché a été rétabli par Sa Sainteté Léon XIII.

V

LES MIRACLES DES PROTOMARTYRS DE L'INDE

I. Le bienheureux Odéric de Pordenone raconte que, étant dans la Chine méridionale (qu'il appelle l'Inde supérieure), il fut surpris dans une maison par un incendie, allumé par la malveillance. Il avait avec lui les ossements des martyrs, qu'il transportait à un couvent de son Ordre. Obligé, de par la loi du pays, de demeurer dans la maison incendiée pour y être consumé par les flammes, il se plaça avec les ossements des martyrs dans un angle de la maison.

Le feu brûla complètement les trois autres coins de la maison; mais, tant que le bienheureux Odéric resta dans la maison avec les reliques, l'angle où il s'était réfugié ne souffrit point de l'incendie; les flammes formaient la voûte au-dessus de sa tête; sans rien brûler. Dès qu'il lui fut donné de sortir de la maison, elle fut entièrement consumée.

II. A Coulam, le P. Odéric s'embarqua pour Caïton avec les saints ossements. Or, sur cette joncque il était absolument défendu de transporter des corps morts. Avant le départ, une inspection minutieuse fut faite, suivant l'usage, pour rechercher si rien de prohibé n'était embarqué. Malgré leur volume considérable, les ossements des martyrs passèrent inaperçus.

III. Un jeune génois, compagnon du P. Jourdain de Séverac, souffrait de violents maux d'entrailles. Le P. Jourdain met dans un vase d'eau une dent du P. Thomas de Tolentino, et donne de cette eau à boire au malade; ce dernier est guéri sur le champ.

IV. La terre qui avait bu le sang de ces martyrs jouissait elle-même de propriétés miraculeuses. Païens et musulmans, lorsqu'un des leurs était malade, ramassaient de cette terre, la délayaient dans de l'eau, et donnaient ce breuvage au malade; et le malade guérissait.

Nous avons dit que le corps du quatrième martyr, Pierre de Sienne, disparut miraculeusement après son supplice. Sans doute Dieu révèlera un jour son tombeau afin de glorifier ce fidèle serviteur au moment qu'il jugera à propos, comme il l'a fait pour nombre de martyrs de la primitive Eglise. (telle, sainte Philomène.)

Les reliques des trois autres martyrs étaient vénérées autrefois chez les missionnaires franciscains de Chine et de Perse. Le chef du P. Thomas de Tolentino fut transporté à Tolentino dans l'église des Franciscains, depuis cathédrale. Les Tolentinois instituèrent une fête, fixée au premier dimanche de juin, en l'honneur de leur bienheureux compatriote. Le pape Pie VI a confirmé le culte du P. Thomas, dans un décret où il l'appelle formellement « saint Thomas de Tolentino. » Ce sera une grande joie pour les Eglises des Indes, où notre saint Père le Pape Léon XIII vient d'établir la hiérarchie catholique, quand le successeur de saint Pierre jugera opportun, dans sa sagesse, de proclamer de nouveau la sainteté de ces premiers martyrs latins qui ont affirmé, dans ces contrées, la divinité de Jésus-Christ par l'épreuve du feu et l'effusion de leur sang.

ROMANET DU CAILLAUD.

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Fête le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu.

Le Sacré-Cœur de Jésus.
(D'après une taille-douce de la Maison de la Bonne Presse.)

PRÉPARATION DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

La dévotion au Sacré-Cœur a ses racines dans l'Evangile. On la voit poindre dans les paroles du Sauveur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur;* à la Cène, quand saint Jean se repose sur la poitrine de son Maître; sur le Calvaire, lorsque Longin perce de sa lance le côté du divin Crucifié.

Saint Jean, par sa doctrine de la charité divine, et saint Paul, par sa merveilleuse théologie de l'Incarnation, ont établi les raisons profondes de la légitimité du culte du Sacré-Cœur.

Plusieurs, parmi les Pères, les Docteurs et les Saints, ont été les précurseurs de la bienheureuse Marguerite-Marie, par la manière dont ils ont parlé du divin Cœur de Jésus. Ecoutons saint Bernard : « Le meilleur trésor, ô bon Jésus! la perle la plus précieuse, c'est votre Cœur que nous trouverons en fouillant le champ de votre Corps. Qui oserait rejeter cette perle! Ah! plutôt, je sacrifierai tout, je donnerai en échange toutes les pensées et affections de mon âme, et je m'en rendrai possesseur. Oui, je jetterai toutes mes sollicitudes dans le Cœur du Seigneur Jésus, et lui qui ne trompe pas me nourrira..... Votre Cœur a été blessé pour nous y ouvrir une entrée; votre Cœur a été blessé pour que nous puissions y habiter à l'abri de tous les orages extérieurs. Il a été blessé aussi, afin que la plaie visible nous fît juger de la plaie invisible de votre amour. »

Sainte Lutgarde, vierge de Belgique, une humble fille de Cîteaux, fut une des âmes les plus privilégiées du Cœur de Jésus. Un jour, pour la détacher à tout jamais du monde, Notre-Seigneur lui montra la plaie de son côté et de son

Cœur, et lui dit : « Contemple ici, Lutgarde, ce que tu dois aimer et comment tu dois aimer; laisse là les attraits de l'amour insensé des créatures, et tu trouveras en mon Cœur les pures délices de mon amour. »

Il y eut, une autre fois, entre elle et le Sauveur, un mystérieux échange de cœurs; enfin le Sauveur, lui étant apparu un jour attaché à la Croix, détacha un de ses bras pour attirer à lui sa fidèle servante et lui fit porter ses lèvres sur la plaie de son Cœur.

Saint François d'Assise, saint Bonaventure, sainte Angèle de Foligno méritent d'être nommés, mais arrivons à l'illustre fille de saint Benoît, **sainte Gertrude, du monastère d'Helfta, qui, dans le *Héraut de l'amour divin*, a conservé le récit des lumières et des grâces dont elle a été favorisée. Plus de soixante fois dans cet ouvrage,** nous la trouvons en adoration devant le Sacré-Cœur de Jésus, justifiant ainsi cette belle parole qu'elle a écrite : « Là, dans l'encensoir d'or de votre divin Cœur, je jette, moi aussi, le tout petit grain d'encens de mon cœur. »

Si la bienheureuse Marguerite-Marie a pu être appelée l'*Evangéliste du Sacré-Cœur*, sainte Gertrude mérite le nom de *Prophétesse du Sacré-Cœur*. Sous ss plume enflammée, le Cœur de Jésus est salué tour à tour comme « l'arche de la nouvelle alliance, l'instrument divin avec lequel elle chante au Seigneur des cantiques harmonieux, un foyer immortel de chaleur, une lampe ardente, une coupe d'or qui renferme un breuvage de joie et d'allégresse ».

Au XVI^e^ siècle, le Chartreux Jean Lansperg écrit : « Tâchez surtout de vous exciter à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, qui est une source abondante d'amour et de miséricorde, et pratiquez-la avec soin. Unissez-vous à ce Cœur divin avec amour et entrez-y en esprit. Que ce soit par lui que vous demandiez les grâces que vous voudrez obtenir, et par lui que vous offriez à Dieu vos saints exercices; parce que ce divin Cœur est le trésor de toutes les grâces et la porte par où nous devons aller à Dieu et par où Dieu vient à nous. Ayez donc, pour entretenir cette dévotion, quelque image de ce Cœur adorable; placez-la où vous puissiez la voir très souvent, afin que cette vue vous fasse ressouvenir souvent de votre dévotion envers lui et excite en vous le feu du divin amour. Baisez cette image avec la même dévotion que vous auriez à baiser le Cœur même de Jésus-Christ..... » Ne dirait-on pas que ces lignes sont extraites des œuvres de la vierge de Paray?

Et saint François de Sales n'est-il pas aussi un prophète de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, quand il donne pour blason aux religieuses de la Visitation un cœur percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines et surmonté d'une croix; quand il proclame la nouvelle Congrégation « un ouvrage du Cœur de Jésus et de Marie », quand il annonce que ses filles, si elles s'en montrent dignes, « prendront le Cœur de Jésus? »

Saluons encore dans le vénérable P. Eudes, fondateur de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, un grand apôtre du Sacré-Cœur et le précurseur immédiat de la bienheureuse Marguerite-Marie.

LES RÉVÉLATIONS DU SACRÉ-CŒUR A LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

Le soleil du Cœur de Jésus va luire enfin dans tout son éclat sur l'Eglise. Celle qui fut choisie pour le révéler au monde après de merveilleuses apparitions s'appelait Sœur Marguerite-Marie, Née à Verosvres le 22 juillet 1647, elle était entrée le 20 juin 1671 au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, où elle avait fait profession au bout de seize mois.

En parcourant la vie et les écrits de la bienheureuse Marguerite-Marie, on peut compter jusqu'à 70 apparitions de Notre-Seigneur.

Mais, sans parler du grand message de l'année 1689, on distingue trois principales apparitions qui constituent les trois grandes révélations du Sacré-Cœur, parce qu'elles donnent la doctrine du Sacré-Cœur et indiquent les moyens de l'honorer.

La première eut lieu le 27 décembre 1673. C'était le jour même où, trois cent cinquante-trois ans auparavant, sainte Gertrude avait appris dans une vision que si le disciple bien-aimé n'avait rien dit dans son Evangile des mouvements sacrés du Cœur de Jésus, c'est que Dieu se réservait d'en parler plus tard, à une époque où le monde commencerait à se refroidir. « Etant devant le Saint-Sacrement, dit la bienheureuse Marguerite-Marie et me trouvant un peu plus de loisir, je me sentis tout investie de cette divine présence, mais si fortement que je m'oubliai de moi-même et du lieu où j'étais, et m'abandonnai à ce divin Esprit, livrant mon cœur à la force de son amour. Il me fit reposer fort longtemps sur sa divine poitrine, où il me découvrit les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son Sacré-Cœur, qu'il m'avait toujours tenus cachés jusqu'alors, qu'il me l'ouvrit pour la première fois, mais d'une manière si effective et si sensible qu'il ne me laissa aucun lieu d'en douter, moi qui crains pourtant de me tromper toujours. » La Bienheureuse fait la description de ce Cœur divin, « rayonnant de tout côté, plus brillant que le soleil et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la Croix y paraissait visiblement. Il y avait une couronne d'épines autour de ce divin Cœur et une croix au-dessus ».

Pendant que la voyante contemplait, ravie d'émotion, ce spectacle, Notre-Seigneur lui dit : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors qui contiennent les grâces dont ils ont besoin pour être tirés de la perdition. » Et il ajouta : « Je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance, afin que tout soit fait par moi. » Et c'est alors que le Sauveur, par une opération très mystérieuse, prit le Cœur de Marguerite-Marie, et, le plongeant dans le sien, il dit en le lui rendant : « Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour. Je renferme dans ton côté une étincelle des plus vives flammes de mon amour, pour te servir de cœur et te consumer jusqu'au dernier moment. »

La seconde révélation eut lieu en 1674, probablement dans l'octave de la Fête-Dieu. Ecoutons encore le récit de la bienheureuse Marguerite-Marie : « Une fois que le Saint-Sacrement était exposé, après m'être sentie retirée tout au dedans de moi-même par un recueillement extraordinaire, Jésus-Christ, mon doux Sauveur, se présenta à moi tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils, et de cette sacrée Humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable

poitrine qui ressemblait à une fournaise, laquelle s'étant ouverte, me découvrit son tout aimant et aimable Cœur, qui était la vive source de ses flammes. »

Pendant que la Bienheureuse était absorbée dans cette sublime extase, « ce fut alors, dit-elle, qu'il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur amour et jusqu'à quel point il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitudes : ce qui m'est beaucoup plus sensible, lui dit Jésus, que tout ce que j'ai souffert dans ma Passion; d'autant que s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire encore davantage; mais ils n'ont que des froideurs et des rebuts pour tous mes empressements; toi, du moins, donne-moi cette joie de suppléer, autant que tu pourras, à leur ingratitude ».

Et comme la Bienheureuse s'excusait en alléguant son impuissance : « Tiens, dit-il, voilà de quoi suppléer à ce qui te manque. » « Et en même temps, continue Marguerite, ce divin Cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si ardente que je pensai en être consumée. » La Bienheureuse demanda au Sauveur d'avoir pitié de sa faiblesse. « Ne crains rien, lui dit-il, je serai ta force; seulement, écoute ce que je désire de toi pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins. » Et il lui demanda la communion des premiers vendredis de chaque mois et l'heure sainte chaque semaine, dans la nuit du jeudi au vendredi, entre onze heures et minuit. C'est après cette seconde révélation qu'eut lieu la guérison instantanée de la Bienheureuse, demandée par elle à Notre-Seigneur, sur l'ordre de la Mère de Saumaise, sa supérieure, comme preuve que c'était bien l'Esprit de Dieu qui la conduisait.

C'est le 16 juin 1675, le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement, qu'eut lieu la troisième des grandes révélations relatives au Sacré-Cœur. La Bienheureuse était à genoux près de la grille du chœur, les yeux fixés sur le tabernacle. Elle venait, dit-elle, de recevoir des grâces excessives de son amour, quand Notre-Seigneur lui apparut sur l'autel, et, lui montrant son Cœur : « Voilà, lui dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et à se consumer pour leur témoigner son amour; et, en reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et sacrilèges, et par les froideurs et mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Et ce qui m'est le plus pénible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. » Puis il lui demanda de faire établir dans l'Eglise une fête particulière pour honorer son divin Cœur. « C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour les indignités qu'il a reçues. Et je te promets que mon cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour sur tous ceux qui lui rendront cet honneur ou qui procureront qu'il lui soit rendu. »

LES PROMESSES DU SACRÉ-COEUR

Pour recommander et rendre plus attrayant le culte de son Sacré-Cœur, Notre-Seigneur fit à la bienheureuse Marguerite-Marie les promesses les plus riches et les plus authentiques en faveur des âmes qui lui seraient dévouées.

En voici le texte contrôlé et approuvé par S. E. le cardinal-évêque d'Autun :

1. « Mon divin Sauveur m'a fait entendre que ceux qui travaillent au salut des âmes auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis et travailleront avec un succès merveilleux, s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion à son divin Cœur. »

2. « Il m'a promis..... qu'il répandra la suave onction de son ardente charité sur toutes les communautés qui l'honoreront et se mettront sous sa spéciale protection; qu'il en détournera tous les coups de la divine justice pour les remettre en grâce lorsqu'elles en seront déchues. »

3. « Pour les personnes séculières, elles trouveront par le moyen de cette aimable dévotion tous les secours nécessaires à leur état; c'est-à-dire la paix dans leur famille, le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères, et c'est proprement dans ce Sacré Cœur qu'elles trouveront leur refuge pendant toute leur vie et principalement à l'heure de leur mort. »

4. « M'assurant qu'il prenait un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de ce cœur de chair, dont il voulait que l'image fût exposée en public, afin, ajouta-t-il, de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes; me promettant qu'il répandrait avec abondance dans le cœur de tous ceux qui l'honoreraient tous les dons dont il est plein; et que, partout où cette image serait exposée pour y être singulièrement honorée, elle y attirerait toutes sortes de bénédictions. »

5. « Je me sens comme toute perdue dans ce divin Cœur, si je ne me trompe, comme dans un abîme sans fond où il me découvre des trésors d'amour et de grâces pour les personnes qui se consacreront et sacrifieront à lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en leur pouvoir. »

6. « Alors il m'a confirmé que le plaisir qu'il prend d'être aimé, connu et honoré de ses créatures est si grand que, si je ne me trompe, il m'a promis que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais. »

7. « Un jour de vendredi, pendant la SainteCommunion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : « Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois, tout de suite, la grâce finale de la pénitence; ils ne mourront point en sa disgrâce ni sans recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier moment. »

8. « Ne crains rien, je régnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui voudront s'y opposer. »

« Ce Sacré-Cœur régnera malgré Satan et tous ceux qu'il suscite à s'y opposer. »

Elle l'entendait lui répéter ces paroles : « Le ciel et la terre passeront, et non mes paroles sans effet. »

En 1689, la Bienheureuse annonce le désir de Notre-Seigneur « qu'on fît un édifice où serait l'image du Sacré-Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour. »

Elle écrit à la Mère de Saumaise : « Le

Sacré-Cœur veut régner dans le palais du roi, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes pour les rendre victorieuses de tous ses ennemis, en abattant à ses pieds ces têtes orgueilleuses et superbes pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte Eglise. » Demandes bien honorables pour la France et promesses magnifiques dont nous devons nous hâter de mériter l'accomplissement!

CARACTÈRES DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Quand le Sauveur apparaissait à la bienheureuse Marguerite-Marie et qu'il lui découvrait son Cœur en disant : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes », il proposait d'abord comme objet sensible à nos adorations son Cœur de chair qui est une partie, et la partie la plus noble de sa sainte Humanité, tout entière adorable. Le Cœur de Jésus n'est-il pas un symbole admirable de l'amour que le Sauveur a eu pour nous? En ce divin Cœur, toutes les affections, tous les sentiments du Sauveur ont eu un retentissement. C'est ce Cœur enfin qui a été le réservoir vivant du Précieux Sang par l'effusion duquel s'est opérée la rédemption du monde.

Toutefois, l'objet spirituel et principal de la dévotion au Sacré-Cœur est, d'après les théologiens, « l'amour immense du Fils de Dieu qui l'a porté à se livrer pour nous à la mort et à se donner à nous dans le sacrement de l'autel. »

« Réduit à employer des comparaisons vulgaires pour exprimer ma pensée, je dirai que cet amour est, par rapport au Cœur qu'il a fait tressaillir, ce que l'idée est à l'image, ce que la pensée et le sens sont à la lettre; et autant l'idée l'emporte sur l'image et la pensée sur la lettre, autant l'amour de Jésus-Christ l'emporte sur son Cœur qui n'en a été que le symbole (1). »

De notre côté, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus doit consister surtout dans l'amour et la réparation.

Dans l'amour d'abord : l'amour du Sauveur appelle et sollicite nécessairement notre amour. Or, dans les révélations de son Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie, le Sauveur proclame et rappelle sans cesse son amour pour nous : « Mon Cœur est si passionné d'amour pour les hommes qu'il ne peut plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité. » « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » Et le Sauveur, d'ailleurs, pour bien marquer ses intentions, communiqua à la bienheureuse Marguerite-Marie une étincelle des ardeurs qui dévorent son adorable Cœur : « Voilà, lui dit-il, pour te servir de cœur et te consumer jusqu'au dernier moment. » Enfin, le Sauveur dit expressément dans la première révélation de son Cœur : « J'ai une soif ardente d'être aimé dans le Saint-Sacrement, et voilà le dessein pour lequel je t'ai choisie. »

Pour entrer pleinement dans l'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur, à l'amour il faut joindre la réparation. Le Sauveur se plaint, dans la grande révélation de 1674, des froideurs, et mépris que l'on a pour lui dans le sacrement de son amour. « Toi, du moins, dit-il à sa fidèle amante, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude autant que tu peux en être capable. » L'Heure Sainte a précisément pour but de satisfaire à cette demande de réparation et de consolation si expressément formulée par Notre-Seigneur.

(1) *Le Sacré-Cœur*, par M. l'abbé Chatelet, chapelain de Paray-le-Monial.

LES ŒUVRES SUSCITÉES PAR LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Il est hors de doute que, dans les plans providentiels, les révélations du Sacré-Cœur devaient contribuer à ramener dans les âmes la vraie notion de l'amour divin, alors combattue et obscurcie par le jansénisme. Au milieu des ravages de l'immoralité et de la fausse philosophie du XVIII^e^ siècle, pendant les troubles sans précédent de la Révolution et dans notre siècle de scepticisme, le Cœur de Jésus est apparu comme l'arche sainte, comme le signe de ralliement pour toutes les âmes restées croyantes et pieuses.

La dévotion des fidèles s'est manifestée par de nombreuses associations en l'honneur du Sacré-Cœur. La Bienheureuse déjà en avait fondé une singulièrement fervente, avec quelques âmes privilégiées. A l'heure actuelle, diverses archiconfréries du Sacré-Cœur ont leur centre à Rome, à Montmartre, à Paray-le-Monial et à Moulins.

L'Apostolat de la prière est une magnifique ligue du Cœur de Jésus, très répandue dans toutes les parties du monde.

La Garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, dont le siège est à la Visitation de Bourg, a pour exercice fondamental l'heure de garde choisie par chaque associé.

Une des œuvres de réparation en l'honneur du Sacré-Cœur les plus chères à la bienheureuse Marguerite-Marie est l'Heure-Sainte qui lui avait été expressément demandée par Notre-Seigneur. L'Heure Sainte est érigée en archiconfrérie à la Visitation de Paray-le-Monial. Elle consiste à méditer, pendant une heure, dans la soirée du jeudi, sur les souffrances de l'agonie et de la Passion du Sauveur.

Une floraison magnifique d'œuvres et de communautés nouvelles a surgi en l'honneur du Sacré-Cœur. Les Dames du Sacré-Cœur, les Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, les Prêtres du Sacré-Cœur de Saint-Quentin, les Chapelains du Sacré-Cœur de Paray le-Monial, les Sœurs du Sacré-Cœur, Garde-malades, etc., etc.

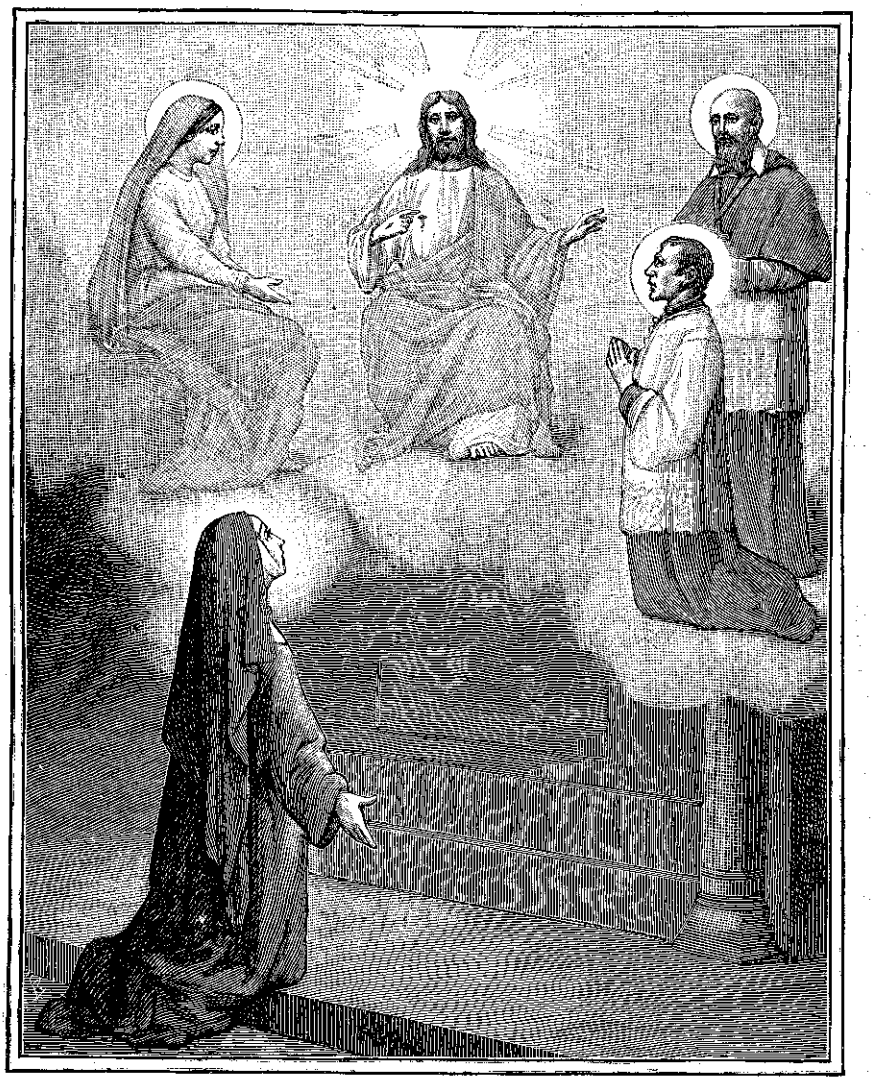
De nombreuses revues ont pour objet spécial le culte du Sacré-Cœur de Jésus : le *Messager du Sacré-Cœur* avec ses multiples éditions; le *Bulletin du Vœu national;* les *Annales du Sacré-Cœur*, d'Issoudun; le *Règne du Sacré-Cœur*, de Saint-Quentin; le *Pèlerin de Paray-le-Monial.*

Une des œuvres les plus belles et les plus intéressantes en l'honneur du Sacré-Cœur est sans contredit la basilique du Vœu national qui, de sa masse imposante, domine Paris des hauteurs de Montmartre. Commencée au lendemain des désastres de l'année terrible et déclarée d'utilité publique par une Chambre française, elle est devenue, sous la direction des Oblats de Marie-Immaculée, un centre très actif d'œuvres et de prières, toutes glorieuses pour le Cœur de Jésus et utiles à notre patrie. Elle mérite pleinement la devise qu'on lui a donnée : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota.*

Ph. Clément,
chapelain de Paray-le-Monial.

LE SACRÉ CŒUR ET SON PREMIER APOTRE

LE VÉNÉRABLE CLAUDE LA COLOMBIÈRE



Dans une extase, la Bienheureuse Marguerite-Marie voit, au ciel, la Sainte Vierge féliciter le Père la Colombière, l'apôtre du Sacré Cœur.

« Adresse-toi à mon serviteur, le P. la Colombière, et dis-lui de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et de donner ce plaisir à mon divin Cœur. »

(*Paroles de Notre-Seigneur à la B. Marguerite-Marie.*)

LE SERVITEUR FIDÈLE

La bienheureuse Marguerite-Marie avait reçu de Dieu une mission céleste, la propagation dans tout l'univers du culte du Sacré Cœur. Mais, à côté d'elle, s'est trouvé un fils de saint Ignace, le vénérable Claude la Colombière, qui a été son guide et son consolateur dans cet admirable apostolat.

Depuis plusieurs années, la Bienheureuse luttait contre Dieu même pour obéir aux ordres de ses supérieurs, qu'inquiétait la vie extraordinaire de la fidèle amante du Cœur de Jésus.

L'obéissante fille de la Visitation attendait, avec une douloureuse patience, la venue du directeur que le divin Maître lui avait promis :

« Sois tranquille, je t'enverrai mon serviteur »,

lui avait dit Jésus. Et, en 1674, le P. Claude la Colombière arrivait à Paray-le-Monial, pour être supérieur de la maison que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient dans cette petite ville.

Citons les propres paroles de la Bienheureuse :

« Parmi les peines et les craintes que je souffrais, je sentais toujours mon cœur dans une paix inaltérable. On me fit parler à quelques personnes doctes, lesquelles, bien loin de me rassurer, augmentèrent mes peines, jusqu'à ce que Notre-Seigneur envoyât ici le P. la Colombière, conformément à la promesse que mon souverain Maître m'avait faite, quelque temps après m'être consacrée à lui, qu'il m'enverrait un sien serviteur pour me rassurer dans ma voie, m'ordonnant que je lui manifestasse, selon l'intelligence qu'il m'en donnerait, tous les trésors et les secrets de son Sacré Cœur.....

» Lorsque ce saint homme vint ici pour la première fois, comme il parlait à la communauté, j'entendis intérieurement ces paroles : Voilà celui que je t'envoie. »

LA RÉVÉLATION DU SACRÉ CŒUR ; LE VÉNÉRABLE EST DÉSIGNÉ POUR ÉTABLIR LE CULTE DU CŒUR DE JÉSUS

« Etant devant le Saint Sacrement, un jour de son octave (le dimanche 16 juin 1675), je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour. Me sentant touchée du désir de quelque retour et de lui rendre amour pour amour, il me dit : « Tu ne m'en peux rendre un plus grand qu'en » faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé ».

» Alors, me découvrant son divin Cœur : « Voilà, » dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il » n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et, pour » reconnaissance, je ne reçois de la plupart que » des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs » sacrilèges, par les froideurs et les mépris qu'ils » ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. Mais » ce qui m'est encore plus sensible, c'est que ce » sont des cœurs qui me sont consacrés qui en » usent ainsi.

» C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour » honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là, » et en lui faisant amende honorable pour réparer » les indignités qu'il a reçues pendant le temps » qu'il a été exposé sur les autels.

» Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera » pour répandre avec abondance les influences » de son divin amour sur ceux qui lui rendront » cet honneur et qui procureront qu'il lui soit » rendu.

— Mais, mon Seigneur, lui dis-je, à qui vous » adressez-vous? à une si chétive créature, à une » si pauvre pécheresse, que son indignité serait » capable d'empêcher l'accomplissement de votre » dessein !

— Eh quoi ! reprit Notre-Seigneur, ne sais-tu » pas que je me sers des sujets les plus faibles » pour confondre les forts ; et que c'est ordinairement sur les petits et les pauvres d'esprit » que je fais voir ma puissance avec plus d'éclat, » afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes?

— Donnez-moi donc, Seigneur, donnez-moi le » moyen de faire ce que vous me commandez?

— *Adresse-toi à mon serviteur, le P. la Colom-* » *bière, et dis-lui de ma part de faire son possible* » *pour établir cette dévotion, et de donner ce plaisir* » *à mon divin Cœur.* Qu'il ne se décourage point » pour les difficultés qu'il rencontrera, car il n'en » manquera pas. Mais il doit savoir que celui-là » est tout-puissant qui se défie de lui-même pour » se confier entièrement en moi. »

« Ce qu'ayant fait, continue la Bienheureuse, le Père m'ordonna de mettre par écrit ce que je lui avais dit touchant le Sacré Cœur de Jésus et plusieurs autres choses qui le regardaient lui-même pour la gloire de Dieu. »

LE VÉNÉRABLE LA COLOMBIÈRE SE CONSACRE AU DIVIN CŒUR

Investi de la haute et sublime mission de travailler à la gloire du Sacré Cœur, le vénérable Père ne put refuser d'ajouter foi à cet ordre venu du ciel.

Aussi s'empressa-t-il de faire un don parfait de lui-même au Cœur de Jésus, et, se proclamant le premier apôtre de ce Cœur adorable, il s'engagea pour la vie à son service.

C'était le vendredi après l'octave du Saint Sacrement, 21 juin 1675, le jour même choisi par le Sauveur pour être à jamais la fête de son Cœur sacré.

Ainsi, dans la personne d'un saint prêtre et d'une humble religieuse, le Cœur de Jésus recevait les prémices de ces adorations que l'Eglise universelle allait bientôt lui offrir.

L'APOTRE DU DIVIN CŒUR

Dès lors, faire connaître et aimer le Cœur de Jésus fut la plus douce occupation du P. la Colombière.

Il conseillait cette dévotion aux nombreuses personnes qui lui avaient confié la conduite de leur âme dans la ville de Paray-le-Monial, et leur faisait mettre en pratique ce qui avait été prescrit par Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie.

Ce fut avec un succès qui l'étonna lui-même, dit Mgr Languet. Plusieurs obtinrent, dans la pratique de cette dévotion, la conversion entière de leur cœur ; d'autres trouvèrent un moyen d'avancer dans la perfection, par des grâces singulières qu'ils reçurent de Dieu.

Cependant, nous apprend encore la Bienheureuse, le Seigneur retira le P. la Colombière de la petite ville de Paray, pour l'employer à la conversion des âmes parmi les hérétiques.

C'était à la cour d'Angleterre, où le Père fut envoyé en qualité de prédicateur de Béatrix de Modène, duchesse d'York, depuis reine de la Grande-Bretagne. Fidèle à sa mission, l'heureux apôtre, à qui avaient été révélés les célestes secrets, s'empressait de remplir les désirs intimes du divin Cœur.

« J'ai reconnu, écrivait-il, que Dieu voulait que je le servisse en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse; je l'ai déjà inspirée à bien des gens en Angleterre..... Que ne puis-je, mon Dieu, être partout et publier ce que vous attendez de vos serviteurs et de vos amis! »

Prêchant à la chapelle du palais Saint-James à Londres, au jour où l'Eglise célèbre la Fête-Dieu, le vénérable Claude laissait déborder les transports de son amour pour le divin Cœur.

« Miracle, s'écriait-il, mais miracle diabolique, l'homme est environné, l'homme est accablé des bienfaits de Dieu! Dieu allume tous les jours de nouveaux charbons autour de nos cœurs pour les échauffer, et ces cœurs demeurent froids au milieu d'un si grand feu.

» Que ferez-vous donc, Seigneur, pour vaincre une telle dureté? Vous vous êtes épuisé dans ce mystère d'amour, vous êtes allé aussi loin que vous le pouviez. Si le contact sacré de votre Corps ne peut détruire le charme infernal qui nous séduit, il ne faut pas espérer qu'un autre remède puisse avoir plus de vertu.

» Je ne vois dans un si grand mal qu'une seule ressource : il faut, ô mon Dieu, il faut que vous nous donniez un autre cœur, un cœur tendre, un cœur sensible, un cœur qui ne soit ni de marbre, ni de bronze; il nous faut donner un cœur tout semblable au Vôtre; il vous faut nous donner votre Cœur même.

» Venez, aimable Cœur de Jésus. Venez vous placer dans mon sein, venez y allumer un amour qui réponde, s'il est possible, aux obligations que j'ai d'aimer mon Dieu! »

Exilé d'Angleterre, le vénérable Père fut chargé, à Lyon, de la conduite spirituelle des jeunes religieux de son Ordre.

C'est à son école que se forma le célèbre P. Joseph de Galliffet, dont les solides écrits sur l'excellence de la dévotion au Cœur adorable contribuèrent plus tard d'une manière si efficace, en France et à Rome, à établir sur des bases théologiques irréfutables le culte du Sacré-Cœur de Jésus.

MORT DANS LE DIVIN COEUR

Ramené providentiellement à Paray, le vénérable Claude fut averti par la bienheureuse Marguerite-Marie que Notre-Seigneur voulait le sacrifice de sa vie en ce lieu même où il s'était consacré à l'apostolat du Cœur de Jésus.

Il s'y endormit dans la paix, goûtant à cette heure suprême la vérité de ces paroles écrites par lui au journal de sa *Retraite spirituelle :* « Il n'y a que ceux qui ont été à Dieu sans réserve qui doivent s'attendre à mourir avec douceur. »

Peu d'heures après le trépas du Père, la bienheureuse Marguerite-Marie annonçait que le pieux défunt n'avait plus besoin de prières. « Cessez de vous affliger; invoquez-le..... Il est en état de prier pour nous, étant placé dans le ciel par la bonté et la miséricorde du Sacré Cœur de Jésus Notre-Seigneur. »

VISION DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE SUR LE P. LA COLOMBIÈRE

« Le jour de la Visitation (2 juillet 1688), étant devant le Très Saint Sacrement, il me fut représenté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au centre duquel il y avait un trône de flammes, dans lequel était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et lumineux, que tout en était éclairé et échauffé. La Très Sainte Vierge était d'un côté, notre P. saint François de l'autre, avec le saint P. la Colombière; et les filles de la Visitation paraissaient dans ce lieu, leurs bons anges à leur côté, qui tenaient chacun un cœur en main.

» La Sainte Vierge nous invitait par ces paroles maternelles : « Venez, mes filles bien-aimées, » approchez-vous, car je vous veux rendre dépo- » sitaires de ce précieux trésor que le divin Soleil » de justice a formé dans la terre vierge de mon » cœur, où il a été caché neuf mois, après les- » quels il s'est manifesté aux hommes qui, n'en » connaissant pas le prix, l'ont méprisé, parce » qu'ils l'ont vu mêlé et recouvert de leur terre » dans laquelle le Père éternel avait jeté toute » l'ordure et la corruption de leurs péchés, les- » quels il a fait purifier pendant trente-trois ans » dans les ardeurs du feu de sa charité.

« Mais, voyant que les hommes, loin de s'en- » richir et de se prévaloir d'un si précieux trésor, » tâchaient, au contraire, de le réduire à néant » et l'exterminer, s'ils avaient pu, de dessus la » terre, le Père éternel, par un excès de miséri- » corde, a fait servir leur malice pour leur rendre » encore plus utile cet or précieux, lequel, par » les coups qu'ils lui ont donnés en sa Passion, » en a fait une monnaie inappréciable, marquée » au coin de sa divinité, afin qu'ils en puissent » payer leurs dettes et négocier la grande affaire » de leur salut éternel ».....

« Puis, se tournant vers le bon P. la Colombière : « Et vous, fidèle serviteur de mon divin » Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor; » car il est réservé aux Pères de la Compagnie » de faire voir l'utilité et la valeur d'un si grand » bienfait. Et, à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, » ce divin Cœur, source féconde de bénédictions » et de grâces, les versera si abondamment sur » les fonctions de leur ministère qu'ils produi- » ront des fruits au delà de leurs travaux et de » leurs espérances. »

CULTE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE POUR LE VÉNÉRABLE PÈRE

Dans une lettre à la Mère de Saumaise, la Bienheureuse lui disait : « Je me fais un plaisir de celui que vous aurez des reliques de notre saint P. la Colombière, par rapport à l'estime que vous avez pour ce grand serviteur de Dieu. »

Dans une autre lettre, elle écrivait :

« Il me semble que toutes mes prières et tout ce que je peux faire ne tend qu'à ce seul but, d'établir le règne du Sacré Cœur, et maintenant d'obtenir l'entérinement de la requête que vous avez à Rome à ce sujet.

Je ne manque pas d'y intéresser la Très Sainte Vierge et notre bienheureux P. la Colombière, lequel, j'espère, nous y sera d'un très grand secours. » Et ailleurs : « Le jour de sa fête, je veux dire le jour de sa mort (15 février), que je fus célébrer à notre chapelle, le divin Cœur promit à notre bon P. la Colombière de se rendre, *dans notre patrie*, une source abondante et inépuisable de miséricorde et de grâce. »

Certaine de la gloire dont le Père jouissait dans le ciel, la Bienheureuse le saluait encore dans sa dévotion privée par des litanies qu'elle avait composées en son honneur : Victime de l'amour divin, rempli des dons célestes, Sanctuaire des grâces, Homme selon le Cœur de Dieu, Honneur de votre pays, Voix d'apôtre, Glorieux martyr de volonté, qui avez expiré dans le Sacré Cœur de Jésus, priez pour moi !.....

Elle y ajoutait cette oraison : « O Dieu éternel et tout-puissant qui nous avez donné, en ces derniers siècles, un modèle de toute sainteté, en la personne du bienheureux P. Claude la Colombière, votre fidèle serviteur, nous vous supplions de nous octroyer par ses saintes et puissantes intercessions auprès du Sacré-Cœur de Jésus-Christ la grâce de l'imiter en ses vertus de charité, simplicité, humilité, afin que nous parvenions au bonheur éternel. Par le même Jésus-Christ qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

PRIÈRES DU VÉNÉRABLE PÈRE AU SACRÉ COEUR DE JÉSUS
ACTE D'ABANDON AU DIVIN COEUR

Sacré Cœur de Jésus, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous; faites en sorte que je ne fasse rien qui ne soit digne de vous; enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour. Je sens en moi une grande volonté de vous plaire et une grande impuissance d'en venir à bout sans une lumière et un secours très particuliers que je ne puis attendre que de vous.

Faites en moi, Seigneur, votre volonté : je m'y oppose, et je le sens bien, mais je voudrais bien ne pas m'y opposer. C'est à vous à tout faire, divin Cœur de Jésus, vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification si je me fais saint; mais ce sera pour vous une grande gloire, et c'est pour cela seulement que je veux désirer la perfection. Ainsi soit-il.

ACTE DE CONSÉCRATION

O mon adorable Rédempteur, je me donne et me consacre à votre Sacré Cœur en la manière la plus parfaite et la plus étendue qu'il m'est possible.

Je me suis comme cloué à votre croix par les vœux de ma profession; je les renouvelle dans ce Cœur divin en présence du ciel et de la terre.

Je vous rends grâces de me les avoir inspirés.

Je confesse que le joug de votre saint service n'est ni rude ni pesant, que je ne me trouve point embarrassé de mes liens.

Je voudrais, au contraire, les multiplier, en serrer les nœuds davantage.

J'embrasse donc l'aimable croix de ma vocation jusqu'à ma mort, elle sera tout mon plaisir, toute ma gloire et mes délices.

A Dieu ne plaise que j'aie jamais d'autre trésor que sa pauvreté, d'autres délices que ses souffrances, d'autre amour que lui-même.

J'espère, Seigneur, que vous me rendrez inébranlable dans toutes mes tentations, victorieux contre les efforts de mes ennemis, et que vous étendrez sur moi cette main qui m'a départi tant de faveurs, pour m'être toujours plus libéral. Je vous en conjure, mon adorable Jésus, par votre sang, par toutes vos plaies, et par votre Sacré Cœur.

E. V.

SOURCES CONSULTÉES

Sermons, Retraite spirituelle et Lettres du P. la Colombière. — *Vie et œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque par les « Contemporaines ».* — *Histoire du P. Claude la Colombière*, par le P. SÉGUIN, 1876; par le P. CHARRIER, 1894. — *Notices par les PP. Pouplard et de Rochemure.*

Postface 2020
mois de juin

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). Cette série inclut les fascicules ayant été publiée à partir de 1870 jusqu'au pontificat de saint Pie X (*1910 environ*).

Veuillez consulter la postface plus élaborée dans le tome du mois de janvier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules et étant donc absentes de cette série. Pour la **mois de juin**, il n'y a pas de nouvelle fête importante ayant été instituée depuis par l'Église. Cependant la postface des autres tomes indiquera les nouvelles fêtes à sanctifier pour le mois. Veuillez y porter une grande attention, car certaines fêtes sont d'une importance critique pour notre temps, en particulier celle du **31 mai** (*BVM Reine du monde*) et celle du **22 août** (*cœur immaculée de la BVM*), car de leur juste sanctification dépend l'apaisement des terribles châtiments que nos familles et le monde subissent actuellement.

Quelques corrections :

- Saint Grégoire de Barbarigo devrait être au 17 juin, et non au 15 juin.
- Saint Éphrem d'Édesse (*ou de Syrie*) devrait être au 18 juin, et non au 1er février.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org